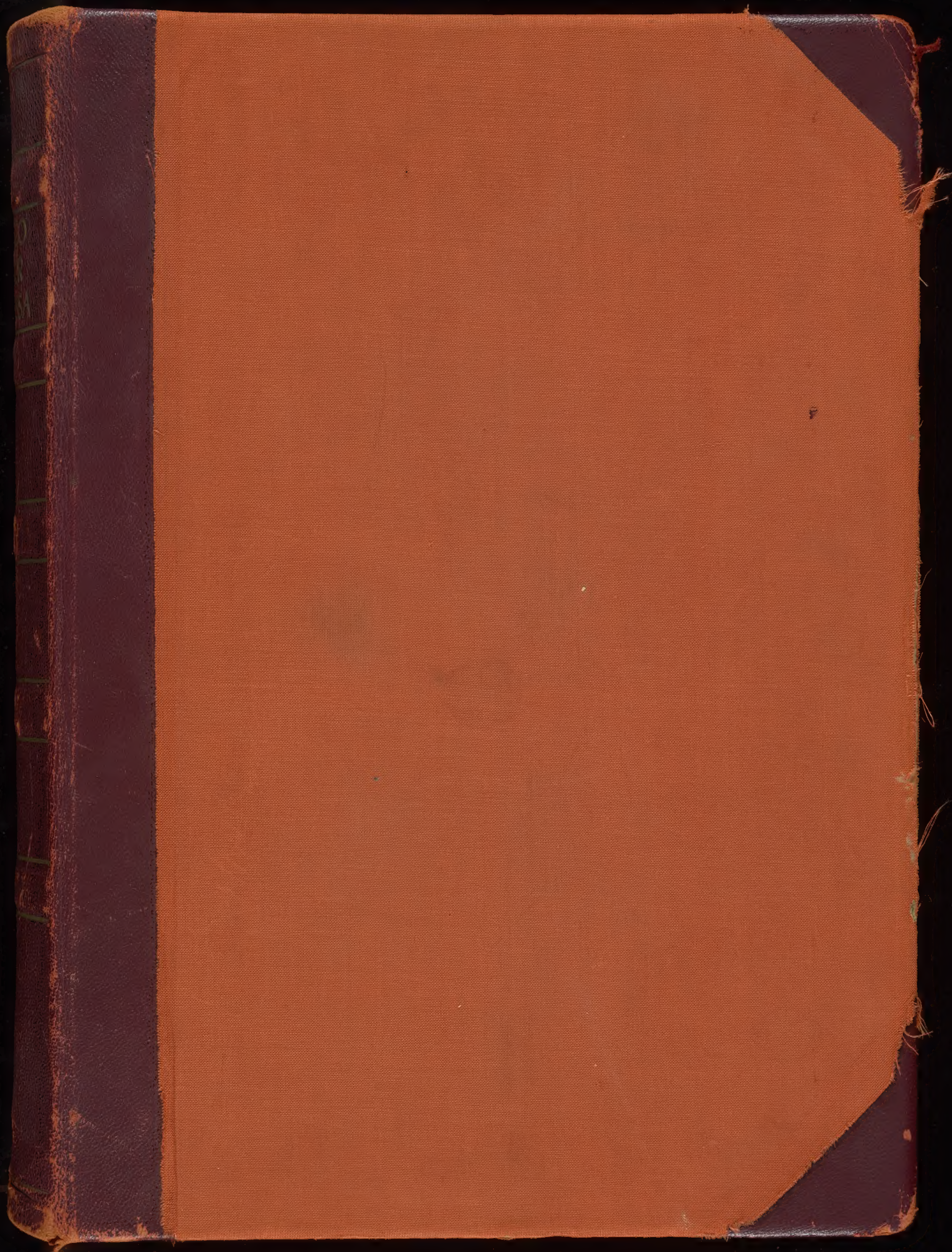


LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

ÉTUDE

SUR L'ORFÈVRERIE ANTIQUE

IMPRIMERIE ALSACIENNE ANC. G. FISCHBACH, STRASBOURG





H. Trenk del. Odobescu direx.t Lev... lith.

FRONTISPICE. FRONTISPICIU

A. ODOBESCO

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

HISTORIQUE — DESCRIPTION

ÉTUDE SUR L'ORFÈVRERIE ANTIQUE

OUVRAGE PUBLIÉ
SOUS LES AUSPICES DE SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES I[ER] DE ROUMANIE

AVEC 372 ILLUSTRATIONS, CHROMOLITHOGRAPHIES ET HÉLIOGRAVURES

TOME PREMIER



PARIS
J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR
13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1889 — 1900



A LEURS MAJESTÉS

Le Roi Charles Ier et la Reine Élisabeth

DE ROUMANIE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS



I y a plus de quatre ans que les premières épreuves de ce volume furent livrées à l'imprimerie; mais, en réalité, à peine un quart de ce long espace de temps a pu être utilisé pour sa publication. Le reste a été dissipé par des obstacles et des causes d'arrêt, entre lesquels j'estime comme le moins infructueux pour mon travail, un voyage de trois mois qui m'a retenu loin de Paris, au printemps de l'année 1885. Malheureusement, pendant presque autant de mois, en 1886, l'état de ma santé aggravé par un deuil cruel, m'a interdit d'accorder à ma publication des soins aussi attentifs que j'avais coutume de le faire. A la vérité, je me suis imposé le devoir de remédier dans ce même volume, autant que possible, aux lacunes et aux erreurs qui en ont pu résulter. Mais ce qui est irréparable, c'est la perte de temps occasionnée par deux autres circonstances. La première fut l'interruption forcée de ma publication en 1885, après l'impression des vingt premières feuilles, l'éditeur qui s'était chargé de cette opération n'étant plus en mesure de la continuer.

Je dus alors attendre environ un an avant de pouvoir confier mon manuscrit aux soins de l'éditeur actuel, M. J. Rothschild. Toutefois, la publication était remise en train depuis quelques mois seulement, quand de nouveaux retards, aussi peu imputables au second éditeur qu'à moi-même, l'empêchèrent de livrer en temps utile ce premier volume de mes recherches concernant le Trésor de Pétrossa.

Ce volume ne contient à peu près que le tiers de ce que j'aurai à dire sur un sujet qui m'occupe depuis de longues années. Je pensais, en effet, que l'on ne pouvait pas faire moins pour donner au public une idée complète sur le Trésor de Pétrossa, *qui orne actuellement le Musée national de Bucarest. Parmi toutes les antiquités récemment ramenées au jour — qu'elles proviennent de fouilles faites à dessein, ou qu'elles aient été retrouvées par le pur effet du hasard — il en est peu dont l'origine et le caractère artistique offrent un plus grand intérêt que cette collection de vases et de bijoux en or, découverte en 1837, par d'obscurs paysans roumains, dans une des ramifications les plus ignorées des Carpathes.*

Le poids et la richesse de la matière, la profusion des pierreries, les détails de l'ornementation, la forme originale de chacune des pièces, l'aspect bizarre des figures et des caractères gravés sur deux d'entre elles, tout concourt à faire du Trésor de Pétrossa *une œuvre pour ainsi dire unique dans l'histoire de l'art. C'est un véritable monument d'orfèvrerie antique, qui se distingue aussi bien de tout ce que nous a légué la civilisation grecque ou romaine que des productions si intéressantes et si curieuses du moyen âge.*

A l'origine, ce trésor se composait de vingt-deux pièces, d'un très grand poids et d'une très grande richesse d'ornements. Dix de ces pièces ont péri; les douze autres — les seules qui subsistent aujourd'hui — représentent, quoique fortement endommagées, plus de 60,000 francs d'or. Sans contredit, la valeur archéologique de la trouvaille est de beaucoup supérieure, et c'est pour tenter de la mettre en relief que, depuis longtemps déjà, nous avons entrepris le présent travail.

Notre intention, d'ailleurs, a toujours été de diviser cet ouvrage en trois parties d'inégale étendue. La première, qui est la plus courte, est affectée à la découverte du trésor et au récit des vicissitudes par lesquelles il a passé, ainsi qu'à un rapide examen des publications auxquelles il a donné lieu. La seconde partie contiendra la description minutieuse des douze pièces qui composent actuellement ce dépôt, avec toutes les études comparatives que cette analyse comporte. Je n'ai fait, dans ce premier volume, qu'entamer la matière, en traitant seulement de trois pièces, sur les douze qui existent. Neuf autres études pareilles doivent compléter la deuxième partie. Enfin, un coup-d'œil d'ensemble sur les origines artistiques et historiques du trésor formera la troisième et dernière partie.

Ce plan primitif n'a jamais été perdu de vue par moi; mais dans le texte que j'avais commencé à faire imprimer en 1885, je ne lui donnais pas beaucoup

plus d'étendue qu'il n'en avait dans ma Notice sur les Antiquités de la Roumanie, *publiée à Paris, en 1868. C'étaient, à peu de chose près, les faits et les avis que j'avais exposés, trois ans plus tôt, dans deux communications orales faites devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Cette fois cependant, je voulais illustrer mon exposé succinct, au moyen de nombreux dessins sur bois, représentant les pièces du trésor, sous tous leurs aspects.*

Entre temps et pour utiliser les loisirs que m'avait faits l'interruption forcée dont je viens de parler, je repris mon travail en sous-œuvre, presque sans m'en douter, et j'en vins à me dire — tant la matière m'intéressait — qu'il y aurait tout avantage à la développer dans la plupart de ses divisions. C'est ainsi que petit à petit, je commençai à transformer la description aride des vases et des bijoux dont je m'occupais, en une étude comparative, au courant de laquelle chaque pièce était placée, avec le plus de détails possible, dans le milieu artistique, industriel, littéraire et historique qui lui était propre. Sa description acquérait ainsi une plus grande valeur archéologique. En élargissant le cadre de mon travail, les faits dignes d'y être consignés se multipliaient, les hypothèses s'étayaient de données diverses et nombreuses, les idées se développaient sur des bases plus larges et plus solides; enfin, l'examen de chacune des pièces du trésor, renfermé jusqu'alors dans un cercle étroit, devenait une étude complète sur les objets similaires, dont l'antiquité nous a légué des modèles ou sur lesquels elle nous a transmis des documents. Par suite, il nous a paru juste et utile d'ajouter, en tête de notre monographie sur le Trésor de Pétrossa, *le titre complémentaire* d'Étude sur l'Orfèvrerie antique.

Ce n'est pas que nous prétendions offrir ici un traité systématique sur une matière si riche, si curieuse et pourtant si peu explorée. Nous n'avons fait que rassembler le plus de données possible, parmi celles qui pouvaient éclairer notre sujet; nous n'avons même pas craint d'accorder quelque attention à tout fait qui, sous un rapport quelconque, pouvait contribuer à nous conduire au but.

Ayant reconnu, de plus, par expérience, que pour faire apprécier les œuvres de l'art et les produits de l'industrie, rien n'est d'un secours plus efficace que leur représentation figurée, à défaut des originaux mêmes, nous avons fait un choix libéral parmi les monuments anciens offrant quelques points de ressemblance avec l'ensemble ou avec les plus menus détails des pièces que nous avons entrepris de décrire et d'expliquer. Ainsi nous est venue l'idée d'enrichir notre texte de nombreuses figures, parmi lesquelles le lecteur, avide de monuments inédits, trouvera de quoi satisfaire sa légitime curiosité.

Tant d'éléments nouveaux réclamaient, sans contredit, beaucoup plus d'espace que n'en avaient exigé nos prévisions initiales. Ce fut là le point qui, d'une façon tout à fait inopinée, nous suscita l'obstacle le plus redoutable. Notre publication était commencée dans des conditions qui ne la faisaient dépendre uniquement, ni du besoin que j'ai toujours éprouvé de la perfectionner, ni même du bon vouloir de mon éditeur, qui ne se serait pas refusé à seconder mes aspirations. C'est donc à Bucarest que je butai contre des refus qui m'obligèrent à suspendre, pendant plus de quinze mois, l'impression de mon livre.

Je ne perdis pourtant pas courage, mais j'eus, s'il se peut, encore plus à cœur de mener à bonne fin l'entreprise, et j'attendis des circonstances propices, en passant, avec une confiance obstinée, à travers tous les écueils.

C'est ainsi qu'en ces quatre derniers mois, profitant des facilités que nous procuraient les autorités actuelles de la Roumanie, et rivalisant d'activité avec notre éditeur, nous avons pu, après dix-sept mois d'interruption pénible, achever l'impression de la seconde moitié de ce volume.

Cette première étape n'aura pas été franchie, sans que nous en rendions grâce, comme il convient, à la haute et bienveillante protection de Sa Majesté le Roi Charles Ier, qui a daigné de tout temps approuver nos efforts. Nous tenons également à remercier ici notre ami et collègue universitaire, M. T. Maïoresco, — actuellement Ministre de l'Instruction publique, en Roumanie, — pour l'intérêt qu'il n'a cessé d'attacher à cette œuvre. C'est lui qui, dès 1873, prit l'initiative de faire lithographier les planches coloriées dont notre livre est illustré; lui qui, dernièrement encore, a rompu les entraves qui arrêtaient l'impression du premier volume, et c'est, je l'espère, encore à lui que nous devrons de pouvoir conduire notre travail jusqu'à sa fin.

En rappelant ici tout ce que mon livre lui doit, j'ai cité une des premières mesures qui ont été prises en vue de cette publication : l'exécution de dix planches en chromolithographie. Nous comptons distribuer ces planches, chacune à sa place, dans le cours de notre livre. Elles datent d'un peu loin et n'ont pas d'autre prétention que de présenter au lecteur l'aspect général de chaque pièce, antérieurement aux mutilations successives qu'elles ont subies. Nous tenons en conséquence à déclarer, dès à présent, que le scrupule des détails n'a pas été poussé, dans ces essais de restitution, aussi loin qu'il aurait pu et peut-être dû l'être. Néanmoins, nous pensons que l'apparence de chaque vase et de chaque bijou de Pétrossa est bien celle qui dut impressionner de prime abord les paysans inventeurs de ces riches objets; leurs dépositions naïves, d'ailleurs, ont

été soigneusement utilisées dans ce travail par le peintre M. Henri Trenk, qui a reproduit, sous notre direction, la plupart des pièces isolément, ainsi que l'ensemble du trésor existant, qui figure en frontispice à la première page de ce volume.

Les planches en héliogravure, exécutées d'après les originaux soumis à d'habiles restaurations, sont la plus sûre garantie d'une incontestable authenticité. L'orfèvre, M. Paul Telge, qui, pendant notre absence de Bucarest, fut chargé de ce travail délicat, a eu l'heureuse idée de faire toutes les soudures en métal blanc et de restituer par le même procédé certaines parties détériorées du travail primitif. On peut regretter, qu'ayant opéré à notre insu, il n'ait pu éviter quelques inexactitudes archéologiques; aussi nous ferons-nous un devoir de prémunir nos lecteurs contre toute erreur qui pourrait s'ensuivre, sur l'état réel des pièces du trésor.

Dès lors que nous entreprenions d'exposer, dans ces quelques pages préliminaires, les péripéties par lesquelles a passé notre ouvrage, nous devions au lecteur un mot d'explication concernant les Additions et Rectifications *qui terminent le volume en le complétant. On se figure aisément qu'un travail dont l'impression a été plusieurs fois arrêtée, et remise en train après de longs intervalles, ait exigé, par suite d'informations nouvelles, des remaniements propres à rectifier ou à compléter la version primitive. Enfin, nous avons tenu à tirer le meilleur parti possible d'un séjour prolongé à Bucarest, en 1887 et 1888, pour recueillir tout ce que le nouveau contingent des découvertes locales pouvait jeter de lumière sur les origines du Trésor de Pétrossa et donner en même temps plus d'essor à la divulgation des antiquités de notre pays. Nous ne croyons pas avoir démérité de nos lecteurs en rassemblant ces divers amendements dans un chapitre supplémentaire et final.*

Il se pourrait toutefois que ce dernier chapitre parût annoncer par son titre plus qu'il ne veut dire. Nous ne prétendons nullement y avoir condensé tout ce qui pouvait manquer à notre volume pour le rendre complet et parfait. C'eût été entreprendre au delà de nos forces, je n'hésite pas à le déclarer. Les fautes d'impression seront soigneusement relevées dans un Errata *imprimé à la fin de l'ouvrage. Quant aux fautes de langue et aux défaillances de style, écueil presque inévitable pour tout étranger qui s'est imposé d'écrire en français, nous en référons à l'indulgence ou à l'indifférence des lecteurs.*

Nous serons plus réservés à l'égard des faits et des idées dont, au contraire, nous revendiquons toute la responsabilité, sans exiger de nos critiques autre chose

que de justifier leurs objections, de tenir compte des rectifications que nous avons apportées nous-même dans le courant de notre travail et de ne produire que des redressements équitables.

Enfin, si l'on trouve à redire à la marche tant soit peu irrégulière et même capricieuse de notre exposé et qu'on nous l'impute à manque d'égards pour la dignité de la science, nous répondrons que, même au risque d'encourir un reproche, nous ne pouvons admettre qu'il faille restreindre l'exposé des matières historiques et archéologiques dans les formes sèches et ardues des sciences exactes; celles-ci nous paraissent tout à fait incompatibles avec les sujets purement littéraires ou artistiques. Quand un livre possède en effet quelque valeur réelle, le lecteur trouve facilement le moyen de la reconnaître, alors même que, selon le conseil du poète, «ambitiosa recidet ornamenta.»

D'autre part, il est vrai, cette manière de voir impose à un écrivain qui traite longuement des questions archéologiques, le devoir de joindre à son texte d'amples Index *pour les faits et les noms propres. Nous avons l'intention de satisfaire à cette légitime réclamation du lecteur, lorsque nous aurons amené notre travail jusqu'à sa fin. En attendant, nous avons essayé de parer de notre mieux à cet inconvénient, en détaillant la* Table des Matières *de ce volume en des sommaires aussi complets que possible et en y ajoutant même une* Table des Gravures.

Puisse dire le lecteur, au sujet du volume, comme aussi de ses annexes :

Dimidium facti, qui cœpit, habet.

Mais, nous ne nous prévaudrons pas de cette maxime consolante en ce qui regarde notre œuvre complète. Tout au contraire, notre vœu constant est de la réaliser au plus tôt, de notre mieux et en son entier, afin qu'on n'ait pas le droit de nous adresser, contre notre gré, cet humiliant reproche :

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet.

Paris, le 18 Octobre 1888.

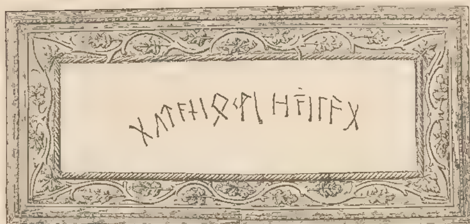


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

OBJETS EN OR SIMPLE



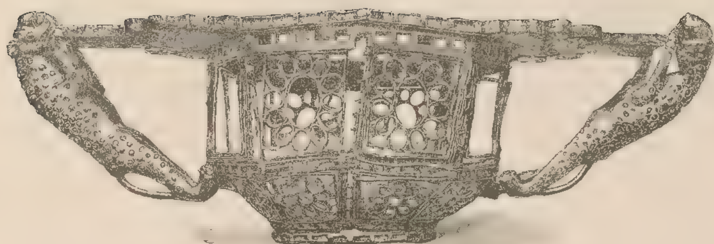


TABLE DES PLANCHES ET DES GRAVURES



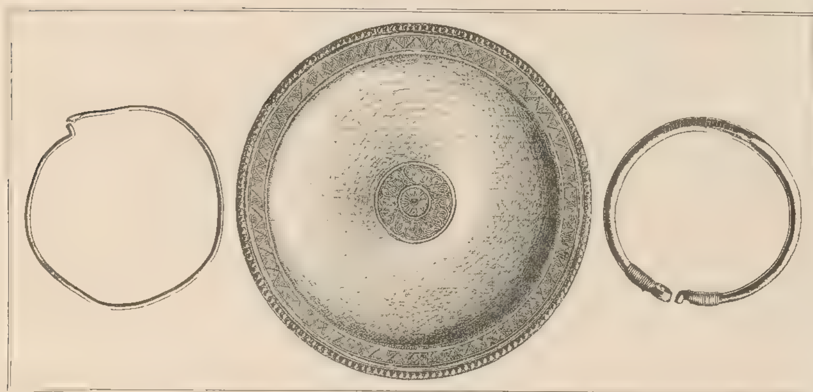


TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

Considérations générales sur le Trésor de Pétrossa

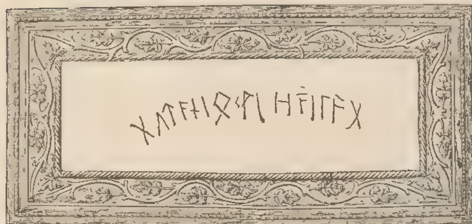




TABLE DES PLANCHES ET DES GRAVURES



PREMIÈRE PARTIE

DÉCOUVERTE

ET HISTORIQUE DU TRÉSOR

BIBLIOGRAPHIE

LE

TRÉSOR DE PÉTROSSA

PREMIÈRE PARTIE

DÉCOUVERTE ET HISTORIQUE DU TRÉSOR
BIBLIOGRAPHIE



u mois de mars ou d'avril de l'année 1837, peu de temps avant Pâques[1], deux habitants du village de Pétrossa[2], Ion Lemnar et Stan Avram, son beau-père, qui travaillaient à extraire du mont Istritza de la pierre pour la construction du séminaire épiscopal de Buzéo, découvrirent par hasard une riche collection de vases et de bijoux en or. Par leur poids, aussi bien que par leur valeur artistique, ces objets formaient un véritable trésor.

Pour déterminer la provenance de cette riche collection avec plus de certitude qu'on ne saurait le faire aujourd'hui, il eût été sans doute d'un grand intérêt d'avoir des détails circonstanciés sur l'endroit précis où le trésor fut trouvé, ainsi que sur la façon dont il était caché dans le flanc de la montagne; mais, sur ces deux points si importants, les paysans n'ont pu fournir que des témoignages fort incertains. Tout ce qu'il a été possible de démêler dans

[1] Il résulte de l'enquête officielle faite en 1838 que la découverte du trésor eut lieu pendant le grand carême; or, en 1837, Pâques tombait au 30 avril (18 avril du calendrier grec ou julien, usité en Roumanie).

[2] Connu aussi sous le nom de *Bâdeni-de-jos* (bas-Bâdeni).

leur dire, c'est que le trésor était placé entre deux blocs de pierre, à peu de profondeur du sol, et qu'il était recouvert d'une sorte de terre noire et friable qui adhérait par endroits à quelques-uns des objets.

Le mont Istritza, actuellement compris dans la portion du district de Buzéo, qui faisait alors partie du district de Sacuyéni[1], se trouve situé au nord-est de la Valachie. Haut de 1,796 mètres, il s'élève au-dessus d'une vaste plaine qui se développe sans transition à ses pieds. Cette montagne est d'un aspect beaucoup plus agreste que les collines qui, sauf au midi, l'entourent de tous côtés. Sur ses flancs, de grands blocs de pierre blanchâtre apparaissent parmi les troncs



Fig. 1. Carte du Mont Istritza et de ses Environs.

d'arbres séculaires, et sa cime de calcaire, recouverte de forêts épaisses, forme le point culminant de cette longue chaîne de coteaux plantés de vignes qui, sur les déclivités méridionales des Carpathes, s'étend parallèlement au Danube, le long de la plaine valaque, et vient, tout près de là, faire un brusque coude vers le nord, dans la direction de l'ancienne frontière de la Moldavie[2]. Sur le versant septentrional, l'Istritza descend rapidement jusque dans la vallée du Niscov; sa pente, plus douce vers le midi, sépare les vignobles de Tohani de ceux de Sarata;

[1] En 1845, le district de Sacuyéni, dont le chef-lieu était Bucov, fut supprimé, et les arrondissements qui le composaient furent répartis entre les districts de Prahova et de Buzéo. L'arrondissement de Tohani, dans lequel se trouve le mont Istritza, fut attribué au district de Buzéo.

[2] La carte (fig. 1) représente, à l'échelle de $1^{m}/375,000$, cette petite portion de la Roumanie, composée à la fois de montagnes abruptes et boisées, de collines à vignobles et de rase campagne. Elle s'étend entre le 24° et 24° 45′ de longitude est, et le 45° et 45° 20′ de latitude nord.

elle prend la forme d'un amphithéâtre grandiose, que traverse le ravin torrentiel de l'Orgoya, et au-dessous duquel un large plateau porte les villages de Pétrossa, de Bâdeni-de-Sus et de Gréceanca; deux contreforts escarpés surplombent ces localités et ceignent l'amphithéâtre à l'est et à l'ouest[1].

C'est à peu près à mi-côte de la partie orientale de cet amphithéâtre que travaillaient, au printemps de l'année 1837, Ion Lemnar et Stan Avram; ils désignèrent plus tard, comme l'endroit où ils avaient découvert le trésor, un renfoncement de terrain situé au-dessus de la clairière appelée la *Vigne des Ardélians*[2]. Mais, comme depuis plusieurs siècles les flancs de l'Istritza sont continuellement fouillés par des générations de carriers, et que les blocs de calcaire sont là presque à fleur de terre, on ne put constater sur l'emplacement indiqué la trace d'aucune excavation bien caractéristique lorsque, en 1838, plus d'un an après qu'on eut déterré les objets, les délégués de l'autorité cherchèrent à reconnaître l'endroit exact où le trésor avait été enfoui[3].

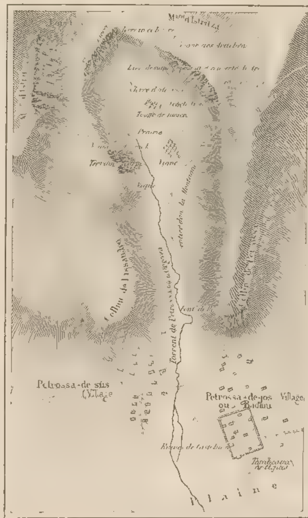


Fig. 2. — Plan de la Vallée de Pétrossa.

Les recherches que l'on fit, à la même époque, dans tous les lieux environnants, n'amenèrent d'autre résultat que la découverte de quelques tessons, dont l'épaisseur, excédant de beaucoup les proportions de la poterie usitée actuellement en Roumanie, pouvait faire supposer que les recéleurs primitifs de ces riches objets les avaient renfermés dans quelque grand cratère et

[1] Nous présentons, dans la figure 2, le plan topographique de la petite vallée de Pétrossa, à l'échelle de 1m/6,500. De plus, la gravure (fig. 3, p. 4) donne une idée de la situation du village de Pétrossa, avec le plateau qui le porte; la montagne à laquelle le village se trouve adossé est le versant méridional du mont Istritza; quant au ravin qui traverse Pétrossa et sépare cette localité des deux villages voisins, c'est le lit même de l'Orgoya.

[2] Ces indications figurent sur le plan topographique. — *Ardélian* est un des noms donnés par les Roumains à leurs frères de Transylvanie.

[3] La gravure (fig. 4, p. 5) représente ce coin de la montagne, qui n'offre rien de bien intéressant, mais d'où la vue embrasse toute la plaine, à travers laquelle serpentent les eaux du Buzéo et de la Ialomitza. Aujourd'hui, on ne voit dans cet endroit que des blocs de pierre envahis par une végétation sauvage; on aperçoit plus bas les cimes des grands noyers de la *Vigne des Ardélians;* plus loin, dans la campagne, la silhouette de la ville de Buzéo, et enfin, tout à fait à l'horizon, la berge élevée de la rivière du même nom.

que, pris au dépourvu, ils avaient caché précipitamment ce vase grossier entre les blocs de pierre de la montagne, pour mettre en lieu sûr son précieux contenu. Cette supposition était d'autant plus naturelle qu'aucune ruine, aucune trace de crypte creusée ou maçonnée ne révélait aux alentours l'existence d'une cachette préparée à dessein. Toutefois, on rencontre sous terre, dans les environs du



Fig. 3. — Vue de Pétrossa.

village de Pétrossa, de si nombreux fragments de poterie ancienne, que la mise au jour de ces tessons par les ouvriers, qui fouillèrent le sol pour compléter les investigations de l'autorité, ne prouve nullement que le trésor ait été renfermé dans le cratère, dont on ramassa les débris sur le sommet de l'Istritza.

Quoi qu'il en soit, les deux paysans, qui étaient loin de soupçonner l'importance extraordinaire de leur trouvaille, la cachèrent soigneusement chez eux et se gardèrent bien d'en divulguer l'existence[1]. Mais au printemps de l'année sui-

[1] M. Billecocq, dans une lettre publiée d'abord, en 1841, à Jassy (*Le Glaneur moldo-valaque*, p. 62), et feu



vante, l'humble masure dans laquelle depuis plus d'un an gisaient, à l'insu de tout le monde, de si grandes richesses, fut condamnée à disparaître, parce qu'elle ne se trouvait pas dans le nouvel alignement du village; c'est alors que les possesseurs du trésor, en proie à une vive inquiétude, se décidèrent à mettre dans la confidence trois de leurs parents, Nicolas Baciu (prononcez Batchou) et ses fils



Fig. 4. — Vue du Mont Istritza.

Georges et Achim. Ceux-ci, pour plus de sûreté, les aidèrent à transporter chez l'un d'entre eux les mystérieux objets, et le trésor fut caché dans le grenier

Antoine Kurz, de Brasov (ou Cronstadt), en Transylvanie (voy. J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente des k. k. Münzen- und Antiken-Cabinettes in Wien. Wien*, 1850, p. 85), rapportent, au sujet de l'ignorance des paysans, une anecdote dont nous ne connaissons pas la source, et qui n'est relatée dans aucune des dépositions consignées au dossier officiel de l'enquête faite en 1838. Ils racontent qu'un des paysans, s'imaginant que tout le trésor était en cuivre, aurait remis un morceau du métal à l'un de ces tziganes nomades qui exercent en Roumanie le métier de chaudronnier, pour réparer une casserole; ils ajoutent que le tzigane, ne pouvant venir à bout de son travail, aurait rejeté le morceau d'or, en disant qu'il n'était bon à rien.

de la maison de Georges, près du tuyau de la cheminée, où pendant quelques mois encore il demeura tout à fait intact.

Il est permis de supposer que l'excès de ces précautions avait pour cause, non seulement un sentiment de lucre et de cupidité, mais aussi cette crainte superstitieuse que nourrit le peuple roumain pour tout ce qui provient des trésors cachés dans les entrailles de la terre[1]. On n'aurait pas manqué de dire, dans le village, que les paysans favorisés par le sort avaient eu recours à des sortilèges pour rencontrer cette bonne fortune.

Une année entière s'était écoulée sans que nos hommes se fussent risqués à parler à âme qui vive de leur malencontreux trésor, lorsque, vers la fin de mars 1838, le hasard les mit en rapport direct avec un maître maçon albanais, nommé Anastase Tarba ou Vérussi, né à Bitolia, en Macédoine. Vérussi, qui avait l'entreprise de la construction d'un pont sur le Câlneu, les avait embauchés pour extraire la pierre nécessaire à son travail. Petit à petit il gagna leur confiance, et les paysans, désireux de mettre un terme aux inquiétudes qui les agitaient depuis si longtemps, s'ouvrirent à lui, lui parlèrent des objets qu'ils tenaient sous bonne garde et, finalement, lui confièrent une pièce de la collection : c'était un des grands anneaux dont nous aurons à parler plus loin.

L'entrepreneur se rendit à Bucarest pour consulter un orfèvre sur la véritable nature du métal; puis, au bout de quelques jours, il revint précipitamment à Pétrossa et, abusant de l'ignorance des paysans, il leur acheta, après l'avoir longtemps marchandé, le trésor tout entier moyennant 4,000 piastres, c'est-à-dire environ 1,500 francs, plus quelques vestes brodées et quelques mouchoirs de tête pour leurs femmes. Les paysans, après s'être partagé l'argent, remirent à l'Alba-

[1] C'est une superstition depuis fort longtemps répandue que les trésors, avec toutes leurs surprises et toutes leurs séductions, n'entraînent que des malheurs pour ceux qui les tirent de l'endroit secret où ils dormaient sous une garde mystérieuse. L'épopée grecque nous offre un exemple de ces croyances dans la fable du bélier, dont la toison d'or, ravie par Jason et les Argonautes, fut l'origine de si grandes infortunes. Mais c'est surtout dans les contes de l'Orient et dans la poésie des peuples du Nord, que l'on retrouve la trace de ces idées. La malédiction attachée à ceux qui ont eu la témérité de s'emparer d'objets précieux, tels que vases, armes, chaînes, anneaux d'or, pierres fines, etc., cachés dans des cavernes ou dans des grottes gardées par des esprits ou par des dragons, fait le sujet de plusieurs *Sagas*, ou anciennes poésies scandinaves; l'antique poème national des Allemands, *das Nibelungenlied*, a lui-même pour fondement une tradition du même genre. Cette croyance qui existe de mémoire d'homme, et qui est aussi vieille que l'envie sur cette terre,

καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων,
καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ,

comme dit Hésiode, a été transmise aux Roumains, ainsi qu'à beaucoup d'autres peuples, par les légendes et par les contes populaires. A vrai dire, elle n'est qu'une des manifestations les plus caractéristiques de cette vérité qu'exprime un proverbe runique, dû à la sagesse des anciens Scaldes du Nord : « Fé velldr frända rógi », les richesses sont la source des discordes dans les familles. (*Nordisches Gedicht über die Runen*, dans W. C. Grimm, *Ueber deutsche Runen. Göttingen*, 1821, p. 246.)

nais toute la collection, moins une petite chaîne à pendeloque en cristal, une grosse pierre bleue et un large anneau d'or, lesquels demeurèrent dans le grenier de Georges Baciu. Cela se passait le jour de la Saint-Georges, 23 avril (5 mai) de l'année 1838.

Aussitôt le marché conclu, Vérussi n'eut plus qu'une préoccupation : celle d'écarter le danger dont pouvait le menacer la loi roumaine, si la transaction venait à être connue; en effet, cette loi reconnaissait comme appartenant à l'État tout trésor enfoui sous terre, quel qu'en fût l'inventeur[1]. Aussi, conseilla-t-il aux paysans de se bien garder d'ébruiter l'affaire qu'ils avaient conclue ensemble. En même temps, il s'empressa de briser et d'aplatir à coups de hache, dans la maison même de Georges Baciu, presque toutes les pièces de la splendide collection qu'il avait eue à si bon compte. Il est très probable que Vérussi, ainsi qu'il s'en vanta plus tard devant les paysans, ne tarda pas à détruire plusieurs de ces pièces en les faisant passer au creuset chez quelque orfèvre de Bucarest.

Néanmoins, au bout de peu de temps et grâce à diverses circonstances, l'autorité eut vent de la précieuse découverte.

Plusieurs des vases et des bijoux achetés par le maître maçon étaient enrichis de pierres et de cristaux de différentes couleurs; mais, au moment où Vérussi, devenu possesseur du trésor, l'avait si impitoyablement maltraité, la plupart des pierres qui le décoraient avaient sauté du même coup; les croyant sans valeur, l'Albanais en avait laissé la plus grande partie éparpillées dans la chambre de Georges Baciu. Celui-ci les ramassa avec le balai et les enfouit dans une crevasse hors de la maison. Mais, quelques semaines plus tard, Vérussi revint à Pétrossa, demanda ce qu'étaient devenues ces pierres, et choisit dans le tas les plus grosses qu'il se hâta d'emporter. Toutefois de nombreuses parcelles d'or et une grande quantité de petites pierres rouges, vertes et blanches, qui étaient restées dans la cour de Baciu, furent jetées par celui-ci avec insouciance dans le fumier de son enclos. Les porcs, en fouillant à cette place, les mirent à découvert, et aussitôt les enfants du village de les ramasser pour s'en amuser et de les porter chez leurs parents. Au bout de quelques jours, toutes les commères du pays, renseignées sur la provenance de cette étrange verroterie, se répandirent en propos

[1] *Le Code du Prince Caradja*, qui a régi la législation valaque jusqu'en 1864, porte (IIe partie, chap. Ier, art. 1er, alin. 2) : « Les pierres précieuses et autres, trouvées dans les lieux qui n'ont pas de maître, deviennent la propriété de celui qui les a trouvées, à l'exception des trésors enfouis, qui appartiennent à l'État. »

La loi actuelle (Code civ., art. 649) accorde la propriété du trésor, découvert par le pur effet du hasard, et enfoui à l'insu de tout le monde, pour moitié à celui qui l'a découvert et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds. (Cf. Code civil français, art. 716.)

de toute sorte; il ne fut bruit dans chaque chaumière que d'un événement si extraordinaire, et l'on établit autour de Georges Baciu et de sa famille une surveillance jalouse pour arriver à connaître la vérité.

L'affaire ayant pris de telles proportions, il est évident que les notables de l'endroit ne pouvaient pas rester longtemps sans en être informés; néanmoins, il fallut encore quelques semaines pour que les représentants de l'autorité fussent appelés à ouvrir une enquête officielle sur la découverte de Pétrossa. Voici dans quelles circonstances cette enquête eut lieu.

Les cinq paysans qui avaient trouvé et vendu le trésor, étaient des corvéables établis sur une propriété de l'évêché de Buzéo, affermée en ce temps-là à un certain Georges Frundza-Verde, originaire de la localité. Celui-ci avait appris, comme tout le monde, les bruits qui couraient dans le village, et plusieurs paysannes étaient allées lui raconter que, depuis quelque temps, leurs enfants jouaient avec des pierres blanches, vertes et rouges, ramassées dans la cour de Georges Baciu.

Le fermier s'en fit montrer quelques-unes; il questionna, rechercha, menaça et finit par apprendre, de la bouche même des inventeurs, qu'ils avaient trouvé sous terre deux pièces d'orfèvrerie en or. Sur ses instances réitérées, les paysans lui apportèrent une de ces pièces et la lui remirent un jour qu'il était dans les champs, occupé à surveiller le binage du maïs, pendant l'été de l'année 1838: c'était une corbeille dodécagone, à parois garnies de cristaux. Georges Baciu l'avait redemandée à Vérussi pour en faire présent à Frundza-Verde; il espérait ainsi se concilier les bonnes grâces du fermier, et échapper aux tracasseries et aux dangers d'une enquête administrative.

Cependant Frundza-Verde soupçonna bien vite que le trésor était beaucoup plus considérable que ne voulaient le dire les paysans; il revint à la charge et ne tarda pas à être informé que tous les objets trouvés avaient été vendus en bloc au maître maçon Vérussi. Aussitôt il se mit à sa recherche, le rejoignit à Buzéo et, après de très longs débats, auxquels les paysans restèrent étrangers, il finit par obtenir de lui, en échange de son silence, un gros anneau d'or et une somme de 200 écossars turcs, environ 1,000 francs de notre monnaie. Cet accord se fit dans la maison, et avec la participation intéressée, du postelnique Dumitraki Ghizdéano, le patron et l'associé du fermier Frundza-Verde.

Mais à peine celui-ci eut-il conclu ce marché, qu'il s'en repentit. Il se reprocha de n'avoir pas tiré de la transaction un parti assez avantageux et, couvrant de son zèle pour l'intérêt public le dépit d'avoir été frustré dans ses espérances,

il résolut de dénoncer Vérussi à l'autorité diocésaine, en l'accusant de recéler, au détriment de l'État et de l'évêché, un trésor découvert sur le domaine épiscopal de Buzéo.

Peut-être ne fut-ce pas tout à fait de bon gré que Frundza-Verde se décida à faire ces révélations. En effet, quelques jours auparavant, le sous-préfet de l'arrondissement de Tohani, dans lequel étaient compris les villages situés au pied de l'Istritza, avait été mis au courant de ce qui se passait par un certain Kyr-Iacov, intendant d'une terre voisine, dont le couvent du Saint-Sépulcre de Jérusalem était copropriétaire. Ce Kyr-Iacov avait, lui aussi, entendu parler de la trouvaille qui intriguait si fort les habitants de Pétrossa. Il soupçonna qu'une découverte importante pouvait avoir eu lieu sur le bien confié à sa surveillance, et, désireux de s'attirer les bonnes grâces de l'administration dont il relevait, il avait pris les devants et était allé communiquer ses appréhensions au sous-préfet. Celui-ci se transporta sur les lieux pour recueillir en personne de plus amples informations.

Le gouvernement fut donc saisi de l'affaire de deux côtés à la fois : d'une part, le 12-24 juillet 1838, le R. P. Philothée, économe de l'évêché de Buzéo, lui transmettait la dénonciation du fermier Georges Frundza-Verde ; de l'autre, le 13-25 juillet, le préfet de Sacuyéni envoyait au ministère, à Bucarest, un rapport dans lequel le sieur Dragulinesco, sous-préfet de Tohani, relatait, le 7 du même mois, la plainte formée par Kyr-Iacov contre les recéleurs.

C'est ainsi que le précieux trésor de Pétrossa, enfoui depuis tant de siècles dans un coin perdu des Carpathes, fortuitement retrouvé par d'humbles paysans, qui, dans leur superstition naïve, le cachent et le gardent avec soin pendant plus d'un an, tombé enfin entre les mains brutales d'un maçon albanais, dont la cupidité sacrilège mutile et détruit, en un jour, ce que le temps lui-même avait respecté, devint, de la part du gouvernement roumain, l'objet de recherches minutieuses, destinées à le préserver, au moins en partie, d'un entier et irréparable anéantissement.

Au mois de juillet 1838, une commission, nommée par le ministère de l'Intérieur, se rendit à Pétrossa, y fit opérer quelques fouilles et y entendit surtout de nombreuses dépositions. Malheureusement cette enquête fut conduite avec plus de rigueur que d'habileté ; on négligea de recueillir une foule de renseignements qui eussent été d'un grand profit pour la science archéologique, et l'on se préoccupa principalement de constater la valeur matérielle du trésor, ainsi que les divers trafics auxquels il avait donné lieu jusque-là. Les moyens les

plus énergiques furent employés pour arriver à connaître ce qui s'était passé, et surtout pour retrouver les nombreux objets qui étaient restés en la possession de Vérussi. Les cinq paysans qui avaient fait ou caché la trouvaille, l'Albanais qui l'avait achetée, un certain Constantin Probaca, compatriote et associé de Vérussi, qui, de complicité avec lui, avait recélé le trésor, le fermier Frundza-Verde qui le leur avait disputé, le hobereau Dumitraki Ghizdéano qui avait vidé le différend à son profit, tout ce monde et d'autres gens encore, plus ou moins impliqués dans l'affaire, furent arrêtés, soumis à de fréquents interrogatoires, exposés à toute sorte de mauvais traitements et rigoureusement détenus.

Néanmoins, malgré tout ce déploiement de sévérité, on ne réussit pas à recouvrer d'autres pièces que la corbeille ajourée et les deux grands anneaux qui avaient été livrés aux autorités par Frundza-Verde et Georges Baciu.

Les dépositions de Ion Lemnar et de ses compagnons sont aujourd'hui encore les documents qui offrent le plus d'intérêt; ce sont en effet les plus sincères et, grâce aux aveux véridiques que l'intimidation parvint à arracher à ces malheureux, il a été possible de se rendre compte d'une façon un peu plus précise du nombre et de la nature des objets découverts, de quelques-unes des circonstances de la découverte, et enfin des divers marchés passés entre les paysans et l'Albanais. Quant à Vérussi lui-même, rien ne put triompher de sa mauvaise foi; questionné à plusieurs reprises sur l'emploi qu'il avait fait des joyaux, il persista à soutenir qu'il les avait vendus le double de ce qu'il les avait achetés, c'est-à-dire huit mille piastres, à un marchand inconnu, arménien ou juif, lequel, allant à Fokchani ou à Jassy en Moldavie, avait traversé, quelques semaines auparavant, la rivière où Vérussi construisait un pont. L'Albanais donna même des détails précis sur l'accoutrement et l'équipage de ce prétendu acheteur, que personne n'avait jamais vu et dont il fut impossible de retrouver la trace.

Cependant, grâce à une circonstance heureuse, Vérussi fut forcé d'entrer, au bout de peu de temps, dans la voie des aveux. En effet, la police parvint à intercepter une lettre, en langue albanaise, qu'il avait adressée de Bucarest à son complice C. Probaca, pour l'engager à ne point s'émouvoir des menaces de l'autorité et à ne révéler, sous aucun prétexte, l'endroit où ils avaient caché ensemble le trésor. Muni d'une preuve aussi convaincante, le prince Michel Ghica, frère du prince régnant Alexandre, et ministre de l'Intérieur de la principauté de Valachie, se rendit lui-même à Pétrossa, le 17-29 juillet 1838, accompagné de MM. Pierre Poyénar, directeur général des écoles, et Constantin Stériadi, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur.

Le prince Michel avait pris cette affaire d'autant plus à cœur qu'il était grand amateur d'antiquités et possesseur d'une collection assez intéressante[1]. Il fit subir aux deux Albanais un long interrogatoire, et, comme ceux-ci persistaient à déclarer qu'ils n'avaient plus entre les mains aucun des objets qu'on réclamait d'eux, le ministre leur fit mettre sous les yeux la lettre interceptée. Devant un témoignage aussi accablant, Vérussi, pris à son propre piège, fut réduit à capituler et consentit à désigner l'endroit où il avait enfoui sa coupable acquisition. Les terrassiers se mirent à l'œuvre et, après de longues fouilles que Vérussi essayait encore de rendre infructueuses, le prince Ghica eut enfin la satisfaction de voir reparaître au jour la portion la plus considérable de ce qui constitue aujourd'hui le trésor de Pétrossa. Ces pièces furent retirées, en sa présence, de deux trous que les recéleurs avaient creusés sur les deux berges du Câlneu, à peu de distance du pont dont ils avaient l'entreprise.

Les dépositions antérieures avaient établi, d'une façon à peu près certaine, que toute la collection trouvée à Pétrossa se composait primitivement de vingt-deux pièces en or, de formes et de dimensions différentes, et ornées, pour la plupart, de pierres précieuses et de cristaux colorés. Neuf seulement d'entre elles furent retrouvées le 17-29 juillet dans les cachettes désignées par Vérussi ; elles forment, avec les trois objets qui avaient été déjà livrés aux autorités[2], l'ensemble des douze pièces que nous possédons. La plupart de ces objets se trouvaient dans un état déplorable de détérioration.

Les perquisitions postérieures furent en général peu fructueuses ; elles n'aboutirent qu'au recouvrement de deux fragments d'un assez grand intérêt, ainsi que

[1] La collection de médailles, de sculptures, d'inscriptions et d'autres antiquités romaines que le prince Michel Ghica avait réunies à Bucarest, jusque vers 1842, a été totalement disséminée. Son petit musée était formé en grande partie du résultat de quelques fouilles, très mal dirigées du reste, qu'il avait fait faire dans la petite Valachie et principalement dans les ruines de Resca, près de Carracal, l'antique *Colonia Romula*. Une partie des grandes pièces, telles que sarcophages, chapiteaux, colonnes et stèles funéraires, ont été recueillies au Musée d'antiquités de Bucarest. Les objets les plus intéressants de cette collection, c'est-à-dire les *Tabulæ honestæ missionis*, délivrées par l'empereur Hadrien, en l'an de Rome 822, et déterrées à Grojdibod, près de Céléi, sur le Danube, ont été offerts, vers 1864, par le dernier prince régnant de la Roumanie, feu Alexandre-Jean Couza, à l'empereur Napoléon III. Ils se trouvent actuellement au Musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye. Voir, au sujet des fouilles exécutées en Valachie et des *diplômes militaires* cités, notre mémoire en langue roumaine : *Relatiuni despre localitâtile semnalate prin anticuitâti in judetiul Romanati*, dans les *Annales de l'Académie roumaine* de Bucarest, t. X, 1877 ; — Dr J. F. Neugebauer, *Dacien aus den Ueberresten des klassischen Alterthums. Kronstadt*, 1851, pp. 114-119 et passim ; — J. Arneth, *Zwölf römische Militärdiplome*, nº VII, Taf. 19 u. 20, p. 54 ; — L. Régnier, *Recueil de diplômes militaires*, nº XX ; — *Corp. Inscr. latin.*, vol. III, *pars. alt. edid.* Th. Mommsen, p. 876, nº XXXIII.

[2] On sait que ces trois pièces sont : l'anneau sans inscription que Frundza-Verde avait reçu de l'Albanais Vérussi; la corbeille dodécagone dont Georges Baciu avait fait présent au fermier, et enfin l'anneau portant une inscription, que les agents de l'autorité trouvèrent dans le grenier de Georges Baciu.

de plusieurs débris, à l'aide desquels on pourrait compléter quelques-unes des pièces les plus importantes de la collection. Les deux fragments en question étaient, d'une part, l'orifice d'une aiguière, que M. Steriadi découvrit, le 11-23 septembre 1838, dans la baraque faite par Vérussi, près du pont qu'il construisait sur le Câlneu; et, d'autre part, une statuette de femme assise, en or, qui était sans doute détachée du centre d'une patère que l'on possédait déjà; elle fut trouvée en la possession de C. Probaca, lequel, depuis l'arrestation de Vérussi, continuait seul les travaux. C. Probaca déclara qu'il avait acheté cette statuette au prix de cinq ducats (60 francs), d'un ouvrier transylvain, nommé Georges Cocârla, qui travaillait au pont; il ajoutait que ce manœuvre l'avait ramassée sur la berge de la rivière, près de l'un des fossés qu'y avait fait creuser le prince Michel Ghica, sans rien découvrir lui-même en cet endroit.

Quant au reste des objets, il est plus que probable qu'ils furent passés par le creuset ou vendus à des marchands étrangers, sans qu'on ait jamais pu en ressaisir la trace. Vérussi soutint obstinément qu'ils avaient été emportés par un débordement récent du Câlneu, sur la rive duquel il les avait enfouis, enveloppés, disait-il, dans une serviette.

Tous les détails qui précèdent sont extraits d'un volumineux dossier conservé aux Archives de l'État, à Bucarest[1].

Sur la demande du prince Michel Ghica, qui avait déployé un zèle infatigable pour recouvrer ces précieuses reliques du passé, et sur les instances de M. P. Poyénar, directeur général des écoles de Valachie, le prince régnant fit déposer, en 1842, le trésor trouvé à Pétrossa, au Musée national de Bucarest, dans l'ancien collège Saint-Sava. On essaya alors, autant qu'il fut possible, de

[1] Archives de l'État, section du ministère de l'Intérieur, dossier nº 5,397 de l'année 1838. Ce dossier contient tous les documents officiels relatifs à la découverte de Pétrossa. Nous avons voulu nous-même, il y a une vingtaine d'années, recueillir dans ce village de nouveaux détails sur les événements de 1837; mais nos investigations sur ce point sont restées vaines. Les poursuites violentes exercées, lors du procès, contre toutes les personnes qui avaient été plus ou moins impliquées dans l'affaire, ont laissé chez les habitants de la localité des souvenirs si terrifiants, qu'aujourd'hui encore les paysans hésitent, semble-t-il, à parler des jours néfastes où le mauvais esprit poussa quelques-uns des leurs à céder aux tentations de la fortune. Le vieillard Stan Avram et son gendre Ion Lemnar sont morts tous les deux en prison, avant la fin même du procès, qui dura jusqu'en 1842. Tous leurs copartageants, paysans ou citadins, furent réduits à la misère et périrent en peu de temps. Vérussi seul survécut longtemps encore à ces événements; il était devenu l'un des grands entrepreneurs de travaux publics en Roumanie; mais lui non plus n'aimait pas à parler de l'affaire de Pétrossa, à laquelle il est cependant permis de croire qu'il devait, malgré toutes les tribulations d'une longue procédure, une partie de la fortune qu'il avait acquise depuis. Toutes les fois que j'ai essayé moi-même de le questionner sur ces événements, déjà vieux alors d'un quart de siècle, il évitait de répondre et se hâtait de rompre un entretien qui lui était évidemment fastidieux. Dans les dépositions qu'il avait faites lors du procès, on constate la tendance manifeste de diminuer le nombre des pièces acquises par lui, d'en amoindrir les dimensions et le poids, enfin de rabaisser leur valeur, qu'il avait été cependant le premier à apprécier.

rendre aux pièces qui le composaient leurs formes primitives; mais on ne se préoccupa guère de les compléter à l'aide des débris provenant des ornements décoratifs qu'on avait pu recueillir.

Dans l'état où il se trouvait à cette époque, ce trésor comprenait douze pièces principales en or, dont quelques-unes étaient massives et ciselées, tandis que sur les autres on pouvait encore voir, soit des ornements en cristal ou en pierres fines, incrustés à froid dans le métal, posés à jour, ou enchâssés dans des châtons cloisonnés, soit des châssis, avec ou sans fond métallique, qui avaient dû contenir des ornements de même nature.

Le poids total de l'or, qui, du reste, est au titre le plus élevé, ou peut-être même natif, et par conséquent fort malléable, était alors de 14 *ocas*, 252 3/11 *drames*, poids anciens de la principauté de Valachie, c'est-à-dire d'environ dix-neuf kilogrammes [1].

A ne considérer que leur aspect extérieur, les douze pièces existantes du trésor peuvent, dès l'abord, être divisées en deux groupes bien distincts : celles qui ont été et sont uniquement en or, et celles qui ont été plus ou moins enrichies de pierres fines et de cristaux.

Au premier de ces deux groupes appartiennent les cinq objets suivants :

I. — Un grand plateau ou disque (*Discus* sive *Lanx*);
II. — Un grand anneau simple (*Torques*);

[1] Nous reproduisons ici le tableau du poids de chaque objet, tel qu'il a été dressé au moment où le trésor fut déposé au Musée national de Bucarest, en 1842; toutefois, nous ne présentons que la colonne où les poids ont été indiqués en mesures métriques :

1 Plateau, brisé en quatre morceaux	7 kil.	1540
1 Vase octogone, brisé	2	4090
1 Vase dodécagone, brisé	1	5184
1 Patère, ornée de figures ciselées, intacte	1	9418
1 Statuette, détachée du centre de la patère	0	1095
1 Collier, brisé	0	2190
1 Anneau ou bracelet, avec une inscription	0	6716
1 Anneau, moins épais et sans inscription	0	1825
1 Lampe, ayant la forme d'un épervier, brisée	0	8176
1 Lampe, ayant la forme d'un ibis, brisée	0	5402
1 Autre lampe, ayant aussi la forme d'un ibis, brisée	0	5256
1 Lampe, plus petite, brisée	0	2044
1 Urne, brisée	1	7155
Fragments divers	0	7884
	18 kil.	7975

(Suivent les signatures : M. Ghica, P. Poyénar.)

Nous ferons remarquer que les objets qui, dans ce tableau, portent la dénomination de *lampes*, sont ceux que nous désignons par les noms d'*agrafes* ou de *fibules*.

III. — Un anneau plus fort, portant une inscription (*Armilla*);
IV. — Une aiguière (*Œnochoe*);
V. — Une patère ciselée, avec une statuette dans l'umbo (*Patera*).

Les sept autres pièces forment le second groupe; ce sont:

VI. — Un bandeau circulaire ou hausse-col (*Collare*);
VII. — Une grande fibule ou agrafe, en forme d'épervier (*Phaleræ pectorales*);
VIII et IX. — Une paire de fibules ou agrafes, en forme d'ibis (*Fibulæ utriusque humeri*);
X. — Une fibule plus petite (*Fibula minor*);
XI. — Un vase ou corbeille octogone (*Cantharos octogonos*);
XII. — Un vase ou corbeille dodécagone (*Cantharos dodecagonos*).

Les deux anneaux (II et III), la patère ciselée (V) et la petite fibule (X) sont les seuls objets qui aient été retrouvés dans un état presque parfait de conservation. Toutes les autres pièces avaient subi, lors de leur passage entre les mains de Vérussi, de très graves altérations auxquelles il n'a été possible de remédier qu'en partie. C'est ainsi que le grand disque (I) avait été fendu à coups de hache en quatre morceaux inégaux, mais pouvant se raccorder; de même l'aiguière (IV), que Vérussi avait aplatie et brisée en plusieurs endroits, fut soudée plus tard de façon à se tenir d'aplomb; les trois fibules en forme d'oiseaux (VII, VIII et IX) avaient été bosselées, et l'épervier, qui constitue la plus grande d'entre elles, avait eu la tête détachée à la naissance du cou; de plus, leurs pendeloques, en y ajoutant même celles de la petite fibule intacte (X), étaient loin d'être au complet; enfin les deux corbeilles (XI et XII) avaient été certainement les plus endommagées: l'une (XII) avait perdu ses deux anses, simulées, si l'on en juge d'après la corbeille octogone, par deux panthères dont les corps s'allongeaient depuis la cuve du vase jusqu'à l'extrémité des rebords rapportés autour de l'orifice. Un seul de ces rebords était resté en place, et, de plus, les cloisons quadrangulaires qui composaient les douze parois de cette corbeille se trouvaient être beaucoup plus désarticulées et plus désagrégées que celles de la corbeille octogone. Du reste, cette dernière elle-même (XI), qui, à peu de chose près, avait conservé sa forme primitive, était également dépouillée de la plupart des pierres de couleur et des cristaux transparents qui avaient été incrustés tout le long de son armature ou sertis dans les baies de ses parois. Aussi faut-il, pour se rendre un compte bien exact de la richesse et de l'élégante originalité de ces deux corbeilles, les reconstituer en quelque sorte par la pensée et suppléer par l'imagination aux nombreuses lacunes que l'on constate, aussi bien dans leurs formes que dans leur ornementation.

C'est dans cet état d'altération que se trouvait le magnifique trésor de Pétrossa au moment où les pièces qui avaient échappé à la destruction furent déposées au Musée de Bucarest.

Nous mentionnerons, au cours de notre récit, les quelques essais de réparation qui furent tentés sur la plupart de ces pièces, et aussi les nouvelles et irréparables injures qu'elles eurent à subir par la suite. Ces vicissitudes diverses nous confirmeront dans l'idée que c'eût été une véritable bonne fortune, si tous les bijoux de ce trésor étaient demeurés dans l'état de parfaite conservation où ils paraissent s'être trouvés avant que la hache sacrilège de Vérussi les eût atteints. Sans nul doute, ils nous auraient offert alors les spécimens les plus splendides et les plus opulents légués par l'orfèvrerie antique.

Néanmoins, à quelque triste sort qu'ils aient été réduits, tout mutilés qu'ils soient sortis des mains de leurs modernes ravisseurs, on peut encore se faire une idée de ce que ces joyaux ont dû être à l'origine, si l'on prend la peine de les étudier avec quelque attention. Ce travail peut se faire, d'une part, en rapprochant les bijoux dégradés des autres bijoux anciens de même nature, qui sont parvenus jusqu'à nous, et, d'autre part, en soumettant à un examen minutieux les fragments et les débris assez nombreux qui subsistent encore, en dehors des pièces principales que nous avons déjà énumérées. C'est ce que nous avons essayé de faire, en nous servant de tout ce qu'il nous a été donné de voir et de connaître, soit dans le Musée de Bucarest, soit dans les collections plus riches des pays étrangers.

Ainsi que nous l'avons dit, il y a tout lieu de croire que la portion disparue du trésor de Pétrossa se composait d'objets de même espèce que ceux que nous possédons actuellement, mais d'une importance moindre, ou tout au plus égale. Malheureusement, il est impossible aujourd'hui d'en indiquer d'une façon positive la forme et la valeur. Mais, autant qu'il est permis d'en juger d'après les déclarations naïves, quelque peu confuses, souvent bizarres et fantastiques, des hommes ignorants qui seuls ont vu les pièces, et qui ont eu peut-être quelque intérêt à en réduire l'importance, elles devaient, elles aussi, former deux groupes distincts : les pièces exclusivement en or, et celles qui étaient ornées de pierreries.

Pour compléter la nomenclature entière des objets qui composaient le trésor, il nous reste à en faire l'énumération ; mais, voulant les caractériser autant que cela est encore possible, nous ne saurions mieux faire que de donner ici une traduction fidèle des descriptions les moins diffuses qui se rencontrent dans les dépositions des paysans de Pétrossa. Nous ferons même observer que ces dépo-

sitions, qui, tout étranges qu'elles puissent paraître, sont sans nul doute les plus véridiques, ont été faites antérieurement au recouvrement des pièces que l'on parvint à arracher des mains de Vérussi, et qu'elles contiennent la description des objets perdus, présentée dans la même langue naïve et imagée dont s'étaient servis les paysans pour dépeindre ceux des bijoux qui furent retrouvés par la suite [1].

[1] Les descriptions que nous reproduisons ici dans le texte sont empruntées à l'*Interrogatoire de Ion Lemnar*, du 16 juillet 1838, qui eut lieu devant MM. P. Poyénar et Pantazi Poppovici. Du reste, on pourra le constater en parcourant la suite de la présente note, où nous avons reproduit les six principales dépositions faites sur les lieux, par des personnes qui ont vu la découverte dans son entier :

I. *Déposition de Ion Lemnar et de Stan Avram, faite le 7 juillet 1838, par-devant le sieur Dragulinesco, sous-préfet de Tohani*, (pièce IX du dossier) :

« Un plateau jaune, grand comme un chapeau, et ayant en dessous un rebord circulaire de l'épaisseur d'un doigt (I).

« Un oiseau, grand comme un pigeon (VII), puis deux oiseaux moyens (VIII et IX) et deux petits (X et XVIII). Le grand oiseau était couvert, sur le cou, la tête et le dos, de diverses pierres bleues et rouges; tous les autres oiseaux de même.

« Deux écuelles jaunes (V et XVII), dont l'une avait, au centre, une statuette assise sur un siège entouré de quatre petits chiens; la paroi intérieure de cette écuelle était ornée de figures de guerriers.

« Deux objets ressemblant à des coiffes de chapeau, jaunes et tout recouverts à l'extérieur de pierres diverses. De chaque côté, aux extrémités du bord, était fixé un petit chien se tenant debout; la queue et le corps de ces animaux étaient recouverts de petites pierres rouges et blanches, de la grosseur d'une lentille (XI et XII).

« Six anneaux jaunes, plus grands qu'un *covrigue* (gâteau en forme d'anneau, d'environ 12 centimètres de diamètre), ayant des pierres menues, rouges et triangulaires (II, III, VI, XIII, XIV et XV).

« Deux aiguières jaunes en forme de cruche (IV et XVI).

« Deux bracelets, ayant au centre, sur la surface supérieure, un chaton proéminent, mais vide, sans pierres; tout autour il y avait cependant de petites pierres rouges (XXI et XXII).

II. *Déposition des paysans Nicolas Baciu, Georges, son fils, Ion Lemnar et Achim, fils de Nicolas, faite le 10 juillet 1838, par devant le sieur Boranesco, secrétaire de la préfecture de Sacuyéni*, (pièce XI du dossier) :

« Un plateau jaune, en forme de petite table ronde, et du diamètre d'un chapeau de montagnard, à grands bords (I).

« Un oiseau, grand comme un épervier, ou plus grand qu'un merle, couvert de pierres bleues, rouges et vertes (VII).

« Quatre petits oiseaux, dont deux avaient des becs et deux n'en avaient pas; ils étaient également couverts de pierres, mais moins grandes que celles du précédent (VIII et IX, X et XIII).

« Huit anneaux, dont l'un était plus petit et plus large; tous ces anneaux étaient jaunes, grands comme la coiffe d'un chapeau, épais comme le petit doigt, et il y en avait qui étaient sans pierreries (II, III, VI, XIII, XIV, XV, XIX et XX).

« Deux objets en forme de bénitiers, garnis tout autour de verres et de petites pierres; leur couleur était jaune, et ils étaient soutenus par quatre petits chiens, parsemés de petites pierres rouges et blanches et tenant chacun dans leur gueule une pierre bleue (XI et XII).

« Deux plats jaunes, grands comme les assiettes en étain, dont l'un avait, au centre, une statuette également jaune, représentant une femme assise, qui tenait entre ses mains un objet ressemblant à un verre à boire. Tout à l'entour du siège de la statuette étaient ciselées, dans l'intérieur du plat, des figures humaines, tenant dans leurs mains des lances et des épées (V et XVII).

« Deux aiguières à anses, jaunes, pouvant contenir un demi-oca d'eau (IV et XVI).

« Deux bracelets garnis de rangées de pierres rouges, dont les fermetures avaient dû contenir chacune une grosse pierre qui avait disparu » (XXI et XXII).

III. *Interrogatoire de l'Albanais Anastase Vérussi ou Tarba, dressé par le sieur Dragulinesco, le 10 juillet 1838* (pièce XII du dossier) :

« Deux vases en verre, avec des pierres rouges tout autour, comprises entre deux cercles jaunes, l'un au bord et l'autre au fond; ayant pour anses deux petits chiens couverts de petites pierres rouges, pas plus grosses que la graine de chanvre, et dont quelques-uns même étaient tombées. Ces vases étaient remplis d'une terre qui répandait l'odeur du soufre, lorsqu'elle tombait sur le feu (XI et XII).

« Trois anneaux jaunes, munis de crochets (III, XIV et XV).

« Deux cercles jaunes sans pierreries (II et XIII).

« Trois oiseaux, dont l'un était gros comme un merle et les deux autres, plus petits, de la dimension d'un moineau, tous trois jaunes et couverts de cette même terre (VII, VIII et IX). Le grand oiseau avait un bec sur lequel on reconnaissait la trace de pierres qui avaient disparu. A sa queue étaient suspendues trois pendeloques creuses, de la grosseur d'une noisette.

« Deux aiguières jaunes, en forme de grandes théières, simples, sans pierres, n'ayant que des pouciers, mais point de couvercles (IV et XVI).

« Une assiette ou écuelle, d'un pied de diamètre, avec des bords rehaussés, sur lesquels étaient représentées des figures humaines; au centre de l'écuelle se trouvait une statuette qui dépassait les bords de deux doigts et qui était entourée de petits chiens; le tout en métal jaune, ainsi qu'une seconde écuelle simple » (V et XVII).

IV. *Rapport du logothète Kyr-Iacov, fermier du couvent Saint-Georges-le-Nouveau, de Bucarest, adressé, le 12 juillet 1838, à la curatelle des couvents dédiés au Saint-Sépulcre* (pièce XXXIV du dossier) :

« Un plateau en or, d'un travail simple, plat comme une table ronde et grand comme un large chapeau (I).



IV _ L'AIGUIERE *OENOCHOE*

Vue sur ses deux faces

Etat actuel

Héliog. Dujardin

Les objets perdus, qui étaient en or et dépourvus d'ornements, paraissent avoir été au nombre de cinq, à savoir :

XIII. — Un anneau ou « *un cercle, grand comme un fond de chapeau, gros comme deux plumes d'oie ; il y avait, à ses deux extrémités, des crochets qui se refermaient en arrière, sans pierres* ». C'était le pendant de l'anneau II.

XIV. — Un anneau ou « *un cercle, gros d'environ deux doigts et plus épais vers ses extrémités, où étaient écrites des lettres qui n'ont pu être lues. Il se refermait avec un crochet, également sans pierres* ». Incontestablement, c'était un second anneau dans le genre de celui qui porte le numéro III.

XV. — Un anneau ou « *cercle, gros au milieu, plus fin à ses extrémités et ayant des crochets recourbés en dedans pour se fermer. Tous ces anneaux étaient massifs* ».

« Une écuelle plus petite, ayant, au centre, une statuette humaine assise, pas plus haute que la largeur d'une main et tenant un objet en forme de verre à boire ; autour de son siège, on voyait des lions et, sur les parois intérieures de l'écuelle, des figures de guerriers tenant dans leurs mains des lances et des épées (V).

« Une écuelle en or, ronde, d'égale grandeur (XVI), dans laquelle se trouvaient :

« Cinq oiseaux, dont l'un, grand comme un pigeon (VII), portait sur le dos un gros rubis balais, de forme ovale et de la grosseur d'un œuf, tandis que son corps était recouvert de diverses pierres, rouges, bleues, vertes, jaunes et blanches. Quatre pierres blanches, imitant la forme et les dimensions d'un gland de chêne, étaient suspendues, à l'aide de chaînettes, au bas de sa queue ; une seule a été retrouvée. Cet oiseau paraissait être la poule, dont les quatre oiseaux, plus petits et également ornés de pierres diverses, étaient les poussins (VIII et IX, X et XVIII).

« Deux plats ronds en or simple, de la forme des assiettes en étain (?, ?).

« Trois aiguières en or, ayant des anses, mais pas de goulots ni de couvercles à leur orifice ; elles pouvaient contenir chacune un demi-oca (IV, XVI, ?).

« Deux objets ressemblant à des coiffures sans bords ou à des couronnes, garnis tout autour de pierres et flanqués de chaque côté d'un petit lion qui portait une pierre bleue dans sa gueule (XI et XII).

« Deux bracelets ornés de diverses pierreries (XXI et XXII).

« Six anneaux en or simple, de l'épaisseur du petit doigt, portant des lettres gravées ; ils étaient creux à l'intérieur et se fermaient comme des boucles d'oreilles. L'un de ces anneaux a été retrouvé en même temps que plusieurs pierres ; il pèse 207 drames (647 gr. 7), et l'on n'a pas pu lire ici ce qui était écrit dessus » (II, III, VI, XIII, XIV et XX).

V. *Déposition de Ion Lemnar, faite le 16 juillet 1838, par devant les sieurs Pierre Poyénar et Pantazi Poppovici, commissaires du ministère de l'Intérieur* (pièce XXIII du dossier) :

« Un grand plateau (I), d'environ deux pieds de diamètre, reposant sur un rebord circulaire : il était tacheté en plusieurs endroits et se trouvait placé par-dessus tous les autres objets, qui étaient :

« Huit anneaux, du diamètre d'une coiffe de chapeau, dont l'un, creux à l'intérieur, était muni d'agrafes et de vis, et orné, d'un seul côté, c'est-à-dire extérieurement, de petites pierres ; de l'intérieur de cet anneau s'échappait une poussière noire (VI) ; — deux autres avaient à leurs deux extrémités, qui se rejoignaient pour se fermer, de petites pierres ; mais l'un était plat et de la largeur de deux doigts (XIX), tandis que l'autre, tout aussi épais, était rond et s'amincissait vers le centre (XX) ; — deux autres, tout aussi grands que la coiffe d'un chapeau, n'étaient pas plus épais que deux plumes d'oie et se fermaient par des crochets recourbés en arrière, sans le moindre ornement de pierres (II et XII) ; — deux autres, de l'épaisseur de deux doigts et même plus épais aux deux bouts, étaient gravés de lettres qui n'ont pu être lues ; ils se fermaient par des crochets et n'avaient pas de pierres (III et XIX) ; — enfin, l'un était épais au centre, mince et plat vers les bouts, et les crochets qui le fermaient étaient recourbés à l'intérieur (XV) ; tous ces derniers anneaux étaient massifs.

« Un oiseau de la grosseur d'un merle, sans ailes ni pieds ; sa tête était recourbée vers la voussure du dos, qui était ornée de trois rangées de pierres rouges, vertes et bleues, les unes grosses comme des noisettes et les autres plus grosses encore ; sur la tête et le cou, les pierres étaient de la grosseur d'un grain de millet, et sur le jabot se trouvait une pierre bleue ovale, de la grosseur de deux noisettes. Cet oiseau était creux à l'intérieur, et par toutes les cavités d'où les pierres étaient tombées il s'échappait une poussière noire. Aux yeux, il avait des pierres rouges de la dimension d'une lentille (VII).

« Deux coquilles ressemblant à la moitié de la coque d'un œuf d'oie, ayant chacune une tête, un col et un bec en forme d'oiseau. L'épaisseur de ces coquilles était celle du dos d'un couteau-poignard. Elles étaient rattachées entre elles par une chaînette et ornées à la surface de petites pierres de la grosseur d'un grain de millet ; au centre, chacune d'elles avait une pierre grosse comme un grain de maïs (VIII et IX).

« Deux autres coquilles plus petites, ressemblant à la moitié d'un œuf de poule, rondes comme un boulet, sans bec, mais avec des cous droits et moins épais que ceux des précédentes. Les pierres qui les décoraient étaient de la grosseur de la graine de lin (X et XVIII).

« Deux plats ou grandes écuelles, de la forme d'une coiffe de chapeau rond. L'un était tout simple (XVIII), tandis que l'autre avait, tout autour, à l'intérieur, des figures, et au centre une statuette humaine dont la taille s'élevait à la hauteur des bords de l'écuelle. Cette statuette était assise, et à l'entour de son tabouret se trouvaient des petits chiens gros comme des haricots ; elle tenait entre ses mains, au-devant de la poitrine, une pierre grosse comme un grain de maïs. Ses cheveux étaient ramassés en touffe sur sa tête (V).

XVI. — « *Une aiguière de la capacité d'un demi-oca*[1] *d'eau, haute d'une palme princière*[2], *dont l'anse, attachée à l'orifice et au fond, avait l'épaisseur de la moitié du petit doigt* ». Cette pièce formait la paire avec l'aiguière IV.

XVII. — Une patère ou « *une assiette en forme de plat rond, grande comme la coiffe d'un chapeau et sur laquelle il n'y avait rien..., tandis que, sur sa pareille, il y avait des figures* ». Cette dernière est incontestablement la patère V.

Les autres objets perdus, également au nombre de cinq, paraissent avoir été ornés de pierres et de cristaux colorés. Toutefois les dépositions des paysans sont, en ce qui les concerne, encore moins explicites. Voici ce que nous y avons pu distinguer de plus clair :

XVIII. — Une fibule ou « *coquille plus petite* (que les fibules VIII et IX antérieurement décrites), *grosse comme une moitié de coquille d'œuf de poule, ronde comme un boulet, en forme*

« Deux autres vases, larges et profonds comme la coiffe d'un chapeau de montagnard ; ils étaient composés de cercles et de châssis en or, et de carreaux ou de vitres en verre blanc. Le rebord du fond était plus proéminent, pour servir de support ; les châssis n'étaient pas plus épais que le dos d'un couteau, excepté celui de l'orifice, qui avait un demi-doigt d'épaisseur. Dans les cloisons qui unissaient les deux cercles, on voyait des pierres menues, tandis que les anses ou manches de ces vases étaient formés par des chiens qui reposaient avec leurs pattes antérieures sur le cercle du bord, alors que les pattes postérieures rejoignaient celui du fond. Chacun de ces chiens tenait dans sa gueule une pierre bleue, ovale, de la grosseur d'un haricot (XI et XII).

« Deux vases en forme de flacons, avec anse, et contenant plus d'un demi-oca d'eau chacun ; ils étaient hauts d'environ 25 centimètres et gros comme une carafe d'eau. Les anses, qui étaient attachées à l'orifice et à la base, n'étaient pas plus épaisses que la moitié du petit doigt (IV et XVI).

« Deux bracelets plats à mettre aux poignets, ayant en dessous, comme fermeture, une languette sur laquelle glissait un anneau, le tout servant à rejoindre les deux bouts. Sur la surface extérieure, précisément au milieu, se trouvait une espèce de proéminence sur laquelle on reconnaissait la trace de pierres absentes qui, à en juger par le chaton, devaient avoir eu la dimension d'un para ; tout autour du chaton subsistaient encore des rangées d'autres petites pierres rouges de la grosseur d'un grain de millet » (XXI et XXII).

VI. *Liste des objets qui manquaient encore le 24 juillet 1838, après les fouilles faites au pont du Câlneu, dressée d'après les dépositions de l'Albanais Tarba ou Vérussi* (pièce XLI du dossier) :

« Un vase en forme de carafe, pouvant contenir un peu plus d'un litre d'eau (XVI).

« Un rebord sur lequel reposaient les pattes des tigres, dans le vase aux cloisons vitrées (XII). Deux tigres (XII).

« Un plat uni, aussi grand que celui aux figures ciselées (XVII).

« Trois anneaux fins, de la forme de celui que l'on a trouvé au pont du Câlneu (XIII, XV, ?).

« Deux grands anneaux, semblables à celui que l'on a trouvé dans le grenier de Georges (XIV, XIX ou XX ?).

« Un petit vase, ayant la forme d'une toute petite poêle, pouvant contenir environ 75 cent. cubes d'eau (probablement la fibule XVIII).

« Un des grands bandeaux plats et creux (XIX ou XX ?).

« Deux bracelets en forme d'anneaux (XXI et XXII).

« Une statuette humaine qui était posée dans l'écuelle aux figures (V). »

Nous le répétons, la déposition la plus complète, la plus précise, la plus détaillée est celle qu'a faite Ion Lemnar le 16 juillet, et qui porte le nº V dans notre énumération. Comme celle du nº II, elle confirme le nombre des vingt-deux pièces qui composaient primitivement le trésor. Dans la première de leurs dépositions (nº I), les paysans avaient perdu de vue les objets désignés par nous sous les nºs XIX et XX. Quant à Vérussi (déposition nº III), il réduit le tout à quatorze pièces, dont il s'évertue à diminuer les proportions ; il a soin, entre autres, d'oublier totalement le grand plateau (I) qui, à lui seul, pèse plus de sept kilogrammes d'or. Tout au contraire, Kyr-Iacov (rapport nº IV), qui ne connaît les objets de la trouvaille que par ouï-dire, en augmente le nombre d'une pièce ; il mentionne des vases qui paraissent n'avoir jamais existé ; enfin il se fait l'écho de la légende naissante de la merveilleuse *Poule aux poussins d'or*. Vérussi semble être plus véridique lorsqu'il énumère les pièces et les débris qui manquent, après les fouilles heureuses faites sur les berges du Câlneu (déposition nº VI) ; mais alors, n'en exagère-t-il pas le nombre, probablement dans l'intention de charger davantage les paysans et Frundza-Verde, ses dénonciateurs ? C'est à supposer, du moment qu'il parle d'un nombre d'anneaux plus grand que celui que les inventeurs et lui-même avaient précédemment déclaré.

[1] L'*oca*, ancienne mesure de capacité en Valachie, équivalait à 1 litre 288.

[2] La *palme princière* de Valachie équivalait à $0^{m},2458$.

d'oiseau sans bec, mais ayant un cou plus droit et plus mince que celui des deux précédents, recouverte aussi de pierres menues comme la graine de lin». Cette pièce était désignée par les paysans comme la pareille de la petite fibule X.

Une autre déposition faite dans le même temps, et relative aux cinq fibules que l'on avait découvertes ensemble en 1837, c'est-à-dire les deux petites fibules citées en dernier (X et XVIII), les deux moyennes en forme d'ibis (VIII et IX) et la grande en forme d'épervier (VII), dit au sujet de cette dernière : «Cet oiseau paraissait être la *poule,* tandis que les quatre autres paraissaient être les *poussins*». C'est ainsi que, grâce à l'imagination naïve d'un paysan, naquit la dénomination populaire et caractéristique de la *Poule aux poussins d'or,* qui est devenue familière au public roumain pour désigner l'ensemble du trésor de Pétrossa. Hâtons-nous de constater, en passant, l'étrange rapport, tout à fait fortuit d'ailleurs, qui existe entre cette expression pittoresque, empruntée aux légendes populaires, et une pièce précieuse d'orfèvrerie antique, faisant partie du trésor lombard de la cathédrale de Monza. Ce fait appelle d'autant plus l'attention que la pièce en question se rapproche, par sa date et par son origine, des bijoux du Musée de Bucarest. Il s'agit de la fameuse *Poule aux sept poussins* en vermeil (fig. 5) — *gallina cum pullicinis VII,* — don présumé de la reine Théodolinde à l'église Saint-Jean de Monza, qu'elle avait fondée en 595 [1].



Fig. 5. — La Poule aux Poussins d'or, dans le Trésor de la Basilique de Monza.

[1] Un bas-relief en marbre qui occupe un tympan cintré, au-dessus du linteau de l'une des portes de l'église, représente, en quelque sorte, une cérémonie inaugurale dans laquelle la reine Théodolinde, escortée de sa famille, c'est-à-dire de son second époux Agilulphe et de leurs enfants, Adulovalde et Gondeberge, offre à saint Jean-Baptiste, patron de la basilique, des dons précieux, à savoir des couronnes votives, des vases sacrés et même un

Revenons à l'énumération des objets perdus du trésor de Pétrossa et faisons remarquer que ceux dont il nous reste à parler n'ont malheureusement pas,

plateau rond sur lequel figurent la *poule et ses sept poussins*. Dans une zone inférieure de ce même bas-relief on reconnaît la scène du baptême de Jésus-Christ, assisté par la Vierge, par un archange et par les saints apôtres Jean l'évangéliste, Pierre et Paul (fig. 6).

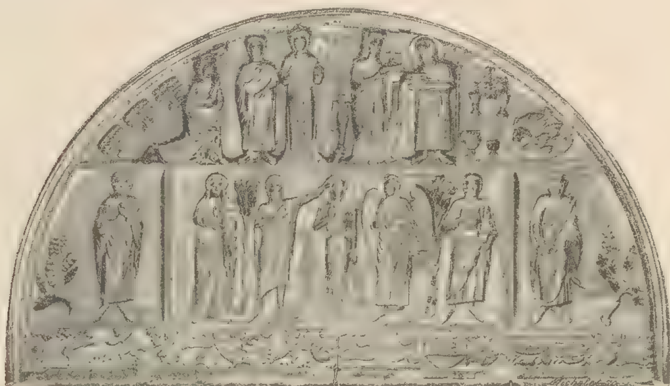


Fig. 6. — Bas-relief de la Basilique de Monza. (D'après une photographie de M. G. Rossi).

Frisi, dans ses *Memorie storiche di Monza e sua corte* (*Milano*, 1794, t. I, p. 9 et t. II, p. 133), croit que les sculptures de ce tympan remontent à l'époque même de la construction de l'édifice; ce qui, en tout cas, serait fortement contredit par la manière dont il le représente (fig. 7).

Mais Mgr Barbier de Montault, qui, depuis 1880, consacre aux *Inventaires* et au *Trésor de la basilique royale de Monza*, une série de savants articles publiés dans le *Bulletin Monumental* de France (années 1880-85), a rétabli fort judicieusement la date de cette œuvre d'art et a prouvé qu'elle ne pouvait pas être antérieure au XIIIe siècle. Il se trouve aussi que le premier des inventaires du trésor de Monza qui fasse mention de la *Poule*, est daté de 1275; on y lit cette indication (n° 69): « *Item gallina cum pullicinis VII, de quibus unus est fractus* ». Nous pensons que Mgr Barbier de Montault consacrera, par la suite, une étude critique plus étendue à ce bijou, dont nous reproduisons ici l'image réduite (fig. 5), d'après une excellente photographie faite à Monza, par M. Giulio Rossi de Milan; mais ce que nous pouvons constater dès à présent, c'est que, dans l'analyse que le savant prélat a faite des anciens inventaires de cette basilique, il s'exprime ainsi: « La poule et ses sept poussins, don de Théodolinde, à en croire la sculpture de la façade ». Voici cependant ce qu'a dit de cette intéressante relique un archéologue allemand, le chanoine Dr Franz Bock, qui s'est occupé également du trésor de Pétrossa; la citation qui suit est traduite de son bel ouvrage: *Die Kleinodien des heil. römischen Reiches deutscher Nation, nebst den Krönungsinsignien Böhmens, Ungarns und der Lombardei, mit kunsthistorischen Erläuterungen. Wien*, 1864. Anhang, p. 34:

« Outre les objets ayant appartenu à la reine des Lombards Théodolinde, dont nous avons souvent parlé, il faut mentionner, dans le trésor de la basilique de Saint-Jean, à Monza, l'éventail dont il a été déjà question, ainsi que deux autres objets d'art qu'on y voit aujourd'hui encore, à savoir: un peigne richement orné et la poule avec ses poussins.

« En ce qui concerne la poule d'or, qui est signalée dans ce trésor comme une rareté sans précédent, on trouverait difficilement de bonnes raisons pour contester à cet intéressant objet d'art une origine remontant aux Lombards primitifs; du reste, on possède aujourd'hui bien peu de pièces analogues, provenant de cette même époque et pouvant fournir avec sûreté un point de comparaison qui permette de juger de la forme et des procédés techniques de cet *opus propulsatum*. La manière dont le plumage est traité, la forme donnée à la poule et à ses poussins, et

comme la plupart de ceux dont il a été question jusqu'ici, leur pendant à peu près incontestable parmi les pièces qui nous restent de la collection.

même les yeux de la poule qui sont représentés par de petits grenats enchâssés dans l'or, pourraient servir à établir la haute antiquité de ce singulier objet d'art.

« Ajoutons aussi que, dans l'inventaire de Saint-Jean de Monza, dressé en l'année 1275, il est déjà fait une mention expresse de cette *gallina cum pullis suis*. Mais il n'y est pas dit que cet objet fût un don de la reine Théodolinde, et il est plus que probable que l'on y aurait consigné ce fait si, à cette époque déjà, la tradition d'une telle origine eût été consacrée dans l'église de Monza. Lors de notre voyage en Valachie, où nous étions allé dessiner les splendides pièces d'or qui ont été découvertes, il y a quelque trente ans, à Pétrossa, et qui, à notre avis, faisaient partie du trésor du roi visigoth Athanaric, nous fûmes très surpris de retrouver dans ce pays la tradition d'une poule d'or. On nous a souvent répété que cette tradition était très populaire et passée en proverbe. Cependant, on le sait, le peuple lombard est l'un des rameaux de la grande race gothique; ce peuple, avant son établissement



Fig. 7. — Zone supérieure du Bas-relief de Monza. (D'après Frisi, *Memor. stor. di Monza*).

définitif dans le nord de l'Italie, se fixa, pour quelque temps, dans les vastes plaines qui s'étendent au pied des Carpathes, au Nord aussi bien qu'au Midi. En tenant compte de ces deux faits, il serait fort intéressant de rechercher les relations qui peuvent exister entre la poule d'or des Roumains actuels du bas Danube et la *Gallina aurea* de Théodolinde. Dans tous les cas, on peut admettre que, dans l'origine, cette poule d'or était considérée comme un symbole de richesse et d'abondance. »

La vérité est que, à part quelques analogies dans les détails de l'ornementation, le plateau de Monza qui porte une véritable *poule* avec *sept poussins*, le tout assez grossièrement exécuté, n'offre aucune ressemblance avec la collection des cinq fibules de Pétrossa, et que la forme d'aucun de ces bijoux ne révèle l'intention de représenter un oiseau de l'espèce des gallinacés. La grande fibule a tout à fait l'apparence d'un épervier; les deux moyennes rappellent, par la longueur de leurs cous et par la courbe prononcée de leurs becs, des ibis (ou des flamants); enfin, celle des deux petites fibules qui subsiste encore n'a rien de commun avec un oiseau. On en pourra juger en examinant les quatre pièces que nous avons groupées ensemble pour former l'initiale A, en tête de ce chapitre. Ce n'est que l'imagination fantastique du peuple, éblouie par la richesse de la trouvaille, qui a pu y reconnaître les images fabuleuses de la *poule aux poussins d'or* célébrée dans les légendes.

Les textes, aussi bien que les monuments, nous montrent que la poule avec ses poussins était un symbole d'abondance et de félicité chez les peuples anciens et principalement chez les Romains. Pline (*Hist. natur., lib.* XV, 40) et Suétone (*Vita Galbæ Imp.*, I) parlent d'une poule blanche, — *conspicui candoris*, — portant une branche de laurier dans son bec, qu'un aigle laissa tomber sur les genoux de Livie, peu de temps après qu'elle eut épousé Auguste; la future impératrice, voyant dans ce fait un présage de bon augure, fit nourrir la poule à sa villa de la Via Flaminia, où la progéniture de cette volaille devint si nombreuse que la maison en reçut le nom de maison *aux poules*, « *tanta pullorum soboles provenit, ut hodie quoque ea villa Ad gallinas vocetur* ». L'existence d'un pareil préjugé est encore confirmée par la découverte qu'on a faite, dans les ruines

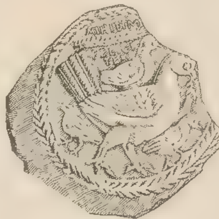


Fig. 8. — La Poule de Bon Augure. Fragment de poterie du Musée d'Orange.

XIX et XX. — Deux cercles «*de la grandeur d'un fond de chapeau : l'un de la largeur d'environ deux doigts et garni, à ses extrémités qui se rejoignent, de toutes petites pierres; l'autre, rond, de l'épaisseur d'environ deux doigts et s'amincissant vers le centre*».

XXI et XXII. — «*Deux bracelets plats, à mettre aux poignets, ayant en dessous, comme fermeture, une languette sur laquelle glissait un anneau, le tout servant à rejoindre les deux bouts. Sur ces bracelets, il y avait une espèce de proéminence arrondie, dans laquelle on reconnaissait la place de pierres absentes, qui, à en juger par le chaton, devaient avoir eu la dimension d'un para*[1]*; autour du chaton subsistaient encore des rangées d'autres petites pierres, grosses comme un grain de millet, de couleur rouge.*»

De tous ces renseignements, que nous avons soigneusement recueillis dans les dépositions les plus anciennes et les plus détaillées, il résulte que le trésor découvert, en 1837, à Pétrossa, se composait primitivement de vingt-deux pièces, toutes en or, dont les unes, au nombre de dix (I, II, III, IV, V, XIII, XIV, XV, XVI et XVII), n'étaient pas décorées de pierres ni de cristaux, tandis que les douze autres (VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XVIII, XIX, XX, XXI et XXII) portaient comme ornements des gemmes et des verres de couleur.

En ce qui concerne leur usage, ces divers objets semblent avoir servi, en partie, aux besoins de la table ou de l'autel, tandis que d'autres paraissent avoir été de grands bijoux destinés à rehausser les vêtements de quelques grands et riches personnages des temps anciens.

En effet, l'on voit :

D'un côté, un grand plateau ciselé (I); deux patères, l'une décorée de figures en relief (V), l'autre toute simple (XVII); une paire d'aiguières (IV et XVI); une paire de corbeilles transparentes, dont l'une à douze parois (XII), tandis que la seconde n'en a que huit (XI); en tout, sept pièces destinées à contenir des vivres, des boissons ou des offrandes.

De l'autre côté, un collier ou hausse-col (VI); cinq agrafes ou fibules, d'inégale grosseur, dont la plus grande affecte la forme d'un épervier (VII), deux autres simulent une paire d'ibis (VIII et IX), enfin, les deux plus petites ne présentent pas de ressemblance zoologique (X et XVIII); quant aux six articles

de la ville d'Orange, d'un fragment de poterie rouge décoré d'un de ces médaillons (fig. 8), qu'il était d'usage d'offrir en cadeau, les jours de fête. Le médaillon représente en relief une poule avec trois poussins, ainsi qu'un épi de blé, le tout expliqué par cette inscription : *Mihi et meis feliciter*. (W. Frœhner, *les Musées de France, recueil de monuments antiques. Paris*, 1873, p. 66, pl. 15, n° 4). — M. Angelo de Gubernatis (*Mythologie zoologique ou Légendes des animaux. Paris*, 1872, vol. II, chap. IX), rappelant les croyances des Latins sur les oiseaux domestiques, dit que chez eux la poule blanche était de bon augure, à cause des poussins d'or qu'elle faisait éclore. De pareilles croyances se sont conservées en Italie. En France, la *poule aux œufs d'or* est passée en proverbe; enfin tous les enfants connaissent, en Roumanie, le conte, tant soit peu graveleux, du fameux coq à l'arrivée duquel «on aplanit le sol et l'on tend des tapis, pour qu'il y sème tout l'or qui est en lui».

[1] *Para*, ancienne monnaie turque, en argent, qui avait environ $0^{m},012$ de diamètre.

restants et qui tous semblent avoir été des anneaux et des bracelets propres à orner le poignet, le bras ou peut-être même la cheville, il y en avait deux qui se distinguaient par les inscriptions qui y étaient gravées (III et XIV); trois autres sont présentés comme des anneaux plus ou moins simples (II, XIII et XV); enfin les quatre derniers semblent avoir formé deux paires de bracelets, les uns plus larges (XIX et XX), les autres plus étroits, mais plus plats (XXI et XXII), et tous ornés de pierreries diversement disposées. La catégorie des bijoux portatifs comptait donc treize pièces, dont cinq seulement en or simple.

En récapitulant cette nomenclature détaillée, au risque même de nous répéter, nous constaterons encore que, en fait de bijoux et de vases complets, les paysans Ion Lemnar et Stan Avram ont trouvé, en 1837, sur le mont Istritza, non moins de douze objets en or, tous parsemés de pierres précieuses et de verres transparents, associés à dix autres qui étaient en or tout simple ou ciselé d'ornements et d'inscriptions.

A l'énumération des dix pièces perdues, on pourrait ajouter encore les objets suivants :

« *Une coupe ronde en or, dont les bords étaient ornés de pierres de différentes couleurs, de la grosseur de petites perles, et dont le fond contenait deux pierres vertes ou émeraudes de la dimension de deux petites noix* »; en outre, « *trois petits boutons en or* » et « *deux petits cercles également en or* ».

Cependant les circonstances dans lesquelles est faite la déposition d'où nous extrayons ce passage, font planer le plus grand doute sur l'existence de ces dernières pièces. En effet, lorsque l'ouvrier transylvain Georges Cocârla, qui avait retrouvé, sur la berge du Câlneu, la statuette formant l'*umbo* de la patère (V), fit pour la première fois mention de ces objets, il prétendit les avoir découverts au même endroit et les avoir donnés, pendant sa détention, au brigadier de gendarmerie Barbo Pachol, pour le gagner et pour échapper à ses menaces. Or, lors d'un nouvel interrogatoire qu'il subit en février 1839, ce même Cocârla reconnut que c'était uniquement dans le but de se venger qu'il avait accusé le brigadier de s'être laissé corrompre. Il lui fut impossible de donner des détails plus précis sur sa prétendue découverte. Au reste, aucune des dépositions faites par les inventeurs primitifs du trésor ne relate l'existence de la *coupe* ronde ornée de pierreries, des trois petits *boutons* ni des deux petits *cercles;* et il est probable que ces bijoux n'ont jamais existé, du moins comme pièces distinctes, que dans l'imagination du calomniateur de Barbo Pachol[1].

[1] Peut-être aussi ces divers objets n'étaient-ils que des fragments arrachés aux pièces principales, comme par

Toutefois, parmi les objets réellement perdus, ou dont il ne reste que des fragments, il faut compter «*une gourmette ou chaîne d'or, de la longueur de deux palmes et un peu moins grosse qu'une plume d'oie*». Cette pièce avait été vendue par Ion Lemnar, pendant l'hiver de 1838, c'est-à-dire avant qu'il eût révélé son secret à Nicolas et à Georges Baciu. Toute la chaîne, dont nous n'avons plus aujourd'hui qu'un tronçon d'environ onze centimètres, pesant quatre grammes, avait été cédée à un neveu du fermier Frundza-Verde pour un litre d'eau-de-vie et trente centimes; ce qui indique bien que le paysan était loin de soupçonner la valeur métallique du trésor qu'il possédait. Cette chaîne doit avoir été précisément celle qui, au dire des inventeurs, reliait ensemble les deux fibules moyennes, en forme d'ibis; et, en effet, sur la partie latérale du cou de ces oiseaux, on distingue encore une mortaise dont la présence ne peut s'expliquer que par la nécessité de rattacher les deux pièces l'une à l'autre par une chaîne, assez longue pour permettre aux deux fibules de s'agraffer et de s'étaler chacune sur une épaule.

Tels sont à peu près tous les renseignements que nous avons sur les objets disparus; car, à vrai dire, on ne saurait considérer comme en ayant fait partie presque aucun des menus fragments d'or en feuilles de différentes épaisseurs, que l'on conserve encore au Musée de Bucarest, et qui semblent plutôt provenir de la fracture plus ou moins complète de quelques-unes des grandes pièces existantes.

Il n'en est peut-être pas tout à fait de même, pensons-nous, des nombreux débris de cristaux ou de verre et des petits grenats et autres pierres que nous possédons actuellement; bien que, en majeure partie, ils présentent des dessins déjà connus, beaucoup d'entre eux peuvent avoir été détachés des bijoux que nous avons perdus.

Nous allons donner pour le moment un aperçu général des matières qui constituent ces débris et des formes qu'ils affectent, sans essayer toutefois de faire les distinctions minutieuses qu'exigerait leur attribution aux différentes pièces auxquelles ils ont pu appartenir.

Les débris de pierres, de cristaux et de verre sont, en effet, en très grand nombre; cependant la majeure partie consiste en grenats, dont les nuances

exemple : le fond de la cuve, lequel manque à la corbeille octogone et qui devait former en effet une sorte de petite coupe en or, ornée de pierreries; — trois des boutons ou glands terminant les pendeloques suspendues aux fibules moyennes; — enfin deux autres petits débris, en forme de cercle, détachés des corbeilles ou de quelque bijou totalement perdu. Dans tous les cas, ces pièces n'ont pas été récupérées.

varient sensiblement, depuis l'incarnat vif du *pyrope* ou *escarboucle* orientale, originaire de l'Inde, jusqu'à l'orange pâle de l'*hyacinthe* commune d'Europe. La plupart de ces pierres peuvent s'adapter dans les chatons ou dans les rainures actuellement vides de quelques-unes des pièces principales : tantôt elles sont simplement serties dans des feuilles de métal, formant cloison ; tantôt elles sont fixées en place à l'aide d'une matière noire et résineuse qui remplissait tous les espaces creux.

Ces grenats sont de dimensions différentes et offrent une grande diversité de formes. Dans le nombre, on trouve des cabochons en demi-boules et des ovales bombés, dont la grosseur varie depuis celle de la noisette jusqu'à celle du grain de millet. Les plus gros d'entre eux sont évidés à l'intérieur, comme les pierres de provenance orientale, de façon à présenter, sur leur face postérieure, une concavité soigneusement polie, sur laquelle s'étalait, lorsque la pierre était posée dans le chaton, un paillon ou feuille d'or très ténue. L'usage du paillon d'or, que du reste l'on plaçait aussi sous les grenats plats, taillés en table, et sous les morceaux de verre imitant les nuances de cette pierre, donne à ces ornements un reflet métallique qui relève singulièrement leur couleur d'un rouge plus ou moins violet ou jaunâtre.

Quant aux pierres et aux cristaux à surface plate, la variété de leurs formes est encore plus grande : ce sont des grenats taillés en table, ou plus souvent des lamelles d'une pâte vitreuse colorée en rouge, offrant les dispositions les plus variées, telles que carrés, trapèzes à bords droits ou biseautés, triangles et polygones plus ou moins réguliers, à bords simples ou dentelés, losanges à côtés rentrés ou concaves, baguettes lisses ou cannelées en spirale, anneaux unis ou rayés en travers, petits ronds ornés de dessins gravés en cercles concentriques, écailles et plumes striées pour former imbrication, cœurs, palmes, croissants, trèfles, fèves ou rognons, quilles, peltes, poires, glands, larmes, fers de hache ou de lance, fleurs de lis ou de lotus, cornes d'abondance, acanthes, feuilles diverses, enfin un grand nombre d'autres formes qu'il est aussi difficile qu'inutile de décrire ici avec plus de précision.

Dans cet amas de toutes sortes de petites pierres, on en trouve beaucoup qui sont brisées ; nous en avons même distingué quelques-unes dont le dessin, ne se rapportant à la décoration d'aucun des objets existants, fait supposer qu'elles appartenaient à quelques-unes des pièces disparues.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ces motifs d'ornementation, auxquels nous demanderons peut-être des éléments pour déterminer le caractère

artistique des bijoux qu'ils agrémentaient. Qu'il nous suffise pour le moment d'établir d'une manière générale que, dans cette variété infinie de formes, on distingue des pièces taillées d'après des modèles ayant un caractère déterminé et constituant un motif spécial d'ornementation, tandis que beaucoup d'autres morceaux de grenat et de verre ont été soumis à des coupes tout à fait irrégulières

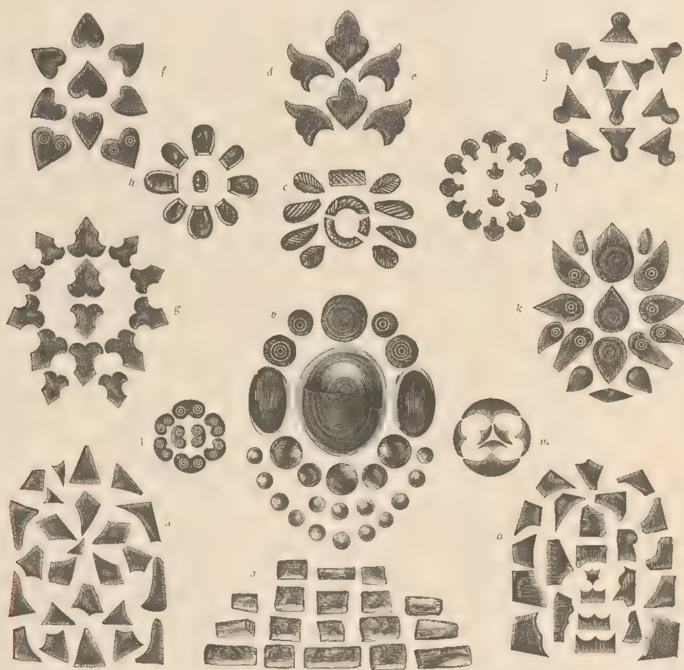


Fig. 9. — Modèles de Grenats tombés des bijoux de Pétrossa.

et commandées uniquement par le besoin de combler les cloisons demeurées vides dans l'assemblage des figures principales[1].

Il nous est resté aussi quelques fragments d'émeraudes qui, par l'effet du temps, ont perdu leur transparence, ainsi que des prases ou des pâtes vitreuses d'un vert opaque, taillées en petites plaques carrées, à surface concave ou plane, et serties sur paillon dans des chatons de métal.

[1] La gravure (fig. 9) ci-dessus représente quelques-uns des grenats et des verres rouges détachés des bijoux de Pétrossa et conservés au Musée de Bucarest; nous avons partagé ces ornements en plusieurs groupes, et nous indi-

Enfin quelques lames de cristal de roche, coupées sur différents patrons, une ou deux parcelles de verre d'un jaune pâle, quelques petites perles fines et des fragments insignifiants de nacre, de lapis-lazuli et de turquoises, actuellement altérées, complètent les débris qui ont échappé à la dispersion des pierres précieuses du trésor de Pétrossa.

Il est évident que les gemmes importantes qui s'y trouvaient en si grand nombre : saphirs, turquoises, rubis balais, améthystes, hyacinthes, gros grenats, émeraudes, topazes, perles fines et autres pierres précieuses que les paysans inventeurs du trésor désignèrent par les noms de «*grosses pierres bleues, rouges, vertes, jaunes et blanches*», ont été arrachées de leurs chatons et soustraites aux perquisitions du gouvernement par l'acquéreur de la trouvaille.

Les trous restés béants sur la plupart des bijoux existants révèlent encore leurs formes et leurs dimensions ; d'autre part, leur prompte disparition et le soin avec lequel on évita d'en préciser la nature, sont autant de preuves de leur grande valeur.

D'ailleurs, quel intérêt aurait eu Vérussi à retourner à Pétrossa quelques semaines après avoir conclu son premier marché avec les paysans, et dans quel but aurait-il choisi, en revenant, les plus grosses d'entre les pierres qui s'étaient détachées des bijoux lorsqu'il avait brisé et aplati les pièces à coups de hache? Ces pierres, ne les avait-il pas d'abord abandonnées avec insouciance, si bien que Georges Baciu les avait jetées dans une crevasse de sa cour? Évidemment il n'aurait pas agi de la sorte si, dans l'intervalle, il n'avait pas acquis la certitude que ces gemmes avaient un très grand prix. Remarquons de plus que le maître maçon, après s'être ainsi renseigné sur la nature de ces ornements bigarrés, n'attacha aucune importance aux petites pierres rouges, blanches et vertes, parmi lesquelles abonde en effet le verre coloré, mais qu'il s'appliqua surtout à retirer du fumier de G. Baciu toutes les grosses pierres bleues, vertes, rouges et blanches, dans lesquelles il était sûr à présent de trouver des saphirs, des émeraudes, des rubis balais, des grenats et des perles fines.

Pour nous, nous avons la conviction que ces objets, dont l'enquête faite en 1838 paraît n'avoir pas tenu suffisamment compte, étaient, en partie au moins, de véritables gemmes. Vérussi, qui avait facilement réussi à les cacher, dut en

quons par à peu près les pièces auxquelles les pierres de chaque groupe ont pu appartenir : ainsi, pour le *hausse-col* (VI), nous désignerons les groupes *a, d, e* et *f*; pour la *grande fibule* (VII), les groupes *b, f, g, h, j, l* et *m*; pour les *deux fibules moyennes* (VIII et IX), les groupes *b, f, g, i, j* et *k*; enfin, pour les *deux corbeilles* (XI et XII), les groupes *a, b, c, f, g, h, i* et *j*. Quant aux groupes *n* et *o*, ils se composent de pièces de toutes formes qui étaient destinées à combler les interstices dans tous les bijoux à cloisonnage.

retirer un profit considérable, en les négociant et en les plaçant avec avantage, aussi bien avant qu'après le procès. Peut-être même ne lui furent-elles pas inutiles au cours de l'action judiciaire qui se termina d'une façon très favorable pour lui : en effet, on lui restitua jusqu'aux sommes qu'il avait données aux paysans et au fermier, afin de payer le trésor aux uns et à l'autre son silence[1].

On peut aussi se demander si le trésor de Pétrossa ne comprenait pas des monnaies, des armes, des boucles, des bagues et d'autres bijoux de petite dimension, comme on en a trouvé dans la plupart des riches dépôts d'antiquités que nous a livrés le hasard ? Il est impossible de répondre à cette question avec une entière certitude. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que dans aucune des dépositions consignées au dossier de l'enquête, il n'est question de pareils objets. Presque toutes, nous avons pu déjà le voir, s'accordent à déterminer le nombre et la nature des pièces trouvées, en 1837, sur les flancs de l'Istritza, de la façon dont nous venons de le faire nous-même dans ce long exposé. Quelque étendu et quelque détaillé qu'il puisse paraître, il n'est pourtant que le résumé très succinct du volumineux dossier relatif au procès intenté aux recéleurs du trésor,

[1] Nous donnons ici, en traduction, le texte de la sentence qui a statué sur ce long procès ; c'est la pièce nº 156 du dossier :

« *Décret princier en date du 29 septembre 1839, confirmant la sentence prononcée par la Cour criminelle dans l'affaire du recel des objets en or trouvés à Pétrossa :*

Nous Alexandre Démétrius Ghica, par la grâce de Dieu Prince Régnant de Valachie :

A l'égard du procès criminel intenté à Ion Lemnar et à son beau-père Avram, du village de Pétrossa, présentement décédés tous les deux, à Nicolas Baciu et à ses fils Georges et Achim, à Georges Frundza-Verde et à son neveu Ghitza, à Jordaki Nekchu, à Georges le tonnelier, à Janaki Vlad, à Stan le sellier et à Stana Médéloya, du village de Pétrossa, à l'Albanais Anastase Tarba, maçon, et à Constantin Probaca, d'Ochrida en Turquie, au Postelnique Dumitraki Ghizdéano et à ses serviteurs Théodore le Moldave, Ghitza Solomon de Buzéo, Basile Elbachi ou Orzan, de Vallea-Teancului, à Christian le Serbe, de Rômnic-Sarat, serviteur d'Anastase l'Albanais, à Georges Cocârla de Transylvanie, à Anastase Costé de Grèce, et à Barbo Pachol, brigadier des gendarmes (Dorobantzi), du district de Buzéo ; les deux premiers accusés d'avoir recélé des objets en or qu'ils avaient découverts sous un bloc de pierre, sur la terre de Pétrossa, à savoir : *sept anneaux*, *un bandeau plat*, *un plateau grand comme un chapeau à larges bords*, *un épervier*, *deux oiseaux moyens* et *deux plus petits*, *deux bracelets*, *deux écuelles*, *deux aiguières*, *deux corbeilles*, *deux petits chiens* et *une chaine*, objets dont quelques-uns étaient ornés de pierreries ; — Georges Baciu et son frère Achim, d'avoir gardé ces objets dans leur demeure et les avoir vendus à l'Albanais Anastase, de concert avec les deux précédents, pour le prix de quatre mille piastres ; — et les dix-sept autres individus, d'avoir été diversement impliqués dans cette affaire ;

Vu la sentence de la Cour, en date du 22 avril expiré, sous le nº 26, qui condamne les nommés Georges et Achim Baciu, comme recéleurs, à subir trente coups de bâton chacun et à un an de réclusion à partir du jour de leur arrestation ; — qui déclare, quant à Nicolas Baciu, lequel était malade pendant l'instruction du procès, d'avoir à être déféré au tribunal, dès qu'il sera rétabli, afin qu'il soit pareillement statué sur son sort ; — qui acquitte le nommé Anastase l'Albanais, acheteur de quelques-uns des objets et décide (bien qu'en vertu des dispositions de la loi il eût dû, comme acheteur de mauvaise foi, perdre les 4000 piastres, prix de l'achat) que cette somme, ayant été payée par lui sur les fonds qui lui avaient été avancés par l'État pour la construction du pont sur le Câlneu, lui sera remboursée par les vendeurs, afin qu'il l'emploie aux travaux dudit pont ; — que lui seront également remboursés les 200 écossars que lui ont pris Dumitraki le Postelnique et le fermier Georges Frundza-Verde, à titre de droit d'aubaine, ainsi que toutes les autres sommes qui seront établies par une enquête, comme lui ayant été saisies par le sous-préfet de l'arrondissement ; — qui, d'une part condamne Georges Cocârla à restituer à Costé le Grec les cinq ducats qu'il a reçus de lui en payement d'une statuette en or, vendue sans connaissance de cause par le dit Georges, qui l'avait trouvée dans le sable, sur la berge du Câlneu ; et d'autre part, déclare qu'il y a lieu de rendre à Costé l'argent qui a été saisi par la Préfecture de police, ainsi qu'en fait foi un écrit du brigadier de gendarmes ; — qui ordonne de délivrer à Georges Frundza-Verde un coffre que la Préfecture de police avait saisi chez lui ; — enfin qui renvoie des fins de la plainte tous les autres individus soupçonnés de complicité dans les faits ci-dessus relatés ;

Vu le rapport du Ministère de la Justice sous le nº 6151 et celui du Conseil des Ministres sous le nº 269 ; considérant que la présente sentence de la Cour est conforme à la loi, et rendue dans les formes voulues ; en vertu de l'art. 6 sur les sentences de la Cour criminelle,

Nous la confirmons et ordonnons qu'elle soit exécutée intégralement. Notre ministre de la Justice est chargé de mettre à exécution les dispositions du présent Décret ».

procès qui se prolongea, sans grands résultats pour la science archéologique, jusqu'en 1842.

Pendant les années qui suivirent, la collection des antiquités de Pétrossa, déposée au Musée national de Bucarest, attira à peine l'attention de quelques rares visiteurs indigènes ou étrangers, et personne, à vrai dire, ne prit la peine



Fig. 10. — Objets antiques trouvés en Valachie :
1. Ornement du Cou (VI). — 2. Les deux Anneaux (II et III). — 3. La Coupe (XI). — 4. La Patère (V).

d'étudier en détail ces pièces d'orfèvrerie, au point de vue de leur origine et de la place qu'elles doivent occuper dans l'histoire de l'industrie et des arts anciens. Cependant, au moment même de la découverte, un peintre roumain, feu J. Negulici, avait dessiné au trait et dans la grandeur des originaux toutes les pièces du trésor, et ces dessins, lithographiés à Vienne, dès 1838, avaient été envoyés par le prince Michel Ghica à plusieurs savants de l'étranger, sans que, selon toute apparence, ils eussent excité chez eux une bien vive attention. C'est à peine si, en 1841, l'un des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres de Paris, M. Berger de Xivrey, guidé par ces dessins ou plutôt par ces croquis et par les rapports que M. A. Billecocq, alors consul général de France à Bucarest, avait envoyés à Paris, d'après la demande de M. Saint-Marc-Girardin, fit une description assez détaillée du trésor découvert en Valachie, dans l'année 1837. Cette description, accompagnée de quelques considérations générales sur l'ensemble de la découverte, dénote chez le savant appréciateur, malgré l'insuffisance et parfois même l'inexactitude des données qu'on lui avait fournies, une perspicacité et une justesse de vue remarquables. Elle a été imprimée, sans nom d'auteur, dans une revue publiée à Jassy, en Moldavie, sous le titre du *Glaneur moldo-valaque*[1], et une partie en a été reproduite plus tard par le journal *l'Illustration* de Paris[2].

[1] Le *Glaneur moldo-valaque* (Spicuitorul moldo-român), *journal scientifique, littéraire et industriel*, revue publiée à Jassy, en langues française et roumaine, sous la direction de feu Georges Assaky. Livraison de juillet, août et septembre 1841, pages 60-67, avec deux planches représentant, dans de très petites dimensions, la patère, V, les deux anneaux, II et III, le hausse-col, VI, et la corbeille octogone, XI. Dans la fig. 10 nous avons reproduit, en les réduisant au seizième de la grandeur des originaux, les dessins de J. Negulici, qui ont également servi aux illustrations fournies par le *Glaneur* et par M. Billecocq. On remarquera dans ces dessins, assez fidèles en général, quelques erreurs de détail.

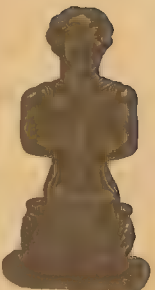
[2] L'*Illustration*, année 1848, n° 288. M. Billecocq a fait tirer à part une série d'articles sur la Roumanie, publiés dans les volumes XI à XIII de l'*Illustration* et, en y ajoutant les gravures qui leur appartenaient, il en a formé un *Album moldo-valaque*, où figurent quelques-unes des pièces du trésor de Pétrossa (le hausse-col, VI, l'anneau avec inscription, III, la corbeille octogone, XI, et la patère, V). C'est au sujet de ces quatre pièces que M. Berger de Xivrey, après les avoir décrites avec quelques détails, a exprimé les conjectures suivantes, que nous reproduisons d'après le texte donné par le *Glaneur* et par l'*Album moldo-valaque* :

« Les monuments dont on peut ainsi apprécier l'exécution par ces dessins, offrent un singulier contraste entre l'extrême pauvreté du style de cet art et la richesse du métal. En rapprochant ces deux circonstances et celle des sujets païens représentés sur le dernier vase que nous venons de décrire, on est embarrassé d'assigner une époque à la fabrication de ces ustensiles. On ne peut guère supposer qu'ils furent, comme l'admirable collection des vases d'argent de Bernay, les ustensiles sacrés d'un temple païen, enfouis par la dévotion découragée d'un des derniers prêtres du paganisme. Car alors le style de l'ornementation accuserait une époque de l'art antérieure à la complète décadence. Ce qui restait encore de précieux dans les temples païens lorsque le christianisme consomma son triomphe, remontait à une époque déjà ancienne; le paganisme n'aurait ni pu ni voulu faire revivre le luxe de cet ancien culte, à une époque de décadence aussi prononcée que celle des sculptures de ces ustensiles, car il est impossible d'attribuer à l'archaïsme l'incorrection de ces figures. Le style byzantin y est trop reconnaissable : c'est celui de ces nombreux diptyques en ivoire qui sont dans nos collections; mais ici c'est un des rares exemples de monuments où ce style se trouve appliqué à une réminiscence des traditions mythologiques par la représentation fort grossière de divinités païennes. En rapprochant ces circonstances du grand prix de la matière, ne serait-on pas autorisé à penser que de si riches ustensiles auraient été fabriqués à Constantinople, vers le VI[e] ou le VII[e] siècle, pour être donnés en présent à quelque chef de ces hordes barbares qui, des rives du Danube, poussaient leurs excursions menaçantes jusqu'à peu de distance de la nouvelle Rome? Les dons offerts à de tels ennemis devaient, avant tout, satisfaire leur avidité par le prix du métal, et en même temps plaire à leurs yeux par beaucoup d'ornements. Mais la dévotion des Césars de Byzance eût commis très gratuitement une profanation en livrant à ces barbares mécréants des sculptures à sujets chrétiens, sujets qui d'ailleurs se seraient mal accordés avec les scènes d'orgie où devaient sans doute figurer des vases d'or offerts peut-être à quelque chef des Huns ou des Avares. On y fit donc représenter des figures mythologiques, où l'on reconnaît l'intention de rappeler, tant bien que mal, certains attributs caractéristiques. C'est probablement Apollon qui joue de la lyre, Neptune qui est assis sur un poisson, Mars que recouvre une cotte de mailles et qui tient une espèce de fronde ou de massue, etc.

« Quant aux caractères gravés sur un des grands anneaux, s'il faut y lire la salutation bachique, χαῖρε καὶ πῖνε, *réjouis-toi et bois!*... (la première syllabe de ce dernier mot étant écrite par un ε et un ι, genre de faute qui se rencontre même dans de fort bons manuscrits), on doit avouer que la place de cette inscription serait bien plus







STRACHINA

En 1850, M. Joseph Arneth a publié, comme annexe à son bel ouvrage sur le *Cabinet des Antiques de Vienne*, deux planches gravées et deux descriptions différentes des *Antiquités en or trouvées en Valachie en 1838*. La première de ces descriptions, qui est en langue française, avait été communiquée à M. Arneth, dès le mois de mars 1840, par le prince M. Ghica; elle donne une nomenclature succincte, mais assez exacte, des objets conservés au Musée de Bucarest, avec leurs dimensions, leur poids et leur valeur[1]. La seconde description, en langue

naturelle sur la coupe que sur ce cercle ou anneau; mais j'expliquerai cette bizarre circonstance en supposant que cet anneau, qui peut s'ouvrir et se fermer, était passé dans les anses de plusieurs coupes et servait à les réunir, de manière à pouvoir offrir, toutes ensemble, au donataire les coupes d'un certain nombre de convives. »

[1] *Die antiken Gold- und Silber-Monumente des K. K. Münz- und Antiken-Cabinettes in Wien, beschrieben von* Joseph Arneth, *mit XLI Tafeln. Wien*, 1850, 1 vol. in-fol., Abth. II et III: *Antike Gefæsse und Geschmiede in Gold und Silber*, p. 83.

Nous reproduisons ci-dessous, et sous toute réserve quant à la description des pièces, cette nomenclature, la première qui ait été faite après le recouvrement des objets:

« *Antiquités en or trouvées en Valachie l'année* 1838.

« Plateau rond, un peu concave, à bords droits; au milieu, en dessous, un petit bourrelet qui lui sert de base; il est massif en son épaisseur et tout à fait plein, excepté deux filets en boutons bosselés et un petit dessin gravé sur les bords et au centre de la partie concave. Ses dimensions sont: en diamètre, 565 millimètres = 257,4 lignes de Vienne; en épaisseur, 1 millim. = 0,4 ligne de Vienne. Son poids, 15 5/16 livres de Leipzig = 2050,87 ducats (VI, 6). [Le dessin auquel ce numéro correspond est tout à fait controuvé.]

« Vase octogone, en forme de corbeille, un peu ovale, avec deux anses représentant des léopards, dont une seule a pu être restaurée. Le corps du vase est travaillé à jour, d'un dessin très varié, dont les vides se trouvent remplis avec des pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée, et enchâssées à rainures dans l'or. Ses dimensions sont: à l'ouverture, dans son grand diamètre, 185 millim. = 84,3 lignes de Vienne; dans son petit diamètre, 165 millim. = 75,2 lig. de Vienne; — à sa base, grand diamètre, 90 millim. = 41,0 lig. de Vienne; petit diamètre, 75 millim. = 34,2 lig. de Vienne. Sa profondeur, 105 millim. = 77,8 lig. de Vienne. Son épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Son poids, 5 5/32 livres de Leipzig = 690,94 ducats.

« Vase dodécagone régulier, à peu près de mêmes forme et travail, comme le vase décrit ci-dessus: diamètre, 175 millim. = 79,7 lig. de Vienne; profondeur, 120 millim. = 54,7 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 3 1/4 livres de Leipzig = 435,50 ducats (VI, 1).

« Patère, en forme d'assiette à double fond, dont la partie concave est couverte de figures d'hommes bosselées, représentant un chorus d'anciennes divinités; au centre se trouve placée une petite statue creuse représentant une bacchante assise, le verre dans la main. Dimension de la patère: diamètre, 257 millim. = 117,1 lig. de Vienne; épaisseur, 2 millim. = 0,9 lig. de Vienne. Poids, 4 5/32 livres de Leipzig = 556,94 ducats. Dimensions de la petite statue: hauteur, 75 millim. = 34,2 lig. de Vienne; diamètre du corps, 2 millim. = 9,1 lig. de Vienne; épaisseur de l'or, 1 millim. = 0,5 lig. de Vienne. Poids, 15/64 livre de Leipzig = 31,40 ducats (V. 1. 1, 2. 2).

« Collier doublé, dont la partie supérieure est travaillée à jour; les vides sont remplis avec des pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée; diamètre supérieur, 150 millim. = 68,3 lig. de Vienne; diamètre inférieur, 200 millim. = 91,1 lig. de Vienne; épaisseur, 0,5 millim. = 0,2 lig. de Vienne. Poids, 15/32 livres de Leipzig = 62,8 ducats (VI, 5).

« Anneau massif à inscription; diamètre, 153 millim. = 69,7 lig. de Vienne; épaisseur, 12 millim. = 5,5 lig. de Vienne. Poids, 1 7/16 livre de Leipzig = 192,62 ducats (VI, 2).

« Anneau massif sans inscription; diamètre, 170 millim. = 74,4 lig. de Vienne; épaisseur, 5 millim. = 2,3 lig. de Vienne. Poids, 25/64 livre de Leipzig = 52,34 ducats.

« Lampe figurée de faucon, dont la tête est travaillée à jour et garnie de pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée; le dessous de cette lampe est aussi orné de pierreries de la même nature, qui ne sont ici qu'incrustées; longueur, 270 millim. = 123 lig. de Vienne; largeur, 105 millim. = 48 lig. de Vienne. Poids, 1 3/4 livre de Leipzig = 234,5 ducats.

« Seconde lampe figurée d'ibis, presque couverte de pierreries incrustées, de la nature de celles indiquées

allemande, bien que plus développée, est remplie d'erreurs; elle compte, parmi les objets composant le trésor de Pétrossa, des pièces qui n'en faisaient plus ou qui n'en ont jamais fait partie (une écuelle en or, toute simple, et deux petites lampes antiques); elle en omet d'autres qui figurent encore dans le Musée de Bucarest; elle parle de deux inscriptions, l'une en langue grecque, l'autre en caractères pélasgiques ou euganéens, existant chacune sur un anneau d'or différent, tandis qu'il n'y a actuellement qu'une seule et unique inscription dans tout le trésor; enfin, elle est accompagnée de dessins, dont les uns reproduisent en réduction les planches de Negulici, et dont les autres sont tout à fait imaginaires. C'est M. Antoine Kurz, archéologue de Cronstadt en Transylvanie, qui avait fourni, le 25 décembre 1847, à Madame la baronne Josika, ces communications erronées, transmises ensuite par celle-ci à l'éditeur du *Cabinet des Antiques de Vienne.*

La publication d'Arneth contient de plus un récit des circonstances qui ont accompagné la découverte faite à Pétrossa[1]. Plusieurs auteurs reproduisirent, en partie ou en totalité, les descriptions insérées dans cet ouvrage; nous énumérerons plus loin, et non sans quelque utilité, pensons-nous, les écrivains, assez nombreux jusqu'à ce jour, qui ont parlé exclusivement de l'anneau portant une inscription; ici nous nous bornerons à citer le Dr J. H. Krause, de Halle, qui, dans son ouvrage sur les *Vases des anciens peuples*[2], a décrit, d'après Arneth, les objets en or trouvés en Valachie, et nous ajouterons que M. Neigebauer, ancien consul de Prusse à Jassy, qui, en 1843, avait déjà communiqué à la rédaction de l'*Archæologische Zeitung* de Berlin, dirigée alors par E. Gerhard, quelques

ci-dessus; longueur, 250 millim. = 114 lig. de Vienne; largeur, 80 millim. = 36,4 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 1 5/32 livre de Leipzig = 154,94 ducats.

« Troisième lampe, de la même forme; longueur, 235 millim. = 107 lig. de Vienne; largeur, 65 millim. = 29,6 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 1 1/8 livre de Leipzig = 150,75 ducats.

« Quatrième lampe, plus petite, de la même construction, qui ne représente aucune figure; longueur, 175 millim. = 79,7 lig. de Vienne; largeur, 55 millim. = 25 lig. de Vienne; épaisseur, 2 millim. = 0,9 lig. de Vienne. Poids, 7/16 liv. de Leipzig = 58,62 ducats.

« Urne à anses; hauteur, 350 millim. = 159,4 lig. de Vienne; diamètre, 100 millim. = 45,5 lig. de Vienne; épaisseur, 1 millim. = 0,4 lig. de Vienne. Poids, 3 43/64 livres de Leipzig = 492,03 ducats.

« Pièces menues détachées, 1 11/46 livre de Leipzig = 226,12 ducats.

« Somme totale, 40 15/64 livres de Leipzig = 5391,4 ducats. »

[1] Pages 14 et 85. Parmi les étranges erreurs qui se sont glissées dans le texte consacré par Arneth au trésor de Pétrossa, nous ne signalerons, pour le moment, que l'inexplicable distraction qui lui fait appliquer à la localité où la découverte eut lieu et qui est située, dit-il à tort, entre les villes de Buzéo et de Braïla en Valachie, la dénomination fantaisiste de *Billecocq*. C'est le nom du consul français qui, en 1841, avait envoyé des dessins et des notes sur le trésor à l'Institut de France.

[2] Dr J. H. Krause, *Angeiologie, die Gefæsse der alten Vœlker, insbesondere bei den Griechen und Rœmern. Halle*, 1854, p. 94.

renseignements sur la trouvaille de Pétrossa, ainsi que sur d'autres découvertes archéologiques faites en Roumanie[1], a également donné, dans son volume sur les *Antiquités de la Dacie,* publié en 1851[2], une simple nomenclature des antiquités en or du Musée de Bucarest, puisée dans la description de A. Kurz.

On peut donc avancer qu'après vingt-quatre ans écoulés depuis sa découverte, le trésor de Pétrossa n'était révélé au public érudit que d'une manière très imparfaite et tout à fait incidente. En effet, l'académicien français Berger de Xivrey et le conservateur du Cabinet des Antiques de Vienne, Joseph Arneth, l'avaient seuls présenté à un nombre fort restreint de lecteurs curieux, l'un dans un article de journal publié sous le voile de l'anonyme, sans aucune prétention scientifique, et l'autre, dans les notes et les gravures très incomplètes et souvent erronées qu'il rejeta, sous forme d'annexes, à la fin de son grand ouvrage de muséographie.

Ce ne fut, en réalité, qu'à partir de 1861, à la suite d'un concours de circonstances auxquelles j'ai eu la bonne fortune de me voir associé, que l'attention des hommes de science commença à se porter d'une façon plus sérieuse sur les antiquités d'or trouvées dans la montagne d'Istritza. Encore cette attention, quoique plus vive et soutenue par un intérêt plus investigateur, fut-elle entrecoupée de longues et fréquentes intermittences qui ne firent avancer la question que très lentement. Depuis lors il s'est écoulé un nouveau quart de siècle qui nous a rapporté, il est vrai, un ensemble de données puissantes et solides sur la valeur historique et sur la détermination du style artistique des splendides joyaux dont le modeste Musée de Bucarest est en droit de s'enorgueillir; mais encore n'avons-nous pas sur eux, jusqu'à ce jour, une publication spéciale entrant dans tous les développements qu'ils méritent.

Il me paraît opportun de faire connaître ici de quelle façon je fus amené moi-même à prendre la décision, sans doute présomptueuse, de combler cette lacune; si j'ai entrepris de le faire, c'est grâce aux recherches, aux investigations et aux travaux que, à partir de 1861, je n'ai cessé de consacrer au trésor de Pétrossa. Je dois avouer humblement que jusqu'alors, les splendeurs surannées de la fameuse *Poule aux poussins d'or,* qui trônait solitaire sous les voûtes sombres et

[1] *Archæologische Zeitung*, 1843, p. 128, sous le titre de : *Ræmisches von der Donau.* Ce même auteur a dit quelques mots sur le trésor de Pétrossa dans son livre intitulé : *Beschreibung der Moldau und Walachei. Leipzig*, 1848, 1 vol. in-8.

[2] Dr J. Neugebauer, *Dacien, aus den Ueberresten des klassischen Alterthums. Cronstadt*, 1851, p. 122. Rappelons aussi que, dans un discours sur l'*Hellénisme en Roumanie*, prononcé et publié en 1859, à Athènes, par le professeur G. Pappadopoulo, il est fait mention du trésor de Pétrossa comme d'une trace que l'antique civilisation grecque aurait laissée sur la rive gauche du Danube.

humides de notre Musée naissant, dans le vieux collège Saint-Sava à Bucarest, ne m'avaient inspiré, à vrai dire, qu'un sentiment assez vague de curiosité et d'admiration[1].

Pendant l'automne de cette année, le docteur Franz Bock, qui était alors chanoine au chapitre d'Aix-la-Chapelle, vint à Bucarest avec l'espoir d'y trouver une couronne byzantine, dont on lui avait vaguement parlé à Milan, et qui lui aurait fourni de nouvelles et importantes données pour son savant et somptueux ouvrage sur les *Insignes impériaux et royaux de la nation germanique*[2]. Ayant été mis en rapport avec lui, nous visitâmes ensemble le trésor au Musée de Bucarest, et M. Bock voulut voir la localité où la trouvaille avait eu lieu. Ce fut la première fois que j'allai à Pétrossa; mais en somme notre excursion ne donna cette fois aucun résultat profitable à la science.

Captivé par une découverte qui lui apparaissait d'autant plus merveilleuse qu'il en avait ignoré l'existence et la valeur jusqu'à ce moment, et quoique les vases, les anneaux et les fibules de Pétrossa n'eussent que des rapports fort indirects avec l'illusoire couronne byzantine qu'il était venu chercher en Roumanie, M. Bock fit reproduire ces objets dans des photographies, assez mal venues du reste; il fit également exécuter par M. Springer, jeune peintre viennois qui l'accompagnait, des dessins où celui-ci essaya même, d'après des données insuffisantes, de restaurer l'apparence primitive de quelques-unes des pièces. L'archéologue allemand se proposa dès lors de publier un ouvrage exclusivement consacré à ce trésor, qu'il lui semblait avoir découvert à son tour.

Pendant son court séjour à Bucarest, il avait également fait la connaissance de M. Rudolf Neumeister, pasteur évangélique et professeur de littérature allemande au Lycée national de cette ville. M. Neumeister s'était déjà occupé du trésor,

[1] Je ne puis cependant pas m'empêcher de rappeler qu'à une époque quelque peu antérieure, M. de Giers, l'actuel ministre des affaires étrangères de l'empire de Russie, qui était de ce temps consul général et agent diplomatique à Bucarest, avait bien voulu me mettre en rapport avec feu C. Ch. Rafn, archéologue danois, dont il avait reçu une demande de renseignements sur l'inscription gravée à la surface de l'un des anneaux d'or de Pétrossa; j'écrivis alors à cet érudit runologue de Copenhague pour lui assurer qu'à mon avis les caractères de l'inscription en question n'appartenaient à aucun des anciens alphabets grecs connus. Sa mort, survenue bientôt après, empêcha Rafn de faire connaître au public son opinion sur le trésor de Pétrossa.

[2] Dr Franz Bock, *Die Kleinodien des heiligen rœmischen Reiches deutscher Nation, nebst der Kroninsignien Bœhmens, Ungarns und der Lombardei, mit kunsthistorischen Erlæuterungen. Wien*, 1 vol. in-fol., 1864. Dans le prospectus qui annonçait cet ouvrage, le Dr Bock avait déjà promis d'y joindre une planche spéciale, la XXXVe, contenant les objets désignés comme il suit: « Byzantinisches Diadem in vielfarbigem Zellenschmelze nebst den Armspangen (*armillæ*), mit eingeschmelzten griechischen Inschriften und einem kœniglichen Halsband. XI Jahrhundert. Im Museum zu Bukarest. Die drei Kleinodienstücke unter Fig. 59, 60 und 61 wurden vor 15 Jahren in einem Berge bei Bukarest aufgefunden und zeigen mit der ungarischen Krone grosse Formverwandtschaft. » Il va sans dire que M. Bock ne fut pas à même de réaliser un engagement pris de façon si hasardeuse.

surtout en ce qui concerne l'inscription gravée sur l'un des anneaux et la provenance probable de toute la trouvaille qu'il supposait avoir appartenu aux anciens Goths de la Dacie[1]. Il nous fit part à tous deux de ses études et attira notre

[1] Nous ne croyons pas que M. Rudolf Neumeister, retiré actuellement en Allemagne, ait publié un travail spécial résumant ses recherches sur le trésor de Pétrossa; mais, comme nous avons le ferme désir de restituer à ce modeste et vénérable professeur toute la part qui lui appartient dans l'élucidation des questions diverses qui se rattachent à cette trouvaille, nous reproduisons ici, en traduction française, quelques articles parus dans des journaux allemands de Cobourg et de Lubeck, pour rendre compte des conférences que M. Neumeister fit à ce sujet, en 1863, dans la dernière de ces villes, au sein de la Société Gustave-Adolphe de Thuringe :

« La réunion de la Société Gustave-Adolphe, à Lubeck, vient de recevoir un rapport d'un grand intérêt pour les archéologues. On sait déjà, depuis un certain temps, qu'on avait déterré dans une église du Vieux-Lubeck une grosse bague d'or massif, de forme ennéagone, sur laquelle était gravée l'inscription : THEBAL CUTTANI. Cette inscription paraissait d'autant plus énigmatique qu'elle existait également sur trois autres anneaux, dont deux sont à Copenhague et le troisième en Angleterre.

« Le professeur Petersen, de Hambourg, considérait ces mots comme une formule sacrée d'abjuration s'adressant au dieu Wodan. M. Neumeister confirma cette appréciation par la communication qu'il fit au sujet d'objets d'or découverts par des paysans, en Roumanie. D'après M. Neumeister, ces objets, d'une valeur de 6,000 ducats et conservés actuellement au Musée de Bucarest, ne seraient autres qu'une partie du trésor du roi visigoth Athanaric, qui les aurait enterrés pendant ses luttes contre les Huns. Parmi ces bijoux se trouve aussi un anneau portant gravée l'inscription : GUTANIOVI HAILAG, que M. Neumeister traduit : *Au saint Wodan;* ce qui prouverait que cette inscription est juste l'antithèse de celle existant sur les bagues de Lubeck, Copenhague, etc.

« Nous remarquons encore dans la communication de M. Neumeister les motifs ingénieux qui lui font attribuer le trésor trouvé en Roumanie au roi Athanaric, et nous devons ajouter que ses raisons sont parfaitement acceptables. »

. . . .

« M. Rudolf Neumeister, pasteur et professeur de littérature allemande au Lycée national de Bucarest, s'est occupé de déchiffrer l'inscription runique gravée sur un anneau, et il a soutenu une appréciation historique assez vraisemblable touchant la provenance du trésor. Voici ce qu'il lit sur cet anneau : GUTANI OVI HAILAG. En se basant sur l'autorité de Jornandès, qui dit au chapitre IV : *Ibi Filimer... pervenit ad Scythiæ terras, quæ lingua eorum* OVIM *vocabantur,* il traduit ainsi l'inscription : *A Odin la patrie consacrée.* Quoique divers écrivains aient donné la traduction suivante : *Au saint Wodan* (ou Odin), nous préférons la première explication qui sépare le mot *ovi* du mot *gutani,* et lui donne un sens distinct, en rappelant le texte latin où il se trouve employé.

« Suivant M. Neumeister, le trésor dont il parle proviendrait certainement des rois goths; il daterait du temps où Berig, Filimer et d'autres princes conduisaient les Goths à travers les vastes contrées de cette Scythie mystérieuse qu'ils nommaient leur patrie. Peut-être même ce trésor remonterait-il à Odin (Voy. W. C. Grimm, *Ueber deutsche Runen,* p. 160) et serait-il arrivé d'héritage en héritage jusqu'à Athanaric. »

. . . .

« Voici ce qu'ajoute M. Neumeister pour prouver que les bijoux qu'il mentionne ont pu appartenir à Athanaric, roi des Visigoths. Les événements auxquels fut mêlé Athanaric nous mènent sur le lieu même de la trouvaille; ils motivent l'enfouissement du trésor et nous expliquent pourquoi Athanaric n'a pas pu le reprendre.

« Nous savons en effet qu'Athanaric conclut en 365 après Jésus-Christ, avec l'empereur Valens, qui l'avait attaqué, une paix dont les conditions étaient de nature à léser l'empereur (Voy. Ammien Marcellin, XXVII, 5).

« Mais en l'année 374, les Goths étant chassés par les Huns (Voy. Amm. Marcell., XXXI, 3.), Athanaric se vit abandonné par la plupart de ses tribus, qui traversèrent le Danube et se fixèrent en Thrace (*ibid.,* XXXI, 3, 4). Seul il ne voulut pas abandonner le pays, quoique, à leur tour, les autres chefs goths, Alathée, Saphrax et Vithéric, se fussent réfugiés de l'autre côté du grand fleuve. Il se retira dans les montagnes, *in locum Caucalandensem. Caucus* ou *cavucus* veut dire creux; de là vient le nom de *Caucoenses,* donné aux habitants des montagnes; en roumain, *cauc* (ou plutôt *căus,* — prononc. queouche, — puisque *cauc,* — prononc. caouque, — est une coiffe ou bonnet sans bords ni visière) signifie une cuillère taillée dans le bois.

« Athanaric venait d'une partie du pays située au midi du Pruth, sans doute du pays des Taïfales, qui allait jusqu'au Danube; de là il se rendit dans les Carpathes, où demeuraient les *Caucoenses* (Voy. Amm. Marcell., XXXI, 4, et Cl. Ptolem., *Lib. Geogr.* III, cap. v).

« M. Neumeister prétend que l'endroit où le trésor était caché se trouve dans le pays des Caucoenses, et ce lieu se rapporte en effet assez aux descriptions antiques.

attention sur les coïncidences curieuses qu'on pouvait établir entre le caractère des objets, le lieu où ils avaient été enfouis et certains récits de l'histoire byzantine se rapportant à Athanaric, roi des Visigoths au IVe siècle de notre ère. M. Bock, qui fut subitement séduit par ces conclusions, n'hésita plus, dès lors, à attribuer sans conteste à Athanaric le trésor de Pétrossa, et c'est sous le nom de *Trésor d'Athanaric* qu'il le désigna, aussi bien dans son grand ouvrage sur les *Insignes impériaux d'Allemagne*[1], que dans le prospectus d'un livre spécial dont il m'envoya, en 1862, le titre, avec une épreuve de planche coloriée; mais, à cette époque-là, son projet de publication se réduisit à ces simples préliminaires.

Cependant, d'un autre côté, il communiqua ses notes et ses photographies à M. Charles de Linas, qui eut aussitôt l'occasion de les mentionner dans son volume sur l'*Orfèvrerie mérovingienne*[2]. Après avoir décrit dans ce livre, d'après les envois du chanoine Bock, l'aiguière (IV) et les trois fibules en forme d'oiseaux (VII, VIII et IX), le consciencieux archéologue d'Arras cite aussi la corbeille octogone (XI),

« C'est là, d'après M. Neumeister, qu'Athanaric se défendit en dernier lieu contre les hordes ennemies qui, après avoir traversé les plaines de la Roumanie et particulièrement de la Valachie, vinrent se heurter à ses dernières troupes. Souvent le roi visigoth avait dû se retirer dans l'intérieur des montagnes plus élevées et abandonner les vallées où les Huns l'écrasaient sous leur nombre sans cesse augmentant. Or il est probable que, ne pouvant continuellement emportre ses trésors avec lui, il les enterra dans une cachette où il pensait les retrouver plus tard.

« M. Neumeister rappelle encore qu'Athanaric fut subitement détrôné et chassé par une révolution de ses tribus, révolution fomentée et conduite par ses propres parents (Voy. Amm. Marcell., XXVII, 5). Nous savons que ce malheureux roi s'enfuit à Constantinople sous le règne de Théodose, et que cet empereur le nomma, à la mort de Fridigern, chef suprême des Goths établis dans l'empire (Jornandès, *Gothic.* cap. XXVIII).

« Athanaric mourut avant d'être rentré en Dacie; ainsi s'explique le fait qu'il ne put aller reprendre son trésor, car on est autorisé à croire qu'il désirait se venger de ceux qui s'étaient révoltés contre lui, et qu'il songeait souvent à cette Dacie où régnaient encore ses parents. Qui sait si l'empereur Théodose ne le nomma pas à la place de Fridigern, précisément parce qu'il comprenait ses desseins et parce qu'on lui avait rapporté cette phrase d'Athanaric : « A la tête des Goths qui se trouvent ici, allons en avant contre ceux de là-bas! » On sait que les Goths étaient une véritable charge pour l'empire, et Théodose n'eût certainement pas mieux demandé que d'en être débarrassé. »

Nous nous proposons d'étudier tout spécialement, par la suite, les données historiques sur lesquelles repose l'hypothèse si ingénieuse de M. Neumeister. Si nous avons mis tant d'empressement à en présenter une esquisse due aux appréciations hâtives de la presse quotidienne, c'est que, par égard pour son premier inventeur, nous tenons à lui faire prendre pied, dès l'abord, dans l'histoire du trésor de Pétrossa.

[1] Fr. Bock, *op. cit.*, p. 178. L'auteur y constate l'analogie qui existe entre les formes et la facture de certaines pièces du trésor trouvé à Pétrossa (qu'il nomme à tort *Petreosa*) et celles des bijoux d'origine germanique ou franque, tels que les couronnes votives de Guarrazar, provenant des rois visigoths d'Espagne, les offrandes faites à la cathédrale de Monza par la reine lombarde Théodolinde et par son époux Agilulphe, l'épée et les joyaux tumulaires du roi mérovingien Childéric, enfin les bijoux découverts dans la puszta de Kalocza, en Hongrie. Il fait observer qu'un des principaux points de contact entre ces différents produits de l'orfèvrerie ancienne, est leur ornementation au moyen de pâtes vitreuses colorées, ou de grenats qui se trouvent cloisonnés dans des baies contiguës, de formes diverses et plus ou moins regulières.

[2] Charles de Linas, *Orfèvrerie mérovingienne : Les Œuvres de saint Éloi et la Verroterie cloisonnée. Paris*, 1864. 1 vol. in-8°. Aux pages 82-84, il est fait mention des fibules (VII, VIII et IX) et de l'aiguière (IV), communiquées par M. Bock, tandis qu'aux pages 87-89 il est parlé de la corbeille octogone (XI), d'après J. Arneth.

qu'il avait déjà distinguée dans l'ouvrage d'Arneth; mais, à ce moment-là, il ne savait pas au juste si ces différentes pièces antiques, découvertes en Valachie, faisaient partie de la même trouvaille. Les photographies « assez nébuleuses » que l'auteur de l'*Orfèvrerie mérovingienne* eut entre les mains, ne lui permirent de reproduire que d'une façon très imparfaite, dans quelques-unes des planches de son volume, les pièces qu'il mentionnait [1].

Cependant, les observations que venaient de faire incidemment MM. Bock et de Linas sur plusieurs des objets de Pétrossa, les rapports indubitables dont, les premiers, ils avaient constaté l'existence entre ces objets et les joyaux plus ou moins barbares auxquels étaient consacrées en partie leurs deux publications déjà citées, désignaient certaines pièces du trésor roumain comme les produits d'une industrie artistique propre à l'époque intermédiaire qui sépare la civilisation gréco-romaine de la période du moyen âge. Or, dans ces derniers temps, de riches découvertes et des recherches nouvelles et ingénieuses ayant attiré tout particulièrement l'intérêt des antiquaires sur l'étude de cette industrie, il m'a semblé que c'eût été un réel dommage pour la science, que de ne pas apporter le plus tôt possible un nouveau contingent de remarques et de données exactes, résultant d'un examen minutieux et très approfondi des différentes pièces du trésor de Pétrossa. C'est ce qui m'a enfin déterminé à prendre témérairement à ma charge cette tâche difficile. Non seulement j'ai étudié avec une grande assiduité les détails les plus minutieux de chacun de ces objets, mais encore j'ai exécuté, à diverses reprises, dans le village de Pétrossa, des fouilles assez heureuses, dont j'aurai l'occasion de parler ailleurs [2]; de plus, j'ai recherché dans les livres et les collections de l'étranger tout ce qui pouvait présenter un rapport nouveau, ou avoir une analogie quelconque avec les curieuses pièces d'orfèvrerie antique appartenant à notre Musée. Un peintre de Bucarest, M. Henri Trenk, fut chargé par moi de faire des dessins en couleur de toutes ces pièces, les représentant dans leur grandeur originale [3].

[1] La planche VI représente ces pièces sous le titre de « Trésor d'Athanaric, 1/2 grandeur : A. Aigle, état actuel ». [C'est la grande fibule en forme d'épervier, VI.] « B. Paon, restauré ». [La restauration de cette fibule, VIII, qui affecte la forme d'un ibis, est très défectueuse, autant dans la disposition que dans la coloration des pierres qui la décorent.] « C. Détail de l'aiguière ». [Il n'y a de représentés que le goulot et l'orifice de ce vase, IV.] A la planche X, on trouve, désigné par la lettre L, sous le nom de « Détail de la coupe valaque », l'un des châssis quadrangulaires de la corbeille octogone, XI.

[2] Nous reviendrons sur ce sujet dans la troisième partie de ce travail, où nous ferons connaître en détail tous les résultats de ces fouilles. Quelques pièces relatives à ce sujet figurèrent dans la section roumaine de l'*Histoire du travail à l'Exposition universelle de* 1867, et furent portées au Catalogue de cette Exposition sous la rubrique suivante : « Fouilles exécutées en 1866 à Pétrossa : *a*, plans de la localité et des ruines du *Castellum* romain ; *b*, débris de poterie, ossements, verres, instruments en métal, peignes en os, monnaie, etc. »

[3] L'une des planches de cette collection, celle qui reproduisait le hausse-col (VI) dans l'état où il se trouvait,

Vers la fin de l'année 1865, me trouvant à Paris, l'occasion me fut donnée plusieurs fois de montrer ces dessins à quelques savants qu'ils pouvaient intéresser. Les fac-similés, qui rendaient si fidèlement l'aspect imposant et étrange des splendides bijoux, eurent l'avantage de frapper plus vivement l'attention que toutes les descriptions qu'on aurait pu en faire. C'était en quelque sorte, pour la plupart des archéologues, une révélation du trésor de Pétrossa par la vue. Il était donc tout naturel que l'on me demandât un commentaire écrit ou parlé des belles planches que je faisais passer sous les yeux des archéologues français; aussi, me rendant à la proposition bienveillante que m'adressa, à ce sujet, mon vénéré et très regretté maître, M. E. Egger, je fis, dans les séances du 1er et du 8 décembre de cette même année, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la lecture d'une notice sur le trésor de Pétrossa, rédigée au courant de la plume, pendant les quelques jours que je restai alors à Paris. Le texte de cette communication ne parut pas dans les Comptes rendus des séances[1]; mais plus tard, complété et développé, il a été l'objet d'une publication qui, en somme, sert encore de base au présent travail. Les quelques appréciations que j'avais émises dans cette notice, sur la provenance probable du trésor de Pétrossa, donnèrent à M. le comte Ferdinand de Lasteyrie la satisfaction de constater, au sein même de l'Académie, que mon rapport confirmait, à son avis, les théories qu'il soutenait sur l'*originalité* de l'orfèvrerie des Barbares, théories développées déjà par lui, avec beaucoup de talent, dans son ouvrage sur le trésor visigoth de Guarrazar en Espagne[2].

Quinze mois après, étant retourné à Paris en qualité de commissaire général de la section roumaine à l'Exposition universelle de 1867, j'apportai avec moi les pièces mêmes dont les images avaient excité un si vif intérêt. Comme cela était présumable, l'attention des hommes de science de toutes les nations, présents

aussi bien qu'en un premier essai de restitution, fut chromolithographiée à Bucarest, en vue d'un album figuré et descriptif dont je n'ai fait paraître que le prospectus, le titre et ladite planche, vers 1869. Depuis lors, M. H. Trenk a reproduit bien des fois pour moi, par la photographie, par le dessin et par la peinture, toutes les pièces du trésor de Pétrossa; notamment, il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, une collection d'environ vingt planches formées par des épreuves photographiques qui, après avoir été rendues transparentes, furent posées sur une feuille dorée et retouchées à la surface avec de la gouache et des couleurs à l'aniline. Ce ne fut qu'après bien des essais plus ou moins satisfaisants que M. Trenk réussit à exécuter, sous ma direction, les restitutions en couleur qui sont reproduites dans les planches coloriées du présent ouvrage. Celle qui lui sert de frontispice donne une idée de ce qu'ont dû être les pièces existantes du trésor de Pétrossa, alors qu'elles n'avaient pas encore subi de mutilations. Le paysage sur lequel se détache ce groupe de vases et de bijoux restaurés est une vue du mont Istritza, prise dans la vallée de Pétrossa.

[1] Voir les *Comptes rendus des séances de l'année* 1865 *de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris,* 1865. Nouvelle série, tome Ier, in-8°, p. 420 (séance du vendredi 1er décembre) et pp. 423-428 (séance du vendredi 8 décembre).

[2] Ferdinand de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar, accompagnée de recherches sur toutes les questions archéologiques qui s'y rattachent. Paris,* 1860. 1 vol. in-4°.

alors à Paris, se porta sur ces joyaux, dont on avait déjà un peu parlé, mais que personne pour ainsi dire n'avait vus en réalité. Chacun des visiteurs compétents tint à leur payer un légitime tribut d'admiration.

Tout d'abord, M. du Sommerard, dans son rapport officiel sur la section de l'*Histoire du Travail à l'Exposition universelle,* nomma le trésor envoyé à Paris par le gouvernement de Roumanie, « l'un des plus beaux fleurons de l'exposition de l'Histoire du Travail et l'une des découvertes les plus précieuses faites par l'archéologie dans ces derniers temps ». Le rapporteur de la commission spéciale se fit en même temps l'interprète de la reconnaissance des savants et du public pour l'exposition à l'étranger d'un « trésor aussi précieux par sa valeur intrinsèque que par l'époque à laquelle il se rattachait »[1].

D'autres hommes de science profitèrent à leur tour de la présence des objets au palais provisoire du Champ-de-Mars, pour les étudier et les décrire; quant à moi, je me fis un devoir de leur communiquer toutes les données que j'avais pu recueillir et qui, en grande partie, avaient été énoncées dans ma communication verbale à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. F. de Lasteyrie donna une place avantageuse au trésor dans son compte rendu sur l'*Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867.* Il ne perdit pas cette nouvelle occasion d'affirmer que « le temps, la réflexion et l'étude avaient confirmé les idées qu'il avait émises une première fois, il y avait deux ans, au sujet du trésor, et qu'il voyait une nouvelle preuve à l'appui de ses hypothèses, dans quelques autres monuments du même art, de la même industrie, trouvés sur la frontière même de la Roumanie, en Hongrie »[2].

M. Charles de Linas, de son côté, dans une série d'articles portant le même titre que ceux de M. de Lasteyrie, a pu donner, grâce aux notes, aux renseignements et aux dessins que je m'empressai de lui fournir, encore plus de développements à la partie traitant du trésor de Pétrossa; il y ajouta, du reste, des appréciations personnelles aussi nombreuses que pleines d'érudition et de sagacité[3].

[1] *Exposition universelle de 1867, à Paris. Commission de l'Histoire du Travail. Rapport de M. E. du Sommerard, commissaire délégué. Paris,* 1867. 1 vol. in-8°, pp. 99-101.

[2] F. de Lasteyrie, *Histoire du travail à l'Exposition universelle. Paris,* 1867, 1 brochure in-8°, pp. 44 et 45. Cette brochure est un tirage à part des articles publiés dans la *Revue moderne,* livraisons du 1er septembre et du 1er octobre 1867.

[3] Charles de Linas, *Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867. Arras et Paris,* 1868. 1 vol. in-8°, avec de nombreuses gravures et photographies. Les articles réunis dans ce volume, avec des additions considérables, avaient commencé à paraître dans la *Revue de l'Art chrétien,* dès le mois de mai 1867. Les pages 183-197 du volume sont exclusivement consacrées au *Trésor de Pétrossa,* et font partie du chapitre XI, *Roumanie.* La portion de cet article qui traite du trésor de Pétrossa a été reproduite telle quelle dans la *Revue archéologique* de Paris, nouvelle série, IXe année, livr. de janvier, 1868, pp. 46-56. Nous croyons devoir signaler ici une erreur

C'est, à vrai dire, à M. de Linas que l'on doit la première description des objets, faite dans les termes techniques de la science archéologique et de l'art des orfèvres. Cette description me fut d'une très grande utilité pour ma *Notice sur l'histoire du travail en Roumanie.*

En effet, dans un ouvrage assez étendu, où j'ai donné, en collaboration avec mon compatriote M. P. S. Aurélian, un exposé de l'état économique, agricole, industriel et commercial de la Roumanie, ainsi que des produits roumains qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1867, j'ai consacré exclusivement la troisième et dernière partie de ce volume à une *Notice sur les Antiquités* de cette contrée. La description du trésor de Pétrossa, son histoire et son appréciation au point de vue de l'art et de l'archéologie, occupent une place capitale dans ce travail, où se trouve publié, pour la première fois, le mémoire que j'avais lu, deux ans plus tôt, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; mais, sous cette forme nouvelle, il était enrichi et augmenté des indications précieuses que m'avaient fournies les savantes publications de mes devanciers[1].

Comme je l'ai déjà dit, c'est la seconde partie de cette *Notice sur les Antiquités de la Roumanie,* partie traitant spécialement du « trésor d'orfèvrerie gothique découvert à Pétrossa », que j'ai entrepris de développer dans le présent ouvrage; mais, avant de porter l'attention du lecteur sur la forme et l'aspect de chacune des pièces du trésor, et sur le contingent de notions artistiques et historiques qu'elles peuvent fournir, je crois qu'il n'est pas inutile de faire ici un récit succinct des vicissitudes diverses par lesquelles le trésor de Pétrossa passa, depuis le moment où il fut transporté à Paris pour figurer à l'Exposition universelle de 1867, jusqu'à ces derniers jours.

Avant même d'exposer dans la vitrine où ils excitèrent tant d'admiration les joyaux qui, vingt-neuf ans plus tôt, avaient été si brutalement mutilés et déformés par l'Albanais Vérussi, j'avais cru devoir faciliter leur examen en les faisant res-

géographique que du reste M. de Linas a corrigée lui-même dans l'*Errata* de son volume. En parlant de Pétrossa (Pétréosa), M. de Linas la désigne comme une « ville de Valachie sur l'Argèche (*Ardeiscus*) », tandis que ce n'est qu'un simple village, situé à une assez grande distance de cet affluent du Danube.

[1] Commission princière de la Roumanie à l'Exposition universelle de Paris, en 1867. *Notice sur la Roumanie, principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale, suivie du Catalogue spécial des produits exposés dans la section roumaine à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, et d'une Notice sur l'histoire du travail dans ce pays. Paris,* 1868. 1 vol. in-8°. La troisième partie de cet ouvrage a été tirée à part sous le titre de *Notice sur les Antiquités de la Roumanie :* I, Époque romaine. II, Trésor d'orfèvrerie gothique découvert à Pétrossa. III, L'Architecture byzantine en Roumanie : Église de Curté d'Argèche. IV, Arts et Métiers du XIII[e] au XVIII[e] siècle. V, L'imprimerie en Roumanie. VI, Catalogue des objets exposés. — Cette *Notice* a été présentée, en janvier 1869, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, comme un complément de la communication verbale que j'y avais faite en décembre 1865 (Voy. p. 16 des *Comptes rendus* de l'année 1869).

taurer. Un orfèvre parisien, dont il n'est que juste de reconnaître l'habileté et l'intelligence, fut chargé de ce travail et réussit à le faire aussi bien que possible. Sans rien ajouter de neuf aux restaurations qu'il entreprit, il se borna à redresser les parties fracturées, écrasées ou bossuées, à ressouder celles qui avaient été violemment détachées et à replacer, dans quelques-unes des baies restées vides, les pierres ou les cristaux tombés qui pouvaient s'y adapter. C'est en procédant avec un soin minutieux et une parfaite discrétion, que l'orfèvre exécuta les travaux de restauration que nous allons énumérer. Rien ne pourra rendre compte d'une façon plus exacte des dégâts que la plupart des pièces du trésor avaient eu à subir antérieurement à ces réparations.

Le grand plateau (I) était coupé en quatre morceaux; il reçut, en dessous, une armature de bronze qui réunit les fragments sans les souder, mais en les rapprochant et les maintenant de telle façon que le plateau semblait ne plus former qu'une seule pièce.

L'aiguière (IV) avait été cassée en trois parties, composées du pied, de la panse et du goulot; on souda ces parties dans leur position première; puis on rendit à peu près à la panse l'ampleur de son ancien galbe, de sorte que l'anse rigide du vase revint s'adapter parfaitement entre le poucier et le fleuron d'attache inférieure.

Le hausse-col (VI) était formé de deux plaques d'or superposées, avec un petit intervalle entre elles; la plaque supérieure était découpée à jour par des dessins symétriques dont les vides avaient été garnis de grenats et de pierres. En arrachant ces pierres, on avait tordu, brisé et déformé une grande partie de cette plaque supérieure; l'orfèvre redressa les cloisons tordues, rétablit la régularité des dessins et regarnit une partie du bijou avec les divers ornements en grenats, dont on possédait un nombre assez considérable.

La grande fibule en forme d'épervier (VII) avait la tête détachée du corps à la naissance du cou; sa carcasse était toute bossuée, et les cloisons qui la recouvraient totalement étaient écrasées, aplaties et déviées. On les redressa et on les rétablit dans leur position primitive; en suivant les lignes tracées par les anciennes soudures de ces cloisons, on parvint à reconstruire les dessins qui simulaient les ailes, la poitrine, les pattes et la queue de l'animal, et l'on remit même en place quelques grenats encore existants. Pour parfaire ce travail minutieux, on avait égalisé au repoussoir toutes les parties défoncées de la plaque d'or qui forme le fond de ce bijou. Enfin, on rattacha tant bien que mal la tête au-dessus du jabot béant de l'oiseau.

Un travail à peu près analogue, mais beaucoup moins compliqué, fut exécuté sur les deux fibules moyennes en forme d'ibis (VIII et IX), qui avaient subi moins de dégâts. De plus, on rattacha à chacune des quatre fibules (y compris la plus petite, X) les pendeloques de formes différentes, dont des fragments assez considérables subsistaient encore.

La corbeille octogone (XI), dont les anses sont composées de deux panthères arc-boutant leurs pattes postérieures contre le bandeau du milieu, tandis que les griffes de devant et le mufle supportent un large rebord plat et horizontal, était aussi dans un triste état. Une des panthères était arrachée et tout aplatie; les soudures étaient brisées en maint endroit; le fond du vase et plusieurs panneaux manquaient, de même que la plupart des pierres et des cristaux qui en bouchaient les vides. La panthère détériorée fut refaite et soudée ; les panneaux, remis en place, furent consolidés, et plusieurs cristaux, blancs et rouges, furent replacés dans les claires-voies qu'ils avaient occupées primitivement.

Enfin, la corbeille dodécagone (XII) était la plus maltraitée ; toutes les arêtes maintenant les panneaux des parois avaient disparu, de façon que leur assemblage ne tenait que par des fils très fragiles. Le tout fut monté sur une armature en bronze doré, qui retint solidement les parois et rendit à cet objet l'aspect d'un poêlon ou d'une corbeille à une seule anse, dépourvue elle-même de la panthère qui la complétait; de plus, les cloisons qui ornaient toute la surface supérieure de cette anse plate, ayant été redressées, offrirent à l'œil une décoration alvéolaire très compliquée, qui permit de déterminer la place qu'avaient occupée sur l'anse disparue de ce même vase, deux petits fragments en or et grenats, dont jusqu'alors on ignorait la provenance.

On peut juger, d'après la nature des restaurations que nous venons de décrire, combien elles nous ont été utiles pour composer les essais de restitution représentés dans les planches en couleur qui accompagnent cet ouvrage. Pour faire tracer et colorier ces dessins, en restreignant le rôle de l'imagination et de la fantaisie dans les plus strictes limites, nous nous sommes également servi, d'un côté, des indications qu'avaient fournies les paysans inventeurs du trésor, et, de l'autre, des éléments que nous avons puisés dans l'examen des pièces d'orfèvrerie, d'origine et de facture analogues, qui existent dans d'autres pays. De cette façon, nous croyons avoir pu montrer quelques-uns des précieux bijoux de Pétrossa sous un aspect, sinon identique, du moins presque conforme à celui qu'ils avaient auparavant, et nous nous plaisons à déclarer de nouveau que ce travail eût été presque irréalisable, et sans nul doute stérile, s'il n'avait

été considérablement facilité par les habiles réparations qu'avaient subies, grâce aux soins de l'orfèvre parisien, les pièces les plus rudement éprouvées.

Ainsi restaurées et présentant, sur beaucoup de points, un aspect plus saisissant et plus rapproché de leur état primitif, les douze pièces du trésor de Pétrossa qui nous ont été conservées, sont restées exposées pendant six mois, de mai à novembre 1867, au palais temporaire du Champ-de-Mars. On pouvait les y voir somptueusement étalées dans une grande vitrine monumentale, construite par un habile serrurier de Paris, d'après les dessins de M. l'architecte Ambroise Baudry : c'était une grande caisse cubique en fer, plaquée de panneaux en ébène et portant, sur chacune de ses faces, une peinture à l'huile qui représentait, l'une, la vue du village de Pétrossa où le trésor avait été découvert, et les trois autres, des groupes formés par les pièces du trésor, réduites aux deux tiers et restituées dans leur état primitif par le même peintre de Bucarest, M. Henri Trenk. Cette caisse, décorée de toutes parts d'ornements découpés en fer poli, était surmontée d'un dôme volumineux qui, par l'action d'un mouvement mécanique, s'élevait petit à petit en tirant après lui une grande vitrine carrée, en cristal, dont les quatre montants et les châssis seuls étaient en fer forgé. A l'intérieur de cette cage vitrée, qui surgissait ainsi du coffre-fort, on voyait les différentes pièces du trésor disposées sur les quatre faces d'une pyramide en velours grenat. Une fois cette vitrine rentrée dans la caisse enveloppante, grâce à l'agencement que nous venons d'expliquer, les précieux bijoux se trouvaient à l'abri de tout danger ; aussi ne fit-on, à Paris, d'autre reproche à ce meuble si riche et si ingénieusement disposé pour éviter au trésor toute approche indiscrète et malintentionnée, que celui de l'exposer à une trop grande hauteur pour les yeux du public [1].

Cette caisse, excessivement lourde, ne fut pas transportée en Angleterre, lorsque, sur la demande faite par la direction du Musée de South-Kensington, le gouvernement roumain autorisa, aussitôt après l'Exposition universelle de Paris de 1867, l'envoi du trésor de Pétrossa à Londres. Là, il resta six autres mois sous les yeux des nombreux visiteurs de ce Musée. On profita de cette occasion pour reproduire très habilement les objets d'or, aux frais de la Société d'Arundel, dans des photographies presque toutes aussi grandes que les originaux, et pour en réunir les épreuves en un bel album. Ces planches ont aujourd'hui l'incontestable avantage d'être les seules représentant les pièces du trésor de Pétrossa dans l'état où elles étaient immédiatement après les restaurations exécutées à Paris ; les

[1] La vignette (fig. 24) que l'on voit à la fin de ce chapitre (p. 68), représente la vitrine émergeant du coffre-fort qui lui sert de base et qui est destiné à la protéger lorsqu'elle s'y trouve renfermée.

mutilations nouvelles que ces pièces eurent à subir plus tard, et dont nous aurons bientôt à parler, donnent en ce moment aux photographies faites en 1868, à Londres, une valeur particulière, par cela même que ces épreuves sont les seules qui permettent encore de juger combien les réparations exécutées par l'orfèvre parisien avaient ajouté de précision aux éléments décoratifs des pièces qui en furent l'objet [1].

La publication de l'album faite par la Société d'Arundel en 1868, contient également une description détaillée, originale et inédite des pièces du trésor de Pétrossa, puis aussi une notice historique, signée par M. R. H. Soden Smith. De l'aveu même de l'auteur, les documents de ce travail sont empruntés pour la plupart à ma *Notice sur les Antiquités de la Roumanie* et aux articles spéciaux de M. de Linas [2]. Cependant l'archéologue anglais joignit à son étude une série d'appréciations personnelles sur le caractère artistique de ces joyaux, et, en faisant l'analyse soigneuse de chacun de ces bijoux, examinés dans tous les détails de leur structure et de leur ornementation, il semble se plaire à reconnaître de très fréquentes analogies entre les pièces de Pétrossa et toute sorte de spécimens de l'orfèvrerie orientale, ancienne et moderne; enfin, dans sa conclusion, M. Soden Smith déclare que «le trésor de Pétrossa, tel qu'il est, et malgré la disparition de la moitié à peu près de la trouvaille originelle, constitue le monument le plus important qu'on ait peut-être découvert, et certainement le plus remarquable qui

[1] Toutes les gravures sur bois qui, dans le présent ouvrage, représentent les pièces du trésor de Pétrossa ou des détails leur appartenant, ont été exécutées en Allemagne, entre les années 1870 et 1873, d'après les dessins auxquels avaient servi de modèles de très nombreuses photographies que j'avais fait tirer à Bucarest, antérieurement à l'époque du transport du trésor à Paris et à Londres; je dois donc constater, malgré tout le regret que j'en éprouve, l'indéniable supériorité des épreuves anglaises sur celles qui ont servi pour la confection des nombreuses gravures que je fais imprimer dans le texte de ce volume. Les remplacer par d'autres, une fois le travail achevé, eût occasionné des frais excessifs, et du reste on peut apprécier, ici même, les avantages des restaurations dans nos planches chromolithographiques, où elles ont été utilisées, sans que celles-ci aient pu échapper à certaines incorrections que nous prendrons soin de signaler.

[2] *Examples of Art-Workmanship of various ages and countries. — The Treasure of Petrossa and other Goldsmith's work from Roumania, a series of twenty photographs of ancient gold vessels, fibulæ, neckrings, etc., found near Petrossa in Roumania, in* 1837, *and shown in the «History of Labour section» of the Paris Universal Exhibition of* 1867, *and Examples of Goldsmith's art in Roumania, with descriptions and introductory notice; under the sanction of the Science and Art department for the use of schools of art and amateur. London, published by the Arundel Society for promoting the knowledge of Art*, 1869. 1 vol. in-folio.

Dix de ces planches qui sont consacrées au trésor de Pétrossa portent les titres suivants : I, Circular Patera or Bowl. — II, Another view of Circular Patera or Bowl nº 1. — III, Circular Dish or Salver. — IV, Tall Ewer to match the Salver nº 3. — V, Octogonal two-handled Vessel. — VI, Twelve-sided Vessel. — VII, Gorget. — VIII, Fibula or Breast-ornament. — IX, Two Fibulæ. — X, (a) Fibula or Breast-ornament; (b) Neck-Ring or Torques; (c) Neck-Ring. Cet ouvrage est malheureusement devenu très rare, non seulement parce qu'il a été tiré à un petit nombre d'exemplaires, mais surtout à cause de l'incendie qui endommagea la bibliothèque du Musée de South-Kensington et détruisit la réserve des cent exemplaires de cet album très peu répandu sur le continent.

Notre désir serait de reproduire dans des épreuves photographiques, proportionnées au format du présent ouvrage, les planches de cet album.

soit venu jusqu'à nous, parmi les œuvres de l'orfèvrerie d'un peuple dont l'origine est encore un problème irrésolu et dont l'histoire n'a laissé que de vagues documents à travers une période d'anarchie et d'obscurité».

C'est également pendant le séjour du trésor de Pétrossa au Musée de South-Kensington, où il resta jusqu'au printemps de 1868, que la direction de cet établissement eut l'excellente idée de faire reproduire par la galvanoplastie six des objets dont on peut encore admirer les fac-similés au susdit Musée; ce sont : le grand plateau (I), l'aiguière (IV), la patère (V), le hausse-col (VI), la grande fibule en forme d'épervier (VII), et enfin la corbeille dodécagone (XII). Il convient donc de rendre un hommage tout particulier à la direction du Musée de South-Kensington, pour les éléments d'étude qu'elle a bien voulu fournir sur le trésor de Pétrossa au monde savant et aux curieux[1].

Cette même année 1868 vit enfin paraître, dans un pays où l'intérêt semblait s'être refroidi à l'égard du trésor, le travail depuis si longtemps promis par M. le Dr Franz Bock sur la riche découverte du mont Istritza. A la vue des publications presque simultanées de MM. de Linas, Soden Smith et de la mienne, l'archéologue allemand se souvint de ses propres recherches sur le même sujet, et, pendant l'été de 1868, il fit paraître à Vienne, dans les *Comptes rendus de la Commission des Monuments historiques de l'Autriche*[2], la monographie qu'il avait annoncée six ans auparavant sous le titre de : *Trésor du roi visigoth Athanaric, trouvé en 1837, à Petreosa, dans la Grande-Valachie.* Huit gravures sur bois, représentant en réductions moyennes et d'une façon assez imparfaite quelques-unes des pièces du trésor, se trouvent intercalées dans le texte; ce sont : l'aiguière (IV), deux détails du grand plateau (I), la corbeille octogone (XI), le hausse-col (VI), la grande fibule en forme d'épervier (VII), l'une des fibules en forme d'ibis, mal restaurée d'ailleurs (IX), enfin l'anneau avec l'inscription (III). Sans contester aucunement les services notables que M. Bock a rendus en contribuant à faire connaître le trésor resté si longtemps presque ignoré dans le

[1] Il convient aussi d'ajouter, dès à présent, que cette tentative de reproduction plastique qui (en dehors de la patère V et de l'anneau à inscription III, déjà plusieurs fois moulés antérieurement) ne comprenait que quelques-unes des pièces du trésor, a été reprise et complétée, dans le courant de l'année 1884, par M. Paul Telge, de Berlin. S'étant rendu lui-même à Bucarest, il a soigneusement copié dans des fac-similés fort exacts les douze pièces. Leurs reproductions en métal sont aujourd'hui, n'étaient leurs prix fort élevés, à la disposition de tous les acheteurs. Malheureusement, au moment où M. Telge a pu exécuter ce travail intéressant, la plupart des objets du trésor n'étaient plus dans l'état, comparativement plus complet, où on les avait vus en 1867, 1868 et 1872, à Paris, à Londres et à Vienne. La suite de notre récit expliquera cette différence.

[2] *Der Schatz des westgothen Kœnigs Athanarich, gefunden im Jahre 1837 zu Petreosa in der Grossen Walachei*, von Canonicus Dr Fr. Bock (mit 9 Holzschnitten); dans les *Mittheilungen der K. K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale. Wien*, 1868. XIIIer Jahrgang, Juli-August; pp. 105-124.

Musée de Bucarest, je dois cependant constater que l'examen des pièces de ce trésor et, partant, les descriptions qu'il en a faites, se ressentent toujours un peu de la précipitation avec laquelle ses études ont été conduites pendant sa rapide excursion en Roumanie, d'autant plus que l'auteur n'avait pas cherché depuis lors à compléter les renseignements qu'il y avait recueillis.

Toutefois, il est incontestable que l'année 1868 a été l'époque où l'on s'est le plus occupé du trésor de Pétrossa et celle qui, à de courts intervalles, a vu paraître les publications donnant les plus amples informations sur ce trésor. Ces publications sont même les seules qui aient pu être mises à profit par tous ceux qui, jusqu'à maintenant, ont parlé plus ou moins incidemment de la découverte de Pétrossa. Écrites dans des langues différentes, ces notices ont servi, plus que toutes celles qui les ont précédées, à divulguer la connaissance du trésor dans les pays où elles ont paru.

Ainsi, l'on peut dire que l'article de M. de Linas sur les joyaux de Pétrossa est encore le travail le plus complet fait, jusqu'à ce jour, sur cette matière, par un archéologue français; celui de M. Soden Smith a réveillé l'attention du monde savant et du public en Angleterre; la monographie du Dr Bock, par son texte et ses gravures, a fait connaître à toute l'Allemagne ce trésor admirable, et l'y a pour ainsi dire popularisé, en flattant l'amour-propre des Allemands par l'évocation du nom d'Athanaric, l'un des principaux chefs connus des Goths de la Dacie. Enfin, j'ose ajouter que ma notice elle-même, rédigée en langue française, a contribué à répandre un peu partout, à l'étranger comme en Roumanie, des données plus complètes et plus exactes sur la provenance et la nature des objets conservés au Musée de Bucarest.

Comme je me propose actuellement de développer ces mêmes données dans le présent ouvrage, on me saura gré sans doute d'ajouter en note, à la description que je ferai de chacune des pièces, les descriptions correspondantes dues aux trois écrivains étrangers dont j'ai parlé plus haut, et cela dans leurs propres textes, français, anglais et allemand.

Ainsi que je l'ai dit, c'est dans l'une ou l'autre de ces monographies qu'ont été puisés les renseignements qui ont servi à toutes les publications postérieures; aussi peut-on affirmer que, grâce à ces travaux simultanés, le trésor de Pétrossa est entré enfin dans le domaine public et qu'il a pris, dans l'histoire de l'art, une place assez nettement déterminée. En effet, presque tous les auteurs qui ont écrit en ces derniers temps dans le but, soit de vulgariser les connaissances archéologiques, soit de décrire et d'expliquer quelques restes de l'industrie

artistique à laquelle appartient ce trésor, se sont fait en quelque sorte un devoir de conscience de le mentionner en passant; toutefois, il est à remarquer qu'en agissant ainsi, ils ont été guidés le plus souvent, non par le scrupule de rendre à cette riche et précieuse collection de monuments antiques la place d'honneur qui lui est réellement due parmi les spécimens de l'orfèvrerie ancienne, fût-elle byzantine, germanique ou orientale, mais surtout par le désir d'enregistrer un fait nouvellement acquis dans les annales de l'archéologie [1].

Nous ne parlerons donc ici avec quelques détails que des principales publications qui, postérieurement aux travaux déjà cités, ont porté l'attention sur le trésor, c'est-à-dire de celles qui, sous un point de vue quelconque, se signalent par une qualité particulière.

Je mentionnerai d'abord la courte *Notice sur le Trésor de Pétrossa* qui figure parmi les mémoires publiés par M. Valdemar Schmidt, comme annexes au *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques* tenu, en 1869, à Copenhague. Son mérite principal, sinon unique, est de contenir, aussi bien dans le texte que dans quatre planches gravées, de très jolis dessins qui n'ont pas été utilisés ailleurs, et qui reproduisent en petite dimension toutes les pièces composant le trésor [2].

D'un autre côté, dans les quelques additions faites à la deuxième édition de son grand ouvrage sur l'*Histoire des Arts industriels au Moyen Age et à l'époque de*

[1] Je n'ai ni la prétention ni même le désir de faire la nomenclature complète des ouvrages de tous les pays, où le nom du trésor de Pétrossa a pu être mentionné; l'utilité de ce catalogue ne serait que médiocre. Voici toutefois les titres de quelques livres qui contiennent des renseignements sur ce trésor, puisés d'ailleurs dans l'une ou l'autre des publications capitales que nous avons signalées : Dr Émile Isambert : *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (collection des Guides-Joanne). 1re Partie : *Grèce et Turquie d'Europe. Paris*, 1873. 1 vol. in-18. Chap. VII, Roumanie, p. 968. — Dr C. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste im Mittelalter. Düsseldorf*, 1867. 2te Auflage. 1er Band. 1 vol. in-8°; p. 601, note 1. — Dr A. Essenwein, *Kulturhistorischer Bilderatlas. II. Mittelalter. CXX Tafeln mit erklärendem Text. Leipzig*, 1883. 1 vol. in-4° obl. Taf. IV (reproduisant les gravures de M. Bock). — L. Lindenschmit, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde. Braunschweig*, 1880. Erste Lieferung. Dans cet ouvrage, en cours de publication, l'auteur promet, p. 82, de s'occuper du *Trésor de Pétrossa*. — E. Henszlmann, *l'Age du fer, étude sur l'art gothique*, dans le *Compte rendu de la huitième session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Budapest*, 1877, t. I, p. 301. — Jos. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos, sogenannter «Schatz des Attila». Beitrag zur Kunstgeschichte der Völkerwanderungsepoche. Budapest*, 1886, 1 vol. in-8°; pp. 130, 140, etc.

[2] *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la quatrième session (Copenhague, 1869). Copenhague*, 1875. 1 vol. in-8° (publié par M. Valdemar Schmidt, secrétaire général du Congrès); pp. 361-372 : «XIII. *Notice sur le Trésor de Pétrossa* (d'après des communications de M. Odobesco). Planche XVI : Trésor de Pétrossa, fig. 1 : *a*, Écuelle en or; *b*, le même objet vu de côté; fig. 2 : Figurine en or surgissant au milieu de l'écuelle de la figure 1. — Pl. XVIII, suite, fig. 1 : Plat en or; fig. 2 : Anneau en or. — Pl. XIX, suite, fig. 1 : *a* et *b*, Fibule en or; fig. 2: *a* et *b*, Fibule en or; fig. 3 : Aiguière en or; fig. 3: *a*, Détail de l'orifice; fig. 4 : Tasse dodécagone en or, au 1/5; fig. 4 : *a* et *b*, Détail du manche et du fond; fig. 5 : Fibule en or; fig. 6 : Fragments. — Pl. XX, suite, fig. 1 : Gorgerin ou hausse-col en or, demi-grandeur; fig. 2 : Tasse octogone en or au 1/5.» Les figures de ces deux dernières pièces sont les seules reproduites d'après l'ouvrage d'Arneth. Toutes ces figures se trouvent aussi intercalées dans le texte.

la Renaissance, M. Jules Labarte a consacré deux ou trois pages à la description succincte de certaines pièces de Pétrossa.

La première fois qu'il parle[1] de ce trésor, il range ses richesses en plusieurs catégories. Une part revient à l'antiquité; c'est, dit-il, « un bassin d'or enrichi de figures repoussées et ciselées, dont le style appartient de la manière la plus évidente aux bas temps de l'art grec, c'est-à-dire aux artistes byzantins du IVe siècle ou du Ve; plusieurs pièces d'orfèvrerie byzantine sont du même temps à peu près ». Une seconde part est faite à l'Orient : ce sont les « deux coupes ajourées, traitées comme celle de Chosroès, roi des Perses, que possède la Bibliothèque nationale, et d'autres objets appartenant à l'art asiatique ». Selon toute probabilité, ces objets désignés d'une façon générale sont le plateau (I) et l'aiguière (IV). Enfin la troisième et dernière catégorie se compose, d'après M. Labarte, de « deux colliers d'homme, *torques,* dont un porte une inscription en caractères runiques. Ces colliers, d'une fabrication très simple, sont les seuls objets de ce trésor qui proviennent de l'industrie des barbares ».

Plus loin, après avoir largement développé l'histoire de l'orfèvrerie en Europe depuis l'époque de Constantin le Grand jusqu'au Xe siècle, il range sous la rubrique des *monuments attribués aux orfèvres byzantins,* une très courte notice sur les *pièces du trésor de Pétrossa*[2]. Il n'en signale que quelques-unes, lesquelles, à son avis, « doivent être attribuées aux orfèvres de l'empire d'Orient ». Ces pièces sont : « un bassin d'or de forme ronde », celui que nous appelons la patère (V); « une fibule d'or en forme d'aigle », dans laquelle nous reconnaissons plutôt un épervier (VII); « deux fibules d'or figurant un vautour » ou, d'après nous, des ibis (VIII et IX); enfin « une fibule d'or figurant également un oiseau », et qui, à nos yeux, ne présente aucunement cet aspect (X). Du reste, M. Labarte, semble presque méconnaître l'importance du trésor de Pétrossa; obstinément fidèle à l'opinion qui conteste aux anciens peuples du Nord toute tendance artistique et toute pratique industrielle, il termine sa courte notice sur cette trouvaille par les mots suivants qui résument ces théories à cet égard :

[1] Jules Labarte (membre de l'Institut), *Histoire des arts industriels au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance.* 2e édit. *Paris,* 1872, t. Ier, p. 251 : « Des objets trouvés dans les tombeaux de l'époque mérovingienne, il faut donc faire quatre parts : ceux qui proviennent de l'antiquité, ceux qui appartiennent à l'industrie barbare, ceux qui sont le produit des artistes aborigènes, et enfin ceux qui seraient dus à l'importation étrangère. Le style, les procédés d'exécution, diverses circonstances, doivent servir à ne pas confondre les bijoux de ces diverses catégories, souvent mêlés ensemble dans les tombes au Ve, au VIe et au VIIe siècle... La nécessité de cette distinction, qui doit s'appliquer à toutes les trouvailles d'objets enfouis à l'époque de l'invasion des barbares, est évidente. Elle ne peut être mieux démontrée que par la trouvaille faite, en 1837, à Pétrossa, village de la Valachie, situé sur le versant méridional des Karpathes, d'un trésor qui paraît avoir appartenu à un chef des Goths. »

[2] J. Labarte, *op. cit.,* t. Ier, pp. 332-333. § 1. *Pièces du Trésor de Pétrossa.*

«On ne peut d'ailleurs supposer, en aucun cas, que tous ces beaux bijoux aient été fabriqués par des ouvriers goths, adonnés à ce genre de travail. Les Goths étaient cultivateurs et soldats et surtout pillards effrénés. Ces bonnes et mauvaises qualités ne s'allient pas avec les arts, et il n'est pas possible que des ateliers pouvant fabriquer des bijoux d'or d'un tel prix aient jamais pu exister dans leurs cabanes au milieu des forêts. Mais on comprend facilement que, même avant d'avoir passé le Danube et de s'être installés, avec l'autorisation de l'empereur Valens, dans la deuxième Mésie et dans la Thrace, les chefs goths ont pu faire exécuter des bijoux à leur usage par les orfèvres établis dans les grandes villes de ces deux provinces de l'empire.» Tous ces objets seraient donc fabriqués, soit dans l'empire d'Orient, soit même dans des contrées plus septentrionales, «mais certainement par des artistes grecs».

M. Labarte essaye en outre de détruire l'hypothèse relative à l'attribution du trésor au roi Athanaric, en lui substituant une autre conjecture, beaucoup moins probable, d'après laquelle les objets d'or auraient appartenu à un autre chef goth, Gaïnas, presque contemporain d'Athanaric. Preuve pour preuve, rien ne plaide d'une façon victorieuse en faveur de l'allégation de M. Labarte, à moins d'admettre toutefois que l'influence occulte et mystérieuse de la légendaire *Poule aux poussins d'or* des antiques Romains et des Roumains modernes, — *gallina cum pullicinis aureis,* — *gâïna cu puii de aur* [1], — n'ait aussi obsédé fatalement l'esprit du savant archéologue et ne l'ait reporté d'instinct, plutôt vers le nom consonant que vers les aventures disparates du stratège Gaïnas. Je demande pardon au lecteur sérieux d'une digression aussi hasardée et je reviens à mon sujet.

M. le comte Ferdinand de Lasteyrie [2], dans un petit volume faisant partie d'une

[1] A vrai dire, le nom populaire du Trésor de Pétrossa chez les Roumains n'est pas *gâïna cu puii de aur,* bien que le mot *gâïna* soit l'équivalent ordinaire de *la poule.* La «poule entourée de ses poussins» s'appelle *closca cu puii,* c'est-à-dire la *couveuse avec ses petits, chioccia* en ital., *clueca* en espagn., *cloucha* en provenç., dont *glocitare,* couver, est l'origine. Tous ces rapports frappants du mot roumain *closca* avec ses synonymes dans les langues néolatines, n'empêchent pas M. Cihak (*Diction. d'Étym. daco-roumaines,* IIe part., p. 63) de ne voir dans ce mot qu'un élément slave. M. Cihak s'obstine à en voir partout dans la langue roumaine, comme M. Labarte voyait aussi, partout et quand même, de l'art byzantin dans les produits de l'orfèvrerie cloisonnée.

[2] F. de Lasteyrie (membre de l'Institut), *Histoire de l'orfèvrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Paris,* 1875. 1 vol. in-16, avec gravures (faisant partie de la *Bibliothèque des Merveilles,* librairie Hachette et Cie). Le chapitre II de cet ouvrage, celui qui porte le titre de *Période impériale,* se termine par un troisième paragraphe consacré exclusivement à l'*Orfèvrerie barbare* (pp. 66-79) et faisant suite à l'histoire de cette industrie métallique sous les empereurs de Rome et sous ceux de Byzance. Voici ce paragraphe que nous reproduisons ici en son entier. C'est un hommage posthume qu'il nous est doux de rendre à un homme aussi érudit qu'affable et bienveillant dans ses relations sociales. Ses lumières nous ont souvent guidé et éclairé, alors que nous abordions à peine des connaissances dans lesquelles il avait déjà acquis une autorité notoire et indiscutable. La seule chose que nous nous sommes permis d'ajouter à ce chapitre emprunté au petit volume de la librairie Hachette, c'est une collection de dessins beaucoup plus complète que celle qui figure dans l'original :

collection d'ouvrages dont le but principal est de populariser parmi les classes éclairées de la société les *Merveilles* de la nature et des sciences, a donné

L'ORFÈVRERIE BARBARE

« Les Barbares, jadis si souvent vaincus par Rome, prirent, dans les premiers siècles de notre ère, une terrible revanche de ce qu'on appelait autrefois le monde romain.

« D'où sortaient-ils ? On le sait à peine.

« Du nord, de l'est de l'Europe, des extrêmes confins de l'Asie, s'élançait une continuelle avalanche de peuples nomades, se refoulant les uns les autres et débordant sur toutes les contrées qui, à un titre quelconque, pouvaient tenter leur cupidité. C'étaient les Huns, les Vandales, les Goths plus tard subdivisés en Ostrogoths et Wisigoths; les Lombards, les Francks, les Saxons, les Burgundes sortis des forêts de la Germanie; les Danois, les Normands et autres pirates du Nord, dont les hordes innombrables envahissaient tour à tour la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne et l'Italie elle-même, venant porter la terreur jusque dans Rome.

« Les ruines que ces farouches conquérants semaient partout sur leur passage, la façon dont ils foulèrent aux pieds les derniers vestiges de la civilisation antique, ont attaché à leur nom un tel souvenir de barbarie qu'on s'est trouvé tout naturellement conduit à en conclure que de pareilles gens ne devaient avoir eux-mêmes aucun art, aucune industrie propre. Longtemps cette opinion a prévalu.

« Cependant l'histoire mieux étudiée et de nombreuses découvertes faites au siècle dernier et dans le nôtre ont fini par démontrer combien elle était mal fondée.

« La barbarie diffère en cela de l'état sauvage, que ce qui constitue celui-ci est l'absence complète de toute civilisation, tandis que la barbarie, elle, au contraire a presque toujours une civilisation incomplète, il est vrai, mais en harmonie avec ses instincts farouches. Les peuples barbares savent presque tous travailler les métaux, quitte à s'en faire des armes plutôt que des outils. A défaut du bien-être, ils connaissent le luxe. Presque tous les chefs barbares ont leurs trésors qu'ils traînent partout après eux. L'histoire même des expéditions lointaines entreprises par les Romains nous en a déjà fourni maintes preuves; nous avons vu quelles richesses leurs généraux vainqueurs rapportaient de contrées à peine civilisées. Ces contrées, il est vrai, n'étaient pas sans relations avec d'autres plus avancées qu'elles, avec la Grèce, l'Asie Mineure et, plus tard, avec l'empire d'Orient, qui, même, eut plus d'une fois à compter avec eux, et ne parvint souvent à se préserver de leurs dangereuses incursions qu'au prix de véritables tributs, de somptueux présents.



Fig. 11. — Couronne de Novo-Tcherkask.

« Les trésors des Barbares se trouvaient ainsi composés en partie du fruit de leurs rapines, en partie des objets d'art qui leur étaient plus ou moins bénévolement offerts à titre de rançon, en partie des produits les plus magnifiques de leur propre industrie; car, je le répète, ils en avaient une. C'est dans les contrées envahies par eux du quatrième au huitième siècle que l'archéologie moderne a su découvrir peu à peu la trace de cette industrie longtemps méconnue. Certaines similitudes de procédés donnaient à ses monuments dispersés dans toutes les contrées de l'Europe occidentale ou méridionale un air de famille qui finit par appeler l'attention.

« Cette opinion, d'abord timidement émise, qu'il y avait là un art tout à fait indépendant des traditions classiques, prit plus tard un caractère de presque certitude, à mesure que le hasard, cette seconde providence des archéologues, faisait découvrir des objets du même genre dans tous les pays occupés, l'un après l'autre, par les peuples envahisseurs. Bref il est aujourd'hui à peu près constaté que, dans toutes les contrées de l'Europe où ils ont séjourné, un genre particulier d'orfèvrerie a été mis en pratique.

« Cette orfèvrerie se distingue, entre autres signes caractéristiques, par l'emploi de grenats en tables, en lamelles, quelquefois même en cabochons, tantôt simplement enchâssés dans le métal, tantôt disposés en ornements symétriques fixés soit par une sertissure, soit par un cloisonnage très délicat.

« Les plus anciens monuments de cette orfèvrerie que nous connaissions se trouvent en Russie, au musée de l'Ermitage. Le gouvernement russe, aujourd'hui en possession des vastes contrées qui semblent avoir été le véritable berceau de ces races barbares, recueille depuis quelque temps avec beaucoup de soin tous les objets antiques qu'on peut y découvrir. Il en a formé deux collections distinctes, celle des *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (fig. 13) et la *Collection Scythique* qui compte déjà par centaines les bijoux et les vases ou autres objets d'orfèvrerie en or massif.

« Parmi ces derniers, je mentionnerai particulièrement deux pièces d'une grande valeur intrinsèque et peut-être d'une valeur artistique plus grande encore, dont un savant archéologue roumain, M. Alexandre J. Odobesco, a été le premier, je crois, à signaler l'importance.

« L'une (celle dont nous reproduisons ci-dessus l'image, fig. 11) est un diadème, une couronne, une sorte de bandeau royal de la plus grande richesse.

« Ce superbe objet a été trouvé à Novo-Tcherkask, sur les bords du Don. Il est en or très pur, orné de perles, de cabochons et d'un superbe camée. Ne nous arrêtons pas au camée. Nul doute que celui-ci ne soit de travail grec. Il aura été enchâssé dans le diadème comme un des plus précieux joyaux dont on pût l'orner. Mais ce n'est là qu'un objet rapporté tout à fait accessoire,

de nouveau, en 1875, une place notable au trésor de Pétrossa. Dans un paragraphe spécial, il a résumé, pour la dernière fois avant sa mort et avec une

qui ne préjuge en rien la provenance de la couronne elle-même. Deux circonstances de nature très diverse prouvent que celle-ci est bien un objet de fabrication toute locale : — d'abord les pendeloques suspendues à la bordure inférieure du bandeau, ornement que plus tard les Byzantins empruntèrent, mais dont l'antiquité classique n'offre pas d'exemple ; — puis, autre ornement d'un goût douteux, la rangée de figures d'animaux qui surmontent l'orle supérieur. L'élan et le bouquetin du Caucase, représentés ici fort exactement, étaient en effet des animaux très communs dans l'ancienne Scythie et tout à fait étrangers à la Grèce.

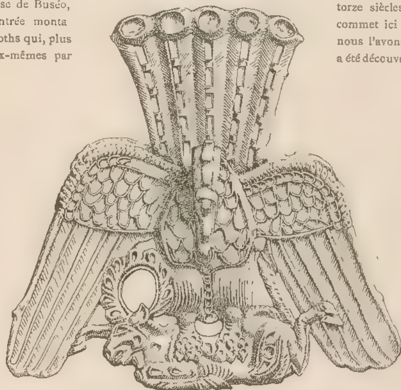
« L'autre objet conservé au musée de l'Ermitage (fig. 12) est une énorme fibule en forme d'épervier, également en or très pur incrusté de grenats (actuellement les pierres sont toutes tombées). L'épervier tient dans ses serres un bouquetin tout semblable à ceux de la couronne que je viens de décrire, ce qui ne laisse pas plus de doute sur son origine.

« Suivons maintenant à la piste cette singulière orfèvrerie dont l'antiquité n'a laissé aucun exemple, dont on chercherait vainement la trace à Rome ou à Byzance.

« C'est dans les provinces danubiennes que nous allons d'abord la retrouver, et cela grâce à une découverte tout à fait inespérée qui remonte à quelques années à peine.

« C'était à Pétrossa (diocèse de Buséo, en Valachie), dans cette contrée montagneuse jadis envahie par les Goths qui, plus tard, s'en virent refoulés eux-mêmes par l'irrésistible invasion des Huns. Là, quatorze siècles plus tard, en 1864 (l'auteur commet ici une erreur de date, car, comme nous l'avons déjà dit, le trésor de Pétrossa a été découvert au printemps de l'année 1837) quelques paysans creusant la terre mirent à découvert, au moment où ils s'y attendaient le moins, tout un trésor composé d'admirables pièces d'orfèvrerie. Comment se trouvait-il en cet endroit ? Peut-être au moment de quelque grande déroute, la veille ou le lendemain de quelque grande catastrophe, avait-il été enfoui là avec l'espoir de le retrouver plus tard C'est ce qu'on ne saura sans doute jamais bien.


A


Fig. 12. — Phalère de Sibérie.

En A, sont représentés, en profil, la tête et le col recourbé de l'oiseau, lesquels ressortent en ronde bosse tabulaire hors de la plaque qui simule le corps des deux animaux.

« Le trésor dont il s'agit, au moment de sa découverte, se composait de vingt-deux pièces de l'or le plus pur. Les premiers inventeurs, mus par une coupable cupidité, en ayant fait disparaître et probablement fondre un certain nombre, il n'en reste aujourd'hui que douze ; mais celles-ci, qui ont figuré à la grande exposition internationale de 1867, dans les galeries de l'*Histoire du Travail*, sont du moins à l'abri de tout accident pour l'avenir, ayant été déposées au musée national de Bucarest.

« Elles comprennent : un grand anneau simple ; un autre anneau portant une inscription runique ; un disque ; une aiguière ; une patère ciselée ; une sorte de hausse-col ou ornement de cou ; une grande fibule en forme d'épervier ; deux autres fibules plus petites également en forme d'oiseaux ; une petite fibule plus simple et deux vases ou sortes de poêlons à jour, de forme polygonale, l'un à huit pans, l'autre à douze.

« Les sept derniers objets (les plus importants au point de vue de l'industrie spéciale dont j'ai parlé) sont ornés de grenats en cabochons ou en tables, montés de diverses façons.

« La première chose à observer ici, c'est que le trésor de Pétrossa ne renferme ni armes, ni pièces d'armures, qu'aucun des objets dont il se compose ne porte le caractère chrétien, et qu'en même temps, très peu de ces objets sont de nature à servir aux usages de la vie. Tout semble indiquer au contraire qu'ils ont pu ou dû servir — les uns, tels que les fibules, les anneaux et le hausse-col, d'ornements à un costume pontifical ou princier, — les autres, tels que l'aiguière, le disque, la patère et les poêlons, à des libations ou autres cérémonies d'un culte antérieur au culte chrétien. L'un des anneaux, ainsi que je l'ai déjà dit, porte une inscription en caractères runiques, sur l'interprétation de laquelle tous les érudits se trouvent jusqu'ici d'accord, et qui semble se rattacher au culte d'Odin, le dieu par excellence des populations primitives du nord de l'Europe. Or, on le sait, c'est précisément de ces contrées qu'étaient venus les Goths qui occupaient les bords du Danube dans les premiers siècles de notre ère ; c'est cette religion qu'ils professèrent jusqu'au jour de leur conversion au christianisme, laquelle ne commença guère que vers la fin du quatrième siècle.

« Il est donc permis de conclure de ces diverses circonstances que le trésor découvert à Pétrossa est d'origine gothique et qu'il a été enfoui à une date qui ne peut dépasser celle que je viens de citer.

clarté qui dénote une forte conviction, les théories qu'il avait constamment soutenues au sujet de l'existence certaine d'un genre d'orfèvrerie particulier aux

« Quelques savants allant plus loin, ont voulu y reconnaître celui du roi Athanaric, que les Huns poursuivirent en effet jusque dans cette contrée et mirent en complète déroute vers l'an 370.

« Maintenant, si nous examinons le trésor au point de vue technique de l'industrie dont nous étudions l'histoire, une première circonstance nous frappera : c'est que les divers objets dont il se compose n'appartiennent certainement pas tous au même art.

« Quelques-uns, tels que la grande patère ciselée et probablement l'aiguière, réunissent tous les indices d'une provenance grecque; ce qui n'a rien que de naturel à une époque où les Barbares, riverains du Danube, avaient tant de rapports avec Byzance.

« D'autres, et particulièrement les pièces incrustées de grenats, ont tous les caractères de cette industrie *sui generis* dont j'ai signalé les premières traces chez les Scythes.

« La grande fibule en forme d'épervier (VII), surtout, offre les analogies les plus frappantes avec la belle fibule de la collection scythique du musée de l'Ermitage (fig. 12). Les autres fibules et le hausse-col sont à peu près du même travail.

« Enfin les deux vases en forme de poêlons, également ornés de grenats, mais ceux-ci montés à jour, et dont nous avons reproduit (fig. 10, nº 3) le plus intéressant, pourraient bien se rattacher, par la Perse, à l'art asiatique. Deux circonstances semblent autoriser cette hypothèse : d'abord les figures de lions mouchetés de petits grenats qui servent d'anses à l'un d'eux et qui rappellent parfaitement, pour la forme et le style, les petits lions si caractéristiques qu'on trouve dans les anciens monuments persans; puis une grande analogie, pour le montage à jour des pierres enchâssées, avec la célèbre coupe de Chosroès, conservée au Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale.

« Faut-il en conclure que les premiers orfèvres barbares se sont formés à cette école? Cela serait aller trop loin peut-être. Mais il me semble du moins résulter de là une forte présomption qu'ils connaissaient les procédés de l'art persan et qu'ils ont pu lui faire quelques emprunts.

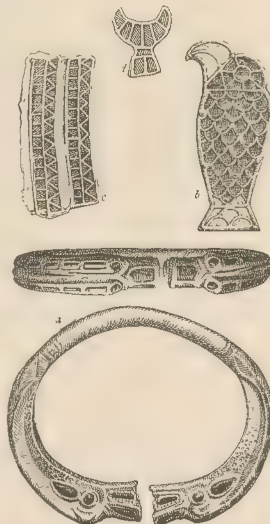


Fig. 13. — Bijoux de la Chersonèse Taurique.

« Les Goths, comme on le sait, ne demeurèrent pas plus de deux ou trois siècles sur les bords du Danube. On pourrait presque les suivre dans leurs nouvelles émigrations, grâce aux trouvailles d'orfèvrerie du même genre qui ont été faites dans la plupart des pays qu'ils ont traversés.

« Le musée de Pesth, pour commencer par lui, en a recueilli d'assez nombreux échantillons (fig. 14) dont quelques-uns ont également figuré à notre exposition de 1867.

« Mais c'est surtout dans les contrées où les Goths ont fait des établissements plus durables qu'on retrouve la trace et des produits considérables de leur industrie.

« Ces peuples, dans le cours de leurs invasions, se subdivisèrent peu à peu en plusieurs branches. Les uns envahirent l'Italie, les autres le midi de la France et l'Espagne.

« La branche franco-espagnole, représentée par la monarchie wisigothe, compta pour sa part une longue succession de rois, jeta un certain éclat et a laissé des monuments qui attestent un assez haut degré de civilisation.

« Ce n'est pas seulement par le récit des historiens qu'on connaît l'étendue des richesses, la valeur des trésors sacrés réunis par les rois wisigoths. De beaux restes en sont parvenus jusqu'à nous. Déjà la cathédrale d'Oviédo en Espagne possédait une fort belle croix et divers autres objets d'orfèvrerie de cette provenance, lorsqu'eut lieu, près de Tolède, vers la fin de 1858, la merveilleuse trouvaille des couronnes de Guarrazar, dont le musée de Cluny est devenu si heureusement possesseur.

« Ce précieux trésor se compose de huit magnifiques couronnes votives en or, ornées de pierreries et accompagnées de croix également gemmées. A la partie inférieure de la plus grande couronne est suspendue une série de lettres d'or incrustées de grenats, dont l'assemblage compose le nom du roi wisigoth Reccesvinthe, mort en 672 (fig. 15). Jamais donc objet d'art ne porta plus en lui-même la certitude de sa date, de son origine et de sa provenance.

« Ainsi, rapprochement bien curieux, nous retrouvons, au centre même de l'Espagne, le monument le plus nettement caractérisé de cet art tout particulier, dont nous avons saisi pour ainsi dire le germe dans l'ancien pays des Scythes, dont nous avons constaté l'existence antérieure au christianisme chez les Goths des bords du Danube et dont nous allons encore trouver la trace dans les autres pays envahis par ces conquérants nomades qu'on est convenu d'appeler des Barbares.

« La couronne de Reccesvinthe est un si beau spécimen de cette nature d'orfèvrerie qu'elle a droit à une description particulière. La figure ci-après (p. 54. fig. 15), quoique de petite dimension, rendra plus facile d'en saisir le détail.

« La partie principale de la couronne consiste en un diadème ou bandeau à charnière, formé de deux plaques d'or se servant de doublure l'une à l'autre. Dans la plaque extérieure sont enchâssés, sur trois rangs, trente saphirs cabochons et autant de perles d'une grosseur énorme, entre lesquels l'orfèvre a découpé symétriquement des ornements en forme de palmettes dont tous les vides étaient remplis par des lamelles de grenats. La plupart de celles-ci sont tombées. Le haut et le bas du diadème sont enrichis de bordures à ornements réguliers, également découpés à jour et garnis aussi de grenats ou de verres de couleur. Enfin du bord inférieur pendent, rattachées par de petites chaînes, une série de lettres dont l'ensemble forme les trois mots RECCESVINTHVS REX OFFERET.

peuples barbares d'origine germanique. Malgré son apparence peu scientifique, ce travail est d'une importance incontestable, par cela même qu'il est l'œuvre

« Chacune de ces lettres, très artistement fabriquée en or à incrustations de grenats cloisonnées et soutenant à son tour une petite pendeloque en saphir pâle, est par elle-même un très intéressant objet d'orfèvrerie. Le tout est suspendu à un bouton de cristal par quatre chaînes d'un travail très riche. Au même bouton se rattache une fort belle croix d'or ornée de perles et de saphirs, suspendue au milieu de la couronne. On trouverait difficilement un ensemble plus riche.

« Les autres couronnes wisigothes trouvées à Guarrazar sont loin d'avoir la même importance. Mais trois d'entre elles sont très remarquables par leur forme. Elles sont à claire-voie et consistent dans une sorte de double grille en or massif, avec des rehauts de perles et de pierres précieuses à chaque point d'intersection et des pendeloques dans l'intérieur des mailles.

« Par suite des fouilles subséquentes que le gouvernement espagnol a fait exécuter au même lieu, on y a encore trouvé d'autres couronnes votives (particulièrement celle du roi Suinthila), qui sont aujourd'hui déposées à l'*Armeria real* de Madrid (fig. 16). A quelques variantes près, ce sont des monuments absolument identiques.

« Certains savants espagnols ont voulu les attribuer à ce qu'ils appellent l'art *latino-byzantin*, espèce d'art hybride jusqu'ici inconnu et qu'ils ont inventé pour les besoins de la cause. Mais ce système, péniblement échafaudé sur le prétendu amalgame de deux styles complètement différents l'un de l'autre, ne saurait résister, selon moi, à l'étude comparative des monuments, où l'on reconnaît, je le répète, le caractère et les procédés de l'industrie propre au peuple d'origine étrangère qui alors, depuis plusieurs siècles, était devenu maître de l'Espagne.

« Continuons à passer rapidement en revue les principaux monuments de cette industrie, de cette orfèvrerie spéciale, encore aujourd'hui existants dans les autres pays envahis par les hordes venues des bords du Danube ou de ceux de la Baltique.



Fig. 14. — Bijoux de Dacie et de Pannonie.

« A Ravenne, en Italie, dont l'autre branche des Goths, celle qu'on appelle plus spécialement les Ostrogoths, fit sa capitale du temps de Théodoric, c'est-à-dire au moment de sa plus grande puissance, à Ravenne, des terrassiers travaillant à l'ancien canal maritime ont trouvé, il y a quelques années à peine, un splendide débris d'armure en or à incrustations de grenats, le travail de cloisonnage le plus fin peut-être que cette industrie ait jamais produit.

« C'est, croit-on, une garniture de cuirasse (fig. 18). Elle est aujourd'hui conservée au musée de la ville de Ravenne. Et, comme si ce n'était pas assez de la nature du travail pour établir la date et l'origine de cet objet, il se trouve que le tracé du cloisonnage a pour élément principal un ornement absolument identique à celui qui décore la frise du tombeau de Théodoric lui-même.

« A la cathédrale de Monza près Milan, autres objets de même nature, provenant des libéralités des souverains lombards Agilulphe et sa femme Théodelinde, autres conquérants, tous deux d'origine germanique. Je citerai particulièrement un très précieux évangéliaire (fig. 17) dont la magnifique couverture, en orfèvrerie d'or, est ornée de camées, de perles, de pierres précieuses, et entourée d'une bordure en grenats ou verres colorés. Ici encore, deux circonstances remarquables : — d'une part, le dessin de cette bordure, ingénieuse combinaison de cercles enlacés les uns dans les autres, est entièrement semblable à celui des bordures de la couronne de Reccesvinthe ; — d'autre part, l'inscription de cet évangéliaire donné par la reine Théodelinde porte les mêmes fautes de basse latinité que les inscriptions de Guarrazar.

« A l'antique et célèbre abbaye de Saint-Maurice en Valais, fondée par les Burgundes, c'est dans un délicieux reliquaire orné de camées, de perles et de pierres fines, que nous retrouvons la même orfèvrerie à incrustations de grenats (voir la figure 19 ci-après); et cette fois, chose alors fort rare, l'objet lui-même porte l'indication du nom de ceux qui l'ont fait faire et de ceux qui l'ont fait : Théodoric, Nordoalaus ou Nordwald, etc., noms obscurs, il est vrai, mais bien caractéristiques de leur origine.

« Ceci est pour la Bourgogne transjurane. D'autres monuments de la même industrie ont été trouvés dans la Bourgogne cisjurane, entre autres le célèbre calice de Gourdon avec son plateau tout orné de grenats montés à jour, que l'on conserve aujourd'hui au Cabinet des antiques (fig. 20), et divers objets découverts à Charnay, dans la Côte-d'Or (fig. 21 *l*).

« A Pouhans en Champagne, dans ces vastes plaines où s'entrechoquèrent, au cinquième siècle, les Huns conduits par Attila et les Wisigoths sous le commandement de Théodoric, ce sont de magnifiques armes enrichies d'ornements en orfèvrerie d'or cloisonnée, avec incrustations de grenats et des bijoux du même travail, que les fouilles mettent à découvert (fig. 21). Et il se trouve que ces armes, que ces bijoux, par le style de leurs ornements, rappellent complètement les objets antérieurement trouvés à Tournai, dans le

d'un parfait connaisseur de tout ce qui touche à l'orfèvrerie antique et que, mieux que tout autre, il assigne au trésor dont nous nous occupons une place

tombeau de Childéric. Cette découverte du tombeau de Childéric, qui eut lieu en 1653, est la première en date parmi les trouvailles du même genre. Les objets dont elle se composait avaient, par eux-mêmes et par l'authenticité de leur provenance, une importance qui fixa immédiatement l'attention du monde savant. Ils furent, dès cette époque, soigneusement décrits, commentés, et ont servi depuis lors à contrôler une foule de découvertes subséquentes. Tout le monde a pu les voir de nos jours soit au Louvre, soit au Cabinet des antiques, qui les a longtemps possédés. L'orfèvrerie y occupe une large place (fig. 22). On y remarque une poignée



Fig. 15.
Couronne de Reccesvinthe.

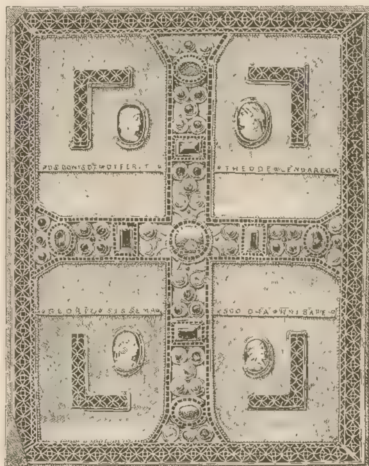


Fig. 17. — Évangéliaire de Théodelinde, à Monza.



Fig. 16.
Couronne de Svintilla.

d'épée et la garniture de son fourreau, une fibule, une agrafe ou boucle de ceinturon, un bracelet, une monture de bourse et bon nombre d'abeilles d'or, le tout incrusté de grenats, d'un travail absolument identique à celui des autres objets que je viens d'énumérer comme provenant des autres hordes plus ou moins barbares qui envahirent l'Europe occidentale.

« Enfin il n'est pas jusqu'à la Grande-Bretagne où l'on n'ait retrouvé, dans un grand nombre de sépultures anglo-saxonnes et comme dernier vestige de la domination de ces conquérants, de nombreux spécimens de cette même industrie, tels que bijoux d'or incrustés de grenats, etc. On en peut voir aujourd'hui dans presque toutes les grandes collections publiques ou privées de l'Angleterre, à Londres, à Édimbourg, à Oxford, à la galerie Mayer de Liverpool, etc. (fig. 23).

« Par contre, il est à remarquer que, parmi toutes les découvertes récentes, pas une seule jusqu'ici n'a fait rencontrer, dans l'Europe méridionale ou occidentale, aucun monument de l'industrie dont il s'agit antérieur à l'époque des grandes invasions. »

En esquissant à larges traits ce tableau saisissant de l'industrie somptuaire que pratiquaient très probablement les Barbares de race germanique, M. de Lasteyrie n'est entré que dans peu de détails; ayant plus spécialement en vue, dans ce livre, un public qui aurait peut-être trouvé oiseuse et fatigante l'indication de toutes les localités où l'on a découvert des bijoux à cloisonnage, relativement moins importants que les pièces signalées et décrites ici par lui, il s'est imposé de ne point parler des innombrables cimetières de l'Allemagne et des pays scandinaves, d'où

bien déterminée dans l'histoire des arts industriels. De plus, ces quelques pages, qui contiennent un exposé concis et lucide de la théorie dont l'auteur a été l'un

l'on a retiré des bagues, des fibules, des épingles et toute sorte de menue verroterie enchassée dans des cloisons qui ne sont pas toujours en or ni même en argent. Ce sont là cependant de nouvelles preuves péremptoires à l'appui de sa théorie. Le goût des bijoux cloisonnés était si répandu chez les anciens Germains, que les pauvres mêmes s'en faisaient fabriquer en cuivre, en bronze et en fer; aussi retrouve-t-on assez souvent, sur d'aussi humbles épaves du luxe antique des Barbares, les motifs plus ou moins dégénérés qui décorent les grands et beaux bijoux, les armes et les vases splendides, fabriqués jadis, avec de l'or et des pierres précieuses, pour l'usage des chefs et du culte.

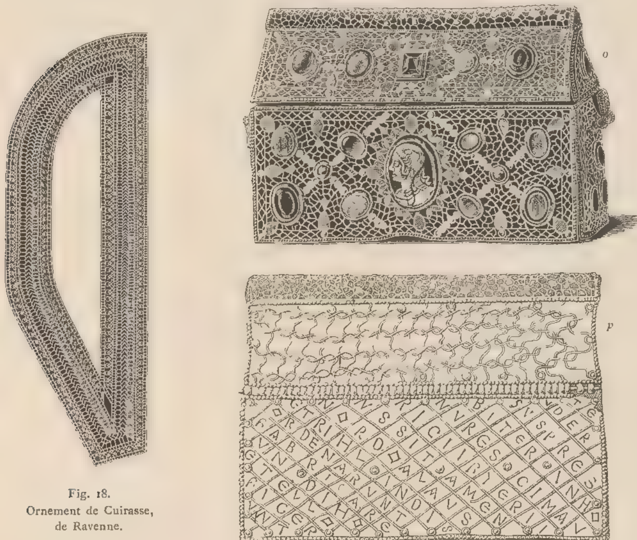


Fig. 18.
Ornement de Cuirasse,
de Ravenne.

Fig. 19. — Reliquaire de Saint-Maurice d'Agaune.

Les dessins que nous avons réunis et groupés dans les dernières pages (50-57) représentent, non seulement les pièces capitales que M. de Lasteyrie a citées, à savoir: *la Couronne de Novo-Tcherkask*, dont le premier il a donné un dessin réduit d'après les photographies que je lui avais envoyées *, la grande *Phalère de Sibérie*, la *Couronne de*

* *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'année* 1868. Séance du 27 novembre. Nous en extrayons les passages suivants (pp. 410-413): « M. de Lasteyrie donne lecture de la lettre suivante qu'il vient de recevoir de M. Odobesco, à qui l'Académie doit déjà d'intéressantes communications sur divers objets d'art antique trouvés dans les monts Karpathes :

« Le temps m'a manqué jusqu'ici pour rédiger les notes, assez nombreuses, que j'ai recueillies pendant une tournée dans le Nord. En dehors du Musée de Pesth que j'ai soigneusement visité, et où j'ai trouvé plusieurs bijoux inédits, offrant les caractères distinctifs de cet art qui n'est plus l'art byzantin, sans être encore l'art purement gothique, le Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg m'a offert une source inépuisable d'études sur l'industrie artistique des peuples barbares. En visitant la riche collection d'antiquités, dites scythiques ou sibériennes (collection où l'on compte les anciens bijoux et vases en or massif et en pierreries par centaines, et qui est bien distincte de celle du Bosphore Cimmérien), je me suis demandé comment il se fait que les antiquaires de l'Occident aient totalement négligé, jusqu'à ce jour, ces trésors de l'art ancien, amassés à Saint-Pétersbourg, depuis le temps de Pierre le Grand, de Catherine II, et que de nouvelles découvertes précieuses, faites en Sibérie et en Russie, sur les bords de l'Irtisch, de l'Obi, du Volga, du Don et du Dniéper, viennent enrichir presque chaque année? L'absence de publicité a évidemment produit en Russie le

des principaux promoteurs et l'un des défenseurs les plus autorisés, présentent en même temps un tableau habilement esquissé de cet art de l'*orfèvrerie cloisonnée*, qui est l'une des questions les plus intéressantes parmi celles que soulèvent les pièces du trésor de Pétrossa. C'est à ces titres divers que nous avons pris la

Reccesvinthe qu'il a reproduites aussi, celle de *Svintilla*, l'*Évangéliaire de Théodelinde*, le *Reliquaire de Saint-Maurice d'Agaune*, également figurés dans son volume, l'ornement de *Cuirasse de Ravenne*, les *Vases de Gourdon*, enfin les *Armes* et les *Bijoux de Pouan*, de *Charnay* et de *Tournai*, où l'on a découvert, en 1653, le tombeau du roi mérovingien Childéric Ier. Mais à ces objets, reproduits en majeure partie dans nos figures 11, 12 et 15 à 22, nous avons ajouté plusieurs bijoux à cloisonnage que l'auteur a à peine mentionnés; ceux-ci constituent trois groupes

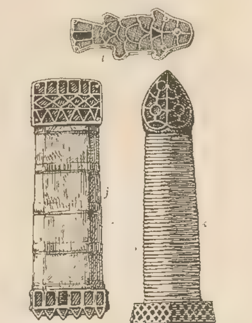


Fig. 21. — Objets de Pouan et de Charnay.

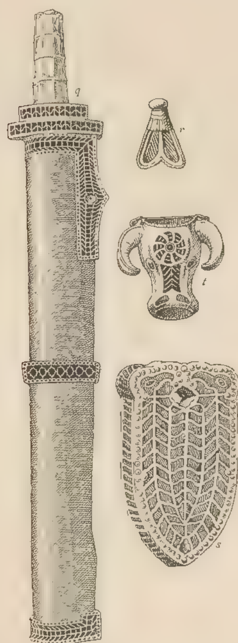


Fig. 22. — Armes et bijoux du tombeau de Childéric Ier.



Fig. 20. — Vases de Gourdon.

même résultat que chez nous, et l'on ignore la valeur archéologique de la collection scythique ou sibérienne, de même que l'on n'a longtemps attaché aucun prix à notre trésor de Pétrossa.

« Je n'ai certes pas la prétention de mettre en évidence tout ce que la collection de Russie révèle de notions intéressantes sur les peuples d'origines diverses (Scythes, Goths, Slaves, Finnois, Huns, Mongols, etc.) qui se sont succédé, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, dans les plaines qui bordent la mer Caspienne et qui y ont presque tous laissé des indices de leurs goûts et de leurs idées artistiques et religieuses dans ces pièces d'orfèvrerie que l'on a si heureusement réunies à l'Ermitage. C'est là un travail qui demande plus de connaissances que je n'en possède.

« Pour ma part, j'ai été vivement frappé par ce fait : qu'il a existé anciennement, dans tous les pays de l'Europe où les Barbares du Nord, et principalement les Germains, ont séjourné, un genre tout particulier d'orfèvrerie. Poursuivant cet art depuis la péninsule ibérique jusque sur les rives du bas Danube, je n'espérais guère pouvoir en ressaisir les traces même au delà de cet antique établissement des Goths en Europe, lorsque le hasard me fit trouver à l'Ermitage de grandes et belles pièces d'orfèvrerie cloisonnées,





liberté de les reproduire ici en note, tout en fournissant à l'appui de la théorie soutenue par l'éminent archéologue les images réduites de presque tous les monuments qu'il a cités ou qu'il a eus en vue. Le lecteur y trouvera l'avantage de s'initier dès à présent dans la connaissance de faits dont nous aurons souvent

dont les objets proviennent de régions différentes. L'un (fig. 13) contient des bijoux de la Crimée et de la Russie méridionale, première étape des Goths envahisseurs; dans le second (fig. 14), — abstraction faite des pièces à cloisons qui font partie du trésor de Pétrossa, — nous avons montré quelques-unes des trouvailles de la Dacie et de la Pannonie (Transylvanie, Banat de Témesvar et Hongrie); enfin dans le dernier groupe (fig. 23) on voit quelques spécimens des fibules, grandes et petites, des fermoirs et des garnitures d'armes que l'on rencontre si fréquemment dans les sépultures des Goths, des Germains et des Scandinaves, en Angleterre, en Normandie, dans les pays rhénans et jusqu'en Danemark, en Norvège et en Suède.

découvertes depuis plus d'un siècle sur les bords de la mer Caspienne. J'ai fait faire des photographies d'après les plus marquantes de ces pièces, qui n'ont jamais été publiées ni décrites, et je me propose d'en former un album, auquel je joindrai quelques modestes observations que je vous prierai de soumettre à la savante Compagnie, si toutefois vous les jugez dignes de cet honneur.

« De nouvelles indications sur les arts des peuples barbares, recueillies dans l'extrême orient de l'Europe et sur les confins de l'Asie (Hongrie, Roumanie et Russie), quelque incomplètes qu'elles soient, ne peuvent qu'augmenter la somme des connaissances si ingénieusement et si laborieusement acquises par les archéologues de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Danemark.

« Pour le moment, je glisse dans cette lettre, à titre d'épreuve ou d'avant-goût : — 1° la photographie (grandeur d'exécution) d'une grande fibule représentant un aigle en or cloisonné (les pierres, probablement des grenats et des turquoises, ont disparu) qui fait partie de la collection scythique de l'Ermitage, ancien fonds de Pierre le Grand, longtemps conservé à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (deux planches, réduct. dans la fig. 12). — 2° Celle d'une couronne ou bandeau en or et pierres fines, trouvée par les Cosaques près de Novotcherkask sur le Don, en 1864, avec un grand nombre d'autres bijoux et vases fort intéressants (l'une des épreuves est en grandeur d'exécution, l'autre est une réduction aux deux tiers, fig. 11) ».

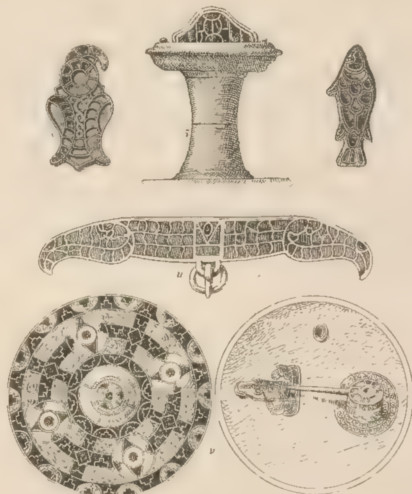


Fig. 23. — Bijoux francs, anglo-saxons et danois.

« A l'appui de cette communication, M. de Lasteyrie fait passer sous les yeux de l'Académie les photographies dont il est question à la fin de la lettre, en appelant particulièrement l'attention de ses confrères sur l'extrême analogie qui existe entre la fibule ici représentée et celle du trésor de Pétrossa exposée l'an dernier dans la section roumaine de l'Histoire du travail. L'une et l'autre figurent un oiseau aux ailes éployées en orfèvrerie d'or cloisonnée. Mais une particularité intéressante dans la fibule du Musée de l'Ermitage est que l'oiseau (un aigle sans doute) tient dans ses serres un animal terrassé où l'on peut reconnaître sans peine le bouquetin du Caucase. Ce même animal, ainsi que l'élan, se trouve encore plus clairement représenté à l'orle supérieur de la couronne trouvée à Novotcherkask. N'y a-t-il pas là comme un certificat d'origine de ces précieux bijoux ? L'élan, le bouquetin du Caucase, n'existaient pas en Grèce, tandis qu'ils étaient au contraire fort communs dans les pays occupés par les Barbares à qui semble due l'introduction en Europe de cette orfèvrerie *sui generis*. Après avoir remonté, ainsi qu'on a déjà pu le faire, grâce aux communications de M. Odobesco, de ses monuments épars dans l'Occident un peu partout où ont passé les Wisigoths, les Ostrogoths, les Lombards, les Francs, les Burgondes, jusqu'au point de départ de ces hordes d'envahisseurs dans les contrées danubiennes, n'est-il pas infiniment intéressant de trouver aujourd'hui des traces de cet art barbare aux confins mêmes de l'Asie, véritable berceau des peuples conquérants, qui le portèrent partout avec eux ?

« Un grand intérêt, dit en terminant M. de Lasteyrie, s'attache aux découvertes qui se font chaque jour dans cette voie si nouvellement ouverte aux investigations des érudits, l'archéologie venant ainsi, dans un parallélisme complet avec l'ethnographie et la linguistique, apporter son contingent de preuves à l'histoire des grandes migrations des peuples. »

à parler et que nos propres développements ne sauront jamais lui présenter d'une façon aussi agréable.

Si dans ce travail d'intérêt général, dû à la plume habile de M. de Lasteyrie, nous trouvons, non pas une description détaillée des bijoux et des vases de

Complétons ce coup d'œil d'ensemble jeté sur l'histoire de l'orfevrerie cloisonnée et sur les principaux produits qui nous en sont restés, par la nomenclature quelque peu détaillée des monuments représentés dans les figures que nous y avons jointes et que nous tâcherons de ranger dans un ordre à la fois géographique et ethnologique :

SCYTHIE SARMATIE CHERSONÈSE-TAURIQUE	*ALAINS* *ROXOLANS* *GOTHS* *OSTROGOTHS*	Fig. 11. Couronne de Novotcherkask.	Trouvée dans un tombeau près des embouchures du Don (Tanaïs). 1864
		Fig. 12. Phalère de Sibérie.	Trouvée dans un tumulus du grand désert sibérien à l'est de Tomsk. XVIII[e] siècle.
		Fig. 13. Bijoux de la Russie méridionale : *a* Bracelet en or et grenats.	Trouvé à Taman, en Crimée.
		b Fibule en or, grenats et nacre.	Trouvée dans la Russie méridionale (·
		c Fragment de plaque à cloisonnages	Idem
		d Pendeloque en forme de croissant.	Idem.
		Nous rappellerons ici, uniquement pour mémoire, les pièces	
DACIE PANNONIE NORIQUE RHÉTIE GAULES. GRANDE-SÉQUANNAISE LUGDUNAISE 1[re]	*VISIGOTHS* *GÉPIDES* *VANDALES* *SUÈVES* *RUGES* *BURGONDES*	Fig. 14. Bijoux de Dacie et Pannonie : *e)* Bague en or et grenats.	Trouvée à Cronstadt, en Transylvanie.
		f) Fibule en or et grenats.	Trouvée dans le Banat de Temesvar.
		g) Fibule en forme d'abeille	Idem.
		h) Bracelet en or et grenats.	Trouvé à Kalosca, en Hongrie. 1879.
		i) Portion d'un collier en or et grenats.	Idem
		Fig. 21. Armes de Pouan *j)* Épée. — *k* Scramasaxe	Trouvées à Pouan, près d'Arcis-sur-Aube, en Champagne. 1842.
		l Fibule en forme de poisson.	Trouvée à Charnay, en Bourgogne. 18[illegible].
		Fig. 20. Vases de Gourdon : *m* Plateau. *n)* Calice.	Trouvés à Gourdon, près de Chalon-sur-Saône, en Bourgogne. 1845.
		Fig. 19. Reliquaire de Saint Maurice d'Agaune. *o)* Côté des cloisonnages *p)* » » inscriptions.	Conservé dans l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, en Suisse. (Canton du Valais.)
ITALIE : ÉMILIE FLAMINIE LIGURIE	*HÉRULES* *LOMBARDS*	Fig. 18. Ornement de cuirasse.	Trouvé en creusant le canal Corsini, à Ravenne. 1854.
		Fig. 17. Évangéliaire de Théodelinde.	Conservé dans la cathédrale de Monza, près de Milan.
AQUITAINE ESPAGNE	*VISIGOTHS*	Fig. 15. Couronne de Recesvinthe	Trouvée à Guarrazar, près de Tolède, en Espagne. 1859.
		Fig. 16. Couronne de Suintila.	Idem. 1860.
GAULE SEPTENTRIONALE BELGIQUE GRANDE-BRETAGNE GERMANIE CHERSONÈSE-CIMBRIQUE	*ALLAMANS* *FRANCS* *SAXONS* *ANGLES* *NORMANDS*	Fig. 22. Armes et bijoux du tombeau de Childéric I : *q)* Épée. — *r* Abeille. *s)* Boucle. *t)* Fibule en tête de bœuf	Trouvés à Tournai, en Belgique 1653.
		Fig. 23. Bijoux francs, anglo-saxons et danois *u)* Fermoir d'Envermeu.	Trouvé à Envermeu, en Normandie. 1850.
		v Fibule de Kent.	Trouvée à Kingston Down, comté de Kent, en Angleterre. 1771
		x) Fibule en forme d'oiseau.	Trouvée à Xanten (Colonia Trajana, Castra vetera), Prusse-Rhénane.
		y) Fibule en forme de poisson.	Trouvée dans un tombeau à Freilaubersheim, Hesse-Rhénane 1873.
		z Pommeau d'épée à cloisonnages	Trouvé en Danemark.

Pétrossa, mais plutôt une classification raisonnée et méthodique, grâce à laquelle le trésor roumain est remis à la véritable place qu'il doit occuper dans les annales des peuples et des arts, l'ouvrage que nous avons encore à citer et qui probablement s'appesantira beaucoup plus sur les minuties techniques, nous menace de l'en déloger et même de rejeter son origine et sa fabrication bien loin, hors des limites de l'Europe barbare et civilisée.

En effet, M. de Linas, dans le premier volume d'une grande publication sur

Compte rendu de la Commis. impér. d'archéol. de Saint-Pétersbourg, 1861. Publiée, d'après mes photographies, par M. de Lasteyrie *Hist. de l'Orfèvrerie*, par M. de Linas *Origines de l'orfèv. cloison.* t. II, et dans mon mémoire *Cununa cea mare de la Novocercask. Bucarest*, 1878.	Se trouve au Musée Impérial de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.	Diam. : 0^{m},175.
Reproduction inexacte dans : Collinson, *Some account of certain Tartarian antiquities. (Archæologia. London*, 1773, t. II, p. 222, pl. XIV.) Publiée, d'après mes photographies, par M. de Linas, *op. cit.* et dans ma *Cununa etc.*	Idem	Haut. : 0^{m},18.
Clarke, *Travels*, t. II ; Waring, *Stone monuments*, et, d'après ma photographie, par M. de Linas, *op. cit.*	Idem.	Diam. : 0^{m},085 et 0^{m},07.
M. de Linas, *op. cit.*, d'après mes photographies et dans ma *Cununa.*	Idem.	Haut. : 0^{m},066.
M. de Linas, *op. cit.*, d'après mes photographies.	Idem.	Long. : 0^{m},06.
Idem.	Idem.	Haut. : 0^{m},03.
à cloisonnage qui font partie du trésor de Pétrossa. 1837.	Musée National de Bucarest.	
Archœologiai Ertesitö de Budapest, 1869. — J. Hampel, *Goldfund von Nagy-Szent-Miklos*, 1886.	Propriété de M. Geza Karacs, à Szegedin.	Diam. : 0^{m},012.
D'après un dessin fait au	Musée National de Budapest. (Collection Jancowitz.)	Haut. : 0^{m},03.
Idem.	Idem.	Long. : 0^{m},065.
J. Arneth, *Der Fund von Gold- und Silber-Gegenstände auf der Puszta Bakod bei Kalocsa in Ungarn. (Mittheil. der K. K. Central-Commission. Wien*, 1860.)	Musée National de Budapest.	Diam. : 0^{m},08
Idem.	Idem.	Long. : 0^{m},34 tout le collier.
Peigné-Delacourt, *Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila. Paris*, 1860.	Musée de Troyes.	Épée, long. : 0^{m}80. Scramasaxe, long : 0^{m},45.
Baudot, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne. Dijon*, 1860.	Musée de Dijon.	Haut. : 0^{m},04.
Rossignol, *Lettres à M. le comte de Salvandy*, 1846. — Labarte, *Histoire des arts industriels*, t. II. Orfèvrerie. — Chabouillet, *Catalog. raison.*	Cabinet des Médailles de Paris.	Plateau, long. : 0^{m},19. Calice, haut. : 0^{m},075.
De Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du IVe au Xe s. dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion.* — Ed. Aubert, *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune.*	Abbaye de St. Maurice d'Agaune.	Long. : 0^{m},688. Prof. : 0^{m},315. Haut. : 0^{m},42[illegible].
Zabberoni, *Relazione sulle scavi fatte nel 1854. Ravenne*, 1871. — Rahn, *Ravenna*, 1868. — Reproduit d'après un dessin de M. F. de Lasteyrie.	Musée de Ravenne.	Haut. : 0^{m},24.
Frisi, *Memorie Storiche di Monza e sua corte*, 1794. — Fr. Bock, *Die Kleinodien des heil. Römischen Reichs.*	Cathédrale de Monza.	Haut. : 0^{m},34. Larg. : 0^{m},26.
F. de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar*, 1860.	Musée de l'hôtel Cluny à Paris.	Diam. : 0^{m},21.
J. Amador de los Rios, *El arte latino bizantino. Madrid*, 1861. — *Museo Español de Antiguidades*, III, 1874.	Armeria Real de Madrid.	Diam. : 0^{m},21.
J. J. Chifflet, *Anastasis Childerici I*, 1655. — L'abbé Cochet, *Le tombeau de Childéric I*, 1859.	Cabinet des Médailles de Paris : *l'épée* et *l'abeille. La boucle* et *la fibule* ont été volées et détruites en 1831.	Les pommeau et garde de l'épée, long. : 0^{m},21. Abeille, long. : 0^{m},0017. Boucle, haut. : 0^{m},075. Fibule, haut. : 0^{m},055.
L'abbé Cochet, *La Normandie souterraine*, 1855.	Musée de Rouen.	Larg. : 0^{m},12.
Bryan-Fausset, *Inventorium sepulchrale*, édit. by Roach Smith.	British Museum à Londres.	Diam. : 0^{m},08.
Houben und Fiedler, *Die Denkmäler von Castra Vetera.*	Collection Houben à Xanten.	Diam. : 0^{m},047.
L. Lindenschmidt, *Alterth. uns. heidn. Vorzeit*, III, 4, 6, 10.	Musée central de Mayence.	Long. : 0^{m},05.
D'après un dessin fait à Copenhague, en 1868. Épée en fer dont le pommeau, garni d'or et d'argent, est surmonté d'un ornement en verroterie rouge cloisonnée.	Appartenant à M. Bech, veneur de S. M. le Roi de Danemark.	Diam. : environ 0^{m},09.

les *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, à laquelle il donne toute son attention depuis plusieurs années, promet de décrire soigneusement, en son lieu, le trésor de Pétrossa; mais, en attendant, il range déjà parmi les bijoux à cloisonnage confectionnés sous les dynasties parthes des Arsacides et des Sassanides les «deux tasses à anses (XI et XII), les quatre fibules (VII, VIII, IX et X) et le gorgeret (VI) de ce trésor, tous objets en or, cristal de roche et pierres fines, montés à jour et ornés de cloisonnages ou d'incrustations sur paillons et mastic résineux». C'est au sujet de ces joyaux qu'il ajoute ces mots : «J'avais toujours cru, sans oser néanmoins prononcer en dernier ressort, que la majeure partie du trésor de Pétrossa était asiatique; je n'ai pas changé d'avis, et je vais développer mes premières conclusions en cherchant à démontrer que les pièces gemmées de ce trésor proviennent de l'Iran sassanide; certains détails qui m'avaient échappé en 1867 et des analogies nouvelles serviront de base à mon appréciation[1].»

A la suite des développements qu'il consacre aux huit pièces citées plus haut, l'auteur fait toutefois ses réserves, en déclarant «qu'en archéologie, comme en toute autre science, présomption n'est pas certitude, et qu'il attend, qu'il désire même que son opinion, émise d'ailleurs sans système préconçu, soit rigoureusement discutée». Nous verrons avec plaisir M. de Linas, apporter de nouvelles appréciations, plus décisives et plus explicites, dans le troisième volume qu'il nous promet.

Je me borne, pour le moment, à signaler ces ouvrages; ils représentent chacun un ordre d'idées différentes, un système de classification spécial, d'après lesquels le trésor de Pétrossa se composerait, du moins en partie, soit de produits dûs à l'industrie métallurgique des anciens Goths, soit de vases et de bijoux fabriqués dans les ateliers de l'empire byzantin, soit enfin de dépouilles somptueuses arrachées à l'Asie centrale et importées en Europe. Je ne compte m'engager dans la discussion de ces opinions divergentes qu'après avoir minutieusement examiné et décrit les pièces du litige. Aussi, avant de passer outre, vais-je reprendre et achever le récit des vicissitudes que le trésor du Musée de Bucarest eut encore à subir.

[1] Charles de Linas, *les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Recherches sur les divers genres d'incrustation, de joaillerie et l'art des métaux précieux. Arras et Paris*, 1877; 1 vol. in-8°, Tome Ier, chap. IV, 3. *Les Arsacides et les Sassanides* (pp. 232-242). En dehors des gravures sur bois qu'il a empruntées à la publication du Dr Bock, l'auteur donne quatre planches spéciales, dont l'une représente la «grande coupe de Pétrossa», c'est-à-dire la corbeille octogone (XI), dans une restitution peu satisfaisante; la seconde, cette même corbeille dans l'état où elle était en 1867; la troisième, la petite fibule (X), en grandeur naturelle; et enfin la dernière, la grande fibule (VII), l'une des moyennes (VIII), un fragment du gorgerin restauré (VI) et «un fragment de bandeau» qui appartient sans doute à l'anse plate de la corbeille dodécagone (XII).



Après être resté au Musée de South-Kensington, à Londres, jusqu'en mai 1868, il rentra alors à Bucarest et revint occuper sa place dans la vitrine monumentale qui devait le préserver de désastres ultérieurs. Cependant, à partir de ce moment, il fut encore déplacé à trois autres reprises, mais chaque fois dans des circonstances tout à fait différentes. La première fois, ce fut pour être transporté et montré, en 1872, à l'Exposition universelle de Vienne, où il ne donna lieu à aucune nouvelle observation. Mais, la deuxième fois, son déplacement se fit dans des circonstances réellement étranges et bien plus périlleuses pour lui. Il courut alors le risque d'être perdu à tout jamais, risque auquel il n'avait échappé qu'en partie lorsque, trente-sept ans auparavant, il était tombé entre les mains de l'Albanais Vérussi.

En effet, dans la nuit du 2 décembre (20 novembre vieux style) 1875, toutes les pièces disparurent du Musée, enlevées par un malfaiteur aussi adroit qu'audacieux. Depuis leur retour de Vienne, en 1872, elles se trouvaient de nouveau rangées dans le meuble fabriqué à Paris et agencé, comme nous l'avons dit, de façon à ce que la vitrine carrée, en fer et en glaces, qui contenait les bijoux rentrât par un mouvement de manivelle dans l'intérieur d'un coffre de sûreté massif et solide; toutefois, au Musée de Bucarest, on négligeait malheureusement de prendre chaque soir cette dernière précaution. Profitant de cette regrettable incurie, un ancien séminariste, du nom de Pantazesco, âgé de vingt et un ans seulement, mais déjà condamné plusieurs fois pour vol, conçut le projet téméraire de soustraire les précieux objets et de se les approprier. Au moyen d'une fausse clef qu'il s'était procurée, il pénétra, la veille au soir, dans la Bibliothèque du Sénat, provisoirement installée au premier étage du palais de l'Université et occupant une salle qui se trouve située juste au-dessus de celle où était déposé le trésor. La nuit venue, Pantazesco pratiqua, avec une petite scie dont il s'était muni, une ouverture carrée dans le parquet de la Bibliothèque, et par conséquent aussi dans le plafond du Musée. Un temps d'hiver fort orageux et des volets de fer bien clos mirent sa longue opération criminelle à l'abri de toute surprise, à tel point que la sentinelle qui veillait dans la galerie attenante au Musée n'entendit ni ne vit rien. Par l'ouverture patiemment pratiquée, le voleur se laissa glisser, au moyen d'une corde, dans la pièce inférieure; il détacha facilement, avec un couteau, les châssis de la vitrine, saisit les douze pièces d'orfèvrerie, les broya et les aplatit autant que possible; puis, enlevant sa culotte, il les entassa dans ce bissac improvisé, autour duquel il assujettit le bout de la corde. Ayant ainsi préparé son butin, il remonta dans la Bibliothèque par la

même voie aérienne; — au Séminaire, on le voit, il avait profité des exercices de gymnastique beaucoup plus que des leçons de discipline; — puis, il tira à lui la corde avec sa charge, la déballa, se rhabilla et cacha tant bien que mal dans ses poches et sous ses vêtements tous les objets volés.

Avant l'aube, il sortit par une porte latérale du palais de l'Université, sans être vu de personne. A quelques pas de là, comme la corbeille dodécagone, grâce à son armature de bronze, le gênait par son volume, il s'en débarrassa en la jetant dans la neige. Quelques heures plus tard, l'un des professeurs de l'Université, arrivant à son cours, trouva cette pièce dans la rue et la rapporta tout consterné au Musée. Cela donna aussitôt l'éveil.

L'émoi fut grand dans Bucarest à la nouvelle de la disparition du trésor. On prit aussitôt toutes les mesures de police nécessaires pour arrêter le trafic ou la destruction des objets par la fonte. Des gravures, préparées depuis quelque temps pour une édition roumaine, que je projetais de publier, de ma *Notice* sur le trésor [1], furent répandues dans tout le pays, afin de faire reconnaître et découvrir les joyaux. A ce moment, certains journaux de l'opposition trouvèrent dans ce vol matière à récriminer contre le gouvernement en général et me reprochèrent même, à moi, d'avoir trop révélé au public la valeur du trésor et d'avoir excité ainsi les convoitises. C'étaient, du reste, des accusations dans le genre de celles que l'on m'avait déjà adressées, quelques années auparavant, lorsque, sur ma proposition, le trésor avait été transporté et exposé à Paris et à Londres. Déjà alors, en raison de ce fait, certains journaux avaient répété que ces objets de grand prix étaient perdus pour la Roumanie, et vendus à la France ou à l'Angleterre, ou bien même arbitrairement retenus par ces deux pays.

Néanmoins, après avoir couru, en 1875, des dangers plus réels que les catastrophes invraisemblables imaginées par la malveillance, le trésor de Pétrossa devait rentrer cette fois encore au Musée de Bucarest, non pourtant sans avoir

[1] Toutes les gravures sur bois, qui dans le présent ouvrage représentent les pièces du trésor, avaient été tirées à Bucarest, en 1874, sur vingt planches in-folio, dans le but d'accompagner un texte roumain, qui ne devait être que la traduction de la partie de ma *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*, consacrée au *Trésor de Pétrossa*. Ce projet n'a été réalisé qu'en ce qui concerne le tirage des vingt planches, lesquelles ont été imprimées dans l'ordre suivant : I. Les deux anneaux (II et III), 5 pièces. — II. Le grand plateau (I), 4 pièces. — III. La patère (V), 1 pièce. — IV. *Idem*, 4 pièces. — V. *Idem*, détails, 25 pièces. — VI. L'aiguière (IV), 4 pièces. — VII. *Idem*, 6 pièces. — VIII. Le hausse-col (VI), 4 pièces. — IX. La grande fibule (VII), 3 pièces. — X. Les deux fibules moyennes (VIII et IX), 3 pièces. — XI. Détails des trois fibules précédentes, 5 pièces. — XII. La petite fibule (X), 3 pièces. — XIII. La corbeille octogone (XI), 2 pièces. — XIV. La corbeille dodécagone (XII), 3 pièces. — XV. Détails divers des pièces précédentes, 12 pièces. — XVI. Grenats et cristaux tombés des différentes pièces du trésor. — A. Vue du mont Istritza. — B. Vue de Pétrossa. — C et D. Plans de Pétrossa et des environs, 2 pièces. Ces planches, restées dans les dépôts du Ministère de l'Instruction publique à Bucarest, n'ont jamais été mises en vente.

subi des dégâts nouveaux et presque irréparables. Pantazesco avait confié un petit morceau d'or triangulaire, détaché de l'une des quatre pièces du grand plateau, ainsi que l'anneau qui portait une inscription, à un orfèvre son ami et son complice. La police, qui surveillait de près cet industriel mal famé, ayant fait bientôt après une descente chez lui, découvrit qu'il était impliqué dans cette affaire. On ne tarda pas à retrouver alors tous les autres objets du trésor dans l'appartement même qu'habitait Pantazesco; ce hardi mais imprudent voleur les avait tout simplement cachés dans la caisse de résonance de son piano [1]. Malheureusement presque tous les joyaux étaient plus abîmés qu'ils ne l'avaient jamais été; le travail de restauration si habilement fait à Paris n'avait plus laissé aucune trace. Nous venons de dire que le voleur avait détaché du grand plateau un petit fragment qui a été fondu au creuset; c'eût été peu de chose, si les deux complices n'avaient pas eu la déplorable idée de couper l'anneau à inscription juste au milieu des caractères qui y étaient gravés et, par là, d'en faire disparaître et d'en altérer quelques-uns; de plus, ils détruisirent les deux extrémités de ce même anneau et le réduisirent à deux tronçons.

A part ces dégâts commis de concert avec l'orfèvre, Pantazesco avait broyé et aplati toutes les pièces les plus fragiles, telles que l'aiguière (IV), le hausse-col (VI), la grande phalère (VII), les deux fibules moyennes (VIII et IX), enfin la corbeille octogone (XI), qu'il avait désarticulée et réduite en fragments. C'est dans cet état qu'on fit réintégrer les pièces du trésor de Pétrossa au Musée de Bucarest, dès les premiers jours de février 1876. En les voyant, on se demandait s'il serait possible dorénavant de leur rendre au moins l'aspect qu'elles avaient eu avant 1867. Toujours est-il qu'elles restèrent un assez grand nombre d'années sans qu'aucune tentative fût faite dans ce sens.

Du reste, le trésor de Pétrossa était destiné à un nouveau déplacement. Les épaves de l'attentat brutal de Pantazesco gisaient encore amoncelées dans la vitrine qui n'avait pas su les défendre, lorsqu'un dernier et terrible péril vint les y menacer et les en faire sortir en toute hâte. Dans la nuit du 4 au 5 avril de l'année 1884, un violent incendie éclata dans l'aile du palais de l'Université, dont le Musée national d'Antiquités occupe, comme nous l'avons dit, le rez-de-chaussée, et en consuma toute la toiture. On n'eut cependant à déplorer la perte d'aucun

[1] Le procès intenté à Pantazesco et à son complice a été jugé par le tribunal correctionnel de Bucarest dans le courant du mois de mai 1876. Le premier de ces coupables fut condamné à six ans de réclusion et sept ans de surveillance. Après plusieurs essais d'évasion, plus audacieux les uns que les autres, il a été dernièrement tué par une sentinelle qui l'avait surpris dans une nouvelle tentative de fuite, au moment où il s'échappait de la prison de Cozia, dans laquelle il subissait sa peine.

des restes du trésor que l'on s'était empressé d'enlever pour les renfermer dans un coffre de sûreté à la Caisse des dépôts et consignations.

On les en a retirés bientôt après, mais plus désagrégés, plus morcelés, plus fragmentés peut-être qu'ils ne l'avaient été même au sortir des cachettes agrestes où, il y a presque cinquante ans, Vérussi et son associé les avaient entassés sous le pont du Câlneu.

Un artiste berlinois était venu à Bucarest, tout exprès pour en prendre les moules et en faire des reproductions en métal. Dans l'état où il les a trouvés, il a dû sans doute se guider bien souvent, pour son travail de restitution, sur les dessins qui avaient été exécutés antérieurement à cette série fatale de désastres. Néanmoins, ces débris, tels quels, ont été rendus au Musée public de Bucarest. Tout détraqués, disloqués et pour ainsi dire pantelants, la *Poule d'or* et ses *poussins,* leurs *patènes,* leur *burette,* leurs *bandeaux* et leurs *bénitiers* ont été de nouveau accrochés, non sans difficulté, autour du support pyramidal qui garnit l'intérieur de leur grande vitrine. On les y a vus pendant quelque temps, gisant pêle-mêle, bien déchus, hélas, de l'habile agencement sous lequel les belles pièces du trésor avaient magnifiquement inauguré ce meuble, en 1867, à Paris. Toutefois, le gouvernement roumain a senti bientôt qu'il n'était pas de sa dignité d'abandonner plus longtemps dans cet état de délabrement l'ornement capital du Musée de Bucarest, ni de négliger à tel point cette collection sans pareille qui, mieux conservée et plus convenablement présentée, eût fait honneur aux plus riches Cabinets d'antiquités des grandes capitales. La tentative faite par un artiste mouleur adroit et expérimenté, avait parfaitement réussi à produire des fac-similés de tous ces objets remis en bon état. Il n'était donc pas tout à fait impossible de les soumettre eux-mêmes à des essais de restauration qui auraient sans doute le même succès que ceux faits à Paris. C'est dans l'intention de réaliser ce projet louable que l'on a fait venir à Bucarest ce même artiste, attaché aux musées royaux de Berlin. Il y a exécuté ce travail délicat aussi bien que faire se peut; il a redressé les pièces successivement endommagées, d'abord par le recéleur de 1838 et puis par le voleur de 1875[1]. Rendu à son intégrité relative, le trésor de Pétrossa va jouir sans doute d'un regain d'intérêt. La *Poule et ses Poussins d'or* renaîtront dans une éclosion nouvelle. Puissent-ils du moins être arrivés au bout de leurs infortunes!

[1] Sans nous y engager d'avance, nous pensons qu'il nous sera possible de joindre à cet ouvrage une série de représentations phototypiques des bijoux et des vases restaurés à nouveau.

Il résulte des vicissitudes de toute sorte que le trésor de Pétrossa eut à subir, des dangers qu'il courut à diverses reprises, aussi bien que de sa valeur archéologique elle-même, qu'un travail soigneux, qu'une publication aussi complète que possible s'impose de plus en plus comme une nécessité impérieuse. Il importe donc de consigner au plus tôt les conditions précises dans lesquelles la découverte a eu lieu; de constater scrupuleusement l'état des pièces, lors de leur recouvrement, et ce qu'elles ont eu à supporter depuis; de donner une description très exacte et très minutieuse des joyaux, et enfin de les représenter dans des gravures fidèles. Mis à la portée du public, ces dessins renseigneront amplement les savants de tous les pays sur ces objets qu'ils ne peuvent voir en réalité, et, en cas de nouvelles et plus graves calamités survenant au trésor, ils révéleront ces restes précieux de l'antique orfèvrerie aux hommes de science, aux artistes et aux curieux de l'avenir.

J'ai déjà expliqué comment la visite du chanoine Fr. Bock à Bucarest et les ingénieuses hypothèses de M. Neumeister m'avaient attiré tout d'abord vers l'étude du trésor. Il y a maintenant plus de vingt-cinq ans que je m'en occupe, lui consacrant mes plus agréables loisirs, fouillant et compulsant les livres où il est question de l'application des arts à la fabrication des métaux dans les temps anciens, explorant les musées de l'Europe pour y découvrir des objets qui rappellent ceux dont je suis préoccupé, consultant les hommes de science qui pouvaient me prêter leurs lumières dans ces recherches, causant avec tous ceux qui s'y intéressent, et, partout et toujours, recueillant des notes, des renseignements, des avis, des dessins.

L'examen des objets en eux-mêmes, l'analyse des dépositions faites par les inventeurs du trésor, les rapprochements avec des pièces analogues fournies par les publications et les collections de l'étranger, tous ces éléments réunis m'ont aidé à recomposer la plupart de ces pièces artistiques, d'abord par la pensée, puis aussi par le pinceau, dans leur état originel. Je ne prétends pas avoir toujours réussi dans mes tentatives de restitution; mais je crois que ces recherches, renforcées par les connaissances technologiques que j'ai pu gagner dans la lecture des écrivains spéciaux de l'antiquité et de notre temps, aussi bien que dans l'étude des monuments anciens, m'ont amené à préciser en quelque sorte l'époque et le style auxquels se rattachent les bijoux de Pétrossa. Enfin, les données de l'histoire et de la géographie sur les régions situées vers les embouchures du Danube et sur les peuples de toutes origines qui s'y sont rencontrés, m'ont apporté elles-mêmes des secours nouveaux lorsque, à la suite des

investigations antérieures, je leur ai demandé, à mon tour, d'expliquer d'une façon plus précise la présence de ce trésor en Roumanie.

Cet examen de tout ce qui pouvait avoir un rapport quelconque avec le sujet qui m'intéressait m'a donné l'occasion de faire, non pas des découvertes, mais quelques précieuses constatations, parmi lesquelles je compte en première ligne l'intérêt que j'ai eu la bonne fortune d'attirer sur certaines antiquités en or d'origine scythique; depuis trop longtemps déjà, elles gisaient presque ignorées parmi les richesses inappréciables du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg[1]. En les signalant au monde savant, j'avais surtout le désir d'élargir autant que possible le cadre dans lequel je me proposais constamment de présenter un jour l'objet de mes études persévérantes, le beau trésor du Musée de Bucarest.

Mais, avant de trouver une occasion propice pour livrer à la publicité ce laborieux travail dans son ensemble, j'en ai déjà confié quelques fragments à des écrits que j'ai successivement fait paraître en langue roumaine[2]. Néanmoins tous ces extraits réunis sont loin de constituer une étude complète, telle que j'ai toujours eu l'ambition d'en présenter une au public.

Je dois dire, de plus, que toutes les fois qu'à de fréquents intervalles j'ai eu l'occasion de reprendre une partie quelconque de ce travail pour la revoir, j'ai toujours trouvé de nouvelles remarques à faire, de nouveaux détails à ajouter, des rapports nouveaux à signaler. Ce développement incessant du cercle, en apparence restreint, où je voulais limiter mes observations, n'était pas de nature à accélérer mon œuvre. Plus j'y travaillais, plus je me sentais enclin à en différer

[1] Rappelons que M. F. de Lasteyrie a fait à ce sujet, dans la séance du 27 novembre 1868 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, la communication qui est publiée plus haut en extraits (pp. 55-57, en note). M. de Linas constate également ce fait dans son ouvrage sur les *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Paris et Arras*, 1878, tome II, p. 25.

[2] Sans insister sur la conférence non publiée où j'ai parlé du trésor de Pétrossa, en 1874, dans la salle de l'Athénée à Bucarest, ni sur les leçons orales que j'ai consacrées à ces antiquités dans ma chaire d'archéologie, à la Faculté des Lettres de cette ville, en 1878, je mentionnerai les passages où j'ai traité quelques-uns des points touchant le trésor, dans mes ouvrages suivants : *Istoria Archeologiei. Partea I. Anticitatea si Renascerea; Prelegeri tinute la Facultatea de Litere din Bucuresci. Bucuresci*, 1877. 1 vol. in-18°. Lectiunea XIV, pp. 686 et sq. — *Cununa cea mare din Thesaurulu de la Novocerkask, cu privintie asupra unor giuvelle scythice din Museulu Ermitagiului de la St Petersburgu. Bucuresci*, 1879. 1 vol. in-4°. (Extras din *Annal. Societ. Academ. Române.* Tom. XI, sect. II, sessiun. 1877, pp. 72 et sq.) — Dans la : *Columna lui Traian, revista mensuala pentru Istoria, Linguistica si Psicologia poporana; director B. P. Hasdeu.* Anul VII, noua seria, tom. I, 1876, et Anul VIII, noua seria, tom. II, 1877, j'ai fait paraître les articles suivants : *Studie asupra Tesaurului de la Petrosa. Istoria descoperirei* (pp. 503-521, novemb. 1876); — *Tava* (pp. 529-537, decemb. 1876); — *Veriga simplâ* (pp. 11-25, ianuar. 1877); — *Veriga cu inscriptiune, Armilla* (pp. 108-134, mart. 1877).

Dès l'année 1866, un journal français de Bucarest, *la Voix de la Roumanie*, n° 30, du 14 juin, avait imprimé l'*Introduction* et la partie *bibliographique* du mémoire que j'avais lu, l'année précédente, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris, sous le titre de : *Notice sur le Trésor de Pétrossa, découvert en Roumanie et conservé au Musée national de Bucarest.*



l'achèvement; de façon que, malgré tout mon désir de faire paraître le plus tôt possible une grande publication spéciale sur l'entier trésor de Pétrossa, je n'ai jamais eu qu'à me louer de n'avoir pas mis trop de hâte à rassembler en un seul tout cette série d'études partielles. J'ajouterai même, sans peine, que je me suis toujours senti compensé par le nouveau contingent d'études que je pouvais y apporter, des obstacles de toute sorte qui, à maintes reprises, ont compromis, entravé et retardé l'apparition de mon œuvre.

Ce n'est pas à dire que je prétende être à cette heure en mesure de donner tous les éclaircissements qu'il est possible et nécessaire de fournir sur ces antiquités. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai épargné aucune recherche, aucune peine, aucun soin pour élucider, autant qu'il a été en mon pouvoir, les nombreuses questions qui s'y rattachent. A cet effet, j'ai dû porter mon attention sur des études très éparses et très variées; non seulement j'ai demandé aux monuments et aux écrivains de l'antiquité grecque et romaine les renseignements qu'ils livrent, du reste, en si grande abondance à l'archéologie moderne; non seulement j'ai recueilli avec soin dans les écrits et sur de rares débris existants, les épaves des arts industriels qui se pratiquaient dans l'Orient antique; mais, porté par la nature même de mon sujet, je me suis vu forcé d'aborder, non sans défiance, je l'avoue, les régions quelque peu nébuleuses et encore mal assurées de la philologie, de la poésie et de la mythologie de ces nations à demi barbares qui ont habité jadis les contrées situées au nord de l'Europe.

Dans chacune de ces branches diverses, je ne me suis pas contenté de prendre uniquement des informations écrites ou littéraires; j'ai tenu à beaucoup voir par moi-même, à fouiller les musées dans leurs recoins les moins recherchés par les admirateurs exclusifs de l'art classique et par les fervents adeptes des conceptions esthétiques du moyen âge. Je crois avoir gagné dans ces explorations, toujours intéressantes, plus d'un point de comparaison curieux et instructif.

Bref, muni d'un si pesant bagage, je n'ai plus hésité à braver résolûment les périls que les croyances superstitieuses du peuple roumain signalent à tous ceux qui osent scruter les mystères des trésors. Mais, au moment de livrer sans réserve à la critique la plus sévère cet ouvrage, au courant duquel j'ai eu l'audace de troubler souvent la merveilleuse *Poule aux poussins d'or* dans le nid paisible où l'indifférence publique l'a si longtemps délaissée, je nourris encore l'espoir de n'avoir pas encouru le ressentiment fatal de cette couvée mythique et parfois décevante, dont l'ignorance craintive du paysan des Carpathes a fait un véritable épouvantail. Tout au contraire de ceux qui ont visé à son recel, à sa

disparition et à sa ruine, je ne pense pas lui avoir fait grand tort en mettant une certaine obstination à la présenter au grand jour et à tirer d'elle, pour notre archéologie nationale, un aussi heureux augure que fut celui de la poule éclatante de blancheur, *gallina conspicui candoris*, pour la race des Césars.

Dans la présente publication, mes efforts tendent précisément à présenter sous un jour moins ténébreux l'objet de cette inestimable trouvaille et à faire sentir à mes compatriotes, comme au public éclairé de l'étranger, que la valeur du trésor de Pétrossa ne consiste pas seulement dans le poids considérable de l'or qui le compose, mais surtout dans la rareté de ces précieux monuments, seules et uniques épaves de l'époque la plus troublée et la plus obscure dans les annales du pays qui nous les a conservées.



Fig. 24. — Vitrine du Trésor de Pétrossa, au Musée de Bucarest.

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION

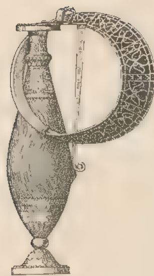
DU TRÉSOR DE PÉTROSSA



DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DU TRÉSOR DE PÉTROSSA

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES



Pour faire connaître dans ses détails les plus minutieux le magnifique trésor d'orfèvrerie trouvé à Pétrossa, nous consacrerons la deuxième partie de ce travail à la description, aussi exacte et aussi complète que possible, des diverses pièces qui le composent. Ce sera aussi la partie la plus étendue de notre travail. En effet, nous chercherons à ne rien négliger de ce qui peut intéresser le lecteur et à lui donner les informations de toute nature qui sont venues à notre connaissance; c'est dans ce but même que, en dehors des faits que nous auront fournis nos propres observations, nous comptons reproduire fidèlement tout ce que les trois écrivains déjà cités au cours de l'historique du trésor, à savoir les archéologues français, anglais et allemand, MM. de Linas, Soden Smith et Fr. Bock, ont dit au sujet de chacun des objets qu'ils ont eu l'occasion d'étudier et qu'ils ont décrits pièces en mains.

Mais ces trois auteurs se sont crus d'autant moins obligés de ranger les douze pièces encore existantes dans un ordre identique et strictement déterminé, que rien, en somme, dans la nature de ces objets n'impose un pareil ordre.

Par scrupule, nous avons toutefois essayé d'établir dans la nomenclature des pièces du trésor une classification plus ou moins raisonnée, et nous n'y avons réussi que d'une façon très superficielle et sans résultat pratique pour la clarté et la précision des matières que nous avons à traiter.

Nous nous sommes demandé s'il n'était pas possible de reconnaître parmi les objets que nous avons à étudier une sorte de gradation chronologique qui permette de constater en eux le développement progressif ou la décadence de plus en plus accentuée d'un art particulier. Si les indices apparents d'une succession incontestable s'étaient manifestés d'une façon quelconque dans ces bijoux et dans ces vases, nous n'aurions pas hésité un instant à suivre les traces que nous auraient indiquées ces jalons révélateurs. Mais, en l'absence de preuves suffisantes, nous avons pensé que c'eût été agir prématurément que d'échafauder, dès les premiers mots, notre description du trésor sur une des conséquences mêmes que nous espérons tirer d'une analyse scrupuleuse et impartiale. Nous avons donc préféré ne nous laisser influencer par aucun système préconçu.

On a déjà pu se rendre compte du genre de classification auquel nous nous sommes borné, lorsque nous avons énuméré les pièces que les autorités roumaines avaient retrouvées en 1838, et puis aussi celles dont nous n'avons connaissance que d'après les dépositions de leurs inventeurs primitifs. On a vu que deux modes pouvaient être suivis dans la répartition générale de ces pièces, soit qu'on divisât les richesses de la trouvaille d'après l'usage auquel les objets ont dû servir, soit qu'on les envisageât au point de vue de la matière qui les compose et du genre de fabrication qui lui a été appliqué.

Le premier mode répartit le contenu du trésor en vases de table ou d'autel et en bijoux servant à parer le corps. Il existait, en effet, dans la découverte de Pétrossa, des objets appartenant à ces deux catégories : ainsi il paraît évident que les deux patères, les deux aiguières, les deux corbeilles ajourées et le grand plateau rond étaient employés comme des ustensiles dans les somptueux festins d'une table royale ou dans l'office pompeux d'un autel dressé en l'honneur de quelque divinité; c'étaient peut-être des ornements très riches, que l'on étalait les jours de grande fête ou dans les cérémonies mystiques du culte païen. D'un autre côté, il n'est pas moins probable que le hausse-col, la phalère pectorale, les deux paires de fibules d'inégales dimensions, les nombreux bandeaux et bracelets, parmi



VII. LA GRANDE FIBULE *PHALERAE PECTORALES*

Vue de face et de profil

Etat actuel

Héliog. Dujardin

lesquels on peut compter même les anneaux simples, rehaussaient le costume d'apparat d'un chef, roi ou plutôt grand-prêtre. Dans tous les cas, ce n'étaient ni des objets de toilette féminine, ni l'armure d'un jour de bataille, car il est à remarquer que tous ces bijoux sont trop volumineux pour être portés par une femme, et qu'il n'y avait parmi eux aucune des armes de luxe inhérentes au faste d'un guerrier.

Le second mode de classification nous donne, d'un côté, des pièces en or simple, avec ou sans ciselure, et de l'autre, des pièces également en or, mais décorées de pierreries et de cristaux. Nous nous en sommes tenu à ce dernier mode, comme nous semblant le plus simple des deux; cependant il est juste d'ajouter que le rang accordé par nous à chacune des pièces composant ces deux catégories est tout à fait arbitraire, et que nul motif sérieux ne nous a décidé à les classer ainsi que nous l'avons fait, plutôt qu'à les énumérer dans un ordre différent. D'ailleurs tous nos devanciers n'ont pas accordé plus d'importance que nous à cette question d'ordre et de rang. Chacun d'eux a pris une nomenclature au hasard [1].

Quant à nous, nous allons décrire les objets existants, en suivant l'ordre déjà adopté dans la nomenclature complète qui a été faite précédemment pour tout le trésor, mais en les divisant en deux groupes distincts.

Dans cette énumération des pièces, nous commencerons par les cinq qui sont simplement en or, à savoir : le grand plateau, *Discus sive Lanx* (I), que nous rangeons parmi les vases; l'anneau simple, *Torques* (II), qui semble être plutôt un

[1] Nous ne reviendrons plus, ni sur les nomenclatures établies dans les interrogatoires des inventeurs, ni sur les listes formées primitivement par l'administration du Musée de Bucarest, ni enfin sur celles communiquées par le prince Michel Ghica et par la baronne Josika à feu J. Arneth. M. de Linas n'en a pas tenu compte plus que nous et, dans son chapitre sur le *Trésor de Pétrossa*, il a décrit successivement l'*Aiguière* (amula), le *Plat* (lanx), l'*Écuelle circulaire* (patina), la *Tasse octogone* à deux anses, la *Tasse dodécagone* analogue à la précédente, le *Gorgerin* ou *Hausse-col*, la *Fibule en forme d'aigle ou d'épervier*, les deux *Fibules en forme d'oiseau au long cou*, la *Fibule imitant un oiseau* (?), le *Torques* et enfin l'*Anneau cylindrique brisé* avec inscription gravée au dos. M. Fr. Bock a observé dans sa notice presque le même ordre en donnant aux pièces des dénominations spéciales :

I, Eine *Giesskanne*, (l'Oenochoé IV); — II, Grosse flache *Schussel*, (le Plateau I); — III, Grosses goldenes *Becken*, (la Patère V); — IV, Vieleckige *Schale* mit zwei Henkel, (la Corbeille XI); — V, Noch ein anderes *Trinkgeschirr*, (la Corbeille XII); — VI, *Halsstück* eines Harnisches, (le Collier VI); — VII, Ein *Gefæss* (?) in Adlergestalt, (la Phalère VII); — VIII u. IX, Zwei phantastische *Vogelgestalten*, (les deux Fibules moyennes VIII et IX); — X, *Gewandschliesse* in Form eines Vogels (?), (la petite *Fibule* X); — XI, Ein grosses *Armband*, (l'Anneau à inscription III); — XII, Noch ein anderer *Ring*, (l'Anneau simple II).

M. Soden Smith, de son côté, a interverti quelque peu cet ordre et il a placé les objets ainsi qu'il suit :

I, Circular *Patera* or *Bowl*, (la Patère V); — II, Circular *Dish* or *Salver*, (le Plateau I); — III, Tall *Ewer* to match the Salver, (l'Oenochoé IV); — IV, Octogonal two-handled *Vessel*, (la Corbeille XI); — V, Twelve-sided *Vessel*, (la Corbeille XII); — VI, *Gorget*, (le Collier VI); — VII, *Fibula* or *Breast-ornament*, (la Phalère VII); — VIII a. IX, Two *Fibulæ*, (les deux Fibules moyennes VIII et IX); — X, *Fibula* or *Breast-ornament*, (la petite Fibule X); — XI, *Neck-Ring* or *Torques*, (l'Anneau simple II); — XII, *Neck-Ring*, (l'Anneau à inscription III).

bijou ; l'anneau à inscription, *Armilla* (III), sur la destination duquel nous avons des doutes, attendu qu'il pourrait tout aussi bien être un ornement d'autel qu'un bijou de corps ; l'aiguière, *Œnochoe* (IV), assurément un vase, et enfin la patère *Patera* (V), qui en est également un. Sur ces cinq objets, il en est deux seulement qui n'ont pas d'ornements gravés ou ciselés en relief.

Puis, en faisant suivre les sept pièces décorées de pierres et de cristaux, nous décrirons, comme étant sans nul doute des joyaux affectés à la toilette : le hausse-col, *Collare* (VI) ; la grande fibule, en forme d'épervier, *Phaleræ pectorales* (VII) ; les deux fibules moyennes, en forme d'ibis, *Fibulæ utriusque humeri* (VIII et IX), dans lesquelles nous reconnaîtrions volontiers les précurseurs des épaulettes de nos officiers modernes ; enfin la petite broche ou fibule, *Fibula minor* (X). La liste des objets existants sera close par les deux corbeilles ajourées, l'une à huit pans, *Cantharos octogonos* (XI), et l'autre à douze, *Cantharos dodecagonos* (XII), qui toutes deux n'étaient certainement que des vases somptueux, peut-être des paniers destinés à contenir des fruits, ou des coupes à remplir de liquides [1].

[1] Nous présentons dans le tableau ci-dessous toutes les pièces existantes et perdues du *Trésor de Pétrossa*, rangées d'après les classifications que nous avons signalées :

Catégorie	Sous-catégorie	Nos D'ORDRE	DÉSIGNATION DES OBJETS	USAGE	PIÈCES correspondantes
A Pièces existantes	a) en or simple (5 pièces)	I	Grand plateau	1er vase.	
		II	Anneau simple	1er bijou.	XIII
		III	Anneau à inscription	2e bijou ?	XIV
		IV	Aiguière	2e vase.	XVI
		V	Patère	3e vase.	XVII
	b) en or, ornées de pierreries (7 pièces)	VI	Hausse-col	3e bijou.	XV ?
		VII	Grande fibule (*épervier*)	4e bijou.	
		VIII	Fibule moyenne (*ibis*)	5e bijou.	IX
		IX	Id. id.	6e bijou.	VIII
		X	Petite fibule	7e bijou.	XVIII
		XI	Corbeille octogone	4e vase.	XII
		XII	Corbeille dodécagone	5e vase.	XI
B Pièces perdues	a) en or simple (5 pièces)	XIII	Anneau simple	8e bijou.	II
		XIV	Anneau avec inscription	9e bijou ?	III
		XV	Anneau aplati	10e bijou.	VI ?
		XVI	Aiguière	6e vase.	IV
		XVII	Patère simple	7e vase.	V
	b) en or, ornées de pierreries (5 pièces)	XVIII	Petite fibule	11e bijou.	X
		XIX	Deux grands cercles ou bandeaux à pierreries	12e bijou.	XX
		XX		13e bijou.	XIX
		XXI	Deux bracelets plats	14e bijou.	XXII
		XXII		15e bijou.	XXI

Total { 7 vases, dont 5 existants et 2 perdus.
15 bijoux, dont 7 existants et 8 perdus.

Après avoir épuisé la liste des bijoux et des vases qui ont échappé, plus ou moins défigurés, aux vicissitudes dont nous avons déjà fait le récit, nous reporterons un instant notre attention vers les objets perdus sur lesquels nous n'avons que les vagues données fournies par les dépositions des inventeurs.

Ce que nous en dirons ne sera pas bien explicite non plus, car toutes les allégations que nous pourrons émettre ne sauraient être basées que sur des analogies, soit avec les pièces subsistantes du trésor de Pétrossa, soit avec certains bijoux d'autres provenances que les descriptions naïves des paysans nous remettent en mémoire. En tout cas, il ressortira de cet examen, plus encore que de l'étude des débris subsistants de la trouvaille, qu'il y avait bien peu de pièces n'ayant pas dans l'ensemble de la découverte leur analogue, leur pareil, leur double, avec lequel elles formaient la paire. En effet, il nous semble que, parmi les objets que nous possédons encore, seuls, le grand plateau (I), d'entre les vases, et la grande phalère (VII), d'entre les bijoux, étaient uniques de leur espèce; car il se pourrait bien que «ce cercle en or simple, plat et plus large au centre qu'à ses extrémités» (XV), révélé seulement dans l'enquête, ne fût autre chose qu'un ornement de cou, semblable par sa forme au hausse-col gemmé (VI), que nous avons conservé. Il est encore moins douteux que la patère ciselée (V) n'eût pour pendant une patère en or uni (XVII); il en est de même pour l'anneau simple (II), pour celui à inscription (III), pour l'aiguière (IV) et pour la petite fibule (X), dont les pareilles (XIII, XIV, XVI et XVIII) ont disparu, tout aussi bien que les deux grands bandeaux à pierreries (XIX et XX) et que les deux bracelets gemmés de moindre dimension (XXI et XXII).

Il est à remarquer que la plupart des objets, vases ou bijoux, figuraient par couples dans la trouvaille; ainsi, parmi les sept *vases*, on distingue:

Une pièce seule: le grand plateau (I) et trois couples d'objets, à savoir:

1° Deux aiguières (IV et XVI),
2° Deux patères (V et XVII),
3° Deux corbeilles (XI et XII).

Parmi les quinze *bijoux*, on trouve aussi:

Une pièce seule: la grande phalère (VII) et sept couples d'objets, dont les trois derniers donnent lieu à quelques doutes, en ce qui concerne leur emploi:

4° Deux fibules moyennes (VIII et IX),
5° Deux petites fibules (X et XVIII),
6° Deux grands cercles à pierreries (XIX et XX),
7° Deux bracelets gemmés (XXI et XXII),
8° Deux hausse-cols (?) (VI et XV),
9° Deux anneaux simples (II et XIII),
10° Deux anneaux à inscription (III et XIV).

La lettre majuscule P placée en tête de ce chapitre est formée par les images de deux des pièces du trésor de Pétrossa, qui représentent chacune l'une et l'autre des groupes distincts que nous y avons reconnus. En effet, l'*aiguière* (IV) est à la fois l'une des cinq pièces en or simple et l'un des cinq vases de table ou d'autel existants, tandis que le *hausse-col* (VI) est, sans contredit, parmi les pièces de la trouvaille, l'un des sept bijoux de corps et l'un des sept objets en or couverts de cristaux et de pierreries, qui nous restent.

Parmi les sept paires de bijoux que paraît avoir contenues le trésor, les deux fibules moyennes (VIII et IX) sont les seules qui nous soient parvenues appareillées, de même que les deux corbeilles (XI et XII) parmi les trois paires de vases. Mais les couples d'objets qui aujourd'hui font exception dans le trésor semblent, tout au contraire, avoir constitué à l'origine sa presque totalité. En faisant cette constatation, on dirait qu'un esprit de symétrie intentionnelle a présidé à la composition de ce trésor et que, loin d'être un ramassis d'objets de toute sorte et de toute provenance, dûs au hasard du pillage et de la rapine, cette collection de bijoux énormes et de vases somptueux a été réunie avec choix et préméditation dans le but déterminé de satisfaire à tous les besoins d'un rituel sacerdotal. Nous sommes persuadé que l'ensemble de la trouvaille dont le contenu, appareillé pour la plus grande part, n'avait pas manqué, dès l'abord, de frapper même l'esprit naïf et peu critique des paysans, devait donner, bien plus encore que les débris existants, une impression de cette nature.

Le fait que, parmi les objets détruits, il existâit d'aussi nombreux pendants aux pièces que nous avons sous les yeux, restreint dans une certaine limite le champ des hypothèses au sujet de la forme et de la destination des objets disparus; les suppositions n'ont, à vrai dire, un libre cours qu'en ce qui concerne les deux paires de cercles à pierreries, de grandeur inégale (XIX et XX, XXI et XXII), perdues actuellement sans laisser aucun indice similaire.

Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas seulement pour ressaisir par la pensée l'aspect des objets perdus que nous aurons recours aux comparaisons avec les diverses productions de l'art et de l'industrie antiques parvenues jusqu'à nous; nous tenterons bien plus encore de faire des rapprochements dé ce genre lorsqu'il s'agira d'établir, autant que possible, le caractère, l'origine, la date et l'usage des pièces que nous avons l'avantage de pouvoir examiner et analyser *de visu*. Pour atteindre ce but, il nous paraît indispensable de chercher partout des points nombreux de comparaison entre les formes, la structure et l'ornementation des pièces d'orfèvrerie de Pétrossa et celles des bijoux, des vases, des ustensiles et des monuments de toute espèce qui nous viennent d'une époque contemporaine ou tout au moins rapprochée des temps où l'on peut supposer que la vaisselle et les joyaux du trésor ont été fabriqués.

Les antiquités grecques et romaines sont les premières auxquelles nous demanderons de nous expliquer les procédés techniques, les formes particulières et les motifs de décoration qui ont été appliqués à ces objets, quoique en réalité ces riches et bizarres épaves des temps passés aient été retrouvées un peu en



LES PETITES FIBULES FIBULELE MICÌ (PUIÌ)

dehors du domaine ordinaire de l'art classique. Cette dernière circonstance elle-même nous amènera tout naturellement à nous adresser de préférence, dans nos recherches comparatives, aux productions de cet art des Grecs et des Romains qui appartient plus spécialement à l'époque où l'empire de ces deux peuples confondus avait déjà englobé, tant par la vaillance des armes romaines que par le rayonnement de la civilisation hellénique, la région septentrionale du bas Danube. En effet, c'est dans les premiers siècles de la Byzance impériale, à ce moment de diffusion où les influences les plus variées et les plus étranges commencèrent à s'abattre de toutes parts sur le génie sobre et viril de l'art qui avait successivement illustré Athènes et Rome, c'est dans cette étape initiale de la décadence du bon goût et des perfections plastiques qu'il convient de chercher avec le plus de profit les analogues et les pièces congénères de ces bijoux si rares et si somptueux.

Puisque nous avons parlé des éléments étrangers qui, vers le commencement de l'ère chrétienne, s'introduisirent dans la pratique des arts professés jusqu'alors au sein de l'empire romain, en modifièrent le caractère généralement simple et correct, et en altérèrent la pureté, nous devons signaler les modes et les usages venus de l'Asie comme ayant été les agents les plus actifs de cette transformation, osons le dire, de cette dégénérescence. Nous ne contestons nullement aux travaux artistiques des pays orientaux, et notamment à ceux de la Perse, de hautes qualités, telles que la largeur des proportions, la multiplicité et l'éclat des ornements décoratifs; mais il n'est pas moins vrai que la belle ordonnance des lignes soutenues, l'imitation fidèle et gracieuse des formes de la nature, le soin d'éviter les associations trop brusques et trop choquantes des couleurs les plus vives et les plus tranchantes, tout cet ensemble qui fait la juste mesure des œuvres de l'art classique et leur donne un charme si épuré, toutes ces perfections sans tache enfin, n'ont vu troubler leur harmonieux équilibre, par l'immixtion d'éléments opposés, qu'au moment où le goût de la société gréco-latine se reporta vers les productions de l'Asie; c'est alors que l'on vit se substituer à l'élégance fine et légère des formes correctes, sobres et vraiment irréprochables, un luxe pesant et bigarré où abondaient les matières précieuses et les ornementations excessives et chatoyantes.

En quelque lieu qu'aient été fabriqués les vases et les bijoux de Pétrossa, leur nature même nous impose le devoir de leur chercher des sujets de comparaison parmi les monuments, assez rares du reste, que nous savons avoir appartenu au long développement de la civilisation persane, sous les dynasties consécutives

des Achéménides, des Arsacides et des Sassanides. Des constatations, qu'en grande partie nous avons faites nous-même, nous obligent à dépasser, au cours de ces recherches, le cercle déjà très vaste où se sont exercées les pratiques industrielles et artistiques de l'Asie iranienne. Nous aurons donc plus d'une fois l'occasion de signaler certains points de contact entre notre trouvaille roumaine et d'antiques objets d'usage ou de luxe qui, tout en dénotant une provenance orientale, sont, à notre avis, distincts, sinon tout à fait différents, de ceux qui ressortissent directement de l'art persan; ce sont les œuvres étranges, complexes, fantastiques, quelquefois même grotesques, des peuples de race touranienne, qui des confins extrêmes de l'Asie orientale se sont répandus, à travers les régions hyperboréennes, jusque dans les contrées du nord de l'Europe, jusqu'au delà même de cette Scythie mystérieuse des anciens, où ils semblent avoir pratiqué de tout temps la métallurgie sous ses formes les plus variées.

Mais, dans ces contrées aux vagues limites, bien des peuples d'une autre origine que les races rivales, désignées dans l'antiquité orientale par les noms génériques d'Iran et de Touran, ont fait un séjour plus ou moins durable; ils ont dû, sans doute, y puiser des notions multiples qu'ils ont développées plus tard dans les pays européens parcourus par eux, et surtout dans les contrées où ils ont fini par s'établir. Nous croyons que c'est le cas des peuples germaniques et scandinaves qui, après avoir passé par la Scythie méridionale, se sont écoulés, les uns après les autres, vers l'Occident et sont allés renouveler la population de l'Europe entière. Ces peuples ont laissé partout des traces incontestables de leur passage; le souvenir de leur vie, de leurs mœurs, de leurs goûts, a été gardé non seulement par les écrits contemporains, mais aussi par des objets qui ont servi à leurs usages et qui ont été découverts dans leurs tombeaux, dans quelques-unes de leurs donations pieuses, dans quelques trésors enfouis de leur temps.

C'est parmi toutes ces épaves du luxe déployé autrefois par les envahisseurs barbares du monde romain, que nous chercherons — et nous n'hésitons pas à l'affirmer dès à présent, — que nous trouverons le plus de rapports intimes avec les pièces d'orfèvrerie restées si longtemps cachées dans les flancs du mont Istritza; aussi attacherons-nous une importance toute particulière à ces derniers points de comparaison. Et en effet, quelle que soit la variété des formes, des procédés de fabrication et des motifs d'ornementation que nous présentent les vases et les bijoux du trésor de Pétrossa; quelque analogie que l'on reconnaisse entre l'une ou l'autre de ces pièces et les œuvres d'art sorties incontestablement des ateliers de Byzance ou de la Perse; quelque différence d'époque et de latitude

qu'on veuille attribuer à la confection de ces divers objets, il nous paraît difficile de ne pas constater entre eux des points de contact plus intimes, plus sérieux, plus intentionnels, si nous pouvons dire ainsi, que leur réunion fortuite en un même dépôt, par les seuls effets du pillage en des pays éloignés ou par des acquisitions tout à fait accidentelles. Des études que nous ferons attentivement sur chacun de ces objets, il résultera, espérons-nous, une forte présomption, sinon une parfaite certitude, que, malgré les influences diverses qui ont agi sur leur forme et sur leur style, et en dépit des procédés variés que des artisans inégalement habiles leur ont appliqués, on trouve dans tout le trésor de Pétrossa des indices frappants d'une préoccupation identique, celle de confectionner, peut-être à des dates et dans des localités fort distantes les unes des autres, des objets d'art et de luxe répondant aux usages spéciaux d'un même peuple et satisfaisant également ses goûts préférés.

Cette allégation, à laquelle nous attachons une assez grande importance, nous nous proposons de la justifier par plusieurs séries de preuves de nature différente, qui nous amèneront toutes à reconnaître l'indubitable provenance germanique, ou plus spécialement gothique, du trésor de Pétrossa.

Il nous semble même utile de déterminer dès à présent le caractère de ces preuves.

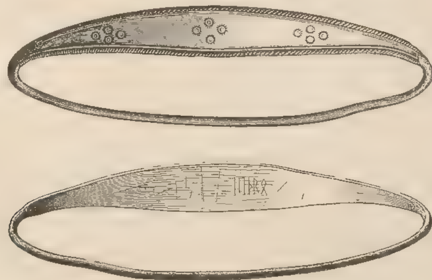


Fig. 2[illegible]. — Diadème en or, de Dalby (face et revers). — Musée royal de Copenhague.

La première et la moins sujette à caution est assurément celle qui ressort de l'inscription gravée sur le plus gros des anneaux existants, la seule que nous fournisse aujourd'hui cette trouvaille ; nous avons là un élément épigraphique qu'une bonne lecture et une interprétation judicieuse ont transformé actuellement en une preuve *linguistique* irréfutable.

Avec un degré moindre de certitude, nous trouverons un genre tout différent de preuves dans certains attributs et emblèmes que portent quelques-uns des personnages représentés à l'intérieur de la patère sous la forme de divinités helléniques ; ces indices significatifs, tout en reportant notre esprit vers certaines particularités attribuées aux anciens dieux des Scandinaves et des Germains, constituent pour nous une série très intéressante de preuves *mythologiques*.



Fig. 26. — Statuettes en bronze de style barbare[1].

a, *b* : trouvée à Fröhaug (Norvège). Musée de Christiania. — *c*: trouvée à Lille-Snöde (Danemark). Musée de Copenhague.

Dans un ordre d'idées à peu près connexe, nous signalerons sur plusieurs des pièces du trésor la présence de certains motifs d'ornementation, de nature

[1] Nous avons présenté ici, par anticipation, dans les figures 25, 26 et 27, quelques objets antiques recueillis dans les pays scandinaves et conservés dans les Musées de ces contrées. Par leur analogie avec certaines pièces du trésor de Pétrossa, ces reliques des anciens peuples du Nord peuvent, dès à présent, nous servir comme exemples et confirmer les preuves diverses que nous tirerons des antiquités roumaines dont nous nous occupons.

La figure 25 représente un bandeau d'or de 0m,155 de diamètre, découvert en 1840 à Dalby, près de Strarup, dans le Jutland méridional. Comme l'un des anneaux d'or de Pétrossa, il porte sur l'envers de sa portion élargie des caractères runiques, dans lesquels on lit cette fois le mot LUTHRO ou LETHRO, probablement un nom propre. Il a été souvent décrit et reproduit, entre autres par J. J. Worsaae, *Nordiske Oldsager det Kong. Museum i Kjöbenhavn. Kjöbenhavn*, 1859; p. 85, nº 366 ; il y est rangé parmi les objets du *Premier âge du fer*. M. G. Stephens (*Old northern runic Monuments of Scandinavia and England. Cheapinghavn*, 1867-84; vol. I, p. 285 ; vol. III, p. 123), en place la date entre les années 200 et 300 de l'ère chrétienne.

Dans la figure 26 nous trouvons d'abord, en *a* et *b*, la statuette en bronze, face et revers, d'un soldat ou d'un enfant, grossière imitation de la toreutique romaine. Cette figurine a été découverte, en 1865, en Norvège, dans la localité de Fröhaug (Romerike), où, selon M. G. Stephens (*op. cit.*, vol. I, p. 250), il a dû y avoir, vers le IVe siècle de l'ère chrétienne, un ancien temple dédié au dieu scandinave Frey (*Fröhaug*, enceinte de Frey). De plus, cette statuette, qui a 0m,075 de hauteur, porte aussi une inscription runique dans laquelle on croit lire le mot significatif : « *Sæg*, Victoire ! » Elle est au Musée de Christiania. — Le personnage nu et assis, désigné par la lettre *c*, est d'un style encore plus barbare ; mais, comme quelques-unes des figures de la patère d'or de Pétrossa, il tient d'une main, par son anse, une corbeille pointue, *calathus* ou *situla*, et de l'autre une baguette torse.

vraisemblablement symbolique, que l'on rencontre presque partout sur les objets ayant appartenu aux anciens Germains ; nous y reconnaîtrons des éléments qui, par le fait même qu'ils confirment l'existence d'un sentiment artistique particulier aux anciens peuples de race teutonique, mettront à notre actif une nouvelle série de preuves ; à défaut d'un autre terme général plus usité, nous les appellerons des preuves *esthétiques*.



Fig. 27. — Ferronnière en or, de style barbare, garnie de monnaies byzantines. — Musée de Copenhague.

Enfin, jusqu'à ce jour, on a émis un assez grand nombre d'objections contre l'opinion qui attribue à une école spéciale d'orfèvrerie essentiellement germanique, tout ce travail particulier de joaillerie que l'on est convenu d'appeler *orfèvrerie cloisonnée*. Pour l'expliquer en quelques mots, cet art original et exercé pendant un laps de temps assez restreint, consistait à paver une plaque de métal

(Voyez dans la vignette en tête de ce chapitre, p. 71, la 4me et la 1re des figures ; les huit personnages de cette vignette occupent une des moitiés du creux de la Patère [V].) Cette statuette en bronze, de 0m,14 de hauteur, est au Musée de Copenhague ; elle a été retirée d'une tourbière à 3 1/2 kilomètres de Lille-Snöde, près de Rudköbing, en Danemark. C. Engelhardt, *Statuettes romaines et autres objets d'art du premier âge du fer*, dans les *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. Nouv. sér.* 1872 ; pp. 47-72, XII pl.

Enfin la figure 27 représente un bijou en or, pierres et verroterie, dans lequel on voit se joindre aux parties composées de fleurons cloisonnés, des ornements en forme de serpents enroulés et d'oiseaux à bec crochu. Ce sont, en petit, les mêmes motifs qui se retrouvent, en plus grand, dans la plupart des vases et des bijoux de Pétrossa. La pièce du Musée royal de Copenhague, que nous reproduisons d'après J. J. Worsaae (*op. cit.*, p. 95, nº 396 : *Deuxième âge du fer*), constitue le fermoir d'une ferronnière ou d'un collier formé de monnaies d'or byzantines portant les effigies d'empereurs qui ont régné pendant le IVe siècle (Valentinien II, Léon I et II, Anastase I). Ces monnaies servent autant à préciser la date du bijou qu'à démontrer, une fois de plus, que les Barbares du Nord se plaisaient à associer les dons ou le salaire qu'ils recevaient des souverains de Byzance, aux produits de leur industrie nationale.

avec des pierres ou des cristaux coloriés, simplement renfermés dans des alvéoles ou des cloisons contiguës, plus ou moins symétriques et soudées elles-mêmes à la plaque de fond. Or, il est à remarquer que ce procédé industriel se trouve appliqué à presque tous les bijoux précieux qui portent la marque et même quelquefois les noms de rois et d'artisans barbares, visigoths, lombards, burgondes, francs, saxons ou autres; par contre, la verroterie cloisonnée n'est tout au plus qu'un accessoire, très sobrement employé dans les joyaux purement grecs, romains, byzantins et même persans. Ces faits nous autorisent sans doute à admettre que la présence de ce genre de marqueterie en or, pierres fines et cristaux, sur certains bijoux de Pétrossa, où elle recouvre des surfaces entières, constitue la principale des preuves *techniques* qui militent en faveur de notre allégation au sujet de l'origine gothique de ce trésor.

Pour résumer cette distinction générale, établie parmi nos moyens d'analyse, nous croyons devoir prévenir d'avance que celles des pièces qui nous fournissent d'une façon plus caractéristique l'une ou l'autre de ces preuves, auront évidemment la meilleure part de notre attention; à ce titre, nous nous arrêterons longuement sur la lecture et l'interprétation de l'inscription qui donne une valeur si extraordinaire à l'un des anneaux; nous analyserons minutieusement tous les détails symboliques que présentent les reliefs intérieurs de la patère; nous distinguerons avec soin les motifs les plus originaux qui décorent certaines portions de l'aiguière et des fibules; enfin la grande phalère en particulier, le hausse-col et quelques parties des fibules moyennes, ainsi que les pattes horizontales qui supportent les anses des deux corbeilles, nous fourniront ample matière à développements sur les procédés de cloisonnage dans l'orfèvrerie des anciens.

Sous ces deux derniers points de vue, c'est-à-dire en nous attachant principalement aux procédés techniques et au style des ornements employés dans la confection des douze objets restants de notre trésor, il serait encore possible de classer ces pièces d'après le plus ou moins de similitude qu'elles offrent entre elles. On constituerait alors plusieurs classes d'objets qui, tout en se rattachant par un chaînon quelconque au lien d'unité qui domine, selon nous, dans l'ensemble de la trouvaille, n'en formeraient pas moins des groupes distincts, dans lesquels on reconnaîtrait l'imitation de produits artistiques tout à fait différents les uns des autres. Ainsi, l'on ne saurait contester aux deux anneaux que nous possédons — et probablement aussi à leurs pareils disparus — une simplicité de forme et une rudesse de structure qui dénotent une fabrication tout à fait primitive et barbare, telle que pouvaient la pratiquer, dès la plus haute anti-

quité, les peuplades gothiques, avant même qu'elles se fussent trouvées en contact avec la civilisation de l'Europe méridionale. Mais, d'un autre côté, il n'en est plus de même de l'aiguière et du grand disque qui, malgré leurs formes encore très raides, se ressentent déjà, dans les motifs gravés qui les décorent, des influences orientales subies par l'art des Grecs et des Romains, lorsque Byzance, la ville à demi asiatique, devint la capitale de l'Empire. Dans la patère ciselée, cette influence est beaucoup moins sensible; on voit que c'est un artiste, encore *hellénisant,* qui, sous une impulsion aussi étrangère à la Grèce qu'à l'Orient, a tracé le dessin et a exécuté les figures dans la concavité de ce vase.

Les mêmes tendances se manifestent sur les pièces ornées de pierreries. Si les deux corbeilles ajourées rappellent ostensiblement, par leurs claires-voies vitrées et par leurs panthères, certaines œuvres sassanides de même facture, on trouve dans le gorgerin, de forme scandinave, plusieurs motifs de décoration qui appartiennent au style purement grec; enfin les quatre fibules elles-mêmes, avec leur aspect étrange, insolite et somptueusement barbare, présentent maint indice des pratiques industrielles usitées par les orfèvres de Rome; elles offrent, de plus, la réunion hybride de presque tous les systèmes employés dans l'antiquité, chez les Orientaux, chez les Grecs et chez les Germains, pour incruster, enchâsser, sertir et cloisonner les pierres et la verrerie dans le métal.

C'est l'association compliquée de tant d'éléments divers, au milieu desquels on voit toujours poindre l'originalité d'une orfèvrerie *sui generis;* c'est l'unité même de cette disparate qui nous confirme dans l'idée que l'ensemble du trésor de Pétrossa prouve, mieux que tous autres débris des temps anciens, l'existence d'une industrie toute spéciale, pratiquée soit directement par les Goths, soit par des ouvriers étrangers à cette nation, mais travaillant uniquement pour l'usage et selon les goûts des Barbares. En effet, personne ne contestera que ce trésor présente un caractère tout à fait original et insolite, et l'on doit convenir que nulle part, jusqu'à présent, l'on n'a trouvé des objets identiquement pareils aux vases et aux bijoux qui étaient réunis dans la cachette de l'Istritza. En examinant chacun de ces objets dans ses détails les plus minutieux, on y reconnaîtra sans doute des formes, des procédés, des éléments décoratifs qu'on a déjà vus, soit dans les œuvres sorties des ateliers grecs ou romains, soit dans les épaves assez rares des fabrications orientales. Mais, de ces faits isolés, de ces analogies partielles on ne saurait, en aucun cas, conclure que telle pièce de notre trésor appartient indubitablement à l'une ou à l'autre de ces industries artistiques dont les caractères sont déjà déterminés avec précision.

Les vases de prix et les bijoux dont la Grèce antique nous a légué quelques spécimens, n'ont que de faibles rapports avec les bijoux d'aspect étrange et avec les vases assez grossièrement ciselés qui nous viennent de Pétrossa; il en est de même des objets de nature analogue, fabriqués à Rome du temps où la toreutique y florissait selon les traditions classiques. Il faut descendre jusqu'à l'époque où les raffinements de la civilisation occidentale vinrent, par leurs excès mêmes, s'assimiler aux goûts des Barbares, pour discerner les liens qui rattachent les pièces massives et chatoyantes du trésor roumain aux gracieuses et délicates productions de la bijouterie qu'on avait appréciée jadis à Athènes et en Italie.

Si, d'un autre côté, nous reportons notre attention sur les produits plus somptueux mais moins finement ouvragés de l'orfèvrerie des Asiatiques, et si nous cherchons à ranger parmi les restes de cette industrie une portion quelconque du trésor de Pétrossa, nous rencontrerons dans les mêmes pièces tant d'éléments étrangers aux pratiques industrielles et à l'ornementation usitées chez les Perses, les Indiens, les Araméens et les Scythes, qu'il nous faudra aussi renoncer à une attribution si arbitraire, si exclusive et si peu fondée.

Enfin, peut-on dire avec plus d'assurance que les objets d'or du Musée de Bucarest appartiennent à cet art que l'on est convenu, en France, d'appeler l'orfèvrerie *mérovingienne,* et qui aurait tout autant de droit à être désignée par les noms d'orfèvrerie *lombarde* dans le nord de l'Italie, d'orfèvrerie *visigothe* en Espagne, d'orfèvrerie *burgonde* dans la région des Alpes et du Jura, et d'orfèvrerie *anglo-saxonne* dans la Grande-Bretagne? Les produits de toutes ces industries, localisées sur différents points de l'Europe occidentale, ont entre eux des ressemblances radicales. Ce sont des éléments identiques qui les composent; ce sont les mêmes influences qui les régissent, et si partout, dans ces œuvres, on trouve les traces abâtardies de l'art gréco-latin ou la réminiscence des arts orientaux, il n'est pas moins vrai que partout aussi on s'y heurte à une certaine rudesse originale dûe sans doute au sens artistique particulier à la race germaine.

C'est précisément cette qualité caractéristique que nous tâcherons de distinguer dans les divers objets dont nous allons faire la description. La comparaison de ces objets avec des travaux d'orfèvrerie antérieurs, contemporains ou même postérieurs, nous donnera l'occasion la meilleure et la plus sûre de placer en tête de toutes ces industries à demi barbares, pratiquées au commencement du moyen âge, un art dans lequel s'exerça le plus ancien des peuples germaniques. Les Goths — puisque c'est d'eux que nous parlons — employèrent de préférence à cet usage les métaux précieux, les pierres fines et la verroterie de couleur.



VIII et IX LES DEUX FIBULES MOYENNES *UTRIUSQUE HUMERI FIBULAE*

X LA PETITE FIBULE *FIBULA MINOR*

Etat actuel

Nous croyons que cette industrie, antérieure de plusieurs centaines d'années à toutes les fabrications dont se glorifièrent plus tard les Germains envahisseurs de l'Occident, a pris naissance sur les bords du Palus-Méotide et du Pont-Euxin d'où elle s'est étendue bientôt jusqu'à la rive gauche de l'Ister[1]. Il est tout naturel que, dans cette extrémité orientale de l'Europe, elle ait fait de fréquents emprunts, non seulement aux arts déchus de la Grèce, mais encore à tout ce que le centre de l'Asie, aussi bien que les régions plus septentrionales de la Scythie asiatique, lui procuraient de modèles séduisants et appropriés aux goûts peu raffinés d'un peuple encore barbare.

Or, en admettant que cette industrie, particulière aux Goths de l'Orient, a dû en grande partie sa création et son développement aux imitations les plus hétérogènes, nous serons forcément amené à comparer les bijoux de Pétrossa avec les produits les plus divers des arts antiques.

A toutes les données que nous puiserons dans l'étude comparative des bijoux et des vases de Pétrossa avec les œuvres d'art et les monuments similaires, légués par les ateliers de Byzance, par ceux de l'Asie centrale et par ceux que nous attribuons volontiers aux Germains à moitié barbares, il y a encore à ajouter les renseignements, fort nombreux et tout aussi intéressants, que nous aurons à recueillir dans les documents écrits. Les auteurs de l'antiquité, grecs et latins, ont eu souvent l'occasion de parler, d'une façon plus ou moins directe, des productions industrielles et artistiques de leur temps; chez les poètes aussi bien que

[1] Nous avons déjà énoncé une première fois cette opinion en décrivant et en expliquant la grande couronne, ornée d'animaux, de plantes et de pierres, qui a été découverte dans une sépulture de femme, vers les embouchures du Tanaïs. C'est la couronne de notre figure 11, p. 50. Le mémoire que nous lui avons consacré a été imprimé en langue roumaine dans les *Annales de l'Académie Roumaine* de Bucarest (t. XI, 1878, sect. II, pp. 193-334, avec vingt-deux planches. Deux de ces planches, tirées en or et en couleurs, représentent dans la grandeur des originaux, la première — tab. I, la *Grande couronne de Novo-Tcherkask*, et l'autre — tab. XI, la *Phalère de Sibérie* (fig. 12) restaurée, la fibule en forme d'oiseau (fig. 13 *b*) et un autre petit oiseau en or, orné de cloisonnages, qui se trouve aussi au Musée de l'Ermitage). Ce mémoire, sur les conclusions duquel nous aurons à revenir avec plus de détails, porte les titres suivants: *Antiquités scythiques. La grande couronne de Novo-Tcherkask, avec des considérations sur divers bijoux scythiques du Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.* Voici également le sommaire de son contenu : «Préliminaires. — I. Description de la *grande couronne* de Novo-Tcherkask. — II. Sa forme. Style de ses ornements. Procédés artistiques. La *grande phalère* et autres bijoux en orfèvrerie cloisonnée au Musée de l'Ermitage. — III. Ornements de la couronne. Quadrupèdes : *Rennes* et *chèvres de Sibérie.* Les coiffures antiques ornées de figures d'animaux. Le culte de la déesse asiatique *Anaïtis.* — IV. Ornements de la couronne. Volatiles : *Éperviers* et *colombes.* La source *Ardouissour.* L'oiseau rapace des Scythes. L'aigle bicéphale de Ptérie. Leurs dérivés. — V. Ornements de la couronne. Plantes : l'*Aristoloche clématite.* Analogie des vertus attribuées à cette plante avec celle de la mandragore. Minéraux : Le camée en *Améthyste* (*Gena Veneris*) et les autres gemmes. La couronne, ainsi que toutes les autres pièces du trésor de Novo-Tcherkask, sont des bijoux féminins. — VI. Époque de la fabrication de la couronne. Les peuples de la Scythie. L'art chez les Scythes. Origine de l'orfèvrerie cloisonnée. — Appendice : Description des autres pièces qui composent le trésor de Novo-Tcherkask (12 pièces principales en or et en pierreries, 9 ornements en or, chacun plusieurs fois répété, 10 vases et fragments, en argent, bronze, etc.).» Voyez le compte rendu de M. de Linas dans la *Revue archéologique* de Paris et dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*, année 1880.

chez les écrivains didactiques, chez les historiens et les naturalistes, chez les géographes et les romanciers, chez les lexicographes et même chez les scoliastes, on trouve des indications précieuses, à l'aide desquelles on peut déterminer la forme, la matière, le nom, l'usage, le mode de fabrication et les dispositions décoratives de la vaisselle, des ustensiles, des bijoux et de maints autres objets de luxe employés par les divers peuples des temps anciens. Autant qu'il sera en notre pouvoir, nous utiliserons ces sources fécondes d'information.

Nous n'hésitons pas à avouer qu'au cours de ces recherches, nous nous hasarderons avec beaucoup plus de circonspection dans l'exploration des rares écrits orientaux qui sont mis à la portée du public européen : nous aurions peur de tomber trop souvent dans les grosses erreurs auxquelles nous exposerait la connaissance encore trop imparfaite de la vie privée des peuples orientaux à l'époque qui nous occupe. Nous pouvons en dire presque autant des notions archéologiques que l'on parvient à discerner dans les productions toujours très confuses de l'ancienne littérature sacrée et poétique des Scandinaves et des Germains, productions que l'érudition moderne recueille avec curiosité et cherche à élucider autant que possible. Toutefois, nous ne négligerons rien pour mettre à profit le plus clair du contingent que ces louables efforts sauront nous offrir. Enfin, c'est par simple acquit de conscience que nous déclarons ici notre intention d'emprunter largement aux écrivains modernes toutes les lumières qu'ils ont su répandre sur les problèmes archéologiques dont nous nous proposons d'aborder la solution à notre tour.

Nous espérons que, grâce à tous ces éléments réunis, il nous sera moins difficile d'établir, sinon des données tout à fait positives, du moins de très fortes probabilités sur l'origine du trésor de Pétrossa, c'est-à-dire sur les lieux où il a été fabriqué, sur l'époque à laquelle il appartient, sur sa provenance ou plutôt sur le peuple et les personnages qui l'ont possédé, sur sa destination ou sur l'usage auquel il a servi, enfin sur le style artistique dont il relève ou sur la place qu'il convient de lui assigner parmi les œuvres des arts industriels de l'antiquité.

Pour tâcher de donner une réponse plus ou moins plausible aux questions nombreuses et parfois insolubles que soulèvent de pareilles recherches, nous n'avons pas hésité à utiliser, chemin faisant, les textes autant que les monuments les plus divers de l'antiquité. Assez souvent nous avons réussi, pensons-nous, à trouver dans les œuvres d'art des Romains, des Grecs ou des Orientaux, l'analogue approximatif des formes et l'explication suffisante de l'emploi, donnés à quelques-uns des objets de la trouvaille roumaine ; mais plus souvent encore,

les peintures, les statues et les bas-reliefs des anciens peuples civilisés nous ont fait apprécier les différences qui séparaient les usages, les procédés industriels et les goûts artistiques de ceux-ci d'avec les pratiques et les tendances des hommes qui ont fabriqué ou commandé selon leurs idées et leurs besoins, les bijoux et les vases de Pétrossa. Au cours de nos descriptions, nous avons même tenu à mettre chacun en mesure de constater, autant que possible, ces contrastes et ces ressemblances, par le dessin aussi bien que par la lecture. Cette précaution ne nous a pas semblé superflue pour mettre à couvert nos hésitations, alors surtout qu'il nous sera impossible de nous prononcer catégoriquement sur la nature de l'une des pièces du trésor. Plus d'une fois, en effet, il nous arrivera de dire, au sujet de tel détail relatif à ces pièces, non pas ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas. Malgré l'irrésolution dans laquelle nous laisse bien souvent l'étude la plus minutieuse des formes qu'affectent les vases et les bijoux de Pétrossa, il nous a semblé qu'en les comparant à tout ce qui nous reste de l'orfèvrerie et de la joaillerie des peuples anciens, nous parviendrons plus facilement à préciser la provenance et l'histoire de notre trésor. Malheureusement, la part que l'antiquité nous a faite dans son héritage est bien parcimonieuse en ce qui concerne sa vaisselle de table, *aurum argentumque escarium et potorium*, et plus encore ses parures de toilette et ses bijoux portatifs, *mundus et ornatus*. C'est, pour nous, une raison d'en rappeler et d'en reproduire le plus grand nombre possible, fût-ce même au risque de ne point reconnaître en eux des analogies directes avec les bijoux et les vases qui nous occupent.

Ce que nous disons au sujet des formes s'applique également aux motifs de l'ornementation. Mais ici le champ à exploiter s'élargit considérablement; nous nous proposons d'y glaner hardiment, et nous croyons, en le faisant, ne pas nous mettre en défaut. En effet, à toute époque et dans toute contrée, ce qu'on appelle le *style artistique* se trouve caractérisé par certains ornements qui se reproduisent, toujours les mêmes, non seulement sur les œuvres de luxe et d'un prix élevé, mais aussi sur les produits communs et menus de l'industrie usuelle. Il est donc évident que bien des fois, en l'absence de vaisselle plate et de bijoux précieux, les motifs qui décorent quelque objet de moindre vâleur peuvent nous mettre sur une bonne piste, nous fournir des preuves en faveur d'une attribution précise et ne plus nous laisser de doute sur le pays et sur le temps auxquels l'objet appartient.

Ce sont là, en quelques mots, les raisons qui nous porteront à munir notre travail de tout un arsenal de données écrites et d'objets figurés. Toute disparate

que pourra sembler au premier abord cette multitude diverse de citations et de figures, nous espérons toutefois qu'elle aidera le lecteur, autant qu'elle nous a aidé durant nos études, à circonscrire et à restreindre le cercle dans lequel on peut limiter la production des pièces qui constituent le trésor de Pétrossa.

Si, enfin, au risque de nous répéter sur plus d'un point, nous avons fait précéder de ce long préambule la description détaillée des objets qui composent le trésor, c'est dans l'unique but d'apporter, par quelques aperçus généraux et par quelques explications préliminaires, le plus de clarté possible dans l'analyse successive des douze pièces actuellement existantes au Musée national de Bucarest et de justifier d'avance, par des vues d'ensemble, quelques-unes des hypothèses que nous aurons l'occasion de hasarder tant sur ces pièces que sur celles qui ont disparu sans espoir de retour.

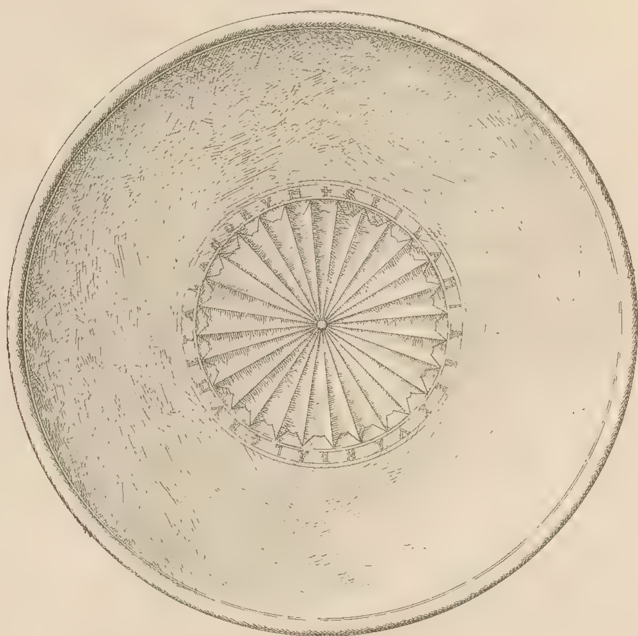
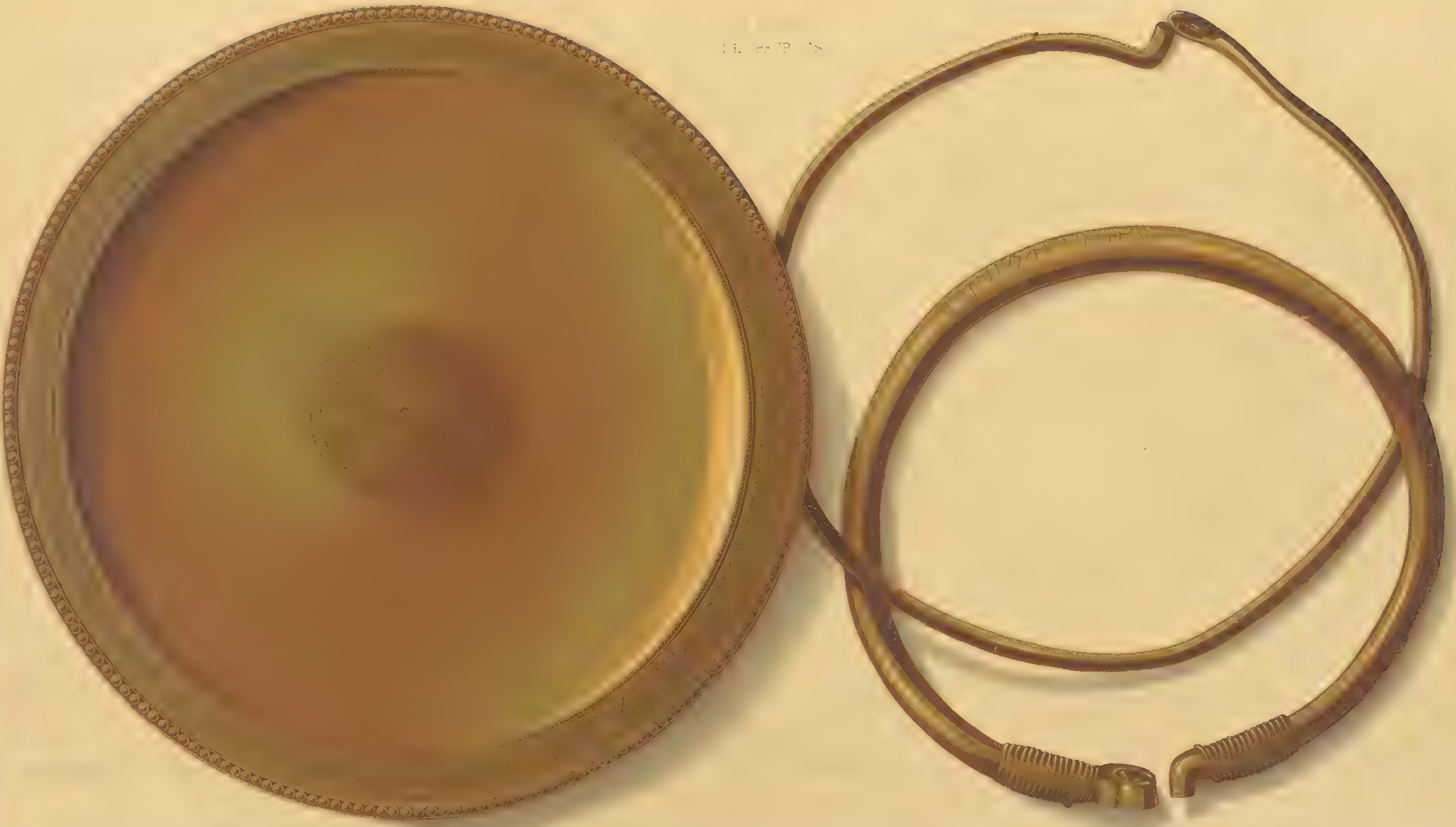


Fig. 28. Plateau en argent, de Gélamir, roi des Vandales et des Alains.

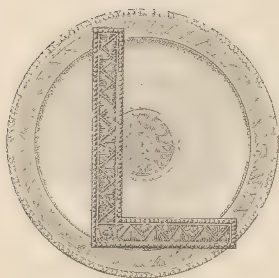


OBJETS EN OR SIMPLE

I

LE PLATEAU

DISCUS SIVE LANX



A pièce la plus lourde et la plus volumineuse du trésor de Pétrossa est sans contredit un grand disque ou plateau rond d'or massif, ayant $0^{m},56$ de diamètre et pesant 7 kil. 130[1]. Les paysans qui firent la découverte ont déclaré qu'au moment où ils aperçurent cet antique dépôt enfoui parmi les blocs calcaires du mont Istritza, tous les vases plus petits et tous les bijoux, au nombre de vingt et un objets, étaient placés en dessous de ce plateau assez large pour les recouvrir. Amassées en tas sous un si vaste récipient, ces pièces d'orfèvrerie riches et variées s'y trouvaient mêlées à une terre noire et friable dont

[1] *Description de M. de Linas :* « Plat (*lanx*) brisé en quatre morceaux ; diamètre, $0^{m}565$; au centre un *aster* persépolitain encadré d'ondulations concentriques ; sur les bords, un chevronné courant, dont chaque triangle inscrit dans une sorte de feuille côtelée que prolongent des enroulements ; deux cercles, l'un extérieur orlé de grosses perles, l'autre intérieur bordé de petites, accompagnent le chevronné. Toute l'ornementation est repoussée, sauf les grosses perles qui sont soudées.

Description de M. Soden Smith : « Circular dish or salver; gold, with stamped and tooled ornament. Byzantine-gothic, probably latter part of fifth century. Diameter, 22 1/4 inches. Formed of a massive plate of gold, the edge somewhat raised and ornamented with a beading composed of small hollow hemispheres of gold soldered to the surface. There is also round the rim a pattern in chevrons formed of impressed lines filled in with tooling; in the centre is an ornament produced by similar work, somewhat rude in execution, in which a rosette with fluted leaves is enclosed by a pattern formed of concentric undulations. This piece, soon after its discovery, was roughly cut into four quarters, for the purpose of more ready sale or concealment; the intrinsic value of its gold is nearly £. 1000 ».

quelques traces sont restées longtemps adhérentes au métal, surtout dans les fissures et dans les creux des ornements décoratifs du disque. Cette terre si fine et si pénétrante n'était probablement que la poussière qui, pendant des siècles, s'était infiltrée à travers les interstices des pierres et, par l'effet de l'humidité, s'était fortement incrustée dans les fentes et attachée aux objets. Il semble donc qu'aucune enveloppe imperméable, aucun vase hermétiquement fermé n'avait mis ceux-ci à l'abri de ce revêtement léger et de cet enduit qui, du reste, étaient l'un et l'autre tout à fait inoffensifs. Ce fait nous paraît être une preuve suffisante pour donner pleine créance aux affirmations des inventeurs; ceux-ci ont toujours soutenu que le trésor était simplement entassé sous la pièce la plus grande et la plus pesante qui en faisait partie.

L'épaisseur de la plaque qui forme ce plateau est d'environ 2 millimètres. Sa structure est légèrement concave de façon à former cuve, et ses bords (ou marli), relevés en plan oblique vers la circonférence, se rabattent à leur extrémité en un petit rebord biseauté (fig. 29 et 30).

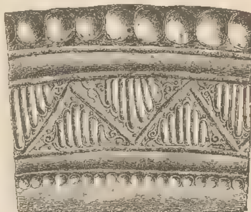


Fig. 31. — Décoration du marli du Plateau. Grandeur de l'original.

Le marli, à surface plane, est large d'un peu moins de 5 centimètres; il se trouve orné de chaque côté d'une rangée de perles rondes, ou plutôt de moitiés de perles creuses d'inégale grosseur; celles de l'orle extérieur, qui y sont rapportées et soudées, ont 8 à 9 millimètres de diamètre, tandis que celles de l'intérieur, repoussées dans la plaque même, n'ont pas plus de 3 millimètres[1] (fig. 31).

Description de M. Fr. Bock : « II. Grosse flache Schüssel. Goldgewicht, 8 Pfd. 11 7/11 Lth., Durchmesser 1' 9" 9''' (0m,565). Diese grossartige Schüssel imponirt weniger durch ihre Verzierungsweise, als vielmehr durch ihren bedeutenden Umfang und ihr auffallendes Gewicht. Dieselbe ist gegenwärtig in vier Stücke zerbrochen, die jedoch genau aneinander passen. In der Mitte der Schüssel befindet sich ein kreisrundes Ornament in ciselirter Arbeit, welches von einem breiten Ringe wellenförmig sich schlängelnder Palmetten umgeben ist. Eine interessante Verzierung erblickt man auf dem breiten Rande der Schüssel; dieselbe besteht nämlich in einem Bandornament, welches durch schmale Zickzackstreifen in Dreiecke getheilt ist. In jedem dieser Dreiecke ist jenes bekannte gerippte Ornament ciselirt, welches den Cannelirungen der dorischen Säulenordnung nachgebildet zu sein scheint und welches hier in den Ecken in kleinere Windungen ausläuft. Wir veranschaulichen einen Theil dieser immer wiederkehrenden Verzierung des oberen Randes. Ein Kranz von grossen perlförmigen Erhebungen schliesst die Schüssel ab, wie ein solcher kleinerer auch an der inneren Seite des Randes angebracht ist. Diese goldenen Knöpfchen sind angelöthet, während alle andern Ornamente in ciselirter Arbeit hergestellt sind. Die ganze Verzierungsweise der goldenen Schüssel lässt durchaus primitiv-originelle Formen zu Tage treten, die weder in der Composition noch in der Technik römischen Ornamenten entlehnt sind, sondern die einem Volksstamme germanischer Race anzugehören scheinen, der hinsichtlich seiner Cultur noch auf niederer Stufe stand; auch das kolossale Gewicht der Schüssel aus gediegenem Gold dient dem Gesagten zum sprechenden Belege ».

[1] Le dessin que l'on voit dans le livre d'Arneth, *Gold- und Silber-Monumente,* Beilage VI, n. 6, « Stück





Fig. 29



Fig. 30. — Le Plateau.

Fig. 29, réduction aux 2/5es environ. — Fig. 30 au 1/3 environ de la grandeur.

Entre ces deux rangées de perles et à la distance de quelques dix millimètres occupés de chaque côté par un listel compris entre deux filets, on voit serpenter en zigzag une rainure dont les angles rentrants sont ornés d'un dessin en forme de bucarde ou de tuyau d'orgue, ayant de cinq à huit nervures dans chaque compartiment; ce dessin se complète à ses extrémités par des filets très minces, disposés en légers festons et en vrilles délicates. En un seul endroit, cet ornement digité s'interrompt pour faire place, dans l'intérieur d'un seul couple d'angles opposés, à une disposition en brins de fougère, avec un semis de petits points occupant le triangle terminal.



Fig. 32. — Fragment imaginaire du Plateau de Pétrossa. D'après J. Arneth.

Cette infraction minime à la symétrie décorative du plateau, fût-elle l'effet d'une intention inexplicable ou celui d'une simple négligence de l'ouvrier, mérite d'être signalée, uniquement en raison de l'analogie qu'elle présente avec certains ornements d'un autre vase du trésor de Pétrossa. Nous rappellerons ce fait lorsque nous parlerons de l'aiguière (IV).

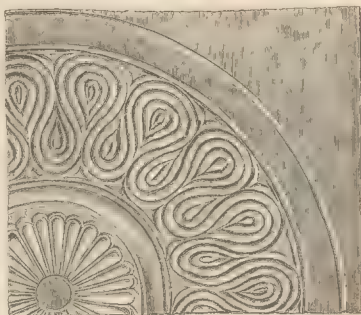
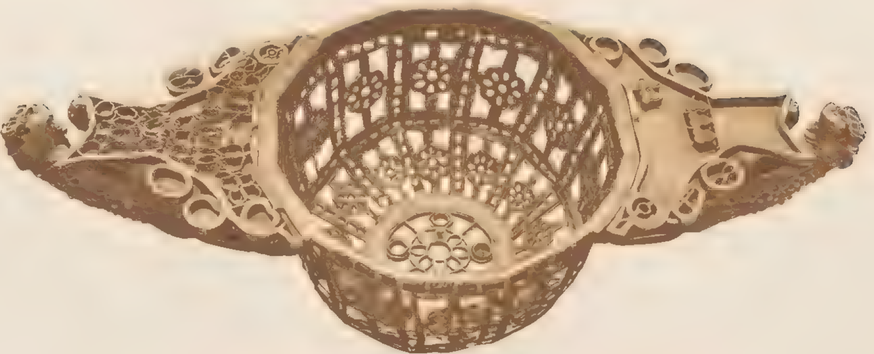


Fig. 33. — Décoration du centre du Plateau. Grandeur de l'original.

Le centre du disque nous présente une rosace de treize centimètres de diamètre, composée de deux cercles concentriques (fig. 33). Le plus petit, à l'intérieur, a quatre centimètres; il est formé de vingt-quatre pétales spatulés, disposés tout autour d'une rondelle pointée au centre. Le cercle enveloppant est orné d'un double tore ondulé dont les flexuosités, en se recourbant dix-sept fois sur elles-mêmes, se contractent à la base autant qu'elles se dilatent vers la circonférence, de manière à former un large anneau de méandres tortueux. Les vides inté-

einer Schale », n'a aucun rapport avec le plateau de Pétrossa; il est tout à fait imaginaire, comme l'on peut s'en convaincre d'après la reproduction ci-jointe (fig. 32). Nous ne pouvons pas comprendre par quelle étrange confusion Arneth a pu donner ce dessin comme représentant une partie du plateau circulaire de Pétrossa.





Vue de profil et vue par son orifice

[illegible]at actuc.

rieurs laissés de part et d'autre par cette sorte de nébules resserrés, sont comblés par d'autres doubles rainures qui se rejoignent en forme d'amande.

La rosace pétalée se trouve séparée de ce cercle aux lignes serpentantes par un méplat libre, d'environ 5 millimètres, bordé de filets. De même, tout à l'entour du grand cercle courent deux autres fines baguettes tracées à la distance d'un centimètre l'une de l'autre. Le bandeau plat qu'elles forment délimite l'ornement central du plateau.

Toute la décoration de cette énorme pièce d'orfèvrerie se réduit donc à ces deux seuls groupes de motifs assez simples : sur le marli, ce sont deux rangées de perles en relief, bordant des zigzags ou dents de loup; au milieu, c'est une rosace aux pétales effilés, et entourée de méandres à amples sinuosités.

Le plateau lui-même repose sur un cercle plat, haut d'un peu plus d'un centimètre et très mince (2 millim.), qui est soudé à la plaque, juste au-dessous de la rosace centrale.

La pièce tout entière est exécutée au marteau; les ornements qui la décorent ont été si grossièrement repoussés à sa surface, qu'ils se distinguent très clairement à l'envers; ils ne paraissent avoir été dégrossis et retouchés au poinçon que d'une façon tout à fait superficielle.

Tel qu'il fut retrouvé, le plateau était cassé en quatre morceaux de grandeur à peu près égale[1], et l'on reconnaît partout la trace des coups de hache ou de cognée qu'il a reçus en 1838, lorsque Vérussi le brisa dans la maison de Georges Baciu, à Pétrossa. Un fragment de la rosace centrale, affectant la forme d'un triangle d'environ 3 centimètres sur deux de ses côtés et 5 centimètres sur l'autre, a disparu à la suite du dernier vol du trésor.

Cet objet, si important au point de vue matériel, puisque la quantité d'or pur dont il est composé dépasse le poids de 22,000 francs en métal, n'a pas une égale valeur au point de vue de l'art. Sa forme et ses ornements sont exécutés d'une main inhabile; leurs dessins trahissent quelque peu, sous la sobriété du style, l'influence de l'art oriental ; aussi ne démentent-ils pas ce que Pline le Naturaliste a dit du manque de perfection artistique qui caractérisait, dans l'antiquité, tous les ouvrages d'or, tandis qu'au contraire les vases d'argent étaient

[1] Les quatre morceaux qui en composent actuellement la totalité pèsent séparément les poids suivants : 2 kil. 075, 1 kil. 802, 1 kil. 043 et 1 kil. 610. Les quatre morceaux ont été dernièrement réunis et ressoudés.

La figure 29, p. 91, les représente dans une réduction d'environ deux cinquièmes de l'original, et sans la soustraction du petit triangle détaché par les voleurs de 1873. Dans la planche en couleur que nous joignons, nous avons présenté un peu plus de la moitié de l'énorme surface de cet objet. On aura ainsi une juste idée de ses dimensions. La figure 30, p. 91, donne, en beaucoup plus petit, 1/3 de l'original, le profil ou la coupe horizontale du plateau.

décorés avec tout le fini de la toreutique et de la ciselure anciennes[1]. Quant à la forme et à la destination de ce grand plateau, nous sommes embarrassé pour préciser quel est le nom particulier qu'il convient de lui appliquer parmi toutes les dénominations que les Grecs et les Romains donnaient à ces sortes d'ustensiles destinés soit à servir à leurs usages domestiques, soit à rehausser la pompe de leurs fêtes religieuses.

Les Grecs nommaient δίσκοι ou κύκλοι et surtout πίνακες, la vaisselle plus ou moins profonde et à bords généralement étroits, à laquelle nous donnons aujourd'hui les noms d'assiettes, de plats et de plateaux. Les trois dénominations sont employées par les écrivains anciens de la Grèce, sans distinction bien marquée entre elles; toutefois le lexicographe Julius Pollux[2], en nous faisant connaître tous les genres de vases destinés au service de la table, nous dit que les plus petits d'entre les πίνακες, ceux qui, comme dimension, correspondent probablement le mieux à nos assiettes de table et de dessert, avaient reçu les noms diminutifs de πινάκιον et de πινακίσκος; il ajoute, comme de raison, qu'il y avait des δίσκοι, des κύκλοι et des πίνακες de toutes les grandeurs et de toutes les formes; qu'il y en avait de plats, d'évasés, de creux et de profonds; que les uns servaient pour les viandes et d'autres pour les poissons, πινακίσκοι ἰχθυηροί. Il paraît même qu'à cet effet on leur donnait des formes et des décorations spéciales. Mais toute cette vaisselle n'était pas toujours en argile; il y avait des κύκλοι et des πίνακες en argent et même en or, l'habitude étant, dans les repas somptueux, de varier avec les services la nature de la vaisselle. Ainsi Athénée, dans son grand livre si curieux sur les banquets et sur les propos de table des sophistes, décrit en détail le festin qui fut donné, en Macédoine, par un certain Caranos, le jour de son mariage[3].

[1] C. Plinii Secundi *Natur. Histor.*, l. xxxiii, 55 : «Mirum auro cælando inclaruisse neminem, argento multos».

[2] Julii Pollucis *Onomastic.*, lib. vi, 84 : «Τραπέζας δὲ ἐκάλουν καὶ τὰ σιτία τὰ ἐπ' αὐτῶν τιθέμενα. τὰ δὲ ἀγγεῖα τὰ ἐπὶ τῶν τραπεζῶν κοινῇ μὲν τεύχη ἐρεῖς ἀργυρᾶ καὶ χρυσᾶ· καθ' ἕκαστον δέ, οὓς μὲν δίσκους καλοῦσιν, κύκλους ἐρεῖς ἀργυροῦς ἢ χεύματα ἀργυρᾶ ἢ πίνακας, καὶ τοὺς ἐλάττους πινακίσκους, καὶ πίνακας κρεῶν, καὶ πινακίσκους ἰχθυηρούς». — id. l. x, 82 : «Σκεύη δὲ τραπεζῶν τὰ πρὸς τροφῆς ὑπηρεσίαν κύκλοι, τεύχη, χεύματα, κοῖλοι πίνακες, πίνακες ἐκπέταλοι ἢ ὕπτιοι ἢ κυκλοτερεῖς, καὶ που καὶ πινακίσκοι τινὲς ἰχθυηροί. Ἀριστοφάνης δ'ἔοικε διαιρεῖν τινὰς ἀπύρους καὶ ἐμπύρους πινακίσκους, ὡς ὅταν φῇ ἐν Τελμισσεῦσι «πινακίσκον ἄπυρον ἰχθυηρόν.» τάχα δ' εἴποι τις ἂν καὶ πινάκια· οὐ φαῦλον γὰρ χρῆσθαι τουτῷ τῷ ὀνόματι».

[3] Athenæi *Deipnosophist.*, l. iv, 2, 3, 4, 5 : «Ἐν Μακεδονίᾳ, ὡς ἔφην, τοῦ Καράνου γάμους ἑστιῶντος, οἱ μὲν συγκεκλημένοι ἄνδρες ἦσαν εἴκοσιν ..... Ἐπεὶ δ' ἐξέπιον τὰς φιάλας, ἐν χαλκῷ πίνακι τῶν Κορινθίων κατασκευασμάτων ἄρτος ἑκάστῳ ἰσόπλατος ἐδόθη, ὄρνεις τε καὶ νῆσσαι, προσέτι δὲ καὶ φάτται, καὶ χὴν, καὶ τοιαύτη τις ἄλλη ἀφθονία σεσωρευμένη, καὶ ἕκαστος λαβὼν σὺν αὐτῷ πίνακι τοῖς κατόπιν διεδίδου παισίν. Ἄλλα δ'ἐσθίειν περιεφέρετο πολλὰ καὶ ποικίλα. Καὶ μετὰ ταῦτα ἀργυροῦς πίναξ ἕτερος ἐφ'ᾧ πάλιν ἄρτος μέγας, καὶ χῆνες, καὶ λαγωοὶ, καὶ ἔριφοι, καὶ ἕτεροι ἄρτοι πεπονημένοι, καὶ περιστεραὶ, καὶ τρυγόνες, πέρδικές τε, καὶ ὅσον ἄλλο πτηνῶν πλῆθος ἦν..... Ἔπειτ' εἰσφέρεται πλοῦτος ἀντὶ δείπνου, πίναξ ἀργυροῦς ἐπὶ πάχος οὐκ ὀλίγον περίχρυσος, ὅσος ὥστε δέξασθαι μέγεθος χοίρου τινὸς ὀπτοῦ καὶ σφόδρα μεγάλου, ὃς ὕπτιος ἐπέκειτο, τὴν γαστέρα δεικνὺς ἄνω πλήρη οὖσαν πολλῶν ἀγαθῶν· ἦσαν γὰρ ἐν αὐτῷ συνωπτημέναι κίχλαι, καὶ μῆτραι, καὶ συκαλλίδων πλῆθος ἄπειρον, καὶ ᾠῶν ἐπικεχυμέναι λέκιθοι, καὶ ὄστρεα, καὶ κτένες· καὶ ἑκάστῳ πεπυρωμένος αὐτοῖς πίναξιν ἐδόθη..... Καὶ μετὰ τὸν πότον ὑελοῦς πίναξ, δίπηχύς που τὴν διάμετρον, ἐν θήκῃ κατακείμενος



T. SAURUL DE LA PETROSA

C'est là qu'on voit se succéder, en outre des boissons, des ablutions, des danses et des concerts, une longue série de grands et de petits plats, dont la valeur augmente à chaque nouveau service. D'abord, les jeunes esclaves apportèrent sur la table, dans un grand plateau de bronze de Corinthe [1], ἐν χαλκῷ πίνακι τῶν Κορινθίων κατασκευασμάτων, des pains avec tout un régal de volailles, poulardes, canards, pigeons et oies ; bientôt après, apparaissaient sur des assiettes en argent distribuées à chacun, ἀργυροῦς πίναξ, d'autres pains plus grands avec du gibier de poil et de plume, lièvres, chevreaux, tourterelles, perdrix, etc. Au troisième service c'est un plat en riche vermeil, πίναξ ἀργυροῦς ἐπὶ πάχος οὐκ ὀλίγον περίχρυσος, qui porte un porc rôti tout entier dont le ventre est farci de toute sorte de fricassées, mélange de cailles, de petits oiseaux, de vulves, de jaunes d'œuf, d'huîtres et de coquillages, plongeant dans des sauces variées. En lisant cela, nous ne sommes vraiment pas loin, malgré la distance des siècles, du fameux rôt de Boileau où

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encore le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés [2].
. . . .

Mais retournons en Macédoine. Un intermède de libations, de frictions parfumées et de spectacles récréatifs sépare cette copieuse entrée de la suivante. Celle-ci se présente dans un vaste bassin de verre monté en argent, ὑελοῦς πίναξ, δίπηχύς που τὴν διάμετρον, ἐν θήκῃ κατακείμενος ἀργυρᾷ, et contient de la friture de toute sorte de poissons.

ἀργυρᾷ, πλήρης ἰχθύων ὀπτῶν πάντα γένη συνηθροισμένων, ἅπασί τε προσεδόθη καὶ ἀργυροῦν ἀρτοφόρον ἄρτων Καππαδοκίων .... Θαυμαζόντων δ' ἡμῶν τὴν τεχνιτείαν, Ἐρυμάνθιοι τῷ ὄντι σύαγροι κατὰ πινάκων τετραγώνων χρυσομίτρων, σιβύναις ἀργυραῖς διαπεπερονημένοι, περιεφέροντο ἑκάστῳ ».

[1] Le bronze de Corinthe était estimé presque à l'égal des métaux précieux. Cela explique l'origine invraisemblable que lui attribuait, au VII[e] siècle ap. J. C., saint Isidore de Séville, dans ses *Étymologies*, (xvi, 20, 4) : « *Corinthium* est commistio omnium metallorum, quod casus primum miscuit Corintho, cum caperetur incensa. Nam dum hanc civitatem Annibal (?) cepisset, omnes statuas æreas et aureas et argenteas in unum rogum congessit et eas incendit. Ita ex hac commistione fabri sustulerunt et fecerunt paropsides. Sic *Corinthia* nata sunt ex omnibus in unum, nec hoc, nec illud. Unde et usque in hodiernum diem, sive ex ipso, sive ex imitatione ejus, *æs Corinthium*, vel *Corinthia vasa* dicuntur. Hujus tria genera : unum candidum, ad argenti nitorem accedens ; alterum, in quod ipsius auri fulva natura est ; tertium, in quo æqualis cunctorum temperies ».

[2] Boileau, *Satire III, le Festin ridicule*.

Enfin pour clore ces véritables noces de Gamache et pour achever d'émerveiller ses convives, au nombre de vingt, Caranos fait servir sur des plateaux carrés à bordure d'or, κατὰ πινάκων τετραγώνων χρυσομίτρων, un sanglier apporté tout exprès d'Erymanthe. Il aurait pu, dans le même but, imiter un autre amphytrion de véritable souche attique, dont Athénée parle ailleurs et qui mettait, en réalité, « les petits plats dans les grands [1] » ;

Παρέθηκε πίνακα γὰρ μέγαν,
ἔχοντα μικροὺς πέντε πινακίσκους ἐν οἷ.
Τούτων ὁ μὲν ἔχει σκόροδον, ὁ δ' εχίνους δύο,
ὁ δέ θρυμματίδα γλυκεῖαν, ὁ δὲ κόγχας δέκα,
ὁ δ' ἀντακαίου μικρόν.

Ces descriptions, que nous avons abrégées considérablement, en faisant grâce



Fig. 34. — Peintures murales découvertes près de Saint Jean de Latran, à Rome.

au lecteur de mille détails curieux, ont trouvé un commentaire parlant dans les peintures qui ornaient les ruines d'une salle à manger antique, découverte en 1780, dans une vigne, tout près de l'hospice de Saint-Jean de Latran, aux portes de Rome. C'était la représentation d'une douzaine de jeunes serviteurs, en longues robes flottantes, portant dans leurs mains d'énormes plats ronds, chargés d'abondantes victuailles. On n'a pu copier, au moment de la trouvaille, que sept de ces figures, les seules qui étaient encore distinctes [2].

Six d'entre elles (fig. 34) nous mettent sous les yeux les *ministratores*, παίδες ou δοῦλοι, courant porter sur la table du maître de grands plats circulaires. Dans

[1] Athenæi *Deipnosophist.*, IV, 8 : « Λυγκεὺς ἐν Κενταύρῳ διαπαίζων τὰ Ἀττικὰ δεῖπνά ».

[2] Giov. M. Cassini, *Pitture antiche ritrovate nello scavo aperto di ordine di N. S. Pio sesto, P. M., in una vigna accanto al v. ospedale di S. Giovanni in Laterano, l'anno 1780, incise e publicate da . . . . . chierico regul. Somasco. Roma*, 1783. 1 vol. in-4°.

le premier, on voit un porc rôti tout entier, comme celui de Caranos ou bien comme celui dont parle Horace[1],

> Umber et iligna nutritus glande rotundas
> Curvet aper lances carnem vitantis inertem.

Le second porte un large pâté à croûte rebondie et étagée; le troisième, une volaille garnie de têtes de carpes ou de rougets (?); le quatrième, une macédoine de légumes; le cinquième, une belle corbeille de fruits assortis, et le dernier... étrange précaution hygiénique des anciens! le dernier porte, ce nous semble, une salière entourée de gros radis noirs, qui facilitent la digestion[2].

Mais ce ne sont là que les apprêts du festin. D'autres peintures antiques, découvertes également au siècle dernier dans le cimetière romain de Prétextat,



Fig. 34. — Peintures murales découvertes près de Saint-Jean de Latran, à Rome.

sur la *Via Appia*[3], nous montrent les convives attablés devant plusieurs rangées de grands et de petits plats, munis de volailles, de poissons, de lièvres, de pâtés et de petits pains ronds. Tous les plats sont décorés d'une bordure de perles, comme le plateau d'or de Pétrossa. Les convives qui s'apprêtent à y puiser sont au nombre de six et de sept; devant eux, comme devant ceux de Caranos, on

[1] Horatii *Satyr.*, l. II, 4, v. 41-42.

[2] Plinii *Histor. Natur.*, l. XIX, 26. *Raphanus :* « Vis mira colligendi spiritum, laxandique ructum ; ob id cibus illiberalis ». — Horatii *Satyr.*, l. II, 8, v. 8-9 :

> Rapula, lactucæ, radices, qualia lassum
> Pervellunt stomachum.

[3] Bottari, *Sculture et pitture sagre estratte dai cimiteri di Roma, pubblicate già dagli autori della Roma sotterranea, ed ora nuovamente date in luce colle spiegazioni... Roma*, 1754; t. III, p. 219, fig., pp. 110-114, text. — Raph. Garruci, *Les mystères du Syncrétisme phrygien dans les catacombes romaines de Prétextat*, extrait des *Mélanges d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature*, publiés par les R. P. Ch. Cahier et A. Martin. *Paris*, 1856. Vol. IV, pp. 17 et 30. — Perret, *Les Catacombes de Rome*, pl. LXX et LXXI.

voit des personnages exécutant des jeux. Il est vrai que ces mimes sont beaucoup plus réservés et plus décemment vêtus que les ithyphalles, les acrobates et les femmes qui jonglaient toutes nues dans le banquet décrit par Athénée; mais aussi les festins donnés en l'honneur de Vincentius et de Vibia, dans la catacombe de Prétextat, paraissent-ils être des repas funéraires ou tout au moins de pieuses réunions de prêtres payens et d'initiés aux mystères phrygiens de Sabazius, appelés à juger les bonnes actions de la défunte Vibia (fig. 35).

Parmi les grands plats creux qui figurent sur les tables décrites et représentées ici, il en est qui portent des pâtés. Peut-être faudrait-il appliquer à ceux-ci la dénomination grecque toute spéciale de μαζονόμια qui, au dire de

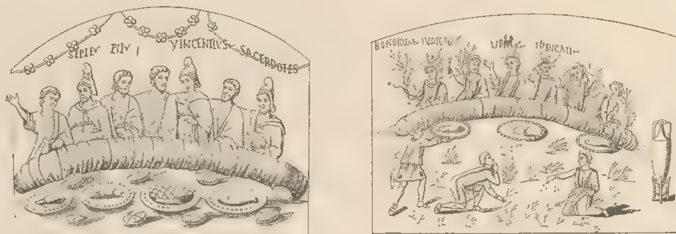


Fig. 35. — Peintures murales de la Catacombe de Prétextat, à Rome.

Julius Pollux et d'Athénée[1], dériverait du mets que ces vases contenaient, à savoir des μᾶζαι ou pâtés. Ces auteurs ajoutent que les *mazonomes*, qu'ils énumèrent dans la vaisselle de table, étaient en bois ou en cuivre et qu'ils avaient leur place habituelle dans les repas des Arcadiens, réputés pour leur frugalité champêtre.

En tout cas, on ne saurait douter que les plats de ce nom ne se distinguassent toujours par leurs vastes proportions. Horace le fait sentir lorsque, en dépeignant le festin ridicule du riche Nasidiénus, il y introduit un grand plat sur lequel s'éparpillent les membres racornis d'une grue dépecée[2];

Deinde secuti
Mazonomo pueri magno discerpta ferentes
Membra gruis, sparsi sale multo, non sine farre.

[1] Jul. Pollucis *Onomast.*, l. VI, 87 : « Μαζονόμια δὲ κοῖλοι μεγάλοι πίνακες, ἐφ' ὧν αἱ μᾶζαι διενέμοντο· ξύλινοι δὲ ἦσαν ». Dans un autre passage, où il complète l'énumération des vases de table (l. X, 84), il ajoute : « Τοῖς δ'ἀγγείοις προσαριθμητέον λεκάνας, λεκάνια, λεκανίδια, λεκανίδας, λεκανίσκας, κάναστρα, μαζονομεῖα, τὰ μὲν μαζονομεῖα Ἀριστοφάνους εἴποντος ἐν Ὁλκάσι.. — Athenæi *Deipnosophist.*, l. IV, 31 : « Τὸ δὲ δεῖπνον ἦν τοιοῦτον· τυρὸς καὶ φυστὴ μᾶζα νόμου χάριν ἐπὶ χαλκῶν κανῶν, τῶν παρά τισι καλουμένων μαζονόμων, ἀπὸ τῆς χρείας εἰληφότων τὴν ἐπωνυμίαν ». — Ajoutons la définition qui se trouve dans Photius *Lexicon* I, p. 240, éd. Porson, 1822 : « Μαζονόμια : οἱ μεγάλοι καὶ κοῖλοι πίνακες ».

[2] Horatii *Satyr.*, l. II, 8, v. 85-87.

Deux ou trois siècles plus tard, le poète Nemesianus se prononce encore plus clairement sur les vastes dimensions et sur le poids écrasant des plateaux que l'on voyait apparaître dans les banquets d'inauguration donnés par les consuls et les préteurs de son époque[1],

Sæpe ego nutantem sub iniquo pondere vidi
Mazonomi puerum, portat cum prandia cirro
Quæ consul prætorve novus construxit ovanti.

Néanmoins, ce n'était pas là une nouveauté; dès les temps les plus reculés, on poussa le luxe jusqu'à fabriquer des *mazonomes* en or; il y en avait un de ce genre, pesant 1,088 drachmes, dans le temple de Milet, dédié par les Branchides à Apollon Didyméen[2], et de plus, dans la procession que le roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe fit à Alexandrie en l'honneur des fêtes de Bacchus, on remarquait, entre autres innombrables objets de prix et à la suite d'un grand autel du dieu, cent vingt μαζονόμια d'or chargés d'encens et portés par de jeunes garçons revêtus de robes de pourpre. Cinquante autres μαζονόμια figurent également dans la description de ce cortège[3].

Ces sortes de réceptacles n'étaient donc pas exclusivement réservés aux usages domestiques. On s'en servait aussi pour le culte; ils étaient agréables aux dieux, soit pour les parfums qu'on y brûlait en leur honneur, soit même pour les friandises qu'on leur offrait en prémices, sur de larges *mazonomes*.

Deux sculptures antiques se chargent de nous prouver ce fait.

L'une (fig. 36) est un bas-relief du Musée Pie Clémentin, au Vatican; il nous montre Hercule, portant une couronne sur la tête, mais du reste étendu tout nu sur sa peau de lion; il tient d'une main un gobelet profond. Un éphèbe est à ses pieds, qui lui présente respectueusement un grand plat rond où s'étale un pâté

[1] M. A. Olymp. Nemesiani *De Aucupio fragm.*, I, v. 16-18, dans le 1er vol. des *Poetæ latini minor.* edit. J. Ch. Wernsdorf, p. 130. — Ajoutons ici le fait, cité par T. Varron (*Rerum rusticar.*, l. III, 4) que Lucullus se faisait servir, dans sa villa de Tusculum, des grives rôties, entassées sur des mazonomes, pendant qu'il se donnait le plaisir d'en voir voltiger de vivantes dans la volière attenante à la salle à manger : « ut in eodem tecto ornithonis inclusum triclinium haberet, ubi delicate cœnitaret et alios (turdos) videret in mazonomio positos coctos, alios volitare circum fenestras captos ».

[2] *Corp. Inscrip. Græc. edid.* Aug. Bœckh. *Berolini*, 1843; t. II, nº 2852 : « Μαζόνομον χρυσοῦν, ὁλκὴ δραχμαί χιλίαι ογδοήκοντα οκτὼ ». On trouve également « κύκλοι ἀργυροῖ », t. I, p. 286. — Dans la frise du Parthénon, côté du nord, on voyait au moins deux jeunes gens portant sur leur épaule gauche d'énormes plats chargés de fruits ou de gâteaux. E. Q. Visconti (*Mémoires sur les ouvrages de sculpture*, 1816, p. 70), y a vu les jeunes *métèques scaphéphores* des lexicographes anciens, et il a pris, peut-être à tort, ces vastes plateaux pour des mannes en osier, σκάφη. A. Michaelis, *Der Parthenon*, pp. 243 et 330, Σκαφηφόροι; pl. 12, ser. v., nos 14 et 15.

[3] Athenæi *Deipnosophist.*, l. v, 27 : « Μετὰ δὲ ταύτας εἵπετο βωμὸς ἑξάπηχυς διπλοῦς.... Ἐπηκολούθουν δ'αὐτῷ παῖδες, ἐν χιτῶσι πορφυροῖς λιβανωτὸν, καὶ σμύρναν, ἔτι δὲ κρόκον, ἐπὶ χρυσῶν μαζονόμων φέροντες, ἑκατὸν εἴκοσι ».

à côtes renflées, pareil à celui des peintures découvertes près de Saint-Jean de Latran. Un sanglier, suspendu par un pied, tout à côté du demi-dieu glouton, complétera son copieux repas [1].



Fig. 36. — Repas d'Hercule.
Bas-relief au Musée Pie Clémentin.

L'autre sujet (fig. 37) n'est qu'une portion d'un grand bas-relief conservé dans la même collection. Treize personnages des deux sexes, faunes, bacchantes et centaures, y forment le cortège de Bacchus; dans cette troupe folâtre et enjouée on voit deux enfants nus et armés de thyrses, qui portent un grand et lourd plateau à pieds, au-dessus duquel s'élève la fumée en s'échappant d'un vase tubulaire [2]. Ne dirait-on pas, hormis les habits de pourpre dont les êtres mythiques du bas-relief sont complètement dépourvus, l'un des groupes d'enfants grecs ou égyptiens qui, dans la procession des fêtes dionysiaques, à Alexandrie, faisaient fumer l'encens, la myrrhe et le safran sur leurs *mazonomes d'or,* à la suite de l'autel du dieu ?



Fig. 37. — Les Porteurs d'encens.
Fragment d'un Bas-relief du Musée Pie Clémentin.

Du reste, les grands plateaux métalliques, qu'on veuille leur donner le nom de *mazonomes,* qu'on les qualifiât, en grec, de δίσκοι et de κύκλοι, en latin d'*orbes* et de *disci,* ou bien enfin qu'on leur appliquât la vieille dénomination nationale des Romains, *lances,* ces grands plateaux, disons-nous, ont été sans nul doute employés, de tout temps et en tous lieux, pour apporter des dons aux autels des dieux et particulièrement à ceux de Bacchus. L'abondance qui caractérisait ces sanctuaires réclamait de larges réci-

[1] En. Quirino Visconti, *Il Museo Pio Clementino. Roma,* 1796. Vol. V, pp. 26-28: *Ercole e mensa*; tav. XIV. — Ce n'est pas l'unique monument ancien qui représente Hercule au moment de son repas; nous citerons comme l'un des plus caractéristiques, le bas-relief en stuc publié par Zoega (*Bassirilievi antichi di Roma,* 1808, pl. LXX) et qui a fait partie des collections Farnèse et Albani. Dans la zone inférieure on voit Amphitryon et une prêtresse présentant des plats creux dans lesquels la Victoire ailée répand des libations. En haut, dans les nuages, Hercule au repos, Ἡρακλῆς ἀναπαόμενος, l'œil avide et vorace, se fait servir par des nymphes et des satyres.

[2] En. Q. Visconti, *op. cit.,* 1788. Vol. IV, p. 46: *Bassorilievo con Bacco, Fauni, Centauresse e Baccanti;* tav. XXI. — Le grand plateau rond que portent ces enfants est muni d'anses et de quatre pieds en forme de pattes de lion. L'encensoir est posé sur sa surface plane, qui n'a pas d'autre rebord qu'une rangée de perles. Il nous semble que c'est à ce genre de support que devaient s'appliquer plus spécialement les dénominations latines de *suppositorium* ou *suppostorium* et de *repositorium* ou *repostorium* dont nous parlerons plus loin.

pients ; aussi les poètes et les artistes de l'antiquité se surpassent-ils à rappeler les vastes bassins dans lesquels on servait aux dieux des dons de toute sorte.

Virgile a dit dans ses Géorgiques [1] :

> Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
> Sufficiet Baccho vites ; hic fertilis uvæ,
> Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
> Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
> Lancibus et pandis fumantia reddimus exta ;

et plus loin, emporté par le pieux enthousiasme que lui inspirent les dons vivifiants du divin protecteur des vendanges, il s'écrie [2] :

> Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
> Carminibus patriis lancesque et liba feremus ;
> Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram !

A ces évocations poétiques, les peintres céramistes et les décorateurs de temples répondaient avec leurs pinceaux. Devant les simulacres archaïques du *Dionysos Stylos* dressé sur un simple pieu [3] (fig. 38), comme devant les images pompéiennes du Liber Pater Bassareus, vénéré dans la Lydie, dans la Thrace et dans la Campanie (fig. 39), ils font apporter le chevreau destiné au sacrifice, le canthare et l'olpé des libations, sans jamais oublier le grand plateau, chargé de fruits, de gâteaux, de pommes de pin et d'essences odoriférantes [4], usten-

[1] Virgilii *Georgic.*, l. II, v. 190-194.

[2] Ejusd. id. id., v. 393-395. — En parlant des honneurs rendus à Hercule, vainqueur de Cacus, Virgile a décrit aussi dans l'Énéïde (l. VIII, v. 283-84) les plats chargés d'offrandes et déposés sur les autels :

> Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ
> Dona ferunt, cumulantque oneratis aras.

[3] Otto Jahn, *Ritti bacchici e combattimenti di Centauri, pitture di un vaso della Magna Grecia*, dans les *Annali dell' Instituto di correspondenza archeologica di Roma*, 1860. T. XXXII, pp. 5-22, et *Monumenti inediti*, vol. VI, tav. 37. — Nous n'avons reproduit (fig. 38) que l'autel du dieu, qui se trouve sur la zone inférieure d'une belle amphore campanienne découverte à Ruvio et conservée au Musée Bourbon de Naples, n° 2350. Sur le même plan, à gauche, sont deux bacchantes dansant ; l'une joue du tympanon et l'autre agite des crotales. Le registre supérieur est occupé par le dieu lui-même, jeune et nonchalamment couché ; à côté de lui il y a un Silène dans la même pose ; à leur droite, une Ariadne éplorée et une troisième bacchante portant une torche, ainsi qu'un masque suspendu, *oscillum ;* à droite, deux femmes préparent le vin des libations dans un cratère. — Quant aux simulacres de *Dionysos Stylos*, voy. Clementis Alexandrini *Stromator.*, I, p. 418 ed. Potter :

> [illegible]
> Στῦλος Θηβαίοισι Διώνυσος πολυγηθής.

[4] *Le pitture antiche d'Ercolano e contorni, incise con qualche spiegazioni. Napoli*, 1802. T. III, p. 191, tav. 38. Cette peinture murale, qui a à peu près 2 1/2 pieds romains de largeur, a été trouvée dans les fouilles de Portici. On en peut rapprocher les passages suivants : Macrobii *Saturn.*, l. I, 19 : « Item Liberis patris simulacra partim puerili ætate, partim juvenili fingunt : præterea barbata specie, senili quoque, uti Græci ejus, quem Bassarea,

sile aussi indispensable à ce culte prolifère qu'à celui de la féconde Cérès [1]. Et, en effet, Cérès et Bacchus, *Liber* et *Libera*, n'étaient-ils pas associés en Italie dans les fêtes populaires et souvent répétées des *Liberalia*, où l'on portait sur toutes sortes de supports, et les prémices de la moisson et des vendanges, et les gâteaux de *far*, de miel et d'huile, que l'on appelait des *liba?* Souvent les peintres et les sculpteurs de l'antiquité ont représenté des éphèbes et de jeunes filles portant dans leurs mains ou sur leur tête de vastes corbeilles plates d'où débordent les fruits et les fleurs ; c'étaient les *canéphores* des fêtes éleusiniennes, dionysiaques, panathénaïques et autres. Parfois les divinités elles-mêmes, et principalement Déméter, la divine nourricière du monde, ont, soit sur leurs bras, soit à leur portée, des paniers profonds et d'énormes cercles unis en osier tressé, où se mêlent tous les produits végétaux utiles à l'homme. Mais très souvent aussi ces corbeilles en léger treillis sont remplacées par des récipients tout aussi grands, mais plus solides, ayant quelquefois des anses, mais rarement des pieds ; c'est dans ces vastes coupes aux bords évasés, que les prêtresses d'Eleusis abreuvent les serpents ailés du char de Triptolème. Ces vases doivent être soit les vastes bassins que l'on appelait des σκάφαι, soit les μαζονόμια et les grandes *lances* dont l'énorme circuit satisfaisait les exigences des dieux et surtout celles de



Fig. 38. — Sacrifice à Dionysos Stylos.
Peinture d'une Amphore campanienne du Musée Bourbon, à Naples.

item quem Brisea appellant, et ut in Campania Neapolitani celebrant Hebona cognominantes ». — Persii *Satyr.*, I, v. 100-101 :

Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris.

[1] On ne pourrait pas dire cependant que ce sont les seuls dieux devant les autels desquels on se présentait avec de larges plateaux d'offrandes. Nous avons choisi les deux figures 38 et 39 parmi les innombrables vases peints et les fort nombreuses peintures qui représentent des personnages des deux sexes et de tout âge, portant aux autels de Bacchus, de Cérès et d'autres divinités, des présents posés sur de grands plateaux ronds. L'utilité d'une nomenclature complète de ces images, représentées en groupes ou isolées, ne compenserait pas la longueur fastidieuse d'une pareille liste. — En ce qui touche le culte de Cérès et les grands plats chargés à pleins bords, qu'on portait à la déesse, nous croyons utile de rappeler un fait qui a une certaine importance littéraire. Acron, *in Horatii Satyr.*, I, I, dit : «Lanx plena diversis frugibus in templum Cereris infertur, quæ *Saturæ* nomine appellatur». Et l'on sait que c'est à cette qualification du plateau chargé de toutes sortes d'offrandes, que l'on attribue l'origine du mot *Satura* ou *Satire*, mot par lequel on a désigné les morceaux de littérature où venaient se mêler les idées, les plaisanteries et les critiques les plus variées. — Cf. Diomedi *De Oratione et partib.*, III, p. 483, dans les *Grammat. latin. auct.* ed. Pütsch.

leurs desservants, tour à tour vénérés et redoutés. Il convient cependant de dire, avec le malheureux Ovide, relégué sur les rives alors inhospitalières de notre Pont-Euxin, que les pauvres obtenaient à moins de frais les grâces et la faveur de ces mêmes divinités [1],

Nec, qua de parva diis pauper libat acerra,
Tura minus, grandi quam data lance valent.

Mais, après avoir si consciencieusement demandé aux dieux et aux temples de l'antiquité ce qu'ils faisaient des grands plats de haut prix voués à leur culte, qu'il nous soit permis maintenant de retourner ici-bas et de compléter les données que nous avons déjà recueillies sur l'usage domestique des pièces les plus volumineuses de la vaisselle plate, chez les anciens.



Fig. 39. — Offrandes à Liber Pater Bassareus.
Peinture murale de Pompéi.

Le luxe que les Romains déployèrent à cet égard, ne leur laissa rien à envier aux Grecs. Pline le Naturaliste parle, il est vrai, de la pénurie d'argent et de la parcimonie avec laquelle ce métal était employé, dans les premiers temps de la cité; cependant il constate aussi que, avant la guerre de Sylla, il y avait déjà à Rome plus de cinq cents *lances* en argent, pesant chacune cent livres, et que ce fut là, à la honte de Rome, le motif de très nombreuses proscriptions. Il ajoute que, de son temps, un simple affranchi de l'empereur Claude, un certain Drusillanus, surnommé Rotundus, jadis intendant de la Haute-Espagne, avait fait couler pour son usage, dans un four bâti tout exprès, un plateau d'argent pesant cinq cents livres, *quingenariam lancem,* et huit autres plats du même métal de deux cent cinquante livres chacun [2].

[1] Ovidii *Pontic.*, l. IV, 8, v. 39-40. — C'est à peu près dans ce même sens que Properce (*Elegiar.*, XIII. v. 24) a dit :

Desit odoriferis ordo mihi lancibus.

[2] Plinii Secundi *Histor. Natur.*, XXXIII, 52 : « Pauló enim ante hæc facta sunt, lancesque e centenis libris argenti, quas tunc super quingentas numero Romæ fuisse constat, multosque ob eas proscriptos dolo concupiscentium. Erubescant annales, qui bellum civile illud talibus vitiis imputavere. Nostra ætas fortior fuit : Claudii principatu servus ejus Drusillanus nomine Rotundus, dispensator Hispaniæ Citerioris, quingenariam lancem habuit, cui fabricandæ officina prius exædificata fuerat : et comites ejus, octo DCCCL librarum ; quæso, ut quam multi eas conservi ejus interrent, aut quibus cœnantibus ? »

Deux cents ans plus tard ce luxe n'était pas dépassé. Les historiens et les poètes du temps ont célébré, paraît-il, un fameux plat en argent du poids de cent livres sur lequel était empreinte l'histoire des Pisons; il appartenait à leur descendante, la vertueuse Calphurnia, l'épouse modèle de ce vaillant et honnête Titus le Maure, perdu au milieu du tumulte des Trente Tyrans de Rome[1].

Vers cette même époque de désastres et de corruption, le tribun Claudius, avant de revêtir la pourpre impériale et de lutter victorieusement contre la première invasion des Goths en Dacie, se montra encore moins exigeant; il consentit à recevoir, comme gage de paix, de l'empereur Gallien, des vases d'une moindre valeur métallique, mais ornés de ciselures en forme de feuillage, de vigne et de lierre, «*discum corymbiatum argenteum, lancem argenteam pampinatam, patinam argenteam hederatam*[2]».

Cicéron avait déjà parlé de ces élégants plateaux dont les ciselures représentaient des feuilles et notamment des fougères, *lances filicatæ*[3]. Les unes comme les autres, à quelques centaines d'années de distance, étaient de la vaisselle de luxe; c'étaient les chefs-d'œuvre de Parthenius que Catulle jetait à la mer, quand il était en péril de naufrage[4],

Ille nec argentum dubitavit mittere, lances
Parthenio factas;

c'étaient les riches plats en argent ciselé, auxquels Ovide contestait le don de rendre les fruits meilleurs que lorsqu'on les cueillait soi-même à l'arbre[5],

Et magis adducto pomum decerpere ramo
Quam de cælata sumere lancem juvat;

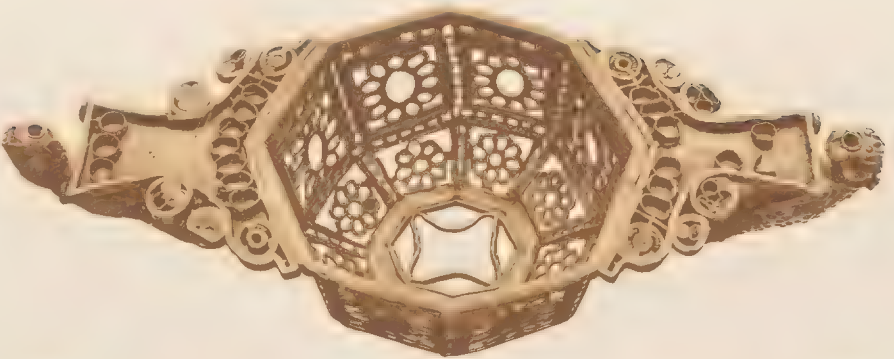
[1] Trebellius Pollio in lib. *de Trigint. Tyran.*, xxxi, *de Tito*: «Hujus uxor Calphurnia fuit sancta et venerabilis fœmina, de genere Censorinorum, id est Pisonum, quam majores nostri univiriam sacerdotem inter sanctissimas fœminas adorarunt: cujus statuam in templo Veneris adhuc videmus Argolicam, sed auratam. Hæc uniones Cleopatranas habuisse perhibitur: hæc lancem centum librarum argenti, cujus plerique poetæ meminerunt, in qua majorum ejus expressa ostenditur historia». — L'annaliste ajoute, et je m'associe à lui pour dire: «Longius mihi videor processisse quam res postulabat; sed quod faciam? Omnis scientia naturæ facilitate verbosa est».

[2] En effet, Claude se plaignait de la dissolution des mœurs de Gallien; celui-ci pour l'apaiser et pour éviter la révolte des soldats de la Dacie, *militibus daciscanis*, envoya à leur commandant des cadeaux qu'il décrit ainsi dans une lettre rapportée par Trebellius Pollion (*in vita divi Claudii*, xvii): «Misi autem ad eum pateras gemmatas trilibres duas; scyphos aureos gemmatos trilibres duos; discum corymbiatum argenteum librarum viginti; lancem argenteam pampinatam librarum triginta; patinam argenteam hederatam librarum xx et iii; boletar halieuticum argenteum librarum xx; urceos duos auro inclusos, argenteos librarum sex et in vasis minoribus argenti libros xxv, etc.»

[3] Ciceron. *Epistol. ad Atticum*, vi, 1, 13: «Rhosiaca vasa mandavi. Sed heus tu, quid cogitas? in felicatis lancibus et splendidissimis canistris, olusculis non soles pascere; quid te in vasis fictilibus appositurum putem?»

[4] In Juvenalis *Satyr.*, xii, v. 43-44.

[5] Ovidii *Pontic.*, iii, 5. v. 19-20.





c'étaient enfin les plateaux d'argent dont Trimalcion, le ridicule héros de Pétrone, tirait tant de vanité et sur lesquels il faisait graver le poids du métal à côté de son nom [1], tant et si peu valait ce nom à lui seul.

Remarquons même, à cette occasion, que les *lances* des Romains atteignaient parfois les proportions des *mazonomes* d'origine grecque. Juvénal s'étonne de la dimension des plats sur lesquels on servait le poisson à la table des riches [2],

> Adspice quam longo distendat pectore lancem,
> Quæ fertur domino, squilla...

Nous n'avons cependant pas grand sujet de nous émerveiller quand nous

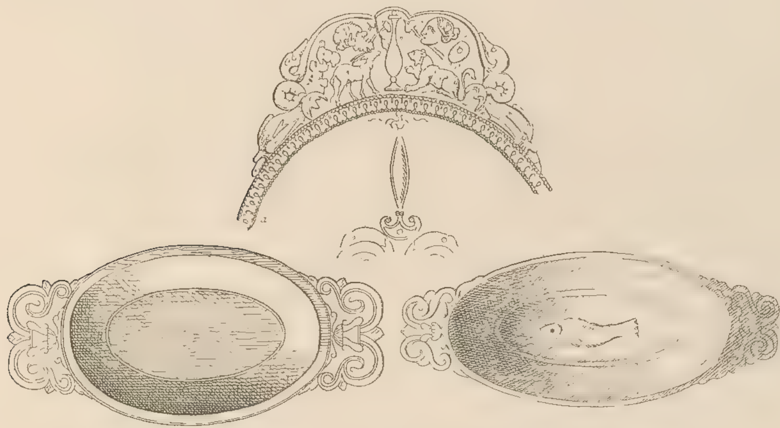


Fig. 40. — Plats à Poisson, antiques, Πίνακες ἰχθυηροί.
a, déc. à Bavay, en 1877. — *b*, déc. à Saint-Chef, en 1760. — *c*, déc. à Limes, en 1884.

pensons à certains plats antiques, découverts de nos temps, et que leur forme et leur décoration désignent clairement pour des plats à poisson, de vrais πίνακες ἰχθυηροί. Les trois que nous citerons ont été trouvés en France. Un seul d'entre eux (fig. 40, *a*), c'est-à-dire le plat tout brisé, découvert en 1877 à Bavay dans le département du Nord, est en argent de bon aloi, et de plus il doit avoir été le

[1] Petronii *Satyric.*, XXVIII : « In aditu autem ipso stabat ostiarius, atque in lance argentea pisum purgabat ». — Id. id. XXXI : « Ceterum in promulsidari asellus erat Corinthius cum bisaccio positus, qui habebat olivas, in altera parte albas, in altera nigras. Tegebant asellum duæ lances, in quarum marginibus nomen Trimalchionis inscriptum erat, et argenti pondus ».

[2] Juvenalis *Satyr.* 5, v. 80.

plus volumineux de tous. Mais l'un des deux autres (fig. 40, *b*) — lesquels, soit dit en passant, ne sont qu'en cuivre argenté ou fourré, d'après le procédé d'étamage pratiqué depuis longtemps dans les Gaules — l'un de ceux-ci, disons-nous, à savoir celui qui a été découvert en 1760 à Saint-Chef, département de l'Isère, offre l'avantage d'expliquer lui-même son emploi au moyen du poisson qui est gravé au fond. Sur le plat de Bavay, seules les anses rappellent la marée par les dauphins voraces qui en ornent les bouts [1].

Ces trois plats ovales sont les spécimens d'une variété de *lances* ou de πίνακες que nous tenions à signaler, sans toutefois nous y arrêter davantage. Ce serait nous distraire trop longtemps de notre sujet et nous attirer le reproche, peut-être déjà mérité, d'avoir — ainsi que l'a fait l'empereur Domitien d'odieuse et plaisante mémoire — érigé en affaire capitale la fabrication d'un grand plat, fût-il même tout en or, comme celui de Pétrossa,

Debetur magnus patinæ subitusque Prometheus [2].

Hâtons-nous donc de terminer ce qui nous reste à dire sur les noms et sur l'emploi des anciens grands plats en or et en argent. C'était chez les Romains la portion principale de leur vaisselle plate, de leur *aurum* et *argentum escarium*.

[1] Nous donnons ici quelques renseignements supplémentaires sur ces trois plats ovales, en commençant par celui dont notre fig. 40, *a* ne présente qu'un fragment; il est emprunté à la communication que M. Caffaux, de Valenciennes, a faite, le 10 octobre 1877, à la Société nationale des Antiquaires de France (voy. le *Bulletin de la Société*, 1877, p. 170). Ce fragment d'un grand plat d'argent de forme ovale, qui devait avoir 41 centimètres de longueur sur 19 environ de largeur, a été trouvé, le 27 avril 1877, accompagné d'autres morceaux d'argent et de bronze, dans la chaussée romaine qui reliait Cambrai à Bavay, entre les villages de Saulzoir et de Vendregies. — La découverte du plat au poisson (fig. 40, *b*) date de plus loin. Le comte de Caylus (*Recueil d'antiquités*, t. V, 1762 : *Antiquités gauloises*, pp. 289 et sq., pl. CIV) a parlé d'une trouvaille de onze ou douze vases et de quarante monnaies romaines antérieures à Constantin le Grand, qui fut faite en avril 1760, près du bourg de Saint-Chef, à sept lieues de Vienne, du côté de Bellay. Parmi ces objets se trouvait le plat que nous copions d'après la planche indiquée; il avait $0^m,36$ de longueur. Comme il n'était qu'argenté, M. de Caylus saisit cette occasion pour parler longuement de l'étamage des Gaulois, de l'argenture et de la dorure des métaux dans l'antiquité. MM. Thédenat et Héron de Villefosse s'occupent aussi de ces questions, mais avec des développements très instructifs, dans leur récent travail sur les *Trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule* (extrait de la *Gazette archéologique* de 1884 et 1885). — C'est à cette intéressante publication que nous empruntons le troisième plat ovale (fig. 40, *c*). Il était compris dans la découverte de huit pièces en bronze argenté que l'on a faite en 1884, au hameau de Limes, commune de Saint-Sixte (Loire). M. V. Durand a décrit cette vaisselle en bronze argenté, dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, année 1884, pp. 194-204. Le plat en question n'a que $0^m,33$ dans sa longueur et $0^m,16$ dans sa largeur. Le nom du propriétaire primitif est gravé à la pointe, en dessous : *Juli Basili*. — Les peintures anciennes représentent très souvent des plats ronds ou ovales contenant des poissons. C'était une image employée de préférence dans les catacombes par les chrétiens primitifs qui déguisaient sous la figure et le nom grec du poisson, ΙΧΘΥΣ, l'acrostiche de *Jésus Christ fils de Dieu Sauveur*, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ. L'une des mosaïques qui décorent la basilique de Saint-Apollinaire le Nouveau à Ravenne, représente un plat d'où débordent deux poissons, placé sur une table devant le Christ et onze de ses apôtres.

[2] Juvenali *Satyr.* IV, v. 133.

Ailleurs nous aurons l'occasion de parler avec tout autant de détails de l'*aurum* et de l'*argentum potorium*[1], c'est-à-dire des services destinés à la boisson.

Mais avec les *disci*, les *orbes* ou κύκλοι, les μαζονόμια, les πίνακες et les *lances*, aurions-nous déjà épuisé la nomenclature gréco-latine des vastes récipients destinés à la table et à l'autel? On ne le dirait pas en lisant dans Martial les deux vers qui suivent[2] :

Sic implet gabatas, paropsidasque
Et leves scutulas, cavasque lances.

Nous connaissons déjà la *lanx*, à moins que nous ne voulions évoquer le souvenir du rôle légal que lui attribuait la loi des Douze Tables, ou celui plus intime encore qu'elle jouait à l'office et à la cuisine.

Dans le premier cas nous rappellerions que, dans la Rome primitive, toute personne devenue la victime d'un vol, avait le droit de faire n'importe quelle perquisition, du moment qu'elle se présentait toute nue, n'ayant pour unique attirail qu'un plat nu comme elle, et une simple corde tissée; *cum lance et licio*, on s'en allait impunément dans les maisons à la recherche du voleur et, dans cet état de nature, sous la seule égide de la loi, on revendiquait hardiment son bien, *avec le plat et la corde* à la main[3].

1 *Corp. Inscript. latin.*, t. VI, n. 10,229. Testament de L. Dasumius Tuscus, trouvé en 1820, dans la vigne Ammendola sur la *Via Appia;* p. 1350, lign. 37 :

« *item argenti* ESCARI ET POTORI EX MEO QUOD *elegerit* ».

Voy. aussi : *Digest.* l. XXXIV, tit. II, 19, *Ulpianus*, § 12 : « Si cui escarium argentum legatus sit ; id solum debebitur, quod ad epulandum in ministerio habuit ». — 21. *Pomponius* : « In argento potorio utrum id dumtaxat sit, in quo bibi possit... » — § 2. « Sed de aquiminario Caspius ait, consultum se respondisse, cum alteri argentum potorium, alteri escarium legatum esset, escario cedere ».

2 Martiali *Epigram.* XI, 31, v. 18. — Dans Ulpien (*Digest.* XXXIV, II, 19, § 9) on trouve une nomenclature où les paropsides figurent à côté de vases d'argent de caractères différents : « Argento facto legato Q. Mucius ait, vasa argentea contineri, velut paropsideas, acetabula, trullas, pelves, et his similia ».

3 L'expression latine *lanx* correspond au mot grec πίναξ, puisque J. Pollux (VI, 84) dit en se servant probablement d'un diminutif : « πίνακες, ὥσπερ καὶ λάγκλας ὀνομαζομένας (?) ». Mais on risquerait de s'égarer en cherchant pour ce mot une origine grecque, par l'unique raison que, dans la législation primitive de Rome, il était employé pour désigner un usage juridique emprunté aux Athéniens. En effet, dans le traité *De la signification des mots* de P. Festus, on trouve cette indication curieuse : « *Lance et licio* dicebatur apud antiquos, quia qui furtum ibat quærere in domo aliena licio cinctus intrabat, lancemque ante oculos tenebat, propter matrum familiæ aut virginum præsentiam ». Aulu Gelle (*Noct. Atticar.*, l. XI, 18 et l. XVI, 10) parle aussi de cet antique usage tombé en désuétude avec tant d'autres dispositions de la loi des Douze Tables ; mais c'est surtout le jurisconsulte Gaïus (*Institut.* III, 192) qui discute longuement et critique sévèrement l'inanité de la procédure de la *furtorum quæstio cum lance et licio.* Cet usage existait à Athènes ; Platon (*de Leg.* XII) le cite avec quelques détails, et les vers suivants d'Aristophane (*Nub.* v. 498-99) s'y rapportent directement :

Σωκράτης· οὔκ, ἀλλὰ γυμνοὺς εἰσιέναι νομίζεται.
Στρεψιάδης· ἀλλ' οὐχὶ φωράσων ἔγωγ' εἰσέρχομαι.

Le scoliaste du poète comique explique, à ce propos, que, selon la loi, tout individu qui, ayant été volé,

Du tribunal passons maintenant à l'office, pour y retrouver la *lanx*. A cet effet nous emprunterons à Plaute[1] ce fragment d'un dialogue caractéristique :

Phédrome, impatient de revoir Curcullio, s'empresse de lui dire :

« Il y a du jambon et des tripes, de la vulve et du pis de truie. » —

« Il y a tout cela, dis-tu ? » — réplique tout anxieux le parasite affamé. — « C'est chez le charcutier sans doute ? »

Et Phédrome de le rassurer aussitôt par une locution toute latine :

« Mais non ! c'est dans les plats. — *Imo in lancibus*. — On a tout préparé quand on a su que tu revenais. »

C'est le langage familier des maisons de Rome ; à l'office et à la cuisine on nommait journellement les *disci* et les *lances*. Aussi Apicius, dans son traité *Des Mets et des Condiments*[2], ne termine-t-il jamais ses recettes culinaires que par les formules typiques : « ...in disco vertere, ...in disco sumi, ...in disco pone », ou bien « ...in lance inferes ».

S'il faut croire aux étymologies souvent très hasardeuses de saint Isidore de Séville, le mot *scutula* ou *scutella*, qui n'est qu'un diminutif de *scutus*, bouclier ou écu, aurait la même origine que *discus* qui se disait primitivement *iscus* et qui viendrait de *escas*, mets[3].

Il est difficile d'ajouter une foi entière à de pareilles dérivations. Le nom des

soupçonnait le recel de l'objet dérobé, avait le droit de faire une perquisition complète dans la maison où il se présentait tout nu. A Rome, il devait être muni d'une corde ou d'une tresse, *licium* (linteum) et d'un plat, *lancem*. Ces deux accessoires avaient-ils pour seul but de garantir la pudeur, comme on l'a prétendu ? Nous n'en croyons rien, d'autant moins que la *lanx* ne semble pas avoir eu les dimensions d'un bouclier, ni le *licium* celle de son homonyme français, le linceul ; c'était tout au plus un pagne. Nous préférons admettre que la *lanx* représentait soit le plateau de la balance de Thémis, dont le plaignant réclamait l'intervention, soit le récipient plat et uni sur lequel l'objet retrouvé serait mis bien en évidence ; quant à la corde, il nous semble qu'elle renfermait une double menace, soit pour le coupable, soit pour l'imposteur. En tout cas, la locution archaïque *lance et licio* prouve que le premier de ces mots était, dans la latinité, aussi ancien que le second dont le sens précis était déjà perdu à l'époque des classiques. La *lanx* seule a survécu.

[1] Plauti *Curculion.*, II, 3, v. 332 et sq :

PHÆDROMUS : Pernam, abdomen, sumen, suis glandium.
CURCULIO : Ain' tu omnia hæc ?
In carnario fortasse dicis.
PHÆDR. : Imo in lancibus.
Quæ tibi sunt paratæ, postquam scimus venturus.

[2] Apicii Cælii *De Opsoniis et Condimentis sive Arte coquinaria libri x. ed. Mart. Lüster. Amstelodami*, 1709 : « Porcellum... et siccum in lance inferes salso recente ». (VIII, 7). — « Cum bullierit, amylo obligas et in lance inferes ». (x, 8). — « Impensa in disco pones ». (VIII, 6) et passim.

[3] S. Isidori Hispal. Episc. *Etymologiar.*, l. xx, c. IV : *De vasis escariis* : « *Scutella, a scuto* per diminutionem : est enim ejusdem similes ». — 9 « *Discus*, antea iscus vocabatur a specie *scuti*, unde et *scutella*. Postea *discus* vocatus, quod det escas, id est, apponat ».

vases appelés *gabata* se trouve presque dans le même cas, et l'explication de celui de la *paropsis* inspire à peine un peu plus de confiance[1].

La παροψίς, connue des Grecs aussi bien que des Latins, serait, selon saint Isidore, un *quadrangulum et quadrilaterum vas, id est, paribus absides*[2]. A ce compte, il faudrait l'assimiler à la *lanx quadrata* dont parlent les jurisconsultes Paulus et Ulpien[3], et dont — étrange coïncidence — la Grande-Bretagne, à elle seule, nous a révélé les deux plus remarquables spécimens.

L'un d'eux y a été découvert tout fragmenté, en l'année 1729, dans le parc de Risley, comté de Derby. Complet, il aurait eu $0^{m},47$ de longueur sur $0^{m},35$ de largeur; actuellement on n'en retrouve même plus les débris, mais un dessin en a été fait et publié en 1736, par William Stukley, sous les auspices du baron de Willughby[4]. Sous ce plateau rectiligne, que nous reproduisons en petite dimension (fig. 41), on trouvait cette inscription : EXSUPERIUS EPISCOPUS ECCLESIÆ BAGIENSI DEDIT. Il avait donc appartenu primitivement à l'église de Bayeux, en France. Ce qu'on en peut voir encore représente, au centre, une scène de chasse au sanglier, qui se passe entre deux chasseurs armés de lances ou d'épieux, *contus*, un vieux solitaire, un ragot et deux chiens. Une chasse à la battue se répète en un certain endroit du pourtour. Trois autres fragments du marli, qui paraît avoir eu de 8 à 9 centimètres de largeur, nous présentent des scènes pastorales : on y trouve d'abord les jambes d'un berger assis, qui faisait paître des béliers et des boucs,

[1] S. Isidori *op. cit.*, XX, IV, 11 : « *Gabata*, quasi *cavata*, *g* pro *c* littera posita. Hinc et *concha*, sed illa cavata, ista concava; sic et Græci hæc nuncupant ».

[2] Id. ibid., XX, IV, 10. *Parapsis*.

[3] Paulus, in lege *Si in rem.* D, *De re vindicata :* « Quamvis et in vasis occurat difficultas, utrum lancem dumtaxat dici oporteat, an etiam quadratam vel rotundam ». — Ulpian. in *Digest.* l. XXXIV, tit. II, 19, § 4 : « Plane si vascula argentea, utpote lances quadratæ sint legatæ ».

[4] William Stukley, *An account of a large silver plate of antique basso-relievo Roman workmanship, found in Derbyshire, 1729, read before the Antiquarian Society of London, 8 april 1736.* Nous avons fait copier et réduire le dessin qui accompagne cette brochure, en le dépouillant de toutes les inscriptions qui l'entourent et qui renferment, d'abord, des renseignements sur la découverte de cette « *Roman Lanx or Salver* », dessinée en 1736, d'après les fragments restants; puis une dédicace au « most noble prince *Peregrine* Duke of *Ancaster* and *Kefteven*, Marquis and Earl of *Lindsey*, Baron *Willughby* of *Erefby*, hereditary Lord, great Chamberlain of England, Lord Lieutenant and Custos Rotulorum of the county of Lincoln, etc., etc., etc. avec les armes du Lord; enfin on y trouve aussi une attribution de ce plat à saint Exuperius, évêque de Toulouse (?) qui, au IVe siècle, l'aurait offert à l'église de Bourges en France; de là il serait passé en Angleterre, pendant les guerres du règne de Henri V, lorsque, en 1421, une bataille fut livrée près de cette église. M. le comte de Toustain, auteur d'un *Essai historique sur la prise et l'incendie de la ville de Bayeux en 1105*, a rectifié l'erreur de cette dernière assertion et a prouvé que, dans l'inscription que le plateau du Derbyshire portait au dos, il fallait lire *Ecclesiæ Bagiensi* et non pas *Bogiensi*. C'est donc au sac de Bayeux par les Anglais en 1105, que le grand plat d'argent a été enlevé au trésor de l'église de Bayeux en Normandie. Voyez la note de M. Ad. de Longpérier, *Sur un vase antique d'argent découvert en Angleterre*, dans la *Gazette archéologique* de 1883, pp. 78-79, et *Œuvres*, t. VI, pp. 290-292. M. de Longpérier, qui ne connaissait pas le dessin de Stukley, croyait devoir ranger cette *lanx quadrata* parmi les *missoria* ronds dont nous parlerons plus loin.

en jouant probablement de la flûte; puis un autre berger trayant l'une de ses chèvres; enfin, deux gardiens de chevaux en liberté. Au seul coin du plateau qu'on a pu voir, il y avait une grande tête de jeune homme, vue de profil. Les bords du marli paraissent avoir été ornés de perles, comme ceux du plateau rond de Pétrossa; sur l'orle extérieur elles étaient plus grosses que sur l'intérieur.

Le second plateau carré d'Angleterre (fig. 42) est encore existant; après avoir passé par les mains de plusieurs revendeurs, il appartient à présent aux ducs de Northumberland. Ce fut en 1734 qu'on le découvrit dans les environs de Corbridge,



Fig. 41. — *Lanx quadrata*, découverte en 1729, dans le Derbyshire. — D'après W. Stukley.

sur la rive septentrionale de la Tyne, non loin de l'ancienne muraille d'Hadrien. C'est un parallélogramme en argent, pesant 4^{kil},224, sans le pied détaché et perdu, et ayant plus de 0^{m},50 dans un sens et 0^{m},38 dans l'autre. Il excède donc, dans ses dimensions, la *lanx quadrata* de Bayeux ou du Derbyshire.

Le sujet qui est gravé à sa surface d'une façon assez correcte, mais non sans quelque raideur, représente Apollon sortant du temple de Delphes, l'arc à la main et la lyre à ses pieds, pour venir à la rencontre de sa sœur Diane. Entre les deux enfants de Latone, qui occupent les extrémités opposées du sujet, on voit, sous un arbre chargé d'oiselets, Minerve et Junon se tenant aussi debout; auprès du péristyle du temple est assise une troisième personne voilée. On a pensé que c'était l'image de Cérès, quoique aucun emblème distinctif ne confirme cette

supposition. Ce pourrait être tout aussi bien la Pythie siégeant auprès de l'ὀμφαλὸς sacré, au pied d'une haute colonne qui porte à son sommet la sphère céleste. Sur une zone inférieure on distingue plusieurs des attributs du dieu des oracles et de sa sœur: un griffon au repos, un autel garni d'offrandes, un cerf renversé sur le dos, un chien de la meute de Diane ou de celle d'Esculape, enfin une urne d'où s'écoule sans doute la fontaine de Castalie. De légers festons sont suspendus à l'arbre, et le marli est décoré de pampres[1].

Ces deux belles pièces d'orfèvrerie antique, découvertes en Angleterre, nous

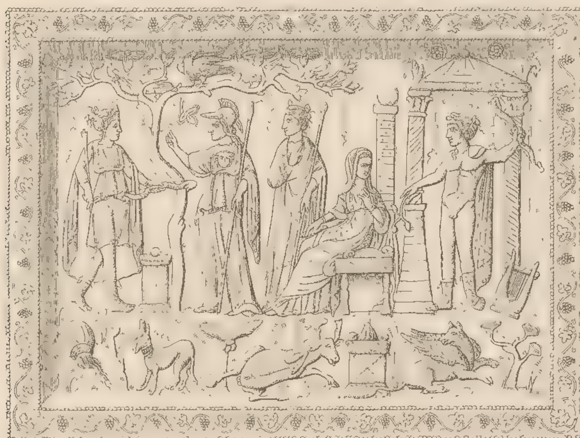


Fig. 42. — *Lanx quadrata* découverte à Corbridge, appartenant au Duc de Northumberland.

ont retenu sur les grands plats carrés plus longtemps que nous n'avons eu besoin de nous arrêter sur les *lances* ovales ou plats à poisson.

Mais nous n'en sommes pas plus convaincu de l'assertion de saint Isidore qui voudrait réserver exclusivement pour les premières la dénomination spéciale de *paropsides*. Des définitions que donnent du plat de ce nom, Julius Pollux, Athénée et Suidas, de l'emploi que font de ce terme les poètes Juvénal et

[1] La *lanx quadrata* de Corbridge a été publiée à diverses reprises et elle a été décrite et commentée plus souvent encore. On la trouve dans Collingwood Bruce, *The Roman wall. London*, 1867; dans Yonge Akerman, *An archeological index. London*, 1847; dans Duruy, *Histoire des Romains*, t. V, p. 41, etc.; mais nulle part elle n'est mieux reproduite ni expliquée que dans le *Lapidarium Septentrionale, or a Description of the Monuments of Roman Rule in the North of England, published by the Soc. of Antiquaries of Newcastle upon Tyne. London*, 1875, p. 338 et suiv. avec planche. Notre fig. 42 est une réduction exacte de cette belle gravure.

Martial, l'historien Suétone, le romancier Pétrone [1] et peut-être d'autres écrivains encore, il résulterait surtout que la *paropside* était soit un légumier ou un compotier, soit une assiette à dessert sur laquelle on servait ou l'on mangeait les plats doux et délicats. Elle semble avoir occupé, dans le service de table des anciens, une place tout opposée à celle des *promulsidaria* sur lesquels on présentait, au commencement du repas, les laitages, les plats d'œufs, la marée et les hors d'œuvre [2]. En raison de ce fait, la recherche et le luxe n'en étaient point exclus, aussi Juvénal demandait-il que l'on s'enquît plutôt de la moralité d'un homme que du nombre et de la grandeur des paropsides de son souper :

De moribus ultima fiet
Quæstio? . . . .
. . . Quum multa magnaque paropside cœnat?

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que nulle part on ne trouve la *paropside,* pas plus que le *promulsidare,* citée parmi les vases qu'on employait dans les cérémonies religieuses. Ils étaient donc d'un usage tout à fait domestique. Bien qu'il ne soit pas certain que la *paropside* ait été toujours carrée et que, de plus, il y ait eu des *paropsides* en métaux précieux, rien ne nous engage à voir dans le plateau d'or et rond de Pétrossa, une παροψίς ni un *promulsidare* plutôt qu'un μαζονόμιον. Peut-être notre vase est-il trop grand pour qu'on puisse le désigner sous le nom de πίναξ, nom qui, en somme, convient le mieux à une *assiette* ou tout au plus à un *plat.* Les variations innombrables de la *lanx* romaine et le caractère générique que ce terme a toujours gardé dans la langue latine, ne nous imposent pas la même restriction en ce qui concerne cette déno-

[1] Jul. Pollucis *Onomast.*, x, 87 : « Τὰς δὲ παροψίδας, ἧ μὲν πλείστη χρῆσις ἐλέγχει τοὔνομα ἐπὶ μάζης ἢ ζωμοῦ τινὸς ἢ ἐδέσματος εὐτελοῦς, ὃ ἔστι παροψήσασθαι, τεθέν. » — Athenæi *Deipnosophist.*, IX, 3 : « Πλάτωνα οἶδα εἰρηκότα ἐν Ἑορταῖς, οὕτως·

« Ὁπόθεν ἔσοιτο μᾶζα καὶ παροψίδες ».

— Suidæ *Lexicon* t. II, ed. Bernhardy, 1834, p. 133 : « Παροψίδας, σκευή ὑπερητικὰ τραπέζης ». — Suetonii Tranquilli *Vita Galbæ Imper.* XII : « Illa quoque, verene an falso, per ludibrium jactabantur, et ordinario quidem dispensatori, breviarium rationum offerenti, paropsidem leguminis pro sedulitate ac diligentia porrexisse ». — Martial. *Epigram.*, XI, 27, v. 5 :

Cui portat gaudens ancilla paropside rubra
Alecem.

Petronii *Satyric.*, XXXIV, 2 : « Ceterum inter tumultum, cum forte paropsis excidisset, et puer jacentem sustulit, animadvertet Trimalchio, colaphisque objurgari puerum, ac projicere rursus paropsidem jussit. Insecutus est lecticarius, argentumque inter reliqua purgamenta scopis cœpit verrere ». — Juvenal. *Satyr.*, III. v. 140-142.

[2] Voy. plus haut p. 105, not. 1. Petronii *Satyric.*, XXXI. — Le sens du *plat à hors d'œuvre* ou ravier attribué au *promulsidare* est une conséquence des passages suivants : Ciceron. *Epistol.*, IX, 16, 8 : « Neque est, quod in promulside spei ponas aliquid; quam totam sustuli ». — Id. IX, 20, 1 : « At quem virum? non eum, quem tu es solitus promulside conficere. Integram famen ad ovum affero ». — Petronii *Satyric.*, XXIV : « Hoc, inquit, belle cras in promulside libidinis nostræ militabit : hodie enim post asellum diaria non sumo ».

mination; aussi nous sommes-nous dit que, en tout cas, à Rome, notre vase serait une *lanx*, au même titre qu'il est un *plateau* chez nous.

Eu égard à sa forme circulaire on pourrait encore l'appeler, en grec un *κύκλος*, ou en latin un *orbis*; mais pour la même raison, et en y réunissant l'avantage de confondre les deux langues classiques dans une seule expression, nous avons préféré le désigner aussi par le mot *δίσκος*, *discus*, disque. Cette dénomination n'était pas étrangère au parler du monde hellénique et romain à l'époque où, selon tous les indices, notre grand disque d'or a dû figurer, en Dacie, dans les festins ou sur quelque autel payen. Vers ces mêmes temps saint Augustin, dans ses commentaires sur les Psaumes, employait cette expression, en lui attribuant presque un sens mystique, grâce surtout, il est vrai, aux sujets qui décoraient le disque dont il a eu l'occasion de parler [1].

Mais il est d'autres termes encore qui furent appliqués aux grands récipients plus ou moins plats, au moment où le culte chrétien commença à emprunter ou à disputer aux temples du paganisme leurs vases usuels les plus précieux. Parmi ces vases nous retrouverons la *scutella* et les *gabata*, déjà citées par Martial [2] et encore plus fréquemment nommées par les écrivains de la basse latinité et de la période byzantine. Chez les uns comme chez les autres, nous rencontrerons aussi un terme nouveau que nous signalons seulement ici, avec l'intention d'y revenir par la suite: c'est le mot latin *missorium* ou *messorium*, dont saint Isidore [3] donne la définition suivante: «*Messorium* vocatus a *mensa* per derivationem, quasi *mensorium*».

Ce nombre assez considérable d'expressions employées dans les temps anciens pour désigner de grands plats, différant sans doute les uns des autres par quelque particularité de forme, d'ornementation ou d'usage, nous apprend tout au moins que les vases de ce genre étaient fréquents; de plus, les écrivains et les artistes de l'antiquité nous attestent à la fois qu'ils abondaient dans les temples et dans

[1] S^ti Augustini *Ennaratio in Psalm.* xcvi, 13 (v. 8): «Postea quidam de circumcisis calumniari voluerunt Petro et dixerunt illi: «Quare intrasti ad gentiles incircumcisos, et manducasti cum eis?» Ille autem reddidit eis rationem, quomodo cum oreret demonstratus est illi discus pendens quatuor lineis. Discus ille qui habebat omnia animalia significabat omnes gentes. Ideo autem quatuor lineis pendebat, quia quatuor partes sunt orbis, unde futuri populi erant».

[2] Voy. p. 107, not. 2, et Martial *Epigram.*, vii, 48, v. 3: «Transcurrunt gabatæ, volantque lances».

[3] S^ti Isidori Hispal. episc. *Etymologicar.*, l. xx, cap. iv: *De vasis escariis.* — L'usage des petites tables rondes ou guéridons en métal, à pied très bas, s'est conservé jusque de nos jours chez les peuples de l'Orient. En Roumanie, les paysans se servent encore de tables rondes et très basses, en bois — *mesciore, messoria* — pour y prendre leurs repas. On y emploie également de grands plateaux ronds en métal, semblables sans doute aux antiques *mazonomes* et appelés aujourd'hui *sinie*, pour cuire au four et pour servir à table les gâteaux feuilletés (*placinte*).

les palais, et que l'on ne ménageait point les matières précieuses dans la confection des instruments du culte et des ustensiles de ménage.

De cette grande quantité de plateaux d'or et d'argent, à peine un très petit nombre est-il parvenu jusqu'à nous. Parmi ceux qui nous sont restés, le plateau de Pétrossa est certainement unique dans son genre, aussi bien par ses dimensions en général assez rares, que par la qualité du métal qui entre dans sa composition. Il n'existe pas d'autre plateau antique en or aussi grand; mais, de nos temps, on a trouvé et le plus souvent même on a conservé dans les musées publics ou dans des collections privées, quelques anciens plateaux d'argent qui méritent de fixer l'attention, non seulement à cause de leur poids et de leur volume, mais parfois aussi en raison de la valeur artistique et archéologique des sujets qui y sont sculptés ou gravés.

Nous chercherons à en mentionner le plus grand nombre possible, plutôt dans le but d'établir des comparaisons avec le plateau de Pétrossa, que dans celui de trouver son pareil parmi eux. Seul entre tous, nous l'avons déjà dit, il est en or massif, et le genre de décoration qu'il porte présente un caractère tout particulier de raideur et de simplicité.

L'un des archéologues les plus ingénieux, les plus féconds et les plus érudits dont la science française ait à déplorer la perte récente, M. Adrien de Longpérier, a dressé, en 1879[1], une intéressante nomenclature des principaux disques ou grands plateaux en argent qui ont été découverts par hasard dans diverses parties de l'Europe et qui sont parvenus jusqu'à nous. S'il n'a pas compté dans le nombre le plateau de Pétrossa, il faut croire que c'est en raison du métal différent et plus précieux dont il est fabriqué; mais le même motif n'existe pas pour un assez grand nombre d'autres grands disques en argent dont il a négligé de faire mention. Nous tenons à réparer cet oubli, et, tout en récapitulant et en complétant la liste, déjà si riche, de M. de Longpérier, nous tâcherons d'établir, autant qu'il nous sera possible, un ordre à peu près chronologique parmi les vingt ou trente grandes pièces d'argenterie ancienne, dont la plupart existent dans quelques musées contemporains. Nous ne les décrirons du reste que très succinctement, avec assez de détails cependant pour faire remarquer les analogies ou les dissemblances que chacun d'eux offre avec le grand disque de Pétrossa.

Sous le rapport des dimensions, nous ne connaissons pas plus de quatre plateaux

[1] Adrien de Longpérier, *le Missorium de Geilamir, roi des Vandales, et les monuments analogues*, dans la *Gazette archéologique*, publiée sous la direction de MM. de Witte et Fr. Lenormant. Tome V, 1879, p. 58 et sq., et dans les *Œuvres réunies et mises en ordre par M. Schlumberger. Paris*, 1884, t. VI, pp. 254-269.

anciens dont l'étendue dépasse celle du nôtre; mais, comme il s'agit d'énumérer aussi la grande vaisselle plate antique, de proportions moindres, nous ne nous arrêterons, en descendant de degré en degré, qu'à la dernière limite des vases auxquels l'usage de nos langues modernes permet d'appliquer une dénomination équivalente au mot *plat*. Ce sont des récipients plus grands que des *assiettes* ordinaires, plus grands aussi que des *patènes* d'église. Je ne dirai pas que les Romains ne les comprenaient pas tous sous le nom générique de *lances;* mais ce qui est certain, c'est que tous les vases dont nous ferons ici l'énumération sont plus que des *patellæ;* tous, en effet, sont plus larges que la petite écuelle réservée au culte domestique des Lares et des Pénates, dans laquelle Varron recommandait à tout honnête citoyen de présenter aux dieux une bouchée, μικρὸν κρέας, à chacun de ses repas[1].

Nous reviendrons plus loin sur ces vases de petite dimension. Pour le moment examinons, au contraire, les restes de la grande vaisselle plate des Grecs et des Romains et commençons même par une pièce considérable, la plus volumineuse que l'on en connaisse.

En effet, celui de ces plateaux qui, tout en étant le plus large, est probablement aussi le plus ancien de tous, se présente sous la forme d'un vaste et solide bassin d'argent assez peu profond (fig. 43).

Ce vase, dont le diamètre dépasse 110 centimètres, a les bords relevés et presque sans marli; deux anneaux ovales lui servent d'anses, et des espèces de roulettes en forme d'osselets ou de bobines supportent sa cuve. Il a été trouvé dans le tombeau d'une reine scythe, creusé sous le grand tumulus qu'on nomme Tchertamlyk-Kourgane, près de la ville de Nicopol, dans la Russie méridionale[2].

Tout l'intérieur du vase est couvert de fines ciselures disposées en sept cercles

[1] T. Varro ap. Nonium Marcellum, xv : « Quocirca oportet bonum civem legibus parere et deos colere, in patellam dare, μικρὸν κρέας ». — P. Festi *De Signific. verbor.*, xiv : « PATELLÆ, vascula parva picata, item sacris faciendis apta, humiles et patentes velut capidulæ, sed ansis carentes ». — Plauti *Cistellar.*, v. 250-51 :

Di me omneis magni minutique et patellarii
Faxint...

Toutefois Cicéron (*in Verrem, act.* II, l. IV, 21) parle de grandes *patellæ*, ornées de reliefs et d'images divines, ainsi que de *patères* dont les femmes se servaient pour les libations : « Nam domus erat ante istum prætorem nulla paulo locupletior, qua in domo hæc non essent, etiamsi præterea nihil esset argenti : patellæ grandis cum sigillis, ac simulacris deorum ; patera, qua mulieres ad res divinas uterentur ; thuribulum ; hæc autem omnia antiquo opere, et summo artificio facta ».

[2] *Recueil d'Antiquités Scythiques, publiées par la Commission impériale archéologique. Saint-Pétersbourg*, 1873. IIe livr., pl. XXIX. Le texte descriptif se trouve dans le volume en langue russe : *Drevnosti Herodotovoï Skythiu*, 1866, p. 103. — Notre figure 43 représente la gravure de l'intérieur de la cuve et le profil du vase avec ses supports et ses anses. Par ces dernières, le grand bassin de Tchertamlyk rappelle celui que l'on a vu plus haut dans la peinture antique de la figure 39. L'objet est en réalité presque six fois plus grand que notre dessin.

concentriques. Au milieu on trouve une petite rosace tout à fait pareille à celle qui occupe le centre du plateau d'or de Pétrossa ; mais le second cercle est composé,

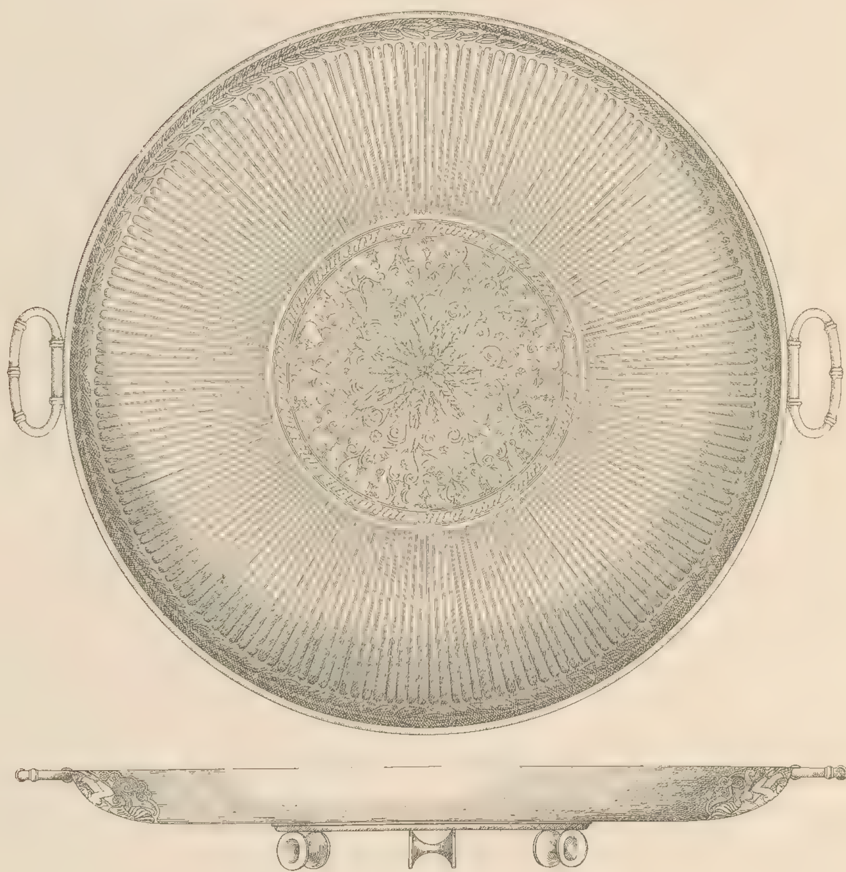


Fig. 43. — Bassin en Argent, du Tchertamlyk-Kourgane. — Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

dans le bassin de Tchertamlyk, d'une série de larges pétales arrondis ; des feuilles lancéolées et dentelées comme le feuillage du cardon, entourent cette rosace ; puis viennent, sur un vaste développement, de grands enroulements de feuilles, de vrilles et de fleurs en clochettes, comme des liserons, entremêlés de divers fleurons

et d'aplustres. Une double torsade ciselée entoure ce motif si élégant. A partir de là, une grande portion de la circonférence est occupée par un rayonnement de légères cannelures qui aboutissent aux bords du vase, lesquels sont décorés eux-mêmes d'une guirlande de branches d'olivier. Deux bustes de femmes, les bras



Fig. 44. — Disque en Argent du Roi Scythe Rhescuporis. — Musée de Kertch.

arrondis au-dessus de leur tête, portant le diadème évasé en corbeille qu'on appelle *calathus,* sont ciselés à l'extérieur, au-dessous des anses; le corps de ces deux nymphes se perd dans des ornements de feuillage et d'enroulements qui les entourent des deux côtés.

C'est là évidemment un travail grec d'une belle époque, une œuvre remontant au delà de l'ère chrétienne, et dénotant toute l'originalité et toute la perfection que

les Grecs mettaient dans leur industrie métallique. Elle nous donne de plus l'explication naturelle d'un détail technique et ornemental fortement discuté. Avant d'avoir vu les quatre bobines en argent sur lesquelles repose et se meut si aisément ce grand et lourd bassin, les antiquaires se sont souvent demandé ce que voulaient dire ces *astragales* d'or et d'argent qui, dans les descriptions de Julius Pollux, d'Athénée et même de la poétesse Sapho, remplaçaient les pieds ou la base de vases, tels que la *φιάλη*, le ψυκτήρ et peut-être d'autres encore[1].

La grande cuve scythique, malgré ses supports en forme d'osselets ou d'astragales, n'est certainement pas une *phiale* ou coupe à larges bords. Est-elle un *psycter*, c'est-à-dire un seau réfrigérant ? Le *psycter* était, en effet, un très grand récipient où l'on buvait sec et froid. Alcibiade ne s'effrayait pas de ceux qui contenaient plus de huit cotyles de vin[2]. Mais, tout bon buveur qu'il fût, c'eût été, comme l'a dit du reste le poète comique Alexis[3], un bain mortel et non point une boisson, qu'il aurait pris dans un *psycter* de la taille de notre cuve d'argent. Toutefois, on sait par Hérodote et par Platon eux-mêmes, que les Scythes, hommes et femmes, étaient en état d'en remontrer sur ce point aux plus vaillants buveurs de la Grèce. Avalant leur vin à pleins bords et sans mélange, ἄκρατος, ils devaient s'accommoder tout particulièrement de ces « psycters fameux », que l'auteur de l'*Onomasticon* désigne également sous les noms de δῖνος ou δεῖνος vaste cuve à remous, et d'ἀκρατοφόρον ou vase pour le vin pur ; ajoutons enfin qu'il décrit ces vases comme reposant, non pas sur une base, mais sur des astragales[4]. Nul doute ; la large cuve d'argent du Tchertamlyk-Kourgane a été le *psycter*, le *dinos* ou l'*acrato-*

[1] Voy. A. J. Letronne. *Observations sur les noms des vases grecs*, dans ses *Œuvres choisies*, 3e série, t. I, pp. 387-389 et p. 410. — Jul. Pollucis *Onomastic.*, VI, 99 : « Ὁ δὲ ψυκτὴρ πολυθρύλητος, ὃν καὶ δῖνον ἐκάλουν, ἐν ᾧ ἦν ὁ ἄκρατος· οἱ πολλοὶ δὲ ἀκρατοφόρον αὐτὸν καλοῦσιν. οὐ μὴν πυθμένα ἀλλ ἀστραγαλίσκους ». — Athenæi *Deipnosophist.*, XI, 105 : « Ἐκαλεῖτο δέ τις καὶ βαλανωτὴ φιάλη, ἧς τῷ πυθμένι χρυσοῖ ὑπέκειντο ἀστράγαλοι ». — Jul. Pollucis, *op. cit.* VI, 98 : « Μεσόμφαλοι δὲ φιάλαι καὶ βαλανειόμφαλοι τὸ σχῆμα προσηγορίαν ἔχουσι, χρυσόμφαλοι δὲ τὴν ὕλην, ὡς αἱ Σαπφοῦς χρυσαστράγαλοι ». — Voy. aussi L. Ussing, *De nominibus vasorum Græcorum disputatio*, p. 75.

[2] Platon. *Sympos.*, 213 : « Καὶ οὐ πολὺ ὕστερον Ἀλκιβιάδου τὴν φωνὴν ἀκούειν ἐν τῇ αὐλῇ σφόδρα μεθύοντος καὶ μέγα βοῶντος... Ἀλλὰ φερέτω Ἀγάθων, εἴ τι ἔστιν ἔκπωμα μέγα. μᾶλλον δὲ οὐδὲν δεῖ, ἀλλὰ φέρε, παῖ, φάναι, τὸν ψυκτῆρα ἐκεῖνον, ἰδόντα αὐτὸν πλέον ἢ ὀκτὼ κοτύλας χωροῦντα ». Les scoliastes du philosophe ajoutent les explications suivantes : « Ποτήριον μέγα καὶ πλατὺ, εἰς ψυχροποσίαν παρασκευασμένον » et « ἔστι δὲ ὁ ψυκτὴρ σκεῦος, ἐν ᾧ διανίζουσι τὰ ποτήρια, μεστὸν ὕδατος ψυχροῦ, ὃ λέγομεν ἡμεῖς πρόχυμα ». — La valeur du *cotyle* en fraction de litre était de 0,274.

[3] Athenæi *Deipnosophist.*, X, 38 : « Ἄλεξις ἔφηκεν ἐν Αἰσώπῳ, οὕτως... .

« Τὸ μὲν γὰρ ἕτερον λουτρόν ἐστιν, οὐ πότος,
ψυκτῆρι πίνειν καὶ κάδοις. Θάνατος μὲν οὖν ».

[4] Voy. plus haut Jul. Pollux, not. 1. — Athenæi *Deipnosophist.*, X, 29 : « Καὶ προελθὼν τὴν ἀκρατοποσίαν Σκυθικὴν καλεῖ πόσιν... Καὶ Λακεδαιμόνιοι δ', ὥς φησιν Ἡρόδοτος ἐν τῇ ἕκτῃ (Erato, 94), Κλεομένη τὸν βασιλέα, Σκύθαις ὁμιλήσαντα καὶ ἀκρατοπότην γενόμενον, ἐκ τῆς μέθης φασὶ μανῆναι. Καὶ αὐτοὶ δ' οἱ Λάκωνες, ὅταν βούλωνται ἀκρατέστερον πίνειν, ἐπισκυθίσαι λέγουσι ». — Platonis *Leg.*, I, 205 : « Σκύθαι δὲ καὶ Θρᾷκες ἀκράτῳ παντάπασι χρώμενοι, γυναῖκές τε καὶ αὐτοὶ, καὶ κατὰ τῶν ἱματίων καταχεόμενοι καλὸν καὶ εὔδαιμον ἐπιτήδευμα ἐπιτηδεύειν νενομίκασι ».

phore d'un roi scythe qui se fournissait de magnifique vaisselle plate chez les Grecs. Mais cet ancien roi barbare et inconnu ne fut pas seul à le faire.

Nous devons à l'un de ses successeurs, à un Rhescuporis quelconque — puisqu'il y a eu au moins cinq dynastes de ce nom qui ont régné sur le Bosphore dans les premiers siècles de notre ère — nous devons à l'un d'eux un autre plateau d'argent qui est également d'origine grecque (fig. 44). Celui-ci est, il est vrai, plus simple, moins grand et tout à fait plat, sans anses ni pieds. Sur le marli on voit courir, entre des postes légères, une couronne de laurier, gravée et niellée, laquelle se répète au centre du disque pour y entourer un monogramme. Le même chiffre, en plus petit, scinde la guirlande du pourtour en deux endroits, symétriquement disposés. Cette décoration frondescente est sobre, mais finement exécutée; à l'exemple de Cicéron et de l'empereur Galien, nous pourrions appeler ce plat une *lanx laureata,* au même titre que la cuve de Tchertamlyk, avec ses rinceaux de fleurs et de feuillage, serait un *orbis foliatus* ou *floridus.* Mais les inscriptions que porte le premier de ces deux grands plateaux, nous retiennent tout à fait en dehors du monde romain. M. Ludolf Stephani, en étudiant cette pièce, a lu dans les monogrammes qui complètent son ornementation, le nom d'un roi grec et syrien Antiochus, 'ANT[ιόχος] B[ασιλὲυς]. En tout cas, cette indication, si peu précise qu'elle soit, reporte la fabrication du vase à une date antérieure à l'ère chrétienne; c'est après coup seulement que le roi Rhescuporis a pu acquérir cette pièce d'orfèvrerie et y faire graver au pointillé, sur le revers, son nom: BACIΛЄωC PHCKOΥΠOPЄI, avec quelques notes supplémentaires et probablement pondérales. Le roi scythe agissait en cela comme le Trimalcion de Pétrone. La dernière personne qui a possédé autrefois sur terre ce plateau deux fois royal, a été une femme, une reine aussi sans doute, car elle était enterrée sous un tumulus près de Kertch, l'antique Panticapée, le visage recouvert d'un masque d'or, le corps tout parsemé de bijoux et le cercueil entouré de vases précieux[1].

La plupart de ces objets, comme l'hypogée elle-même, étaient de structure barbare ou tout au moins helléno-scythique; quant au plateau d'argent, sur lequel étaient entassées les offrandes funéraires, c'était, à n'en pas douter,

[1] *Antiquités du Bosphore Cimmérien, conservées au Musée Impérial de l'Ermitage. Saint-Pétersbourg,* 1854; in-fol., t. I, p. 209, pl. XXX, fig. 11. Le diamètre total du plateau est de $0^{m},41$; celui de la rosace centrale de $0^{m},065$; la largeur du bord est de $0^{m},03$; le poids est de $3^{k},06$. Nous avons réduit l'inscription du roi Rhescuporis à la moitié de sa grandeur. — Ce n'est pas l'unique plateau rond trouvé dans une tombe antique des régions orientales. Nous parlerons plus loin d'un autre disque en argent qui, en confirmation de cet usage, a été découvert dans un caveau funéraire en Moldavie.

un πίναξ ou un μαζονόμιον de pure fabrication grecque. Il est d'autant plus rare et curieux, que tous les vases dont nous aurons encore à parler semblent être plutôt des spécimens de l'orfèvrerie romaine, confectionnés, les uns pour le service des repas somptueux, les autres pour les usages sacrés du culte; quelques-uns des plus grands parmi ces disques ont été regardés comme des boucliers votifs, *clypei votivi,* sans aucune destination pratique. Nous ne donnons cette



Fig. 45. — Disque en Argent, trouvé à Aquilée. — Cabinet des Antiques de Vienne.

assertion hasardeuse des antiquaires des siècles derniers que pour ce qu'elle vaut; mais toujours est-il que nous ne la croyons applicable à aucun des disques romains, plus ou moins grands, que nous allons énumérer. Pour que ce soient des boucliers, il eût fallu que leur face présentât une convexité, quelque légère qu'elle fût; tout au contraire, ces pièces d'orfèvrerie sont plutôt concaves, à moins qu'elles ne soient complètement plates, avec ou sans rebord saillant; de plus elles ont presque toujours un pied circulaire en dessous.

Parlons en premier d'un plateau de grandeur moyenne, mais d'une haute valeur artistique[1], au sujet duquel précisément feu M. Joseph Arneth, qui l'a

[1] K. O. Müller, *De Germanico-Triptolemo in patera Aquileiensi cœlato,* dans les *Annali dell' Instituto archeo-*

décrit avec soin, renouvelle les arguments évoqués autrefois en faveur de l'attribution purement votive de ce genre de plats ronds (fig. 45).

C'est le disque d'argent à parties dorées qui a été découvert en 1825 à Aquilée et qui, offert à l'empereur d'Autriche François II, par le comte Cassis, a été déposé dans le Cabinet des Antiques de Vienne. Ce plat est assurément



Fig. 46. — Disque d'Argent, représentant le *Retour de Briséis*. — Cabinet des Médailles de Paris.

un des beaux produits de la glyptique romaine à l'époque des Césars. Le sujet qui en occupe la surface intérieure est une scène de mystères, empruntée au

logico di Roma, 1839, t. XI, pp. 78 et sq. — J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, pp. 61-72. Tafel G v. La description du disque d'Aquilée y est accompagnée d'une dissertation sur les boucliers votifs, parmi lesquels il range six des grands plateaux dont nous parlerons, à savoir : les soi-disant *Boucliers de Scipion* et *d'Annibal*, le disque *de Genève*, celui *d'Almendralejo* et celui de *Pérouse*. Il ajoute que « un septième bouclier avait été trouvé dans le Danube, en Haute-Autriche, qu'il avait été porté à Gratz et qu'il y avait été fondu, à ce que lui avait dit feu Franz Kurz, curé de Saint-Florian ». — L'ouvrage de J. Arneth contient quatre reproductions du disque d'Aquilée, dont l'une en couleur bistre et or ; on y voit que les vêtements des personnages, les roues du char, les ailes des serpents, certains ornements de l'autel et des accessoires, étaient seuls dorés. Le poids actuel du vase est de 2 marcs = 7 $^{12}/_{16}$ lots d'Autriche.

culte de Cérès. Le buste de Jupiter la domine du haut des cieux; la déesse y préside assise sur un trône, et ayant en face d'elle Proserpine et peut-être la nymphe familière Iambé. Mais le personnage qui, debout sur le char attelé de serpents ailés, occupe le centre du sujet et y joue le rôle principal de Triptolème, est un homme jeune encore dans lequel on a cru reconnaître soit le portrait d'Agrippa le gendre d'Auguste, soit celui de Germanicus son petit-fils adoptif.

De chacune de ces ressemblances, il résulte pour ce beau plat d'argent et de vermeil, une date que ne dément point la correction du travail artistique que l'on y admire. Les six derniers personnages, qui complètent sur ce vase l'apothéose de l'un des membres de la famille des Césars, sont une Hécate debout devant l'attelage, une prêtresse agenouillée et nourrissant les serpents, trois enfants qui, au-dessus d'un autel, présentent à Triptolème de grands plats chargés de prémices; enfin, sous les pieds du héros pacifique repose une grande figure nonchalamment couchée qui symbolise peut-être la Terre ou la Fertilité et qui a près d'elle un bœuf accroupi.

Le bord de ce vase n'existe plus que sur une petite portion de sa périphérie; s'il était complet, son diamètre atteindrait $0^{m},295$. Ce sont les dimensions d'un plat moyen; ce ne sont guère celles d'un bouclier, pas même de la petite rondache ou rondelle du moyen âge [1].

En revanche, celui d'entre les anciens disques d'argent que nous croyons le plus rapproché par son ancienneté de la patère éleusinienne qui vient de nous occuper, celui qu'on a longtemps appelé au Cabinet royal des Antiques, de France, le *Bouclier de Scipion,* mériterait bien cette désignation belliqueuse, si l'on n'avait à tenir compte que de son ample circonférence; son diamètre est, en effet, de $0^{m},70$, et son poids, en y comptant les nombreuses soudures qui s'entrecroisent sur l'envers, est de $10^{kil},3$ [2] (fig. 46). Quelques années après que des pêcheurs

[1] La tendance à voir des boucliers votifs dans les anciennes écuelles en métaux précieux, quelque petites qu'elles soient, est allée si loin au siècle dernier, que l'on a donné cette fausse dénomination à plusieurs vases d'une minime circonférence. Nous n'en citerons ici que deux : d'abord, la gracieuse patère de $0^{m},17$ de diamètre qui a été découverte en 1758 à Pompéi, et qui représente une scène d'intérieur féminin, dans laquelle on s'est plu à reconnaître les derniers moments de Cléopâtre. Voy. *Le Antichità di Ercolano,* t. V, pp. 257-261, pl. 276. — L'autre pièce que l'on a également appelée un bouclier votif, est une rondelle de $0^{m},17$ de diamètre et d'un travail beaucoup plus récent. Les édifices d'une ville et les camps de deux armées à pied et à cheval y sont groupés autour d'une grosse tête de satyre placée dans l'umbo. En raison des guerriers que l'on y voit, sur le premier plan, s'agitant autour d'une balance, Arnold Drakenborch, dans son édition du poëme de Silius Italicus (Trajectum-ad-Rhenum, 1717, in-4°), a présenté ce monument, trouvé en Angleterre, comme un commentaire en relief du passage où le poëte latin parle de l'expédition de Brennus à Rome (*Punicor.*, l. IV, v. 150 et sq.).

[2] Chabouillet. *Catalogue général et raisonné des Monuments conservés au Cabinet des Médailles et Antiques de Paris,* n° 2875, pp. 459-463. On y trouve l'historique détaillé de cette belle pièce d'orfèvrerie antique; elle a

eurent retiré, en 1656, du lit du Rhône près d'Avignon, ou près d'Arles, ce grand plat d'argent, il fut décrit par le célèbre antiquaire J. Spon. Celui-ci crut voir dans la scène qui, en un relief très bas, remplit sa surface, une image de l'acte de continence dont on fait gloire à Scipion l'Africain, devenu maître de Carthagène. C'était une erreur. Cent ans plus tard, Winckelmann la redressa et reconnut sur ce grand disque une scène prise dans l'ancienne poésie épique des Grecs. Dix personnages y sont groupés de façon à former un tableau à peu près exact du récit où Homère rapporte comment Briséis fut rendue à Achille par Agamemnon. Le fils de Thétis est assis, sombre et soucieux, ayant à ses pieds les armes merveilleuses et retentissantes que sa divine mère y avait déposées[1], casques, cuirasse, boucliers, cnémides, épée, arc et carquois :

Ὣς ἄρα φωνήσασα Θεὰ κατὰ τεύχε' ἔθηκεν
Πρόσθεν Ἀχιλλῆος· τὰ δ' ἀνέβραχε δαίδαλα πάντα.

Ulysse a prononcé son discours conciliateur; Agamemnon lui-même, dont la tête seule domine cette scène de pacification, l'approuve, et l'on voit apparaître à gauche la belle Briséis au frais visage, Βρισηΐδα καλλιπάρηον, amenée par un héraut, avec d'autres présents offerts par le Roi des rois. Et tous les Argiens rangés en silence, Nestor, Diomède, Idoménée, Phénix, Talthybius et Antiloque, écoutent les serments solennels de leur chef,

Τοὶ δ' ἄρα πάντες ἐπ' αὐτόφιν εἵατο σιγῇ,
Ἀργεῖοι, κατὰ μοῖραν ἀκούοντες βασιλῆος.

Cette scène se passe devant un triple portique dont les pendentifs sont décorés d'un triton et d'une néréide sonnant de leurs trompes marines.

Ce grand plat circulaire a pour bordure une rangée serrée de perles piriformes dont chacune se termine par trois petits points disposés en trèfle. C'est bien un plat et non pas un bouclier, car, sur le revers de la face aux reliefs, il y a un pied circulaire, fort bas il est vrai, mais destiné à le séparer du sol ou de la surface sur laquelle on le posait.

A la suite de ces deux plats d'argent qui, dans leurs proportions si dissemblables, représentent encore l'art de la ciselure conservant chez les Romains, sous la domination des Césars et des premiers Antonins, un degré d'élévation

été décrite et reproduite assez souvent, entre autres, par B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée. Paris*, 1719; t. IV, p. 54, pl. XXVII, et par Millin, *Monuments antiques inédits. Paris*, 1803; t. Ier, pp. 69-90.

[1] Homeri *Iliad.*, XIX, v. 12-13, 145 et sq. 246, 255-256 et passim.

assez proche de la perfection atteinte autrefois par les orfèvres artistes de la Grèce, nous aurons à citer plusieurs pièces qui, dans des genres différents, font sentir la décadence de plus en plus marquée de cet art. Ce sont en grande partie des plateaux qui portent soit l'effigie de quelque dieu du paganisme, soit des scènes mythologiques, soit enfin de simples ornements décoratifs, avec ou sans inscriptions qui les désignent comme des offrandes à des temples ou comme de la riche vaisselle de table. En les énumérant les uns après les autres, nous arriverons, sans transition bien marquée, aux disques et aux plats qui ont été fabriqués dans les premiers siècles du christianisme. A cette époque nous nous trouverons, à ce qu'il nous semble, beaucoup plus rapprochés des temps et du style artistique auxquels appartient le vase précieux dont nous étudions l'origine et les antécédents.

Ainsi, il faut convenir qu'il est difficile de saisir des rapports entre le grand disque en or de Pétrossa et les plateaux carrés, *lances quadratæ,* tels que ceux qui ont été trouvés en Angleterre, près de Corbridge et dans le Derbyshire[1]. Ceux-ci dénotent par l'aspect de leurs ciselures plus raides et plus grossières, une date postérieure au plat éleusinien de Vienne et au disque iliaque de Paris. Il en est de même de toute une série de disques consacrés à des divinités du paganisme. On ne saurait en placer la fabrication que d'une façon assez vague dans la longue période qui sépare Trajan et ses successeurs immédiats, de Constantin le Grand et des premiers souverains de sa famille.

Néanmoins tel n'est pas précisément le cas pour un grand plat en argent de $0^{m},40$ de diamètre qui représente sur sa surface presque entièrement plane, Hercule étouffant dans ses bras le lion de Némée[2] (fig. 47). Cette scène se passe

[1] Voir les figures 41 et 42 aux pages 110 et 111, ainsi que les descriptions qui les accompagnent.

[2] Ce plat remarquable, qui est formé d'une plaque d'argent épaisse et très légèrement redressée au bord, fait partie actuellement de la collection de M. E. Piot à Paris. Il en a fait l'acquisition en Italie, chez les héritiers de feu le marquis de Trivulci. Cet objet a appartenu autrefois au comte J. B. Pighini qui, au siècle dernier, habitait Imola (Forocornelianus), près de Ravenne. C'est ce que dit Gasp. Aloys. Oderici, de la Soc. de Jésus, dans son opuscule *De argenteo Orcitirigis numo conjecturæ. Romæ,* 1767. A la page 64, il donne le dessin de ce vase. De même, ce dessin très réduit et erroné sous plus d'un point, se trouve dans Grivaud de la Vincelle, *Recueil de monuments antiques, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule. Paris,* 1817; t. II, pp. 72-74, pl. VIII, fig. 4. Les dimensions que lui attribue cet auteur sont fausses; de plus, il prétend que cet objet a été trouvé dans les environs de Strasbourg, sans citer aucune source à l'appui de son assertion. Il est probable que Grivaud de la Vincelle n'a connu cet objet que par l'opuscule d'Oderici; mais il s'est gardé de le citer. Le titre de cette dissertation, dans laquelle le dessin du plateau d'Hercule s'est fourvoyé sans raison plausible, a fait peut-être croire au collectionneur français, que le plat du comte Pighini avait été trouvé en Alsace, dans la région où le chef helvète Orgétorix avait exercé son action. — Le propriétaire actuel du plat, à l'obligeance duquel nous devons la faveur d'avoir pu en donner une reproduction beaucoup plus exacte que celles de Grivaud et d'Oderici, compte le publier lui-même dans la *Gazette archéologique* de Paris, en l'y accompagnant d'une notice détaillée; M. Piot attribue ce plat, non pas à l'époque de Maximien, mais à celle de Commode.

à l'ombre d'un olivier dont le rare feuillage se penche obliquement sur le groupe engagé dans cette lutte mythologique.

Le demi-dieu porte dans les traits de son visage l'ossature saillante qui distingue, dans toutes ses médailles, le rude soldat pannonien Maximien, devenu empereur sous le titre emphatique de *Herculius*, grâce à la faveur de son patron et père adoptif, l'empereur Dioclétien, qui lui-même se disait *Jovius* ou l'émule de Jupiter. Sur le disque comme sur les monnaies, c'est la même nuque épaisse,



Fig. 47. — Disque en Argent : *Hercule et le Lion de Némée.* — Collection de M. E. Piot, à Paris.

droite et plate ; c'est le même crâne rond au front bas, au nez court, à la large mâchoire ; ce sont les mêmes cheveux courts et crépus. La seule différence est que le ciseleur du plat a rajeuni le héros en lui supprimant la barbe du César. On avait agi de même en faisant couler cette statue colossale en bronze doré[1] qui, découverte en 1864 dans les substructions du palais Pio à Rome, a été placée,

[1] Les avis qui ont été émis sur la date de cet Hercule sont résumés et discutés dans une savante dissertation de M. L. Passy, à l'opinion duquel nous ne pouvons cependant pas nous rendre : *Recherches sur une statue colossale d'Hercule, dite l'Hercule Mastaï,* dans le XXXV[e] vol. des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France,* 1879, pp. 51-112.

par le pape Pie IX, dans la Rotonde du Vatican, sous la désignation de l'*Hercule Mastaï*. Les discussions élevées au sujet de la date de cette œuvre imposante n'ont pas réussi à démontrer qu'elle fût d'une époque antérieure au règne de Dioclétien et de ses collègues, ni qu'elle ne reproduisît pas l'image embellie du robuste *Herculius* impérial. Sur le plat d'argent qui nous occupe on voit figurer, à ne s'y pas méprendre, le type de l'Hercule Mastaï; c'est la même tête, semblable aux effigies monétaires de Maximien; ce sont les mêmes chairs épaisses et raides; ce sont surtout les mêmes sinus profonds, marquant les articulations des cuisses. Le groupe du héros étouffant dans ses bras le lion de Némée se retrouve sur le revers d'une médaille d'or, avec la légende VIRTVS AVG, tandis que la face porte l'inscription MAXIMIANVS P. F. AVG. et la tête laurée de cet empereur [1]. Toutes proportions gardées, les dispositions de ce groupe sont presque identiques à celles du grand plat d'argent. Or, en examinant avec attention le travail de l'orfèvre, on observe dans le mufle du lion une structure conventionnelle qui n'appartient déjà plus à l'époque classique; de plus, les contours des muscles, accentués avec une certaine rudesse, sont déparés chez l'homme aussi bien que chez le fauve, par des méplats mous et sans vigueur. Toutefois il y a certainement dans ce relief des réminiscences du bel art antique; mais ce ne sont plus que des retours accidentels ou forcés vers cette excellence dont la pratique et le sentiment s'étaient perdus à la fois. Il arriva un moment où les meilleurs artistes ne pouvaient pas plus l'atteindre que les savants efforts de Julien le Philosophe ne parvinrent à rallumer dans le monde romain la ferveur des anciens cultes.

Néanmoins le ciseleur du disque dont nous parlons, n'avait rien oublié de ce qui appartenait au héros, ni sa massue à nœuds pressés toute pareille à celle de l'Hercule Mastaï, ni son arc scythique, ni son carquois fermé par un couvercle conique et rattaché par une lanière à boucle. Ces armes sont jetées par terre à ses pieds; enfin un δέπας, vase sphérique à deux anses, consacré aux libations du dieu, se trouve posé sur un cippe derrière lui. Une raie de folioles striées orne la légère concavité du bord qui est maintenu tout autour par un listel circulaire rapporté, soudé et orné de filets. En dessous, le plat est monté sur un manchon ou cercle tronconique en argent, assez élevé.

De cette belle pièce d'orfèvrerie antique reparue au jour depuis fort peu de temps, passons à un vase d'argent qui ne nous a laissé malheureusement que le

[1] J. Cohen. *Médailles impériales*, t. V. *Maximien Hercule*, nos 89 et 90. La 1re était dans la collection du duc de Blacas actuellement au British Museum; la 2me, publiée par de Caylus, a été volée au Cabinet des Médailles de Paris. J. Sabattier, *Iconographie d'une collection choisie de 5000 médailles* (*Saint-Pétersbourg*, 1847-1860), cite, de plus, deux exemplaires en bronze, pl. LXXXVII, nos 12 et 15. Nous publierons la médaille de Londres.

souvenir de sa réapparition éphémère au siècle dernier. Il y aura bientôt cent ans que le hasard fit découvrir à Caubiac, à cinq lieues de Toulouse, sept belles pièces d'argenterie romaine dont quelques-unes portaient des emblèmes bachiques. Cette circonstance, du reste très fréquente, a fait supposer à M. de Montégut, l'historien de cette trouvaille, que la localité de Caubiac, *collis Bacchi?* avait été consacrée au dieu des vendanges [1]. Au nombre des objets décrits et dessinés par cet auteur, il est une sorte de cuve ou de bassin qui semble plutôt appartenir au culte de Vénus (fig. 48). L'extrémité des bords de ce vase ainsi que son circuit étaient munis de nombreuses gaufrures ou de godrons contigus. Sur la marge supérieure cette ornementation était complétée par deux oreil-

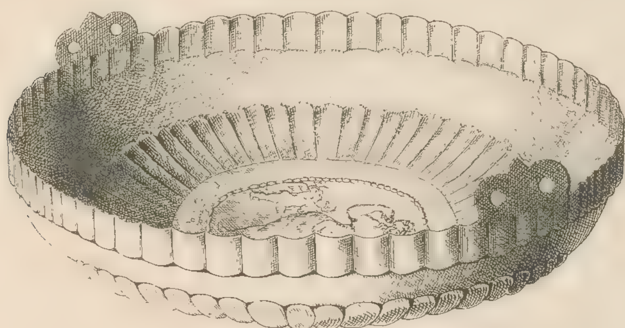


Fig. 48. — Bassin en Argent, trouvé à Caubiac, en 1787, et actuellement détruit.

lons à double trou, où passait une anse mobile. Dans le fond il y avait un médaillon circulaire rapporté; c'est ce que l'on appelait chez les anciens un

[1] *Observations sur les vases antiques d'argent trouvés à Caubiac, au mois de mai 1787*, par M. de Montégut, dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 1788; t. III, pp. 1-19, pl. I à IV. L'auteur y dit que la trouvaille se composait de « sept pièces d'argent de bon aloi », à savoir: 1° un petit disque ou plat rond fort évasé; 2° un second disque en forme de soucoupe; 3° un bassin profond de 2 pouces, 6 lignes de diamètre, portant une frise avec des sujets bachiques; 4° un vase peu profond; 5° une patère fort belle et bien conservée; 6° un gobelet du travail le plus parfait; et enfin « la 7e pièce, qui se trouvait placée parmi les autres et dont la partie supérieure a été presque entièrement brisée lors de la découverte, formait une cuvette de 4 ou 5 pouces de hauteur sur 10 pouces de diamètre. Ce qui en reste pèse environ trois marcs. Le fond et les côtés sont d'un travail assez grossier, en forme de côtes de melon. Il subsiste sur un des côtés une oreille percée de deux trous, à laquelle était adaptée une anse du même métal. Les fragments de cette anse ont un pied de longueur sur cinq lignes d'épaisseur. Le fond du vase est orné d'un médaillon en relief de quatre pouces de diamètre, entouré d'une bordure perlée... On voit au-dessus de la cuvette, qui devait servir à contenir de l'eau lustrale, des caractères ponctués qui forment l'inscription suivante : EUCRAT FI P. IIII $\frac{C}{X}$, *Eucrati filius, pondo quadraginta denariorum...* Le vase dans son intégrité devait peser sept marcs, une once, valeur 300 livres de notre monnaie ». — Dans notre figure 48, nous avons essayé de restituer ce vase dans son entier, hormis les anses, et en évitant de faire comme les Latins qui, même dans leurs plats, bravaient l'honnêteté.

emblema. Le sujet qui y figurait en relief, entouré d'un cercle de perles, se composait d'une belle figure très élancée de la déesse Vénus, presque nue et voluptueusement penchée sur sa hanche droite. Sa tête portait un bandeau et des boucles éparses; dans ses mains elle tenait une lance, en sa qualité de Vénus laconienne armée, Ἀφροδίτη Ἐγχείος[1], et une pomme, en souvenir de sa victoire *sine lance et licio* au mont Ida. Telle la célébrait, fière et dédaigneuse de sa nudité, une épigramme de l'*Anthologie grecque*, traduite en latin par Ausone[2] :

Παλλὰς τὰν Κυθέρειαν ἔνοπλον ἔειπεν ἰδοῦσα·
Κύπρις, θέλεις οὕτως ἐς κρίσιν ἐρχόμεθα;
ἡ δ᾽ ἁπαλὸν γελάσσασα, τί μοι σάκος ἀντίον αἴρειν;
εἰ γυμνὴ νικῶ, πῶς ὅταν ὅπλα λάβω;

Telle aussi la voit-on, la lance à la main et la pomme près d'elle, dans une peinture murale de Pompéi, où Cupidon se tient à sa droite, lui présentant un coffret dans lequel la déesse dépose son collier[3]. Sur l'*emblema* de Caubiac, un Cupidon ailé semblait s'élancer vers elle, une tige de lis sur l'épaule et une fleur ou un miroir (?) à la main. A gauche, la statue ithyphallique d'un Priape jeune, le bras droit relevé sur la tête, se dressait formidable,

Sed non et vasto est inguine terribilis[4].

L'écharpe légère qui flottait sur le bras gauche de la déesse l'atteignait sans le voiler,

Nec tegit exertos, sed tangit palla lacertos[5].

Le nom inconnu d'*Eucrate*, avec quelques indications pondérales, était inscrit au pointillé sous ce médaillon.

Ce vase, si curieux sous maints rapports, n'ayant pas été trouvé intact, a complètement disparu ; nous avons essayé de le restituer dans la figure 48, surtout parce que sa forme ronde et côtelée, ses dimensions assez considérables, $0^{m},365$,

1 Hesychii *Lexic.* — Selon Pausanias (*Descript. Græciæ*, l. III, *Laconia*. § 15), il y avait près de Sparte un temple dédié à Vénus Ὡπλισμένη. Cf. l. II. § 4, où il est dit qu'il y en avait un aussi au sommet de l'Acrocorinthe.

2 *Antholog. Planud.*, l. I, 174. — Voici également les traductions latines d'Ausone (*Epigram.* 42 et 43).

Armatam vidit Venerem Lacedemone Pallas;
Nun certemus, ait, judice vel Paride.
Cui Venus: Armatam nunc me, temeraria temnis,
Quæ quo te vici tempore nuda fui.

Armatam Pallas Venerem Lacedemone visens,
Visne ut judicium sic ineamus ait?
Cui Venus arridens : quid megaleata lacessis?
Vincere si possum nuda quid arma gerens?

3 *Real Museo Borbonico*, t. VIII, pl. 6. — Helbig, *Wandgemælde der vom Vesuv verschütteten Stædte*, p. 78, n° 303. Cette peinture était dans la maison dite *Casa di Meleagro*.

4 Virgilii *Copa*, v. 24.

5 C. Sol. Sidonii Apollinaris *Carm.* XXII, v. 114.

nous y ont fait reconnaître l'une de ces grandes cuves rondes et godronnées que l'on a vues dans les peintures murales découvertes près de Saint-Jean de Latran; là, des vases semblables contenaient de la volaille, des légumes et des fruits. N'étaient au fond du bassin de Caubiac l'image de la divine Cypris, celle de Cupidon et le simulacre pieusement lubrique de Priape, on n'hésiterait pas à prendre ce plat pour l'un de ces riches ustensiles domestiques, dans lesquels les Romains aimaient à repaître leur vue d'obscénités, pendant que, à leur table, ils se servaient des vases eux-mêmes. Pline l'Ancien nous le dit: « Didicit homo naturam provocare. Auxere et artem vitiorum irritamenta. In poculis libidines cælare juvit, ac per obscenitates bibere »[1].

A vrai dire, il n'est pas bien prouvé que les vases qui portaient des images ou des emblèmes de divinités, avaient été toujours et exclusivement réservés à l'usage du culte. Nous citerons toutefois deux exemples qui, grâce à des inscriptions tracées sur les objets mêmes, sembleraient affirmer ce fait contesté.

Les pièces que nous allons nommer font partie chacune d'un trésor trouvé dans les Gaules, et ayant indubitablement appartenu à un temple de ce pays.

La première est un disque d'argent, l'un des objets les plus grands, sinon les plus beaux du trésor découvert, en 1830, à Berthouville, près de Bernay en Normandie (fig. 49). On ne se trompera pas beaucoup en le plaçant dans les premiers temps de la période impériale. En tout cas, ce plateau, qui a 35 centimètres de diamètre, porte une inscription constatant qu'il a été offert par un certain C. Propertius Secundus, au temple du dieu Mercure, à Canetum.

Dans le médaillon qui en occupe le centre, on voit un sujet gravé en creux: c'est un cavalier fuyant à bride abattue devant une lionne et un loup. Tout autour du bord sont représentés des animaux sauvages et domestiques, des masques scéniques et d'autres emblèmes religieux, se rattachant cependant au culte de Bacchus[2]. On dirait que les motifs dionysiaques, plus familiers que tous autres

[1] Plinii *Histor. Natur.*, l. XXXIII, 2.

[2] Chabouillet, *Catalogue général et raisonné des camées, pierres gravées et autres monuments exposés dans le Cabinet des Médailles et Antiques de Paris.* 1858, n° 2821, p. 446, et n° 2876, p. 463. Ces deux plateaux sont figurés et commentés dans F. Lajard, *Recherches sur le culte du Cyprès pyramidal chez les peuples civilisés de l'antiquité. Paris;* pl. XVII et XVIII, n° 1, et pl. XVI. Voy. aussi Aug. Le Prévost, *Mémoire sur la collection de vases antiques trouvés à Berthouville. Caen,* 1832; p. 17, n° 10. Nous reviendrons avec beaucoup plus de détails sur le magnifique trésor de Bernay, lorsque nous parlerons des aiguières qui en font partie et qui sont des pièces capitales parmi les œuvres d'orfèvrerie ancienne parvenues jusqu'à nous. Les deux médaillons reproduits au trait dans notre figure 49 représentent, l'un : *a*, le détail de *l'emblema* central du plateau d'argent de Bernay, aussi peu distinct sur l'original que sur notre figure photogravée; l'inscription qui l'entoure est ainsi formulée: DEO. MERCVRIO. KANETONNESSI. C PROPERT. SECVNDVS. V. S. L.; l'autre médaillon, *b*, est le sujet qui se trouve au milieu du plat en argent fourré du Cabinet des Médailles de Paris. La série des figures qui ornent le marli du plat de Bernay contient six masques, entre lesquels il y a toujours deux animaux, l'un poursuivant (2 ours, 2 lionnes, 1 loup

aux artistes fabricants de vases, *vascularii*, étaient tout aussi bien accueillis dans les temples des autres divinités du paganisme.

Le disque du Cabinet des Médailles de Paris y a trouvé presque un pendant

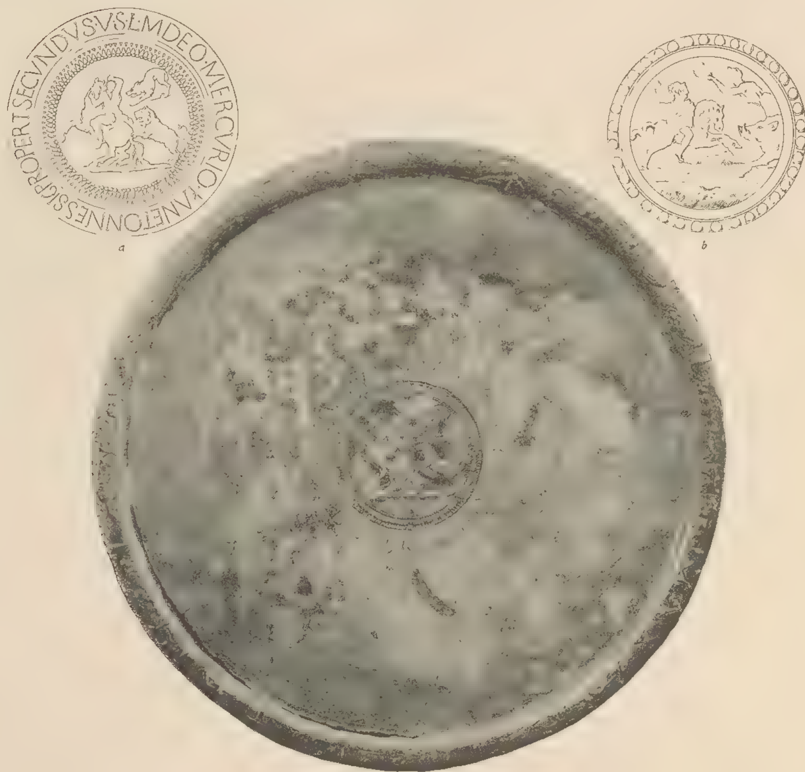


Fig. 49. — Disque en Argent, du Trésor de Bernay. — Cabinet des Médailles de Paris.

dans un plateau de bronze plaqué d'argent, de dimension à peu près pareille et représentant le combat d'un cavalier contre un sanglier qu'il affronte de face, secouru par un génie protecteur. On croit que cet objet a été découvert sur les

et 1 lion), l'autre poursuivi (2 bœufs ou taureaux, 1 biche, 1 antilope, 1 bouquetin et 1 chamois); il y a aussi des autels divers, des édicules, des arbres, une lyre et différents objets moins distincts. Les masques, au nombre de quatre, et huit couples de fauves s'attaquant mutuellement, décorent le rebord concave du plat en argent fourré. Le trésor de Bernay comprend aussi une vingtaine de patères et de plats plus petits.

bords du Rhin. Nous n'en faisons mention qu'à cause de ses analogies avec le plateau d'argent de Bernay; non seulement le marli est décoré de masques et d'animaux qui se combattent, mais le motif gravé dans son umbo est presque la contre-partie de celui du disque voué à Mercure.

C'est dans le trésor d'un temple gallo-romain consacré à Minerve que l'on a rencontré, six ans après la découverte de Berthouville, une sorte de grande patère de $0^{m},261$ en diamètre, avec un large marli et un centre creux d'où un médaillon avait été détaché. Cependant parmi les figures, les plaques et les vases de toute sorte qui abondent dans cette trouvaille faite à Notre-Dame d'Alençon, près de Brissac, dans le département de Maine-et-Loire, il y avait également deux médaillons ou *emblemata*.

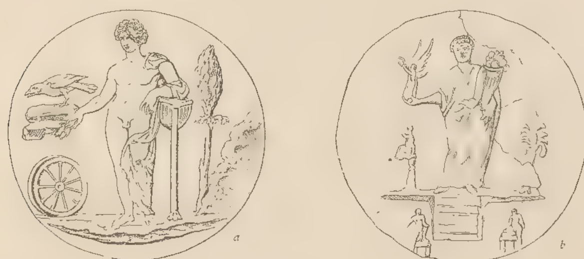


Fig. 50. — *Emblemata* en Argent, du Trésor de Notre-Dame d'Alençon. - Musée du Louvre.

L'un (fig. 50^{a}) représente Apollon debout, appuyé sur un trépied, portant une branche de laurier, tandis que près de lui on voit un corbeau sur une roche, une roue et un cyprès pyramidal. Ce ne sont là que des indications, curieuses au point de vue de la mythologie. Mais le second médaillon (fig. 50^{b}) nous donne de plus une date précise. M. A. de Longpérier, qui a décrit cette collection importante, acquise pour le Musée du Louvre, en 1852[1], a reconnu Antonin Caracalla, dans la figure juvénile qui, debout sur ce médaillon, porte dans ses mains une Victoire

[1] A. de Longpérier, *Notice des Bronzes antiques exposés dans les galeries du Musée national du Louvre* (*ancien fonds et Musée Napoléon III*) : *Monuments d'argent découverts en 1836, à Notre-Dame d'Alençon, près Brissac* (*Maine-et-Loire*), pp. 120-133, n°s 539 à 590. La patère dont nous avons parlé porte le n° 551 ; elle pèse 584 gr.; on lit, en dessous, gravée à la pointe, l'indication abrégée : *Libræ duæ, unciæ duæ semuncia.* — Le médaillon où figure Apollon porte le n° 544; nous l'avons reproduit, fig. 50, d'après Félix Lajard, *Recherches sur le culte du Cyprès pyramidal*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. 1854, t. XX, 2e part., pl. XX, n° 5. Il a $0^{m},093$ de diamètre. Le deuxième médaillon, n° 545, est un peu plus grand, $0^{m},103$ de diamètre; nous l'avons copié dans le *Catalogue des Collections de feu M. Toussaint Grille, ancien bibliothécaire d'Angers*. 1851, pl. II, n° 24. Les figures, dans l'un comme dans l'autre, portent des traces de dorure, mais elles sont assez fortement endommagées.

et une corne d'abondance ; ce savant antiquaire date cette figure des années 949 à 954, de Rome, et il donne le choix entre ces deux médaillons, l'un religieux et l'autre historique, pour en compléter la patère citée plus haut.

Nous ne quitterons pas les anciens plats en argent consacrés à des divinités du paganisme, sans parler du trésor qui a été découvert en 1633, en Suisse, dans le canton d'Argovie, au village de Wettingen, où l'on a aussi retrouvé les traces d'un temple d'Isis[1]. C'étaient des vases en argent, de formes différentes et portant



Fig. 51. — Disque en Argent, trouvé à Wettingen, en 1633, et actuellement détruit.

les uns des figures de dieux ou des emblèmes sacrés, d'autres, de simples ornements décoratifs et des inscriptions latines. Avec cette vaisselle que les huit cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Unterwalden, de Zug et de Glaris se partagèrent aussitôt, on trouva aussi un pot de terre contenant des monnaies d'argent d'Hadrien, de Sabine sa femme, de Gordien le Pieux, de Maximin Daza et de Constant le Jeune. Une fois les vases distribués, ils furent

[1] Voy. D. Ferd. Keller, *Statistik der Römischen Ansiedlungen in der Ostschweiz*, dans les *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, B. XV, 1864, pp. 153 et suiv., pl. XIV. L'auteur reproduit le passage où Mérian, *Topographia Helvetiæ, Rhætiæ et Valetiæ*, 1642, parle de cette trouvaille et du sort qui fut réservé aux antiquités dont elle se composait.

fondus; mais avant cela, un trésorier de Zurich, Henri Wirz, avait eu soin de les faire dessiner en grandeur naturelle. Ce sont ces dessins qui nous ont mis en mesure de représenter ici (fig. 51), le plateau circulaire de 0^m,26 de diamètre qui échut aux habitants d'Uri et qui, à part les rinceaux de feuillage et les rangées de perles recouvrant son marli, nous donne, au centre, une rosace toute fleuronnée et entourée de l'inscription :

DEO MARTI MIL [itari] *ou* M[erito]L[ibens]L[ubens].



Fig. 52. — Disque en Argent, du Trésor de Hildesheim. — Musée royal de Berlin.

Une inscription beaucoup moins claire : LEGENTI. REGLY. BENIGNES, est tracée en rond à l'intérieur du fond circulaire de ce vase.

Ce n'était pas là le seul plat rond du trésor de Wettingen ; un second de même forme, mais un peu plus grand, 0^m,275 de diamètre, était décoré au centre d'une croix gammée, et portait au dos l'inscription tout aussi inexplicable : RINIONIBOL ++ VRI. Les autres vases étaient des plats ovales, de moindre dimension, des coupes et enfin une casserole, la pièce la plus parfaite de la collection,

qui présentait sur sa panse les divinités des sept jours de la semaine, et, sur son manche, le dieu Mercure et la Victoire [1].

Nous pourrions énumérer, à la suite de la vaisselle plate trouvée à Wettingen, un assez grand nombre d'antiques plats en argent presque totalement dépourvus d'ornements; nous y comprendrions surtout les trouvailles de vaisselle d'argent faites en avril 1835 et en octobre 1836, dans des maisons de la rue de Mercure, à Pompéi [2]; mais il faut convenir que dans ces deux services de table ayant appartenu à de riches Pompéiens, c'était aux vases à boire, à l'*argentum potorium*, qu'étaient réservés tous les honneurs de l'ornementation artistique. Toujours est-il que tout ce que l'on a trouvé à Pompéi est antérieur à l'époque où le christianisme triompha des dieux payens, et que tous les objets de cette provenance sont des produits plus ou moins parfaits des industries pratiquées dans l'Empire, pas plus tard que sous le règne des Césars.

Il n'y a presque pas de doute que l'on en pourrait dire autant des vases en argent qu'une bonne fortune mit entre les mains des soldats prussiens lorsque, en octobre 1869, ils travaillaient à réparer la forteresse de Hildesheim, dans le royaume de Hanovre, nouvellement conquis par eux [3]. Nous ne parlerons pas ici des belles patères ni de tous les autres vases, grands et petits, qui composaient ce trésor, l'un des plus importants que l'on connaisse. Ils sont tous allés enrichir le Musée royal des Antiquités à Berlin. On a dit que les vases d'argent de Hildesheim ont dû constituer jadis la vaisselle de campagne, l'*argentum viatorium*, perdue par Varus, lors de son terrible désastre au *Saltus Teutoburgiensis*.

[1] M. le Baron J. de Witte a décrit ce vase dans son mémoire sur *Les divinités des sept jours de la semaine*, XII, dans la *Gazette archéologique* de Paris, année 1877, pp. 79-81.

[2] *Bulletino dell' Instituto di corespondenza archeologica di Roma*, t. VII, 1835; pp. 38-41 et t. VIII, 1836; p. 161. Parmi les 44 assiettes d'argent de cette dernière trouvaille, il y avait aussi un grand plat dépourvu d'ornements. Il est probable qu'il a dû y en avoir plus d'un et même de très remarquables sous le rapport de la forme et de la décoration, dans le grand trésor découvert en 1810, près de Falerii, au sujet duquel Alexandre Visconti a publié une *Disertazione su di una nuova argenteria*, dans les *Atti dell'Academia romana d'Archeologia*, t. I, part. 2, pp. 303 et sq. A part quelques rares pièces, tout ce trésor a passé au creuset; ce que Al. Visconti en dit est de nature à exciter les plus vifs regrets des antiquaires : « Quivi fù diseppellita una quantità grande di lavori d'argento per uso di mense, che si dicono ascendere a molte migliaja d'oncie; io ebbi il piacere di osservarne 400 oncie portate di là da un argentiere; e vidi che la materia era superata dal lavoro ». Cette dissertation est accompagnée d'une planche représentant une tasse ornée de feuillage et de rinceaux, reste presque unique de cette merveilleuse trouvaille. Cependant le Cabinet des Antiques de Vienne possède un fragment d'anse en vermeil provenant de l'un des vases de cette collection, dont le poids en argent paraît avoir dépassé 20 kil.

[3] Fr. Wieseler, *Der Hildesheimer Silberfund, 1te Abth. Göttingen*, 1869; ainsi que E. Hübner et J. Friedlænder, dans le tome XXVIII (1871) de l'*Archæologische Zeitung* de Berlin. *Zum Hildesheimer Silberfund*, pp. 89-90 et 46. — En France, Fr. Lenormant a parlé du *Trésor de Hildesheim*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (nov. 1869), M. W. Frœhner, dans le *Journal officiel* (juin 1869) et M. Darcel, dans les *Merveilles de l'Art et de l'Industrie*, Paris, 1875. Le plateau, dont nous donnons un dessin fait d'après l'original, n'est certainement pas une des pièces importantes parmi les soixante vases de toute sorte qui composent cette riche vaisselle plate d'un général romain.

Parmi ces vases, il se trouve aussi un plateau de $0^m,30$ de diamètre, dont la surface est entièrement unie et qui n'a pour tout ornement qu'une bordure composée d'une frise d'enroulements avec fleurs et feuillage, et, de distance en distance, quelques petits oiseaux se jouant dans les rinceaux (fig. 52).

Un trésor d'argenterie romaine moins précieux et sans doute aussi moins ancien a été trouvé en 1883 près de Montcornet, en France, dans le département de l'Aisne. MM. Thédenat et Héron de Villefosse l'ont minutieusement décrit[1]. Il se compose actuellement de 31 ou 32 pièces, qui, malgré l'image de Mercure, représentée sur un petit plateau (fig. 53), et malgré de nombreux grafittes donnant sur plusieurs des pièces les noms de propriétaires différents, semblent n'avoir formé qu'un service de table beaucoup moins luxueux que celui de la trouvaille de Hildesheim. Ce ne sont, en effet, que coupes simples ou côtelées, tasses, soucoupes et bols plus ou moins profonds, seaux ou *situlæ* et petits plats ; puis une aiguière, un gobelet, un entonnoir, *infundibulum*, une poivrière, *piperatorium*, en forme de nègre accroupi, et enfin aussi trois plateaux de grandeur moyenne. L'un, dont le diamètre est de $0^m,328$, n'a pour tout ornement qu'une bordure circulaire composée d'olives séparées par un double filet et, au centre, une croix gammée et niellée, ressemblant assez à celle du plat de même genre qui a été trouvé à Wettingen. Dans le deuxième, qui est de $0^m,336$ en diamètre, la décoration se borne à une bordure pareille ; enfin le troisième, le plus grand, a en plus de cette même ornementation sur les bords, une rosace centrale gravée et niellée. Elle se compose de huit cœurs allongés et alternant avec autant de feuilles lancéolées, le tout convergeant vers le point

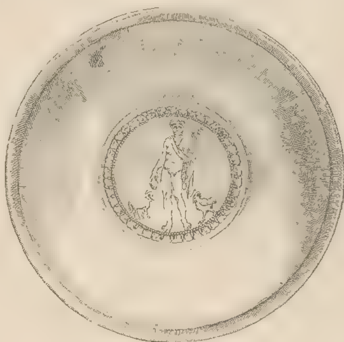


Fig. 53. — Plat en Argent, du Trésor de Montcornet. D'après MM. Thédenat et Héron de Villefosse.

[1] H. Thédenat et A. Héron de Villefosse, *Les trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule*, pp. 51-92 : *Trésor de Montcornet*, avec 32 figures dans le texte et 3 planches. Nous avons emprunté à ce travail plein d'intérêt la description de quelques-uns des objets, ainsi que les dessins de la rosace (fig. 54) et du petit plat (fig. 53). Ce plat d'argent n'a pas plus de $0^m,24$ de diamètre, mais il est l'une des pièces les plus importantes du trésor, parce qu'il porte dans son *emblema* un relief représentant le dieu Mercure en pied, coiffé de deux petites ailes, tenant une bourse et armé de son caducée ; il a à sa droite un bélier, à sa gauche un coq. Le cercle ouvragé qui entoure ce médaillon et la plupart des accessoires sont dorés. — Le trésor de Bernay ne contient pas moins de cinq petites patères plus ou moins plates avec l'image du même dieu.

du centre et entouré d'un cordon ondulé (fig. 54). Cette petite rosace rappelle quelque peu celle du plateau de Pétrossa, qui est cependant plus grande et composée de figures plus nombreuses, plus compactes et moins capricieusement ondulées.



Fig. 54.
Rosace du grand Plat de Montcornet.
D'après MM. Thédenat et Héron de Villefosse.

Les auteurs de la monographie sur le trésor de Montcornet rapprochent le plus grand plat de cette trouvaille d'un tout pareil qui se trouve au Musée de Lyon et qui « est orné d'une bordure semblable, quoique moins saillante; l'intérieur est également décoré d'une rosace niellée, composée de quatre cœurs allongés, alternant avec des feuilles et rayonnant autour d'un petit cercle; son diamètre est de 29 centimètres ».

Cette rosace formée de cœurs, se répétant sur plusieurs plateaux anciens, nous a ramené à l'esprit un autre plat en argent, rond et grand de $0^{m},285$ en diamètre ; il a été découvert en Russie, dans le gouvernement de Perm, dans cette région septentrionale où tant de vaisselle de provenance persane, hellénique et byzantine, appartenant à des époques très différentes, s'est trouvée réunie sous terre par les soins d'un peuple dont on ignore l'histoire. La surface intérieure du plat que nous citons, d'après le sagace antiquaire finlandais, M. J. R. Aspelin, est ornée d'une espèce de soleil composé de huit rayons piriformes, entre lesquels (fig. 56) sont placés huit cœurs qui ont chacun en dessous et au-dessus d'eux une perle [1]. Les bijoux ornés de cœurs, aussi simplement tracés que sur le plateau permien, sont nombreux à l'époque de l'établissement des Barbares dans les pays méridionaux. Ce motif paraît avoir été employé avec profusion, à cette époque, pour la décoration des pièces en métal travaillées dans

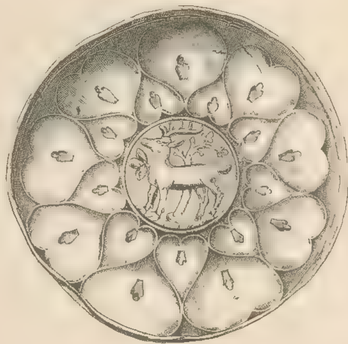


Fig. 55.
Coupe en Argent, découverte en 1851, à Rojdenstvenskoyé.
D'après M. Iechevsky.

[1] Voyez J. R. Aspelin, *De la civilisation préhistorique des peuples permiens et de leur commerce avec l'Orient* (extrait du vol. II des *Travaux de la 3e session du Congrès des Orientalistes*). *Leyde*, 1870; p. 22, nº 23 d. Il y est dit que ce plateau a été trouvé avec d'autres objets antiques, et que M. N. Sirotinine, négociant de Moscou, les a tous achetés à la foire de Nijni-Novgorod en 1870. Notre fig. 56 est copiée sur celle qui se trouve dans l'ouvrage illustré de M. J. R. Aspelin, intitulé : *Antiquités du Nord Finno-Ougrien*, IIe liv. *L'âge du fer : Antiquités permiennes*, p. 144, fig. 614. — On a déjà pu remarquer les ornements en forme de cœur qui décorent le collier en or

l'empire romain. Le fait ressort surtout des nombreux écus ornés de cœurs que l'on voit sur les enseignes des troupes impériales figurées dans la *Notitia Dignitatum*, cette curieuse nomenclature illustrée de tous les fonctionnaires des deux empires d'Occident et d'Orient, vers la fin du troisième siècle. Les cœurs et les zigzags disposés en rondelles concentriques y sont presque les uniques ornements qui agrémentent les grands boucliers circulaires attribués, comme écussons distinctifs, aux chefs suprêmes de la garde impériale à pied et à cheval, les *Comites Domesticorum Equitum et Peditum*[1] (fig. 57).



Fig. 56. — Plateau en Argent, découvert dans le Gouvernement de Perm, en Russie
D'après M. J. R. Aspelin.

Il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de constater ce fait, alors que nous trouvons dans les Gaules, aussi bien qu'en Scythie, d'antique vaisselle

et grenats de la trouvaille de Kalocza en Hongrie (p. 53, fig. 14, *i*), et ceux que porte le plateau de Gourdon (p. 56, fig. 20, *m*). Ce ne sont pas les seuls bijoux à cloisonnage où cet ornement se retrouve. On le voit même sur plusieurs des pièces du trésor de Pétrossa et principalement dans celles qui sont ornées de grenats. — Ajoutons aux exemples déjà cités une très intéressante petite coupe à pied en argent, $0^{m},23$ de diamètre, trouvée en 1851 près du village de Rojdenstvenskoyé sur l'Obva, dans le gouvernement de Perm, et volée en 1868 à l'Institut Lazarew de Moscou. Heureusement elle avait été reproduite par M. le professeur Iéchevsky, dans un recueil en langue russe, (*Permskiy Sbornik. Moscou*, 1860; t. II, p. 37). L'*emblema* représentait, comme beaucoup d'autres vases et bijoux de la Scythie méridionale, un renne au devant d'un arbre; mais les parois elles-mêmes formaient deux rangées de godrons disposés en cœurs opposés et alternés. Nous présentons ici cette coupe (fig. 55) comme une pièce d'orfèvrerie byzantine ou asiatique, dans laquelle on a su employer ce motif ornemental de la façon la plus ingénieuse, la plus originale et la plus gracieuse.

[1] *Notitia Dignitatum omnium, tam civilium quam militarium*, edid. Otto Seeck; p. 39, XV. *Vir illustris*

d'argent portant ce même genre d'ornement. Ne serait-ce pas, dans des limites assez larges, un indice chronologique pour celle-ci ?

Notre longue enquête sur les *disci* et les *lances* en argent que les Romains avaient répandus dans les contrées occidentales, nous a insensiblement ramené vers l'Orient, où nous avons rencontré tout d'abord les κύκλοι et les μαζονόμια grecs de la Chersonèse Taurique. En examinant tant de plateaux destinés à l'autel ou à la table, et ornés de figures ou de simples rinceaux, il ne nous a

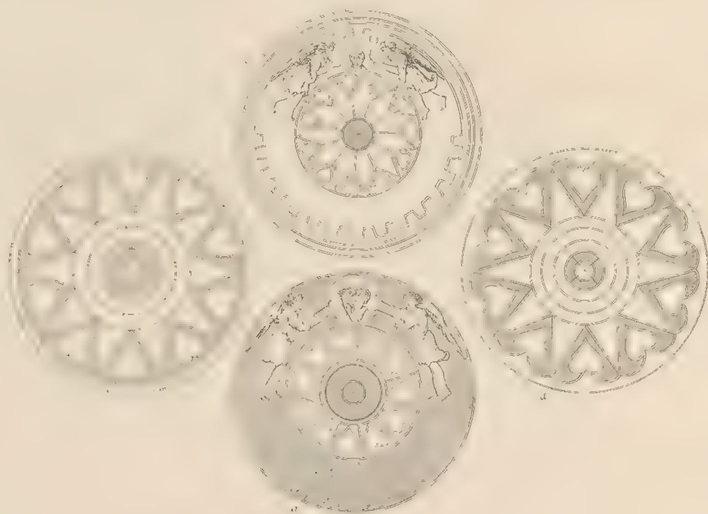


Fig. 57. — Écussons des *Comites Domesticorum*, en Orient, (*a*, *b*) — et en Occident, (*c*, *d*). D'après la *Notitia Dignitatum*.

pas toujours été possible de suivre un ordre de dates bien régulier; du reste, plus d'une fois il nous eût fallu l'imaginer, ne pouvant le constater. Nous avons préféré laisser à nos investigations le champ libre; nous n'avons pas cherché à être plus rigoureux qu'il ne convenait, alors que, n'ayant au sujet de telle pièce d'orfèvrerie aucune désignation de date certaine, il s'agissait de lui assigner une époque précise et de choisir entre celles des Césars, des premiers Flaviens, des Antonins, des empereurs africains, syriens et illyriens, jusqu'à l'ère beaucoup mieux caractérisée des seconds Flaviens.

Comes Domesticorum Equitum (fig. 57 *a*); id., id., id. *Peditum* (fig. 57 *b*), *in partibus Orientis*; p. 157, XIII. *Vir illustris Comes Domesticorum Equitum* (fig. 57 *c*); id., id., id. *Peditum* (fig. 57 *d*), *in partibus Occidentis*.

Avant de franchir les barrières que ceux-ci ont commencé à opposer au libre développement des arts payens, nous ne pouvons pas manquer de compléter la nomenclature des plateaux antiques par la description de ceux qui ont été retrouvés de nos jours dans les contrées de l'Orient.

Parmi ceux-ci, nous nous empressons de placer en première ligne un plateau rond, en argent, du diamètre précisément de celui de Pétrossa, c'est-à-dire de $0^{m},56$, et découvert dans le même pays. Au commencement de ce siècle, entre les années 1806 et 1812, il a été retiré d'une tombe somptueuse à Contzesti, sur les bords du Pruth, au nord de la Moldavie. Les armées russes occupaient alors les deux anciennes principautés roumaines. L'amiral Tchitchagoff parvint heureusement à se faire attribuer par les personnes avides et ignorantes, entre les mains desquelles ce trésor était tombé, trois des pièces qui en faisaient partie. Il les fit déposer au Musée impérial de l'Ermitage, où, seules d'entre toutes les richesses de la trouvaille, elles ont été conservées jusqu'à ce jour.

Le plateau était fortement endommagé, et ce n'est pas sans peine que l'on est parvenu à fixer sur une armature en argent sa circonférence toute bosselée, toute fracturée et rongée par la rouille en maints endroits. Comme le disque d'or de Pétrossa, celui en argent trouvé à Contzesti n'est décoré que dans sa partie centrale et sur son marli (fig. 58).

La rosace du milieu a $0^{m},165$ de diamètre ; un bourrelet peu saillant, à doubles filets latéraux, l'enveloppe. A l'intérieur elle est formée par une petite rose dont les huit pétales commandent toute sa fine décoration ; celle-ci est composée de deux rangées concentriques de légers rinceaux s'enroulant en volutes fleuronnées. Dans la première rangée les huit tiges partant, deux par deux, des bords de la rose centrale, composent un cercle d'autant de volutes symétriquement opposées et contenant chacune une feuille à cinq pétioles. Ce premier cercle de volutes est circonscrit dans un octogone formé lui-même par l'intersection de huit tiges droites, dont les extrémités se recourbent également pour constituer un second cercle de seize volutes, pareillement opposées et renfermant chacune un dessin varié ; ce sont deux feuilles à cinq pétioles, comme précédemment, puis, quatre rondelles à nervures strigilées, quatre oiseaux d'aspect différent, enfin trois amphores à deux anses et trois seaux ou paniers ornés de pointillage ; ces seize petits objets alternent irrégulièrement. Autour de ces arabesques fort délicates, mais d'un dessin assez imparfait, court une bande où, entre deux postes, on voit un cordon de losanges munis d'un petit cercle au centre et de bordures intérieures et extérieures, formées de petits points. Cette rosace, très

finement repoussée et ciselée, occupe la portion la mieux conservée du plateau. Il n'en est pas de même du marli dont la surface plane et très peu élevée au-dessus de la cuve, n'a que $0^{m},075$ de largeur. Il offre, comme la superficie du disque, plus d'une lacune. Néanmoins on voit clairement que le dessin continu, dont il est recouvert, se trouve partagé en six sections égales séparées par autant de petits médaillons ronds; chacune de ces rondelles, dont le circuit est bordé à l'intérieur par les mêmes petits crochets formant postes, contient une tête de jeune homme, dans des poses variées. Ce sont tantôt des adolescents à la chevelure ondulée, la tête gracieusement penchée, tantôt des faces robustes de gladiateurs à cheveux ras et à oreilles détachées du crâne. Ces visages, comme du reste toutes les figures ressorties en fin relief sur le marli, sont disposés en sens divergent du centre, c'est-à-dire que leur portion inférieure est dirigée vers la circonférence. Les postes, qui forment les six médaillons, bordent également les deux extrémités du marli; mais l'orle extérieur est, de plus, garni d'une dentelure que forment des olives alternant avec deux petites perles, le tout creusé dans la masse à l'emporte-pièce.

Venons maintenant aux sujets qui remplissent les six sections du rebord. Ce sont tous des scènes de chasse, les unes réelles, les autres mythiques. L'orfèvre s'est plu à alterner ces figures, dont les reliefs ont une saillie différente; de sorte que, à la suite d'un corps assez distinct, l'on en aperçoit toujours un autre ayant des contours plus vagues et plus confus. Pour ceux qui ont le plus de proéminence, les détails intérieurs sont exécutés en creux, tandis que pour les autres ils ressortent encore moins, sur le fond, que les silhouettes qui les contiennent. Cette alternance régulière produit un effet étrange qui, entre autres particularités, rend toujours les cavaliers moins distincts que leur monture, et la partie humaine des centaures beaucoup plus trouble que leur portion chevaline. Cependant nous tâcherons de suivre pas à pas ces représentations variées qui, toutes grossières qu'elles soient, ne manquent ni d'animation, ni d'un certain intérêt. Commençons par celle où l'on croit reconnaître, d'abord, un chasseur accroupi se défendant avec son épieu et son bouclier contre un sanglier, pendant qu'un lion se précipite au devant d'un cavalier également armé; derrière celui-ci un léopard tourne vers lui son mufle altier, en laissant passer un bœuf qui s'enfuit tête basse; enfin un second cavalier lance son cheval au galop, traqué qu'il est, de dos et de face, par deux autres fauves. Dans la série suivante c'est un centaure, la lance en arrêt et une grande branche de sapin sur le bras; il se trouve également entre un léopard et un tigre qui l'attaquent des deux côtés en bon-

dissant sur lui; un deuxième centaure, muni des mêmes armes, accourt pour le secourir. Plus loin, cette même scène à quatre combattants, c'est-à-dire deux centaures et deux fauves, se répète avec quelques variétés dans les poses; un arbre garni de quelques feuilles trilobées termine cette double scène cynégétique, dont les acteurs sont au nombre de huit. La section suivante commence

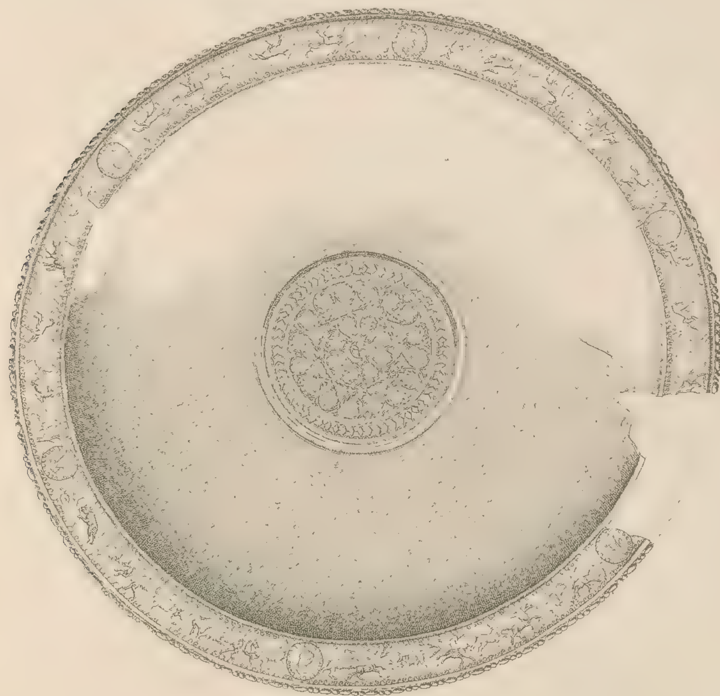


Fig. 58. — Disque en Argent, trouvé à Contzesti. — Musée impérial de l'Ermitage.

par une lacune qui en a soustrait la moitié; dans ce qui en reste, il semble que l'on aperçoit l'arrière-train d'un cavalier armé d'un bouclier; puis, un cerf se défendant contre un chien qui l'attaque et lui mord les jambes de devant; enfin deux grands lièvres fuyant dans un fourré. Au quatrième tableau la corrosion du métal a rendu les images très confuses; on croit reconnaître cependant, dans un paysage montagneux et boisé, un cerf à haute ramure qui descend une pente; une biche, beaucoup plus distincte, monte en courant; puis, plus loin, est-ce un

cavalier ou un carnassier qui attaque un daim? Enfin, tout au bout, sous un arbre à fruits ronds, est-ce un félin ou un singe qui rampe à terre? Passons plus rapidement sur la cinquième série, qui n'est que la reproduction du combat déjà décrit, entre quatre centaures, deux lions et deux léopards; on n'y remarque que de légers changements dans la posture des bêtes féroces et des chasseurs mythologiques. Arrivons enfin au dernier compartiment où huit animaux domestiques semblent simuler entre eux des luttes moins meurtrières; ce sont, selon toute apparence, des boucs et des chèvres, des chevaux et des taureaux qui se jouent en faisant des sauts et des gambades ou en s'élançant les uns vers les autres.

En somme, cette décoration circulaire du disque de Contzesti nous ramène à la mémoire, plutôt par ses sujets que par leur exécution, les vases d'argent sur lesquels, au beau temps de la toreutique grecque, Acragas ciselait des chasses et des centaures; mais Pline, qui nous fait connaître cet artiste et ses œuvres célèbres[1], nous dit aussi que, de son temps déjà, l'art de ce grand maître était bien déchu. Notre plateau est loin de donner un démenti au naturaliste cisalpin. On peut affirmer même que ce travail d'orfèvre est fait à une époque beaucoup plus basse que celle des Antonins. Pour s'en convaincre on n'a qu'à mettre en présence la manière dont les luttes entre fauves et centaures y sont traitées, avec la célèbre mosaïque du Musée de Berlin, dite *mosaïque de Marefoschi*. Dans cette œuvre d'art, découverte en 1779 au milieu des ruines de la villa d'Hadrien à Tibur, ce sont aussi des centaures et des fauves qui se font la guerre; mais ce n'est plus là une lutte vulgaire. La scène est des plus pathétiques. Dans un site d'âpres rochers, dont le fond seul s'ouvre sur un horizon de forêt, un tigre déchire de ses griffes la belle poitrine de femme et les flancs de cavale d'une jeune centauresse terrassée et peut-être déjà morte. Le centaure, les cheveux et la barbe incultes, se précipite furieux vers la bête qui, sans lâcher sa proie, tourne la tête vers lui pour le menacer de ses crocs. Il a déjà étendu à terre un lion qui râle baigné dans son sang; mais on dirait qu'il craint de lancer le gros bloc de pierre que ses bras robustes élèvent au-dessus de sa tête, de peur de frapper mortellement sa compagne, en même temps que le tigre qui la lacère. Dans son angoisse visible, il n'entend même pas une panthère qui rugit contre lui du haut du rocher d'en face[2].

[1] Plinii *Histor. Natur.*, l. XXXIII, 55: « Argento cælando inclaruisse multos... Proximus ab eo (Mentore) admiratione Acragas... Existant hodie (ejus) opera in insula Rhodiorum... Acragantis in templo Liberis patris in insula Rhodo, Bacchas Centaurosque cælati scyphi... Acragantis et venatio in scyphis magna fama ».

[2] La mosaïque en question a appartenu primitivement au cardinal Marius Marefoschi, qui l'avait fait déterrer dans la vigne du comte Fede, près de Tivoli. Cachée sous les madriers d'une écurie lors de l'occupation française

Bien qu'en ce moment les bas-reliefs du plat de Contzesti soient réduits à un état excessivement fruste, on sent tout de même qu'ils n'ont jamais révélé une inspiration aussi artistique. Les mêmes groupes se répétant plusieurs fois, à la suite les uns des autres, dénotent qu'ils ne sont plus que le produit d'une facture plus ou moins habile, qu'ils ont déjà passé dans le domaine de la pratique industrielle. On trouverait plus facilement les analogues des chasses représentées sur le marli de notre disque [1], dans les sculptures de certains sarcophages postérieurs de quelques centaines d'années au Christ, (fig. 59), dans des coupes en



Fig. 59. — Sarcophage en Pierre, du Musée de Bucarest.

du premier empire, elle en a été retirée fort endommagée, et c'est après qu'elle eût été réparée par le chevalier Barbieri qu'elle a été achetée pour le Musée de Berlin. Voy. *Musaico Marefoschi da Ed. Brun*, dans les *Annali del' Instituto di corespond. archeol. di Roma*. 1848, t. XX, pp. 198 et sq. La gravure se trouve dans les *Monumenti inediti*, 1848, pl. 50.

[1] Les scènes de chasse ont été employées très souvent par les sculpteurs anciens comme sujets de décoration. Nous n'en voulons citer ici qu'un seul exemple qui a surtout le mérite d'être presque inédit. C'est un sarcophage en pierre poreuse qui a fait partie de la collection du prince Michel Ghica, dont nous avons parlé précédemment dans la note de la page 11, et qui en ce moment se trouve au musée lapidaire de Bucarest (fig. 59). Cette grande pièce vient probablement de l'une des nécropoles romaines si fréquentes dans la petite Valachie (Resca, Céléi, Turno-Séverin, etc.). Sur la face principale on voit quatre personnages debout, revêtus de la toge, sous des arcs cintrés que soutiennent cinq colonnes. Les têtes sont mutilées plus que le reste des corps. Trois masques juvéniles remplissent les tympans d'intersection des voûtes. Les trois autres faces sont occupées par sept génies ailés. Trois d'entre eux, montés sur des socles quadrangulaires, sont espacés sur le grand côté : celui du milieu frappe des cymbales ; les deux autres lèvent une jambe en dansant et tiennent d'une main une grande grappe de raisin ; dans l'autre main, l'un a un bouquet de têtes de pavots, l'autre une feuille d'ache. M. Gr. Tocilesco, auquel nous avons fourni le dessin de ce monument pour son ouvrage roumain *Dacia înainte de Romani* (*Bucuresci*, 1880), croit (p. 673, not. 243) que ces deux danseurs sont les génies érotiques *Himeros* et *Pothos*. Sur l'un des petits côtés du sarcophage, il y a deux autres génies sur des piédestaux moins élevés, qui jouent de la flûte à bec et de la flûte de Pan ; enfin, le dernier petit côté est réservé à deux génies qui, se tenant embrassés, nous donnent les images souvent

verre gravé, peint et doré, de la même époque, et — je dirai plus — sur des pièces d'orfèvrerie asiatique datant probablement de l'ère des Sassanides (fig. 60). C'est assez dire que le plateau sur lequel nous nous sommes arrêté si longtemps est un produit tardif de l'industrie métallique des anciens. Nous en avons parlé plus longuement que de tout autre disque, non seulement parce qu'il a été trouvé dans la même contrée que celui de Pétrossa, mais parce que nous le croyons presque son contemporain, et que, dans tous les cas, il lui est de bien peu supérieur quant au style et à l'habileté artistiques qui les caractérisent tous les deux.

Aussi ce plateau est-il la moins importante des trois pièces d'orfèvrerie

répétées de l'*Eros* et de l'*Antéros* des anciens. Quatre Victoires ailées tenant d'une main une couronne et de l'autre une palme, sont placées dans les angles; mais il y en a deux grandes posées sur des supports carrés aux coins de la face postérieure, et deux plus petites dressées sur les chapiteaux des colonnes de la face principale. Jusqu'ici il n'y a rien pour la chasse; c'est dans un bandeau, qui entoure le bord supérieur du sarcophage, que l'on voit une suite très variée de scènes de chasse auxquelles participent trois chasseurs accroupis et vingt-quatre animaux de toute espèce, engagés dans des luttes diverses; ce sont des lions, des ours, des aurochs, des sangliers, des renards, des loups, des biches, des lièvres et des chiens, alternés de quelques touffes d'arbres et de buissons.

Nous avons cité également les coupes en verre gravé, peint et doré, sur lesquelles on voit des sujets de chasse et qui, par le style de leurs décorations, rappellent le plateau d'argent de Contzesti. Nous renvoyons pour la comparaison aux figures de celles qui ont été découvertes dans les régions rhénanes et qui sont publiées dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunde im Rheinlande* de Bonn, Heft LXIX, 1880; *Rœmische Glæser*, pp. 49-61; Taf. I, II, III, IV; ainsi que A. Straub, *Le cimetière gallo-romain de Strasbourg. Strasbourg*, 1881.

Il nous faut compléter ces comparaisons par la description succincte et la reproduction d'un vase d'argent de style sassanide; il se trouve au Musée de l'Ermitage, comme celui de Contzesti, et il peut aider à apprécier la façon dont les sujets analogues étaient traités, vers la même époque, par les orfèvres gréco-romains et par ceux de la Perse. Ce vase, légèrement ovale, $0^m,272$ et $0^m,265$ de diamètre, est une sorte de poêle ou de casserole ($0^m,058$ de profondeur), dont le manche a été brisé et sur la surface duquel les anciens Finnois de la Permie ont tracé à la pointe des figures grotesques. Quant au marli, large de $0^m,018$, on y voit, comme sur le disque du Pruth, le développement d'une chasse; mais ici les ciselures portent le caractère distinctif de l'art persan aux premiers siècles du moyen âge. M. Stephani a déjà parlé de cette petite patère dans le *Compte rendu de la Commiss. impér. archéol.* de l'année 1867, pp. 156-157, et nous l'avons reproduite d'après une photographie très exacte, dans la *Gazette archéologique* de 1866, pl. XI, avec une courte description (p. 85), que nous détaillerons un peu ici pour expliquer notre fig. 60. — En examinant les figures de droite à gauche, voici l'ordre dans lequel elles se présentent: un sanglier marchant à droite; un buisson, remarquable par les larges pétales d'une flore exotique; deux ours assis qui pourraient bien être des singes cynocéphales; un deuxième buisson; un cavalier armé courant à bride abattue, précédé par un chien et poursuivant l'un et l'autre deux rennes en fuite; un troisième buisson, après lequel vient un cheval tout caparaçonné et attaché par la bride à un pieu; le chasseur a mis pied à terre, il s'est caché derrière un buisson et, accroupi sur ses jambes repliées à l'orientale, il se retourne à la façon des Parthes et des Tatars, pour décocher une flèche sur un lion qui s'avance tranquillement, sans l'apercevoir; enfin un cinquième et dernier buisson. Sur le fragment du manche qui est resté rivé au marli, on voit, au centre, deux chasseurs entrecroisés et tournés chacun du côté d'un cheval tout sellé et harnaché; les deux chevaux sont attachés sur place; entre eux et leurs cavaliers on distingue deux meubles quelconques, bâts, auges, escabeaux ou tous autres ustensiles employés dans les haltes de la steppe.

Les anciens Biarmiens de Russie, qui ont possédé ce vase, ont gravé, avons-nous dit, au trait sur sa surface des figures informes de guerriers, les bras en l'air et armés de deux sabres. Le savant ethnographe finlandais Castrén a décrit la fête expiatoire que célèbrent les Ostiaques de la Sibérie, en simulant des danses et des gestes pareils. M. Aspelin se demande si les grossiers grafittes de la patère ne sont pas l'image d'une fête semblable.

Nous pensons que tous les rapprochements que nous venons de faire entre tant de monuments divers et surtout entre des travaux d'orfèvrerie anciens, orientaux et presque inédits, ne manquent ni d'intérêt ni d'utilité dans une étude qui tend à élucider l'histoire artistique des régions de la mer Noire au temps de l'invasion des Barbares en Europe.

antique qui, par l'intermédiaire de l'amiral Tchitchagoff, commandant des armées d'occupation russes, vers 1808, parvinrent au Musée impérial de l'Ermitage. Les deux autres vases sont une grande hydrie richement ornée de bas-reliefs et de figures en ronde-bosse, et un petit seau ou *situla* dont le pourtour est décoré de scènes mythologiques [1].

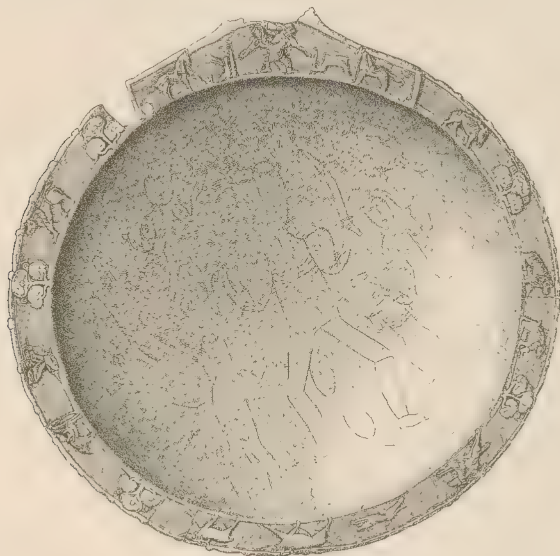


Fig. 60. — Patère en Argent, de style Sassanide. — Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

[1] Le plateau que nous présentons, en réduction, dans la fig. 58, est publié ici pour la première fois; nous nous sommes servi à cet effet des documents que nous devons à l'obligeance de M. G. Kieseritzky, conservateur au Musée impérial de l'Ermitage. Les deux pièces du même Musée, qui proviennent de la trouvaille de Contzesti, ont été déjà publiées plusieurs fois. Sur la *situla* on voit trois scènes de mythologie érotique, à savoir: Hylas ravi par les nymphes du fleuve Ascanios, Daphné surprise dans son bain par Apollon accompagné de Cupidon armé d'une torche enflammée, et enfin Léda embrassée par le cygne de Jupiter, que l'Amour soutient sur son dos. Ce seau a été dessiné et expliqué par Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, p. 199; par Kœhne, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg*, t. I, pl. I, et enfin dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien, conservées au Musée impérial de l'Ermitage*, 1854, t. I, pl. XXXIX. — La grande urne d'argent ($0^m,44$ de hauteur) est décorée, sur son pied, de néréides montées sur des hippocampes; sur sa panse, on voit se déployer un combat entre les Grecs à pied et des Amazones à cheval; enfin, sur son épaulement, il y a une chasse aux sangliers; le vase a pour anses deux centaures portant des hydries sur leurs épaules et reposant avec leurs pieds de devant sur une espèce de tronc de palmier dépourvu de son couronnement. Cette urne a également paru dans le dernier des ouvrages cités plus haut, pl. XL-XLII. Nous aurons très probablement l'occasion, dans le cours de ce travail, de revenir sur ces deux pièces remarquables de l'orfèvrerie ancienne. Bornons-nous pour le moment, en ce qui concerne la dernière, à signaler une analogie intéressante. En 1825 on a acheté à la vente du comte Fries, pour le Cabinet des Antiques de Vienne, la portion antérieure d'un centaure en argent avec des dorures. C'était, dit-on, un fragment de l'un des vases de la grande trouvaille faite, en 1810, à Falerii. Voy. la note 2 à la p. 134, et de

Dans ces trois pièces les ornements abondent; mais ils sont incontestablement marqués de la tare qui déprécie les œuvres des basses époques de l'art antique. Ce déchet semble se faire moins sentir dans le petit seau d'argent que dans les deux autres pièces; et pourtant toutes les trois ne laissent aucun doute, ni sur leur origine gréco-romaine, ni sur la période de décadence à laquelle on doit les attribuer. Tout porte à croire qu'il faut les ranger parmi les produits de cet art exubérant, mais non point encore difforme, qui, vers les derniers temps du paganisme, cherchait parfois à se rattacher aux traditions classiques de la Grèce. En

plus, J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, p. 75, nº 19, pl. S. VI, et E. von Sacken und Fr. Kenner, *Die Sammlungen des K. K. Münz- und Antiken-Cabinettes. Wien*, 1866, p. 335, nº 42. — Mais pour en revenir à l'ensemble de la découverte, faite vers la même époque en Moldavie, découverte fort importante mais peu connue jusqu'à présent, nous nous permettrons de traduire et de résumer ici ce que nous en avons dit dans deux de nos publications en langue roumaine, c'est-à-dire dans un rapport sur les localités signalées par des restes de l'antiquité dans le district de Doroboye (*Notitie despre localitâtile însemnate prin remasitie antice in districtul Dorohoiu*), inséré dans le *Monitorul officiale al Românìei*, nº 152 du 13/25 juillet 1871, et dans mon *Istoria Archeologiei*, t. I, pp. 566-572. Nous extrayons ce qui suit de la première de ces publications :

« La commune de Contzesti se trouve située sur le versant méridional des coteaux qui longent le Pruth, juste à l'embouchure du torrent appelé Podriga ou Hodriga. C'est là qu'on a découvert, au commencement de ce siècle, pendant les années où les principautés roumaines étaient occupées par les armées russes, c'est-à-dire entre 1806 et 1812, un véritable trésor d'objets anciens, dont une partie est encore conservée au Musée impérial de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Il a été publié en Roumanie deux relations concernant cette trouvaille; j'en extrairai les faits qui me paraissent le moins douteux. Nous devons l'une de ces relations à feu M. le professeur Georges Saulesco, de Jassy; elle a paru dans le journal *Buciumul* de Bucarest (année 1862, nº 54, p. 211); l'autre, écrite par M. le colonel A. Guritza, se trouve dans le *Buletinul Instructiunei publice* de M. V. A. Urechia (1865 et 1866, pp. 284 et 285). L'un comme l'autre constate qu'un garçon de treize ans, Vasilé al Pakitzi, avec deux autres enfants qui faisaient paître des brebis le long du torrent de Podriga, sur la propriété de la famille Jamandi, aperçurent un jour, dans un éboulement récent de la berge, un disque d'argent, ainsi que plusieurs pierres précieuses, qui étaient des rubis et des émeraudes. Les propriétaires avertis firent faire immédiatement des recherches, et ils ne tardèrent pas à découvrir dans les terrains dévalés d'autres pierres fines et des baguettes d'or; puis, ayant fait creuser la berge, on se trouva tout à coup en face d'une voûte construite en pierres de taille et pavée de dalles; là était un tombeau contenant les ossements d'un homme, entouré de nombreux et riches ornements, ainsi qu'un squelette de cheval. L'eau torrentielle avait pénétré dans cette voûte et avait entraîné dans la vallée les objets découverts par les enfants; mais lorsque la voûte fut ouverte, on n'en trouva pas moins, dans la partie gauche, un cercueil en bois pourri qui était encore maintenu par ses armatures en or massif. Au dedans de la bière étaient les ossements de l'homme enveloppés dans une étoffe de soie également pourrie, mais ayant conservé de riches ornements en fil d'or et en pierres précieuses. A la tête du cercueil, il y avait une couronne d'or massif en forme de bandeau à pointes dressées en l'air, et parsemé de gemmes.

« Au côté gauche du cercueil se trouvait le squelette du cheval, dont le harnachement était aussi couvert d'ornements en or massif; on croit que deux de ses boucles ont été conservées par M. le colonel Pisotzky. (Je n'ai pas réussi à constater si ce fait est réel.) A droite de la bière, on voyait un plateau en or massif sur lequel était posé un objet qui s'est réduit en poussière au contact de la main. Vers le fond de la voûte on a trouvé un grand vase en argent de la capacité de deux *vèdres* (30lit,400), orné de différentes pierres (?) et de figures, et ayant pour couvercle un cavalier, tandis que, à la place des anses, il y avait deux chevaux s'avançant vers l'orifice du vase. Auprès de ce vase était un plateau avec plusieurs gobelets. M. Georges Jamandi en a gardé deux jusque dans ces dernières années. Mais Mme Jamandi a préféré les transformer en divers objets. D'autres pièces plus petites ont également été trouvées dans cette voûte.

« Dans la relation de M. le professeur Saulesco, le grand vase en argent doré, muni de pierres fines et de figures d'hommes et de bêtes fauves, et portant de plus des inscriptions (on ne sait pas en quelle langue), est désigné comme un sarcophage de forme semi-ovale, c'est-à-dire comme une urne funéraire posée sur un pied en métal précieux. En arrière de cet objet on prétend qu'il y avait un trophée d'argent en forme de candélabre avec des reliefs, auquel était suspendue une armure, c'est-à-dire un arc, un carquois avec des flèches, une épée, un sceptre, un bouclier et une trompette, le tout en argent, décoré de dorures et de pierres fines. Le trophée était dominé par un casque avec une couronne en or gemmé. Là aussi on a vu, dit-on, un disque d'argent supportant une poule avec ses poussins en vermeil, ornés de pierres précieuses.

« Il est difficile de constater d'une façon positive laquelle de ces deux relations est la plus véridique; il ne l'est pas moins de connaître le sort de tous les objets que la famille Jamandi, entrée immédiatement en désaccord à cause du partage, n'a pas réussi à dérober totalement aux investigations des autorités. Toujours est-il que l'amiral commandant Tchitchagoff est parvenu à s'approprier, pour le Musée de Saint-Pétersbourg, les trois pièces que nous avons mentionnées plus haut. »

J'avais appris toutefois que M. Demètre Stourdza, numismate fort distingué et membre de l'Académie roumaine, possédait un feuillet écrit que feu son père s'était procuré autrefois comme l'un des manuscrits renfermés

voulant alors trop bien faire, on laissait voir de toutes parts les subtilités prétentieuses de la conception et les faiblesses d'une exécution molle et relâchée.

Tels sont aussi les défauts d'un certain nombre de patères et de plats plus ou moins volumineux, que, depuis un siècle à peu près, l'on retire des cachettes où les anciennes peuplades finnoises de la Permie enfouissaient leur argenterie étrangère. A côté de vaisselle plate de provenance sassanide et arabe, on y trouve aussi bien des pièces d'orfèvrerie grecque, ayant rapport aux cultes payens, que des patères marquées du signe de la croix [1].

dans la riche sépulture de Contzesti. Mon savant collègue offrit cette pièce curieuse à la collection de notre Académie; c'était un carré oblong de papier de coton (charta bumbacea, $0^{m},20$ de longueur sur $0^{m},07$ de hauteur), teint en noir et couvert de quatre lignes de caractères thibétains tracés en blanc. Je réussis à y déchiffrer le titre et l'invocation initiale du Dordjé-Tchotpa ou bréviaire bouddhiste des bonzes du Thibet (voir la traduction et le texte de ce livre sur la *Sagesse transcendante*, donnés par M. J. J. Schmidt dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg* de 1837). Mais comment un document de ce genre pouvait-il se trouver dans la tombe de Contzesti, d'où l'on avait retiré des vases romains d'une époque antérieure à l'ère chrétienne?

J'ai supposé (*Istoria Archeologiei*, I, p. 551) que, lors de l'expédition dévastatrice que firent les Mongols du Kaptchak, conduits, en 1240, par Batu-Khan, jusque dans la région des Carpathes et du bas Danube (voy. la Chronique arabe de Fazel-ullali-Raschid, au règne du Khan Ogotaï), un chef des Tartares qui, — on le sait — depuis Gengis-Khan, s'étaient déjà convertis à la religion bouddhiste et avaient adopté l'écriture thibétaine, avait été enterré, selon le rite traditionnel des Scythes, dans un tombeau construit sur les bords du Pruth, où l'on avait déposé son cheval, ses bijoux et ses vases précieux. Parmi ceux-ci on avait choisi, comme étant spécialement dignes de cet honneur, d'antiques vases, découverts peut-être dans ces mêmes régions pillées et dévastées. De cette façon, les trois pièces d'orfèvrerie qui sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage, se seront trouvées associées, dans le caveau de Contzesti, à l'inscription thibétaine conservée par M. D. Stourdza. En effet, selon les usages funéraires des bouddhistes, des banderolles toutes semblables sont placées autour du cercueil des adorateurs de Çakya-Muni.

Le lecteur voudra bien excuser cette longue digression en faveur de l'intérêt tout spécial qu'elle a pour l'archéologie nationale de la Roumanie. On y constatera un fait important, c'est que, dans ce pays si souvent bouleversé par les invasions de races différentes, il n'est pas plus rare de voir se confondre les produits de l'industrie grecque et romaine avec ceux des peuples peu cultivés qui ont précédé l'introduction de l'élément latin en Dacie, qu'avec les traces des Barbares qui, après un assez court espace de temps, ont arraché cette province à l'Empire romain; on verra aussi que toutes ces hordes passagères n'ont pas réussi à effacer les empreintes durables qu'y ont laissé les Romains pendant une domination d'environ 170 années seulement.

[1] Au sujet des coupes en argent que l'on a découvertes depuis environ un siècle dans le gouvernement de Perm, on peut consulter le mémoire de M. L. Stephani, *Die Schlangenfütterung der Orphischen Mysterien. Sanct-Petersburg*, 1870; — E. Kœhler, *Ueber Denkmäler des Alterthums in der Sammlung des H. Grafen von Stroganow*; — J. R. Aspelin, dans les deux ouvrages cités à une page précédente; — Ch. de Linas, *Les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, t. II, pp. 351 et sq.; — enfin notre opuscule sur la *Coupe en argent de la déesse Nana-Anat*. Dans tous ces écrits on constatera que les trésors de la Permie contiennent des séries très variées de coupes anciennes; les unes sont des produits de l'art persan, surtout du règne de la dynastie sassanide; d'autres sont des patènes chrétiennes portant le signe de la croix; il y a aussi des vases arabes avec des caractères cufiques; enfin l'une des séries les plus intéressantes est celle des coupes ciselées de sujets helléniques. Nous en donnerons ici une courte nomenclature :

1° Coupe plate, diamètre $0^{m},26$, achetée en 1872 par M. le comte Grégoire Stroganow (fig. 61); c'est une pièce dont les gracieuses ciselures, en partie dorées, paraissent appartenir à une époque où l'art grec était encore florissant. A l'intérieur, on voit une jeune fille à genoux, soulevant discrètement le couvercle d'une ciste mystique richement ornée de festons. La tête d'un serpent, avec les premiers replis, en sort, pour s'abreuver dans un canthare assez profond, qu'elle lui présente. C'est évidemment, comme l'a prouvé M. Stephani (*Schlangenfütterung*), un acte des mystères orphiques qui nous rappelle un coin du disque d'Aquilée. Une écharpe gonflée par le vent forme une sorte d'auréole autour du buste charmant de la jeune prêtresse. Au bas, dans l'exergue, on aperçoit une petite coupe côtelée sans pied, une sorte de double tablette et une branche de laurier. Sur la partie opposée du plateau on distingue, au centre, une tête de vieillard hirsute et barbu, entourée de quatre monstres marins à mufles de

Les dimensions seules, supérieures à celles de tous les autres plats de caractère hellénique qui nous viennent de ces régions ($0^m,277$ de diamètre), nous ont fait choisir parmi ceux-ci pour la décrire en détail et la représenter ici, une intéressante patère plate sur laquelle on voit, en léger relief rehaussé d'or, une scène à quatre personnages debout; c'est une halte de chasse sous l'ombrage d'un arbre et à quelque distance d'une tour murée (fig. 64).

Les deux figures principales en sont: à droite, un jeune homme, le poing sur

taureau, de lion, de cheval et de dragon. Ce sont presque les montures des néréides qui ornent le pied de la grande hydrie d'argent trouvée à Contzesti.

2° Coupe plate, diamètre $0^m,26$, découverte en 1878 à Sludka, comme la suivante, mais conservée au Musée



Fig. 61. — Coupe en Argent : *Prêtresse et Ciste mystique.* Face et Revers.
Collection de M. le Comte Grég. Stroganow.

impérial de l'Ermitage (fig. 62). Le sujet en est un vieux silène chauve et barbu, qui, une outre sur le dos, poursuit en dansant une ménade, tandis que celle-ci s'enfuit, en agitant devant lui une clochette et un *mastyx* ou fouet; une grappe de raisin et une cornemuse sont jetées à leurs pieds, sur la surface dorée du vase. Tout au contraire de la plupart des anciennes pièces d'orfèvrerie, les personnages ressortent ici en argent sur un fond en vermeil. Le dessin de ces reliefs est sans nul doute meilleur que sur un autre petit disque de Sludka, dont nous allons parler. (Voy. *Compte rendu de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1878-79).

3° Coupe plate, diamètre $0^m,216$, découverte à Sludka dès 1780 et appartenant à M. le comte Serge Stroganow, (fig. 63); le sujet qu'elle représente sur sa surface est Ulysse et Ajax se disputant les armes d'Achille, devant Minerve assise (Kœhler, *op. cit.*); les trois personnages tiennent des lances dans leurs mains; Minerve et Ajax sont coiffés de casques; Ulysse est vêtu, son concurrent est nu; mais tous les deux portent de hautes chaussures. Les armes disputées consistent en une paire de bottines toutes pareilles, une cuirasse à épaulettes et à pans, et un casque. Ce sont plutôt les vêtements militaires d'un général byzantin que l'attirail d'un héros des temps mythiques. Dans les nuages on voit planer le buste d'un jeune homme armé d'un *lituus* ou bâton recourbé. Le travail de ces reliefs est assez grossier. De même que le grand disque d'Achille et de Briséis, conservé au Cabinet des Médailles de Paris, ce vase permien représente, comme l'on voit, une scène des poèmes d'Homère (*Odyssée*, XI, v. 541-553); mais si la source de l'inspiration est la même, l'habileté inégale des artistes met une grande différence entre ces deux produits de l'orfèvrerie ancienne. Ici les figures sont dures et grimaçantes; les poses manquent de grâce et de dignité; le geste d'Ulysse dénote la servilité astucieuse d'un rhéteur byzantin; la rudesse d'Ajax est celle d'un soudard goth ou varègue. Minerve elle-même ressemble presque à une de ces vertus théologales qui enluminent

la hanche, la lance à la main, le chiton rejeté sur l'épaule, les pieds seuls couverts de hautes sandales de campagne ; à gauche, une jeune fille portant la même chaussure, mais habillée depuis les seins jusqu'aux genoux d'un vêtement mi-tissu, mi-fourrure ; elle tient un long épieu dans sa main droite, et avec la gauche elle retient par la bride un cheval tout harnaché. Un serviteur armé d'une lance et vêtu de braies et d'une *pœnula* ornées, rend ce même service au jeune

les vieux parchemins monastiques. En général, dans toute cette scène on ne trouve que de la mythologie sans foi, de l'art sans idéal, de la main-d'œuvre sans habileté.

4° Patère à manche ; longueur totale $0^{m},27$, appartenant au prince Obolensky à Moscou, et représentant, sur le manche, le dieu Neptune, et, sur le marli, trois pêcheurs prenant des poissons et des polypes à la ligne, à la nasse et avec le trident (*Compte rendu* pour 1867). 5° Casserole ou patère à manche ; longueur totale $0^{m},24$, découverte



Fig. 62. — Coupe en Argent : *Silène et Ménade.*
Musée de l'Ermitage.



Fig. 63. — Coupe en Argent : *Jugement de Minerve*
Collection de M. le Cte S. Stroganow.

en 1859 et gardée au Musée impérial de l'Ermitage ; sujet : deux petits génies sculptant des chiffres sur une tour graduée ; tout autour, des vases, des rosaces et, sur le marli, des oiseaux et des animaux aquatiques. M. Stephani (*Compte rendu* pour 1867) croit que ces figures se rapportent au métrage du Nil.

La plupart de ces vases sont poinçonnés sur leur envers par le fisc byzantin ; ces estampilles sont certainement de beaucoup postérieures à l'époque où les pièces d'orfèvrerie ont été fabriquées. Elles prouvent cependant que ces objets ont passé de Byzance en Scythie, dans les premiers siècles du moyen âge. Par ce seul point, ces coupes helléniques sont les contemporaines des quelques patènes qui sont ornées de croix, à savoir : 1° Plat formé d'une seule plaque de $0^{m},27$ de diamètre et posée sur un pied annulaire, découvert à Sludka en 1878 ; il appartient à M. le comte Serge Stroganow : au centre, un médaillon avec une croix byzantine entourée d'une guirlande de feuilles de lierre ; le tout niellé en bleu foncé. — 2° Coupe plate de $0^{m},27$ de diamètre ; même provenance et même propriétaire. Rinceaux de feuillage, rondelles à croisillons et fleurs trilobées entourant une croix grecque ; également tracés en nielle bleu. — 3° Petite coupe plate, trouvée à Sludka en 1780 et appartenant à M. le comte Serge Stroganow ; sujet : croix byzantine entourée d'une couronne de pampres et de rayons en forme d'S qui s'étendent jusqu'aux bords du vase. — 4° Petite coupe plate de $0^{m},184$, trouvée en 1867 près de Bérézow, et acquise par M. le comte Grégoire Stroganow ; sujet : une croix stationnale, cantonnée de deux anges. (Voir sur cette dernière, de Rossi, *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, 1871, t. IX.) — Toutes ces patènes chrétiennes, la dernière exceptée, portent au dos quatre ou cinq estampilles byzantines. — Nous parlerons ailleurs des coupes persanes à figures d'hommes et d'animaux, que l'on a trouvées en Permie, mêlées aux pièces helléniques et chrétiennes ci-dessus énumérées.

chasseur, en gardant son cheval à sa droite. Enfin, à gauche, sous l'arbre, un dernier jeune garçon vêtu d'une toison, présente humblement à l'intrépide chasseresse un petit animal tué qui semble être un lièvre. Deux chiens se jouent au devant des personnages, et près d'eux l'on voit des filets serrés en paquet. M. L. Stephani, qui a étudié, avec son érudition scrupuleuse, ce vase conservé depuis longtemps au Musée de l'Ermitage, y voit un doux entretien entre Méléagre et



Fig. 64. — Disque en Argent: *Méléagre et Atalante.* — Musée impérial de l'Ermitage.

Atalante, à la suite d'une partie de chasse[1]. Ce tableau ne manque pas d'une certaine grâce recherchée; mais tous les détails y sont accentués avec une si grande préoccupation des minuties, que l'œuvre en général demeure complètement dépourvue de ce sentiment large et élevé qui, aux temps des chefs-d'œuvre, réalisait chez les Grecs l'idéal artistique.

Le joli plat d'Atalante et de Méléagre, tout en étant presque de l'époque

[1] L. Stephani, dans le *Compte rendu de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg pour l'année 1867*, pp. 52-151, pl. II, fig. 4 et 5. — Ce plat porte sur l'envers cinq estampilles byzantines, dont deux sont pareilles.

byzantine, n'en est pas moins intéressant; il l'est encore plus depuis le rapprochement ingénieux que M. Stephani a fait entre cette large patère et un autre disque d'argent du même style et certainement aussi de la même date; celui-ci cependant vient d'une source toute différente. Nous aurons l'occasion tout à l'heure de parler d'un très grand plateau en argent, découvert le 20 janvier 1875 à Arten, dans la commune de Fonzazo (province de Belluno en Vénétie), sur la



Fig. 65. Disque en Argent, trouvé en 1875, à Fonzazo en Vénétie. Appartenant à M. L. Buzzato.

colline nommée Auren et appartenant à M. Luigi Buzzato. L'heureux propriétaire du plateau devint en même temps celui d'une patère d'argent de 0^{m},287, découverte au même endroit. En 1878, il exposa ces deux pièces à Paris, où la première fut étudiée par M. de Longpérier. La photographie de l'autre et une courte description imprimée donnèrent lieu au travail de M. Stephani[1] et nous offrirent la facilité de reproduire ici ce vase (fig. 65).

C'est un jeune homme presque semblable, quant à la pose, à la draperie et à

[1] A. de Longpérier, *Œuvres*, t. VI, pp. 255 et 261. — L. Stephani, dans le *Compte rendu de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg pour 1875*, pp. 71-86.

l'armement, au Méléagre de la patère précédemment décrite; mais ici il est placé à gauche et plus de profil ; un chien est assis à ses pieds, la tête en l'air, tournée vers son maître ; en face de celui-ci se trouve une femme aux belles formes, la hanche proéminente comme chez la Vénus de la cuve de Caubiac (fig. 48, p. 127). Comme dans ce vase aussi, elle a près d'elle Cupidon qui, cette fois, lui montre le beau jeune homme et, par un mouvement, également imité d'une ancienne peinture pompéienne[1], semble vouloir l'entraîner vers lui. La déesse, calme toutefois, ne fait que relever de sa main gauche le voile qui la couvre, et tient dans sa droite une petite fleur à trois pétales. Sa tête est coiffée d'une espèce de madras ; ses bras et ses poignets sont cerclés de bracelets plats ; de son collier pend, au bout d'une longue chaîne, une sorte de constellation au sens mystique, 'Αφροδίτης ἀστὴρ, qui s'étale rayonnante entre les larges flancs de la déesse. Tous ces attributs étranges lui ont fait donner par M. Lud. Stephani le nom d'Aphrodite Γενετυλλίς ou 'Ειλείθυια, la patronne ou la bonne étoile des enfantements. Un tronc de colonne enguirlandé est ciselé à côté d'elle, et au-dessous des trois personnages, on voit une coupe à pied vers laquelle s'avancent deux tourterelles, en picotant des fleurs dont le champ est parsemé.

Sinon par le sujet, mais assurément par le style, le plat de Fonzazo est l'analogue et le contemporain du disque permien de Méléagre. Bien que, au bout de plusieurs siècles, on les ait retrouvés dans des régions fort éloignées l'une de l'autre, leur point de départ a dû être le même, et nous pensons, de plus, que tous deux marquent bien la limite où les cultes sensuels de l'antiquité, saturés encore des pieuses lubricités de l'Orient, devaient enfin céder la place officielle à la religion chrétienne.

Dès lors l'orfèvrerie elle-même exalte la nouvelle croyance. Les anciens plateaux d'argent, dont il nous reste à parler, porteront, presque tous, une indication plus ou moins apparente de chrétienté et par là même ils seront plus faciles à classer chronologiquement.

Il en est ainsi, par exemple, du disque qui a été trouvé en 1721 sur les bords de la rivière d'Arve, près de Genève (fig. 68). Il n'a que 26 centimètres de diamètre et il représente, en relief très doux, un empereur debout sur un tertre carré, la tête entourée du nimbe chrétien, tenant d'une main une Victoire qui

[1] *Real Museo Borbonico*, vol. II, pl. 36; Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, p. 326; Helbig, *Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte*, p. 85, nº 327. Cette peinture, qui vient d'une maison de la rue des Augustales, près du Panthéon, représente Mars assis et Vénus debout; c'est une scène de dépit amoureux; deux petits Cupidons poussent la déesse à faire le premier pas vers la réconciliation.

tend une couronne du haut d'un globe, de l'autre main le labarum. Six guerriers casqués, empanachés, *cristati*, et armés de lances et de grands boucliers, accompagnent cette image impériale. Tout autour, en haut, on lit les mots: LARGITAS D N VALENTINIANI AVGVSTI[1]. Les figures sont malheureusement trop frustes

[1] Le disque de Genève a été publié par B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, 1757, *Suppl.* t. IV, pp. 51-64, pl. XXVIII, avec une dissertation par le genevois Abauzit. Voir aussi un dessin au trait dans Léonard Beaulaire,



Fig. 66. — Médaille en Or, de Valentinien II. — D'après M. W. Frœhner, *Les Médaillons de l'Empire romain.*

Œuvres historiques et littéraires. Genève, 1857, p. 129; et un simple croquis du nimbe impérial, avec quelques notes dans J. D. B. Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du IVe au Xe siècle, dans les anciens évêchés de*



Fig. 67. — Médaillon en Or, de Constance II, du Trésor de Simlau.
Cabinet des Antiques de Vienne.

Genève, de Lausanne et de Sion, 1853, pp. 13 et sq., 47 et sq., et Atlas, pl. II *bis*. La gravure que nous présentons est faite d'après une photographie, que nous devons, ainsi que différents autres renseignements sur ce vase, à l'obligeance du savant conservateur du Musée de Genève, M. J. Gosse. Le diamètre, qu'il a bien voulu nous communiquer, est de 0m,26, tandis que M. de Longpérier (*op. cit.*) attribue au disque de Genève une étendue de 0m,27. — Selon M. Blavignac (p. 47 en note), les lettres finales de l'inscription de ce disque ne forment pas le mot unique AVGVSTI, mais les deux mots AUGUS. FI (Augusti filii), ce qui suppléerait à la qualification de IVN. (junior), dont le nom de Valentinien II est suivi dans quelques-unes de ses médailles, entre autres dans un superbe médaillon en or dont le revers présente cet empereur nimbé, le labarum à la main, relevant une figure tourelée; la légende est RESTITVTOR REIPVBLICAE, et le lieu de l'émission est la ville d'Aquilée, où Maxime a été vaincu en 388. Voy. Cohen, *Médail. impér.*, VI, p. 441, pl. XV, n. 6; W. Frœhner, *Médaillons rom.*, p. 335 (fig. 67). Les revers où l'on voit l'empereur portant le labarum ne sont pas rares au IVe siècle; ce qui est cependant extraordinaire pour cette époque, c'est de voir, dans le plateau, le nimbe de l'empereur orné du chrisme et des

pour que l'on y reconnaisse celle de l'empereur et que l'on puisse décider, d'après la ressemblance, auquel des trois Valentinien elle se rapporte. Toujours est-il qu'ici l'empereur porte la tunique militaire, sans manteau, *paludamentum,* sans cuirasse, *lorica,* sans ceinturon, *cingulum;* son casque, son épée, son bouclier gisent à terre devant lui. C'est le souverain faisant largesse, à la suite d'une paix victorieuse, et l'on a tout lieu de croire que ce souverain n'est autre que le jeune Valentinien II, célébrant soit son avènement au trône en l'an 375,



Fig. 68. — Disque en Argent, trouvé en 1721, dans l'Arve. — Musée de Genève.

soit plutôt la défaite de l'usurpateur Magnus Maxime qui, en 383, avait fait assassiner, à Lyon, Flavius Gratien, le frère de Valentinien. A l'occasion de

initiales A et Ω. M. Blavignac suppose que le disque de Genève avait été offert par Valentinien II à l'église primitive d'Agaune, bâtie précisément sous son règne, et que, en souvenir de la Légion Thébéenne, massacrée à cette place, il s'était fait représenter sur la patère, entouré des six principaux martyrs de la célèbre Légion : Maurice, Exupère, Candide, Ursus et les deux Victor.

Au point de vue de la composition, le sujet qui décore le plat d'argent de l'Arve peut être comparé à un médaillon qui lui est probablement antérieur d'un demi-siècle (entre 323 et 337). On y voit Constantin le Grand, au centre, dominant par sa taille ses trois fils, dont l'un, Constance II, est couronné par la Victoire, avec la légende GAVDIVM ROMANORVM dans l'exergue (fig. 67). J. Cohen, *Médail. impér.*, VI, p. 278, nº 21, pl. VIII; Arneth, *Gold- und Silber-Monum.*, G. XV. 5. Notre fig. 67 représente les deux faces de ce beau médaillon réduit de plus d'un tiers.

cette victoire, en 389, Théodose, dit la chronique du comte Marcellin[1], accorda un congiaire au peuple romain ; il n'y a pas de doute que l'impérial adolescent qui, à la mort de son aîné, s'était empressé de confier sa tutelle politique au brave et sage Théodose, ne se soit associé à celui-ci pour distribuer en même temps de riches cadeaux. Il aura voulu perpétuer le souvenir d'un acte aussi mémorable par des offrandes précieuses, et c'est au nombre de celles-ci que nous pouvons compter le disque d'argent trouvé à Genève.



Fig. 69. — Disque en Argent, trouvé à Pérouse. — D'après G. Fontanini.

C'est également un empereur, mais celui-ci armé, tête nue, à cheval et terrassant de sa lance un Barbare, que l'on voit figurer sur un disque d'argent de 39 centimètres de diamètre, qui a été découvert au dix-huitième siècle près de Pérouse, et a été sauvé alors de la destruction par le cardinal Alexandre Albani. Nous n'avons pas pu apprendre ce que ce plat était devenu depuis lors ; aussi n'en avons-nous connaissance que par la longue dissertation que lui a

[1] Marcellini Comitis *Chronicon* (Anno Christi 388) : « Indict. I. Valentinianus Gratiani frater et Theodosus Imper., Maximum tyrannum et Victorem filium ejus apud Aquileiam rebellantem vicerunt. Anthragathius comes morte Maximi cognita, præcipitem sese e navi in undas dedit, ac suffocatus est ». — (Anno Chr. 389) : « Indict. II. Theodosium imp. cum Honorio filio suo Romam mense junio introivit, congiarium romano populo tribuit, Urbeque egressum est kal. septembris ».

consacrée, en 1727, un antiquaire italien, l'archevêque Giusto Fontanini[1], et par le dessin (fig. 69) que nous avons copié dans son volume.

Sur ce disque le nom du souverain fait défaut. Mais, dans son umbo, on voit une scène qui, avec les détails permis seulement à des proportions plus grandes, reproduit des empreintes assez usitées sur les revers de certaines médailles frappées au nom de tous les empereurs Flaviens du quatrième siècle[2]. On a tiré de ce fait la pieuse conjecture que l'intrépide cavalier du disque pouvait être précisément Constantin le Grand écrasant, en l'an 312, près du pont Milvius, l'idolâtrie personnifiée dans son antagoniste, le tyran Maxence. Tel aussi suppose-



Fig. 70. — Médailles en Bronze, de Constantin le Grand (*a*), de Constantin le Jeune (*b*, *c*), et de Magnus Décence (*d*), vainqueurs des Barbares.

D'après M. W. Frœhner, *Les Médaillons de l'Empire romain.*

[1] Justus Fontanini, archiepiscop. Ancyranus. *Discus argenteus votivus veterum Christianorum Perusiæ repertus ex museo Albano depromptus et commentario illustratus, ubi formulæ quædam et ritus præcipui donaria sacra Deo in Ecclesia offerendi singulatim enucleatur cum figuris. Romæ*, 1727, in-4°. Le poids du plat, selon cet auteur, est de 5 livres 5 onces romaines. Le § VII, p. 14, traite *de Cæde Maxentii Tyranni in disco Perusio expressa.* — Le R. P. Ch. Cahier parle de ce disque et en reproduit l'image dans ses *Nouveaux Mélanges d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature*, 1874, p. 82.

[2] Nous ne comptons pas faire ici l'énumération de toutes les médailles qui portent sur leur revers un empereur armé dont le cheval se dresse sur ses jambes de derrière, comme pour écraser un ennemi que le cavalier lui-même s'apprête à transpercer de sa lance. Il y a plusieurs variétés de ce même type; parfois l'ennemi semble faire encore résistance; d'autres fois les Barbares sont au nombre de deux, l'un fuyant ou se redressant, l'autre déjà étendu sous les pieds du cheval. Nous trouvons toutes ces variétés et d'autres encore dans les séries d'or, d'argent et de bronze de Constantin le Grand (fig. 70 *a*), de Constantin II (fig. 70 *b*, *c*), de Constant Ier, de Constance II et, comme nous l'avons dit, même dans celle de Decentius, le frère de Maxence (fig. 70 *d*). La légende la plus fréquente sur les médailles de ce genre est DEBELLATORI GENTT. BARBARR.; mais on en trouve aussi avec VIRTVS AVGG ET CAESS, et même avec GLORIA ROMANORVM. Voy. Cohen, *Médail. impér.*, t. VI, aux empereurs cités. Voy. aussi le camée en sardonyx, monté en or émaillé, qui, au Cabinet des Médailles de Paris (Chabouillet, *Catal. raison.*, p. 45, n. 256), représente « Constantin II, dit le Jeune, la tête nue, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval qui s'enlève au galop, et prêt à frapper de son javelot deux ennemis terrassés ».

t-on le voir sur quelques pierres gravées où, avec la croix, il transperce un dragon. Dans ces présomptions historiques il n'y a d'invraisemblable que l'attribution de l'*emblema* au premier triomphe officiel du christianisme. En effet, c'est presque toujours aux victoires remportées sur les peuples barbares, Goths ou Germains, DEBELLATORI GENTT. BARBARR., qu'ont trait les médailles rappelées par le disque. Comme ces médailles ne se rapportent pas seulement à Constantin le Grand, mais à chacun de ses fils et même à des étrangers, tel qu'était Decentius, le propre frère de l'impie Maxence (351-353), il ne nous semble guère possible de déterminer une époque précise pour la fabrication d'un objet qui ne porte en somme qu'une indication aussi vague. Appartient-il réellement au quatrième siècle? Ou bien est-ce un plagiat plus récent des médailles flaviennes? Du moment que l'on n'a pas le bas-relief lui-même sous les yeux, pour en juger d'après le style du travail, cette alternative ne vaut pas la peine d'être discutée. Il suffira pour satisfaire la piété de ceux qui voudraient connaître autant que cela est encore possible la date du disque chrétien trouvé à Pérouse, de dire que tout l'exergue de l'*emblema* est occupé par cette inscription édifiante, optative et même curieuse au point de vue de son caractère de basse latinité épigraphique :

+ DE DONIS DEI ET DOMNI PETRI VTERE FELIX CVM GAVDIO.

N'étaient les doutes que le style de cette inscription fait concevoir sur l'ancienneté que l'archevêque Fontanini attribue à ce disque votif, nous n'aurions pas hésité à lui donner la priorité, quant à la date, sur la patère de Valentinien, dont nous avons parlé précédemment. Si le donateur primitif du plat de Pérouse aujourd'hui égaré, n'est pas connu, il n'en est pas de même du grand disque découvert en 1847 à Almendralejo, près de Mérida en Estramadure, et conservé actuellement à l'Académie royale de Madrid [1].



Fig. 71. — Médaille en Argent, de Constant Ier. D'après M. W. Frœhner, *Médaillons de l'Empire rom.*

[1] Don Antonio Delgado, *Memoria historico-critica sobre un gran disco de Theodosio, encontrado en Almendralejo. Madrid*, 1849. — Emil Hübner, *Die antiken Bildwerke in Madrid. Berlin*, 1862; pp. 209-216; nº 472 : *Silberschild des Theodosius.* — *Magasin pittoresque*, XXXIVe année, 1866, p. 100. — *Bouclier commémoratif d'Almendralejo*, dans les *Nouveaux Mélanges d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature*, 1874, faisant suite à la publication des R. P. Ch. Cahier et A. Martin; pp. 65-84. — Une disposition tout analogue, c'est-à-dire l'empereur assis entre les deux Césars, ses acolytes, tous trois revêtus de chlamydes à *tablions* brodés, se retrouve dans un médaillon d'argent de Constant Ier (fig. 71); sur le revers, celui-ci figure, avec son frère Constance II, des deux

C'est parmi les pièces d'antique vaisselle plate que nous possédons, la plus grande après le bassin du Tchertamlyk-Kourgane ; elle a $0^{m},74$ de diamètre ; aussi l'a-t-on érigée tout d'abord en bouclier commémoratif, *clypeus votivus*, bien



Fig. 72. — Disque en Argent, trouvé à Almendralejo. — Académie royale de Madrid.

qu'il ne présente aucune convexité. Les personnages et le fait dont elle conserve la mémoire sont les suivants (fig. 72).

Sous un édicule tétrastyle dont le fronton triangulaire, à chaînon fleuronné, est occupé au milieu de sa base par une coupole cintrée, s'élève un siège à coussin, avec un *scabellum* pour les pieds ; l'empereur Théodose nimbé,

côtés de Constantin le Grand, leur père ; la légende FELICITAS PERPETVA les entoure (337-340). Voyez J. Cohen, *Médailles des Empereurs romains*, t. VI, p. 245, pl. VII, nº 3 ; et W. Frœhner, *Les Médaillons de l'Empire romain*, p. 299.

diadémé et orné de riches vêtements et de sandales brodées, y est assis ; il a de chaque côté, et entre deux colonnes cannelées, non pas l'un de ses fils, comme on l'a cru, mais l'un de ses deux associés à l'empire, c'est-à-dire Valentinien II et l'aîné de ses fils, Arcadius, encore enfant. Ces deux jeunes gens sont également

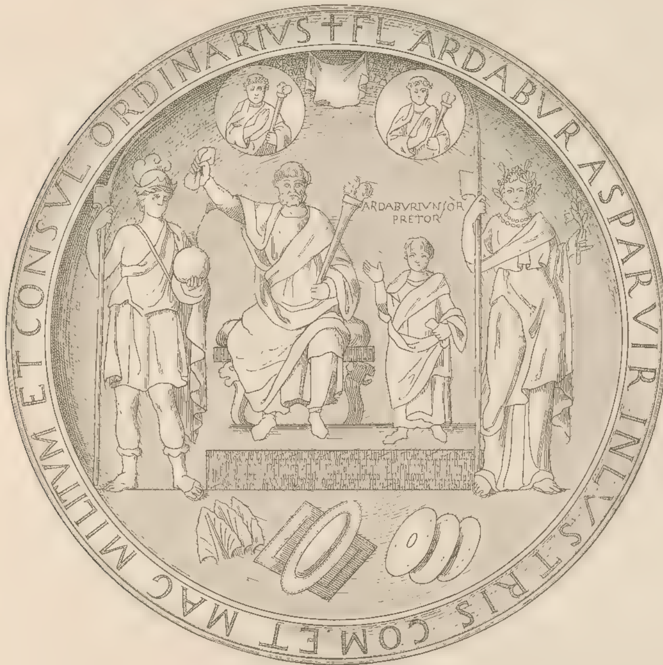


Fig. 73. — Disque en Argent, trouvé à Orbetello. — D'après Domenico Bracci.

nimbés et diadémés, en habits d'apparat, assis sur des sièges à escabeaux et tenant chacun un globe dans la main gauche. Valentinien, qui est à droite, a de plus un sceptre, en forme de *pedum* ou de *baculum,* dressé sur son genou. Arcadius en est dépourvu, n'ayant pas encore reçu le titre d'Auguste. A côté des princes sont quatre gardes du corps, *domestici,* étagés sur des gradins, debout, la tête nue et les cheveux longs, armés de lances et couverts presque en entier par leurs énormes boucliers ovales et richement ornementés. L'empereur remet de sa main un *volumen* à un personnage incliné devant lui ; le corps de celui-ci est

de dimension plus petite; son visage a été enlevé par une brisure qui partage le disque en deux parties et atteint également la tête de Valentinien. Sous la ligne transversale qui soutient cette représentation d'une cérémonie d'investiture officielle, une grande figure allégorique, — l'*Espagne,* patrie de Théodose, ou peut-être la *Fertilité,* — est nonchalamment couchée dans les blés. Elle porte une corne d'abondance, et trois petits génies s'envolent d'auprès d'elle pour élever jusqu'aux pieds des souverains des couronnes et des offrandes. N'oublions pas de dire que ces génies ne font qu'imiter deux de leurs pareils accomplissant le même acte de déférence, dans les archivoltes de la voûte sous laquelle trône Théodose, le chef suprême.

Il ne peut y avoir de doute sur l'époque de cette magnifique pièce d'orfèvrerie byzantine; l'année même qu'elle rappelle peut être fixée grâce à l'inscription qui enveloppe la scène supérieure et où l'on lit clairement :

D N THEODOSIVS PERPET. AVG OB DIEM FELICISSIMVM X.

Ce vase aurait été fabriqué, selon le R. P. A. Martin, en mémoire du dixième anniversaire du règne de Théodose; ce qui correspond au dix-neuf décembre de l'année 389.

Une distance d'un demi-siècle à peine semble séparer les disques de Genève et d'Almendralejo d'un autre objet du même genre, mais plus petit ($0^m,41$), qui a été décrit, longuement expliqué et dessiné, à Lucques, en 1771, par Domenico Bracci; ce plat d'argent venait d'être découvert près d'Orbetello[1]. J'ignore s'il existe encore, quoiqu'il ne soit guère probable que la famille ducale de Toscane à laquelle il appartenait, l'ait fait détruire; mais tout ce que l'on voit dans le dessin du siècle dernier que nous avons copié et réduit (fig. 73), fait de ce disque un monument historique se rapportant spécialement aux honneurs prodigués, peu de temps avant la chute de l'Empire d'Occident, à une famille mêlée de Romains et de Barbares, qui joua un rôle important pendant les cinquante ou soixante années que dura l'agonie suprême de l'ancienne Rome impériale.

L'inscription, qui garnit tout le marli de ce plat, s'exprime ainsi :

+ FL. ARDABVR ASPAR VIR INLVSTRIS COM. ET MAG MILITVM ET CONSVL ORDINARIVS

Bracci donne la généalogie de ce personnage, l'illustre, le patrice, le comte

[1] Domenico Augusto Bracci, della Soc. Reale antiq. di Londra, etc. *Dissertazione sopra un clipeo votivo spettante alla famiglia Ardaburia, trovato l'anno MDCCLXIX, nelle vicinanze d'Orbetello, ora esistente nel Museo di S. A. R. Pietro Leopoldo Archiduca d'Austria et Gran Duca di Toscana. Luca,* 1771; in-4°.

et le chef des milices Aspar, fils d'Ardaburius l'ancien, qui fut consul en 427, et petit-fils par son père d'Arménéric, roi des Alains. Lui-même fut consul à Rome en 434; il avait épousé la sœur du grand roi des Goths Théodoric, et en avait eu, entre autres enfants, un fils nommé Ardaburius, comme son grand-père. Pendant le consulat du père, cet Ardaburius junior, tout enfant encore, fut nommé préteur. C'est ce que nous montre le plat d'argent. En effet Aspar, le consul, assis sur un *bisselium,* porte à la main la *mappa,* signal des festivités publiques, et le sceptre bicéphale surmonté des protomes géminés de Valentinien III et de Théodose II. A sa droite, sur la même estrade, on voit l'enfant, debout, en toge, avec son nom et son titre inscrits au-dessus de sa tête : ARDABVR IVNIOR PRETOR. De chaque côté, ils sont gardés par un personnage armé de la haste d'honneur; à sa droite, c'est un jeune soldat casqué, un globe à la main; à gauche, c'est une femme couronnée d'épis et tenant une fleur de lis. Ce sont la *Force* sans doute et l'*Abondance* personnifiées, quoique l'on se soit plu à y voir Rome et Constantinople. Deux bustes de parents, eux-mêmes consuls autrefois, avec les inscriptions ARDABVR et PLINTA, planent dans des médaillons au-dessus des têtes des dignitaires; ces images suspendues sont séparées par un *vexillum* ou petite draperie flottante, emblème soit du labarum chrétien, soit plutôt de la serviette ou voile, ἀκάτιον, attribuée aux rangs de consul et de préteur.

Enfin sous le terre-plein qui supporte les quatre figures principales, on distingue différents objets d'usage domestique; ici, comme dans certains diptyques d'ivoire commandés et offerts par les consuls à leur avènement, ces accessoires représentent des pièces d'orfèvrerie et des œuvres d'art, faisant partie de ce que l'on appelait les *donativa.* Dans le plateau des Ardaburii on voit : trois pointes de lance en forme de feuilles sagittées, avec pétioles et nervures saillantes [1]; puis

[1] Nous nous sommes demandé quelle pouvait être la signification de ces feuilles qui, tout en figurant parmi les cadeaux d'heureux avènement du jeune préteur Ardaburius, ont plutôt l'air d'être des fers de lance. Nous savons cependant que c'étaient précisément les lances *sans fer, hastæ puræ,* que l'on comptait parmi les *præmia* ou *dona,* et que, du reste, elles n'étaient accordées en récompense que dans l'armée et pour des exploits militaires. Quant aux feuilles frappées sur des plaques plus ou moins légères de métal, que l'on appelait *bracteæ,* nous en voyons figurer quelquefois sur des diptyques d'ivoire et sur des médaillons d'or. (Voy. surtout le revers d'un beau médaillon en or (fig. 74), où Valens et Valentinien Ier sont assis l'un à côté de l'autre sur une *cathedra,* ayant à leurs pieds des palmes et deux cloches (?),



Fig. 74. — Médaille en Or, de Valens, du Trésor de Simlau. Cabinet des Antiques de Vienne.

une plaque carrée dans laquelle on reconnaîtrait peut-être un diptyque, si la portion médiane n'en était pas cachée par un plat rond à large marli. Enfin trois autres plats moins grands, avec des bords perlés et un petit cercle au centre, complètent la série des *donativa* consulaires d'Aspar[1].

Tous ces détails sont d'un grand intérêt pour l'époque à laquelle appartient

dans lesquelles M. W. Frœhner, *Médaillons de l'Empire rom.*, p. 331, croit voir des cassettes destinées aux largesses impériales.) On voit aussi des feuilles dans les peintures de quelques insignes attribués par la *Notitia Dignitatum* à de hauts fonctionnaires (voy. la note qui suit). Mais dans tous ces monuments les feuilles affectent plutôt la forme élancée des palmes, telles qu'en portent les cochers et les chevaux du Cirque dans les mosaïques, les peintures, les médaillons contorniates, les verres dorés, les bas-reliefs et les statues anciennes, ayant rapport aux jeux publics. Sans nul doute, ce sont les *palmæ* d'or ou d'argent qui ont toujours été maintenues comme le simulacre de la victoire. (P. Charles Robert, *Étude sur les médaillons contorniates. Bruxelles*, 1882; Luigi Bruzza, *Della interpretazione del monograma* ₽ *che si trova nei contorniati e nelle iscrizioni*, dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique de Rome*, 1877, t. XLIX, pp. 58-72.) — Il est probable que telle aussi était la destination des feuilles figurées sur le disque des Ardaburii; mais nous ne saurions nous dispenser de dire que, par leur forme évasée, celles-ci nous rappellent tout autant les feuilles votives en métal que l'on a trouvées dans quelques-uns des trésors ayant appartenu à des temples payens. Celles qui font partie de la découverte de Notre-Dame d'Alençon (A. de Longpérier, *Notice sur les bronzes antiques du Musée du Louvre*, nº 589), tout en étant en argent, sont trop fragmentées pour en pouvoir juger; mais nous signalerons de préférence les feuilles votives en cuivre du British Museum qui ont été trouvées au siècle dernier dans une carrière à Rooky-Wood, près de Barkway, en Angleterre. Cinq d'entre elles — trois grandes et une petite — portent l'image du dieu Mars, et deux autres, — une grande et une petite — celle de Vulcain; deux des premières ont de plus des dédicaces votives au dieu de la guerre. (John Ward, *An attempt to explain some remains of Antiquity lately found in Hertfordshire*, dans les *Philosophical Transactions. London*, 1739-1740, vol. XLI, part. I, pp. 349 et sq., — et *Corp. Inscript. latin.*, vol. VII, p. 33, nºs 84, 85, 86.) Néanmoins, nous revenons à dire que les feuilles lancéolées du disque d'Aspar, comme les autres *donativa* qui y sont figurées, et comme le disque lui-même, doivent avoir rapport à des jeux du Cirque. A ce propos, nous rappellerons aussi que, si l'on jugeait d'après le personnage qui, dans la grande mosaïque de Lyon (fig. 75), s'avance à grands pas un plat à la main vers la tribune officielle (Aubert, *Description d'une mosaïque représentant les jeux du Cirque. Lyon*, 1806), les disques ou *lances* d'argent étaient employés, en cette circonstance, pour porter les récompenses, palmes, couronnes ou sommes d'argent que l'*editor spectaculorum* remettait au vainqueur acclamé par la foule. Le personnage qui rend ce service dans la mosaïque citée, a été considéré, malgré la forme tout à fait plate du disque qu'il tient de ses deux mains, comme un *sparsor* aspergeant d'eau fraîche les roues échauffées des chars. Il est coiffé d'un béret rouge et vêtu d'une courte blouse verte d'où les jambes et les bras dépassent tout nus. La victoire avait sans doute favorisé les *Prasini* aux courses que ce monument remémore.



Fig. 75. — Pavement en Mosaïque, représentant des Courses des chars. — Musée de Lyon.

[1] Nous nous hâtons de réparer une inadvertance qui, deux pages plus haut, nous a fait mettre en doute l'existence actuelle du plat d'Orbetello. Cet objet a totalement échappé à notre attention quand nous avons visité la Salle des Bronzes, où il est exposé au palais *dei Uffizi* à Florence. Depuis lors nous n'avons pas réussi à nous en procurer, en temps utile, un dessin exact et, pour éviter de trop longs retards, force nous a été de le faire copier dans le volume de Bracci. Nous pensons réaliser, par la suite, un projet qui n'est que différé, et donner, dans ce même ouvrage, une image plus fidèle du disque des Ardaburii. — M. W. Meyer l'a décrit dans son mémoire sur *Deux Tablettes d'ivoire de la Bibliothèque de l'État de Munich* (pp. 6-8) que cite notre note de la p. 64.

le disque d'Orbetello. Ils précisent à la fois la nature, la forme et la destination de l'objet sur lequel ils figurent, et — fait particulièrement digne d'être remarqué — ils expliquent et corroborent les insignes que nous trouvons dans la *Notitia Dignitatum,* attribués aux fonctionnaires qui régissaient les *Largesses* et les *Biens privés* de l'empereur, tant en Orient qu'en Occident. Là aussi (fig. 76) nous voyons des plats ronds, ovales et carrés, en or et en argent; des feuilles de palmier métalliques, *palmæ aureæ* et *argenteæ* (?), destinées à être distribuées en prix aux vainqueurs des jeux; des bijoux de toute sorte, boucles, fibules et phalères; des tablettes pour écrire, *pugillares;* des bourses et des sacs, *marsupia* et *sacci;* des barils, *circuli,* ou plutôt des piles d'anneaux précieux, *torques* et *armillæ;* des coffres, des cassettes, des boîtes et des étuis, *arcæ, scrinia,* κίβωτοι, *thecæ,* πυξίδες et *capsæ;* des lingots d'or, *massæ aureæ;* des médailles éparses en or et en argent, et surtout de grands bassins circulaires et plus ou moins profonds, tout remplis de pièces de monnaie[1].

[1] *Notitia Dignitatum omnium, tam civilium quam militarium in partibus Orientis et Occidentis,* edid. Otto Seeck. Notre fig. 76 représente les insignes de quatre dignitaires différents, tels à peu près qu'ils sont présentés dans le beau manuscrit de la *Notitia* qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris (fond. Lamonianus). Malgré leur date de beaucoup postérieure aux premiers exemplaires de cet Annuaire officiel, ces dessins coloriés semblent conserver assez fidèlement l'aspect primitif des nombreux objets dont la surveillance et l'administration étaient confiées à ces quatre grands dignitaires fiscaux des cours impériales de Rome et de Constantinople. La fig. 76 représente : en *a,* les *Insignia viri illustris Comitis Largitionum* (*in partibus Orientis,* p. 35, XIII, ed. O. Seeck); en *b,* les *Insignia viri illustris Comitis Privatarum* (id. p. 37, XIV, ed. O. Seeck); en *c,* les *Insignia viri illustris Comitis Largitionum* (*in partibus Occidentis,* p. 148, XI, ed. O. Seeck); et en *d,* les *Insignia viri illustris Comitis Privatarum* (id., p. 154, XII, ed. O. Seeck).

La liste des attributions qui incombaient à ces fonctionnaires n'est pas moins curieuse à connaître que la nature des objets matériels dont ils prenaient soin. Les *Comtes des Largesses sacrées* étaient à vrai dire les Ministres des Finances de l'État; ils avaient sous eux, *sub dispositione viri illustris Comitis Sacrarum Largitionum,* de nombreux fonctionnaires, les uns distribués dans toute l'étendue des Empires, les autres attachés aux chancelleries centrales de Rome et de Constantinople. Parmi les premiers figurent d'abord les *Rationales summarum* et les *Præpositi thesaurorum* chargés d'encaisser les revenus fiscaux, c'est-à-dire de faire les rentrées de l'*ærarium sacrum,* composées des contributions directes et indirectes; puis on doit compter encore les différents *Procuratores monetarum, gynæciorum, linyfiorum, barbaricariorum* ou *argentariorum, bafiarum* et *bastagarum,* qui dirigeaient l'exploitation des mines, des carrières, des transports et aussi celle des manufactures civiles de l'État, dont les noms variaient, soit selon la nature des fabrications, soit selon le personnel employé. Enfin les surveillants suprêmes du commerce étranger de l'Orient, *Comites commerciorum,* ceux des gratifications impériales prélevées sur les fonds de l'État, *Comites largitionum,* et ceux des vêtements et de l'or fiscal, *Comites vestiarii et auri,* complètent cette nomenclature. De son côté, la chancellerie, *Officium,* avait des bureaux, *Scrinia,* et des employés spéciaux, *Primicerii,* pour chacune des subdivisions de ce travail d'encaissement et de distribution de fonds; ils portent des titres dont plusieurs ne sont plus bien clairs pour nous; c'étaient les *Primicerii scrinii, canonum, tabulariorum, numerorum, aureæ massæ, auri ad responsum, vestiari sacri, ab argento, a miliarensibus, a pecuniis,* les *Secundicerii officii qui Primicerii sunt excerptorum,* les *Tertiocerii officii qui tractant bastagas,* etc.

Les *Comtes des Biens privés,* dont les fonctions avaient, au temps où fut rédigée la *Notitia,* une importance tout à fait égale à celle des *Comtes des Largesses publiques,* administraient le patrimoine privé de l'empereur et employaient à cet effet un personnel non moins nombreux. C'étaient à l'extérieur des *Rationales* et des *Procuratores rei privatæ, des Procuratores gynæciorum* et *bastagarum rei privatæ;* mais il y avait en plus des *Præpositi gregum et stabulorum* et des *Procuratores saltuum,* car c'est aux Comtes des Biens privés qu'incombait l'administration des domaines de la couronne, avec les troupeaux, les haras et les forêts qui en faisaient partie. L'office de la chancellerie paraît cependant avoir été plus simple, car il se réduit aux *Primicerii totius officii,* aux *Primiscrinii beneficiorum, canonum, securitatem* et *largitionum privatarum,* à des *Secundicerii totius officii qui tractant chartas officii,* et des *Scrinarii etiam palatini.* Du reste, on voit que les insignes de ces deux hauts dignitaires dans les deux Empires différaient entre eux encore moins que la nature de leurs attributions. Observons enfin que, pour tout ce qui concernait l'équipement des troupes, la fabrication des armes et de tous les instruments nécessaires aux militaires, c'étaient d'autres fonctionnaires qui s'en occupaient, et nommément les *Viri illustres Magistri officiorum;* de même les *Viri spectabiles Castrenses* avaient la surveillance du mobilier intérieur du palais, des vases pour la table et la toilette des souverains, et enfin l'éducation et la police des serviteurs et des pages attachés à la personne de l'empereur.

Sacs et monnaies, palmes et tablettes, et même les grands et les petits plats ronds qui nous importent le plus en ce moment, tout ce qui constituait l'ensemble des cadeaux officiels, se retrouve sur le diptyque de Clementinus[1].

Rien ne serait plus utile pour la parfaite connaissance de l'organisation sociale du monde gréco-romain au moment de l'invasion des Barbares, qu'une édition de la *Notitia Dignitatum* amplement commentée, mise au courant de la science moderne, et complétant ainsi les travaux déjà très méritoires des éditeurs antérieurs, Alciatus (éditions partielles, de 1529 à 1552), Guido Panciroli (*Notitia utraque Dignitatum cum Orientis tum Occidentis, Arcadii Honoriique tempora, et in eam Commentarium. Venetiis*, 1598; reproduite à Venise en 1602, à Genève en 1623, à Londres en 1624 et dans le *Thesaurus Antiquitatum romanarum* de J. G. Grævius, t. VII), Philippe Labbe (*Notitia Dignitatum Imperii Romani. Parisiis*, 1651 et Venise 1729), Eduard Bœcking (*Notitia Dignitatum et Administrationum omn. tam civilium quam militarium in partibus Orientis et Occidentis. Bonn*, 1859-1863), et enfin M. Otto Seeck, que nous avons suivi dans nos citations — Il n'est pas jusques aux dessins qui représentent, dans les manuscrits encore existants, les insignes des différents dignitaires et les marques distinctives des corps de troupe, qui n'aient leur importance archéologique; et cependant toutes les enluminures des textes actuels ne sont que des copies exécutées par des scribes du moyen âge et de la Renaissance, qui n'imitaient que par à peu près les illustrations des originaux anciens. Néanmoins, le plus grand nombre des objets figurés dans les insignes peints de la *Notitia Dignitatum* peuvent être restitués dans leur forme primitive, grâce aux fouilles et aux découvertes d'antiquités de la même époque. Une édition illustrée, qui réunirait tous ces éléments épars, serait donc en même temps un tableau parfait des industries de l'État dans l'Empire.

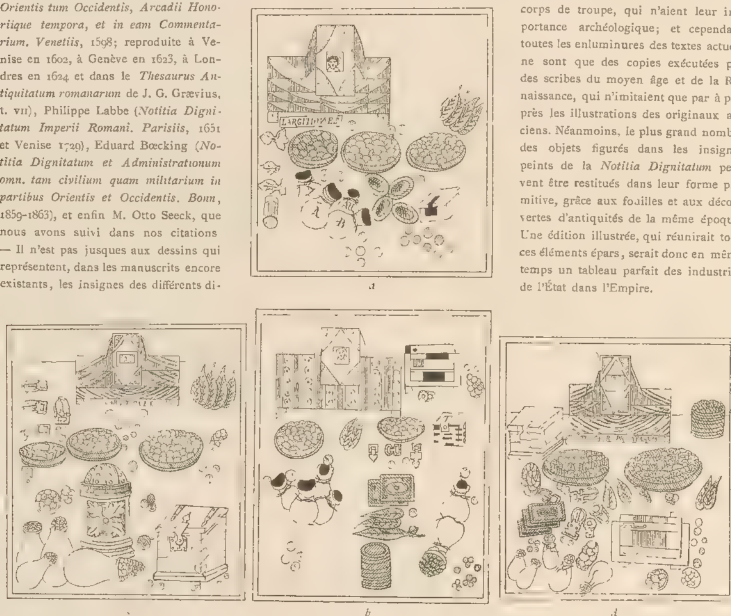


Fig. 76. — Insignes des *Comtes des Largesses Sacrées* et des *Comtes des Biens Privés* des Empereurs d'Occident et d'Orient. D'après la *Notitia Dignitatum*.

[1] Ce diptyque a appartenu autrefois à M. Nægelin, de Nuremberg; il a passé ensuite dans la collection de M. Joseph Mayer, de Liverpool. Voyez Gori, *Thesaurus veterum Diptychorum consularium et ecclesiasticorum*, 1759; t. I, p. 229, pl. IX. — Fr. Pulszky, *Catalogue of the Fejervary ivories, in the Museum of Joseph Mayer, preceded by an Essay on antique ivories;* 1856, pp. 12 et 40. — J.-O. Westwood, *A descriptive catalogue of fictile ivories in the South Kensington Museum, with an account of the continental collections of classical and mediæval ivories. London*, 1876. — Wilhelm Meyer, *Zwei antike Elfenbeintafeln der k. Staats-Bibliothek in München*, dans les *Abhandlungen der kœnig. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, t. XV, 1re part., 1879, p. 66, nº 13. — A. Héron de Villefosse, *Feuille de diptyque consulaire conservée au Musée du Louvre*, dans la *Gazette archéologique* de Paris, 1884, pp. 117-128. — Ces trois derniers ouvrages contiennent la liste complète des diptyques consulaires, reproduite et amplifiée dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, t. I, p. 1474. — Le diptyque de Clementinus est photographié dans la classe II *b* du catalogue que M. Oldfield a dressé des moulages d'après les ivoires, faits aux frais de la Société d'Arundel. Notre fig. 77 le représente un peu au-dessus du tiers de sa grandeur réelle, qui est de 0m,375 sur 0m,185. — Le diptyque du consul Oreste, 530 après J.-C., conservé au Musée de South Kensington à Londres, présente des dispositions identiques à

Ce Flavius Taurus Clementinus, Armonius Clementinus, personnage assez obscur du reste pour que l'histoire n'en fasse qu'à peine mention, était, paraît-il, comte des Largesses sacrées à Constantinople, sous l'empereur Anastase, lorsque, en l'an 513, il fut désigné consul pour la deuxième fois, bien qu'il nous paraisse être très jeune encore. En effet, il ne porte même pas de barbe; mais il s'est fait représenter (fig. 77), paré de vêtements somptueux, d'une trabée richement brodée, et assis sur un beau fauteuil sculpté, à escabeau et à pieds en forme de lion. A ses côtés se tiennent deux figures de femme, Rome et Constantinople, le casque en tête, les mains armées de longs sceptres, et la poitrine couverte de médailles ou de phalères. Lui-même, ordonnateur des jeux, tient la *mappa circenses*, comme les Ardaburii, et un petit sceptre fleuronné. Au-dessus de sa tête on voit deux croix byzantines et quatre médaillons répétant deux bustes de personnages diadémés qui sont sans contredit, non pas ceux de ses parents, comme sur le disque d'argent d'Orbetello, mais bien ceux de l'empereur Anastase et de son épouse, la célèbre Ariadne. On y voit aussi deux rondelles rattachées par des festons, et contenant le monogramme du nom de famille de Flavius Taurus, écrit en des lettres grecques qui sont disposées comme des rayons autour d'un O central : ΚΛΕΜΗΝΤΥ. Enfin on



Fig. 77. — Diptyque en Ivoire de Clementinus.
Collection de M. J. Mayer, à Liverpool.

celles du diptyque de Clementinus. — Dans l'unique feuille, conservée au Cabinet des Médailles de Paris, du diptyque du consul Magnus, de l'an 518, deux hommes aussi vident des sacs de monnaies dans de hauts troncs côniques; autour d'eux l'on voit des palmes, quelques rondelles ou petits plats ronds, une grande coupe à pied et un bassin quadrangulaire qui rappelle quelque peu la *lanx quadrata* trouvée dans le Derbyshire (p. 110, fig. 41). Voy. Chabouillet, *Catal. génér. du Cab. des Méd. de Paris*, pp. 553-565, nº 3265. — Un autre diptyque qui se trouve à Brescia et qui représente Narius Manlius Boethius, consul d'Orient en l'an 487 (Gori, *op. cit.*, t. I, p. 203), nous fait voir, aux pieds de ce personnage, sur chacune des deux tablettes, deux bourses, un plat et une palme qui a une forme très rapprochée des feuilles sagittées que l'on distingue sur le disque d'Orbetello.

y lit aussi l'inscription suivante, répartie entre les deux tablettes de façon à faire douter s'il s'agit d'une seule personne, ou de deux individus portant le même cognomen de Clementinus :

FL TAVRVS. CLEMENTINVS.	V̄ IL. COM. SAC̄R LAR̄G. EX CŌN̄S.
ARMONIVS CLEMENTINVS	PATRĪC. ET CŌN̄S. ORDĪN

Ce n'est que dans les deux registres inférieurs que l'on voit quatre hommes de peine aux figures juvéniles, vidant par terre d'énormes sacs d'argent qu'ils portent sur le dos; le sol, sous leurs pieds, est jonché de monnaies, de palmes, de tablettes carrées et sculptées, de croissants, de rouleaux et de plats ronds, entassés pêle-mêle. Ce sont aussi des *donativa* consulaires, comme sur le plateau de Florence; ce sont des cadeaux que le dispensateur de la fête distribue à profusion. En ce jour de liesse sa générosité ne connaît pas de bornes; il fait couler à terre les pièces d'or et d'argent. Les sacs débridés en dégorgent à longs flots. On ne se donne même plus la peine de les recueillir dans des écuelles d'or et d'argent, comme on le faisait d'ordinaire au trésor public ou à la caisse privée de l'empereur.

Nous ne tarderons pas à retrouver ces riches sébiles métalliques à la cour de Byzance. Mais terminons auparavant l'énumération des anciens disques d'argent qui existent. Cette fois-ci encore M. de Longpérier sera notre guide; nous décrirons, d'après lui, les deux grands plats d'argent dont il nous reste à parler et dont l'un complète, avec le grand bassin de Tchertamlyk recueilli à l'Ermitage, avec le prétendu bouclier votif de Théodose, conservé à Madrid, et avec le soi-disant *Bouclier de Scipion* du Cabinet des Médailles de Paris, les quatre seules pièces de vaisselle plate, en argent, qui aient des dimensions plus grandes que celles de notre plateau d'or de Pétrossa.

A propos d'un grand plat d'argent qui venait d'être découvert en 1875, M. de Longpérier a repris en sous-œuvre l'étude de ce quatrième grand disque, longtemps déprécié. Découvert en 1714 par un paysan dans la localité dite *le Passage*, en Dauphiné, cet énorme plat de 72 centimètres de diamètre a été acheté pour le Cabinet des Antiques du Roi en 1736, et y a porté pendant longtemps le nom impropre de *Bouclier d'Annibal*[1]. M. de Boze l'avait ainsi appelé, pour faire contre-partie au *Bouclier de Scipion*, inventé par J. Spon. Néanmoins le plat fut

[1] *Sur un bouclier votif, mis depuis peu au Cabinet du Roi*, par M. de Boze, dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France*, 1736, t. IX, pp. 152-157, avec une planche représentant ce disque. — A. de Longpérier, *Œuvres*, t. VI, pp. 256-259. — Nous avons fait reproduire ce disque d'après l'original, en photogravure.

retiré plus tard de cette collection comme étant l'œuvre d'un faussaire ou tout au moins comme étant d'une authenticité suspecte (fig. 78).

Sa surface est toute plate et n'a qu'un léger bourrelet qui marque le rebord; il a cependant en dessous un support circulaire, avec lequel il atteint un poids supérieur à dix kilogrammes. Toute son étendue est occupée par une vaste



Fig. 78. - Disque en Argent, trouvé en 1714, dans le Dauphiné. — Cabinet des Médailles de Paris.

rosace à rayons côtelés. Ce sont les pétales de la rosace de notre plateau d'or, multipliées et étalées sur l'entière superficie de ce disque d'argent. Mais, dans celui-ci, le milieu de ce soleil est occupé par un relief assez bas qui représente un lion passant sous un arbre au tronc fourchu, dont le feuillage est disposé en parasol et traversé par une ondulation horizontale. C'est ainsi que sont représentés les palmiers de la terre de Chanaan dans plusieurs des enluminures qui ornent les feuillets d'un manuscrit grec de la Genèse, tracé en lettres d'or sur parchemin violet, vers le VI[e] siècle, et actuellement conservé à la bibliothèque

impériale de Vienne[1]. Un quartier de venaison est ciselé dans l'exergue, au-dessous du lion. C'est à la figure du fauve, pareille au type de certaines monnaies puniques de la Sicile, que le disque doit son attribution arbitraire au héros carthaginois. Le palmier à tiges multiples et à feuillage en parasol, l'*hyphæne thebaica* ou palmier *doum*, nous ramène également vers les côtes libyques et levantines de la Méditerranée.

Mais cette pièce d'orfèvrerie appartient-elle en effet à l'art d'une contrée orientale, ou bien est-ce une œuvre fabriquée en Europe, peut-être même dans les Gaules, à une époque où les traditions classiques avaient déjà subi des influences barbares? On pourrait surtout ajouter foi à cette dernière supposition, si l'on n'avait égard qu'à l'inscription tracée légèrement, en grandes lettres cursives, au dos du plat. M. L. Delisle y a déchiffré les sigles du poids, désignant XXXIII livres romaines de Justinien, c'est-à-dire 10$^{\text{kil.}}$,675,83, et aussi l'indication d'un propriétaire postérieur : «*Agnerico som* (ou *sum*) +». Or, aux VIe et VIIe siècles, on rencontre plus d'une fois le nom d'Agnéric donné à des dignitaires francs ou burgondes[2]. Ce plat portant l'effigie de la terre d'Afrique, a pu, au gré du hasard, passer des mains d'un Byzantin qui en constata le poids, entre celles d'un Barbare qui y fit graver son nom. Telle était alors la destinée des objets de prix.

[1] Les enluminures de ce précieux manuscrit, acheté à Constantinople au XVIe siècle par l'ambassadeur A. Busbecq, ont été reproduites en gravure par Daniel de Nessel, *Catalogus sive recensio specialis omnium codicum manuscriptorum Græcorum*, etc. *Vindobonæ*, 1690. Le R. P. Raphael Garruci les a également représentés dans le t. IV de sa *Storia del' arte cristiana*. Nous voyons figurer le palmier *doum* d'Égypte, *hyphæne thebaica*, qui de notre temps a complètement disparu de la côte asiatique, dans des scènes représentant Éléazar aux portes de Nachor (*Genèse* XXIV; de Nessel, *op. cit.* XIV; Garruci, *op. cit.* 115, 2), Jacob chez Laban (*Gen.* XXX; de Nessel, XVIII; Garruci, 116, 1), le départ de Jacob (*Gen.* XXXI; de Nessel, XX; Garruci, 116, 4), Jacob chez Ésaü (*Gen.* XXXII et XXXIII; de Nessel, XXII et XXIV; Garruci, 117, 2 et 4); et Jacob à Béthel (*Gen.* XXXV; de Nessel, XXVII; Garruci, 118, 3). — M. de Longpérier fait la remarque suivante au sujet du lion qui décore le centre du disque d'argent (p. 256, note 4): «Il existe en effet une monnaie à ce type, frappée par les Carthaginois, en Sicile, et qui porte la légende מעם מחנת (indiquant que cette pièce a été marquée au nom «*du peuple* qui est *au camp*»). — Müller, *Numismatique de l'Afrique*, t. II, p. 76, nº 17. P. Giuseppe Romano, *Sopra alcune monete scoverte in Sicilia*, 1862, pl. nº 5».



[2] Nous empruntons encore ces notes à M. de Longpérier (p. 259): «C'est à la Bourgogne qu'appartenait Agnéric, un *optimas* d'Austrasie, père de saint Cagnoul de Luxeuil (594), et qui donna à ses deux autres enfants les noms de Burgundofaro et de Burgundofara, noms originaires de saint Faron, évêque de Meaux (626? au 28 oct. 672), et de sainte Fare, fondatrice du monastère de Faremoutiers (vers 615). Voir au sujet de ces saints et d'Agnéric, leur père, la vie de saint Eustase et celle de saint Colomban, par un contemporain, Jonas, moine de Bobbio, dans Mabillon, *Acta Scor. ord. Sci. Bened.*, t. I, p. 293, et t. II, pp. 25, 116, 610, etc.; testament de sainte Fare dans Toussaints du Plessis, *Hist. de l'Église de Meaux*, t. II, p. 2. — Ce dernier Agnéric, qui habitait

Arrivons enfin au plateau qui, étant le dernier découvert, le plus récent par sa date indiscutable et le moins éloigné, par sa structure, du disque de Pétrossa, terminera aussi notre examen des monuments de cette espèce, encore existants. C'est celui auquel M. de Longpérier a consacré une étude spéciale, après que cette pièce eût été exposée en 1875, à Paris, par son propriétaire, M. Luigi Buzzato. Elle a été trouvée, comme nous l'avons déjà dit en parlant de la patère de Vénus Γενετυλλὶς, dans la commune de Fonzazo, près de Belluno, en Vénétie; son diamètre est de 50 centimètres (fig. 28, p. 88). Au centre, il y a une rosace de 22 centimètres, gravée en creux et formée par vingt-huit rayons côtelés; autour d'elle, dans un cercle de doubles filets, on lit le nom de :

+ GEILAMIR REX VANDALORVM ET ALANORVM.

Le reste du plat jusqu'à ses bords, munis d'un simple bourrelet, est dépourvu de tout ornement.

Il n'y a donc aucun doute ni sur la provenance, ni sur la date de cet objet. Le savant archéologue qui l'a décrit en premier, rappelle à son sujet les récits de Procope [1] sur la prise de Carthage par Bélisaire, en 534, et sur la distribution que ce général fit à ses troupes de la riche vaisselle trouvée dans le palais du roi vandale, qui préparait un festin au moment même où il fut surpris par le stratège byzantin. Il est donc très probable que ce plateau, reste unique de la libéralité de Bélisaire, a été transporté d'Afrique en Italie par l'un des soldats vainqueurs. Serait-ce aussi des régions numides que le guerrier récompensé a rapporté la patère payenne de la Vénus génératrice? Dans la cachette de la colline d'Auren, celle-ci accompagnait le grand plat chrétien que M. de Longpérier a surnommé le *Missorium de Geilamir*.

Nous ne gagnerions à nous en assurer qu'une preuve de plus à l'appui de ces deux faits, à savoir : que les Germains vandales, aussi bien que les Finnois permiens, faisaient récolte de vaisselle grecque et romaine, et que les premiers

la Brie au commencement du VIIe siècle, offrit l'hospitalité à saint Colomban, chassé en l'an 610 du royaume de Bourgogne. [Le nom *Agnericus* se trouve encore dans d'autres textes mérovingiens. Dans un diplôme de Childebert III pour l'abbaye de Saint-Denis en 697, conservé en original aux Archives Nationales, *Agnericus* figure parmi les dignitaires de la cour, immédiatement après le maire du Palais (*Monum. histor.*, ed. Tardif, p. 31, nº 33). — Au bas d'une charte de l'évêque Ausebertus pour l'église de Saint-Symphorien d'Autun, en 696, on lit cette souscription : « *Agnericus episcopus rogatus subscripsi* » (Pardessus, *Diplomata*, t. II, p. 238). Léopold Delisle.] »

[1] Procopii Cæsariensis *De Bello vandalico*, l. I, 21. II, 9 : « Ὀλίγῳ δὲ ὕστερον Βελισαρίῳ καὶ ὁ θρίαμβος κατὰ δὴ τὸν παλαιὸν νόμον ξυνετελέσθη. ὕπατος γὰρ προελθόντι οἱ ξυνέπεσε φέρεσθαί τε πρὸς τῶν αἰχμαλώτων καὶ ἐν τῷ δίφρῳ ὀχουμένῳ, τῷ δήμῳ ῥιπτεῖν αὐτὰ δὴ ἐκεῖνα τοῦ Βανδίλων πολέμου τὰ λάφυρα. τά τε γὰρ ἀργυρώματα καὶ ζώνας χρυσᾶς καὶ ἄλλου πλούτου Βανδιλικοῦ πολύ τι χρῆμα ἐκ τῆς Βελισαρίου ὑπατείας ὁ δῆμος ἥρπασε, καί τι τῶν οὐκ εἰωθότων ἀνανεοῦσθαι τῷ χρόνῳ ἔδοξε. ταῦτα μὲν δὴ οὕτως ἐν Βυζαντίῳ ἔσχε. »

se plaisaient, de plus, à associer aux épaves de l'art antique des pièces d'argenterie fabriquées spécialement pour eux et à leur nom.

En ne sortant pas des limites de notre sujet actuel, c'est-à-dire en nous bornant à l'historique des plateaux mentionnés dans les annales des temps où nous sommes parvenu, nous citerons plusieurs exemples qui confirmeront la véracité de ces allégations. Mais avant de passer outre et avant de parler des plateaux fameux, perdus dans la nuit de cette époque de troubles et de barbarie, qu'on nous permette de nous arrêter un instant pour déplorer la perte, beaucoup plus récente, d'un trésor d'orfèvrerie qui, à ce qu'il nous semble, contenait à la fois une merveilleuse profusion d'antiques πίνακες grecs, de *lances* romaines et de vases consacrés par les premiers chrétiens.

C'était en 1637; le collège des Jésuites de Trèves manquait de fonds pour augmenter le nombre toujours croissant de ses novices. Les chroniques de cette ville[1] rendent grâces à la Providence divine de ce qu'elle pourvut à une pareille

[1] Jacobus Masenius. S. J. *Epitome Annalium Treviriensium. Aug. Trevirorum,* 1676, in-12, pp. 745-746 (anno 1628, Philippo Christophoro Archiepisc.):

« Quo tempore Societatis Jesu domus Probationis Treviris magno aucta Novitiorum numero, et alimentis impar, divini Numinis providentia reconditum in horti agro per Tyrones suffosso thesaurum, necessitati levandæ invenit. Vas lapideum inter eruta fodentium rudera compertum, quod submoto operculo, cibariam claudere supellectilem visum. Lances in hac magnæ ex argento fuere decem, illusæ auro, variisque emblematum ex antiquitate figuris; una grandior XXIV librarum effigiem in umbilico Cæsarei capitis, alia venationem sparsis etiam ferarum per marginem formis exhibebat, cum inscriptione AVDENTIA NICETIO. Tertia binas facies viri ac feminæ in medio sociebat, ut connubiale donum fuisse autumen. Quarta in umbilico pugiles, in margine alia gentilium ænigmata complectebatur. Præter has decem, octo aliæ lances concavæ poeticis intus emblematibus, foris parergis illustratæ; tum situla aureis hominum ferarumque simulacris aspera, disci recentioris operis gemini, quorum cœlati margines quatuor sibi opposita exhibuere capita, cum epigraphe PETRVS et PAVLVS, IVSTVS et HERMES; ut priora sub gentilibus, hæc sub Christianis, et illa quidem nuptialibus *Audentiæ* et *Nicetii* muneribus destinata viderentur. Minora ex argento vasa omifero, universa supellex ad ducentas quinquaginta libras pervenit, et quatuor imperialium millibus æstimata suo fuit pondere: majus longe habitura pretium, si integra cum figuris suis ad Principum manus pervenisset, cum temere liquatione transfusa sit, ut *præsenti necessitati* consuleretur, *quæ optimi non semper consilii est capax* ».

R. P. Alex. Wilthemius. *Luciliburgentia sive Luxemburgum romanum; opus posth. edid. D. Aug. Neyen. Luxemburgi*, 1842, in-4°, p. 120.

« Prætermitto Thesauros Treviris sæpe erutos, illum etiam eximium, qui ad portam D. Mathiæ, *Philippo Christophoro* Principe inventus est, dives aurea argenteaque Constantini Maximi ejusque liberorum majoris formæ moneta. Memorandus iste imprimis et Trevirorum opulentiæ pene ad stuporem æstimandæ peropportunus, qui anno MDCXXXVIII (C. Ms. Tr. habet 1627), in horto *Tyrocinii* nostri erutus est. Erant omnis generis vasa argentea, pondo librarum universim CCXXVIII (C. Ms. Tr. scribit CCLI), quæ memoriæ causa ita noster aliquis descripsit: Lances argenteæ magnæ X, octo rotundæ, quadratæ et oblongæ duo, in umbilico maximæ: una cum effigie Cæsarei capitis cæteris elegantior, appendit libras XXIV. Secunda priori suppar, sed confracta, libras XX. Tertia sic ornata ut prior, libras XIV. Quarta insculpta cum inscriptione: AVDENTIA NICETIO, libras XIII. Quinta Gladiatores in umbilico præferebat, librarum XIII. Sexta præter pugiles, insupervaria Antiquitatis fabulamenta in margine fusilia ostentans, libras XI. Septimæ fundo insculpta venatio, crepidine vero flexus varie contorti, cum intermixtis Cybeles turritæ capitibus; tergo incisum fuit manu sculpendi parum perita BASSILIA, cum notis P XVI, libras V. Octava plane sine crepidine; medium hujus obtinebant facies duæ sibi obversæ, viri feminæque, libras IV. Nona quadrata et oblonga, omnigenam in ora venationem, et in medio simulacra fabulosa exhibebat, libras XIII. Decima item quadra rubigine adesa, libras X. Octo item aliæ lances fusiles, et sine ambiente corona plusculum concavæ, intus poeticis emblematis, exterius parergis decoratæ, libras XX. Alii item octo catini parvuli, libras X. Phialæ sex cum operculis, ornatu nullo, libras XIV. Situla auratis ferarum hominumque simulacris aspera, libras XII. Lagena sigillata, cum auratis belluarum emblematis, libras IX. Ahenum sine ulla cælatura, libras VIII. Haustrum cum manubrio, ex solido argento, rudissimi operis, libras III et semis. Vasculum in modum naviculæ, ampullæ quatuor oblongæ sine ansis, angusti oris, sed ampla crepidine, quarum duæ sigillatæ, et auratæ duæ puræ, libras XXI (C. Ms. Tr. XI). Instrumentum opere fuso, et emblematis sustinendis in quatuor plagas contortile et plicatile, ut videbatur, libras X. Disci parvi duo per intervalla aurati, modice in medio depressi, qui recentioris operis, quam superiora judicabantur, in utriusque margine, e regione quatuor capita cælata sibi respondebant cum epigraphe: PETRVS, PAVLVS, IVSTVS, HERMES. Interius caput radiatum, ut Sanctorum solent, effulgebat, libras II.

nécessité en faisant découvrir, dans le jardin même du couvent, une cuve en pierre où se trouvait tout un riche service de table antique, pesant 228 livres d'Allemagne (106^{kil},664). Il y avait là dix grands plats d'argent doré, dont huit ronds et deux en forme de carrés oblongs : l'un, le plus bean, présentait dans son centre la tête d'un empereur ; deux autres, moins lourds, avaient le même ornement ; le quatrième, dont le marli représentait une chasse de bêtes fauves, portait l'inscription AVDENTIA NICETIO, et peut-être même une scène de la fable d'Andromède ; les deux suivants avaient, dans leur umbo, des gladiateurs et des lutteurs au pugilat, avec des sujets mythiques sur les bords ; une autre chasse se trouvait au centre du septième plat, dont le pourtour était orné d'ondulations et de têtes de Cybèle tourelées ; au revers était inscrit le nom BASSILIA et le poids P. XVI. Le huitième plat, presque sans bords, présentait deux masques, un homme et une femme, placés en face l'un de l'autre comme pour se donner mutuellement un gage de fidélité conjugale. L'un des plats carrés était rongé par la rouille, mais sur l'autre on voyait ciselé tout autour un sujet de chasse et des symboles mythologiques au centre.

Ne dirait-on pas une récapitulation, avec quelques variantes, de l'entière nomenclature où nous avons compris les disques impériaux de Genève, d'Aquilée, de Pérouse et d'Almendralejo ; les plats mythologiques et héroïques du Rhône et du Pruth, de Perm et de Fonzazo, de Caubiac et de Berthouville, enfin même les *lances quadratæ* de Corbridge et de Bayeux ? Mais les richesses du trésor de Trèves ne s'arrêtaient pas là. Huit autres plateaux encore moins profonds étaient décorés d'emblèmes poétiques à l'intérieur, et d'ornements variés à l'extérieur. Il y avait, de plus, huit petits plats, six tasses sans couvercle, un petit seau doré, avec de rudes figures de bêtes fauves et d'hommes, une aiguière avec des animaux sauvages, produits au repoussé, sept autres vases divers plus ou moins pourvus de décorations en relief, deux petites panthères avec des chaînettes au cou, deux figurines détachées d'une salière, et enfin deux petits disques, en partie dorés, et creux au centre. Ceux-ci étaient d'un travail plus récent, comme l'on en pouvait juger d'après les quatre têtes qui y étaient ciselées et qui portaient

Ad extremum Panterulæ duæ cum catenulis collo innexis, et statuæ (an Idola ?) duæ fragmenta salinorum, libras XVIII. Thesaurus omnis IV millibus Imperialium æstimatus. Hæc ego manu mea ex *Scheda Trevirensi*. Masenius, quo loco supra mentio de *Lance*, cui inscriptioni *Audentia Nicetio*, addit adsculptam fabulam Andromedæ, de qua in *Scheda* nihil. Cæterum hæc cuncta supellex, et si non calamo tantum sed penicillo dignissima, conflata est, quanta de genere vasorum tam vario, de tot sigillis, tot emblematis atque simulacris erepta nobis disserentis materia! Quod unum reliquum est sacram alicujus templi supellectilem prodit discus D. D. Petri et Pauli apostolorum et Justi atque Hermetis martyrum imaginibus et vultu radiato Christi (ita interpretor) insignis, indicio sæculi quinti labentis quo fere tempore radios Divorum capitibus addi cœptos alibi a nobis observatum. Cumque per eodem tempora Francii aliique Barbari Treviros multoties vastaverint, facile dictu est, conditum tunc esse thesaurum, cura diligentiaque non pœnitenda, nisi posteri inventum corrupissent, nobis interim vasorum pulcherrimorum icones, frustra in omne ævum repetituris ».

chacune l'une des épigraphes : PETRVS, PAVLVS, IVSTVS, HERMES ; au milieu, il y avait une tête radiée comme celles des saints[1].

Toute cette vaisselle, composée de trente-neuf vases profanes et sacrés, parmi lesquels on trouvait toutes les espèces et toutes les dimensions des plats et des plateaux, *lances maximas, minores* et *minimas,* selon la classification du jurisconsulte Labéon[2], toute cette vaisselle, disons-nous, fut estimée alors quatre mille impériaux. Les Jésuites n'en gardèrent rien, pas même les cuvettes aux cinq têtes de saints ; ils firent fondre le tout impitoyablement, « ut presenti necessitate consuleretur », dit en 1676 l'annaliste Jacob Masenius, « quæ optimi non semper consilii est capax ».

Le jésuite Athanase Kircher, qui commençait alors son érudite carrière à Rome, et tant d'autres pères de la Compagnie, distingués par leurs travaux en archéologie, auraient renié, espérons-le, des confrères aussi ignares.

M. de Longpérier, dans sa notice sur les anciens plats d'argent, ne parle pas de ceux qui ont si piteusement disparu, il y a 250 ans, à Trèves ; mais il ajoute à la liste des dix pièces existantes ou signalées qui lui sont revenues à la mémoire[3], quelques souvenirs d'objets pareils, recueillis dans les documents du Bas-Empire et des temps mérovingiens. Ainsi il cite le grand plateau orné de bas-reliefs, sur lequel était inscrit le nom de Jordanès, préfet des troupes d'Orient et de tous les peuples de l'Asie Mineure, sous l'empereur Arcadius : ΙΟΡΔΑΝΟΥ ΣΤΡΑΤΗΛΑΤΟΥ ΤΗΣ ΑΝΑΤΟΛΗΣ ΚΑΙ ΤΩΝ ΛΟΙΠΩΝ ΕΘΝΩΝ ΤΩΝ ΥΠΟ ΤΗΝ ΜΙΚΡΑΝ ΑΣΙΑΝ. Ce disque était encore, au Xe siècle, dans le garde-meuble impérial de Constan-

[1] L'association des sujets chrétiens et payens dans les mêmes collections de vases nous est attestée par deux épigrammes descriptives, parlant, l'une et l'autre, quoique bien différentes par leur sujet, de vases qui étaient, soit l'œuvre, soit la propriété d'un certain Eubule. Voy. *Anthologiæ græc. Palatin.*, l. IX, n°s 818 et 816. La première de ces pièces d'orfèvrerie est un disque, δίσκος, sur lequel on avait pieusement sculpté « le tombeau vivifiant du Seigneur » ; l'autre un missorium, μινσώριον, où l'on voyait Ulysse se présentant inconnu devant Télémaque et Pénélope, et faisant signe à Euryclée, sa nourrice, de ne pas le dénoncer :

καὶ Πέτρος ἄλλος τὸν τάφον τοῦ Κυρίου
τὸν ζωοποιὸν [illegible]
[illegible]
ἐν ᾧ τὸ Χριστοῦ σῶμα ταφὲν προσβλέπω.

[illegible] Πηνελόπεια ;
τὸν πολυφράδμονα [illegible]
οὐχ ὁρᾷς [illegible]

[2] *Digest.* l. XXXIV, tit. II, 31 : « Qui lancem maximam, minorem, minimam, relinquebat, ita legaverat : *Lancem minorem illi lego...* »

[3] En complétant l'inventaire des disques anciens formé par M. de Longpérier et en présentant dans des figures la plus grande partie de ceux qui nous sont connus, nous aurions voulu garder une échelle proportionnelle dans tous nos dessins, afin de faire saisir plus facilement l'importance de chacune des pièces, au point de vue des dimensions. Mais ce n'était guère possible. La plus grande des pièces représentées, ayant plus d'un mètre 10 centimètres de diamètre, ne pouvait pas dépasser 20 centimètres dans le format de notre ouvrage. Si nous avions fait diminuer, selon la même proportion, les plus petits de nos vases, qui ont à peine 0^m^,26 de diamètre, ils auraient été perdus dans un dessin microscopique. Pour éviter cet inconvénient, nos figures ont été faites au hasard des documents que nous avons recueillis. Mais afin de donner au lecteur un juste aperçu de la grandeur de tous ceux des monu-

tinople, où l'a vu de ses propres yeux le savant nomenclateur de toute la science byzantine, l'empereur érudit Constantin Porphyrogénète, qui seul nous a parlé de ce *missorium* sans doute fort remarquable[1].

Bien d'autres vases d'une antiquité plus reculée encore se trouvaient répandus, à cette époque, dans toute l'étendue de ce qui avait été l'empire romain et y étaient particulièrement estimés, en raison même de leur ancienneté, par les familles des habitants indigènes. Pour juger de ce fait, nous n'avons qu'à nous en rapporter à l'un des meilleurs poètes de la cour de Charlemagne, l'évêque d'Orléans Théodulfe. Lorsque ce grand faiseur de vers latins fut envoyé par l'empereur pour rendre la justice, en sa place, dans les provinces de Narbonnaise, il n'y eut moyens que les gens du pays n'employèrent, nous dit-il, pour corrompre sa droiture et lui faire fausser ses sentences. Les plaideurs lui offraient et lui proposaient toute sorte de présents; l'un, entre autres, souffla dans

ments cités jusqu'ici, qui n'ont pas moins de 26 centimètres en diamètre, nous avons formé le tableau suivant, dans lequel nous avons marqué d'un astérisque les pièces qui figurent chez M. de Longpérier (*op. cit.*, p. 261).

Bassin du Tchertamlyk-Kourgane, fig. 43	$1^m,10$	Plat de Montcornet (bordure d'olives)	[illegible]
*Disque de Théodose, trouvé à Almendralejo, fig. 72	$0^m,74$	Plat de Montcornet (croix gammée)	[illegible]
*Disque dit Bouclier d'Annibal, fig. 78	$0^m,72$	Disque de Hildesheim, fig. 52	[illegible]
*Disque dit Bouclier de Scipion, fig. 46	[illegible]	*Disque d'Aquilée, fig. 45	$0^m,295$
Plateau en or de Pétrossa, fig. 29	[illegible]	Disque de Lyon (rosace à cœurs)	$0^m,29$
Disque de Contzesti, fig. 58	[illegible]	*Disque de Fonzazo, fig. 65	[illegible]
*Disque de Geilamir, fig. 28	[illegible]	Disque permien décoré de cœurs, fig. 56	[illegible]
Disque de Rhescuporis, fig. 44	$0^m,41$	Disque de Méléagre et Atalante, fig. 64	[illegible]
*Disque d'Orbetello, fig. 73	$0^m,41$	Disque de Wettingen (croix gammée)	$0^m,276$
Disque de l'Hercule Néméen, fig. 47	$0^m,40$	Patère de Notre-Dame d'Alençon, fig. 59	$0^m,261$
*Disque de Pérouse, fig. 69	$0^m,39$	*Disque de Valentinien, trouvé à Genève, fig. 68	$0^m,26$
Bassin de Caubiac, fig. 48	$0^m,365$	Disque de Wettingen (dédié à Mars), fig. 51	[illegible]
Plat de Montcornet (rosace centrale), fig. 54	$0^m,36$	Disque de la Ciste mystique, fig. 61	$0^m,26$
*Disque de Berthouville, fig. 49	$0^m,35$	Disque du Silène et de la Ménade, fig. 62	$0^m,26$

A la suite de ces 28 plats ronds en argent (celui de Pétrossa seul est en or) qui, par leur dimension, dépassent la grandeur ordinaire d'une assiette ($0^m,25$), n'oublions pas de rappeler une vingtaine d'autres vases que nous avons aussi mentionnés et qui diffèrent des premiers, soit par la forme, soit par la matière, soit enfin par les dimensions; ainsi, le plateau carré de Corbridge (fig. 42) a $0^m,50 \times 0^m,38$; celui du Derbyshire (fig. 41) avait $0^m,47 \times 0^m,56$; les plats ovales de Bavay, de Saint-Chef et de Limes (fig. 40), ont dans leur plus grande largeur $0^m,41$, $0^m,36$ et $0^m,33$; les deux derniers ne sont pas en argent; le disque en cuivre argenté qui, au Cabinet des Médailles de Paris, forme la paire avec le grand plat de Berthouville (fig. 49 *b*), a $0^m,35$ de diamètre; la casserole en argent, sur le marli de laquelle se déroule une chasse de Perses du temps des Sassanides (fig. 60), a environ $0^m,27$ de diamètre; celle qui appartient au prince Obolensky et qui représente Neptune et des sujets de pêche de style grec, en a $0^m,27$, et celle du Musée de l'Ermitage, dans laquelle M. Stephani voit une image du Nilomètre, en a $0^m,24$. Nous avons aussi parlé de quelques disques en argent de proportions moindres, à savoir: le plat de Montcornet, qui présente dans son umbo le dieu Mercure (fig. 53) et qui n'a que $0^m,24$ de diamètre; celui de Sludka, sur lequel on voit Ulysse disputant à Ajax les armes d'Achille (fig. 63), $0^m,21$; enfin la coupe de Rojdenstvenskoyé, dont les parois sont godronnées en forme de cœurs (fig. 55) et qui a $0^m,23$ de diamètre. Quant aux nombreuses patères plates du trésor de Bernay, ajoutons que leurs dimensions varient de $0^m,20$ à $0^m,07$. Pour que notre récapitulation soit tout à fait complète, nous rappellerons aussi que deux des patènes crucifères en argent trouvées en Permie ont pour diamètre $0^m,27$ et que les deux autres sont beaucoup plus petites.

[1] Constantini Porphyrogenetæ *De Thematibus*, l. 1: «Ἐγένετο δὲ ἐν τοῖς κάτω χρόνοις ἄλλος τις στρατηλάτης τὴν ἀξίαν πατρίκιος, τοὔνομα Ἰορδάνης, οὗ τινός εἰσι τὰ ἀργυρᾶ μινσούρια τὰ ἀνάγλυφα, ἅπερ κεῖται ἐν τῷ βασιλικῷ βεστιαρίῳ, ἐπιγραφὴν ἔχοντα

l'oreille de son secrétaire que, si le *missus* consentait à annuler une charte par laquelle certains colons de sa propriété avaient été antérieurement affranchis, il lui donnerait un antique vase, en bon argent pesant, qui, d'après la description qu'il en fait, ne pouvait être qu'une *lanx;* à l'intérieur un artiste d'autrefois avait représenté toutes les horreurs de l'antre de Cacus, avec l'éclatante victoire d'Hercule sur ce monstre; à la surface on distinguait encore des reliefs bien frustes et bien usés où se développaient tous les travaux exécutés sur terre par le divin Alcide[1].

M. de Longpérier n'a pas pensé à exhumer le souvenir de ce disque herculéen, admiré encore du temps de Charlemagne; il aurait pu même, en descendant plus bas dans les siècles du moyen âge, recueillir, surtout dans les trésors des églises d'Orient et d'Occident, bien d'autres mentions du même genre; mais il s'est borné à citer, sans y mettre beaucoup d'insistance, les vases nombreux et fort intéressants dont la reine Brunehaut et l'évêque d'Auxerre, Desiderius, enrichirent, au commencement du VIIe siècle (605-621), la basilique de Saint-Étienne de cette ville et celle de Saint-Germain, où l'infortunée princesse demanda à être inhumée. A la première ils donnèrent quatre grands plateaux d'un métal que les chroniqueurs du IXe siècle, Héric, Alagus et Rainogalo[2], appellent d'un mot de

τοιάνδε « Ἰορδάνου στρατηλάτου τῆς ἀνατολῆς καὶ τῶν λοιπῶν ἐθνῶν τῶν ὑπὸ τὴν μικρὰν Ἀσίαν », καὶ οὗτος γὰρ μόναρχος ἦν τῆς αὐτῆς ἀνατολῆς, ἤνθει δὲ καὶ εὐδοκίμει ἐπὶ τῶν ἡμερῶν Ἀρκαδίου τοῦ βασιλέως ».

[1] Theodulfi *Carmina.* (*Poetar. latin. ævi Carolini* ex *Monum. German. histor.*, t. I.) XXVIII : Versus Teudulfi Episcopi contra judices, p. 498-499, v. 177-210 :

Clam nostrum quidam submissa voce ministrum
  Evocat, ista sonat verba sonanda mihi :
« Est mihi vas aliquod signis insigne vetustis,
  Cui pura et vena et non leve pondus inest,
Quo cælata patent scelerum vestigia Caci,
  Tabo et stipitibus ora soluta virum ;
Ferrati scopoli variæ seu signa rapinæ,
  Humano et pecudum sanguine tactus ager.
Quo furor Herculeus Vulcanidis ossa retundit,
  Ille fero patrios ructat ab ore focos;
Quove genu stomachum seu calcibus ilia rumpit,
  Fumifluum clava guttur et ora quatit.
Illic rupe cava videas procedere tauros,
  Et pavitare iterum post sua terga trahi.
Hoc in parte cava planus cui circulus ore est,
  Nec nimium latus signa minuta gerens,
Perculit ut geminos infans Tirintius angues,
  Ordine sunt etiam gesta notata decem.
At pars exterior crebro usu rasa politur,
  Effigiesque perit adtenuata vetus,
Quo Alcides, Calidonque amnis, Nessusque biformis
  Certant pro specie, Deianira, tua.
Inlita Nesseo feralis sanguine vestis
  Cernitur et miseri fata pavenda Lichæ.
Perdit et Anteus dura inter brachia vitam,
  Qui solito sterni more vetatur humo.
Hoc ego sum domino — dominum me forte vacabat —
  Laturus, votis si favet ille meis.
Pars numerosa subest populi, matrum atque virorum,
  Infantum, juvenum, sexu ab utroque simul :
Quos pater et genetrix sub libertatis honore
  Liquere, ex illo libera turba manent.
Quorum si cartas vitiem, vase ille vetusto,
  His ego, tu donis mox potiere meis ».

[2] Ph. Labbe, *Novæ bibliothecæ manuscriptor. libror.*, t. I. *Paris*, 1657 : *Historia episcoporum Autissiodorensium in Lugdunensi gesta*, pp. 422-426, et *Bibliothèque historique de l'Yonne, ou Collection de Légendes, Chroniques et Documents divers pour servir à l'histoire des différentes contrées qui forment aujourd'hui ce département, publiée sous la direction de l'abbé L. M. Duru. Auxerre*, 1850, t. I; dans les *Gesta Pontificum Autissiodorensium :* X, *de Desiderio* (an. p. J.-C. 605-621), pp. 332 et suiv. : « Basilicam sane beati Stephani, cui

basse latinité fortement discuté : c'est l'*anacleum deauratum.* Cette matière, fût-elle du cuivre doré ou plutôt du vermeil, toujours est-il que le plus lourd des plateaux en *anacleum* offerts par l'intermédiaire de l'évêque — ce plateau pesait 50 livres — portait « sept personnages humains, un taureau et des lettres grecques » ; le second, de 40 livres et demie, était « granulé », avec « une roue couronnée au centre et des figures d'hommes et de bêtes fauves tout autour » ; le troisième, qui ne pesait que 35 livres, représentait « l'histoire du soleil avec un arbre et des serpents » ; enfin sur le dernier, qui était du poids de 30 livres, on voyait « un Éthiopien et d'autres figures humaines ». A ces grandes pièces vinrent se joindre deux plateaux moins lourds, de huit et demie, et de huit livres, dont l'un avait « au centre une roue et dans la roue un monogramme », et l'autre était orné d'« une croix et de deux hommes ».

La libéralité de la reine et du prélat semble n'avoir pas été moindre envers l'église de Saint-Germain ; car, quoiqu'ils ne lui eussent dédié que deux plateaux d'argent et que l'un fût tout simple et ne pesât que 30 livres, l'autre, sur lequel on voyait « l'histoire d'Énée avec des lettres grecques », portait, de plus, une inscription dans laquelle on lisait le nom de Thorsimodus. On est presque tenté de croire que ce dernier plateau avait quelque rapport avec celui que l'*illustris* Ablavius, évêque de Nicée au IVe siècle, a célébré dans une épigramme grecque fort agréablement tournée [1] :

Ἥφαιστός μ' ἐτέλεσσε καμὼν χρόνῳ· ἀλλὰ Κυθείρη,
ἀνδρὸς ἑοῖ θαλάμων εἵλετο λαθριδίως.
Ἀγχίσῃ δ' ἔπορεν κρυφίης μνημεῖον εὐνῆς.
καί μ' Ἀσκληπιάδης εὗρε παρ' Αἰνεάδαις

Comme on le voit, il est question précisément d'un disque longuement et minutieusement travaillé par Vulcain, que l'astucieuse déesse de Cythère déroba furtivement aux forges de son époux et qu'elle offrit à Anchise comme un gage

sedit, miro decore ampliavit... Altare quoque antiquum eo transponens sub die XIII Kalendarum Maiarum, sollempniter dedicavit, ubi et hec dona obtulit : Missorium anacleum deauratum, pensantem libras L, habentem in se septem personas hominum cum tauro et litteris græcis. Dedit et alium missorium similiter anacleum granellatum, pensantem libras XL et dimidiam, qui habet in medio rotam cum stephadio et in giro homines et feras. Item missorium tercium anacleum pensantem libras XXXV, susum (sic) habet in se historiam solis cum arbore et serpentibus. Item missorium quartum anacleum pensantem libras XXX ; habet in se Ethiopem et alias imagines hominum... Dedit item missorium planum pensantem libras VIII et semissem ; habet in medio rotam et in rota monogramma. Item alium missorium, pensantem libras VIII, habet in medio crucem cum duobus hominibus ». — P. 337 : « Præterea basilice domni Germani, ubi corpus suum sepeliri decreverat, hec dona obtulit : Missorium argenteum, qui Thorsimodi nomen scriptum habet ; pensat libras XXXVII, habet in se historiam Eneæ cum litteris græcis. Item alium missorium planum pensantem libras XXX ».

[1] *Antholog. græc. ad Palat. Cod.*, l. IX, n° 761 : « Ἀβλάβιου Ἰλλουστρίου εἰς δίσκον Ἀσκληπιάδου ῥωμαῖον ».

de leurs amours clandestines. Des descendants d'Énée, ce vase d'une origine mythique était passé, à travers les âges, jusques entre les mains d'un certain Asclépiade. Qui sait si ce n'est pas à ce collectionneur d'antiquités, probablement un médecin grec ou romain, que cette pièce curieuse a été enlevée par un chef barbare du nom de Thorsimodus ?

Il s'agit ici, sans doute, de Thorismodus ou Thorismond, le roi des Visigoths qui fut l'allié d'Aétius dans la défense des Gaules contre l'invasion d'Attila. Brunehaut était la descendante et peut-être même, en partie, l'héritière de ce prince[1], qui possédait, nous le verrons bientôt, des plateaux encore plus précieux que celui du Troyen Énée, échu, dans les Gaules, à la basilique de Saint-Germain. Néanmoins, de même que l'avait fait le noble burgonde Agnéric pour le plateau au lion du Cabinet des Médailles de Paris, Thorismond avait inscrit son nom sur le plateau à bas-reliefs iliaques qui, sans contredit, devait dater d'une époque beaucoup plus ancienne.

Nous ne nommerons pas les innombrables vases précieux, de formes diverses, qui accompagnaient ces grands plats, déposés dans les églises d'Auxerre; mais nous ne négligerons pas de dire que ceux-ci portent tous, dans le texte des annales du moyen âge, la dénomination de *missoria,* et que, parmi les autres, on trouve des *scutellæ* et des *gabata,* mêlées à des *suppositoria,* à des *cauci,* à des *concæ,* à des *bacchovidæ,* à des *urcei,* à des *agmaniles* et à d'autres encore. Rappelons-nous maintenant les définitions que saint Isidore de Séville a données des grands disques plats ou concaves que l'on désignait de son temps comme des *missoria,* des *scutellæ* et des *gabata.*

Les premiers, dit-il, étaient ainsi appelés, parce que leur nom dérivait de *mensa,* la table. M. de Longpérier confirme cette origine du mot *missorium* dans le passage suivant que nous empruntons à sa savante dissertation, surtout parce qu'il fait comprendre, de la façon la plus claire, l'existence du support sur lequel reposent la plupart des disques mentionnés et, entre autres, le plateau de Pétrossa : «On n'oublie pas que Constantin Porphyrogénète écrit μινσούριον pour

[1] Grégoire de Tours (*Histor. Francor.*, l. IV, 27 et 28) parle des trésors que les deux filles d'Athanagilde, Brunehaut et Galsuinte, apportèrent en dot aux rois francs, leurs époux. On voit aussi combien étaient riches les vases dont on se servait à la table des rois mérovingiens, dans un passage de la vie de saint Fridolin (*Acta Sanctor. edit. Bolland. ad mens. Mart.*, vol. I, p. 436, cap. II), où l'on raconte le miracle que fit ce saint pendant un repas auquel l'avait convié le roi Clovis. Ayant laissé tomber de ses mains un vase en pierre de la couleur du verre, admirablement décoré d'or et de pierres précieuses, *vas lapideum vitrei coloris, auro gemmisque mirabiliter ornatum,* ce joyau se brisa en quatre morceaux. Le roi, faisant bonne mine à mauvais jeu, lui demanda si, pour l'édification des convives payens assis à sa table, il ne pouvait pas, à l'aide de ses prières, rendre à cette coupe sa forme première. Le saint abbé, tout contrit, prit les fragments entre ses mains, les rajusta en invoquant le secours du Seigneur, et soudainement le miracle s'opéra à la plus grande gloire de la religion chrétienne.

missorium. Ainsi s'explique le pied annulaire destiné à isoler de la table un plat contenant des mets chauds, pied qui ne laissait pas que d'embarrasser les antiquaires, lorsqu'il s'agissait d'en justifier la présence au revers de boucliers plus ou moins votifs [1] ».

En acceptant cette définition du *missorium*, comme un grand plat rond isolé du sol ou de la table par un pied circulaire et devant contenir directement les aliments chauds, il faudrait le distinguer des *scutellæ* et des *promulsidaria*, lesquels étaient, au dire d'Ulpien, des vases qui, à l'occasion, pouvaient supporter des objets autres que des mets [2]. Il ne faudrait pas non plus les assimiler entièrement ni aux *suppositoria* ni surtout aux *repositoria*, dont l'historique mérite de nous arrêter ici un instant, quoique en réalité l'existence de ces derniers vases datât déjà de l'époque la plus classique de l'art et de la langue des Romains. Grâce à Pline l'Ancien [3], nous savons ce qu'avait dit, à leur sujet, Fenestella, cet illustre historien contemporain d'Auguste et de Tibère, et dont les écrits ne nous sont connus que par les éloges des écrivains postérieurs. Dans son enfance, les *repositoria* n'étaient que des plateaux en bois, ronds et massifs, aussi grands que les tables elles-mêmes; puis on en fit également de carrés; c'étaient alors de véritables œuvres de tabletterie, plaquées de bois d'essences précieuses, de pièces d'écaille et montées dans des armatures en argent. On les avait appelés autrefois des *magidæ* et, à ce propos, Varron [4] se charge d'expliquer que c'était en raison de leur grandeur, *a magnitudine*, de même qu'une autre espèce de plateaux s'appelaient *langulæ* à cause de leur largeur, *a latitudine*. Mais au jeune temps de Fenestella on donnait à ceux des *repositoria* qui étaient ronds comme des *lances* ou des plateaux de balance, le nom de *tympana* ou tambours; alors c'étaient déjà des vases en argent, et Pline dit, en d'autres passages [5], que l'on prodiguait les

[1] A. de Longpérier, *op. cit.*, p. 263. — Ajoutons que l'on trouve même, chez Constantin Porphyrogénète (*Appendix ad lib.* I *De Ceremoniis aulæ byzant.*, t. I, p. 472), le diminutif de μινσούριον: « πρὸς τούτοις σκουτέλλια ὁλόχρυσα δ', μινσουράκια ὁλόχρυσα β' ».

[2] *Digest.*, l. xxxiv, tit. ii, 19. Ulpiani, § 10: « Sed cui vasa sint legata, non solum ea continentur, quæ aliquid in se recipiant edendi, bibendique causam paratum, sed et quæ aliquid sustineant: et ideo scutellas, vel promulsidaria contineri. Repositoria quoque continebuntur: nam vasorum appellatio generalis est: dicimus vasa vinaria, et navalia ».

[3] Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxiii, 52: « Repositoriis argentum addi sua memoria cœptum, Fenestella, qui obiit novissimo Tiberii Cæsaris principatu. Sed et testudinea tum in usum venisse. Ante se autem paullo, lignea, rotunda, solida: nec multo majora, quam mensas fuisse. Se quidem puero, quadrata, et compacta, aut acere operta, aut citro cœpisse. Mox additum argentum in angulos, lineasque per commissuras. Tympana vero se juvene appellata, tum a stateris et lances, quas antiqui magidas appellaverant ».

[4] Ter. Varronis *De lingua latina*, l. v, 120: « Vasa de mensa escaria... Magidam autem aut langulam, alterum a magnitudine, alterum a latitudine finxerunt ».

[5] Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxiii, 49: « Vasa ex argento mire inconstantia humani ingenii variat, nullum genus officinæ diu probando, nunc Firmiana, nunc Clodiana, nunc Gratiana: et enim tabernas mensis adoptavimus

bas-reliefs et les incrustations métalliques aux *repositoria* placés sur les tables, afin d'y soutenir les aliments; il ajoute que c'était un présage de tempête violente lorsque les plats chargés de viande venaient à suer sur les *repositoria*, de même qu'il était de très mauvais augure d'enlever le *repositorium* de la table pendant que l'un des convives buvait. Mais celui des auteurs latins qui nous fait comprendre le mieux ce qu'était un *repositorium*, c'est l'historien du fameux banquet de Trimalcion[1]. Vers la fin de ce souper extravagant, après une série de plateaux tous ainsi dénommés, Pétrone fait apparaître, sous le nom de *repositorium rotundum*, une sorte de surtout de table sphérique, sur lequel sont rangés, dans des plats représentant les douze signes du zodiaque, des mets modestes correspondant à chacun des mois de l'année. Lorsque quatre mimes arrivèrent en dansant, pour enlever à cette grande pièce son dôme où étaient figurés des rayons de miel dans du gazon, on vit en dessous des merveilles culinaires, telles que de belles volailles et de grasses tétines de truie, un lièvre orné d'ailes comme un Pégase, et quatre Marsyas versant de leurs outres des sauces piquantes dans lesquelles nageaient des poissons tout cuits.

Ici le *repositorium* n'est plus un simple plateau; c'est tout une étagère, un dressoir, un échafaudage, dans lequel les *disci*, les *lances*, les *paropsidæ*, les *promulsidaria* et les *mazonomes* eux-mêmes, c'est-à-dire toute la vaisselle plate de l'opulente Rome impériale, n'étaient plus que des pièces accessoires, des éléments qui complétaient ce chef-d'œuvre d'architecture culinaire.

Nous sommes loin de croire que l'on puisse donner la même extension au sens du mot latin *missorium* qui, nous l'avons déjà vu, était passé dans la langue grecque sous la forme de μινσώριον; mais, à en juger par le titre d'une pièce de

nunc anaglypta, in asperitatemque excisa circa linearum picturas quærimus. Jam vero et in mensa repositoriis imponimus ad sustinenda obsonia ». — Ejusd. l. XVIII, 90 : « Nec non et in conviviis mensisque nostris, vasa quibus esculentum additur, sudorem repositoriis linquentia, diras tempestates prænuntiant ». — Ejusd. l. XXVIII, 5 : « Aut bibente conviva, mensam vel repositorium tolli, inauspicatissimum judicatur ». — Le mot *repositorium* se trouve aussi dans la phrase suivante, L. An. Senecæ *Epistol. moral.* LXXVIII, 24 : « Nec in repositorio ejus pectora avium congesta ponentur ».

[1] Petronii Arbitri *Satyric.* XXXV : « Novitas tamen omnium convertit oculos. Repositorium enim rotundum duodecim habebat signa in orbe disposita, superque proprium, convenientemque materiæ, structor imposuerat cibum. Super Arietem, cicer arietinum; super Taurum, bubulæ frustum : super Geminos, testiculos ac renes; super cancrum, coronani; super Leonem, ficum africanam; super Virginem, stericulam; super Libram, stateram in cujus altera parte scriblita erat, in altera placenta; super Scorpionem, pisciculum marinum; super Sagittarium, otopetam; super Capricornum, locustam marinam; super Aquarium, anserem; super Pisces, duos mullos. In medio autem cespes cum herbis excisus favum sustinebat ». — XXXVI : « Quatuor tripudiantes procurrarunt, superioremque partem repositorii abstulerunt. Quo facto, videmus infra, scilicet in altero ferculo, altilia et sumina, leporemque in medio pennis subornatum, ut Pegasus videretur. Notavimus etiam circa angulos repositorii Marsyas quatuor ex quorum utriculis garum piperatum currebat super pisces, qui in Euripo natabant. Damus omnes plausum a familia inceptum, et res electissimas ridentes aggredimur ». — Cf. LX et passim.

vers anonyme de l'*Anthologie Palatine*[1], où il est question du soleil, de la pleine lune et de tous les astres qui agissent sur le sort de la race humaine, on est obligé de reconnaître qu'il existait aussi des *missoria* en argent, portant à leur surface les douze signes du zodiaque et d'autres emblèmes semblables.

Revenons cependant à des faits plus récents. Si à l'époque où la nouvelle Rome, la Rome byzantine, s'était érigée en légataire universelle de la cité éternelle, le nom de *missorium* avait remplacé, dans la langue latine, ceux de la *lanx* et de ses synonymes anciens, pour désigner les grands disques plats ou ornés sur lesquels on présentait maintenant à l'autel les pains de la communion chrétienne, d'autres termes complétaient la nomenclature des grands récipients plus profonds, employés aux usages officiels et domestiques. On appelait ceux-ci de plusieurs noms grecs ou latins, parmi lesquels ceux de *gabata* et de *scutellæ* paraissent avoir été les plus usités. C'est dans des plats appelés σκουτέλλια et tout rehaussés de pierreries et d'émaux, que l'on a servi le dessert, ἐτέθη ἐν αὐτῇ δούλκιον διὰ κειμευτῶν καὶ διαλίθων σκουτελλίων, sur une petite table en or, dans la salle aux cinq portes du palais de Constantin Porphyrogénète, lorsque la famille impériale reçut à Byzance la visite de la princesse russe Elga; c'est également dans un plat d'or gemmé, ἐν χρυσῷ διαλίθῳ σκουτελλίῳ, que l'on offrit à cette illustre étrangère, après le repas, un cadeau de 500 pièces d'or[2].

[1] *Antholog. græc. ad Palat. Cod. edit.*, l. IX, nº 822 : Εἰς μινσώριον ἔχων ιβ' ζώδια καὶ ἕτερα :

Ἀργύρεος κύκλος οὗτος, ὅτῃ Φαέθοντα Σελήνη
δέρκεται ἀντιτύπων πιμπλαμένη φαέων·
ἀπλανέες δ' ἑκάτερθε, καὶ ἀντιθέοντες ἀλῆται
ἀνδρομέης γενεῆς πᾶσαν ἄγουσι τύχην.

Nous avons déjà cité un plateau représentant «l'histoire du Soleil», parmi les vases que la reine Brunehaut a offerts à l'église de Saint-Etienne à Auxerre. Cf. Athenæi *Deipnosoph.*, l. II, 55. Il y rapporte des vers où Alexis le Comique décrit une table de festin ornée de l'hémisphère céleste et de ses constellations.

[2] Constantini Porphyrogenetæ *De ceremoniis aulæ byzantinæ* l. II, cap. 15. Observanda quando legati exteri exceptio fit in magno triclinio Magnauræ, Dominis super throno Salomoneo residentibus: (p. 597. ed. J. J. Reiskii) «Ἑτέρα δοχὴ τῆς Ἔλγας τῆς Ῥωσένης.... Μετὰ δὲ τὸ ἀναστῆναι τὸν βασιλέα ἀπὸ τοῦ κλητωρίου ἐγένετο δούλκιον ἐν τῷ ἀριστιτιρίῳ, καὶ ἔστη ἡ χρυσῆ μικρὰ τράπεζα ἡ ἐν τῷ πενταπυργίῳ ἱσταμένη, καὶ ἐτέθη ἐν αὐτῇ δούλκιον διὰ χειμευτῶν καὶ διαλίθων σκουτελλίων, καὶ ἐκαθέσθη ὁ βασιλεὺς καὶ Ῥωμανὸς ὁ Πορφυρογέννητος βασιλεὺς καὶ τὰ πορφυρογέννητα τούτων τέκνα καὶ ἡ νύμφη καὶ ἡ ἀρχοντισσα, καὶ ἐδόθη τῇ ἀρχοντίσσῃ ἐν χρυσῷ διαλίθῳ σκουτελλίῳ μιλ. φ', καὶ ταῖς ἓξ ἰδίαις αὐτῆς ἀνὰ μιλ. κ', καὶ ταῖς ιη' θεραπαιναις αὐτῆς ανα μ. λ. η'». Conf. p. 585, où l'on décrit la réception faite aux ambassadeurs des Sarrazins venus pour conclure la paix. — Voir aussi dans le t. II, p. 694-695, les notes de Reiske ayant trait à l'usage d'offrir les cadeaux d'argent dans des plats en métaux précieux. — A la cour de Byzance l'empereur faisait à jour fixe des distributions de sommes proportionnées à l'importance des fonctions que chacun occupait. Voy. Const. Porphyro. *op. cit.* II, 53, *De distributione piarum largitionum Imperatoris tam in Brumaliis, quam in natalibus coronationis et imperii.* — Observons enfin qu'à l'époque déjà très avancée dans le moyen âge, dont nous parlons, c'est-à-dire au Xe siècle, la vaïsselle plate en or et en argent, décorée de reliefs et de pierres précieuses, était très abondante à Byzance. Le savant porphyrogénète qui nous fournit des données si intéressantes sur les vases précieux des temps passés, cite à diverses reprises ceux dont on parait les murs du palais aux jours de cérémonies; ce sont de grands et de petits *missoria*, des *scutellæ* et des *demi-scutellæ* sculptées, dont le Chrysotricline était décoré. Voy. l. II, c. 15. p. 582: «Ἐν δὲ τῷ μεγάλῳ κοσμήτῃ τοῦ αὐτοῦ χρυσοτρικλίνου εἰς τοὺς ἐκεῖσε δακτύλους ἐκρεμάσθησαν μινσούρια καὶ μεσοσκούτελλα ἀργυρᾶ μεγάλα ἀνάγλυφα

Du reste, c'était dans des récipients de ce genre, plus ou moins précieux, que se faisaient à la cour les présents des jours solennels, à tous les hauts dignitaires. Nous avons déjà vu les sébiles toutes préparées à cet effet, parmi les insignes du *Comte des Largesses sacrées* et de celui des *Biens privés* de l'empereur.

Les principales gratifications et les offrandes aux lieux saints se faisaient ainsi, lorsqu'elles consistaient en argent monnayé ; les bourses étaient réservées pour récompenser le petit monde [1].

Si toutefois nous voulions nous rendre doublement compte de la libéralité des souverains romains et barbares envers les églises, nous rappellerions, d'une part, l'emploi que le roi Childebert recommandait à saint Germain de faire avec l'or que celui-ci n'avait pas pu employer en aumônes, et qu'il devait transformer en *missoria* pour l'autel [2]. D'autre part, nous aurons recours à une œuvre d'art de la plus brillante époque byzantine, pour y constater les véritables formes et les

ἐκ τῶν ἐναποκειμένων ἐν τῷ βεστιαρίῳ τοῦ Καριανοῦ ». — Idem. p. 586 : « Ἰστεόν ὅτι ἀνάγλυφα μινσούρια καὶ σκουτέλλια ἐν τῷ μεγάλῳ κοσμήτῃ τοῦ χρυσοκλίνου ἀκμὴν ἐκρέμαντι, καὶ τὰ μικρὰ ἀνάγλυφα σκουτέλλια ἐν ταῖς φωταγωγοῖς καμάραις τοῦ τρούλλου ἐκρέμαντο ». — A ces exemples, que nous pourrions multiplier encore, nous n'ajouterons que le témoignage d'un étranger ; l'évêque de Crémone, Liudprand, avait été envoyé en ambassade à Constantinople presque à la même époque. Voici ce que dit ce chroniqueur du banquet impérial auquel il assista dans la Magnaura (Liudprandi *Antapodosis*, l. VI, 7 et 8) : « Hic ita gestis, imperator me post triduum ad palatium vocare precepit, proprioque mecum ore locutus, ad convivium invitavit, magnoque post convivium me meosque asseculas munere donavit. Verum quia narrandi se occasio intulit, qualis ejus sit mensa, festis precipue diebus, qualesque ad mensam ludi celebrentur, bonum non opinor silere sed scribere. Est domus juxta Hippodromum, aquilonem versus, miræ altitudinis seu pulchritudinis, quæ Decanneacubita vocatur, quod nomen non ab re sed ex apparentibus causis sortita est ; δέκα enim grece, latine X, ἐννέα IX, *cubita* autem a cubando inclinata vel curvata possumus dicere. Hoc autem ideo, quoniam quidem X et IX mensæ in ea quæ secundum carnem est domini nostri Jesu Christi nativitate apponuntur. In quibus imperator pariter et convivæ non sedendo, ut cæteris diebus, sed recubendo epulantur ; quibus in diebus non argenteis, sed aureis tantum vasis ministratur. Post cibum autem aureis vasis tribus sunt poma delata ; quæ ob immensum pondus non hominum manibus, sed purpura tectis vehiculis sunt allata. Apponuntur autem duo hoc in mensam modo. Per foramina laquearis tres sunt funes pellibus deauratis tecti cum anulis depositi aureis, qui ansis quæ in scutulis prominent positi, adjuventibus inferius quattuor aut eo amplius hominibus, per vertibile quod supra laqueum est ergalium in mensam subvehuntur ; eodemque modo deponuntur. Ludos denique, quos ibi perspecxerim, quia nimis longum est scribere, prætermitto ». — Aux merveilles de ce service fait par la toiture, au moyen de poulies et de courroies dorées, on peut comparer l'énorme *repositorium*, tout garni de couronnes, de flacons, de fleurs, de gâteaux et de fruits, distillant de toute part des parfums, dont parle Pétrone (*Satyric.* LX) ; c'est toujours dans le banquet de Trimalcion que ce meuble extraordinaire descend tout à coup du plafond, qui craque et s'ébranle au grand émoi des convives, tandis que ceux-ci sont aspergés d'une pluie de liqueurs safranées.

[1] Les plats se trouvent associés aux bourses, aux coffres contenant de l'argent en numéraire et aux lingots d'or dans plusieurs passages du Digeste, par exemple, l. XXX, 51. Pomponius : « Sed si certos nummos, veluti quos ni arca habet, aut certem lancem legavit... » ; l. XVII, tit. I, 26. Paulus, § 2 : « Habere me a vobis auri pondo plus minus decem, et discos duos, saccum signatum... » ; l. XII, tit. I, 11, Ulpianus : « Rogasti me ut tibi pecuniam crederem ego ; cum non haberem, lancem tibi dedi, vel massam auri, ut eam venderes, et nummi utereris : si vendideris puto mutuam pecuniam factam. Quod si lancem vel massam sine tua culpa perdideris... »

[2] Venanti Honori Clementiani Fortunati, presbyteri italici, *Vita Sancti Germani*, XIII : « Denique quadam vice præcellentissimus Childeberchthus rex cum ei direxisset sex millia solidorum pauperibus eroganda, expendens tria millia revertitur ad palatium. Interrogatus a rege, si adhuc resideret quod egenis tribueret, respondit medietatem recedisse nec invenisse inopes quibus totum expenderet. Cui rex inquid : Domine, dona quod restitit. Nam Christo largiente quod donetur non deficit. Incidens aurata missoria, argentea vasa comminuens, quidquid primum habuit dans sacerdoti ne perderet ».

ornements somptueux qui distinguaient les grands vases d'église, autres que les disques tout à fait plats, comme est, entre autres, celui qui, attribué dans la basilique de Monza, à la reine lombarde Théodelinde, porte une poule d'or avec ses sept poussins (fig. 5).

Dans les fameuses mosaïques de San Vitale à Ravenne, l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora, entourés de toute leur cour, apportent des offrandes à l'église élevée, vers 547, par le grand dignitaire Julianus Argentarius, sur la terre d'Italie qu'on venait de reprendre aux Goths[1]. Il importe peu de savoir si le sobriquet d'Argentarius, orfèvre ou banquier, porté par le fondateur du saint lieu, a pu avoir quelque influence sur la valeur et la qualité des vases que les augustes souverains y viennent présenter. Celui que l'empereur tient de ses deux mains est une vaste cuve ronde et creuse, couverte d'une résille scintillante de pierreries, et remplie de pièces d'or (fig. 79). Ce n'est, à coup sûr, ni une *lanx*, ni un simple disque. Est-ce une *scutella*? ou bien faut-il ranger ce vase profond parmi les *gabata*[2]? C'est assurément l'une ou l'autre; on peut l'affirmer avec beaucoup plus d'assurance qu'on ne peut appliquer un nom précis au grand calice à pied qu'apporte Théodora (fig. 80).

Mais n'insistons pas; la forme de ces deux vases d'or enrichis de pierreries nous a déjà éloigné quelque peu de notre grand plateau en or simple. Nous nous en rapprocherions peut-être davantage en mentionnant un fameux *missorium* en or massif, du poids de 500 livres et orné de pierres précieuses, que le patrice romain Aétius donna, en 453, au roi visigoth Thorismond, pour racheter ainsi la ville d'Arles menacée par ce barbare[3]. Le chroniqueur Frédégaire le Scolastique

[1] Ces deux mosaïques de San Vitale sont reproduites en couleurs dans l'ouvrage de M. J. H. de Hefner-Alteneck, *Costumes du Moyen Age chrétien d'après les Monuments contemporains*, I, pl. 91, *L'empereur Justinien et sa cour*; texte, pp. 137-140; pl. 92, *L'impératrice Théodora et sa cour*; texte, pp. 140-143. La *Revue Archéologique* de Paris, 1840, pl. 145-146, les a aussi imprimées en couleurs d'après les dessins de Papety. En dehors de ces publications, on les trouve en gravure dans un grand nombre d'ouvrages. Nous les avons fait réduire d'après d'excellentes photographies faites à Ravenne.

[2] Par le mot *gabata* on a désigné plus tard les lampes d'autel; c'est ainsi que l'on trouve cette expression employée très souvent dans le *Liber pontificalis* d'Anastase le Bibliothécaire, pour indiquer des offrandes faites par les papes aux églises. Ce sont des « *gabatæ* seu lampades, pendentes in pergula ante altare » *argenteæ, aureæ, anaglyphæ, electrinæ, fusiles, intersatiles, saxiscæ, signochristæ*, etc. Ces lampes étaient toujours des récipients évasés et creux, sans pieds et plus ou moins grands, dans lesquels le luminaire était placé, soit à l'intérieur, soit tout autour des bords.

[3] Fredegari Scholastici *Fragm.* III. *Inter excerpta ex Idatii Chronico* : « Agecii consilium Gallia ab adversariis liberatur. Postea cum a Thursemodo rege et Gotthis hæc factio perlata fuisset, requirentes promissionem Agecii implendam, et ille renuerit, per pacis jura orbiculum aureum gemmis ornatum, pensante libras quingentas ab Agecio compositionis causa transmittitur Thursemodo, et hæc jurgia quieverunt. Quæ species devotissime usque in hodiernum diem Gotthorum thesauris pro ornatum veneratur et tenetur ». — Ejusdem *fragm.* LXXIII : « Eo anno quid partibus Spaniæ, vel eorum regibus contigerit, non prætermittam. Defuncto Sisibudo, rege clementissimo, cui Sintela ante annum circiter successerat in regnum, cum esset Sintela nimium in suis iniquus, et cum

ajoute que, de son temps, au VIIe siècle, ce vase était encore conservé avec respect et admiration dans le trésor des Goths d'Espagne; ceux-ci y tenaient à tel point qu'ils avaient refusé de le livrer à Dagobert, lorsque ce grand amateur d'orfèvrerie se crut en droit de le réclamer. C'est sur la promesse de cette cession, qu'il avait prêté secours, en 631, à l'usurpateur Sisemond contre le roi Suintilla. Une fois que le succès du prétendant fut assuré, les envoyés du roi franc se virent arracher le riche plateau et ne purent obtenir, après de longs débats, que le prix du gage en monnaie, c'est-à-dire deux cent mille sols d'or, dûment payés par Sisemond à son cupide allié.

Telle était, dans ces temps d'avidité effrontée et de luxe barbare, l'importance



Fig. 79. — L'Empereur Justinien et sa suite. Mosaïque de San Vitale, à Ravenne.

que l'on attachait aux vases de prix; tels étaient les trafics, les conflits et les arrangements diplomatiques auxquels les pièces d'orfèvrerie donnaient lieu très souvent. Dans toute circonstance capitale de la vie d'un chef barbare, les bijoux

omnibus regni sui primatibus odium incurreret, cum consilio cæterorum Sisenandus quidam ex proceribus ad Dagobertum expetit ut ei cum exercitu auxiliaretur, qualiter Sintellanem degradaret a regno : in hujus beneficii repensionem missorium aureum nobilissimum ex thesauris Gotthorum, quem Thursemodus rex ab Aetio patricio acceperat, Dagoberto dare promisit, pensantem auri pondus quingentos. Quo audito, Dagobertus, ut erat cupidus, exercitum in auxilium Sisenandi de toto regno Burgundiæ bannire præcepit. Cumque in Spania divulgatum fuisset exercitum Francorum in auxilium Sisenando, aggredere, omnis Gotthorum exercitus se ditioni Sisenandi subegit. Abundantius et Venerandus cum exercitu Tholosano tantum usque Cæsaraugustam civitatem cum Sisenando accesserunt, ibique omnes Gotthi de regno Spaniæ Sisenandum sublimant in regnum. Abundantius et Venerandus cum exercitu Tholosano muneribus honorati revertuntur ad proprias sedes. Dagobertus legationem ad Sisenandum regem, Amalgarium ducem et Venerandum dirigit, ut missorium illum quem promiserat eidem dirigeret : cumque a Sisenando rege missorius ille legatariis fuisset traditus, a Gotthis per vim tollitur, nec eum exinde exhibere permiserunt. Postea discurrentibus legatis ducenta millia solidorum missorii hujus pretii Dagobertus a Sisenando accipiens, ipsumque pensavit ». Ces faits sont répétés dans d'autres historiens anciens, entre autres dans la *Chronica Sancti Benigni Divionen*. Voy. le *Spicilegium sive Collectio veterum aliquot scriptor. oper. et stud. D. Lucæ d'Achery; nov. ed. cor. Steph. Baluze*, 1723, t. II, p. 357. — Voir aussi Gibbon, *The History of the Decadence and Fall of the Roman Empire*, ch. 31.

somptueux et la riche vaisselle jouaient un rôle marquant. Ainsi lorsque, en l'année 414, le vaniteux Athaulf, roi des Visigoths, célébra à Narbonne, entouré d'une pompe extraordinaire, ses fiançailles avec Galla Placidia, fille de l'empereur Théodose, il fit présenter à sa future, comme cadeau de noce, cinquante jeunes garçons vêtus de soie et portant dans chaque main un plateau chargé d'or et de pierreries qui provenaient du sac de Rome[1].

Il semble cependant que les chefs barbares ne se contentaient pas seulement des vases d'or et d'argent dont on leur faisait présent, ou qu'ils obtenaient par le pillage. Ils aimaient aussi à commander eux-mêmes, pour en orner leurs palais et leurs tables, des vases de grand prix. L'évêque Grégoire de Tours raconte



Fig. 80. — L'Impératrice Théodora et sa suite. — Mosaïque de San Vitale, à Ravenne.

dans sa chronique qu'étant allé à Nogent, *Novigentum*, pour y rencontrer le roi franc Chilpéric Ier, celui-ci lui montra un grand plateau d'or, orné de pierres précieuses et pesant cinquante livres. Le roi barbare, piqué d'honneur par les riches présents que ses ambassadeurs à la cour de Byzance lui avaient rapportés de la part de l'empereur Tibère II, avait fait fabriquer chez lui cette pièce, et en la montrant il ajouta avec un orgueil jaloux : « J'ai commandé ce vase pour glorifier la nation des Francs et pour la rendre illustre ; mais, si Dieu me prête vie, j'en ferai faire beaucoup d'autres[2] ». L'historien des Mérovingiens prend soin de

[1] Olympiodor. apud Photium, édit. de Bonn, 1824, p. 458 : Ἐν οἷς μετὰ ἄλλων γαμικῶν δώρων δωρεῖται Ἀδάουλφος καὶ πεντήκοντα εὐείδεις νεανίας σηρικὴν ἐνδεδυμένους ἐσθῆτα, φέροντος ἑκάστου ταῖς χερσὶν ἀνὰ δύο μεγίστων δίσκων, ὧν ὁ μὲν χρυσίου πλήρης, ὁ δὲ τιμίων λίθων, μᾶλλον δὲ ἀτιμήτων ἐτύγχανεν, ἃ τῆς Ῥώμης ὑπῆρχε κατὰ τὴν ἅλωσιν τοῖς Γότθοις ἀποσυληθέντα.

[2] Gregorii Turonensis *Histor. Francor.* lib. VI, 2 : « Tunc ego Novigentum villam ad occursum regis abieram ; ibique nobis rex missorium magnum, quod ex auro gemmisque fabricaverat in quinquaginta librarum pondere, ostendit, dicens : « Ego hæc ad exornandam atque nobilitandam Francorum gentem feci. Sed et plurima adhuc, si vita comes fuerit, faciam ». Aureos etiam singularum librarum pondere, quos imperator misit, ostendit

dire plus loin que ce beau plateau fut enlevé, avec d'autres richesses de la reine veuve Frédégonde, par le fils de sa rivale, par le jeune roi Childebert II. Les chroniques insistent tout particulièrement sur de pareils faits, tant les destinées d'une simple pièce d'orfèvrerie étaient considérées alors comme dignes de prendre place parmi les affaires mémorables de l'État.

A tous ces titres divers et pour toutes les raisons que nous avons analysées consécutivement, le plateau de Pétrossa, sur lequel nous revenons enfin, serait comme tant d'autres disques des premiers siècles de l'ère moderne, un *missorium,* à la confection duquel l'art payen des Grecs et des Romains n'aurait pas participé d'une façon plus ostensible que celui des premiers chrétiens, mais qui, par une circonstance assez facile à expliquer, se serait trouvé parmi les trésors d'un peuple barbare. La structure de ce vase, les motifs secs et peu variés qui le décorent, sa richesse métallique elle-même, sont pour nous des preuves indiquant qu'il est inutile de chercher son origine ailleurs que chez ce peuple. Nous avons eu l'occasion de constater tout à l'heure que, en dehors des disques ornés conformément aux usages et aux traditions des temps classiques, en dehors de cette riche vaisselle qui avait dû figurer autrefois, comme des μαζονόμια et des *lances,* sur la table des grands et dans les trésors des temples chez les nations civilisées de l'Europe méridionale, les chefs des peuplades du Nord aimaient tout particulièrement à s'approprier et à se faire fabriquer des disques somptueux, où leurs noms étaient souvent inscrits. C'est surtout à ces derniers produits de l'orfèvrerie barbare que ressemble le plateau d'or de Pétrossa; on ne peut nier qu'il n'ait beaucoup plus de rapports avec les *missoria* franc et vandale d'Agnéric et de Geilamir, qu'avec les disques historiés qui portent les noms de Valentinien, de Théodose, des Ardaburii, qu'avec les *lances* plus anciennes encore, qui rappellent les cultes de Bacchus, de Cérès, d'Apollon, de Mercure, de Vénus et d'Hercule, ou avec celles qui représentent des scènes épiques, des tableaux de chasse et de vie pastorale, et même de simples et capricieux feuillages[1]. Non seulement le goût

habentes ab una parte iconem imperatoris pictam et scriptum in circulo : TIBERII . CONSTANTINI . PERPETVI . AVGVSTI. Ab alia vero parte habentes quadrigam et ascensorem, continentesque scriptum : GLORIA . ROMANORVM. Multa autem et alia ornamenta, quæ a legatis sunt exhibita, ostendit ». — Idem lib. VII, 4 : « Interea Fredegundis regina jam viduata Parisios advenit, et cum thesauris, quos infra murorum septa concluserat, ad ecclesiam confugit, atque a Ragnemodo fovetur episcopo : reliquos vero thesauros, qui apud villam Callam remanserant, in quibus erat missorium illud aureum, quod nuper fecerat, thesaurarii levaverunt, et ad Childebertum regem, qui tunc apud Meldensem commorabatur urbem, velociter transierunt ».

[1] Il n'en est pas moins vrai qu'en dehors des deux grands disques qui portent les noms de Geilamir et d'Agnéric, ceux qui, parmi les plateaux énumérés par nous, rappellent le plus le grand plat d'or de Pétrossa, sont précisément les plus anciens par leur date, c'est-à-dire le grand bassin helléno-scythique du Tchertamlyk-Kourgane et le plateau rond d'Antiochus et de Rhescuporis. Ne serait-ce pas trop présumer de ces ressemblances, que d'en

et l'habileté artistiques sont, dans les ornements linéaires de notre disque, bien au-dessous de toutes ces œuvres qui marquent, en quelque sorte, les échelons descendants de l'art antique, mais encore le grand poids de l'or qui compose ce vase témoigne de son origine barbare.

En effet, lorsque l'on arriva, dans le monde ancien, à donner moins d'importance à la perfection des arts plastiques qu'à la valeur du métal et à l'ornementation bigarrée et plaquée de pierres et de cristaux, le luxe des vases — plateaux, coupes ou aiguières — se modifia aussi dans ce dernier sens. Les rois, les gens favorisés par la fortune, étaient fiers alors de posséder, non pas des œuvres délicates, sorties des mains d'anciens maîtres ciseleurs, mais des vases en métal précieux, grands, lourds et massifs; ils étaient plus fiers encore quand ces vases étaient rehaussés de gemmes et de verroterie chatoyante.

Ces considérations sur les plateaux antiques sont, croyons-nous, de nature à nous faire reconnaître dans le grand plateau de Pétrossa un objet d'une valeur matérielle considérable, datant de cette époque grossière où l'art grec, marchant à grands pas vers la décadence, cherchait à se rajeunir par l'imitation des motifs d'ornementation étrangère, empruntés aux pays de l'Orient ou aux régions du Nord; on en était arrivé alors à fabriquer, avec des masses d'or et avec d'autres matières précieuses, des ustensiles de luxe destinés à satisfaire le goût somptueux mais peu relevé des chefs de ces hordes barbares, qui attaquaient et envahissaient sans cesse l'Empire. Au reste, ces hommes de guerre, peu soucieux des beautés recherchées du style classique et avides avant tout de richesses, n'hésitaient pas, semble-t-il, à faire subir parfois eux-mêmes les transformations que leur dictaient leur bon plaisir ou leurs besoins, aux trésors acquis par eux, de gré ou de force, dans toutes les parties du monde romain.

Toutefois, il serait intéressant de savoir quels étaient les modèles que ces peuples barbares imitaient pour la confection de leur riche vaisselle, et à quelles sources ils puisaient leurs inspirations, autant sous le rapport de la forme que sous celui de l'ornementation donnée aux produits de l'orfèvrerie, leur seule industrie artistique. Si, dans ce genre de recherches, on ne voulait s'en tenir qu'aux aperçus généraux, il est peu probable qu'on arrivât à quelque résultat positif. Il vaut bien mieux, pensons-nous, se borner, dans le cas présent, à découvrir, parmi les débris de l'antiquité, des objets en métal, en os et même en

inférer une persistance des mêmes formes et du même genre de décoration appliqués à ces vases par les habitants plus ou moins barbares des régions du Pont-Euxin, alors qu'ils y séjournaient et même après qu'ils les eurent quittées pour se répandre dans l'Europe occidentale?

pierre, qui, par leur mode d'ornementation, offrent des analogies plus ou moins frappantes avec le grand plat dont nous nous occupons. A cet effet, nous signalerons certains rapports que nous avons distingués entre les motifs assez sobres qui agrémentent cette grande pièce massive, et les sculptures d'armes et de bijoux dont les dates et les provenances, malgré leur très grande diversité, peuvent en quelque sorte nous renseigner aussi bien sur l'époque où le plateau a été fabriqué, que sur les idées artistiques qui prévalaient dans les régions de l'Europe orientale au temps de sa fabrication.

En terminant, dans les premières pages de ce chapitre, la description détaillée du grand plateau de Pétrossa, nous avons résumé en peu de mots celle de sa décoration. Nous avons dit que celle-ci se réduisait à deux groupes de motifs assez simples; l'un occupe les bords du disque, l'autre son centre.

Sur le marli il y a d'abord deux rangées de perles ou de demi-boules en reliefs d'inégale grosseur; les plus petites sont produites au repoussé dans la masse même du plat, tout à l'entour de l'orle intérieur; les autres, plus grosses d'au moins le double, sont relevées en bosse isolément et soudées, à la suite les unes des autres, sur l'extrémité du bord extérieur. Ce sont les seuls ornements rapportés, dans ce grand plateau massif, qui, à part cette rangée de petits accessoires décoratifs, est travaillé au marteau tout d'une pièce, dans une énorme plaque d'or fin. Entre les deux rangées de perles inégales, on voit courir un cercle de chevrons dont les angles sont remplis, des deux côtés, par un registre gradué de cannelures verticales à la base du triangle. Ce sont les deux éléments qui constituent le premier groupe, (fig. 31).

Notre plateau eût-il été fabriqué à l'époque préhistorique où l'art de forger le fer était encore inconnu aux populations de notre continent, mais où l'on traitait déjà le bronze et l'or avec une habileté remarquable, en les soumettant à des formes originales et en leur prodiguant des décorations fines et compliquées, il aurait pu porter ces mêmes perles et ces mêmes chevrons, sans désavouer une origine si vaguement déterminée. C'est dire que ces deux motifs ont été employés depuis des temps fort reculés. Pour repousser et souder les perles, il n'a fallu que les notions les plus rudimentaires de la métallurgie et de la batte de l'or. Les Égyptiens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Étrusques et tous les fabricateurs sans nom précis du bronze préhistorique, les possédaient déjà. Plus d'un bijou ou d'une arme, provenant des époques les plus archaïques, se trouve semé de clous, de boutons, de bordures ou de simples agréments en forme de perles. Il va sans dire que cet ornement, si simple à la fois et si récréatif pour

l'œil, n'a jamais disparu, ni dans l'architecture, ni dans l'art des orfèvres; aussi ne peut-il nous être, à lui seul, d'aucune utilité pour déterminer la provenance et la date d'un objet d'art quelconque [1].

On en dirait autant des chevrons ou dents de loup, s'il ne fallait pas renchérir encore sur leur vulgarité, en parlant de ces lignes brisées qui, de tout temps, ont constitué une décoration plus fréquente, plus généralement usitée et même plus facile à exécuter que les lignes droites ou circulaires. Il n'est peut-être pas de plus vieille industrie domestique que celle de la poterie; et sur les produits les plus primitifs de la céramique, il n'est pas de décoration plus ancienne que les zigzags. Les peuples de l'Asie occidentale, ceux avec lesquels les habitants de l'Europe ont été dès l'antiquité le plus souvent en contact, les Sémites, enfin, ont toujours montré une prédilection marquée pour la décoration linéaire, pour le *style géométrique,* au préjudice des ornements empruntés à la faune et même à la flore [2]. Il y a des moments dans l'histoire des arts, où ils ont abusé des lignes

[1] Citer ici les bijoux grecs, romains et orientaux qui sont décorés de perles, ce ne serait qu'une superfétation sans aucune utilité pratique pour établir la date et la provenance du plateau de Pétrossa. Nous préférons faire connaître un médaillon en vermeil et argent (fig. 81) disparu aujourd'hui, après un vol fait à Moscou, et qui n'a été publié que dans un recueil très rare, en langue russe, *Permskiy Sbornik. Moscou,* 1860, t. II, p. 39, fig. 11. Cet objet avait été trouvé dans le gouvernement de Perm, à Rojdenstvenskoyé, au même endroit que la patère dont les godrons sont en forme de cœur (fig. 55). Nous signalons la ressemblance que cette rondelle, de $0^{m},08$ de diamètre, présente avec un autre médaillon en or trouvé à Simlau, en Transylvanie, dans un trésor de grandes monnaies impériales byzantines. Il sera décrit plus loin et représenté dans la fig. 82 *b.* Ne faut-il pas croire que les propriétaires du bijou dace avaient des relations qui s'étendaient jusque sur les bords de la Kama et de la Pétchora? Les demi-boules en vermeil du médaillon permien étaient soudées tout autour de ce bijou, de la même façon que celles en or entourent le grand plat de Pétrossa, ainsi que le pied et le goulot de l'aiguière du même trésor.



Fig. 81. — Médaillon en Vermeil, trouvé à Rojdenstvenskoyé. D'après le *Permskiy Sbornik.*

[2] L'opinion que nous émettons à ce sujet est celle qui a longtemps prévalu sans contestation. Dans les derniers temps cependant, elle a été attaquée par deux savants d'une grande valeur. M. Albert Dumont s'est chargé de la réhabiliter de nouveau dans son livre, malheureusement inachevé, sur *Les Céramiques de la Grèce propre. Vases peints et terres cuites, par Albert Dumont et Jules Chaplain. Paris,* 1883, 1re partie, 2e fasc. Nous pensons ne pouvoir mieux faire pour résumer ce débat important, que de transcrire ici l'exposé qu'on en trouve aux pp. 86-92, chap. VII. L'auteur y parle du *Style géométrique* (*Type des îles de la Grèce*), et après avoir comparé les éléments décoratifs employés à Santorin et à Ialysos avec ceux des vases trouvés à Mycènes, il ajoute :

« Il est évident que ces vases sont postérieurs à ceux que nous avons placés avant eux; il est aussi certain qu'ils ne subissent pas l'influence du style asiatique tel qu'il est connu par l'art phénicien du Xe siècle, du style qui a produit l'ornementation appelée jusqu'ici, dans les études céramiques, orientale ou corinthienne. Se fondant sur ce dernier fait, quelques savants ont récemment exposé, sur le style géométrique, une théorie qui était faite pour séduire beaucoup d'esprits. D'une part, disent-ils, le style géométrique est antérieur à l'influence orientale en Grèce, d'autre part il se retrouve identique, sur bronze et sur terre cuite, dans une grande partie de l'Europe, en Italie à Chiusi, à Céré, à Villanova, à Sesto-Calende; en Allemagne à Hallstadt; en Hongrie, en Danemark, en Suède et même en France. Ce style, que nous voyons en Grèce et dans ces pays, y a été apporté d'un centre commun; l'influence orientale n'a rien à y prétendre, puisque, dès qu'elle paraît sur les œuvres grecques, elle présente des caractères tout différents. Il n'est donc pas asiatique, il est aryen, indo-européen, pélasgique, et il représente, par opposition à l'industrie orientale, la plus ancienne forme d'ornementation adoptée par les ancêtres de notre race. Dès lors, il est facile d'indiquer les grandes voies par lesquelles il a été transporté de l'Asie centrale aussi bien dans la vallée du Danube et la Scandinavie que dans les Cyclades et

brisées et sinueuses, de leurs croisements, de leurs enlacements, de leurs enchevêtrements; c'est ainsi qu'ils ont produit la variété infinie de ces dessins linéaires que nous appelons aujourd'hui des *arabesques*. Grâce à la combinaison harmonieuse des couleurs, ces dessins arrivent souvent à être curieux, étranges, agréables et chatoyants; mais ils finissent toujours par devenir monotones, car l'élément de la vie leur fait essentiellement défaut. On pourrait presque dire que le chevron est l'ébauche de la première maille destinée à cette résille si compliquée. Il faut s'attendre à le retrouver partout où le désir instinctif d'ornementer un objet s'est manifesté, en même temps que l'ignorance ou que la paresse d'imiter la nature et de tracer des linéaments plus développés.

en Italie; nous retrouvons ainsi le passé de la vieille industrie et de ses migrations. Un tel système est séduisant; il doit surtout frapper les personnes qui s'occupent de ce qu'on appelle l'antiquité préhistorique, sans avoir des notions précises sur l'antiquité classique. Tel n'est certes pas le cas de M. Conze, qui, le premier, a exposé cette théorie en lui donnant toute l'autorité de sa science et de son talent; mais il ne pouvait connaître, en 1870, les découvertes de Santorin, d'Ialysos et de Mycènes. Depuis son premier mémoire, il a modifié un système qu'il reconnaît être beaucoup trop exclusif. Le comte J. C. Conestabile, qui a ensuite développé la même théorie, a évidemment été séduit par les explications qu'elle paraissait donner de toute une classe de monuments d'origine italienne, qu'il connaissait mieux que personne et qu'il ne pouvait faire rentrer dans un système précis. (*Sovra due dischi in bronzo antico italici del Museo di Perugia e sovra l'arte ornamentale primitiva in Italia e in altre parti di Europa. Turin*, 1874. Voyez aussi Helbig, *Annali del' Instit.*, 1875; pp. 221-253; Conze, *Lettera a W. Helbig*, *Annali*, 1877; Furtwængler, *Annali*, 1880, p. 118. Milchhœfer, *Anfænge der Kunst in Griechenland*, 1883, pp. 3 et 12.)

« Dans cette théorie, il faut distinguer deux parties : 1° l'existence d'un style commun à des objets trouvés dans des pays très différents et probablement d'époques aussi différentes; 2° l'origine de ce style. Pour la première partie, M. Conze et le comte Conestabile ont rendu un réel service; leur démonstration reste entière; sur le second point, nous ne pouvons admettre leurs conclusions. Il est d'abord tout à fait certain que le style géométrique du type des îles n'est pas la première ornementation que l'on constate aux origines dans les pays grecs; la décoration végétale est tout au moins aussi ancienne, et quand on parle de vingt siècles avant notre ère pour la prédominance du style linéaire, nous pouvons dire sans hésiter qu'à cette date et aux époques suivantes, au temps de la première civilisation de Santorin, de l'industrie de Mycènes et de Spata, le potier décorait ses œuvres de feuilles et de plantes. Ainsi la partie capitale de la théorie est inadmissible.

« Or, si l'ornementation linéaire n'est pas la plus ancienne de toutes, avant le style oriental, on voit combien le reste du système va être difficile à soutenir. En effet, voici en Grèce la décoration végétale, même les représentations d'animaux marins; c'est au milieu de cette industrie qu'il va falloir faire intervenir tout d'un coup le style linéaire des Aryens; mais ce style ne pourrait recevoir le nom d'aryen ou de pélasgique que s'il était établi qu'il est le premier style que nous connaissions dès la plus haute antiquité pour les pays grecs où, à cette date, la population était aryenne. Ce n'est là qu'une hypothèse; elle est reconnue fausse; je ne vois plus aucune manière de démontrer la vérité du système.

« Il faut remarquer que le caractère pélasgique et aryen de l'ornementation géométrique n'est démontré par aucun témoignage positif. Tout au plus quelques raisons tirées de la langue prouvent-elles que les Aryens connaissaient les tissus avant leur séparation; or comme ce style, dit-on, procède de l'imitation des étoffes, on peut croire qu'il a été connu des Aryens. On voit la fragilité d'un tel argument. Nous savons mal ce que sont les Pélasges; il n'est même pas sûr qu'ils soient de pure race aryenne. Nous n'avons aucun renseignement précis ni sur leur art, ni sur leur industrie. Il y a grand danger à introduire dans l'archéologie des formules qui paraissent être nettes et qui, au fond, ne cachent que des idées vagues; pour appliquer le nom de peuples particuliers à un système de décoration, ici et dans bien d'autres cas, au moins faudrait-il se demander si on sait bien ce que sont ces peuples, si on peut citer un objet de quelque valeur qui leur appartienne avec certitude. Ainsi nous sommes en droit d'exiger qu'on nous expose ce qu'on peut savoir de cet art prétendu des Aryens primitifs et des Pélasges; et, jusqu'à ce que cette démonstration soit faite, nous pouvons refuser créance à cette théorie. Je ne voudrais pas tomber dans les défauts dont j'étudie les conséquences; on remarquera avec quelle prudence nous avons réservé les questions d'origine dans les chapitres précédents; nous avons dit ce qui était matériellement certain, rien de plus; tout ce qui n'est pas d'une vérité positive incontestable n'a été donné que comme hypothèse. Cependant il est surprenant que les auteurs de la théorie du style géométrique n'aient pas remarqué qu'ils s'aventuraient beaucoup en déclarant que ce style n'était ni oriental ni phénicien. Ils n'en peuvent rien savoir avec certitude. Nous connaissons la décoration orientale du Xe siècle; qui peut affirmer qu'il n'y en ait pas eu une autre? L'espace est long du XXe et du XVIe siècle au Xe. Je crois qu'il est difficile de marquer exactement dans la collection de Mycènes la part qu'a eue l'Orient à l'ornementation de tant de bijoux de style géométrique : impossible de dire que cette part est nulle; impossible de montrer où elle commence, où elle s'arrête; la question est réservée.

« Les antiquités de la Babylonie et de la Chaldée commencent à peine à être découvertes et étudiées. Nous avons longtemps été réduits aux cylindres et aux pierres gravées, qui suffiraient pour empêcher les archéologues d'affirmer que les premières civilisations de la vallée du Tigre et de l'Euphrate ont ignoré le style géométrique. Ces pays ont eu de bonne heure des industries très avancées. La statuette de bronze d'une canéphore du temps du roi Koudourmapouk au Louvre, probablement antérieure au XVIe siècle, et contemporaine de la XVIIIe dynastie égyptienne, en est la preuve. Les merveilles dont le Louvre vient de s'enrichir, grâce

Nous pourrions aisément constater les effets incontestables de l'ignorance non seulement dans la poterie préhistorique dont nous avons déjà parlé, mais aussi dans celle que les artisans populaires de l'Orient ornent encore aujourd'hui des mêmes motifs primordiaux. Nous nous trouverions probablement en face d'un parti pris de décoration géométrique dans les armes, les vases et les bijoux attribués à l'âge du bronze, car autant les lignes droites ou courbes y sont fines, régulières, symétriques et habilement disposées, autant les rares figures d'animaux et de plantes qu'on y rencontre sont esquissées avec maladresse et incorrection. Lorsque plus tard les Phéniciens en Orient, et les Étrusques en Italie, empruntèrent à l'Égypte et à la Perse leur décoration zoomorphique et florale, ils semblent avoir voulu l'assujettir elle-même aux rigueurs géométriques du style linéaire, en

à M. de Sarzec, cette série de statues d'un art si original et si puissant, nous montrent avant l'époque ninivite une civilisation florissante qui de toute évidence avait un style décoratif. Ce style nous est encore peu connu, mais il existait, et nul ne peut dire d'avance tous les caractères qu'il présentera le jour où une série complète de documents nous permettra de l'étudier en détail.

« Ici, comme en toute question, il est des raisons de bon sens dont il faut tenir compte. L'industrie de l'Asie était évidemment florissante longtemps avant celle de la Grèce; les Asiatiques avaient une marine; ils visitaient la Grèce ; les races qui ont peuplé ce pays avaient été en rapport avec eux de très bonne heure dans leurs migrations. C'est une loi, que le peuple le plus avancé influe sur celui qui l'est le moins ; et, sans pouvoir donner de preuve d'une complète rigueur scientifique, il est naturel, en attendant, de ne pas nier qu'une part assez grande puisse être faite à l'influence des Phéniciens et d'autres peuples asiatiques dans la partie de la décoration de Mycènes, qui est due à l'industrie locale. Beaucoup des motifs de cette décoration marquent simplement pour nous une étape du style géométrique.

« Pour une époque relativement récente, les preuves ont un caractère qui oblige encore à plus de réflexion et de réserve. Sur les coupes du palais de Nimroud on trouve une ornementation qui se rapproche sensiblement du style géométrique. On y remarque les triangles, les pyramides, les chevrons, les cercles, les étoiles, les croix, surtout l'usage des zones, la répétition des mêmes motifs, l'emploi des métopes. Les chevrons juxtaposés sont si fréquents à Ninive qu'ils ont été considérés comme un des signes caractéristiques des monuments du règne d'Assour-Nazir-Habal. Ce sont là de ces rapprochements auxquels tout archéologue sera sensible, et la vue même des originaux fournira encore une preuve de plus, en permettant de saisir une ressemblance toute générale qui vient de la parenté même des styles.

« M. Conze et le comte Conestabile signalent des rangées d'oiseaux aquatiques ; des zones tout à fait semblables se trouvent sur les coupes ninivites ; elles sont traitées, comme dans le style géométrique, avec une régularité de convention et une entière monotonie. Les oiseaux aquatiques se voient sur d'anciennes coupes de travail égyptien ; le méandre, la grecque primitive ne sont pas rares en Égypte. On arrive à se demander s'il y a un seul élément du style géométrique qui ne soit pas connu par les monuments les plus anciens de l'Orient : nous sommes loin, comme on le voit, des Pélasges et des Aryens.

« Les poteries peintes d'origine phénicienne ou assyrienne sont encore très peu nombreuses ; de plus, nous n'avons pas toujours des renseignements précis qui nous permettent de proposer une date pour de simples fragments. Cependant, qu'on examine au British Museum les morceaux qui ont été rapportés de Kouyoundjik et de Nimroud, en particulier ceux qui proviennent des fouilles de 1874 ; on y verra des principes qui sont ceux mêmes du style géométrique, des bandes circulaires encadrant des zones de cercles, des cercles concentriques, des volutes, des hachures, des zigzags, des quadrillés, des zones de points entre deux lignes, des figures rectangulaires, enfin des oiseaux passant en longue série.

« Tous ces motifs sont ceux des vases que l'on trouve en Grèce ; le procédé pour appliquer la couleur et l'aspect général sont les mêmes, les teintes ne sont pas différentes. Le Louvre possède quelques fragments de Gaza, de Kherbel-Fouquouar et de El-Karak ; ils sont décorés d'après les principes du style géométrique primitif, de rubans et de petites lignes, de triangles s'appuyant sur des bandes, de lignes courbes. Les poteries de Nimroud sont plus importantes ; l'antiquité paraît en être plus certaine. Il est bien à souhaiter que ces exemples deviennent plus nombreux et que nous sachions dans quelle mesure le style géométrique a été appliqué à la décoration des vases dans les pays sémitiques.

« Je ne donne cette opinion que comme une vraisemblance ; mais si on remarque que quelques-uns de ces vases paraissent être imités de modèles en métal, — ce qu'indique la faiblesse des pieds et des anses, — que la décoration qui les recouvre peut très bien être prise de vases de bronze travaillés au repoussé et à la pointe ; si on ajoute que tous ces éléments de décoration n'étaient pas inconnus à l'Orient, que le commerce des Phéniciens à une date reculée est incontestable, et toutes les considérations du même ordre que nous avons exposées, on sera porté à croire qu'il est impossible de nier *a priori* l'influence de l'industrie phénicienne ou du moins asiatique sur les origines et les développements du style géométrique très particulier que nous étudions en ce moment.

« Si ce style géométrique est en partie phénicien, il peut s'être répandu partout où la civilisation antique a pénétré, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer un centre inconnu de métallurgie aryenne dans le Caucase. Le problème rentre dans les conditions naturelles de toutes les questions de rapports entre les peuples de l'antiquité : les peuples les plus civilisés prêtent aux autres. Nous avons l'avantage de parler de ce qui est certain, de l'existence d'une civilisation incontestable, d'en chercher les périodes et les influences, au lieu de prendre pour base une industrie dont nous n'avons pas de monuments incontestables, dont l'existence est une hypothèse, et dont le nom n'offre que des idées vagues ».

disposant les végétaux et les êtres vivants par bandes parallèles, par séries correspondantes et par zones symétriques. Enfin, dans les œuvres d'art de l'époque plus rapprochée de nous, vers laquelle nous ramène notre présente étude, les zigzags, plus ou moins agrémentés de traits, de points ou de rinceaux intérieurs, prouvent, à notre avis, la médiocrité des artistes qui, par manque de goût ou d'adresse, les ont préférés à d'autres motifs plus gracieux, plus compliqués, mais plus difficiles à exécuter.

Choisissons quelques exemples sans trop nous éloigner du rayon géographique et historique où le trésor de Pétrossa doit nous retenir.

Il y a quelques années, le 16 mars 1880, on a découvert dans la ville de Turno-Magurelle sur le Danube, en Roumanie, un trésor composé d'une dizaine de petits manchons ou de cylindres à nervures transversales, en or et en électrum, c'est-à-dire en un alliage d'argent fortement mélangé d'or, tel qu'on le trouve à l'état natif dans les mines des monts Carpathes. Ces cylindres ont de $0^{m},064$ à $0^{m},056$ de diamètre et ne sont pas plus longs que de $0^{m},09$ à $0^{m},05$. Avec eux il y avait aussi un fragment de tube en or de $0^{m},02$ de diamètre, sur $0^{m},028$ de longueur, pesant $5^{gr},99$ (fig. 82 *g*); ainsi que 433 tout petits anneaux d'or de quatre ou cinq dimensions et poids différents. Mon savant compatriote, M. Michel C. Soutzo, qui rend de réels services à la numismatique et à la métrologie par ses recherches sur les étalons pondéraux primitifs et sur les lingots monétaires[1], a démontré que ces petits anneaux, dont les poids correspondent à des subdivisions du statère d'or de Cyzique, étaient la monnaie des populations scythiques ou gétiques, avant Alexandre-le-Grand, monnaie déjà connue par plusieurs trouvailles antérieures[2]. Par ce fait la date des cylindres qui présentent eux-mêmes des rapports de poids avec les dariques, se trouvait fixée; ils ne pouvaient pas avoir servi comme bracelets, car ils sont trop étroits; mais il n'est pas impossible qu'ils aient garni la hampe d'un drapeau ou les pieds d'un meuble. M. Soutzo ne manque pas non plus de signaler la ressemblance qui existe entre le petit tube d'or, avec sa triple rangée de chevrons alternativement pointés et séparés par des lignes circulaires, et les ustensiles de

[1] M. C. Sutzu, *Tesaurul de la Turnu-Magurele*, dans la *Revista pentru Istorie, Archeologie si Filologie sub directiunea lui Gr. G. Tocilescu. Bucuresci*, 1882, pp. 1-16, avec une planche représentant en couleur les principales pièces du trésor. En 1884, M. Soutzo a publié dans la même revue une étude, traduite en français, sur les *Étalons pondéraux primitifs et lingots monétaires.*

[2] Voy. pour les lingots et les anneaux monétaires trouvés en Transylvanie et en Hongrie, c'est-à-dire dans les anciennes provinces de Dacie et de Pannonie, Kiss, *Die Zahl und Schmuckringgelder. Pest*, 1859. — Gooss, *Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens. Hermannstadt*, 1874; XIV, pp. 64-67; — *Archiv für Kunde Oesterreich. Geschichte*, t. XXIV, p. 389.

l'âge du bronze que l'on a trouvés un peu partout, mais principalement en Danemark, dans la célèbre station préhistorique de Hallstadt en Autriche, et dans toute la Hongrie[1]. En terminant son étude si intéressante sur le trésor de



Fig. 82. — Coupe en Argent, Médaillons et Tubes en Or, ornés de Chevrons et d'Ondulations.
Musées de Vienne, Saint-Petersbourg, Copenhague, Stokholm et Bucarest.

Turno-Magurelle, il résume de la façon suivante les résultats qu'il a obtenus :

[1] A. P. Masden. *Afbildninger af danske Oldsager og Mindesmærker. Broncealdern. Kjöbenhavn*, 1876. — Dr. Ed. Freih. von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstadt in Oberœstreich und dessen Alterthümer. Wien*, 1868. — Ingwald Undset, *Études sur l'âge de bronze de la Hongrie. Christiania*, 1880. — Ern. Chantre, *L'âge du Bronze. Paris*, 1876. — J. J. A. Worsaae, *Des âges de pierre et de bronze dans l'ancien et le nouveau monde ; comparaisons archéologico-ethnographiques*, dans les *Mémoires de la Soc. Roy. des Antiquaires du Nord*, 1880, pp. 184-244. — Voy. aussi le remarquable mémoire de M. le Dr Sophus Müller, *L'origine de l'âge du Bronze en Europe et ses premiers développements, éclairés par les plus anciens objets en bronze découverts dans le sud-est de l'Europe*. Ce travail, publié d'abord en danois, dans les *Aarbæger for Nordisk Oldkindighed* de 1882, a paru en français dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 1886, vol. XX, pp. 1-31, 88-107, 143-164.

« La première observation importante qu'il y ait à faire, c'est que ces bijoux sont fabriqués sur place et non pas importés d'ailleurs ; les dessins barbares qui ornent le petit tube le prouvent jusqu'à l'évidence... Ainsi le trésor de Turno-Magurelle nous présente des spécimens authentiques de bijoux travaillés en Dacie vers la fin du Ve siècle avant Jésus-Christ, ou au commencement du suivant. Ce nous est une preuve que, à cette époque éloignée, il existait déjà sur la rive gauche du Danube une société qui, tout en n'étant pas très avancée au point de vue artistique, n'en possédait pas moins des richesses suffisantes pour employer les métaux précieux à la décoration du mobilier. Cette société était bien organisée, puisqu'elle faisait usage d'un système monétaire simple et bien étudié. Ce sont là les indices d'un état de culture relative, plus élevée qu'on n'aurait pu le croire pour des temps aussi reculés. En ce qui concerne les procédés techniques, nous voyons que la filière, le marteau et les moules en bois et en métal étaient connus des orfèvres, et qu'ils s'en servaient pour la fabrication des bijoux, en pratiquant surtout le repoussé au marteau.

« Je me suis senti très heureux, lorsque, sans m'y attendre, je suis parvenu à constater, la balance à la main, que j'avais affaire à la véritable monnaie de la Dacie du Ve siècle avant Jésus-Christ. J'ai acquis en même temps la conviction que les anciens peuples barbares qui habitaient alors notre patrie, les Scythes ou plus probablement les Gètes, tout en ne battant pas monnaie à proprement dire, avaient un système monétaire à eux, avec des divisions imitées de celui de Cyzique. Voici ce qui constitue l'intérêt capital de cette découverte.

« Le trésor de Turno-Magurelle réunit donc les conditions les plus précieuses d'un dépôt antique, à savoir : une authenticité indiscutable, une provenance sûre, une fabrication locale, une date certaine ».

Nous voudrions que cette trouvaille, faite dans des conditions si favorables, pût nous servir comme un premier témoignage probant dans l'histoire de l'ancienne orfèvrerie de la Dacie. Les zigzags pointés du petit tube de Turno-Magurelle nous prouvent, en tout cas, que cet ornement rudimentaire était usité dès la plus haute antiquité dans ce pays où l'on a connu et travaillé l'or de temps immémorial.

Mais nous avons fait mention des armes et des bijoux qui, ornés de chevrons, étaient répandus à l'âge du bronze dans tous les pays germains, depuis la Baltique et la mer du Nord jusqu'aux Alpes et aux Carpathes. Nous pourrions en fournir d'innombrables exemples ; ils ne feraient que confirmer ce que l'on voit sur les pommeaux d'épée en bronze où des ornements linéaires sont tracés

en nielles bruns (fig. 83, *l*, *m*), et que nous avons choisis un peu au hasard parmi les armes retirées des tombes et des tourbières dans les duchés de Mecklembourg [1]. Des dessins complètement analogues se retrouvent sur les épées en bronze, de forme toute pareille, trouvées en Hongrie et en Transylvanie. Nous y reviendrons tout à l'heure en parlant d'un autre motif qui appartient aussi au

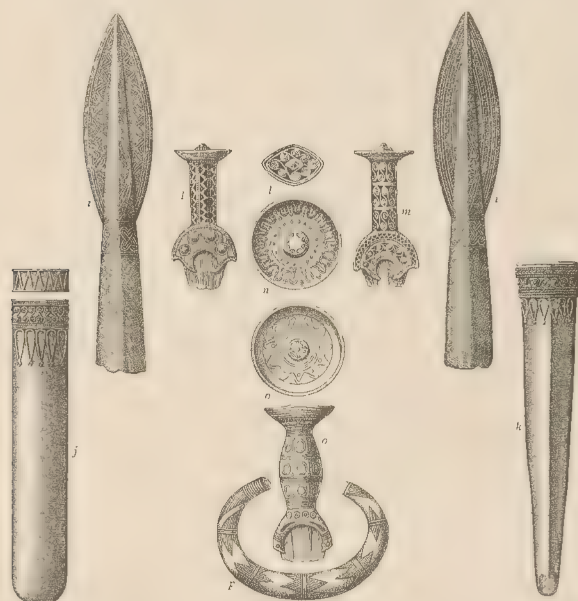


Fig. 83. — Armes en Bronze et en Or, de la Scythie, de la Dacie, de la Pannonie et de la Germanie.
Musées de Saint-Petersbourg, Berlin, Schwérin, Strélitz, Budapest et Hermannstadt.

disque d'or de Pétrossa ; bornons-nous pour le moment à rapprocher des chevrons de celui-ci, ceux qui sillonnent par bandes transversales et parallèles un bracelet

[1] Dr L. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit.* Band I, Heft VII, Taf. II, fig. 6 et 5 : — Pommeau de poignard trouvé à Genzkow, près de Friedland, dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, à l'intérieur d'une tombe, (fig. 83, *l*). — Id. trouvé à Retzow, près de la ville de Lübz, en Mecklembourg, (fig. 83 *m*). M. Lindenschmidt (*op. cit.*) a représenté d'autres pommeaux de poignard ornés de zigzags, qui ont été trouvés dans l'Allemagne occidentale et en France (B. III, H. VIII, T. I, nos 1 et 2); puis un fourreau d'épée, en bois, trouvé dans le tumulus royal de Vandrup près de Kolding en Schleswig, et tout couvert de chevrons (*op. cit.* B. II, H. I, T. III, no 1). Mais l'une des pièces capitales, à ce point de vue, c'est le beau pommeau en ivoire sculpté de chevrons avec les intervalles comblés d'ambre ; il sert à une grande épée en acier, trouvée à Hallstadt et conservée au Cabinet des Antiques de Vienne (*op. cit.* B. II, H. I, T. V, no 1). On pourrait multiplier à l'infini les exemples, en ne sortant pas de l'industrie métallique ; bornons-nous à noter encore quelques grandes boucles de ceinturon, en bronze, qui se trouvent au Musée de Mayence (*op. cit.* B. III, H. VI, T. VIII).

en bronze découvert à Felsö-Dobsza (fig. 83 *p*) dans le comté d'Abauj, à droite de la Theiss, entre Cassovie et Tokay[1]. Enfin, du nord et de l'est passons au midi de la Germanie, et complétons ainsi un vaste triangle dans le périmètre duquel nous retrouvons partout ces mêmes motifs, non seulement appliqués à des objets en bronze, mais conservés même dans l'industrie plus tardive du fer. Une lance dont la pointe est chargée des deux côtés d'incrustations en métal fin, nous fournira ce dernier exemple (fig. 83 *i*, *i*); on l'a trouvée près d'Ulm en Wurtemberg[2], et, à voir les croix pattées qui se détachent en fil d'argent entre des bandes de grecques et de chevrons dorés, on dirait que cette arme a appartenu à quelque Burgonde converti au christianisme.

Toutefois nous restreindrions injustement le cercle où les dents de loup figurent comme motif de décoration, si nous ne dépassions pas les limites des pays teutoniques. En traversant à tire d'aile toutes les vagues régions de la Scythie, nous nous retrouverons en face de zigzags, disposés en bande circulaire comme sur le plateau de Pétrossa, dans une grande patère d'argent (fig. 82 *a*), où ils bordent un relief de caractère à la fois persan et indien. Le sujet est un bouquetin ou un mouflon accroupi[3], ciselé selon le tracé conventionnel de l'art

[1] Ce bracelet en bronze, dont les extrémités sont tronquées, a 1″ 10‴ de diamètre, et 7‴ de diamètre; la localité où il a été découvert est, sur les confins de la Hongrie et de la Transylvanie, l'une des plus riches en trouvailles d'armes et d'ornements en bronze. Voy. *Archiv für Oestreich. Geschichte*, t. XXIV, p. 364, fig. 51. — Cf. J. Hampel, *Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn. Budapest*, 1887. Taf. 1 et 2, où sont représentés plusieurs anneaux du même genre. — Dans la belle collection d'antiquités réunies au château de Sigmaringen par feue S. A. R. le prince Antoine de Hohenzollern, il existe un bracelet tout pareil à celui de Felsö-Dobsza, trouvé dans la vallée du haut Danube. Voy. L. Lindenschmidt, *Die Vaterlændische Alterthümer der Fürstlichen Hohenzollern'schen Sammlungen zu Sigmaringen*; p. 220, Taf. XXXVI, nº 7.

[2] L. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidn. Vorz.*, B. I, H. III, T. 5, 1 et 2. Ce fer de lance a 0m,17. L'auteur, en le décrivant comme un produit de la période franco-allamanique, signale les rapports que la décoration de cette belle pièce présente avec les fibules, les boucles de ceinturon, les agrafes de baudrier et d'autres accessoires décoratifs des armures que l'on rencontre dans les tombes du Wurtemberg, de la Bavière et de la Hesse. Cette lance était accompagnée de divers bijoux et d'une coupe en verre. Nous verrons plus loin, en parlant de l'aiguière de Pétrossa, des flacons en verre, appartenant probablement à la même époque et découverts dans le grand-duché de Luxembourg, qui sont ornés de verre filé en forme de zigzags et d'ondulations resserrées.

[3] Le plat dont nous parlons faisait partie de l'importante trouvaille d'argenterie que l'on a faite en 1780, à Sludka, dans le gouvernement de Perm, sur les terres des comtes Stroganoff, et qui a été décrite et dessinée par Kœhler, *Gesammelte Schriften*, t. VI, p. 46, pl. VI. Ce plat a 0m,30 de diametre. Par le bas-relief du centre il se rattache à un groupe de vases orientaux qui sont décorés d'animaux réels ou fictifs; on en compte un certain nombre parmi les coupes et les aiguières d'argent découvertes en Permie; il en est où l'on voit des chevaux, des béliers, des aigles, des lions, des tigres, des pégases et des dragons fantastiques. Ces pièces se trouvent soit dans les collections de MM. les comtes Serge et Grégoire Stroganoff, soit au Musée de l'Ermitage, soit même au Cabinet des Médailles de Paris. Le ruminant à cornes de mouflon que l'on voit sur le plat de notre fig. 82 *a*, paraît être le même animal que l'un de ceux qui bordent la grande couronne du trésor de Novotcherkask (fig. 11, p. 50). M. F. de Lasteyrie avait appelé celui-ci un bouquetin du Caucase, *capra caucasica*; M. de Linas (*Les Origines de l'orfèvrerie*, t. II, pp. 160-167) croit y reconnaître un ruminant de la Sibérie, l'*ægoceros sibiricus* du voyageur Pallas. Quel que soit l'animal accroupi au fond de la coupe, il porte sur ses flancs des raies et une double spirale, qui se retrouvent fréquemment sur les cerfs, les rennes et d'autres ruminants à cornes, figurés sur les anciens bijoux

iranien, et entouré de trois gros bourgeons bulbeux, ou de fleurs cordiformes, telles qu'on en voit sur les frises des anciens temples de Bouddha-Gaya, dans l'intérieur des terres indiennes. C'est probablement un produit de l'orfèvrerie asiatique, dû à l'époque où les rois sassanides avaient étendu leur domination sur la portion occidentale de l'Hindoustan, et où les arts de ces deux grandes familles aryennes de l'Asie commencent à se faire de mutuels emprunts.

A la même époque, la civilisation iranienne se trouvait en contact, vers le couchant, avec le monde gréco-romain, rapproché de l'Asie par le choix de Constantinople comme capitale de l'Empire. Ce n'était pas seulement la guerre que ces deux puissances rivales se faisaient sans trêve ni relâche; il y avait entre elles une concurrence incessante, dont les arts se sont fortement ressentis. Les richesses de la bijouterie et de l'orfèvrerie que les sociétés européennes ont toujours enviées aux Orientaux, ont dû subir, grâce à des échanges continuels, une influence plus prononcée que toute autre industrie. Rome et Byzance ont transmis à leur tour cette influence à ceux qui, en fait d'art, les avaient prises pour guides ou pour modèles.

Ce dernier fait semble ressortir, jusqu'à un certain point, d'une découverte importante qui date de la fin du XVIIIe siècle. En 1797, deux jeunes paysans roumains trouvèrent par hasard dans la montagne de Magura, près du bourg de Simlau (Szilagy-Sömlyo) en Transylvanie, comté de Crasna, un trésor de grandes médailles d'or, parmi lesquelles il y avait une chaîne ou collier à breloques, *crepundia,* et un médaillon rond également en or, orné de grenats. Toutes ces pièces, excepté trois médailles égarées, entrèrent bientôt au Cabinet des Antiques de Vienne, dont elles font encore l'ornement[1]. Le médaillon sans

scythiques. Quant aux trois gros bourgeons qui l'entourent, nous les voyons aussi, à la même place, dans une coupe d'argent de 0^{m},27, découverte en 1874, dans le gouvernement de Viatka, et qui représente un dragon ailé à tête de loup. (Voy. Stephani, dans le *Compte rendu de la Commis. impér. archéolog.* de 1875, pp. 69-70, pl. IV, fig. 6 et 7). Ces mêmes bourgeons, arrivés à un certain degré d'éclosion, décorent des frises, dans les temples de Bouddha-Gaya. Voy. les descriptions et les dessins du général A. Cunningham, dans les *Archeological Survey of India. Calcutta,* 1873, t. III, pp. 79-139, pl. XXX, A et D. — Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les chevrons qui bordent le médaillon central; mais nous rappellerons qu'une autre coupe d'argent plus petite, 0^{m},17, découverte en 1872, également dans le gouvernement de Perm, et appartenant à M. le comte Serge Stroganoff, a pour bordure une rangée de cœurs et, pour sujet central, deux béliers ou deux argalis affrontés devant un arbre qu'un serpent entoure de ses replis. (Voy. *Comptes rendus de la Commission impér.* pour les années 1878-79, p. 154). Ces deux coupes, ayant tout à fait l'air d'avoir la même origine et le même âge, nous permettent encore une fois de constater la contemporanéité des chevrons et des cœurs, comme ornements employés dans l'orfèvrerie. — Enfin nous retrouvons sur le plat au bouquetin accroupi, des figures d'hommes et d'animaux grossièrement griffonnées à la pointe par les anciens habitants barbares de la Scythie finno-ougrienne.

[1] J. Arneth (*Gold- und Silber-Monumente,* p. 8-9, p. 19, n° 1, p. 39, n° 238 et pp. 43-54), décrit longuement cette trouvaille, dont l'un des inventeurs, jeune berger roumain de Transylvanie, portait le nom de Pierre Baciu, comme l'un des premiers recéleurs du trésor de Pétrossa. Nous reproduirons plus loin (fig. 92) la chaîne d'or, dont les

effigie impériale, est, à vrai dire, la pièce qui, par sa double rangée de chevrons, les uns simplement ciselés en triples et quadruples triangles em-

nombreuses et curieuses pendeloques, composées de vingt-trois couples d'objets, représentent en miniature les ustensiles et les attributs de toutes sortes de professions, telles que laboureurs, vignerons, moissonneurs, terrassiers, menuisiers, peaussiers, forgerons, serruriers, orfèvres, pêcheurs, bergers, maçons, chasseurs, bateliers, chirurgiens, sculpteurs, guerriers, hommes de loi, etc. (Arneth, pl. G, I, nº 1). Le médaillon dépourvu d'effigie



Fig. 84. — Médaillon en Or, du Trésor de Simlau. — Cabinet des Antiques de Vienne.

impériale (Arneth, pl. G, XI, nº 238) est décoré d'un grenat cabochon au centre et de seize autres plus petits, disposés à l'entour ; la zone intérieure du bord est formée de triangles en pâte vitreuse cloisonnée dans des filets d'or. Quant aux médaillons impériaux, nous en donnons ici la liste, résumée d'après la description qu'en a faite Arneth : *Maximien Herculius :* 1° MAXIMIANVS AVGVSTVS. Tête laurée de l'empereur à droite ; ℞ CONSVL III PPPROCOS. L'empereur, assis, une Victoire dans la main ; diam. $0^{m},02$. — 2° MAXIMIANVS PFAVG. Même tête à gauche ; ℞ PACATORES GENTIVM. Quadrige de face ; au-dessous TR ; diam. $0^{m},02$. — 3° AVR. VAL. MAXIMIANVS PFAVG. Même tête à gauche ; encadrement de chevrons et bélières à godrons ; ℞ HERCVLI CONSERVATORI AVGG. Buste d'Hercule avec la massue et la tête de lion (fig. 84, *c*) ; diam. total, $0^{m},05$. — *Constantin le Grand :* 4° CONSTANTINVS MAG. AVG. Buste diadémé de l'empereur, avec le paludamentum à droite ; ℞ CONSTANTINI AVG., sur un bouclier lauré soutenu par deux Victoires, VOT XXX ; dessous I ; diam. $0^{m},038$; bélière simple. — *Constance le jeune :* 5° FL. IUL. CONSTANTIVS NOB CAES. Buste lauré de l'empereur à gauche, avec le paludamentum, la lance et un grand bouclier représentant l'empereur courant à cheval au milieu des ennemis vaincus ; double encadrement avec ondulations striées, et bélière à godrons ; ℞ GAVDIVM ROMANORVM. Constantin le Grand debout, couronné par

boîtés, les autres composés de grenats cloisonnés, doit attirer plus spécialement notre attention; ajoutons en plus que, autour de son centre occupé par un

une main qui descend du ciel; à gauche son fils Constance couronné par la Victoire; à droite ses deux autres fils; en bas, MCONS; diam. total 0m,093 (fig. 67). — 6° FL IVL CONSTANTIVS PERP AVG. Buste lauré de l'empereur à gauche; encadrement de triples chevrons, bélière striée. ℞ GLORIA ROMANORVM. Une femme assise sur un siège à dossier, une proue à ses pieds; une petite Victoire lui porte une couronne; au-dessous M ANT; diam. total 0m,05. — *Valentinien Ier*: 7° VALENTINIANVS P F AUG. Tête laurée de l'empereur à droite. ℞ TRIVMFATOR GENT BARB. L'empereur debout avec le paludamentum, un globe dans la main droite; le labarum dans la gauche; à côté une figure d'esclave agenouillé et les bras attachés derrière; au-dessous, TR OB; diam. 0m,022. — 8° VALENTINIANVS PF AVG. Buste lauré de l'empereur à gauche. ℞ VOTA PVBLICA. Les deux empereurs Valentinien et Valens assis, nimbés, des *volumen* et des sceptres dans les mains; à côté de chacun d'eux, un esclave agenouillé, les mains attachées derrière; au-dessous CONS; diam. 0m,02. — *Valens*: 9° D. N. VALENS MAX AVGVSTVS. Buste diadémé de l'empereur à droite, les mains visibles, la droite bénit, la gauche ornée de bracelets tient une Victoire; double encadrement de chevrons pressés; bélières à trois rangées circulaires de perles. ℞ D. N. VALENS VICTOR SEMPER AVG. L'empereur nimbé sur un char à six chevaux; de chaque côté une Victoire le couronne; au-dessous R M et entre ces lettres deux palmes, deux tas de cercles et, au milieu, une *theca* ou une ciste; pour encadrement, quatre rangs de petites perles distancés les uns des autres; diam. total 0m,087 (fig. 84 *a*). — 10° D. N. VALENS PF AVG. Grand buste diadémé de l'empereur à droite avec le paludamentum; bélière à trois rangées circulaires de perles séparées par deux rangées de chevrons. ℞ GLORIA ROMANORVM. L'empereur nimbé à cheval allant à droite, le *tablion* pend sur le cheval richement harnaché; devant lui une femme, une torche à la main, qui s'incline; sous les pieds du cheval, A et N, et entre ces deux lettres une figure couchée qui se termine en une large feuille; elle développe une écharpe bordée de rondelles ou de monnaies (?); diam. 0m,097 (fig. 84, *b*). Cette femme couchée se rapproche par sa pose des personnages allégoriques que l'on voit allongés sur le sol dans la patère d'Aquilée (fig. 45) et dans le grand disque d'Almendralejo (fig. 72); elle rappelle aussi la femme qui, accroupie et le tablier rempli de monnaies, soutient de sa main le talon de l'empereur Constance à cheval, dans le fameux diptyque des Barberini à Rome, publié par Gori, *Thes. diptyc.* t. II p. L. — 11° D N VALENS P F AVG. Buste diadémé de l'empereur à gauche, avec le paludamentum; la main droite levée, la gauche tient un globe; bélière à trois rangs circulaires de perles. ℞ Mêmes légendes et mêmes sujets que le n° 10, mais beaucoup plus frustes; diam. 0m,09. — 12° D N VALENS PF AVG. Buste diadémé de l'empereur à droite, le paludamentum attaché par une fibule à pendeloques, *clamastarii;* diadème de perles avec ferronnière sur le sommet de la tête et trois pendeloques perlées à la nuque; cercle de grènetis à l'exergue. ℞ GLORIA ROMANORVM. Les deux empereurs nimbés, assis sur un même trône à dossier et à *scabellum*, le bras droit est levé, le gauche tient un globe; au-dessous R N, et entre ces lettres, trois palmes entre deux cloches (?); cercle perlé à l'exergue; diam. 0m,065 (fig. 74). — 13° D N VALENS MAX AVGVSTVS. Buste diadémé de l'empereur à gauche, avec le paludamentum; encadrement chevronné; bélière à double ondulation séparée par des tresses saillantes qui débordent sur la médaille en triangles composés de perles menues (fig. 82 *d*). ℞ GLORIA ROMANORVM; figure de femme assise, portant la Victoire et ayant une proue à ses pieds, comme le n° 6; au-dessous ROMA; diam. 0m,053. — 14° D N VALENS PF AVG. Même buste, sans encadrement; la bélière n'a qu'un cercle d'ondulations entre deux tresses; un triangle de perles déborde sur le buste jusqu'au-dessous de l'œil. ℞ Mêmes légendes, mêmes sujets; diam. 0,044. — 15° Même légende et même type que le n° 13; encadrement de chevrons presque pareil; la bélière est garnie de quatre rangs circulaires d'ondulations; trois triangles de perles, terminés en croix, débordent sur la médaille. ℞ PIETAS DDD NNN AVGVSTORVM. Valens debout nimbé; à sa droite Gratien; à sa gauche Valentinien II, plus petits; tous les trois portent de longs sceptres et des boucliers; au-dessous on lit TES. OB. (*Tessalonicæ obsignatum*); diam. 0m,058. — 16° Médaille toute pareille au n° 15; le cadre et la bélière en moins. — *Gratien*: 17° D N GRATIANVS PF AVG. Buste de l'empereur à droite; diadème fleuronné et paludamentum; l'encadrement est composé de quinze faces humaines alternant avec des S à doubles spirales fermées; une légère rangée de chevrons déborde sur la médaille; l'attache de la bélière qui est à triples renflements dépasse aussi en un triangle perlé (fig. 82, *c*). ℞ GLORIA ROMANORVM. Figure casquée sur un trône à dossier, tenant le globe et le sceptre; au-dessous TROBS (*Trevirii obsignatum*); diam. total 0m,064. — *Valentinien II*: 18° D N VALENTINIANVS PF AVG. Buste diadémé de l'empereur à gauche, une lance à la main et un bouclier avec la représentation d'un cavalier armé; bélière simple à attache en triangle perlé. ℞ VICTORIA D N AVGVSTI. La Victoire ailée assise soutient, ainsi qu'un petit génie également ailé qui est debout devant elle, un bouclier avec les mots VOT V MVLT X; au-dessous TESOB; diam. 0m,027. L'indication donnée par ce revers prouve que l'enfouissement du trésor de Simlau n'est pas antérieur à l'an 380, qui est le cinquième depuis l'avènement au trône de Valentinien II. — Les trois médailles perdues appartenaient, dit-on, à Valens, ce qui porte à onze le nombre de celles qui représentaient cet empereur.

grenat cabochon, de petites perles en or alternent avec de petits grenats pour former d'autres cercles et d'autres triangles décoratifs. Est-ce là un travail romain ? N'est-ce pas plutôt un produit de l'industrie des barbares du Nord, fait à l'imitation des bijoux qu'on travaillait dans les deux empires de Constantin et d'Ardeschir ? Nous parlerons ailleurs de la chaîne si curieuse, trouvée à Simlau, sur les confins extrêmes de l'ancienne Dacie ; arrêtons-nous à présent sur les médaillons impériaux qu'elle accompagnait. Ils étaient au nombre de vingt, et la plupart étaient des plus grands modules. Quatre d'entre eux seulement, celui de Constantin le Grand y compris, ne portent pas les effigies d'empereurs postérieurs à celui-ci. Les plus grands, les plus nombreux, ceux qui enfin dominent tous les autres, appartiennent à Valens ; l'un des plus beaux est de Constance le jeune, qui en a deux, ainsi que Valentinien I ; les trois plus anciens sont de Maximien Herculius ; les deux plus récents, de Gratien et de Valentinien II. Presque tous ces médaillons sont entourés de montures ou de cadres circulaires en or, avec des bélières qui servaient à les passer sur une chaîne et très probablement à les pendre au cou en guise de décorations ou de *phalères*. Les chevrons ou dents de loup plus ou moins ornementés sont le motif le plus souvent employé pour garnir ces encadrements et leurs tubes d'attache.

Mais comment se fait-il que ce trésor principalement composé de bijoux honorifiques qui n'ont pu être accordés que par des empereurs postérieurs au règne de Constantin le Grand, se soient trouvés en Dacie, dans un pays où ces souverains n'avaient plus que des ennemis opiniâtres ou des alliés avides, turbulents et versatiles ?

Rappelons-nous la visite que l'évêque de Tours, Grégoire, fit, vers 582, au roi Chilpéric, à Nogent ; il vit chez celui-ci de grands médaillons d'or portant l'image et le nom de l'empereur Tibère Constantin, avec un quadrige et les mots GLORIA ROMANORVM au revers[1] ; il vit aussi d'autres présents que l'empereur avait envoyés de Constantinople, et le roi franc, voulant montrer qu'on pouvait faire chez lui autant et plus même que dans la cité impériale, s'empressa d'exhiber un grand missorium d'or et de pierreries, d'un poids énorme, dont il faisait gloire à la nation des Francs.

[1] Le chroniqueur des Lombards, en parlant de l'empereur Tibère Constantin, rapporte également ce fait, de la manière suivante. Pauli diaconi Warnefridi fil. *Historia Langobardorum*, l. III, 13 : « Ad hunc Hilpericus Francorum rex suos legatos dirigens, multa ab eo ornamenta, aureos etiam singularum librarum suscepit, habentes ab una parte effigiem imperatoris et scriptum in circulo : TIBERII CONSTANTINI PERPETVI AVGVSTI, ab alia vero parte habentes quadrigam et ascensorem continentesque scriptum : GLORIA ROMANORVM. Hujus in diebus beatus Gregorius diaconus, qui post papa extitit, cum esset apocrisarius, apud eandem regiam urbem Morales libros composuit... »

Les prédécesseurs de Tibère avaient offert sans doute des présents du même genre aux chefs barbares, avec lesquels ils entretenaient des relations. Valens dont le portrait se trouve répété plus de dix ou onze fois dans le trésor de Simlau, tandis que son père et ses deux neveux y sont figurés quatre fois, Valens lui-même, après avoir soutenu pendant trois ans une guerre sans succès réels contre les Goths de la Dacie, finit par conclure la paix, en 368, avec Athanaric, le roi ou le *judex* des Thervinges. La conférence eut lieu sur des barques, au milieu du Danube, et dura toute une journée sous les rayons brûlants du soleil, tant le barbare soutenait avec une obstination habile les prérogatives de son voisinage; il se réserva en effet le droit d'entretenir le commerce avec l'Empire, dans deux ports de la rive, et il obtint que l'on ne supprimât pas les riches cadeaux annuels auxquels on l'avait accoutumé[1].

Or, n'est-on pas en droit de penser que les dons de Valens à Athanaric ne différaient pas beaucoup de ceux que Tibère fit plus tard à Chilpéric?

[1] Ammiani Marcellini *Rerum Gestar.*, l. xxvi, 6; xxvii, 4 et surtout 5 : « Procopio superato in Phrygia, internarumque dissensionum materia consopita, Victor, magister equitum, ad Gothos est missus, cogniturus aperte, quam ob causam gens amica Romanis, fœderibusque ingenuæ pacis obstricta, armorum dederat adminicula bellum Principibus legitimis inferenti. Qui ut factum firma defensione purgarent, litteras ejusdem obtulere Procopii, ut generis Constantiniani propinquo imperium sibi debitum sumpsisse commemorantis, veniaque dignum adserentes errorem. Quibus eodem referente Victore compertis, Valens parvi ducens excusationem vanissimam, in eos signa commovit, motus adventantis jam præscios : et pubescente vere quæsito in unum exercitu, prope Daphnem nomine munimentum est castra metatus : ponteque contabulato supra navium foros flumen transgressus est Histrum, resistentibus nullis. Jamque sublatus fiducia, cum ultro citroque discurrens nullum inveniret, quem superare posset vel terrere : omnes enim formidine perciti militis cum adparatu ambitioso propinquantis, montes petivere Serrorum arduos, et inaccessos nisi perquam gnaris. Ne igitur, æstate omni consumpta, sine ullo remearet effectu, Arinthæo magistro peditum misso cum prœdatoriis globis, familiarum rapuit partem, quæ antequam ad dirupta venirent et flexuosa capi potuerunt, per plana camporum errantes. Hocque tantum, quod fors dederat, impetrato, rediit cum suis innoxius, nec illato gravi vulnere nec accepto. Anno sequuto ingredi terras hostiles pari alacritate conatus, fusius Danubii gurgitibus vagatis impeditus, mansit immobilis, prope Carporum vicum stativis castris adusque autumnum locatis emensum. Unde, quia nihil agi potuit dirimente magnitudine fluentorum, Marcianopolim ad hiberna discessit. Simili pertinacia tertio quoque anno per Novidunum navibus ad transmittendum amnem connexis perrupto barbarico, continuatis itineribus longius agentes Gruthungos bellicosam gentem adgressus est : postque leviora certamina Athanaricum ea tempestate judicem potentissimum, ausum resistere cum manu quam sibi crediderit abundare, extremorum metu coegit in fugam : ipseque cum omnibus suis Marcianopolim redivit, ad hiemem agendam, ut in illis tractibus habilem. Aderant post diversos triennii casus finiendi belli materiæ tempestivæ. Prima, quod ex Principis diuturna permansione metus augebatur hostilis : dein, quod commerciis vetitis, ultima necessariorum inopia barbari stringebantur : adeo ut legatos supplices sæpe mittentes venialem poscerent pacem. Quibus Imperator rudis quidem, verum spectator adhuc æquissimus rerum, antequam adulationum perniciosis illecebris captus rem publicam funeribus perpetuo deflendis adfligeret, in commune consultans pacem dare oportere decrevit. Missique vicissim Victor et Arinthæus, qui tunc equestrem ac pedestrem militiam agebant : qui cum propositis conditionibus adsentiri Gothos docuissent litteris veris, prœstituitur componendæ paci conveniens locus. Et quoniam adserebat Athanaricus, sub timenda execratione jurisjurandi se esse obstrictum, mandatisque prohibitum patris, ne solum calcaret aliquando Romanorum, et adigi non poterat, indecorumque erat et vile ad eum Imperatorem transire : recte noscentibus placuit, navibus remigio directis in medium flumen, quæ vehebant cum armigeris Principem, gentisque judicem inde cum suis, fœderari, ut statutum est, pacem. Hocque composito et acceptis obsidibus, Valens Constantinopolim rediit : ubi postea Athanaricus proximorum factione genitalibus terris expulsus, fatali sorte decessit, et ambitiosis ex sequiis ritu sepultus est nostro ». — Le rhéteur Thémistius, qui avait accompagné Valens dans sa campagne contre les

Nous sommes porté à croire que si le grand *judex* des Visigoths de la Dacie avait eu, comme le roi mérovingien, son chroniqueur fidèle, celui-ci nous aurait dit aussi quelle émulation les cadeaux impériaux éveillaient chez Athanaric; il nous aurait certifié par un récit naïf et véridique, ce qui, dans l'absence des textes, n'est qu'une hypothèse très probable. Que l'on nous permette donc, dans le cas présent, de suppléer à cette lacune de l'histoire, et de reconnaître dans les médaillons, les vases, les bijoux et les joyaux romains et barbares, trouvés en Dacie, la confirmation effective qui, dans les Gaules, n'est point parvenue jusqu'à nous, pour compléter les récits du chroniqueur.

N'est-ce pas en imitant l'encadrement des médaillons à effigie impériale, que l'on aura fabriqué, en deçà du Danube, un médaillon à cloisonnages chevronnés? N'est-ce pas sous la même inspiration qu'on aura entouré de zigzags un missorium d'or presque aussi précieux que celui de Chilpéric? A Rome et à Byzance on prodiguait les chevrons sur les grands boucliers; nous les avons vus sur ceux qui servaient d'insignes aux chefs des gardes du corps impériaux; celui de l'un des soldats qui accompagnent Valentinien II, sur son disque trouvé dans l'Arve, en est orné. Ces armes, ces médailles étaient des modèles pour les peuples barbares du Nord, et lorsque, à leur tour, les Germains et les Scandinaves des premiers temps du moyen âge voulurent contrefaire, dans leur art grossier, les médaillons des Romains, et se servir de leurs plagiats comme de phalères honorifiques et de *donativa,* ils frappèrent sur une seule face des rondelles d'or et d'argent auxquelles on a appliqué le nom de *bractéates* (fig. 82 *e, f*). Sur ces pièces aux types informes on retrouve aussi bien les chevrons que les spirales, les cordons perlés que les bélières ajoutées, les têtes humaines que tous les autres motifs dont les médaillons romains avaient été ornés avec une plus juste mesure[1].

Goths, parle des qualités diplomatiques et guerrières d'Athanaric et des concessions qu'il parvint à obtenir de l'empereur, dans le discours qu'il prononça, en 370, sur la paix conclue à la suite de cette guerre. Πολιτικῶν λόγων δ'; «Οὐδέ ὥσπερ γλώττῃ βάρβαρον, οὕτω δὲ καὶ τῇ διανοίᾳ, ἀλλ' ἐν τῷ συνεῖναι μᾶλλον σοφώτερον, ἢ ἐν τοις ὅπλοις... Δύο μόνας πόλεις τῶν ποταμῷ προσῳκισμένων ἐμπόρια κατασκευάσατο».

[1] Nous n'avons pris pour exemple que deux bractéates d'or parmi les très nombreuses pièces de ce genre, qui sont entourées de cercles concentriques multiples répétant dans tout leur pourtour le même dessin, soit des chevrons, soit des doubles spirales, ou bien des torsades, des cordons granulés, des têtes posées de face ou de profil, des animaux accroupis et bien d'autres figures grossièrement imitées des ornements employés dans l'empire romain ou chez les peuples orientaux. La grande bractéate de notre figure 82 *f* a $0^{m},08$ de diamètre; elle a été découverte à Lingby, dans le Jutland, et se trouve au Musée royal de Copenhague, sous le nº 1833. M. J. J. A. Worsaae (*Les empreintes des Bractéates en or, essai d'interprétation* dans les *Mémoires de la Soc. Roy. des Antiquaires du Nord*, 1870, p. 354, pl. XXI, 1) croit voir dans son centre une divinité guerrière à cheval sur un animal cornu; autour de ce personnage il y a un *triskélé* entre deux points, une croix gammée ou *svastika* et un groupe de quatre rondelles. Tout autour, dans un premier cercle, il y a comme des palettes semées de trois points; puis vient un second

De plus, sur les bractéates, où les ornements sont toujours entassés avec une profusion plus surprenante que gracieuse, les chevrons se trouvent ordinairement sillonnés de lignes diagonales dirigées toutes dans le même sens; c'est du reste comme dans la patère sassanide que nous avons citée. Dans d'autres monuments anciens, ce sont des lignes convergentes et parallèles qui remplissent les creux avec des dents de loup emboîtées et de plus en plus petites. On trouve aussi, et nous le verrons plus tard en parlant de l'aiguière de Pétrossa, des zigzags garnis de pointillage. Mais ce qui constitue presque un caractère d'originalité aux chevrons du grand plateau d'or, c'est cet ornement cannelé qui accompagne les chevrons et que nous avons comparé tour à tour à la coquille de la bucarde, aux tuyaux d'un orgue et aux doigts réunis d'une main tendue. Les fins rinceaux et les vrilles légères qui enveloppent ces cannelures et comblent les vides des coins, font sentir que l'orfèvre n'était pas étranger aux menus détails de l'ornementation grecque. Au milieu de la rudesse et de la barbarie des formes, ces festons à peine perceptibles sont comme un timide rappel aux mièvreries de l'art élégant et raffiné.

En descendant maintenant de l'orle à la rosace centrale du plateau de Pétrossa, nous y trouverons le second groupe décoratif, qui n'est ni plus riche ni plus compliqué que celui des bords (fig .33). Le cercle enveloppant est composé de lignes ondoyantes largement recourbées sur elles-mêmes. On pourrait le considérer soit comme un zigzag de lignes courbes, disposé en cercle, soit comme une suite annulaire et non interrompue de sinuosités ou d'S liées entre elles. En effet, les replis serrés à leur base sont les générateurs naturels des spires contrariées, qui abondent dans la décoration géométrique, à partir de la haute antiquité de l'âge du bronze, et jusqu'aux temps dont nous nous occupons plus spécialement. Pour faire saisir, sur des exemples archaïques, les liens intimes qui unissent ces deux motifs d'ornementation, à savoir les ondulations resserrées et les spirales accotées, pour expliquer la transmutation en quelque sorte fatale qui s'opère de l'un en l'autre, nous présentons trois petites pièces précieuses

cercle de têtes à longue chevelure, placées de profil; enfin le troisième cercle est occupé par des quadrupèdes cornus accroupis. La bélière, ornée aussi de palettes plus petites, se rattache à la médaille par un grand triangle couvert de doubles spirales. Nous aurons l'occasion de signaler ailleurs la grande bractéate fragmentée de l'île de Bornholm, où l'on voit un cercle de visages placés de face comme dans le médaillon de Gratien. Nous retrouverons aussi bon nombre de bractéates entourées de chevrons et d'S disposées en files, telle qu'est, par exemple, celle qui se trouve à la figure 82 *e*. Celle-là (Worsaae, *op. cit.*, p. 358, pl. XXII, n° 5) a été trouvée en Suède, et elle est au Musée royal de Stockholm; elle a 0m,07 de diamètre. Au centre l'on voit un cavalier montant une bête à cornes; dans les caractères runiques qui l'entourent on lit ELTIL, probablement un nom propre (G. Stephens, *The old-northern runic monuments*, vol. II, p. 547; vol. III, p. 231). Les quatre cercles concentriques qui enveloppent ce sujet sont composés, le premier et le dernier, d'S successives, le deuxième de chevrons, et le troisième d'une torsade.

dont les deux premières proviennent des fouilles de M. H. Schliemann à Mycènes, et la dernière de celles de M. Cesnola dans les tombes de Curium en Chypre. Dans la rondelle en ivoire (fig. 85 *q*) qui bouchait le fond d'une antique flûte argienne[1], le cercle des ondulations gravées en creux est encore lâche; c'est un



Fig. 85. — Objets antiques en Pierre, Bronze, Os et Or, ornés d'Ondulations et de Spirales.
Musées de Paris, Douai, Athènes, Constantinople et New-York.

vallonnement régulier dont les lignes ascendantes et descendantes sont presque verticales. Mais dans le médaillon en or estampé (fig. 85 *r*) qui vient de la troisième tombe royale de l'Acropole de Mycènes[2], les sinuosités se renversent

[1] H. Schliemann, *Mycènes, récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe*, trad. française, 1879, p. 146, fig. 128; diamètre 0^{m},038. Cette pièce, qui a fait partie d'une flûte, a été trouvée à 3 mètres de profondeur; elle est en ivoire, comme la rondelle opposée, tandis que le cylindre de l'instrument était en pierre ollaire.

[2] Idem, *op. cit.*, p. 252, fig. 252. Cette pièce, comme celle qui porte dans notre fig. 88 la lettre *c*, fait partie des nombreuses feuilles d'or estampées qui ont été retirées par M. Schliemann du troisième tombeau, le second si on les classe d'après les richesses qu'ils contenaient. Ces deux rondelles ont un peu plus de 0^{m},05 de diamètre.

déjà dans des directions si obliques et si divergentes qu'elles semblent solliciter, pour remplir les vides intermédiaires, des compléments de cercles ou de spirales. Enfin, dans un pendant d'oreille cypriote décoré de filets en or (fig. 85 *s*), cette tendance est réalisée avec usure, car la ligne décorative est scindée au haut et au bas de la courbe, pour s'arrondir en deux spirales qui se trouvent tour à tour adossées et accotées [1].

Dans la rosace de Pétrossa les méandres à double nervure se trouvent encore dans leur plus parfaite intégrité; ils se resserrent même à tel point que, dans leurs centres, il n'y a de la place que pour un noyau en forme d'amande. Telles aussi, mais dans un espace moins exigu, voit-on circuler des bandes ondulées et enrichies d'accessoires curieux, sur la panse de trois des grands flacons d'or qui composent le remarquable trésor de vases barbares trouvés en 1799, au bourg du Grand-Saint-Miklos (Nagy-Szent-Miklos), dans le comté de Torontal, au nord du Banat de Temesvar. Nous nous réservons de donner, en sa place, une attention plus soutenue à cette riche vaisselle que nous croyons de beaucoup postérieure aux objets de Pétrossa [2]. En fait de pièces qui, tout en portant des dessins analogues, soient probablement contemporaines de notre plateau, nous signalerons encore un tube en or (fig. 82 *h*) du Cabinet des Antiques de Vienne, qui est sans doute une grande bélière détachée d'un bijou; il porte, entre trois rangées de petites perles, deux bandes parallèles couvertes de méandres tortueux [3]; en cela, il ressemble beaucoup à certaines attaches tubulaires que nous avons vues sur des médaillons déjà cités. Si ces petites pièces d'orfèvrerie courante nous représentent l'industrie romaine utilisant les méandres comme ornement, nous pouvons également constater, dans les pommeaux d'épée germaniques, dont nous avons aussi parlé précédemment, que les peuples barbares du Nord ne faisaient pas moins usage de ce motif de décoration. Rien ne le prouvera mieux que de jeter en même temps les yeux

[1] Nous devons le dessin de ce pendant d'oreille, ainsi que ceux de plusieurs pièces provenant de l'Asie ancienne, à l'obligeance de M. G. Perrot, l'éminent auteur de l'*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, et à celle de ses éditeurs, MM. Hachette et Cie. Cette petite pièce, haute de moins de 0m,04, est arrondie en croissant et décorée de filets d'or qui forment une série de dix-neuf S étagées et placées alternativement dans l'un et l'autre sens; elle a été retirée d'un tombeau cypriote par M. Cesnola. Voy. G. Perrot, *op. cit.*, vol. III. *Phénicie Cypre*, p. 823, fig. 576, c.

[2] J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente des K. K. Münz- und Antiken-Cabinetes. Wien*, 1850, pp. 8, 18 no 2, 20 nos 3, 8-11, 21 nos 13-15, 22 nos 18-19, 23 nos 21, 22, 28, 24 nos 31-32, 35 nos 199, 200 et 31 no 231. Taf. G. II-VIII, X et XIV. — Joseph Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos sogenannter «Schatz des Attila». Beitrag zur Kunstgeschichte der Völkerwanderungsepoche. Budapest*, 1886. Ce trésor se compose de vingt-trois pièces, dont sept aiguières (celles que nous avons mentionnées portent chez Arneth, *op. cit.*, les nos 233, 11 et 16), sept tasses ou coupes, trois gondoles ou salières, une cassolette, deux gobelets, deux verres à pied et une corne ou trompette.

[3] J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, p. 80, no 106; pl. S VIII G; 0m,02 de longueur.

sur les deux boutons qui couronnent, l'un une arme en bronze retirée de la rivière dite *Moor* dans le Mecklembourg (fig. 83 *n*)[1]; l'autre, une arme toute pareille trouvée à Covor au centre de la Transylvanie (fig. 83 *o*)[2]. En les voyant ensemble, le doute n'est plus possible; c'est dans le même atelier que ces pièces ont été coulées; c'est à la même époque qu'elles ont été décorées d'une façon identique; c'est la même race d'hommes qui, des bords de la Baltique, a transporté ces armes jusque sur les versants des Carpathes, ou qui les a déplacées dans le sens inverse. Ne serait-ce pas la même race aussi qui se sera plu à orner sa vaisselle plate de dessins pareils à ceux qu'elle incrustait sur ses armes et ses boucliers?

Cette question s'impose à nous chaque fois que nous nous trouvons en face d'analogies aussi frappantes.

Du moment que nous avons entrepris d'étudier, avec une attention peut-être même trop méticuleuse, l'origine, le caractère et l'emploi du motif ornemental désigné par nous sous le nom de *méandres resserrés,* nous n'accomplirions notre tâche qu'à moitié, si nous ne donnions pas en même temps quelques détails sur le motif analogue et congénère des S ou des *doubles spirales* accolées. Cette combinaison se trouve même beaucoup plus fréquente que la première; elle est de tous les temps; elle se prodigue dans un grand nombre de pays et sur des objets de toute sorte. Nous l'avons déjà rencontrée chez les Sémites de Chypre et chez les Hellènes de l'Argolide. Il est intéressant, pensons-nous, de la suivre rapidement à travers les âges, d'abord chez les Scythes du Borysthène et du Tanaïs, et chez les Suèves et les Gothons de la Baltique, c'est-à-dire depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à la Chersonèse Cimbrique; puis, de la voir en grand honneur dans les Gaules et chez tous les peuples de race celtique, et de la retrouver encore dans l'Italie payenne, dans l'entier domaine des Romains et jusque dans l'empire orthodoxe de Byzance. Pour réaliser en toute hâte un si grand voyage d'exploration, nous nous contenterons de glaner partout quelques exemples, entre mille. Leur coordination géographique et synchronique pourra

[1] Voy. p. 193, note 1, où nous avons déjà parlé des pommeaux de poignard trouvés dans le Mecklembourg et ornés de lignes sinueuses. Établissons seulement un nouveau point de comparaison entre les pièces germaniques ornées de ce motif, et la décoration d'un beau bracelet en or qui se trouve dans le Musée royal irlandais de Dublin; nous le décrirons et le reproduirons dans le chapitre suivant.

[2] Gooss, *Archiv für Siebenbürgische Landeskunde,* XIII, pl. II, nº 1. Cette épée en bronze, longue de 0m,655, a été trouvée dans l'arrondissement de Brasov (Cronstadt), à Covor; elle est aujourd'hui dans le Musée Bruckenthal à Sibii (Hermannstadt). Les motifs d'ornementation et le travail d'incrustation et de niellure que l'on distingue sur son pommeau, sont les mêmes que dans les pays du Nord et de l'Occident, les mêmes qu'à Hallstadt et qu'en Suisse. M. J. Hampel (*Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn*) reproduit un grand nombre de pommeaux d'épée trouvés en Hongrie, sur les rondelles desquels on voit ces mêmes lignes sinueuses; pl. XXIII, XXIV et XXV.

être de quelque utilité à l'histoire des idées et des pratiques artistiques chez les peuples anciens.

Parmi les riches armures retirées des dépôts tumulaires disséminés sur les steppes du Dnieper, dans l'antique pays de Gerrhe, on compte un fourreau de poignard, tout en or[1] ; l'orfèvre a décoré son extrémité supérieure de filets qui, entre des torsades et des cordons perlés, simulent une première rangée de dents de loup; une deuxième est composée d'S posées alternativement dans les deux sens, et enfin une troisième bande plus large contient des feuilles piriformes terminées par trois perles menues. Une partie de ces filets cloisonnaient des turquoises taillées selon les figures du dessin (fig. 83 *j*). Ce fut une véritable surprise lorsque, en octobre 1882, un paysan de la basse Lusace, montra le trésor de pièces massives en or qu'il avait découvert en labourant un champ près de Vettersfelde dans la province de Brandebourg. Formes et matière des objets, motifs et style des ornements, tout dans cette trouvaille était identique aux armes et aux bijoux de la Scythie méridionale[2]. Au nombre des seize pièces ou fragments déterrés à Vettersfelde, se trouvait un fourreau de poignard tout en or, dont l'embouchure était garnie de filets perlés, de filets tordus et de filets droits, ceux-ci formant des spirales accolées en longueur, et des feuilles piriformes terminées par une perle menue (fig. 83 *k*). M. Furtwængler qui a soigneusement décrit dans une savante monographie cette étonnante trouvaille, suppose que le transport de ces richesses s'est effectué, vers l'époque des premières guerres persiques, par le

[1] *Recueil d'antiquités de la Scythie, publiées par la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg*, pl. XXVI, 16. Ce fourreau en or, dont la longueur est de 0^{m},285, a été retiré du tumulus dit Tombe pointue de Tomarovka, dans les plaines à gauche du Dnieper.

[2] A. Furtwængler, *Der Goldfund von Vettersfelde. Berlin*, 1883 ; avec trois planches représentant les objets de la trouvaille; ce sont : 1° un poisson massif, sorte de baleine, recouverte d'écailles, et des images de quatre quadrupèdes se pourchassant, et d'un triton suivi de six autres poissons; deux têtes de bélier et un grand martinet forment la queue du cétacé; poids 608^{gr},5 ; longueur 0^{m},41 ; — 2° une plaque composée de quatre rondelles, couvertes chacune de quatre animaux différents : 1° quatre léopards; 2° deux béliers, un chien, un bouc; 3° un lion, un taureau, un sanglier, un léopard; 4° un cerf, un lion, un chien, un lièvre; au centre une quatrième rondelle, beaucoup plus petite, avec un bouton en relief, creux à l'intérieur; les grandes rondelles en avaient aussi dans leur centre; poids 282^{gr},5 ; longueur dans les deux sens, 0^{m},17; — 3° étui ayant la forme d'un carquois scythique; comme ornement, il a à son embouchure deux grands yeux et latéralement une rosace et un lion; sur la portion plus resserrée, deux rangées superposées d'animaux; en haut, un sanglier, un léopard, un poisson; en bas un cerf, un lion et un poisson; poids 137^{gr},2; longueur 0^{m},19; hauteur 0^{m},13; — 4° une pendeloque en losange, 0^{m},077 en hauteur; — 5° un pendant d'oreille fleuronné; même hauteur; — 6° un bracelet tout uni, sans fermeture, pesant 48^{gr},9; 0^{m},07 en diamètre; — 7° une chaîne en double tresse, poids 212 gr.; 0^{m},71 de longueur; — 8° le fourreau de poignard dont nous avons parlé; poids 178 gr.; 0^{m},199 en longueur; — 9° la lame de ce poignard en fer rongé par la rouille; — 10° un anneau massif en or, plus épais dans la portion opposée à la fermeture, pesant 608^{gr},5; diamètre 0^{m},21; — 11° placage en feuille d'or du pommeau d'un poignard en fer; — 12° pièce de serpentine de 0^{m},04 dans une monture d'or en forme de pyramide; — 13° pierre à aiguiser de 0^{m},16, également montée en or; — 14° un cylindre en feuille d'or, 0^{m},018 × 0^{m},013, mais écrasé, ainsi que deux fragments insignifiants d'or et de bronze.

déplacement en masse de quelque tribu de Scythes, partie des voisinages du Pont-Euxin, pour se perdre à l'intérieur des basses terres de l'Occident, dans les marécages boisés de la Sprée, de la Neisse et d'autres affluents de l'Oder. L'hypothèse n'est pas improbable ; mais, à notre avis, les arguments évoqués par l'auteur ne sont pas tout à fait suffisants pour fermer la voie à deux autres suppositions, tout aussi plausibles ; l'une attribuerait l'abandon de ces épaves scythiques, au milieu d'un pays si éloigné, à des marchands de l'Orient entravés dans leur dangereuse pérégrination, pendant qu'ils s'acheminaient vers les estuaires de la Baltique, afin d'y troquer leur précieuse pacotille d'or contre l'ambre, cette matière si rare et si hautement estimée dans l'antiquité. Selon la seconde hypothèse, on présumerait que ces riches bijoux ayant constitué un dépôt funéraire des Scythes d'autrefois, ont été colportés hors de leurs frontières habituelles, par l'une de ces bandes guerrières de Germains qui, dans la période de l'invasion des Barbares, sillonnaient en tous sens, chargées de leur butin, les routes indécises de l'Europe centrale.

Sont-ce les Scythes du Borysthène, trafiquant en ambre et en sel par la voie de terre, ou bien sont-ce les navigateurs phéniciens, qui ont transmis aux populations germaniques et scandinaves l'usage du bronze et de l'or, et, avec ces métaux, l'art de les décorer d'ornements linéaires gravés ou incrustés ? S'il était possible de répondre avec sûreté à cette question, on saurait du même coup à quelle école ces peuples septentrionaux avaient appris à enrouler si gracieusement les doubles spirales et à les accoler dans les dispositions les plus variées sur leurs vases, sur leurs boucliers, sur leurs hachettes, sur leurs masses d'armes, sur leurs pommeaux d'épée (fig. 83 *m*) et sur leurs bijoux de toute espèce, colliers, bracelets, anneaux, rondelles et fibules [1].

Les doutes que nous élevons au sujet de l'origine de cet ornement chez les Germains, nous reviennent, tout aussi peu solubles, en présence de sa diffusion encore plus accentuée dans les régions habitées par les Celtes. Cette race a-t-elle, dès sa première migration en Europe, apporté de l'Orient ce signe comme un

[1] En parlant précédemment des armes, des vases et des bijoux que les anciens peuples germaniques et scandinaves décoraient de chevrons et d'ondulations, nous avons mentionné en même temps bon nombre de ceux qui avaient pour ornement des S répétées ; nous n'ajouterons pas plus de deux exemples à ceux qui sont déjà fournis ; l'un mérite cette distinction parce qu'il se présente sur une arme assez rare, c'est-à-dire sur une masse d'armes à trois rangées de clous saillants, $0^{m},082$ de hauteur ; venue probablement d'Italie, elle est dans le Musée de Wiesbaden (Lindenschmidt, *Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. VIII, T. II, nº 2). L'autre exemple est également curieux, car c'est un petit bijou, où des grenats fins sont cloisonnés dans de l'or, pour former une lettre S, toute semblable à celles qui sont suspendues aux couronnes visigothes du trésor de Guarrazar (fig. 15 et 16, p. 54). Cette petite pièce, d'un peu plus de deux centimètres, trouvée à Oberstotzingen, est conservée au Musée d'Augsbourg (*op. cit.*, B. IV, T. X, nº 13).

symbole religieux? Quelques antiquaires français, M. Ed. Flouest en tête[1], ont exprimé cet avis et l'ont soutenu très ingénieusement. Le nombre considérable de monuments sur lesquels s'étaye cette théorie, celui encore plus étonnant des bijoux qui la corroborent par leur caractère de talismans et d'amulettes, semblent donner raison aux promoteurs d'une pareille idée. Dans quel but, en effet, si ce n'est dans une intention religieuse, l'image de Vénus ou de Lucine, se tenant les seins à peu près comme l'Istar babylonienne, se trouverait-elle placée dans une terre cuite blanche du Musée de Douai, sous un édicule couronné d'un demi-cercle d'S accotées (fig. 85 *v*)[2]? A quel titre, si ce n'est pas comme l'un des attributs de la divinité, la statuette en bronze du *Dis Pater* gaulois, trouvée en 1774 dans l'oppidum du Châtelet, près de Saint-Dizier, et gardée au Musée du Louvre, porterait-elle, en plus de son foudre et de sa roue, un anneau de laiton suspendu à son épaule, sur lequel sont enfilées neuf tiges à doubles volutes contrariées (fig. 85 *u*)? Pourquoi enfin trouve-t-on, dans les Gaules, tant de monuments de toute sorte, statues, bas-reliefs, vases, armes, ustensiles, monnaies et bijoux, sur lesquels figurent des S isolées ou disposées par séries[3]? Il est

[1] Ed. Flouest. *Études d'Archéologie et de Mythologie gauloises. Deux stèles de Laraire; mémoire extrait de la Revue archéologique (1884 et 85) suivi d'un appendice inédit et d'une note sur le Signe symbolique en S, avec 19 planches. Paris,* 1885.

[2] *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1884,* pp. 144-146. Communication de M. Cagnat. M. Flouest (*op. cit.* p. 68) rapproche cette figurine de plusieurs terres cuites du Musée de Moulins, où « le signe S figure dans toute son intégrité typique décorant le volumineux diadème des *Déesses de la Maternité* ». Il va sans dire que, dans ce même travail, on trouve l'énumération des principaux monuments gaulois qui reproduisent ce signe, entre autres, une médaille-amulette provenant des fouilles de Caranda, un grand nombre de monnaies et des bijoux en bronze; nous représenterons, dans le chapitre suivant, un bracelet trouvé à Mareuil-le-Port, qui fait partie de l'intéressante collection que M. le baron Joseph de Baye a réunie dans son château du département de la Marne.

[3] A. de Longpérier, *Notice des bronzes antiques exposés dans les Galeries du Musée national du Louvre;* p. 4, nº 14: « Jupiter entièrement nu, debout, barbu, chaussé de bottines. Il tient un foudre dans la main droite élevée, et repose la gauche sur une roue à six rayes. Un anneau hémi-circulaire est fixé au dos de la figurine, et correspond à un anneau semblable qui réunit les deux talons. Un cercle de laiton, passé dans le bras gauche et l'anneau dorsal, supporte neuf petits pendants en forme d'S. Cette curieuse figurine qui a fait partie de la collection de Grivaud de la Vincelle, a été trouvée au Châtelet, près de Saint-Dizier, dans les fouilles faites par Grignon en 1774 (*Bulletin des fouilles du Châtelet,* 1774). — Grivaud de la Vincelle, *Arts et métiers des anciens, représentés par les monuments,* 1819, pl. 113, nᵒˢ 1 et 2. — V. Passeri, *Picturæ Etruscorum,* t. III, pl. 286 ». — La théorie proposée par M. Ed. Flouest pour l'explication du signe symbolique en S aboutit aux conclusions suivantes: « Le signe en S, ai-je dit, paraît avoir correspondu, dans l'antiquité, à l'idée de fécondité et de vitalité. Or, si on examine sa conformation élémentaire, on reconnaît sans effort dans la volute ou crossette qui le constitue, la fidèle image de la petite vrille, ou, comme disent les botanistes, de la *gemmule* ou germe turgescent, qui est la manifestation première de la vie expansive de la graine, lorsque, chauffée et animée par l'action combinée de la chaleur solaire et de l'humidité du sol, elle brise son enveloppe, disjoint ses cotylédons et laisse échapper le premier élément de la tige qui sera un jour plante ou arbre, selon l'espèce ». Peut-on croire, quoi qu'en dise l'auteur, que des observations aussi minutieuses et des raisonnements aussi subtils aient donné naissance à un signe qui peut être un idéogramme se rapportant à quelque fait inconnu, mais aussi simple que celui du signe de la croix chez les Chrétiens, du croissant chez les Mahométans, du *hom* chez les Mazdéens ou du *lingam* chez les Hindous? — Voy. aussi: Ang. Angelucci, *Gli ornamenti spiraliformi in Italia e specialmente nell' Apulia. Turin,* 1876.

difficile de croire que sur tant d'objets spéciaux et qu'en tant de circonstances différentes, ces figures ne soient que des caprices d'artiste. Et pourtant ce ne peut être autre chose dans plus d'un bijou appartenant à d'autres contrées que les Gaules et la Germanie. Admettons à la rigueur que ce soit dans une intention allégorique, dont le sens reste impénétrable pour nous, que l'on a fait alterner des faces glabres de têtes décollées, avec des spirales mystiques, sur le cadre d'un médaillon du jeune empereur Gratien (fig. 82 *c*), qui, en l'an 377, avait décimé les Allamans Lentiens, à la bataille d'Argentaria, en face de Colmar[1]; il se peut même que ce mystère insoluble ait déterminé plus tard les Germains et les Scandinaves à reproduire souvent, sur leurs bractéates, des têtes coupées et plus souvent encore des séries interminables d'S (fig. 82 *f*, *e*). Ceci est admissible jusqu'à un certain point pour les médailles commémoratives, fussent-elles romaines ou barbares, pourvu qu'elles aient été en connexion avec un fait se rapportant aux payens; mais les mêmes considérations ne peuvent pas avoir de valeur partout, ni nous maintenir toujours dans le cercle d'un symbolisme aussi nuageux. Qu'au IV[e] siècle, quelque cinquante-cinq ans seulement après la proclamation officielle du christianisme, Gratien fasse entourer son effigie victorieuse des têtes abattues de ses ennemis payens et des spirales vénérées par eux, on le comprendrait assez facilement, surtout s'il était tout à fait démontré que ce fut à Byzance et non pas chez les Barbares eux-mêmes, que cet ornement accessoire a été ajouté à la médaille impériale. Mais comment admettre qu'une intention mystique, et non point une simple fantaisie d'artiste maladroit, ait poussé un chrétien du VII[e] siècle, fût-ce même dans l'ancienne province celtique de Galatie, à décorer du même signe à double spire, les bustes des apôtres et à mettre celui du Christ entre deux *triskélés*, sur un grand médaillon d'or trouvé dernièrement à Koniah, l'antique Iconium d'Asie-Mineure (fig. 85 *x*)? Le centre de la plaque ronde est occupé de part et d'autre, par de nombreuses scènes du

[1] Ammien Marcellin (*Rerum Gestar.*, l. XXXI, 10) raconte en détail l'expédition des Allamans Lentiens, limitrophes de la Rhétie, qui franchirent les frontières romaines et furent sévèrement punis de cette infraction aux traités, par le jeune empereur Gratien; celui-ci les attaqua, les défit près d'Argentaria, sur le Rhin, et en fit un terrible carnage: « Proinde horrifico adversum fragore terrente, primum apud Argentariam signo per cornicines dato, concurri est cœptum: sagittarum verutorumque missilium pulsibus crebriores hinc inde sternebantur. Sed in ipso prœliorum ardore infinita hostium multitudine milites visa, vitantesque aperta discrimina, per calles consitas arboribus, et angustas, ut quisque potuit, dispersi, paullo postea stetere fidentius: et splendore consimili, proculque nitore fulgentes armorum, imperatorii adventus injecere barbaris metum. Qui repente versi in terga, resistentesque interdum, ne quid ultimæ rationis omitterent: ita sunt cæsi, ut ex prædicto numero (quadraginta, vel septuaginta armatorum millibus) non plus quam quinque millia, ut æstimabatur, evaderent densitate nemorum tecta, inter complures alios audaces et fortes rege quoque Priario interfecto, exitialium concitore pugnarum ».

Nouveau Testament, rangées sur trois registres superposés et portant chacune des légendes appropriées, en caractères grecs; sur le pourtour, il y a deux rangées de perles d'inégale grosseur[1]. M. Ed. Flouest, plein de son entraînante théorie, pousse au delà même des limites naturelles, la puissance de l'idéogramme payen; il n'hésite pas à reconnaître jusque dans la décoration de ce pieux *engolpion* chrétien, fabriqué à une époque où les dernières traces des Gaulois avaient disparu en Orient, une concession faite aux vieilles croyances celtiques. C'est sans doute traquer le fauve jusque dans un gîte d'où on l'avait délogé depuis bien longtemps.

Nous pensons qu'il ne faut pas aller si loin pour expliquer ce signe, cette forme. La double spirale a existé de tout temps en Asie, comme simple motif d'ornementation; on ne saurait réellement pas attribuer un sens symbolique aux innombrables S semées avec profusion sur maints petits bijoux futiles que l'on trouve dans les pays de l'Orient, sur les côtes de l'Archipel, de la Propontide, du Pont-Euxin et du Palus Méotide[2]. Nous ne voulons pas nous laisser déborder par le grand nombre des exemples; nous nous bornerons à en choisir un seul, et nous le prendrons précisément parmi les objets anciens trouvés dans les Gaules. Ailleurs nous parlerons et de la plaque de bronze en forme de croissant trouvée à Étrechy dans le département de la Marne, et du beau casque doré d'Amfreville[3],

[1] *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1883, pp. 125-129. Communication de M. Schlumberger au nom de M. Sarlin-Dorigny. Il s'agit de deux plaques d'or estampées, que l'on a apportées de Koniah, l'ancienne Iconium de Lykaonie, au Musée impérial ottoman de Tchialy-Kiosk à Constantinople. Ce sont des rondelles identiques de huit centimètres de diamètre, formées chacune de deux plaques soudées par un double rang de grènetis; du côté où l'exergue est occupé par les bustes du Christ et de onze apôtres, avec des S et des *triskélés* pour les séparer, on voit sur trois registres: *La guérison des aveugles et des lépreux; l'hémorroïsse, la guérison des paralytiques et les démoniaques; la résurrection de Lazare et la Samaritaine.* Sur l'autre face qui est bordée par une grecque, les trois registres contiennent: *L'annonciation et la salutation; la crèche et la fuite en Égypte;* enfin *l'adoration des Mages.* En terminant la description de ces sujets et la lecture des légendes, M. Schlumberger ajoute: « Il est difficile de se prononcer sur la date des plaques d'or de Koniah et sur l'usage auquel elles étaient destinées. La seule chose qui pourrait servir à dater ces monuments par les monnaies, c'est le trône de la Vierge dans la scène de l'annonciation et dans celle de l'adoration des rois, où, sur aucune des monnaies publiées par Sabatier, on ne trouve de trône à montants droits dépassant la barre transversale du dossier. La numismatique byzantine ne peut non plus nous fournir aucun renseignement sur l'âge des caractères alphabétiques. On ne trouve que sur les bulles de plomb du VIIe et du VIIIe siècle des omégas dont la forme soit, sur le même monument, tantôt Ω et tantôt ω, et des alphas dont la tige transversale soit perpendiculaire à l'un des montants ». Quant à l'usage qu'on pouvait faire de ces médaillons, il nous semble que la bélière dont ils sont munis, les désigne comme des *engolpia*, portés par les évêques orientaux en signe de distinction. En cela ils correspondent aux médaillons des empereurs romains et aux bractéates des Barbares.

[2] Voy. *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, t. I, pl. XIV; J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*; pl. G. S. XII, et bien d'autres objets dans presque tous les musées et les collections d'antiquités.

[3] Voy. dans la 4e livraison de *La Champagne souterraine* de M. E. Morel, la description du *Cimetière gaulois du Mont-Blanc à Étrechy, canton de Vertus (Marne)*, par M. Paul du Chatellier; — De Linas, *Armures des hommes du Nord. Les casques de Falaise et d'Amfreville-sous-les-Monts, en Normandie.* — Cf. Lindenschmidt, *Alterthümer uns. heidn. Vorzeit*, B. III, H. I, T. III; ainsi que l'annexe sous le titre: *Ueber Ursprung und*

tous les deux ornés de *spirales* et de *triquètres,* diversement disposés. Ici nous insisterons davantage sur une rondelle ou bossette en or, incrustée de turquoises, au sujet de laquelle on a beaucoup discuté, les uns voulant en faire un bijou gaulois antérieur à César, les autres une pièce d'orfèvrerie mérovingienne[1]. Découverte en 1882 à Auvers, en Seine-et-Oise, elle se trouve aujourd'hui au Cabinet des Médailles de Paris. Sa surface, d'un diamètre de $0^{m},10$, est ornée d'un bouton central proéminent d'où s'est échappée la pierre qui en remplissait le châton; tout autour se placent, disposées en rond, huit S accotées, formées par des filets cordés; quatre groupes de trois larmes ou amandes en turquoises, aujourd'hui décolorées et oblitérées, s'étalent en panache pour combler les vides (fig. 85 *t*). L'aspect de ce bijou circulaire qui a dû servir d'ornement à un casque, à un bouclier, ou à une cuirasse, n'offre aucune analogie avec les pièces métalliques que l'on rencontre ordinairement dans les tombes ou les trésors gaulois. Les quelques monuments du même style que l'on a trouvés en France et en Allemagne, nous paraissent être, comme la bossette elle-même, de provenance étrangère. Ils ressemblent beaucoup plus aux grands bijoux en or et en turquoises, dont on a fait, pour le Musée impérial de Saint-Petersbourg, une si ample moisson dans les tumulus de la Sibérie méridionale. Sur ces pièces-là, il arrive fréquemment de voir, comme sur la rondelle d'Auvers, des plaques de turquoises taillées de façon à former avec les fils d'or qui les sertissent, la figure qui nous occupe; c'est ainsi, par exemple, que sont décorées les parties charnues des grands quadrupèdes qui composent souvent ces bijoux massifs et compliqués[2].

Herkunft einer Anzahl Denkmale des sogenannten æltern Eisenalters, insbesondere der Geräthe aus Gold, Erz, Eisen, welche zugleich mit etruskischen Erzgefässen in den Grabhügeln des Rheingebietes gefunden werden, pp. 1-47; aux pp. 24 et 25 l'auteur étudie les ornements en forme de double spirale et leurs diverses combinaisons. Il combat également la théorie du *style aryen* ou *indo-germanique,* émise par M. Conze (*Zur Geschichte der Anfænge griechischer Kunst*).

[1] Germain Bapst, *La Bossette d'Auvers et le Casque d'Amfreville,* dans la *Revue archéologique* de Paris, 1884, pp. 314 et sq. pl. XII. — Robert de Lasteyrie, *Phalère en or trouvée à Auvers*, dans la *Gazette archéologique* de Paris, 1883, pp. 349 et sq., pl. 53. — Une discussion à laquelle ont pris part les deux auteurs des mémoires cités, ainsi que MM. Alexandre Bertrand et Ed. Flouest, a été engagée au sujet de ce bijou, dans la séance du 25 avril 1883 de la Société nationale des Antiquaires de France. (Voy. le *Bulletin de la Société*, pp. 164-170). Il avait été présenté à la Société dans la séance du 28 février (*op. cit.*, p. 113) par M. Boislisle et y avait attiré l'attention de MM. Héron de Villefosse, R. de Lasteyrie et Mowat.

[2] Nous avons déjà signalé dans notre note 3 à la p. 194, en décrivant le bouquetin qui se trouve dans l'umbo du plat d'argent persan, fig. 82 *a,* l'habitude que les bijoutiers anciens des pays orientaux et de la Scythie avaient de marquer les hanches des quadrupèdes par des ornements en forme d'S, dans lesquels ils incrustaient des turquoises. Nous avons pu constater ce détail sur un grand nombre de plaques en or massif que les tumulus de la Sibérie méridionale ont fourni au Musée de l'Ermitage; on en verra une preuve dans le bouquetin que le grand aigle de la Phalère sibérienne (fig. 12, p. 51) tient sous ses serres. Sans multiplier davantage les exemples en nommant des objets précieux qui sont encore inédits, nous ne citerons plus qu'une grande plaque en or massif, formée par une sorte de tigre qui, en grimpant sur la croupe d'un cheval, lui a fait courber la tête et lui a tordu entièrement le corps. Le félin aussi bien que le solipède ont les hanches décorées d'S d'où ressortent en saillie un

Le style décoratif de la bossette d'Auvers, les pierres exotiques qui la parent, le travail d'orfèvrerie qu'on y observe, sont pour nous autant d'indices déterminants; ce bijou est assurément de provenance orientale; il est parvenu dans les Gaules par voie d'importation, ainsi que les quelques armures et les joyaux, très rares du reste en Occident, qui s'en rapprochent.



Fig. 86. — Rampe sculptée du Palais de Persépolis. D'après Coste et Flandin. *Voy. en Perse.*

Mais, pour mettre fin à cette trop longue digression, nous pouvons dire aussi que la rondelle du Cabinet des Médailles présente dans son aspect d'ensemble, une ressemblance assez sensible avec le motif qui enveloppe la rosace centrale du grand disque de Pétrossa; seulement dans celui-ci la ligne décorative est simple, unie, continue et uniformément monotone, tandis que dans le bijou de France, œuvre plus perfectionnée de l'art oriental, elle est brisée, interrompue, en quelque sorte saccadée, et agrémentée de riches et de gracieux accessoires. Il est probable que l'ornement du disque aurait eu tous ces avantages s'il était sorti des mains de maîtres exercés à la même école. Mais le plateau de Pétrossa semble n'être qu'une œuvre ébauchée par des apprentis étrangers et retardataires; ceux qui l'ont fabriqué avaient acquis de ci de là quelques notions disparates de leur art; ils maniaient lourdement le marteau; ils ciselaient l'or sans grâce, sans finesse, sans précision; ils étaient à demi barbares.



Fig. 87. — Chapiteau tronqué de Persépolis. D'après Coste et Flandin. *Voy. en Perse.*

Achevons toutefois l'analyse de leur travail; il ne nous reste plus qu'à examiner un dernier point. C'est la rosace du milieu qui n'a en elle rien de nouveau, rien d'original; c'est, comme M. de Linas l'a déjà remarqué, l'*aster* persépolitain,

cabochon et deux triangles de turquoises. M. de Linas (*Origines de l'Orfèvrerie,* t. II, p. 246) a reproduit cette plaque en petit, d'après un croquis que nous lui avons communiqué. C'est un bijou d'un caractère étrange, mais qui ne manque pas de nombreux analogues dans la collection sibérienne du Musée impérial de l'Ermitage.

la rosace qui domine dans les sculptures décoratives des antiques cités de l'Asie centrale, celle que l'on trouve si souvent reproduite, en couleurs sur les ornements émaillés des anciens palais de l'Assyrie, et en ciselure sur les vases de métal, sur les armures et sur les bijoux de ces mêmes contrées. On la voit mille et mille fois répétée dans les sculptures des ruines de Ninive (fig. 88 *a, b*)[1]. A Persépolis, des rosaces toutes pareilles encadrent toutes les frises, bordent toutes les rampes, décorent bien des statues colossales; tantôt elles sont disposées, à elles seules, en longues files; tantôt, entières ou fragmentées, elles servent de couronnement aux tiges ascendantes de l'arbre sacré; tantôt enfin elles consti-

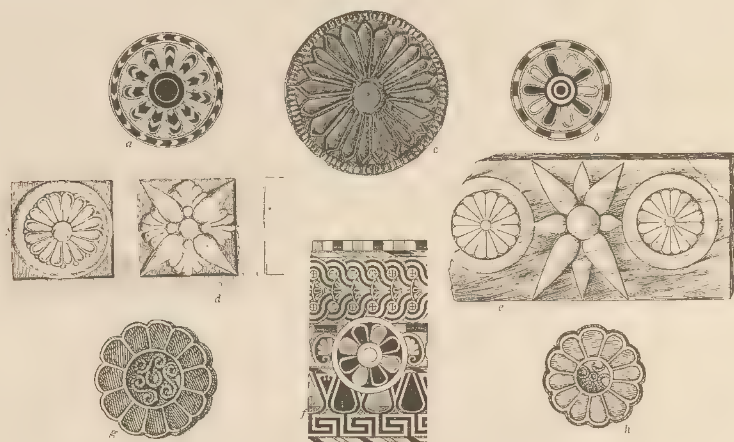


Fig. 88. — Rosaces antiques en Or, Argent, Émail et Terre cuite, de Nimroud, Sidon, Byblos, Mycènes, Olympie, Charnay et Nordendorf.
Musées de Londres, Paris, Berlin, Athènes, Munich et Dijon.

tuent la parure de bijoux tels que diadèmes, colliers, bracelets, pendeloques, etc. (fig. 86 et 87)[2]. Cependant la Chaldée, l'Assyrie et la Perse n'ont pas été seules à utiliser ce motif dans leur architecture. Les Phéniciens le leur ont emprunté, tel que nous le voyons, entre autres, sur une dalle d'albâtre apportée de Byblos au Musée du Louvre (fig. 88 *d*)[3], et les Grecs n'en ont pas moins fait usage,

[1] A. Layard, *The Monuments of Niniveh. London*, 1849, pl. 44, 48, 56, 87, etc. Voy. également Victor Place, *Ninive et l'Assyrie. Paris*, 1867-1870, pl. 15, 16, etc.

[2] P. Coste et E. Flandin, *Voyage en Perse, exécuté en 1840 et 1841. Paris*, 1843-54, vol. II; (fig. 86): pl. 101. Rampe du palais de Persépolis ornée de rosaces et de plantes graduellement ascendantes et terminées par des rosaces; (fig. 87): pl. 76 et 79. Taureau fragmenté ayant formé le chapiteau d'une colonne du même palais; son collier est garni de rosaces; du médaillon qui y est suspendu sort une fleur de lotus asiatique, *nymphæa nelumbo*.

[3] G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, *Phénicie Cypre*, p. 132, fig. 77 et 79:

témoin le fleuron qui émaille de ses pétales constellés le charmant assemblage de motifs en terre cuite polychrome, décorant la corniche et la doucine du Trésor des Géléens à Olympie (fig. 88 *f*)[1].

Des édifices, la rosace a passé dans toute l'industrie des peuples anciens. Nous la trouvons chez les Grecs de Mycènes, dans une plaque d'or estampé (fig. 88 *c*), exhumée de la même tombe que la rondelle aux ondulations resserrées; ainsi, par une coïncidence fortuite, nous avons vu sortir de ce dépôt archaïque deux pièces d'or distinctes représentant chacune l'un des motifs qui constituent ensemble la rosace du plateau de Pétrossa. Cependant l'*aster* semble avoir tenu chez les antiques Argiens la place d'honneur, puisqu'ils en ont orné le front d'une superbe tête de vache en argent, avec des cornes d'or (fig. 89)[2], le chef-d'œuvre de l'orfèvrerie de Mycènes. En Phénicie, ce sont les bijoux, c'est la verroterie qui répètent sans cesse ce motif; c'est aussi le sarcophage du roi Echmounazar de Sidon, décrit par M. Renan[3], qui nous révèle la même rosace gravée sur l'une des plaques en ivoire d'un petit coffret à parfums (fig. 88 *e*). Mais c'est surtout en Assyrie et dans les pays iranéens que nous trouvons sur des objets mobiliers en argile émaillée, en os et en métal, les modèles les plus authentiques du fleuron central de notre disque d'or. Les coupes et les plats qui nous les présentent sont



Fig. 89. — Tête de Vache, en Or et Argent, trouvée à Mycènes. D'après M. Schliemann, *Mycènes*.

« Ainsi étaient ornées deux dalles d'albâtre, aujourd'hui au Louvre, qui faisaient probablement partie du grand temple de Byblos. La rosace qui figure au-dessous de l'ornement à gradins est aussi un des motifs que préféraient les ornemanistes ninivites ».

[1] Seemann, *Kunsthistorische Bilderbogen*. Pausanias (*Descriptio Græciæ*, l. vi, 19), cite parmi les douze trésors situés au pied du mont Cronios, à Olympie, celui qui était le dernier, touchant au stade, et où l'on conservait les offrandes des habitants de Géla : « Τελευταῖος δὲ τῶν θησαυρῶν πρὸς αὐτῷ μέν ἐστιν ἤδη τῷ σταδιῳ· Γελώων δὲ ἀνάθημα τόν τε θησαυρὸν καὶ τὰ ἀγάλματα εἶναι τὰ ἐν αὐτῳ, λέγει τὸ ἐπίγραμμα. Οὐ μέντοι ἀνακείμενα γε ἔτι ἀγάλματά ἐστι ». Cf. Lübke, *Geschichte der Architectur*. *Leipzig*, 1884.

[2] Voy. pour la rondelle la note 2 à la p. 202. Quant à la belle tête de vache, voici ce qu'en dit M. Schliemann lui-même dans sa description du quatrième tombeau exploré par lui le 6 décembre 1876, dans l'Acropole de Mycènes. *Mycènes*, pp. 295-298 : « Près du vase de cuivre qui contenait des boutons d'or, j'ai trouvé une tête de vache en argent avec de longues cornes d'or. Elle porte sur le front un ornement magnifique : c'est un soleil d'or de 2 pouces 1/5 (0m,055) de diamètre; sur le milieu de la tête, il y a un trou rond qui peut avoir servi à mettre des fleurs ». Le mufle, les oreilles et les yeux ont été plaqués d'or. Du mufle au bout des cornes, cette pièce dépasse 0m,45.

[3] Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 499-501. M. Perrot, dans le IIIe vol. de son *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, pp. 846 et 847, décrit les débris de ce coffret et en donne les dessins. Nous lui avons emprunté celui de la plaque qui porte un ornement formé de deux rosaces à seize pétales (fig. 613). Hauteur 0m,04. Tous les débris de cette antique cassette d'ivoire appartiennent à M. le comte Melchior de Vogüé.

encore assez nombreux, malgré leur grand âge. Parmi ceux qui ont été publiés dans le bel ouvrage de M. Layard sur les ruines de Nimroud [1], nous choisirons un petit bassin de bronze, à poignée mobile, de 0^{m},28 de diamètre (fig. 90). La rosace centrale s'élève un peu en bosse, isolée dans la cuve; mais à quelque distance autour d'elle trois zones concentriques montrent des séries d'animaux en relief; ce sont, dans celle qui touche aux bords, de magnifiques taureaux



Fig. 90. — Coupe en Bronze, trouvée à Nimroud. — British Museum.
D'après Layard, *Monum. of Niniveh.*

marchant de droite à gauche; dans la bande intermédiaire les quadrupèdes sont très variés : des bouquetins ou des ibex, des antilopes ou des gazelles, de pacifiques chimères ailées et des bœufs y sont attaqués par des lions et des panthères; presque tous vont de gauche à droite; enfin le dernier cercle est formé

[1] A. H. Layard, *A second Series of the Monuments of Niniveh, including bas-relief of the Palace of Sennacherib and bronzes from the ruins of Nimroud. London*, 1853. Les planches 57 à 60, 62 et 64 représentent des vases en bronze portant la rosace en question dans leur centre. C'est dans cet ouvrage que MM. Perrot et Chipiez ont choisi la plupart des plats qui figurent dans le IIe vol. de l'*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*. A notre tour, nous leur avons emprunté la coupe de bronze (fig. 90).

par des gazelles s'avançant timidement dans le même sens. Les décorations de ce genre ne sont pas les moins fréquentes dans la vaisselle métallique des Chaldéens et des Ninivites; mais elles étaient tout aussi avantageusement appliquées aux armures de ces peuples. Nous n'en pouvons produire, comme exemple, que les débris du revêtement en bronze d'un grand bouclier apporté, en 1880, des environs de Van, en Arménie, et déposé au British Museum par le capitaine Clayton[1]. Dans son intégrité première cette belle rondache a dû avoir $0^{m},863$ de diamètre, et il n'est pas douteux que les trois cercles de lions et de taureaux,



Fig. 91. — Fragments d'un Bouclier votif en Bronze, trouvé à Van. — British Museum.
D'après G. Perrot et Ch. Chipiez, *Hist. de l'Art.*

tous fièrement campés de façon à être vus tous debout, devaient produire un effet imposant à l'entour de l'aster, à triple zone de rayons, qui en occupe l'umbo (fig. 91).

[1] G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité,* t. II : *Assyrie,* p. 755 : « Une découverte récente a montré comment étaient remplies les zones concentriques, au moins dans les armes de prix, dans celles des rois et des chefs. Des fouilles faites par le capitaine Clayton en 1880, dans les environs de Van, à *Toprak-Kilissa,* sur l'emplacement d'un édifice antique, ont mis au jour, entre autres objets, quatre boucliers, ou plutôt les débris de quatre boucliers en bronze, qui sont maintenant au Musée Britannique. Sur un de ces fragments on lit une inscription d'un roi d'Urardha ou d'Arménie, Rushas, que nous savons être le contemporain d'Assourbanipal. L'inscription a un caractère votif... Ce sont là des boucliers votifs qui étaient attachés au mur d'un temple, comme ceux que nous voyons ainsi appendus dans un bas-relief de Sargon... Le principe de leur décoration est tout à fait le même que dans plusieurs des coupes de bronze. On en jugera par le dessin que nous donnons de celui de ces boucliers où l'ornement a été le moins attaqué par la rouille ». L'objet a été inédit jusqu'au moment où les conservateurs du département oriental du British Museum, MM. Birch et Pinches, en ont obligeamment facilité la publication aux auteurs de l'*Histoire de l'Art.* Ce dessin réduit est celui de notre fig. 91.

En somme, nous ne trouverons nulle part de plus parfaits modèles pour la rosace du disque de Pétrossa que dans les plats et les boucliers de l'Assyrie et de la Perse, ou dans ceux que les Phéniciens ont fabriqués à leur imitation. Est-ce à dire toutefois que le disque d'or de la Dacie soit sorti d'un atelier ninivite, persan ou phénicien? Nous sommes loin de le croire. Ce serait sacrifier tous les indices décisifs que nous fournissent les analogies précédemment constatées, pour ne tenir compte que d'un seul et unique détail, de l'aspect franchement assyrien de la rosace centrale. Du reste, pour agir ainsi, il faudrait avoir totalement perdu de vue la puissante influence que les arts et les goûts de l'Orient avaient déjà exercée, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, sur la civilisation gréco-romaine, et par conséquent aussi sur les industries des Barbares, qui, à peu de chose près, s'inspiraient des œuvres de Rome et de Byzance.

Si, après avoir établi tous ces points de comparaison, l'on examine à nouveau le grand plat d'or de Pétrossa dans ses détails les plus minutieux, l'on pourra encore moins nier qu'il se présente dans des conditions telles que nous nous sentons suffisamment autorisés à reconnaître en lui l'œuvre d'un orfèvre barbare. Il est évident que si cet objet avait été fabriqué dans une des contrées du Midi ou de l'Orient, où florissaient les industries artistiques des Grecs ou des Romains, des Perses ou des peuples sémitiques, on en aurait confié la confection à des ouvriers plus habiles. On aurait agi ainsi, non seulement pour maintes raisons inhérentes aux habitudes d'une société raffinée, mais aussi par égard pour la matière précieuse dont ce plateau est composé. On aurait eu conscience de sacrifier autant d'or à une production aussi imparfaite.

Ces considérations avaient certainement moins de valeur aux yeux des chefs barbares, qui étaient tout simplement avides de richesses matérielles, et surtout enclins à en faire parade. Pourvu que leurs meubles, leur vaisselle, leurs parures et leurs costumes étincelassent d'or et de pierreries, peu leur importait, en général, à quelles sources étaient puisés les détails d'ornementation qui rendaient ces objets plus attrayants à leurs yeux. Pouvait-on en attendre davantage du luxe qui régnait sous les tentes et même dans les bourgades éphémères, d'où les conducteurs tout puissants des hordes errantes se plaisaient à menacer hautement l'empire romain? Si dans ces demeures aussi primitives que précaires, les grandes œuvres de l'art raisonné et durable faisaient totalement défaut, en revanche on y étalait avec profusion les armes, les bijoux et les vases, fabriqués en matières précieuses et décorés des ornements les plus hétérogènes ou les plus éclatants. Prenons un seul exemple de ce genre de vie si opposé aux mœurs des Grecs et

des Romains, et rappelons ce que l'historien Priscus, qui avait suivi l'ambassade byzantine auprès d'Attila, dit de la capitale pannonienne de ce roi asiatique, devenu subitement un maître pour tous les Barbares de l'Europe et un rival redoutable pour Théodose. Son palais et ceux de ses ministres étaient de bois en grume et de torchis; mais, à sa table, on ne servait les conviés que dans des plats d'argent, et ceux-ci ne buvaient que dans des coupes d'or ou de vermeil. Le roi seul mangeait et buvait, chez lui, dans de la boissellerie. Mais lorsque, sans descendre de cheval, il allait rendre visite à ses favoris, on hissait jusqu'à lui un grand plateau d'argent, πίνακα ἀργύρεους, couvert de boissons et de mets auxquels le maître daignait goûter, pour donner à son hôte une preuve de sa haute bienveillance[1]. Or, peut-on se figurer que ces vases aient été des œuvres d'un art exquis comme ceux que l'on recherchait à Rome? Il est plus probable que c'étaient des ustensiles riches et lourds, mais peut-être plus grossiers encore que le plateau de Pétrossa. Le poids en faisait tout le prix et, si l'on y ajoutait quelques rudes ornements, ce n'était que pour rehausser l'éclat du métal.

Aussi, dans le cas spécial qui nous occupe en ce moment, l'inhabile marteleur chargé d'embellir et d'agrémenter le centre et l'orle de notre grand disque, pas moins massif que somptueux, n'a-t-il fait sans doute qu'imiter grossièrement des ornements rencontrés par lui sur des objets provenant des industries les plus diverses. Il a emprunté ses modèles à des œuvres d'art, sculptures monumentales, vases, armes ou bijoux, qui étaient d'un usage commun, à l'époque des invasions, dans toutes les régions de l'Orient, et dont le goût s'était répandu jusqu'en Italie, en Afrique et dans les Gaules. Les perles, les chevrons, les lignes ondoyantes et la rosace pétalée se reproduisent sur une infinité d'objets ayant appartenu aux Barbares envahisseurs de l'Empire romain[2]. Faut-il donc hésiter à affirmer que les artisans au service de ces Barbares, ont pris

[1] Prisci Panitæ *Excerpta de Legation. rom.* (an. 448, Theodosi an. 41), dans les *Fragm. historic. græcor.* ed. C. Muller. (F. Didot); t. IV, p. 91-92 : « Πλησίον δέ τῶν Ὀνηγησίου οἰκημάτων γενόμενον (δι' αὐτῶν γὰρ ἡ ἐπὶ τὰ βασίλεια ἦγεν ὁδός) ὑπεξελθοῦσα ἡ τοῦ Ὀνηγησίου γαμετὴ μετὰ πλήθους θεραπόντων, τῶν μὲν ὄψα, τῶν δὲ καὶ οἶνον φερόντων (μεγίστη δὲ αὕτη παρὰ Σκύθαις ἐστὶ τιμή), ἠσπάζετο τε καὶ ἠξίου μεταλαβεῖν ὧν αὐτῷ φιλοφρονουμένη ἐκόμισεν. Ὁ δὲ ἐπιτηδείου ἀνδρὸς χαριζόμενος γαμετῇ ἤσθιεν, ἐπὶ τοῦ ἵππου ἥμενος, τῶν παρεπομένων τὸν πίνακα (ἀργύρεος δὲ ἦν οὗτος) ἐς ὕψος ἀράντων βαρβάρων. Ἀπογευσάμενος δὲ καὶ τῆς προσενεχθείσης αὐτῷ κύλικος ἐς τὰ βασίλεια ἐχώρει... Ἀλλὰ τοῖς μὲν ἄλλοις βαρβάροις καὶ ἡμῖν πολυτελῆ δεῖπνα κατεσκεύαστο, κύκλοις ἐπικείμενα ἀργυροῖς· τῷ δὲ Ἀττήλᾳ ἐπὶ τοῦ ξυλίνου πίνακος ἦν οὐδὲν πλέον κρεῶν. Μέτριον δὲ ἑαυτὸν καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ἐδείκνο. Τοῖς γὰρ τῆς εὐωχίας ἀνδράσι κύλικες χρυσαῖ τε καὶ ἀργυραῖ ἐπεδίδοντο, τὸ δὲ αὐτοῦ ἔκπωμα ξύλινον ἦ ».

[2] Les deux petites fibules (fig. 88, *g* et *h*), d'environ 3 à 5 centim. chacune, sont prises l'une (*g*) parmi les pièces découvertes par M. Baudot, dans le cimetière burgonde de Charnay (voy. Baudot, *Sépultures barbares*, pp. 46-49, pl. XIII, nº 8); l'autre (*h*) est choisie entre les bijoux trouvés à Nordendorf, en Bavière (voy. Lindenschmidt, *Alterthüm. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. XII, T. 7). Celle-ci est à l'Antiquarium de Munich. Elles sont toutes les deux en argent avec de la verroterie rouge; celle de Bourgogne est décorée au centre de trois S; la rosace s'y rencontre avec les spirales, étant les unes et l'autre des motifs que l'Orient et la Grèce ont passés aux Germains barbares.

indistinctement leurs motifs de décoration aux œuvres courantes des populations policées que leurs maîtres se faisaient un jeu de subjuguer et de piller? Ce serait se refuser à l'évidence en ce qui concerne les peuples de race germanique, Goths, Francs, Lombards, Burgondes et Anglo-Saxons. Ces peuples nous ont laissé, comme spécimens de leurs arts somptuaires, de nombreux produits dans lesquels on retrouve presque tous les ornements usités à la même époque, en Europe aussi bien qu'en Asie.

Ce fait semble s'affirmer dans le grand plateau d'or de Pétrossa, quoique, à vrai dire, l'origine purement gothique de ce travail d'orfèvrerie paraisse, au premier abord, moins évidente qu'elle ne l'est pour plusieurs autres pièces du même trésor, dont nous donnerons plus loin la description.



Fig. 92. — Chaîne en Or, ornée de *Crepundia*, du Trésor de Simlau. — Cabinet des Antiques de Vienne. Médaille en Or, de Maximien Herculius. — British Museum. — (Voy. p. 126, note 1.)

OBJETS EN OR SIMPLE

II

L'ANNEAU SIMPLE

TORQUES



N ne saurait trouver dans toute la collection des bijoux de Pétrossa un objet plus simple que le grand anneau auquel nous avons donné le nom de *Torques*, quoiqu'il ne soit nullement tordu ; il est formé d'une tige en or, ronde, massive, unie, d'une épaisseur de $0^{m},05$ et d'une longueur de $0^{m},50$: cette tige se recourbe en un cercle, quelque peu déformé, de $0^{m},17$ de diamètre (fig. 93)[1]. Les extrémités du cercle, se rapprochant grâce à l'élasticité de la tige, peuvent se fermer ; à l'un des bouts, le prolongement de la tige, ramené en arrière, est soudé au cercle sur une longueur de $0^{m},035$; puis il se recourbe en dehors précisément à l'extrémité de l'anneau pour former un petit crochet ou tenon, qui doit pénétrer dans la mortaise ménagée par la courbure arrondie de l'autre extrémité de la tige.

[1] *Description de M. de Linas* : « *Torques* en gros fil uni ; fermeture, un tenon s'engageant dans une boucle ronde : diam., $0^{m},170$; épaiss., $0^{m},005$ ».

Description de M. Soden Smith : « Neck-ring or torques, gold, date uncertain. Diameter 6 5/8 inch. Formed of solid gold wire 3/16 inch. in diameter, fastened by a hook on one extremity fitting into a loop on the other. Uninjured ».

Description de M. Fr. Bock : « XI. Noch ein anderer grosser Ring befindet sich unter den Schætzen von Petreosa ; derselbe hat aber in künstlerischer Hinsicht nicht das mindeste Interesse zu beanspruchen, indem er einfach aus einem starken Golddraht besteht, der zu einem Kreise von 6″ 7‴ Durchmesser zusammengebogen ist. Ein einfacher Halter schliesst denselben, indem er in eine runde aufgelœthete Golderhœhung eingreift. Ueber den Zweck des Ringes læsst sich nichts Næheres feststellen. Sein Goldgewicht betrægt 10 7/11 Lth. ».

Cet anneau, assez grossièrement travaillé, ne porte aucune espèce d'ornement ni d'inscription; c'est donc à tort qu'Antoine Kurz a dit, dans la description du trésor publiée par Arneth [1], que cette pièce avait une inscription grecque, où l'on peut lire les mots χαῖρε καὶ πῖνε. Aucun objet de ce genre ne se trouve dans le trésor de Pétrossa; l'inscription gravée sur l'autre anneau existant (III) a, comme nous le verrons plus loin, un caractère et un sens tout à fait différents. Quant au second anneau, *gravé de lettres* [2], celui qui est actuellement perdu, personne de ceux qui l'ont eu en main avant sa destruction n'a été en état ni n'a essayé de le déchiffrer. En tout cas, afin de détruire l'erreur répandue dans le public par la fausse communication de Kurz [3], nous établirons ici, de la façon la plus positive, que l'anneau simple ne porte aucune inscription et que la prétendue phrase grecque, χαῖρε καὶ πῖνε, n'existe pas et n'a jamais existé sur aucun des cinq anneaux trouvés à Pétrossa.

Parmi ces cinq pièces, il y en avait une, pareille en tous points à celle dont nous nous occupons, mais elle a disparu avant les recherches des autorités. Il s'y trouvait, en outre, un troisième anneau, sans ornements ni lettres, qui paraît avoir différé assez sensiblement des deux autres formant la paire, en ce qu'il était épais au milieu, plus étroit et plat à ses extrémités, et que ses fermoirs étaient recourbés de façon à s'emboîter en dedans.

Si nous cherchons à déterminer la nature de l'anneau simple existant, nous devons reconnaître que, malgré toute sa flexibilité, il n'a pas pu être employé en guise de bracelet, car il est évidemment trop large, même pour le bras de l'homme le plus corpulent. On a souvent trouvé dans les tombeaux et les trésors des peuples anciens de l'Asie et de l'Europe des anneaux dans le genre de celui dont nous parlons, fabriqués avec différents métaux, mais surtout en bronze; ceux d'argent ne sont pas moins rares que ceux d'or; quelques-uns aussi sont en fer. Ces bijoux présentent dans leur grandeur, leur structure, leur ornementation et leur mode de fermeture, de nombreuses variétés qui permettent de les

[1] J. Arneth, *Die antiken Gold- und Silber-Monumente*, p. 85 : « Ein 5″ im Durchmesser haltender, beinahe 6‴ dicker Goldreif in Schlangenform und elastisch, für einen Armring beinahe zu umfangreich. Darauf befindet sich folgende griechische Inschrift : Χαῖρε καὶ πῖνε (Freue dich und trinke). (Beilage VI, 3) ».

[2] N. XIV dans notre nomenclature, p. 17.

[3] Tous les auteurs étrangers qui ont parlé du trésor de Pétrossa avant 1867, se sont guidés sur la publication d'Arneth, et ils ont répété, à la suite les uns des autres, que sur les deux anneaux existants on voit une inscription dont l'une est l'inscription grecque citée ici et dont l'autre est indéchiffrable, ou bien runique; c'est ainsi que nous trouvons cette assertion erronée dans des livres que nous aurons à citer plus loin, et dont les auteurs sont Neugebauer, Krause, Micali, Mommsen, Lauth, Zacher, Dietrich et d'autres. M. G. Stephens, dans *The Old-northern runic Monuments. London*, 1867, p. 571, a relevé cette erreur d'après nos indications.

distinguer, jusqu'à un certain point, en plusieurs sortes ayant des destinations et des aspects différents.

En première ligne, le diamètre d'un cercle détermine ordinairement son usage, de façon que, laissant de côté les bagues, *annuli*, δακτύλιοι, et les boucles



Fig. 93. — L'Anneau Simple, en grandeur de l'Original.

d'oreilles en forme d'anneaux, qui ne pouvaient pas affecter de grandes proportions, les anneaux portatifs peuvent se diviser en bracelets ou anneaux pour le bras, à partir du poignet jusqu'à l'épaule, et en colliers ou anneaux de cou[1]. Les

[1] S^ti Isidori Hisp. episcop. *Etymologic.*, l. XIX, 31, 11 : « *Torques* sunt circuli aurei a collo ad pectus usque pendentes. Torques autem et bullæ a viris geruntur, a feminis vero monilia et catellæ. Dictæ autem torques, quod sint tortæ ; et bullæ quod sint similes rotunditate bullis, quæ in aqua vento inflantur ». Ejd. id. 16 : « *Dextras* communes esse virorum ac feminarum, quia utriusque sexus dextra sunt. *Armillæ* autem proprie virorum sunt, collatæ victoriæ causa militibus ob armorum virtutem. Unde et quondam vulgo *viriolæ* dicebantur. Ab intellectu

Grecs nommaient en général les premiers ψέλλια ou χλιδῶνες, les Romains *armillæ;* les seconds étaient désignés sous le nom de στρεπτοὶ par les Grecs, et de *torques* par les Latins. Les cercles métalliques qui entouraient les chevilles et ceux qui ceignaient le front et la taille, paraissent avoir été d'un usage moins répandu en Europe, même dans les anciens temps. Sans doute, les bracelets ont toujours été les plus nombreux et les plus variés de ces cercles.

Les peuples asiatiques et principalement les Perses et leurs voisins les Mèdes, les Parthes et les Scythes, portaient de riches anneaux à la tête, aux bras, au cou et à la cheville. Dire qu'avant eux les Égyptiens et les Hébreux avaient fabriqué et porté toutes sortes d'anneaux ouvragés, en métaux et en pierres précieuses, ce ne serait assurément pas alléguer un fait nouveau. On n'a qu'à se souvenir de nombreux passages de la Bible; c'est d'abord Éléazar qui, pour payer l'accueil hospitalier de Rébecca, lui offre «deux anneaux d'or qui pesaient deux sicles et deux bracelets qui en pesaient dix»; c'est «Pharaon qui, ôtant son anneau de sa main, le met à celle de Joseph et le fait revêtir de lin fin et lui met au cou un collier d'or»; puis encore ce sont les Israélites qui, au sortir de l'Égypte et sur les conseils de Moïse, donnent tous ensemble, «hommes et femmes, leurs chaînes, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs bracelets et leurs vases d'or, pour que ces richesses soient présentées au Seigneur»; enfin, plus tard, c'est le prophète Isaïe qui en arrive à jeter l'anathème sur les filles de Sion, à cause «de leurs colliers, de leurs bracelets, de leurs filets de perles, de leurs diadèmes de pierreries et de leurs chaînes d'or» [1].

Telle est la tradition écrite; mais rien ne nous est resté de ces trésors légendaires. Il est plus facile et même plus profitable pour nous de rappeler les usages de l'Asie centrale et d'établir ainsi l'origine d'une espèce particulière d'anneaux qui, nés évidemment en Assyrie, se sont perpétués jusque chez les peuples postérieurs de cette région, et, grâce à l'influence de ceux-ci, ont été reproduits par les Grecs, par les Romains et même par les Barbares de l'Europe.

A cet effet, les monuments qui représentent des divinités, des rois et des

autem circuli armilla non discrepat, quia ipsa quoque hoc ubi ponitur ambiendo constringit. Sed armilla latius extenditur, circulus rotundus fit». — On trouve dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum, conges. a* Grævio, *Lugd. Batav.*, t. XII, 1699, pp. 907-947, une dissertation très développée sur cette espèce d'ornements : LXII. Joh. Schefferi *De antiquorum Torquibus syntagma.* L'auteur veut réserver la qualification de *torques* aux seuls anneaux de cou, formés d'une tige tordue, et nommer *circuli* les anneaux faits d'une tige unie. Le collier flexible, composé d'un certain nombre de morceaux de métal et de pierreries, et travaillé souvent avec un art très minutieux, s'appelait dans l'antiquité ὅρμος et *monile.* St Isidori, *Etymol.*, l. et c. cit. 12 : «*Monile* ornamentum ex gemmis est, quod solet ex feminarum pendere collo, dictum a *munere.* Hoc etiam et *serpentum* dicitur, quia constat ex amphorulis quibusdam aureis, gemmisque variis in modum facturæ serpentis».

[1] Voir dans la Bible, *Genèse* XXIV, 22, 30, 47. — Id. XLI, 42. — *Exode* XXXV, 22. — *Isaïe* III, 17-24.

femmes portant, à leurs bras et à leurs poignets, des bracelets plus ou moins ornés, ne nous feraient défaut ni dans les sculptures de Ninive[1], ni dans celles de Chypre, où les Phéniciens s'exercèrent sur une large échelle à la contrefaçon assyrienne[2]. Nous préférons cependant réunir en un groupe (fig. 94) trois preuves matérielles encore existantes, et présenter les images de trois bracelets archaïques, comme les ancêtres incontestables de tous ceux que nous aurons l'occasion de citer plus tard. En voyant combien les types en sont rapprochés de bijoux européens, grecs ou barbares, mais assurément plus récents, on reconnaîtra une fois de plus ce fait, à savoir que, de tout temps, l'influence de l'Orient s'est exercée dans les arts de l'Europe, plus encore par l'habitude qu'ont les peuples du couchant d'imiter les anciens modèles asiatiques, que par le fréquent commerce d'importation. La plus ancienne des pièces que nous produisons est un anneau en bronze, épais et lourd (*a*); c'est probablement du centre de l'Asie qu'on l'a apporté en Europe, où il a été acquis pour le Louvre. Les

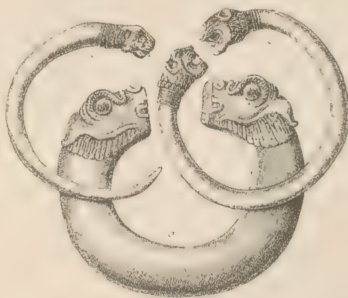


Fig. 94. — Bracelets en Bronze, en Argent et en Or, d'Assyrie, de Chypre et de Rhodes. Musées du Louvre, de New-York et Musée britannique. D'après MM. Perrot et Chipiez. *Hist. de l'Art.*

[1] A. Layard, *The Monuments of Niniveh, from drawings made on the spot, illustrated in 100 plates. London,* 1849; pl. 5, 7, 10-13, 23, 25, 31, 34-38. Du reste, le Musée du Louvre et le Musée britannique de Londres offrent d'innombrables exemples de divinités, d'êtres fantastiques et de personnages royaux portant aux bras et aux poignets soit des bracelets à double et triple enroulement, soit des anneaux plats et ornés de fleurons et de rosaces. Ces figures font partie des bas-reliefs de Khorsabad et de Nimroud; parmi elles on compte même des personnages mythologiques et historiques dont les noms sont fournis par les inscriptions cunéiformes qui les accompagnent; tels sont le dieu Nébo, le roi Sargon, le roi Sennachérib (Layard, *A second series of the Monum. of Niniv. London,* 1853; pl. 4-6), etc. Mais il y a de plus deux faits qui sont particulierement intéressants à signaler; le premier, c'est que l'on voit assez fréquemment d'antiques divinités assyriennes portant dans leurs mains de larges anneaux. Nous ne citerons pour exemple que les bas-reliefs de Bavian (Layard, *Monum. of Niniv.,* 2[d] ser., pl. 51), ceux de Malthaï (Vict. Place, *Ninive,* pl. 45), deux divinités féminines cornues et ailées des deux côtés d'un *hom* (Layard, *op. cit.,* 1849, pl. 7), et plusieurs statues de divinités assises qui, dans un bas-relief de Nimroud, sont portées chacune sur les épaules de quatre hommes (*id.*, pl. 65). Ici l'anneau ne peut être qu'un attribut sacré. Le second fait est d'une portée plus pratique; il nous prouve que les bijoux, et notamment les bracelets terminés par des têtes d'animaux, étaient offerts en présents ou comme un tribut aux rois asiatiques par les peuples soumis. (Layard, *Monum. of Niniv.,* 1849, pl. 41.)

[2] Presque toutes les statues que l'on a découvertes dans les nécropoles de Chypre, ont également les bras entourés de bracelets; ce sont des torsades à plusieurs révolutions sur les muscles de l'humérus, ou de larges bandes ornementées à la naissance de la main. M. de Cesnola (*Cyprus, its ancient cities, tombs and temples. London,* 1877; pp. 129, 145, 154, etc.) a reproduit de nombreuses statues de ce genre, provenant d'Athienau, qui maintenant se trouvent au Musée de New-York. Signalons aussi de nombreuses terres cuites, parmi lesquelles on remarque surtout une fort intéressante figurine de femme dont le bas du corps se termine en gaine et qui porte de larges manchettes au-dessus des mains. Elle fait partie de la collection de M. E. Piot, à Paris, et a été reproduite par MM. G. Perrot et Ch. Chipiez dans l'*Hist. de l'Art dans l'Antiq.,* t. III, fig. 384.

deux têtes affrontées qui le terminent appartiennent à des animaux difficiles à préciser, tant le style du travail est encore rude[1]. La donnée est la même cependant, mais l'art est de beaucoup plus parfait, dans un autre bracelet en or (*b*), fabriqué plus tard par les Cypriotes[2]. Enfin notre troisième bracelet (*c*) est formé par le corps arrondi d'un serpent en argent qui aboutit à une tête de tigre en vermeil. Cet objet d'un modèle plus que simple vient de Camiros. Les Sémites de la côte syrienne avaient pris ce genre de bijou aux habitants de l'Asie centrale qui, eux-mêmes, en ont conservé longtemps le type et l'usage. Les indices qui témoignent de ce fait sont multiples. Il ne suffisait pas que les écrivains grecs et latins aient parlé sans cesse des colliers et des bracelets portés par les Perses et par leurs voisins les Mèdes et les Scythes; les monuments figurés de l'antiquité se sont chargés de nous révéler la forme de ces objets, et, par surcroît de preuve, d'heureuses fouilles faites dans les vastes régions de la Scythie ont livré aux collections modernes une moisson considérable de ces précieuses dépouilles. Nous allons maintenant puiser tour à tour à ces diverses sources d'information.

Aucun historien ancien ne mentionne plus souvent les riches colliers et les

[1] A. de Longpérier, *Notice des Antiquités assyriennes du Musée du Louvre*, 1849, p. 35. « N° 51 bis : Grand bracelet de bronze. Il n'est pas entièrement fermé, et les deux extrémités qui se rapprochent, sont ornées de têtes d'animal (taureaux). Diamètre treize centimètres. L'origine première de ce bracelet, rapporté par Salt, est ignorée; avant la découverte de Khorsabad, il avait été considéré comme un ouvrage égyptien. Aujourd'hui que l'art assyrien est bien connu, on ne peut pas hésiter à restituer à ce bracelet sa véritable patrie. Il suffit de le rapprocher de l'ornement qui ceint les poignets de la figure colossale décrite plus haut sous le n° 4. (Les bracelets des poignets de cette figure ne sont pas complètement fermés et sont ornés de têtes de lion.) L'identité du style est complète ». MM. G. Perrot et Chipiez ont déjà reproduit ce bracelet de bronze dans l'*Hist. de l'Art dans l'Antiq.*, t. II, fig. 430. — Nous ne voulons pas perdre l'occasion de signaler dès à présent la persistance de ce type de bracelet jusqu'à l'époque de l'invasion des Barbares en Europe; on peut constater les rapports frappants qui existent entre le bracelet en bronze assyrien du Louvre, et ceux en or avec grenats cloisonnés, qui ont été trouvés, l'un à Taman en Crimée (fig. 13 *a*) et l'autre à Kalocza en Hongrie (fig. 14 *h*).

[2] Cesnola, *Cyprus*, p. 311. Il provient de Curium; ses dimensions sont 0m,08 dans un sens et 0m,07 dans l'autre. Ce bracelet et le suivant sont reproduits d'après MM. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. III, fig. 596 et 597. Le dernier bijou (*c*) se trouve au British Museum. — Aux trois anneaux en or, en vermeil et en argent (fig. 94), dans lesquels nous avons reconnu un modèle adopté en Asie, dès la plus haute antiquité, nous pouvons aujourd'hui, grâce aux données et au dessin fournis par MM. Perrot et Chipiez dans le IVe vol. (p. 764, fig. 370) de leur *Hist. de l'Art* (*Sardaigne, Judée, Asie-Mineure. Paris*, 1887), ajouter un bracelet en or du même genre, qui est conservé au Musée du Louvre. Il provient d'Alep, et ne diffère de celui de Chypre (fig. 94, *b*) qu'en ce que l'arrière-train des lions dont les têtes et les pattes de devant se détachent en ronde-bosse aux deux bouts affrontés du cercle brisé, se trouve être légèrement modelé sur une portion de la tige métallique. Ce genre de travail rappelle au savant explorateur de la Bithynie, de la Galatie et de la Cappadoce certains monuments sculpturaux de la Ptérie, et lui fait croire que ce bijou, dû probablement à un très ancien orfèvre de l'Asie-Mineure, est contemporain des grandes sculptures religieuses ou civiles exécutées par les *Khiti* ou les Hétéens occidentaux. En joignant ce quatrième bracelet, terminé aussi par des têtes de fauve (0,m08 de diamètre en largeur extérieure), à ceux que nous avons déjà décrits et reproduits, nous pouvons suivre un type spécial de l'ancienne orfèvrerie asiatique, depuis la Mésopotamie jusque dans l'Asie-Mineure et la Syrie, et depuis la Phénicie jusque dans les îles de la Méditerranée. Les Phéniciens, et peut-être les Grecs après eux, ont porté ce modèle plus loin encore, vers l'Occident. Nous le retrouverons tout aussi répandu, dans l'antiquité, chez les nations civilisées du midi de l'Europe que chez les Barbares du nord, dans la Grande-Bretagne, en Scandinavie, dans les régions plus centrales du Rhin et du Danube et enfin aussi en Scythie.

bracelets d'or, dont on avait coutume de se ceindre le cou et de s'entourer les bras chez les Mèdes et chez les Perses, que Xénophon, le biographe et le panégyriste de Cyrus. Lorsque, dans sa Cyropédie[1], il présente à son héros, encore tout enfant, le roi des Mèdes Astyage, son grand-père, il décrit le vieux monarque pompeusement paré, les yeux cerclés de bistre, le visage enluminé de vives couleurs, la tête rehaussée de fausses boucles, le corps enveloppé de robes et de manteaux de pourpre, des colliers au cou et des bracelets aux mains, portant enfin tout l'attirail fastueux d'un Grand Roi de l'Asie. Et l'enfant de s'émerveiller et de s'écrier en le regardant : «Oh! mère, qu'il est beau, mon grand-père!» Les Perses, ajoute l'historien grec, ont des vêtements plus simples et des mœurs plus modestes, quand ils sont hors de chez eux; aussi est-ce sans bracelets ni colliers, dans une tenue à la fois sévère et digne, que le jeune Cyrus préféra aller au-devant des ambassadeurs du roi des Indes[2]. A Suse on n'était cependant pas moins prodigue qu'en Médie de larges bracelets d'or; la reine Panthéa en décora son époux, le roi Abradatas, et le brave Syennésis, roi de Tarse en Cilicie, reçut de Cyrus, à titre de dons royaux, un cheval caparaçonné d'or, un collier d'or, des bracelets et une épée du même métal, enfin une belle robe persique. Mais, dans le nord comme au sud de la Perse, ce ne sont pas seulement les rois qui portaient ces ornements; Cyaxare offrit, en présent de noce, des bracelets et des colliers d'or à sa fille, quand il la maria à Cyrus[3]. Il est évident que les soldats perses eux-mêmes, ou du moins les plus distingués d'entre eux, ceux qu'on appelait les *Immortels*, s'en décoraient aussi dans la bataille, puisque Hérodote nous dit que Mardonius fit choix, comme troupe d'élite, surtout des

[1] Xenophontis *Cyropædiæ*, l. I, 3 : « Ὡς δὲ ἀφίκετο τάχιστα καὶ ἔγνω ὁ Κῦρος τὸν Ἀστυάγην τῆς μητρὸς πατέρα ὄντα, εὐθὺς οἷα δὴ παῖς φύσει φιλόστοργος ὢν ἠσπάζετό τε αὐτὸν ὥσπερ ἂν εἴ τις πάλαι συντεθραμμένος καὶ πάλαι φιλῶν ἀσπάζοιτο, καὶ ὁρῶν δὴ αὐτὸν κεκοσμημένον καὶ ὀφθαλμῶν ὑπογραφῇ καὶ χρώματος ἐντρίψει καὶ κόμαις προσθέτοις, ἃ δὴ νόμιμα ἦν ἐν Μήδοις· ταῦτα γὰρ πάντα Μηδικά ἐστι, καὶ οἱ πορφυροῖ χιτῶνες καὶ οἱ κάνδυες καὶ οἱ στρεπτοὶ οἱ περὶ τῇ δέρῃ καὶ τὰ ψέλια τὰ περὶ ταῖς χερσίν, ἐν Πέρσαις δὲ τοῖς οἴκοι καὶ νῦν ἔτι πολὺ καὶ ἐσθῆτες φαυλότεραι καὶ δίαιται εὐτελέστεραι· ὁρῶν δὴ τὸν κόσμον τοῦ πάππου, ἐμβλέπων αὐτῷ ἔλεγεν, Ὦ μῆτερ, ὡς καλός μοι ὁ πάππος ». — Les colliers et les bracelets d'or étaient considérés par les Grecs comme inhérents au luxe des rois de Perse. Cf. Platonis *Republic.*, l. VIII : « ἆρ' οὐκ οἴει τὸν τοιοῦτον τότε εἰς μὲν τὸν θρόνον ἐκεῖνον τὸ ἐπιθυμητικόν τε καὶ φιλοχρήματον ἐγκαθίζειν καὶ μέγαν βασιλέα ποιεῖν ἐν ἑαυτῷ, τιάρας τε καὶ στρεπτοὺς καὶ ἀκινάκας παραζωννύντα; Ἔγωγε, ἔφη ». — Themistii *Oration.* XXIV, Προτρεπτικὸς Νικομηδεῦσιν εἰς φιλοσοφίαν. Ed. J. Hardouin. Paris, 1684.

[2] Xenophontis *Cyropædiæ*, l. II, 4 : « Καὶ ὁ Κῦρος πρὸς ταῦτα εἶπε, Καὶ ποτέρως ἄν, ὦ Κυαξάρη, μᾶλλόν σε ἐκόσμουν, εἴπερ πορφυρίδα ἐνδὺς καὶ ψέλια λαβὼν καὶ στρεπτὸν περιθέμενος σχολῇ κελεύοντι ὑπήκουόν σοι, ἢ νῦν ὅτε σὺν τοιαύτῃ καὶ τοσαύτῃ δυνάμει οὕτω σοι ὀξέως ὑπακούω διὰ τὸ σὲ τιμᾶν ἱδρῶτι καὶ σπουδῇ καὶ αὐτὸς κεκοσμημένος καὶ τοὺς ἄλλους ἐπιδεικνύς σοι οὕτω πειθομένους; Κῦρος μὲν οὖν ταῦτα εἶπεν ». — Ejd. id., l. VI, 4 : « Καὶ τῷ Ἀβραδάτᾳ δὲ τὸ τετράρρυμον ἅρμα καὶ ἵππων ὀκτὼ παγκάλως ἐκεκόσμητο. ἐπεὶ δ' ἔμελλε τὸν λινοῦν θώρακα, ὃς ἐπιχώριος ἦν αὐτοῖς, ἐνδύεσθαι, προσφέρει αὐτῷ ἡ Πάνθεια... καὶ χρυσοῦν κράνος καὶ περιβραχιόνια καὶ ψέλια πλατέα περὶ τοὺς καρποὺς τῶν χειρῶν καὶ χιτῶνα πορφυροῦν ποδήρη στολιδωτὸν τὰ κάτω καὶ λόφον ὑακινθινοβαφῆ ».

[3] Ejusdem *Cyri Anabas.*, l. I, 2 : « Μετὰ δὲ ταῦτα ἐπεὶ συνεγένοντο ἀλλήλοις, Συέννεσις μὲν ἔδωκε Κύρῳ χρήματα πολλὰ εἰς τὴν στρατιάν, Κῦρος δὲ ἐκείνῳ δῶρα ἃ νομίζεται παρὰ βασιλεῖ τίμια, ἵππον χρυσοχάλινον καὶ στρεπτὸν χρυσοῦν καὶ ψέλια καὶ ἀκινάκην χρυσοῦν καὶ στολὴν Περσικήν ». — Ejd. *Cyropæd.*, l. VIII, 5 : « Ὁ δὲ Κυαξάρης ταῦτα μὲν ἐδέχετο, προσέπεμψε δὲ αὐτῷ τὴν θυγατέρα στέφανόν τε χρυσοῦν καὶ ψέλια φέρουσαν καὶ στρεπτὸν καὶ στολὴν Μηδικὴν ὡς δυνατὸν καλλίστην ».

soldats qui portaient des colliers et des bracelets[1]; puis il ajoute que lorsque, après la victoire de Platée, Pausanias commanda aux Ilotes de réunir en tas le butin et de ramasser, dans le camp délaissé par les Perses, leurs tentes en tissus d'or et d'argent, leurs lits en métaux précieux, leurs voitures, leurs vases de prix entassés dans des sacs, ceux-ci arrachèrent aussi aux morts leurs épées d'or, leurs bracelets et leurs colliers, tous du même métal, et ils en volèrent une grande partie qu'ils vendirent aux Éginètes[2].

Les dépouilles de l'armée du Grand Roi devaient être en effet magnifiques,



Fig. 95. Pavement de Mosaïque, découvert à Pompéi : *Combat d'Alexandre le Grand contre les Perses.* Musée Bourbon de Naples.

si l'on en juge d'après une célèbre œuvre d'art, précieux et presque unique débris de la peinture historique des anciens. C'est le grand pavement de mosaïque

[1] Herodoti *Historiar.*, l. VIII, 113 : « Ὡς δὲ ἀπίκατο ἐς τὴν Θεσσαλίην, ἐνθαῦτα Μαρδόνιος ἐξελέγετο πρώτους μὲν τοὺς Πέρσας πάντας τοὺς ἀθανάτους καλεομένους, πλὴν Ὑδάρνεος τοῦ στρατηγοῦ (οὗτος γὰρ οὐκ ἔφη λείψεσθαι βασιλέος), μετὰ δὲ τῶν ἄλλων Περσέων τοὺς θωρηκοφόρους καὶ τὴν ἵππον τὴν χιλίην, καὶ Μήδους τε καὶ Σάκας καὶ Βακτρίους τε καὶ Ἰνδούς, καὶ τὸν πεζὸν καὶ τὴν ἵππον. ταῦτα μὲν ἔθνεα ὅλα εἵλετο, ἐκ δὲ τῶν ἄλλων συμμάχων ἐξελέγετο κατ' ὀλίγους, τοῖσι εἴδεά τε ὑπῆρχε διαλέγων καὶ εἴ τέοισί τι χρηστὸν συνῄδεε πεποιημένον· ἐν δὲ πλεῖστον ἔθνος Πέρσας αἱρέετο, ἄνδρας στρεπτοφόρους τε καὶ ψελιοφόρους, ἐπὶ δὲ Μήδους. οὗτοι δὲ πλῆθος μὲν οὐκ ἐλάσσονες ἦσαν τῶν Περσέων, ῥώμῃ δὲ ἥσσονες ». — Cf. Quinti Curtii Rufi, *De gestis Alexandri Magni*, l. III, 3, dans la description du cortège des rois de Perse : »Proximi ibant, quos Persæ Immortales vocant, ad decem milia. Cultus opulentiæ barbaræ non alios magis honestabat : illi aureos torques, illi vestem auro distinctam habebant manicatasque tunicas, gemmis etiam adornatas ».

[2] Herodoti *Historiar.*, IX, 80 : « Ὁ μὲν ταῦτα ἀκούσας ἀπαλλάσσετο· Παυσανίης δὲ κήρυγμα ποιησάμενος μηδένα ἅπτεσθαι τῆς ληίης, συγκομίζειν ἐκέλευε τοὺς εἵλωτας τὰ χρήματα. οἱ δὲ ἀνὰ τὸ στρατόπεδον σκιδνάμενοι εὕρισκον σκηνὰς κατεσκευασμένας χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ, κλίνας τε ἐπιχρύσους καὶ ἐπαργύρους, κρητῆράς τε χρυσέους καὶ φιάλας τε καὶ ἄλλα ἐκπώματα· σάκκους τε ἐπ' ἁμαξέων εὕρισκον, ἐν τοῖσι λέβητες ἐφαίνοντο ἐνεόντες χρύσεοί τε καὶ ἀργύρεοι· ἀπό τε τῶν κειμένων νεκρῶν ἐσκύλευον ψέλιά τε καὶ στρεπτοὺς καὶ τοὺς ἀκινάκας, ἐόντας χρυσέους, ἐπεὶ ἐσθῆτός γε ποικίλης λόγος ἐγίνετο οὐδεὶς. ἐνθαῦτα πολλὰ μὲν κλέπτοντες ἐπώλεον πρὸς τοὺς Αἰγινήτας οἱ εἵλωτες, πολλὰ δὲ καὶ ἀπεδείκνυσαν, ὅσα αὐτῶν οὐκ οἷά τε ἦν κρύψαι ». — Dans Hérodote il est fait mention de l'usage des anneaux chez les peuples de l'Afrique; ainsi chez les Ichtyophages, l. III, 20 : « Ἐπείτε δὲ τῷ Καμβύσῃ ἐκ τῆς Ἐλεφαντίνης ἀπίκοντο οἱ Ἰχθυοφάγοι, ἔπεμπε αὐτοὺς ἐς τοὺς Αἰθίοπας ἐντειλάμενός τε τὰ λέγειν χρῆν καὶ δῶρα φέροντας πορφύρεόν τε εἷμα καὶ χρύσεον στρεπτὸν περιαυχένιον καὶ ψέλια καὶ μύρου ἀλάβαστρον καὶ φοινικηίου οἴνου κάδον ». Au livre IV, 168, il dit que les femmes des Adyrmachides, peuplade de la Lybie, portent des anneaux d'airain aux deux jambes : « Αἱ δὲ γυναῖκες αὐτῶν ψέλιον περὶ ἑκατέρῃ τῶν κνημέων φορέουσι χάλκεον ».

qui fut découvert le 24 octobre 1831, à Pompéi, dans une exèdre du péristyle donnant sur le jardin carré de la riche maison dite *Casa del Fauno* (fig. 95).

Malheureusement il présente de nombreuses et irréparables lacunes; mais tel qu'il nous est resté, ce grand tableau historique sera toujours, comme l'a dit Gœthe, un objet que l'on ne se lassera jamais d'admirer, quelque explication qu'on en veuille donner[1]. On est d'accord toutefois pour y reconnaître une bataille entre des Grecs, presque tous effacés, excepté leur jeune chef, et des cavaliers persans; on s'accorde aussi à dire que ce sont, d'une part, Alexandre le Grand à cheval transperçant de sa lance un satrape désarçonné, et, de l'autre côté, Darius qui, du haut de son char attelé de quatre coursiers, s'agite avec douleur et consternation au milieu de soldats aux longues piques, au milieu de ses *doryphores* mis en désarroi[2]. Mais comme le Macédonien fut victorieux au passage du Granique aussi bien que dans la plaine de Gaugamèle, on ne saurait préciser celle de ces deux victoires que le tableau représente, à moins cependant que ce ne

[1] Voy. J. Overbeck, *Pompeji in seinen Gebæuden, Alterthuemern und Kunstwerken*; IVte Aufl., 1884, pp. 613 et sq., où il cite le passage suivant d'une lettre de Gœthe au professeur Zahn, datée du 10 mars 1832 : « Mit- und Nachwelt werden nicht hinreichen, solches Wunder der Kunst richtig zu commentiren und wird genöthigt sein, nach aufklärender Betrachtung und Untersuchung, immer wieder zur einfachen, reinen Bewunderung zurückzukehren ». — Trois savants antiquaires italiens, MM. F. M. Avellino, Ant. Nicolini et Quaranta, ont soutenu chacun l'attribution de ce tableau aux trois batailles livrées par Alexandre le Grand contre les Perses, au passage du Granique, à Arbèles et près d'Issus. La deuxième opinion est exposée dans le *Real Museo Borbonico*, t. VIII, pl. 35-45; la dernière, celle de M. Quaranta, est plus généralement adoptée; elle est soutenue par M. L. Barré dans *Herculanum et Pompéi, recueil général des peintures, bronzes, mosaïques*, etc., t. V, pl. 20-28. — Parmi les critiques allemands qui ont parlé de cette belle œuvre de l'antiquité, on distingue MM. C. Ot. Müller et Welcker. — On sait que plusieurs peintres célèbres de la Grèce ancienne ont représenté dans des tableaux les batailles d'Alexandre le Grand contre les Perses. Pline (XXXV, 36, 45) cite Philoxène d'Eréthrie, élève de Nicomaque, qui fit un tableau de ce genre pour le roi Cassandre; mais un auteur bien moins connu, Ptolémée Héphæstion (IV), en faisant la nomenclature de toutes les femmes célèbres qui ont porté le nom d'Hélène, parle d'une *bataille d'Issus*, peinte par Héléna, la fille de Timon, d'Alexandrie en Égypte, tableau qui fut transporté par Vespasien dans le temple de la Victoire à Rome. — Dans la mosaïque de Pompéi, le tableau historique, qui a un peu plus de 5m,20 en longueur et de 2m,76 en hauteur, est entouré d'une frise représentant les animaux aquatiques des bords du Nil. — Observons enfin que, dans l'intérieur du tableau, sur les treize figures de Perses qui y sont plus ou moins distinctes, il en est au moins quatre chez lesquelles on voit très clairement des torsades, ouvertes ou fermées, en guise de collier; c'est d'abord le roi lui-même, puis le cavalier désarçonné qui est devant lui et celui qui, derrière le quadrige, porte la main à la tête; dans le groupe assez confus qui, sous les roues du char royal, se trouve atteint par une lacune de la mosaïque, on aperçoit aussi un *streptos* détaché du cou d'un guerrier, qui a eu peut-être la tête coupée. On ne voit pas de collier au roi grec et encore moins à ses soldats disparus.

[2] Quinti Curtii Rufi, *De gestis Alexandri Magni*, l. III, 3 : « Doryphoræ vocabantur proximum his agmen, soliti vestem excipere regalem. Hi currum regis anteibant, quo ipse eminens vehebatur. Utrumque currus latus deorum simulacra ex auro argentoque expressa decorabant : distinguebant internitentes gemmæ jugum, ex quo eminebant duo aurea simulacra cubitalia, quorum alterum Nini, alterum Beli gerebat effigiem. Inter hæc auream aquilam pinas extendenti similem sacraverant. Cultus regis inter omnia luxuria notabatur. Purpureæ tunicæ medium album intextum erat : pallam auro distinctam aurei accipitres, velut rostris inter se concurrerent, adornabant : et zona aurea muliebriter cinctus acinacem suspenderat, cui ex gemma vagina erat. Cidarim Persæ vocabant regium capitis insigne : hoc cærulea fascia albo distincta circumibat. Currum decem milia hastatorum sequebantur : hastas argento exornatas, spicula auro præfixa gestabant. Dextra lævaque regem ducenti ferme nobilissimi propinquorum comitabantur ».

soit de préférence la bataille d'Issus, où Alexandre en personne combattit avec acharnement devant le char de Darius, que défendait l'élite des généraux perses et dont les chevaux foulaient aux pieds des monceaux de morts et de mourants[1]. Aussi ne voit-on, dans la mosaïque, que des combattants qui, comme le roi lui-même (*a*), portent de riches vêtements persiques, la *candys*, les *anaxarydes* (*b*) et la *tiare*, tous brodés de figures, le haut des bras et les poignets cerclés de bracelets, les poitrines bardées de colliers d'or dont la large torsade se termine aux deux bouts par des têtes affrontées d'animaux. Le collier du roi, qui est le plus apparent, présente deux têtes de serpent s'allongeant l'une vers l'autre.

Ces bracelets et ces colliers, ces broderies d'or sur les vêtements et ces harnachements somptueux des chevaux, n'étaient pas l'apanage exclusif des Perses; leurs voisins dans l'Asie centrale s'en servaient aussi bien qu'eux, et, sans aller les chercher dans l'Inde, nous les retrouverons à l'état d'objets réels conservés, jusque de nos temps, dans les tombes des anciens habitants de la Scythie. Les peuplades qui, autrefois, ont occupé les terres avoisinant le Palus Méotide et la mer Caspienne, ont connu ce genre de luxe; Strabon le dit, en parlant des Aorses, ces nomades puissants et nombreux qui, à travers la Médie et l'Arménie, avaient monopolisé le commerce à dos de chameaux, entre l'Inde, la Babylonie et l'Occident, et qui, dans leur opulence, s'habillaient tout en or, ἐχρυσοφόρουν δὲ διὰ τὴν εὐπορίαν[2]. Les régions parcourues par

[1] Voici comment est décrit cet épisode de la bataille d'Issus, dans Diodori Siculi *Bibliothec. historic.*, l. XVII, 34 : « Οἱ δὲ ἑκάστης τάξεως ἡγεμόνες τῶν ὑποτεταγμένων προαγωνιζόμενοι διὰ τῆς ἰδίας ἀρετῆς τοὺς πολλοὺς ἀνδραγαθεῖν προετρέποντο. διὸ καὶ παρῆν ὁρᾶν πολλὰς μὲν διαθέσεις τραυμάτων γινομένας, ποικίλους δὲ καὶ μεγάλους ἀγῶνας συνισταμένους ὑπὲρ τῆς νίκης. Ὀξάθρης δ᾽ ὁ Πέρσης, ἀδελφὸς μὲν ὢν Δαρείου, κατὰ δὲ τὴν ἀνδρείαν ἐπαινούμενος, ὡς εἶδε τὸν Ἀλέξανδρον ἀκατασχέτως ἱέμενον ἐπὶ τὸν Δαρεῖον, ἐφιλοτιμήθη τῆς αὐτῆς τύχης κοινωνῆσαι τἀδελφῷ. ἀναλαβὼν οὖν τοὺς ἀρίστους τῶν ἱππέων τῶν μεθ᾽ ἑαυτοῦ τεταγμένων, μετὰ τούτων ἐπέρραξε τοῖς περὶ τὸν Ἀλέξανδρον, καὶ νομίσας τὸ φιλάδελφον τῆς ψυχῆς οἴσειν αὐτῷ περιβόητον παρὰ Πέρσαις δόξαν, προεμάχετο τοῦ Δαρείου τεθρίππου, καὶ μετ᾽ ἐμπειρίας εὐτόλμως τοῖς πολεμίοις συμπλεκόμενος πολλοὺς ἀπέκτεινε. τῶν δὲ περὶ τὸν Ἀλέξανδρον ὑπερβαλλομένων ταῖς ἀνδραγαθίαις, περὶ μὲν τὸ τοῦ Δαρείου τέθριππον ταχὺ νεκρῶν ἐσωρεύθη πλῆθος· πάντες γὰρ ἐφιέμενοι τοῦ βασιλέως ψαῦσαι πρὸς ἀλλήλους ἐκθυμότατα διηγωνίζοντο καὶ τοῦ ζῆν οὐδεμίαν ἐποιοῦντο φειδώ. ἔπεσον δ᾽ ἐν τῷ κινδύνῳ τούτῳ πολλοὶ τῶν παρὰ Πέρσαις ἐπιφανῶν ἡγεμόνων, ἐν οἷς ὑπῆρχον Ἀτιζύης καὶ Ῥεομίθρης καὶ ὁ τῆς Αἰγύπτου σατράπης Σαβάκης. ὁμοίως δὲ πολλῶν καὶ παρὰ τοῖς Μακεδόσι πεσόντων, συνέβη καὶ αὐτὸν τὸν Ἀλέξανδρον τρωθῆναι τὸν μηρόν, περιχυθέντων αὐτῷ τῶν πολεμίων. οἱ δὲ τὸν τοῦ Δαρείου τεθρίππου ζυγὸν ἐπέχοντες ἵπποι, τραυματιζόμενοι πυκνῶς καὶ διὰ τὸ πλῆθος τῶν περὶ αὐτοὺς σωρευομένων νεκρῶν πτυρόμενοι, τὰ μὲν χαλινὰ διεσείοντο, παρ᾽ ὀλίγον δὲ καὶ αὐτὸν τὸν Δαρεῖον εἰς τοὺς πολεμίους ἐξήνεγκαν. διὸ καὶ κινδυνεύων ἐσχάτως ὁ βασιλεὺς αὐτὸς ἥρπασε τοὺς ῥυτῆρας, συναναγκαζόμενος λῦσαι τὴν σεμνότητα τῆς προστασίας καὶ τὸν παρὰ Πέρσαις τοῖς βασιλεῦσι κείμενον νόμον ὑπερβῆναι ».

[2] Strabonis *Geographicar.*, l. XI, 5, 8 : « Οἱ δ᾽ ἐφεξῆς ἤδη νομάδες οἱ μεταξὺ τῆς Μαιώτιδος καὶ τῆς Κασπίας Ναβιανοὶ καὶ Πανξανοὶ καὶ ἤδη τὰ τῶν Σιράκων καὶ Ἀόρσων φῦλα. δοκοῦσι δ᾽ οἱ Ἄορσοι καὶ οἱ Σίρακες φυγάδες εἶναι τῶν ἀνωτέρω... καὶ προσάρκτιοι

les Aorses et par tant d'autres tribus errantes confinaient au pays des Scythes bosporitains; ceux-ci, comme leurs voisins, aimaient les parures d'or, les colliers à figures affrontées, les riches bracelets aux formes multiples. Les Grecs, qui vivaient en de fréquents rapports d'échange et de commerce avec eux, les aidaient à modifier, à varier et à perfectionner ces formes. Les modèles

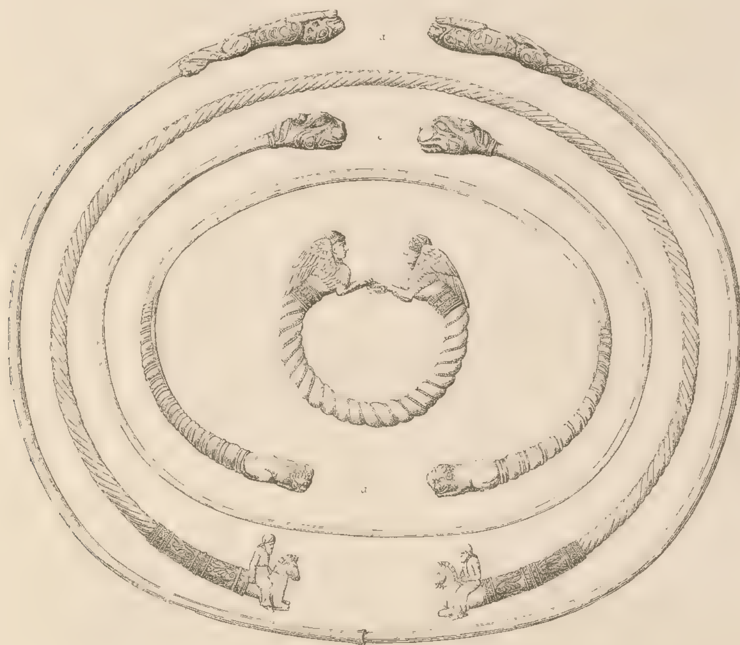


Fig. 96. — Colliers et Bracelets en Or, provenant de la Scythie. — Musée de l'Ermitage impérial.

assyriens et persans se transformaient sous leur ciseau habile et prenaient un aspect plus hellénique; de façon que, à travers toute la Scythie, depuis la mer Noire jusqu'au delà des Ourals — les fabuleux monts Rhipées d'autrefois — on retrouve, pareils aux chaînons épars d'un même lien social, industriel

μᾶλλον Ἀόρσων. Ἀβέακος μὲν οὖν ὁ τῶν Σιράκων βασιλεύς, ἡνίκα Φαρνάκης τὸν Βόσπορον εἶχε, δύο μυριάδας ἱππέων ἔστελλε, Σπαδίνης δ' ὁ τῶν Ἀόρσων καὶ εἴκοσιν, οἱ δὲ ἄνω Ἄορσοι καὶ πλείονας· καὶ γὰρ ἐπεκράτουν πλείονος γῆς καὶ σχεδόν τι τῆς Κασπίων παραλίας τῆς πλείστης ἦρχον, ὥστε καὶ ἐνεπορεύοντο καμήλοις τὸν Ἰνδικὸν φόρτον καὶ τὸν Βαβυλώνιον παρά τε Ἀρμενίων καὶ Μήδων διαδεχόμενοι· ἐχρυσοφόρουν δὲ διὰ τὴν εὐπορίαν. οἱ μὲν οὖν Ἄορσοι τὸν Τάναιν παροικοῦσιν, οἱ Σίρακες δὲ τὸν Ἀχαρδέον, ὃς ἐκ τοῦ Καυκάσου ῥέων ἐκδίδωσιν εἰς τὴν Μαιῶτιν ».

et artistique, de grands anneaux d'or qui ne diffèrent entre eux que par leur tendance à se rapprocher davantage, soit des motifs de l'ornementation iranienne, soit de ceux de la Grèce. Ces anneaux étaient portés en Scythie, par les hommes et par les femmes, de leur vivant; mais de plus les Scythes se faisaient enterrer avec leurs bijoux favoris, et c'est ainsi qu'ils nous ont légué, en dépit des siècles, les trésors d'orfèvrerie qui, malgré mille déprédations continuelles, nous sont livrés presque chaque jour par les tumulus de la Sibérie occidentale et du sud de la Russie. Le Musée de l'Ermitage impérial a formé, avec les bijoux antiques qui, au sortir des anciens tombeaux, ont pu être sauvés du vol et de la destruction, deux collections sans pareilles; l'une est celle où sont réunis les résultats des fouilles faites dans les nécropoles du Bosphore Cimmérien et dans celles de la Russie méridionale [1]; l'autre renferme les richesses sibériennes entassées dans les trésors archéologiques des Czars, depuis plus d'un siècle et demi, et n'ayant pour la plupart que des certificats d'origine et de provenance fort vagues [2]. Toujours est-il que dans les premiers on reconnaît

[1] Les principaux ouvrages où ces découvertes se trouvent décrites et représentées sont: *Antiquités du Bosphore cimmérien. Saint-Petersbourg*, 1854. 2 gros volumes in-folio avec de très belles planches par Picard. — Comte Alexis Ouwaroff, *Recherches sur les Antiquités de la Russie méridionale. Saint-Petersbourg*, 1856. 2 fascicules. — Raoul Rochette, *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*. Paris, 1822. A. Achik, *Bosporskoe Czarstvo* (en russe). *Odessa*, 1849. Dubois de Montpéreux, *Voyage au Caucase, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée. Neuchâtel*, 1843, avec atlas. — J. Sabatier, *Souvenirs de Kertch. Saint-Petersbourg*, 1849. — Duncan Mac Pherson, *Antiquities of Kertch and researches in the Crimean Bosphor. London*, 1857, et surtout la collection des *Comptes rendus de la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg*, qui, depuis 1854, publie chaque année un volume d'études sur les monuments de la Russie méridionale.

[2] Les anneaux de la Sibérie, ainsi que les autres objets très nombreux de même provenance, restent à peu près tous, depuis plus d'un siècle, inédits et non étudiés, au milieu des inappréciables richesses antiques du Musée de l'Ermitage impérial. Serait-ce leur grande valeur matérielle qui porte préjudice à l'intérêt archéologique auquel tous ces objets précieux ont cependant un droit incontestable? Il y a plus de vingt-trois ans, feu M. F. Gille, ancien conservateur de ces collections, avait entrepris de les inventorier. Il a fait imprimer, jusqu'en 1863, trois cents pages d'un catalogue resté inachevé. Ce fragment n'a jamais été livré au public; aussi ne trouve-t-on à l'Ermitage presque aucun renseignement sur la majeure partie de cette étonnante collection des *Antiquités sibériennes*. On s'y égare comme dans le palais enchanté de la Belle au Bois dormant. Le catalogue de Gille devait porter le titre: *Musée de l'Ermitage impérial. Notice sur la formation de ce Musée et description des diverses collections qu'il renferme, avec une introduction historique sur l'Ermitage de Catherine II.* Ayant eu ces feuilles à notre disposition, nous les avons communiquées, il y a douze ans, à M. Ch. de Linas, qui les a utilisées dans le t. II de ses *Origines de l'Orfèvrerie cloisonnée. Paris*, 1878, pp. 59 et sq. A notre tour, nous en extrayons quelques passages, dans le double but de signaler en traits rapides les origines de cette collection et de faire connaître, avec certains détails, les nombreux cercles d'or, diadèmes, ceintures, colliers et bracelets qui en font partie (pp. 272 et sq.):

« GALERIE DES OBJETS SIBÉRIENS ET DES TERRES CUITES. — On a disposé dans cette galerie six collections différentes : 1° Une riche collection d'objets d'or principalement trouvés à l'est du Volga et en Sibérie, dans les dernières années du règne de Pierre le Grand. — 2° Les objets découverts dans la *Lougovaïa-Moghila*, tumulus énorme, qui était désigné depuis très longtemps comme devant renfermer la sépulture d'un roi scythe. — 3° Les objets trouvés à Seraï, emplacement de la Horde d'or. 4° Les objets tchoudes. — 5° Des objets romains, byzantins, sassanides, orientaux, etc., et quelques objets russes anciens. — Une collection de terres cuites, se composant de statuettes, de figurines, de masques, de lampes, etc. — C'est d'après les deux collections principales qu'elle contient, que cette galerie a reçu la désignation qu'elle porte. Nous allons la parcourir avec le visiteur, en divisant en six parties la description des principaux objets.

« OBJETS SIBÉRIENS, etc. — *Montre 1 à 6.* — Ces six montres renferment la collection qui était conservée, depuis le siècle dernier, à l'Académie impériale des Sciences, et qui, au commencement de l'année 1860, a été transportée à l'Ermitage. Tout ce que l'on sait

immédiatement l'empreinte de l'art grec, assujetti à ce que l'on nous permettra d'appeler la *couleur locale* scythique ; nous en offrons comme preuves (fig. 96) un

sur l'origine de ces objets se réduit à ce qui suit : Pierre le Grand avait ordonné en 1720 et 1721 de rassembler tous les objets anciens en or que l'on pourrait découvrir en Sibérie. Voyez l'*Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, *Paris*, 1729. Dans le tome v, p. 4, il est dit : « Au commencement de 1722, M. Schumacher, bibliothécaire de S. M. Czarienne, envoya par son ordre à l'Académie les dessins de plusieurs figures de divinités, d'hommes et d'animaux, la plupart de bronze, trouvés au mois de septembre 1721, aux environs d'Astrakhan, où l'armée de ce prince était campée, et c'est sur ces dessins, restés au dépôt de l'Académie, que le P. D. Bernard de Montfaucon les a fait graver dans le v[e] vol. du *Supplément* de ses *Antiquités*, où il en donne une explication sommaire. Il est à présumer qu'à son retour de la campagne de Perse, à la fin de l'année 1722, Pierre le Grand avait réuni beaucoup de ces objets qui, peut-être, lui avaient été présentés dans son itinéraire pendant cette campagne. Deux collections arrivèrent à Saint-Petersbourg en 1726. L'une se composait des objets découverts dans les environs d'Astrakhan. Ces collections furent déposées d'abord dans le palais que Pierre le Grand avait fait construire et qui existe encore au Jardin d'été. En 1728, elles furent envoyées à l'Académie des Sciences qui, en 1748, réunit à ces collections plusieurs objets trouvés entre l'Irtisch et l'Ob, et près du fleuve Iénisseï. En 1764, l'impératrice Catherine II ajouta à ces collections divers objets découverts dans la Nouvelle-Russie, à une distance de 30 verstes de la forteresse de Sainte-Élisabeth, forteresse en terre, qui existait du temps de l'impératrice Élisabeth, dans la steppe peuplée de colons serbes.

« L'Académie des Sciences avait préparé la publication de ces collections. Les dessins des principaux objets avaient été gravés sur cuivre, et il existe deux exemplaires des premières épreuves qui en avaient été tirées. Elles sont réunies sans aucun texte explicatif, ni légende, en un volume in-folio portant le titre : *Monumenta Siberica*. Nous avons trouvé dans ces planches les dessins des beaux poignards orientaux à monture en or, et celui de la magnifique dague attribuée à Benvenuto Cellini, que l'empereur Nicolas I[er] avait donné l'ordre de placer au Musée de Czarskoé-Selo. Ces planches en cuivre paraissent avoir été détruites dans l'incendie du bâtiment de l'Académie des Sciences, en 1747. Cela voudrait dire que l'on n'eut que le temps de sauver les objets mêmes de la collection, et que les matériaux préparés peut-être pour le texte des planches furent aussi perdus. Quelques-uns des objets en or, par exemple la couverture du fourreau du glaive sassanide (montre 11) et le grand collier en chaîne (montre 4, n° 38), étaient conservés à l'Académie des Sciences, comme provenant de l'époque de Catherine II. Les objets en argent (montre 5) et ceux en bronze (montre 6) y étaient conservés sans indication de provenance. Les objets en or principalement accusent des origines et des époques toutes différentes, quoiqu'ils appartiennent tous évidemment (sauf deux ou trois exceptions) à des contrées de la Sibérie, de l'Asie centrale et aussi du Caucase. Ainsi parmi les figures d'animaux, la plupart fantastiques, qu'offrent les nombreuses plaques de harnais de cheval en or massif que renferme la montre 3, M. de Baer a constaté la figure bien reconnaissable du *yag* ou bœuf mongol, désigné en français comme bœuf à queue de cheval, qui habite le centre de l'Asie, et la figure du tigre que l'on sait s'aventurer assez au Nord, jusqu'à la hauteur des Iakoutes, où sa présence a été signalée plusieurs fois. Un ornement en or, en figure de poisson (montre 2, n° 17), semble offrir un individu de la famille des esturgeons. Un fragment en or d'un autre ornement offre la queue d'un poisson, qui paraît appartenir à la famille d'une espèce de carpe nommée en russe *sazanne*, qui se trouve dans la mer Caspienne. Ce seraient des indices que ces derniers objets proviennent des contrées de l'isthme caucasien. L'or de ces divers objets est au titre de 84 (21 karats) et même 90 (21 1/2 karats), ce qui indique de l'or natif, recueilli peut-être dans les sables aurifères du sud-ouest de la Sibérie de nos jours.

« Nous ne pouvons nous empêcher de songer ici à la fable des *Arimaspes* et des *Griffons*, ceux-ci gardiens de *trésors* dans les monts *Rhiphées* (monts Ourals). L'antiquité grecque, si ingénieuse dans ses fables, y a souvent caché sous de charmantes allégories des faits historiques; et peut-être que l'existence des *Griffons*, défendant contre les *Arimaspes* les trésors de ces contrées presque inconnues alors et placées parmi les pays hyperboréens, n'était qu'une allusion à un commerce d'or, qui a existé probablement à une époque reculée de l'antiquité, et dont les peuples, habitants de la Sibérie de nos jours, défendaient l'approche à des peuples voisins ou étrangers. Peut-être enfin était-ce une allusion à des guerres que faisait naître ce commerce, ou bien au pillage auquel il exposait. En ce cas, l'existence des *sables aurifères* des contrées de l'Oural, de l'Altaï et beaucoup plus loin dans l'est de la Sibérie, aurait été connue dans l'antiquité la plus reculée, et la connaissance du fait moderne de l'exploitation de l'or natif de ces contrées, qui offre de nos jours de si grands résultats, ne serait-elle que la reproduction d'un fait antique, dont la connaissance s'était perdue au milieu des ténèbres du moyen âge. La masse d'objets en or, bijoux, ornements, etc., que l'on a exhumés jusqu'à présent des tumulus de la Tauride, n'est peut-être qu'une bien faible partie des trésors de ce genre qui ont existé, qui y sont peut-être encore enfouis, ou qui ont péri avec le temps. Hérodote (III, 116; IV, 13, 27), qui avait soupçonné cette quantité d'or, a été longtemps désigné comme le *Père des fables*, que l'exploration actuelle de l'Asie démontre de jour en jour être des vérités. Strabon (XI) dit en parlant des *Aorsi*, peuples qui habitaient entre le Tanaïs, le Kouban et la mer Caspienne, qu'ils couvraient leurs vêtements de *plaques d'or*. La découverte de nos jours d'objets en or d'un poids considérable et dont le métal, d'une grande pureté, a celle de l'or natif, s'explique donc par ce que nous venons de dire sur la connaissance très probable, dans une antiquité reculée, des *sables aurifères* de la Sibérie de nos jours et de son commerce, auquel, peut-être à dessein, à l'instar des Phéniciens et des Carthaginois, mêlait-on des récits de dangers redoutables pour détourner la curiosité d'autres explorateurs. Pour en revenir à nos objets sibériens, tous ceux que le Musée de l'Ermitage a reçus de l'Académie des Sciences, représentent un poids total de plus de 63 livres d'or au titre le plus pur. La Commission archéologique devant publier des dessins et une description de beaucoup de ces objets, nous nous bornerons dans notre notice à donner à nos lecteurs quelques détails succincts sur les principaux objets que renferment les montres n[os] 1 à 4, principalement, que nous allons passer en revue, sans prétendre à une description systématique de ces objets.

« MONTRE 1. — Grands Colliers d'Hommes. — Colliers et Diadèmes de Femmes.
Grands Anneaux en Spirale, destinés comme Ornements et aussi comme Pièces d'Armure défensive, etc.

« 1° COLLIER D'HOMME (*Streptos*). — Anneau brisé, composé de deux tubes se terminant par une figure de lion fantastique, dont la queue offre au lieu de touffe une tête de griffon (fig. 96, *a*). Ces figures étaient incrustées de turquoises, dont quelques-unes

grand collier à filets tors (*b*) dont les extrémités sont ornées de deux Scythes montés chacun sur l'avant-train d'un cheval ; un second collier moins grand (*d*)

subsistent encore dans leurs sertissures. Ce collier rappelle beaucoup par sa forme celui du roi du Koul-Oba (poids 1 livre 49 zolotnics). Le poids des objets est indiqué partout entre parenthèses en livres et zolotnics. La livre russe a 96 zolotnics.

« 2° Idem. — Grand anneau massif simulant une torsade, avec parties plates forgées carrément sur le quart environ de sa circonférence. C'est proprement un lingot d'or façonné (2 liv. 28 zolot.).

« 3° Idem. — En forme de spirale à cinq tours, se terminant par des têtes de chien, dont le nez est bien déterminé et dont le cou, s'allongeant comme celui d'un serpent, était orné primitivement de turquoises, dont quelques-unes sont restées dans leurs sertissures. — Ce collier est articulé au moyen d'une charnière et se ferme par une broche passant dans des anneaux qui s'enchâssent l'un au-dessous de l'autre (1 liv. 75 zolot.).

« 4° Idem. — Ce collier, qui est en même temps une pièce défensive, est une spirale de quatre tours se terminant par des figures d'animaux pareilles à celles du n° 1 (2 liv. 68 zolot.).

« 5° Idem. — Spirale de cinq tours se terminant par des têtes d'animaux fantastiques. Collier de défense également (3 liv. 49 zolot.).

« 6, 7, 8, 9, 10, 11. Brassards. — Ils sont formés d'un gros fil d'or tordu en spirale, se terminant par des têtes d'animaux fantastiques. Ces brassards forment plusieurs tours : N° 6, 17 tours (2 liv. 10 zolot.). — N°s 7, 8, chacun 8 tours (un peu plus d'une livre). — N° 9, 11 tours (1 liv. 68 zolot.). — N°s 10, 11, chacun 10 tours (1 liv. 9 zolot. — 1 liv. 35 zolot.).

« Sous le rapport de leur destination, on peut comparer ces objets avec les anneaux d'or massif trouvés au bras du roi du Koul-Oba. Il y a en Europe, dans diverses collections d'objets antiques et des premiers siècles du moyen âge, une foule d'anneaux pareils, mais en bronze et sans ornements, ayant servi également de brassards, qui se passaient par-dessus les manches du vêtement, et qui ont appartenu à des peuples de race primitive.

« Colliers de Femmes. — 12° Collier. Spirale à deux tours, formée d'un cylindre travaillé en torsade, se terminant par des têtes de lion. Ce collier est articulé comme le n° 3 (50 zolot.).

« 13° Collier. C'est un anneau brisé, massif, qui se termine par deux grosses têtes de tigre, dont les oreilles et le cou sont encore incrustés de turquoises (87 zolot.) [fig. 96, *c*]. Il y a une différence sensible de style entre les colliers 12 et 13. Le premier offre dans ses têtes de lion et aussi dans son exécution une réminiscence ou un reflet de l'art grec. Le second est d'une fabrication un peu barbare (17 3/4 zolot.).

« 14° Collier. Spirale d'un tour et demi, terminée par deux figures couchées de lion. Ce collier est formé de deux parties cylindriques creuses, dont les bouts de l'une, entrant dans les bouts de l'autre, étaient maintenus par une goupille ou petite broche, qui était vraisemblablement fixée à une chaînette tenant à des anneaux encore visibles.

« Diadèmes pour Coiffures de Femmes, destinés a être posés autour du Chignon. — 15° Diadème. Il est formé de trois cercles séparés par deux rangs de chatons ronds et en losange alternativement, où étaient serties des turquoises (quelques-unes y sont restées). Ce diadème à charnières se fermait au moyen d'une broche tenue à demeure par une chaînette (1 liv. 4 zolot.).

« 16° Diadème. Formé de douze cercles creux juxtaposés l'un au-dessus de l'autre. Le supérieur, moins grand que les inférieurs, se termine par des figures assez semblables à celles du n° 13. Une pièce intermédiaire manque à ce diadème. C'était celle de la fermeture (47 zolot.).

« 17° Diadème. Pareil au précédent, il est formé de dix cercles creux superposés et d'un onzième, dont les extrémités, qui étaient sans doute des ornements, paraissent s'être détachées. Ici la pièce intermédiaire formant la fermeture est à sa place, de même que la petite broche avec sa chaînette (24 1/2 zolot.).

« Bracelets-Brassards. — 18° Bracelet. Spirale de deux tours, se terminant par des figures couchées de lion (23 zolot.).

« 19° Bracelet. Spirale de trois tours se terminant par des têtes de bélier (19 1/2 zolot.). Ce bracelet semble, par ses dimensions, avoir servi à une femme.

« 20° Bracelet. Il est massif, en forme d'anneau brisé, formé de trois cercles d'ornements superposés, travaillés à jour, où l'on distingue des mêlées d'animaux de forme fantastique qui se combattent. Aux extrémités sont couchés en travers deux autres animaux qui semblent dévorer leur proie. — Le bracelet est intact ; il n'avait aucune fermeture. Au moyen de son élasticité, il se passait par-dessus une main de femme, à en juger par son diamètre minime. Il est d'un travail original, mais barbare. Des parties creusées dans les figures d'animaux paraissent être des sertissures pour des turquoises ou autres pierres fines, qui étaient semées en ornements (79 zolot.).

« Objets divers. — 21° Bandeau frontal. Il se compose d'une feuille d'or battu, un peu moins large à ses extrémités arrondies qu'au centre. Il est découpé de manière à recouvrir le front et à y être maintenu au moyen d'une chaînette qui, passant par derrière la tête, venait s'agrafer à un des côtés du bandeau (14 zolot.).

« 22° Aigle de forme fantastique (fig. 12) ».

Notre but n'étant autre ici que de faire connaître les cercles d'or de la collection dite sibérienne, nous ne ferons que résumer la suite du catalogue de M. Gille, qui s'arrête avant d'avoir terminé la description des quatre montres contenant les *Objets sibériens*. A la suite de la *Grande Phalère* dont nous avons déjà parlé, viennent plusieurs figures d'*Animaux divers*, n°s 23-31. La *Montre 2* contient des *Vases en or*, n°s 1-7 ; des *Armes, plaques de bouclier, bâtons de commandement*, etc., n°s 9-20 ; la *Montre 3* renferme une remarquable collection de grandes et moyennes *Plaques d'ornement et ornements de harnais de chevaux*, les unes rondes, les autres carrées ou oblongues, et ayant presque toutes leur paire, n°s 1-21 ; enfin des *Bossettes de harnais, bouts de bride, manches de fouet*, etc., n°s 20-44. — Les feuilles imprimées du catalogue se terminent par les considérations suivantes :

« Après avoir passé en revue dans les montres 1, 2 et 3 les grands colliers massifs d'hommes et de femmes, les diadèmes, les brassards, les boucliers, les vases et tous ces splendides ornements de harnais de chevaux, où l'or le plus fin brille jusque dans les

qui se termine par des lions accroupis, et enfin un bracelet à tige également torse (*e*), dont deux belles figures de sphinx composent la fermeture[1].

A côté de ces produits de l'orfèvrerie helléno-scythique, on distingue facilement le caractère asiatique des grands cercles en or qui viennent des sépultures sibériennes; l'un est un énorme collier dont les deux demi-cercles creux sont emboîtés l'un dans l'autre d'une part, tandis que, du côté opposé, ils se terminent par deux lionnes rampant, au corps sillonné d'entailles en forme de croissant, de pelte et de palme, et tout incrustées de turquoises; la longue queue plate de ces fauves s'étale en serpentant et finit par un bec crochu (*a*)[2]. Le second anneau est massif, mais moins large, plus fin et plus simple; il nous donne, à ses deux bouts, deux grosses têtes de lionceau également ornées de turquoises (*c*); ces mufles turgescents se rapprochent encore plus, par leur aspect, des têtes monstrueuses qui ornent les plus anciens bracelets asiatiques du même type.

moindres pièces qui en formaient la garniture, et jusque sur des restes de manches de fouets, la mémoire se rappelle un passage de Strabon (XI), dont tous ces objets offrent la justification. En parlant des Messagètes ou Scythes orientaux, habitant le pays traversé par l'Oxus et l'Iaxarte, il dit : « Dans les combats ils portent des ceintures d'or et, autour de leur tête, des bandeaux d'or; les freins et « les plastrons de leurs chevaux sont en or ». Nous avons cité ailleurs ce que Strabon dit des *Aorsi*. Il n'est pas probable que ces objets soient scythes; mais ils proviennent du moins de peuples nomades qui habitaient les contrées à l'est de la Caspienne, et qui avaient peut-être les mêmes coutumes que les célèbres nomades de l'antiquité, dont Hérodote nous a laissé une si saisissante esquisse ».

Les appréciations, en général très vagues dans lesquelles se maintient l'auteur de ce catalogue inachevé, sont tout à fait insuffisantes pour faire saisir l'importance de cette orfèvrerie séculaire des peuples de l'Asie orientale et septentrionale. Mais à vrai dire l'attention des savants ne s'est guère portée jusqu'à présent sur cet amas de richesses entassées autrefois, presque sans contrôle, dans les musées de Saint-Petersbourg. La Commission impériale archéologique, dont l'activité ne se ralentit pas depuis plus de trente ans, est principalement occupée des fouilles et des découvertes qu'elle fait et qu'elle provoque sans cesse. C'est là pour elle une excuse suffisante d'abandonner aux savants de l'avenir l'examen des collections sibériennes, si confusément recueillies par ses devanciers.

[1] Le grand collier (fig. 96 *b*), $0^{m},285$ de diamètre et pesant 451 grammes, est une large torsade en or, dont les viroles chargées de dessins variés, où s'entremêlent des émaux bleus de deux nuances différentes, se terminent par des cavaliers scythes. On croit que cet ornement a appartenu au roi enseveli sous le tumulus dit Koul-Oba à Kertch. Le collier (fig. 96 *d*) est plus petit, $0^{m},21$ de diamètre, mais il est plus lourd, 464 grammes; c'est un cercle présentant des renflements sur une partie de sa circonférence, et aboutissant à deux lions accroupis. On l'a trouvé dans le cercueil de la reine du même caveau. Enfin le bracelet (fig. 96 *e*), qui est l'un des deux pareils appartenant à la reine du Koul-Oba, $0^{m},11$ de diamètre, est formé par un gros câble d'or avec un petit filet perlé enroulé dans les spires du câble. Les viroles qui soutiennent les deux sphinx sont ornées de filigrane et d'émail bleu. — *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. VIII, 1 et 2; pl. XIII, 1. — Trois bracelets de ce genre se trouvent en Angleterre : deux, en or, ont, à leurs extrémités affrontées, de longues têtes de bélier; le troisième, en argent, a d'étranges mufles béants de carnassier, en vermeil. Ils sont également munis de viroles fort ouvragées. Voy. *Journal of Hellenic Studies. London*, 1884; vol. V., pp. 62-73 : E. A. Gardner, *Ornaments and Armour from Kertsch in the new Museum of Oxford*. Pl. XLVII, nos 1 et 10. Acquis en Crimée, ils ont été offerts par M. C. W. Siemens. — On attribue tous ces bijoux helléno-scythiques au IVe siècle avant Jésus-Christ.

[2] Les deux grands anneaux d'or (fig. 96 *a* et *c*) que nous avons déjà notés dans le catalogue inédit de feu M. Gille, ont été publiés et décrits, d'après les photographies et les notes que nous lui avions communiquées, par M. Ch. de Linas, dans *Les Origines de l'Orfèvrerie cloisonnée*, t. II, p. 231 : « Deux *torques* rigides, au type assyrien, accommodés à des goûts étrangers, exigent une mention spéciale. Le plus lourd (poids $419^{g},034$; diamètre $0^{m},31$) est un anneau tubulé, ouvert, dont les extrémités (voy. les *torques* du Koul-Oba) présentent des figures de lionnes couchées, la queue terminée en tête de griffon. Le moins grand (diamètre $0^{m},19$; poids $371^{g},142$) consiste en un anneau massif également ouvert; à chaque bout une puissante tête de félin. L'exécution est rude, mais très vigoureuse. Les bâtes champlevées, sertissant des turquoises, qui diaprent les animaux, sont régulières, symétriques, et visent à une élégance qu'elles atteignent (pl. *Musée de l'Ermit. F*, fig. 1 et 2) ».

Force nous est de nous restreindre à ce petit nombre de citations et d'exemples, en ce qui concerne l'habitude qu'avaient les anciens peuples de l'Orient de porter des diadèmes et des bracelets, et de s'entourer le cou de beaux colliers d'or. Virgile a perpétué le souvenir de ces parures, lorsque, en parlant des jeux équestres de la Sicile, il a décrit Ascagne et la jeunesse troyenne[1]:

> Omnibus in morem tonsa coma pressa corona;
> Cornea bina ferunt præfixa hastilia ferro;
> Pars leves humero pharetras; it pectore summo
> Flexilis obtorti per collum circulus auri.

Au temps jadis, lorsque les mythes épiques les plus hasardés étaient pris comme fondement des hypothèses en archéologie, il eût suffi peut-être de ces vers pour faire admettre que c'est Iulus lui-même, le fils d'Énée et de Lavinie, qui introduisit les colliers et les bracelets d'or en Italie, où nous les retrouvons chez les Étrusques et chez les Sabins; bien plus encore, on se serait autorisé de telle autre citation équivoque pour attribuer au fabuleux Francus, à ce fils imaginaire d'Hector, l'introduction des mêmes parures dans les Gaules, où, sans contredit, elles étaient en très grande faveur. Aujourd'hui nous sommes plus scrupuleux sur le choix des informations, et très souvent nous nous contentons de constater les faits, en renonçant à expliquer leur origine. Ainsi, que peut-on dire de bien précis sur l'art si original des Étrusques, art qui, dans l'Italie centrale, a imprimé un caractère *sui generis* à des œuvres de toute sorte, édifices, statues et bas-reliefs, peintures murales et poteries, armes, vases et ustensiles de tout genre? La bijouterie elle-même occupe dans cet ensemble si complet une place intéressante. Ce sont des œuvres d'art qui, en somme, ne ressemblent qu'à elles-mêmes, et que l'on ne saurait tout au plus rapprocher parfois que des produits si hétéroclites de l'art phénicien. A cette première énigme vient s'en joindre une autre, relative à l'activité industrielle et commerciale des Étrusques. Comment se fait-il que leurs vases, leurs armes, leurs bijoux et même leurs pots de terre, se soient répandus, dès les temps préhistoriques, jusqu'au cœur de l'Allemagne? Pline avait dit, il est vrai, que les statues de style étrusque, fabriquées certainement en pays toscan, étaient dispersées dans tout le monde[2]. Les trouvailles faites dans notre siècle lui ont donné raison, et non seulement les contrées du versant septentrional des Alpes, la Suisse, le Tyrol, la haute Autriche, mais les

[1] Virgilii *Æneid.*, l. v, v. 556-559.
[2] Plinii *Histor. Natur.*, l.,xxxiv, 16 : «Signa quoque Tuscanica per terras dispersa, quæ in Etruria facticata non est dubium».

rives des deux grands fleuves européens, le Danube et le Rhin, ont révélé en maints endroits d'antiques dépôts où l'orfèvrerie et les bronzes étrusques se trouvent mêlés à des produits plus barbares. Nous sommes contraint ici de nous limiter, dans l'historique des anneaux d'or, aux anneaux pour le front, aux anneaux pour le cou, et aux anneaux pour les bras.

Nous en aurions certainement plus d'un à citer qui a été recueilli sur quelque squelette pieusement déposé, il y a peut-être plus de vingt-cinq siècles, dans l'un des nombreux hypogées funéraires de la Toscane; ils auraient tous une forme plus ou moins étrange; mais ce qui les distinguerait surtout, ce seraient les ornements moulés ou ciselés à leur surface. Il s'y manifesterait presque toujours une tendance singulière à compliquer les dessins, à les prodiguer et à les surcharger avec une profusion mal équilibrée, à amonceler de hauts reliefs simulant des courbes rétrécies, et à enchevêtrer confusément celles-ci avec des fleurs à pétales épais, avec des corps d'animaux fantastiques, avec des figures humaines aux types anguleux, hébétés et grotesques.

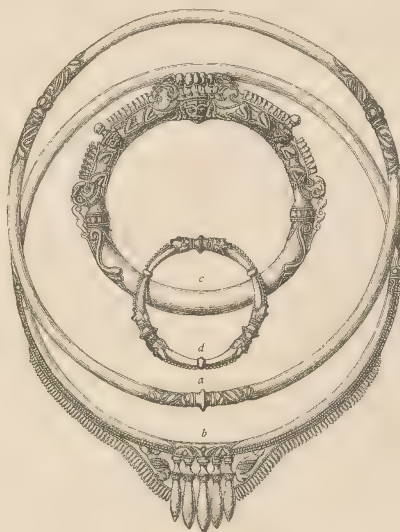


Fig. 97. — Colliers et Bracelets en Or, de Style étrusque, trouvés dans les Provinces rhénanes.

Or n'y a-t-il pas un intérêt plus saisissant encore à rencontrer bien loin, en dehors de leur centre de production ordinaire, des objets de ce genre, indubitablement sortis des antiques ateliers de l'Étrurie ? N'est-ce pas un fait éminemment curieux de constater que, à une époque bien nébuleuse de l'histoire, de pareils produits ont passé du centre de l'Italie dans des régions fort lointaines, comme sont, par exemple, les pays septentrionaux où le Rhin séparait à peine les populations gauloises de celles de la Germanie? C'est dans les environs de Spire et de Trèves, sur la Saar, à Dürkheim, à Besseringen, à Schwarzenbach, à Rodenbach et en d'autres endroits voisins, que l'on a successivement découvert, depuis une cinquantaine d'années, bon nombre d'objets étrusques parmi lesquels

nous avons fait un choix discret. Il se borne à deux grands colliers (fig. 97), dont l'un peut être un diadème (*b*), et à deux bracelets (*c*, *d*), toutes pièces en or massif dont les Germains d'autrefois avaient fait emplette chez des marchands venant des rives de l'Arno ou du Tibre[1]?

Sont-ce là les lourds bracelets d'or et les cercles gemmés que tout guerrier sabin, au dire de Tite-Live[2], portait à son bras gauche? Est-ce là le séduisant appât avec lequel le roi Tatius, qui voulait s'approprier le Palatin, parvint à exciter la coquetterie féminine de Tarpéia? La vierge romaine, allant puiser de l'eau hors des murs, avait été éblouie par ces beaux cercles jaunes qui, sur le poignet des assiégeants, reluisaient au soleil au-dessous de lourds boucliers sombres; profitant de sa convoitise, l'ennemi lui fit d'astucieuses promesses. Elle céda et trahit ses rudes compagnons pour les livrer aux vaniteux Sabins. Mais une fois maîtres de la citadelle, ceux-ci, au lieu de payer la faiblesse de Tarpéia avec leurs bracelets d'or, s'acharnèrent à écraser la trop complaisante traîtresse sous les boucliers de leur bras gauche. Curieux exemple d'une morale ambiguë à laquelle la politique des peuples civilisés n'a pas encore renoncé! Que de fois, depuis Tatius, ceux qui possèdent et qui font miroiter l'or — quand même ce ne serait que dans des bracelets — n'en ont-ils pas abusé? Les richesses, lorsqu'on s'entend à les

[1] La provenance des quatre anneaux d'or étrusques représentés par la fig. 97, est indiquée dans les descriptions suivantes que nous empruntons à l'ouvrage de M. L. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*: *a*) (Band II, Heft II, Tafel I, nº 1.) Collier en or, 0m,142 de diamètre, trouvé à Dürkheim, dans la Bavière rhénane; Musée de Spire; — *b*) (Id., id., id., nº 3.) Collier ou plutôt diadème, ayant le même diamètre si l'on n'y comprend pas les accessoires; même provenance; Musée de Berlin; — *c*) (B. III, H. V, T. III, nº 3.) Bracelet en or, 0m,09 de diamètre, trouvé dans le tumulus de Rodenbach, dans le Palatinat; — *d*) Petit bracelet de 0m,05 de diamètre ayant la même provenance que *b*. — Voir au sujet des objets étrusques trouvés en Allemagne, les savantes *Annexes* que M. Lindenschmidt a jointes à la description de la trouvaille de Dürkheim et de celles de Waldalgesheim et de Klein-Aspergle (Band III). — Plusieurs bijoux étrusques découverts en Italie, à Tarquinies, à Cære, à Vulci, à Corneto, etc., sont répandus dans les collections publiques et privées; on voit parmi eux des colliers et des bracelets très finement ouvragés; il y en a quelques-uns de fort intéressants au Musée étrusque grégorien du Vatican et au Musée Napoléon III du Louvre. — De plus, les monuments anciens de l'Étrurie, sculptures, terres cuites et peintures de vases ou peintures murales, représentent souvent des personnages portant au cou et aux bras des anneaux, des torsades, des chaînes et des bandeaux fleuronnés et gemmés. Nous nous contenterons de citer les riches garnitures de perles et de bulles, de câbles et de tresses métalliques, de fermoirs et de pierreries qui s'étalent sur le cou, sur la gorge et autour des reins et des bras de nombreuses figures mythologiques, gracieusement gravées au trait sur le dos de miroirs en bronze étrusques. Voy. E. Gerhard, *Die etruskischen Spiegel*, pl. 74, 81, 83, 141, 166, 169, 200-206, 212-218, 262, 317-319, 366, etc.

[2] Titi Livii *Ab Urbe condita lib.* I, 11 : « Novissimum ab Sabinis bellum ortum, multoque id maximum fuit : nihil enim per iram aut cupiditatem actum est, nec ostenderunt bellum prius quam intulerunt. Consilio etiam additus dolus. Spurius Tarpeius Romanæ præerat arci; hujus filiam virginem auro corrumpit Tatius, ut armatos in arcem accipiat — aquam forte ea tum sacris extra mœnia petitum ierat —; accepti obrutam armis necavere, seu ut vi capta potius arx videretur, seu prodendi exempli causa, ne quid usquam fidum proditori esset. Additur fabulæ, quod vulgo Sabini aureas armillas magni ponderis brachio lævo gemmatosque magna specie annulos habuerint, pepigisse eam quod in sinistris manibus haberent; eo scuta illi pro aureis donis congesta. Sunt qui eam ex pacto tradendi quod in sinistris manibus esset derecto arma petisse dicant, et fraude visam agere sua ipsam peremptam mercede ».

exploiter avec habileté, peuvent exercer sans contredit une très grande influence sur les peuples. Or, pour rentrer directement dans notre sujet, tel a dû être le cas des industrieux Étrusques en Italie, avant la naissance et l'accroissement de Rome. C'est bien le moins qu'ils aient été de ce temps les fournisseurs de leurs voisins immédiats, alors qu'ils transportaient leurs marchandises si loin au delà des Alpes, et qu'ils en trouvaient le placement chez les Barbares qui, au couchant et au levant, habitaient les bords du Rhin et ceux du Danube.

Néanmoins, dans ces lointains parages, et principalement dans les pays situés à l'Est, les bracelets en or et en bronze des Étrusques ne pouvaient tout au plus que diversifier le luxe des indigènes. En introduisant dans ces contrées barbares des cercles en métal, on portait, pour ainsi dire, de l'eau à la rivière; car de temps immémorial, dans les Gaules entières, dans tous les pays celtiques et probablement aussi dans quelques portions de la Germanie, la torsade métallique passée au cou et l'anneau serré au bras étaient presque des signes distinctifs du costume national. De là provient, dans ce groupe d'antiquités barbares, une surabondance de matières et d'informations qui, tout en satisfaisant l'archéologue, ne manque pas de l'embarrasser parfois. En effet, si, en parlant des colliers et des bracelets usités chez les Asiatiques, nous avons dû ne recueillir qu'un petit nombre de citations et d'exemples parmi les ouvrages qui les mentionnent et surtout parmi les monuments qui confirment les rapports de ceux-ci, il nous faudra agir tout à fait de même à l'égard des bijoux analogues portés par les Gaulois.

Ce peuple, il est vrai, pas plus que les Perses ni que les Scythes, n'a écrit de traités spéciaux de géographie ou d'histoire pour nous transmettre, soit ses usages, soit le récit des événements auxquels il a pris part. A peine a-t-il retracé parfois ses traits sur des monuments grossiers; mais en revanche son industrie, si peu variée qu'elle fût, a laissé des traces nombreuses dans ses tombeaux et dans maint dépôt fortuitement abandonné sous terre. Ce sont encore les Grecs et les Romains qui viennent suppléer aux lacunes de l'histoire et de l'ethnologie des populations celtiques. Nous demanderons surtout aux seconds des témoignages écrits; les premiers nous fourniront, de plus, quelques documents sculptés de la plus haute valeur artistique. Nous utiliserons ainsi la littérature et les beaux-arts des anciens temps classiques, pour donner plus d'intérêt à l'histoire des *armillæ* et des *torques* gaulois.

Plus de trois cents ans s'étaient écoulés depuis que la punition de Tarpéia, leurrée par les bracelets d'or des Sabins, avait heureusement terminé le différend entre Rome et ses plus proches voisins, et cimenté ainsi la véritable force de la

cité éternelle. Mais d'autres hommes, venus du Nord, avec de grands anneaux d'or et de bronze attachés cette fois autour du cou, mirent de nouveau la ville dans le plus grand péril qui jamais la menaça. C'étaient des Celtes, les Gaulois Senons, qui, par de brusques et successives invasions, avaient conquis tout le nord de l'Italie et s'y étaient établis, frappant même monnaie à leur type dans certaines villes de la contrée. Les as coulés en bronze à Ariminium, quelque 370 ans avant J.-C., nous ont conservé de rudes profils de Gaulois portant au cou la torsade nationale (fig. 98)[1]. Quoique repoussés à diverses reprises loin des murs de Rome, ces Barbares nombreux et tenaces revenaient sans cesse à la charge. En l'an 393 depuis la fondation, une de leurs troupes hardies et turbulentes menaçait l'armée romaine près du pont de l'Arno, sur la *Via Salaria*. Au moment où le combat allait s'engager, un jeune et superbe Gaulois, d'une taille gigantesque, se présenta nu au milieu du pont, n'ayant sur lui qu'un grand bouclier et deux longues épées pour armes, et pour ornements des anneaux étincelants aux bras, un collier d'or au cou et un bariolage de vives couleurs sur le corps. Tout seul, il jeta le défi aux Romains, et comme personne ne bougeait, le facétieux Barbare montra ironiquement sa langue aux légionnaires hésitants. Tout à coup le tribun T. Manlius sortit des rangs et demanda au dictateur la permission de punir cet insolent. «Je suis, ajouta-t-il, de la race de ceux qui culbutèrent les Gaulois du haut de la roche Tarpéienne!» Le géant se pavanait avec insouciance, riant aux éclats et tendant son large bouclier et sa longue flamberge gauloise; mais le premier choc du petit écu romain l'ébranla si fort qu'il en trébucha. Manlius profita de ce mouvement de titubation pour lui plonger sa courte épée



Fig. 98. — As gaulois d'Ariminium. D'après Marchi et Tessieri, *L'Æs grave*.

[1] Marchi e Tessieri, *L'æs grave del Museo Kircheriano, ovvero le monete primitive de' popoli dell' Italia media. Roma*, 1839; p. 106, clas. IV, pl. I. — Il est aussi à remarquer que sur le revers de plusieurs monnaies de la Gaule transalpine, antérieures à la conquête romaine, et nommément sur celles de certains peuples de l'Armorique occidentale (Namnètes, Aulerces, Diablintes, etc.), on voit figurer un homme conduisant des chevaux ou des animaux androcéphales attelés à un char, et tendant la main droite qui porte un anneau ouvert dont les extrémités sont arrondies en boules. Voy. Hucher, *L'Art gaulois, ou les Gaulois d'après leurs médailles. Le Mans*, 1868; pl. 34, 2; 35, 2; 57, 2; 91, 1 et 2. M. Ad. de Longpérier (*Note sur les Phalères et les enseignes militaires des Romains*, t. II de ses *Œuvres*, p. 251) a reproduit une monnaie de tout petit module, sur laquelle on voit, très grossièrement gravé du reste, un homme chauve, bossu, revêtu d'une tunique courte et tenant en main un grand



sphincter; il ajoute: «Si l'on s'étonnait de voir des *phalères* portées à la main par les conducteurs du char gravé sur les statères gaulois, nous répondrions que c'est à titre de trophées et non d'ornement personnel; c'est ainsi que l'on voit sur une monnaie d'argent, *pannonienne* ou *germanique*, un personnage qui tient un *torques* à la main». Nous aurons plus loin l'occasion de revenir sur les anneaux portés à la main par des êtres mythiques ou réels.

espagnole dans les entrailles, et le colosse tomba à terre. Le tribun lui trancha la tête et, lui arrachant le collier d'or tout trempé de sang, il l'attacha tranquillement autour de son cou. Dans leurs cris de joie, dans leurs chansons militaires, les soldats romains appelèrent *Torquatus*, le jeune héros paré du *torques* gaulois. Telle est la légende glorieuse de Manlius, racontée autrefois, dans un style rude mais émouvant, par l'annaliste Q. Claudius Quadrigarius, et répétée plus tard par Tite-Live et ses imitateurs [1].

A cette prouesse consacrée par la prise et par l'adoption du *torques* gaulois,

[1] Auli Gellii *Noctium Atticar.*, l. IX, 13 :

Verba ex historia Claudii Quadrigarii, quibus Manlii Torquati, nobilis adolescentis, et hostis galli provocatoris pugnam depinxit. — T. Manlius summo loco natus apprimeque nobilis fuit. Ei Manlio cognomentum factum est Torquatus. Causam cognomenti fuisse accepimus torquis ex auro induvias, quam ex hoste, quem occiderat, detractam induit. Sed quid hostis et quod genus et quam formidandæ vastitatis, et quantum insolens provocator, et cuimodi fuerit pugna decertatum, Q. Claudius primo annalium purissime atque illustrissime, simplicique et incomta orationis antiquæ suavitate descripsit. Quem locum ex eo libro Favorinus philosophus cum legeret, non minoribus quati afficique animum suum motibus pulsibusque dicebat, quam si ipse coram depugnantis eos spectaret. Verba Q. Claudii, quibus pugna ista depicta est, adscripsi : « Cum interim Gallus quidam nudus præter scutum et « gladios duos torque atque armillis decoratus processit : qui et viribus et magnitudine et adolescentia simulque virtute ceteris anti- « stabat. Is maxime prœlio commoto atque utrisque summo studio pugnantibus manu significare cœpit, utrinque quiescerent « pugnæ. Facta pausa est. Extemplo silentio facto cum voce maxima conclamat, si qui secum depugnare vellet, uti prodiret. Nemo « audebat propter magnitudinem atque immanitatem facies. Deinde Gallus irridere cœpit atque lingam exertare. Id subito perdolitum « est cuidam T. Manlio, summo genere nato, tantum flagitium civitati accidere, e tanto exercitu neminem prodire. Is, ut dico, pro- « cessit : neque passus est virtutem romanam a Gallo turpiter spoliari, scuto pedestri et gladio hispanico cinctus contra Gallum « constitit. Metu magno ea congressio in ipso ponte, utroque exercitu inspectante, facta est. Ita, ut ante dixi, constiterunt : Gallus « sua disciplina scuto projecto cantabundus : Manlius animo magis, quam arte, confisus scutum scuto percussit, atque statum Galli « conturbavit. Dum se Gallus iterum eodem pacto constituere studet, Manlius iterum scutum scuto percutit, atque de loco hominem « iterum dejecit : eo pacto ei sub gallicum gladium successit, atque hispanico pectus hausit : deinde continuo humerum dexterum « eodem concessu incidit, neque recessit usquam, donec subvertit, ne Gallus impetum icti haberet. Ubi eum evertit, caput præcædit : « torquem detraxit, eamque sanguinolentam sibi in collum imponit. Quo ex facto ipse posterique ejus Torquati sunt cognominati ».

Dans notre récit, nous nous sommes servi des variantes que l'on trouve dans *Titi Livii ab urbe condit.*, l. VII, 9 et 10 :

Eo certe anno Galli ad tertium lapidem Salaria via trans pontem Anienis castra habuere. Dictator cum tumultus Gallici causa justitium edixisset, omnes juniores sacramento adegit, ingentique exercitu ab urbe profectus in citeriore ripa Anienis castra posuit. Pons in medio erat, neutris eum rumpentibus, ne timoris indicium esset. Prœlia de occupando ponte crebra erant, nec, qui poterentur, incertis viribus satis discerni poterat. Tum eximia corporis magnitudine in vacuum pontem Gallus processit et quantum maxima voce potuit : « Quem nunc » inquit « Roma virum fortissimum habet, procedat agedum ad pugnam, ut noster duorum eventus ostendat, utra gens bello sit melior ». Diu inter primores juvenum Romanorum silentium fuit, cum et abnuere certamen vererentur et præcipuam sortem periculi petere nollent. Tum T. Manlius L. filius, qui patrem a vexatione tribunicia vindicaverat, ex statione ad dictatorem pergit : « Injussu tuo » inquit, « imperator, extra ordinem numquam pugnaverim, non si certam victoriam videam ; si tu permittis, volo ego illi beluæ ostendere, quando adeo ferox præsultat hostium signis, me ex ea familia ortum, quæ Gallorum agmen ex rupe Tarpeia dejecit ». Tum dictator : « Macte virtute » inquit « ac pietate in patrem patriamque, T. Manli, esto. Perge et nomen romanum invictum juvantibus diis præsta ». Armant inde juvenem æquales : pedestre scutum capit, hispano cingitur gladio ad propiorem habili pugnam ; armatum adornatumque adversus Gallum stolide lætum et — quoniam id quoque memoria dignum antiquis visum est — linguam etiam ab inrisu exserentem producunt. Recipiunt inde se ad stationem, et duo in medio armati spectaculi magis more quam lege belli destituuntur, nequaquam visu ac specie æstimantibus pares. Corpus alteri magnitudine eximium, versicolori veste pictisque et auro cælatis refulgens armis ; media in altero militaris statura modicaque in armis habilibus magis quam decoris species ; non cantus, non exultatio armorumque agitatio vana ; sed pectus animorum iræque tacitæ plenum omnem ferociam in discrimen ipsum certaminis distulerat. Ubi constitere inter duas acies tot circa mortalium animis spe metuque pendentibus, Gallus velut moles superne inminens projecto læva scuto in advenientis arma hostis vanum cæsim cum ingenti sonitu ensem dejecit ; Romanus mucrone sub recto, cum scuto scutum imum perculisset, totoque corpore interior periculo vulneris factus insinuasset se inter corpus armaque, uno alteroque subinde ictu ventrem atque inguina hausit et in spatium ingens ruentem porrexit hostem. Jacentis inde corpus ab omni alia vexatione intactum uno torque spoliavit, quem respersum cruore collo circumdedit suo. Defixerat pavor cum admiratione Gallos : Romani alacres ab statione obviam militi suo progressi, gratulantes laudantesque ad dictatorem perducunt. Inter carminum prope modum incondita quædam militariter joculantes Torquati cognomen auditum ; celebratum deinde posteris etiam familiæque honori fuit. Dictator coronam auream addidit donum, mirisque pro contione eam pugnam laudibus tulit.

Cf. Valerii Maximi *De factis dictisque memorabilibus*, l. VI, 9, 1 et 3 ; Ciceroni *De Officiis*, III, 31 ; *De Finibus bonor.*, I, 7 ; II, 19, 22, etc.

les Romains eurent maintes fois l'occasion d'en joindre d'autres où les riches colliers celtiques ne furent pas leur moindre capture. Dans la suite des annales, on ne compte presque pas de victoire romaine remportée sur les Gaulois, au récit de laquelle les historiens latins ou grecs ne fassent mention de la masse de *torques aurei* ou de σπεῖραι χρυσαῖ, pris sur l'ennemi. C'était un genre de trophées dont les triomphateurs ne manquaient jamais de se faire grande gloire, et de tirer un notable profit pour eux-mêmes et pour leurs soldats.

En l'an de Rome 528, les Boïens et les Insubres, révoltés dans la Gaule Cisalpine et ayant appelé à leur aide les Gésates d'au delà des Alpes, s'approchaient en tumulte de la ville. Polybe nous dit que les premiers portaient des braies et de légers sayons, tandis que les Transalpins n'avaient sur eux que leurs armes; mais tous hurlaient à tue-tête, en sonnant des trompettes et du cor. Sur leur blanche nudité on voyait briller leurs colliers d'or et leurs bracelets reluisants. Ce fut une belle proie pour les Romains lorsque, les ayant surpris entre deux corps d'armée, ils en tuèrent quarante mille, près du cap de Télamon[1]. Mais peu de temps après, le consul Flaminius, détournant à son profit le vœu qu'avait fait le barbare Anéroeste de consacrer les dépouilles des Romains à son dieu Mars, éleva au Jupiter romain un trophée composé des *torques* d'or pris sur l'ennemi vaincu[2]. Cependant les Gaulois Insubres continuaient à se remuer; ils attaquèrent le consul Claudius Marcellus sur le territoire de Côme. Celui-ci tua dans la bataille le roi Virdumar ou Britomar, tailla son armée en pièces, lui enleva quatre-vingt-six enseignes militaires, sept cent trente-deux chariots et une quantité énorme de colliers d'or[3]. Le plus lourd de ces colliers, celui du roi lui-même,

[1] Polybii *Historiar.*, l. II, 137-138 : » Ἀναρίθμητον μὲν γαρ ἦν τὸ τῶν βυκανητῶν καὶ σαλπιγκτῶν πλῆθος. οἷς ἅμα τοῦ παντὸς στρατοπέδου συμπαιανίζοντος τηλικαύτην καὶ τοιαύτην συνέβαινε γίνεσθαι κραυγὴν ὥστε μὴ μόνον τὰς σάλπιγγας καὶ τὰς δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ τοὺς παρακειμένους τόπους συνηχοῦντας ἐξ αὐτῶν δοκεῖν προΐεσθαι φωνήν. ἐκπληκτικὴ δ' ἦν καὶ τῶν γυμνῶν προεστώτων ἀνδρῶν ἥ τ' ἐπιφάνεια καὶ κίνησις, ὡς ἂν διαφερόντων ταῖς ἀκμαῖς καὶ τοῖς εἴδεσι. πάντες δ' οἱ τὰς πρώτας κατέχοντες σπείρας χρυσοῖς μανιάκαις καὶ περιχείροις ἦσαν κατακεκοσμημένοι. πρὸς ἃ βλέποντες οἱ Ῥωμαῖοι τὰ μὲν ἐξεπλήττοντο, τὰ δ' ὑπὸ τῆς τοῦ λυσιτελοῦς ἐλπίδος ἀγόμεναι διπλασίως παρωξύνοντο πρὸς τὸν κίνδυνον. πλὴν ἅμα τῷ τοὺς ἀκοντιστὰς προελθόντας ἐκ τῶν Ῥωμαϊκῶν στρατοπέδων κατὰ τὸν ἐθισμὸν εἰσακοντίζειν ἐνεργοῖς καὶ πυκνοῖς τοῖς βέλεσι, τοῖς μὲν ὀπίσω τῶν Κελτῶν πολλὴν εὐχρηστίαν οἱ σάγοι μετὰ τῶν ἀναξυρίδων παρεῖχον· τοῖς δὲ γυμνοῖς προεστῶσι παρὰ τὴν προσδοκίαν τοῦ πράγματος συμβαίνοντος τἀναντία πολλὴν ἀπορίαν καὶ δυσχρηστίαν παρεῖχε τὸ γινόμενον. οὐ γὰρ δυναμένου τοῦ Γαλατικοῦ θυρεοῦ τὸν ἄνδρα περισκέπειν, ὅσῳ γυμνὰ καὶ μείζω τὰ σώματ' ἦν, τοσούτῳ συνέβαινε μᾶλλον τὰ βέλη πίπτειν ἔνδον. τέλος δ'οὐ δυνάμενοι μὲν ἀμύνασθαι τοὺς εἰσακοντίζοντας διὰ τὴν ἀπόστασιν καὶ τὸ πλῆθος τῶν πιπτόντων βελῶν, περικακοῦντες δὲ καὶ δυσχρηστούμενοι τοῖς παροῦσιν, οἱ μὲν εἰς τοὺς πολεμίους ὑπὸ τοῦ θυμοῦ καὶ τῆς ἀλογιστίας εἰκῆ προπίπτοντες καὶ διδόντες σφᾶς αὐτοὺς ἑκουσίως ἀπέθνησκον, οἱ δ' εἰς τοὺς φίλους ἀναχωροῦντες ἐπὶ πόδα καὶ προδήλως ἀποδειλιῶντες διέστρεφον τοὺς κατόπιν. τὸ μὲν οὖν τῶν Γαισατῶν φρόνημα παρὰ τοῖς ἀκοντισταῖς τούτῳ τῷ τρόπῳ κατελύθη, τὸ δὲ τῶν Ἰνσόμβρων καὶ Βοίων ἔτι δὲ Ταυρίσκων πλῆθος ἅμα τῷ τοὺς Ῥωμαίους δεξαμένους τοὺς ἑαυτῶν ἀκοντιστὰς προσβάλλειν σφίσι τὰς σπείρας συμπεσὸν τοῖς πολεμίοις ἐκ χειρὸς ἐποίει μάχην ἐχυράν ».

[2] L. Aen. Flori *Histor. roman.*, l. II, 4 (an. u. c. 515-551) : « Galli Insubri... Mox, Ariovisto (Aneroeste) duce vovere « de nostrorum militum præda Marti suo torquem ». Intercepit Jupiter votum : nam de torquibus eorum aureum tropæum Jovi Flaminius erexit ».

[3] Titi Livii *Ab urbe condit.*, l. XXXIII, 36 : « Nec ultra sustinuere certamen Galli, quin terga verterent atque

fut déposé en action de grâces dans le temple de Jupiter Férétrien, et Rome célébra alors, avec une cruelle magnificence, ces dépouilles opimes, chantées plus tard dans les vers enthousiastes de Properce :

Claudius Eridanum trajectos arcuit hostes,
Belgica quum vasti parma relata ducis
Virdumari; genus hic Rheno jactabat ab ipso,
Nobilis et tectis fundere gæsa rotis;
Illi virgatis jaculanti ut ab agmine braccis,
Torquis ab incisa decidit unca gula.
Nunc spolia in templo tria condita : causa Feretri,
Omine quod certo dux ferit ense ducem,
Seu, quia victa suis humeris hæc arma ferebant,
Hinc Feretri dicta est ara superba Jovis.

Rappellerons-nous aussi qu'un triomphe fut également accordé, trente ans plus tard, au consul Cornelius Scipio Nasica pour une nouvelle victoire remportée sur les Boïens? Dans cette rencontre il leur prit d'innombrables chariots pleins d'armes, de vases, d'enseignes et de dépouilles, des troupeaux de chevaux et une foule de prisonniers. Il envoya à Rome une cargaison où l'on ne comptait pas moins de mille quatre cent soixante-onze colliers d'or, pesant deux cent quarante-sept livres. Nous passons sous silence le nombre et la valeur des vases d'argent fabriqués par les Gaulois, ainsi que tout l'argent monnayé que Scipion avait trouvé chez eux et qu'il partagea entre ses soldats [1].

Or, à voir les Gaulois si attachés à leur parure nationale, les Romains, du temps où les Gaules leur étaient déjà asservies, ne s'essayèrent plus à leur enlever leurs *torques;* tout au contraire le Sénat en gratifiait ceux de leurs princes qui se montraient les plus fidèles et les plus dévoués [2]. En lisant les

effuse fugerent. In eo prœlio supra quadraginta milia hominum cæsa Valerius Antias scribit, octingenta septem signa militaria capta, et carpenta septingenta triginta duo, et aureos torques multos, ex quibus unum magni ponderis Claudius in Capitolio Jovi donum in æde positum scribit ». — Propertii *Elegiar.*, l. IV, 10, v. 39-48.

[1] Titi Livii *Ab urbe condit.*, l. XXXVI, 40 : « P. Cornelius consul triumphavit de Boiis ; in eo triumpho gallicis carpentis arma signaque et spolia omnis generis travexit, et vasa ænea gallica ; et cum captivis nobilibus equorum quoque captorum gregem traduxit. Aureos torques transtulit mille quadringentos septuaginta unum, ad hoc auri pondo ducenta quadraginta septem, argenti infecti factique in gallicis vasis, non infabre suo more factis, duo milia trecenta quadraginta pondo, bigatorum nummorum ducenta triginta quattuor. Militibus qui currum secuti sunt, centenos vicenos quinos asses divisit ».

[2] Ejusdem *id.*, l. XLIII, 5 : « Eodem tempore de C. Cassio, qui consul priore anno fuerat (170 an. C.), tum tribunus militum in Macedonia cum A. Hostilio erat, querellæ ad senatum delatæ sunt et legati regis Gallorum Cincibili venerunt. Frater ejus verba in senatu fecit.... Duobus fratribus regulis hæc præcipua, torques duo ex quinque pondo auri facti et vasa argentea quinque ex viginti pondo et duo equi phalerati cum agasonibus et equestria arma ac sagula, et comitibus eorum vestimenta liberis servisque. Hæc missa ». — L. XLIV, 14 : « Dum bellum in Macedonia geritur (an C. 169), legati Transalpini ab regulo Gallorum—Balanos ipsius traditur nomen ; gentis ex qua fuerit, non traditur — Romam venerunt, pollicentes ad Macedonicum bellum auxilia. Gratiæ ab senatu actæ muneraque missa, torquis aureus duo pondo et pateræ aureæ quattuor pondo, equus phaleratus armaque equestria ».

annales romaines, on dirait que les pères conscrits avaient adopté pour règle d'offrir en présent aux députés gaulois ou germains qui venaient faire acte de respect, des *torques* d'or, des armes de prix et des chevaux caparaçonnés, comme étant les objets qui flattaient le plus les goûts de ces Barbares. De leur côté les Gaulois soumis se faisaient un devoir de témoigner, par des dons du même genre, leur reconnaissance envers les puissants de Rome. Et l'on en plaisantait sur le Forum, car dans l'armée romaine les colliers n'étaient accordés en récompense qu'aux grades inférieurs. Ainsi, lorsque le divin Auguste eut accepté des Gaulois un *torques* d'or de cent livres, dont les provinces transalpines lui faisaient hommage, Dolabella, voulant l'éprouver, lui dit en riant : « Sire, décorez-moi donc aussi d'un torques. » — « Non, répondit ironiquement l'empereur à cet odieux délateur qui causa la perte de tant d'honnêtes citoyens romains, je pense plutôt à t'octroyer la couronne civique[1] ! » C'était la récompense suprême décernée aux guerriers qui, dans les combats, exposaient leur vie pour sauver celle de leurs concitoyens. Mais nous reviendrons plus loin sur le rôle que les *torques* et les *armillæ* jouèrent dans les armées romaines.

Deux traits encore pour caractériser d'une façon plus pittoresque l'emploi que les Gaulois faisaient de ces parures, et les rapports intimes que ce luxe semblait avoir avec les dispositions de leur esprit national. Empruntons d'abord un passage au géographe Strabon[2] :

« A leur franchise, à leur fougue naturelle, les Gaulois joignent une grande légèreté et beaucoup de fanfaronnade, ainsi que la passion de la parure, car ils se couvrent de bijoux d'or, portent des colliers d'or autour du cou, des anneaux d'or autour des bras et des poignets, et leurs chefs s'habillent d'étoffes teintes de couleurs éclatantes et brochées d'or. Cette frivolité de caractère fait que la victoire rend les Gaulois insupportables d'orgueil, tandis que la défaite les consterne. Avec leurs habitudes de légèreté, ils ont cependant certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère, mais qui se retrouve, il faut le dire, chez la plupart des nations du Nord ».

Voilà certes un nouveau reproche dont l'histoire accable les porteurs de

[1] M. F. Quintiliani *De Institution. orator.*, l. vi, iii, 79 : « Sic eluditur et ridiculum ridiculo ; ut divus Augustus, quum ei Galli torquem aureum centum pondo dedissent, et Dolabella per jocum, tentans tamen joci sui eventum, dixisset : « Imperator, torque me dona ». — « Malo » inquit « te civica donare ».

[2] Strabonis *Geographic.*, l. iv, 4, 5 : « Τῷ δ' ἁπλῷ καὶ θυμικῷ πολὺ τὸ ἀνόητον καὶ ἀλαζονικὸν πρόσεστι καὶ τὸ φιλόκοσμον· χρυσοφοροῦσί τε γάρ, περὶ μὲν τοῖς τραχήλοις στρεπτὰ ἔχοντες περὶ δὲ τοῖς βραχίοσι καὶ τοῖς καρποῖς ψέλια, καὶ τὰς ἐσθῆτας βαπτὰς φοροῦσί καὶ χρυσοπάστους οἱ ἐν ἀξιώματι. ὑπὸ τῆς τοιαύτης δὲ κουφότητος ἀφόρητοι μὲν νικῶντες, ἐκπλαγεῖς δ' ἡττηθέντες ὁρῶνται. πρόσεστι δὲ τῇ ἀνοίᾳ καὶ τὸ βάρβαρον καὶ τὸ ἔκφυλον, ὃ τοῖς προσβόρροις ἔθνεσι παρακολουθεῖ πλεῖστον ». — Nous nous sommes servi dans le texte de l'excellente traduction française de M. Tardieu.

colliers et de bracelets; et cependant, pour retracer une vive image de cette Gaule à la blonde crinière, à l'aspect plein d'audace et aux élans impétueux, le poète Claudien nous la représente portant dans ses mains deux rapides javelots, et un collier d'or autour du cou[1],

Tum flava repexo
Gallia crine ferox, evinctaque torque decoro,
Binaque gæsa tenens, animosa pectore fatur.

Cette fière image esquissée par le poète latin pour personnifier le caractère physique et moral des indigènes de la Gaule, nous la retrouverons sur plusieurs monuments en pierre, dus à une belle époque de l'art sculptural chez les Hellènes. Elle y est rendue plus expressive encore par l'affliction du désastre et les angoisses de la mort, empreintes sur les types que ces monuments nous retracent. Quelques nouveaux souvenirs recueillis dans les annales des pérégrinations celtiques, nous amèneront à connaître les circonstances qui livrèrent à l'habile ciseau des statuaires grecs les corps nus des guerriers gaulois ayant, pour unique ornement, leurs armes brisées et leurs colliers devenus presque, autour de leur cou, une marque d'esclavage.

Non contentes de harceler sans répit Rome et l'Italie entière, les bandes aventureuses des Gaulois avaient, dès le IVe siècle avant Jésus-Christ, pris leur essor à travers l'Europe centrale et, longeant la vallée du Danube, elles avaient débouché de toutes parts dans la péninsule de l'Hémus. En 279, elles se ruèrent sur la Grèce épouvantée par cette avalanche de Barbares; mais un renouveau de l'héroïsme que les Grecs avaient montré du temps de Léonidas, arrêta les dévastateurs au passage des Thermopyles. Se retournant alors du côté de Delphes, ils furent foudroyés et précipités du haut des roches sacrées, dit la pieuse chronique et avec elle le poète latin Properce, « dejectos Parnassi vertice Gallos »[2], par la colère du dieu Apollon qu'ils avaient outragé en pillant son sanctuaire. Dans leur effarement, les Celtes allèrent chercher outre mer de nouvelles aventures. Ils se répandirent dans toute l'Asie-Mineure et voulurent s'en rendre maîtres; mais, vers 239, Attale, premier roi de Pergame, osa leur tenir tête et remporta sur eux, en Mysie, une victoire décisive. Depuis lors, ils furent confinés entre la Phrygie et la Cappadoce, dans une province reculée qui prit le nom de Galatie. Cependant le succès d'Attale remplit la Grèce de joie; on le fêta partout,

[1] Cl. Claudiani *Laudatio Stilicon.*, l. II, v. 239-241.
[2] Propertii *Elegiar.*, l. II, 31, v. 13.

et ce fut un sujet de prédilection, pour toute une école de sculpteurs attirés à Pergame, que de représenter l'échec des Gaulois. Déjà les Étoliens avaient offert à Delphes des statues, aussitôt après la mise en fuite de ces Barbares [1]; Attale lui-même en fit placer dans l'Acropole d'Athènes, qui n'avaient pas moins de huit coudées de haut [2]. Pour lui travaillaient en même temps des artistes célèbres, Isigone, Phyromaque, Stratonicus et Antigone, à la fois sculpteur et auteur de livres sur la statuaire. Tous se sont appliqués à reproduire, sous mille aspects divers, les combats d'Attale et d'Eumène son cousin, contre les Gaulois, et à répandre ces sculptures en Grèce et dans l'Asie-Mineure. Plus tard, Néron fit transporter ces œuvres fameuses à Rome, afin d'en décorer sa *Maison dorée*, et



Fig. 99. — Le Gaulois expirant. — Statue en Marbre, du Musée Capitolin, à Rome.

Vespasien les en déplaça pour les distribuer dans les monuments qu'il bâtit à son tour [3]. Aussi n'est-il pas surprenant que, dans l'enceinte même de l'antique Rome,

[1] Sur l'invasion des Gaulois en Grèce, sur les victoires que les rois de Pergame remportèrent en Asie-Mineure, et sur les monuments qui furent élevés en Grèce à ce sujet, les sources principales sont : Strabonis *Geograph.*, l. XIII, 4, 2; Polybii *Historiar.*, l. V, 77-78; Titi Livii *Ab urbe condit.*, l. XXXVIII, 16; Pausaniæ *Descript. Græciæ*, l. I, 8, et X, 15, où nous trouvons le passage suivant, ayant rapport à la description du temple de Delphes : «Δύο τε Ἀπόλλωνος ἀγάλματά ἐστιν Αἰτωλῶν, ἡνίκα σφίσιν ἐξειργάσθη τὰ ἐς Γαλάτας. Στρατίαν δὲ τὴν Κελτῶν, ὡς ἐκ τῆς Εὐρώπης διαβήσοιτο ἐς τὴν Ἀσίαν ἐπ' ολέθρῳ τῶν πόλεων, Φαεννὶς προεδήλωσεν ἐν τοῖς χρησμοῖς γενεᾷ πρότερον, ἢ ἐπράχθη τὸ ἔργον·

Δὴ τότ' ἀμειβάμενος στεινὸν πόρον Ἑλλησπόντου
Αὐδήσει Γαλατῶν ὀλοὸς στρατός, οἵ ῥ' ἀθεμίστως
Ἀσίδα πορθήσουσι· θεὸς δ' ἔτι κύντερα θήσει
Πάγχυ μάλ', οἳ ναίουσι παρ' ἠιόσι θαλάσσης·
Εἰς ὀλίγον· τάχα γὰρ σφιν ἀοσσητῆρα Κρονίων
Ὁρμήσει, ταύροιο διοτρεφέος φίλον υἱόν,
Ὃς πᾶσιν Γαλάτῃσιν ὀλέθριον ἦμαρ ἐφήσει.

Παῖδα δὲ εἶπε ταύρου τὸν ἐν Περγάμῳ βασιλεύσαντα Ἄτταλον».

[2] Pausaniæ *Descript. Græciæ*, l. I, 25. En parlant de l'Acropole d'Athènes il dit : «Πρὸς δὲ τῷ τείχει τῷ Νοτίῳ,..... καὶ Γαλατῶν τὴν ἐν Μυσίᾳ φθορὰν ἀνέθηκεν Ἄτταλος, ὅσον γε δύο πηχῶν ἕκαστον». Cf. Plutarchi *Vita Antonii*, 60.

[3] Plinii *Histor. Natur.*, l. XXXIV, 19, 34 : «Plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus Gallos prœlia; Isigonus, Phyromachus, Stratonicus, Antigonus, qui condidit volumina de sua arte... Atque ex omnibus, quæ retuli, clarissima quæque jam sunt dicata a Vespasiano principe in templo Pacis, aliisque ejus operibus, violentia Neronis in Urbem convecta, et in sellariis domus aureæ disposita».

sous les débris d'édifices impériaux, l'on ait retrouvé plusieurs de ces belles sculptures grecques du IIIe siècle avant Jésus-Christ.

Celle qui les prime toutes est, sans contredit, le guerrier expirant du Musée Capitolin (fig. 99). Connue et admirée depuis la Renaissance, cette magnifique statue de marbre que l'on a retirée des anciens jardins de Salluste, sur l'emplacement actuel de la Trinità dei Monti, a été souvent dessinée, décrite et commentée, tantôt sous la dénomination impropre du *Mirmillon* ou du *Gladiateur mourant*, tantôt sous celle, non moins injustifiable, de Polyphonte, le héraut thébain de Laïus[1]. On s'étonne de ne lui avoir vu rendre sa signification véritable que par les antiquaires de notre siècle[2]. Si ce corps à demi affaissé par sa blessure saignante, ne reposait pas sur un large bouclier gaulois, ayant à ses côtés une épée de combat et un grand cercle dans lequel M. A. de Longpérier[3] a cru voir, non pas une trompette de guerre, mais la ceinture métallique portée par les Brenns des Celtes; si cette tête hirsute ne faisait pas ressortir, en s'inclinant douloureusement vers la terre, le collier tordu des Gaulois, qui entoure sa nuque fléchissante, on n'hésiterait pas à affirmer, tant la conception et l'exécution de cette œuvre sont magistrales, que l'on a sous les yeux le fameux *Blessé défaillant* du sculpteur Crésilas, auquel l'antiquité donnait la troisième place après ses contemporains Phidias et Polyclète. N'étaient ces indices incontestables de sa provenance pergaméenne, on dirait de cette statue qu'elle est réellement le « *Vulneratus deficiens*, in quo possit intelligi quantum restet animæ[4] ».

[1] Publiée dès 1638 par Fr. Perrier, *Statuæ antiquæ centum (Roma)*, nº 91, sous le titre du *Mirmillon mourant*, et reproduite par Bottari, *Museo Capitolino*, t. III, p. 136, ainsi que dans d'autres ouvrages, ce fut Winckelmann qui, dans son *Histoire de l'Art antique*, IX, 2, contesta cette fausse attribution, et lui substitua l'hypothèse que ce chef-d'œuvre de la statuaire représentait le héraut de Laïus tué par Œdipe. — M. E. Braun, dans son ouvrage *Die Ruinen und Museen Roms*, p. 215, lui a conservé cependant le titre de *Sterbende Fechter*.

[2] E. G. Visconti, *Opere varie*, t. IV, p. 325, avait déjà émis l'opinion que cette statue devait représenter un barbare; mais ce fut Nibby, *Osservazioni sopra la statua volgarmente appelata il Gladiatore moribundo*, qui reconnut en elle un guerrier gaulois. Les antiquaires les plus éminents de notre siècle, Raoul Rochette, Ed. Gerhard, C. O. Müller, adoptèrent et confirmèrent cette opinion.

[3] A. de Longpérier, *Le guerrier mourant du Capitole*, dans ses *Œuvres*, t. II, p. 374-389. Dans cet intéressant opuscule, écrit en 1856, le savant archéologue étudie les quelques accessoires de cette statue, et principalement le long cercle à extrémités renflées qui gît sur son bouclier et que l'on a pris pour un cor brisé ou pour un *lituus*. Il voit dans cette pièce la ceinture métallique dont se servaient parfois les Gaulois et qui, au dire de Joh. Lydus (*De magistrat. Repub. Rom.*, l. II, 13), était nommée, de son nom gaulois, *cartamera*, dans T. Varron. C'est le seul ornement que porte sur son corps un jeune Gaulois renversé sur le dos et mort, dans une belle statue du Musée de Saint-Marc à Venise. Voy. Zanetti, *Delle antiche statue che nell' antisala della libreria di S. Marco e in altri luoghi publici di Venezia si trovano*, t. II, pl. 44. Cette pièce faisait aussi partie, sans doute, des sculptures exécutées à Pergame, sous les règnes d'Attale et d'Eumène. — M. de Longpérier rappelle également plusieurs *torques* d'or trouvés en France, dont la longueur est suffisante pour qu'on les prenne pour des ceintures plutôt que pour des colliers; tels sont ceux découverts à Flamanville près de Cherbourg, à Esserens près de Creil, et à Cesson près de Rennes. Nous en reparlerons plus loin.

[4] Plinii *Histor. Natur.*, l. XXXIV, 19. § 24: «Cresilas vulneratum deficientem, in quo possit intelligi, quan-

En tout cas l'on peut dire que l'artiste qui, probablement à une époque postérieure, a modelé avec une vérité si émouvante, l'agonie de ce héros terrassé, a dû s'inspirer tout autant de l'antique modèle athénien que des beautés plastiques de la race gauloise, reconnues du reste par les écrivains anciens.

C'est probablement aussi à la copie ou à l'imitation d'un monument des beaux temps de l'art grec, que nous devons quelques autres épisodes de la guerre des Galates, admirablement sculptés en haut-relief sur un sarcophage découvert, en 1831, dans la vigne Ammendola sur la *Via Appia,* et également recueilli dans le Musée du Capitole à Rome (fig. 100)[1].



Fig. 100. — Sarcophage antique, découvert en 1831, dans la Vigne Ammendola. Musée Capitolin, à Rome.

Ici ce n'est plus un brave isolé, un guerrier vaincu s'abandonnant solitairement au désespoir d'une humiliante défaite et aux affres de la mort. L'un des grands côtés du tombeau en marbre et ses deux portions latérales sont décorées des luttes les plus mouvementées. Sur la face principale, des Grecs à pied et à cheval, couverts de cuirasses à franges lamées, de chlamydes flottantes, de casques à jugulaires et de cnémides préservatrices, renversent et égorgent de toutes parts

tum restet animæ ». — Cf. § 4 : « Hæc est Polycleti, proxima ab ea Phidiæ, tertia Cresilæ, quarta Cydonis, quinta Phradmonis ».

[1] *Monuments inédits publiés par l'Institut de correspondance archéologique de Rome*, t. I, 1829-1834, pl. xxx. Sarcophage trouvé dans la Vigna Ammendola ; côté principal, pl. xxxi ; id., les deux petits côtés du même sarcophage. A ces planches, dont nous n'avons donné (fig. 100) que l'esquisse de la première, se rattache un texte de M. G. Blackie, *Battaglia marcomanica*, dans les *Annales de l'Institut archéol.*, 1831, pp. 287-311. L'auteur y développe une hypothèse sur laquelle on est complètement revenu ; les combattants de ces scènes ne sont plus des Marcomans, aux yeux de personne ; mais l'on se demande encore si ce sont des Gaulois Insubres taillés en pièces au cap Télamon, par des Romains, ou bien des Galates succombant sous les armées helléno-phrygiennes d'Attale. Nous penchons vers cette dernière supposition, bien que le travail de sculpture semble indiquer que ces bas-reliefs sont des copies faites en Italie d'après des modèles grecs plus anciens.

des Gaulois à la chevelure crépue qui, tous nus à l'exception d'un seul, n'ont que le *torques* au cou. A chaque angle, sous des trophées, on voit un prisonnier barbu, de la même race, accroupi par terre, les bras attachés derrière le dos. Au milieu, le chef des Barbares, le seul d'entre eux portant un court sayon, se donne lui-même la mort sous la menace d'une épée grecque qui va s'abattre sur lui. Deux jeunes gens au beau torse nu luttent encore; mais l'un est renversé de son cheval par la lance d'un soldat ennemi, et le grand coup d'épée que l'autre s'apprête à porter, va être prévenu par une pique meurtrière dirigée contre sa tête. Une bande supérieure formant frise, représente en plus petit ces mêmes Barbares, hommes, femmes et enfants, réduits à l'esclavage et courbés sous le joug. Nous aurions à admirer des groupes tout aussi intéressants, peut-être plus gracieux encore, si nous étendions notre description sur les petites faces du monument; mais ce serait dépasser outre mesure les bornes que nous impose notre sujet. Nous nous arrêtons donc ici, content d'avoir constaté, une fois encore, dans une belle œuvre artistique de l'antiquité, l'usage que les Gaulois faisaient du collier, à l'exclusion même de tout autre attirail, content aussi de pouvoir y signaler le type de cette race, mieux rendu peut-être ici que dans toute autre œuvre d'art. Il y est surtout mis en évidence par de grandes figures à moustaches et à barbiche, surgissant presque en ronde bosse aux coins de l'imposant sarcophage.

Aux exemples que nous avons cités se rattachent diverses questions relatives à la forme des anneaux celtiques et à la manière dont ils étaient portés. Les colliers des Gaulois, ou *torques,* n'étaient-ils jamais confectionnés qu'avec de gros fils de métal tordu? Avaient-ils toujours l'aspect funiculaire qui parfois a fait prendre les anciennes statues des Galates pour celles d'esclaves ignominieusement garrottés, la corde au cou?

Pour réduire à néant cette dernière allégation — si cela était encore nécessaire — il suffirait de jeter les yeux sur l'une des plus charmantes coupes en argent qui font partie du trésor découvert à Hildesheim [1]. Il y en a deux de même grandeur qui, pour former la paire, contiennent dans leur *umbo,* les bustes en haut-relief des deux principales divinités de l'Asie-Mineure, contrée où les Gallo-Grecs jouèrent un rôle si important aux derniers temps de la république romaine. Dans l'une, Cybèle est coiffée de la couronne tourelée, et l'on voit près d'elle le tympanon arrondi de ses Archigalles, ces prêtres eunuques, vêtus et

[1] Nous avons déjà dit quelques mots sur les vases d'argent du Trésor de Hildesheim et nous avons reproduit le disque qui en fait partie (p. 134 et fig. 52). L'occasion se présente à nous d'en faire connaître une autre pièce,

parés comme des femmes[1]; dans l'autre patère d'argent (fig. 101) c'est le dieu Mên, portant le bonnet phrygien, qui, entre les cornes d'un immense croissant, montre à son cou un *torques* gaulois doré et terminé par deux boules. Ne faudrait-il pas reconnaître dans cet ornement caractéristique du dieu lunaire, le luxe des Galates venu à la rescousse des antiques coutumes troyennes? Ici cependant le collier n'est plus une simple corde annulaire ou rejointe au moyen d'un nœud; c'est un cercle interrompu, ouvert et aboutissant à deux pommes affrontées. Voilà déjà une variété du type des *torques* et nous la trouvons consacrée par un grand dieu de la Phrygie et de la Galatie. Ce dieu d'un aspect tout hellénique tient sa tête gracieusement posée entre les deux cornes du croissant lunaire, tandis que sur un autel payen trouvé en 1711, sous le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, le dieu indigène des Gaulois, CERNVNNOS, a les deux tempes de son crâne dénudé munies d'une ramure informe, à laquelle pendent deux doubles anneaux réunis par des viroles[2] (fig. 102).



Fig. 101. — Coupe en Argent, du Trésor de Hildesheim. Musée royal de Berlin.

Remarquons cependant que ces cornes elles-mêmes n'étaient pas étrangères

dont le travail est de beaucoup supérieur à celui du plateau, tout en n'atteignant pas la perfection de quelques vases qui nous occuperont plus tard. Les patères de Cybèle et du dieu Lunus ont environ 15 centimètres de diamètre; les figures qui se détachent du fond en un relief très saillant, ont des parties dorées; elles sont disposées de façon à se faire face dans cette couple de vases. Voy. Fr. Wieseler, *Der Hildesheimer Silberfund*, pp. 15-21.

[1] Alf. Maury, *Histoire des Religions de la Grèce antique*, t. III, pp. 123 et sq. — Les prêtres de Cybèle et d'Attys (le même probablement que Lunus) portaient aussi des colliers en métal; on en voit un, orné par devant de trois bijoux ouvragés, au cou de l'archigalle, dont la stèle funéraire, découverte entre Civita-Lavinia et Genzano, se trouve actuellement au Musée Capitolin de Rome. *Denkmäler der alten Kunst*, herausg. von Wieseler und C. O. Müller, IIer B., 817.

[2] Cet autel, aussi bien que deux autres trouvés à la même place, a ses quatre faces sculptées, les unes d'images divines, les autres des portraits des donateurs; ils datent tous les trois du règne de Tibère, et ont été érigés en l'honneur de Jupiter par les mariniers de Lutèce, *Nautæ Parisiaci*. Voy. E. du Sommerard, *Catalogue et description des objets d'art de l'antiquité, etc., exposés au Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*, nos 1 à 4. — Dans d'autres sculptures gauloises, le même dieu cornu porte le *torques* au cou, à la main ou dans son giron. Tel, on le reconnaît sur les autels à Triade divine, découverts à Reims et à Saintes, ainsi que dans une statuette d'Autun. Dans une Triade trouvée à Beaune, on voit, réunis sur la même pierre, un dieu à cornes et une tête surmontée du croissant, laquelle domine le groupe des trois divinités. Voy. Alex. Bertrand, *L'autel de Saintes et les Triades gauloises*, dans la *Revue archéologique* de Paris, de 1880. — M. A. de Longpérier, dans son article sur *Le guerrier mourant du Capitole* (*Œuvres*, t. II, p. 377 et pl. VII, no 7), observe que sur l'une des faces du monument découvert dans la Cité de Paris, on distingue fort bien, dans les mains de l'un des Gaulois donateurs, un *torques* gigantesque destiné probablement à l'empereur par les *Nautæ Parisiaci*.

aux divinités de la région asiatique, où les Gaulois trouvèrent établis, d'une part, le culte de Mên, le dieu lunaire au croissant et au *torques,* et, d'autre part, l'adoration de Cybèle ou Agdistis, la *Grande Déesse* phrygienne, la *Mère* de tout le pays montagneux de l'Asie-Mineure, Μήτηρ Ἰδαία[1]. Cette déesse agreste n'en était pas moins, pour ces contrées, la patronne et l'emblème de la fécondité, assimilée qu'elle y était tout aussi bien à la Vénus-Astarté syrienne qu'à Artémis la chasseresse vagabonde des bois de l'Arcadie. Aussi n'y a-t-il rien que de naturel à retrouver son image sur un beau disque ciselé et émaillé qui a été découvert, il n'y a que peu d'années, à Lampsaque, sur la côte mysienne de l'Hellespont, dans cette ville des Phocéens, jadis célèbre par son culte priapique. Ce produit fort curieux de l'orfèvrerie et de l'émaillerie anciennes se trouve déposé dans le Musée impérial de Tchinili-Kiosk à Constantinople. Les matières dont il est composé, or, vermeil et pâtes durcies, sa forme circulaire et plate à marli très peu exhaussé, forme qui n'est nullement celle d'une coupe ni d'une patère, mais d'un vrai plateau, enfin ses dimensions qui atteignent $0^{m},44$ en diamètre, nous imposaient le devoir de l'énumérer parmi les grands plats antiques décrits et représentés dans notre chapitre précédent. Nous aurions dû le compter au nombre des anciens πίνακες et des *lances* consacrés aux cultes payens. Il aurait été rangé, quant à ses proportions, entre le *missorium* africain du Vandale Geilamir et le disque du roi bosporitain Rhescuporis, et, quant à sa date, il aurait occupé une place antérieure aux pièces d'orfèvrerie chrétienne. Ne l'ayant pas mentionné alors[2], nous nous hâtons de combler cette



Fig. 102. — Le Dieu gaulois CERNVNNOS, sculpté sur un Autel antique. Musée des Thermes et de Cluny, à Paris.

[1] Strabonis *Geograph.*, l. x, 3, 12 : «Οἱ δὲ Βερέκυντες Φρυγῶν τι φῦλον καὶ ἁπλῶς οἱ Φρύγες καὶ τῶν Τρώων οἱ περὶ τὴν Ἴδην κατοικοῦντες Ῥέαν μὲν καὶ αὐτοὶ τιμῶσι καὶ ὀργιάζουσι ταύτῃ, μητέρα καλοῦντες θεῶν καὶ Ἄγδιστιν καὶ Φρυγίαν θεὸν μεγάλην, ἀπὸ δὲ τῶν τόπων Ἰδαίαν καὶ Δινδυμήνην καὶ Σιπυληνὴν καὶ Πεσσινουντίδα καὶ Κυβέλην». — Cf. A. Maury, *op. cit.*, t. III, pp. 97 et sq.

[2] Le disque d'argent de Lampsaque a été décrit et publié par M. Al. Sorlin-Dorigny dans la *Gazette archéologique* de 1877, pp. 119-122, avec une rectification à la p. 215, et une planche coloriée, nº 19 : *Patère d'argent émaillée, trouvée à Lampsaque.* — Nous avions pensé que cette planche représentait l'objet dans ses dimensions naturelles, et, comme le dessin n'a que vingt centimètres de diamètre, nous n'avons pas cru devoir ranger cette pièce parmi les grands disques antiques. En redressant ici cette erreur, il nous semble utile de mentionner aussi un certain nombre de plats ou de grandes coupes en or et en argent, qui, parmi les vases antiques du même genre, se distinguent par leur circonférence dépassant 25 centimètres en diamètre. Nous les décrirons avec plus de détails

lacune; et nous le faisons avec d'autant plus d'empressement que plus d'un détail relatif aux figures qui sont représentées en or et en un émail noir, disparu en certains endroits, sur la surface d'argent de ce plat, nous en procure en ce moment l'occasion la plus favorable (fig. 103).

D'abord, la grande divinité féminine qui tient la place principale et dont la

dans la suite de cet ouvrage, nous étant réservé de mettre plus particulièrement en comparaison les coupes précieuses d'origine orientale avec la patère en or et les vases en cristaux cloisonnés qui se trouvent dans le trésor de Pétrossa; pour le moment nous ne faisons que signaler ces vases asiatiques, afin de compléter la liste de pièces analogues, presque toutes d'origine européenne, qui figurent dans la note récapitulative de la p. 173 :

1° Coupe en argent et vermeil, offerte par le duc de Luynes au Cabinet des Médailles de Paris et représentant probablement le roi sassanide Firouz (458-488) à cheval, chassant onze pièces de gibier: cinq sangliers, deux axis, deux buffles et deux antilopes . . . . Diamètre 0m,31

2° La coupe dont l'umbo est occupé par un bouquetin accroupi et que nous avons décrite et reproduite dans la note 3 à la p. 194 et dans la fig. 82, *a*. . . . . » 0m,30

3° Coupe en or cloisonnant des rondelles fleuronnées et de petits carrés de cristal blancs, rouges et verts, avec un médaillon en cristal de roche, au centre, sur lequel est sculpté le roi Chosroès I (531-579) assis sur un trône. Elle provient du trésor de la cathédrale de Saint-Denis, et se trouve au Cabinet des Médailles de Paris . . . . . » 0m,29

4° Coupe en argent, où figure un relief traité dans le style des coupes royales sassanides; il représente un personnage à cheval transperçant de sa lance un lion. Elle a été acquise par le Dr Lord à Badakchan dans le Cachemire . . » 0m,254

5° Coupe plate à relief très prononcé, représentant également un chasseur à cheval, en costume parthe; il décoche une flèche en arrière sur un lion qui se dresse en le poursuivant; un sanglier est déjà abattu, dans un marais, à ses pieds. Elle provient du gouvernement de Perm, et appartient au Musée de l'Ermitage impérial . . » 0m,282

6° Coupe à pied circulaire, dans laquelle on voit Bacchus barbu (à moins que la barbe ne soit l'effet de l'altération des reliefs) et couché, tenant dans la main droite une tasse profonde; le char à deux roues, sur lequel il repose, est traîné par un jeune homme nimbé et par une jeune fille, tous les deux vêtus à la grecque. Au chevet du dieu est assise une petite Ariadne; devant elle, sur le sol, on voit un Cupidon agenouillé; derrière le char est un Hercule qui danse sous une treille. Deux génies flottent dans les airs, l'un portant une aiguière, l'autre un long fouet ou une bride dont le second génie tient le bout. Ils ont tous les deux des anneaux autour des chevilles. En bas, à l'exergue, une panthère, qui plonge son mufle dans un cratère, se trouve entre deux branches de grenadier. Cette pièce d'orfèvrerie semble être une œuvre grecque dont le style est altéré par une influence orientale. Comme la coupe sassanide, désignée plus haut sous le n° 4, elle a été acquise à Badakchan par le Dr Lord. Elle est déposée actuellement dans la collection de l'*India Office*, au South Kensington Museum de Londres . . . . » 0m,279

7° Coupe plate dont la surface est occupée par un roi sassanide barbu, probablement Chosroès II (590-628). Le roi est assis à l'orientale sur un grand trône décoré et porte à ses lèvres une coupe, pendant que deux serviteurs, à ses côtés, tiennent, l'un une aiguière, l'autre un éventail. Deux musiciens, accroupis à ses pieds, jouent de la flûte et de la mandoline. Tous ces personnages portent des nimbes. Deux lions rampent en sens inverse entre les derniers. Cette pièce vient également du gouvernement de Perm et appartient à M. le comte Grégoire Stroganow . » [illegible]

8° Coupe à pied circulaire, contenant dans son umbo l'image d'un dragon à tête de loup barbu, à pattes de lion, à corps imbriqué, à ailes et à queue d'oiseau, dressées en l'air. On l'a trouvée en 1874 à Viatka, et elle a été achetée par la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg. Nous l'avons déjà signalée dans la note 3, à la p. 194, à cause des trois fleurs bulbeuses qui entourent cet animal fantastique . . . . » 0m,27

9° Coupe plate sur laquelle on voit un roi sassanide à cheval (peut-être Varahram II, 279-296). De sa lance il tue, avec calme, un lion dressé devant lui, après en avoir déjà abattu un autre. Cette pièce, trouvée également dans le gouvernement de Perm, est au Musée de l'Ermitage impérial . . . . » 0m,201

10° Coupe plate, ayant pour *emblema* un cheval paissant à l'ombre d'un arbre; tout autour sont étalées, avec une symétrie gracieuse, de grandes fleurs en forme de clochettes; au revers on distingue une estampille byzantine. C'est en 1780 que cet objet a été découvert à Sludka, avec plusieurs autres pièces d'orfèvrerie ancienne. Elles se trouvent toutes dans la collection de M. le comte Serge Stroganow, à Saint-Petersbourg . . . . [illegible]

11° Plat massif à larges bords exhaussés, et posé sur un pied assez haut. L'*emblema* du creux représente un génie à ailes déployées, qui, accroupi sur le dos d'un lion apprivoisé, pince de la mandoline. Dans une bande circulaire autour de ce médaillon central, ainsi que sur la surface plate du large marli, on voit deux longues séries de 13 et de 29 animaux réels et fantastiques, traités dans le style de la basse époque sassanide. Trouvé près d'Irbit en Russie (gouvern. de Perm), ce vase est, depuis 1880, au Musée de l'Ermitage impérial . . . . » [illegible]

Si nous ne nous étions pas imposé de limiter cette liste complémentaire aux coupes et aux plats qui ont plus de 0m,25 en diamètre, elle pourrait s'augmenter de plus du double. — Revenons toutefois au disque de Lampsaque en reproduisant la description qu'en a donnée M. Salomon Reinach dans son *Catalogue du Musée impérial d'Antiquités (de Tchinili-Kiosk) à Constantinople*, 1882, p. 67 et notes à la fin : (C'est à l'obligeance de ce jeune savant que nous devons une excellente photographie qui a servi au dessin de notre figure 103). — La Bibliothèque de

peau est aussi noire que celle d'une négresse, porte au-dessus de sa chevelure d'ébène, rangée en boucles symétriques à la mode des Babyloniens, une coiffure en forme de turban doré, surmontée de deux apophyses cornues également en vermeil; elles sont droites, plantées en lignes convergentes et munies cha-



Fig. 103. — Disque en Argent, Vermeil et Émail noir, trouvé à Lampsaque. — Musée de Tchinili-Kiosk, à Constantinople.

cune de deux andouillers naissants. C'est presque la ramure du dieu Cernunnos, mais sous une forme qui la rend moins choquante. Le reste du corps est gracieu-

l'Institut de France possède un fac-simile en plâtre de ce vase, offert par M. le marquis M. de Vogüé; mais, comme sur les dessins de MM. Goold et Sorlin-Dorigny, plus d'un détail, que nous avons complété, y fait défaut.

« N° 621. Diamètre $0^{m},44$. Patère en argent d'un admirable travail et parfaitement conservée, trouvée à Lampsaque, au témoignage de S. A. Saïd-Pacha, dans un caveau où elle était enfouie, avec plusieurs cuillers portant la marque *Agios Georgios* en caractères d'époque romaine. Ce merveilleux objet a été gravé en noir dans le catalogue de M. Goold et en couleur dans la *Gazette archéologique*, t. III, pl. 19, où M. Sorlin-Dorigny lui a consacré un important article. Ces deux reproductions sont malheureusement très imparfaites et donnent à peine une idée de l'œuvre. Une Artémis avec les cornes d'Hécate lunaire est assise de face sur un trône d'or, soutenu par des défenses d'éléphant. Ses chairs et ses cheveux sont en émail noir, et sa tunique d'or est parsemée d'étoiles ciselées. Elle a la main droite levée et tient dans la gauche un arc d'or. De part et d'autre on voit une pintade et un oiseau

sement drapé dans une tunique d'or flottante et constellée, qui laisse à nu la figure, le sein gauche, les deux bras et les pieds sur lesquels s'entrecroisent les bandelettes des sandales. Cette jeune, belle et sombre déesse nous ramène à la mémoire l'Aphrodite Mélænis, la *Vénus noire,* dont Pausanias a trouvé les temples à Thespies dans la Béotie, à Corinthe et près de la fontaine des Méliates en Arcadie [1]. Mais en même temps la déesse de Lampsaque a d'évidents rapports avec Diane, puisqu'elle tient de sa main gauche un grand arc doré et qu'elle est entourée de quadrupèdes et d'oiseaux divers. Ce ne sont cependant qu'animaux de l'extrême Orient ou des régions africaines : à sa droite une pintade [2] ou une poule d'Inde, à sa gauche un perroquet. Plus bas, sont deux mammifères dans lesquels M. Sorlin-Dorigny a cru reconnaître les grands chiens à oreilles pendantes, dont le dieu Pan, au dire du poète Callimaque [3], fit présent à Diane en Arcadie. Il semble d'autant plus le croire que, juste au-dessous du siège au bord duquel la déesse se tient assise sur un riche traversin brodé et tendu entre des pieds croisés, en défenses d'éléphant, deux figures de négresses beaucoup plus petites que l'image centrale, mais vêtues et cornues comme elle, mènent en laisse

de proie (?); à droite et à gauche de la déesse sont deux grands chiens de chasse. En bas deux hiérodules vêtues de tuniques d'or amènent l'une une panthère et l'autre un tigre. Le cadre est formé d'ornements finement niellés, variant à chaque quart du cercle. Aux points où l'ornementation varie, sont ciselés des médaillons contenant de petites têtes. L'apparence de ce chef-d'œuvre de la ciselure a quelque chose d'étrange. Il présente un singulier mélange de style gréco-romain et de style indo-sassanide. M. de Longpérier, la plus haute autorité archéologique de son temps, attribuait la patère de Lampsaque à l'époque romaine; mais il ne la connaissait que par des copies. Il ignorait notamment les ciselures tout à fait orientales qui en ornent les bords et qui font penser aux meilleures productions de l'art sassanide. Nous ne pouvons exprimer que sous toutes réserves une opinion personnelle sur cet objet unique de son genre. La divinité représentée sur la patère est peut-être l'*Artémis noire*, qu'une inscription découverte à Délos, a récemment fait connaître (Voy. le *Bulletin de correspondance hellénique, publié par l'École française d'Athènes,* 1882, p. 344, et pour l'*Astarté noire,* la *Gazette archéologique* de Paris, 1879, p. 67). Elle a été ciselée vers le IIIe siècle ap. J.-C., par un artiste anatolien qui s'est inspiré de modèles persans et indiens, non seulement dans la décoration des bords, mais dans le choix des animaux symboliques, le dessin du trône et même la physionomie de la déesse. C'est ainsi que les deux lions domptés par les chiens d'Artémis sont devenus une panthère et un tigre, que les montants du trône ont été figurés par des défenses d'éléphant, que la pintade et peut-être le perroquet ont été placés à droite et à gauche de la déesse. L'examen le plus attentif de la patère de Lampsaque ne nous a fait découvrir aucun caractère d'écriture qui puisse en préciser l'origine ou contrôler notre explication ».

[1] Pausaniæ *Descript. Græciæ* l. II, Κορινθιακὰ, cap. 2 : «Ἀνιοῦσι δὲ ἐς Κόρινθων .... καὶ Ἀφροδίτης ναὸς Μελανίδος». — L. VIII, Ἀρκαδικὰ, cap. VI : «Προελθόντι δὲ ἐκ τῶν Μελαγγείων, ἀπεχοντι τῆς πόλεως στάδια ὡς ἑπτὰ, ἔστι κρήνη Μελιαστῶν :.... πρὸς τῇ κρήνῃ, καὶ Ἀφροδίτης ἐστὶν ἱερὸν Μελανίδος. Ἐπίκλησιν δὲ ἡ θεὸς ταύτην κατ' ἄλλο μὲν ἔσχεν οὐδὲν ὅτι δὲ ἀνθρώπων μὴ τὰ παντα αἱ μίξεις ὥσπερ τοῖς κτήνεσι μεθ' ἡμέραν, τὰ πλειω δὲ εἰσιν ἐν νυκτί». — L. IX, Βοιωτικὰ, cap. 27 : «Ἔστι δε καὶ ἑτερωθι (ἐν Θεσπιαῖς) Ἀφροδίτης Μελαίνιδος ἱερὸν». — Cf. A. Maury, *op. cit.* t. III, p. 209.

[2] Plinii *Histor. Natur.*, l. x, 38 : «Simili modo pugnant Meleagrides in Bœotia. Africæ hoc est gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis; quæ novissimæ sunt peregrinarum avium in mensas receptæ proper ingratum virus. Verum Meleagri tumulus nobiles eas fecit». — L. XXXVI, 11 : «Mnaseas Africæ locum Sicyonem appellat et Crathin amnem in Oceanum effluentem e lacu, in quo aves, quas meleagridas et penelopas vocat, vivere... Super omnes est Sophoclus, tragicus poeta... hic ultra Indiam (electrum) fieri dixit e lacrymis meleagridum avium Meleagrum deflentium. Quod et credidisse eum, vel sperasse aliis persuaderi posse, quis non miretur? Quamve pueritiam tam imperitam posse reperiri, quæ avium ploratus annuos credat, lacrymasve tam grandes, avesque e Græcia, ubi Meleager periit ploratum isse in Indos? »

[3] Callimachi *Hymn. in Artemid.*, v. 86 :

Αἶψα δ' ἐπὶ σκύλακας ἤιες, εὗρε δ' ἄνακτα
Ἀρκαδίης ἐπὶ Πᾶνα, ὁ δὲ κρέα λυγκὸς ἔταμνε
Μαιναλίης, ἵνα οἱ τοκάδες κύνες εἶδαρ ἔδοιεν.
Τὶν δ' ὁ γενειήτης δύο μὲν κύνας ἥμισυ πηγούς,
Τρεῖς δὲ παρουατίους, ἕνα δ' αἰόλον, οἵ ῥα λέοντας
Αὐτοὺς αὖ ἐρύοντες, ὅτε δράξαιντο δεράων
Εἷλκον ἔτι ζώοντας ἐπ' αὔλιον.

une panthère et un tigre ou un lionceau, domptés et apprivoisés. A ce propos, M. Sorlin-Dorigny se souvient que les chiens de l'Artémis arcadienne étaient de force à entraîner des lions vivants. Toutefois, la structure du corps et surtout les extrémités de ces animaux les désignent plutôt pour des quadrumanes et, de plus, leur longue queue traînante ne saurait être celle de chiens. On les prendrait volontiers pour des singes, pour des cercopithèques de l'Hindoustan ou pour des cynocéphales et des *sphingæ*[1] de l'Éthiopie, modelés d'après des ouï-dire ou d'après une connaissance très vague de ces êtres exotiques.

Grâce à une observation d'une portée plus réelle, il a été remarqué que le symbole de la fécondité se révélait dans les excroissances cornues et dans la pose de la main droite chez les trois personnages composant cette scène. Ils la tiennent levée, ouverte, la paume en avant et le pouce détaché, comme les Astarté puniques des stèles votives trouvées à Carthage. De même, en reportant nos vues sur les contrées les plus reculées de l'Orient, nous acquerrions facilement la certitude que les animaux qui entourent la déesse, lions ou tigres et panthères, singes, perroquet et même la pintade, font tous partie du cycle des animaux voués, en Orient et dans la vallée du Nil, aux divinités érotiques[2].

[1] Plinii *Histor. Natur.*, l. vi, 35, 7 : « Neronis exploratores (ultra Meroen) renunciavere his modis :... Insulam Gagaudem esse in medio eo tractu. Inde primum visas aves psittacos, et ab altera (quæ vocatur Artigula) animal sphingion, à Tergedo cynocephalos ». — Cf. l. vi, 34, 5, et l. viii, 30 : « Sphingas, fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat ». — Voy. la note fort intéressante de M. Berger de Xivray (*Traditions tératologiques*, pp. 67-89) sur les *Cynocéphales*, les *Sphingæ* (les *magots* et les *babouins*, selon Buffon et Cuvier) et en général sur les singes connus dans l'antiquité classique et égyptienne. Cette note est placée à la suite du chap. xix du traité *De Monstris et Belluis*.

[2] On sait que le lion accompagnait toujours la déesse romaine Rhéa qui, au dire de Strabon (*loc. cit.*), était la même que Cybèle ou Agdistis ; souvent aussi cette déesse était représentée, dans les pays du centre et de l'ouest de l'Asie, debout ou assise sur un lion, un tigre, un lynx ou une panthère. Pour constater le caractère symbolique du singe, il faut pousser les investigations jusque dans l'Inde antique, où « la couleur rousse du poil de cet animal, le défaut de symétrie et l'aspect peu avantageux de ses formes, la force de ses avant-bras, sa faculté de grimper, la longueur de sa queue et parfois l'absence de cet appendice, sa sensualité, son aptitude à apprendre à danser et à conformer ses mouvements aux modulations musicales », ont donné lieu à autant d'épithètes et d'attributions mythiques. Le poème du Ramayana raconte longuement de quel secours fut Hanumaut, le héros singe, et toute l'armée simiesque, à Râma, dans son expédition amoureuse à la recherche de la belle Sîtâ. Quant au perroquet, on ne saurait oublier qu'il est la monture habituelle de Kâma, le dieu de l'amour chez les anciens Indiens. M. Angelo de Gubernatis, dans son livre sur la *Mythologie zoologique ou les Légendes animales*, auquel nous empruntons la plupart de ces données, dit (t. II, p. 338 de la traduction française) : « Le perroquet, qui était identifié à la nuit dans la *Çukasaptatî* et dans d'autres recueils de contes indiens, apparaît souvent dans les récits amoureux et révèle les secrets des amants ». De même, sans parler toutefois d'une façon directe de la pintade et de la poule d'Inde, il constate que « la poule ovipare, oiseau qui est un symbole d'abondance à cause des œufs qu'elle produit, et qui personnifie le soleil, était et est encore sacrée dans l'Inde et la Perse ». Sur certains vases d'argent persans, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, on voit des oiseaux qui sont assurément des pintades, portés en offrande par des bayadères ou des prêtresses de la déesse génératrice. Avec ces volatiles domestiques, on rencontre aussi, sur le même genre de vases, des paons, et au sujet de ce bel oiseau, plus brillamment moucheté que la pintade, M. de Gubernatis ajoute les considérations suivantes (*op. cit.*, t. II, p. 343) : « La longue queue brillante du paon prit une forme phallique. D'après le Dictionnaire de Saint-Petersbourg, *mayureçvara* (ou le paon Çiva) est la désignation propre du linga ou du phallus, l'emblème connu de Çiva ; ce fait attire aussi

Ainsi que nous l'avons déjà dit, on a pu constater que le syncrétisme religieux des côtes et des îles levantines de la Méditerranée avait mêlé, à un moment donné, l'Artémis et l'Aphrodite des Hellènes avec la Cybèle ou Agdistis des Phrygiens. Celle-ci tenait de bien près à l'Astarté syrienne, déesse ardente et ignée qui nous est connue sous la dénomination de «*la Noire*» ou «*la Brûlée*»[1]. Toutes ces divinités ensemble — sans oublier la ténébreuse Hécate des régions hyperboréennes et infernales, non moins lugubre d'aspect et d'attributs que la Κὴρ μελαίνη d'Homère[2] — arrivèrent aussi à s'associer confusément l'égyptienne Isis, la déesse en deuil, la déesse mystérieuse, la déesse cornue, dont les desservants étaient voués au noir, μελανηφόροι[3]. En sa qualité d'épouse ou de mère inconsolable, celle-ci pleurait comme Cybèle et comme Vénus-Astarté, l'amant ou le fils qu'elle avait perdu, et elle faisait chercher les membres mutilés de son bien-aimé par de fidèles acolytes, au nombre desquels étaient ses prêtres au visage glabre et le singe cynocéphale[4].

D'autre part, lorsque les sectes théosophiques de la Grèce voulurent assimiler cette divinité multiple à la Minerve armée, et identifier en elle la Neith de Saïs, emblème de la sagesse, ils placèrent entre les mains d'Isis un arc, attribut naturel de Diane. Enfin ne perdons pas de vue les belles statues de basalte, qui représentent, tout en noir, le corps de cette grande déesse de l'Égypte

notre attention sur les mots *mayûraratha, mayûraketu, çikhivâhana*, et *çikidhvaga*, épithètes de Skanda, dieu de la guerre, lequel est aussi un dieu phallique, comme Mars, l'amant de Vénus, et comme l'indien Kâmadeva, ou le dieu de l'amour, dont la monture est un perroquet et qui nous ramène ainsi à cet oiseau, considéré comme un symbole lunaire et phallique».

[1] Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. II, pp. 33, 367-368: שחם et שומחא; en arabe *Esch-Schamîyah* et aussi *Barqayâ*, c'est-à-dire tour à tour obscure et étincelante comme la lune.

[2] Homeri *Odys.* l. xvii, v. 500. — Cf. Hesiodi *Theogon.*, v. 218 et 904.

[3] Voy. *Corp. Inscript. græc. ed. Academ. Borrus.*, t. II, nos 2293, 2294 et 2295, parmi lesquelles nous ne citons que la dernière et la plus récente: «Γάϊος Γαΐου Ἀχαρνεύς, ἱερεὺς γενόμενος ἐν τῷ ἐπὶ Ναυσίου ἄρχοντος ἐνιαυτῷ καὶ οἱ Μελαμφόροι καὶ οἱ Θεραπευταὶ ὑπερ τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων καὶ τοῦ δήμου τοῦ Ῥωμαίων Ἴσιδι Δικαιοσύνῃ ἱδρυσάντο». Ces inscriptions proviennent de l'île de Délos où Isis eut, comme on l'a constaté, son autel situé dans le voisinage du Cynthe, et son clergé spécial, qui fonctionnait encore dans les derniers temps du paganisme. (Voy. J. A. Lebègue, *Recherches sur Délos. Paris*, 1876, p. 173). C'est dans cette région de l'île sacrée que des fouilles exécutées en 1881, fournirent l'inscription suivante gravée sur un chapiteau: [Αρι]Σ[τι]ΩΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΥΣ ΜΕΛΑΑΝΗ ΥΠΕΡ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΤΗΣ ΓΥΝΑΙΚΟΣ ΚΑΙ ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ ΑΤΤΙΚΟΥ Ν (*Fouilles de Délos*, par M. Hauvette-Besnault, dans le *Bulletin hellénique publié par l'École française d'Athènes*, 1882, pp. 295-352). — M. S. Reinach a essayé d'appliquer le nom de ΜΕΛΑΑΝΗ à la déesse noire du plateau de Lampsaque; mais comme il n'insiste pas lui-même sur cette interprétation et qu'il doute que cette qualification soit applicable à Artémis, nous nous demandons si elle ne conviendrait pas mieux à l'Isis délienne. Cela semble presque indiqué par l'endroit où l'inscription dédicatoire d'Aristion a été trouvée.

[4] A. Maury, *op. cit.*, t. III, p. 284 et sq.: «Isis pleurait son époux Osiris (Plutarchi *De Iside et Osiride*, 13 et 14), comme Cybèle pleurait Atys, comme Astarté pleurait Adonis (Luciani *De dea Syria*, 6 et 7). Elle l'appelait en gémissant, le cherchait accompagnée de son cynocéphale et de ses prêtres qui, dans leur douleur, se frappaient la poitrine (Minucii Felicis *Octav.* 21: «Isis perditum filium cum cynocephalo et calvis sacerdotibus lugat, plangit, inquirit, et Isiaci miseri cedunt pectore»). C'est au cynocéphale que revenait la gloire de l'avoir retrouvé.

si généralement répandue et si diversement caractérisée, dès le II[e] siècle avant Jésus-Christ, dans les contrées d'outre-mer [1].

Cet ensemble de données nous détermine, en accord même avec la présence de l'arc qui, en tout cas, est toujours admissible dès qu'il s'agit d'une divinité lunaire, à attribuer le beau disque de Lampsaque à une déesse locale de l'Asie-Mineure, dans laquelle sont venues se refléter, à une époque d'éclectisme en mythologie, des notions symboliques recueillies de part et d'autre. Il se pourrait donc que nous ayons en elle l'image de la *Grande Déesse* phrygienne sur laquelle s'étaient déjà greffés les mythes de l'Astarté *brûlée* et de l'Isis *funèbre*. Les Grecs, en adoptant cette déesse, l'appelèrent chez eux la *Vénus noire*, 'Αφροδίτη Μελαίνις. Cette étymologie nous semble, à tout prendre, plus rationnelle que l'explication donnée par Pausanias pour le sobriquet accordé à la déesse qui, dit-il, protège plus spécialement les amours nocturnes. De même, le caprice d'un artiste anatolien à demi-hellénisé, auquel les pays excentriques révélés au monde occidental par les lointaines expéditions d'Alexandre-le-Grand, étaient à peine connus, a pu se complaire un jour à représenter cette déesse asiatique ou africaine, de la couleur dont on la qualifiait parmi les Hellènes.

Les quatre médaillons minuscules, en vermeil, qui sont symétriquement disposés sur le marli, entre deux cercles inégaux de dorure, bordés à l'intérieur de postes, nous rappelleraient peut-être le buste et le nom du dieu Mên, toujours associé à la *Déesse mère*, s'ils n'étaient pas aussi sommairement esquissés et, surtout, si l'on parvenait à mieux distinguer les signes gravés dans l'exergue et qui semblent appartenir à quelque alphabet sémitique. Enfin, les quatre motifs de dessin au trait qui rattachent entre eux ces médaillons, ne démentent pas non plus l'origine helléno-asiatique du plat de Lampsaque. Aussi légèrement tracés que sont tissés les fils d'une toile d'araignée, ces dessins géométriques et compliqués simulent, l'un un fin treillage à rosaces centrales, l'autre des octogones à croisillons fleuronnés, le troisième des méandres composées d'une double ligne de triquètres, et le dernier des cercles perlés qui s'emboîtent et s'enchaînent. C'est un travail plus minutieux encore que la décoration cynégétique gravée sur le marli du plat d'argent de Contzesti (fig. 58). La disposition est presque la

[1] Il convient aussi de rappeler que Isis, en sa qualité de déesse mère, se confondait, en Égypte, avec *Hathor*, laquelle, en dehors de son rôle cosmique d'Uranie *nocturne*, était identifiée, d'une part, avec *Neith*, la *mère* ou la *vache génératrice*, représentée toujours un arc à la main, tandis que, d'autre part, cette même *Hathor*, personnification du *beau* et du *bien*, vint à s'assimiler, sous le règne des Ptolémées, à l'Aphrodite des Grecs. Ainsi l'on peut dire que l'Isis hellénisée réunissait presque tous les attributs de cette *Vénus noire*, 'Αφροδίτη Μελαίνις, que nous voyons trôner sur le disque de Lampsaque.

même sur ces deux vases; mais l'un, avec ses chasses mythiques, est évidemment un travail gréco-romain, tandis que les entrelacs linéaires de l'autre sont une œuvre où prédomine le caractère des ornements préférés par les Araméens de la côte occidentale [1].

Il est temps toutefois de clore cette description épisodique d'un objet qui aurait dû avoir sa place ailleurs. Mais, afin de prouver une fois de plus qu'elle n'est pas tout à fait déplacée, même en ce lieu, il nous suffira, en terminant cette digression, de rentrer naturellement dans notre sujet actuel. Nous n'avons, à cet effet, qu'à faire remarquer le grand collier d'or qui brille au cou de la déesse noire, les bracelets ondulés qui serrent les muscles de ses bras, les deux cercles plus étroits qui ornent ses poignets, et même les petits anneaux d'or qui pendent à ses oreilles. Nous ajouterons qu'elle n'est pas seule, sur ce plat, à porter des cercles métalliques de toute sorte. Les deux hiérodules qui lui présentent humblement des fauves bridés et sanglés, en ont, comme elle, aux bras, aux mains et aux oreilles. Plus encore! les deux animaux, singes ou chiens, qui se tiennent aux pieds du trône, sont parés eux-mêmes au cou de grands colliers d'or. On ne saurait fournir plus d'exemples réunis de l'usage que l'on faisait des anneaux d'or, dans les régions lointaines où les Gaulois, entraînés vers l'Orient, vinrent échouer et mêler leurs coutumes à celles des indigènes. Retournons, à présent, au pays d'origine de ces émigrants aventureux, et quittons les images divines pour retrouver celles de personnages plus réels.

On a découvert à Pompéi une belle cuve semi-ovoïde en bronze reposant sur un pied tout aussi élégant [2]; mais ce qui rend ce vase plus particulièrement intéressant, ce sont les anses étranges dont il est muni (fig. 104). De chaque côté, tout au bord de l'orifice, elles sont formées par deux hommes à longue chevelure bouclée et à la barbe taillée en double pointe; leurs jambes sont serrées dans d'étroits hauts-de-chausses à rayures transversales; les pieds dépassent tout nus, posés sur le sommet d'une sorte d'écusson dont deux lances croisées, deux boucliers hexagones et un bucrane composent l'ornement et le support. Les torses de ces athlètes qui ont déjà pris l'attitude du combat, sont également nus,

[1] Les dessins qui ornent le marli du plat de Lampsaque «font penser, dit M. S. Reinach, aux meilleures productions de l'art sassanide et sont inspirés de modèles persans et indiens». Nous avouons qu'ils nous ont rappelé encore plus le style de quelques-uns des motifs de sculpture qui décorent l'intrados des coupoles sous El-Aksa dans les soubassements du temple de Jérusalem. Voy. la *Gazette archéologique* de Paris, 1877, pl. 11 et 17.

[2] *Real Museo Borbonico*, t. VIII, pl. 15. Ce vase, que l'on a dénommé une *hydrie*, bien qu'il ait plutôt l'apparence d'un *cratère*, est haut, en mesures anciennes d'Italie, de deux palmes et demie, ce qui équivaut à peu près à un mètre 30 ou 40 centimètres; ainsi les figurines qui composent les anses n'ont guère plus de 12 à 13 centimètres de hauteur.

hormis une bandoulière à laquelle pend un *parazonium* ou petit glaive que chacun d'eux touche de la main droite. Les bras gauches, tendus horizontalement l'un vers l'autre, soutiennent de grands boucliers à six pans qui, par leur superposition, complètent l'anse et facilitent sa prise en main. Ce sont, a-t-on dit, deux couples de gladiateurs, *gladiatorum paria*, appartenant à la classe des *Mirmillones* ou *Galli*, parce qu'ils portent de larges boucliers gaulois, des braies, *braccæ* [1], aux jambes et des *torques* au cou. Observons néanmoins que leurs colliers diffèrent entre eux, les uns paraissant être lisses et unis, les autres ornés de boules ou de perles plus ou moins distancées. Ce n'en sont pas moins des *torques*, malgré la diversité de leurs formes.

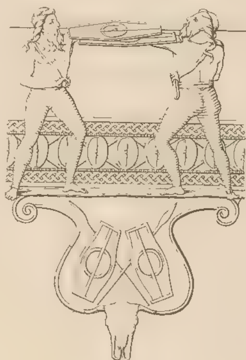


Fig. 104. — Anse d'un Vase en Bronze, trouvé à Pompéi. Musée Bourbon de Naples.

Or, si de ces quelques remarques faites sur des monuments figurés qui représentent les parures en métal des nations celtiques, nous voulions passer à l'examen de tous ceux de leurs anneaux qui ont survécu jusqu'à notre époque, nous serions à coup sûr débordé par la matière; la quantité en est si considérable, les variétés en sont si nombreuses, qu'elles mériteraient indubitablement qu'on leur consacrât une vaste étude d'ensemble. Ce serait une enquête de longue haleine dont les étapes dépasseraient de toutes parts les frontières de la Gaule. Pour nous qui n'avons, en somme, d'autre objectif direct que nos deux anneaux d'or de Pétrossa, les plus simples

[1] La dénomination de *braccatæ nationes* que Cicéron (*Epistol. familiar.*, l. IX, 15) semble donner aux Gaulois aussi bien qu'à d'autres peuples étrangers, s'applique, en effet, tout autant aux habitants de l'Asie occidentale et de l'entier pourtour du Pont-Euxin. Les *barbara tegmina crurum* de Virgile (*Æneid.* l. XI, v. 777) se rapportent à des personnages originaires de l'Orient et, sans plus parler des Perses, portant aussi des *anaxarydes* ou braies, comme le dit Ovide (*Trist.*, l. V, 10, v. 33-34) à propos des Grecs, qui, dans la petite Scythie, avaient adopté le costume oriental :

Hos quoque, qui geniti Graia creduntur ab urbe,
Pro patria cultu Persica bracca tegit,

ce même Ovide nous répète assez souvent, dans ses *Tristes*, que, autour de lui, dans son exil à Tomis, il ne voyait que de grossiers Scythes, des Gètes et des Sarmates, armés jusques aux dents, la tête hirsute, les traits farouches, la voix rauque et le corps couvert de braies et de fourrures (*id.*, l. IV, 7, v. 47) :

Vulgus adest Scythicum, braccataque turba Getarum,

et (*ibid.*, l. V, 7, v. 49) :

Pellibus et laxis arcent male frigora braccis,

et *passim*. — Les mœurs et les vêtements des Barbares faisaient horreur à ce Romain délicat, tout comme le

comme structure et les plus nuls comme ornementation que l'on puisse voir, nous ne toucherons que d'une façon très superficielle aux inépuisables trésors

sayon bariolé et les braies que Cécina portait à son retour des Gaules, indignaient ses concitoyens vêtus de la toge romaine. (Taciti *Histor.*, l. II, 20 : « Quod versicolore sagulo, braccas, tegmen barbarum, indutus, togatos alloqueretur ».) — Nous signalons ces rapprochements dans le seul but de mettre quelque peu en doute la qualité de gladiateurs *Mirmillons* ou *Gaulois*, attribuée aux figurines de bronze de la cuve pompéienne, bien qu'ils paraissent être, en effet, « virgatis ab agmine braccis », selon l'expression de Properce (l. IV, 10, v. 43). Si ce sont réellement des gladiateurs, ce pourrait tout aussi bien être des *Thraces* ou tous autres combattants exotiques, de ceux que Sénèque (*Epistol.* VII) désigne sous le nom général de *Meridiani*. — Pomponius Méla (*De situ orbis*, l. II, 1) nous parle d'une population transdanubienne, les Satarches qui, habitant un pays très froid, se couvraient tout le corps de vêtements semblables à des braies, *totum braccati corpus*; il faut croire que ces habillements étaient rayés de lignes diagonales, comme les hauts-de-chausses des lutteurs du vase trouvé à Pompéi. A ce propos nous mettons sous les yeux du lecteur, à titre de points de comparaison, les dessins réduits de deux bas-reliefs excessivement frustes, où l'on voit précisément des porteurs de braies et de vêtements rayés. L'un (fig. 105) a été copié par MM. Coste et Flandin (*Voyage en Perse*, pl. 208) sur les rochers de Serpoul-Zohab, à l'entrée sud-ouest des défilés du mont Zagros. Deux personnages y figurent; tous les deux ont des pantalons rayés en travers; le premier est à cheval sur une petite bête trapue, vrai cheval de cosaque; il a la tête couverte d'une calotte plate avec deux rubans flottant par derrière, comme en portaient les rois de la dynastie sassanide. L'autre personnage est à pied devant le cavalier et lui tend de sa main gauche un anneau très distinct. Si nous essayions de pénétrer le sens des inscriptions en caractères pehlvis qui entourent leurs têtes, peut-être aurions-nous l'explication de cette scène, sur laquelle nous reviendrons du reste en une autre occasion. Quant au second bas-relief, que nous reproduisons (fig. 106), c'est l'une des très nombreuses plaques de revêtement en pierre poreuse et altérée, qui sont tombées d'une grosse tour fort curieuse, dont les débris se voient encore à Adam-Clissi, dans l'antique Petite-Scythie (à 20 kilom. de Rassova sur le Danube et 50 kilom. de Mangalia sur la mer Noire). Peters (*Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobrudscha. Wien*, 1867) a parlé le premier de cette ruine. Depuis que la Dobroudja fait partie du royaume de Roumanie, on a exécuté plusieurs fouilles autour de cet étrange monument. M. Michel Soutzo a rendu compte des résultats qui avaient été obtenus jusqu'en 1880 (*Coup d'œil sur les monuments antiques de la Dobrudja*, dans la *Revue archéologique* de Paris, oct. et nov. 1881). Le bas-relief que nous empruntons aux planches de cet article, n'est pas le moins curieux parmi les huit ou neuf dizaines de sculptures très variées que l'on a recueillies depuis lors, en commençant le déblayage du large fossé qui entoure cet énorme bloc de construction (actuellement environ 10 mètres de hauteur sur 15 mètres de diamètre). Voici comment M. Soutzo a décrit ce groupe : « Appuyé sur sa lance, dont on distingue nettement le fer, un héros, ou chef vainqueur, domine un groupe de trois personnages barbus et portant de longs vêtements et des pantalons à plis; celui de droite est armé de la lance et tient à la main une grosse corde qui attache les mains et les pieds d'un deuxième guerrier, couché à demi sur le sol. Le troisième personnage, à gauche du tableau, n'a pas d'armes, et la corde qui pend près de lui paraît servir à l'attacher lui-même. La tête du chef debout est malheureusement très fruste; on distingue cependant par derrière les traces du



Fig 105. — Bas-relief des rochers de Serpoul-Zohab. D'après Coste et Flandin, *Voyage en Perse*.



Fig. 106. — Bas-relief d'Adam-Clissi, dans la Dobroudja. Musée lapidaire de Bucarest.

que l'antiquité barbare de l'Europe nous a légués en fait de diadèmes, de colliers, de bracelets et d'anneaux en or, en argent et surtout en bronze. C'est que, en effet, une grande partie de ces bijoux portatifs appartiennent à la période où le fer était inconnu, ou du moins fort rare, chez les populations du centre et du nord de l'Europe. Ainsi, pour donner un exemple de la multiplicité des anneaux de toute forme qui nous viennent de ces populations, nous constaterons, dans une fort intéressante statistique des objets en métal, antérieurs à l'époque romaine, dressée, pour la région rhénane seulement, par un antiquaire allemand, M. le baron de Trœltsch[1], que les cercles destinés à

casque qui la couvrait; ce chef ne paraît pas avoir porté de barbe». L'auteur du compte rendu pensait alors que ce monument avait pu être élevé, vers le Ve siècle avant Jésus-Christ, par l'un des rois des Odryses, Térès, Sitalcès ou Seutès I, lesquels, au dire de Thucydide (l. II, 28, 91 et 97), «ont étendu leur domination sur la contrée où s'élève notre tour; et si nous ajoutons que cette région fut le théâtre des grandes luttes de ces princes avec les peuplades thraces du bas Danube, nous pourrons sans trop de témérité attribuer aux rois odryses de cette époque l'érection de cette construction, monument durable de leurs victoires sur les tribus gètes et triballes».

M. Grégoire Tocilesco, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bucarest, qui a continué les fouilles avec succès, est porté à croire que la tour d'Adam-Clissi est de beaucoup postérieure à ces événements; il est presque tenté d'en attribuer la construction aux soldats de Valens, restés si longtemps inactifs sur la rive gauche du Danube, pendant la guerre infructueuse que cet empereur soutint, entre les années 366 et 369, contre Athanaric et ses Goths Gruthunges. M. Tocilesco voudrait même en rapprocher une table de marbre, aujourd'hui fragmentée, qu'il a rapportée au Musée lapidaire de Bucarest, l'ayant trouvée à Hassarlik, l'ancienne Béroé. Sur ce fragment il lit, en complétant hardiment des lacunes fort regrettables, l'inscription qui suit (*Inschriften aus der Dobrudscha*, dans les *Archæolog. Epigraph. Mittheilung. aus Oesterreich*, 1882, t. VI, c. 1):

D. N. Imperator Cæsar Fl.	VALENS VICTOR MAXIMVS TRIVMFATOR
Aug... *debellato rege Athan*	ARICO VICTIS SVPERATISQVE GOTHIS
hunc burgum a fundamenti	S TEMPORE FELICITER QVINQVENNALIORVM
. . . .	OB DEFENSIONEM REI PVBLICAE EXTRVXIT
labore . . . . devotissi	MORVM MILITVM SVORVM PRIMANORVM
et equit. Stables (?) commiss	ORVM CVRE MARCIANI TRIB. ET VRSICINI PP. SEMP. VESTRI
insistendo etiam Ste	RCORIO VIRO CLARISSIMO DVCE.

Nous nous proposons d'examiner plus loin, à notre tour, ces hypothèses, en tant qu'elles touchent à l'objet de notre étude sur le trésor de Pétrossa. Pour le moment, nous nous abstenons d'émettre un avis quelconque sur les personnages barbus et à demi ou totalement couverts de vêtements à l'apparence de braies, *totum braccati corpus*, qui figurent sur les bas-reliefs d'Adam-Clissi. Sont-ce, en effet, des Gètes ou des Triballes vaincus par les Odryses? Sont-ce des Gaulois ou des Galates arrêtés par les populations indigènes des rives de l'Ister, dans leur élan impétueux vers la Grèce et l'Orient? Sont-ce enfin des Goths Gruthunges, dont la forfanterie d'un empereur byzantin aurait fait représenter la défaite imaginaire dans des sculptures d'un travail étonnamment grossier? Nous ne saurions encore nous prononcer là-dessus, et, pour clore cette trop longue digression au sujet des figures *braccatæ* des temps anciens, nous nous rabattrons sur une particularité lexicographique de la langue roumaine, où le mot *îmbracatu* signifie encore aujourd'hui, d'une façon générale, *habillé*. Cette expression semble indiquer que, dès les temps de la basse latinité, les *braccæ* étaient arrivées à envelopper tout le corps.

[1] E. Freiherr v. Tröltsch, *Fund-Statistik der vorrömischen Metallzeit im Rheingebiete, mit zahlreichen Abbildungen und 6 Karten in Farbendruck. Stuttgart*, 1884. Un travail tout aussi consciencieux et bien plus développé a été fait sur les productions de l'âge du bronze en France, par M. Ernest Chantre, dans son grand ouvrage: *Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône. Age du Bronze. Recherches sur l'origine de la métallurgie en France. Paris*, 1868-1876; 3 vol. in-4° et album in-folio. L'auteur y traite des *Bracelets* et des *Torques* aux pp. 165-176 du Ier volume, et divise les premiers en quatre catégories: *Bracelets à tige ronde, — à tige semi-circulaire, — à tige plate ou à ruban*, et *Bracelets creux*. Dans l'atlas on voit plus de quatre-vingts spécimens de ces diverses classes, aux pl. XVIII, XVIII bis, XXIII, XXIV, XXVIII, XXXII, XXXVIII, XXXIX, XLIX, L, LXI et LXXII. — On observe que dans le *Tableau récapitulatif des produits de cette époque, découverts en France et en Suisse*, qui accompagne cet ouvrage, les *bracelets, torques* et *ceintures* atteignent le nombre de 1950 pièces. — Les ques-

entourer le front, le cou, les bras, la taille, les chevilles et les doigts, y sont représentés par plus de cinquante variétés différentes en bronze, auxquelles se joignent bon nombre d'anneaux en fer, en argent, en or et même en ambre, en verre, en pierre et en argile. Et ce n'est pas à dire que, en dehors de la zone explorée par le savant nomenclateur, zone qui ne comprend que la Suisse, les Pays-Bas et le bassin du Rhin entre l'Argonne et la Thuringe, il ne se trouve des genres d'anneaux offrant des particularités tout à fait étrangères à ceux de cette région si scrupuleusement analysée[1]. Nous

tions relatives aux industries métalliques dans l'âge du bronze ont été débattues d'une façon fort intéressante au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, tenu en 1876 à Budapest. Voy. *Compte rendu de la huitième session*, 1er vol., pp. 218-277. Entre autres communications présentées dans la 4e séance du Congrès, M. L. Pigorini a exposé une nomenclature des *Trouvailles italiennes d'objets en bronze préromains;* les anneaux n'y font pas défaut.

[1] Aux travaux que nous avons signalés dans la note précédente, on pourrait ajouter un assez grand nombre de recherches et de publications partielles ayant rapport aux divers objets en bronze et en or, découverts dans la plupart des régions de l'Europe et de l'Asie; parmi ces objets, les anneaux de structure et de dimensions diverses occupent d'ordinaire une place intéressante. Mais toujours est-il que, dans aucun de ces ouvrages, l'on ne rencontre ni des vues d'ensemble sur la totalité de ce genre de productions, ni des études descriptives et comparatives sur toutes les trouvailles locales. Un seul livre fait peut-être exception, mais malheureusement il porte une date déjà reculée, si l'on veut tenir compte des découvertes innombrables qui ont été faites depuis dix-huit ou vingt ans. Ce livre est le résultat des leçons orales de feu M. Fréd. Troyon; il a paru dans le t. XXV des *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande,* sous le titre de : *Monuments de l'Antiquité de l'Europe barbare. Lausanne,* 1868. Nous emprunterons à cet excellent ouvrage la portion traitant des anneaux de toute sorte, que le savant professeur avait reconnus comme des produits de l'Age du Bronze; nous n'en supprimerons que les notes fort nombreuses indiquant les localités où il a pu constater l'existence des différentes espèces de pièces énumérées et décrites par lui :

«III. Age du Bronze (p. 155-167). *Ornements* : Le goût de la parure est inhérent à l'homme. Nous l'avons remarqué dès l'âge primitif, et quand le métal fut connu, celui-ci fut employé à satisfaire les exigences du luxe aussi bien que celles de l'utilité. Il est souvent difficile de distinguer les ornements des hommes de ceux des femmes : anneaux, colliers, bracelets et broches leur étaient pareillement propres. On retrouve quelquefois sur la tête ou dans l'urne cinéraire un anneau simple ou à torsade, entr'ouvert ou fermé. Les tombeaux de Charpigny, près l'Aigle, en renferment quelques-uns du genre le plus simple. D'autres fois, les extrémités de l'anneau s'élargissent en plaques ornées de gravures, ou surmontées de volutes élégantes, ou bien de feuilles métalliques, cannelées horizontalement, s'élevant ou s'évasant. On donne généralement à ces divers tours de tête le nom de *diadèmes;* mais ce n'est pas à dire qu'ils doivent tous être envisagés comme des insignes de la royauté. Ces ornements sont surtout propres au royaume de Hanovre, aux duchés de Mecklembourg, à la Poméranie, au Danemark et à la Suède. On conserve à Copenhague une lamelle ou bandelette en or, et à Stettin un diadème demi-circulaire, du même métal, dont l'exécution révèle un grand développement de l'art. En Russie, les torques ou anneaux tressés, en argent ou en fils de bronze, se retrouvent souvent.

Le *collier* le plus usité durant cette époque et porté essentiellement par les hommes de guerre, est un cercle de métal d'une seule pièce et parfois d'une assez grande pesanteur. Si les usages des Barbares avaient été mieux connus, nous pourrions voir des diversités de destination là où nous ne voyons que des différences de forme. Ces colliers sont ordinairement ronds, entr'ouverts ou fermés, ornés de rayures ou de torsades. Les collections de Hanovre, de Halle, de Stettin, de Copenhague, de Stockholm et de Norvège, renferment des colliers desquels il se détache sur leur largeur quatre feuilles ou lamelles de bronze, contournées et ondulées de manière à reproduire à peu près les plis d'une fraise. A Copenhague et à Lund, sont aussi des colliers en bronze à trois rangées et retombant sur la poitrine. On a retrouvé dans quelques localités les colliers en or dont parlent les auteurs anciens (Pline, xxxiii, 3). L'un de Saint-Gérand-de-Vaux, dans le Bourbonnais, d'une valeur d'environ 1000 fr., est composé d'un cercle ouvert dont les extrémités se terminent par des boutons concaves. Les musées du nord possèdent dans ce genre de grandes richesses, mais la plupart de ces pièces me paraissent d'une époque un peu postérieure. Nous mentionnerons encore des plaques en or très minces, de la forme d'un croissant, qui ne sont pas sans quelques rapports avec les hausse-cols des officiers. Les gravures dont elles sont ornées sont tout à fait de l'âge du bronze. Trois ont été découvertes en France, sur la presqu'île de Cotentin, et plusieurs autres en Irlande. Quelques-uns sont tout unis ou peu ornés. Ils ne pèsent guère que deux onces chacun.

Des colliers plus portatifs, mais plus rares à cette époque, consistaient en perles, ou grains d'ambre, de verres de toutes couleurs, d'émaux et de terres cuites, passés à un fil de bronze. L'absence d'un ornement fort en usage plus tard, mérite d'être mentionné; je veux parler des *boucles d'oreilles* dont aucune, à ma connaissance, n'a accompagné les objets qui nous occupent. En revanche, les *bracelets* étaient très répandus. Eurydamas apporte à Pénélope des pendants d'oreilles à trois pendeloques d'un travail

donnerons quelques curieux et riches exemples de ces exceptions et, sans plus nous attarder à décrire ni même à enregistrer les colliers, les bracelets, les ceintures et les diadèmes en fil d'or tordu selon le modèle le plus usité des *torques*, pièces qui abondent dans la plupart des collections publiques et privées

exquis. Eurymaque lui apporte des bracelets d'or et d'ambre (*Odyssée*, XVIII, v. 290 et sq.). Les dames grecques les portaient souvent au-dessus du coude, et quelquefois aussi au poignet. On ne connaît rien de précis à cet égard chez les Barbares; cependant un passage de Diodore de Sicile semble indiquer que ces deux manières étaient usitées chez les Gaulois. En parlant de l'or abondant qu'ils trouvaient dans les rivières, il dit qu'on l'employait à la parure des femmes et même à celle des hommes. Les Gaulois, ajoute-t-il, en font non seulement des anneaux, ou plutôt des cercles qu'ils portent aux deux bras et aux poignets, mais encore des colliers entièrement massifs (liv. v, 27). La distinction de Diodore entre les ornements des bras et des poignets semble faire allusion à l'usage adopté dans le Midi Nous ne pouvons dire si, de même que chez les Romains, le bracelet fut aussi une récompense de la valeur, vu le manque de renseignements. Dans les derniers siècles païens, les chefs portaient des bracelets en or. Les bracelets, de beaucoup les plus nombreux, sont en bronze. Leurs formes n'offrent pas moins de variétés que celles des colliers. Ils sont ronds ou ovales, unis ou gravés, fermés ou entr'ouverts, avec ou sans boutons aux extrémités. Parfois c'était une feuille ou bandelette qui donnait le tour du bras. D'autres fois, la pièce plus massive est concave à l'intérieur et convexe en dehors. La plupart sont coulés. Quelques-uns ont été évidés à l'aide d'un noyau en argile, ou fourrés d'une matière étrangère à l'enveloppe. Ce sont aussi de simples joncs ou des fils métalliques plus ou moins épais, dont les extrémités sont quelquefois nouées. Il en est à torsade, et d'autres perlés comme les grains d'un collier. C'est surtout sur le bracelet que le graveur a déployé toutes les ressources de son art. Hachures, chevrons, lignes obliques, perpendiculaires ou parallèles, disques, cercles concentriques et pointillages ont souvent été disposés avec goût. Une forme particulière de bracelets reproduit l'enroulement d'un serpent autour du bras. La tête du reptile, fréquemment indiquée chez les Grecs, l'est plus rarement dans le Nord. Les tombeaux de Charpigny renfermaient un de ces anneaux en spirale, encore attenant à l'avant-bras d'un squelette. Ils ne sont pas rares en France et en Allemagne. On les retrouve même dans les tombeaux de la Sibérie, en or massif et d'une grandeur étonnante. Ce genre de bracelets a eu des destinations diverses. Ils servaient d'ornements, mais aussi d'armures ou de brassards pour protéger l'avant-bras contre les coups de l'ennemi. Nous verrons aussi dans la suite qu'on en détachait parfois une partie plus ou moins considérable, suivant la valeur du métal dont ils étaient composés, et que ces anneaux dont parlent les auteurs anciens, servaient à la place de monnaies, pour les échanges et le commerce. On a découvert, dans les pays baignés par la mer Baltique, des bracelets formés d'un fil de bronze d'une épaisseur d'environ trois lignes. Le fil métallique a d'abord été roulé en spirale plate et serrée, d'un diamètre de trois à quatre pouces, puis reployé de manière à former un anneau dans lequel on peut passer l'avant-bras. Avec le prolongement du fil on a fait une seconde spirale pareille à la première, en sorte que la pièce, dans son ensemble, présente l'aspect de deux disques fixés à un anneau. Les fils de ces spirales, toujours élastiques, ont été quelquefois travaillés de telle sorte qu'ils ne peuvent pas céder en dedans, c'est-à-dire sur le bras, tandis qu'on peut les repousser en cône en dehors. C'est afin de mieux protéger le bras contre les coups. Comme les bracelets précédents, ceux-ci ont aussi rempli le double office d'ornements et de brassards. Je dois ajouter qu'ils sont toujours en bronze. Il n'est pas sans intérêt de retrouver la reproduction de quelques-unes de ces formes de bracelets de l'ancienne Europe chez les Éthiopiens actuels du pays de Bahr, près des sources du Nil (ces bracelets sont en fer) et chez les Cafres de l'intérieur des terres. Les colliers et les anneaux du genre de ceux-ci sont en bronze, circulaires, assez épais et tout unis, comme à Sinsheim et à Bonn.

Dans l'antiquité, l'or a été connu de fort bonne heure et employé, comme nous l'avons vu, à des ornements divers. Les bracelets de ce métal sont généralement moins ouvragés que le bronze, mais non moins lourds et massifs. Il semble que chez les Barbares sa valeur ait suffi à la parure. On a retrouvé de ces anneaux en or en France, en Angleterre, en Bohême et particulièrement sur les bords de la Baltique et dans la Sibérie. Cependant, lorsque ces pièces sont isolées, il est souvent difficile de déterminer leur âge avec précision, vu qu'elles reparaissent souvent dans la période suivante.

Dans le Nord, l'argent paraît beaucoup plus tard que l'or, tandis qu'on le retrouve déjà dans nos contrées avec des armes en bronze. Deux beaux bracelets en argent, terminés à leurs extrémités par des têtes de serpent, et du poids d'un quart de livre chacun, ornaient les avant-bras d'un squelette découvert sur le mont de Charpigny.

Des bracelets non moins rares sont les anneaux en verre blanc ou de couleur, simples, perlés ou émaillés. Deux, conservés au Musée de Lausanne, ont été découverts, il y a quelques années, dans les environs d'Échallens, avec un autre bracelet de pierre ollaire. Ceux qu'on voit dans le Cabinet des Antiques de Fribourg, un bleu clair, un autre jaune, un troisième brun clair émaillé de jaune, viennent de Gempnach, près de Morat. Trois bracelets, un en agate et deux en verre bleu, étaient au bras d'un squelette découvert à Horgen, sur les bords du lac de Zurich. Deux autres anneaux en verre bleu foncé sont déposés dans la riche collection de Wiesbaden, l'un large et transparent, l'autre rond; deux à Londres et un à Saint-Petersbourg, lequel a été trouvé dans le Caucase. Il est d'une seule couleur, vert-jaune, simulant la torsade, mais par des rayures peu fortes et peu régulières, de la grandeur de ceux d'Échallens. Les Égyptiens portaient aussi des bracelets de ce genre, et ils sont encore en usage de nos jours dans quelques îles de l'Archipel.

Les Sagas islandaises nous rapportent que les bracelets en métaux précieux étaient quelquefois donnés en présent par les chefs. Ils nous apprennent aussi qu'on déposait de ces anneaux sur les autels, et que le serment le plus solennel était celui que l'on faisait en jurant par les bracelets consacrés à Odin. On envisage comme anneaux de serments des bracelets entr'ouverts, terminés par un évasement concave qui les rend peu propres à être portés. Telle est la forme qu'on observe encore sur quelques anciennes monnaies qui représentent un homme debout, couvert de vêtements amples, le bras droit élevé, avec un anneau dans la main. Plusieurs de ces anneaux en or ont été découverts en Irlande et en France, auprès d'autels druidiques, position qui répond à leur destination religieuse. On en voit un à Stockholm, six à Copenhague et un à Ulzen dans le Hanovre. Trois anneaux en bronze, qui peuvent être rapprochés de ceux-ci, ont été découverts, avec treize celts et un fer de lance, sous un grand bloc granitique, dans la campagne de M. Taylor à Charpigny ».

des îles Britanniques, de la France et des pays circonvoisins[1], nous nous bornerons à citer quelques anneaux d'or d'une structure extraordinaire que nous a révélés tout spécialement la Gaule méridionale. Nous recueillerons ensuite non pas leurs pareils, mais d'autres cercles en or de modèles intéressants, répandus

[1] Dans la longue citation que nous avons empruntée à l'ouvrage de M. Fr. Troyon sur les *Monuments de l'Europe barbare*, il a été fait mention de plusieurs des *armillæ* et des *torques* d'or les plus remarquables parmi ceux que l'on a découverts dans les contrées de l'occident et du nord de l'Europe. Nous ne ferons qu'ajouter ici un très petit nombre d'exemples choisis entre les grands anneaux en barres ou en lames d'or tordues ou tressées qui font partie des principaux Musées de la France, de l'Angleterre et de quelques autres pays. Ainsi, parmi les anneaux d'or du British Museum de Londres, nous nommerons seulement la grande *armilla* torse à six révolutions, découverte dans le comté de Chester (*Archæologia or Miscellaneous Tracts relative to Antiquity. London*, vol. XXVIII, p. 400). Un autre *torques* d'or avait été trouvé en 1785 à Boyton dans le Suffolk (*idem*, vol. XXVI, p. 471); ajoutons encore la torsade d'or s'élargissant en bandeau plat, qui a été exhumée en 1783 à Penzance en Cornouailles (Lysons, *Magna Britannia*, III, p. 231); et le *torques* de 4 1/2 pieds anglais (1m,38) de longueur, découvert en Irlande, dans le comté de Brecknock (Petrie, *Transact. of the Roy. Irish Academy*, t. XVIII; *Antiqu.*, pp. 181-184). — Pour la France, nous rappellerons la présence au Cabinet des Antiques de Paris du *torques* ou torsade d'or d'un mètre de longueur, pesant 339 grammes, que l'on a déterré, en 1843, à Saint-Leu-d'Esserens, près de Creil (Chabouillet, *Catal. raison.*, nº 2567). Nous signalerons aussi, au Musée de l'hôtel de Cluny, d'abord, un autre *torques*, long d'un mètre 40 centim. et lourd de 389 gr., trouvé, en 1854, dans la commune de Cessons en Bretagne; puis le trésor composé de neuf anneaux, qui a été découvert, en 1856, à Saint-Marc-le-Blanc, près de Rennes, et dont nous parlerons plus loin; enfin trois bracelets, provenant, les deux premiers (dont l'un pèse 618 gr.) de la commune de Soucy, près de Villers-Cotterets (Aisne), découvert en 1866, et le dernier, plus petit, 0m,07 de diamètre, exhumé d'un sarcophage de la vallée de l'Ariège (Du Sommerard, *Catal. du Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*, nos 4965-4977). Le Musée du Louvre possède aussi un certain nombre de cercles gaulois en or tordu; nous nommerons encore le *torques* découvert, en 1844, dans les carrières de Flamanville, près de Cherbourg (A. de Longpérier, *Antiquités gauloises*, dans ses *Œuvres*, t. II, pp. 376-377). Enfin au Musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye on voit en fait de *torques* et de bracelets en or, une quinzaine de pièces, en général assez simples, provenant de la Bretagne (Saint-Brieuc, Grand-Brière, Kervazouen, etc.) de la Seine-Inférieure (Besné), de la Gironde (Caudos), des Landes (Sordes), de la Marne (Saint-Étienne-au-Temple), de l'Allier et d'Alsace (Heidolsheim, etc.). (G. de Mortillet, *Promenades au Musée de Saint-Germain*, p. 162; Sal. Reinach, *Catalogue* du même Musée, pp. 176-179). — En élargissant nos explorations du côté du nord, du centre et du couchant de l'Europe, nous mentionnerons — exclusion faite des nombreux anneaux réunis dans les Musées de Copenhague, sur lesquels nous reviendrons bientôt — une grande torsade d'or trouvée à Hœn, en Norvège (Holmboe, *Descriptio ornamentorum maximam partem aureorum et numorum sæculi VIII et IX rep. etc. Christianiæ*, 1835); en Allemagne, nous désignerons un *torques* d'or pesant 200 ducats, trouvé, en 1844, à Nimptsch, dans le duché de Nassau; enfin, le nombre des colliers et des bracelets en or et en argent est considérable dans le Cabinet des Antiques de Vienne en Autriche. Nous choisissons dans le grand ouvrage de J. Arneth (*Gold- und Silber-Monum.*), qui, en partie, nous a servi de guide, quelques-unes des pièces les plus remarquables : trois anneaux en or de dimension et de poids différents (55, 53, et 11 1/2 ducats), mais ayant tous une partie de leur circonférence enveloppée d'un fil d'or enroulé; le plus grand a été trouvé, en 1846, à Walzenhofen, les deux autres, en 1843, près de Czernowitz en Bucovine. C'est dans la même province, qui jusqu'il y a cent dix ans faisait partie de la Moldavie, que l'on a trouvé, en 1838, une collection de *torqués* en argent, si remarquables par leur forme et leur ornementation, que nous ne pouvons résister à la tentation de transcrire ici leur description d'après Arneth (*op. cit.*, p. 80) :

« Nº 100. Antikes byzantinisches Silbergeræthe und Geschmeide, bestehend aus drei Torquen von 7 1/2" im Durchmesser; zwei andere (eine gebrochen), 3" im Durchm.; sechs ohrgehængeartige Geschmeide, ein Armband, ein Ring, ein Kreuz, ein Krystall, zwei Blættchen mit einer Verziehrung. Im Ganzen siebzehn Gegenstænde im Gewichte 2 Mark, 10 Loth Silber. Gefunden 1839 zu Czernowitz in der Bukowina. Eine sehr æhnliche Torques wurde in Halton Moor in der Næhe von Lancaster mit einer silbernen Schale, deren Thiere einigermassen an die Greife auf den Goldgefæssen erinnern, mit Münzen von Kanut gefunden; Combe (*Archæolog., London*, 1817; vol. XVIII, 4, tab. XVII, XVIII, p. 201) hælt sowohl Schale wie Torques für angelsæchsisch. So sind auch æhnliche gefunden in Norwegen am 12. August 1834 in der Diœcese Aggershusen (Holmbœ, *op. cit.*). — Nº 101. Torques, deren Enden beim Zusammenfügen merkwürdig gearbeitet; denn manche Verzierungen in einer Art Nische bestehen aus pyramidenfœrmig zusammengesetzten Perlen, wie auf dem Gold-Medaillons des Kaisers Valens (voy. pp. 195-198 et fig. 82, *b*). s. VIII. c. Sæmmtliche Silber-Gegenstænde, 10 Mark, 8 Loth, 1 q. 2 gr. schwer, ersetzt mit 170 f. C. M., wurden 1838 zu Zalesie (im Czortkower Kreise Galiziens) aus der Herrschaft Probuzna gefunden ».

dans des pays dont les habitants primitifs étaient soit des Celtes, soit des races apparentées. Enfin, tout en ne négligeant pas certains anneaux d'argent, assez rares en général, nous choisirons dans l'industrie prodigieusement féconde des anneaux en bronze, quelques spécimens plus caractéristiques, qui feront juger combien l'usage de cette bijouterie était inhérent aux coutumes des habitants du nord, de l'ouest et du centre de l'Europe. Cela nous fera voir en même temps combien, dans ces régions dites barbares, les ateliers de métallurgie et d'orfèvrerie ont déployé d'activité, d'ingéniosité et d'adresse pour fabriquer cette marchandise courante et toujours recherchée.

Dans ce rapide coup d'œil jeté sur la bijouterie annulaire des peuples septentrionaux, nos ancêtres, nous ne chercherons pas plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici, à établir des distinctions dans le but de séparer les cercles que l'on portait au cou, de ceux qui se plaçaient aux différentes parties du bras, ni même de ceux dont on se ceignait probablement la tête, la taille et les cuisses. Ce parti pris de traiter d'ensemble un sujet multiple, que l'on pourrait nous imputer à confusion, nous est imposé autant par la difficulté extrême de fixer des démarcations précises dans un matériel non encore classifié, que par la nature même des pièces d'orfèvrerie qui nous ont amené à effleurer cette étude. Il a été dit plus haut que l'anneau simple de Pétrossa était trop grand pour avoir servi de bracelet; il est aussi bien étroit, bien modeste et d'un travail bien grossier, lorsqu'on le compare à la plupart des colliers et des ceintures en métal de l'antiquité. On admettra donc que nous nous maintenions dans ce doute tout du long de nos recherches sur les pièces analogues.

Nous nous abstiendrons également de prendre part à certaines controverses qui se sont élevées entre les antiquaires spéciaux dans le but de déterminer si le droit de porter soit des *torques,* soit des *armillæ,* soit des ceintures métalliques, n'était pas régi, chez les Gaulois, par d'autres lois que le bon plaisir et la fortune d'un chacun, et si ce droit appartenait indistinctement aux hommes et aux femmes. Il est probable que, dans les temps anciens comme de nos jours, les coutumes et la mode variaient quelque peu d'une province à l'autre et qu'elles se modifiaient sensiblement d'une époque à la suivante. Ce sont là des questions de détail qui ne doivent être résolues qu'avec une extrême prudence, et il est toujours plus que hasardeux de se fonder sur le résultat de quelques fouilles locales pour révoquer en doute des faits généralement attestés par l'histoire. Manlius a bien pu arracher le *torques* d'un guerrier gaulois et en faire, chez les Romains, une décoration militaire; il ne sera pas aussi facile,

bien qu'on en ait tenté l'épreuve, de supprimer tout à fait l'usage de cet ornement chez les hommes d'une partie de la Gaule, afin d'en constituer ce que l'on s'est plu à appeler le port féminin du torque[1]. Ce qui restera toujours patent, puisque les monuments sont d'accord sur ce point avec l'histoire, c'est que, chez tous les peuples de race celtique, et même chez les Germains[2], le *torques* a été certainement porté au cou par les hommes, par les guerriers, sauf à admettre que leurs compagnes n'ont pas été privées d'atours analogues[3]. La définition que donnent de ce mot les *Étymologies* de saint Isidore de Séville, peut à juste titre s'appliquer aux Gaules : «Torques a viri geruntur; a feminis vero monilia et catellæ». La suite de cette étymologie : «Dictæ autem torques, quia sunt tortæ», n'est certes pas aussi rigoureusement vraie. Quant aux bracelets, on peut se contenter, en deçà comme au delà des Alpes, de l'explication que le grammairien Papias du IX[e] siècle avait recueillie dans saint Isidore et dans des vocabulaires latins plus anciens encore : «*Dextralia, brachialia,* genus ornamenti commune viris et feminis ante manicas portantur, junguntur clavo ». Et Priscien ou Cicéron, auquel ce grammairien semble se reporter, va nous compléter le sens de ces mots synonymes, en nous citant les «*armillæ* quæ nunc *brachialia* vocantur[4]».

[1] Voy. sur cette discussion : Aug. Nicaise, *Le port féminin du Torque chez certaines tribus de l'Est de la Gaule ; étude d'archéologie gauloise,* et M. le Baron J. de Baye, *Le Torques était porté par les hommes chez les Gaulois,* extrait du *Bulletin monumental,* 52[e] vol. 1886. — Voy. aussi, sur ces questions, S. Birch, *On the torc of the Celts,* dans l'*Archæological Journal,* Vol. II, 1846, pp. 368-380 et Vol. III, pp. 27-38. — D'ailleurs rien n'est plus explicite sur l'emploi des anneaux pour les bras, pour les poignets et pour le cou, chez les Gaulois des deux sexes, que le passage suivant de Diodore de Sicile (*Biblioth. historic.,* l. v, 27, 3) : « Τούτῳ δὲ τῷ τρόπῳ σωρεύοντες χρυσοῦ πλῆθος καταχρῶνται πρὸς κόσμον οὐ μόνον αἱ γυναῖκες, ἀλλὰ καὶ οἱ ἄνδρες. περὶ μὲν γὰρ τοὺς καρποὺς καὶ τοὺς βραχίονας ψέλια φοροῦσι, περὶ δὲ τοὺς αὐχένας κρίκους παχεῖς ὁλοχρύσους καὶ δακτυλίους ἀξιολόγους, ἔτι δὲ χρυσοῦς θώρακας ».

[2] Tacite nous l'atteste, lorsqu'il dit que rien ne flattait autant les chefs des populations germaines que de recevoir en présent, des pays voisins, de beaux chevaux, de grandes armes, des phalères décoratives et des *torques.* Taciti *Germaniæ,* xv : « Mos est civitatibus ultro ac viritim conferre principibus vel armentorum vel frugum, quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit. Gaudent præcipue finitimarum gentium donis, quæ non modo a singulis, sed publice mittuntur : electi equi, magna arma, phaleræ torquesque. Jam et pecuniam accipere docuimus ». — Est-ce à dire, comme le pensent d'aucuns, qu'ils manquaient chez eux de chevaux, d'armes et de bijoux ? Ils n'en auraient eu guère s'ils avaient été réduits aux seuls cadeaux de ce genre qu'ils recevaient accidentellement. Le plaisir que leur occasionnaient ces dons prouve uniquement, à notre avis, leur grande curiosité à l'égard des produits de l'étranger. De là à l'imitation plus ou moins parfaite de ces produits, il n'y a qu'un pas, et ce pas est facile à franchir, alors que l'on possède déjà une industrie similaire. C'était assurément le cas des Germains et des Celtes.

[3] C'est ce qui ressort des travaux que MM. Henri Martin et Alexandre Bertrand ont consacrés à l'analyse approfondie des antiquités de la Gaule. Le premier, dans ses *Études d'archéologie celtique,* et le second dans de nombreux mémoires, recueillis en partie dans un volume d'*Archéologie celtique et gauloise,* ont toujours affirmé, avec la sagacité critique et la parfaite érudition qui les distinguent, quand bien même sur certains points, ils arrivent à des conclusions tout à fait divergentes, que, en ce qui touche les *torques,* ceux-ci ont été portés chez les Gaulois par les hommes, et sans doute aussi par les femmes.

[4] Voy. la note 1 de la p. 221. — Papiæ *Vocabular. latinum.* — Prisciani *Commentar. grammatic.,* l. xii, 2 : « *Armarium, armamentum, armamentarium, armillæ,* quæ nunc vocant *brachialia.* Sic Cicero in iv de Republica ».

Ces réserves faites, en ce qui concerne l'usage des anneaux métalliques chez les Gaulois et chez leurs voisins, nous ne différerons plus de présenter les quelques exemples promis d'anciens bijoux celtiques.

Parmi les légendes qui attribuent aux arcanes des trésors le don fatal de perdre ceux qui ont la hardiesse de les divulguer et d'y toucher, il en est une de date historique, qui a donné naissance au proverbe comminatoire de la langue latine, *aurum tolosanum*[1]. On dit que le consul Q. Servilius Cépion, mu par une convoitise sacrilège, attaqua et prit, en l'an 106 avant Jésus-Christ, la ville de Tolosa, capitale des Tectosages, et osa piller les trésors cachés dans ses temples et dans ses lacs sacrés. Des quantités considérables d'or et d'argent en barre et en objets façonnés avaient été accumulées dans ces dépôts, soit que ces richesses aient été fournies par les pépites d'or que roulait l'Ariège, par les sables aurifères du Tarn ou par les minières enchantées, *las cobas de las incantadas*, des Pyrénées[2], soit qu'elles aient été — ce qui n'est guère probable — les dépouilles enlevées par les Gaulois à Delphes. Au dire de Posidonius, cité par Strabon[3], le butin de

[1] Auli Gellii *Noctium Atticar. Commentar.*, l. III, 9 : « Hinc proverbium de hominibus calamitosis ortum, dicique solitum : *ille homo habet equum Seianum.* Eadem sententia est illius quoque veteris proverbii, quod ita dictum accepimus : *aurum Tolosanum.* Nam cum oppidum Tolosanum in terra Gallia Q. Cæpio consul diripuisset, multumque auri in ejus oppidi templis fuisset, quisquis ex ea direptione aurum attigit, misero cruciabili exitu periit ». Cf. Ciceronis *De Natura Deorum*, l. III, 30 : « Quid hoc homine sollertius ? Cognosce alias quæstiones, auri Tolosani, conjurationis Jugurthinæ ».

[2] Diodori Siculi *Biblioth. histor.*, l. V, 27 : « Κατὰ γοῦν τὴν Γαλατίαν ἄργυρος μὲν τὸ σύνολον οὐ γίνεται, χρυσὸς δὲ πολύς, ὃν τοῖς ἐγχωρίοις ἡ φύσις ἄνευ μεταλλείας καὶ κακοπαθείας ὑπουργεῖ. ἡ γὰρ τῶν ποταμῶν ῥύσις σκολιοὺς τοὺς ἀγκῶνας ἔχουσα, καὶ τοῖς τῶν παρακειμένων ὀρῶν ὄχθοις προσαράττουσα καὶ μεγάλους ἀπορρηγνῦσα κολωνούς, πληροῖ χρυσοῦ ψήγματος. τοῦτο δ' οἱ περὶ τὰς ἐργασίας ἀσχολούμενοι συνάγοντες ἀλήθουσιν [ἢ συγκόπτουσι] τὰς ἐχούσας τὸ ψῆγμα βώλους, διὰ δὲ τῶν ὑδάτων τῆς φύσεως τὸ γεῶδες πλύναντες παραδιδόασιν ἐν ταῖς καμίνοις εἰς τὴν χωνείαν ». — Dec. Mag. Ausonii *Ordo Nobilium urbium.* XII, Tolosa :

> Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam,
> Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens,
> Perque latus pulchro prælabitur amne Garumna;
> Innumeris cultam populis, confinia propter
> Ninguida Pyrenes, et pinea Cebennarum,
> Inter Aquitanas gentes et nomen Iberum.
> Quæ modo quadruplices ex se quum effuderit urbes,
> Non ulla exhaustæ sentit dispendia plebis,
> Quos genuit cunctos gremio complexa colonos.

[3] Strabonis *Geograph.*, l. IV. 1, 13 : « Καὶ τοὺς Τεκτόσαγας δέ φασι μετασχεῖν τῆς ἐπὶ Δελφοὺς στρατείας, τούς τε θησαυροὺς τοὺς εὑρεθέντας παρ' αὐτοῖς ὑπὸ Καιπίωνος τοῦ στρατηγοῦ τῶν Ῥωμαίων ἐν πόλει Τολώσσῃ τῶν ἐκεῖθεν χρημάτων μέρος εἶναί φασι, προσθεῖναι δὲ τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἐκ τῶν ἰδίων οἴκων ἀνιεροῦντας καὶ ἐξιλασκομένους τὸν Θεόν· προσαψάμενον δ' αὐτῶν τὸν Καιπίωνα διὰ τοῦτο ἐν δυστυχήμασι καταστρέψαι τὸν βίον, ὡς ἱερόσυλον ἐκβληθέντα ὑπὸ τῆς πατρίδος, διαδόχους δ' ἀπολιπόντα παῖδας, ἃς συνέβη καταπορνευθείσας, ὡς εἴρηκε Τιμαγένης, αἰσχρῶς ἀπολέσθαι. πιθανώτερος δ' ἐστὶν ὁ Ποσειδωνίου λόγος· τὰ μὲν γὰρ εὑρεθέντα ἐν τῇ Τολώσσῃ χρήματα μυρίων που καὶ πεντακισχιλίων ταλάντων γενέσθαι φησί, τὰ μὲν ἐν σηκοῖς ἀποκείμενα τὰ δ' ἐν λίμναις ἱεραῖς, οὐδεμίαν κατασκευὴν ἔχοντα, ἀλλ' ἀργὸν χρυσίον καὶ ἄργυρον· τὸ δ' ἐν Δελφοῖς ἱερόν κατ' ἐκείνους ἤδη τοὺς χρόνους ὑπάρξαι κενὸν τῶν τοιούτων, σεσυλημένον ὑπὸ τῶν Φωκέων κατὰ τὸν ἱερὸν πόλεμον· εἰ δὲ καί τι ἐλείφθη, διανείμασθαι πολλούς· οὐδὲ σωθῆναι δὲ αὐτοὺς εἰκὸς εἰς τὴν οἰκείαν, ἀθλίως ἀπαλλάξαντας μετὰ τὴν ἐκ Δελφῶν ἀποχώρησιν καὶ σκεδασθέντας ἄλλους ἐπ' ἄλλα μέρη κατὰ διχοστασίαν. ἀλλ', ὥσπερ ἐκεῖνός τε εἴρηκε καὶ ἄλλοι πλείους, ἡ χώρα πολύχρυσος οὖσα καὶ δεισιδαιμόνων ἀνθρώπων καὶ οὐ πολυτελῶν τοῖς βίοις πολλαχοῦ ἔσχε θησαυρούς· μάλιστα δ' αὐτοῖς αἱ λίμναι τὴν ἀσυλίαν παρεῖχον, εἰς ἃς καθίεσαν ἀργύρου ἢ καὶ χρυσοῦ βάρη. οἱ γοῦν Ῥωμαῖοι κρατήσαντες τῶν τόπων ἀπέδοντο τὰς λίμνας δημοσίᾳ καὶ τῶν ὠνησαμένων πολλοὶ μύλους εὗρον σφυρηλάτους ἀργυροῦς. ἐν δὲ τῇ Τολώσσῃ καὶ τὸ ἱερὸν ἦν, ἅγιον, τιμώμενον σφόδρα ὑπὸ τῶν περιοίκων, καὶ τὰ χρήματα ἐπλεόνασε διὰ τοῦτο πολλῶν ἀνατιθέντων καὶ μηδενὸς προσάπτεσθαι θαρροῦντος ». — Dionis Cassii Cocceiani *Historic. Roman.* fragm. 90 : « Ὅτι Τόλοσαν πρότερον μὲν ἔνσπονδον οὖσαν τοῖς Ῥωμαίοις, στασιάσασαν δὲ πρὸς τὰς τῶν Κίμβρων ἐλπίδας, ὡς καὶ τοὺς φρουροὺς δεθῆναι, προκατέσχον νυκτὸς ἐξαπίνης ὑπὸ τῶν ἐπιτηδείων ἐσαχθέντες, καὶ τὰ ἱερὰ διήρπασαν, καὶ ἄλλα χωρὶς χρήματα πολλὰ ἔλαβον· τὸ γὰρ χωρίον ἄλλως τε παλαιόπλουτον ἦν καὶ τὰ ἀναθήματα ἅ ποτε οἱ Γαλάται οἱ μετὰ Βρέννου

Cépion s'élevait à la somme fabuleuse de 15,000 talents, c'est-à-dire un peu plus de 88 millions de francs. Mais toute cette opulence ne lui profita de rien, car lui et les siens moururent dans la misère et l'infamie.

Nous n'aurions pas rapporté cette tradition s'il n'y avait pas lieu de rattacher aux richesses des anciens Volques de la Narbonnaise, plusieurs trouvailles récentes qui ont été faites dans les départements du Tarn et de la Haute-Garonne. Ce sont celles du trésor de Fenouillet, à six kilomètres au nord de Toulouse, découvert en 1841, et des dépôts non moins importants de Montans, de Cordes et de Lasgraïsses, dans les environs de Gaillac. Nous nous arrêterons seulement à ce dernier et au premier, les deux autres offrant des produits à peu près similaires. Du reste, le système de décoration employé dans les pièces toutes en or, qui constituent ces trésors, sont d'une complication telle que nous renonçons à en donner ici une description détaillée. Le caprice et la fantaisie y jouent un rôle si important, le travail de martelage en est si délicat et les coups de ciseau si hardis, que nous nous exposerions à y apporter de la confusion plutôt que d'en faire apprécier le charme. Nous nous bornerons donc à quelques observations générales, laissant à nos dessins réduits et ternes (fig. 107 *a* et *b*) le soin de suppléer tant bien que mal à ce laconisme, en ce qui concerne l'aspect général de ces pièces. D'ailleurs, les études détaillées que MM. Cartailhac et Belhomme[1] ont consacrées à ces bijoux d'un caractère tout à fait original, complèteront leur parfaite connaissance pour toute personne qui voudrait consulter les travaux consciencieux de ces deux savants.

Nous remarquerons seulement, aussi bien dans le torques fleuronné (fig. 107 *a*; 0^m,17 de diamètre en hauteur) et le bracelet non moins compliqué de Lasgraïsses,

στρατεύσαντες ἐκ τῶν Δελφῶν ἐσύλησαν εἶχεν. οἱ μέντοι καὶ ἀξιόλογόν τι ἀπ' αὐτῶν τοῖς οἴκοι Ῥωμαίοις περιεγένετο, ἀλλ' αὐτοὶ ἐκεῖνοι τὰ πλείω ἐσφετερίσαντο. καὶ ἐπὶ τούτῳ συχνοὶ εὐθύνθησαν ».

[1] E. Cartailhac, *Le Torques et le bracelet d'or de Lasgraïsses, avec deux planches en phototypie*, dans le t. XX, 1886, des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, pp. 182-190. Le bracelet n'a que 0^m,125 de diamètre extérieur; il est composé de huit bouquets de feuillage très compliqué, séparés par des espèces d'osselets lisses en or. — C'est dans une sépulture gauloise à incinération que ces deux bijoux ont été trouvés. — Belhomme, *Rapport et observations concernant d'antiques ornements en or, trouvés au territoire de Fenouillet, près Toulouse*, dans le t. IV des *Mémoires de la Société archéologique du Midi*, pp. 375 et sq., pl. XVII, 1, 2; XVIII, 1, 2; XIX, 1, 2. Nous donnons en abrégé la description des six bijoux de Fenouillet, d'après le *Catalogue des Antiquités et des objets d'art du Musée de Toulouse*, 1865, p. 178, *Bijoux*: « N° 510. Trésor de Fenouillet, découvert, en 1841, à 9 kilom. au nord de Toulouse, dans un canal latéral à la Garonne, à trois pieds sous terre dans un vase et à 200 mètres d'un endroit nommé la *Place des Grecs*. — 1° *Torques* en or massif, pesant 261 grammes, 0^m,135 de diamètre. Hélice à arêtes saillantes, renflée vers les fermoirs; deux petits bourrelets d'or décorés de onze fleurons finement exécutés entourent les deux parties du fermoir. — 2° *Torques* plus simple, 0^m,13 de diamètre, 123 grammes. — 3° *Torques* en torsade de trois fils, 0^m,135 de diamètre. — 4° Deux fragments d'un bracelet pesant 150^{gr},50. — 5° Deux autres fragments pesant 77 grammes. — 6° *Torques* formé d'une tige creuse très richement décorée de fleurons d'un travail précieux. Pièce fragmentée pesant 200 grammes ».

que dans la plupart des six anneaux d'inégale grandeur trouvés à Fenouillet (dont la fig. 107 *b* représente le plus grand, $0^{m},135$ de diamètre), la persistance du principe de la torsade et de l'hélice qui se retrouvent au milieu même de cette

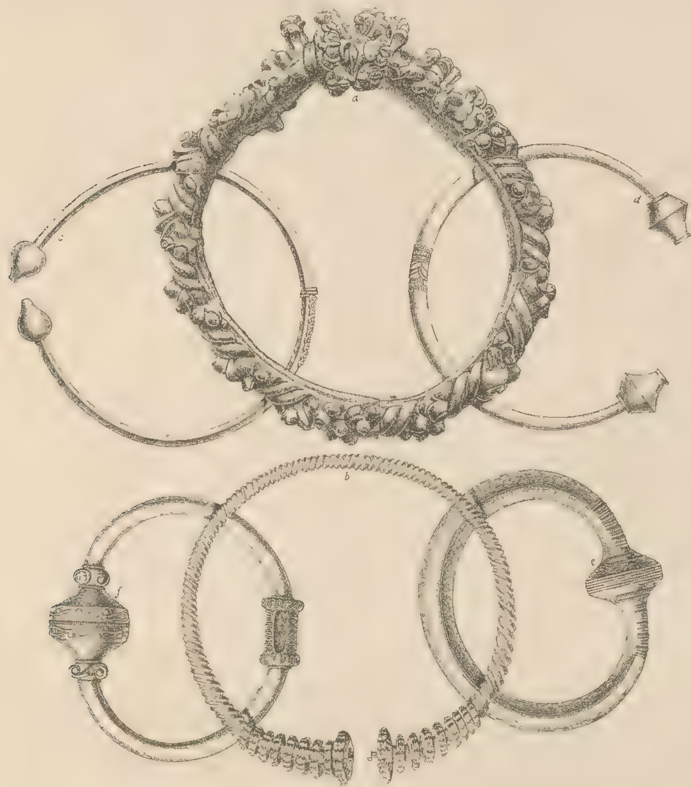


Fig. 107. — Torques en Or, de la Provence (*a*, *b*), de la Galice (*c*, *d*), du Danemark (*e*) et de l'Irlande (*f*). Musées de Toulouse, d'Espagne, de Copenhague et de Dublin.

merveilleuse exubérance de floraison. En prenant ensuite chacune de ces pièces à part, nous reconnaîtrons, avec les antiquaires qui en ont déjà parlé, l'intention de reproduire dans l'enchevêtrement de fleurs et de feuillage des bijoux de Lasgraïsses, et dans les innombrables fleurettes à pétales minuscules, disposées en chenilles autour des anneaux de Fenouillet, soit un fouillis inextricable d'églantines, de roses et d'aubépines, soit la contexture indisciplinée du gui de

chêne, cette plante fatidique des Druides gaulois. Enfin, ce genre si original de colliers et d'*armillæ* se distingue aussi par un agencement tout particulier des fermoirs; le tenon qui ressort d'une part, forme double crochet dès que, l'ayant introduit dans la gaîne qui lui est opposée, l'on ramène à leur direction normale les tiges écartées du bijou.

Pour remonter de ces menus détails à des généralités d'une plus haute importance, nous citerons ici l'appréciation finale par laquelle M. Cartailhac termine l'examen de ces monuments, à la fois très élégants et très perfectionnés : «Ce n'est ni aux Romains, ni aux Grecs, ni même aux Étrusques qu'il faut attribuer la plupart des beaux produits industriels et artistiques qui surgissent du sol de la vieille Gaule; les Gaulois réclament leur part et l'on ne peut plus la leur refuser; et si une influence paraît avoir agi sur eux, elle venait directement de l'Asie. Je pense que nos bijoux d'or de Fenouillet, de Cordes, de Lasgraïsses, que l'on peut admirer désormais au musée de Toulouse, plaideront avec éloquence en faveur de cette thèse».

Les trouvailles fortuites qui, dans divers pays, viennent augmenter sans cesse le contingent des études archéologiques, sont dépourvues le plus souvent d'indications précises sur l'époque à laquelle appartiennent leurs produits. Si nous ne tenions pas compte de cette objection imminente, nous affirmerions, à la vue des colliers d'or découverts au delà des Pyrénées, que les antiques populations d'outremonts étaient loin d'avoir atteint la perfection des orfèvres volques et tectosages. C'est dans les pays celtibériens, chez les Cantabres et les Astures, mais surtout dans la rude et riche *Gallæcie* [1], que nous trouvons les preuves les plus fréquentes de cette infériorité de l'art ibérien par rapport à celui des Celtes d'en deçà des Pyrénées. Les nombreux torques d'or que l'on a déterrés dans la province de Galice ont été attribués par les savants espagnols [2], tantôt à des

[1] Plinii *Histor. natur.*, l. XXXIII, 21 : «Cum ita inventum est (aurum) in summo cespite, alutatium vocant, si et aurosa tellus subest. Cætero, montes Hispaniæ aridi sterilesque, et in quibus nihil aliud gignatur, huic bono coguntur fertiles esse... Vicena millia pondo ad hunc modum annis singulis Asturiam atque Gallæciam et Lusitaniam præstare quidam prodiderunt, ita ut plurimum Asturia gignat. Neque in alia parte terrarum tot sæculis perseverat hæc fertilitas».

[2] Don José Villa-Amil y Castro, *Adornos de oro encontrados en Galicia,* dans le t. III du *Museo Español de Antiguedades. Madrid*, 1874, pp. 547-555. Nous reproduisons ci-dessous la description de ces deux anneaux, telle que l'a donnée M. Villa-Amil y Castro, dans la collection duquel ces deux pièces se trouvent :

«Las que van marcadas con los nómeros 10 y 12 (fig. 107 *c* et *d*), proceden del hallazgo que tuvo lugar en Masma, por Enero del próximo pasado año de 1873. Acompañaban á aquella otra torques sencilla, de que ántes he hablado; la ley de ambas es muy baja, nada más que de unos 12 quilates, y encierran grande importancia per ser los únicos ejemplares de torques ornamentadas de que hay noticia. Compónese la primera de una varilla, fundida y redondeada muy imperfectamente, de diámetro variabile, desde 10 a 6 milimetros, y 285 de largo, terminada en dos remates, hechos cada uno de dos pedazos, formando ángulo, con láminas soldadas. El peso de los dos remates, no es sino de 6 adarmes escasos, y su hechura ofrece en el contorno cierta semejanza con la de los que tiene la torques conservada en el Museo Arqueológico Nacional. En su parte media presenta todo al rededor una bastante grosera

soldats compatriotes et contemporains de Trajan, rentrés dans leurs foyers, munis de récompenses militaires, tantôt aux Phéniciens qui ont si longtemps exploité les mines inépuisables de l'Ibérie,

> ...jam terra cedit hibera
> Auriferis tandem Phœnix depulsus ab arvis[1].

Toutefois, ces bijoux offrent en général un caractère de rudesse, une simplicité et un manque d'élégance qui feraient conclure à un art local très peu développé. On n'en peut pas dire davantage lorsqu'on a sous les yeux des anneaux ouverts, en or massif, comme ceux trouvés en l'an 1873 à Masma, près d'Enero, uniques spécimens de *torques* ornés qu'on ait découverts dans ces contrées. Nous les choisissons pour les reproduire ici dans de petites dimensions (fig. 107, *c* et *d*). Bien éloignés par leurs formes disproportionnées et par leur décoration exiguë des modèles variés et originaux dont quelques épaves ont été conservées dans les tombes de l'Orient européen, on saurait à peine les ranger parmi les productions les plus imparfaites d'un art apparenté à celui des Étrusques. Ils sont formés, l'un d'une baguette martelée en losange à arêtes saillantes, l'autre, d'une tige ronde qui va en s'amincissant vers les extrémités. Au centre, ils sont garnis extérieurement, sur un espace de 32 et de 17 millimètres, de quelques menus dessins ciselés qui rappellent tant soit peu les motifs de l'antique Étrurie. Tous les deux aboutissent à de gros bulbes à bout tronqué, d'une forme étrange et disgracieuse. On veut que ce soient de petites poires ordinaires, *perillas de forma comun;* mais nous nous permettrons, pour mieux dénommer ces extrémités insolites, d'emprunter à Voltaire une comparaison qui, si on l'appliquait elle-même aux produits des orfèvres barbares, ferait sentir, par une sorte de

cincela dura, de composicion asaz sencilla y no muy graciosa, y que no se estiende sino por 17 milimetros. La otra, num. 12, es mucho mas fina, compuesta de una varilla forjada, larga de 32 milimetros, de seccion romboidal, con los lados de 2 milimetros solamente los interiores, y de 3 los exteriores, y éstos últimos muy cóncavos: de ley igual á la anterior, y dorada encima: terminada en dos perillas de forma comun, segun se ven en la lámina. Como la anterior, tiene ornamentada su parte media, pero en vez de adorno hueco le lleva sobrepuesto de filigrana, un tanto tosca, que no occupa sino 30 milimetros de las caras exteriores nada más, y se reduce á una doble fila de enlazos, trazados con un alambrito, accompañada de unas menudas bolitas en los huecos».

[1] Silii Italici *Punicor.*, l. XVI, v. 24-25. — Strabonis *Geograph.*, l. III, 2, 8 : « Ἅπασα μὲν γὰρ μεστὴ τῶν τοιούτων ἐστὶν ἡ τῶν Ἰβήρων χώρα, οὐ πᾶσα δ' εὔκαρπος οὐδ' εὐδαίμων οὕτως, καὶ μάλιστα ἡ τῶν μετάλλων εὐποροῦσα· σπάνιον δ' ἐν ἀμφοτέροις εὐτυχεῖν, σπάνιον δὲ καὶ τὸ τὴν αὐτὴν ἐν ὀλίγῳ χωρίῳ παντοίοις πληθύνειν μετάλλοις. ἡ δὲ Τουρδητανία καὶ ἡ προσεχὴς αὐτῇ λόγον οὐδένα ἄξιον καταλείπει περὶ τήνδε τὴν ἀρετὴν τοῖς ἐπαινεῖν βουλομένοις. οὔτε γὰρ χρυσός, οὐκ ἄργυρος, οὐδὲ δὴ χαλκός, οὐδὲ σίδηρος οὐδαμοῦ τῆς γῆς οὔτε τοσοῦτος οὔθ' οὕτως ἀγαθὸς ἐξήτασται γεννώμενος μέχρι νῦν. ὁ δὲ χρυσὸς οὐ μεταλλεύεται μόνον ἀλλὰ καὶ σύρεται· καταφέρουσι δ' οἱ ποταμοὶ καὶ οἱ χείμαρροι τὴν χρυσῖτιν ἄμμον, πολλαχοῦ καὶ ἐν τοῖς ἀνύδροις τόποις οὖσαν, ἀλλ' ἐκεῖ μὲν ἀφανής ἐστιν, ἐν δὲ τοῖς ἐπικλύστοις ἀπολάμπει τὸ τοῦ χρυσοῦ ψῆγμα ». — Plinii *Histor. Natur.* l. XXXIII. 31 : « Reperitur (argentum) in omnibus pæne provinciis, sed in Hispania pulcherrimum : id quoque in sterili solo, atque etiam montibus : et ubicumque una inventa vena est, non procul invenitur alia. Hoc quidem et in omni fere materia : unde metalla Græci videntur dixisse. Mirum, adhuc per Hispanias ab Hannibale inchoatos puteos durare, sua ab inventoribus nomina habentes. Ex queis Bebulo appellatur hodieque, qui CCC pondo Hannibali subministravit in dies ».

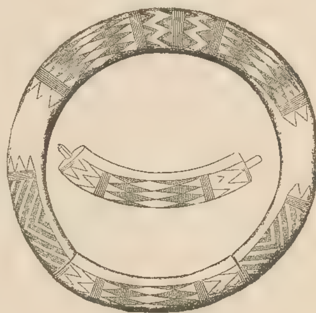
métonymie ou d'hypallage, combien les *torques* de la Galice diffèrent, quant à leur valeur artistique et quant à la forme de leur décoration, de ceux fabriqués en Narbonnaise. D'un côté et de l'autre, la matière première est la même, mais les résultats qu'on en a obtenus ne se ressemblent guère,

Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore
Ou sur l'absynthe ou sur le thym,
Toujours travaille et toujours cause
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-culs et de la rose[1].

Un fait qui pourrait sembler étrange c'est, que tout à l'encontre de l'Espagne, on trouve dans les régions situées par delà les Gaules, une industrie métallique beaucoup plus perfectionnée. Prenons deux exemples, l'un en Danemark, l'autre

[1] Voltaire, *Lettres en vers et en prose*, nº 53; 7ᵉ lettre à M. de Formont, datée de Cirey le 23 décembre 1737. *Commentaires historiques*, etc. *Mélange littéraire*, t. II.

A toutes ces critiques, que nous n'avons pas épargnées aux orfèvres de l'antique Ibérie, il nous semble utile de joindre certains renseignements fort curieux que nous fournit, sur leur art, un beau livre plein de notions précieuses et tout nouvellement publié par M. E. Cartailhac, sous le titre de *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal; résultats d'une mission scientifique. Paris*, 1886. (M. Cartailhac a bien voulu mettre à notre disposition le cliché de notre fig. 108.) Nous extrayons de ce volume, aussi instructif qu'élégant, certains passages où l'auteur fait mention de bracelets en or qui diffèrent de ceux de Masma et se rapprochent plutôt, par leur décoration linéaire en chevrons et en losanges, d'une autre série fort nombreuse d'anneaux en bronze répandus dans toute la vallée du Danube. Du reste, les cercles ainsi décorés se retrouvent dans presque tous les dépôts d'objets provenant de l'âge du bronze à partir de sa période la plus archaïque jusqu'à l'époque où le fer vient se mêler à ce métal composé. (Voy. p. 196, note 1, fig. 83 *p*, et plus loin, où nous décrivons nos figures 110 *m* et *h*.) Voici maintenant ce que dit M. Cartailhac sur les bracelets d'or espagnols des temps protohistoriques (ch. V, pp. 296 à 299 et 272) :


Fig. 108. — Anneau en Or massif.
Collection de M. Estacio da Veiga.
D'après M. Cartailhac, *Ages préhistoriques de l'Espagne.*

«La collection de M. D. José Llano, de Valence, possède une série d'objets très dignes d'intérêt. On voit au milieu d'eux une pendeloque en forme d'oiseau tout à fait dans le goût des antiquités italiennes que j'ai citées; il y a aussi des fibules annulaires à ressort compliqué, qui sont dérivées d'un type commun dans la nécropole de la Certosa de Bologne : des bracelets, des anneaux, des spirales en bronze et des armes en fer sur lesquelles je manque de renseignements. Ces objets proviennent d'un cimetière, qui s'est trouvé en 1864, sur le passage de la voie ferrée de Almansa à Tarragone, au 108ᵉ kilomètre, à Alcala de Chisvert, province de Castellan de la Plana. A deux pieds de profondeur, on découvrit dix-neuf urnes cinéraires; chacun des vases était entouré d'un petit muret circulaire en pierre sèche et couvert d'une dalle plate. Cela me rappelle certaines tombes à incinération du versant pyrénéen français. La forme des vases confirme ce rapprochement. En 1865, à l'est de ce cimetière, du côté de la mer, un laboureur mit au jour une autre série de vases semblables pleins de terre, de cendres et d'os, et en outre de nombreux objets en bronze, en cuivre et en fer, dont M. D. José Llano n'a pu sauver qu'une partie.

«J'ai cité plus haut la découverte d'objets en or malheureusement perdus, page 272. Les objets recueillis à Castro Verde, à Colla, à Almodavar, ailleurs encore, n'appartiennent pas à la civilisation romaine et n'ont subi à aucun degré son influence. D'après

en Irlande, tout en ne sortant ni du groupe des bracelets en or, ni des temps où les arts des Romains avaient à peine pénétré dans le Nord.

Le premier est un anneau (fig. 107 *e*) découvert dans le Jutland et se trouvant actuellement au Musée de Copenhague[1]. Il a appartenu probablement aux Cimbres qui, selon toute apparence, tenaient de plus près à la race celtique que toutes les autres peuplades de la Germanie et des pays scandinaves. Le bracelet en question se compose d'une grosse tige en or massif, plutôt ellipsoïdale que ronde, qui se recourbe pour former un anneau quelque peu elliptique lui-même; il a, en effet, $0^{m},103$ de diamètre dans un sens et $0^{m},09$ dans l'autre, sans compter le large bourrelet qui décore ses deux extrémités évasées en cône et rapprochées l'une de l'autre. De quelque côté qu'on ait placé ce bijou sur le bras, son bourrelet saillant devait produire un sentiment de gène en s'incrustant dans les chairs. Aussi s'est-on demandé si c'étaient là, en réalité, des bracelets portatifs. Un filet cordé et de légères postes ornent les arêtes circulaires de l'ellipse; ces mêmes filets se répètent plusieurs fois, en sens transversal, comme des galons, sur les deux extrémités, en avant du bourrelet, et sur la surface plane de celui-ci.

Le second bracelet, celui d'Irlande (fig. 107 *f*), bien qu'il soit un peu plus grand, puisqu'il a $0^{m},14$ de diamètre, appartient, quant à la forme, au même genre d'anneaux; il a de plus, dans sa décoration[2], des indices connus qui le

M. G. Pereira, qui a spécialement étudié ces monuments, il serait plutôt possible d'y trouver les traces d'une influence phénicienne ou punique. Les objets les plus caractéristiques à cet égard seraient de petits objets en or, des bracelets et des lames d'or en spirale, que je n'ai pas vues. On en voit dans la collection de M. Estacio da Veiga; c'est un anneau d'un centimètre d'ouverture dont la forme est élégante. Il y avait avec lui, dans la tombe de Fonte Velha, un bon nombre de perles en verroterie bleues, noires, rousses, incolores, bleues et blanches, noires et blanches, vertes avec cercles blancs et points bleus, etc., perles presque semblables à celles que nous trouvons si répandues dans nos cimetières gaulois, et qui passent pour avoir une origine exotique, orientale, égypto-phénicienne. Un grand anneau d'or massif (fig. 108, réduite à la moitié de l'original) a été récemment découvert à Penella, dans l'Estramadure; il pèse 1800 grammes. On connaît en ethnographie beaucoup d'anneaux plus lourds; G. Schweinfurth a vu chez les Bongos des bords du haut Nil des femmes portant aux bras, aux jambes, au cou, des anneaux de fer dont le poids total atteint parfois 25 kilogrammes. Mais l'anneau de Penella est-il bien un collier? Il se divise en deux pièces unies par un système que M. J. de Silva ne fait pas suffisamment connaître : Il diffère ainsi de toutes nos parures préhistoriques; et cela nous rappelle que dans le midi de la France, auprès de Toulouse, à Fenouillet, à Lasgraïsses et ailleurs, on a trouvé des colliers d'or pré-romains qui se distinguent, eux aussi, bien qu'à d'autres points de vue, des colliers en bronze ou en fer de leur temps. L'anneau de Penella est couvert des mêmes dessins géométriques qui se retrouvent dans l'ornementation des objets de notre époque du bronze ou du premier âge du fer. Cela ne suffit-il pas pour déterminer son antiquité?»

[1] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager i det kongelige Museum i Kjöbenhavn. Kjöbenhavn*, 1859; p. 85, nº 367. L'éminent antiquaire danois range ce bijou parmi les pièces qu'il attribue à la première période de l'âge du fer dans sa patrie, c'est-à-dire à une époque qui correspond au Haut-Empire et au Moyen-Empire de Rome. C'est la période où, en Danemark, les produits des industries septentrionales se trouvent déjà mêlés à des objets de provenance italique, ayant parfois encore un caractère d'élégance classique. Dans ces mêmes dépôts l'on rencontre quelquefois des monnaies romaines qui ne dépassent pas les règnes de la seconde dynastie Flavienne.

[2] A la p. 204, note 1, nous avons déjà fait mention de ce bracelet, décoré d'S, qui est décrit en détail par M. W. R. Wilde, dans son excellent travail : *A descriptive Catalogue of the antiquities of Gold, in the Museum of the Royal Irish Academy, illustred. Dublin*, 1862. *Bracelets and Armillæ*, pp. 46-48 :

«During the period of the Danish invasion, and the partial rule held by that people in certain parts of Ireland, our annals and histories record many plounderings by the Northmen, in which large quantities of gold were carried off. But with the exception of

rattachent directement à de nombreux bijoux barbares et peut-être même plus spécialement à des pièces celtiques et gauloises. Les deux segments de tige ronde et creuse qui le complètent sont soudés de chaque côté à un ornement distinct; d'une part, c'est un bourrelet doublement conique ne différant de celui du bracelet de Copenhague qu'en ce qu'il est précédé de chaque côté d'une petite boule aplatie ornée d'S en relief, et que lui-même porte sur son circuit un entrelac allongé et clairsemé de grains; d'autre part, c'est une sorte de tube dont les extrémités forment un rebord et sont décorées, ainsi que le pourtour de son ouverture ovale, d'un fil serpentant.

M. W. R. Wilde, qui décrit cette pièce dans son remarquable *Catalogue du Musée de l'Académie royale irlandaise* de Dublin, voit en elle un article d'importation venu de la Scandinavie. Peut-être cherche-t-il un peu loin l'origine d'une œuvre celtique et n'attache-t-il pas assez d'importance à la circonstance que, dans la cachette souterraine près de Clonmacnoise, dans le Kings County, où ce bracelet a été trouvé, il reposait à côté d'un torques en or à lame tordue se terminant par des boules glandulaires. Or, il nous semble que de ce fait il y a à tirer plus d'une conséquence.

D'abord, nul doute n'existe plus pour nous que les *torques* en gros fils d'or tordus, ouverts ou fermés, étaient l'ornement le plus généralement usité chez les Celtes. Historiens de l'antiquité, monuments grecs, romains et gaulois, innombrables torsades d'or recueillies dans les musées de France et des pays voisins, tout est d'accord sur ce point. Mais il n'est pas moins vrai que les anneaux de même style se retrouvent dans les pays scandinaves, et nous en donnons un exemple (fig. 109 *h*) dans un joli bracelet en torsade d'or, de $0^{m},07$ de diamètre, aboutissant à de doubles spirales plates; ce bijou est conservé, parmi

some iron swords, spears and a few other implements of war, chiefly found in the city of Dublin and its immediate neighbourhood, we hawe not yet met with any antiquities which would appear to have belonged to that people. Neither do the collections of Denmark, Norway, or Sweden, except in very few instances, contain any articles that can with certainty be termed Irish. If our gold was carried by the northern invaders to their own country (where they had no native gold of their own), it was probably remelted for the purposes of Scandinavian jewellery. The gold ornament in the Museum of the Academy, which more particularly bears the impress of Scandinavian art, is the large ring, probably an armlet, figured below, one-half of the true size and which was recently found, it is said, near Clonmacnoise, in the King's County, along with the twisted neck-torque, nº 291, figured page 74, both now attached to case E. This consist of a large, thin, hollow ring, 5 1/2 inches in diameter, with a hollow, decorated bulb on one side, and an the other a spiral enlargement, each with an embossed pattern, differing altogether from the style of ornament observed in any of our golden ornaments of native origine, as may be seen by the accompanying cuts fig. 576 and 577, both draw the actual size. The first represents the large bulbous ornament, in which the enrichment is in relief, and the concave portions between the central and the lateral decorations are punched all over, so as to give them a frosted appearance. All the parts of this ornament are complete and continuous; but in the upper member there is an aperture for a pin or rivet, which fastened the hollow end of the ring at this place. Whether this mode of joigning was temporary, it would not be possible, in the present state of the article, to decide. Fig. 577 shows the enlargement on the opposite side of the ring, and represents a continuous band, which interlaces with itself, and formes a sort of whip-handl-work decoration at this part. Its surface is covered with an involute raised and embossed pattern, as of made by a thread of gold-wire laid upon its surface. The whole article weighs 3 oz. 11 dwt. 12 gr. Similar articles, both in gold and bronze, but wanting the second enlargement, are preserved in the Copenhague Museum (See Worsaae *Nord. Olds.*, 1859, pl. 56, fig. 260 and pl. 85, fig. 367)».

d'autres pareils, au Musée de Copenhague. On les croirait tous sortis des ateliers d'orfèvrerie de la Gaule antique.

Cependant, le Danemark et l'Irlande ne sont pas les uniques pays où les

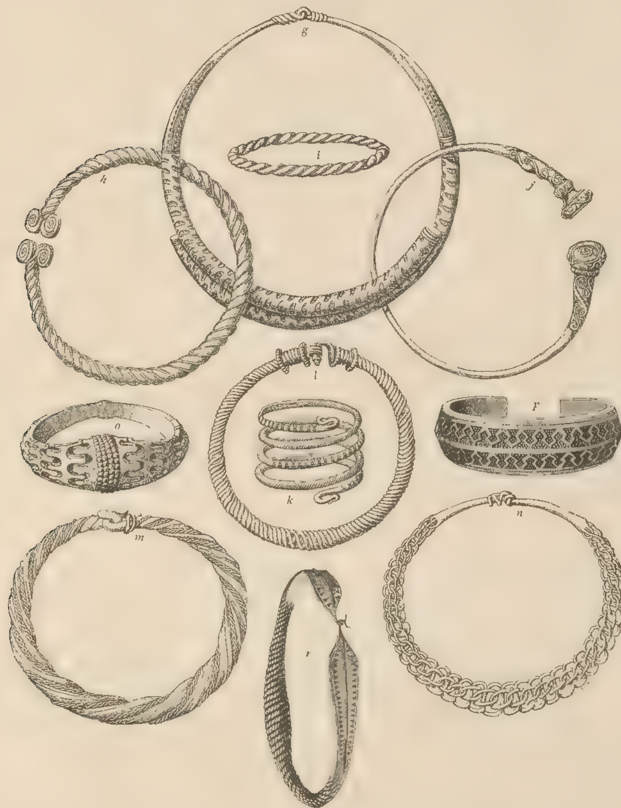


Fig. 109. — Anneaux en Or et en Argent, du Danemark, de Suède, d'Allemagne, de Hongrie et de Russie. Musées de Copenhague, de Stockholm, de Bonn, de Vienne et de Réval.

anneaux à torsades se soient rencontrés associés à ceux qui se distinguent par un bourrelet proéminent et plus ou moins bulbeux. Si dans les Gaules ce sont les premiers qui prédominent, il faut reconnaître que les derniers n'y sont pas tout à fait étrangers, d'autant plus qu'on les y trouve parfois portant, comme le bracelet en or du Musée de Dublin, les décorations favorites de ce pays, à savoir

les spirales accotées et les lignes sinueuses. Il est même à remarquer que les colliers et les bracelets, composés de tiges recourbées qui se terminent d'un côté et d'autre par des rondelles évasées et opposées, constituent une série des plus intéressantes parmi les anneaux des Barbares. Ils ne sont pas rares en France; mais ils sont tout aussi fréquents dans l'Allemagne occidentale, où ils sont représentés par d'assez nombreux spécimens en or, mais surtout par des exemplaires en fort beau bronze. Leur ornementation compliquée les a fait



Fig. 110. — Diadèmes, Torques, Bracelets et Anneaux en Bronze et en Verre (*f*, *k*) de travail celtique, germain et scandinave. Musées de France, de Suisse et d'Allemagne.

souvent attribuer aux ateliers de l'Étrurie, ou du moins à une fabrication dont le centre serait le nord de l'Italie; et, en effet, le tracé sinueux des lignes, l'exubérante rotondité des reliefs, des rondelles bosselées, quelquefois même des images d'êtres vivants grossièrement esquissés, tout cet ensemble qui dénote une industrie recherchée, sinon très artistique, semble trahir une certaine influence méridionale et signaler des points de contact avec l'art étrusque.

Tels seraient, par exemple, les nombreux objets retirés, depuis 1869, de la nécropole de Waldalgesheim dans la Prusse rhénane, qui ont surtout donné matière à l'étude critique de M. L. Lindenschmidt sur un genre spécial de vases,

d'armes et de bijoux rencontrés dans presque toute l'Europe centrale[1]. En fait d'anneaux précieux, nous avons choisi parmi les richesses de ces trouvailles non seulement un collier en or creux avec les extrémités évasées et ornées d'S, diversement disposées (fig. 109 *j*), mais aussi un simple bracelet fermé, en torsade d'or avec filet perlé, de 0m,09 de diamètre (fig. 109 *i*). C'est prouver de nouveau que l'un et l'autre genre d'anneaux étaient employés concurremment dans les mêmes localités.

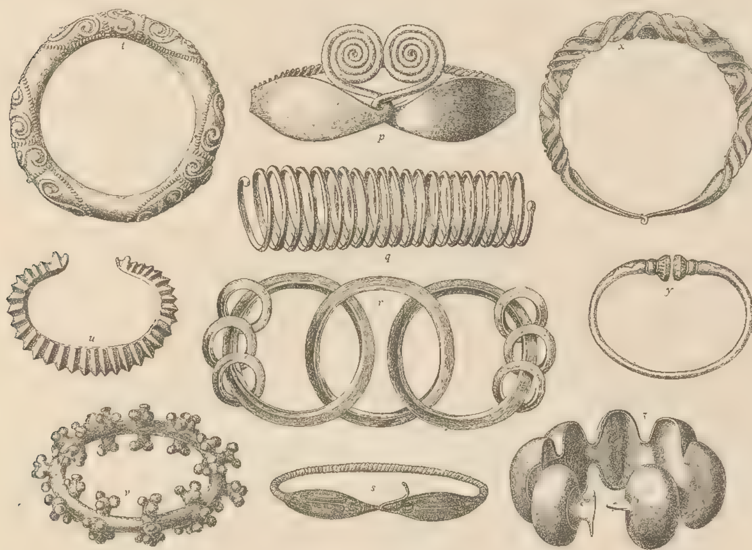


Fig. 111. — Diadèmes, Torques, Bracelets et Anneaux en Bronze, de Travail celtique, germain et scandinave. Musées de France, d'Allemagne et de Danemark.

Du reste, ce fait que nous avons tenu à démontrer au moyen de pièces en or, aurait trouvé une abondance de preuves bien plus remarquable dans la bijouterie en bronze des temps barbares. Ce n'est pas dans ce seul but cependant

[1] La découverte des tombes de Waldalgesheim, ainsi que quelques autres contenant des objets du même style, ont donné lieu à l'important mémoire déjà cité de M. L. Lindenschmidt, *Sur l'origine et la provenance d'un certain nombre de monuments du soi-disant âge du fer primitif, et particulièrement des ustensiles en or, en bronze et en fer, que l'on trouve dans les tertres tumulaires de la région rhénane, mêlés à des vases de bronze étrusques.* (Mayence, juin 1871). Ce travail critique, publié en langue allemande dans le t. III des *Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit,* aboutit à des conclusions qui ne sont pas tout à fait conformes aux idées que nous nous sommes presque vu imposer par l'étude des produits si nombreux d'une industrie métallique assurément imputable aux peuples anciens du nord de l'Europe. Répandus sur une vaste étendue, ces produits sont variés à l'infini ; cela

que nous compléterons notre choix de bijoux celtiques, germains et scandinaves [1], par quelques modèles d'anneaux en métal inférieur, appartenant, en majeure partie, à cet âge de la culture européenne qui est antérieur aux siècles chrétiens. Nous n'essayerons pas, comme on l'a fait, d'établir parmi les quelques modèles choisis, une gradation quasi-chronologique, qui divise les âges dits *du bronze* et *du fer*, en périodes dénommées d'après les trouvailles considérables de Hallstadt et de la Tène, ou d'après la prédominance du cuivre sur le bronze, ou enfin d'après l'association des objets septentrionaux avec des fabrications indubitablement étrusques. Cet essai nous semblerait déplacé ici et, ce qui nous en détourne bien plus encore, c'est qu'il serait, croyons-nous, prématuré. Qu'il nous suffise donc de constater, non pas un développement progressif de l'industrie chez les peuples barbares, avant leur débordement dans l'Empire romain, mais l'habitude de diversifier, d'après les temps, les régions et les influences ethniques, les produits de leurs arts somptuaires.

S'agirait-il de rappeler encore les anneaux dont la décoration en reliefs compliqués pousse les archéologues de l'école classique à imaginer une importation directe en France, en Suisse, en Allemagne et dans le Nord, des produits de l'Italie septentrionale, parmi tant d'autres, nous en donnerions pour exemples les pièces suivantes:

Un grand collier en bronze du Musée gallo-romain de Saint-Germain, dont la rondelle servant de fleuron au centre de la partie supérieure, est accotée de

nous paraît indiquer que les divers centres de fabrication ne manquaient pas de subir parfois des influences venues de l'étranger, grâce à des rapports politiques ou commerciaux. Tel n'est pas précisément l'avis du vénérable antiquaire de Mayence, dont voici, du reste, les conclusions : « Diesen vielseitig ausgebildeten heimischen Gewerbebetrieb, aus welchem, wie man glaubt, jene Geräthe hervorgingen, müssten wir zugleich als einen fabrikartigen betrachten, da die Nachahmungen der importirten Gegenstände bei den keltischen und germanischen Stämmen, welche man doch so streng auseinander zu halten strebt, unmöglich überall ganz in derselben Weise, in genau übereinstimmender Auffassung der nämlichen Ornamentmotive, Masken etc. stattfinden konnten, und sich in den Funden der verschiedenen Länder unfehlbar eine wesentliche Verschiedenheit der Behandlung und sogar eine Abstufung technischer Fertigkeit bei Ausführung derselben Art von Geräthen kundgeben musste. Dies ist aber keineswegs der Fall und wir wären gezwungen, auch hier einen oder mehrere Centralpunkte der Fabrikthätigkeit anzunehmen, gegen welche mit grösserer Berechtigung weit gewichtvollere Bedenken erhoben werden müssten, als gegen den Import aus Italien her aufzubringen sind, da sich eine vielseitige Technik, wie sie in den fraglichen Erzeugnissen vorliegt, nur da ausbilden kann, wo Metallarbeit überhaupt im Grossen betrieben wird, wo das Material in Fülle vorhanden oder leicht zu beschaffen und das Bedürfniss der Fabrikate ein allgemeines ist. »

[1] Lindenschmidt, *Die Alterthüm. uns. heidn. Vorzeit*, B. III, H. I, T. I, n° 4 (fig. 109 *j*) : « Halsringe, Gold. Der Ring ist hohl ; die von den Schlussknöpfen auslaufende Verzierung von trefflicher Ausführung in getriebener Arbeit. Die Ornamente selbst, im ganzen von reicher Wirkung, zeigen eine eigenthümliche Umbildung klassischer Elemente und stellenweise ein der letzteren fremdes ganz unmotivirtes Anschwellen der Ranken und Stengel. Der Ring ist namentlich an den Knöpfen durch Stösse des Grabscheits stellenweise zusammengedrückt und wurde von dem Finder grade ausgestreckt, so dass er für einen Stab gehalten werden konnte. In der (November 1869) genommenen Abformung liess ich demselben seine ursprüngliche Gestalt wieder geben » — 0m,09 de diamètre. — *Id. id. id.* n° 1 (fig. 109 *i*) : « Gewundener, vollkommen geschlossener Armring, Gold. Zwischen jeder Windung läuft ein feiner Perlstreifen » — 0m,09 de diamètre.

deux oiseaux aquatiques, et que l'on a trouvé dans les champs Catalauniens du département de la Marne (fig. 110 *a*[1]).

Un bracelet rond et creux du même Musée, trouvé dans un tumulus à Montsaigeon, dans la Haute-Marne, et sur la surface duquel sont disposés trois groupes symétriques de *triskélés* et d'S terminées en spirale (fig. 111 *t*[2]).

Le joli bracelet de Mareuil-le-Pont, avec ses spirales en relief dont il a déjà été question précédemment et qui fait partie de la collection de M. le baron Joseph de Baye, dans son château de Baye près d'Épernay (fig. 110 *d*[3]).

[1] Le grand collier en bronze (fig. 110 *a*), qui n'a pas moins de 0m,20 de diamètre, y compris l'ornement supérieur, a été découvert dans une tombe gauloise du département de la Marne et se trouve au Musée de Saint-Germain. Salomon Reinach,' *Cat. du Musée de Saint-Germain-en-Laye. Antiq. nationales.* Salle VII ; vitrine 15, p. 166. M. Lindenschmidt (*Alt. uns. heidn. Vorz.*, B. II, H. XII, T. IV, nº 1) en fournit le dessin et la description, ainsi qu'une appréciation dans laquelle il ne peut se départir de ses doutes sur l'origine barbare de ces sortes de bijoux :

« Halzring. Erz. Der vordere Theil hat eine eigenthümliche Verzierung in durchbrochener Arbeit. Zwei Schwimmvögel halten mit ihren langen, aufwärts gebogenen Schnäbeln eine Scheibe, welche durch vier Bogen in fünf Felder getheilt ist, welche Spuren einer früheren Ausfüllung mit einer farbigen Paste zeigen. Nicht wohl zu verkennen bleibt es, dass Form und Technik dieses Ringes ganz bestimmte Beziehungen ergeben, sowohl mit andern eigenthümlichen Metallarbeiten, welche im Rheinlande bei etruskischen Erzgefässe gefunden sind, als auch mit vielen etruskischen Bronzen selbst. In Hinsicht der ersteren müssen wir auf die punktirte Linie verweisen, welche dem äussern Contur der Formen folgt, und auf die Andeutung jener emailartigen farbigen Einlagen. Im Bezug der letzteren ist es die radförmige Scheibe, vor allem aber die Verwendung und Gestalt der Vögel, welche als ein ausschliessliches Merkmal etruskischer Metallarbeit zu betrachten sind, nicht allein unter den italischen Bronzen, sondern auch unter allen übrigen Erzgeräthe der Funde diesseits der Alpen. Für die Untersuchung des Ursprungs und der Herkunft der alten Bronzegeräthe bleibt die Beachtung solcher Einzelheiten, die Erkenntniss ihrer Beziehungen zu den Erzeugnissen der alten Culturvölker von nächster Wichtigkeit. Selbst für den Fall, dass bessere Gründe als bisher gefunden würden, Gegenstände wie diesen Ring für eine barbarische Imitation und nicht als Produkt altitalischer Industrie zu betrachten, so müsste doch bei so speciellen Zeugnisse einer Uebereinstimmung des Styls und der Ausführung italischer und barbarischer Metallarbeit die Ueberzeugung bestehen bleiben, dass die ältere Bronzetechnik in Gallien in gleicher Weise eine importirte war, wie jene der gallo-römischen Zeit ».

[2] M. Ed. Flouest, dans la *Note sur le signe symbolique en S*, cité plus haut, dit au sujet de ce bracelet (p. 89, note 4) : « On remarquera, en étudiant ce bracelet, que son motif ornemental, répété *trois fois* sur la périphérie, ne se compose (à part le cordon marginal en grènetis, dont le rôle unique est de l'isoler, afin qu'il ressorte mieux) que du *triskèle* accostant de droite et de gauche le signe en S, lequel, se doublant par une ingénieuse disposition de la volute centrale, se constitue ainsi lui-même de *trois* éléments, sans modification de sa forme essentielle. Je doute que l'on puisse rencontrer un exemple plus frappant du prestige dont jouissait la combinaison ternaire ». — Ce bracelet a un diamètre de 0m,075. — S. Reinach, *Catal. du Musée de Saint-Germain*, p. 156, vitrine 24, 11.

[3] M. le baron J. de Baye, *Cimetière gaulois de Mareuil-le-Port* (*Marne*), extrait du *Bulletin des travaux historiques. — Archéologie*, nº 1 de 1884. Dans l'une des onze tombes gauloises ouvertes, en 1882, dans la commune de Mareuil-le-Port (canton de Dormans), l'on a trouvé ce bracelet d'environ 7 centimètres de diametre et se distinguant par des ornements en relief, qui affectent la forme d'un S terminé par des spirales. Un grand torques en bronze de 0m,13 de diamètre et également décoré d'S sur les deux bourrelets terminaux, et de becs d'oiseau sur sa périphérie, a été trouvé dans le même cimetière. Nous avons déjà parlé par anticipation (p. 207, note 2) de ce joli bracelet, dans l'analyse que nous avons faite des ornements qui décorent le grand plateau de Pétrossa ; et là nous avons dit aussi que cet objet faisait partie de la collection d'antiquités préhistoriques réunies au château de M. le baron J. de Baye. En revanche, qu'il nous soit permis maintenant de signaler, par une note rétroactive, un remarquable « Ornement semi-circulaire et creux, en argent (0m,09 de longueur), du Musée national de Stockholm, trouvé, en 1866, à Fœlhagen, près de l'ancien monastère de *Roma* en Gotland (Suède) ; il était enfoui sous terre, dans une boîte en cuivre qui contenait tout un trésor, à savoir : des colliers, des



Fig. 112. — Ornement en Argent avec des Spirales.
Musée de Stockholm.
D'après M. O. Montelius, *Antiquités Suédoises.*

Un autre large bracelet de $0^{m},105$ de diamètre, au Musée de Wiesbade, formé par dix-sept perles ornées d'une S gravée sur chacune d'elles et alternativement posée en sens inverse (fig. 110 *o*[1]).

Deux bracelets, encore plus grands, du Musée germanique central établi dans la ville de Mayence, près de laquelle ces objets ont été trouvés. L'un est un cercle massif qui forme dans son circuit un grand nombre de renflements aplatis, pour aboutir à deux bourrelets en forme de pomme d'arrosoir (fig. 110 *j*). L'autre, uni et beaucoup plus simple, se termine de la même façon (fig. 111 *y*[2]).

Enfin deux *torques*, de $0^{m},15$ de diamètre, provenant tous les deux de la Suisse et publiés par M. le baron de Bonstetten à qui ils appartenaient[3]. Dans l'un, les deux bourrelets extrêmes se rejoignent pour composer ensemble une boule côtelée, tandis que les deux tiers de la tige circulaire sont recouverts de motifs variés, au milieu desquels on distingue aussi bien les doubles spirales opposées des Gaulois que des profils étrusques à traits anguleux et à barbes pointues (fig. 110 *i*). Dans l'autre, qui n'est pas moins orné, le bourrelet est remplacé par trois grandes et deux petites rondelles en bronze et en terre cuite revêtue peut-être d'émaux ou ayant contenu des pierres et des perles (fig. 110 *n*). Ce *torques* a été trouvé près de Bâle, l'autre dans une sépulture de l'Oberland bernois, ouverte en 1853, par le savant explorateur lui-même.

bracelets et une quantité assez considérable de petites perles en argent ciselé, ainsi qu'un nombre de plus de mille monnaies entières ou brisées, d'origine arabe, allemande et anglo-saxonne, datant du IXe au XIe siècle ». Voy. Osc. Montelius, *Antiquités suédoises*, p. 169, nos 614 et 615; p. 160, nos 557-562, 568-572, etc. La pièce de ce trésor qui nous a le plus frappé (fig. 112) réunit, dans les ciselures de sa surface, des lignes ondulées à ces S à spirales opposées, dont nous avons constaté la persistance, depuis l'antique Phénicie jusque dans les Gaules, chez les Germains et chez les Scythes, et même dans l'empire chrétien de Byzance.

[1] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. IX, T. I, no 2 : « Offener massiver Armring, gebildet von 17 verzierten Perlen. Erz. Fundort ungenannt. Museum zu Wiesbaden ». — Diamètre $0^{m},10$.

[2] Idem, *ibid.*, *ibid.*, *ibid.*, no 4 : « Offener massiver geknöpfelter Armring mit concaven Schlussknöpfen. Gefunden in der Umgegend von Mainz. Museum von Mainz ». — Diamètre $0^{m},11$. Cette planche contient sept autres anneaux du même genre. — *Id.*, B. I, H. VIII, T. V, no 4 : « Halsring. Erz. Fundort: aus der Umgegend von Mainz. Museum von Mainz ». — Diamètre $0^{m},10$.

[3] Baron de Bonstetten, *Recueil d'Antiquités suisses*, 1855. Fig. 110 *i* : p. 28, pl. V, fig. 3 : « Torques en bronze massif, à six nœuds, ornés de disques pointillés, de stries et de spirales. Les extrémités de ce beau collier se terminent en demi-coquilles cannelées que l'élasticité du bronze permet encore d'éloigner ou de rapprocher l'un de l'autre ». $0^{m},15$ de diamètre. Ce torques a été découvert, avec plusieurs bracelets et d'autres bijoux en bronze, dans une tombe près du village de Spietz (Oberland bernois), que l'auteur explora vers 1853. — Fig. 110 *n* : pl. VII, fig. 4 : « Torques orné sur les deux faces de sept rosettes, trois grandes et quatre plus petites, composées chacune d'un chaton en terre cuite d'une couleur grisâtre et de la forme d'un *bouton à moule*, fixé par un petit clou à tête large sur une rondelle de bronze à rebords. La partie supérieure du torques, sur laquelle se trouvent les rosettes, peut se séparer du reste du cercle ; elle paraît se terminer par deux tiges qui entrent dans une gaine creusée dans l'épaisseur du bronze, à l'extrémité de chaque branche du torques. Les rosettes sont à stries et le reste du torques est orné de spirales en relief. Cet objet a été trouvé, ainsi qu'un bracelet et une fibule sans ardillon, sous les racines d'un noyer, entre Schönbach et Hagenthal, à trois quarts de lieue de Bâle. On a reconnu des traces d'ossements, mais la forme de la tombe n'a pas été observée ». Diamètre $0^{m},155$. Voy. aussi Lindenschmidt, *Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. VI, T. III, nos 2 et 4.

Dans cette énumération nous avons vu figurer quelques anneaux composés de sphères ou perles doublement coniques et plus ou moins grosses et nombreuses. Il en est d'autres, plus faciles à porter sur le corps, et dans lesquels la feuille métallique s'arrondit seulement en boules incomplètes, en demi-boules ou en godrons plus ou moins volumineux et pressés. Tel est, par exemple, le bracelet fermé qui, du Musée de Cluny[1], a passé dans celui de Saint-Germain, et dont les dix-sept renflements accolés sont aplatis sur leur circonférence intérieure; celle-ci a un diamètre de $0^m,15$, et se distingue par une fente transversale qui fait tout le tour du bijou évidé (fig. 110 *e*).

Un autre bracelet, appartenant à la même série, quoiqu'il provienne des environs de Passau sur le haut Danube[2], n'est que de deux ou trois centimètres plus petit; mais au lieu de dix-sept boules scindées, il n'a que sept godrons de grosseur double (fig. 111 *z*).

Nous ne représenterons pas ici le bracelet tronqué du Musée de Zurich, dont il ne reste que deux grosses demi-coques d'œuf, en bronze, sur les trois qui le composaient sans doute primitivement. Mais, pour compléter les exemples choisis dans ce type d'anneaux, nous en ferons voir un très volumineux du Musée de Munich; ses six godrons, séparés par une charnière, sont fouillés de ciselures saillantes et compliquées (fig. 110 *c*[3]).

Comme il semble que, dans notre nomenclature, nous avons reculé de préférence, du plus ouvragé au plus simple, c'est-à-dire dans un sens probablement

[1] M. Lindenschmidt (*Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. II, H. VI, T. II, nº 3) a joint à différents bracelets formés de godrons plus ou moins gros et accolés — bracelets trouvés tous en Allemagne et en Suisse — cet anneau gaulois, composé lui-même de dix-sept boules presque complètes et fortement aplaties dans leur portion intérieure; elles le sont beaucoup moins sur les côtés contigus. On ne connaît pas au juste la provenance de cette pièce et, par un oubli regrettable, elle ne figure pas dans le *Catalogue du Musée de l'hôtel de Cluny*, rédigé par M. du Sommerard; mais un assez grand nombre de pièces toutes semblables et coulées probablement dans le même moule, se trouvent dans le Cabinet des Antiques de Paris, au Musée de Saint-Germain et dans les différents Musées de France. Notre dessin, copié d'après celui de M. Lindenschmidt, ne fait pas assez sentir que, à l'intérieur, les boules sont aplaties et scindées dans leur pourtour par une bande creuse. On doit observer également que deux de ces boules, se faisant face, sont perforées de petits trous qui donnaient probablement le moyen de rattacher ce bracelet aux vêtements. Le bracelet en question a été transféré dernièrement au Musée de Saint-Germain.

[2] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. IX, T. I, nº 1 : « Armring, gebildet aus sieben hohlen eiförmigen Buckeln. Erz. Gefunden zu Sulzbach bei Passau. Sammlung des historischen Vereins für Niederbayern zu Landshut ». — Diamètre extérieur $0^m,125$.

[3] Idem, *ibid.*, B. II, H. VI, T. II, nº 1. C'est à cet endroit que l'on trouve, décrit ainsi qu'il suit, le bracelet incomplet de Zurich que nous avons cité : « Offener durch ein Scharnier schliessbarer Armring, aus grossen hohlen Buckeln in Form von halben Eiern. Das Original besteht nur aus zwei solcher Buckeln mit Andeutung fortgesetzter Verbindung mit gleichartigen, jetzt verlorenen Theilen. Die Ergänzung durch einen dritten, wie sie hier versucht ist, ergibt ein brauchbares Verhältniss. Möglicherweise aber kann das Ganze aus einer Zusammensetzung von vier oder selbst fünf solcher Theile gebildet und von grösserem Umfang gewesen sein. Fundort nicht genannt. Schweiz ». — Au nº 2 de la même planche l'auteur décrit le bracelet de notre fig. 110 *c* : « Offener durch ein Scharnier schliessbarer Armring, aus sechs hohlen halbkugelförmigen Buckeln von sehr reicher eigenthümlicher Verzierung. Fundort nicht genannt. Bayern. — Nationalmuseum zu München ». — Diamètre extérieur $0^m,145$.

contraire à celui des temps, mentionnons à présent les bracelets ouverts dont le tour est formé par une plaque de bronze semi-tubulaire, à la surface de laquelle sont inscrits des dessins linéaires généralement très primitifs. Ce modèle revient fréquemment dans les trouvailles les plus archaïques de l'âge du bronze, et le système de décoration qui l'accompagne se réduit à des lignes parallèles, à des chevrons et à des cercles. Nous ne le présenterons ici que dans deux bracelets du Musée central de Mayence, de $0^{m},075$ de diamètre, lesquels sont simplement munis de raies verticales et de bouts repliés ou polygonaux (fig. 110 *h* et *m* [1]).

Mais pour signaler le point de transition entre le travail de ces anneaux semi-tubulaires et de ceux à godrons que nous avons décrits en dernier, nous remarquerons, au Musée de la Société historique de Landshut en Haute-Bavière, un bracelet de $0^{m},09$ de diamètre, trouvé à Agolfing près de Straubingen; la plaque qui le compose est aux deux tiers tubulaire, et elle se recourbe en une ellipse interrompue; mais sa surface est repoussée en dehors en une infinité de renflements contigus et anguleux qui lui donnent dans son ensemble l'aspect d'un cercle crénelé (fig. 111 *u* [2]).

N'oublions pas que, pour donner une idée de toutes les séries d'anneaux énumérées jusqu'à présent, nous sommes parti d'un type dont le motif principal était un bourrelet, un renflement, un relief débordant sur la masse ou sur la surface du bijou. Il nous reste maintenant à examiner les modèles qui se rattachent plus particulièrement aux anneaux formés par une tige de métal se tordant sur elle-même ou s'enroulant en spirale. Dans les pays scandinaves ces modèles se présentent sous des formes très variées. Rien qu'à jeter un coup d'œil sur les cercles si nombreux aux Musées de Copenhague et de Stockholm, on pourrait en admirer toutes les variétés imaginables. Or, comme un assez

[1] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. VI, T. IV, nº 3 und 4 (fig. 110 *m*): « Vordere (und Rückseite) eines offenen, halbrunden getriebenen Hohlringes mit Schlussknöpfen. Gefunden in einem Grabe der Umgegend von Mainz. Museum zu Mainz ». — Diamètre extérieur $0^{m},07$. — *Id. ibid.*, nº 5 und 6 (fig. 110 *h*): (Vordere und) Rückseite eines ähnlichen Ringes mit andern Verzierungen. Museum zu Mainz ». — Mêmes dimensions. — Ce genre de bracelets est un de ceux que l'on trouve le plus fréquemment dans les anciens dépôts d'antiquités appartenant à l'âge du bronze. Il se rattache aux anneaux tubulaires, ornés à l'extérieur de raies et de chevrons, dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent (p. 194, note 1, fig. 83). Nous avons même fourni des exemples recueillis dans les régions danubiennes. Voy. L. Lindenschmidt, *Die vaterländischen Alterthümer der Fürstlich Hohenzoller'schen Sammlung zu Sigmaringen*, Taf. XXXVI, p. 229. — Joseph Hampel, *Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn*, Taf. L, LXXXVI (Schatz von Rakos-Palota, C. Pest, 3 *a*), CXXVII (Schatz von Tamasfalva, C. Torontal; 1 à 10).

[2] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. II, H. VI, T. II, nº 4: « Offener, nach den Enden hin verjüngt zulaufender Armring mit senkrechten scharf vortretenden Rippen längs seiner Wölbung nach Aussen. Aus einem Grabhügel bei Straubing. Sammlung des historischen Vereins in Landshut ». — Diamètre $0^{m},8$. — Ce modèle est aussi fréquent dans les Gaules qu'au delà du Rhin et dans toute la vallée du Danube. On en voit d'intéressants exemples dans les ouvrages cités à la note précédente.

grand nombre des bracelets à torsade du Danemark et de la Suède sont fabriqués en argent, il y a tout lieu de croire que les habitants de ces contrées, et en général toutes les populations de race scandinave, ont porté très tard ce genre d'ornement, c'est-à-dire jusque dans les temps historiques où ils étaient en contact avec les Romains et les Grecs. Ceux-ci paraissent avoir été les premiers à fournir aux Septentrionaux cette matière précieuse. Parmi tant de torsades et de tresses (fig. 109, *m* et *r* et fig. 129 *b*), de gourmettes à mailles relâchées (fig. 109 *n*), de spirales serpentines (fig. 109 *k*) et de bourrelets à méandres et à fleurons profondément ciselés (fig. 109 *o* et *p*), œuvres en argent si variées, si compliquées, si gracieuses, prenons-en six, au hasard, pour caractériser cette industrie de l'argenterie scandinave [1]. Si l'on rapproche certaines de ces pièces d'une *armilla* romaine en fil d'or tordu (fig. 109 *l*), qui a été découverte en 1805, à Petrianecz, dans le comitat de Warasdin en Croatie [2], on reconnaîtra que, à

[1] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, 1859. — Notre fig. 109 *m* correspond au nº 455, p. 110 de cet ouvrage; diam. 0m,08; la fig. 109 *n*, au nº 456, p. 110; diam. 0m,09; la fig. 109 *k*, au nº 449, p. 107; diam. 0m,06; la fig. 109 *o*, au nº 451, p. 108; diam. 0m,08. Toutes ces pièces et bien d'autres encore que l'on conserve au Musée royal des antiquités du Nord à Copenhague, et qui se trouvent reproduites dans le Manuel si bien ordonné de feu M. Worsaae, sont des objets en argent que l'éminent archéologue danois range dans la deuxième série des monuments de l'âge du fer, c'est-à-dire dans la période de temps qui correspond à l'empire byzantin, à partir même de l'invasion des Barbares dans les contrées méridionales de l'Europe. Parmi les bracelets en argent de cette époque, il faut compter aussi un anneau de 0m,104 de diamètre (fig. 129 *b*), formé par plusieurs tiges d'argent tressées ensemble, qui vont en grossissant vers le milieu et s'amincissent aux deux bouts, où, réunies et fondues, elles présentent une fermeture à crochet recourbé. Des fils tordus très fins accompagnent chacune des tiges dans leur enchevêtrement. Cette pièce porte le nº 454, à la p. 109 des *Nordiske Oldsager*. — En général, chacun des modèles de bracelets en argent que nous voyons figurer dans la riche collection du Musée danois, trouve son analogue, non seulement parmi les antiquités recueillies en Norvège et dans les provinces baltiques, mais surtout dans le Musée national de Suède à Stockholm. On peut s'en convaincre en examinant les figures des pages 166 à 170 dans le bel album de M. Oscar Montelius, intitulé *Antiquités suédoises*. C'est là que nous avons pris la reproduction réduite d'un gracieux petit bracelet en argent massif de 0m,07 de diamètre, trouvé sous terre près de Skœlæ en Dorlarne, avec d'autres bijoux et 350 monnaies allemandes et anglo-saxonnes. Les ciselures en forme de fer de lance qui décorent sa surface, sur deux rangées opposées, offrent une ressemblance saisissante avec certaines pièces de grenat et de verroterie rouge, tombées des cloisons en or, où elles faisaient autrefois la parure de plusieurs bijoux et vases du trésor de Pétrossa, tels que les pattes horizontales des corbeilles (XI et XII) et les cuisses des fibules à l'apparence d'oiseaux (VII, VIII et IX). Pour s'en assurer, on n'a qu'à les comparer au groupe *j* de notre fig. 9 à la p. 26. — Enfin, la fig. 109 *r* est la réduction d'un grand *torques* en argent de 0m,18 de diamètre, qui provient d'une sépulture varègue à Sanct-Jürgens en Esthonie, et se trouve conservé dans le Musée provincial de cette contrée, à Réval. On y voit une torsade plus compliquée que celle du bracelet romain de Petrianecz, dont nous allons parler et, de plus, associée à des palettes à dessin linéaire, si fréquentes dans les grands anneaux scandinaves de l'âge du bronze. Voy. Aspelin, *Antiq. du Nord finno-ougrien*, t. V, p. 839, nº 1933.

[2] Sur la découverte de bracelets et de médaillons impériaux avec encadrements en or, faite, en 1805, à Petrianecz, en Croatie, voy. J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente des k. k. Münz- und Antiken-Cabinettes in Wien*, pp. 9, 35, nos 201 à 209; Taf. G. XI, nº 201 : « *Armilla* aus Draht gewunden, 23 1/8 Ducaten in Gold » (c'est la pièce que nous avons représentée en réduction fig. 109 *l*; l'original a 0m,18 en diamètre. Les nos 202 et 203 sont également des *armillæ* simples en fil d'or tordu, pesant 12 5/8 et 23 2/8 ducats d'Autriche; le nº 206 est une : « Armilla (durchbrochene Arbeit) mit vier antiken Goldmünzen : Marc Aurel, Caracalla, Gordianus III, Claudius Gothicus, 28 5/8 Ducaten in Gold »; le nº 207, fibule ornée de perles, 15 5/8 ducats; le nº 208, fragment tubulaire décoré de tresses et de pampres en filets d'or, pl. G. XI, 1 5/16 ducats; le nº 209, fibule sans ardillon, 11 15/16 ducats. A ces bijoux il faut joindre, pour compléter la trouvaille de Petrianecz, huit médaillons, munis tous de cadres ronds en

partir d'un moment donné, Romains et Barbares se valaient bien en fait d'adresse dans ce genre d'ouvrage, et qu'il s'était établi entre eux une sorte d'émulation à imiter réciproquement les formes usitées chez les uns et les autres. L'époque dont nous parlons commence avec les empereurs de Rome, Marc-Aurèle, Caracalla, Gordien III et Claude le Gothique, dont les médailles en or sont enchâssées dans un autre bracelet ajouré qui fait partie de la même trouvaille de Petrianecz. Toutefois, ce genre de travail mixte, qui faisait prévaloir les modes barbares au milieu même des pays romains, se prolonge fort avant dans les siècles du moyen âge.

Mais nous nous accusons d'avoir anticipé sur des matières dont le tour n'est point encore venu dans notre examen des anneaux antiques. Hâtons-nous de justifier l'empressement que nous avons mis à énumérer les bracelets en argent des Scandinaves, et constatons qu'ils nous font entrevoir tous les types divers de cercles en bronze dont le principe est soit la torsade, soit la spirale, deux motifs qu'ici nous avons groupés ensemble, sans cependant les confondre.

Au Musée de Stettin, aussi bien que dans d'autres collections des villes du nord de l'Allemagne et surtout en Danemark, on trouve des espèces de larges diadèmes d'environ vingt centimètres de diamètre (fig. 111 *x*), formés d'une lame de bronze dont la section offre l'aspect d'une croix, mais qui, dans son développement circulaire, se tord et se recourbe en plusieurs sens de façon à produire, entre ses arêtes vives, un vallonnement des plus capricieux[1]. Si cette étrange disposition devait servir, comme on l'a pensé, à diriger les mèches éparses et bouclées d'une riche chevelure, il faut avouer que l'invention en était des plus ingénieuses et qu'elle est de nature à tenter encore la coquetterie féminine. Ces

or, qui, par leur forme et leur ornementation, diffèrent assez sensiblement des encadrements que nous avons vus autour des médaillons impériaux trouvés à Simlau. Ceux-ci dénotent un travail beaucoup plus barbare. Les pièces découvertes en 1805 sont les suivantes : 1° HADRIANVS AVGVSTVS PP ; ℞ ANN DCCCLXXIIII NAT VRB P CIR. CON (121 ap. J.-C.) ; — 2° ANTONINVS AVG PIVS PP TR PXII ; ℞ COS IIII (149 ap. J.-C.) ; — 3° M. ANTONINVS AVG ARM PARTH MAX ; ℞ TR PXXII IMP V COS III (168 ap. J.-C.) ; — 4° M. AVREL ANTONINVS ; ℞ TR P XXXIII IMP X COS III PP (178 ap. J.-C.) ; — 5° ANTONINVS PIVS AVG BRIT ; ℞ PROVIDENTIAE DEORVM (210 ap. J.-C.) ; — 6° ANTONINVS PIVS FEL AVG ; ℞ VICTORIA GERMANICA (213 ap. J.-C.) ; — 7° ANTONINVS PIVS AVG GERM ; ℞ PM TR PXVIII COS IIII PP (216 ap. J.-C.) ; — 8° IMP P CARVS ET CARINVS AVGG ; ℞ VICTORIAE AVGVSTT, VOTIS X, SISCIA (Sissek) (282 ap. J.-C.). — Cette nomenclature est donnée selon les indications d'Arneth, *op. cit.*, pp. 55 à 58 et pl. XVIII. — D'après ce que nous venons d'en dire, le trésor de Petrianecz est évidemment antérieur à celui trouvé, en 1797, à Simlau. — Voy. aussi Ed. von Sacken und Fr. Kenner, *Die Samml. des k. k. Münz- und Antiken-Cabinettes. Wien*, 1866 ; pp. 342, n° 16, et 346, 347 ; ainsi que Jos. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos*, pp. 160 et sq.

[1] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*. B. I, H. XI, T. III, n° 1 : « Schmuckring (Erzperiode). Fundort nicht näher bezeichnet. Museum zu Stettin ». Suit une note sur la destination probable de ces cercles, qui ont en général de 0m,17 à 0m,20 de diamètre. On les trouve exclusivement dans les pays scandinaves ou tout au plus au nord de l'Allemagne. On en voit des spécimens très élégants qui proviennent de Holbæk Ladegaard en Sélande, dans A. P. Masden, *Afbildninger af danske Oldsager og Mindesmærker. Broncealderen*, II ; *Samlede Funde. Kjöbenhavn*, 1876 ; t. 31, nos 14, 15 et 23.

fines lames d'un bronze aussi luisant que l'or, devaient sillonner de reflets charmants des masses de cheveux blonds ou noirs, irrégulièrement tordus et enchevêtrés dans leurs rainures,

> Caput aurato diademate cingitur almum
> Aurea se niveis commiscent fila capillis[1].

Ne dirait-on pas la parure des « belles dames de Bechelâren, aux fraîches couleurs naturelles », qui, dans le poème des Nibelungen, « portaient sur la tête un cercle d'or brillant. C'étaient de riches coiffes qui empêchaient leurs beaux cheveux de s'ébouriffer au vent : c'était merveille à voir »[2] :

> Gevelschet frouwen varwe, vil lützel man dâ vant.
> Si truogen ûf ir houbet, von golde liethiubant ;
> Daz wâren scapel rîche, daz in ir schœne hâr
> Zefuorten niht die winde : daz ist an den triuwen wâr.

Ce sont encore des diadèmes, plus pompeux sans doute, mais d'une élégance plus sévère et moins raffinée, que nous présente la série des torsades dont la face antérieure s'élargit en deux palettes ovales, plus ou moins décorées de ciselures, pour se redresser ensuite en de hauts enroulements de spirales accolées et symétriquement disposées. Entre les deux exemplaires du Musée de Kiel[3] que nous avons fait dessiner en petit (fig. 111 *p* et *s*), l'un, n'ayant que 0^{m},20 de diamètre — tandis que l'autre en a deux de plus — paraît être tronqué ; mais la surface de ses palettes est décorée de ciselures d'un style particulier aux pays scandinaves dans la période du bronze. Ces parures de tête ne se trouvent, du reste, elles-mêmes que dans les terres voisines de la Baltique. Elles nous font passer insensiblement de la torsade à la spirale, et nous amènent ainsi à porter notre attention sur la catégorie spéciale des bracelets dits brassards. Ceux-ci, en

[1] Angilberti, *Carmen de Carolo Magno*, dans les *Poetæ latini ævi Carolini, recens. Ern. Duemmler* (*Monum. German. historic. Berolini*, 1882); t. I, p. 36, carm. V, v. 223 et 224. Il y décrit les charmes et les atours de la princesse Berthe, fille aînée de Charlemagne, pour laquelle le jeune et *doux Homère* de la cour d'Aix-la-Chapelle était, dit-on, sous le fallacieux manteau de l'étiquette, et avant même qu'elle devînt sa femme, quelque chose de plus qu'un simple admirateur zélé et respectueux.

[2] *Das Nibelungenlied*, XXVI Aventiure, str. 1654.

[3] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. II, H. III, T. I, n° 3 (fig. 111 *p*) : « Kolossaler Ring (Erz), bei welchem die flachen blattförmigen Ausläufer übereinander geschlungen sind und in Spiralverzierungen endigen. Mächtige Ausdehnung der blattförmigen Enden und bedeutend grosse Spiralen. Gefunden in einem Grabhügel bei Faaborg, Insel Fünen. — Museum zu Kiel ». — Diamètre 0^{m},22. — *Id., ibid.*, n° 5 (fig. 111 *s*) : « Gewundener Ring (Erz). Die blattförmigen Enden sind durch eingravirte sogenannte Schiffverzierungen ornamentirt und waren ursprünglich durch ineinander verschlungene Spirale verbunden. Aus der Warnstedt'schen Sammlung in dem Museum zu Kiel ». — Diamètre 0^{m},19. — MM. Worsaae (*Nordiske Oldsager*, p. 68, n°s 220 et 221), et Masden (*Afbildninger af danske Oldsager. Bronceald.*, II, pl. 19, n°s 9 et 10 ; pl. 20, n° 5) ont représenté de très beaux exemplaires de ce genre de diadème, conservés au Musée royal de Copenhague.

effet, au lieu de rester entr'ouverts et adhérents aux bras, de l'entourer d'un cercle parfait, avec ou sans un genre quelconque de fermeture, crochet, rivet, bouton, etc., enlacent les poignets, l'avant-bras ou les muscles de l'humérus, de nombreux cercles élastiques. Ces derniers sont formés par l'enroulement soit d'une tige, soit d'une lame métallique. Les proportions différentes, le nombre des tours de cercles et les degrés de perfection du travail sont, pour cette espèce d'anneaux, aussi multiples que les localités dans lesquelles on les rencontre. A prendre l'Europe entière, des extrémités de la Calédonie jusqu'aux îles baignées par l'Archipel, des *fiords* brumeux et des forêts de pins des presqu'îles scandinaves jusque dans les *terramares* italiens, enfin des steppes de la Pétchora et du Volga jusqu'au promontoire de Gadès, partout on retrouve ce modèle reproduit en métal. Les brassards de bronze abondent surtout en Irlande, en Danemark, dans les Provinces Baltiques de la Russie, en Hongrie, dans la Haute-Autriche et en Suisse.

Parmi les bracelets en argent du Musée de Copenhague nous en avons déjà distingué un de ce genre (fig. 109 *k*), dont les extrémités s'affinent et se replient comme la tête et la queue d'une vipère, tandis que le corps, formant quatre tours de $0^{m},06$ de diamètre chacun, est tantôt ciselé en forme d'écailles, tantôt rayé en spirale. En France, et notamment en Bretagne, à Saint-Marc-le-Blanc, près de Rennes, on en a trouvé aussi, en 1856 [1], qui ne sont que de longs et fins *torques* d'or massif, contournés en doubles, triples et quadruples révolutions. Enfin il en est aussi où le libre enroulement des deux bouts renflés de la tige n'est qu'apparent, c'est-à-dire que ses prolongements sont soudés ensemble et dépourvus d'élasticité ; dans ce cas, le cercle est assez large pour qu'on y puisse passer la tête ou la main, ou bien il est pourvu, du côté opposé, d'un fermoir à

[1] E. du Sommerard, *Catalogue et description des objets d'art, etc., exposés au Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny :*

«4966 à 4974. — Trésor gaulois trouvé en terre à $0^{m},40$ au-dessous du sol, en Bretagne (Ille-et-Vilaine), commune de Saint-Marc-le-Blanc près de Rennes, en 1856. Ce trésor qui, à en juger par les lingots à l'état brut et les bijoux à peine ébauchés que l'on a découverts en même temps que des bracelets d'un travail achevé, doit avoir été enfoui par quelque orfèvre gaulois dans un moment de troubles, se compose de neuf pièces en or massif dont quelques-unes d'une exécution très remarquable. Les lingots d'or, qui ont été trouvés en même temps et dont quelques-uns étaient renfermés dans un vase en poterie grossière dont on n'a pu recueillir que quelques fragments, n'ont pas été conservés; les pièces façonnées seules ont été acquises par l'Hôtel de Cluny : 1° Le premier de ces bracelets d'origine gauloise, comme tous les autres, est composé de trois branches en or massif, de travail tors avec agrafe. Il pèse 50 gr., 3 dg., et la disposition de chacune de ses branches rappelle celle des torques gaulois de Cessons (pièce en or massif, travaillée en forme de spirale et terminée par un double crochet). — 2° Le second bracelet est également en or massif et façonné en manière de tresse. Son poids est de 17 gr. 9 dg. — 3° Un troisième bracelet, toujours en or massif, est décoré de plats unis et pèse 10 gr. 2 dg. — 4° Un autre bracelet est orné de filets guillochés; il est en or massif comme les précédents, et son poids est de 8 gr. 3 dg. — Viennent ensuite : 5° Une bague en or à filets guillochés, du poids de 3 gr. — 6° Un bracelet en or rond, uni et plein, à double révolution, pesant 146 gr. 5 dg. — 7° Un autre bracelet de même forme, également en or massif, mais à quadruple révolution, du poids de 187 gr. 4 dg. — 8° Un troisième bracelet de forme analogue et à un seul tour, en or massif, du poids de 39 gr. 5 dg. — 9° Et enfin un anneau rond, à triple torsion, en or uni et massif, pesant 9 gr. 8 dg. — Ces neuf pièces d'orfèvrerie gauloise ont été trouvées ensemble, comme nous l'avons dit plus haut, avec des lingots d'or à l'état brut, deux ans après la découverte dans la même contrée du torques de Cessons».

crochet. Tel est le collier en or du Musée de Copenhague (fig. 109 *g*), qui a $0^m,17$ de diamètre et dont les deux tiges, tronquées et accolées dans un tiers de leur longueur, sont ornées d'une fine ciselure d'apparence squameuse[1]. On dirait que le type du serpent a de la peine à s'effacer de ces bijoux, auxquels il a servi primitivement de modèle. Or, tout ce qui a été exécuté parfois dans des métaux précieux n'a pas manqué de l'être bien plus fréquemment encore en bronze.

Prenons donc au hasard quelques exemples : d'abord un anneau épais et massif, tout simple, de $0^m,10$ de diamètre, dont les bras, sillonnés de quelques lignes verticales, dépassent à peine, en se croisant, le cercle complet ; il est de la collection du prince de Metternich au château de Kœnigswarth (fig. 110 *l*[2]); puis, une spirale en gros fil de bronze qui tourne trois fois en cercle, et se termine, d'un côté, par un retour du fil en arrière, et, de l'autre côté, par une série d'écailles imitant la queue d'un serpent (fig. 110 *g*) ; elle est à l'Antiquarium de Munich[3]. Enfin, c'est encore le Musée de Copenhague qui nous fournira, pour troisième et dernier exemple, un long brassard de vingt et un tours, ayant en moyenne de six à sept centimètres de diamètre (fig. 111 *q*[4]). Il en est d'autres qui offrent encore plus de développement et de solidité, étant composés d'une tige tournée en d'innombrables révolutions et enveloppée elle-même, dans toute son étendue, d'un fil métallique soigneusement enroulé et fortement serré. Dans ce cas, on peut dire que ce ne sont plus des parures de luxe, mais de véritables armures défensives.

On n'en dirait pas autant des fragiles anneaux plats et quelquefois décorés, que, depuis l'antiquité, l'on a fabriqués en verre blanc ou de couleur, et dont

[1] J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, p. 105, nº 443, collier en or; diam. $0^m,16$. Il est classé parmi les pièces du second âge du fer, c'est-à-dire qu'il doit être contemporain de l'époque byzantine. Les entailles en forme de *lunulæ* ou d'écailles, qui couvrent plus de la moitié de ses deux portions accolées, sont parsemées de petits points. Ce modèle est fréquent dans les pays scandinaves.

[2] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heid. Vorz.*, B. I, H. X, T. I, nº 1 : « Massiver, gleichstarker, an den Enden verzierter Armring von Erz. Fundort ungenannt. Fürstlich Metternich'sche Sammlung auf Schloss Königswarth ». Diam. $0^m,10$.

[3] Idem, *ibid.*, nº 9 : « Armring von doppelt zusammengelegtem starkem Erzdraht. Fundort ungenannt. Königl. Antiquarium zu München. » Diam. $0^m,9$.

[4] J. J. A. Worsaae, *Nord. Oldsag.*, p. 57, nº 261. Brassard en bronze à 22 révolutions, de $0^m,09$ de diamètre et allant en s'amincissant de quelques millimètres jusqu'à l'autre bout. Nous le répétons, ces sortes de brassards, les uns même plus longs et beaucoup plus resserrés, se retrouvent dans toutes les contrées habitées par les peuples barbares chez lesquels le métal le plus usuel était le bronze ; on remarque surtout ceux de la Suisse, de la Hongrie et des provinces baltiques. Voy. Baron de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses. Lausanne*, 1855-1867 ; Fr. Troyon, *Bracelets et agrafes antiques*, dans les *Mittheilungen der antiquar. Gesellschaft in Zürich*, 1844 ; J. Hampel, *Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn*, 1887 ; Fr. Müller, *Die Bronzealterthümer, eine Quelle der älteren siebenbürgischen Geschichte*, dans l'*Archiv des Vereins für siebenbürgische Landskunde. Kronstadt*, 1858 ; Dr F. Kruse *Necrolivonica oder Alterthümer Liv-Esth- und Curlands. Dorpat*, 1842 ; Bæhr, *Die Gräber der Liven. Dresden*, 1850 ; etc.

l'usage est resté jusqu'à ce jour, sans modification aucune, dans les pays de l'Orient. Si nous en faisons mention ici, c'est qu'à nous-même il nous a semblé particulièrement curieux de rencontrer, dans les Musées d'antiquités, les cercles plats en verre que l'on vend journellement encore dans les foires populaires de la Roumanie. La plupart sont simples et unis ; mais il y en a aussi qui portent sur leur surface des reliefs rappelant les motifs préférés dans l'industrie métallique des Barbares ; par exemple, les zigzags, comme dans un bracelet jaune (fig. 110 *f*) du Musée de Carlsruhe, retiré d'une tombe à Düren, dans le duché de Bade ; ou bien, la torsade, finement moulée en double entre deux tores jumeaux sur un cercle bleu (fig. 110 *k*), qu'une sépulture de Heimersheim, dans la Hesse rhénane, a fournie au Musée de Wiesbade [1].

Mais, en fait d'antiquités barbares qui puissent nous surprendre autant par les perfectionnements techniques qu'elles dénotent chez leurs fabricateurs, que par l'usage inexplicable qu'on a pu en faire, nous avons à citer quelques enchevêtrements d'anneaux en bronze d'inégale grosseur, enfilés les uns dans les autres sans trace de soudure ; ils ont dû être coulés d'une même fonte dans des moules admirablement agencés. Occupés comme nous le sommes à apprendre de quelles façons les anciens utilisaient les anneaux de toute forme, nous ne pouvions pas négliger, malgré l'impuissance où nous nous trouvons d'en donner une explication plausible, cette série de casse-tête chinois, que l'on retrouve assez souvent encore dans les dépôts antiques du Nord. La chaîne de trois grands anneaux et de six petits, tous à arête saillante et doublement biseautée, que nous reproduisons au tiers de sa grandeur réelle (fig. 111 *r*), vient d'un tumulus d'Uelzen et se trouve exposée au Musée de Hanovre [2].

Quelque longue qu'ait été notre description des quatre groupes de nos figures 107 et 109, 110 et 111, dans lesquels nous avons réuni une collection

[1] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heid. Vorz.*, B. II, H. IX, T. III, nº 1 (fig. 110 *k*): « Armring von tief blauem Glase. Gefunden in einem Grabe zu Heimersheim (Rheinhessen). Museum zu Wiesbaden ». — *Id.*, *ibid.*, nº 2 (fig. 110, *f*) : « Ebensolcher mit Zickzackornamenten von aufgesetzten hochgelbe Glasfäden. Aus einem Grabe bei Düren (Grossherzogthum Baden). Gefunden mit einer bis jetzt unbestimmten Silbermünze, zwei Glasringen und drei Fibeln, von welchen die zwei kleinen aus Silber mit Goldknöpfen und eine aus Erz, nach dem Systeme der Spangennadeln gebildet sind. Museum zu Karlsruhe ». Diam. 0m,085.

[2] Idem, *ibid.*, B. II, H. X, T. II, nº 1 : « Drei ineinander hängende geschlossene, grössere Ringe, im Innern glatt, aussen mit einer von der Mitte aus scharf vorspringenden Kante. In den beiden äussern Ringen sind je drei kleinere von derselben Form eingehängt. Alle zeigen keine Spur einer durch Löthung oder Vernietung geschlossenen offenen Stelle ; sie müssen deshalb ursprünglich zusammenhängend gegossen sein. Erz. Gefunden in einem Grabhügel bei Uelzen im Lüneburgischen Museum zu Hanover ». Diamètre des grands anneaux 0m,09. — Au sujet de ces anneaux enchevêtrés, véritable énigme de l'archéologie des Barbares, M. Lindenschmidt remarque qu'ils sont plutôt répandus dans le nord de l'Allemagne, bien que M. le baron de Sacken en ait aussi constaté l'existence dans les nécropoles de la Haute-Autriche. Voy. *Das Grabfeld von Hallstadt*.

assez variée d'anneaux en or, en argent, en bronze et même en verre, presque tous de provenance barbare, nous sommes loin d'avoir épuisé les formes multiples que revêtit cette bijouterie, essentiellement européenne, mais en grande partie étrangère aux antiques civilisations du Midi. Nous avons essayé seulement d'en faire saisir les caractères prédominants, et si nous nous sommes arrêté parfois à quelques particularités plus rares, c'est qu'elles nous ont semblé en valoir la peine, comme étant des jets de lumière au milieu du terne brouillard à travers lequel nous entrevoyons à peine la possibilité, pour ces populations illettrées et incultes, de s'adonner à des industries durables et prospères.

Aussi, pour clore cette excursion à bâtons rompus dans les domaines d'une fabrication dont nous avons pu, tout au plus, faire apprécier la longue durée et l'immense extension, nous reviendrons, en finissant, presque à notre point de départ. En effet, devant le matériel inépuisable que l'archéologie récolte et compare sans cesse, on ne saurait s'empêcher de constater que les connaissances, les ressources et les rapports qui régissaient, alimentaient et développaient cette production, passaient autrefois très facilement d'un pays à l'autre. Ainsi, par exemple, nous retrouvons, même sur les bords du Rhin, de mignons bracelets en bronze, ornés de groupes fleuronnés et semés de petits fruits ou de baies, d'un genre fort rapproché des colliers et des bracelets en or que les Volques, sur les rives du Tarn et de la Garonne, surchargeaient d'églantines et de gui. Toutefois cette donnée si originale semble s'être simplifiée en remontant vers le Nord.

Que l'un de ces petits bijoux, léger et étroit anneau en bronze sur la surface duquel foisonnent en tout sens de triples bouquets de grains ou de perles (fig. 111 *v*), que cet étrange et délicat bracelet de femme ou d'enfant, trouvé à Ilvesheim et conservé au Musée de Carlsruhe [1], nous serve donc, par sa

[1] Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heid. Vorz.* B. IV, T. XIII, nº 4 : «Geschlossener Armring. Erz. Innere Oeffnung 0m,065. Fundort Ilvesheim, Oberamt Ladenburg. Museum zu Karlsruhe. Aehnlich dem vorher beschriebenen (die Verzierung desselben ist durch zehn Gruppen von drei runden Beeren gebildet, welche, an der Aussenseite vorspringend, wie an einem ringförmig gebogenen Zweige hervorzuwachsen scheinen), gleicht der Ring einer zusammengebogenen Ranke ; die Zahl der Beeren ist jedoch dreimal grösser und auf elf Gruppen vertheilt. Die zum Theil gegen das Innere des Ringes vorstehende Richtung dieser Beeren lässt das Zierstück nur für eine jugendliche Hand brauchbar erscheinen, während ähnliche Ringe in der Gestalt eines Perlbandes, mit noch stärkerer Ausladung der runden Formen nach der Innenseite, deshalb nicht fest geschlossen sind und einen bedeutend grösseren Durchmesser der innern Weite zeigen, welcher den Gebrauch eines entwickelteren Alters gestattet». — Il ne faut pas croire cependant que ce genre de bijoux n'a pas laissé de traces en France ailleurs que dans le pays des Volques. Il existe au Cabinet des Médailles de Paris un lourd bracelet en or, de 0m,08 de diamètre, qui fait partie de la donation du duc de Luynes, et qui est formé par deux grosses tiges parallèles toutes recouvertes à l'extérieur de ciselures compliquées, feuilles, fleurs et vrilles, pareilles à celles des bijoux de Lasgraïsses. Tout ce qu'on sait sur lui, c'est qu'il provient des environs d'Aurillac ; mais rien ne dit s'il a été fabriqué dans les montagnes des Arvernes ou s'il est une importation des provinces plus méridionales. Son poids est de 192 gr. en or.

ressemblance même avec les joyaux de Fenouillet et de Lasgraïsses, à fermer le cercle des investigations inaugurées ici en parlant précisément de ces rares chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie celtique.

Aussi, nous trouverons-nous plus à l'aise, entraîné dans ce courant d'élégance et de raffinement, pour faire une rapide revue des usages somptueux des Hellènes et des Romains, en ce qui regarde les anneaux qu'ils avaient coutume de porter. La nomenclature de ces bijoux chez les Grecs nous est fournie dans un passage de l'*Onomasticon* de Julius Pollux [1]. Presque aucune de leurs dénominations n'y est oubliée, pas plus que leur emploi n'y est négligé ; seule la description de leurs formes multiples manque à cette liste explicative. En la complétant par ce qui nous reste de données littéraires et d'antiques spécimens de diadèmes, de colliers et de bracelets grecs ou romains, et en y ajoutant même les principaux noms latins de ces bijoux, on constituerait l'écrin de la plus riche des élégantes de la Grèce et de Rome. Sans parler des bagues, article spécial qui nous entraînerait trop loin, nous aurions à y enregistrer toutes sortes d'anneaux plus délicats mais non moins variés que ceux des Barbares.

Les uns étaient élastiques qui, d'eux-mêmes et sans fermoir, serraient la tête ou le poignet et se nommaient, pour cette raison, σφιγκτῆρες et *spintheres* ou *spathalia ;* tel est, par exemple, le diadème que Philénis aux belles tresses consacre à Vénus, dans une épigramme votive d'Antipater de Sidon [2] :

Τὸν δε φιλοπλέκτοιο κόμας σφιγκτῆρα Φιλαινίς

tel le bracelet en or que le second Ménechme de Plaute est accusé d'avoir dérobé à sa fausse femme pour l'offrir à Érotis, sa fausse maîtresse [3] :

ANCILLA : Scin' quod hoc sit spinther ?
MENÆCH : Nescio, nisi aureum ;

tels sont encore les cercles, propices à l'amour, que les femmes, au dire de Pline [4], se faisaient fabriquer avec les branches endurcies du zoophyte, dit *charitoblepharon* ou paupière des Grâces.

[1] Julii Pollucis *Onomastic.*, l. v. 99 : « Τὰ δὲ περὶ τοὺς βραχίονας περιβραχιόνια καὶ βραχιόνια, περὶ δὲ τοὺς καρποὺς περικάρπια καὶ ἐχίνους καὶ ἀμφιδέας καὶ ὄφεις καὶ ψέλλια καὶ χλιδῶνας καὶ βωβάλια, ὧν ἔνια καὶ τοῖς περὶ τοὺς βραχίονας ἐπονομάζουσι καὶ τοῖς περὶ τοὺς πόδας μάλιστα δὲ τὰς ἀμφιδέας καὶ τοὺς χλιδῶνας. ἰδίως δὲ τὰ περὶ τοῖς ποσὶ περισφύρια, πέζας περιπεζίδας περιπέζια, καὶ αἴγλην καὶ πέδην καὶ περισκελίδας· καὶ γὰρ τούτῳ τῷ ὀνόματι κέχρηται Μένανδρος καὶ Νικόστρατος οἱ κωμῳδοδιδάσκαλοι ».

[2] *Anthologiæ græcæ ad Palatini cod. fidem editæ*, l. VI, nº 206, v. 3.

[3] Plauti *Menæchm.*, III, 2, v. 435. Cf. v. 437 : « Redde igitur spenther », et 432 : « Jubeasque spinther novom reconcinnarier ». — Pomp. Festi, *De significat. verbor.*, apud Paul. Diac. : « *Spinther* vocabatur armillæ genus quod mulieres antiquæ gerere solebant brachio summo sinistro ».

[4] Plinii *Histor. Natur.*, l. XIII, 52 : « Juba tradit, circa Troglodytarum insulas fructicem in alto vocari Isidis crinem, corallio similem, sine foliis... Item, alium qui vocatur charitoblepharon, efficacem in amatoriis : spathalia

D'autres, contournés en de nombreuses spirales, avaient l'apparence et les noms du serpent, ὄφις et δράκων. Nous pouvons en parler en parfaite connaissance de cause, car il s'en est conservé de pareils jusqu'à nous. Les fouilles de Pompéi en ont fourni deux paires en or, les uns tubulaires et n'ayant aux yeux des reptiles que des points en argent; les autres, d'un diamètre de 0^m,095, (fig. 113) formés d'un ruban massif dont les tours sont distancés les uns des autres. La tête est large et recourbée en arrière; des rubis y simulent les yeux, et une lamelle vibrante en or s'échappe de la gueule; la queue, s'amincissant en pointe, s'enroule en de nombreux replis[1]. Les bijoux de ce



Fig. 113. — Bracelet en Or, trouvé à Pompéi. Musée Bourbon de Naples.

eo facere et monilia feminas ». — Suétone (*Vita Neron. Imp.* vi) raconte un fait qui prouve que, dans certains cas, les bracelets étaient portés comme des amulettes préservatrices: « Gratia quidem et potentia revocatæ restitutæque matris usque eo floruit, ut emanaret in vulgo, missos a Messalina, uxore Claudii, qui eum meridiantem, quasi Britannici æmulum, strangularent. Additum fabulæ est, eosdem dracone e pulvino se proferente conterritos refugisse. Quæ fabula exorta est, deprehensis in lecto ejus circum cervicalia serpentis exuviis quas tamen, aureæ armillæ ex voluntate matris inclusas, dextro brachio gestavit aliquamdiu; ac tædio tandem maternæ memoriæ abjecit; rursusque extremis suis rebus frustra requisivit ». — On trouve une indication du même genre, sur les bracelets servant d'amulettes prophylactiques, dans Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxviii, 11, 47: « Vulpinam linguam habentes in armilla lippituros negant ».

[1] *Real Museo Borbonico,* t. V, pl. 46. Ces deux bracelets, qui n'ont pas moins de 0^m,10 de diamètre et pèsent chacun 22 onces, ont été découverts dans la même maison de Pompéi que la grande Mosaïque. Joh. Overbeck, *Pompeji in seinen Gebäuden, Alterthümer,* etc. *IV. Auflage.* 1884, p. 622. — Dans l'autre couple, les bracelets pompéiens à tête de serpent sont d'au moins un centimètre plus étroits. Parmi les bijoux de même provenance on compte aussi plusieurs bagues ayant le serpent pour motif; l'une est composée d'un seul enroulement assez semblable aux grands bracelets; l'autre est un cercle entr'ouvert qui se termine par deux têtes de serpent affrontées. Ce ne sont pas là les seuls bijoux grecs ou romains affectant ces formes; on en a trouvé en maints endroits et particulièrement dans les tombes helléno-scythiques de la Crimée. Mais ce qu'il importe aussi de savoir, c'est que, de leur côté, les peuples barbares du nord de l'Europe n'ont pas moins employé le modèle des serpents enroulés ou affrontés pour fabriquer des colliers et des bracelets, soit en métaux précieux, soit en bronze. Chez eux, on voit cependant une rudesse de style, une imperfection de formes, un manque de vérité dans l'imitation de la nature, qui font différer sensiblement les produits de leur orfèvrerie de ceux des peuples civilisés de l'Europe. Pour rendre ce fait saisissable par une comparaison, nous pourrions prendre des modèles d'anneaux en spirales serpentines ou à têtes de serpents affrontés, jusque chez les anciens habitants de la Finlande (voy. J. R. Aspelin, *Antiquités du Nord Finno-Ougrien,* t. IV. *L'âge du fer,* p. 252, nº 1229. *Torques* en or, de 0^m,17 de diamètre, découvert en 1770, à Nousis près d'Abo, en Finlande, et se terminant par deux têtes de dragons imaginaires. — Oscar Montelius, *Antiquités Suédoises,* p. 104, nº 344; ce collier d'or, ainsi qu'un autre qui lui ressemble beaucoup — *op. cit.*, nº 345 — est au Musée national de Stockholm). — Mais nous trouvons un bracelet beaucoup plus rapproché de ceux de Pompéi parmi les objets retirés, en 1872, de la sépulture de Mœllebanke en Sélande, par feu M. C. Engelhardt



Fig. 114. — Bracelet en Or, trouvé en Sélande. Musée Royal de Copenhague.

genre étaient portés aux bras, aux poignets, ainsi qu'aux jambes. Le poète comique Ménandre avait parlé de bracelets, appelés ὄφεις, comme de charmants bijoux usités chez les Athéniennes[1]. On se rend parfaitement compte de l'effet gracieux qu'ils produisaient sur un beau bras, en admirant, dans la galerie des statues au Musée Pie Clémentin, la célèbre Ariadne gracieusement couchée sur le rocher de Naxos et plongée dans un sommeil réparateur (fig. 115).

Les draperies qui, dans un désordre plein de charme, enveloppent d'un voile léger presque tout le corps de la belle dormeuse, sont retenues à la taille par



Fig. 115. — Ariadne endormie. — Statue en marbre du Musée Pie Clémentin, à Rome.

une ceinture et ne laissent que quelques échappées discrètes sur son torse et sa poitrine ; mais les deux bras sont tout nus. Le gauche est nonchalamment

(*Influence classique dans le Nord pendant l'Antiquité*, dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, 1876 ; p. 233 et fig. 34). C'est un bracelet d'or massif, tourné en spirale, ayant un diamètre de 0,105 (fig. 114). Le centre, sur un tour et demi de la spirale, n'est qu'une tige ronde ; mais les deux extrémités s'élargissent en bandeaux plats et forment chacun un demi-tour ; leur surface est ornée de guillochis et d'ondulations ; elles s'affinent tout au bout et aboutissent à deux museaux allongés, pareils à ceux des colliers de Finlande et de Suède que nous venons de citer. Le même motif se rencontre aussi dans deux bracelets en or qui sont au Musée national de Stockholm (O. Montelius, *op. cit.*, p. 105, nos 346 et 347). Le Dr Kruse, dans son livre instructif *Necrolivonica* (p. 29) constate que, dans les tombeaux des Varègues de la Russie, la plupart des bracelets de femme se terminent par des têtes de serpent. Tous ces exemples prouvent que ce modèle était très fréquent chez les peuples scandinaves, et que ceux-ci avaient probablement rapproché des filles d'Ève le serpent séducteur, avant même d'avoir connu la Bible. — Mais, pour confirmer ce que nous avons déjà dit au sujet des bijoux helléno-scythiques du Musée de l'Ermitage impérial (Collection du Bosphore Cimmérien), nous ajouterons que l'on y voit deux bracelets d'inégale grosseur, formés d'un ruban d'or s'enroulant une fois et demie, et finissant de part et d'autre par des têtes de serpents fantastiques (*Antiq. du Bosph. Cimmér.*, pl. XIV, nos 1 et 6). Ces bijoux à demi-barbares témoignent de la transformation de l'élégant ὄφεις gréco-romain, chez les populations du Nord, en une informe spirale serpentine à mufles de dragon.

[1] Hesychii *Lexic. græc.* : « Ὄφεις, τὰ δρακοντώδη γινόμενα ψέλλια. Μένανδρος ἐν Παρακαταθήκῃ · τοὺς ὄφεις, λέγει, καλῶς γέ μοι ἠγόρασας ».

arrondi au-dessus de la tête, où se lisent l'accablement et l'abandon ; le bras droit, qui repose sur le chevet de la couche agreste, se replie à partir du coude vers la figure et la soutient sur le revers de la main. C'est sur la partie charnue de ce bras que l'on distingue le cercle ophidien dont les deux tours se terminent, de part et d'autre, par la tête et la queue du reptile, redressées comme dans le bracelet de Pompéi. Ce petit ornement, qui a frappé les antiquaires dès le XVI[e] siècle, a valu pendant longtemps à cette belle œuvre, sculptée dans du marbre de Paros, aux premiers temps de l'Empire, la dénomination impropre de Cléopâtre mourant[1]. On a pris à tort le serpent simulé, qui ne devait que parer la triste délaissée, pour un aspic qui lui distillait la mort. Cela prouve peut-être seulement que ce bijou est de nature à susciter plus d'attention que n'en mérite un accessoire dans une œuvre d'art.

Pour en revenir aux cercles que l'on nommait des δράκοντες, nous rappellerons d'abord que, dans une inscription latine provenant de Riez en Provence, et connue depuis plus de deux siècles, il est fait mention d'un *torques* en or, formé de deux petits serpents et pesant 150 drachmes, « torquem aureum ex dracunculis duobus, p. CL », dont deux affranchis ont pieusement décoré la statue d'Esculape[2]. Il est probable que ce bijou avait la forme des colliers ouverts et terminés par des têtes affrontées, tels que nous en avons constatés chez les peuples de l'Asie et chez les Scythes. Mais, d'un autre côté, deux poètes grecs

[1] En. Quir. Visconti, *Il Museo Pio Clementino*, vol. II, p. 44. Cette belle statue, qui porte actuellement le nº 414, au fond de la *Galerie des Statues* au Vatican, est connue depuis le XVI[e] siècle, époque à laquelle elle a été célébrée comme une Cléopâtre à l'agonie ; depuis lors on s'est convaincu qu'il est bien plus juste de voir en elle une Ariadne abandonnée par Thésée et succombant au sommeil sous la fatigue de sa douleur. Des peintures et des bas-reliefs anciens, fort nombreux, représentent la fille de Minos dans cette situation, ou bien au moment de son réveil. Tantôt elle suit des yeux avec désespoir la voile qui emporte au loin l'infidèle ; tantôt elle renaît à l'espérance en apercevant devant elle le jeune et beau Bacchus lui apportant les consolations de ses divines amours. Feu J. Burckhard, dans son excellent manuel, intitulé *Le Cicérone, guide de l'art antique en Italie* (trad. en français par M. Aug. Gérard, 1885), décrit et explique admirablement ce chef-d'œuvre de la sculpture gréco-romaine, dû aux derniers temps de l'ère païenne. Après avoir déclaré que cette statue, « unique dans son genre », ne peut pas être une Cléopâtre mordue par l'aspic, il ajoute : « D'ailleurs, au premier coup-d'œil on reconnaît une femme endormie, non une mourante. Elle est un peu trop penchée en avant, ce qui donne surtout au bras rejeté sur la tête (ce bras a subi des restaurations modernes) une apparence de lourdeur et gâte un peu l'aspect général. Comme expression du repos, cette œuvre donnera toujours le ton en sculpture. Il n'est pas possible d'étendre plus majestueusement une femme endormie et unissant la grâce à la noblesse. On n'admirera jamais assez la manière dont le caractère de la tête est relevé par la pose des bras, la dignité extraordinaire dans le croisement des jambes, enfin le charme inimitable et l'habile ordonnance des draperies. La sévère beauté du visage nous révèle une Ariadne qui n'est pas encore admise dans le cortège de son sauveur Bacchus ; le type de bacchante ne lui a été donné qu'ultérieurement ». Voy. aussi Emil Braun, *Die Ruinen und Museen Roms. Braunschweig*, 1854 : *Vatican, Braccio nuovo*, nº 92, pp. 352-354.

[2] Cette inscription reproduite dans le *Corpus Inscrip.* de Gruter, p. 70, n. 8, et dans le *Novum Thesaurum veter. inscript.* de Muratori, est ainsi conçue en son entier : « Deo Æsculapio Val. Symphorus et Protys signum somni aereum torquem aureum ex dracunculis duobus p. CL, enchiridium argenti p. CCCL, anabolium ob insignem circa se numinis ejus effectum v. s. l. m. ».

dont Cicéron nous a fait tour à tour l'éloge[1], Archias d'Antioche et le même Antipater que nous avons cité plus haut, ont rivalisé pour nous attester qu'une noble vierge grecque du nôme de Naucratis en Égypte, la fille d'Aristoteles, ornait d'un *δράκων* son joli pied, avant que de vouer ce bel anneau à la déesse Cypris Uranie :

ά δὲ καλὸν σπείραμα περισφυρίοιο δράκοντος	*τὸν εὐσπειρῆ δὲ δράκοντα,*
οὔνομ᾽ Ἀριστοτέλεω πατρὸς ἐνεγκαμένα	*χρύσειον ῥαδινῶν κόσμον ἐπισφυρίων,*
	πατρὸς Ἀριστοτέλους συνομώνυμος.

On voit donc que, selon la mode des voluptueuses Orientales[2], les élégantes de l'Hellade et celles de l'Italie se faisaient façonner des anneaux luxueux

[1] Cicéron prononça en l'an de Rome 693, un plaidoyer en faveur du poète grec A. Licinius Archias d'Antioche, qui était venu dès l'année 652 à Rome, et voulait y faire valoir ses droits de citoyen romain; de là, l'*Oratio pro Archia*. Voy. l'introduction à ce discours dans l'édition des œuvres de Cicéron publiées, avec traduction française, par M. Victor Leclerc, vol. XII. — L'épigramme citée d'Archias se trouve dans l'*Anthologia græca Palat.*, l. VI, n° 207, v. 7 et 8. — Cicéron parle à deux reprises, dans ses œuvres, du poète Antipater de Sidon; d'abord, dans le traité *De Oratore* (l. III, 50; 194), où il vante sa prodigieuse facilité à improviser des vers : «Quod si Antipater ille Sidonius, quem tu probe, Catulle, meministi, solitus est versus hexametros aliosque variis modis atque numeris fundere ex tempore, tantumque hominis ingeniosi ac memoris valuit exercitatio, ut, quum se mente ac voluntate conjecisset in versum, verba sequerentur; quanto id facilius in oratione, exercitatione et consuetudine adhibita consequemur!» — Il en parle encore dans un passage entaché de nombreuses lacunes : *De Fato liber*, III, 5. — Cf. Plinii *Histor. Natur.*, l. VIII, 51. — Les trois vers d'Antipater que nous avons cités sont les vers 7, 8 et 9 de la même épigramme, n° 206 du livre VI de l'*Anthologie grecque*, dont il a déjà été question à la p. 288.

[2] Lorsque, plus loin, nous aurons à nous occuper de l'aiguière et de la patère de Pétrossa, nous ferons connaître plusieurs vases en argent et en or, de fabrication grecque ou orientale, sur lesquels des déesses et des nymphes helléniques ou bien des prêtresses ou des bayadères iraniennes et hindoues sont représentées avec des anneaux métalliques aux bras, aux mains, aux jambes et aux chevilles. Les figures de ce genre abondaient dans les œuvres d'art de l'Asie occidentale et de la Perse, même avant l'époque des rois sassanides; elles n'étaient pas moins fréquentes, dès les temps anciens, dans les bas-reliefs et les peintures de l'Hindoustan. Ce sont là des sujets familiers à tous ceux qui ont pris quelque intérêt aux productions artistiques des contrées de l'Orient. Aussi n'est-ce pas à des documents provenant de ces pays éloignés que nous demanderons, pour le moment, un exemple figuré de cet usage si commun chez les femmes du Levant. Nous en prendrons un bien plus étrange et plus énigmatique dans une notice illustrée que M. Germain Bapst vient de fournir à la *Gazette archéologique* (1887), sur une découverte de bijoux en métaux précieux et de vases en verre montés en or et agrémentés de pierreries, objets qui se trouvent actuellement au Musée historique de Moscou. Cette découverte a été faite en 1881, dans un tumulus de la steppe des Cosaques du Kouban, à la *stanitza* (poste) de Siverskaya, entre Anapa et Ecaterinodar; c'est la contrée située au nord-ouest du Caucase, qui a porté autrefois le nom de Sindice, et qui était traversée par le Vardanes ou Hypanis de Ptolémée et de Strabon. Dans la même sépulture on a rencontré deux statères du roi bosporitain Pairisades II, le contemporain de Mithridate le Grand, roi du Pont; ce qui limite à la fin du II[e] siècle avant Jésus-Christ, la date la plus reculée de l'entier dépôt funéraire. L'objet qui nous intéresse ici est une plaque épaisse en or, d'environ 0[m],15 de diamètre, avec quatre attaches sur le revers (fig. 116). On croit qu'elle a dû servir d'ornement, comme tant d'autres rondelles en or conservées dans le Musée de l'Ermitage, au harnais d'un cheval, dont les ossements étaient voisins de l'une des principales tombes du *kourgane*. A la surface de la plaque, au milieu d'un cercle irrégulier, formé par un vallonnement du terrain ou par un gros cep de vigne, avec ses pampres, ses vrilles et ses grappes de raisin, on voit figurer, en un haut relief grossièrement repoussé sur champ de pointillage, une scène bizarre dont chacun des quatre acteurs pose un problème nouveau. Nous ne mentionnerons que dans le but de ne rien omettre, les deux rosaces pétalées, les deux groupes de croissants adossés et le plant à cinq feuilles, qui sont disposés symétriquement sur le marli, en dessous des figures. Quant à celles-ci, nous allons les décrire en détail. D'abord, c'est un homme jeune encore, un beau *torques* au cou, vêtu d'une courte tunique romaine retenue à la taille par un ceinturon perlé, et coiffé d'un simple bandeau, dont les deux boutons servant de fermoir, sont seuls apparents au-dessus du front. Il chevauche sur un quadrupède à pattes de

destinés à ceindre leur jambe, à différentes hauteurs. Il est probable toutefois que ces parures d'une coquetterie outrée, étaient plus délicates que les volumi-

panthère qui a la robe mouchetée et décorée d'un feuillage sarmenteux, tel que le lierre. Cet animal, lancé au galop, présente de face, au sommet d'un long cou, une tête dénudée ayant presque l'apparence d'un visage humain à large gueule de masque scénique. Le jeune cavalier entoure de son bras droit le cou de sa monture et, dans la main gauche, il tient une sorte de bâton de commandement, de masse d'armes ou de sceptre tors et renversé qu'il appuie contre sa cuisse; celle-ci est nue ou plutôt couverte d'un maillot aboutissant à des chaussons, *socci*. Sur le sol, au-dessous de son pied, on aperçoit une tête toute ronde, sans corps, jetée sur une sorte de motte ou de tertre qu'enveloppe une branche à feuilles lancéolées, parmi lesquelles on voit une grappe compacte de baies arrondies. Ce feuillage, le même que sur le poitrail de panthère qui distingue le coursier androcéphale, pourrait représenter une tige de cette espèce de liseron vivace ou *smilax* à grappes de vigne sauvage, *racemos labruscæ modo, non hederæ*, (Plinii *Hist. Natur.* l. xvi, 63), que le botaniste grec Dioscoride (*De materia medic.* l. iv, 144) désigne aussi sous le nom de κισσάμπελος, parce qu'elle rappelle à la fois le lierre et la vigne. Derrière le cavalier qui court à gauche, on trouve un groupe paisible composé de deux personnages debout se tenant serrés l'un contre l'autre. Le premier est un guerrier imberbe et trapu, dont le casque, d'où s'échappent de fines boucles de cheveux, pendant du côté droit, se prolonge disgracieusement en un lourd panache tortueux. Son collier, sa tunique, son ceinturon et ses brodequins sont semblables à ceux du cavalier; mais on dirait qu'une robe longue, transparente et bordée au bas d'un large galon, retombe sur les jambes de ce soldat, bridées elles-mêmes dans des braies de Barbare. Un grand bouclier rond et très ornementé charge son épaule droite; quant à sa main gauche, il l'a posée sur la tête de sa compagne qui, de son côté, a passé son bras droit derrière le casque du guerrier, en se penchant vers lui, comme pour s'en rapprocher. Cette dernière personne est la seule dont le sexe ne soulève aucun doute; c'est évidemment une femme toute nue, les cheveux rebroussés en arrière et formant un bourrelet tout autour de son visage. A l'extrémité d'un bras trop court, sa main gauche baissée cache une pomme et essaye de la maintenir en équilibre sur la plante de son pied hardiment relevé par derrière, avec ce geste contourné et grotesque si habituel chez les danseuses étrusques et indiennes. Un serpent semble lui mordre ou plutôt lui caresser le sein droit, pendant qu'il se tient enroulé sur sa cuisse gauche, tout près de l'aine. Cette cuisse, tout au contraire du bras, est de beaucoup plus longue que la jambe droite. Les replis squameux du reptile se confondent presque avec les nombreux anneaux guillochés qui entourent les jambes, les chevilles et les bras de cette Vénus au type barbare, ou de cette Eve problématique.



Fig. 116. — Plaque en Or, trouvée à Siverskaya, près du Kouban.
Musée historique de Moscou. D'après M. G. Bapst

En effet, la pomme que cette difforme *beauté sans voile* porte à la main a fait penser au concours des trois déesses sur le mont Ida, et l'on a même pris pour Minerve le guerrier en robe flottante et en courte casaque. Pourtant — notons-le en passant — ce costume ressemble fort à celui des chefs et des députés Sarmates ou Jazyges, qui défilent sur la spirale des colonnes de Trajan et d'Antonin à Rome (voyez W. Frœhner, *La Colonne Trajane*,

neux et pesants cerceaux ou les disques perforés, véritables entraves de bête chevaline, dans lesquels les femmes de l'Inde emboîtaient anciennement leurs

nos 73 et 121, VI etc.; O. Bartolli, *Columna Antonina*, no 33). Avec moins de raison encore, on a voulu voir un Bacchus dans le cavalier monté sur une espèce de *martichoras* ou de carnassier à tête humaine. Or, à quel titre le dieu de la vigne, quand même il n'aurait pas sous lui un coursier si hétéroclite, viendrait-il se substituer, dans cette circonstance, à Junon, son implacable marâtre? Prétendrait-on que les sarments qui ornent l'avant-train de ce coursier, ou ceux sur lesquels repose la tête tranchée gisant à ses pieds, soient des branches de ce même lierre, sous lequel, au dire d'Ovide (*Fastor.* l. III, v. 767-70), les nymphes de Nysa dérobèrent Bacchus enfant aux poursuites de Junon?

Cur hedera cincta est? Hedera est gratissima Baccho;
Hoc quoque cur ita sit, dicere nulla mora est.
Nysiadas Nymphæ, puerum quærente noverca
Hanc frundem cunis apposuere novis.

Ce serait là faire de la mythologie par antiphrases et recourir au paradoxe pour expliquer des rapports qui, selon toute probabilité, ne sont que fortuits. Néanmoins, si l'on insistait à trouver un sens emblématique à cette plante qui, de la poitrine du farouche animal, se répète mieux caractérisée sur le tertre funéraire, nous tenterions de l'assimiler, non pas au lierre, plante rare en Asie, dont Alexandre le Grand fit cependant faire des couronnes pour ses soldats à leur retour triomphal des Indes, ni même au lierre d'Europe dont les guerriers de la Thrace décoraient leur casque et leur bouclier, mais plutôt au *smilax* de la Cilicie, à cet arbrisseau funèbre et de mauvais augure que Pline (*Hist. Natur.* l. XVI, 62-63) défend de confondre, sous peine de grossier sacrilège, avec le lierre, attribut joyeux du dieu Bacchus. Tout ce que l'on peut dire, avec quelque assurance, au sujet du petit cavalier de Siverskaya, c'est que, à part la longue mèche de cheveux qui pend aussi à la droite de son visage, il a le type et le port des Romains de Byzance, tels qu'ils sont figurés sur les grands bas-reliefs sassanides des rochers de la Perside. De plus, la tête coupée qu'enjambe le quadrupède monté par lui, tient de plus près à ces mêmes représentations historiques et triomphales, qu'à la scène fabuleuse du jugement de Pâris. Toutefois, le caractère mythique de la plaque de Siverskaya se manifeste surtout dans le coursier insolite qui y figure. Cet être fantastique en rappelle d'autres à peu près pareils et tout aussi inexplicables, que l'on voit plusieurs fois répétés sur les deux principales aiguières en or du trésor du Grand-Saint-Miklos conservé au Cabinet des Antiques de Vienne. Les seules différences entre les vases du Banat de Temesvar et la rondelle du Kouban, consistent en ce que les trois grands félins mouchetés et androcéphales que l'on distingue sur les premiers, ont des ailes éployées et des barbes en pointe; sur la plus plate de ces deux gourdes en or, il y a aussi deux centaures informes à la figure juvénile, montés par des adolescents et levant leurs bras en l'air. A l'exception de l'un de ceux-ci, tous portent des couronnes sur la tête, semblables, sous ce rapport, à leurs cavaliers dont l'un décoche sur un petit léopard une flèche lancée en arrière, à la façon des Parthes et des Scythes, tandis que les deux autres guerriers barbus dressent triomphalement au-dessus de leur tête des guirlandes de fleurs; chez les deux jeunes gens, ces festons sont remplacés par des branches de feuillage.

La mythologie grecque ne nous a rien transmis d'analogue aux trois figures principales; il est évident que ces compositions tératologiques ne procèdent qu'indirectement de la combinaison imaginative qui a créé en Grèce les non moins illusoires centaures. Les figures dont nous parlons se rapprochent plutôt des monstres du même genre que le *Bestiaire* artistique du moyen âge avait reçu en héritage des monuments barbares et byzantins. Pour n'en citer qu'un seul exemple, nous rappellerons ici la bête velue à tête humaine que M. Achille Allier a représentée dans l'une des planches (no 40) de son bel ouvrage sur *L'ancien Bourbonnais* (t. II, pp. 145 et sq.). Auprès de cet être hybride est inscrit son nom de MANICORA, association confuse sans doute du Minotaure phénicien de la Crète, avec cet animal fabuleux et féroce qui, selon Ctésias (*De rebus Indicis*, frag. 57, 7) et Pline le Naturaliste (l. VIII, 30 et 45), habite la zone torride et s'appelle un *martichore*. L'image que nous citons fait partie des sculptures qui décorent une colonne dans une antique chapelle de l'église de Souvigny, datant au moins du XIIe siècle. Le centaure des Grecs figure aussi dans cet ensemble de créations imaginaires; mais il est bien distinct du *manicora* médiéval ou plutôt du *martichoras* des Orientaux. Ainsi donc les orfèvres qui, de leur côté, ont ciselé les vases d'or trouvés près des Carpathes et le bijou découvert à proximité du Caucase, se sont inspirés, dans ce cas spécial, de données puisées ailleurs que dans leur connaissance de la mythologie des Hellènes. Il est évident que les éléments étrangers aux Grecs dont ils se sont servis, étaient de provenance asiatique, bien que d'autre part nous en trouvions, dès l'antiquité, de presque semblables à l'extrémité opposée du continent européen. Certaines médailles d'or et de billon frappées, avant la conquête romaine, par les peuples qui habitaient en Gaule, les côtes de l'Atlantique et principalement la presqu'île armoricaine jusque dans ses derniers confins maritimes, nous montrent sur leur revers

chevilles, comme elles le font encore de nos jours. Ceux qui, parmi ces bijoux grecs, étaient plusieurs fois contournés, n'atteignaient pas non plus les propor-

des quadrupèdes androcéphales diversement représentés. On saurait à peine distinguer ces variétés d'après les nombreuses tribus qui ont employé de pareilles monnaies, et parmi lesquelles on compte, d'une part, les Pictons, les Santons, les Lémovices et même les Parisis et les Meldes, d'autre part tous les anciens habitants de la Bretagne, de la Vendée et de la Normandie, à savoir les Aulerces Cénomans et Diablintes, les Viducasses, les Baïocasses, les Unèles du Calvados, les Redons, les Namnètes, les Curiosolites, les Venètes, les Corisopites et les Osismiens du Morhiban et du Finistère (fig. 117). Parmi les monnaies de ces peuplades, il s'en trouve où le cheval à tête



Fig. 117. — Monnaies en Or et en Billon, frappées par les Gaulois de l'Armorique, avant la Conquête romaine. D'après M. E. Hucher, *L'Art Gaulois.*

d'homme qui occupe le revers, ne porte sur son dos qu'un oiseau de proie, *a, b ;* dans d'autres c'est le coursier lui-même qui a de grandes ailes repliées, *c.* La plupart cependant nous le montre attelé à un char rudimentaire, *c, d, e, f, g,* et conduit par le buste tronqué d'un aurige qui, le plus souvent, tient d'une main une branche de gui, *c, d,* ou de houx, *e,* et une longue lanière au bout de laquelle pend, en devant de la bête, un cadre carré à croisillon intérieur, *c, d, e, g ;* dans l'autre main il est assez fréquent de voir un anneau ouvert, qui se termine par deux boules affrontées, *f, g,* alors qu'il n'est pas composé en entier de perles, *h.* On trouve parfois l'anneau là-même où le personnage qui le porte ordinairement fait défaut, *a, b.* Quelquefois le conducteur du cheval à tête d'homme enfourche le quadrupède, *i, j,* et presque toujours celui-ci enjambe un être humain, étendu à terre, *c, d, f, g, j,* ayant soit des ailes attachées aux épaules, soit des vases et d'autres attributs dans les mains. Plus rarement ce personnage terrassé est remplacé par un oiseau, un sanglier, un hippocampe, *i,* un bœuf, *b,* une main, *h,* une lyre, une croix, *j,* et même par un ou plusieurs cercles ou un anneau ouvert, *a, b.* Ce sont là des enseignes ou des *totems* adoptés par les antiques tribus gauloises.

Le style excessivement grossier qui caractérise ces produits de l'ancien art monétaire des Gaules, diffère sensiblement de celui des pièces d'orfèvrerie orientale que nous avons décrites plus haut. Les unes comme les autres trahissent l'imitation plus ou moins dégénérée du travail grec et romain ; mais, au point de vue de leurs intentions symboliques, il est probable que, dans les vases et le bijou d'or, comme dans les médailles des Celtes, c'est la même idée de victoire, de triomphe par les armes et de gloire belliqueuse que l'on a voulu représenter. Ce

tions sans fin des spirales élastiques, dans lesquelles ces mêmes élégantes de l'extrême Orient enserraient tout leur mollet, et quelquefois même la cuisse en

serait là le sens des étranges quadrupèdes androcéphales et des accessoires singuliers, tels que les ailes des coursiers, l'être humain ou mythique que ceux-ci foulent aux pieds, le bâton de commandement et les rameaux tenus à la main par les cavaliers, ou le cadre, probablement honorifique et les *torques* décorés que montrent avec ostentation les conducteurs du char. Un air de parenté ressort de ces œuvres diverses, malgré les disproportions de travail, de temps et de lieu qui les séparent. Ce ne sont assurément pas les Gaulois de l'Armorique qui ont fabriqué les vases de la Theiss et le bijou du Kouban, pas plus que les Sarmates (?) de la Scythie et les Jazyges de la Pannonie ne sont allés battre monnaie dans les Gaules. Mais les uns comme les autres de ces Barbares ont dû conserver, à travers des époques et des contrées différentes, un certain fond de traditions et de symboles puisés autrefois en Asie, à une source commune. Ces éléments plus ou moins répandus parmi les peuples septentrionaux, sont restés presque ignorés des races du Midi. Si d'une part celles-ci, et particulièrement le rameau des Pélasges ou des Hellènes, ont gardé le souvenir de l'ancienne tradition védique, relative aux *Gandharvas* célestes, ces serviteurs nébuleux et véloces d'Indra le roi du firmament; si dans leurs croyances, elles ont transformé ces coursiers atmosphériques en d'agrestes et d'impétueux centaures, mi-partie homme et cheval (voy. Adalbert Kuhn dans sa belle étude *Die Herabkunft des Feuers*); d'autre part, une légende qui n'appartient pas aux Aryens, a perpétué dans le nord et le centre de l'Asie, l'image du *taureau céleste* et du lion ailé, à face humaine. Sur les plus anciens cylindres gravés de la Chaldée, monuments qui, sans doute, se rapprochent le plus de la période archaïque des *Sumir* et des *Accad*, ces animaux symboliques sont combattus par Isdubar, le héros kouschite d'Erech et par son fidèle serviteur Héa-bani, l'homme à tête d'animal (voy. J. Ménant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, pp. 48,72,84 et sq.). Mais les types de ces monstres, importés par les races du Nord, sont restés persévérants, comme bien d'autres croyances, dans la région du Tigre et de l'Euphrate, pendant la domination des Babyloniens et des Ninivites. On peut voir de nombreux dessins de taureaux et de lions à tête humaine, copiés par MM. Botta, Layard, Victor Place et d'autres, dans les ruines de Kouyoundjik, de Behistoun et de Nimroud. Sous les noms accadiens de *schédi* et de *lamassi*, le roi Assarhaddon et ses successeurs ont fait ériger aux portes de leurs palais des statues colossales de taureaux et de lions ailés et androcéphales, afin, dit le premier, que ces génies à la fois redoutables et vigilants, «gardent mes promenades royales, qu'ils veillent à jamais sur ma demeure, qu'ils en repoussent les méchants et qu'ils y réjouissent mon cœur» (voy. Stanislas Guyard, *Revue de l'histoire des religions*, t. I, p. 343). Les Iraniens, à leur tour, ne les ont rejetés ni de la décoration architectonique des résidences royales de Persépolis (voy. Coste et Flandin, *Voyage en Perse*, pl. 14, 53, 182 etc.), ni peut-être même de leur histoire légendaire. Le livre sacré de l'Avesta remémore sans cesse, à côté de *Gayomart*, c'est-à-dire du «premier homme pur créé sur la terre», le taureau «pur et laborieux, *varcâk*», son compagnon inséparable qui fut la source et le protecteur du bétail, des chevaux et des pâturages. Le Schah-Nameh a également gardé le souvenir de ces êtres mythiques, et il a placé en tête des rois de la Perse, *Kaïoumors*, sous lequel vient se ranger, pour combattre les *Divs* rebelles, toute une armée de fauves, tigres, lions, loups et léopards. L'ennemi fut d'abord terrifié par leurs hurlements, et, à la suite d'une lutte formidable, le roi vainqueur «coupa la tête monstrueuse du chef des *Divs*; il la jeta sous ses pieds, et le foula comme une chose vile». Le cavalier de Siverskaya n'agit pas autrement. De leur côté les rois de la dynastie sassanide employèrent en Perse un simulacre identique pour caractériser leurs exploits couronnés de succès et, sur les monnaies gauloises, les conducteurs du coursier triomphal semblent simuler la victoire sous la même forme. Il y a même plus: nous avons recueilli dans la vallée du bas Danube, une série nombreuse de monuments grossiers où sont sculptés, sur pierre et sur métal, des cavaliers portant des bonnets phrygiens sur la tête, des *dracones* ou enseignes anguiformes et des doubles haches ou bipennes à la main, et foulant toujours sous les pieds de leurs chevaux un cadavre humain. En négligeant les accessoires nombreux qui accompagnent cette scène, nous ne saurions expliquer ces images que par un culte des deux Cabires, vainqueurs de leur troisième frère, culte qui, des rives orientales du Pont-Euxin, serait passé en Dacie.

Mais revenons aux monuments sur lesquels l'animal lui-même est rehaussé par une tête d'homme. Serait-ce trop s'aventurer que d'attribuer à une conception surgie, à l'origine, dans l'imagination superstitieuse des peuples de race touranienne cet ensemble de données mythologiques, au milieu desquelles apparaît l'image du quadrupède androcéphale, emblème de l'intelligence humaine, unie à la force, à l'impétuosité et à la violence des grands mammifères? Ne devrait-on pas voir dans la dissemblance des animaux qui, sous des climats divers, concourent à la structure de cet être mythique, l'exemple d'un fait que nous avons souvent observé: à savoir que, dans les symboles religieux, la faune, la flore et même les minéraux se transforment et varient presque toujours selon les régions où la même idée se trouve transplantée? Enfin serait-ce plus hardi encore de présumer que ce mythe a pénétré des hautes régions de l'Asie jusque dans les Gaules et s'y est fait jour dans les arts plastiques des tribus occidentales? Au risque d'être accusé d'utopies ethnologiques, nous déclarons qu'il nous a toujours semblé

deçà du genou, rivalisant ainsi avec les guerriers barbares emmaillotés dans leurs cuissards d'airain. Chez les Grecs, des anneaux de forme et de dimension

reconnaître chez les habitants de l'Armorique, les empreintes d'une influence finnoise, datant sans doute des temps préhistoriques. Dans ce coin reculé des terres européennes, les Gaulois ont dû fatalement se mêler aux occupants antérieurs du territoire français, aux hommes de race brachycéphale ou à tête ronde, que les invasions des Kimris et des Celtes y avaient refoulés et comprimés. Les preuves de ce mélange ethnique, de cette infusion du sang mongol chez les habitants de la péninsule bretonne, sont manifestes dans les idées religieuses, dans la vie sociale et dans les tendances artistiques des populations de cette région. Assurément, elles l'étaient beaucoup plus encore avant que les Romains, les Francs et les Normands n'aient abordé les Gaules; mais de nos jours même, ce ne sont ni les croyances populaires, ni les anciennes industries locales, ni même les caractères physiques et les dispositions d'esprit des Bretons qui viennent démentir une pareille assertion. En somme, elle ne surprend et ne rebute qu'à prime abord. — Nous aurons l'occasion de revenir par la suite sur les médailles gauloises dont il a été question ici et qui ont été soigneusement étudiées dans l'ouvrage de M. E. Hucher sur *L'Art gaulois ou les Gaules d'après leurs médailles.* (*Paris et le Mans;* 1868 et 1874.) Les pièces que nous avons représentées dans notre pl. 117 sont décrites dans le 1er volume de cet ouvrage: *a.* pl. 16. n° 1 : Médaille de bronze, à la légende VENEXTOS, trouvée à Paris; Diam. 0^{m},018; Poids, 3^{gr},85; — *b.* pl. 39, n° 2 : Statère des *Corisopites*, en bas électrum, provenant de l'extrême Armorique; D. 0^{m},024; P. 7^{gr},75; — *c.* pl. 6, n° 1 : Statère d'or des *Aulerces Cénomans*, trouvé dans le Maine (les Coèvrons), le plus ancien de la série; D. 0^{m},023; P. 7^{gr},85; — *d.* pl. 1, n° 2 : Statère d'or des mêmes, trouvé dans la Sarthe; D. 0^{m},022; P. 7^{gr},50; — *e.* pl. 9, n° 1 : Statère d'or pur, des *Pictons*, trouvé en Poitou, avec des imitations macédoniennes; D. 0^{m},022; P. 7^{gr},80; — *f.* pl. 27, n° 6 : Médaille de billon des peuplades armoricaines, *Cénomans, Diablintes* ou *Redons*, trouvée près de Mamers dans la Sarthe; D. 0^{m},02; P. 6^{gr}; — *g.* pl. 91, n° 1 : Médaille d'or des *Aulerces Diablintes*, trouvée dans la Sarthe, près d'Alençon; D. 0^{m},022; P. 7^{gr},25; — *h.* pl. 41, n° 1 : Statère des *Pictons*, en or vert de bas titre, trouvé au camp de Bonneuil, sur la Vienne; D. 0^{m},021; P. 5^{gr},90; — *i.* pl. 31, n° 1 : Statère de billon provenant du centre de l'Armorique : D. 0^{m},022; P. 6^{gr},80; — *j.* pl. 37, n° 2 : Médaille de billon, des *Diablintes* ou des *Redons*, de basse époque, trouvée à Hardanges, près de Ribay, dans la Mayenne; D. 0^{m},022; P. 3^{gr},70. — Les planches du 1er volume qui contiennent également des médailles de cette catégorie sont les suivantes : 6, n° 2, 9 n° 2, 14 n° 1, 15, 21 n° 2, 27 n° 2, 29, 31 n° 1, 34, 35, 37, 42, 47, 51, 53 n° 2, 63, 65, 81, 85 n° 2, 91 n° 2, 93 n° 1. — Le t. II comprend aussi vingt-deux reproductions de ces médailles). — Nous reviendrons avec plus de détails encore sur la riche et curieuse trouvaille de vases en or, faite dans le comté de Torontal, et qui a déjà été mentionnée ici plus d'une fois d'après les publications de M. M. J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, et J. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Micklos.* — (Voy. les aiguières en question dans les figures de notre chap. IV sur l'*Aiguière, Œnochoe.*)

Retournons maintenant aux deux personnages du disque de Siverskaya, dans lesquels on a cru reconnaître, d'une façon fort arbitraire, la dispute de deux déesses helléniques. Celle de ces figures qui est d'apparence guerrière et que l'on s'est plu à désigner sous le nom de Minerve, la rivale de Vénus au concours du mont Ida, pourrait tout aussi bien, malgré sa longue chevelure bouclée et les saillies de sa poitrine, simuler un dieu Mars, un audacieux favori de la déesse des amours. Il faut avouer aussi que l'association de la pomme avec le serpent, tout à fait étranger aux attributs de Cypris, ferait plutôt dévier les soupçons jusque vers la légende biblique de la séduction d'Ève. Les monuments des catacombes nous montrent cette scène introduite en Occident, dès les temps primitifs de la chrétienté. Aurait-elle été déjà livrée aux arts plastiques, en Orient, avant cette époque? Aucun témoignage ne vient attester ce fait; mais d'autre part il n'a rien d'invraisemblable. La nudité presque complète de la pécheresse que nous supposerions placée entre les caresses du tentateur et l'objet de la tentation, et plus encore le genre de coiffure qu'elle porte, nous conduisent à comparer cette Ève fort douteuse à l'image sculptée de la déesse Atargatis ou Vénus-Uranie (d'après Hérodote, I, 105), que les Philistins d'Ascalon, proches voisins de la Palestine, vénéraient à l'instar de l'Anaïtis des Assyriens. Sur le grossier bas-relief en marbre gris (0^{m},57 × 0^{m},35), qui la représente au Musée du Louvre, cette déesse se tient debout, un collier de perles suspendu au cou et un autre attaché au bas-ventre, pour border un étroit jupon collé sur ses cuisses. Postée de face entre deux plants de vigne au cep noueux et deux acolytes féminins assis par terre, elle presse des deux mains ses entrailles, siège de la fertilité universelle. (Voy. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. 35.)

Les rapprochements que nous essayons d'établir avec des divinités connues de l'Asie, n'ont malheureusement pas plus la valeur de preuves que l'hypothèse basée sur la pomme offerte en prix à l'Aphrodite des Grecs. Jamais, en effet, l'on n'a dit de celle-ci que, pour goûter aux fruits des Hespérides, elle ait cherché à endormir la vigilance d'un serpent. Si l'on avait recours aux mythes hardis et subtils des antiques religions de l'Inde, on constaterait que le serpent y était considéré comme un simulacre vivant de l'énergie virile. Selon les explications données par M. Angelo de Gubernatis, dans sa *Mythologie zoologique*, au chapitre final où il traite du *Serpent*,

plus discrètes s'appelaient aussi des περιπεζίδες, des πεδαὶ, des περισφύρια, des περισκελίδες et des αἴγλαι, selon qu'ils s'appliquaient au pied, à la cheville, ou

il serait dit dans l'*Astika*, 3e chant de la 1re partie (*Adi-Parva*) du Mahâbhârata (slok. 1070-79), que le grand aïeul du monde, dont la figure est parfois identique à celle de l'énorme serpent Ananta qui grossit et s'allonge, qui rampe et qui grimpe, Kacyapa, le génie fécondant par excellence s'unit d'amour à *Kadrû*, « la brune ». Remarquons, en passant, que c'est la légende même des Orphiques, selon laquelle Jupiter, transformé en serpent, viola sa propre fille Proserpine ou Cora, à peine nubile, « varius Deoida serpens (Ovidii *Metamorph.* l. VI, v. 114; cf. Arnobii *Adv. Gentil.* v, 21; Clementi Alexand. *Cohort. ad Gent.*, edit. Potter, p. 13; Nonnii *Dionysiac.* l. vi, v. 155 et sq.) et sema le germe du dieu Zagreus ou Sabazius, dans le sein de la future maîtresse des ténèbres souterraines. Quant à la brune *Kadrû* des Indiens, plus ardente et plus prolifique encore, elle pondit, par l'effet de son accouplement divin, un millier d'œufs, desquels éclorent les *Nâgas*, « ces serpents beaux et variés de forme, semblables à des colliers de maintes couleurs » (*Mahâbhârata* 1, 3, slok. 793),

Cæruleæ qui terga notæ, maculosus et auro
Squamam incendebat fulgor, ceu nubibus arcus
Mille trahit varios adverso sole colores. — (Virgil. *Æn.* v, 87.)

Sous le nom de *Nâga*, attribué aussi à une race de héros épiques, les Hindous désignent la redoutable vipère cobra ou serpent à lunettes, dont ils ont fait, en raison même du respect terrifiant que ce reptile, le plus venimeux de tous, leur inspire, un génie protecteur des familles. La croyance superstitieuse dans le pouvoir tutélaire et prolifique des serpents s'est perpétuée, du reste, chez presque tous les peuples de la terre; on la retrouve vivante dans l'*Agathodœmon* ou Bon génie des Grecs, dont l'image anguiforme était souvent munie d'une large crête et quelquefois même associée à des représentations phalliques (voy. Éd. Gerhard, *Gesammelte Abhandl.*, II, pp. 21 et sq.). Aussi, les dérivés du nom de la féconde vipère *Nâga*, à savoir *nâgapada*, *nâgapâça*, *nâgapaçâka*, *nâgalatâ*, servent-ils, en langue sanscrite, à qualifier les actions et les éléments générateurs les plus naturels. D'autre part, les monuments figurés de l'Hindoustan se plaisent à représenter cet ophidien sacré dans son état de surexcitation, c'est-à-dire sa souple et puissante échine démesurément gonflée et diaprée de vives couleurs, sa large tête squameuse, redressée, turgescente et presque semblable à celle d'un embryon humain. Les sculptures bouddhiques des anciens *Topes* ou enceintes sacrées de Sanchi, de Bhîlsa et d'Amravati, sculptures qui se ressentent parfois des influences matérialistes du culte de Siva, nous montrent des divinités, des nymphes, des prêtresses, des adorantes, des musiciennes et des danseuses sacrées, presque aussi nues que la figure féminine du bijou de Siverskaya, encore plus chargées qu'elle d'anneaux, de diadèmes, de ceintures et de chaînes en métal et, de plus, couronnées de têtes du serpent *Nâga*, qui, quelquefois même, chez les dieux, sont disposées en forme d'auréole. Ce nous semble être une marque distinctive de race ou d'origine divine, de même que l'*uræus* qui, en Égypte, surmontait la coiffure des dieux et des rois (Voy. fig. 118. — James Fergusson, *Tree and Serpent worship, with illustration of Mythology and Art in India, from the Topes of Sanchi and Amravati. London*, 1868; pl. 24: *Nâgas sculptures of Sanchi, b*, pp. 113-114, pl. 32: *Conversion of the Kasyapas*; pl. 45: *Nâga capitels of Bhilsa*; pl. 72: *Discs on rails of outer enclosure c, c, Amravati*, pp. 191-192; pl. 85: *Female figure*, — peut-être la déesse Parvâti elle-même — *of inner enclosure, a, Amravati*, pp. 207-208; pl. 98: *Pilaster, of central building, Amravati*; etc. — Cf. sur la tradition et le caractère des *Nâgas*, Théod. Pavie, *Observations sur le mythe du serpent chez les Hindous*, dans le t. V (5e série) du *Journal asiatique*, publié à Paris, en 1855, pp. 469-528). Dans son intéressante étude sur l'adoration de l'arbre du Bouddha et du serpent Nâga, M. J. Fergusson fait saisir encore mieux l'association de ce dernier culte avec celui de Siva, en représentant une sculpture du temple de Hullabeed, datant du XIVe siècle (p. 68, no 4); on y voit le divin Mâhâdéva lui-même serrant dans ses bras une jeune et belle *Nâga* humaine dont la tête est parée d'un vaste nimbe de serpents cobra, et dont le corps, à partir de la taille, se termine en queue de dragon à écailles,

Desinit in piscem mulier formosa superne.

C'est ainsi que l'on figurait d'ordinaire Derceto ou Atargatis, la féconde Vénus ovipare des Sémites idolâtres. Dans la Genèse, la mère du genre humain cède aux seules séductions oratoires du serpent, sans qu'il y soit question d'attouchements quelconques. Quant à la déesse peu attrayante de Siverskaya — si toutefois déesse il y a, — elle n'a nullement l'air de repousser les caresses du reptile qui, l'ayant habilement enlacée — « le serpent, dit la Bible, est le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu a formé sur la terre » — la sollicite sans doute virtuellement à se soumettre avec prévenance au vaillant compagnon dont la main dominatrice est posée sur sa tête. Vu de cette façon, le groupe formé par ces deux personnages et plus particulièrement caractérisé par la

que par leur éclat ils faisaient ressortir la rondeur du mollet. Si les artistes de l'antiquité nous en ont fourni des exemples piquants, de son côté, Fortunata, la

présence du *serpent*, semblerait indiquer une victoire de l'amour, tandis que, sur l'autre moitié du disque, le cavalier fermement appuyé sur son arme ou sur son sceptre, la tête d'un ennemi vaincu que l'on aperçoit gisant à terre, sur un rameau funèbre, et, par-dessus tout, le *coursier fantastique* et menaçant, qui galope avec fierté, simuleraient ensemble la gloire et les triomphes de la guerre. Bien que, dans les considérations qui précèdent, nous ayons insisté sur les points de contact et les dissemblances que la première de ces deux scènes présente avec la légende des *Nâgas* indiens, et la seconde avec celle des *Gandharvas*, nous nous garderons bien de voir dans leur assemblage, la moindre allusion ou une réminiscence quelconque se rapportant à la guerre qui, d'après les récits mythiques du Vichnou Pourana, s'était livrée autrefois entre ces deux espèces de génies différents et opposés. (Voy. Th. Pavie, *op. cit.*) Notre but, en faisant ces digressions, était seulement de signaler en eux, comme sur le bijou caucasien, la coexistence, sinon la lutte de deux éléments allégoriques : d'une part, des coursiers ou des cavaliers célestes qui font retentir le chant de gloire en parcourant, comme de resplendissants vainqueurs, les espaces éthérés ; d'autre part des serpents, créatures éminemment telluriques et sensuelles, considérées en même temps comme des esprits familiers qui s'infiltrent subrepticement dans la nature intime des êtres terrestres, l'envahissent, la domptent et la dominent avec tout autant de vigueur et de ténacité. Sauf erreur ou illusion de notre part, l'allure altière du quadrupède androcéphale et les étreintes du serpent enroulé sont les indices indéniables d'une allégorie de ce genre. Nous ajoutons aussi que, pour compléter cet essai d'interprétation, l'on pourrait joindre aux deux tableaux parlants, réunis côte à côte sur la plaque de Siverskaya, le symbolisme de la vigne qui, en encadrant les quatre ou cinq figures, rappellerait la joie des banquets et des libations copieuses. La guerre, l'amour, les festins, ce sont là les idées dominantes de tout peuple barbare et belliqueux. Il nous semble que, pour expliquer ce monument curieux, on ne saurait guère aller, sans s'égarer, au delà d'aussi vagues présomptions.

A vrai dire, la mythologie hybride que trahit le disque d'or du Kouban, amalgame encore inextricable de données helléniques et


a


c b c

Fig. 118. — Sculptures en Pierre, des Topes indiens de Sanchi et d'Amravati.
D'après J. Fergusson, *Tree and Serpent Worship.*

d'idées orientales, brouille à tel point tout essai d'interprétation raisonnée, qu'il nous paraît plus prudent de nous résigner à laisser le problème non résolu. Nous ne croyons pas qu'il soit possible, pour le moment, de décider à quelle race de dieux ou de héros appartiennent ces personnages énigmatiques, dans lesquels un artiste barbare, faiblement initié aux perfections de la plastique grecque, a donné d'informes imitations des idoles classiques adoptées par le paganisme occidental. A coup sûr, ce ne sont ni le Bacchus, ni la Vénus, ni le Mars, ni la Minerve que l'on vénérait à Rome et dans la Grèce. La réunion de ces figures ne constitue aucune des scènes où ces divinités de l'Europe antique avaient un rôle à jouer. La plaque de Siverskaya est donc actuellement — pour nous du moins — l'inconnu au point de vue de la mythologie. Mais un problème du même genre viendra

ci-devant Goton, devenue l'épouse du richissime Trimalcion, ne se gêne pas pour retrousser sous sa verte ceinture son cotillon cerise, afin de laisser voir

se poser à nous, quand nous aurons à étudier les personnages ou plutôt les divinités d'apparence hellénique qui, sous des formes un peu moins barbares, décorent l'intérieur de la patère d'or de Pétrossa. Là aussi, bien que ce soient des types divins différents de ceux de la plaque d'or du Kouban, il nous semblera rencontrer des habitants de l'Olympe et du Tartare : un Apollon, un Neptune, un Hercule, une Cérès, des Parques et d'autres dieux ou génies des Grecs, moins distincts, mais porteurs, eux aussi, d'attributs singuliers et disparates. Là aussi nous verrons, chez un petit berger endormi, la courte tunique romaine à ceinturon, et le sceptre tenu en contre-bas par l'un des personnages. Là aussi des ceps de vigne, avec leurs pampres, leurs vrilles et leurs grappes de raisin, formeront l'encadrement du cercle des figures. En scrutant alors avec minutie tous les détails de ces représentations ambiguës, peut-être en rejaillira-t-il quelque lumière sur les scènes énigmatiques qui nous ont occupé ici. Pour le moment nous craindrions encore de faire fausse route, si nous anticipions sur les résultats d'une enquête à faire. Nous aimons mieux éviter d'avoir, par trop de précipitation, à nous dédire plus tard. En revanche, nous fixerons maintenant notre attention sur les anneaux de toute sorte, περικάρπια, περιβραχιόνια, περιπεζίδες, περισφύρια, περισκελίδες, que notre acrobate au bras trop court et à la jambe trop longue, porte autour des mains, des cuisses et des chevilles. Par son aspect général elle rappelle désavantageusement les *Apsaras*, musiciennes et danseuses, et les *Gôpis* nourricières de la mythologie indienne ; par certains points aussi elle touche aux prêtresses, aux desservantes et aux bayadères *Qedechoths*, asservies au culte impudique de la grande déesse Anaïtis, Anahid ou Nana-Anat, adorée de tout temps chez les peuples du centre et de l'ouest de l'Asie.

Au dire de Bérose (ap. Clementi Alexandr. *Protreptic.* l. I, 5) ce culte s'est étendu jusqu'en Bactriane, sur les confins de l'Inde. La civilisation hellénique, introduite dans ces régions lointaines par Alexandre le Grand et ses successeurs, y a donné naissance à un art mixte ou composite qui, après un certain éclat éphémère sous les rois grecs, ne fit que déchoir et s'embourber de plus en plus dans la barbarie. Nous possédons déjà, en pièces monnayées et en objets sculptés et ciselés, plus d'un spécimen de ce court apogée de l'art bactrien ou indo-hellénique; nous en avons aussi qui caractérisent son long déclin, pendant lequel toute sorte d'éléments persans et touraniens sont venus s'y mêler successivement. A notre avis, la plaque d'or de Siverskaya, ou plutôt l'ensemble de données, de notions et de pratiques qu'elle révèle, a dû traverser, à une époque déjà ancienne, toute l'étendue de la Scythie asiatique pour arriver à la région du Caucase; aussi nous apporte-t-elle aujourd'hui, dans ce cercle d'investigations encore rudimentaires, un appoint d'autant plus remarquable. A ce titre, nous tenons compte de ce bijou comme de l'un des plus intéressants parmi les monuments abâtardis où se manifeste, sans réserve aucune, le mélange confus qui s'était déjà opéré dans les arts de l'Asie, à l'époque où le christianisme prenait de la consistance en Occident. Les traditions artistiques héritées des Hellènes, et même certains détails plus nouvellement empruntés aux Byzantins, venaient s'appliquer alors à des sujets fournis par les croyances, les légendes, l'histoire et les coutumes de races hétérogènes. Parmi celles-ci il y en avait même qui, descendues des régions septentrionales, leur berceau d'origine, avaient soumis à leur domination une partie de l'Asie centrale. Cela se passait ainsi dans le vaste rayon des terres touraniennes qui, depuis l'Himalaya et les Paropamises, s'étendaient jusqu'à l'Oural et au Caucase. Entre ces deux dernières chaînes de montagnes s'ouvraient pour les hordes asiatiques du Nord, un large passage vers l'Europe, tout tracé sur des rives plates et unies au haut de la mer Caspienne. Tandis que les contreforts caucasiens de la Colchide, sillonnés par le Phase, servaient de route unique aux Perses et que ceux-ci, pour atteindre le Bosphore Cimmérien, devaient remonter péniblement les vallées sinueuses qui longent au sud et à l'ouest cette mer, la voie du côté opposé était libre et grandement ouverte par la nature aux populations du Touran. Leur habitacle était aussi vaste que dépourvu d'entraves physiques. C'était l'immense contrée sans limites déterminées, dont parle notre illustre compatriote, le prince roumain Démétrius Cantémir. En 1727, il avait accompagné Pierre le Grand dans son expédition sur les côtes de la mer Caspienne, et c'est là même que l'érudit Voïvode de la Moldavie gagna le mal auquel il devait succomber l'année d'ensuite. En décrivant les terres qu'il venait de visiter, il dit, dans la belle langue savante et archaïque de sa *Chronique Roumaine* (note marginale à la p. 277 du manuscrit du *Chronicul vechimei a Romăno-Moldovlachilor*, dans les Archives principales du Ministère des affaires étrangères à Moscou, nº 103 de la bibliothèque) : « Tragu-se câmpi acestia (ai Kapciakului) d'in apa Donului pênê la China, trecênd peste apa Volgâi a-laturé cu Usbecul; pe care câmpi dusu-ne-au vremea si pe noi a'i vide ». — « Ces plaines (du Kaptckak) s'étendent depuis la rivière du Don jusqu'à la Chine, en passant par-dessus le fleuve du Volga à côté des Usbeks; plaines que les temps nous ont amenés nous-même à voir ». — (Voy. au sujet de l'orfèvrerie asiatique les quelques données que nous avons réunies dans notre opuscule sur *La coupe d'argent de la déesse Nana-Anat, conservée au Cabinet des Médailles de Paris; étude sur quelques vases précieux de l'Orient, postérieurs à la conquête de l'Asie centrale par Alexandre le Grand*, publiée d'abord dans la *Gazette archéologique* de Paris, en 1885 et 1886).

ses *periscelides* torses et ses mules dorées[1]. Elle les détache même, ainsi que ses bracelets, *armillas,* et sa résille, *reticulum,* pour les faire admirer par ses amies ; et le mari, survenant, renchérit sur le prix de ces bijoux. Il pousse sa sotte vanité jusqu'à faire apporter les balances afin de vérifier, séance tenante, le poids de ces riches parures.

Nous retombons ici dans le type des *torques,* ces colliers formés de tiges ou de fils métalliques que l'on tordait ou que l'on tressait. On fabriquait tout aussi bien des *torques brachiales*[2]; mais il semble que cette dénomination ne se rapporte pas aux bracelets des femmes. Ceux-ci, qu'ils aient été ronds ou plats, fermés ou entr'ouverts, massifs ou creux, tubulaires ou ajourés, simples ou ornés de ciselures, de figures et de fleurs en relief, de monnaies et de pierreries, qu'on les ait portés au gras du bras, à l'avant-bras ou au poignet, étaient nommés tour à tour, par les Grecs, des ἕλικες, des βραχιόνια, des περιβραχιόνια, des περικάρπια,

[1] Petronii Arbitri *Satyricon.* 66 : «Venit (Fortunata) ergo galbino succincta cingillo ita, ut infra cerasina appareret tunica, et periscelides tortæ phœcasiaque inaurata. Tunc sudario manus tergens, quod in collo habebat, applicat se illi toro, in quo Scintilla, Habinnæ discumbebat uxor, osculataque plaudentem : Est te, inquit, videre? Eo deinde perventum est, ut Fortunata armillas suas crassissimis detraheret lacertis, Scintillaque miranti ostenderet. Ultimo et periscelidas resolvit, et reticulum aureum, quem ex obrussa esse dicebat. Notavit hæc Trimalchio, jussitque afferri omnia : et «Videtis, inquit, mulieris compedes? Sit. Nos baceli despoliamur : Sex pondo et selibram debet habere, et ipse nihilominus habeo decem pondo armillam, ex millesimis Mercurii factam». Ultimo etiam ne mentiri videretur, stateram jussit afferri, et circulatim approbari pondus». — Horace fait comprendre que les courtisanes avaient pour habitude de porter des périscelides. Cela ressort d'un passage de ses *Épîtres* (l. I, XVII, v. 54, 55) :

Nota refert meretricis acumina, sæpe catellam,
Sæpe periscelidem raptam sibi flentis...

Cependant les filles de bonne famille faisaient aussi usage de ces parures, puisque, dans le roman des *Pastorales* (l. IV, 31) de Longus, les *périscelides* comptent parmi les bijoux qui font reconnaître Chloé par ses parents, riches habitants de Samos : «Ἐπεὶ δὲ καὶ τὰ γνωρίσματα εἶδε κομισθέντα, — τὰ ὑποδήματα τὰ κατάχρυσα, τὰς περισκελίδας, τὴν μίτραν, προσκαλεσάμενος τὴν Χλόην». — Du reste saint Isidore de Séville (*Etymol.*, l. XIX, 31, 19) dit en général de ces ornements : «*Periscelides* apud feminas, crurum ornamenta, quibus gressus earum ornantur». Pline semble constater cependant dans une éloquente tirade contre le luxe des parures (l. XXXIII, 12), tirade sur laquelle nous reviendrons plus loin, que les dames nobles de Rome s'étant seules réservé le droit de porter des anneaux aux pieds, avaient établi pour ainsi dire, de cette façon, un «ordre de chevalerie» féminine. Rien de plus fréquent que de trouver des anneaux en métal entourant les ossements des chevilles, dans les sépultures anciennes de femmes, fussent-elles grecques, romaines ou barbares. Presque toujours, et dans les Gaules surtout, ce sont des cercles en bronze, souvent accouplés à chacune des jambes. L'une des formes préférées dans toute l'antiquité pour les anneaux des chevilles, est celle de ces boules accolées dont nous avons parlé dans la note 1 de la p. 279, et dont le modèle coulé en bronze se retrouve si souvent dans les Gaules, principalement dans le département des Vosges, séjour des antiques Séquanais. — Voy. entre autres, sur les anneaux féminins, un intéressant rapport lu à la Société des Antiquaires de France (*Bulletin* de la séance du 3 février 1885, p. 76-80) par M. E. Flouest, sur un tumulus fort endommagé qui contenait encore quatre squelettes de femmes gauloises réunis dans la même sépulture; les squelettes étaient ornés chacun de quatre bracelets et de quatre *périscelides.* Cette découverte a été faite récemment à Cusey, sur les confins de la Champagne et du Dauphiné.

[2] Fl. Vopisci *Divus Aurelianus,* VI : «Torquem brachialem et annulum apponat». Aurélien, qui était très rigoureux sur la discipline des militaires, comptait parmi les devoirs d'un soldat celui de porter son bracelet tordu au bras et son anneau au doigt. Toutefois, on pourrait aussi considérer le mot *brachialem* comme détaché du mot *torquem,* et, dans ce cas, on traduirait la phrase de cette façon : «il doit porter son collier, son bracelet et sa bague».

des ἀμφιδέα, et plus généralement encore des ψέλλια et des χλιδόνες. Quelquefois, lorsqu'ils présentaient soit l'aspect épineux d'un hérisson, soit peut-être des têtes d'animaux cornus, disposées dans des chatons ou affrontées aux deux extrémités, ils s'appelaient des ἐχῖνοι et des βουβάλια [1].

A cette nomenclature, déjà si riche, il faut ajouter le nom hybride d'un bracelet féminin que les annalistes officiels des empereurs ont employé à diverses reprises. Julius Capitolin dit, en un certain endroit, que Maximin, le premier de ce nom, était d'une taille et d'une structure si colossales que le bracelet droit de sa femme, *uxoris dextrocherium*, pouvait lui servir de bague au pouce; et plus loin il ajoute que le fils de cet empereur, le magnifique et malheureux Maximin le Jeune, offrit, entre autres bijoux, à Junia Fadilla, arrière-petite-fille d'Antonin, qu'il devait épouser, un bracelet pour le bras droit, dont le chaton enserrait quatre hyacinthes, *dextrocherium cum costula de hyacinthis quatuor*. Puis, Trebellius Pollion rapporte que, dans la famille des Macrien, tous les hommes avaient l'habitude de faire graver sur leurs anneaux et leur argenterie, et les femmes sur leurs réseaux et leurs bracelets, *in dextrocheriis*, l'image d'Alexandre le Grand.[2] Du reste, le mot *dextrale* servait aux Romains pour désigner les bracelets que portaient au bras droit les femmes aussi bien que les hommes, puisque, dit avec une irréfutable justesse saint Isidore de Séville, aucun des deux sexes n'est dépourvu de bras droit, « *quia utriusque sexus dextra sunt* » [3]. Enfin, pour faire au latin une part égale à celle que nous avons accordée ici au

[1] *Etymologicum magnum ed. Th. Gaisford*, 1848; p. 206: « 15 Βουβάλιον : κόσμος χρυσοῦς περιτιθέμενος τῷ καρπῷ. Δίφιλος ἐν Παλλακῇ

Βουβάλια καρπῶν παρθένοι φορήματα.

Εἴρηται διὰ τὸ ἔχειν ἐπὶ τοῦ ἄκρου προτομήν τινα βουβάλου ἐξέχουσαν· καὶ βούβαλον μέγα καὶ πολύ ». — Clementis Alexandrini *Pædagogiæ* l. II, 12 : « Ὢ γὰρ τὴν Εὔαν ὁ ὄφις ἠπατήσεν, οὕτω δὲ καὶ τὰς ἄλλας γυναῖκες ὁ κόσμος ὁ χρυσοῦς, δελέατι προσχρώμενος τοῦ ὄφεως τῷ σχήματι, ἐξέμηνεν εἰς ὕβρεις σμυραίνας τινὰς καὶ ὄφεις ἀποπλαττομένας εἰς εὐπρέπειαν. Λέγει γοῦν ὁ κωμικὸς Νικόστρατος, « Ἀλύσεις, καθετῆρας, δακτυλίους, βουβάλια, ὄφεις, περισκελίδας, ἐλλέβορον ». — A toutes ces dénominations données aux bracelets dans la langue grecque, il faut encore ajouter deux termes recueillis par Hesychius : « Ὄκκαβοι τὰ περὶ τὸν βραχίονα ψέλλια » (II. p. 737 ed. Ald.), et « Λυγάια (probablement de λύγος, osier) τὰ περὶ ταῖς χερσὶ ψέλλια » (id. p. 502).

[2] Julii Capitolini *Maximi duo*, VI : « Erat præterea (ut refert Cordus) magnitudine tanta, ut octo pedes digito videretur egressus : pollice ita vasto ut uxoris dextrocherio uteretur pro annulo ». Ejusdem, *Maximus Junior*, I : « Desponsata illi erat Junia Fadilla, proneptis Antonini; quam postea accepit Toxotius ejusdem familiæ senator, qui periit post præturam, cujus etiam poëmata extant. Manserunt autem apud eam arræ regiæ, quæ tales fuerunt, ut Junius Cordus loquitur, ex iis qui harum rerum perscrutatores fuisse dicuntur : monolium de albis novem, reticulum de prasinis undecim, dextrocherium cum costula de hyacinthii quatuor, præter vestes auratas, et omnes regias, cœteraque insignia sponsaliorum ». — Trebellii Pollionis *Triginta tyranni*, de Quietos : « Videtur mihi non prætermittendum de Macrianorum familia, quæ hodieque floret, id dicere quod speciale semper habuerunt. Alexandrum Magnum Macedonem viri in annulis et argento, mulieres in reticulis et dextrocheriis, et in annulis, et in omni ornamentorum genere, exsculptum semper habuerunt ».

[3] S[t] Isidori Hispal. Episc. *Etymologiar.* l. XIX, 31, 16 : « *Dextras* communes (*al.* dextralia communia) esse virorum ac feminarum, quia utriusque sexus dextra sunt ».

grec, terminons par quelques définitions que le jurisconsulte Ulpien[1] donne de la parure et de la toilette d'une femme, c'est-à-dire de ce qui la pare sans utilité pratique et de ce qui la rend propre, sans toutefois la surcharger d'atours : «*Ornamenta muliebria* sunt, quibus mulier ornatur, veluti inaures, armillæ, viriolæ, anuli præter signatorios, et omnia quæ ad aliam rem nullam parantur, nisi corporis ornandi causa; quo ex numero etiam hæc sunt, aurum, gemmæ, lapilli, quia aliam nullam in se utilitatem habent. *Mundus muliebris* est, quo mulier mundior fit.... Mulier potest esse munda, non tamen ornata».

Parmi les superfluités de l'attirail féminin, en dehors des *viriolæ*, qui, si l'on en croit Pline[2], porteraient le nom que les Celtes donnaient aux bracelets, nous trouvons l'expression plus généralement répandue encore d'*armillæ*. Pourquoi donc alors le lexicographe Festus[3], et avec lui saint Isidore de Séville et d'autres étymologistes, prétendent-ils que les *armillæ* étaient des bracelets ou de grands

[1] *Digestor.* l. xxxiv, tit. II, 25. Ulpianus, § 10. Voici la suite de ce texte : «Continentur eo specula, matulæ, unguenta, vasa unguentaria, et si qua similia dici possunt : veluti lavatio (riscus). Ornamentorum hæc : vittæ, mitræ, semimitræ, calautica, axus cum margarita quam mulieres habere solent, reticula, crocufantia. Sicut et mulier potest esse munda, non tamen ornata; ut solet contingere in his, quæ se emundaverint lotæ in balneo, neque se ornaverint : et contra est aliqua ex somno statim ornata, non tamen commundata». — Sur la toilette des femmes dans l'antiquité, surtout chez les Romains, voy. : Hübner, *Ornamenta muliebria*, dans la revue *Hermes* de Berlin, 1866; pp. 345-360. — C. H. Böttiger, *Sabina*, *oder Morgenscenen im Putzzimmer einer reichen Rœmerin. Leipzig*, 1806 (*Sabine ou matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne*, trad. en français par Clapier). — Dr A. Comarmond, *Description de l'écrin d'une dame romaine, trouvé à Lyon en 1841, chez les Frères de la doctrine chrétienne. Paris*, 1846. Notons que dans ce curieux trésor, on a découvert sept bracelets en or, représentés sur trois planches de l'ouvrage cité : pl. I, deux bracelets à torsade; pl. II, nos 3 et 4, bracelet à ondulations, avec une petite tête de femme en relief; pl. III, trois petits bracelets en fil d'or tordu (nos 5 et 6) et un seul en fil d'or uni (no 7).

[2] Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxiii, 12 : «Habent in lacertis jam quidem in viri, quod e Dardanis venit itaque et Dardanium vocabatur; *viriolæ* Celticæ dicuntur : *viriæ* Celtibericæ; habeant feminæ in armillis digitisque totis, collo, auribus, spiris; discurrant catenæ circa latera, et in secreto margaritarum sacculi e collo dominarum auro pendeant, et in somno quoque unionum conscientia adsit : etiamne pedibus induitur, atque inter stolam plebemque hunc medium feminarum equestrem ordinem facit?» — Sti Isidori *Etymolog.*, l. xix, 31, 16 : «*Armillæ* autem proprie virorum sunt, collatæ victoriæ causa militibus ob armorum virtutem. Unde et quondam vulgo *viriolæ* dicebantur. Ab intellectu autem circula armilla non discrepat, quia ipsa quoque hoc ubi ponitur ambiendo constringit. Sed armilla latius extenditur, circulus rotundus fit». — L'expression *viriolæ* se retrouve dans les Pandectes comme synonyme de ψέλλια, et *viriæ* est employé par Tertullien (*De Pallio* : «Utique sicut vectigia cœstuum viria occupavit») et dans saint Ambroise (*Lib. de Abrah. Patriar.*, 9 : «Has in aures habebat, quæ non gravarent aures; has virias quæ manum non materiali auro ornarent»). — Dans le passage de Pline, cité en tête de cette note, passage sur lequel nous aurons encore à revenir plusieurs fois, l'érudit romain nous dit que *viriola* est le nom celtique d'un bracelet et que *viria* a le même sens en celtibérien. A ce propos nous rappellerons que M. de Longpérier (*Œuvr.* t. II, p. 378) a retrouvé dans Joh. Lydus (*De Magistr. popul. roman.*, l. ii, 13) le nom que les Gaulois donnaient à la ceinture, περίζωμα, qu'ils portaient quelquefois autour des reins, et dont Diodore de Sicile (*Bibliot. histor.*, l. v, 30) dit ce qui suit : «Τινὲς δὲ τοὺς χιτῶνεπιχρύσους ἢ καταργύροις ζωστῆρσι συνέξιονται». Lydus donne aux ceintures des Gaulois le nom de *cartamera*. On voit cette ceinture sur le cadavre du jeune Gaulois, dont la statue, d'origine probablement pergaméenne, se trouve à Venise. Voy. notre note 3 à la p. 245.

[3] Pompei Festi *De significat. verborum* : «Armillas ex auro, quas viri militares ab imperatoribus donati gerunt, dictas esse existimant, quod antiqui humeros cum brachiis *armos* vocabant; unde *arma* ab his dependentia sunt vocata». — La dérivation d'*armilla* de l'ancien mot *armus*, dont vient aussi le mot *arma*, les armes, trouve sa confirmation dans les langues congénères; en effet *îrma-s* veut dire *le bras* en sanscrit; ἀρμὸς l'*épaule* en grec, et enfin *arm* signifie le *bras* dans les langues germaniques.

cercles en or dont les hommes seuls se servaient ? Pourquoi les attribuent-ils exclusivement aux soldats qui en étaient gratifiés par leurs généraux, après des actions méritoires ? Ce n'est certainement pas en sa qualité d'*Imperator* ni de chef suprême des armées romaines, que Caligula paraissait en public les mains chargées de bracelets, *armillatus,* chaussé de brodequins de femme et couvert de manteaux ridiculement chamarrés [1]. Ainsi affublé, il ne pouvait exciter, par toutes ces parures féminines, que la réprobation et le dédain. Cet opprobre rejaillit aussi sur l'un de ses successeurs qui l'égala et le surpassa même en infamie. En effet, l'annaliste grec Hérodien [2] raconte que l'empereur syrien Antonin Elégabal s'habillait comme les prêtres de la Phénicie, et s'affublait de vêtements flottants en étoffes de soie, d'or et de pourpre, qu'il se parait, comme les femmes, de bracelets, de colliers et de diadèmes d'or en forme de tiare, enrichis de perles et de pierres fines, et que, dans cet attirail efféminé, il s'abaissait jusqu'à aller danser devant le peuple. Ces habitudes, indignes d'un homme et surtout d'un empereur, lui attirèrent bientôt le mépris, la haine et la vengeance des soldats qui lui infligèrent une mort ignominieuse.

Du reste, n'avons-nous pas déjà vu la Fortunata de Pétrone étalant, à ses deux bras, des bracelets que l'on appelait en latin des *armillæ* ? Et, bien que ce soit à une époque plus tardive, le grave Ulpien lui-même n'a-t-il pas énuméré les *armillæ* parmi les *ornamenta muliebria* ? Mais ajoutons un fait en plus : quelque quatre cents ans avant ce jurisconsulte, Plaute, dans cette même scène où il est question d'un cadeau de *spinther,* avait fait dire au galant que, du même coup, il avait offert à sa belle des *armillæ* [3] :

Ubi illæ armillæ sunt, quas una dedi ?

[1] C. Suetonii Tranquilli *Caïus Caligula,* 52 : « Vestitu calciatuque, et cetero habitu, neque patrio, neque civili, ac ne virili quidem, ac denique humano, semper usus est. Sæpe depictas gemmatasque indutus pænulas, manuleatus et armillatus in publicum processit ».

[2] Herodiani Alexandrini *Histor. Roman.*, l. v, 5 : « Σχήμασί τε ἐσθῆτος πολυτελεστάτης χρώμενος, διά τε πορφύρας χρυσοῦ ὑφάσμασι, περιδεραίοις τε καὶ ψελλίοις κοσμούμενος, εἰς εἶδος δὲ τιάρας στεφάνην ἐπικείμενος χρυσῷ καὶ λίθοις ποικίλην τιμίοις. ἦν τε αὐτῷ τὸ σχῆμα μεταξὺ Φοινίσσης ἱερᾶς στολῆς καὶ χλιδῆς Μηδικῆς. Ῥωμαικὴν δὲ ἢ Ἑλληνικὴν πᾶσαν ἐσθῆτα ἐμυσάττετο ἐρίου φάσκων εἰργάσθαι, πράγματος εὐτελοῦς· τοῖς δὲ Σήρων ὑφάσμασι μόνοις ἠρέσκετο. προήει τε ὑπὸ αὐλοῖς καὶ τυμπάνοις, τῷ θεῷ δῆθεν ὀργιάζων. Ἡ δὲ Μαισὰ ταῦτα ὁρῶσα, πάνυ ἤσχαλλε· πείθειν τε λιπαροῦσα, ἐπειράτο μεταμφιέσασθαι τὴν Ῥωμαίων στολήν, μέλλοντά τε εἰς τὴν πόλιν ἀφίξεσθαι, καὶ εἰς τὴν Σύγκητον εἰσελεύσεσθαι· μὴ ἀλλοδαπὸν ἢ παντάπασι βάρβαρον τὸ σχῆμα ὀφθὲν, εὐθὺς λυπήσῃ τοὺς ἰδόντας, ἀήθεις τε ὄντας, καὶ οἰομνους τα τοιαῦτα καλλωπίσματα οὐκ ἀνδράσιν ἀλλὰ θηλείαις πρέπειν ». — Cf. § 8.

[3] Plauti *Menæchm.* III, 2, v. 441. — Sur cette demande il s'établit entre Ménechme et la servante le dialogue suivant :

« ANCILLA : Nunquam dedisti.
MENÆCH : Num, pol, hoc una dedi.
ANCIL : Dicam curare ?
MENÆCH : Dicito : curabitur.
Et palla et spinther faxo referantur simul ».

Les femmes en portaient donc, et cela ne prêtait pas à rire ; tout au contraire. Mais, en revanche, Pétrone se moque fort de son Trimalcion qui met à nu son bras droit devant ses convives, afin de les éblouir par l'éclat de son large bracelet d'or, dans lequel était incrusté un cercle d'ivoire [1].

D'ailleurs il paraît que, dès les temps anciens, ce n'est que dans les créations idéales de l'imagination qu'il était permis aux hommes de porter, sans ridicule, de pareils ornements, fort bien admis du reste chez les femmes. Évhémère, qui avait rêvé, dans l'île de Panchéa, une terre de perfections, en dépeignit les habitants comme vêtus d'étoffes légères et parés tous, hommes et femmes, prêtres et guerriers, de colliers, de bracelets et de pendants d'oreilles en or [2]. Chez les poètes, les héros des temps mythiques s'entouraient les bras d'or *dardanien* [3], et quand, dans une mêlée fatale, la tête des braves venait à tomber, abattue par l'ennemi vainqueur, le collier d'or roulait avec elle dans la poussière ensanglantée,

> et pronas tendentis Amyntoris ulnas
> Fundentisque preces, penitus cervice recisa
> Verba solo vultusque cadunt, colloque decorus
> Torquis in hostiles cecidit per vulnus arenas [4].

Dans l'Olympe même, il n'y avait que Minerve, l'impeccable et vaillante déesse dont les sages pensées planaient au-dessus de toutes les vanités humaines et divines, Minerve, la vierge indomptable, nous dit le poète [5], qui dédaignât de contraindre et d'amollir sa gorge robuste sous de futiles enroulements,

> Colla nec ornatu patitur mollire retorto.

La peinture antique a conservé cependant des images plus riantes et moins viriles ; nous ne prendrons à témoin qu'un charmant tableau découvert en 1867 à Pompéi, dans la *Casa di Duadumeno* (fig. 119) [6].

[1] Petronii Arbitri *Satyricon*. xxxii : « Et, ne has tantum ostenderet divitias, dextrum nudavit lacertum, armillo aurea cultum, et eboreo circulo lamina splendente connexum ». — Nous avons déjà vu que, plus loin (lxvii), Trimalcion dira qu'il s'était fait fabriquer pour lui-même une *armilla* du poids de dix livres, rien qu'avec le millième des gains qu'il avait réalisés, millième que l'on avait coutume de consacrer à Mercure. Pour le prouver à ses convives, il pèsera aussitôt, devant eux, le bracelet en question.

[2] Diodori Siculi *Biblioth. histor.*, l. v. 45 : « Φοροῦσι δὲ καὶ κόσμον χρυσοῦν οὐ μόνον αἱ γυναῖκες, ἀλλὰ καὶ οἱ ἄνδρες, περὶ μὲν τοὺς τραχήλους ἔχοντες στρεπτοὺς κύκλους, περὶ τὰς χεῖρας ψέλια, ἐκ δὲ τῶν ὤτων παραπλησίως τοῖς Πέρσαις ἐξηρτημένους κρίκους..... Οἱ ἱερεῖς .. χρυσοφοροῦσι δ' ὁμοίως ταῖς γυναιξὶ πλὴν τῶν ἐνωτίων ».

[3] Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxiii, 12 supra citat. « Habet in lacertis jam quidem et viri, quod e Dardanis venit, itaque et Dardanium vocabatur ».

[4] Publii Papinii Statii *Thebaidos*, l. x, v. 515-518.

[5] Cl. Claudianii *In Probini et Olybrii fratrum Consulatum panegyric.*, v. 86.

[6] W. Helbig, *Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte. Leipzig*, 1868, p. 192 : « N. 967b P. Casa di Duadumeno. B. 0m,50; H. 0m,48. Rechts sitzt eine weibliche Figur geschmückt mit Haarband, von den Hüften

Au pied d'une colonne cannelée, dans un péristyle d'où l'on aperçoit le ciel et la verdure, c'est Vénus assise en reine, le diadème sur la tête, le haut sceptre à la main, à laquelle un Cupidon ailé présente un miroir[1]. Est-ce pour lui cacher ou pour mieux refléter les traits du bel adolescent qui, nonchalamment posté devant elle, a, par derrière seulement, un manteau jaune sur lequel son corps souple et élégant se dessine dans toute sa nudité ? Cependant Cypris va écarter de sa main cet obstacle, afin de mieux admirer l'éclatant Adonis, le dieu solaire de l'Orient, dont la tête est cerclée d'un nimbe resplendissant, dont le cou, les bras, les poignets, les chevilles, la poitrine et les reins sont entourés et sillonnés d'anneaux en or et de longues chaînes en perles. C'est l'image vivante du luxe efféminé que Pline s'est complu à décrire : « In armillis, digitisque totis, collo, auribus, spiris, discurrant catenæ circa latera et margaritarum sacculi e collo auro pendeant, etiamne pedibus induitur ». Dans les idées de l'antiquité, comme de nos jours encore, toutes ces parures ne trouvaient plus grâce chez le sexe masculin, dès que l'on sortait du cercle des fictions. On dirait que le ridicule s'attacha à l'usage de



Fig. 119. — Peinture murale de Pompéi : *Adonis, Cupidon et Vénus.* Musée Bourbon à Naples.

abwärts mit einem grünen Gewande bedeckt, die Füsse auf einen Schemel stellend. In der Linken hält sie ein Scepter und fasst mit der Rechten einen Spiegel, welche ihr ein vor ihr stehender mit der Chlamys bekleideter Eros darbietet. Links ihr gegenüber steht ein zarter Jüngling, geschmückt mit Sandalen, Hals-, Füss- und doppelte Armspangen, über der Brust mit Perlenketten. Er stützt sich mit dem rechten Arme auf eine Art von Basis und hebt mit der Linken in der Höhe der Schläfe ein gelbes Gewand empor, welches über die Basis herabfällt. Ueber seinem Haupte schwebt ein Stern. *Bulet. del Instit.* 1867, p. 46 ». — Taf. XI.

[1] L'occasion se présentant ici de parler d'un monument antique où figure la déesse Vénus, nous en profitons — comme du reste nous avons entrepris de le faire en toute circonstance pareille — pour dénoncer une allégation erronée que nous avons avancée plus haut (pp. 127-129), sur la foi de tous les antiquaires qui, jusqu'à ces derniers jours, ont mentionné dans leurs écrits le trésor découvert en 1785 à Caubiac. On croyait totalement perdues les sept pièces d'argenterie romaine assez imparfaitement décrites et dessinées par Montégut dans les *Mémoires de l'Académie de Toulouse* (t. IV, 1788, pp. 1-20), lorsque, il y a quelques semaines seulement, l'épigraphiste français M. R. Mowat et M. Murray, conservateur au British Museum, les reconnurent parmi les *Gemmes et Bijoux* de cette riche collection. On a constaté qu'elles y étaient entrées avec les antiquités de Payne Knight qui avait acheté ces vases en 1790 à l'abbé Tersan, le premier acquéreur du trésor trouvé dans un champ appartenant à un M. Cornac (*Bulletin épigraphique* publié par M. R. Mowat. *Paris*, 1886, pp. 445-446). Nous devons à l'obligeance de M. A. Smith du Musée Britannique quelques indications rectificatives sur le bassin en argent dont nous avons fait figurer un dessin sous le nº 48. Ses godrons, nous dit-on, au nombre de 33, ne sont point interrompus dans la portion médiane de la cuve; ils ne s'arrêtent qu'en dessous d'un marli lisse et ont en tout une hauteur de $0^m,035$. De plus, ils sont ondulés en strigiles. Le diamètre du vase, à son orifice, serait de $0^m,3175$, si la pièce était encore complète. Ces dimensions sont donc inferieures à celles que nous lui supposions. Voyez p. 178, note.

faire porter aux hommes de riches bracelets, du moment où de paisibles citoyens s'étaient permis de l'adopter. A une époque très reculée, le poète Asios de Samos, qui vivait probablement sept cents ans avant Jésus-Christ, avait plaisanté très spirituellement sur le faste prétentieux de ses compatriotes et sur les bracelets compliqués qu'ils se mettaient aux bras [1],

δαιδάλεοι δὲ χλιδῶνες ἄρ' ἀμφὶ βραχίοσιν ἦσαν.

Toutefois, pour faire juger à quel point d'opprobre était descendu cette coutume, nous osons à peine extraire d'une inabordable épigramme de Martial, ce vers sordidement imagé [2] :

Quam quæ de phtisico lapsa est armilla cinædo.

Et cependant, par un contraste étrange, ces ornements pompeux, mais à la rigueur inutiles, ces colliers et ces bracelets que la loi concédait dédaigneusement à l'esprit futile des femmes, et que la morale des honnêtes gens flétrissait chez les riches aveuglés par l'ostentation et chez les libertins aux mœurs efféminées, cette même législation et cette même opinion publique les tenaient en très grand honneur dans le sein de l'armée romaine.

C'est ici le cas de parler des décorations militaires, des *dona militaria*, et du rôle que jouaient parmi elles les *torques* et les *armillæ*.

Comment et dans quelles circonstances l'usage de récompenser la bravoure des soldats, soit avec des bijoux apparents, soit avec des vases de prix, soit avec des couronnes décoratives, objets de luxe plutôt que d'utilité, s'est-il introduit chez les Romains ? Ce sont là des questions obscures ou compliquées, et il faut presque toujours se contenter d'en trouver la solution dans cette tendance à la superstition et à l'ostentation qu'inspirent aux hommes de guerre leur existence incertaine et exposée à tant de hasards, leur vie surexcitée et toujours violente. En s'abandonnant aux suppositions, alors que l'origine positive des faits reste inconnue, l'on pourrait se dire, par exemple : ne suffisait-il pas que les bracelets

[1] Athenæi *Deipnosophist.*, l. XII, 30 : « Περὶ δὲ τῆς Σαμίων τρυφῆς Δοῦρις ἱστορῶν παρατίθεται Ἀσίου ποιήματα, ὅτι ἐφόρουν χλιδῶνας περὶ τοῖς βραχίοσι καὶ τὴν ἑορτὴν ἄγοντες τῶν Ἡραίων ἐβάδιζον κατεκτενισμένοι τὰς κόμας ἐπὶ τὸ μετάφρενον καὶ τοὺς ὤμους. Τὸ δὲ νόμιμον τοῦτο μαρτυρεῖσθαι καὶ ὑπὸ παροιμίας τῆσδε, Βαδίζειν Ἡραῖον ἐμπεπλεγμένον. Ἔστι δὲ τὰ τοῦ Ἀσίου ἔπη οὕτως ἔχοντα

Οἱ δ' αὔτως φοίτεσκον, ὅπως πλοκάμους κτενίσαιντο
εἰς Ἥρας τέμενος, πεπυκασμένοι εἵμασι καλοῖς,
χιονέοισι χιτῶσι πέδον χθονὸς εὐρέος εἶχον,
* * * *
χρύσειαι δὲ κορύμβαι ἐπ' αὐτῶν τέττιγες ὥς.
χαῖται δ' ἠωρεῦντ' ἀνέμῳ χρυσέοις ἐνὶ δεσμοῖς
δαιδάλεοι δὲ χλιδῶνες ἄρ' ἀμφὶ βραχίοσιν ἦσαν
τες ὑπασπίδιον πολεμιστήν.

Ἡρακλείδης δ' ὁ Ποντικὸς ἐν τῷ περὶ ἡδονῆς Σαμίους φησὶ, καθ' ὑπερβολὴν τρυφήσαντας, διὰ τὴν πρὸς ἀλλήλους μικρολογίαν, ὥσπερ Συβαρίτας, τὴν πόλιν ἀπολέσαι ».

[2] Martiali *Epigrammat.*, l. IV, 21, v. 7.

d'or des Sabins aient facilité un jour à ceux-ci la conquête du Palatin pour que la mémoire des guerriers de Rome gardât toujours l'impression de ce fait, et qu'un cercle d'or, une *armilla* passée au bras, devînt pour eux l'indice d'un acte méritoire en temps d'hostilités ? Bien plus encore, Manlius, en décrochant le *torques* du cou de son Gaulois décapité, et en le passant gravement au sien devant toute l'armée, n'a-t-il pas, en quelque sorte, créé ainsi une institution militaire en faveur de ceux qui, à l'avenir, imiteraient sa vaillance ?

N'en demandons pas davantage et prenons les choses telles qu'elles avaient été réglées aux époques historiques. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de décrire ici en détail tous les genres de décorations successivement établies dans les armées romaines ; nous n'avons à parler que des anneaux en métal faisant partie des *dona,* c'est-à-dire des colliers et des bracelets. A ce sujet, l'inépuisable Pline [1] nous expliquera qu'au temps de la République, on accordait des *torques* d'or aux guerriers auxiliaires et venus du dehors, tandis que les soldats indigènes, ceux qui jouissaient des droits de citoyen romain, ne recevaient jamais que des *torques* d'argent ; mais en revanche ils étaient seuls à obtenir des *armillæ,* que l'on refusait aux étrangers. Observons, de plus, que ces deux genres de décorations, auxquels on doit ajouter les *phaleræ,* ou médaillons à reliefs, n'étaient octroyés par les chefs, surtout à partir de l'Empire, qu'aux prétoriens et aux grades inférieurs de l'armée jusqu'à celui de centurion [2] ; c'étaient les *dona minora.* Cependant on ne se refusait pas, le cas échéant, à les doubler et à les multiplier, soit isolément, soit ensemble, en y joignant le surcroît de ration et de solde que ces faveurs impliquaient.

Au-dessus de ces trois genres de distinctions militaires, on en comptait beaucoup d'autres, telles que les lances sans fer, *hastæ puræ,* les coupes, *phialæ,* les chaînes de maille et les agrafes, *catenæ et fibulæ*, les parures de casque, *corniculæ,* et par-dessus tout les couronnes, *coronæ*, dont la nature et le nom variaient d'après les exploits qu'elles devaient récompenser. C'étaient des couronnes *triomphales* et *ovales* en branches de laurier et de myrte, lorsqu'il s'agissait d'accorder

[1] Plinii *Histor. Natur.*, l. xxxiii, 10 : « Sunt adhuc aliquæ non omittendæ in auro differentiæ. Auxilia quippe et externos torquibus aureis donavere et cives non nisi argenteis. Præterque armillas civibus dedere, quas non dabant externis ».

[2] Au sujet des décorations militaires chez les Romains, on peut consulter : J. Marquardt und Th. Mommsen, *Handbuch der Römischen Alterthümer*, V. Band (1876). *Das Militärwesen*, pp. 554 et sq. — On y trouve réunies dans les notes relatives à chacune des espèces de *præmia* ou de *dona militaria*, de nombreuses citations recueillies dans les historiens latins et grecs de Rome et ayant rapport à la concession de toutes ces décorations : Tite-Live, Salluste, Tacite, Florus, Valère-Maxime, Cicéron, Pline l'Ancien, Aulu-Gelle, Polybe et bien d'autres écrivains encore y sont fort souvent mentionnés. Voy. aussi Henzen, *I doni militari de' Romani* dans les *Annali dell'Instit. di corresp. archeol. di Roma*, 1860, pp. 205-210.

à un chef d'armée un triomphe ou une simple ovation ; c'étaient des couronnes en gazon, *gramineæ* et *obsidionales,* lorsqu'un capitaine avait sauvé une armée en péril ou une ville assiégée. Le militaire romain qui, au milieu de la bataille, arrachait à la mort l'un de ses concitoyens, recevait une couronne de chêne, la couronne *civique,* l'une des plus respectées. Quant aux soldats qui les premiers escaladaient avec succès les murs d'une forteresse assiégée, qui franchissaient victorieusement les fossés d'un camp retranché ou qui prenaient à l'abordage un vaisseau ennemi, il leur était dévolu des couronnes *murales* dans le premier cas, des *castrenses* ou *vallares* dans le deuxième, et des *rostratæ, navales* et *classicæ* pour un exploit sur mer.

S'il nous fallait recueillir dans les historiens de Rome tous les passages où il est fait mention, non pas de la concession de chacune de ces récompenses, mais uniquement de celles qui comprennent des *torques* et des *armillæ,* ce serait un répertoire à perte d'haleine ; bien plus encore si nous y ajoutions les innombrables inscriptions votives ou funéraires qui, dans tous les pays où les armées romaines ont pénétré, rappellent les *dona militaria* accordés à de vaillants soldats. En ne rapportant que quelques exemples remarquables, et en faisant choix d'un petit nombre de monuments caractéristiques, nous espérons réussir à donner tout le relief nécessaire à cette phase intéressante de l'histoire des anneaux précieux.

Les annales des Romains ont consacré la mémoire de ce tribun du peuple, Sicinius Dentatus, qui, dans les premiers temps de la République, 454 ans avant Jésus-Christ, en combattant dans cent vingt batailles et ayant été blessé quarante-cinq fois par devant et jamais par derrière, reçut comme récompense, en dehors de trente-quatre dépouilles opimes prises par lui-même, dix-huit lances sans fer, vingt-quatre phalères, quatre-vingt-trois colliers, cent soixante bracelets, vingt-six couronnes, quinze couronnes civiques, huit couronnes d'or, trois couronnes murales, une couronne obsidionale, partagea neuf fois le triomphe de ses généraux, obtint dix mille as du fisc, vingt-cinq chevaux tout harnachés, vingt bœufs et quantité de captifs[1].

[1] Plinii *Histor. Natur.*, l. VII, 29 : « Fortitudo in quo maxime exstiterit, immensæ quæstionis est, utique si recipiatur poetica fabulositas... L. Sicinius Dentatus, qui tribunus plebis fuit, Sp. Tarpeio, A. Aterio consulibus haud multo post exactos reges, vel numerosissima suffragia habet : centies vicies prœliatus, octies ex provocatione victor, quadraginta quinque cicatricibus adverso corpore insignis, nulla in tergo. Item spolia cepit XXXIV, donatus hostis puris duode viginti, phaleris XXV, torquibus tribus et LXXX, armillis CLX, coronis XXVI, civicis XIV, aureis VIII muralibus III, obsidionali una, fisco æris X, captivis, et XX simul bubus, imperatores novem ipsius maxime opera triomphantes secutus ». Cf. l. XXII, 5. — On retrouve les mêmes détails dans Aulu-Gellii *Noctium Atticar. Comment.*, l. II, 11 : « L. Sicinium Dentatum, qui tribunus plebis fuit, Sp. Tarpeio, A. Aterio consulibus, scrip-

Il nous semble qu'un tel exemple dispense d'en fournir d'autres ; dans l'histoire nous n'en trouverions pas qui le vaille. Dentatus à lui seul a recueilli plus d'insignes d'honneur et de bravoure, que les chants des poètes n'en ont célébrés à la gloire d'innombrables héros. Ce n'est pas de lui qu'Ovide a pu dire [1] :

Ex uno quidam celebres, aut torquis adempta ;

car, dans sa prodigieuse opulence de *dona militaria,* Sicinius aurait à peine tenu compte des prix magnifiques que Silius Italicus attribue à une armée entière de Romains, vainqueurs des Carthaginois en Espagne [2]:

Tum merita æquantur donis, ac prœmia virtus
Sanguine parta capit. Phaleris hic pectora fulget ;
Hic torque aurato circumdat bellica colla :
Ille nitet celsus muralis honore coronæ.

A leur tour, les inscriptions commémoratives et les monuments figurés sont plus parcimonieux en fait de décorations militaires. Nous avons voulu réunir ici quatre de ces derniers, les plus intéressants sans doute (fig. 120) ; ils feront voir comment les *torques,* les *armillæ* et les *phaleræ* s'ajustaient sur l'armement des soldats romains. Observons toutefois que ces stèles tumulaires, ornées de l'épitaphe et du portrait du défunt, sont toutes, à l'exception d'une seule, trouvées sur les bords du Rhin, dans les anciens campements romains de la Germanie. C'est dans cette région, en effet, que ce genre de monuments se rencontre le plus fréquemment. Ils sont rares en Italie ; cependant l'un de ces exemples vient de l'antique ville de Vérone.

Le torse du centre (*a*), placé entre les têtes de deux personnages de sa famille, est celui de Manius Cœlius, légat de la XX[e] légion, mort dans la guerre de Varus. Il porte sur la tête la couronne civique et au cou une écharpe à laquelle sont suspendus, aux creux des clavicules, deux *torques* pareils ; chacun de ses poignets est entouré d'une *armilla* plate ; enfin, au-dessus de ses épaules, on

tum est in libris annalibus, plus, quam credi debeat, strenuum bellatorem fuisse : nomenque ei factum ob ingentem fortitudinem appellatumque esse Achillem Romanum. Is pugnasse in hostem dicitur centum et xx prœliis ; cicatricem, aversam nullam, adversas quinque et xl tulisse ; coronis esse donatus aureis octo, obsidionali una, muralibus tribus, civicis xiv, torquibus tribus et lxxxx, armillis plus centum lx, hastis duo viginti, phaleris item donatus est quinquies viciesque. Spolia militaria habuit multijuga ; in his provocatoria pleraque. Triumphavit cum imperatoribus suis triumphos novem ». — Voyez au sujet de ce même personnage, dont la bravoure fut si remarquablement récompensée et qui cependant n'échappa pas à une condamnation à mort de la part des décemvirs, Valerii Maximi *Factor. et Dictor. Memorab.*, l. ii, 3, § 24 ; Dionysii Halicar. *Antiq. Roman.*, l. x, 46 et sq. ; l. xi, 25 et sq. ; Titi Livii, *Ab urb. cond.*, l. iii, 43, etc.

[1] P. Ovidii *Fastor.*, l. i, v. 601.

[2] C. Silii Italici *Punicor.*, l. xv, v. 254-257.

aperçoit deux *phalères* en forme de tête de lion, et cinq autres, avec des reliefs divers, s'étalent sur sa poitrine, attachées à la cuirasse au moyen de l'armature ou du cadre spécial en métal ou en cuir qui était destiné aux phalères[1]. A la main il tient une baguette, *vittis*, probablement parce que ce brave soldat mort en Germanie, où l'on a retrouvé en 1633 à Xanten sa pierre funéraire conservée actuellement dans le Musée de Bonn, appartenait, dans l'armée, à la classe des *Evocati*.

Dans la même catégorie des vétérans rappelés au service, se trouvait aussi le centurion de la XI[e] légion Q. Sertorius (*b*), qui est représenté en pied sur un cippe, découvert et resté à Vérone. Il porte également la couronne civique; sa longue cotte

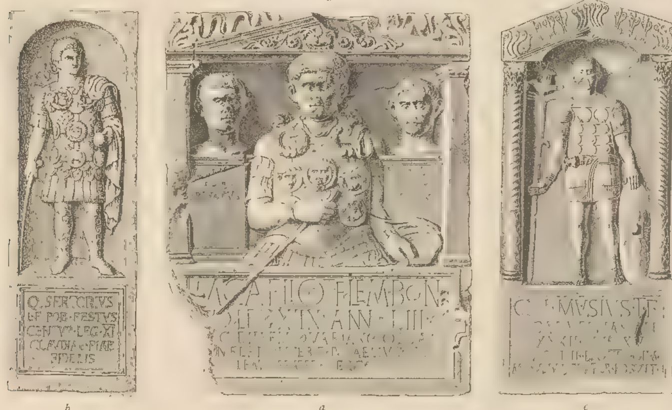


Fig. 120. — Monuments funéraires de Soldats romains, décorés de *Torques*, d'*Armillæ* et de *Phaleræ*.
Musées de Bonn, de Mayence et de Vérone.

[1] A la suite de quelques découvertes très importantes faites dans notre siècle, l'étude des *phalères* a donné lieu à des travaux fort instructifs, parmi lesquels nous citerons : A. de Longpérier, *Nouvelles observations sur un ornement représenté au revers de quelques monnaies gauloises de l'Armorique. Dissertation sur les Phalères,* et *Note sur les Phalères et les Enseignes militaires des Romains,* dans le t. II de ses *Œuvres,* pp. 178-194, et 246-251; — A. Rein, *De Phaleris et de argenteis earum exemplaribus haud procul Calene et Asciburgio Romanorum Castellis apud Lauerfort prædium anno* MDCCCLVIII *repertis,* dans les *Annali del' Instit. di coresp. archeol. di Roma,* 1860, pp. 161-204, avec la planche E, dans laquelle on voit, en dehors des phalères découvertes à Lauerfort, la stèle funéraire de Q. CORNELIVS Q T VLT MIL LEG XVI, représentant une cuirasse dont la surface antérieure est couverte de trois *armillæ* avec des extrémités non rejointes, et de neuf rondelles ou phalères. — Dans la pre-

en écailles, *lorica squamata,* lui retombe jusque sur les cuisses ; un manteau militaire, le *sagum,* est jeté sur son épaule gauche ; ses jambes sont garanties par des *ocreæ* ciselées ; enfin deux grands cercles tordus recouvrent en partie, au haut de sa poitrine, trois phalères sur les neuf dont son vêtement est symétriquement parsemé [1].

Le troisième soldat est Cnéius Musius, porte-enseigne, *aquilifer,* de la IXe légion, dont la pierre tombale a été déterrée près de Mayence. La sculpture en est grossière, et pourtant l'on y distingue parfaitement le quadruple cercle du bracelet qu'il porte au bras droit, ainsi que les deux *torques* ouverts et les neuf *phalères* ou rondelles simples qui sont étagées au-dessus de son ceinturon et solidement retenues par un réseau compliqué de lanières [2].

Enfin le Musée de Mayence renferme la stèle, particulièrement intéressante, de C. Marius, cavalier de la Ire légion. Du haut de son cheval lancé au galop, il tient son dard en arrêt et son bouclier tendu en avant. A son cou et sur son bras droit levé, on distingue plusieurs cercles ; sa poitrine est bardée de lames croisées, munies à leurs intersections de douze rondelles. Mais toutes ces décorations, ou peut-être d'autres encore, sont exposées avec plus de détails dans des compartiments spéciaux du monument. Dans les coins supérieurs, il y a de

mière des deux dissertations de M. de Longpérier, que nous avons nommées plus haut (pp. 180 et 181, note 1), l'auteur a cité quinze inscriptions sur le grand nombre de monuments épigraphiques latins qui font mention de *phalères* et d'autres décorations offertes à des militaires ; nous ne signalerons ici que celle d'un soldat originaire de Nola en Campanie et plusieurs fois récompensé par Trajan et par Hadrien pour sa bravoure pendant les guerres contre les Daces. — Muratori, dans son *Nov. Thesaur. Veter. Inscript.*, p. MLXIV, nº 3, a, le premier, reproduit dans son entier cette longue et curieuse épigraphe que voici : « L. SICINIO L. F. SER. VALENTI MILITI LEG. XXX. VLP. DONATO. AB IMP. TRAIANO. TORQVIBVS. III. ARMILLIS. III. PHALERIS OB BELLVM DACICVM. SINGULARI. PRAEFECTORVM PR. TESSERARIO. OPTIONI. FISCI CVRATORI. CORNICULORVM. TRIBUNI. EVOCATO. AVG ↘. COH. VIGILUM. ↘. COHOR. XII VRB. COH. IX. PRAET. DONIS. DONATO. AB. IMP. HADRIANO. TORQVIB ET. ARMILL. HASTA. PVRA. CORONA AVREA. II VIR. QVINQVENNALI. PATRONO. MVNICIPI CVRATORI. REI. PVB. NOLANORVM. SEPTEMVIR. AVGVST TITVL VSV S. P. Q. NOLANVS. DD. ».

La pierre funéraire à laquelle se rattachent les détails fournis par la présente note, se trouve décrite, commentée et reproduite dans : L. Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorzeit*, B. I, H. VI, T. 5, où elle est représentée réduite au septième de sa hauteur originale, qui est de 1^m,33. Voy. également du même auteur, *Tracht und Bewaffnung des Römischen Heeres während der Kaiserzeit, mit besonderer Berücksichtigung der Rheinischen Denkmale und Fundstücke, dargestellt in zwölf Tafeln und erläutert. Braunschweig*, 1882 ; p. 16, T. I, nº 1. — Les inscriptions transcrites et complétées sont, d'après M. Overbeck (*Katalog des Königl. rheinischen Museums vaterländischer Alterthümer in Bonn*) : « Manius Cœlius, Manii libertus privatus. — Manius Cœlius, Manii libertus Thiaminus. — Marcio Cœlio, Titi filio, Lemonia *tribu* Bon*onia, lega*to legionis duodevicesimæ, annorum quinquaginta trium semis. *Ce*cidit bello Variano. Ossa *i*nferre licebit. Publius Cœlius, Titi filius Lemonia *tribu* frater fecit ».

[1] Maffei, *Museum Veronnese*, 121, 4 ; Muratori, *Nov. Thesaur. Veter. Inscript.*, p. 852, nº 6 ; Lindenschmidt, *Tracht und Bewaffnung des Römisch. Heeres*, pp. 17-18, Taf. I, nº 6 ; — *Corp. Inscript. latin.*, t. V, pars I, p. 342, nº 3374 « dissoterato nel secolo XVII, a sette miglia della città Verona nel letto del torrente d'Illasi ».

[2] Lehne, *Römische Alterthümer der Gauen des Donnersberges*, Th. II, § 150 ; L. Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. IV, T. VI, nº 1 ; et *Tracht und Bewaffn. des Röm. Heer.*, p. 18, T. II, nº 1. — Ce monument a une hauteur de 2^m,10. L'inscription est complétée comme il suit : « Cn*æus* Musius Ti*ti filius* Gal*eria* Veleias an*norum* XXXII stip*endiorum* XV Aquilif*er* Leg*ionis* XIIII Gem*inæ* M*arcus* Musius C*enturio* frater posuit ».

chaque côté deux *torques* munis de trois boules en guise de fermoir, et dans un grand quadrilatère, sous les pieds du cheval enlevé, on voit deux anneaux sans soudure et neuf phalères dont deux représentent des faces humaines, trois des têtes d'animaux et quatre des rosaces diverses[1]. Le cavalier Marius a dû être un vaillant soldat, si dans sa carrière militaire il a recueilli, en effet, plus de phalères, de bracelets et de colliers qu'il n'en pouvait mettre à la fois sur lui.

Les parents et les héritiers d'un guerrier décoré semblent avoir tenu tout particulièrement à perpétuer, après sa mort, le souvenir de ses distinctions honorifiques ; aussi voit-on figurer quelquefois, sur les pierres tumulaires, non pas l'image du défunt, mais tout simplement ses anneaux et ses médaillons dont mention est faite dans son épitaphe. Tel est, entre autres, le cas de ce soldat de la XX[e] légion, deux fois décoré par Tibère, dont la stèle trouvée près du forum de Brescia, l'antique Brixia, présente, à côté de l'image des *dona* eux-mêmes, l'inscription[2] :

L. ANTONIVS L. F.
FAB. QVADRA
TVS. DONATVS
TORQVIBVS. ET
ARMILLIS. AB
TI. CÆSARE BIS.

Il est à craindre toutefois que, à l'époque où les empereurs disposaient sans contrôle et d'après leur seul caprice de toutes les faveurs, les cadeaux de *torques* et d'*armillæ* n'aient pas toujours été la récompense de hauts faits d'armes. Auguste lui-même, au dire de Suétone[3], n'octroya-t-il pas un collier d'or et le surnom glorieux de *Torquatus* au jeune et beau patricien C. Nonius Asprenas, parce qu'un jour celui-ci avait été blessé au cirque, dans les luttes des jeux troyens, par lesquels l'empereur se plaisait à exciter l'émulation parmi la jeunesse romaine ? Plus tard, Alexandre Sévère inaugura la fortune du géant thrace

[1] Lindenschmidt, *Tracht und Bewaffn. des Röm. Heer.*, p. 22, T. VII, n° 1. L'inscription doit se lire ainsi : « *Caius* Marius *Lucii filius* Vol*tinia tribu* Luco Augusti Eques leg*ionis* I anno*rum* XXX stip*endiorum* XV h*ic situs est*. Sex*tus* Sempronius frater facien*dum* curavit ».

[2] *Corp. Inscript. latin.* Vol. V, pars I : *Inscriptiones Galliæ Cisalpinæ*, p. 459, n° 4365 ; « repert. Brixiæ prope forum ». Gruter, *Corp. inscript.*, p. 838 (*Amstelod.* 1707), présente également le revers du cippe, sur lequel on lit les mots LEG. XX et au-dessous l'on voit, au centre, un *vexillum* orné de cinq *torques* et surmonté d'un trident. De chaque côté il y a, en haut, une *armilla* à extrémités évasées et séparées, et, au-dessous, un quadrilatère lequel huit rayons partent d'une rondelle centrale pour rejoindre les angles et le centre des barres formant le cadre ; ce ne peut être qu'une armature destinée à attacher des phalères.

[3] C. Suetonii Tranquilli *Oct. Augustus*, XLIII : « In circo aurigas cursoresque et confectores ferarum, et nonnunquam ex nobilissima juventute, produxit. Sed et Trojæ lusum edidit frequentissime, majorum minorumve puerorum dilectu ; prisci decorique moris existimans, claræ stirpis indolem sic notescere. In hoc ludicro C. Nonium Asprenatem, lapsu debilitatum, aureo torque donavit ; passusque est ipsum posterosque Torquati ferre cognomen ».

Maximin, le futur empereur, en lui offrant, à lui seul, un *torques* d'or en sus des prix ordinaires, pour avoir vaincu à la course et à la lutte tous les champions qui s'étaient présentés [1].

En suivant la pente sur laquelle les mœurs et les institutions romaines déclinaient de plus en plus, les décorations militaires étaient descendues au rang des prix accordés pour les courses de l'hippodrome. Il est vrai que Néron, le dilettante impérial du cirque, avait déjà fait porter des *armillæ* et des phalères d'or à ses cochers africains [2]. Mais au Ve siècle, dans le sein de cette même Gaule où toute l'élite de la nation s'enorgueillissait autrefois de porter le *torques*, un poète lyonnais, Sidoine Apollinaire, célébrait dans ses poèmes la distribution « équitable » que l'empereur faisait de pareils bijoux aux plus habiles *aurigæ* des factions *Prasina* ou *Veneta*, *Alba* ou *Russata* [3]:

Hic mox præcipit æquus imperator,
Palmis serica, torquibus coronas
Conjungi, et meritum remunerari.

Bien lui en a pris encore de s'en tenir à l'engouement ridicule de cette époque pour les courses des chars. A en juger d'après telle amulette du Musée secret de Naples, à la fois impudique et grotesque, la dépravation irrévérencieuse de la Rome antique en était arrivée à ravaler les *dona militaria* jusqu'à les proposer comme prix dans d'inavouables concours, dignes seulement de l'imagination dévoyée d'une Messaline et d'un Élégabal [4].

[1] Julii Capitolini *Maximini duo*, I-III :

«Maximinus senior sub Alexandro Imperatore enituit. Militari autem sub Severo cœpit. Hic de vico Thraciæ vicino, barbaro etiam patre et matre genitus, quorum alter e Gotthis, alter ex Alanis, genitus esse perhibetur... Innotescendi sub Severo Imperatore prima hæc fuit causa: natali Getæ filii minoris, Severus militares dabat ludus, præpositis præmiis argenteis, id est armillis, torquibus et balteolis. Hic adolescens et semibarbarus, et vix adhuc latinæ linguæ, prope Threcica, imperatorem publice petit ut sibi daret licentiam contendendi cum iis qui jam non mediocri loco militarent. Magnitudinem corporis Severus miratus, primum eum cum lixis composuit, sed fortissimis quibusque, ne disciplinam militarem corrumperet. Tunc Maximinus XVI lixas uno sudore devicit, XVI acceptis præmiis minusculis, non militaribus, jussusque militare. Tertia forte die quum processisset Severus ad campum, in turbam exultantem more barbarico Maximinum vidit, jussitque statim tribuno ut eum coerceret, ac Romana disciplina imbueret. Tunc ille ubi de se intellexit imperatorem loquutum, suspicatus barbarus et notum se esse principi et inter multos conspicuum, ad pedes imperatoris equitantis accessit. Tum volens Severus explorare quantus in currendo esset, equum admisit multis circuitionibus; et quum senex imperator laborasset, neque ille a currendo per multa spatia desisset, ait ei, «Quid vis, Threcisce? nunquid «delectat luctari post cursum?» Tum ille, «Quantum libet,» inquit «imperator». Post hoc ex equo Severus descendit, et recentissimos quosque ac fortissimos milites ei comparari jussit. Tum ille more solito VII fortissimos uno sudore vicit, solusque omnium a Severo post argentea præmia torque aurea donatus est, jussusque inter stipatores corporis semper in aula consistere».

[2] C. Suetonii Tranquilli *Nero Claudius*, XXX : « Nunquam minus mille carrucis fecisse iter traditur, soleis mularum argenteis, canusinatis mulionibus, armillata et phalerata cum Mazacum turba atque cursores ».

[3] C. Solii Apollinari Sidonii *Carmin.* XXIII, *Narbo, ad Consentium hom. consular*, v. 424-426.

[4] Nous faisons allusion à ces pendeloques en bronze ou en terre cuite, mais quelquefois aussi en or, en verre, en pierres dures ou en gemmes, que les femmes romaines portaient au cou, afin d'éviter la stérilité, ou que l'on suspendait, munies de clochettes, *tintinnabula*, dans les appartements, pour déjouer les effets pernicieux du mauvais œil, *fascinus*. Très souvent elles consistaient en de bizarres conceptions de tératologie ithyphallique, auxquelles des palmes et des *torques* étaient parfois assujettis, pour leur servir en même temps d'hommage et de stimulant. Mais, ce ne sont là que les simulacres d'une superstition obscène et ridicule dont on ferait presque grâce à l'anti-

Cependant la soldatesque et surtout les Barbares se laissaient toujours allécher par l'appât des riches bijoux que leur partageaient les chefs après la victoire. Les historiens du Bas-Empire nous ont rapporté quelques faits qui le prouvent. Ainsi Zosime[1] nous raconte que, en 385 après Jésus-Christ, Théodose,

quité, lorsque l'on compare ces usages naïvement impudiques aux réalités infâmes et odieuses que nous relatent certains historiens de Rome sur les débauches impériales. Ainsi, l'on est révolté de ce que Lampridius dit dans sa *Vita Helegabali*, § 6, 8, 10, 12, 25 et surtout 28 : « Habuit gemmata vehicula et aurata, contemptis argentatis et eboratis et æratis. Jungit et quaternas mulieres pulcherrimas, et binas ad papillam, vel trenas et amplius, et sic vectatus est ; sed plerumque nudus quum illum nudæ traherent ». A ce passage se rapporte une *Note sur un camée inédit du Cabinet des Antiques*, dans les *Œuvres* de M. A. de Longpérier, t. II, pp. 136-142, avec un dessin. Le sujet, tel que le désigne la description de Lampride, est muni de l'inscription ЄΠΙΞЄΝΗ ΝЄΙΚΑΣ, qui indique une étrange victoire ludiaire. — Au sujet de Messaline, femme de l'empereur Claude, on trouve dans Juvénal (*Satyr.* VI), les vers trop fameux qui finissent par ce stigmate indélébile : « lassata viris, sed non satiata », et dans Pline (*Histor. Natur.*, l. x, 83) : « Regalem existimans palmam, elexit in id certamen nobilissimam e prostitutis ancillam mercenariæ stipis, eamque nocte ac die superavit, quintu ac vicesimo concubitu... Quantum in hoc parte multo nocentiores quam feræ sumus ! »

[1] Zosimi *Commentar. historiar.*, l. IV, 39 et 40. Nous transcrivons ici, d'après la traduction française du président Cousin (*Paris*, 1686), reproduite en 1838 dans la *Collection du Panthéon Littéraire*, ce passage de l'historien grec dans toute son étendue ; il y est fait mention de grands colliers d'or obtenus de l'empereur par des populations gothiques, dans les régions du bas Danube et précisément au moment où l'invasion des Barbares sévissait contre l'empire ; « ἦν δὲ περιαυχένια χρυσᾶ παρὰ βασιλέως αὐτοῖς δεδομένα πρὸς κόσμον ». Ainsi, l'époque et le théâtre dans lesquels se placent ces événements, les acteurs principaux qui y participent, tout, dans ce récit, nous ramène à la pensée les anneaux d'or que l'on a découverts à Pétrossa, sur la rive voisine. En ce qui concerne le développement de notre sujet, on ne perdra rien à constater, dans les détails de ces anecdotes historiques, l'importance que de pareils bijoux avaient, en ces temps, chez les Goths de la Dacie et de la petite Scythie. Voici ce qu'en dit Zosime :

Il parut en ce temps-là des Scythes appelés Grothinges, qui avaient été inconnus jusque alors. Ces peuples s'étant assemblés en grand nombre, et ne manquant ni d'armes ni de courage, s'avancèrent jusqu'au bord du Danube, et demandèrent qu'on leur permît de le traverser. Promotus, qui commandait les troupes de ce pays-là, les rangea sur le bord, pour en défendre le passage. Non content de cela, il choisit des personnes fidèles qui savaient la langue de ces Barbares, pour aller offrir de leur livrer le général de l'armée romaine, moyennant une grande récompense. Les Barbares ayant répondu qu'il n'était pas en leur pouvoir de donner ce qu'ils demandaient, ceux que Promotus avait envoyés pour trouver plus de créance, et pour ne pas se rendre suspects, persistèrent quelque temps dans leurs demandes, puis s'étant un peu relâchés, ils convinrent enfin du prix de la trahison, dont partie leur fut payée sur-le-champ, et le reste leur fut promis après la victoire. Lorsque le temps de l'exécution fut pris, ils avertirent le général de l'armée romaine que les Barbares devaient passer le fleuve la nuit suivante. Ayant donc mis en effet leurs meilleures troupes sur quantité de petits vaisseaux, ils commandèrent aux plus avancés de passer les premiers et d'attaquer les Romains pendant qu'ils étaient encore accablés de sommeil. Ils donnèrent ordre à d'autres qui étaient au second rang, de passer ensuite pour soutenir les premiers, et enfin à ceux qui étaient moins capables de servir, de venir prendre part à la victoire, bien qu'ils n'en eussent point eu au péril du combat. Promotus, ayant appris le dessein des ennemis de la bouche de ceux qu'il avait envoyés vers eux sous prétexte de le trahir, rangea ses vaisseaux de telle sorte que les proues étaient opposées aux proues. Il mit trois vaisseaux de front, et étendit si fort sa flotte en long, qu'elle occupait vingt stades du bord, et boucha par ce moyen le passage à ceux qui étaient vis-à-vis de lui, et étant allé au-devant des autres, il les coula à fond. Comme la lune ne rendait aucune lumière, et que les Barbares ne savaient rien de la disposition de la flotte romaine, ils montèrent sur leurs bateaux sans faire de bruit. A l'heure même, ceux qui les avaient trahis ayant averti Promotus, et le signal ayant été donné, on fit avancer les grands navires, qui faisaient couler à fond tous ces bateaux, sans qu'aucun des soldats qui tombaient dans l'eau se pût sauver, à cause de la pesanteur de ses armes. Les bateaux qui évitèrent les Romains qui voguaient, rencontrèrent ceux qui étaient rangés le long du rivage, et en furent chargés de traits, sans qu'il y eut de moyen de les forcer. Le carnage fut plus grand en ce combat qu'en aucun autre dont on ait jamais entendu parler. On vit le fleuve tout rempli de corps morts et d'armes qui peuvent nager sur l'eau. Ceux qui purent gagner le bord à la nage, y périrent par le fer. La fleur de l'armée des Barbares ayant été enlevée, les soldats se chargèrent du butin et prirent quantité d'enfants, de femmes et de meubles. Promotus ayant su que l'empereur Théodose était proche, souhaita de l'avoir pour témoin de sa victoire. Théodose ayant admiré la multitude des prisonniers et du butin, mit les prisonniers en liberté et leur fit des présents, à dessein d'attirer par cette libéralité les étrangers à son parti, et de se servir d'eux dans la guerre qu'il méditait contre Maxime. Promotus demeura en Thrace, veilla à la garde de ses places, et se prépara secrètement à la guerre dont je viens de parler.

Je ne dois pas omettre un événement assez semblable qui arriva dans le même temps. Il y a dans la Scythie, province de Thrace, une ville appelée Tomis, dont Gérontius, homme fort considérable par la force extraordinaire de son corps et par ses talents remarquables dans la guerre, commandait la garnison. Il y avait hors de la ville de jeunes étrangers, qui avaient été choisis entre d'autres par l'empereur pour leur adresse et pour leur bonne mine, et qui ne reconnurent ses bienfaits que par le mépris qu'ils firent du gouverneur et des soldats. Gérontius ayant reconnu qu'ils tramaient le dessein d'attaquer la ville, communiqua aux soldats de sa

dans le but d'apaiser les Goths Gruthonges qui ne cessaient de troubler le repos de l'Empire, commença par leur faire livrer bataille sur le Danube et couler à fond un grand nombre de leurs frêles embarcations; puis il enrôla une partie des survivants dans les troupes impériales, et il permit aux autres de s'établir dans la petite Scythie, aux environs de la ville de Tomi; il leur assigna une paye et leur fit même distribuer de riches colliers d'or. Mais la munificence du souverain ne parvint pas à changer leur nature indisciplinée. Ils s'en prenaient sans cesse à la ville. Celle-ci était gouvernée par Gerontios, un brave militaire peu endurant. Harcelé par les Barbares, il se jeta au milieu d'eux avec une audace inouïe et, entraînant à sa suite la garnison, il mit en pièces ces turbulents voisins et leur reprit tous les dons de l'empereur. Gerontios fut accusé à Constantinople de n'avoir attaqué les Gruthonges que pour leur enlever leurs colliers d'or. Le vaillant capitaine se disculpa en déposant à la cour impériale tout son butin.

Il ressort de cette aventure qui a eu pour théâtre les limites actuelles de la Roumanie, comme aussi de plusieurs autres faits relatés par les historiens anciens, que les empereurs romains se plaisaient à recruter des soldats, et même leurs gardes du corps, parmi les Barbares. Que cette préférence ait eu pour cause l'aspect belliqueux et la belle prestance de ces grands hommes du Nord, la tête ornée de longues boucles et de barbes blondes, le corps couvert d'armes et de bijoux resplendissants, ou qu'elle se basât sur la confiance qu'inspiraient ces natures primesautières et loyales qui savaient encore respecter la foi jurée, le fait est que, dès les temps du Moyen-Empire, nous voyons pulluler les étrangers dans les armées de Rome. Nul doute que les soldats à chevelure tombante qui, sur les côtés du triple trône de Théodose, de Valentinien II et d'Arcadius, dans le grand disque trouvé en Espagne (fig. 72), portent de hautes piques, d'énormes boucliers décorés et des colliers très apparents au cou, ne soient des Barbares attachés à la garde de la famille impériale. Nous en dirons tout autant des

garnison la résolution qu'il avait prise de faire une sortie pour réprimer leur insolence. Mais ayant trouvé que bien loin d'oser attaquer les Barbares, ils tremblaient en leur présence, il sortit avec un petit nombre de ses gardes. Les Barbares, se moquant de la témérité avec laquelle il s'exposait à un péril si évident, envoyèrent contre lui les plus vaillants qu'il y eût parmi eux. Il attaqua le premier qui se présenta devant lui, jeta la main sur son bouclier, combattit vaillamment jusqu'à ce qu'un de ses gardes abattit l'épaule du Barbare, et le fit tomber de son cheval. Gérontius en attaqua d'autres à l'heure même, et les étonna par sa hardiesse. Les soldats de la garnison qui avaient été d'abord comme interdits par la crainte, ayant vu du haut des murailles la valeur de leur gouverneur, reprirent courage, et, se souvenant de la vertu romaine, fondirent sur les Barbares et en tuèrent un grand nombre. Ceux qui purent fuir se réfugièrent dans une maison à laquelle les chrétiens rendent un grand honneur, et qu'ils prennent pour un asile. Gérontius espérait recevoir la récompense qui était due à la valeur par laquelle il avait délivré la Scythie de la crainte des Barbares. Mais Théodose, irrité de la défaite de ces gens qu'il avait comblés de bienfaits, quoiqu'ils eussent ravagé l'empire, commanda d'arrêter Gérontius, et lui fit un crime de sa valeur et de sa victoire. Gérontius lui représenta pour sa justification les brigandages et les cruautés que ces étrangers avaient exercées; mais l'empereur, bien loin de se rendre à ses raisons, répartit qu'il ne s'était défait d'eux que par le désir de profiter des présents qu'il leur avait faits. Gérontius ayant prouvé qu'au lieu de profiter de ces présents, il avait porté à l'épargne les colliers, les carcans d'or, et les autres ornements dont l'empereur les avait gratifiés, tout ce qu'il put faire fut d'abandonner son bien aux eunuques de la cour, et d'éviter par ce moyen le péril dont il était menacé. Il ne reçut point d'autre récompense de l'affection qu'i. avait témoignée au bien de l'État.

soldats qui composent l'escorte de Justinien dans la mosaïque murale de San Vitale à Ravenne (fig. 79), et il est probable que les guerriers munis de colliers, par devant lesquels Valentinien fait largesses, sur le disque d'argent trouvé dans l'Arve (fig. 68)[1], sont également des *domestici* de race barbare. Mais il nous semble les retrouver aussi sur un monument d'une autre nature, dont la date a été si mal précisée jusqu'à présent, que nous avons été tenté de proposer à notre tour une interprétation nouvelle pour ses sculptures anonymes.

Nous voulons parler du diptyque conservé dans la cathédrale de Halberstadt, ville de la Saxe prussienne (fig. 121)[2]. Bien qu'un long usage et des frottements

[1] En rappelant ici le disque d'argent trouvé en 1721 dans la rivière d'Arve à Genève, nous saisissons cette occasion pour redresser une erreur de nom et pour combler une lacune de titre que nous regrettons d'avoir commises dans la note 1 de la p. 158. En effet, nous aurions dû signaler avec plus de soin, en cet endroit, l'opuscule intitulé : *Explication d'un bouclier votif conservé à la Bibliothèque de Genève*. (Largitas *de Valentinien. — Bouclier en l'honneur de Scipion. — Bouclier attribué à Annibal*), qui a d'abord paru dans le *Journal historique* de 1743 et qui a été reproduit, avec une petite gravure au trait, dans le 1er vol., pp. 149-160, n° VII des *Œuvres historiques et littéraires de* Léonard Baulacre (et non pas L. Beaulaire), *ancien bibliothécaire de la république de Genève (1728-1756), rassemblées et mises en ordre par Éd. Mallet. Genève*, 1856-57. Dans ce mémoire où l'érudit genevois met en comparaison les trois disques anciens en argent, qu'il appelle des *boucliers votifs* et qui avaient été découverts en France et en Suisse, dans les années 1656, 1614 et 1721, il rappelle que la description du plat de l'Arve publiée dans le t. IV du *Supplément à l'Antiquité expliquée* du P. D. B. de Montfaucon, est due à Firmin Abauzit, l'un de ses prédécesseurs dans les fonctions de bibliothécaire de la république.

[2] Dr Chr. Fried. Augustin, *Das Diptychon Consulare in der Domkirche zu Halberstadt beschrieben und erläutert*, dans le vol. VII, cah. 2e, pp. 60-68 des *Mittheilungen aus dem Gebiete historisch-antiquarischer Forschungen, im Namen des mit der Königl. Universität Halle-Wittenberg verbundenen Thüringisch-Sächsischen Vereins, herausg. von K. Ed. Förstemann. Halle*, 1844. L'auteur attribue les sculptures de ce diptyque à l'époque d'Aurélien et les croit faites en mémoire des victoires que cet empereur remporta sur Zénobie et Odénat. — Dans un travail sur les ivoires antiques, intitulé : *Catalogue of the Fejervary ivories in the Museum of J. Meyer, preceded by an Essay on the antic ivories (Liverpool*, 1856, p. 21), M. François Pulsky, se basant surtout sur le costume d'apparat des consuls, fait descendre cet intéressant spécimen de l'ancienne sculpture sur ivoire jusqu'aux temps d'Aëtius, qu'il pense y voir représenté dans son quatrième consulat (an. 454). Cette opinion, qui ne nous semble pas assez solidement établie, a prévalu cependant dans les publications postérieures, où l'on trouve partout le diptyque de Halberstadt classé parmi les œuvres du Ve siècle. Voy. Meyer, *Zwei antike Elfenbeintafeln der königl. Staatsbibliothek in München*, dans les *Abhandlungen der philos.-philolog. Classe der Königl. Bayerischen Akademie der Wissenschaften. München*, 1879; B. XV, Th. 1, pp. 63-64 : « N° 4. *Anonymus. Halberstadt* (Domschatz). *a*) 0m,28 : 0,153 ; *b*) 0m,28 : 0m,131. Jede Seite ist in drei Streifen getheilt. *a*) Mittel-Streifen (0m,15 hoch) : Mit der gestickten Trabea bekleidet steht der Consul, in der Linken das Scepter, in der Rechten die Mappa erhebend ; links und rechts ein Mann in der gleichen mit gestickten Tracht. Ober-Streifen : auf einem Subsellium sitzen in der Mitte von Rom und Constantinopel zwei Kaiser ; nebst dem Subsellium stehen zwei Protectores, dahinter eine Frau. Unter-Streifen : Kriegsgefangene Frauen und Männer. Weggeschnitten ist der Kopf mit der Inschrift (?) und die untere Randleiste. *b*) Mittel-Streifen : in der Mitte steht derselbe Mann, doch bekleidet mit Leibrock und Chlamys mit viereckigem Einsatze und Fibula und die Rechte mit zwei ausgestreckten Fingern vor die Brust haltend; der Ober-Streifen ist dem auf *a*) gleich. Im Unter-Streifen sind hier auch Kriegsgefangene, doch anders gruppirt. Weggeschnitten ist der Kopf mit der Inschrift (?), unten die Randleiste, rechts die Randsleiste und ein Stück des Reliefs. — Abgebildet in Förstemann (*op. cit.*); Eye und Falke, *Kunst und Leben der Vorzeit*, Taf. 1 und 2 ; Fr. Bock, *Geschichte der liturgischen Gewænde*, 1859, Taf. 1 (*Mittheil. der Centr. Commiss. Wien*, XV B. — Besprochen bei Förstemann, Pulsky, Westwood (*oper. citat*), Fr. Kugler, *Kleine Schriften*, I, 235 ; Wieseler, etc. ; — Héron de Villefosse, *Feuillet d'un diptyque consulaire du Musée du Louvre*, ainsi que *Notes sur les diptyques consulaires de Limoges*, dans la *Gazette archéologique* de Paris, 1884, pp. 117 et sq., et pp. 183 et sq.; — l'article *Consul* dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de MM. Ch. Daremberg et Ed. Saglio; t. I, p. 1474 et sq. — M. L. Lindenschmidt, qui approuve la date susmentionnée, considère les prisonniers figurés dans les registres inférieurs comme des Germains ; aucune analogie de

continuels aient rogné et effacé la plupart des figures et plus d'un détail sur ces deux tablettes d'ivoire, il est impossible, dès qu'on les examine avec attention, de ne pas reconnaître, à de nombreux indices, que c'est là un travail antérieur à tous les diptyques consulaires qui portent une date ou un nom précis. C'est donc une œuvre plus ancienne que le V[e] siècle de l'ère chrétienne. On a voulu faire reculer la date de ces bas-reliefs jusqu'au règne d'Aurélien. C'était, sans



Fig. 121. — Diptyque en Ivoire de la Cathédrale de Halberstadt.

doute, dépasser en reculant, une juste mesure ; mais, à notre avis, l'on ne se trompait, dans cette conjecture, que de trois quarts de siècle tout au plus. Nous tâcherons de le démontrer en donnant une description rapide de ces sculptures qui sont incontestablement supérieures, comme style et comme exécution, à la plupart des anciens ouvrages en ivoire dont la date a pu être déterminée avec rigueur. Ces deux tablettes, tronquées dans le haut plus que dans leur partie inférieure, sont divisées en trois registres superposés. Au milieu se trouvent les

costume, prouvée par d'autres monuments, ne confirme cette opinion. Il en est tout différemment, si on regarde ces captifs comme des Scythes bosporitains.

grands compartiments, occupant à eux seuls plus de la moitié de l'espace. Trois personnages debout les remplissent ; d'un côté c'est le consul, imberbe, dans son costume d'apparat, le sceptre surmonté de deux *protomes* impériaux, et la *mappa* dans la main. Deux dignitaires du plus haut rang, portant toute la barbe, l'assistent de part et d'autre. Dans le second feuillet, ces mêmes trois personnages sont simplement revêtus de la chlamyde.

Le compartiment supérieur est identiquement pareil sur les deux tablettes. C'est là qu'on trouve, à chaque extrémité, un soldat ayant les cheveux longs, la lance et le bouclier dans les mains, et des anneaux au cou. Puis entre eux, sur un large siège à dossier perlé, viennent quatre figures assises, dont les deux du milieu paraissent être des êtres réels, des souverains sans doute, l'un plus grand que l'autre qui est plus jeune. A la droite du premier on voit une figure casquée et nimbée, à la ceinture de laquelle pend une épée dont le pommeau se termine en forme de tête d'oiseau au bec crochu. Ce personnage allégorique tient un long sceptre dans sa main gauche et un globe, pensons-nous, dans sa droite. Auprès du jeune homme, une seconde figure radiée et nimbée lui pose la main droite sur l'épaule, en signe de protection ; dans l'autre main on croit reconnaître une palme. Derrière le siège, entre les deux souverains et comme dans la pénombre d'un plan reculé et plus élevé, on aperçoit le buste sans tête d'une femme. Quatre colonnes, entre lesquelles pendaient des festons, ont été tronquées en même temps que la tête de ce septième personnage, lorsque l'on a coupé l'ivoire pour l'adapter à la reliure d'un livre d'église. Il est cependant difficile de croire que la portion retranchée ait été assez considérable pour contenir, en plus des lacunes encore constatables, des inscriptions assez développées pour donner les noms et les titres des personnages figurés sur la zone centrale, aucun des diptyques signés que l'on connaît ne présente une disposition pareille semblant exclure toute légende explicative.

Enfin les deux compartiments inférieurs se distinguent tout spécialement sous le rapport artistique. Des groupes de prisonniers barbares y sont dessinés avec trop de grâce et sculptés avec trop de finesse, pour qu'on les puisse attribuer à une époque de complète décadence ; nulle part, après le IVe siècle, on n'a rencontré des qualités aussi exquises. Quatre hommes enchaînés et péniblement accroupis au milieu de leurs armes éparses, semblent recevoir les consolations de leurs femmes, occupées en même temps à allaiter et à distraire leurs enfants. Les poses de ces onze personnages sont aussi variées qu'expressives. Les types et les costumes sont, à ne pas s'y méprendre, ceux qui caracté-

risent les Scythes et les Sarmates de la Russie méridionale, sur plusieurs vases et bijoux précieux découverts dans la Chersonèse Taurique[1].

De cet indice probant nous concluons que le diptyque a dû être fait à un



Fig. 122. — Guerriers Scythes du Bosphore Cimmérien, représentés sur un Vase en Electrum. Musée de l'Ermitage Impérial à Saint-Petersbourg.

moment où les Romains célébraient une victoire remportée sur les peuples de la Scythie. A ce moment-là le trône devait être occupé par un souverain d'âge

[1] Les types de Scythes qui rappellent de la façon la plus frappante les figures masculines des bas-reliefs inférieurs du diptyque de Halberstadt, sont presque tous représentés dans le grand ouvrage des *Antiquités du Bosphore Cimmérien;* ce sont principalement les sept guerriers accroupis et, soit délibérant entre eux, soit tendant leur arc, soit enfin se prêtant des secours chirurgicaux, qui figurent sur un charmant *aryballos* en electrum, retiré de l'une des tombes du Koul-Oba à Kertsch (fig. 122. — *Op. cit.*, pl. XXXIII). Ce sont aussi plusieurs bractées ou feuilles en or estampé, qui nous montrent des cavaliers, des archers et des buveurs associés (*Op. cit.*, pl. XX, nos 6 et 9, pl. XXX, no 10, etc.). Ils ont tous le même type, le même port et le même costume que les guerriers enchaînés et



Fig. 123. — Scythes du Borysthène, Éleveurs de Chevaux, représentés sur une Hydrie en Vermeil. Musée de l'Ermitage Impérial de Saint-Petersbourg.

contristés des sculptures sur ivoire qui nous occupent. A ces divers points de comparaison, on peut joindre huit figures de jeunes et de vieux Scythes ou Sarmates, qui s'exercent à prendre au lasso des chevaux sauvages et à les dresser; elles sont représentées en relief sur l'épaulement circulaire d'une superbe hydrie grecque en argent et vermeil, découverte près de Nicopol, sur le Dnieper, dans l'ancien pays de Gerrhes (fig. 123). Ce chef-d'œuvre de la toreutique ancienne est figuré sur trois planches (XXXI-XXXIII) dans les *Antiquités de la Scythie*, publiées par la *Commiss. impér. archéol.* de Saint-Petersbourg; 2 fascic., 1866 et 1873. — Si les armes que l'on voit auprès des prisonniers du diptyque de Halberstadt, diffèrent quelque peu de celles des Scythes du Koul-Oba, on pourra constater, sur la colonne Trajane, que, du temps de leurs guerres contre Trajan, les populations barbares de l'orient de l'Europe employaient déjà d'autres armes que celles des Scythes plus ou moins hellénisés des temps antérieurs.

mûr qui se complaisait dans le patronage d'une fiction belliqueuse, et par un prince plus jeune, mis sous la protection d'une divinité solaire. Leur garde était composée de Barbares, et le simulacre ou le souvenir d'une femme vénérée veillait sur eux. Enfin les consuls qui, à leur avènement, avaient eu charge de rappeler toutes ces circonstances, étaient des personnages illustres, *patrices* et *nobilissimes*, selon la hiérarchie inaugurée à Byzance. Et ajoutons que tout cela se passait avant l'époque tardive où les consuls contractèrent l'habitude de faire inscrire leur nom et leurs titres sur les diptyques. Or toutes ces conditions nous semblent réunies entre les années 332 et 335 après Jésus-Christ. Constantin le Grand avait pompeusement inauguré depuis peu sa nouvelle capitale, et rien ne lui plaisait autant que d'en représenter le simulacre sous la forme d'une Minerve souveraine du monde, dans des médailles [1] dont le type, souvent répété, a tout au moins été créé de son temps. Son deuxième fils, Constantin, devenu l'aîné de ses enfants après l'assassinat de Crispus, avait été associé à l'empire, tout jeune encore, par son père. A dix-huit ans il avait combattu victorieusement les Goths de la Dacie, avec le concours de Diogène, le *stephanophore* des Chersonites de la Crimée, et, immédiatement après, il avait réduit les Sarmates révoltés [2] (fig. 124 *c*).

Mais par une de ces tolérances inconscientes et très naturelles sous le premier des empereurs chrétiens, le jeune prince avait été voué, dès son bas âge, au divin Soleil invincible, lequel, à cette époque de confusion ou d'éclectisme religieux, était aussi souvent le Mithra vêtu à l'orientale que l'Apollon hellénique; c'est ce dieu payen qui, dans une médaille, le couronne, à la suite de ses victoires juvéniles (fig. 124 *b*). Les Barbares, une fois vaincus, il y en eut que

[1] W. Frœhner, *Les Médaillons de l'Empire Romain*, p. 284. — Cohen, *Les Médailles Impériales*, t. VI. — En comparant les personnages qui sont assis, dans le diptyque de Halberstadt, à la droite de l'Empereur principal, avec les pièces qui, sous Constantin le Grand et sous ses successeurs immédiats, ont été frappées à l'effigie symbolique de la nouvelle capitale, et portent la légende CONSTANTINOPOLIS tout autour, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître que c'est, de face ou de profil, la même figure féminine casquée et armée d'un long sceptre.

Quant à la médaille d'or que représente notre fig. 124 *b*. et qui est munie d'une bélière, elle nous donne, sur la face, le jeune *imperator* lauré, à droite, avec la légende : FL CL CONSTA.... VS NOB CAES. ℞. Le même, debout, en habit militaire, le casque en tête, tenant le globe dans la main droite, la haste dans la main gauche; il est tourné à gauche et un dieu Soleil radié, placé à sa droite, le couronne. Autour : SOLI INVICTO COMITI; dans l'exergue, S M T. W. Frœhner, *Médaillons de l'Emp. Rom.*, pp. 295 et 366.

[2] Eckhel, *Doctrina Nummor. Veter.*, t. VIII, p. 87. — Notre fig. 124 *c* représente, d'après les planches (pl. IV, 9) jointes au volume de M. Germain Bapst sur *Le Musée rétrospectif du Métal à l'Exposition de l'Union centrale des Beaux-Arts* en 1880 (Extrait de la *Revue des Arts décoratifs*) un beau médaillon d'or de l'inestimable collection de M. le vicomte de Ponton d'Amécourt : « FL. CL. CONSTANTINVS IVN. NOB. C. Buste lauré de Constantin II, à droite, avec le manteau et la cuirasse. ℞. PRINCIPI A IVVENTVTIS. A l'exergue : SARMATIA. L'empereur debout, à gauche, en costume militaire, s'appuyant sur une haste, tenant un globe de la main droite et foulant du pied droit une esclave à genoux et suppliante, personnification du peuple sarmate ».

l'on traîna en esclavage et qui figurèrent dans le triomphe, accompagnés de leurs familles éplorées ; d'autres furent incorporés dans l'armée impériale [1]. Il serait peut-être téméraire de reconnaître dans la figure incomplète qui, au loin, plane au-dessus de l'empereur et de son fils, l'image de sainte Hélène, mère de Constantin. Cependant l'on sait que celui-ci, moins chrétien sans doute qu'elle, lui a témoigné de son vivant, comme après sa mort, une inaltérable vénération. Il est possible même que la portion enlevée au diptyque ait contenu quelque signe distinct de chrétienté. Presque tous les monuments figurés de la seconde



Fig. 124. — Médailles en Or de Constantin II (*b* et *c*) et de Constance II (*a*).

dynastie flavienne ne sont-ils pas dans ce cas ? Enfin, rappelons aussi que, vers la fin de sa vie, Constantin le Grand avait rapproché de lui les fils de son frère et ses petits-neveux, longtemps tenus en disgrâce; il leur avait successivement accordé, en dehors des titres et des prérogatives des *Nobilissimes*, les honneurs du consulat. En l'an 335, cette dignité était occupée par Constance, l'un des fils de Constance-Chlore, frère de l'empereur, et par Delmatius Flavius Julius, son arrière-neveu, qui la même année fut élevé au rang de César. Hannibalien et d'autres membres de la famille se trouvaient alors réunis à la cour; mais ce fut

[1] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire; nouv. édit., revue par M. de Saint-Martin. Paris*, 1836. T. I, l. IV, §§ 48, 56-58, 67-69 et sq.; liv. V, §§ 2, 16, 18, 27, 30, etc., dans lesquels sont exposés, d'après leurs sources antiques, les différents faits que nous avons résumés dans cette interprétation écourtée des sculptures qui ornent le diptyque de Halberstadt.

pour leur malheur, car deux ans plus tard le pieux Constantin les fit assassiner presque tous, comme il avait fait périr quelques années auparavant, Crispus, l'aîné de ses fils, et Fausta, sa seconde femme.

Cette digression, trop longue sans doute, réclame une prompte réparation au bénéfice des *torques* et des *armillæ.* Nous la demanderons à la numismatique de la famille Constantinienne et, pour la mettre plus en évidence, nous céderons un moment la parole à M. W. Frœhner, l'auteur d'une étude aussi instructive qu'intéressante sur les *Médaillons de l'Empire romain* [1]. Il s'agit de Constance II, le troisième fils et l'héritier le moins éphémère du trône de Constantin :

« L'an 350, Constance tourne ses armes contre l'usurpateur qui s'est imposé à l'Empire d'Occident. Après quelques combats, Magnence renonce à la lutte et le vainqueur fait son entrée triomphale à Rome (357). Ces événements sont représentés par deux médaillons en or... Sur la seconde pièce, d'un module exceptionnel (fig. 124 *a*), la fiction a peu de part. Debout sur son char de triomphe attelé de six chevaux, l'Auguste lève la main droite en signe de commandement; à la gauche il porte un globe étoilé. Deux Victoires le couronnent de laurier, bien que sa tête soit déjà entourée d'un nimbe et du diadème royal. On ne saurait le nier, ce petit tableau, où la symétrie supplée heureusement à la science de la perspective, renferme un fonds de traditions qui remontent à la meilleure époque de l'art [2]. Mais la question de style n'est ici que l'accessoire; ce qui nous intéresse avant tout, c'est l'exergue où les objets les plus curieux et en apparence les plus disparates attirent le regard. Au milieu, une cassette remplie de monnaies qui débordent et produisent l'effet d'une pluie d'or; à ses côtés, trois couronnes et trois bracelets; plus loin, des fleurs et des feuilles d'arbre, puis les initiales de l'atelier d'Antioche. Il est certain que les bracelets, *armillæ,* et les couronnes en or laminé, ornées de pierres précieuses, sont des décorations militaires. La cassette, dont la forme se rapproche de celle du *modius,* était autrefois l'emblème de la questure; au IVe siècle elle fait partie des insignes du *Comes Sacrarum Largitionum,* ce grand dignitaire qui distribuait les cadeaux de l'empereur. Il en est de même des feuilles d'arbre. J'en connais en argent estampé, qu'on avait offertes aux divinités pour accomplir un vœu; mais on n'en a pas retrouvé jusqu'ici qui aient servi à un usage profane, si ce n'est quelques

[1] *Numismatique antique. Les Médaillons de l'Empire Romain depuis le règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale,* par W. Frœhner. *Ouvrage orné de 1310 vignettes. Paris* (J. Rothschild), 1878, pp. 308-311.

[2] Nous avons fait une observation du même genre en parlant des bas-reliefs qui décorent la zone inférieure des deux feuillets d'ivoire du diptyque de Halberstadt. A notre avis, ces sculptures seraient, d'une quinzaine d'années au moins, antérieures au médaillon de Constance II.

tessères en ivoire et en os sculpté [1]. Aussi l'exergue de la pièce de Constance II représente les libéralités impériales sous un aspect nouveau. Il en donne le détail, il dresse la liste des récompenses qui furent accordées aux soldats le jour du triomphe, et en même temps il explique la destination du médaillon. Sous les règnes précédents nous avons assisté à des distributions d'argent, mais les congiaires n'ont en vue que les citoyens de Rome. Ici c'est l'armée qui reçoit, et la différence des situations entraîne aussitôt une différence de types. Pour se convaincre qu'il ne s'agit pas cette fois d'une monnaie courante, on n'a qu'à déchiffrer les deux légendes, dont l'une, D N CONSTANTIVS VICTOR SEMPER AVG., est en partie la répétition de l'autre, D N CONSTANTIVS MAX. AVGVSTVS ; seule une pièce de plaisir a pu se permettre cette anomalie ».

Après avoir vérifié, pour ainsi dire, sur un médaillon du fils de Constantin, une distribution d'*armillæ* en or, faite aux troupes impériales en 357, nous allons enjamber hardiment deux siècles pour constater que le temps n'avait rien changé à cette coutume ; on dirait plutôt qu'il l'avait raffermie et développée, en augmentant le nombre des concurrents avides de pareilles récompenses. Procope de Césarée [2] nous raconte que, avant de livrer, en 552, sa bataille décisive contre Totila roi des Goths, le général byzantin Narsès, qui avait parmi ses auxiliaires des Lombards, des Hérules et d'autres Barbares, fit porter sur des perches, au devant de lui, des colliers, des bracelets et d'autres objets précieux, en promettant de les abandonner aux soldats, s'ils sortaient victorieux de la lutte qui allait s'engager. Les Barbares n'eurent garde de laisser échapper une si bonne aubaine, d'autant plus que ces bijoux attrayants étaient tout à fait conformes à leur goût, nous dirons plus, à leurs usages traditionnels. Il est bien temps, en effet, de reconnaître que les anneaux d'or et d'argent, ces bijoux que les plus braves d'entre les soldats romains étalaient sur leur corps, n'étaient pas une nouveauté pour ces étrangers. Les *torques* et les *armillæ* que ceux-ci pouvaient gagner dans l'Empire, ne venaient que doubler et décupler les richesses de leurs trésors de famille. Leurs traditions, leurs poèmes, leurs annales nous affirment ce fait. Les nombreuses trouvailles dont nous avons parlé, nous l'ont déjà confirmé pour les périodes antérieures à la grande invasion du Ve siècle ;

[1] Voir ce que nous avons dit précédemment (pp. 161 et 162) au sujet des feuilles métalliques destinées peut-être à remplacer les palmes, comme récompenses accordées aux vainqueurs dans les batailles et dans les luttes du cirque et de l'hippodrome.

[2] Procopii Cæsariensis *De bello gothico*, *édit. Dindorf. Bonn*, 1833 ; t. II, l. IV, 30 : « Καὶ ὁ Ναρσῆς δε ταὐτὸ τοῦτο ἐποίει, ψέλια τε καὶ στρεπτοὺς καὶ χαλινοὺς χρυσοῦς ἐπ' αὐτῶν μετεωρίσας καὶ ἄλλα ἄττα τῆς ἐς τὸν κίνδινον προθυμίας ὑπεκκαύματα ἐνδεικνύμενος ».

mais il n'en est pas tout à fait de même, paraît-il, à partir de cette époque. Les explorateurs des tombes franques, burgondes, lombardes, gothiques, allamandes ou anglo-saxonnes, ont rarement rencontré des colliers au cou des squelettes d'hommes, et moins souvent encore des bracelets à leurs bras [1]. En revanche ceux-ci sont très fréquents dans les sépultures féminines, mais ils y affectent presque toujours, qu'ils soient en or, en argent, en bronze ou en fer, des formes assez simples. Ce sont des bandeaux, des tiges creuses ou même des demi-tubes, plus ou moins évasés aux deux bouts ; quelquefois l'on distingue, pour tout ornement à leur surface, de légères ciselures composées de lignes, de points, de ronds (fig. 108 *b*) [2], peut-être même d'informes simulacres d'animaux.

[1] Dans sa description consciencieuse des collections d'antiquités nationales germaniques, réunies au château de Sigmaringen par S. A. R. feu le Prince Antoine de Hohenzollern (*Die Vaterl. Alterth. der Fürstl. Hollenzoller'-schen Samml. zu Sigmaringen. Mainz*, 1860, p. 54), M. L. Lindenschmidt, en parlant des bracelets de l'époque dite *mérovingienne*, ajoute ces mots : « Alle diese Armbänder sind nur in Frauengräbern gefunden worden, obgleich in den Dichtungen wie in den geschichtlichen Nachrichten aus der Zeit der Merowinger und später noch die Armringe als Kriegerschmuck erwähnt werden ». Cf. pp. 161 et 167, où il émet la même opinion au sujet des *torques* : « Im Allgemeinen ist schon für die merowingische Zeit der Torques unter 1000 Gräbern kaum einmal oder zweimal nachzuweisen ». — Dans la 2e livraison de son dernier ouvrage, non encore terminé (*Handbuch der deutschen Alterthumskunde, Uebersicht der Denkmale und Gräberfunde frühgeschichtlicher und vorgeschichtlicher Zeit. I. Theil. Die Alterthümer der merowingischen Zeit. Braunschweig*, 1886, p. 394), il développe les mêmes idées au sujet des colliers : « Bei dieser grossen Mannigfaltigkeit des Halsschmuckes muss es auffallend erscheinen, dass gerade der am häufigsten erwähnte Halsring selbst in den reichsten Grabfunden bei Franken, Alamannen, Burgunden und Angelsachsen so ausserordentlich selten beobachtet, ja kaum nachzuweisen ist, während er doch aus älterer Zeit in den Grabhügeln sämmtlicher deutscher Lande so zahlreich vorliegt, und selbst in den schriftlichen Ueberlieferungen des fünften bis achten Jahrhunderts als ein wesentlicher Bestandtheil germanischen Kriegerschmuckes erwähnt ist ». — Ces observations datent, du reste, depuis longtemps, chez M. Lindenschmidt, comme on le voit dans son volume, *Das germanische Todtenlager bei Selzen in der Provinz Rheinhessen, dargestellt und erläutert von den Gebrüder W. und L. Lindenschmidt. Mainz*, 1848, p. 14 : « Von besonderen Schmuckgeräthen ist ein einziger Armring von Erz und ein Fingerring aus demselben Stoffe vom 10. Grabe (weibliche Gerippe) zu erwähnen. Beide lagen nicht um das Handgelenk und den Finger, sondern auf demselben ».

[2] M. Lindenschmidt a réuni dans plusieurs de ses ouvrages déjà cités les figures de nombreux colliers et bracelets, retirés de tombes barbares postérieures au Ve siècle de l'ère chrétienne. Dans son *Manuel des Antiquités germaniques*, la pl. XIII, p. 395 est consacrée à quatorze pièces de ce genre, en bronze, en argent et en or, découvertes en Allemagne ; de même une planche (B. I, H. XII, T. VI) dans ses *Alterth. uns. heidn. Vorz.*, d'où, entre treize pièces en bronze, en argent et en or, trouvées dans des cimetières allamaniques et francs, nous avons choisi un seul bracelet pour le reproduire dans notre fig. 109 *b* ». — Voici ce que l'auteur dit de cette pièce caractéristique : « No 1. Armring aus Erz, aus einem Frauengrabe bei Wallstadt. Sammlung des Alterthums-Vereins zu Mannheim ». Diam. 0m,67. M. Lindenschmidt fait précéder la liste de ces treize bracelets barbares d'une note ainsi conçue : « Bis jetzt ist der Armring in Männergräbern aus der Zeit der merowingischen Könige in Deutschland nicht mit Sicherheit nachzuweisen. Alle bisher bei den Ausgrabungen, unter verlässiger Aufsicht gefundenen Armringe stammen aus Frauengräbern. Dieser beachtenswerthe Umstand bietet zugleich eine nicht unwesentliche Unterstützung für die Annahme, dass der in dem Grabe Childerichs I. in Tournay gefundene goldene Armring einer neben dem Könige beigesetzten weiblichen Leiche wahrscheinlich der Königin Basina selbst angehörte ». Cette supposition est tout à fait fortuite. N'est-il pas plus simple encore d'attribuer le bijou au roi franc lui-même ? — Du reste, de très nombreux bracelets, portant tous les caractères de ceux qui sortent en Occident des tombes germaniques postérieures au Ve siècle, ont été retirés des sépultures de la Russie occidentale et centrale. M. J. A. Aspelin, qui, en dernier lieu, s'est occupé de ces produits de l'âge du fer, en a représenté d'innombrables exemplaires dans les publications suivantes : *Sur les formes qui caractérisent le groupe finno-ougrien dans l'âge du fer* (*Compte-rendu du Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, tenu en 1873 à Stockholm), et *Antiquités du Nord finno-ougrien* ; IIe livr., *L'âge du fer. Antiquités permiennes*, p. 153 ; IIIe livr., *Antiquités mériennes*, pp. 215-217 ; IVe livr., *Antiquités de la Fin-*

Devrait-on conclure de ces observations faites par les antiquaires modernes, que les Germains, chez lesquels l'usage des anneaux de toute sorte avait été si commun aux deux sexes, vinrent tout à coup à abandonner ces ornements à leurs femmes ? Mais comment concilier cette hypothèse avec les attestations nombreuses et péremptoires de la littérature contemporaine, qui cite à chaque instant les riches bracelets portés par des guerriers visigoths, lombards, burgondes, francs, anglo-saxons ou scandinaves ? Comment annuler la preuve de ce même fait, qui nous a été livrée par quelques découvertes de la plus haute importance ? Dans le tombeau du roi Childéric Ier, ouvert en 1653 à Tournai en Belgique, on a trouvé un anneau en or massif d'une largeur de 0m,08 en diamètre (fig. 125) ; c'était une ellipse ouverte à laquelle, grâce à son élasticité, on a pu appliquer le



Fig. 125. — Spinther en Or du Tombeau de Childéric Ier. Cabinet des Médailles de Paris.

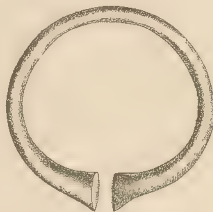


Fig. 126. — Spinther en Or trouvé à Pouan. Musée de Troyes.

nom romain de *spinther*. Les armes et les bijoux d'or du roi mérovingien, tout rehaussés de verroteries et de grenats cloisonnés, accompagnaient ce bracelet, à côté duquel il y avait aussi une bague d'or dont le châton portait l'effigie du roi [1]. Une trouvaille presque semblable a été faite dans notre siècle ; c'était en 1842, en Champagne, dans la localité dite Pouan, peut-être même sur le champ de bataille, *in campis Mauriacis,* où les Visigoths ont mesuré leur forces, en 451,

lande, pp. 302, 303, 308 ; Ve livr., *Antiquités des Provinces de la Baltique*, pp. 341, 345 ; *Antiq. esthoniennes*, pp. 359, 360, 366 ; *Antiq. livoniennes*, pp. 373-385 ; *Antiq. lettonnes*, pp. 389-396. La variété et l'élégance des formes et des ornements donnés à ces bijoux qui ont été répandus parmi les populations finnoises de la Russie distinguent ces bracelets d'une façon toute particulière ; il est à croire que la plupart d'entre ces pièces sont parvenues, par l'intermédiaire des Varègues scandinaves, dans les régions reculées où on les a retrouvées. En effet, des objets tout pareils sont fréquemment exhumés des nécropoles de la Scandinavie, appartenant aux temps déjà historiques que l'on appelle, dans le Nord, le dernier âge du fer.

[1] L'abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric Ier, roi des Francs, restitué à l'aide de l'archéologie et des découvertes récentes, faites en France, en Belgique, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Paris,* 1859. Dans la IVe partie, chapitre III, l'auteur traite du *Bracelet* (pp. 309-316), que le premier divulgateur du trésor royal de Tournai, J. J. Chifflet (*Anastasis Childerici I Francorum regis, sive Thesaurus sepulchralis Tornaci Nerviorum effossus et commentario illustratus. Antwerpiæ,* MDCLV), avait pris pour une fibule. Dans le chap. VI, l'abbé Cochet s'occupe des anneaux d'or et spécialement de la bague ou de l'anneau sigillaire de Childéric Ier (pp. 361-383).

avec les hordes d'Attila. Là aussi, auprès de belles armes sur lesquelles l'or enchâssait des cristaux rouges, on a découvert trois anneaux d'or de dimensions différentes. Le premier est un collier massif que l'on a vu attaché au cou d'un squelette; il diffère bien peu de l'anneau de Pétrossa dont nous nous occupons. Le deuxième est un *spinther* qui ressemble en tout à celui de Childéric I[er], ayant seulement les deux extrémités un peu plus évasées (fig. 126). Le troisième anneau enfin est une bague sur le châton de laquelle on croit lire le nom barbare du mort enterré à cette place, HEVA [1].

A ces deux bracelets et à ce collier d'or sortis de sépultures masculines qui appartiennent sans contredit à l'époque mérovingienne, ajoutons la simple mention d'un bracelet en bronze dont les deux extrémités, munies de glands,

[1] Peigné-Delacourt, *Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila, en 451. Paris.* 1860. Ce mémoire tend à prouver que les armes et les bijoux découverts en 1842 à Pouan, en Champagne (arrondissement d'Arcis-sur-Aube), avaient appartenu à Théodoric, roi des Visigoths, tué et probablement inhumé sur le champ de bataille, où Aétius, aidé par ce roi barbare, avait vaincu, en 451, Attila; l'auteur fournit de beaux dessins et une description détaillée de tous ces objets, déposés actuellement dans le Musée de Troyes. Avant M. Peigné-Delacourt, cette découverte avait été signalée par MM. Pelouze et Sénarmond, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, n[os] 81 et 82, *Troyes*, 1842, pp. 91 et sq. Les objets découverts sous terre par un laboureur, en ce lieu, s'y trouvaient mélangés à des ossements; d'après cette dernière communication, ils étaient les suivants: « 1° Un collier en or massif du poids de 84 grammes, figurant un serpent; le col du squelette s'y trouvait engagé; 2° un bracelet, idem, du poids de 141 grammes, sans ornements; il était fendu dans son milieu et les deux tiges renflées à leur extrémité s'écartaient élastiquement pour recevoir l'avant-bras; 3° une bague, idem, forme chevalière, du poids de 40 grammes; sur le plat du cabochon on lit en lettres majuscules le mot HEVA gravé en creux; 4° deux boucles avec ardillon, grande et petite, idem, du poids de 118 et 28 grammes, sans ornements; 5° neuf autres pièces également en or, travaillées avec incrustations de rubis et grenats. Quelques-unes de ces pièces ne sont que des fragments, mais on a pu reconstituer complètement avec les autres les poignées et gardes de deux épées. Le fer de la plus grande est pointu, à deux tranchants, et, bien qu'amoindri par l'oxydation, il demande pour être manié une certaine vigueur. Le deuxième fer, court et étroit, représente assez bien la dague du moyen âge. L'or qui a servi à confectionner les bijoux est du plus haut titre; sa valeur intrinsèque excède 2,000 fr. ». — Notre fig. 21 *j* et *k* (p. 36) représente les poignées des deux armes tranchantes dont il est fait mention ici. Voy. aussi: Jules Labarte, *Histoire des Arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Paris*, 1872; 2° édit., t. I, p. 269; D[r] Fr. Bock, *Die Kleinodien des heil. röm. Reichs deutscher Nation*, p. 217, Taf. 46. — Nous avons insisté sur les anneaux et les armes de Pouan, parce que cette trouvaille d'ornements ayant appartenu à des Goths nous paraît être un point de liaison entre le trésor de Pétrossa et les objets trouvés dans le tombeau franc de Childéric I[er]. — Les pièces de Pouan sont très exactement reproduites par A. Gaussen, dans son *Portefeuille archéologique de la Champagne. Bar-sur-Aube*, 1861; XI, *Antiquités*, pl. I.

En dehors des deux *spinthers* en or de Tournai et de Pouan, nous pouvons en citer plusieurs autres qui leur sont presque en tout semblables. L'un provient du tombeau d'une jeune fille, exploré, en 1832, dans le jardin public de Kertsch; il était brisé et pèse 10 $^{1}/_{2}$ zolotnics; au Musée de l'Ermitage il n'est pas unique de son espèce. Un autre anneau de ce genre a été trouvé, en 1865, à Osztropataka (comté de Saros) en Hongrie, où l'on avait déjà fait, en 1790, une remarquable trouvaille de bracelets romains en or; un *torques* également en or, un *solidus* de l'impératrice Herennia Etruscilla, épouse de Décius (249-251), et plusieurs autres bijoux accompagnaient ce *spinther*. Voy. Jos. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos*, pp. 154, 155 et 188. — Enfin, un *spinther* en or est dessiné et décrit dans Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. XII, T. VI, n° 6: « Armring von Gold, genau von derselben Gestalt wie jener aus dem Grabe Childerichs I. Aus dem Frauengrabe bei Fürst. Landgericht Titmanning. Königl. Antiquarium zu München ». — Worsaæ (*Nordisk. Oldsag.*, 1859, p. 112, n° 459) représente trois de ces bracelets d'or, trouvés en Danemark, qui sont engagés les uns dans les autres. On ne saurait expliquer cet enchevêtrement. Leurs extrémités grossies et le manque absolu de décoration sur leur surface laissent leur origine dans le doute; du reste, les Barbares n'eurent aucune peine à imiter ce modèle romain d'une simplicité toute primitive.

rappelant quelque peu ceux des *armillæ* d'or de la Galice, s'entrecroisent jusqu'à la moitié du cercle. Cet objet a été trouvé en 1763 à Gilton Town, comté de Kent, dans un tombeau où il y avait aussi une épée, une lance et un bouclier de forme saxonne[1]. Quand même il n'y aurait pas d'autres exemples — et hâtons-nous de dire que ce n'est pas le cas — en voici trois qui ne peuvent pas laisser de doute sur l'habitude de porter des bracelets, habitude conservée par les Barbares des premiers temps du moyen âge. Il se peut cependant que, à cette époque, il n'y ait eu que les plus riches d'entre eux qui se permissent le luxe de se faire ensevelir avec ces bracelets et ces bijoux dont ils tiraient tant de vanité durant leur vie. Au commun des guerriers, leurs armes étaient censées suffire par delà la tombe.

A l'appui de cette assertion, l'on pourrait produire quelques informations utiles que nous possédons sur les usages mortuaires des peuples de race germanique et scandinave. On n'aurait, pour cela, qu'à glaner au hasard dans les antiques poèmes et dans les récits sacrés et héroïques des Eddas et des Sagas. On y verrait, par exemple, le maître suprême de la Valhalla, Odin lui-même, jetant Draupnir, son anneau d'or dans le bûcher de son fils bien-aimé Balder, le tendre dieu de la lumière, tué par trahison[2]. De même « lorsqu'un héros ou un prince, ajoute Mallet, dans son *Introduction à l'histoire du Danemark*[3], avait péri glorieusement dans quelque combat, on déployait toute la magnificence possible pour lui rendre les derniers devoirs d'une manière digne de lui. On accumulait sur le bûcher tout ce qu'il avait le plus chéri pendant sa vie ; ses armes, son or, son argent, son cheval et ses domestiques. Ses clients et ses amis se faisaient aussi très souvent un devoir et un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner dans la salle d'Odin. Enfin sa femme était ordinairement brûlée sur le même bûcher, et si le défunt en avait eu plusieurs, ce qui arrivait souvent,

[1] Rev. Brian Fausset, *Inventorium sepulchrale, an account of some antiquities, dug up in the county of Kent, edited by* Ch. Roach Smith. *London,* 1856 ; p. 29, pl. XVI, fig. 9. Toutefois, le savant éditeur qui a décrit la précieuse collection d'antiquités anglo-saxonnes rassemblée par le Rév. Fausset, dit aussi les paroles suivantes au sujet de ce bracelet : « Armillæ are but seldom found in Saxon graves, and when they occur, they are usually among the remains which indicate the graves of females ; but in the case, the sword and other objects, denote a male ; exemples of armillæ will be noticed under the Kingston Down division, they all bear a Roman character and probably are Roman ». — L'abbé Cochet (*Le tombeau de Childéric Ier*, p. 312) a donné, par erreur, pour le bracelet de Gildon-Town, un autre cercle de bronze de la même collection (pl. XVI, fig. 10), formé de trois segments accolés qui se terminent de chaque côté par une petite tête de serpent. Cet objet n'est pas lui-même sans intérêt, puisqu'il nous fait voir, parmi les bijoux des Anglo-Saxons, une réminiscence du type ancien des bracelets asiatiques.

[2] *Edda Sæmundi sive poetica :* X. *Skirnismál,* strop. 21. — *Edda Snorri Sturlœi sive prosaica :* II. *Gylfaginning,* § 49, et VI, *Skáldskáparð,* 35.

[3] Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark, où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et des usages des anciens Danois. Copenhague,* 1756 ; liv. V, p. 213 : Des funérailles des anciens peuples du Nord.

c'était celle qu'il avait le plus aimée pendant sa vie, qui avait le droit de suivre son époux à la mort. Nanna mourut ainsi, consumée par les flammes du bûcher où l'on avait placé le corps de son mari Balder, un de ces asiatiques (Ases) qui vinrent du Nord (de l'Orient) à la suite d'Odin». Complétons ces données, relatées, non sans quelques erreurs, dès le siècle dernier, par des renseignements que nous fournit M. Worsaae, dans sa belle étude sur *la Civilisation danoise à l'époque des Vikings*[1]. En parlant des nombreux tertres tumulaires que l'on trouve en Suède et en Norvège, il dit : «On songe naturellement à ce que l'*Ynglinga-Saga* rapporte des funérailles de Harald Hildetand (*à la dent guerrière,* roi du Danemark, vers le VIIe siècle). Il y est dit comment le corps de ce prince, après la bataille de Brâvalla, fut placé sur son char et transporté à un tumulus ; comment aussi son cheval de bataille fut tué et déposé près de lui «afin que le «prince pût à son gré se rendre à la Valhalla, dans son équipage ou à cheval», car c'était dans tout son éclat, sur son vaisseau, sur son char ou sur son coursier, qu'un brave devait faire son entrée parmi les fiers héros.

Mais en plus d'une circonstance de ce genre, il est fait mention tout spécialement de bracelets en or. Ainsi, dans l'*Egils-Saga* ou poème du fameux scalde et viking Egil Skallagrimsson du Xe siècle, on raconte comment Thorolf, le frère du héros norvégien, ayant été tué dans une bataille en Écosse, fut enterré avec ses armes, ses vêtements et un bracelet d'or à chaque bras. Pour soulager le deuil d'Egil qui, au banquet funéraire donné par le roi Adalstein, restait morne, immobile, le glaive sur les genoux, le casque en tête et les sourcils hideusement froncés, le royal amphytrion tira son épée du fourreau, posa sur la pointe l'un des bracelets d'or qu'il détacha de sa main, et le tendit par dessus la table au viking attristé. Egil dégaîna à son tour, fit couler le bracelet sur sa lame, et l'ayant passé au bras, il se dérida, but à la mémoire de son frère, et entonna en son honneur, un chant d'adieu[2].

[1] Dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*; nouvelle série, 1878-79, p. 120. En citant de confiance ce passage du Mémoire de M. Worsaae, nous devons avouer toutefois que nous n'avons pas su retrouver dans l'*Ynglingasaga* de l'édition de la *Heimskringla* de Copenhague les faits relatés sur les funérailles de Harald Hildetand.

[2] *Egils saga Skallagrimssonar, sive Egilli Skallagrimii vita, ex manuscript. legati Arna Magnæani cum interpretatione latina, notis, chronologia et tribus tabulis æneis. Havniæ*, 1809; pp. 299 et sq. Cap. LV. *Egillus Thorolfum humavit :*

«Egillus vero fugientibus longa persecutione instans, quemcumque consequebatur interfecit : qui cum oppressisset, quantum si volupe erat cum commilitonibus suis ad arenam reversus, fratrem ibi Thorolfum exanimem reperit : corpus susceptum lavit, et ex temporum more concinnavit (ad sepulturam). Facto sepulcro, Thorolfum cum armis omnibus, vestibusque suis ibi composuerunt. Deinde Egillus, antequam discederet, in utrumque ei brachium (singulas) armillas aureas induxit; — [Sidan spênti Egill gullhríng á hvara hönd honum ádr han skildiz vid]. — Postea saxis obstructum sepulcrum humusque super injecta est. Tunc Egillus carmen cecinit... Inde Egillus cum sua cohorte ad regem Adalsteinem recepit, et ad eum lætos inter strepitum discumbentem accessit. Rex

A une époque plus éloignée encore, au IX[e] siècle, le hardi Hastings, chef des aventureux Normands, ne pouvant réussir à prendre d'assaut la ville forte de Luna, en Italie, imagina de la réduire par un stratagème; il ordonna à ses gens de répandre le bruit de sa mort, de le pleurer en public et de demander aux citoyens la faveur d'enterrer leur chef défunt dans l'église de la cité : « Faites-moi un cercueil, dit-il, et étendez-m'y comme si j'étais mort ; mettez-y aussi mes armes... Quant à mes bracelets et mes ceinturons, vous les porterez devant le cercueil ». Le stratagème réussit à merveille ; les habitants de Luna, trompés, laissèrent entrer le cortège funèbre dans la citadelle. Tout à coup, devant l'église, le mort se dressa sur ses pieds et frappa l'évêque à la tête ; ses soldats prirent et pillèrent la ville [1].

Comme le récit caractéristique de l'Egils-Saga, cette dernière anecdote de barbare trahison nous donne assurément une preuve littéraire d'une habitude que les peuples septentrionaux avaient gardée, jusqu'au milieu du moyen âge ; c'est celle d'ensevelir leurs chefs avec les armes et les ornements qu'ils portaient de leur vivant. Parmi ces ornements on voit qu'il faut compter les anneaux pour le bras et parfois pour le cou.

En effet partout où ils ont passé et partout où ils se sont établis, les peuples d'origine germanique ont laissé, au moins dans leurs tombeaux, des traces de leur passage et de leur séjour. Ces traces, on les constate dans la Russie méridionale, où les Goths résidèrent vers le commencement de l'ère chrétienne ; dans les régions plus occidentales de cet empire et sur les bords de la Baltique, où se fixèrent beaucoup plus tard les Scandinaves Varègues ; dans les presqu'îles

Egillum ingressum cernens inferius scammum isti catervas vacuefieri jubet, sedemque ejus ordinis primariam, adversam regali solio, Egillo nominatim designat. Tunc Egillus assidens, clypeum ante pedes dejecit, galeamque capite gestans, super genua collocatum gladium jam dimidio tenus eduxit e vagina, jam in eandem rejecit. Sedit erectus vultu tetrico.... Nihil potus voluit libare quamquam propinaretur, sed supercilia per vices demisit aut extulit. Rex Adalsteinn in solio sedem gladium quoque super genua sibi collocaverat : qui cum hoc modo aliquandiu sidissent, rex vagina gladium eduxit, detractum brachio magnum et bonum annulum aureum cuspidi induxit, surgensque solio et in pavimentum progressus Egillo trans (super) ignem porrexit. — [Komúngr sverdit or stidrum ok rók gullríng af hendi ser mikim ok gódan ok dró a blodresilinn]. — Egillus surgens strictum ensem armillas insinuavit, sibique attraxit, ita ad locum suum se retulit. Rex in solio recidit. Egillus vero locum suum recipiens annulum brachio induit, superciliisque in statum suum redeuntibus, ensem cum galea deposuit, et latum sibi cornu ferinum accepit, exhausitque : deinde cecinit ».

Voy. aussi Edélestan Du Méril, *Mélanges archéologiques et littéraires. Paris,* 1850; p. 146 ; — J. J. Ampère, *Littérature, Voyages et Poésies : Saga d'Egill.*, pp. 379-407.

[1] Dudon de Saint-Quantin : *De moribus et actis primorum Normanniæ ducum libri III;* dans la collection de Duchesne, *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui. Paris,* 1619. — Lib. I, *Hastingus*, pp. 64-65. Nous n'extrayons de ce récit fort long et fort détaillé que le discours adressé par Hastings à ses hommes, dans le but de les préparer à la fraude qu'il avait imaginée : « Congregatis autem omnibus, nequissimorum nequior dixit Austi- « gnus : mihi modo facite feretrum, et super ponite me quasi mortuum, arma mecum in ipso collocate, et vos in « gyrum circa ipsa flebiliter state ; vos per plateas ululate, vestrosque me cogite plangere. Tumultuet vox vestra « per cuncta nostra tentoria. Concrepet vox qui præsunt navibus cum cœteris cohortibus. Armillas et baltheos ferri « ante feretrum facite. Gemmis auroque politos secures ensesque exponite ».

du nord de l'Europe, d'où ces peuplades partirent; dans la Grande-Bretagne, où les Anglo-Saxons comprimèrent les Celtes; dans toute l'Europe centrale où pullula et s'agita sans cesse toute la race germanique; en Hongrie, en Transylvanie et sur les rives du bas Danube, où les hordes gothiques campèrent pendant plusieurs siècles; enfin, en France, en Italie, en Espagne et dans tous les pays avoisinants, où ces aventuriers firent la dernière étape de leur vie errante, et finirent par se fondre dans les anciennes populations locales. Partout en ces pays on trouve, quoi qu'on en dise, des squelettes ornés d'anneaux de fer, de bronze, de verre, d'argent et d'or, qui sont ceux des conquérants nomades du V[e] au IX[e] siècle. Ces mêmes Barbares ont laissé çà et là des trésors enfouis, qui se composaient de bijoux et de vases précieux, et parmi ces bijoux on rencontre bon nombre de bracelets et de colliers, les uns décorés de ciselures et de pierres ou de verroteries, les autres plus simples, dénotant une industrie beaucoup moins développée [1].

[1] Les anneaux métalliques, employés comme ornements du corps par les peuples de la Scythie, des Gaules, de l'Italie, de la Germanie et de la Scandinavie, constituent maintenant, dans différents musées de l'Europe, une des séries d'antiquités les plus riches et les plus variées. Nous avons parlé plus haut des nombreux cercles d'or, de diverse grandeur, ceinturons, colliers, bracelets et bagues, qu'on a réunis au Musée de l'Ermitage impérial à Saint-Petersbourg, et qui, trouvés dans les tumulus de l'immense empire russe, ont été classés, soit dans la collection des antiquités de la Sibérie, soit dans celle du Bosphore Cimmérien; nous avons dit que la plus grande partie des premiers sont encore inédits et non décrits. Le Musée de Copenhague est l'un des plus riches en anneaux portatifs; de même celui de Dublin; ensuite viennent les collections de Londres, Paris, Mayence, Vienne, Budapest, etc. Bien que nous ayons cité, au courant de cette étude, la plupart des publications principales dans lesquelles, parmi d'autres sortes d'antiquités barbares, sont mentionnés des anneaux de toutes espèces trouvés dans les tombeaux et les anciens trésors de la France, de la Suisse, de l'Allemagne, des îles Britanniques, des royaumes scandinaves, de la Russie occidentale, de l'Autriche-Hongrie et de la Transylvanie, nous voulons réunir dans cette note toutes ces indications bibliographiques, en y ajoutant même quelques autres. La liste de ces ouvrages pourrait être prolongée de beaucoup; mais nous n'avons choisi que les principaux d'entre eux, d'autant plus que nous aurons souvent l'occasion de revenir sur les publications dont nous allons donner les titres. De plus, dans les chapitres spéciaux que nous consacrerons plus loin à l'*Armilla* ou anneau à inscription et aux objets perdus du trésor de Pétrossa, nous tâcherons de compléter cette longue énumération des ouvrages dans lesquels on constate l'usage des anneaux portatifs chez les populations de l'Europe barbare.

Ici nous inscrirons à la première place le précieux livre posthume de l'érudit archéologue suisse Frédéric Troyon, *Monuments de l'antiquité dans l'Europe barbare. Lausanne*, 1868, d'où nous avons extrait une longue citation. Du même auteur nous avons: *Habitations lacustres des temps anciens et modernes. Lausanne*, 1860. — *Description des tombeaux de Bel-Air près Lausanne;* et *Bracelets et agrafes antiques*, dans les *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft. Zurich*, 1841 et 1844. — C'est dans cette même publication périodique qu'ont paru les recherches de F. Keller, *Pfahlbauten in den Schweizer-Seen. Zurich*, 1886. — Baron de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses*, avec deux suppléments. *Berne et Lausanne*, 1855-1867. — Ed. Dezor, *Le bel âge du bronze lacustre en Suisse. Neuchâtel*, 1874. — En France, nous signalerons, en dehors des nombreux articles répandus dans des revues spéciales d'archéologie, telles que le *Bulletin Monumental*, fondé par M. de Caumont, les *Bulletins* et les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, la *Revue archéologique*, actuellement dirigée par MM. G. Perrot et Alex. Bertrand, les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, fondés par M. G. de Mortillet et continués par MM. Cartailhac et E. Chantre, et d'innombrables revues périodiques publiées par diverses Sociétés savantes de Paris et des provinces, en dehors, disons-nous, de ces sources multiples, nous citerons pour le moment les ouvrages suivants: L'abbé Cochet, *le Tombeau de Childéric I*[er]. *Paris*, 1859. — *La Normandie souterraine. Paris*, 1855. — *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes. Paris*, 1857. — H. Baudot, *Mémoires sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne, découvertes en Bourgogne et principalement à Charnay. Dijon*, 1867. — Rigollot, *Recherches historiques sur les peuples de la race teutonique, qui envahirent les Gaules au V*[e] *siècle et sur les caractères des armes, des boucles et des ornements recueillis dans les tombeaux, principalement en Picardie. Amiens*, 1850. — Peigné-Delacourt, *Recherches sur la bataille d'Attila en 451. Paris*, 1860. — Max. de Ring, *Tombes celtiques de l'Alsace. Strasbourg*, 1861-1870. — *Dictionnaire archéologique de la Gaule* (inachevé). — Ern. Chantre, *Age du Bronze*; *recherches sur l'origine du bronze en France. Paris* et *Lyon*, 1875-1877; avec

Aussi — nous le répétons — le peu qui nous reste en fait d'anneaux provenant de cette époque, n'est-il en réalité qu'un bien faible appoint archéologique pour justifier les innombrables mentions que les écrits de la basse latinité et des anciennes langues germaniques et scandinaves ont fait des bracelets portés par des guerriers barbares. Ces ornements étaient presque arrivés à être considérés

album. — *Album de la collection Caranda. Fouilles exécutées dans le département de l'Aisne. Saint-Quentin*, 1877-1885. — Pour l'Allemagne, nous rappellerons : L. Lindenschmidt, *Das germanische Todtenlager bei Selzen. Mainz*, 1848. — *Die vaterlændischen Alterthümer der Fürstlich-Hohenzoller'schen Sammlungen zu Sigmaringen. Mainz*, 1860. — *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit nach den in œffentlichen und privat-Sammlungen befindlichen Originalien zusammengestellt und herausgegeben von dem rœmisch-germanischen Central-Museum in Mainz. Mainz*, 1864-1888. — *Handbuch der deutschen Alterthumskunde; Uebersicht der Denkmale und Græberfunde. In drei Theilen; I. Theil : Die Alterthümer der Merowingischen Zeit; 2. Liefer. Braunschweig*, 1884-1886. — Wilhelmi, *Beschreibung der vierzehn alten deutschen Todtenhügeln welche in den Jahren 1827 und 1828 bey Pinsheim in Grossfürst. Baden geœffnet wurden. Heidelberg*, 1830. — Von Estorff, *Heidnische Alterthümer der Gegend von Uelzen in Kœnigreich Hannover*, 1842. — Lisch, divers articles dans les *Jahrbücher des Vereins für mecklemburgische Geschichte und Alterthumskunde. Schwerin*, 1836 et sq. — Il y aurait à ajouter ici une liste considérable de publications périodiques émanées des sociétés savantes de toutes les parties de l'Allemagne; mais nous nous bornerons à signaler, comme l'une des plus anciennes et des plus riches en données archéologiques, les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumfreunde im Rheinlande* de Bonn. — Les Iles Britanniques seront représentées dans notre nomenclature par les ouvrages suivants : Bryan Fausset, *Inventorium sepulchrale, an account of some antiquities dug up in the county of Kent. London*, 1856. — F. Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon, a history of the early inhabitants of Britain. London*, 1861. — J. Yonge Akerman, *Remains of pagan Saxondum. London*, 1852. — *An archeological Index to remains of Antiquity of the Celtic, Romano-British and Anglo-Saxon periods London*, 1847. — Roach Smith, *Collectanea antiqua. London*, 1843-56. — A. Franks, *Horæ ferales. London*, 1863. — W. Wylie, *Fairford graves. London.* — W. R. Wilde, *A descriptive Catalogue of the antiquities in the Museum of the royal Irish Academy. Dublin*, 1862. — Wilson, *Prehistoric Annals of Scotland. London*, 1863. — John Evans, *Petit album de l'âge du Bronze de la Grande-Bretagne. Londres, 1876.* — On trouve aussi de nombreux articles dans les revues archéologiques anglaises, surtout dans la : *Archæologia, or Miscellaneous Tracts*, etc., de Londres. — Passons maintenant aux autres pays du nord de l'Europe, c'est-à-dire aux royaumes scandinaves et aux diverses parties de l'empire russe : Worsaæ, *Nordiske Oldsager i det Kongelige Museum i Kjœbenhavn, ordnede og forklarede. Kjœbenhavn*, 1859. — C. Engelhardt, *Thorsbjerg Mosefund; Kragehul Mosefund, Vimose. Kjœbenhavn*, 1866-1869. — Madsen, *Antiquités préhistoriques du Danemark. L'âge du bronze. Copenhague*, 1869. — Sven Nilsson, *Les Habitants primitifs de la Scandinavie. Paris*, 1868. — *Die Ureinwohner des scandinavischen Nordens. I. Das Bronzealter. Hambourg*, 1863. — Holmbœ, *De prisca re monetaria Norvegiæ et de nummis aliquot et ornamentis in Norvegia repertis. Christianiæ*, 1854. — O. Montellius, *La Suède préhistorique. Stockholm*, 1874; — *Antiquités suédoises. Stockholm*, 1873-1875. — O. Rygh, *Norske Oldsager. Christiania*, 1880-1885. — On trouve encore nombre d'articles à ce sujet, dans : *Les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord.* — Dr. F. Kruse, *Necrolivonica oder Alterthümer Liv-, Esth- und Curlands. Dorpat*, 1842. — Bæhr, *Die Græber der Liven. Dresden*, 1850. — Grewingk, *Ueber heidnische Græber Russisch Litauens*, 1869. — Eichwald, *O czudskich Kopiach* (russe). *Saint-Petersbourg*, 1856. — Tyszkiewicz, *O Kurhanach na Litwie i Rusi zachodniej. Berlin*, 1868. — J. R. Aspelin, *Antiquités du nord finno-ougrien*, avec dessins et traduct. française. 5 vol. in-4°. *Helsingfors.* — Sur les couvertures de ces volumes on trouve une bibliographie très complète des ouvrages d'archéologie relatifs aux Provinces Baltiques. — Comte Alexis Ouwaroff, *Les Mériens. Moscou*, 1876. — Les contrées méridionales de l'Europe sont peut-être moins riches dans la bibliographie des âges préhistoriques; mais nous pouvons toujours signaler le remarquable rapport de M. Cartailhac, *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal. Toulouse*, 1886, et les publications italiennes de MM. Capellini, Pigorini et Strobel, comte Conestabile, comte Gozzadini, A. Angellucci etc., ainsi que les intéressantes communications que l'on trouve sur ces pays, tout aussi bien que sur l'entière étendue du globe, dans les volumes successifs des *Comptes rendus des Congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, tenus successivement à la *Spezzia* (1863), à *Neuchâtel* (1866), à *Paris* (1867), — ces trois premiers congrès n'ont pas publié des comptes-rendus spéciaux; à *Norwich* (1868), à *Copenhague* (1869), à *Bologne* (1871), à *Bruxelles* (1872), à *Stockholm* (1874), à *Budapest* (1876) et à *Lisbonne* (1880). — On pourrait, de plus, inscrire ici les publications de M. H. Schliemann sur le résultat des fouilles qu'il a faites à Troie, à Mycène et à Tyrinthe; il a retiré, en effet, du sol préhistorique de la Grèce et de l'Asie Mineure plus d'un anneau digne d'intérêt. — Pour clore notre liste, nous indiquerons quelques ouvrages relatifs aux antiquités de l'Autriche, de la Hongrie et de la Transylvanie : E. von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstatt. Wien*, 1868; — *Leitfaden für Kunde des heidnischen Alterthums mit Beziehung auf die œstreichische Lænder. Wien*, 1865. — MM. de Sacken et Kenner ont, de plus, rendu compte continuellement, dans le *Bulletin des séances de l'Académie impériale de Vienne* et dans quelques autres feuilles locales, des découvertes d'antiquités qui se faisaient successivement dans toute l'étendue de l'empire austro-magyare. — Wocel, *Grundzüge der bœhmischen Alterthumskunde. Prag*, 1845. — Un certain nombre d'articles dans la publication périodique : *Mittheilungen der K. K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale.* — Romer (Floris), *Műrégészeti kalauz külœnœs tekintettel Magyarorszagra. Pest*, 1866. (Manuel des antiquités de la Hongrie, comprenant une bibliographie complète des publications archéologiques locales jusqu'en 1866.) — Ingw. Undset, *Études sur l'âge de bronze de la Hongrie. Christiania*, 1880. — Jos. Hampel, *Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn. Budapest*, 1887; — *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos. Budapest*, 1886. — Fr. Müller, *Die Bronzealterthümer, eine Quelle der æltern siebenbürgischen Geschichte*, dans l'*Archiv des Vereines für siebenbürgische Landskunde. Kronstadt*, 1858. — Les publications des Académies de Vienne et de Budapest doivent également prendre place dans cette énumération devenue déjà beaucoup trop longue. Aussi, l'arrêtons-nous à ces dernières indications, au risque même de la laisser incomplète dans chacune de ses divisions géographiques. Mais nous n'en consignerons pas moins, à la suite de cette bibliographie fastidieuse, quelques remarques sur le contingent que la Roumanie peut donner à cette série spéciale de monuments archéologiques.

comme un indice de barbarie et de paganisme : c'en était au point que, au IV[e] siècle, du temps de l'empereur Théodose, un concile tenu à Aquilée porta parmi les chefs d'accusation dressés contre le prêtre Attale et surtout contre son chef hiérarchique l'évêque arien Valens, l'outrecuidante impiété dont celui-ci faisait preuve en osant se présenter devant l'armée romaine, les bras et le col chargés

Il est à remarquer qu'autant les trouvailles d'armes, d'ustensiles et de bijoux en bronze sont fréquentes sur le versant septentrional des Carpathes, autant, au contraire, elles font défaut jusqu'à présent dans la vallée du bas Danube; toutefois, feu M. César Bolliac, en parlant dans son journal roumain *Trompetta Carpatilor* (n° 939, du 9/21 septembre 1871), des antiquités rencontrées par lui à Coliba-Vechiă, près de Slon, dans le district de Prahova



a *b*

Fig. 127. — Femmes Daces de la Colonne Trajane.
D'après M. W. Frœhner.

(Valachie), sur la frontière de Transylvanie, fournit la relation suivante : « J'ai aussi trouvé un bracelet dace en bronze; des enfants l'avaient découvert dans les environs de ce lieu; après l'avoir bien examiné, je me suis décidé à y reconnaître un de ces bracelets qui, sur la colonne trajane, serrent la manche de la chemise chez les femmes daces ». — En consultant à notre tour les reproductions phototypiques des bas-reliefs de la colonne trajane dans le grand ouvrage de M. W. Frœhner, *La Colonne Trajane, d'après le surmoulage exécuté à Rome en 1861-1862, reproduite en photo-typographie par G. Arosa* (220 planches imprimées en couleur). *Paris*, 1872, nous avons trouvé, aux pl. VI, VII, 54, 76, 105 et 184, des figures de femmes daces, chez lesquelles on distingue assez facilement des cercles qui entourent le bras et les poignets ; nous avons choisi deux groupes caractéristiques pour reproduire en réduction, dans notre fig. 127, des bustes de femmes daces, dans les exercices les plus opposés. Les unes sont des mères tendres et suppliantes (*a*); les autres, d'implacables furies torturant des prisonniers (*b*); mais les unes comme les autres nous montrent réellement au-dessus de la main des cercles en relief qui sont peut-être des bracelets, *péricarpia*, mais qui pouvaient tout aussi bien être les poignets des manches de la chemise ; cependant quelques-unes portent une sorte de cercles plats, ronds ou tordus dans le haut du bras, entre l'épaule et le coude, et l'on serait tenté de croire que ces bandeaux sont en effet des *péribrachionia*. Cette supposition est du reste puissamment confirmée par les sculptures d'une stèle sépulcrale, trouvée au village de Weissenau, près de Mayence ; elle représente, sur l'une de ses faces, la famille d'un riche marinier gallo-romain ou germano-romain des bords du Rhin. L'inscription que l'on lit tant au bas des images que sur le revers de la pierre, où elle se développe au-dessous de festons et d'une petite barque à rameurs, a été restituée ainsi qu'il suit : « Blussus,

de colliers et de bracelets, selon les usages profanes des gentils, «qui etiam torquem et brachiales impietate gothica profanatus more indutus gentilium ausus sit in prospectum exercitus prodire romani». Il s'agissait des Visigoths porteurs de *torques* et d'*armillæ*, qui persistaient dans l'hérésie d'Arius [1].

Toutefois il est à supposer que ces habitudes de luxe national étaient tellement enracinées chez les Germains qu'elles finirent par prévaloir même chez les gens d'église, sans plus inspirer d'indignation. Au VI[e] siècle, en France, saint Ouen, l'hagiographe du pieux évêque, ministre et orfèvre canonisé du roi Dagobert, nous dit que saint Eloi «arrachait souvent son bracelet d'or et son épingle

Atusiri filius, nauta, annorum septuaginta quinque, hic situs est. Menimani, Brigionis filia, annorum . . . . ., uxor viva sibi fecit : Satto verna *curavit.* Primus filius parentibus pro pietate posuit». — (Voy. Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. III, H. IX, T. III). — Notre fig. 128 reproduit la face du monument.



Fig. 128. — Stèle funéraire du Marinier Blussus et de sa Famille.
D'après M. Lindenschmidt
Musée central de Mayence.

Ni le vieux marinier *Blussus*, tout emmitouflé dans l'une de ces étroites et grossières *pænulæ* à capuchon, dont les Romains se moquaient sous le nom barbare de *bardocuculli* (Martialis *Epigram.*, l. XIV, 28) :

Gallia Santonio vestit te bardocucullo :
Cercopithæcorum pœnula nuper erat,

et tenant sa bourse serrée à la main, ni son père *Atusir*, ni son beau-père *Brigio*, ni surtout sa femme *Menimani*, aucun de ces braves gens ne porte un nom romain ; ce sont assurément des Barbares. La femme se présente à nous dans un attirail qui rappelle, tant soit peu, les modes de Rome ; mais, en véritable bourgeoise enrichie, elle s'est échafaudé, avec ses cheveux retroussés en deux bourrelets, un énorme diadème, dominé par une calotte ; elle s'est affublée de robes et de manteaux amplement drapés ; elle s'est engoncée dans une colerette à fraise ; elle s'est chamarrée de bijoux somptueux, tels qu'un collier à boules, un grand médaillon ou une broche en rosace, trois bracelets divers, au bras droit et aux deux poignets, trois agrafes ou fibules posées, l'une sur l'épaule droite, l'autre sur l'écharpe du bras gauche, et la dernière enfin sur la poitrine, entre les seins, dont l'un est presque nu. Toutefois, pour rappeler sa modeste qualité de ménagère, la femme du marinier s'est résignée aussi à tenir dans les mains sa quenouille, son fuseau et ses pelotes de fil, tandis que son petit chien loulou, un grelot pendu au cou, repose sur ses genoux avec béatitude. Quant au mari et au fils qui se tient debout derrière les époux, ils n'ont ni *torques* ni *armillæ*; mais en somme, ce ne sont que de simples industriels, et non point des hommes de guerre, des chefs revêtus de leur apparat belliqueux. Il est même douteux que dans la condition sociale qu'ils occupaient, ils aient eu le droit de porter ces marques distinctives de la classe noble ou guerrière. Dans tous les cas, il est certain que, à une époque postérieure et notamment au siècle de Charlemagne, la loi défendait aux marchands de porter des *armillæ*.

[1] *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio, edid. J. Dom. Mansi*, T. III, pp. 615-618. *Concilium aquilejense, tempore Damasci Papæ celebratum* (an. 366-384) : *Epistola Concilii ad Gratianum et Valentinianum et Theodosium Imperator.* (p. 617): Attalum quoque presbyterum de prævaricatione confessum, et Palladii sacrilegiis inherentem pariles sententia comprehendat. Num quid de ejus magistro Juliano Valente dicemus? qui cum esset proximus, declinavit sacerdotale concilium, ne eversæ patriæ, perditorumque civium causas præstare sacerdotibus cogeretur, qui etiam torquem (ut afferitur) et brachiales impietate Gothica profanatos, more indutus gentilium, ausus sit in prospectum exercitus prodire Romani. Quod sine dubio non solum in sacerdote sacrilegium, sed etiam in quocumque est Christiano, et enim abhorret a more Romano, nisi forte sic solent idolatræ sacerdotes prodire Gothorum ».

ornée de pierreries pour venir en aide aux malheureux [1] ». Il ajoute que, entre autres miracles, ce saint homme, passé de vie à trépas, apparut en rêve à un confident de la reine Bathilde et détermina cette sainte princesse à distribuer en aumônes tous ses bijoux, hormis ses bracelets d'or qu'elle garda [2]. C'eût été par trop déroger que de renoncer même à cette parure de rigueur pour une personne de haute lignée, et surtout pour une dame. La loi salique prévoyait le cas et punissait tout spécialement le coupable qui enlevait à une femme les bracelets qu'elle ne pouvait se dispenser d'avoir [3]. Ce préjugé, quelque étrange qu'il paraisse, ne laisse pas de s'expliquer par l'importance même qu'ont eue, dès la plus haute antiquité, les anneaux précieux chez les peuples du Nord. C'est à tel point que dans la langue de leurs poèmes primitifs, le terme désignant les anneaux s'appliquait aussi à toutes les richesses en général. Souvent même ces anneaux servaient de monnaie courante.

En effet, dans l'ancienne poésie mythologique et héroïque des Scandinaves, dans l'antique *Edda* et les *Sagas* plus modernes, comme aussi dans les chants germains et anglo-saxons, il est fait mention à tout moment de riches *bouga*, anneaux [4], bracelets et colliers précieux, dont s'enorgueillissaient les grands

[1] *Sancti Eligii Episcopis Noviomensis vitæ a Sancto Audoeno Rothomagensi Episcopo scripta*, l. I, cap. x : « Id etiam et in peregrinos Christi sæpissime faciebat. O quoties debitor esse voluit, ut debitoribus subveniret? Quoties brachile aureum, pungam quoque auro gemmisque comptam sibi surripuit, tantum ut miseris succurrerret? » — Dans le *Spicilegium sive Collectio veter. aliquot scriptor. Galliæ, curante D. Luce d'Achéry*.

[2] *Idem*, l. II, cap. XL :

« Illud etiam annectendum credidi, quod nuperrime post obitum suum apparuit vir beatus in visione noctis cuidam personæ in aula regis habitanti, cui in habitu præfulgido assistens præcepit, ut sine aliquo cunctamine adiens reginam Bathildem, commonere eam deberet, quo insignia auri gemmarumque ornamenta, quibus adhuc in cultu utebatur, ob Christi jam reverentiam deponere non gravaretur. Quod cum is cui jussum erat negligenter silendo præteriisset, apparuit nihilominus et nocte secunda, atque eadem quæ pridie eadem serie commonuit; sed cum nec tunc quidem præsumpsisset ex visione reginæ quidquam indicare, tertia nihilominus vice cum magna apparens comminatione, eadem quæ prius mandaverat ingeminando, subjunxit, cumque nec si quidquam reginæ auderet indicare, emissa subito corpori febre cœpit vehementer angi; quem cum regina ægrotantem visitaret, causas ægritudinis sciscitari studuit. Tunc æger opportunitate inventa, secreta cordis detexit, mandata reginæ indicavit, atque omnem ei tenorem visionis exposuit. Nec mora, et post rerum narrationem discedente extemplo febre, sanitatem pristinam recepit. Regina vero non ambigua de confessoris admonitione, omnia a se confestim ornamenta rejecit, nec præter brachiales aureos super se quidquam ornamentorum reservavit. Omni itaque in eleemosynis dispertiens, potiora quæque in crucis opere aptavit, quam nimirum eleganter perficiens ad caput sancti Eligii stabiliri præcepit ».

[3] *Lex Salica*, dans le IVe vol. p. 139 du *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, de Dom. M. Bouquet. *Paris*, 1741. « Titul. XVII, 30, *De furtis diversis :* Si quis muliebri brachiale furaverit cxx denariis, qui faciunt sol. III, culpabilis judicetur ». Voy. J. M. Pardessus, *Loi Salique avec actes et dissertations. Paris*, 1843.

[4] *Baugr*, en dialecte nordique; *pouc*, en tudesque; *beah*, en anglo-saxon; *boug*, en allemand, dérivent tous du verbe gothique *biugan*, plier, recourber, κάμπτειν, d'où encore *biegen* et *bogen* (arc) en allemand moderne, et en français *bague*. Voy. L. Diefenbach, *Vergleichendes Wœrterbuch der gothischen Sprache. Francfort a. M.*, 1851. B. I, p. 301. — Ce nom germanique des *armillæ*, c'est-à-dire le mot *bauga, bouga* ou *boga* est resté très longtemps en usage dans le parler courant des peuples occidentaux; ainsi nous le trouvons employé en latin, à la date de 803, comme synonyme d'*armillæ*, dans une fort curieuse ordonnance des Capitulaires de Charlemagne, où il est statué, comme nous l'avons déjà dit, que l'on n'accordera ni bracelets ni cuirasses à la classe des négociants : « Ut *bauga* (*armillæ*, dans quelques manuscrits) et *brunia* non dentur negociatoribus. » Voy. Pertz, *Monum. German. histor. Legum* t. I, p. 115 : *Capitula minora ad legæ salicæ addenda*, art. 7. — Cf. Du Cange, *Lexicon mediæ et infimæ latinitatis*, aux mots *Armilla* et *Bauga*. Il est à présumer que ces dispositions législatives étaient renouvelées des anciens usages de l'Empire romain.

personnages; dans leurs trésors, ces anneaux, comptés par centaines, étaient enfilés sur des cordes[1], et les chefs ne les octroyaient qu'aux guerriers les plus estimés et les plus affectionnés.

Lorsque dans l'antique chanson teutonique de Hildebrand et de Hadebrand, datant probablement du VIII[e] siècle, le père ayant seul reconnu son fils qui le croit mort, « détache de son bras un de ses anneaux recourbés et fabriqués avec de l'or impérial, don qu'il avait reçu d'Attila, le grand roi des Huns »,

Want her dô ar arme cheisuringû gitan,
wuntanê bougâ, sô imo sê der chuning gap,
Hûneô truhtîn [2]...,

il l'offre, en signe d'affection paternelle, au jeune homme. Mais Hadebrand soupçonne ce présent de n'être qu'une perfide embûche et, s'indignant contre le « vieux Hun » qu'il traite de « rusé suborneur », il engage avec lui un combat terrible à la suite duquel les deux champions, le père et le fils, finissent par se reconnaître mutuellement à leur égale bravoure. Le dénouement de cette étrange scène de famille nous est donné par une version plus moderne, car de l'antique ballade il ne nous est parvenu qu'un tronçon.

Or, dans le vieux fragment poétique, ce n'est pas au hasard ni sans bonne raison que l'on parle des riches bracelets offerts par le roi des Huns. Les *armillæ pannonicæ* ou *avarenses*, c'est-à-dire les anneaux qui provenaient des contrées du bas Danube, jouissaient alors d'une estime toute particulière, et cette préférence s'expliquerait assez facilement si, en Occident, il arrivait souvent aux chefs

[1] Dans le chapitre suivant, nous aurons l'occasion de parler plus longuement de l'importance et de la valeur qu'ont, dans les anciens poèmes scandinaves, les anneaux d'or. Pour le moment, nous renvoyons aux détails que l'on trouve sur cette question dans Edélestan Du Méril, *Histoire de la poésie scandinave. Prolégomènes. Paris*, 1839, p. 135. Nous ne prendrons dans cet ouvrage qu'une seule citation puisée dans l'Edda poétique et nommément dans le chant III[e] de Sigurd (*Sigurdharkvidha* III; strophe 39, p. 395 du texte de l'*Edda*, dans l'édition de H. Lüning. *Zurich*, 1859):

Lêtum sîga meiðmar þiggja
sâttmâl okkur, bauga rauða
lêk mer meir î mun burar Sigmundar.

« Nous célébrâmes nos noces, car il me plut davantage de partager les trésors et les *anneaux* (richesses), avec le fils de Sigmund. »

[2] *Das Lied von Hildebrand und Hadebrand, Ausg. Lachmann. Berlin*, 1852, v. 62 et sq.: « Alors il détacha de son bras les anneaux recourbés, composés de monnaies d'or, que lui avait donnés le roi conducteur des Huns ».

Cet antique fragment de la langue et de la littérature des anciens Germains a été découvert, en 1812, sur la couverture d'un manuscrit du livre de la *Sagesse* de Salomon, dans l'abbaye de Fulda, par les frères J. et W. Grimm, qui l'ont décrit et expliqué dans : *Die beiden æltesten deutschen Gedichte. Cassel*, 1812, et *De Hildebrando, antiquissimi carminis fragmento*, par W. Grimm. *Gœttingen*, 1830. Depuis lors les annotations et les commentaires sont devenus innombrables parmi les publications critiques de l'Allemagne. En France, ce poème a été principalement signalé dans les volumes suivants : Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge. Paris*, 1853; pp. 122-128; — Ozanam, *Les Germains avant le Christianisme. Paris*, 1861; p. 391; — Edélestan Du Méril, *op. cit.*, pp. 417-422.

de distribuer à leurs vassaux des bracelets et des baudriers en faux or, c'est-à-dire en cuivre doré, comme l'a fait, entre autres, le roi mérovingien Clovis, lorsque, par un incroyable raffinement d'astuce et de mauvaise foi préméditée, il en a offert de semblables aux leudes du vicieux Ragnachair, roi de Cameracum ou Cambrai, afin de les détacher de leur maître immédiat. Par la suite, ceux-ci s'aperçurent qu'ils avaient été trompés et réclamèrent tout indignés contre le roi; mais Clovis, débarrassé de son dangereux vassal, était déjà en mesure de ne leur répondre que par des menaces et des intimidations[1].

Les inestimables trésors d'Attila, à la table duquel l'historien Priscus nous dit avoir vu lui-même que l'on ne mangeait que dans des plats d'argent et que l'on ne buvait que dans des coupes d'or[2], ces trésors amassés de par le monde, ont longtemps gardé, surtout chez les Germains, une réputation légendaire. C'est sur eux que roulait l'ancien poème gothique de Walther Manu-Fortis ou Gauthier d'Aquitaine, qui nous a été conservé dans une traduction en vers latins faite au Xe siècle.

Le héros, remis en otage au roi des Huns, profite d'une orgie pour s'échapper de sa royale prison en emportant sur la croupe de son coursier, Hildegunde sa bien-aimée et deux hottes si lourdement chargées d'anneaux pannoniens que celle-ci peut à peine en soulever un seul[3],

Diripe, bina dehinc mediocria scrinia tolle.
His armillarum tantum da Pannonicarum,
Donec vix unum releves ad pectoris imum.

[1] Sancti Georg. Florent. Gregorii Episcop. Turonensi *Histor. ecclesiast. Francorum*, l. II, 42 :

«Erat autem tunc Ragnacharius rex apud Camaracum, tam effrenis in luxuria, ut vix vel propinquis quibus parentibus indulgeret. Is habebat Farronem consiliarium, simili spurcitia lutulentum : de quo fertur, cum aliquid aut cibi, aut muneris, vel cujuslibet rei regi allatum fuisset, dicere solitum : «Hoc sibi suoque Farroni sufficere.» Pro qua re Franci maxima indignatione tumebant. Unde factum est, ut datis aureis sibi armillis, vel baltheis, Chlodovechus, sed totum assimilatum auro (erat enim æreum deauratum sub dolo factum), hæc dedit leudibus ejus, ut super eum invitaretur. Porro cum exercitum contra eum commovisset, et ille speculatores plerumque ad cognoscendum transmitteret, reversis nuntiis interrogat, quam valida hæc manus foret. Qui responderunt : «Tibi quoque Farroni maximum est supplementum.» Veniens autem Chlodovechus bellum contra eum instruit. Ab ille devictum cernens exercitum suum, fuga labi parat; sed ab exercitu comprehensus, ac ligatis post tergum manibus, in conspectu Chlodovechi una cum Richario fratre suo perducitur. Cui ille : «Cur, inquit, humiliasti genus nostrum, ut te vinciri «permitteres? Melius enim tibi fuerat mori.» Et elevatam securim capiti ejus defixit. Conversusque ad fratrem ejus, ait : «Si tu «solatium fratri tribuisses, alligatus utique non fuisset.» Similiter et hunc securi percussum interfecit. Post quorum mortem, cognoscunt præditores eorum, aureum quod a rege acceperant esse adulterum. Quod cum rege dixissent, ille respondisse fertur : «Merito, inquit, tale aurum accipit, qui dominum suum ad mortem propria voluntate deducit. Hoc illis quod viverent debere «sufficere, ne male proditionem dominorum suorum luituri inter tormenta deficerent.» Quod illi audientes, optabant gratiam adipisci; illud sibi asserentes sufficere si vivere mererentur».

[2] Voy. p. 217, note 1.

[3] *Waltharius, lateinisches Gedicht des zehnten Jahrhunderts, nach der handschriftlichen Ueberlieferung berichtet, mit deutscher Uebertragung und Erlæuterungen von Jos. Vict. Scheffel und Alf. Holder. Stuttgart*, 1874. Le poème latin de *Waltharius Manu-Fortis* est connu depuis le siècle dernier. F. Ch. J. Fischer l'a publié le premier en 1780 à Halle, et Fr. Molter à Carlsruhe, d'après des manuscrits trouvés en Bavière et dans le duché de Bade; d'autres ont été découverts plus tard à Paris et à Bruxelles. Parmi les éditions les plus estimées, on cite celle de J. Grimm dans ses *Lateinische Gedichte der X. und XI. Jahrhunderte, Gœttingen*, 1837. — Les vers de ce poème cités par nous portent les n^os : v. 265-267; v. 613-614; v. 661-662; v. 1068; v. 1390-1394 et v. 2401-2404.

La chevauchée s'effectue sans entraves jusqu'au passage du Rhin près de Worms; mais là le roi burgonde Gunther apprend, par le marinier du bac, que Walther est dans ses États; il le fait poursuivre par le comte Camelo de Metz jusque dans les Vosges, où le héros s'était retranché, ayant mis à l'abri dans une grotte, sa fiancée, son cheval et son trésor. L'émissaire lui réclame tout ce qu'il possède à titre de droit de passage. En vain Walther propose-t-il, une première fois, un présent de cent bracelets en métal rouge, dont il veut bien faire hommage au roi;

Armillas centum de rubro quippe metallo
Factas transmittam, quo nomen regis honorem;

son offre est repoussée, même après qu'il l'eût doublée;

Ecce viam mercor, regi transmitto ducentas
Armillas. Pacem donet modo bella remittens.

Alors il se décide à défendre son bien à la pointe de son épée. Douze nobles guerriers francs se présentent tour à tour pour le combattre, et de sa main il les abat tous successivement; quant au dernier, Trogus ou Drogo, il l'achève en l'étranglant avec l'anneau d'or que celui-ci porte au cou,

Hic dictis torquem collo circumdedit aureum.

Après tant d'exploits, la nuit vient; les ennemis se retirent avec des projets de vengeance prochaine. Walther prend quelque repos, et à l'aube, «quand la fraîche aurore mouille la terre de rosée», le jeune héros va dépouiller ses victimes de leurs armes, de leurs bracelets, de leurs médaillons, de leurs baudriers, de leurs épées, de leurs cuirasses et de leurs casques,

Hora fuit, gelidus qua terram irrorat Eous.
Aggreditur juvenis cæsos spoliarier armis
Armorumque habitu tunicas et cetera linquens:
Armillas tantum cum bullis, baltea et enses,
Loricas quoque cum galeis detraxerat ollis.

Dans la journée, la lutte recommence, formidable cette fois, car les champions, quoique moins nombreux, sont tous trois des épées invincibles. Walther a maintenant pour adversaires le roi Gunther lui-même, et Hagen, l'homme le plus fort, le plus adroit et le plus ingénieux de la race des Niebelunges. Dans leur lutte, le premier perd sa main droite; le deuxième sa jambe, et Hagen, frappé en plein visage, sent son œil rouler à terre, ses lèvres se fendre,

et six molaires tombent brisées dans sa bouche. « C'est ainsi qu'ils se partagèrent les bracelets des Avares ! »

Postquam finis adest, insignia quemque notabant;
Illic Guntharii regis pes, palma jacebat
Waltharii, nec non tremulus Haganonis ocellus
Sic sic armillas partiti sunt Avarenses.

Cette rapide analyse, portée surtout sur les passages où il est question de colliers et de bracelets, objets et quelquefois même instruments de ces luttes épiques, nous a franchement révélé, pensons-nous, l'importance que ces bijoux avaient acquise dans la vie des guerriers barbares des premiers temps du moyen âge. Peut-être aurions-nous saisi encore mieux le caractère de leurs mœurs, si nous avions possédé l'original germanique de ce curieux poème; mais on n'a trouvé jusqu'à présent, en dehors de la version latine, que deux petits fragments en dialecte anglo-saxon, où il n'en est pas moins question des masses d'anneaux, désignés par les mots *béaga mänigo*[1].

Le souvenir de ces parures est néanmoins tout aussi fréquent dans la petite épopée anglo-saxonne de Béowulf, qui remonte sans doute au VIIe siècle. Là également c'est avec « le plus grand des colliers en or, bijou funéraire du peuple goth, décoré de pierres étincelantes » et avec des bracelets *heals-bêge* et *béagas*, que le roi du Danemark Hrothgar récompense le héros pour avoir exterminé Grendel, le monstre des marais. De retour parmi les Goths ses sujets, Béowulf entreprend de combattre un autre monstre qui chaque nuit répand l'incendie dans les demeures des mortels. Il s'avance hardiment jusqu'au Cap des Aigles; là, sous une falaise abrupte, l'hydre a entassé d'immenses trésors dans une caverne profonde. Béowulf y descend, pendant que les hommes de sa suite s'enfuient épouvantés; mais les flammes environnent le guerrier sans peur; son épée se brise sur les écailles du dragon et, sans le secours du jeune Wiglaf qui, se souvenant bien à propos de tous les beaux bracelets reçus par lui en don du généreux Béowulf, court lui prêter main forte, sans ce fidèle adolescent le héros aurait expiré avant d'être venu à bout de son odieux ennemi. Cependant, au

[1] George Stephens, *Two leaves of king Waldere's Lay, a hitherto unknown old english epic of the eigth century, belonging to the Saga-cyclus King Theodric and his men; now first published from the originals of the IX. century. London,* 1860. Ces deux feuilles avaient été découvertes, cette même année, dans la bibliothèque de Copenhague, sur des débris de parchemin provenant d'anciennes reliures. Elles présentent chacune une quinzaine de lignes doubles fort endommagées; aux vers 28 et 29 sur le verso du premier fragment on a lu ces mots :

Forsôc he þâm svurde and þâm syncfatum,
beága mânigo :

« Il laissa derrière lui les épées et les vases précieux avec le tas d'anneaux ».

moment de rendre l'âme, il pénètre dans la caverne qu'il vient de débarrasser de son redoutable gardien et, à la lueur magique des dorures de la voûte, il y contemple des merveilles supérieures à toutes autres richesses souterraines : « ce sont les coupes d'or des héros d'antan, les restes de leurs armures poudreuses, de superbes casques vermoulus, d'admirables bracelets enfilés et disposés en gracieux festons, enfin des monceaux d'or gisant à terre ». Tous ces trésors il les lègue en mourant à son peuple, auquel Wiglaf reproche, sur la tombe du héros, d'avoir lâchement abandonné celui qui lui a livré « tous ces anneaux et tout cet amas d'or ». Aussi, lorsque sur le tertre funéraire, le feu consuma le corps de ce grand roi qui, au prix de sa vie, avait gagné toutes ces richesses, prit-on la décision de les y enfouir avec les cendres de Béowulf, « afin qu'aucun noble seigneur ne portât à l'avenir un bijou de si triste mémoire et que jamais jeune fille n'enroulât autour de son cou un anneau de cet or fatal » [1].

Entraîné dans le courant de la poésie septentrionale, où l'on entend sans cesse résonner, comme le fin cliquetis de l'or, les anneaux en métal précieux et en pierreries, objet d'orgueil et de convoitise pour les héros de ces légendes tragiques, qu'on nous permette aussi de recueillir en toute hâte quelques échos dans le poème du *Niebelungennoth*. On les trouve à la cour des Burgondes, dans la parure des compagnes de Krimhilde, du temps où celle-ci toute jeune encore

[1] *Beowulf, herausgegeben von Alf. Holder; berichtigter Text mit knappem Apparat und Wœrterbuch. Tübingen,* 1884. Ce poème, composé de 6357 petits vers, basés sur l'allitération, a d'abord paru 1815, à Copenhague, dans une édition due à Grim Thorkelin; en 1833, John Kemble l'a reproduit à Londres, et en 1850, Thorpe en a donné une traduction anglaise; d'autres éditions assez nombreuses en ont été faites depuis lors en Angleterre et en Allemagne. Les principaux écrivains qui, en France, en ont parlé avec quelques détails, sont : Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge. Paris,* 1853, pp. 105-117; — Ozanam, *Les Germains avant le Christianisme. Paris,* 1861, pp. 433-436; — Ed. Du Méril, *op. cit.*, pp. 410-444.

Voici, d'après l'édition de M. Alf. Holder, les quatre passages que nous avons signalés dans notre texte :

V. 1211-1216 :

Gehwearf þâ in Francna fæþm   feorh cyninges,
breóst gewaêdu   ond se beáh somod :
wyrsan wîg-frecan   (naêfre) wæl reáfedon
æfter gûð-(s)ceare :   Geáta leóde
hreá-wîc heóldon   Heals-bêge onfêng.
Wealhðeó maþelode,   héofore þaêm werede spraec :
« Brûc ðisses beáges   Beówulf léofa.....

V. 2756-2766 :

Geseah ðâ sige-hrêðig,   þâ hê bî sesse geong,
mago-þegn môdig,   mâððum-sigla fealo,
gold glitinian   grunde getenge,
wundur on wealle   ond þæs wyrmes denn,
ealðes ûht-flogan,   orcas stondan,
fyrn-manna fatu   feormend-lease,
hyrstum hehvorene.   þaêr wæs helm monig,
eald ond ômig,   earm-beága fela,
searwum gesaêled.   Sinc eáðe mæg,
gold on grund(e)   gum-cynnes gehwone
(hord) ofer-hîgian,   hyde sê-ðe wylle!

V. 3101-3105 :

« Uton nû êfstan   ôðre (siðe)
seón ond sêcean   searo-gepræc,
wundur under wealle!   ic eów wîsige,
þæt gê genôge   neón sceáwiað
beágas ond brâd gold.

V. 3010-3021 :

« Ne-scel ânes hwart
meltan mi þâm môdigan,   ac paêr is mâðma hord,
gold unrîme   grimme geceápod
ond nû æt sîðenstan   sylfes feore
beágas gebohte :   þâ sceall brond fretan,
aêled þeccean,   nalles eord wegan
mâððum tô gemyndum,   ne mæʒð scyne
habban on healse   hring-weorðunge,
ac sceal geômor-mód.   golde hereápod
oft nalles aêne   el-land tredan,
nû se here-wîsa   hleahtor âlegde,
gamen ond gléó dreám ».

n'était pas même l'heureuse fiancée de Sigfrid[1]. Plus tard, lorsque cette princesse, veuve par la trahison de Hagen et ruminant sa vengeance, se rend dans le pays des Huns pour y épouser en secondes noces le roi Etzel ou Attila, elle distrait du reste de ses richesses douze bracelets en or rouge, et les offre à la fille de Rutiger et de Gœtelinde, qui l'ont gracieusement reçue au bourg de Bechelâren sur les bords du haut Danube. Mais plus souvent encore les bracelets d'or sont donnés ou promis à des hommes. Il est vrai que, au moment même où le héros Sigfrid, de retour à Worms, après avoir obtenu pour le roi Gunther la main de la farouche islandaise Brunehilde, reçoit de sa fiancée Krimhilde, en signe de reconnaissance, vingt-quatre anneaux d'or garnis de pierres précieuses, il s'empresse galamment de les distribuer aux jolies femmes qu'il rencontre dans le palais. Moins généreux que sa victime, l'astucieux et féroce Hagen, voulant traverser le Danube avec ses compagnons les Niebelunges, pour entrer dans les terres de Bavière, propose comme salaire au passeur un bracelet en or rouge qu'il lui fait voir au delà du fleuve sur le bout de son épée; mais à une boutade du marinier morose qui, une fois le bac rapproché de la rive, refuse de passer la troupe inconnue, Hagen garde son anneau, fend la tête du récalcitrant, le

[1] *Das Nibelungenlied, herausgegeben von Karl Bartsch. Leipzig*, 1886; VI. Auflage. Nous plaçons à la suite les uns des autres les huit extraits que nous avons faits de ce poème, en indiquant les numéros des strophes conformément à l'édition citée :

Ve Aventiure :

Str. 276: Dô wart ûz den schrînen gesuochet guot gewant,
swaz man in der valde der edelen wæte vant,
die bouge mit den porten des was in vil bereit.
sich zierte fîîzeclîche vil manec wætlîchiu meit.

XXIe Avent. :

Str. 1322: Vil minneclîchen dienest Rüedegêr in bôt.
dô gap diu küneginne zwélf póuge rôt
der Gotelinde tohter, unt alsô guot gewant
daz si niht bezzers brâhte in daz Étzélen lant.

IXe Avent. :

Str. 558: Vıer unt zweinzec pouge mit gesteine guot
die gap si in ze miete. sô stuont des heldes muot,
er wolde's niht behalden, er gap iz sâ zehant
ir næhstem ingesinde, die er ze kemenâten vant.

XXVe Avent. :

Str. 1550: Er begonde rıofen vaste über fluot.
«Nu hol mich hîe, vérge», sprach der degen guot:
«Sô gib' ich dır ze miete von golde ein bouc vil rôt.
«jâ ist mir dirre verte, daz wizze, wærlîchen nôt».

XXVIe Avent. :

Str. 1634: Dô hôrte vil wol Hagene des edelen recken nôt:
er gab im wider sin wâfen und sehs pouge rôt.
«Die habe dır, helt, ze minnen, daz du mîn friunt sîst.
«du bist ein degen küene, swie eine du ûf der marke lîst».

Str. 1635: «Got lône iu iuwer pouge», sprach dô Eckewart,
«doch riuwet mich vil sêre zen Hıunen iuwer vart.
Ir sluoget Sîfrîden: man ist iu hie gehaz.
Daz ir iuch wol behüetet, in triuwen rât' ich iu daz».

XXVIIe Avent. :

Str. 1706: Ir hiez diu marcgrâvinne eine lade tragen.
von friuntlîcher gâbe muget ir nu hœren sagen.
dar ûz nam si zwelf pouge und spien s'im and die hant.
«Die sult ir hinnen füeren ın daz Etze.en lant.

Str. 1707: «Und sult durch mînen willen si ze hove tragen,
swenne ir wider wendet, daz man mir müge sagen,
wie ir mir habet gedienet dâ zer hôhgezît».
Des diu vrouwe gerte, vil wol léistér daz sît.

XXXVIIe Avent. :

Str. 2204: «Vil edel marcgrave, ir sult mîn bote sîn.
«dise rôten bouge gap mir diu marcgrâvîn,
«daz ich si tragen solde hie zer hôhgezît:
«die muget ir selbe schouwen, daz ir min geziuc des sît».

jette à l'eau et s'empare de l'embarcation. Ce même Hagen est plus libéral envers le bon chevalier Eckewart, qu'il a trouvé endormi sur la marche de l'empire des Huns, et auquel il avait enlevé l'épée pendant son sommeil. Il la lui rend, en y ajoutant six bracelets d'or. A Bechelâren, dans le château hospitalier du margrave Rüdiger, Volker le musicien batailleur, l'âme damnée de Hagen, avait charmé toute la compagnie par les accords mélodieux de sa viole. La dame châtelaine tire de son coffret douze bracelets et prie le musicien de les porter, pour l'amour d'elle, pendant les fêtes du roi Attila auxquelles se rend toute la bande des Niebelunges. Plus tard, au milieu de l'épouvantable mêlée où Rüdiger, entraîné dans la lutte contre son gré, succombe sous les coups de ces mêmes guerriers burgondes, Volker a la générosité de lui épargner les coups de son redoutable archet; il se retire du combat et, montrant les anneaux d'or à son bras, il déclare à haute voix au margrave qu'il renonce à la lutte en souvenir du don précieux qu'il a reçu à Bechelâren.

Avons-nous épuisé les mentions d'anneaux d'or, faites dans le long poème du *Désastre des Niebelunges?* Nous n'osons pas l'affirmer; mais ce qui est certain, c'est que nous trouverions bien d'autres témoignages anciens, confirmant la coutume antique de porter des bracelets, coutume qui persista longtemps encore chez les Germains. Pour clore la longue série de nos citations, nous ne rapporterons plus qu'un petit nombre d'anecdotes, dont les scènes se passent hors des frontières de l'Allemagne et dans les temps plus rapprochés de nous.

La première aura rapport à Charlemagne; on la trouve dans le *Chronicon Novaliciense,* recueil historique et légendaire en latin, datant du Xe siècle au plus tard. Il y est dit que Didier, le dernier roi des Lombards d'Italie, avait un fils nommé Algis dont l'audace et la force égalaient la taille vraiment gigantesque. Au mépris des persécutions auxquelles sa famille était en proie de la part de l'empereur, Algis vint un jour s'asseoir inconnu à la table impériale et, ayant recueilli tous les os du festin, il les brisa entre les doigts pour en sucer la moëlle; il en fit tout un monceau, en les jetant sous la table. Quand Charlemagne aperçut cet amas insolite, le convive qui l'avait formé avait disparu; il comprit sans peine que ce ne pouvait être qu'Algis, et mit à sa poursuite un sicaire chargé de lui tendre un piège et de le tuer pendant qu'il lui remettrait, de la part de l'empereur, des bracelets en or. Algis était déjà monté sur son bateau, lorsque l'émissaire l'aperçut; celui-ci lui tendit les bijoux impériaux sur le bout de sa lance. Mais, en les acceptant sans mettre pied à terre, le jeune géant détacha à son tour les anneaux qu'il portait aux bras et les envoya courtoisement

à Charlemagne, en faisant sentir avec malice qu'il ne se laissait pas prendre au piège. Ces anneaux, dit la chronique, étaient si larges qu'ils remontaient jusqu'aux aisselles du grand empereur, et l'on sait cependant que celui-ci n'était pas d'une stature ordinaire[1].

Ce qui résulte surtout de ces faits, qui ne sont probablement que des fables, c'est que du temps de Charlemagne, les hommes de guerre portaient encore des bracelets; l'empereur en avait lui-même, puisque la chronique du couvent piémontais de Novalice affirme qu'ils n'étaient pas aussi grands que ceux du jeune prince lombard Algis.

Mais, à sa cour, Charlemagne n'était pas seul à se parer d'anneaux. Lorsque l'évêque Théodulphe raconte en vers latins, comment l'empereur, au retour de ses expéditions guerrières, était reçu par ses nombreuses filles qui l'entouraient aussitôt, Berthe lui présentant des roses, Chrodtrudh des violettes, Gisla des fleurs de lis, Rothaïdt des fruits, Hiltrudh des gâteaux, dons de Cérès, et Tetdrada des boissons, présents de Bacchus, le poète courtisan ne manque pas de parler des bijoux éclatants que toutes ces princesses avaient sur elles. C'étaient des agrafes, des bracelets et des colliers, où l'or se mêlait à profusion à des

[1] *Chronicon Novaliciente ex recensione Bethmanni, edid. G. H. Pertz. Hannoveræ,* 1846; lib. III, § 21 et 22:

« Quodam igitur tempore, cum cunctum Italiæ regnum sub ditione Caroli pacifice subsisteret, ipseque in Ticinensi civitate, quæ alio nomine Papia apellatur, resideret, Algisus Desiderii regis filius per semetipsum ausus est quasi explorando accedere, cupiens scire quæ agebantur vel dicebantur, ut mos est invidorum. Erat enim ipse a juventute, ut supra retulimus (§ 10), fortis viribus animoque audax et bellicosissimus. Qui cum in prædictam introisset civitatem, agnitus est omnino a nemine. Venerat itaque ibi navigio, non ut regis filius, sed ceu foret de mediocri vulgus modicaque militum turba constipatus. Cumque a nemine militum otius agnosceretur, tandem postremo agnitus est ab uno suo notissimo et patri suo quondam fidelissimo. Eratque tamdiu, quo patrem et regnum amiserat. Qui cum vidisset se omnino ab illo agnosci, et celari non posse, verba deprecatoria cœpit illum rogare, ut per sacramentum fidelitatis, quod nuper patri suo et sibi fecerat, regi Carolo suam essentiam non insinuaret. Adquievit ille statim et ait: « Per fidem meam, non te prodam alicui, dum celare te potuero. » Ad quem Algissus: « Rogo ergo te, o amice, ut hodie ad mensam regis, quando pransurus est, in sumitate unius tabularum colloces me ad sedendum, et omnia ossa quæ levatura sunt a mensa, tam carne detecta quamque cum carne de conspectu seniorum vexentium sublata, ante me quæso ponere studeto. » Qui ait illi: « Faciam ut cupis. » Erat enim ipse, qui cibos regios solito inlaturus erat. Cumque ad expectatum jam venissent prandium, fecit ille omnia, ut dicta fuerant. Algisus vero ita confringebat omnia ossa comedens medullas, quasi leo esuriens vorans predam. Fragmenta ergo ossium jaciens subtus tabulam, fecitque non modicam pyram. Surgens namque inde Algisus, ante alios abiit. At rex cum surrexisset a mensa, perspexit et vidit pyram predictam subtus tabulam, et ait: « Quis, inquid, o Deus, hic tanta confregit ossa? » Cumque omnes respondissent se nescire, unus adjecit et ait: « Vidi ego hic militem residere perfortem, qui cuncta cervina ursinaque ac bubina confregebat ossa, quasi quis confringeret cannabina stipula. » Vocatusque est mox ille inlator ciborum ante regem. Cui ait rex: « Quis vel unde fuit ille miles, qui hic sedit et tanta ossa edens confregit? » Respondit et ait: « Nescio, mi domine. » Et rex: « Per coronam, inquid, capitis mei, tu nosti. » Videns autem se deprehensum, timuit ilico conticuit. Cum autem rex animo percepisset, quod Algisius fuisset ille, valde doluit, quod ita inpunis omisisset illum adire, ait suis: « Qua, inquid, parte abiit? » Ait illi unus: « Navigio ergo, domine, venit, et ita suspicor eum abire. » Dixitque regi e suis alter: « Vis, inquid, mi domine, ut persequar illum et interficiam? » Dixitque illi rex: « Qualiter? » — « Da mihi ornamenta brachiorum tuorum, et in ipsa eum tibi decipiam. » Dedit namque illi rex dextralia aurea, et insecutus est eum, ut interficeret.

Cucurrit igitur vir ille post eum per terram citissime, donec invenit. Qui cum vidisset procul, vocavit eum nomine suo. Nam cum respondisset, insinuavit illi, quod Karolus ei sua dextralia aurea munere transmisisset, culpansque illum, quod ita clam abcessisset; addiditque, ut navem ad ripam prope declinaret. Declinavit ille mox navem. Cum autem prope esset, vidissetque munusculum predictum in sumitate lanceæ sibi porrigi, intellexit statim malum sibi inminere. Statimque jectam in dorso loricam arripiensque lanceam ait: « Si tu cum lancea mihi ea porrigis, et ego ea cum lancea excipio. Ceterum si dominus tuus mihi in dolo misit munera, ut me interficeres, nec ego illi inferiorem debeo apparere. Mittam ergo illi mea. » Dedit ergo illi sua, ut Carolo quasi in talionem afferet; et reversus est ilico ille; fefellerat enim sibi suspicio sua. Ergo cum Carolo optulisset dextralia Algisi, induit illam sibi statim; quæ cucurrerunt illi mox usque ad humeros. Exclamans vero Carolus dixit: « Non est utique mirandum, si iste vir maximas abeat vires. » Timebat autem semper idem rex Algisum, eo quod sibi et patri regno privaverat; et quod viribus laudabilis esset heros, propterea ad interficiendum illum miserat.

perles fines et à des gemmes vertes et rouges[1]. Cependant la *Chanson de Roland* prétend que toutes ces richesses de la cour de Charlemagne ne valaient pas les deux bracelets, *dous nusches,* en or, en améthystes et en jacinthes, que la reine des mécréants d'Espagne, Bramimunde, offrit au traître Ganelon pour sa femme[2]:

Atant vint la reine Bramimunde :
«Jo vos aim mult, sire, dist-ele al cunte,
Car mult priset mi sire e tuit si hume.
A vostre femme enveierai dous nusches
Bien i ad or, matices e jacunes;
Eles valent mielz que tut l'avoir de Rume :
Votre emperère si bones n'en ont unches.
Il les ad prises, en sa hœse les butet.

Il faut même croire que l'usage des cercles de métal et de gemmes, dans la toilette, se prolongea en Europe bien au delà du règne du grand Empereur, et qu'il ne se restreignit pas dans des anneaux pour les doigts et pour les bras, ni dans des colliers. Nous savons, par le poète latin Ermenald ou Ermoldus Nigellus[3], que, sous Louis le Débonnaire, en l'année 826 et à l'occasion du baptême d'une princesse russe, femme de Hériold et belle-sœur de Rurik, la jeune impératrice des Francs, la belle Judith de Bavière, en sa qualité de marraine de la nouvelle convertie, lui offrit des diadèmes en or et en pierres précieuses, de larges colliers élastiques, des bracelets, *armillæ*, et, de plus, des anneaux

[1] Theodulfi Episcop. Aurelianensis *Carmina* dans le *Poetar. latinor. medii ævi,* t. I, (*recens. Ern. Duemmler*) des *Monumenta German. Histor. Berolini,* 1881; pp. 485-486. Carmen XXV; *ad Carolum regem;* v. 95 et sq. :

Quo residente, suum grata inter basia munus
Dent natæ egregiæ, det quoque carus amor.
Berta rosas, Chrodtrudh violas dat, lilia Gisla,
Nectaris ambrosii præmia quæque ferat;
Rothaid poma, Hiltrudh Cererem, Tetdrada Liæum,
Quis varia species, sed decor unus inest.
Ista nitet gemmis, auro illa splendet et ostro
Hæc gemma viridi prœnitet, illa rubra.
Fibula componit hanc, illam limbus adornat,
Armillæ hanc ornant, hancque monile decet.

[2] *La Chanson de Roland et le Roman de Roncevaux des XIIe et XIIIe siècles, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford et de la Bibliothèque Impériale, par Francisque-Michel. Paris,* 1869 : *La Chanson de Roland,* p. 20, strophe 50 : «Alors vint la reine Bramimunde : «Je vous aime beaucoup, Seigneur, «dit-elle au comte, «car mon seigneur et tous ses hommes vous prisent fort. A votre femme j'enverrai deux brace- «lets, dans lesquels il y a beaucoup d'or, d'améthystes et de jacynthes; ils valent mieux que toutes les richesses de «Rome. Votre empereur n'en eut jamais d'aussi bons». Il les a pris et les mit dans sa chausse». — *La Chanson de Roland,* 15e édit. de Léon Gautier, p. 64. LIV. — Sur le mot *nusches* qui est d'origine allemande, *nuschen,* et qui signifie tout aussi bien collier, fibule et pendant, voy. Du Cange, *Glossar. mediæ et infim. latinit.* au mot *Nusca.* — *La Chanson de Roland, poëme de Théroulde, publié par Génin. Paris,* 1850.

[3] Ermoldi Nigelli exulis *Carmini elegiaci in honorem Hludovici christianissimi Cæsaris Augusti* (*Monum. German. histor.*, t. II, p. 509), v. 385 et sq. :

Munera præterea matronæ regia Judith
Congrua namque dedit, gratificumque decus.
Scilicet ex auro tunicam gemmisque rigentem,
Confecit est qualem arte Minerva sua.
Aurea vitta caput gemmis redimitta coronat
Atque munile tegit pectora grande nova :
Flexiles obtorti per collum it circulus auri
Armillæque tenent brachia femineæ.
Fœmora lente tegunt auro gemmisque peracta
Cingulo, dorsa tegit aurea cappa suum.

dorés et gemmés pour les jambes, et des ceintures en métal de prix. On pourrait alléguer sans doute que plusieurs de ces ornements insolites et déjà surannés à cette époque en Occident, étaient probablement plus conformes aux coutumes et aux goûts de la princesse varègue, qu'à la toilette habituelle des dames qui peuplaient la cour des Carlovingiens. Il est incontestable que, de ce temps, les Scandinaves de la Russie aimaient avec passion les bijoux de ce genre. Hommes et femmes étaient couverts d'anneaux, de chaînes, d'agrafes, de boucles et de pendeloques, quelquefois en or et en pierres dures, d'autrefois en argent simple ou niellé, mais le plus souvent en bronze et en verre.

Ce fait ressort non seulement des fouilles exécutées dans les nécropoles varègues que recouvre le sol d'une grande portion de la Russie occidentale, mais aussi des données fournies par l'ancienne poésie populaire du pays, et par les chroniques indigènes et étrangères. Ainsi, le poème élégiaque des Slaves du XIIe siècle, la *Chanson d'Igor,* composée probablement peu après l'an 1186, dit, dans son langage imagé, que le prince patriote Isiaslaf Vassilkovitch, qui n'avait pas, comme tant d'autres, « fait retentir son glaive tranchant sur des casques russes », mais bien sur ceux des ennemis Polowzes et Lithuaniens, finit aussi par succomber sous les coups réunis de ceux-ci : « Lorsque, isolé, il s'abattit sur l'herbe sanglante, recouvert de son bouclier cramoisi, c'est au travers de son collier d'or, que s'exhala de ce corps intrépide, son âme pure comme la perle fine[1] ».

[1] Слово о пъаку Игоревъ, *Igor prince Severskii, poème en russe ancien, publié et traduit en russe moderne par N. Gerbel. Saint-Pétersbourg,* 1881 ; pp. 99 et 100 :

Единъ же Изаславъ, сынъ Васильковъ,
Позвони своими острыми мечи
    О шеломы Литовскія;
Притрепа славу дѣду своему Всеславу,
А самъ подъ чрълеными щиты
    На кровавѣ травѣ
Притрепанъ Литовскими мечи.
И схоти ю на кровать и рекъ:
    „Дружину твою, Княже,
    Птиць крилы приодѣ,
    А звѣри кровь полизаша."
    Не бысъ ту брата Брячаслава,
    Ни другаго Всеволода.
Единъ же изрони жемчужну душу
Изъ храбра тѣла чрезъ злато ожереліе.

Voy. Alfr. Rambaud, *La Russie épique, étude sur les chansons héroïques de la Russie. Paris,* 1876 : *La chanson d'Igor,* pp. 195-223. — Il existe du *Poème d'Igor* une traduction en vers français, imprimée par N. Blanchard, à Moscou, en 1823, d'après la version en vers russes modernes de Joukowsky.

Les grands anneaux d'or et d'argent, appelés dans l'ancien dialecte des Slaves du mot de *grivène* ou *grivna,* qui désignait en même temps un certain poids et une monnaie quelconque, étaient le don ordinaire que les chefs faisaient à leurs vassaux, les maris à leurs femmes. La chronique de Nestor, en rapportant, à la date de 1013, la mort tragique du pieux Boris, prince de Kief, assassiné par ordre de son frère Sviatopolk le Scélérat, raconte avec des détails très minutieux et des répétitions continuelles, la scène touchante où la jeune victime du tyran, couchée sur son lit dans sa tente et récitant des prières, fut percée par les lances des bourreaux qui, comme des bêtes fauves, se ruèrent sur lui : «Son serviteur, ajoute l'annaliste, tomba sur lui, et fut tué en même temps que lui... C'était un jeune homme de race hongroise, du nom de Georges, et Boris l'aimait beaucoup. Il lui avait fait don d'un grand collier d'or, et il le portait au cou quand il servait le prince... Ne pouvant enlever vite à Georges le collier qu'il portait au cou, les assassins lui coupèrent la tête, et après avoir enlevé le collier, ils jetèrent la tête ; aussi plus tard on ne reconnut pas son corps parmi les cadavres » [1].

Au siècle précédent, en l'année 922 du Christ, un missionnaire musulman, Ahmet ben Foszlan, ou tout simplement Ibn Foszlan, avait été envoyé par le calife Mostadir auprès du roi des Bulgares, afin de les convertir, lui et son peuple, à l'islamisme. Ce voyageur vit sur les bords du Volga des Russes varègues, et il décrivit leurs mœurs. Dans son récit, l'asiatique austère et raffiné est loin de vanter la propreté de ces Barbares, ni la pureté de leur vie ; mais il dit que chez eux les hommes et les femmes se paraient également de toute sorte d'anneaux. Ainsi, ayant assisté un jour aux funérailles d'un chef, il vit les jeunes concubines du défunt, destinées à le suivre dans l'autre monde, se dépouiller, au moment où elles se préparaient pour le bûcher, de leurs bracelets et de leurs anneaux de pieds, — *siwar* et *chalchal,* dit le texte arabe, pour *armillæ* et *periscelides,* — et les abandonner aux acolytes d'une vieille prêtresse hideuse et sinistre qui présidait au supplice de ces malheureuses jeunes filles et que l'on désignait sous le nom fatal d'*Ange de la mort.*

Mais, pour recourir, dans nos informations, à de moins tristes exemples, nous rappellerons aussi que, au dire de ce même écrivain arabe, les femmes des Russes avaient coutume de se couvrir plus ou moins le sein de colliers en or, en argent ou en perles de verre, selon la fortune de leur mari. En effet, dès que celui-ci parvenait à réaliser une somme de 10,000 dihrems ou pièces d'or, il

[1] *Chronique dite de Nestor, traduite sur le texte slavon-russe* (Nestorova ili pervonatchalnaya Létopis), *avec introduction et commentaire critique par* L. Léger. *Paris,* 1884 ; pp. 112 et 113.

offrait à son épouse un premier collier; elle en gagnait un deuxième, aussitôt que l'avoir de son seigneur et maître avait atteint 20,000 dihrems, et ainsi de suite, jusqu'à imposer aux femmes des gens les plus opulents le fardeau énorme de nombreuses chaînes largement étalées sur toute la poitrine, et pendant quelquefois plus bas que la ceinture[1]. On a trouvé dans les provinces baltiques des squelettes humains dont les côtes s'étaient effondrées sous le poids de lourdes chaînes en bronze et de pesants colliers en perles de verre. Ce sont sans doute ceux des Varègues de l'ancienne Russie. Mais, en consignant ici tous ces détails, nous avons parlé trop longtemps peut-être de ces peuples et nous n'avons cependant utilisé que des documents qui leur sont étrangers.

Enfin, pour dernière référence, effleurons maintenant, d'une façon plus directe, la littérature scandinave du moyen âge. Toutefois nous n'aborderons pas d'autres sources — elles sont innombrables — que la légende historique du roi norvégien Olaf Tryggwæson, ce type étrange de héros, où le viking aventureux se confond avec l'apôtre chrétien. Sa vie a souvent été racontée en vers et en prose norriques, aussi bien qu'en latin. Non seulement le cycle épique des Islandais compte plusieurs longues Sagas, où la poésie alterne avec la chronique, mais de plus sa biographie a été écrite en latin, vers l'an 1200, par le moine islandais Oddr Snorrason[2]. Pirate de sang royal et fervent néophyte de la religion du

[1] Ch. M. Fræhn, *Ibn Foszlans und anderer Araber Berichte über die Russen alter Zeit. Text und Uebersetzung mit drei Beilagen über sogenannte Russen Stæm. und Kiev, der Warenger und des Warenger Meer*, etc. *Petersburg*, 1823; pp. 5 et 17. — Voy. aussi l'article de Silvestre de Sacy sur ce livre dans le *Journal des Savants* de 1824; pp. 507 et sq. — M. Fræhn a extrait la relation faite par Ibn Foszlan sur les Russes, du grand Dictionnaire géographique de Schehab-Uddin Abou- Abdallah Jacout; elle se rapporte à l'époque où Igor, fils de Rurik, commandait les Varègues de la Russie.

[2] En dehors de quelques pièces de vers attribuées au poète Hallfred Vandrædaskáld Óttarsson (967 † 1014 : *Ólafsdrápa, Encomion Olavi*) les actes du roi Olaf, fils de Tryggve, nous sont connus par plusieurs sagas islandaises, dont l'une au moins est traduite d'après l'histoire de ce prince, écrite en latin par le moine Oddr Snorrason; celui-ci avait puisé ses sources, paraît-il, dans la tradition populaire et dans les données du savant Gissur Hallson († 1206). Le roi Olaf Ier eut aussi un autre biographe dans la personne du moine islandais Gunnlaugr Leifsson († 1218), dont il ne reste que des fragments. Enfin, dans le même siècle, Snorro Sturleson (1179 † 1241), l'auteur de la *Nouvelle Edda* ou *Edda en prose*, comprit un abrégé de la Saga d'Olaf Tryggvæson dans son ouvrage encyclopédique sur les Sagas, intitulé *Heimskringla, Orbis terrarum, historia regum Norvegicorum;* elle en forme la VIe partie (pp. 187-349 du t. I, dans l'édition in-fol. de Copenhague, 1777, avec traductions latine, danoise et suédoise). La grande Saga antérieure, celle qui nous a fourni les citations qui vont suivre, occupe les trois premiers volumes des *Formanna Sögur*, (*Copenhague*, 1825-37, 12 vol.), contenant des Sagas en texte islandais et aussi les tomes I, II et III des *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum Borealium, latine reddita et apparatu critico instructa, oper. et stud.* Sv. Egilssonii (*Copenhague*, 1828-46; 12 vol.). Dans le Xe vol. de l'une et de l'autre collection on trouve une variante de l'histoire du roi Olaf Ier, écrite par le moine Oddr Snorrason et traduite, croit-on, en islandais au XIIIe siècle par Styrmir le Sage († 1245), prieur du couvent de Vifleg. La traduction actuelle en latin est faite d'après cette version (*Historia brevior de rege Olavo Tryggvii filio secundum Oddini monachum;* pp. 200-349). — Citons maintenant quelques passages, empruntés à la *Saga Olafs Konungs Tryggvæsonar*, dans sa traduction latine des *Scripta Historica Islandorum :*

T. I, p. 244. — Cap. 104 et 105 : « Hac nocte dynasta (Hakon) somno abstinuit quod servo male credidit, Karkus vero, alto diutinoque somno oppressus, tandem e vigilavit, dynastamque vigilem sensit. Karkus loquetur : « Iterum somniavi, domine! visi

Christ, Olaf détruisait les temples payens, sans toutefois négliger d'en emporter les trésors. Au moment où ses compatriotes les Norvégiens, lassés de la tyrannie du renégat Hakon, fils de Sigurd, bannirent celui-ci pour élever le fils de Tryggve sur le trône, et lui accorder, à son tour, le titre de *Roi de la mer*, «Vandill», — c'était en l'an 995, — le *Jarl* ou dynaste fugitif, abandonné à la discrétion d'un serviteur infidèle, fut assassiné pendant son sommeil. Avant que le seigneur exilé ne s'endormît dans ce dernier repos, le traitre Kraken, qui méditait d'accomplir le crime, lui avait dit qu'il venait de se voir, en rêve, décoré par Olaf d'un collier d'or. — «Prends garde!» lui dit Hakon peu rassuré sur la loyauté de son compagnon; «c'est un collier de sang que tu recevras de lui, si tu viens à me trahir». Il avait dit vrai, car le nouveau roi fit décapiter ce misérable, lorsqu'il osa lui présenter la tête inanimée de son maître. Dans son zèle ardent pour le christianisme, Olaf payait partout de sa personne; arrivé un jour à Hladen, près de Throntheim, devant un temple payen, où le dieu Thor siégeait, tout couvert d'or et d'argent, au milieu des autres faux dieux, le roi-apôtre brava hardiment les menaces des seigneurs et du peuple qui, réunis en ce lieu, restaient sourds à ses exhortations chrétiennes. Il pénétra dans l'édifice, et, de

«mihi nos ambo sumus una vehi nave, quam ego gubernarem.» — Dynasta: «Ergo vitæ nostrum utriusque arbiter eris; at tu «mihi fidus sis, ut esse debet, cupis, cum alia venient tempora, fructum a me feres.» — Karkus iterum obdormivit et insomniis «inquietatus est, experrectum vero dynasta, quid somniasset, interrogavit. Ille respondet: «Hladis nunc fui, ubi Olavus Tryggvii «filius collum meum torque aurea circumdedit et præterea me magno equo donavit.» — Dynasta respondit: «Scilicet Olavus «sanguineo circulo collum tuum circumdabit, si ad eum venies; ita tibi cave, quasi te decollaturus sit, neque vero absimile est, «cum te deinde contumeliæ ergo suspensurum, et ita tibi equum donaturum; si vero tuam in me fide non prodis, bene, ut ante, «de me merebis.» — Deinde ambo vigilabant, ut si neuter alteri crederet. Dynasto autem, sub lucem obdormiscens, mox insomniis agitatus horrendum clamavit et calcibus et occipite niti cœpit, ut si consurgere vellet. Qua re servus, horrore et timore correptus, cultrum ingentem et acutum ex cingulo suo depromsit, coque trajectum dynastæ guttur dissecat; hoc modo Hakon dynasta mortem obiit. Deinde Karkus caput dynastæ præcisum, abstulit secum, cursusque Hladis contendit, quo postridie perveniens, regi Olavo caput dynastæ tradit.».

T. II, pp. 40-41. — Cap. 166. Post festum Jolense rex Olavus cum copiis interiora Thrandheimi ingressus est... Cum vere Mœriam parvenit, jam ibi presto aderant omnes Thrandorum principes, qui tum maxime christianismo adversabantur... Rex Olavus, ut ante colonos ad religionem christianam amplectendam hortatus est. Jarnskeggius hic, ut ante, colonorum nomine ad postulata regis respondebat, inquens: «...Ea omnium nostrum voluntas est, ut tu, rex, deos colas, quemadmodum ante te fecerunt «alii reges, aliique Thrandorum principes, Sigurdus, satrapa Hladensis, et Hakonus satrapa, qui proximus ætate maximum hujus «regni partem tenebat...» — 167. Coloni, magna exclamatione orationem Skeggii comprobarunt, dicentes, placere sibi, quæ protulisset. Tum rex: «Secundum ea, quæ in comitiis Frostensibus acta sunt, templum intrabo, atque ritus vestros sacrificiorumque «apparatum observabo.» — Placuit colonis, et utrique templum adeunt. Rex, cum paucis suorum, et colonorum promuli intrant inermes omnes, rex manu gestans baculum securi armatum, auro ornatum. Venientibus in templum haud adfuit copia simulacrorum; quorum Thor, summa religione cultus, in medio sedebat, magna statura, totusque in auro et argento ornatus. Rex, sublato baculo, Thorem tanto ictu feriit, ut a pulvinari excussus deffringeretur; tum regii, qui intrarant, accurrentes, omnes deos a pulvinaribus deturbarunt...

T. II, pp. 118-119. — Cap. 193. *Rex Olavus nuptias Sigridæ ambit.* — Sigrida, Suethiæ regina, imperiosa dicta, in prædiis suis sedebat. Paulo post quam rex Olavus orientem versus in Vikiam pervenit, ut modo dictum est, internuntii inter regem Olavum et Sigridam reginam cum his mandatis commeabant, ut rex nuptias Sigridæ ambiret; quæ cum conditionem acceptaret, mutuo pacto constitutum est, ut hac hieme, post festum Jolense, de his rebus in Gothalbi ad fines regnorum convenirent. Tum rex Olavus Sigridæ reginæ ingentem illum annulum aureum muneri misit, quem annulum de foribus templi Hladensis abstulerat, non omnium, qui viderunt, judicio pretiosissimum. Regina Sigrida annulum accepit, et magnificentiam liberalitatemque Olavi regis perquam laudavit; atque mox annulum per totam aulam inspiciendi causa circumferri fecit, omnibus uno ore dicentibus se annulum pari bonitate non vidisse. Erant ibidem cum regina duo aurifabri ipsius, qui annulum, ... se circumlatum, manu ponderarunt, nullis adhabitis verbis, nisi quod soli inter se colloquerentur, quod animadvertens regina, ad se vocatos interrogat, quid in annulo vituperassent; illis negantibus, jubet, ut ante omnia dicant, quid deprehendisse vitii. Dicunt, adulteratum esse annulum. Fracto deinde, jussu reginæ, annulo, filum aureum (ferreum) intrinsecus deprehensum est; qua re ...rata, regina Olavum sic plura adulterasse (pluribus in rebus sibi fraudem facturum) confirmavit».

son bâton doré muni d'une hache, il frappa et renversa la statue du dieu, et livra au pillage de son escorte les richesses de cet antique et opulent sanctuaire. Le butin le plus précieux qu'il en emporta fut un énorme anneau d'or dont, plus tard, il fit présent à la reine de Suède, l'altière Sigrida, qu'il devait épouser. Cette princesse et toute sa cour furent émerveillées de la beauté d'un cadeau aussi magnifique; mais deux orfèvres attachés à la maison royale reconnurent, en le pesant à la main, qu'il était falsifié. On le brisa par ordre de Sigrida, et l'on constata qu'il contenait une âme en métal vil. Cette fraude des payens, dont le chrétien Olaf était cependant innocent, causa la rupture du mariage.

Dans la Saga d'Olaf Tryggwæson, qui relate ces faits, nous recueillerons encore une histoire, ayant rapport à ce même *Jarl* norvégien, Hakon Sigurdharson, que l'on appelle le *puissant*, «riki», le *méchant*, «illi», le *seigneur sanguinaire*, «blótjarl», et qui, une fois baptisé, renia la foi chrétienne et retourna avec acharnement au culte de ses anciens dieux. Un jour qu'il voulait assurer l'appui de ceux-ci à son ami Sigmund Brestersen, pour une entreprise navale dans l'archipel lointain de Féroé, il entra avec ce dernier dans le temple de la nymphe ignée Thorgerda Hœlgabruda, resta longtemps prosterné devant l'idole qui avait à la main un gros bracelet d'or, et ensuite, demandant ce bijou comme un signe d'approbation de la divinité, il s'efforça de le lui arracher; mais la déesse résista, et ce ne fut que lorsque les deux pieux ravisseurs eurent versé beaucoup de larmes et pas moins d'argent à ses pieds, qu'elle consentit à lâcher l'anneau d'or. Sigmund tout joyeux l'emporta comme un présage de bon augure. Le roi Olaf essaya en vain de le faire renoncer à cet anneau impie qui devait lui porter malheur. Il ne tint pas compte de ces conseils édifiants, et bientôt après il périt de mort violente dans l'une des îles Féroé[1], à cause même de cet anneau fatal.

[1] *Historia regis Olaus Tryggvii filii, ex vetere sermone latine reddito et apparatu critico instructo* (*Script. histor. Islandor.*), t. II, pp. 98-100. Cap. 184:

Sigmundus Bresteris filius, cum quatuor hiemes apud Hakonem satrapam egisset, et significavit se Fœreyas adire velle, cœdem patris vindicaturum, rogitans ut satrapa se ad hanc profectionem sublavaret tam apparatu quam consiliis, quibus id iter institueret... Vere procedente, Sigmundus iter parare incipit, viros singulaque armamenta quam firmissima comparavit, quiquagenos fortes viros cuique navi mercatoriæ designans. Satrapa cum naves in mare deducerentur profectioque omnino parata esset, inspecturus adfuit: tum ille: «...Nunc scire aveo Sigmunde! quam tu religionem observes.» Sigmundus paulo tardius reponit: «Non adeo memo-«rabile est, domine!» inquit. «Nulla enim alia mihi religio est, quam quod fortunæ meæ et victricibus armis confido, id quod bene «mihi successit, dum in bellis versatus sum». Satrapa fatur: «Non ita esse licet; inde auxilium petas oportet, ubi omnem fiduciam «repositam habeo, nempe ab Thorgerda Hœlgabruda, quam conventum adeamus.» Tum fanum adeunt; satrapa ante simulacrum ejus toto corpore humi se prostravit, ibique diu jacuit; simulacrum valde ornatum erat, armillamque crassam in brachio habuit. — [líkneskít var prydt mjök ok hafði digran gullhring à arnis]. — Satrapa surgens annulum apprehendit, brachioque deæ detrahere conatur. Visa vero Sigmundo est carpum adducere. Satrapa fatur: «Haud propitiam tibi se præbet, Sigmunde! Nescioque an te cum ea in gratiam reducere queam; hujus vero rei indicium est, si, quem brachio gestat, annulum nobiscum communicare velit.» Tum satrapa, multo sumpto argento et in scamno apposito, ipse denuo se in pavimentum prostravit. Sigmundus animadvertit, eum in lacrimas effundi; cum vero surexisset, annulum apprehendit, quem illa manu demisit. Satrapa annulum Sigmundo tradidit et fatus est: «Hunc tibi annulum do, secundæ fortunæ pignus, quem tu nunquam abalienato»; quod et Sigmundus pollicitus est. Post hæc Sigmundus ad naves et suos reversus in altum provehitur».

Ainsi, les mortels n'étaient pas seuls à porter des anneaux précieux; les divinités du Nord en étaient également parées dans les temples de ces régions. Mais, de même que les hommes transportaient avec eux, partout où ils allaient, leurs parures de corps, il est plus que probable que les idoles des payens n'en étaient pas dépourvues dans les contrées étrangères où ceux-ci érigeaient de nouveaux autels[1]. Tout porte à croire aussi, — en dépit de l'anecdote, peut-être controuvée, de l'anneau offert à Sigrida, — que les bijoux voués aux divinités étaient de ceux qui se distinguaient par leur valeur exceptionnelle et par la

Le récit continue dans les chapitres suivants jusqu'après le 187me. — D'autre part, ce récit se retrouve dans les autres Sagas relatives au roi Olaf, à Hakon et à Sigmund Brestersen; entre autres dans la *Fæyeringa-Saga, oder Geschichte der Bewohner der Færœer, im isländischen Grundtext mit færœischer, dænischer und deutscher Uebersetzung, herausgegeben von* C. C. Rafn *und* G. C. F. Mohnike. *Kopenhagen*, 1833; p. 101 de l'édition en dialecte de Feroé. Voy. aussi : Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark. Copenhague*, 1755; p. 91. — G. Stephens, *The Old-Northern runic Monuments. Cheapinghaven*, 1866; t. II, p. 101.

[1] Au risque d'anticiper en partie sur l'exposé d'une hypothèse qui, plus tard, sera admise, espérons-le, comme le résultat logique de l'étude que nous consacrerons, en son temps, à la patère (V) du trésor de Pétrossa, nous ferons observer dès à présent que, sur les dix-sept figures de divinités hybrides ou helléno-gothiques qui ornent de leur relief le pourtour intérieur de ce vase, il en est une dont le sexe et les attributs sont peut-être plus difficiles à déterminer que ceux de la plupart des autres figures (c'est celle qui est représentée la dernière à gauche dans la vignette placée en tête de la page 71, et que l'on voit plus distinctement reproduite dans la gravure ci-annexée).



Une tunique plissée qui recouvre le bras droit vient draper le bas-ventre et les jambes jusqu'aux chevilles; le reste du corps est nu, et la poitrine est modelée de façon à faire croire que c'est plutôt celle d'une toute jeune fille que celle d'un adolescent. Comme dans les représentations des femmes grecques et romaines des premiers siècles du Bas-Empire, les cheveux relevés entourent le front et la figure de deux bourrelets, dont celui de droite se termine en une mèche qui retombe par devant. Sur le sommet de la tête on croit reconnaître une espèce de petite touffe, un *cirrus in vertice*. Dans la main gauche, cette figure tient, dressée en l'air comme au port d'arme, une sorte de longue feuille lancéolée, palme ou peut-être *flabellum* (?); de sa droite, ramenée vers la ceinture, pend un bout de corde aboutissant à deux glands superposés, en forme de conque aux lèvres striées. Mais ce qui nous intéresse plus spécialement en ce moment, ce sont le *torques* qu'elle porte au cou, fermé sur le devant par trois boules accolées, et l'*armilla* bordée de filets, qui enserre son bras droit juste au-dessous de l'épaule. Cette divinité — car elle doit en être une, tout aussi bien que les figures dont les attributs ne laissent aucun doute à ce sujet — cette divinité, disons-nous, mâle ou féminine, mais en tout cas d'un aspect tout à fait juvénile, est la seule de toute la série qui porte de pareils ornements. C'est un point que nous aurons à examiner ultérieurement, à savoir si dans la Valhalla odinique il y avait un dieu ou une déesse à qui de pareils bijoux étaient plus particulièrement réservés. — Le Jarl Hakon, dans un passage de la Saga d'Olaf que nous avons citée plus haut, arrache un anneau d'or à l'idole de Thorgerda Hœlgabruda, cette *nympha lucorum*, fille de Logi, le génie du feu, dans le temple de laquelle on portait de riches offrandes et l'on faisait des sacrifices humains. Voy. dans la *Njáls-saga* (*Historia Niali et filiorum, latine reddita*, etc. *Hafniæ*, 1809), les chapitres 89 et 114. Dans le premier de ces deux passages, dont le second est consacré à la généalogie humaine de ce personnage mythique ou divinisé, le scalde fait le récit détaillé du pillage et de l'incendie du temple de Thorgerda Hœlgabruda, appartenant au jarl Hakon. Le criminel enlève la coiffure et l'énorme bracelet d'or que la déesse, assise et de grandeur humaine, tient à la main; il dépouille en même temps les autres idoles, Thor et Irpa, de leurs riches ornements (*op. cit.*, p. 279) :

Hac æstate ipsa Nialsonii in Norvegiam ex Orcadibus, uti supra memoriæ proditum, juverant, ibique nundinas æstivas frequentabant. Tunc novim Thrainn Sigfussonius exornavit in Islandiam trajecturus, ac pene omnibus rebus paratus erat, cum Hakon dynasta Gudbrandum adiit convivarum. Ea nocte Hrappus homicida fanum dynastæ et Gudbrandi accessit; introgressus ædem, Thorgerdam Hœlgabruda conspicit sedentem, quæ justam æquabat staturam hominis, manu armillam habens auream eximiæ magnitudinis, capite calyptra redimito; excussa divæ calyptra, ereptaque armilla, thensam Thori animadvertit, eique aliam adimit armillam tertia Irpæ demta, cunctaque idola foras protrahit, omni spolians ornatu; mox flammas delubro injicit, exustione delet; quo facto abiit prima cum oriente luce... »

perfection de leur structure. A ce compte, l'anneau mince et informe de Pétrossa paraît trop insignifiant, comme poids et comme travail, non seulement pour satisfaire les exigences somptueuses d'un temple, mais même celles d'un homme riche et puissant des temps passés.

Lorsque nous nous occuperons plus tard de rechercher la nature des bracelets perdus du trésor de Pétrossa, nous reviendrons sur les formes et les ornements que l'on donnait plus spécialement aux bandeaux en or et en pierreries, destinés à orner le bras. Pour le moment et comme conclusion aux notions générales que nous avons cru devoir énoncer sur l'usage des anneaux portatifs dans l'antiquité, nous nous bornerons à présenter l'anneau simple de notre trésor comme un collier barbare ou *torques* de la forme la plus archaïque; nous n'y trouvons, du reste, rien de bien caractéristique, si ce n'est peut-être son mode de fermeture, son crochet à mortaise, *torquis unca* [1], parfaitement identique à celui de trois autres anneaux, *torques* ou *armillæ*, qui nous reviennent en mémoire et qui tous les trois sont de provenance barbare, scandinave ou gothique [2]. L'un de ces anneaux est en bronze tordu et en partie orné de chevrons et de pointillage; il a $0^{m},21$ de diamètre et a été découvert dans un tombeau varègue, à Kerklingen en Courlande, tout près des confins de l'an-

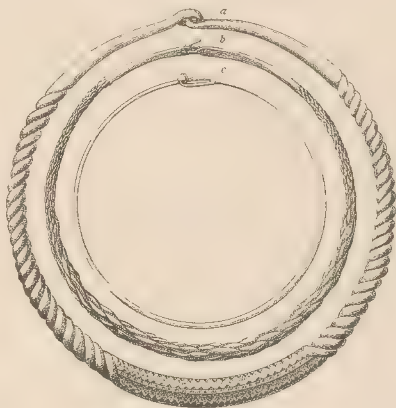


Fig. 129. — Anneaux en Bronze, Argent et Or, trouvés en Courlande, en Danemark et en Champagne. Musées de Mitau, de Copenhague et de Troyes.

[1] C. Propertii *Elegiar.*, l. IV, 10, v. 44.

[2] Le collier de Kerklingen (fig. 129 *a*) est représenté en grandeur naturelle (diam. $0^{m},21$) dans Kruse, *Necrolivonica oder Geschichte und Alterthümer Liv- Est- und Curlande. Dorpat*, 1842; *Leipzig*, 1854; pl. 41, nº 3. — Dans le texte de l'appendice C : *Anastasis der Waræger Russen*, on trouve des détails nombreux et intéressants sur le costume de ce peuple et sur les bijoux qu'il avait coutume de porter. — Cf. Aspelin, *Antiq. du nord finno-ougrien*, t. V, p. 385, nº 2110. — Musée provincial de Courlande à Mitau. — On peut le rapprocher du *torques* varègue en argent, trouvé à Saint-Jürgens en Esthonie, fig. 109 *r* et p. 281, note 1. — Le bracelet d'argent (fig. 129 *b*) est celui que nous avons déjà mentionné p. 281, dans la note 1. — Enfin le *torques* en or de Pouan (fig. 129 *c*) a été décrit dans notre note 1 à la p. 327, sous le nº 1; cependant il y est dit à tort que ce bijou a la forme d'un serpent. Son mode de fermeture présente un œillet relativement plus large que celui de l'anneau simple de Pétrossa, et le tenon est, chez lui, arrondi en forme de bouton. Le tenon est formé d'une languette rebroussée en arrière et recourbée en S, dans le cercle en argent tressé de Copenhague (fig. 129 *b*). Seul le *torques* en bronze de Kerklingen n'a pour tenon qu'une simple courbure à l'une des extrémités de la tige; il en est de même de l'anneau d'or de Pétrossa.

cienne Samogitie (fig. 129 *a*); l'autre est un bracelet d'argent formé par trois grosses tiges et trois fils métalliques tordus, tressés tous ensemble; il provient du Danemark et se trouve au Musée de Copenhague (fig. 129 *b*); le troisième anneau est un collier d'or massif, à peu près de la même dimension que le nôtre, mais décoré de petits ronds gravés sur son rebord supérieur; c'est le *torques* découvert à Pouan, dont nous avons déjà parlé (fig. 129 *c*).

Malgré la ressemblance du mode de fermeture de ces trois objets d'époques si différentes, avec le tenon et la mortaise de l'anneau d'or de Pétrossa, celui-ci se distingue par le manque absolu de toute ornementation et par un travail tout à fait primitif et grossier. Aussi, pour peu que l'on compare sa simplicité et ses imperfections au degré d'art, d'habileté et de goût qui domine dans les autres pièces du trésor, et qui dénote une culture beaucoup plus développée et mieux caractérisée, on est tenté de croire que le respect seul dû à l'ancienneté d'un pareil anneau, l'a fait conserver par les possesseurs du trésor, malgré sa forme insignifiante et rudimentaire.

D'un autre côté, il est également permis de supposer que cet objet n'a jamais été un ornement de corps, et de lui attribuer, par conséquent, une destination moins noble peut-être, mais plus pratique. On a dit à propos du second anneau de Pétrossa dont nous parlerons après celui-ci, que « pouvant s'ouvrir et se fermer, pour être passé dans les anses de plusieurs coupes, on était en droit de supposer qu'il servait à les réunir de manière à pouvoir offrir toutes ensemble, au donataire les coupes d'un certain nombre de convives ». Or, il est à remarquer que l'habitude de passer sur des anneaux en métal divers objets dont on voulait former un ensemble avec une destination spéciale, était assez commune aux peuples de l'antiquité. On a trouvé bon nombre de cercles plus ou moins grands et ordinairement en bronze ou en fer, auxquels pendaient différents ustensiles de ménage. Les uns étaient à l'usage des bains; les fouilles faites en 1824 dans l'édifice des petits thermes au nord du forum de Pompéï, ont fourni un assortiment complet de ce genre d'instruments : ce sont des *unguentaria* et des *olearia* ou fioles à parfums et à huiles; ce sont de petites patères, *patellæ,* pour répandre l'eau sur le corps, enfilées par leurs manches, grâce à une fente longitudinale; ce sont surtout des étrilles ou racloirs d'une forme particulière, avec lesquels les Grecs et les Romains se nettoyaient la peau en se raclant l'épiderme. Les premiers appelaient cette cuillère longue, creuse et recourbée, στλέγγις; les seconds la nommaient *strigilis,* et ces deux peuples en faisaient dans leur bain un emploi continu. La collection d'ustensiles de bain que la fig. 130 représente

en de petites dimensions, est réunie sur un anneau en bronze dont le fermoir est composé de deux petites têtes de lévriers mordant à la même boule[1]; ce genre d'ornement, dont l'origine se perd dans les siècles passés, n'était donc pas exclusivement réservé aux colliers et aux bracelets portatifs.

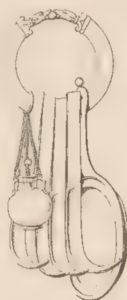


Fig. 130. — Trousseau d'Ustensiles de Bains, en Bronze, trouvé à Pompéi.

D'autres cercles en bronze ou en fer et de dimensions moindres réunissaient ensemble un certain nombre de clefs de façon à en former des trousseaux[2]. Nous trouvons les cercles d'assemblage fort répandus, dans les anciens temps, jusque chez les peuples les plus éloignés des régions romaines. Parmi les antiquités découvertes dans les pays scandinaves, et appartenant à l'époque où le fer n'y était pas encore connu, nous constatons l'existence d'anneaux en bronze portant toutes sortes de petits instruments dont la plupart ont rapport aux soins de la barbe et de la figure, tels que pinces à épiler, cure-oreilles, rasoirs et autres menus objets moins distinctement caractérisés[3] (fig. 131 *a* et *b*).

Quoique différant par le métal, puisque le plus grand de ces anneaux scandinaves est en bronze, tandis que celui de Pétrossa est en or, il y a entre ces deux objets une analogie frappante sous le rapport du travail qui ne saurait être ni plus simple ni plus primitif.

Nous ne voudrions pas omettre au cours de cette rapide nomenclature que nous avons faite dans le seul but d'expliquer l'un des emplois probables de notre grand cercle d'or de Pétrossa, nous ne négligerons pas, disons-nous, de mentionner les chaînes et les grands anneaux métalliques auxquels sont appendus, non plus des outils pratiques, mais de simples ornements, des amulettes ou bien des simulacres d'animaux, de plantes et d'outils en miniature, c'est-à-dire de ces

[1] *Real Museo Borbonico*, vol. V, pl. 16. — Roux aîné et Barré, *Herculanum et Pompéi. Paris*, 1840; t. VII, pp. 87 et sq., pl. 87. — J. Overbeck, *Pompeji. Leipzig*, 1884; IV. Aufl., p. 452. — Villemain (*Choix de costumes des peuples de l'Antiquité. Paris*, 1826; t. I, pl. 87, fig. 261-263) reproduit plusieurs cercles ayant des destinations conformes aux indications que nous fournissons. Notre fig. 130 a l'inconvénient de donner l'image du trousseau pompéien en de trop petites proportions (moins d'un cinquième de l'original). La collection des bronzes antiques du Louvre, ainsi que la plupart des musées d'antiquités contiennent des strigiles d'après lesquels on peut juger de la grandeur réelle de ces ustensiles, hors d'usage de nos jours.

[2] Voy. l'intéressant mémoire de M. A. von Cohausen, *Die Schlösser und Schlüssel der Römer*, dans le t. XIII, 1874; p. 135 et sq. des *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde;* voy aussi Guhl et Koner, *La vie antique*, trad. franç. par M. E. Trawinski; II[e] partie: *Rome* (*Paris;* J. Rothschild, Éditeur, 1885), pp. 263 et 264, fig. 272 *c*. Cette figure représente, en toutes petites dimensions, un trousseau de clefs romaines.

[3] J. J. A, Worsaae, *Nordiske Oldsager; Bronce alderen*, p. 60. Notre fig. 131 *a* porte, dans ce livre, le n° 269; l'ensemble des pièces, ustensiles et anneau de rattache donne 0m,17 de hauteur; la fig. 131 *b*, dont l'original est haut de 0m,077, a le n° 273 chez M. Worsaae: « Cure-oreille et pince ».

petits bijoux que nous appelons aujourd'hui des breloques et qui, dans l'antiquité romaine portaient, à cause du petit bruit qu'ils font en s'agitant, le nom de *crepundia*. Signalons entre autres un anneau en bronze, bracelet ou collier, dont les extrémités sont doublement enroulées sur elles-mêmes, et auquel sont suspendus par leur anse six petits seaux creux, également en bronze (fig. 131 *c*). Cet objet a été découvert en 1865, à un mille d'Odensee en Danemark, dans la tourbière de Vimose, où abondent les débris d'armes, de bijoux, de harnais et d'ustensiles de ménage en bronze et en fer, appartenant sans contredit au V[e] siècle de l'ère chrétienne [1].

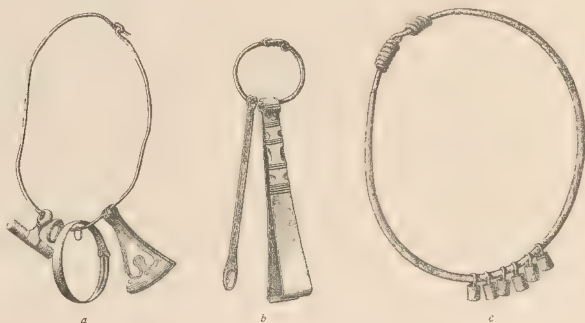


Fig. 131. — Anneaux en Bronze, servant à réunir divers Ustensiles, trouvés en Danemark. Musée de Copenhague.

L'usage des bijoux de ce genre était tout aussi fréquent en Grèce et chez les Romains ; nous en avons déjà vu un exemple fort curieux dans la grande chaîne d'or découverte, en 1797, sur la montagne de Magura en Transylvanie. Avec elle on a trouvé une plaque ronde en or cloisonnant des grenats, et plus d'une vingtaine de beaux médaillons impériaux[2] du IV[e] siècle. La chaîne, au milieu de laquelle est attaché une *bulla* ou grosse perle en cristal fumé, surmontée de deux petits léopards en or qui se dressent l'un vers l'autre, a pour pendeloques cinq feuilles de vigne s'entremêlant avec les simulacres minuscules de toutes sortes d'outils ; ceux-ci sont réunis par couples et rattachés à la chaîne par de petits anneaux (fig. 92). On n'hésite pas à y reconnaître le travail fin, minutieux et com-

[1] C. Engelhardt, *Sur la trouvaille de Vimose*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord. Copenhague*, 1867; pp. 89-114. Voy. l'original de notre fig. 131 *c* à la p. 94 : « Anneau en bronze avec de petits pendants de même métal». Diamètre 0^{m},12. « On voit par cet anneau en bronze, bracelet ou collier avec six petites pièces en bronze creuses, en forme de seaux, que ces objets, qui jusqu'alors n'avaient été trouvés qu'isolément dans nos tourbières, sont bien des pendants » (Engelhardt, *Denmark, Nydam*, pl. V, fig. 15-17 et pl. 18, 3).

[2] Voy. plus haut, p. 191, fig. 82 *b*; p. 218, fig. 92; p. 195-197, note 1.

pliqué d'un habile orfèvre romain. Les tombeaux helléno-scythiques de la Crimée ont également fourni plusieurs chaînes en or, composées de petits tubes ouvragés et enfilés sur un cordon, où ils alternent avec des breloques qui représentent quelquefois des animaux, tels que lions, bœufs, onagres, béliers, chiens, souris, coqs, colombes, perdrix, tortues, crapauds, chenilles, scarabées, abeilles, papillons, araignées, pétoncles, conques ou autres coquillages, etc. (fig. 132); d'autres fois ce sont des feuilles, des fleurs, des bourgeons, des fruits ou des épis, et parfois aussi des amulettes diverses, dites en grec βασκάνια, περιαπτὰ ou περιάμματα, dont quelques-unes ne manquent pas de choquer nos mœurs plus pudiques. Chez les anciens la plupart de ces objets avaient une visée superstitieuse ou prophylactique, et ces buts qui, bien plus que le simple caprice, étaient leur motif, leur servaient en même temps d'excuse [1].

C'est dans un ordre d'idées à peu près analogue que nous trouvons la seule explication plausible pour l'étrange fardeau que porte, sur son épaule droite, la statuette gauloise du *Dis Pater* en bronze, dont nous avons parlé au chapitre précédent (fig. 85 *a*) [2]. Les neuf doubles spirales mobiles qui y sont suspendues au moyen d'un anneau de laiton, ne peuvent être, en effet, que les symboles d'une croyance religieuse; quant à l'anneau lui-même, seules la matière et les dimensions le rendent inférieur à celui de Pétrossa. Toutefois les antiques bas-reliefs de l'Assyrie nous font voir des cercles tout pareils, garnis d'amulettes, qui étaient sans doute en métaux de prix, puisqu'ils figurent au cou des souverains ou qu'ils leur sont offerts en présent [3].

Les exemples que nous venons d'énumérer démontrent suffisamment qu'il était d'usage, chez les anciens peuples barbares de l'Europe, aussi bien qu'à Rome

[1] Les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XI, 1 et XII, 3, nous présentent deux de ces colliers à pendeloques, dont le dernier est celui que reproduit, en réduction, notre fig. 132. Sa longueur réelle est d'environ 0m,70 Il a été découvert en 1838 dans une tombe au nord de Kertch, renfermant un squelette de femme qui portait une couronne d'or. — Dans l'ouvrage russe de M. Aschik, intitulé *Bosporskoyé Czarstvo*, III, 210, pl. V, 2, on trouve la description et le dessin d'un collier composé exclusivement d'amulettes, dont un grand nombre ont un caractère lubrique. Voy. à ce sujet le mémoire d'Otto Jahn, *Ueber den Aberglauben des bösen Blicks bei den Alten*, avec 3 planches, dans les *Berichte der Kön. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1855, pp. 28-110. Aux pp. 41 et sq. l'auteur fait une énumération des colliers, bracelets et autres bijoux antiques de même caractère, découverts en Italie et ailleurs.

[2] Voy. plus haut, pp. 202 et 207, note 3.

[3] Nous n'en citerons que deux exemples dont les pièces de conviction se trouvent au British Museum et ont été décrites et reproduites, d'après MM. Layard et Rawlinson, par les auteurs de l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité*, t. III, *Assyrie*, pp. 619 et 763, fig. 306 et 491. Ce sont, la stèle de Samas-Vul II, petit-fils d'Assournazirpal, et la figure d'un collier auquel pendent cinq amulettes différentes. M. Perrot dit au sujet de ces monuments : « Les princes ont des colliers formés de pièces dont chacune paraît avoir une valeur symbolique, car on les voit reparaître d'un bas-relief à l'autre, tantôt pendus au col des personnages, tantôt distribués dans le champ de la stèle. Dans la stèle de Samas-Vul, le roi ne porte sur la poitrine qu'un seul ornement : celui-ci ressemble à ce que nous appelons la croix de Malte. Ces ornements devaient être en or et d'assez grande dimension. »

et dans l'antique Orient, d'employer des cercles et des chaînes de métal pour réunir ensemble, soit divers ustensiles destinés à des services pratiques, soit des objets affectés au culte, soit enfin de simples jouets servant à l'ornementation d'un bijou. A l'un de ces titres, on pourrait se demander si les deux cercles tout simples du trésor de Pétrossa, cercles dont nous ne possédons plus qu'un seul, caractérisé par sa fabrication peu soignée, n'avaient pas servi, dans un temple où tout aurait été en or et en matières précieuses, à conserver, réunis en un seul ou en deux groupes, les objets consacrés à l'office des autels ou à l'apparat pontifical ? Les quelques bandeaux ou bracelets perdus, le hausse-col, les aiguières et même les corbeilles ajourées pouvaient se prêter assez facilement à ce mode d'assemblage. Il convient toutefois de rappeler que les paysans qui ont découvert le trésor n'ont nullement signalé un enchevêtrement de ce genre entre les différents anneaux et les vases dont se composait la réunion d'objets précieux entassés sous le grand plateau d'or déjà décrit.

Afin de ne pas nous égarer dans des hypothèses sans utilité réelle pour notre sujet, nous passerons à présent à la description d'une autre pièce du trésor, laquelle, tout en nous maintenant dans le cercle de nos études sur les anneaux d'or, offre, sans contredit, un intérêt de beaucoup supérieur.



Fig. 132. — Chaîne en Or, ornée d'Amulettes et trouvée en Crimée.
Musée de l'Ermitage Impérial.



I . LE PLATEAU *DISCUS*

I. ANNEAU SIMPLE. *TORQUES* III _ I ANNEAU A INSCRIPTION. *ARMILLA*

(État actuel)

OBJETS EN OR SIMPLE

III

L'ANNEAU A INSCRIPTION

ARMILLA



ANS avoir rien de bien remarquable dans sa structure, le second anneau conservé est peut-être, au point de vue historique, l'objet le plus intéressant du trésor de Pétrossa[1]. En effet, cette pièce est particulièrement importante parce que, seule, elle porte une inscription et que par conséquent elle peut donner, bien plus que tout autre indice artistique, les moyens de déterminer avec une certaine précision l'époque et la provenance des objets, plus somptueux sans doute, qui l'accompagnaient. Cette pièce, échappée saine et sauve aux périls que le trésor courut en 1838, fut l'un des premiers objets retrouvés après le vol de novembre 1875 ; mais

[1] *Description de M. de Linas:* «Anneau cylindrique brisé s'effilant vers l'interruption : fermoir, une mortaise ronde et un tenon; un fil roulé en hélice renforce leurs queues. Une inscription est gravée au dos de l'objet, sur la partie opposée au fermoir. Diamètre, 0^m, 153; épaisseur du milieu, 0^m, 012. »

Description de M. Soden-Smith : «Neck-ring, gold, with coils of gold wire round the extremities. Date uncertain. Diameter, 6 in, ; thickness in the middle, nearly 1/2 inch. Formed of solid gold, tapering slightly towards the fastening, which is a hook and loop; the ends are ornamented with coils of stout gold wire. A line of runes is engraved on the outside of the ring, near the centre. The date of this and the other neck-ring cannot perhaps be fixed with precision ; it is not improbable that they are older than the objects with which they were found associated. Uninjured. »

Description de M. Fr. Bock : «Gleich wie mehrere andere Schatzgegenstænde des grossen Goldfundes von Petreosa, gehœrt auch dieses Armband, welches in massiver, unentwickelter Arbeit hergestellt ist, zum fürstlichen Schmucke. Der grosse Durchmesser von 5″ 11‴ zeigt, dass der Træger ein æusserst kræftiger und musculœser Krieger gewesen sein muss, für dessen Oberarm dasselbe angefertigt wurde, ja es ist nicht unwahrscheinlich, dass dasselbe nicht zum Schmucke des Armes, sondern des Beines bestimmt war, — ein Theil der Rüstung, den man in spæterer Zeit «Bauge» nannte. Ueberhaupt aber ist es ja ein charakteristisches Zeichen der Hæuptlinge jener

malheureusement lorsque les agents de police la découvrirent chez un orfèvre de Bucarest, elle était tout à fait mutilée ; les deux extrémités manquaient, et la partie centrale se trouvait coupée en deux morceaux, presque égaux juste au milieu de l'inscription.

Nous décrivons l'objet tel qu'il était avant son irréparable mutilation et tel

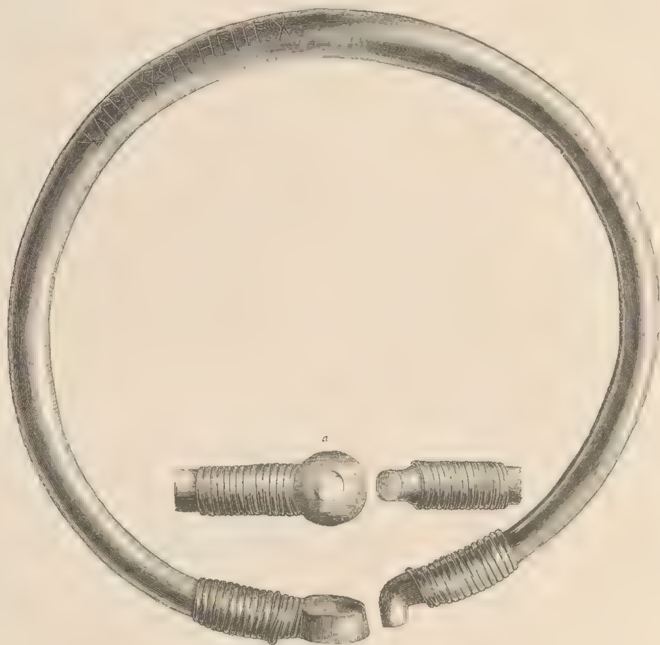


Fig. 133. — L'Anneau à Inscription, en Grandeur de l'Original.

qu'il se présente dans le dessin ci-joint, exécuté très soigneusement à une époque où l'anneau était encore en parfait état (fig. 133 [1]).

halbcivilisirten Eroberungsvœlker, dass sie ihren Leib mit massiven Goldinsignien überaus glænzend schmückten. In künstlerischer Hinsicht ist dieser colossale Schmuckreif durchaus nicht hoch zu stellen, da er noch die ganz primitive Technik seiner Zeit zeigt. Derselbe hat übrigens jetzt einen starken Riss, an dessen beiden Innenseiten das Gold ein faserartiges Aussehen hat. Ein starker Golddraht læuft gewunden an der runden Oeffnung herum und dient offenbar dazu, diesen Theil zu verstærken. Als Schliesse erblickt man einen kleinen Zapfen, der sich in die Oeffnung eines runden Halters einhakt. Das interessanteste Ornament jedoch befindet sich auf der Aussenseite des Bandes, der Schliesse gegenüber, und zwar besteht dasselbe in einer leicht eingravirten oder vielmehr nur eingeritzten Inschrift.

[1] Le double fragment désigné par la lettre *a* dans l'intérieur du cercle de notre fig. 133, reproduit les deux extrémités de l'anneau, telles qu'elles se présentaient autrefois, vues de face. L'anneau en métal blanc qui a été

Cet anneau était donc composé d'une tige cylindrique en or massif, de couleur jaune clair, longue de $0^m,40$ et épaisse de $0^m,012$ au centre, s'amincissant légèrement à ses extrémités ; l'épaisseur de la tige laissait à peine quelque élasticité au cercle, dont le diamètre total était de $0^m,153$. Un fil d'or assez gros, enroulé seize fois en spirale resserrée, renforçait les fermoirs aux deux extrémités de l'anneau.

C'est un procédé de consolidation ou un ornement que nous trouvons employé dans plus d'un anneau datant de l'époque où les Romains étaient déjà établis en Dacie et en Pannonie. Une trouvaille faite en 1865, à Osztropataka, dans le comitat de Saros en Hongrie, contenait une légère *armilla* d'or, toute simple, décorée de cette même façon, mais sur une plus grande étendue que celle de Pétrossa (fig. 134 *a*). C'est aussi le cas de deux cercles en or, dont l'un est un peu plus grand (*b*), tandis que l'autre est muni en plus, de chaque côté, de trois viroles renflées et côtelées (*c*) ; ces deux objets ont été découverts



Fig. 134. — Anneaux d'or, ornés d'Enroulements ou Spirales, provenant de Hongrie et de Bucovine.
Musées de Budapest (*a*) et de Vienne (*b*, *c*).

fabriqué par M. P. Telge en 1886, comme fac-simile de cette pièce restituée en son entier, donne à cette partie de l'anneau un aspect tout différent de ce qu'elle était autrefois en réalité. Ce n'est là que l'une des erreurs commises par l'industriel berlinois dans la description et la reproduction du principal anneau de Pétrossa.

Dans une suite de plaquettes in-4°, qu'il a publiées vers 1885, sous le titre assez peu justifié de « *Præhistorische Goldfunde, in gesetzlich geschützten Nachbildungen von Paul Telge, Kœnigl. Hof-Goldschmidt und Juwelier, ordentl. Mitgl. der Berliner Gesellsch. für Anthropol., Ethnol. und Urgeschichte, mit 14 Abbildungen. Berlin, im Selbstverlag* », publication qui a pour but essentiel de recommander et d'expliquer au public les imitations d'objets antiques en or, qu'il a fabriquées et mises en vente à Berlin (Holzgarten-Strasse, n° 3); ledit M. Telge a consacré au trésor de Pétrossa — « *Der Goldfund von Pietroassa* (*Schatz des Westgothen-Kœnigs Athanarich*) » — six pages (21-26); il y résume, non sans d'étranges erreurs, l'historique du trésor et la description des pièces qui existent actuellement, de celles qui ont disparu, et d'autres même qui sont, soit imaginaires, soit trouvées ailleurs qu'à Pétrossa. Son guide principal dans cette notice semble avoir été la monographie de M. Fr. Bock. Il paraît ignorer totalement notre *Notice sur les Antiquités de la Roumanie;* mais sans en mentionner nulle part l'origine, il se sert de nos dessins et en reproduit même quelques-uns. Les planches qu'il donne dans sa brochure sont : Fig. 6. *Kanne oder Henkelkrug* (l'Aiguière); Fig. 7. *Grosse flache Schüssel* (le Plateau); Fig. 8. *Goldene Schale mit Figurenfries* (la Patère); Fig. 9. *id. Theil der figürlichen Darstellungen;* Fig. 10. *Achteckiger Korb mit zwei Henkel in Gestalt von Leoparden* (la Corbeille octogone); Fig. 11. *Goldener Halsschmuck* (le Collier); et enfin Fig. 12. *Goldener Halsring mit Runen-Inschrift* (l'Anneau à inscription). Sur cette dernière pièce et sur l'anneau simple dont nous avons parlé au chapitre précédent, il fournit dans son texte descriptif les notions suivantes : « 11) *Halsring mit Runen.* 14 Cm. Durchmesser. Verschluss aus Haken und Oese gebildet. Fig. 12. Abbildung zeigt denselben in seiner früheren Gestalt ; heute sind nur noch zwei kleine abgemeisselte Theile in der Grösse von 9 und 10 Cm. vorhanden. Ueber die Nachbildung dieses Ringes schreibt Herr Professor Dr. Henning in Strassburg nach Empfang derselben : « Strassburg, « 23 Juli, 1884. — Wie oft hatte ich danach verlangt, dies einzige deutsche Runendenkmal, welches ich nicht mit eigenen Augen « gesehen, im Original kennen zu lernen ! — Und nun wird mir durch Ihre treue Nachbildung so unerwartet noch eine Erfüllung « dieses Wunsches zu Theil. Ich freue mich, dass ich diese Ihre Nachbildung für meine sonst abgeschlossene Runenpublikation « noch gerade mitbenutzen kann. Die Lesung dürfte nunmehr, trotz dem einen verloren gegangenen Buchstaben, völlig gesichert « sein. — Die Nachbildung des Berliner Museums hatte ich bereits an Ort und Stelle kennen gelernt. — Ueber dem Schatze von « Petroassa scheint ja ein ganz besonderes Missgeschick zu schweben und so darf die Wissenschaft sich freuen über das Duplicat,

en 1846, par un paysan, dans une carrière de la Bucovine, au bord du ruisseau de Klokusca près de Czernowitz.

Nous observerons encore que, vers la fin du siècle dernier, en 1790, la même localité d'Osztropataka a fourni au Cabinet des Antiques de Vienne deux beaux bijoux en or, dont les ornements du même genre se trouvent exécutés avec un art plus parfait et plus compliqué. Ce sont deux anneaux dont la courbure à

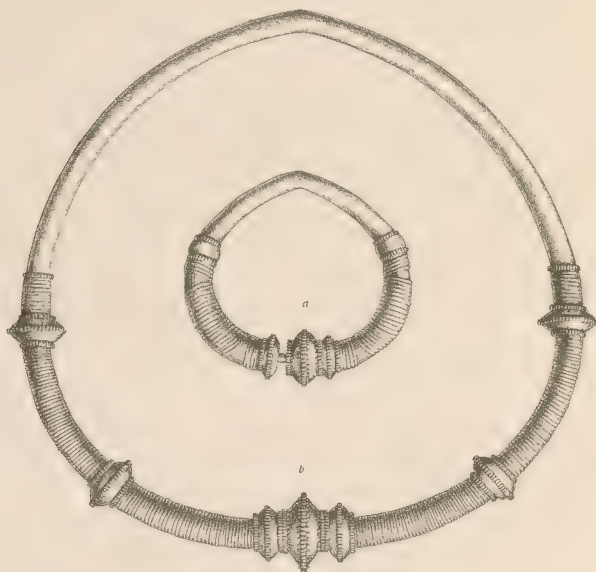


Fig. 135. — *Torques* et *Armilla* en Or, découverts à Osztropataka.
Cabinet des Antiques de Vienne.

peu près elliptique est formée par des tubes épais en or, montés sur une âme en fer ; l'un, que l'on peut désigner pour un *torques* (fig. 135 *a*), à 0^{m},20 de

« welches Sie in Aussicht stellen. » — 12) *Goldener Halsring mit Hakenschloss*, 17 : 17,5 Cm. Durchmesser. (Cf. Bock Nr. 11, Ar. 11, Arneth Nr. 2.) Die von Herrn Arneth nach Herrn Kurz in Kronstadt angeführte Inschrift ΧΑΙΡΕ. ΚΑΙ. ΠΙΝΕ. « Freue dich und trinke », die übrigens auch Fürst Michael Ghika nicht erwähnt, findet sich nicht auf dem Ringe ; es ist auch dem Anschein nach nie eine solche auf dem Ringe gewesen. Handelt es sich hier um einen anderen, jetzt verlorenen Ring ? oder liegt ein Irrthum vor ? » — La brochure de M. Telge nous étant restée inconnue jusqu'à ce moment, nous croyons devoir en extraire dorénavant le peu qui peut être utile à la bibliographie du trésor et surtout de réfuter ce qui pourrait induire le public en erreur. Dans tous les cas, il est juste de reconnaître que les reproductions plastiques exécutées par l'orfèvre de Berlin, sauf quelques défauts faciles à redresser, ont une valeur de beaucoup supérieure à sa publication. Lors de l'exposition qui a eu lieu en août 1884 à Breslau, pendant qu'un congrès allemand d'anthropologie se tenait dans cette ville, M. le Dr Virchow lui adressait par voie de la presse des remerciements au sujet desdites reproductions (*Correspondenzblatt der deutschen Antropologischen Gesellschaft*, 1884, p. 90). Nous ajouterons ici les nôtres pour l'habileté que M. Telge a le plus souvent déployée en restaurant de son mieux les pièces originales qui se trouvent aujourd'hui exposées au Musée d'Antiquités de Bucarest. Au cours du présent ouvrage, nous aurons soin de signaler les quelques fautes commises par le restaurateur dans ce travail délicat que le ministre, M. D. Stourza, a fait exécuter en 1886, à Bucarest même, mais à notre insu et pendant que nous étions absent de cette ville.

diamètre ; l'autre, une *armilla,* n'en a que 0^{m},08 (*b*). Dans l'un comme dans l'autre, la moitié de la circonférence, celle où la tige, c'est-à-dire le tube paraît le plus large, se trouve être enveloppée d'une torsade très serrée et très régulière en gros fil d'or, interrompue en cinq endroits symétriques par des viroles proéminentes à faces doublement biseautées et bordées de perles métalliques. La virole centrale, qui sert de fermoir à vis, est triple ; elle a donc beaucoup plus de développement que les quatre autres, rangées des deux côtés. Enfin, nous rappellerons aussi que le bracelet d'argent trouvé à Petrianecz (fig. 109 *l*), dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent comme d'une *armilla* romaine, est formé dans son entier par une spirale tordue autour de la tige principale, ainsi qu'étaient certains brassards en bronze à révolutions multiples, usités par les guerriers des anciens peuples germaniques et scandinaves [1].

Les quelques tours de fil d'or qui entouraient les deux bouts de l'*armilla* de Pétrossa étant l'unique ornement, fort modeste d'ailleurs, que cette pièce nous présente dans toute sa structure, nous avons cru devoir leur accorder dès à présent la part d'attention qu'une telle particularité mérite ; aussi les avons-nous signalés comme un accessoire, plus ou moins utile ou décoratif, que l'on rencontre dans plusieurs bijoux annulaires, employés autant par les Romains du temps de l'Empire, que par les Barbares du Nord.

Ce fait établi, nous reprenons, pour la compléter, la description détaillée de l'anneau à inscription du trésor de Pétrossa, tel qu'il a été découvert. Sa fermeture était composée, comme pour l'anneau simple, d'un tenon et d'une mortaise ; en effet, l'une des extrémités, après avoir été considérablement amincie, se recourbait tout simplement en dehors pour former le tenon ; mais l'autre extrémité, celle où se trouvait la mortaise, avait subi une préparation un peu plus compliquée. Après l'avoir préalablement élargie et aplatie, on y avait percé un trou rond de la contenance même du tenon ; de plus, pour faciliter l'entrée de ce crochet, on avait ménagé sur le rebord inférieur du bourrelet qui cerclait l'œillet, une échancrure aussi grosse que le sommet du tenon. En somme,

[1] Les deux anneaux d'or découverts en 1790 à Osztropataka, que nous reproduisons en réduction dans notre fig. 135 *a* et *b*, ont été décrits et dessinés dans J. Arneth, *Die antiken Gold- und Silber- Monumente*, Taf. G. IX, n°s 113 et 116, pp. 30 et 31. — Voy. aussi : E. von Sacken und Dr Kenner, *Die Samml. des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, p. 347, n°s 83 et 85. — M. Jos. Hempel (*Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos*) parle aux pp. 152-160, de la première trouvaille d'Osztropataka (fig. 66 et 69), aussi bien que de la seconde, dont il reproduit l'anneau en question, 0^{m},10 de diamètre, à la p. 153, fig. I. Cet objet est actuellement au Musée de Budapest. — Les deux anneaux d'or de Bucovine (fig. 134 *b*, 0^{m},12 de diamètre, et *c*, 0^{m},10) sont cités et reproduits dans Arneth, *op. cit.*, Taf. S, VIII. G, n°s 278 et 279. — Von Sacken und Kenner, *op. cit.*, p. 347, n°s 84, 84^{a}. Nous avons donné des renseignements sur les trouvailles de Petrianecz, dans la note 2 de la p. 281.

le procédé était tout aussi simple que pour l'anneau précédent, et rien n'empêche que les deux pièces soient sorties d'un même atelier.

C'est dans cet état que l'anneau à inscription resta jusqu'en 1875. Ce bijou, le seul qui ne passa pas par les mains de l'Albanais Vérussi, puisque lors des perquisitions postérieures, on le retrouva oublié dans le grenier du paysan G. Baciu [1], demeura donc intact jusqu'à l'époque où, comme nous l'avons dit, il tomba entre les mains de ses mutilateurs, le voleur Pantazesco et l'orfèvre son



Fig. 136. — Fragments de l'Anneau à Inscription. (État actuel).

complice. Aujourd'hui les deux extrémités aux fils d'or enroulés en hélice ont disparu, de même que les fermoirs, et tout l'anneau se trouve réduit à deux tronçons ou fragments, l'un de $0^{m},10$, l'autre de $0^{m},185$, donc moins de la moitié de ce qu'il était autrefois (fig. 136).

Dans l'état où il était auparavant, cet anneau constituait, avons-nous dit, l'une des pièces les plus remarquables de la collection ; cela ressortait du fait même qu'il contient l'unique inscription actuellement existante parmi les bijoux du trésor de Pétrossa. On ne saurait trop regretter la perte d'un second anneau semblable à celui-ci, qui, au dire des inventeurs du trésor, aurait porté également « des lettres écrites » ; mais ces lettres n'ont jamais été vues, après la découverte de 1837, que par des gens tout à fait ignorants [2].

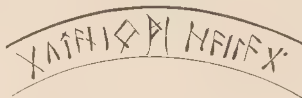
L'étude attentive de l'inscription qui nous reste semble fournir des notions assez précises, ou du moins des inductions suffisamment autorisées sur l'ensemble

[1] Voyez ce détail plus haut, aux pp. 7 et 10.

[2] Selon toute probabilité, c'est précisément ce second anneau à inscription que l'Albanais Vérussi, aussitôt après avoir pris connaissance du trésor dans la maison de G. Baciu, emporta avec lui de Pétrossa pour en faire essayer le métal à Bucarest. Lorsqu'il revint au village, afin de terminer promptement un marché dont il appréciait maintenant tous les avantages, il ne rapporta pas l'anneau, qui probablement avait déjà été fondu en lingot par quelque orfevre de la ville. Ce n'est donc pas de celui-ci que l'on a pu dire qu'il portait une épigraphe grecque.

de la trouvaille ; aussi nous proposons-nous de résumer ici, du moins autant que faire se peut, les diverses opinions émises, depuis 1838, sur la nature et le sens de cette inscription, qui donne un si haut intérêt à l'anneau d'or de Pétrossa.

Dès les premiers temps de la découverte, en mars 1840, le prince Michel Ghica communiqua au directeur du Cabinet des Antiques de Vienne, feu Joseph Arneth, une transcription des caractères gravés sur le seul des deux anneaux à inscription qui avait échappé à la destruction. Cette copie, exécutée avec assez peu de soin par le peintre roumain, J. Negulici, qui l'a fait lithographier alors à Vienne, est encore moins exacte que celle indiquée sur une réduction de l'anneau, dessinée sans doute par le même artiste et également reproduite par Arneth[1].



Plus tard, celui-ci envoya cette planche aux savants de l'Institut de Correspondance archéologique, à Rome. Mais, avant cela, le consul français de Bucarest, M. Billecocq, avait adressé à M. Saint-Marc-Girardin sa lettre sur le trésor de Pétrossa, et, le 12 mai 1840, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris en prit connaissance, ainsi que des dessins qui accompagnaient cette communication. Ces dessins présentaient sans doute l'inscription de la même façon qu'elle avait été envoyée à Arneth et qu'elle fut publiée plus tard par lui (fig. 137).



Fig. 137. — L'Anneau à Inscription, d'après J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente.*

Quelques appréciations sur les antiquités de Pétrossa ont été émises alors par les savants de Paris. Il nous semble que c'est plus spécialement feu l'académicien Berger de Xivrey qui, se basant sur les indications de M. Billecocq, prit une part plus active à cet examen et rédigea, sur quelques-uns des objets, une notice parvenue aussitôt à la connaissance des personnes de Bucarest et de Jassy, qui s'intéressaient à l'admirable trésor trouvé depuis peu en Valachie. Toutefois, M. Berger de Xivrey, à notre su, n'a rien imprimé sous son nom au sujet des antiquités de Pétrossa, et il est impossible de savoir si c'est à l'Académie de Paris que s'est faite la première tentative de lecture et d'inter-

[1] Voy. Fig. 9, n° 2, p. 29. — Arneth, *Gold- und Silb. Monum.*, p. 86 et pl. *Beilage* VI, n° 2.

prétation appliquées aux caractères gravés sur l'anneau, ou bien s'il faut attribuer cet essai à l'helléniste grec M. Greg. Pappadopoulo, lequel, se trouvant alors attaché à la maison du prince Michel Ghica, à Bucarest, ne resta certainement pas indifférent à une découverte aussi extraordinaire [1].

En tout cas, c'est de cette époque déjà que date l'opinion erronée prétendant que les signes de l'inscription étaient des caractères grecs, soit archaïques, soit écrits avec négligence, et que, dans leur assemblage informe, maladroit et incorrect, on pouvait déchiffrer, écrite de gauche à droite, l'invocation bachique : Χαῖρε καὶ πίνε, « Réjouis-toi et bois ! [2] »

Il est, du reste, assez naturel que la forme des caractères gravés très grossièrement sur l'anneau, mît tout d'abord les esprits sur cette voie. Les traits qui, groupés sur une longueur de six centimètres environ, occupent l'une des faces latérales sur la convexité extérieure de l'anneau, du côté opposé aux fermoirs, ont de $0^{m},006$ à $0^{m},009$ de hauteur ; ils consistent en des barres, plus ou moins droites et longues, tracées à peu de profondeur sur l'or, avec un poinçon hésitant et assez malhabile ; ils affectent des positions plutôt verticales et obliques. Les barres horizontales et les lignes légèrement recourbées font exception. En somme, si l'on compte scrupuleusement tous les traits de ciseau, de quelque importance qu'ils soient, on peut présumer que l'instrument tranchant a touché trente-neuf fois la surface métallique, en y laissant chaque fois une entaille plus ou moins distincte, dans le but de former tout au plus seize petits groupes différents, répondant à autant de lettres ou de caractères. Il serait peut-être hasardeux d'affirmer que la distance qui sépare le sixième groupe de traits du septième, est un peu plus marquée que les autres ; mais, incontestablement, ce fait est évident en ce qui concerne l'espace qui éloigne le onzième caractère du dixième. Aussi, dès l'abord, a-t-on été porté à diviser toute l'inscription en trois séries de signes, formées, la première de six lettres, la seconde de trois ou quatre, et enfin la dernière des six caractères de la fin. Ce sentiment a prévalu de tout temps sur d'autres divisions plus ou moins

[1] Nous devons cependant reconnaître que dans un discours sur l'*Hellénisme en Roumanie*, publié à Athènes en 1859, M. Gr. Pappadopoulo dit, en décrivant les objets de Pétrossa, que sur cet anneau se trouvait une inscription «qui n'a *pas été lue* et paraît être très ancienne».

[2] Il ressort de la lettre de M. Billecocq à Saint-Marc-Girardin que cette interprétation n'était pas connue alors à Bucarest : «Sur l'un des anneaux dont je vous envoie le dessin se trouve une inscription qui pourrait être un indice précieux ; mais *bien qu'elle fût en langue grecque*, chacun dans les deux principautés eut la modestie de se déclarer incompétent pour la solution de l'énigme. A Vienne même, où la reproduction lithographique de ces dessins a été ordonnée, l'inscription a été déclarée indéchiffrable ; mais je pense qu'elle pourra être lue à Paris, à l'Institut.» *L'Illustration. Paris*, 1848 ; n° 288.

arbitraires, inspirées presque toujours par les besoins des divers systèmes d'exégèse appliqués à l'inscription.

Tel qu'il se présente à l'œil, l'aspect de ces caractères inhabilement ébauchés, ne déguise pas assez leur ressemblance avec les inscriptions archaïques que l'on trouve sur les vases peints et sur des ustensiles en métal de la Grèce ou de l'Italie primitives. Il est indubitable que des signes identiques et d'autres analogues figurent sur les monuments qui portent les traces écrites des anciens dialectes helléniques et italiotes. Ce fut donc à eux que l'on eut recours d'abord, pour tâcher d'expliquer l'énigme épigraphique de l'anneau de Pétrossa ; on en rapprocha les caractères, de ceux des temps archaïques de la Grèce, aussi bien que de certains alphabets primitifs du nord de l'Italie. Mais, en ce qui concerne l'attribution de l'inscription de Pétrossa aux anciens dialectes si mal connus de l'Italie septentrionale, on n'osa pas aller au delà d'une simple constatation touchant l'analogie des formes. On fut plus hardi pour leur interprétation par la langue grecque, et, à cet effet, on s'adonna sans doute à un travail qui, par la nature même des choses, ne pouvait aboutir à aucun résultat heureux. Aussi, pour faire apprécier par la vue même l'inanité de ces tentatives, nous mettons ci-dessous en présence de l'inscription de Pétrossa, telle que l'anneau nous la montrait [1], deux séries de caractères grecs archaïques, au moyen desquels on a dû essayer de la redresser, afin d'en obtenir, en langue grecque, le sens qu'on a attribué à l'épigraphe de l'anneau. La première série [2] est composée de signes recueillis dans les inscriptions monétaires et céramiques usitées en Thrace et dans les îles septentrionales de la mer Égée, vers le VI[e] siècle avant Jésus-Christ [1] ; la seconde [3] est conforme à l'alphabet attique du V[e] siècle [2].

[1] ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟᚹᛁᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

[2] XAIPEKAIΓEINEX

[3] XAIPEKAIΠEINEX

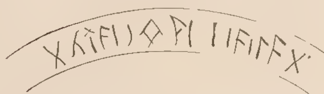
[1] Voy. Isaac Taylor, *Greecks and Goths, a study on the runes. London*, 1879; pp. 51-54. The Thracian Alphabet. — Cf. Fr. Lenormant, article *Alphabet* dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, pp. 199 et 214.

[2] N'oublions pas de constater que cette transformation des caractères, tout arbitraire qu'elle soit, ne saurait aboutir elle-même à l'interprétation proposée qu'à la condition expresse de supprimer totalement le signe en forme de croix de Saint-André qui termine l'inscription de Pétrossa; cependant l'on a dû donner à ce même signe la valeur d'un X, au commencement de la phrase. Comment expliquerait-on cette superfétation incohérente survenue à la fin de la même phrase?

En revenant sans plus tarder au simple historique de l'inscription, nous constaterons que cette audacieuse et fantastique interprétation est apparue pour la première fois en 1841, dans un article de M. Georges Assaki, publié à Jassy, par une revue locale, rédigée en roumain et en français et intitulée *le Glaneur moldo-valaque.* C'est là que nous trouvons les paroles suivantes, concernant l'inscription de l'anneau : « Quant aux caractères gravés sur un des grands anneaux, s'il faut y lire la salutation bachique : χαῖρε καὶ πίνε (la première syllabe de ce dernier mot étant écrite par un *epsilon,* ε, et un *iota,* ι, genre de faute qui se trouve même dans de fort bons manuscrits), on doit avouer que la place de cette inscription serait bien plus naturelle sur la coupe que sur ce cercle ou anneau ; mais je m'expliquerai cette bizarre circonstance, en supposant que cet anneau, qui peut s'ouvrir et se fermer, était passé dans les anses de plusieurs coupes et servait à les réunir de manière à pouvoir offrir toutes ensemble au donataire les coupes d'un certain nombre de convives [1] ».

Deux ans plus tard, en 1843, le R. P. Secchi, de la Compagnie de Jésus, faisait dans la séance du 19 mars, à l'Institut de Correspondance archéologique de Rome, une communication sur cet anneau ; il en parlait comme d'un « collier d'or trouvé en Valachie, et sur lequel on lisait une inscription euganéenne, claire et indubitable » ; mais il ne put expliquer la découverte d'un pareil objet dans les régions lointaines de la Roumanie, qu'en supposant que ce collier y avait été transporté par un animal errant, chien ou cerf, échappé des bois sacrés d'un temple antique de l'Italie septentrionale [2].

De son côté, l'antiquaire italien Micali décrivit et reproduisit ce même anneau en 1844, dans sa publication des *Monumenti inediti;* il lui donna le nom de *torques* ou κρίκος, quoique l'anneau fut beaucoup trop étroit pour être porté



au cou. Voici, du reste, comment ce savant s'exprime sur cet objet : « Il n'a rien de rare dans sa forme ; mais ce qui le rend excessivement rare, c'est l'inscription

[1] Le *Glaneur moldo-valaque,* n° 3, juillet, août et septembre, p. 67, déjà cité. On retrouve dans l'*Illustration* de 1848, n° 288, ce même texte français mieux imprimé que dans la *Revue franco-roumaine* de Jassy. Le dessin de l'anneau qui accompagne l'article d'Assaki, dans le *Glaneur,* représente l'inscription en miniature; c'est celui qui a servi pour la reproduction insérée dans l'*Illustration* de 1848, et plus tard dans le *Voyage illustré* de Ad. Joanne. C'est notre fig. 137.

[2] *Bollettino dell' Instituto di Corrispondenza archeologica per l'anno 1843. Roma,* p. 92 : « Cominciò quindi il rev. P. Secchi il lucido memoriale d'una collana d'oro trovata in Vallachia, su cui leggesi una chiara ed indubita iscrizione euganea. Esternò pero la sagace e probabile conghiettura che tale collana forse abbia appartenuto a qualche animale che fuggitivo la portasse nelle selve di quel lontano paese in qui si scoprì. »

qu'il porte gravée, telle qu'elle est reproduite dans notre dessin. Elle est d'une lecture obscure, quoique les caractères en soient rapprochés, par la forme, des lettres euganéennes ; mais on y observe surtout la fréquence de la consonne archaïque V ou ꟻ, dite *digamma*. J'abandonne l'interprétation de cette épigraphe à d'autres plus perspicaces [1] ».

Ce savant croyait que l'anneau, dont le dessin lui avait été communiqué par feu Jos. Arneth, se trouvait dans le cabinet des Antiques de Vienne, et cette erreur fut reproduite par Émile Braun, dans les *Annales de l'Institut archéologique* de Rome[2], et par Wieseler, dans la *Gazette des Savants* de Gœttingue[3]. Arneth redressa cette méprise dans son ouvrage sur les *Antiquités d'or et d'argent du Cabinet des Antiques de Vienne*[4] ; mais, mal renseigné lui-même par la seconde description du trésor de Pétrossa, qu'il reçut de M. Antoine Kurz, de Cronstadt, en Transylvanie, dans le courant de décembre 1847, par l'entremise de Mme la baronne Iosika, il admit qu'il existait encore à Bucarest, deux inscriptions sur des anneaux provenant de Pétrossa. Il pensait que l'une disait clairement en langue grecque, χαῖρε καὶ πίνε, ainsi que l'avaient supposé

[1] Giuseppe Micali, *Monumenti inediti a illustrazione della storia degli antichi popoli italiani. Firenze*, 1844; 2 vol. in-8°, *con atlante in folio di 68 tavole*. N° 337 e tav. LIII. L'anneau de Pétrossa est représenté en grandeur naturelle. L'inscription contient toutes les erreurs de transcription qu'on remarque chez Assaki, Arneth et Billecocq. — A. Fabretti (*Corpus inscriptionum italicarum antiquioris ævi, ordine geographico digestum. Turin*, 1867, p. VIII) a puisé dans Micali ces mêmes indications erronées.

[2] *Annali dell' Instituto archeologico di Roma*, 1843. Sopra i monumenti inediti dichiarati da G. Micali, p. 365. « ... La collana d'oro rinvenuta nel 1838 in Vallachia, tra Giurgevo e Braïlov. Ora tutto è riunito nello I. R. Museo di Vienna. Prima nel confronto istituito felicemente tra i redditi elmi (trovati nel 1812 tra Marburgo e Rodkersburgo) e questa collana per cui propone la denominazione di κρίκος, il rev. P. Secchi avea siffato vezzo appartenuto a qualche animale che fuggitosi abbia portato la leggenda euganea in lontane parti. Cervi sacri a Diana portavano simili fregi, secondo si sà ora ; per altro è più verosimile di vedere in questa gemma un gallico torque di cui pochi esempi peranche si conoscono, cioè uno presso il cav. Campana e l'altro nel ducal Museo di Parma. — Κρίκος appella Diodoro (V, 27), propriamente siffati cerchi o collari, di foggia barbarica, che i Galli portavano al collo ; ned essi erano i soli che lo costumassero. Il Museo ducale di Parma, e quello del sig, cav. Campana in Roma, possedono alcuni di questi collari parimente in oro, proveniente dall'alta Italia, gia terra gallica cisalpina. »

[3] *Gelehrt. Anzeiger. Gœttingen*, 1847, p. 12.

[4] J. Arneth, *Die antiken Gold- und Silber-Monumente*, p. 13, note 4, et p. 86, où il dit : « Der wesentlichste Unterschied zwischen den Mittheilungen des Fürsten Michael Ghica vom Mærz 1840 und des Herrn Kurz aus Kronstadt vom 25. Dezember 1847, besteht darin : Herr Kurz schildert den Fundort etwas genauer, gibt in der schriftlichen Erklærung des Fundes eine Inschrift, von welcher der Fürst nicht Erwæhnung macht, und die æusserst wichtig ist; es ist næmlich die griechische Inschrift auf der Torques, Beilage IV, 3 : χαῖρε καὶ πίνε, von welcher, wie von der (euganischen) welche sich auf Torques, Beilage VI, 2, vorfindet, eine Durchpausung sehr erwünscht wære. » — M. Ch. Torma, dans son intéressant *Repertorium ad literaturam Daciæ archeologicam et epigraphicam* (*Budapest*, 1880), p. 165, n° 52, cite la lettre sur une feuille in-4°, adressée par Antoine Kurz au comte Joseph Kemény, sous le titre *Die Antiken Goldgeræthschaften in dem National-Museum in Buckurescht*, ainsi que les dessins qu'il avait faits lui-même d'après ces antiquités. Cette lettre et ces dessins ont passé de la bibliothèque de feu le comte Kemény (bibliothèque précieuse qui a malheureusement été en grande partie détruite et pillée pendant la révolution de 1848, dans sa propriété de Grind ou Gerend) dans celle du Musée national de Transylvanie à Clus (Clausenburg).

M. Assaki et peut-être M. Berger de Xivrey, tandis que l'autre était indéchiffrable, quoique écrite en caractères regardés par le R. P. Secchi comme indubitablement euganéens ou pélasgiques. Cette assertion erronée d'une double inscription s'est propagée dans tous les ouvrages qui, depuis, ont incidemment parlé du trésor de Pétrossa, et M. Mommsen lui-même a cru pouvoir attribuer à l'inscription réputée italiote ou indéchiffrable un sens identique à celui de l'épigraphe présumée grecque [1].

Cependant, depuis longtemps déjà, le pasteur protestant Thalson, de Carlsbourg en Transylvanie, avait reconnu l'insuffisance de cette interprétation, et avait supposé, d'après des données purement hypothétiques et imaginaires, que l'inscription était écrite dans la langue si peu connue des Huns [2].

[1] Th. Mommsen, *Die Nord-Etruskischen Alphabete auf Inschriften und Münzen*, dans les *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft. Zürich*, 1863; p. 215.

[2] Arneth, *op. cit.*, p. 86. On lit dans la description des objets de Pétrossa, rédigée par M. A. Kurz : « Ein Goldring von gleicher Grœsse und Dicke, mit nachstehender, schon etwas schwer zu unterscheidender Schrift, welche den pelasgischen oder auch den euganeischen Characteren gleichen, die jedoch Herr Thalson aus Karlsburg für hunnisch erklært, und nach seiner Weise, sinnreich war, aber fern von aller kritischen Ueberzeugung gelesen hat. » — Nous n'avons pas encore réussi à nous procurer des renseignements plus détaillés sur la manière dont M. Thalson lisait et expliquait l'inscription de l'anneau d'or de Pétrossa. Mais l'érudit magyare, M. Ch. Torma, dans son *Repertorium ad literat. Daciæ*, déjà cité, mentionne à la p. 172, nº 94, une note archéologique sur la découverte de Pétrossa, « a petrosai leletrœl », écrite sur un feuillet et demi, le 12 août 1847, par M. Dionys. Thalson, et, de plus, la minute d'une lettre que celui-ci a adressée en 1858 à M. Rafn de Copenhague, ainsi qu'à un prêtre catholique de Carlsbourg, en Transylvanie. Ces manuscrits ont été offerts au Musée Transylvain par Mgr le cardinal Haynald. Nous ignorons encore les détails de leur contenu ; aussi nous bornerons-nous pour le moment à émettre une pure supposition sur les théories hunniques de leur auteur. Il est probable que les hypothèses « si ingénieuses » à la fois et « si dépourvues de critique » du pasteur Thalson étaient fondées sur l'ancienneté fort contestée d'un alphabet étrange que l'on a trouvé dans la région orientale de la Transylvanie et que l'on appelle *Alphabetum Siculorum*, comme ayant spécialement appartenu aux Sicules ou Szeklers, ces prétendus descendants directs des Huns. Les signes simples ou combinés de cet alphabet hétéroclyte sont au nombre de 56, dans un manuscrit que le pasteur Istvan Lakatos a laissé en 1702 à la bibliothèque évangélique de Cronstadt en Transylvanie; on n'en retrouve que la moitié à peu près, sur une inscription lapidaire datée de l'an 1668, dans l'église de la bourgade siculienne d'Enlaka. L'annaliste hongrois Thwrocz (dans les *Scriptores rerum Hungaric.* de *Schwandtner. Vindobonæ*, 1766; t. I, p. 96; lib. 1, cap. 24) parle d'anciennes lettres scythiques apportées d'Asie par les Huns, qui avaient coutume de les entailler sur des baguettes de bois et que les Szeklers ont conservées jusque de son temps. Il avait probablement en vue ces mêmes caractères, auxquels plusieurs écrivains du siècle dernier et même de nos jours ont attribué toutes sortes d'origines; ils y ont vu tantôt des lettres sémitiques, tantôt de mystérieux caractères daces, tantôt enfin des runes germaniques. On peut affirmer sans hésitation que l'*alphabet des Sicules* ne présente aucunement les formes de ces dernières; cette vérité s'applique surtout à l'inscription de Pétrossa. En revanche, il n'est pas impossible que quelques-uns de ces prétendus caractères *hunniques* ou *mongoloïdes* aient été confondus, dans certains cas, avec les runes gothiques. C'est là un soupçon que nous exprimons très discrètement, en pensant à certains signes gravés au trait sur les vases de style asiatique qui composent le trésor de Nagy-Szent-Miklos, dans le Banat de Temesvar. Cette question mérite, ce nous semble, un examen scrupuleux. Thalson s'est trompé assurément en prenant les runes de Pétrossa pour des lettres hunniques; mais n'est-il pas arrivé à peu près de même à ceux qui ont cru voir des runes germaniques sur les vases du Torontal? — Si toutefois, au sujet de l'*Alphabetum Siculorum*, nous accordons foi à l'incrédulité extrême de l'historien P. Timon, dans son *Imago novæ Hungariæ* (*Cassoviæ*, 1734; addit. p. 2), toutes ces hypothèses se réduiraient à néant, car voici ce qu'il dit : « De litteris Scythicis apud Siculos repertis, multa legi, multa audivi, sed suspectæ mihi fuerunt idcirco, quia quid illis notatum, quid expressum fuerit, nemo recensuit, nemo explicuit. Nihil certe adhuc ex illis didicimus; et nescio, an unquam quitquam ex illis in lucem prolaturus sit. Novas notas fingere etiam hoc seculo quisque potest. »

C'est à M. Julius Zacher, de Halle, que revient l'honneur d'avoir découvert la véritable nature des caractères inscrits sur l'anneau de Pétrossa. Malgré les erreurs de la transcription fournie par l'ouvrage d'Arneth, il y vit des runes, de l'espèce jusqu'alors nommée *runes anglo-saxonnes* et pour lesquelles il revendiqua dès lors la qualification de véritables *runes gothiques*. Ayant constaté leur parfaite analogie avec celles de la corne d'or de Gallehus, en Danemark, ainsi qu'avec les caractères inscrits sur les bractéates ou monnaies d'or à un seul revers, découvertes à Schonen, en Suède, M. Zacher reconnut dans les signes suivants :

la série des runes

ᚷ · · ᚨᚾᛁ ᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

qui correspondent aux lettres :

G · · ANI OVI HAILAG.

Toutefois il se borna à déterminer le sens du dernier mot, *hailag*, « saint », « consacré », qui, selon lui, s'y présentait sous une forme gothique correcte et qui, de plus, était tout à fait en rapport avec la destination, probablement votive, de l'objet sur lequel on l'avait gravé[1]. Sur son instigation, le gouvernement prussien fit faire à Bucarest une reproduction de l'anneau, en galvanoplastie. Celle-ci fut soumise à l'examen de MM. J. Haupt, Jacob et Wilhelm Grimm, qui en déchiffrèrent l'inscription :

M. Wilhelm Grimm fit, à ce sujet, une communication à l'Académie royale de Berlin, dans la séance du 4 décembre 1859[2]. Usant des franchises les plus

[1] Julius Zacher, *Das gotische Alphabet Vulfilas und das Runenalphabet, eine sprachwissenschaftliche Untersuchung. Leipzig*, 1855; pp. 44-50. A la page 46, l'inscription est reproduite deux fois d'après Arneth. La première reproduction, de la grandeur de l'original, est celle du texte d'Arneth, p. 86, que nous avons copiée ici; la seconde est la réduction telle qu'elle se trouve dans les planches du *Glaneur moldo-valaque*, des *Gold- und Silber-Monumente* et dans l'*Illustration*.

[2] *Monatsberichte der Kœnigl. Preussischen Akademie der Wissenschaft. zu Berlin*, 1856, 4. Dezember, p. 602 : « Etwas gothisches ist hier nicht zu finden, vielmehr sind es ganz entschieden altdeutsche Worte : *utan* ist die altsæchsische und angel-sæchsische Form für das althochdeutsche *ûzan*, mit dem Dativ *nôthî*. Die Form *heila* merkt Graff (*Sprachschatz*, 4, 878) neben der gewœhnlichen *haili* an. *Glück, frei von Bedrængniss*, ist also die Inschrift zu übersetzen, die für einen Goldring, vielleicht ein werthvolles Geschenk, gewiss ein passender Spruch war. Aehn-

arbitraires pour interpréter le sens de l'inscription runique, il supprima les deux caractères extrêmes X, qu'il prit pour des croix ou autres ornements insignifiants, et y lut les mots :

ᚾᚢᛏᚨᚾ ᚾᛟᚦᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚾ

+UTAN NOTHI HAILA+

qu'il expliqua comme un de ces souhaits de bonheur que l'on trouve chez les poètes allemands du XIIe siècle :

Glück, frei von Bedrængniss!
Sois heureux, libre de soucis !

Rien donc, aux yeux du philologue allemand, ne remontait dans cette inscription jusqu'aux Goths, pas plus la forme des runes que celle des termes. La date présumée d'un pareil monument épigraphique, que, d'après lui, les hasards du pillage auraient jeté jusqu'en Roumanie, après quelques guerres plus récentes, serait tout au plus la période primitive de la formation des dialectes tudesques (*alt-hoch-deutsch*) [1], peut-être le VIe siècle de notre ère, quoique, en somme, on ait l'assurance que, dans les pays germaniques, les runes de l'ancien temps ont été employées jusqu'au XIe siècle, simultanément avec les lettres gothiques d'origine gréco-latine.

En 1857, plusieurs savants allemands appliquèrent leur patience et leur sagacité à élucider l'inscription de Pétrossa qui, dès lors, était définitivement

liche Wünsche finden sich bei den Dichtern des XIII. Jahrhunderts : «Gott füge in Heil und Ehre!» (*Iwein*, 1991); «Gelücke in Heilg gebe!» (*Perzival*, 450, 25); «Gott gebe dir Heil!» (Gottfried's *Tristan*, 63, 88).» — La transcription de l'épigraphe de Pétrossa qui accompagne cette communication académique est, — comme on peut le voir, du reste, dans notre texte, — beaucoup plus ressemblante à l'original que celles qui avaient été publiées jusqu'alors; elle présente cependant encore quelques lacunes et quelques imperfections, dues sans doute au peu de profondeur de certains traits, dont la saillie à peine sensible a dû s'effacer sur la reproduction galvanoplastique. L'inscription de Pétrossa a été également publiée dans la *Leipziger illustrirte Zeitung*, n° 212, par le consul prussien, M. Neugebauer.

[1] On sait que les langues d'origine germanique se divisent en plusieurs dialectes anciens et modernes qui se sont succédé les uns aux autres dans le cours des siècles. Les plus importants sont le dialecte *gothique* ou *mœso-gothique*, parlé par les anciens Goths, dans lequel Ulfilas a traduit les Saintes Écritures au Ve siècle; le dialecte *saxon* (alt-nieder-deutsch) avec ses ramifications anciennes, le *saxon* et l'*anglo-saxon*, desquels dérivent les langues frisonne, flamande, hollandaise et anglaise; le dialecte *tudesque* (alt-hoch-deutsch), qui, encore usité au VIIIe siècle dans la partie orientale de l'Allemagne, se transforma ensuite en dialecte *allamanique* (mittel-hoch-deutsch); c'est dans ce dialecte que furent écrits les poèmes allemands des *Niebelungen* et les chants des Minnesænger; il devint enfin, à partir de Luther, la langue allemande moderne. Nous trouvons encore le dialecte *norrique* ou *nordique*, parlé et écrit dans les régions scandinaves, ayant sa littérature spéciale avec les *Eddas*, les *Sagas*, et les *Gragas* des anciens Scaldes; c'est de là que dérivent les langues modernes islandaise, danoise et suédoise. Voy. J. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache. Leipzig, 2. Aufl.*, 1858, XXXI. — Régnier, *Recherches sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le milieu du IVe siècle jusqu'à nos jours*, dans le IIIe volume des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris*, 1853; pp. 276 et suivantes.

replacée dans son véritable milieu et avait enfin gagné son droit de cité parmi les énigmes de la littérature runique.

M. Massmann[1] commença par restituer à tous les caractères une valeur phonétique, et en unissant la neuvième lettre ᚹ, *v*, à la dixième ᛁ, *i*, de façon à composer de cet assemblage une lettre unique, c'est-à-dire la rune ᛗ ou *m*; puis en pensant, comme Grimm, que la sixième ᛁ, *i*, était identique à la cinquième ᚾ, *n*, il forma les mots :

ᚷᚢᛏᚨᚾᚾᛟᛗᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANNOMHAILAG.

Il se fonda alors sur le haut prix de l'orfèvrerie et des bijoux de Pétrossa, sur les traces d'édifices retrouvés dans ces parages, enfin sur la richesse même de l'anneau qui porte l'inscription, véritable « *wuntanê bougâ cheisuringû gitân* », « anneau recourbé, fabriqué avec de l'or monnoyé », comme dit la vieille chanson tudesque, pour reconnaître dans cet objet un « don », un « tribut », — *annôm,* — « déposé intact », ou « consacré », — *hailag,* — à Pétrossa, dans l'antique temple des « Goths », — *Gut* — (ce qui donne *Gut-annôm,* en unissant les mots, selon l'usage de la langue gothique), par les Grecs ou les empereurs de Byzance[2]. La traduction allemande de l'inscription, devenue :

GUT-ANNÔM HAILAG,

serait donc :

Der Gothen Jahrgeld unverletzt,

[1] H. F. Massmann, *Der Bukarester Runenring*, dans la *Vierteljahrsschrift für deutsche Alterthumskunde, herausgegeben von Fr. Pfeiffer,* 11. Jahrgang, 2. Heft. *Stuttgart,* 1857; pp. 209-218 : « Der reiche Fund von Pietraossa (8000 Dukaten an Werth), hoch oben auf der Spitze eines Berges, in einem Ringwalle von 20 Fuss Durchmesser (die *Goldene Scheuer* genannt) als Gipfelwall eines tiefer gelegenen Erdwalles von 715 Fuss im Geviert, nebst Spuren von Steinpflaster, Ziegeln und Gebæuden, sammt einer Quelle (der Adler geheissen), lassen sie nicht auf eine lang gehegte und gehütete heilige Stætte, auf ein *gudhûs,* ein *fulkveih,* der *Gutanê* oder *ana Gutthuiddi,* mit verschütteten Tempelschætzen, « ornamentis diversis » (Gregor. Turon. *Vitæ* 6) schliessen, die aus freiwilligen Opfergaben, « opima libamina » (Gregor. Turon. a. a. o.) oder aus gesetzlichen Abgaben, *gafolgild, gafalræden,* — vorzüglich aber aus den *Jahrgeldern der Griechen,* aus *annôm* (Luc. 3, 54; *I Cor.* 9, 7) an die Gothen, also *Gut-annôm* geflossen, die ihnen wohl am Ehrendsten stets als *arambougâ* oder *armbeágas,* als *gold velan vunden,* als *wuntanê bougâ-cheisuringû gitân* dargereicht wurden ? Als solcher Armring aber erscheint der Bukarester Runenring (Arneth, VI, 3), in sich vollrund, von 5 Zoll Durchmesser, gewiss ein « werthvolles Geschenk », würdig den Gœttern daheim (an der Donau), vielleicht von den in der Schlacht Gefallenen, geweiht zu werden. »

[2] L'histoire atteste que les empereurs et leurs sujets faisaient des présents aux Goths, ces voisins souvent menaçants pour eux ; on leur achetait la paix en leur payant de fortes sommes. En 461, le roi ostrogoth Théodoric le Louche exigea et obtint de l'empereur Léon un tribut annuel de 300 livres d'or (Prisci *Excerpt. Legat.*, p. 74); plus tard, le gouvernement byzantin paya un tribut annuel aux Gépides de la Dacie. Jornandès (*De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis,* IV) dit : « Nam Gepidæ, Hunnorum sibi sedes viribus vindicantes, totius Daciæ fines velut victores potiti, nihi aliud a romano imperio, nisi pacem et annua solennia, ut strenui viri, amica pactione postulavere. Quod et libens tunc annuit imperator, et usque nunc consuetum donum est. »

ou bien en français :

Tribut annuel consacré aux Goths.

M. Lauth[1], admettant également que tous les signes sans exception, étaient des runes, fit le même assemblage du *ven-runa* ᚹ, *v*, et du *is-runa* ᛁ, *i*, mais pour en former un *dag-runa* ᛞ, *d*, et non point un *man-runa* ᛗ, *m*, comme l'avait supposé M. Massmann[2] ; il put donc prêter à l'inscription, figurée ainsi :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

la lecture

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟᛞ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANI OD HAILAG

Il prétendit, de plus, que *Gutani* ne pouvait être autre chose que le nom du dieu *Wodan* ou *Odin,* dont on avait renforcé l'intonation initiale, *Gu* en place de *Wo,* et auquel on avait donné une terminaison de datif ou de génitif en *i,* à l'instar des formes grecque Διί, ou latine *Votani*[3]. Pour lui, le mot du milieu *od* signifiait une « propriété », comme dans les mots allemands *All-od, Klein-od.* Enfin M. Lauth voyait dans *hailag* un substantif neutre, ayant le sens de « objet sacré ». Il résultait donc de ces allégations que l'anneau se désignait lui-même comme un

Objet sacré, propriété d'Odin,
Wodan's heiliges Gut.

Les appréciations si divergentes de MM. Massmann et Lauth donnèrent lieu à quelques débats parmi les philologues du nord de l'Allemagne. Le professeur

[1] Franz Joseph Lauth, *Das germanische Runen-Fudark aus den Quellen kritisch erschlossen und nebst einigen Denkmælern zum ersten Male erklært. Ein sprachwissenschaftlicher Beitrag zur ælteslen Culturgeschichte des europæischen Central-Volkes, mit einer litograph. Tafel. München,* 1857 ; pp. 76-81 : *Der goldene Ring von Bukarest.* Tafel VI.

[2] Les signes ᛗ, *man, m,* et ᛞ, *dag, d,* se confondaient presque dans l'écriture runique, à cause de leur forme composée, pour tous les deux, de deux lignes verticales entre lesquelles s'entrecroisent, à angles plus ou moins aigus, deux petites barres obliques. On doit également observer la faible différence de forme qui fait parfois confondre la rune ᚹ, *vên, v,* avec la rune ᚦ, *thorn, th,* dont la prononciation semble avoir été la même que celle du θ grec ou du *th* anglais, tandis que la rune ᛏ, *tîr, t,* représentait un simple τ ou *t.*

[3] Lauth, *op. cit.*, p. 78 : « Also ein Gœttername soll *Gutani* sein? Ich trage kein Bedenken dies anzunehmen und es auf den bekannten *Wodan* zu beziehen. Die Form macht keine Schwierigkeit : « Wodan adjecta littera *Gwodan,* dixerunt », sagt Paul. Diaconus, I, 9. — « *Guodant* sane quem deum dixerunt. », steht Pertz, *Archiv.* V, 121, und ebendaselbst, p. 247 fgg, ist bemerkt, dass auf einem Gemælde (erste Seite einer Handschrift langobardischer Gesetze), FREA mit der rechten Hand den Hals des auf einem niedrigen Bette ruhenden bærtigen GODAN anfasst, was wohl zu verstehen gibt, dass, wie so hæufig auf alten Bildern, die Namen der dargestellten Personen beigeschrieben sind. »

Chr. Petersen, de Hambourg, dans le texte d'une brochure publiée par M. Klug sur certaines antiquités découvertes au vieux Lubeck[1], se servit de l'interprétation de M. Lauth pour expliquer par le *Gutani* assez douteux de l'anneau de Pétrossa la partie finale de l'inscription + | Th | E | BA | L | CV | T | TA | NI gravée sur une bague en or de la trouvaille de Lubeck ; d'un côté comme de l'autre, selon lui, c'était le dieu *Cuttan, Gutan* ou *Odin,* que l'on avait voulu évoquer, en bonne ou en mauvaise part.

Par contre, le professeur C. Müllenhoff, de Kiel, qui s'était antérieurement distingué par ses travaux critiques sur la nature et la valeur des lettres runiques[2], se déclara plutôt en faveur de l'opinion de M. Massmann et repoussa les conclusions de MM. Lauth et Petersen, en ce qui concerne le nom de *Gutan* ou *Wodan;* il démontra que, du moment que c'est la rune *tîr* ↑, équivalente au τ grec, et non pas la rune *thorn* ᚦ, l'analogue du θ hellénique, qui figurait dans ce mot ; il ne pouvait aucunement désigner la divinité, *Guth* ou *Gud,* mais bien la nation gothique, *Guta.*

Cependant la version contraire avait conquis un nouvel adepte dans la personne de M. Rudolf Neumeister, ancien pasteur évangélique de Bucarest, qui lut quelque temps après, dans une assemblée de la société nommée *Gustav-Adolf-Verein,* à Lubeck, une dissertation sur le trésor de Pétrossa et y exposa un système d'interprétation nouvelle pour l'inscription qui figure sur l'anneau d'or[3]. Nous comptons revenir plus tard avec certains détails, sur les conjectures, en partie fort ingénieuses, de M. Neumeister.

[1] K. Klug, *Alt-Lübeck mit einer Charte und drei Tafeln. Lübeck,* 1867; p. 20-24. — Il est à remarquer que l'on possède déjà un certain nombre de bagues anciennes à l'entour desquelles on lit des inscriptions identiques ou analogues. Ainsi il y en a au moins deux au Musée de Copenhague; l'une en or massif, découverte en 1828 sur le rivage de Snoghœi en Jutland; elle porte sur sa surface neuf groupes de lettres gothiques gravées et niellées qui composent ensemble les mots : + THEBAL CVTCVTANI; l'autre bague est en argent; elle vient d'un tombeau ouvert en 1851 à Gundrœmagl dans l'île de Falster; ses neuf facettes extérieures portent les mêmes mots autrement groupés : + THEBALCVTCVTCTTAN. De plus l'*Archeological Journal* de Londres a publié en 1848, nº 18, p. 159, l'inscription d'un anneau magique, *annuli virtuosi,* pesant 56 gr. d'or, qui a été déterré en 1846, entre les racines d'un chêne, à Calne dans le Wiltshire. Il est aussi divisé en neuf compartiments sur lesquels sont inscrits en caractères moitié grecs moitié gothiques les mots : + ΘHBALΓVΘΓVΘANI. Une autre bague, presque semblable, avec les mots : + ONTHEBALGVTGVTHANI, à l'extérieur, est citée dans le catalogue de la collection de Lady Londesborough. Enfin on a aussi trouvé en Bohême dans le parc de Ledebom, une bague d'or à l'intérieur de laquelle on lit : THEBA-GUTTANIAM. M. Ch. Petersen suppose que ce sont là des exorcismes contre le dieu Odin, qui y serait assimilé au diable. Les inscriptions de ces bagues chrétiennes diraient donc : « Odin, *Cutan,* est le diable, *Thebal* ou *Teufel,* diabolus » ; tandis que, au contraire, l'épigraphe runique et païenne du grand anneau de Pétrossa, signifierait selon M. Lauth, que, « Odin, *Gutan,* (est) un bien, *od,* sacré, *hailag.* » — Cette question des anneaux servant d'amulettes est également traitée par M. G. Stephens dans son grand ouvrage sur les anciens monuments runiques du Nord, vol. I, pp. 492 et sq. Il cite des textes où les mêmes mots, *Thebal* et *Gutan* sont associés à d'autres exorcismes.

[2] R. von Liliencron und K. Müllenhoff, Professoren in Kiel, *Zur Runenlehre zwei Abhandlungen. Halle,* 1852. *Ueber altdeutsche Loosung, und Weissagung « mit Rücksicht auf die neuesten Interpreten der Germania und die Sammler deutscher Eigennamen. »*

[3] Les comptes-rendus des conférences faites par M. Neumeister, en Allemagne, sur le trésor de Pétrossa, ont

Pour l'instant, constatons encore que, en 1861, M. Franz Dietrich, professeur à Marbourg, réformant les explications de ses prédécesseurs immédiats, attribua à la huitième lettre la valeur d'un ᚦ, *th* runique, comme du reste Grimm l'avait déjà fait avant lui, et proposa la lecture :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟᚦᛁᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANIOTHIHAILAG

En divisant cette phrase ainsi qu'il suit :

GUTA NIOTHI HAILAG,

il la traduit par :

Divino cultui sacer,
Dem Gœtter Bedürfniss heilig,
Consacré au culte divin.

Il avait reconnu dans ᚾᛁᛟᚦᛁ, *niothi,* le datif du mot tudesque, et non point gothique, *nioth,* « nécessité », « objet nécessaire », *Noth* en allemand moderne ; il l'avait réuni au nom de la divinité ᚷᚢᛏᚨ, *Guta,* en place de ᚷᚢᚦᚨ, *Gutha.* Sa perspicacité de philologue antiquaire lui fit voir, dans notre anneau d'or, l'un de ces instruments à destination sacramentale, qui servaient aux anciens Germains, dans les cas graves de prestation du serment solennel[1]. Quelques années plus

été reproduits ci-dessus en traduction française, d'après les journaux allemands parus à Gotha et à Lübeck. Voy. la note 1 aux pages 35 et 36.

[1] Franciscus Dietrich. *De inscriptionibus duabus runicis ad Gothorum gentem relatis. Marburg,* 1861 ; p. 17-18. Voici ce que dit l'auteur au sujet de la destination probable de l'anneau : « Sine dubio annulus sacer primitus cum loco sacro conjunctus cogitari potest. Jam vero in lucis sacris et postea templis veterum Germanorum, gentiumque iis cognatarum, annulus erat (theot. *pouc;* bor. *baugr ;* ags. *beág*), in lapide vel scamno altaris vices gerente positus, quo digitis tacto jusjurandum dabatur ab iis qui rem graviorem sancte affirmare jubebantur, vel ut se crimine purgarent, vel ut muneri se obstringerent, quæ sancta affirmatio veniebat nomine bor. *baugeidhr* vel *hofeidhr*, annuli vel templi sacramentum, commemoratum jam in antiquissimo carmine Eddico Hâvamâl dicto, fusius descriptum in legibus et historiis veterum Islandorum quamdiu pagani erant (Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 895, ed. II). Neque minus Dani in Anglia habitantes, adhuc post medium sæculum nonum jurabant *on thâm hâlgan beâge* (*Chron. Saxon.*, an., 876), ejusque memoriam ne in Germania quidem prorsus interiisse, vestigium est in sæculi decimi sexti carmine Germaniæ inferioris (in *Historia Danielis Susatensi* v. 28, auctore Wœste in Wolfii *Zeitsch. für Mytholog.*, 1, 396). Religione christiana accepta, usus ille publice abrogari debuit, utpote qui cum deorum cultu sacrificiisque iis oblatis cohæreret. Notum enim est, præscriptum fuisse, ut annulus certo pondere et pretio non esset inferior, et ut ante jusjurandum sanguine sacrificii intingeretur (*Glumssag.*, c. 25 ; *Landn.*, 4, 7, qui loci leguntur in *Rechtsalterthümer*, I, 1, habentur etiam in *Altn. Leseb.*, p. 56, b, 115, b). Quo ritu is qui fidem suam obligabat, conjunctionem cum diis symbolice professus esse videtur, qua pro veritate solemniter dicendorum fidem interponeret divinam. Ipsum itaque jusjurandum tale quodammodo erat actio ad deorum cultum pertinens, et qui sic jurabat, rem divinam perpetrabat. Quæ cum sit rei ratio, si præterea reputaverimus, annuli ambitum quindecim digitos excedere, si quinorum est diameter, solidoque auro constare eum, dimidium fere digitum crasso, haud exigua est similitudo veri, hunc annulum cui *sacer* inscriptum est, antequam in thesaurum nobilis cujusdam hominis, eo ubi repertus est delatus sit, in alia regione, nondum extincto idolorum cultu, in juramentis dicendis adhibitum, eique usui destinatum fuisse, cui in Islandia pauperiore argenteus suffecit annulus. Hinc probabile est, voci inscriptionis ultime *Hailag,* ad annulum referendæ, præcedere alicubi dativum, quo

tard, en 1865, M. Dietrich modifia quelque peu l'interprétation du nom propre *Guta* et, se rangeant aussi aux idées très justes de MM. Massmann et Müllenhoff, il adopta, pour l'épigraphe, le sens de :

Dem Gothen Bedürfniss heilig,
Consacré aux besoins des Goths[1].

J'ai déjà dit[2] que, en 1862, feu Chr. C. Rafn, secrétaire de la Société Royale des Antiquaires du Nord, m'avait fait demander de Copenhague une transcription exacte de l'anneau. Il l'a obtenue, mais il ne l'a pas publiée et, s'il a parlé quelque part dans ses écrits de l'inscription de Pétrossa, ce n'est que d'une façon incidente et superficielle. En revanche, plusieurs savants danois s'occupèrent, à partir de cette époque, de l'anneau runique de Bucarest ; je ne citerai qu'en passant M. P. G. Thorsen[3], qui en a fait mention, et j'ajouterai que, en 1874, M. Lud. T. A. Wimmer, dans un article plein d'une érudition fort prudente et réservée sur l'origine et le développement de l'écriture runique, publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord,* adopta à son tour la lecture de M. Massmann :

GUT ANNOM HAILAG

qu'il traduisit également par :

Dédié au trésor des Goths.

Ce n'était pas la première fois que cet éminent runologue touchait à cette question ; il l'avait déjà effleurée en 1867, dans la même revue périodique[4].

Si je fais mention ici de la page consacrée par M. Valdemar Schmidt à l'inscription de Pétrossa dans le *Compte-rendu du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, tenu en 1869 à Copenhague, ce n'est que

enuncietur, cui eum sacrum voluerint, adque cum distinguendum sit GUTANIOTHI HAILAG, in priori serie conjunctas esse duas voces, quarum quum conjunctio nullo modo nomen dei alicujus efficere possit, altera alteri subjecta esse debeat. Jam vero facile est intellectu, notionem prævalentem et quasi dominantem esse NIOTHI, necessariumque dativum solo in hoc vocabulo quærendum esse, prius autem ei submissum esse sive genitivi sive compositionis vinculo. » — Cf. Dr Fr. Dietrich, *Die Blekinger Inschriften, der Stein von Tune und andre deutsche Runen in Skandinavien. Marburg,* 1863 ; p. 30.

[1] Franz Dietrich, *Runeninschriften eines gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefæssen des Banater Fundes,* dans la *Germania* de Pfeiffer, XI, 1855, p. 202 : « Dass dieser Ring aber gothisch ist, dies ist mir nicht mehr zweifelhaft; das erste Wort in seiner Umschrift : *Guta niothi hailag* kann ich des Consonanten wegen nicht mehr wie früher auf die Gœtter (*Guth*), sondern nur auf die Gothen beziehen. *Gutâ* mag für *Gutnâ* stehen wie in ags. und altn., oder Compositionsvocal enthalten, und so wird zu übersetzen sein : Dem Gothenbedürfniss, heilig der alte Schwurring der Heiden... »

[2] Voy. p. 34, note 1.

[3] P. G. Thorsen, *De danske Runemindesmærker, 1 Afdeling. Kjæbenhavn,* 1864; p. 356.

[4] Lud. F. A. Wimmer, dans les *Aarbæger for Nordisk Oldkyndighed og Historie. Kjæbenhavn,* 1867; p. 44, et *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden* (dans les *Aarbæger,* 1874; p. 59, note 3).

dans le but de constater que la transcription qu'il en a donnée est, à peu de chose près, celle que nous avons contrôlée nous-mêmes scrupuleusement sur l'original, avant que celui-ci ne fut mutilé (fig. 138). Nous soutenons donc que cette copie, si même elle n'est pas la plus exacte, est du moins l'une de celles qui se rapprochent le plus de la vérité et nous osons hardiment nous inscrire en faux contre les doutes émis par M. le docteur Virchow sur la fidélité de toutes les reproductions de l'anneau runique de Pétrossa, antérieures à celle donnée par M. P. Telge. Celui-ci, venu pour la première fois en Roumanie à peine en 1884, n'a jamais été à même de voir l'anneau et son inscription dans leur entier.



Fig. 138. — L'Anneau à Inscription, d'après M. Vald. Schmidt, *Compte-rendu du Congrès de Copenhague*[1].

On pourra constater ici *de visu* que la transcription de M. Vald. Schmidt diffère assez notablement de celle que M. le docteur Georges Stephens,

[1] *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte-rendu de la quatrième session. Copenhague*, 1869, paru à Copenhague en 1875 ; p. 371. L'anneau lui-même y est représenté, comme dans notre gravure (fig. 138), en demi-grandeur, tandis que la légende qu'il porte est répétée à l'intérieur dans les dimensions de l'original. Ce n'est pas tout à fait avec raison que M. G. Stephens, dans la troisième partie de son grand ouvrage *The Old-Northern Runic Monuments*, p. 265, dit au sujet de cette reproduction : « The ring is engraved on a small scale, but the runes are not given with absolute accuracy. » Le même reproche a été adressé à toutes les transcriptions de la légende en général, par M. le Dr Virchow dans la *Zeitschrift für Ethnologie* de *Berlin*, 1884, p. 331. Pour nous, le seul défaut de la reproduction publiée en grandeur de l'original par M. Vald. Schmidt à Copenhague, est d'avoir exagéré et compliqué plus qu'il ne fallait les traits forts menus et légers du ᚲ *cên*, 8me caractère de l'inscription. Cela ne veut pas dire que cette lettre n'existait pas du tout sur l'original, ni qu'elle y était fortuitement produite par l'effet de quelques éraflures. Nous ne pouvons que regretter les affirmations erronées du savant naturaliste de Berlin, lorsqu'il accorde si facilement croyance aux allégations de son compatriote l'orfèvre, M. Telge. Celui-ci n'a vu l'anneau runique de Pétrossa qu'après qu'il eût été brisé et fragmenté. M. Virchow n'est donc dans le vrai ni quand il suppose que, après le vol commis par Pantazesco en 1873, le trésor a été dérobé une seconde fois du musée de Bucarest (*loc. cit.*), ni quand il dit, au sujet de l'anneau runique : « Die genauen Abformungen des Herrn Telge haben inzwischen schon den Vortheil gehabt den Runenring in einer viel correcteren Nachbildung zu erhalten, als alle früheren Abbildungen und Abgüsse ergaben. Manche zufällige Kritze sind als solche kenntlich, während man früher in Zweifel war, ob sie nicht zu den Runen gehören. Ich kann namentlich constatiren dass alle mir bekannten Abbildungen der Runeninschrift ungenau sind. » Si M. Virchow avait pu contrôler attentivement notre transcription sur l'original, avant que celui-ci fut altéré, il n'aurait certainement pas hésité à donner à notre figure la préférence sur toutes les autres, même sur celle de M. Telge, qui prétend avoir copié sa planche de l'anneau à inscription sur « un ancien dessin d'après l'original. » — « Die Abbildung ist nach einer alten Originalzeichnung gefertigt. » Ainsi donc, M. Telge n'a fait que copier un ancien dessin de l'anneau et il ne lui a été guère possible de constater si la brisure avait entamé ou détruit une *seule* ou *deux* lettres, au milieu de l'inscription. Avant 1873, nous avons vu si souvent et nous avons si minutieusement examiné et étudié cet objet, que nous sommes en droit d'affirmer l'existence de deux lettres au lieu d'une. Ces deux lettres sont réduites aujourd'hui à quelques traits; c'étaient cependant bien, après la lettre ᛁ, un ᛝ et, à sa suite, un ᚲ, avant le caractère ᚹ.

professeur de langue et de littérature anglaises à l'Université de Copenhague, a fait figurer sur l'anneau de Pétrossa, reproduit en or, aussi bien qu'en gravure noire, dans son grand ouvrage sur *Les anciens Monuments runiques du Nord*[1]. La copie de cet anneau, faite en métal doré, lui avait été communiquée par M. Gordon, ancien commissaire anglais aux bouches du Danube, puis ministre d'Angleterre à Stuttgard, celui même qui, depuis, s'est rendu célèbre par sa hardiesse et sa mort tragique dans la dernière guerre du Soudan.



Dans le texte détaillé qui commente cette gravure, M. Stephens s'écarte assez sensiblement des interprétations données par tous ses prédécesseurs. Il rend au huitième caractère la valeur d'un *vên-runa* ᚹ, mais il partage différemment les mots, à savoir :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟ ᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTÆNIO WI HÆILÆG

Le mot *wi* ou *wich* est pour lui un « être saint » ou un « lieu consacré » (*Weihe,* c'est-à-dire un « dieu » ou un « temple »). Il traduit donc :

Dedicated to the temple of Goths.
Consacré au temple des Goths.

Il ajoute que l'époque à laquelle ce bijou, qui du reste est à ses yeux un simple collier ou ornement du cou, *neck-lace,* a dû être fabriqué et gravé, ne peut être que la seconde moitié du IIe siècle tout au plus, alors que les Goths commençaient à peine à s'établir en Dacie. Revenant plus tard sur la forme insolite d'un datif pluriel dans le mot *Gutanio,* il a fait, dans la troisième partie de son ouvrage[2], une nouvelle division de la phrase et une traduction nouvelle, qui sont les suivantes :

ᚷᚢᛏᚨ ᚾᛁᛟ ᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTÆ NIO WI HÆILÆG

Dedicated to the new-built fane of the Goths.
Dédié au nouveau temple des Goths.

[1] Georges Stephens, Esq. F. S. A., *The Old-Northern Runic Monuments of Scandinavia and England, now first collected and deciphered, with many hundreds of facsimiles and illustrations, partly in gold, silver, bronze and colours; runic alphabets, introductions, appendices, word-lists, etc. London and Cheapinghaven,* 1867-1884; 3 vol. in-fol. Les pages 567 à 573 du tome II et les pages 265 et 266 du tome III traitent de l'anneau de Pétrossa, désigné par l'auteur sous le nom de : *The Buzeo Ring.*

[2] *Op. cit.,* p. III, 1884; p. 265.

Aucune de ces deux interprétations n'a su contenter, au point de vue grammatical, M. P. J. Cosjin qui, dans l'intervalle des deux publications de M. Stephens, a fait paraître dans les Mémoires de l'Académie des sciences d'Amsterdam, un article en langue hollandaise sur *l'Inscription runique de l'anneau de Bucarest*[1]. Il adopte le sens de « don consacré », « offrande sacrée » pour les deux mots ᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ, *wi hailag;* mais, dans le groupe formé par les lettres ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟ, *Gutanio*, il voit le génitif féminin pluriel d'un mot *Gutani,* qu'il explique par « la *Gothe* » ou « la femme *gothe* ». Il compose ce terme, encore inédit dans le vocabulaire des Goths, comme dans celui de la langue française, d'après l'exemple quelque peu douteux que lui fournit Ulfilas dans un passage de l'Évangile selon saint Marc. C'est là que l'on rencontre la forme « *Saurini* » pour désigner « la Syrienne » Σύρα[2], forme du reste à peu près inusitée dans la langue gothique. En conséquence, la lecture que M. Cosjin propose à son tour, pour l'inscription de l'anneau d'or de Pétrossa, confirmerait, au moyen d'un précieux ex-voto, un acte de piété de la part des femmes de cette nation. La phrase inscrite sur cet objet se traduirait en hollandais par :

Heilig wijgeschenk van gotische vrouwen,

et en français par :

Offrande sacrée des femmes gothes.

Il résulte de toutes les versions énumérées jusqu'ici que nul n'a tenu compte de la lettre minuscule <, intercalée au centre de l'inscription, entre les signes runiques ᛟ et ᚹ. Toutes les hypothèses grammaticales échafaudées par les nombreux interprètes de la phrase problématique, ont fait abstraction de cet élément qu'il n'était cependant pas difficile d'apercevoir autrefois, tracé finement, mais nettement, sur la convexité de la tige d'or.

Un philologue distingué, qui depuis quelques années déjà, a annoncé la publication d'une œuvre de critique, dans laquelle il promet de traiter spécialement des *Inscriptions en runes germaniques* ou gothiques, M. le professeur Rudolf Henning de l'Université allemande de Strasbourg, a cédé lui-même à ce fâcheux courant, sur la foi de M. P. Telge[3]. Avant que son bel et savant ouvrage ne

[1] *De Runeniscripte van den Bucharester Ring, bijdrage van* P. J. Cosjin, dans les *Verslagen en Mededeelingen der Koninglijke Akademie van Weterschappen; Afdeling Letterkunde, 2de Reeks, 7de Deel*, pp. 354-364. *Amsterdam*, 1878.

[2] *Evangelium secundum Marcum*, VII, 26 : « Ἡ δὲ γυνὴ ἦν Ἑλληνίς, Σύρα Φοινίκισσα τῷ γένει. Vasuth than so qino haithno, Saurini Fynikiska gabaurthai. »

[3] L'ouvrage de M. Rudolf Henning sur les runes germaniques est actuellement (août 1888) sous presse. L'auteur a bien voulu nous en communiquer les quinze premières feuilles, qui portent le titre général *Die deutsche*

soit livré au public, M. Henning a bien voulu mettre à notre disposition la partie de son travail qui a rapport à l'anneau d'or de Pétrossa ; flatté de cette bonne grâce, nous étions tout disposé à faire amende honorable de nos opinions personnelles sur la légende en question, dans le cas où le runologue allemand, plus expert que nous sans contredit dans la matière, eût donné à cette énigme épigraphique une solution plus claire, plus complète et mieux fondée. Mais, à la lecture de ce chapitre déjà imprimé, nous vîmes à contre-cœur que toutes les explications, les comparaisons, les théories et les déductions de l'éminent professeur, malgré ce qu'elles renferment d'érudition, d'ingéniosité et de finesse d'esprit, reposaient sur la négation d'un fait indéniable. Ce fait, on nous le conteste sur de trop faibles raisons pour que nous ne revendiquions pas obstinément son authenticité, lorsqu'il s'agit de reintégrer dans sa forme et sa teneur primitives l'inscription runique de Pétrossa : nous voulons parler précisément de la petite lettre <, *cén,* qui en occupait le centre. On s'est prévalu de son exiguïté pour nier son existence intentionnelle ; mais, dans ce cas, il faudrait l'élaguer presque partout où les scribes et les graveurs des anciens Goths l'ont tracée, car, incontestablement on l'a toujours figurée moins grande et plus fine que toutes les autres runes. Nous ne citerons pas d'autres exemples, pour le

Runen-Denkmæler et traitent successivement : des fers de lance trouvés à Kovel (I), à Müncheberg (II) (et à Torcello, II bis), de l'anneau d'or de Pétrossa (III) et de la fibule de Charnay (IV). Les chapitres suivants seront consacrés aux fibules d'Osthofen (V) et de Freilaubersheim (VI), aux deux de Nordendorf (VII et VIII), à celles d'Ems (IX), de Friedberg (X) et à une série de monuments moins marquants (XI-XVIII). De belles planches et des dessins dans le texte accompagnent ces remarquables études critiques qui jetteront certainement beaucoup de lueurs dans les régions brumeuses de l'épigraphie runique. C'est sans doute l'ordre chronologique des inscriptions en runes gothiques que M. Henning veut suivre dans son exposé. Dans le chapitre III, consacré à celle de Bucarest (pp. 27-37), il lui est échappé quelques erreurs que nous jugeons utile de rectifier. En commençant, il confond le trésor de Pétrossa, trouvé en 1837 en Valachie, avec celui de Nagy-Szent-Miklos découvert en 1799 dans le Banat de Temesvar. Il dit plus loin, d'après M. Telge, que les objets en or du Musée de Bucarest ont été dérobés une deuxième fois, à la suite du vol de novembre 1875 ; ce qui n'est nullement vrai. Il compte parmi les pièces du trésor de Pétrossa, — toujours sur l'affirmation de l'orfèvre berlinois, — quelques petites boucles en or cloisonnant des grenats, objets qui ont été découverts tout récemment en Roumanie et dont il n'est fait aucune mention dans les listes dressées d'après les interrogatoires primitifs. Il reproche à notre *Notice sur la Roumanie* d'avoir fait abstraction de l'illusoire « Poule aux poussins d'or », dont parle Arneth. Mais à nos yeux, l'erreur capitale dans le travail de M. Henning est de nier absolument l'existence de la lettre c dans l'inscription, entre les caracteres o et w : « In dem nun folgenden Spatium wollte Odobesco unmittelbar vor dem nächsten grossen Buchstaben noch die Spuren einer besonderen Rune (K) entdecken, welche er auf seiner Abbildung im *Compte-rendu* unverhältnissmässig stark prononcirte. Auf dem Berliner Kupferniederschlag ist aber nur ein sehr kleiner Strich und eine mit demselben zusammentreffende flache Beule sichtbar, wie sie vielfach auf dem Ringe sich finden ; auf der Nachbildung Telge's ist ein ähnlich minimaler Strich vorhanden, der allerdings von einem scharfen Instrumente herrühren wird, aber weder zu irgend einer Rune zu ergänzen ist, noch seiner Stellung nach überhaupt zu einer solchen gehört haben kann. Es ist zweifelsohne eine blosse Zufälligkeit. » — A part cette allégation défectueuse qui jette le trouble dans la lecture et l'interprétation de l'épigraphe, les études très consciencieuses et très savantes que M. Henning a consacrées à chacun des mots qu'il analyse, ont une haute valeur, et nous en profiterons avec reconnaissance toutes les fois que nous ne les verrons pas appliquées à des mots évidemment étrangers à la phrase écrite en runes gothiques, sur notre anneau.

moment, que les alphabets ou séries de caractères runiques, dont nous aurons l'occasion de parler un peu plus loin[1].

Néanmoins, il convient de tenir compte tout particulièrement à M. Henning des développements pleins d'érudition et de subtilité qu'il fournit à l'appui de la nouvelle interprétation proposée par lui pour la phrase épigraphique de l'anneau. Il étudie successivement les trois mots dont il la croit composée. Il prouve que M. Cosjin a commis une erreur grammaticale en pensant que le groupe de lettres *Gutanio* pouvait représenter un génitif pluriel féminin et signifier « des femmes de race gothique » ; ce serait tout au plus *Gutinio* qui pourrait avoir ce sens. M. Henning considère le mot *Gutanio,* comme le nom ethnique des Goths, ayant pris la forme d'un adjectif, *gutaneis,* et subissant, au nominatif singulier du neutre, la flexion *gutanio.* Sous cet aspect, il s'accorderait parfaitement avec l'antique vocable germain, *wi,* ou plutôt *wih,* dont le sens, fort étendu et même quelque peu sacramental, serait un «*bien*» ou un «*avoir sacré*», une «*propriété sainte*», l'«*appartenance vénérée d'un sanctuaire*». Enfin, le mot *hailag,* qui fait défaut dans le vocabulaire biblique d'Ulfilas, — précisément, à ce que prétend M. Henning, — parce qu'il désignait autrefois une consécration particulière dans la langue et dans l'esprit des payens, ne serait que le nominatif singulier neutre de *hailags,* s'accordant parfaitement avec le substantif *wih* et l'adjectif *gutanio* qui le précèdent.

L'appareil de critique serrée et d'érudition philologique au moyen duquel l'auteur arrive lentement et minutieusement à ses conclusions, est de ceux qu'il n'est aisé ni de détruire, ni même d'ébranler. Et cependant, tout en l'analysant avec un grand intérêt et avec l'attention la mieux soutenue, nous éprouvions une vive impression de regret au penser que tous ses rouages, si habilement agencés, manquaient leur but et portaient à faux, par l'unique absence d'une pièce minime, mais essentielle. En effet, toute lecture qui, dans l'inscription de Pétrossa, élude la huitième lettre, — ce petit *cên* aujourd'hui presque entièrement disparu, — est et sera toujours, à notre avis, défectueuse ou incomplète et partant, son interprétation imaginaire. Si, de parti pris, l'on s'obstine dès l'abord, à vouloir nier l'évidence, si l'on fait abstraction d'une lettre qui à elle seule peut changer l'énoncé, la division et, par-dessus tout, la signification de l'inscription entière, il est, pensons-nous, tout à fait oiseux de déployer un aussi merveilleux

[1] Voy. ce que nous disons plus loin des *Futharcs* ou alphabets runiques et surtout de ceux qui représentent ces caractères sous leur forme primitive ou gothique; tels sont principalement ceux que l'on voit sur la fibule d'argent trouvée à Charnay en Bourgogne et sur la bractéate d'or de Vadsténa en Suède, p. 393, notes, et fig. 147 et 148).

bagage de connaissances sur les arcanes grammaticales et syntactiques de l'ancien parler des Goths et de mettre en jeu un aussi formidable renfort de données sur la littérature savante et populaire du moyen âge germanique. Pour mieux préciser, il est inutile de s'imposer une gymnastique d'esprit aussi hardie que périlleuse, dans le but unique et décevant de démontrer que les sept premières runes de l'inscription, *gutanio,* pourraient à la rigueur former un adjectif ethnique au nominatif singulier du neutre, s'accordant avec le substantif *wih* qui suit et dans lequel il faut, quand même, suppléer par la pensée à l'oubli présumé de la lettre finale, ᚺ. A ce compte, pour arriver, non sans peine, à une interprétation assurément controuvée, on est obligé de supposer, soit l'absence accidentelle d'une rune, soit le double emploi fait, en cet endroit, par le ᚺ initial du mot HAILAG, qui servirait tout à la fois de lettre finale au mot incomplet WI. N'est-il pas beaucoup plus naturel et plus logique de chercher une lecture et une explication bien moins aléatoires, alors que l'on n'élimine aucun des éléments primitifs et essentiels de la phrase ?

Ce sont là les considérations bien précises qui nous déterminent à rejeter dans la catégorie des tentatives illusoires, le minutieux travail de M. le professeur Henning qui, après maints laborieux efforts, conclut aussi, comme MM. Stephens et Cosjin à la lecture :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟ ᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANIO WI HAILAG

Il lui donne cependant pour traduction, la phrase :

Das gothische heilige (unverletzliche) Gœtereigen (Tempelgut).

Cette explication ne peut être rendue en français que par une longue périphrase, grosse de sous-entendus :

Bien (ou trésor) sacré et inviolable, appartenant aux Goths (ou à un temple gothique).

En effet, dans les appréciations d'ordre plutôt historique et archéologique par lesquelles M. Henning termine son chapitre sur l'inscription de Pétrossa, il émet l'avis que cette phrase a dû être inscrite sur l'anneau lisse dans un moment où l'on enfouissait sous terre, en toute hâte, l'entier trésor sacré d'un sanctuaire des Goths de la Dacie, afin de le mettre en même temps à l'abri du vol et des profanations. Toutefois, l'auteur oublie ou ignore peut-être que ce même trésor contenait un second anneau pareil portant également une inscription. Supposerait-il que la même rubrique comminatoire était répétée sur la couple d'anneaux afin de

mieux garantir les autres pièces qui, elles, n'ont rien d'inscrit à leur surface? Or, n'est-il pas à présumer que, si l'on avait pensé à mettre l'intégrité du trésor sous une sauvegarde aussi peu rassurante que la piété de n'importe quel pillard ultérieur, et si, dans ce but, on n'avait pas su imaginer de précaution plus efficace que de marquer sur l'une des pièces, l'origine et la destination de l'entier dépôt, en ce cas, du moins on aurait tracé des runes de cette nature, non pas sur un ou deux des bijoux les moins apparents, mais sur le revers même du grand plateau. Celui-ci, on le sait, abritait sous sa vaste étendue, nue et unie, tous les autres objets et se présentait le premier dans la cachette que l'on avait sans doute improvisée entre les blocs calcaires du mont Istritza. Avouons donc que l'on est porté à chercher ou à soupçonner dans les légendes inscrites sur les deux anneaux isolés, quelque autre chose qu'une simple étiquette. On leur suppose de préférence un sens plus général; on aimerait y lire des devises qui, ayant leur caractère propre et indépendant du reste des vases et des bijoux, ne seraient pas si intimement subordonnées aux vicissitudes subies par le trésor. Il répugne de croire que les anneaux à inscription de Pétrossa n'aient été que de vulgaires fiches de constatation. Parmi tant d'objets plus riches et plus massifs, ils devaient probablement se distinguer par une haute valeur morale ou sacramentale, inhérente à la phrase runique qu'ils portaient. Cette manière de voir, suggérée surtout par le caractère mystique de l'ancienne littérature des runes, dénonce et confirme également, selon nous, le vice d'origine de toutes les lectures incomplètes, appliquées à l'énigme épigraphique de notre anneau d'or.

A part la réserve que nous avons faite en faveur des interprétations imaginées pour l'inscription de Pétrossa par M. R. Neumeister, interprétations auxquelles nous comptons joindre le contingent apporté par M. Fr. Bock et celui que nous prendrons la liberté d'y ajouter nous-mêmes, nous croyons avoir présenté jusqu'ici toutes les opinions qui ont été émises à ce sujet.

Du reste, dans l'exposition assez longue, que nous venons de faire pour résumer les débats provoqués jusqu'à présent par le déchiffrement de cette inscription, nous avons à peine tenu compte des lectures, plus que hasardées, en langues grecque et hunnique, qui ont été proposées presque au lendemain de la découverte du trésor, et nous n'attacherons certainement pas plus de prix à une attribution tout aussi aventureuse qui a vu le jour dans la monographie de M. Fr. Bock. En revanche, nous avons dû constater que tous les critiques sérieux et autorisés qui ont porté leur attention sur cet objet, sont tombés d'accord sur la nature essentiellement germanique de cette épigraphe; aussi l'affirmation d'un nombre considérable

de philologues fort estimés en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et dans les pays scandinaves, nous autorise-t-elle à déclarer d'une façon positive que les caractères gravés sur l'anneau d'or du Musée de Bucarest, sont indubitablement les lettres très anciennes qui furent en usage chez les peuples de race gothique. On les appelait des *Runes,* ainsi que l'atteste le poète latin Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers, qui, au V[e] siècle, demandait à un ami trop discret dans sa correspondance, de lui écrire, serait-ce même «en traçant des runes barbares sur des tablettes en bois de frêne, car ces baguettes valent, dit-il, à la rigueur tout autant que le papyrus,

Barbara fraxineis pingatur *rhuna* tabellis,
Quoque papyrus agit, virgula plane valet»[1].

C'est probablement à ces mêmes caractères que Tacite faisait allusion lorsqu'il parlait de l'écriture secrète des Germains et qu'il décrivait un usage très répandu chez eux, celui de la divination au moyen des baguettes divisées en morceaux et marquées de signes différents, *surculos notis quibusdam discretos*[2]. Ces mêmes lettres à l'aspect mystérieux continuèrent, jusque vers le milieu du XI[e] siècle de l'ère chrétienne, à être employées chez les peuples du Nord, qui s'en servaient dans des inscriptions sur pierre, sur métal, sur os, sur bois, sur cuir et même sur papier. Les formes de ces caractères spéciaux ont subi des modifications assez sensibles dans le cours des temps et chez les différentes nations qui s'en sont servies ; aussi la critique moderne a-t-elle cherché à établir une distinction entre les divers alphabets runiques, et à assigner, par ce moyen, une époque et une provenance à peu près sûres, à toutes les inscriptions en runes découvertes jusqu'ici. Ces inscriptions, aussi multiples que variées, sont répandues dans presque tous les pays où les anciens peuples de race germanique et de race scandinave ont séjourné quelque temps ou se sont fixés définitivement.

L'aspect de ces lettres, malgré la rigidité des traits qui les composent, ne saurait confirmer en aucune façon la légende qui attribue l'invention d'un alphabet original au dieu Odin, l'initiateur universel de la nation gothique. Nous avons

[1] Venantii Honorii Clementiani Fortunati, presbyteri Italici, *Carminum Epistolarum expositionum,* lib. VII, XVIII: ad Flavium, v. 19 et 20. — Venance Fortunat, *Poésies mêlées, traduites en français pour la première fois par Charles Nisard. Paris* (collection Firmin Didot), 1887; p. 188.

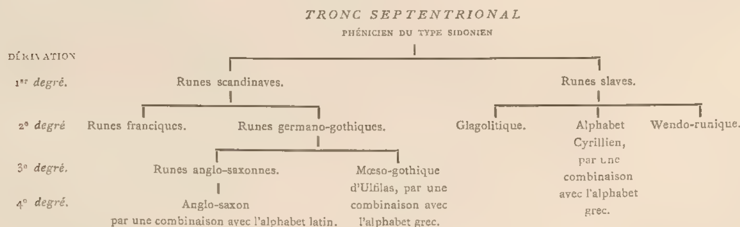
[2] C. Taciti, *De moribus Germanorum,* XIX: «Litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant.» — X: «Auspicia sortesque, ut qui maxime, observant. Sortium consuetudo simplex : virgam frugiferæ arbori decisam in surculos amputant, eosque, notis quibusdam discretos, super candidam vestem temere ac fortuito spargunt : mox, si publice consultetur, sacerdos civitatis, sin privatim ipse paterfamiliæ, precatus deos cœlumque suspiciens, ter singulos tollit, sublato secundum impressam ante notam interpretatur.»

déjà eu l'occasion, ici même, de signaler l'incontestable ressemblance de forme qui existe entre les runes des Germains et les lettres archaïques de la Grèce et de l'Italie. Il n'est guère possible de nier que les unes comme les autres ont une même origine; mais sont-elles empruntées, chacune de son côté et sans s'être servi mutuellement d'intermédiaires, à une source commune, c'est-à-dire aux alphabets des Phéniciens, qui dans leurs périples d'explorations commerciales abordaient même les côtes du nord de l'Europe, jusqu'au fabuleux pays de Thulé? Ou bien les runes des Goths et des Scandinaves sont-elles nées du contact de ces peuples avec les Grecs et plus tard avec les Romains? Ces hypothèses ont toutes les trois leurs partisans et leurs détracteurs[1].

M. Fr. Lenormant, si prématurément enlevé à la science, rattachait l'écriture runique à un courant spécial de dérivation de l'alphabet phénicien qui, ayant rayonné vers le Nord, y aurait formé un tronc septentrional caractérisé par le type sidonien[2]. Ses idées à ce sujet avaient été devancées en quelque sorte par

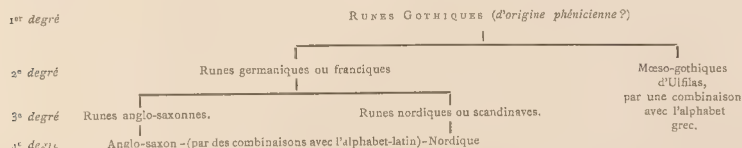
[1] En dehors des travaux déjà surannés que le savant danois Olaüs Worm a publiés au XVII[e] siècle sur la littérature des runes (*Runir*, 1636 etc), les ouvrages qui, dans notre siècle, ont donné des notions plus critiques sur cette écriture sont les suivants : W. C. Grimm, *Ueber deutsche Runen. Gœttingen*, 1821, et *Zur Literatur der Runen*, dans le *Jahrbuch der Literatur*, Bd XLIII. *Wien*, 1828; p. 1-42. — U. W. Dietrich, *Runen-Sprachschatz, oder Wœrterbuch über die æltesten Sprachdenkmale Skandinaviens, in Beziehung auf Abstammung und Begriffsbildung. Stockholm und Leipzig*, 1833. — J. G. Liljengren, *Run-Læra. Stockholm*, 1832. — Edélestand Du Méril, *Essai sur les Runes. Paris*, 1839. — Finn Magnusen, *Runamo og Runerne. Kjœbenhavn*, 1841. — K. Oberleitner, *Die nordischen Runen* et *Die Runen-Denkmæler, nach J. D. G. Liljengren bearbeitet. Wien*, 1848 et 1849. — On pourrait ajouter à cette liste bien d'autres publications plus nouvelles, parmi lesquelles comptent aussi les écrits, en grande partie déjà cités, de MM. Worsaae, Thorsen, Dybeck, Zacher, Lauth, Kirchhoff, Massmann, Müllenhoff, Fr. Dietrich, Wimmer, Bugge, G. Stephens, F. Burg, J. Taylor, Henning, etc.

[2] F. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. Paris*, 1875; t. 1, p. 111 et 112 : «La grande et féconde invention des Phéniciens nous paraît avoir rayonné presque simultanément dans cinq directions différentes, en formant cinq troncs ou courants de dérivations, qui se subdivisent en rameaux ou familles au bout d'un certain temps d'existence. Ce sont : 1° le tronc *sémitique* (famille hébréo-samaritaine et araméenne); 2° le tronc *central*, dont le domaine embrasse la Grèce, l'Asie Mineure et l'Italie; 3° le tronc *occidental* (ibérien et punique); 4° le tronc *septentrional*, ne comprenant aussi qu'une seule famille qui constitue les *runes* des peuples germaniques et scandinaves établis, à dater d'une certaine époque, dans le nord de l'Europe, mais venus d'Asie, où ils résidèrent encore pendant une partie des âges historiques et où ils durent recevoir communication de l'alphabet inventé par les Phéniciens. Quelques éléments des écritures runiques paraissent se rattacher à une communication directe de l'écriture par les navigateurs chananéens; d'autres, au contraire, portent l'empreinte certaine de l'influence grecque. Les runes font le sujet du livre VI de notre Essai.» Ce livre VI n'a pas paru, mais l'auteur a donné le tableau suivant des écritures runiques :



M. Dietrich[1]; mais, plus tard elles furent reprises en sous-œuvre par deux philologues anglais, MM. G. Stephens et Peile[2]. Du reste, MM. Lenormant et Peile ont reconnu eux-mêmes qu'une certaine influence directe de la Grèce n'était pas restée étrangère au développement de l'alphabet runique. C'est cette thèse, élargie dans ses plus amples limites, que soutient M. Isaac Taylor[3], auquel nous avons déjà emprunté, pour en rapprocher les runes de notre anneau de Pétrossa, sa restitution d'un alphabet hellénique plus spécialement employé vers le VI[e] siècle avant Jésus-Christ, dans les régions septentrionales de la péninsule de l'Hémus, en Thrace, et sur le littoral du Pont-Euxin; c'est dans ces régions mêmes, selon M. Taylor, que les *Guttones* de Pythéas de Marseille, les *Gottones* de Tacite, les Γύθωνες et les Γοῦται de Ptolémée[4], auraient puisé, grâce à leurs rapports commerciaux avec les Grecs qui fréquentaient toute la vallée du Borysthène, la connaissance de leur alphabet. Se l'étant approprié, les diverses branches de la race gothique se le

Sans entrer ici dans des détails sur les dispositions de ce tableau, dispositions que l'auteur aurait expliquées sans doute dans le courant de son ouvrage, s'il avait eu le temps de l'achever, nous n'y redressons pour le moment qu'un seul point. Il s'agit de la gradation établie entre les *runes scandinaves*, que Lenormant place au premier degré de dérivation, et celles qu'il nomme *franciques* et *germano-gothiques* et auxquelles il donne une place postérieure aux runes *scandinaves*. Nous pensons que c'est à peu près le contraire qu'il faudrait faire. Ce sont les *runes gothiques* qui doivent être rangées en première ligne, comme étant les plus anciennes, soit que les Goths aient adopté les caractères phéniciens lorsque toute la race germanique résidait encore en Asie, soit qu'ils aient emprunté leurs lettres aux Grecs, alors qu'ils se trouvaient dans l'intérieur de la Scythie d'Europe ou sur le littoral du Pont-Euxin. Les runes *germaniques, franciques* et *anglo-saxonnes*, ainsi dénommées d'après les contrées où elles ont successivement servi aux envahisseurs de race teutonique, n'ont fait que continuer et modifier plus ou moins les traditions de l'antique écriture nationale des Goths. A côté de ces runes, mais à une époque peut-être un peu moins reculée de nous, les populations des presqu'îles septentrionales de l'Europe se sont servies à leur tour de runes, parmi lesquelles elles ont mêlé des signes nouveaux; ce sont les runes scandinaves. Enfin, il est à présumer que, pour former l'alphabet mœso-gothique, Ulfilas n'a eu qu'à greffer directement les caractères grecs sur les runes primitives des Goths. Cette manière un peu différente d'envisager le développement et la succession des alphabets runiques nous donnerait donc, en ce qui concerne la branche germanique et scandinave, le tableau suivant :



[1] F. Dietrich, *Entræthselung der Odinischen Futharc durch das Semitische Alphabet. Stockholm*, 1884.

[2] G. Stephens, *op. cit.*, vol. I, p. 94; vol. II, p. 834. — Peile, article *Alphabet*, dans l'*Encyclopœdia Britannica*, 9e édit.

[3] *Isaac* Taylor, *Greeks and Goths, a study on the runes. London*, 1879.

[4] *Plinii* Secundi *Histor. natur.* lib. XXXVII, XI, 35 : «Pytheas Guttonibus, Germaniæ genti, accoli æstuarium Oceani, Metuonidis nomine, spatio stadiorum sex millium, ab hoc diei navigatione abesse insulam Abalum...» — C. Taciti *German*, XLIII : «Trans Lygios, Gottones regnantur, paulo jam adductius quam ceteræ Germanorum gentes, nondum tamen supra libertatem. Protinus deinde ab Oceano Rugii et Lemovii.» — Cl. Ptolemæi Geograph. II, 9, § 35 : «Καλεῖται δὲ ἰδίως καὶ αὐτὴ Σκανδία καὶ κατέχουσιν αὐτῆς τὰ μὲν ἀρκτικὰ Κυένωνες, τὰ δὲ δυτικὰ Χαιδεινοί, τὰ δ'ἀνατολικὰ Φαυόναι καὶ Φιραῖσοι, τὰ δὲ μεσημβρικὰ Γοῦται καὶ Δακίωνες, τὰ δὲ μέσα Λευῶνοι.» — III, 5, § 20 : «Ἐλάττονα δὲ ἔθνη νέμεται τὴν Σαρματίαν παρὰ μὲν τὸν Οὐιστούλαν ποταμὸν ὑπὸ τοὺς Οὐενέδας Γύθωνες, εἶτα Φιννοι, εἶτα Σούλονες.»

communiquèrent et ce n'est que dans le courant de plusieurs siècles consécutifs que quelques-unes d'entre elles vinrent à le modifier à leur guise[1] !

Enfin, une troisième théorie, soutenue en Allemagne par M. Kirchhoff et en Danemark par M. Lud. Wimmer[2], avec le concours de plusieurs autres philologues du Nord, réduit la question à un emprunt direct fait aux Romains par les Germains et les Scandinaves, à une époque relativement beaucoup plus récente, c'est-à-dire dans les commencements de l'ère impériale.

En effet, quel qu'ait été le mode de propagation des alphabets méridionaux vers le Nord, les plus anciennes inscriptions runiques parvenues jusqu'à nous ne semblent pas remonter au delà de cette époque. M. Taylor, tout en constatant

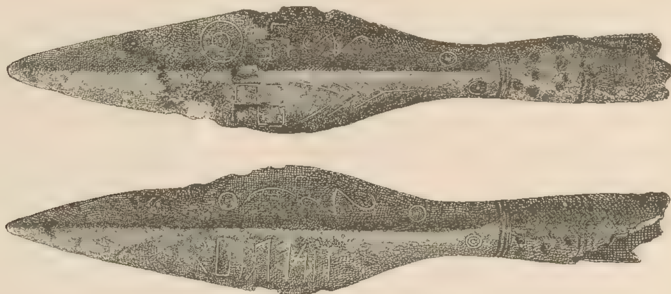


Fig. 139. — Fer de Lance, de Kovel, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

que « l'anneau d'or du musée de Bucarest était le monument runique le plus important, au point de vue historique, parmi ceux que l'on a découverts jusqu'à présent », ne croit pas qu'on puisse faire remonter la date de l'inscription qu'il porte, à une époque antérieure au moment même où les Goths, encore payens, quittèrent les bords de la Vistule pour venir s'établir dans les plaines du bas Danube ; c'est-à-dire dans la première moitié du IIe siècle après Jésus-Christ[3].

[1] J. Taylor, *op. cit.*, p. 14 : « That the runic alphabet of the third century should be so widely diffused, and so uniform in its character, indicates a considerable previous antiquity. »

[2] Dr Kirchhoff, *Das gothische Runen-Alphabet. Berlin*, 1854. — L. Wimmer, *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i norden. Kjœbenhavn*, 1874. — Fr. Burg, *Die ælteren nordischen Runeninschriften, eine sprachwissenschaftliche Untersuchung. Berlin*, 1885 ; pp. 145 et sq. *Anhang* I. Voyez, pour plus amples renseignements, les deux catalogues de M. Théod. Mœbius relatifs aux publications sur la langue et la littérature des Islandais et des Norvégiens du moyen âge. *Leibzig* (W. Engelmann), 1856 et 1880.

[3] J. Taylor, *op. cit.*, p. 7 : « The torques of Buzeo bears an inscription in unmistakable runes of the early type, which reads : Gutaniovi hailag, « Dedicated to the temple of Goths ». Here then we have a very definite date. In the second century a portion of the Goths left their early homes east of the Vistula, and by the time of Caracalla had reached the plains of the Lower Danube. The torque evidently belongs to the heathen period. In the second half

Les autres inscriptions qui, par la forme des caractères, offrent le plus de rapports avec l'épigraphe de notre *armilla* paraissent être toutes de dates postérieures ou tout au plus contemporaines.

Nous en recueillerons quelques-unes sur des monuments dont les dates peuvent être fixées jusqu'à un certain point, grâce aux conditions dans lesquelles les objets ont été découverts. Ainsi nous citerons en premier, deux épaves probables de l'émigration primitive des Goths de la Scanzie à travers les territoires arrosés par l'Oder, la Vistule et le Pripet. Ce sont deux fers de lance découverts, l'un en 1865, près de la bourgade de Kovel, en Volhynie (fig. 139), l'autre en 1858,

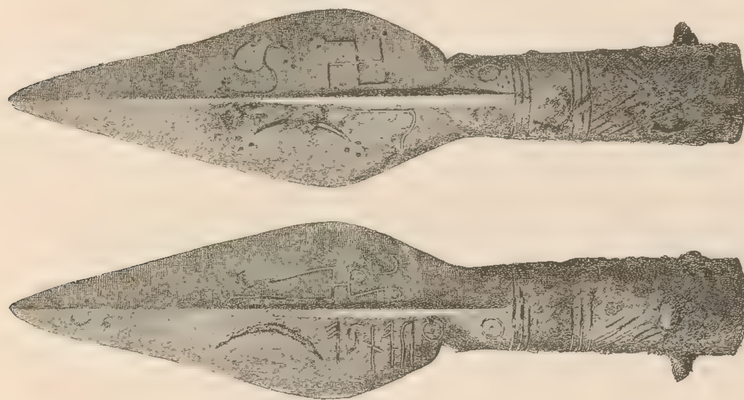


Fig. 140. — Fer de Lance de Müncheberg, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments*[1].

à Müncheberg, dans la marche de Brandebourg (fig. 140). Tous les deux portent gravées sur leur surface des runes dans lesquelles on croit lire les noms propres gothiques de leurs anciens propriétaires, RANINGA et TILARING ou TILARIDS. Ces noms étranges s'y trouvent associés à des symboles évidemment payens, tels que croix

of the third century the Mœsian Goths were converted by Ascolius; in 325 Theophilus, one of their bishops, attended the council of Nice; and not long afterwards the gothic runes were superseded by the alphabet of Ulphilas, who was born in 311. The Buzeo torque must belong to the period when the Goths were recent settlers in Dacia and still heathens. The great intrinsic value of the gold points to the dedication of the spoils of some great triumph the plunder it may be of the camp of the Emperor Decius, or the ransom of the wealthy city of Marcianopolis. The most probable date seems to by between 210 and 250 A. D.

[1] C'est à l'amabilité de M. le professeur G. Stephens et à l'obligeance de M. le Dr Sophus Müller, secrétaire de la Société Royale des Antiquaires du Nord, de Copenhague, que nous devons les gravures de la plupart des monuments runiques, étrangers à la Roumanie; ils ont été reproduits ici d'après les planches qui figurent dans les *Old-Northern runic Monuments* et à l'aide des clichés que ladite Société, propriétaire actuelle des bois gravés, a bien voulu nous fournir.

gammées ou *svastika,* triquètres, cercles concentriques, carreaux de foudre, chevrons, croissants, stries et épis [1].

Un bijou barbare en argent ciselé et doré, une grande fibule à dessins carac-



Fig. 141. — Fibule en Argent de Nordendorf, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

(Les caractères runiques de l'inscription étant à peine visibles sur l'envers de la fibule (fig. 141), nous



copions également cette inscription sur le dessin plus distinct qu'en a donné M. Lindenschmidt).

Fig. 142. — Inscription de la Fibule de Nordendorf, d'après M. Lindenschmidt. *Alterth. uns. heidn. Vorzeit.*

téristiques, trouvée en 1843, à Nordendorf, près d'Augsbourg en Bavière (fig. 141), dans un cimetière romain, nous présente sur sa face postérieure, une inscription

[1] Au sujet des deux fers de lance en question, dont le premier a été trouvé en 1865, et l'autre en 1858, voyez G. Stephens, *The Old-North. runic Monum.,* vol. II, p. 880, et vol. III, p. 266. — Fr. Dietrich, *Ueber die Runen-*

runique, beaucoup plus longue et plus compliquée, sur laquelle nous avons à revenir ailleurs, avec plus d'à-propos[1].

En remontant vers les pays scandinaves, nous citerons tout d'abord la petite statuette en bronze, imitation barbare d'un modèle romain (fig. 26, *a* et *b*)[2], qui a été découverte à Frœhaug, en Norvège, et qui porte sur le pan inférieur de sa courte tunique d'enfant ou de guerrier les runes : SAEG, signifiant « Victoire ». Nous rappellerons aussi le bandeau plat en or, de Dalby, près de Strarup en Danemark (fig. 25), dans l'intérieur duquel on lit l'unique nom de LUTHRO ou LETHRO. Nous avons déjà présenté cette pièce comme un point de comparaison qui, par la nature de l'épigraphe qu'elle porte, peut servir de preuve à la provenance essentiellement gothique du trésor de Pétrossa. Ainsi que l'anneau de Bucarest, le bandeau de Dalby est un grand cercle d'or sur lequel des Goths ont grossièrement tracé à la pointe des runes archaïques.

Or, ces mêmes runes nous les retrouvons sur d'autres objets ayant appartenu aux anciens habitants de la presqu'île cimbrique; citons une jolie fibule romaine en argent[3], avec ornements de grènetis et de perles d'or, ainsi que de pierres

inschrift des Speeres von Müncheberg, dans l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit. Nürnberg,* XIV. Jahrgang, 1867, n° 2. — Chodzkiewicz, *Fers de lance avec inscriptions runiques,* dans la *Revue archéologique, publiée sous la direction de MM. Alex. Bertrand et G. Perrot. Paris,* 1884; IIIe série, t. IV, pp. 54-71. — L. Lindenschmidt, *Handbuch der deutschen Alterthümer. Braunschweig,* 1880; I. Theil, p. 168. — R. Henning, *Deutsche Runen-Denkmæler* : I, Die Speerspitze von Kowel, pp. 1-7; II. Die Speersp. von Müncheberg, pp. 7-21, avec une annexe sur un fer de lance runique, évidemment faux, conservé à Torcello, pp. 21-27. — On lit sur le fer de lance de Müncheberg le nom : RANINGA, et sur celui de Kowel le nom de : TILARING ou TILARIDS. — Il nous semble bien surprenant que M. Wimmer ait dit dans une note publiée par M. Chodzkiewicz (*op. cit.*, p. 65) les paroles suivantes au sujet de ce dernier nom : « Nous aurions donc ici un nom d'homme avec la terminaison en *rids;* nous en connaissons plusieurs chez les Goths, les Germains et les habitants du Nord. Cependant dans la langue des Goths, antérieure à la traduction de la Bible par Wulfilas, nous n'en connaissons qu'un seul exemple, *particulièrement dans l'inscription placée sur un anneau d'or trouvé à Pétrossi, en Valachie, et depuis* 1838 *déposé au Musée de Bucarest.* » C'est une pure erreur, il n'y a pas de noms se terminant en *rids* dans l'inscription runique de Pétrossa. Mais en revanche le nom de TALINGVU, fort rapproché de celui de TILARING, se trouve écrit en runes sur une bractéate d'or découverte à Geltorf, village du Jutland méridional (Stephens, *op. cit.*, vol. II, Bractéate n° 91).

[1] Sur la fibule de Nordendorf, découverte en 1843, dans un cimetière romain près d'Augsbourg en Bavière, voy. : Fr. Dietrich, *Sieben deutsche Runeninschriften aus Bayern, Franken, der Mark Brandenburg und Braunschweig,* dans la *Zeitschrift für deutsch. Alterthüm., herausg. von M. Haupt.* Neue Folge, II. B., 1. Heft. *Berlin,* 1868; p. 73. — Dr L. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit. Mainz,* 1870; B. II, Heft 2, Taf. VI, n° 2. — M. Dietrich lit ainsi qu'il suit l'inscription runique gravée au dos de cette fibule : LONA THIORE VODAN VINUTH LONATH, « Par des récompenses chères, Odin rémunère l'amitié » ; et plus loin : ATHAL LEUBVINIS, « Œuvre de Leubvinus ». — Voy. aussi G. Stephens, *The Old-North. runic Monum.*, vol. II, pp. 574-584; vol. III, p. 157.

[2] Voy. pour le bandeau en or de Dalby et pour la statuette en bronze de Frœhaug la note 1 aux pp. 80 et 81 et les fig. 25 et 26 *a* et *b*.

[3] La fibule de forme et probablement aussi de travail romains qui a été retirée en 1835 d'une tombe à Himlingœie, en Sélande, a été publiée par M. C. Engelhardt dans un mémoire sur des « *Trouvailles danoises du commencement de l'âge de fer,* dans les *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord. Copenhague,* 1869; p. 264. M. G. Stephens en parle aussi dans ses *Old-North. run. Monum.*, vol. I, pp. 297; et vol. II, p. 857. Le nom de HARISO y a été sans doute inscrit par un Goth du Nord, dans le courant du IIIe siècle après Jésus-Christ. — Voy. aussi : Worsaae, *Nordiske Oldsager,* p. 88, n° 384 *a*, *b;* Fr. Burg, *Die ælter. nordischen Runeninschriften,* n° 10, p. 47, lequel donne à la page 168 (15) la bibliographie complète de cette pièce.

bleues ; elle a été trouvée en 1835 à Himlingœie en Sélande (fig. 143). Au dos de la patte triangulaire où s'engage le bout de l'ardillon, on lit en runes fort allongées, le nom barbare de HARISO, qu'un homme du Nord y a ajouté sans doute.

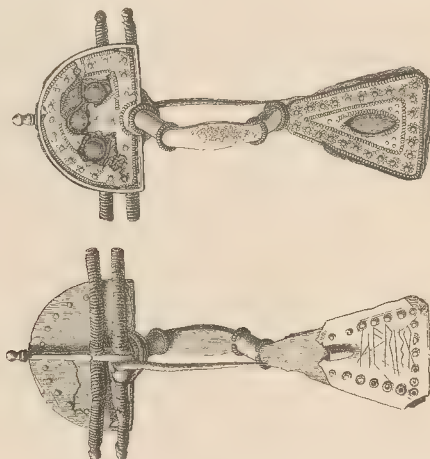


Fig. 143. — Fibule en Argent, de Himlingœie, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

De plus, sans dépasser les anciens confins du Danemark, nous choisirons aussi plusieurs objets marqués de runes, parmi les nombreux ustensiles et armes en



Fig. 144. — Bouterolle en Bronze, de Thorsbjerg, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

métal, en os et en bois, retirés des tourbières de Thorsbjerg et de Nydam-Moss en Jutland, de Vi-Moss et de Kragehul en Fionie. De la première de ces localités, nous présenterons la bouterolle d'un fourreau d'épée, ornement en bronze (fig. 144) dont les deux côtés sont gravés de caractères runiques formant des phrases qui restent encore à l'état d'énigmes non résolues.

Sur les épieux de bois, provenant de la tourbière de Nydam (fig. 145), on distingue à peine quelques runes isolées et un petit groupe composant le mot LUA.

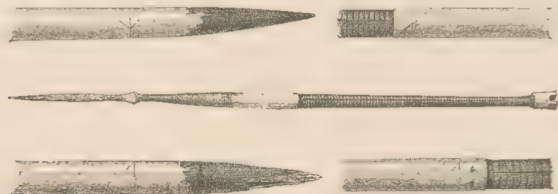


Fig. 145. — Épieux en Bois, de Nydam-Moss, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

Le peigne en os de Vi-Moss (fig. 146) ne nous donne que six caractères, répondant peut-être au nom du propriétaire, HARINSA ou HARINGA [1], et, sans même nous arrêter ici sur la fameuse corne d'or de Gallehus, actuellement détruite, qui portait autour de son pavillon une longue inscription en runes gothiques et, sur la surface, des scènes étranges, nous pourrions signaler bien d'autres petits objets encore existants, qui sont marqués de simples noms germaniques. Nous préférons nommer les bois de lance en frêne que l'on a extraits en l'année 1877 de la tourbière de Kragehul (fig. 147); recouverts de runes nombreuses, ils ont fourni matière à certains runologues pour des restitutions d'une hardiesse tout à fait poétique. M. G. Stephens, entre autres, a cru retrouver dans ces runes anciennes et souvent combinées entre elles, des vers avec allitération, dont le sens serait : « Moi Eril,



Fig. 146. — Peigne en Os, de Vi-Moss, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

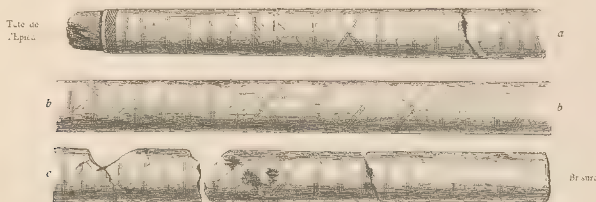


Fig. 147. — Épieux en Bois de Frène, de Kragehul, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

[1] Sur les curieux dépôts d'armes et d'ustensiles divers que l'on a extraits des tourbières de Vi-Moss, de Nydam-Moss, Thorsbjerg-Moss et de Kragehul, situées en Fionie et dans le Jutland méridional, voy. C. Engelhardt, *Influence classique dans le Nord pendant l'Antiquité, traduit par E. Beauvois. Copenhague,* 1876, et les volumes

je commande à cette arme qui transperce les tempêtes du dieu de la guerre. Vas! vas contre l'ennemi féroce! Fais périr Hagel sur le champ de bataille! »[1]

Tous les objets des tourbières, parmi lesquels il est incontestable que l'on rencontre plus d'une pièce fortement empreinte d'un caractère exotique et romain, doivent dater d'un espace de temps limité entre le II[e] siècle de l'ère chrétienne et tout au plus la première moitié du V[e]. Les moins anciens d'entre eux sont probablement postérieurs à l'inscription runique de Pétrossa; mais ils s'en rapprochent par l'alphabet et peut-être aussi sous le rapport du dialecte.

C'est dans des conditions analogues que se trouvent plus ou moins les deux pièces les plus anciennes, parmi celles qui portent, en guise d'accessoire épigraphique, des *Futharc* ou alphabets runiques. L'un de ces alphabets remplit l'exergue d'une bractéate en or (fig. 148), provenant de Vadsténa, en Suède; c'est le plus complet[2]. L'autre *Futharc*, moins développé, est inscrit sur l'envers d'une

spéciaux publiés par le même auteur en langue danoise, sur les fouilles qu'il a exécutées dans ces tourbières: *Nydam Mosefund*, 1863; *Thorsbjerg Mosefund*, 1864; *Kragehul Mosefund*, 1867, et *Vimose fund*, 1869. Une partie de ces volumes, accompagnés tous de nombreuses et belles planches, ont été traduits en anglais. — G. Stephens, *The Old-North. runic Monum.*, vol. I, pp. 285, 299, 301, 317; vol. III, pp. 121, 124, 133. — Le peigne en os de Vi-Moss (fig. 146) porte l'inscription: HARINGA. Nous signalons la ressemblance de ce nom avec celui de HARIZO, qu'on lit sur la fibule de Himlingœie. — Sur les deux côtés de la bouterolle de Thorsbjerg (fig. 144), on lit: NIVANG MARIA OVLDV DEVAA; peut-être sont-ce les noms du donateur et du donataire. — Les épieux de bois provenant de Nydam-Moss (fig. 145) sont aussi marqués de lettres runiques; on y voit même le nom LUA. Ce sont là, du moins, les lectures fort contestées qu'en a donnécs M. G. Stephens. — Fr. Burg, *Die ælteren nordischen Runeninschriften*, pp. 23, 25, 43 et 49.

[1] En 1877, M. C. Engelhardt a retiré de la tourbière de Kragehul, en Fionie, entre autres objets qu'il attribue au IV[e] siècle de l'ère chrétienne, un épieu en bois de frêne, portant des caractères runiques gravés à sa surface. Notre fig. 147, empruntée au grand ouvrage de M. G. Stephens (vol. III, pp. 133-135) représente cette pièce partagée en trois tronçons, *a-b-c*. Le runologue anglais a cru pouvoir lire sur ces débris une évocation rédigée en vers avec allitération. Voici la transcription qu'il en a faite: EC, ERILÆA, AS-UGIS ÆLE SMUHÆ HÆITE: GÆ, GÆ, USÆ; HE NIYÆ HÆGÆLÆ WIYU-BISI (?).

[2] Les monnaies ou médailles d'or, dites *bractéates*, portent sur une seule face un type plus ou moins compliqué, qui, parfois, est une imitation grossière des monnaies impériales romaines; ces effigies barbares sont d'habitude entourées, dans l'exergue, de lettres runiques qui, le plus souvent, donnent le nom d'un personnage quelconque. Ces monnaies semblent avoir servi plutôt comme ornements ou comme offrandes; on les trouve surtout dans les pays scandinaves, et elles paraissent avoir été fabriquées pendant un assez long cours de siècles, c'est-à-dire à partir du IV[e] jusqu'au X[e] siècle de l'ère chrétienne. Le plus fréquemment les bractéates représentent de la façon la plus rude et même la plus grotesque, des figures d'hommes et d'animaux qui se rapportent, croit-on, à des scènes mythologiques. Les légendes qui les accompagnent n'ont presque jamais rapport au sujet représenté, fussent-elles des phrases entières ou de simples noms de donateurs, de donataires ou de fabricants. — Voyez sur les bractéates: C. J. Thorsen: *Om Guldbracteaterne og Bracteatermes tidligste Brug som Mynt. Kjœbenhavn*, 1855, traduit en français: *Sur les bractéates en or et sur le premier emploi des bractéates comme monnaies*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord. Copenhague*, 1857; pp. 203-293. Comme annexe à ce travail: *Atlas de l'Archéologie du Nord. Copenhague*, 1857, où douze planches sont consacrées aux bractéates. — Fr. Dietrich, *Die Runeninschriften der Goldbracteaten, entziffert und nach ihrer geschichtlichen Bedeutung gewürdigt*, dans la *Zeitschr. fur deutsch. Alterthüm. de M. Haupt. Berlin*, 1867; pp. 1-103, et *Inschriften mit deutschen Runen auf hannœverschen Goldbracteaten und auf Denkmælern Holsteins und Schleswigs*, dans la même publication périodique, 1867; pp. 257-305, ainsi que plusieurs mémoires du même savant sur des inscriptions runiques gravées sur des bractéates. — G. Stephens, *The Old-North. runic Monum.*, vol. I, pp. 505-564; vol. II, pp. 873-9; vol. III, p. 223. — J. J. A. Worsaae, *Les empreintes des bractéates en or; essai d'interprétation*, dans les *Mém. de la Soc.*

fibule en argent (fig. 149), exhumée des cimetières burgondes de Charnay, près de Dijon. Ni l'une ni l'autre de ces deux pièces ne peuvent être antérieures au IV[e] siècle de notre ère, ni dépasser de beaucoup le VI[e] [1].



Fig. 148. — Bractéate en Or, de Vadsténa, trouvée en Suède, dans le Gothland oriental et portant dans l'Exergue ainsi que la Fibule de Charnay le *Futharc* ou Alphabet runique, des Temps les plus anciens; d'après M. G. Stephens, *The Old-North. runic Monuments.*

Fig. 149. — Fibule en Argent, de Charnay en Bourgogne, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

Mais toutes ces épigraphes, ainsi qu'un nombre d'environ deux cents autres inscriptions runiques, auxquelles on ne saurait attribuer une date postérieure à

Roy. des Antiq. du Nord, 1870; pp. 319-360 (traitant particulièrement des sujets mythiques et légendaires représentés sur les bractéates. — Sophus Bugge, *Remarques sur les inscriptions runiques des bractéates en or*, dans la même publication, 1871; pp. 361-384.

[1] La bractéate de Vadsténa, trouvée en Suède, dans le Gothland oriental, figure sous le nº 99 dans l'*Atlas de l'Archéologie du Nord* et sous le nº 22 dans les *Old-North. runic Monum.* (pp. 233 et 587), où elle est de plus reproduite en noir et en or; une torsade d'or, garnie d'une mortaise, entoure cette médaille. L'inscription qu'elle porte en exergue contient, d'après M. Stephens, les mots: LUDA TUVA, que l'on peut rendre par « Alphabet du peuple ». Suivent les vingt-trois caractères runiques, divisés en trois groupes et disposés dans cet ordre: FUTHÆRCGA: HNIYYOPAS: TBEMLNGO (D). M. Dietrich, qui présente cette bractéate sous le nº 34 (p. 42), n'y trouve, à part le Futharc, que le nom: TUVA TUTHA.

Sur la fibule en argent provenant des tombes burgondes de Charnay, en Bourgogne, voy. Baudot, *Mémoire sur les sépultures des Barbares. Dijon*, 1860; pp. 175-181. — Fr. Dietrich, *Die burgundische Runeninschrift von Charnay*, dans la *Zeitsch. für deutsche Alterth. de M. Haupt*, 1867; pp. 105-123. M. Dietrich lit dans la phrase qui accompagne le Futharc les mots suivants: UMTHFANTHAI IDDAN KIANO, qu'il traduit ainsi: « Boni milites (heroi) processerunt fortiter », ou « Sie gingen (ja) tapfer voran », c'est-à-dire: « Ils allèrent bravement de l'avant! » — G. Stephens (*Old-North. runic. Monum.*, vol. I, p. 587; vol. III, p. 97) trouve, inscrits au dos de cette fibule, les dix-neuf ou vingt caractères runiques, qui se suivent ainsi: FUTHÆRCGVHNIYYOPASTBE (M), et de plus les mots: UTH FYTHAI IDDA CLAGOYOLA, qui signifient, pour lui: « Uth a fabriqué pour Idda cette broche. » Cette lecture et cette interprétation sont bien loin de celles de M. Dietrich. — Cf. R. Henning, *Deutsche Runen-Denkmæler*: IV, *Die Spange von Charnay*, pp. 47 et sq. Nous croyons fort utile de faire remarquer ici, que dans les deux Futharcs ou Alphabets gothiques que nous présentent la fibule de Charnay et la bractéate de Vadsténa, le caractère <, *cên*, sixième lettre de la série, est figuré dans des proportions beaucoup plus petites que les autres caractères. Le cas était le même dans l'inscription de l'anneau de Pétrossa, aussi bien que dans d'autres monuments runiques, parmi lesquels nous signalons ceux qui se trouvent dans nos fig. 158, 159, 162, etc.

celle indiquée en dernier lieu, sont exclusivement écrites avec les caractères qui figurent dans les deux alphabets mentionnés. Celui de la bractéate de Vadsténa étant complet, se compose de vingt-trois lettres, tandis que la fibule de Charnay n'en présente qu'une série de dix-neuf. Il paraît donc presque évident que dans ces deux documents nous avons l'alphabet runique sous la forme la plus ancienne, qui se trouve être en même temps la plus complète. Or, comme une assez grande partie des inscriptions qui relèvent de cet alphabet, nous vient indubitablement des anciens Goths et de leurs premières ramifications ethniques, il est juste de désigner ce degré primordial de l'écriture en runes, sous la dénomination générique de *runes gothiques*. Que les différentes tribus de la grande famille des Goths n'aient employé pendant plusieurs siècles que ce même et unique genre d'écriture, cela paraît aujourd'hui un fait avéré; mais aussi faut-il reconnaître que, à partir du Ve siècle, ces mêmes caractères deviennent plus exclusivement l'apanage de la nation anglo-saxonne, qui, en ajoutant une douzaine de formes nouvelles, continua de les employer jusqu'au delà du IXe siècle. De là vient que l'on a appliqué pendant quelque temps la dénomination de *runes anglo-saxonnes*, non seulement aux runes qui avaient réellement droit à cette appellation spéciale, mais encore à leurs devancières, qui pouvaient cependant revendiquer les titres d'une antiquité beaucoup plus haute et d'une origine plus rapprochée de l'Orient.

Enfin, les runes eurent à subir un dernier degré d'altération; entre les mains des scaldes ou lettrés du Nord scandinave, elles se virent réduites à un nombre de seize caractères, et, en s'éloignant des anciens types gothiques, quelques-unes des lettres affectèrent des formes tout à fait nouvelles; c'est ainsi qu'elles devinrent au moyen âge, jusque vers le XIIe siècle de l'ère chrétienne, l'écriture épigraphique des peuples scandinaves. Sous le nom de *runes nordiques*, elles laissèrent en Norvège, en Suède, en Danemark, dans certaines régions occidentales des îles Britanniques et même dans des pays encore plus éloignés, plus de deux mille inscriptions, qui se distinguent d'une façon très caractérisée des *runes anglo-saxonnes*, ainsi bien que des *runes gothiques* et *germaines* [1].

[1] Les inscriptions runiques ont donné lieu à d'assez nombreuses publications, les unes traitant plus spécialement d'une ou plusieurs épigraphes, d'autres formant des collections d'ensemble. Parmi celles-ci, à part le grand ouvrage de M. G. Stephens, *The Old-Northern runic Monuments*, déjà si souvent cité, nous nommerons les trois recueils suivants: J. G. Liljengreen, *Run-Urkunder, utgifne af J. G. L. Stockholm*, 1833. — R. D. R. Dybeck, *Svenska Run-Urkunder, utgifna af R. D.*, I, II *Samlingen. Stockholm*, 1855-1859. — C. Sæve, *Gotlands runinskrifte sprækligt behandlade*, dans les *Gutniska Urkunde. Stockholm*, 1859. Du reste, pour plus amples informations bibliographiques sur les runes, on peut consulter les deux excellents catalogues de M. Th. Mœbius, intitulés : *Catalogus librorum Islandicorum et Norvegicorum ætatis mediæ. Lipsiæ*, 1856 (pp. 17-20), et *Verzeichniss der auf dem Gebiete der altnordischen Sprache und Literatur von* 1855 *bis* 1879 *erschienenen Schriften. Leipzig*, 1880 (pp. 9-14). Dans ce dernier catalogue M. Mœbius adopte la division des runes en deux catégories : *Runes*

Mais au temps même où, en Allemagne, en Angleterre et surtout dans les pays scandinaves, on se servait parfois encore de ces rudes et étranges alphabets, les peuples gothiques possédaient déjà une écriture presque courante; dès le IV[e] siècle après Jésus-Christ, Ulfilas, l'apôtre du christianisme parmi eux, avait traduit en leur langue les Saintes Écritures et, pour transcrire sa version, il avait inventé un nouvel alphabet. En rapprochant le plus possible des lettres grecques les anciennes runes nationales, Ulfilas a créé l'alphabet qui, grâce au pays où cette innovation fut faite, porte le nom d'alphabet *mœso-gothique.* Ce ne sont plus les runes grossières et primitives; c'est une écriture beaucoup plus pratique et plus régulière; c'est la transition vers les caractères que l'on désignera plus tard, au moyen âge, sous le nom d'écriture gothique[1].

germaniques, dans lesquelles rentrent les runes que nous avons appelées *gothiques,* aussi bien que leurs dérivées, les *runes anglo-saxonnes,* et *runes nordiques.* M. Stephens, (*op. cit.*, I, pp. 94-162), dans un chapitre portant le titre de *Rune-Lore,* a traité longuement de l'origine et des vicissitudes de l'alphabet runique; entre autres renseignements utiles et intéressants, il nomme et décrit une soixantaine de *Futharcs,* dont une quinzaine présentent l'alphabet sous ses formes primitives et sous celles adoptées par les Anglo-Saxons, tandis que tous les autres alphabets runiques, plus ou moins complets, contiennent les lettres employées par les Scandinaves. Malgré la variété infinie de ces alignements de lettres runiques, il est à remarquer que leur ordre ne change pas en ce qui concerne les six premiers caractères qui sont toujours rangés de la manière suivante : FE, UR, THORN, AC, RAD, CEN, et forment par conséquent ensemble le mot FUTHARC, équivalent aux termes Ἀλφάβητον et *Abécédé.* Comme spécimen de l'alphabet plus spécialement usité par les Anglo-Saxons, nous citerons et nous représenterons ici, grâce aux prêts obligeants que nous a faits la Société Royale des Antiquaires du Nord, une gravure de l'ouvrage de M. Stephens, reproduisant le Futharc que l'on voit sur une lame de couteau retirée en 1857 de la Tamise (fig. 150).

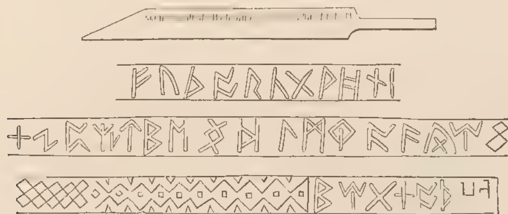


Fig. 150. — Lame de Couteau runique, trouvée dans la Tamise, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

Nous ajouterons, à la fin de ce chapitre, un dessin de même provenance (fig. 190), qui figure une coupe ou calice en argent, découvert en 1876, dans une tombe du cimetière de Tœmmerup, en Sélande. Sur le cercle qui entoure le bord supérieur de cette coupe, se trouvent gravées vingt et une lettres runiques, dont deux seulement sont des caractères particuliers à l'écriture nordique. Voy. G. Stephens, *op. cit.*, vol. I, p. 361; vol. III, p. 150, et vol. III, p. 148. Cet auteur donne comme date probable du couteau de la Tamise le V[e] siècle de l'ère chrétienne; quant au calice de Tœmmerup, il porte lui-même, selon M. Stephens, sa date : 1227.

[1] Les auteurs anciens s'accordent pour attribuer à Ulfilas, la composition de l'alphabet mœso-gothique. Voy. Socratis *Histor. Eccles.* IV, 27 : «Τότε δὲ καὶ Οὐλφίλας, ὁ τῶν Γότθων ἐπίσκοπος, γράμματα ἐφεῦρε γοτθικά.» — De même, Sozomenus, IV, 36; Philostorgus, II, 5; Cassiodorus, VIII, 13; Jornandès, 51; Isidorus Hispal, ad. 415. — Des fragments assez considérables du Nouveau-Testament, traduits en langue gothique par Ulfilas, sont conservés dans le *Codex Argenteus* d'Upsala et dans quelques autres débris de manuscrits, à la bibliothèque Ambrosienne de Milan,

Assurément ce n'est ni parmi les écritures *mœso-gothiques* du chrétien Ulfilas ni parmi les inscriptions *nordiques* du moyen âge que l'on peut ranger l'épigraphe de l'anneau de Pétrossa; certains indices graphiques la rejettent également à une date antérieure à celle des inscriptions en caractères *anglo-saxons*. Il ne lui reste donc une place bien déterminée qu'à la tête des épigraphes écrites avec les anciennes *runes gothiques*. S'il fallait ajouter foi aux données chronologiques proposées par M. Taylor, l'anneau de Pétrossa aurait pour date approximative l'an 230 avant Jésus-Christ, tandis que le *Futharc* de la bractéate de Vadsténa pourrait se placer vers l'an 350, et celui de la fibule de Charnay ne serait pas antérieur à l'année 460 de l'ère nouvelle [1].

Dans tous les cas, ces monuments, ainsi que la plupart de ceux qui portent les mêmes caractères et qui se trouvent disséminés en Russie, en Hongrie, en Allemagne, en France et même en Angleterre et en Scandinavie, nous viennent de ces peuples à demi-barbares qui, au début des grandes invasions, ont parcouru l'Europe entière et ont laissé, un peu partout, des traces de leur industrie, de leurs arts somptuaires et de leurs usages épigraphiques.

Sous ce dernier rapport, il faut avouer que leurs pratiques étaient encore bien rudimentaires, attendu que leur écriture, composée généralement de ces traits droits en forme de baguettes, — *Runenstæbe, Runenstafas,* — ne se présente jamais à l'œil d'une façon distincte. L'uniformité des traits a certainement occasionné chez des graveurs peu habiles de nombreuses confusions dans les signes. Les runes de l'anneau de Pétrossa en sont un exemple qu'aucun des monuments runiques de la période primitive ne vient, du reste, infirmer.

Aussi, l'une des causes qui ont principalement donné lieu à des erreurs dans la lecture de ces runes, c'est le manque de précision de leur tracé ; il a nécessairement produit des inexactitudes dans presque toutes les transcriptions qu'on en a faites à la hâte. Aucun des écrivains qui ont parlé de cette inscription n'a été en mesure de la déchiffrer par lui-même sur l'original, et tous ont dû s'en rapporter soit à des dessins, faits par à peu près, soit à des copies en galvanoplastie, où les barres les plus fines des caractères pouvaient aussi facilement être altérées que disparaître au clichage.

Il y a, en effet, quelque difficulté à bien reconnaître la forme des lettres, qui

à la Vaticane de Rome, ainsi qu'aux bibliothèques publiques de Turin et de Wolfenbuttel. Les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne comprennent aussi quelques feuillets de l'Ancien-Testament, et une feuille de *Calendrier gothique*. Voy. les éditions des fragments de la Bible d'Ulfilas, publiées par de Gabelentz et Lœbe (*Paderborn*, 1843-1846); par Andreas Uppstrœm (*Upsala*, 1854, 57, 61, 64 et 68); par Bernhardt (*Halle*, 1876), etc.

[1] J. Taylor, *Greeks and Goths*, p. 12.

sont assez légèrement tracées avec le poinçon sur la convexité de l'anneau ; il y avait même, entre autres défectuosités, — et nous ne cessons de le répéter — une lettre si petite et si légèrement accentuée par le ciseau qu'elle a échappé à la vue de tous les lecteurs et de tous les copistes de l'inscription ; on a donc cru que celle-ci était composée de treize, de quatorze ou de quinze lettres, mais jamais de seize, comme nous sommes persuadé qu'elle l'a été en réalité. De plus, la maladresse du graveur est manifeste dans la structure de la plupart des runes. C'est à lui qu'il faut imputer la forme quelque peu altérée des caractères *ûr,* Λ, *tîr,* ↑, *œthel,* ᛟ, et *hagel,* H ; mais surtout celle des *âc,* ᚨ (la 4e, la 12e et la 15e lettre), que Micali a pris pour des digamma euganéens renversés, F, et dont l'une, la 12e, est surmontée d'un accent grave, qui pouvait bien n'être que l'effet d'un coup de ciseau frappé à faux. C'est encore au graveur qu'il faut reprocher les traits si peu visibles de la rune *cên,* <, dont nous avons été le premier à distinguer les lignes convergentes, placées entre la septième rune de l'inscription, ᛟ, et la neuvième, ᚦ. Par malheur, c'est précisément sur cette lettre centrale, <, à peine distincte, ainsi que sur celle qui la précède, ᛟ, qu'a porté la fracture infligée à l'anneau lors du vol de 1875 ; il ne reste à présent, pour attester leur existence, que la moitié gauche du ᛟ, sur l'un des fragments, et le trait oblique supérieur du <, sur l'autre [1]. Constatons encore la confusion qui existe entre les deux

[1] Une dernière fois nous croyons nécessaire de donner ici quelques explications sur les causes des doutes qu'inspire l'existence de cette huitième lettre <, *cên,* dans l'inscription de Pétrossa. Comme elle a presque entièrement disparu après la fracture imposée à l'anneau en 1875, il n'est malheureusement plus possible de s'assurer par la vue du fait que nous avons eu maintes fois l'occasion de constater avant la brisure. Les deux traits de la lettre *cên,* tout en convergeant à angle obtus, étaient, en effet, beaucoup plus courts que toutes les barres verticales des autres lettres et par conséquent réduisaient la rune en question à des dimensions inférieures à celles des autres runes. Ce fait, nous le répétons, n'est pas insolite ; presque partout où figure la rune gothique *cên,* <, elle est plus petite que toutes les autres. Mais, de plus, sur l'anneau d'or de Pétrossa, le graveur, pour lui donner ses proportions accoutumées, a cru devoir appuyer son ciseau sur le métal, beaucoup moins fort que pour la plupart des autres traits ; les deux incisions obliques qu'il a faites, afin de tracer cette huitième lettre, étaient assez fines, pour que, placées sur des plans convexes opposés, elles n'aient pas été bien apparentes, toutes les deux à la fois, lorsqu'une personne regardait l'anneau sans le soumettre à des changements de lumière. C'est là une des raisons qui, dans les reproductions exécutées en dessin, ont fait négliger la transcription partielle ou totale de ces traits ; quelques dessinateurs en ont esquissé un seul, tandis que d'autres ont totalement supprimé les deux ; ceux-ci les ont considérés comme de simples accidents du métal. Ainsi, par exemple, dans les dessins de l'anneau faits au trait et envoyés en 1839 à Arneth par le prince Michel Ghica, et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris par M. Billecocq, on distingue bien l'un des traits du *cên.* Les dessinateurs postérieurs, moins attentifs encore, ont cru probablement, comme M. Telge, que ces entailles légères étaient accidentelles et inutiles. Ils en ont pris au moins une pour une bavure du métal, que M. Henning désigne par le mot allemand « Beule ». Sans contredit, ces entailles étaient plus légères qu'inutiles, car, bien que leur existence ait été incontestable et que même il leur était réservé une place spéciale dans l'espacement des lettres o et w, les reproductions galvanoplastiques n'en ont gardé qu'une impression tout à fait fugitive. Ce dernier fait a été constaté par M. Henning, sur la reproduction métallique de l'anneau, exécutée pour l'Académie de Berlin ; le premier, c'est-à-dire la présence réelle de la lettre <, l'a été bien souvent par nous sur l'anneau lui-même, lorsqu'il était encore complet. Les photographies que nous avons fait tirer alors et que nos dessins xylographiques ont très scrupuleusement suivies, le prouvent. Quant au graveur de Copenhague, qui a reproduit l'anneau et l'inscription pour les *Comptes rendus du Congrès* de cette ville, il a eu,

lettres ᚦ et ᛁ, assez rapprochées l'une de l'autre pour que ces caractères aient pu être réunis ensemble et interprétés soit par un *m*, ᛗ, soit par un *d*, ᛞ, soit même par un simple *th*, ᚦ, séparé de l'ᛁ suivant. Il est cependant inutile, pensons-nous, d'insister sur certaines erreurs d'écriture tout à fait imaginaires, comme par exemple celle que Grimm reprochait à l'ᛁ (6e lettre), qu'il voulait arbitrairement transformer en un ᚾ, *n*: « ᚾ*utan* n*oti* » pour « *gut*ani *owi* ».

Malgré toutes ces imperfections, on doit avouer que, lorsque l'on compare les runes de Pétrossa à celles qui sont à peine indiquées par quelques traits légers et diffus sur plus d'un des monuments en métal qui composent les archives de l'écriture runique, ce n'est pas sur notre anneau d'or qu'on rencontre le plus de difficultés à la lecture.

L'inscription transcrite, telle que nous avons eu maintes fois l'occasion de le constater, avant que l'anneau fut brisé, offrait donc la série suivante de lettres :

qui, sous une forme plus correcte ou plus précise, se présenteraient ainsi :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟᚲᚦᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

ou bien en lettres latines :

GUTANI OCVI HAILAG

L'interprétation de ces runes demande une connaissance très approfondie de la valeur et de l'étymologie de chaque lettre en particulier, des flexions grammaticales et peut-être même des règles de syntaxe qui régissaient l'ancienne langue des Goths et les différents dialectes germaniques, ses dérivés. Sans prétendre résoudre ici toutes les questions devant lesquelles se sont arrêtés irrésolus tant d'habiles connaisseurs en matière de runes, nous nous contenterons, après être revenu avec quelques détails sur les quatre interprétations proposées par

en effet, le tort d'exagérer un peu ces traits. Enfin, d'après M. Henning, M. Telge avoue que sur l'un des tronçons actuels de l'anneau on aperçoit encore un petit trait qui, au dire de celui-ci, n'est qu'accidentel. Nous prétendons et nous soutenons que cette légère entaille est l'extrémité du trait supérieur, qui, pour former la lettre ᚲ, obliquait de gauche à droite. Aussi n'a-t-on pas plus le droit de nier l'existence de cette lettre, que celle du caractère ᛟ, dont il ne reste non plus qu'un minime fragment sur le tronçon opposé. Nous donnons toutes ces explications complémentaires pour répondre à une lettre que M. Henning a bien voulu nous adresser en date du 11 août 1888, et où il dit encore : « Sie werden entschuldigen wenn ich von dem beabrichtigten Charakter des ᚲ noch wie vor gleich wenig überzeugt bin. » — Ce cas nous prouve, une fois de plus, que l'on renonce tout aussi difficilement à une théorie laborieusement élucubrée qu'à l'évidence imposée par les sens. Si M. Henning possède en faveur de sa manière de voir un bel échafaudage scientifique, de notre côté nous sommes obligé de maintenir ce que nous avons vu de nos propres yeux, à savoir que l'inscription de l'anneau de Pétrossa était indubitablement composée de seize caractères distincts et formait les mots : GUTANI OCVI HAILAG, et non pas : GUTANIO VI HAILAG.

M. R. Neumeister, de nous étendre un peu plus longuement sur celle qui nous paraît offrir le plus de vraisemblance. Nous mettrons alors à profit certaines données recueillies par nous dans les travaux antérieurs relatifs à ce sujet ; nous nous hasarderons même à les développer et à les compléter, autant que cela nous sera possible, par des recherches et des appréciations qui nous sont personnelles et que nos propres études nous ont suggérées. Si les interprétations nouvelles, que nous présentons du reste sous toute réserve, pouvaient satisfaire les exigences d'une équitable critique, l'inscription de l'anneau de Pétrossa posséderait sans contredit une très haute valeur ; elle fournirait des notions très intéressantes sur la géographie, sur l'histoire primitive et sur les usages religieux de ces peuples germaniques, qui choisirent les plaines de la Scythie et la vallée du bas Danube pour leurs premières étapes dans la course tumultueuse qu'ils devaient entreprendre à travers l'Europe occidentale. Alors ce serait à coup sûr un document sans pareil dans la littérature épigraphique des runes.

Les résultats discordants auxquels ont abouti les essais de lecture et d'interprétation, tentés jusqu'à présent sur cette pièce, nous enhardissent, plus que toute autre considération, à ne point renoncer à une restitution des runes qui est, — nous l'affirmons encore, — la seule exacte et complète. En conséquence, nous ne saurions non plus faire bon marché d'une explication qui confère à la phrase inscrite, un caractère extraordinairement important dans la vie historique des Goths et des contrées orientales occupées jadis par eux. Que l'on se prévale seulement de l'infréquence de monuments analogues et de certaines étrangetés dans des formes de grammaire et de syntaxe, pour contester la valeur d'une hypothèse plausible, c'est, nous semble-t-il, s'exposer, avec moins de prudence encore, à fixer arbitrairement les règles qui pourraient avoir régi le parler primitif des Goths, alors que ceux-ci, transplantés en Scythie, y ont gravé une inscription qui paraît être l'unique épave d'une époque aussi reculée.

Mais, avant d'aborder des investigations peut-être un peu spécieuses, il n'est pas sans intérêt, pensons-nous, de dresser dès l'abord un inventaire bien exact des éléments alphabétiques qui auront à nous servir dans tous nos essais de lecture et d'interprétation ultérieurs ; aussi voulons-nous, dans un tableau synoptique, présenter isolément chacune des onze runes gothiques, — car il n'y a pas plus de onze caractères distincts, — qui figurent dans l'inscription de Pétrossa. En même temps nous établirons la comparaison entre cette façon d'écrire primitive des anciens peuples germains et celles qui lui succédèrent, fussent-elles composées des runes plus tardives qu'employèrent, par la suite, les

Anglo-Saxons et les Scandinaves, ou bien des 𐌱𐍉𐌺𐍉𐍃, *bokos,* en caractères mœso-gothiques imaginés par Ulfilas, pour un usage plus courant.

	Runes gothiques de Pétrossa.	Noms des Runes.	Runes Anglo-Saxonnes.	Runes Nordiques ou Scandinaves.	Lettres Mœso-gothiques d'Ulfilas.	Équivalents en lettres grecques	et latines.
1	ᚢ	*ûr*	ᚢ	ᚢ	𐌿	ου,	*u*
2	ᚨ[1]	*âc*	ᚩ	ᚬ	𐌰	α,	*a*
3	ᚲ	*cên*	ᚳ	ᚴ	𐌺	κ,	*c*
4	ᚷ[2]	*gifu*	ᚷ	(manque)	𐌲	γ.	*g*
5	ᚹ	*vên*	ᚹ	(manque)	𐍅 p ⊙	..	*v, w, hv*
6	ᚺ	*hagl*	ᚻ	ᚼ	𐌷	χ,	*h*
7	ᚾ	*nyd*	ᚾ	ᚾ ᚿ	𐌽	ν,	*n*
8	ᛁ[3]	*is*	ᛁ	ᛁ	𐌹	ι,	*i*
9	ᛏ	*tîr*	ᛏ	ᛐ	𐍄	τ,	*t*
10	ᛚ	*lagu*	ᛚ	ᛚ	𐌻	λ,	*l*
11	ᛟ	*œthel*	ᛟ	(manque)	𐍉	ο, ω,	*o, au*

Muni d'une connaissance préalable aussi utile, nous aborderons maintenant la quadruple série d'exégèses proposées pour l'inscription de Pétrossa, par M. Neumeister. Notre désir étant de les exposer aussi rapidement que possible, cette tâche nous sera d'autant plus facile à remplir que les opinions du professeur allemand ont été fort bien résumées dans le mémoire que M. Fr. Bock a publié en 1868, sur le *Trésor d'Athanaric.* Sauf à revenir plus tard sur l'une de ces interprétations et à l'amplifier par des détails circonstanciés, par des modifications personnelles et par des faits nouveaux, destinés à la compléter, nous nous bornerons à traduire fidèlement ce qui suit de la notice allemande fournie par M. Bock[4] :

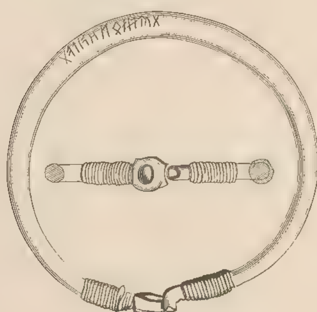


Fig. 151. — L'Anneau à Inscription, d'après M. F. Bock, *Schatz des Athanarich.*

[1] Répété trois fois : 4e, 12e, et 15e lettres. La 12e lettre est surmontée d'une troisième barre oblique, en forme d'accent grave.

[2] Répété deux fois, au commencement (1re lettre), et à la fin (16e lettre) de l'inscription. Cette coïncidence, peut-être tout à fait fortuite, donne cependant à l'épigraphe un aspect symétrique, qui n'était probablement pas sans importance au point de vue du caractère sacramental de l'inscription.

[3] Répété trois fois : 6e, 10e et 13e lettres.

[4] Dr Fr. Bock, *Der Schatz des Westgothen-Kœnigs Athanarich, gefunden im Jahre* 1837, *zu Petreosa,* p. 115. — Le nom du village de Roumanie qui a été donné à la trouvaille faite sur le mont Istritza, a été imprimé à l'étranger de bien des façons différentes. On a écrit *Petreosa, Petraossa, Petrussa,* etc. Si l'on ne s'en tenait qu'à la

« Parmi les savants qui, en Roumanie, accordaient un examen attentif à ces trésors confiés à leur garde, je trouvais (en 1861) M. le pasteur Neumeister s'adonnant de préférence et avec un zèle infatigable à l'élucidation de l'inscription. C'est à son amabilité prévenante et à ses études que je dois une bonne partie des données précieuses contenues dans le présent travail. Mais voici plus spécialement quelles étaient les vues de M. Neumeister relativement à l'inscription en question :

« L'énoncé de cette inscription, dont les caractères correspondent aux runes anglo-saxonnes découvertes depuis quelques dizaines d'années, se présente ainsi[1] :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANI OWI HAILAG

« La principale difficulté pour les expliquer réside surtout dans la division des mots. Il est vrai cependant que les éléments naturels de la langue, aussi bien que la position des lettres, nous montrent tout de suite que l'inscription se termine par le mot *hailag* (*heilig,* en allemand), « saint », « consacré » ; mais la division des autres lettres n'en est pas moins difficile. Ainsi, en groupant de diverses façons ces caractères, qui n'offrent guère de différences appréciables dans leur espacement, nous obtenons trois lectures, distinctes l'une de l'autre, à savoir :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANIOWI HAILAG

ou

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANI OWI HAILAG

ou bien encore

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟ ᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANI O WI HAILAG

prononciation locale et populaire, il faudrait le désigner, comme a fait M. Telge, par le mot *Piétroassa*, prononcé en articulant rapidement les diphtongues *ié* et *oa*. Quant à nous, il nous a semblé plus convenable de donner à ce nom, en français, son orthographe étymologique *Pétrossa* (de *pétra,* la pierre); elle ne varierait, en écriture roumaine, que par le déplacement de l'accent aigu et son transfert sur la voyelle *o,* afin de former la diphtongue *oi* ou *oa*. Nous croyons nécessaire de donner ici l'explication des noms si variés que l'on rencontre dans les articles et les mémoires très nombreux publiés sur l'inscription runique de l'anneau d'or, ainsi que sur l'entier trésor de *Pétrossa* ou *Piétroassa*.

[1] Nous remarquons que le dessin de M. Bock (fig. 151) représente l'inscription transcrite à l'envers, c'est-à-dire comme si elle devait être lue de droite à gauche. L'original est disposé dans le sens contraire. L'erreur de M. Bock a été répétée par tous ceux qui ont copié son dessin. Lui-même, en transcrivant l'inscription seule, l'a replacée dans le bon sens.

« La première lecture, que M. Neumeister croit la plus probable, suppose le nom propre *Gutan* (Guotan, Wuotan, Wotan, Wodan, le dieu Odin) au datif, avec la terminaison *owi,* et se traduirait par : *Dem Wodan heilig,* « Consacré à Odin » [1].

Dans la deuxième division des mots, *Gutani* (gôten) ne serait que l'adjectif allemand *gut,* « bon », au même cas, mais qui cette fois ne serait désigné que par un simple *i,* tandis que *Owi* nous ferait penser à un passage de Jornandès, où il est dit que les Goths nommaient la Scythie *Owim,* dans leur langue. Alors la traduction de la phrase serait : *Dem guten Scythenland gewidmet,* « Consacré « à la bonne Scythie ».

« Enfin, si on lisait : *Gutani o wi hailag,* on pourrait donner à ces mots deux autres explications. Le caractère qui figurait la rune *ô,* ᛟ, se nommait *œdel* ou *ôthel,* en langue gothique et signifiait « patrie » ; il faudrait, dans cette conjoncture, que, à l'instar des hiéroglyphes égyptiens, la lettre *ô* toute seule ait eu le sens du mot *œdel* tout entier. Alors la syllabe *wi* serait, ou bien l'équivalent de l'adverbe de comparaison *wie* « comme », « ainsi que », des Allemands modernes, ce qui n'est nullement prouvé ; ou bien l'impératif du verbe *visan,* « être ». La traduction de ces deux cas serait : *Dem guten Vaterland wie heilig (als heilig gewidmet),* « A la bonne patrie comme consacré (en guise de consécration) », ou bien : *Dem guten Vaterland sei heilig !* « Sois consacré à la bonne patrie ! »

En terminant ce résumé, M. Bock manifeste sa méfiance, plus ou moins justifiée, au sujet des quatre lectures proposées par M. Neumeister, pour l'inscription runique de l'anneau de Pétrossa ; mais s'il les rejette et s'en éloigne avec scrupule, c'est pour donner sa préférence à une nouvelle interprétation, incomparablement plus illusoire. Les élucubrations auxquelles il ne marchande pas sa confiance sont l'œuvre de M. le docteur Parmet, professeur libre de philologie à l'Académie de Munster. Ce nouveau commentateur, se refusant obstinément à l'évidence, ne veut voir que des lettres grecques sur l'anneau de Pétrossa ; mais pour arriver à ses fins, il supprime ou ajoute arbitrairement des traits et des caractères ; il torture sans pitié l'orthographe d'une langue connue, et finit,

[1] « Aujourd'hui encore, dans les langues slaves, en polonais, en lithuanien, en bohême, langues parlées dans des localités qui nous rapprochent beaucoup des lieux habités autrefois par les Visigoths, on forme le datif singulier en *u* ou bien en *owi;* par exemple : *Pan* (Seigneur), fait *panu* ou *panowi.* Voy. J. Sev. Vater, *Vergleichungstafeln der europæischen Sprachen,* et Chr. W. Ahlwardt, *Gallische Sprachlehre. Halle,* 1822, p. 45. » FR. B. — « Tout en n'attachant aucune valeur à cette formation du datif gothique en *owi,* formation du reste nullement prouvée, nous nous demandons pourquoi l'auteur de l'hypothèse n'a pas cherché à établir ce rapport avec l'ancien dialecte slave, dans lequel il aurait trouvé que les substantifs de la première classe, terminés en *u,* prennent un second *u,* ajouté au suffixe *ov,* et forment *ovu : rabu-rabovu, synu-synovu,* etc. Voyez J. Dobrowski, *Institutiones linguæ slavicæ dialec. veter. Vindobonæ,* 1852 ; p. 465 ; Fr. Miklosich, *Vergleich. Grammatik der slawisch. Sprache,* B. III, p. 25. » (Note fournie par M. Hâsdeu, professeur de philologie à l'Université de Bucarest.)

quand même, par découvrir sur l'anneau, entre deux croix obliques, les mots grecs : X. ΛΥΕΙΟΣ ΗΕΙΛΕΧ, Λύει ὃς ἤειλε [1], ou bien : Λύει ὃς εἶλε, c'est-à-dire : *Que celui qui l'a attaché le détache,* ou bien : *Que celui qui a tué le détache !*

Cette phrase lui rappelle un passage de Tacite [2], où il est raconté que chez les Cattes, population germanique d'au delà de la forêt Hercynienne, les jeunes gens étaient condamnés à porter un anneau de fer, dont ils ne pouvaient se débarrasser que lorsqu'ils avaient tué un ennemi.

Sous le charme d'une aussi étrange hallucination de philologie archéologique, M. Bock n'hésite pas à attacher le précieux anneau d'or à la cheville royale du jeune Visigoth Athanaric et à lui faire écrire le grec, avec autant d'aisance que le chef marcoman Marbod et le prince catte Aldegaster écrivaient le latin dans leur correspondance avec l'empereur Tibère [3].

Il faut être vraiment fort avide de paradoxes pour s'obstiner à chercher une écriture et une orthographe grecques, là où l'œil et l'esprit, dès qu'ils ont été mis sur la bonne voie, reconnaissent sans difficulté aucune, des caractères runiques et des mots appartenant aux dialectes germains. Heureusement, M. Bock, se ravisant, termine son chapitre sur l'anneau de Pétrossa en exposant, d'après notre *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*, les avis plus sains et plus sensés, de MM. Dietrich, Grimm, Massmann et Zacher.

Nous voudrions nous-même ne jamais nous départir des règles les plus strictes d'une critique rigoureuse, en essayant à notre tour de résoudre l'énigme épigraphique de cet anneau; mais nous n'en devons pas moins convenir que, dans une matière dont les éléments présentent, sur certains points et quoi qu'on en dise, aussi peu de certitudes que ne le font le vocabulaire et les règles grammaticales des antiques dialectes de la langue gothique, il est de toute rigueur de faire une part équitable aux hypothèses ; encore faut-il, cependant, que celles-ci soient fermement étayées par des faits historiques, des traits de mœurs, des usages religieux, des données géographiques ou tous autres indices propres à élucider la plupart des points douteux.

Les arguments de cette nature peuvent, à notre avis, résoudre avec succès des questions qui ne seraient tenues en suspens que par de simples doutes de

[1] « Die Form ἤειλε als Imperfect von εἴλω (zusammendrængen, einschliessen, einengen) kann wohl nicht auffallend erscheinen, wenn man bei Homer die Formen ἐείλεον, ἐελμένος u. s. w. (da das Verbum ursprünglich ein Digamma hatte) betrachtet und dabei die æusserst klang- und vocalenreiche Sprache der Gothen berücksichtigt, die wohl gern das kurze Augment in η verlængerte. » FR. B.

[2] Taciti *German.* XXXI : « Fortissimus quisque (sc. juvenis) ferreum in super annulum (ignominiosum id genti) velut vinculum gestat, donec se cœde hostis absolvat. » FR. B.

[3] Ejusdem *Annal.*, lib. II, *cap.* 63 et 58.

grammaire; ils leur donnent même quelquefois la ferme consistance des vérités qui s'imposent. En effet, que de surprises la langue parlée par un peuple ne présente-t-elle pas, surtout quand elle n'a point encore éprouvé les entraves d'une littérature régulièrement enseignée et écrite? C'est dans les langues des temps passés, dans les dialectes disparus, dans ceux dont les documents écrits sont rares, que l'on est principalement exposé à rencontrer de prétendues anomalies linguistiques. En pareil cas, il est toujours utile ou tout au moins instructif, d'appeler les souvenirs de la vie sociale de ces peuples en aide à leur langage éteint et oublié, et de sacrifier en somme à ces données positives, toutes les théories grammaticales, forgées à priori.

C'est en nous promettant d'user avec une discrétion extrême de ces justes concessions, que nous hasarderons notre manière de voir. Elle se réduit à un certain nombre d'observations, servant, soit à développer, soit à modifier quelque peu la deuxième d'entre les propositions émises par M. Neumeister. L'étude attentive du tracé de l'inscription nous a imposé la nécessité de compléter cette lecture par des éléments nouveaux, tandis que certaines incompatibilités phonétiques, déjà relevées par la plupart des philologues germanistes, nous ont semblé réclamer, dans son énoncé, des changements qui, du reste, ne diminuent en rien le haut intérêt de l'interprétation à laquelle nous préférons nous rallier. L'exposition détaillée qui suit expliquera ces divers points.

En admettant qu'il faille d'abord séparer du reste de l'inscription les six premiers caractères, comme l'a déjà fait M. Lauth, on a le mot: ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ, *Gutani*. Comme cet auteur, on pourrait à la rigueur y reconnaître le nom du dieu Odin, qui se prononçait *Vôden* en dialecte anglo-saxon, *Wuotan* en tudesque, *Gwodan* dans la langue des Lombards, ainsi que l'affirmait au VIIIe siècle le diacre Paul Warnefried, l'historien de ce peuple[1]; enfin, dans le dialecte des Francs, le même nom était prononcé *Gwôdan, Gôdan* et *Gutan*. Toutes ces dénominations dérivent évidemment du mot *Guth*[2], 𐌲𐌿𐌸, employé par Ulfilas pour désigner la personne

[1] Pauli Diaconi *De gestis Longobardorum*, l. I, 8: « *Wodan* sane, quem adjecta littera *Gwodan* dixerunt et ab universis Germaniæ gentibus, ut Deus adoratur, qui non circa hæc tempora, sed longe anterius, nec in Germania, sed in Græcia fuisse perhibetur. » — Sur Odin, voy. Finn Magnusen, *Veterum Borealium mythologiæ Lexicon. Hafniæ*, 1828; pp. 216-377. — Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie. Gœttingen*, 1854; cap. III. *Wuotan*. — Karl Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie mit Einschluss der nordischen. Bonn*, 1864; pp. 184-250. — Wolfgang Menzel, *Odin. Stuttgardt*, 1856.

[2] *Guth*, gén. *guths*, dat. *gutha*, subst. masc. signifiant « Dieu »; mais *Gud*, pl. *guda*, subst. neutre, signifie « idole » θεοί, dans Ulfilas, *Vet. et Nov. Testamenti versionis gothicæ edid.*, H. C. de Gabelentz et Dr J. Lœbe. *Lipsiæ*, 1843. — Jacob Grimm, *Deutsche Grammatik. Gœttingen*, 1831; 3. Th., p. 348. — Ernst Schulze, *Gothisches Glossar. Magdeburg*, p. 118. — Dr Lorenz Dieffenbach, *Vergleichendes Wœrterbuch der gothischen Sprache. Frankfurt am Main*, 1851; 2. B., p. 415.

de Dieu, et se rattachent également au mot 𐌲𐌿𐌸𐌰, *Gutha,* qui, sous cette forme de pluriel neutre, a pris, dans le texte biblique, le sens injurieux d'« idoles », de « faux dieux ». D'autre part, ᚴᚢᚦ, *Kuth,* et ᚴᚢᚦᚨᚾ *Kuthan,* se retrouvent souvent pour le nom de la divinité suprême, dans les écritures en runes nordiques, car parmi celles-ci le signe ᚴ, nommé *kaun* et *kœn,* servait à rendre les deux sons gutturaux voisins *k* et *g*[1]. Il n'y a donc rien d'insolite ni dans les deux lettres initiales XΛ *gu,* ni dans les deux avant-dernières ᚨᚾ *an;* les unes et les autres peuvent être admises comme faisant partie du mot *Gutan,* qui était le nom du plus grand des dieux chez les Germains. Du reste, M. Lauth a déjà tenté de soutenir cette thèse à l'aide de tous les documents et de tous les arguments historiques qui sauraient être invoqués en sa faveur[2].

La voyelle finale ᛁ, *i,* pourrait être soit une flexion pleine et primordiale du datif singulier dans la déclinaison du substantif masculin *Gutan,* comme il est possible de l'induire du paradigme ou formulaire typique que le savant philologue Grimm a dressé pour la déclinaison régulière de la langue primitive des Goths[3]. Mais, avec une probabilité moindre, cet *i,* à la fin du mot, pourrait aussi être une flexion du datif, imitée du grec, ainsi qu'Ulfilas l'a fait dans ses traductions de la plupart des noms propres de la Bible[4].

[1] Dr Udo Waldemar Dieterich, *Runen Sprach-Schatz- oder Wœrterbuch über die æltesten Sprachdenkmale Skandinaviens. Leipzig,* 1844; p. 110: *Kuth* et p. VII: *Kaun.*

[2] Lauth, *Das Germanische Runen-Fudark,* p. 79: « Sowie ferner aus *Vulfilas* ein *Gulfila* (ausser der Toled. Sÿnode bezeugt diess das *Chronicon Gothorum* ad anno 415: tunc *Gulfilas,* eorum episcopus litteras adinvenit) und statt des Namens *Gothia* ein *Gutia* (Zeuss, *Die Deutschen u. ihre Nachb.,* pp. 134 und 420), statt *Gothones* ein *Guttones* erscheint und im Kalender (Massmann, *Skeireins,* p. xv) sich das Volk selbst *Gut-thiuda* nennt, wozu das griechische Γότθοι stimmt: so könnte auch *Gwodan* zu *Gutan* geworden sein, um so mehr als unser Wort *Gott* keinen andern Ursprung zu haben scheint, und nebst *Geist* der Wurzel *gîsan* (cum impetu ferri, flare. Zeuss, *op. cit.,* p. 21. *Anmerk.*) entkeimen kœnnte. »

[3] J. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache,* 2. Aufl. *Leipzig,* 1853; p. 634, où il est dit: « Ein Paradigma der vollen und ursprünglichen Flexion soll vorangehen, dann das der wirklichen folgen:

sg.	dagas	gastis
	dagis	gastais
	dagi	gastai

Die wirklich bestehende gothische Flexion lautet aber:

sg.	dags	gasts
	dagis	gastis
	daga	gasta

Was nun an dem früheren Vocalstand allmælich geændert wurde und zu Grunde ging, muss die Analogie der Ablaute ermitteln; sie hat theoretisch die alte, verdunkelte Bahn der Deklination herzustellen. »

[4] Lauth, *Das germanische Runen-Fudark,* p, 80: « Im Bezug auf die Endung würde die zu dem *Gutani* des Bukarester Ringes vortrefflich stimmen, obschon die Endung selbst, wie bemerkt, Schwierigkeiten für die ganze Deutung zu erheben geeignet ist. Uebrigens zeigen die nordischen Flexionen oft ein *i,* wo das gothische ein *a* bietet: *fiski* (pisci) = *fiska, ordi* = *vaurda, hani* = *hana, betri* = *batiza,* und vom sprachvergleichenden Standpunct entspricht *fiski* dem *pisci* und ἰχθυΐ genauer als *fiska.* Uebrigens ist hierauf kein Gewicht zu legen, sonst kœnnte man auch jenes *Gutani* nach Analogie des griechischen Δiΐ gebildet denken, und darin einen næheren Zusammenhang des Gothenvolkes mit den Griechen, wie er durch Vulfila vorliegt, auch für die Zeit unseres Denk-

Le sens des six premiers caractères, placés dans les conditions qui précèdent, serait: une invocation adressée à la divinité suprême de la nation gothique, ou plutôt une dédicace au plus puissant des dieux, « A Odin ».

Mais il est dans cette conjecture un seul point que nous avons évité d'énoncer et c'est précisément celui qui ébranle très fortement la valeur de l'interprétation du mot ᚷᚢᛏᚨᚾ, *Gutan,* par le nom du dieu Odin. Nous avons déjà dit cependant que c'est par la rune ᚦ, *thorn,* et non par le *tîr,* ᛏ, auquel correspond le T des Grecs et d'Ulfilas, que s'écrivaient, dans tous les dialectes germaniques et scandinaves, le nom de la divinité ᚷᚢᚦ, *Guth,* qui, sous la forme d'un pluriel neutre 𐌲𐌿𐌸𐌰, *Gutha,* devint dans la Bible gothique le synonyme de « faux dieux ». Tout au contraire, on trouve dans le *Calendarium gothicum*, l'un des plus anciens documents de la langue gothique, faisant suite aux fragments de la Bible d'Ulfilas, que l'on conserve à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, on trouve, disons-nous, le mot *Gut,* 𐌲𐌿𐍄, écrit par un *tîr,* ᛏ, ou *tau,* T, et employé comme l'équivalent du nom ethnique des Goths, *Gut-thiuda,* « le peuple des Goths ». C'est pour cela aussi que presque tous les savants qui se sont occupés de l'inscription de Pétrossa ont fini par adopter ce dernier sens pour la syllabe de trois lettres, *gut,* qui commence la phrase. *Gut,* ᚷᚢᛏ, serait donc là pour désigner « le peuple des Goths », sous une forme générale et absolue.

Dans ce cas, la difficulté serait reportée sur les trois lettres qui suivent, à savoir sur ᚨᚾᛁ, *ani,* puisqu'il importe, à notre avis, de réserver la rune ᛟ, *o,* comme faisant partie d'un autre membre de la phrase. Or, dans le mot *ani,* il ne serait peut-être pas tout à fait impossible de reconnaître un de ces assemblages de particules interrogatives qui, au dire même de J. Grimm, étaient si nombreuses, si fréquentes et si variées dans les anciens dialectes germaniques, et qui ont presque toutes disparues dans la langue allemande moderne. En tout cas, on connaît fort bien la particule adverbiale gothique *an,* qui correspond au grec καὶ, à l'allemand *denn,* au vieux français *ains;* on connaît également la locution dans laquelle le mot *an,* accolé à la négation *niu, nu* ou *nuh* (en grec οὐ, οὐκ, οὐχὶ), forme avec elle l'interrogation *an-nuh, an-nu, anu,* traduite par οὔκουν en grec, par *nonne* en latin; on sait aussi que *ne* ou *ni* sont, en langue gothique, non seulement des adverbes de négation, *non,* οὐκ, μὴ, mais aussi des interrogations négatives, οὐχὶ; enfin, il n'y a aucun doute sur le sens de *nu,* chez les Goths;

mals erblicken, dem ja ein griechisches zur Seite steht. » Ce dernier argument est entaché d'erreurs, car l'inscription grecque n'existe pas, et celle qui est en runes semble être de beaucoup antérieure aux relations intimes entre les Goths et les Grecs, sur les rives du Danube.

c'était un adverbe conjonctif, équivalent à *nun, jetzt* en allemand, à νῦν, νὺ, ἄρτι en grec, à *num, nunc* en latin [1].

On pourrait donc voir dans les deux syllabes *ani* de notre épigraphe une locution adverbiale qui, sous la forme contractée d'une négation interrogative, aurait un sens équivalent à « or maintenant ». Cette locution, ajoutée comme suffixe à *Gut,* c'est-à-dire au nom du peuple gothique, donnerait aux mots: ᚷᚢᛏ-ᚨᚾᛁ, *Gut-ani,* après lequel le verbe se trouverait élidé, une signification à peu près équivalente à la demande: « Le Goth n'(est-il) pas maintenant... ? »

Toutefois, il est encore plus simple de réduire la locution interrogative qui existerait dans cette phrase, à la seule syllabe ᚾᛁ, *ni,* laquelle serait venue s'ajouter, comme un suffixe déterminatif, au mot ᚷᚢᛏᚨ, *Guta.* Ce mot lui-même, n'étant autre que le nom du peuple Goth, *Gut,* aurait reçu la flexion régulière du datif singulier en *a,* que subissaient en général, dans la déclinaison faible, les substantifs masculins de la langue gothique : nominatif, *Gut;* génit. *Gutis;* dat. *Guta.* Dans ce cas, du reste beaucoup plus simple, *Guta-ni* voudrait dire, — toujours avec l'élision du verbe —: « Au Goth » ou « Pour le Goth n'(est-il) pas... [2] »

La suite se chargera de mieux expliquer la phrase, en la complétant.

Les quatre caractères suivants doivent se lire ensemble, pour former le mot ᛟᚲᚹᛁ, *ocvi.* La première de ces lettres ᛟ, *o,* qui ne fait pas partie du Futharc

[1] J. Grimm, *Deutsche Grammatik. Gœttingen,* 1831; III. Th., X. Cap. : *Frage,* pp. 751-763. Il termine ce chapitre par les observations suivantes : « Wir sehen die meisten Fragwœrter der früheren Zeit spæterhin erlœschen; die heutige Sprache behilft sich mit dem vorangestellten Verbo, mit dem Accent, oder in der Schrift mit dem Fragzeichen, um die Frage hervorzuheben. Sie verwendet dazu auch andere syntactische Partikeln, als *denn, nun, wohl* u. s. w..... Der nahe Zusammenhang der Frage mit der Negation ist in der Natur der Frage begründet, und in den Formen nachgewiesen worden. N erscheint als characteristischer Buchstabe der Vereinigung wie der meisten Fragpartikeln... Auch in den Fragpartikeln der indischen und lateinischen Sprache herrscht die Liquida N. » — L. Diefenbach, *Vergleichend. Wœrterbuch der gothischen Sprache,* I, p. 45, n° 56 : *an* : II, p. 109, n° 20 : *Ne;* II, p. 119, n° 30 : *Nu;* I, p. 46 : » Die vielfache Entwickelung der Pronominalstæmme machen, selbst bei sicherer Wurzelgemeinschaft, die Abtheilung einzelner Wortæste schwierig. Zusammen gehœren *an, ana, anthar;* am letzteren rührt *alis,* an dieses *alis;* an erstere wieder *innun, undar, and, und, unte;* ferner die Negationen *ne, ni;* sodann *nu;* s. h. w. »

[2] Dans ce cas, la particule gothique *ni* jouerait ici le rôle d'un enclitique, comme la préposition latine *ne,* qui lui est équivalente, puisqu'elle est aussi tout à la fois interrogative et négative. Cependant il convient de dire que nous n'avons jamais rencontré le *ni* gothique, pas plus que son corrélatif *niu,* présenté sous cette forme, dans les textes de la Bible d'Ulfilas ; l'un et l'autre, du reste, y traduisent des phrases qui ne contiennent pas plus d'enclitiques grecques ni latines. Nous en fournissons quelques exemples pris dans les Saintes Écritures gothiques. Cela prouverait-il que le traducteur goth se serait servi de son *ni,* sous forme d'enclitique, si le latin en avait fait autant du *ne?* —: *Epist. I Cor.* I, 20 : « Ni dvala gatavida guth handugein this fairvaus? » (Οὐχι ἐμώρασεν ὁ θεὸς τήν σοφίαν τοῦ κόσμου τούτου; — Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?) — *Id.,* IX, I : « Niu im apaustaulus? ni im freis? niu Jesu Xristu fraujan unsarana sahv?... 4 : ibai ni habam valdufni matjam jah drigskan? » (Οὐκ εἰμί ἀπόστολος; οὐκ εἰμὶ ἐλεύθερος; οὐχὶ Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν κύριον ἡμῶν ἑώρακα;... 4: μὴ οὐκ ἔχομεν ἐξουσίαν φαγεῖν καὶ πιεῖν; — Non sum apostolus? non sum liber? Nonne Jesum Dominum nostrum vidi?... 4: Numquid non habemus potestatem manducandi et bibendi?) — *Evang. Matth.,* VI, 25 : « Niu saivala mais ist fodeinai jah leik vastjom? » (Οὐχὶ ἡ ψυχὴ πλεῖόν ἐστιν τῆς τροφῆς; — Nonne anima plus est quam esca?) — *Ev. Luc.,* VI, 3 : « Ni thata ussuggvud thatei gatavida Daveid...? » (Οὐδὲ τοῦτο ἀνέγνωτε ὃ ἐποίησεν Δαυεὶδ; — Nec hoc legistis quod fecit David...?) et passim.

nordique et qui prend des formes plus arrondies dans l'alphabet anglo-saxon, ᛟ, se retrouve dans celui d'Ulfilas, ᛟ, où elle est devenue la correspondante de l'Ω grec. Dans les dialectes germaniques, qui désignaient les runes, non par de simples sons, mais par des mots ayant un sens déterminé, — usage qui du reste est commun à presque toutes les langues anciennes, — la rune ᛟ était connue sous le nom de *OEdel* ou *Ethel*. Ce mot signifie « patrie » ; ainsi dans un petit poème anglo-saxon qui commente et développe le Futharc ou alphabet national, le scalde runographe, arrivé à l'*œdel*, exprime ainsi qu'il suit les sentiments inspirés par l'amour de la patrie aux sages de ces temps d'implacable et vindicative justice :

« La *patrie* est très chère
à tout homme de bien,
quand, selon l'équité
et la rigueur des lois,
le sang coule sans cesse,
afin de terrifier. » [1]

M. Zacher, en étudiant la lettre ᛟ au point de vue phonétique, y voit une diphtongue qui tient tout à la fois de l'*a* et de l'*u*, de sorte qu'elle devait produire le son d'un *o* long, comme la diphtongue française *au* [2].

Le signe presque imperceptible qui suit et dont personne n'a parlé avant moi, est un *cén* <, consonne gutturale occupant, parmi les runes gothiques, la place qui fut prise par le signe ᚳ, parmi les runes anglo-saxonnes, et par le signe ᚴ, dans l'alphabet nordique ; c'est une lettre qui tient le milieu entre le *c*, le *k* et le *g* ; c'est peut-être même une *h* fortement aspirée. Ulfilas l'a cependant remplacé par le κ grec. Cette consonne < [3], qui, comme d'habitude, plus petite que toutes les autres runes, — se présente dans l'inscription de Pétrossa sous la forme la plus primitive et dont la place habituelle est devant un *v*, ᚹ, a fini par se joindre à cette lettre, afin de former avec elle la consonne fort discutée *cveord* ou *qairthr*,

[1] Ce petit poème a été publié et traduit par W. C. Grimm, *Ueber deutsche Runen*, pp. 217-243 :

« Eþel byþ ofer-leof
æghwylcum men,
gif he mot þær rihter
and gerysena
on brucan on blode
bleadum oftast. »

A sa suite se trouve un autre poème sur le *Futharc* des runes nordiques ; là, l'*ethel* manque. Les dialectes dans lesquels sont composés ces deux poèmes sur les alphabets runiques ont déterminé en grande partie la distinction entre la dénomination des runes *anglo-saxonnes* (au nombre de vingt-neuf caractères) et celles des runes *nordiques* (au nombre de seize). Voy. *op. cit.*, pp. 89-106.

[2] J. Zacher, *Das gotische Alphabet Vulfilas und das Runen-Alphabet*, p. 48. — J. Grimm, *Deutsche Grammatik*, I, p. 46.

[3] J. Zacher, *op. cit.*, p. 30. La rune *gyfu*, représentée par X, doit être une réunion dos à dos de deux <, *cên*. J. Grimm, *Deutsche Grammatik*, I, p. 72. — De Gabelentz und Lœbe, *Grammatik der gothischen Sprache* (édit d'Ulfilas), p. 14. — Fr. Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad franç. de M. Bréal. *Paris*, 1861 ; t. I, p. 138. — Leo Meyer, *Die gothische Sprache, ihre Lautgestaltung. Berlin*, 1869 ; p. 44.

figurant dans l'alphabet d'Ulfilas sous la forme ꝗ et équivalant plus ou moins à la syllabe latine *qu* ou *qv*.

Les deux derniers caractères du mot dont nous nous occupons, sont les lettres ᚹ, dite *vên*, et ᛁ, *îs*, dont nous n'avons rien d'autre à dire, si ce n'est qu'on peut les rendre par *v* et *i*; quoique la barre un peu recourbée de celle-ci semble se pencher vers la précédente au point de la toucher à son extrémité supérieure, on voit distinctement sur le métal qu'il n'y a pas de jonction entre ces deux caractères et que, par conséquent, ils doivent rester distincts l'un de l'autre et garder chacun sa valeur respective. De plus, la première lettre du mot suivant est fortement distancée de celle qui termine la série des quatre lettres où nous lisons le mot: «*ocvi*», «*augvi*» ou «*auhvi*».

En cherchant le sens que ces mots pouvaient avoir dans les langues germaniques, nous nous arrêterons d'abord sur l'analogie qu'ils présentent avec les mots 𐌰𐌷𐍅𐌰, *ahva*, ou 𐌰𐍅𐌰, *awa*, désignant, dans le texte d'Ulfilas, un fleuve, ποταμὸς, une eau quelconque, *aqua*[1]. Il nous sera facile, d'après Grimm, Diefenbach et d'autres[2], de constater le rapport de ce mot gothique, avec les mots: *owa, auva, ouwe, ôge, awa, aha, ahe* et *aue*, qui, dans différents dialectes germaniques anciens et modernes, signifient une «plaine arrosée».

M. Diefenbach n'hésite pas à attribuer à cette même racine, le nom géographique donné à la Scythie par les Goths, au dire de Jornandès; il rapproche aussi du nom gothique de cette contrée *Ovim*, les mots *awein* et *ouwin*, qui désignent, en vieux tudesque, un «lieu marécageux, *regio aquosa, paludosa*». On a tout lieu de croire que le mot *ovim* a été mal transcrit dans les textes de Jornandès, attendu que les différents manuscrits présentent diverses variantes, entre autres: *ovin*, *oium* et *ocum*[3]. *Ocvi* répondrait peut-être entièrement à l'ancienne

[1] *Ulfilas* dans l'*Evang. Matthæi*, VII, 25 : «Jah atiddja dalath rign jah quemum *ahvos* jah raivoun vindos...» (et cecidit deorsum pluvia et venerunt *aquæ* et flaverunt venti...); *Ep.* II *ad Cor.* II, 26 : «bireikeim *ahvo*... (periculis fluminum), etc.

[2] J. Grimm, *Deutsche Grammatik*, I, pp. 381 et 384. — L. Diefenbach, *Vergleich. Wœrterb. der gothisch. Sprache*, I, pp. 85 et 732. *Awa* et *owa*, en dialecte tudesque; *ahe*, dans l'allemanique; *ouwe* et *aue*, en allemand moderne; *owe*, en hollandais moderne; *auw*, en suisse-allemand; *aha*, en vieux saxon; *a*, en vieux frison; *ea* en anglo-saxon; *à*, en vieux norrique, etc.

[3] L. Diefenbach, *loc. cit.*, donne pour le mot *Ovim* les variantes qui suivent: *ouim, oium, ocum, omnium, ozin.* Dans l'édition de Jornandès de M. C. A. Closs (*Jordanis De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis, recognovit, annotatione critica instruxit et cum varietate lectionis edidit Carol. Aug. Closs. Edit.* II (*Stuttgartiæ*, 1866) on trouve, aux pp. 20-21, les variantes des manuscrits et des éditions princeps au sujet de ce nom propre : «*Oium*, sic Codices dlo Palatini (quos Gruterus in recensendo Jordane adhibuit, tantum non consentientes inter se) et hic et infra, necnon infra Mag. Paris. (Lectiones quæ in margine editionum Parisiis leguntur, plurimæ quidem illæ deprontæ e Codice Pithæi, partim tamen et ex ora editionis Leunclavianæ huc translatæ); item Freculphi episcopi Lexoviensis, *Chronicon;* prodiit primum Novesii, 1539. — *Ocum*, Codex bibliothecæ Ambrosianæ (cujus lectiones enotatæ sunt Saxii cura in edit. Muratorii quæ reperitur in *Collectione Scriptor. rerum Italicarum.* T. I.

dénomination gothique de la Scythie, et la lettre *m* qui le termine dans le texte latin, ne serait que la désinence d'un accusatif.

Qu'il nous soit permis à ce sujet, tout en développant maintenant avec de plus amples détails les bases de l'hypothèse émise par M. Neumeister, de reproduire ici les paroles de l'historien latin des Goths. Cet écrivain raconte, au chapitre IV de son *De Getarum origine et rebus gestis,* comment les Goths, originaires de l'île Scanzia, quittèrent cette *fabrique des peuples,* « quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum », pour passer, à travers l'Océan, dans les pays des Ulméruges et des Vandales, d'où ils allèrent ensuite occuper la Scythie. Voici d'ailleurs le récit fort intéressant, tel que l'a fait Jornandès lui-même.

« Comme le nombre des Goths s'était extrêmement accru pendant leur séjour dans ce pays, Filimer, fils de Gandaric, et le cinquième de leurs rois depuis Bérig, prit, au commencement de son règne, la détermination de quitter cette contrée. Il partit à la tête d'une grande armée de Goths suivis de leurs familles, et s'étant mis à la recherche d'une région qui lui convînt et où il pût s'établir commodément, il parvint sur les terres de la Scythie, que les Goths appelaient *Ovim* dans leur langue, — « quæ lingua eorum *Ovim* vocabantur. » — Mais l'armée, après avoir joui de la grande fertilité de ces contrées, ayant voulu traverser un fleuve à l'aide d'un pont, et la moitié étant déjà passée de l'autre côté, le pont croula, dit-on, de façon à ne pouvoir plus être réparé, et il ne fut plus possible à personne d'avancer ou de rétrograder; car, à ce qu'on raconte, ce lieu est fermé par un gouffre qu'entourent des marais au sol tremblant, de sorte qu'en confondant ici la terre et l'eau, la nature paraît avoir voulu la rendre inaccessible. La vérité est qu'encore aujourd'hui l'on y entend des mugissements de troupeaux et qu'on y découvre des traces d'hommes; c'est ce qu'attestent les voyageurs auxquels il est permis d'ajouter foi, bien qu'ils aient appris ces choses de loin.

Mediolani, 1723, fol.). — *Omnium, Ozin,* Codex Monaciens. — *Oin,* Epitom. Æneæ Sylvii. *Historia Gothorum.* (inest in Duellii Biga librorum rariorum. *Francfort et Leipzig,* 1730). — *Ovim* vulgo, quam lectionem exhibent quoque Excerpta ex Jordane (quæ primum, quod sciam, comparent in Ekkehardi *Chronico universali* et edita sunt cum alias, tum in *Monumentorum German. historic.* à Pertz. Vulgat. T. VI, deinde in *Chronico* etiam *Ursbergensi* et alias) sed ita ut in Codice Ekkehardiani chronici (membranaceus exaratus, s. xiii, qui nº 411 notatus, asservatur in Biblioth. pub. reg. Stuttgartiæ) var. lectionibus et *Oium* representetur. »

L'édition plus récente de M. Th. Mommsen (faisant partie des *Monumenta Germaniæ historica edid. Societ. aperiend. fontib. rer. German. Mediiævi. Berolini,* T. V, pars 1, 1882 : *Jordanis Romana et Getica, recensuit* Theodorus Mommsen), ne donne que les deux principales variantes (p. 60, liv. 15 et p. 61, liv. 1) : *Ocum,* Codex Mediolanensis Ambrosianus (membran. sæcul. xi). — *Ovim,* Codex Breslaviensis Rehdigerenus (membran, sæcul. xi).

Ce nom géographique de la langue des Goths oscille donc entre ocvm et ovim. Probablement les différents copistes du moyen âge ont vu chacun d'autres lettres (cvm ou vim) dans les traits plus ou moins verticaux qui, dans les manuscrits antiques, faisaient suite à la voyelle o. Il n'est ni difficile ni invraisemblable d'y restituer la lecture ocvim, accusatif latin de ocvi.

« Quant à ceux d'entre les Goths qui, sous la conduite de Filimer, parvinrent sur la terre d'*Ovim*, après avoir passé le fleuve, comme il a été dit, ils prirent possession de ce pays, objet de leur désir, — « optatum potita solum ». — Puis, sans perdre de temps, ils marchèrent contre la nation des Spali, les combattirent et remportèrent la victoire. Enfin, de là ils s'avancèrent rapidement et en vainqueurs jusqu'à l'extrémité de cette partie de la Scythie qui avoisine le Pont-Euxin. Ainsi le racontent en général leurs anciennes poésies, qui sont conçues à peu près dans la forme historique[1]. »

N'est-ce pas cette nouvelle patrie des envahisseurs, cette terre tant désirée de l'*Ocvi* ou *Augvi*, toute couverte de marécages et située vraisemblablement sur les rives inondées et bourbeuses du Palus-Méotide, d'où plus tard les hordes des Goths se sont dirigées vers les plaines du bas Danube, n'est-ce pas cette même Scythie qui, sous son nom gothique, conservé jusqu'à nous par Jornandès, se trouve mentionnée dans l'inscription runique de l'anneau de Pétrossa ?

Jusqu'à preuve du contraire, il nous semble qu'on peut admettre cette explication pour les quatre lettres du milieu de l'inscription. On y lirait une dénomination géographique, appartenant tout particulièrement à la langue des Goths[2].

[1] Jordanis *De origine actibusque Getarum*, IV. « Ex hac igitur Scandza insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum cum rege suo nomine Berig Gothi quondam memorantur egressi : qui ut primum e navibus exientes terras attigerunt, ilico nomen loci dederunt. Nam hodieque illic, ut fertur, Gothiscandza vocatur. Unde mox promoventes ad sedes Ulmerugorum, qui tunc oceani ripas insidebant, castra metati sunt eosque commisso prœlio propriis sedibus pepulerunt, eorumque vicinos Vandalos jam tunc subjugantes suis aplicavere victoriis. Ubi vero magna populi numerositate crescente et jam pene quinto rege regnante post Berig Filimer, filio Gadarigis, consilio sedit, ut exinde cum familiis Gothorum promoveret exercitus. Qui aptissimas sedes locaquæ dum quereret congrua, pervenit at Scythiæ terras, quæ lingua eorum Ovim vocabantur : ubi delectatus magna ubertate regionum et exercitus mediætate transposita pons dicitur unde amnem trajecerat, inreparabiliter corruisse, nec ulterius jam cuidam licuit ire aut redire. Nam is locus, ut fertur, tremulis paludibus voragine circumjecta concluditur, quem utraque confusione natura reddidit in pervium. Verum tamen hodieque illic et voces armentorum audiri et indicia hominum depræhendi commeantium attestationem, quamvis a longe audientium, credere licet. Hæc ergo pars Gothorum, quæ apud Filimer dicitur in terras Ovim emenso amne transposita, optatum potiti solum. Nec mora ilico ad gentem Spalorum adveniunt consertoque prœlio victoriam adipiscunt, exindeque jam velut victores ad extremam Scythiæ partem, quæ Ponto mari vicina est properant. Quemadmodum et in priscis eorum carminibus pene storicu ritu in commune ricolitur. » — La traduction française dont nous nous sommes servi dans le texte, est celle que M. G. Fournier de Montjau a donnée dans la *Collection des auteurs latins publiés sous la direction de M. Nisard*.

[2] Dans la lettre que nous avons reçue en dernier de M. le professeur R. Henning, il veut bien nous dire au sujet de ce mot : « Dass die Lesung *okwi* (oder æhnlich) eine Sprachunmœglichkeit ist, wird Ihnen wohl Jeder bestætigen der mit der germanischen Grammatik vertraut ist. » — N'ayant nulle prétention de savoir autant de grammaire germanique que le plus infime des philologues germanistes, nous nous demandons cependant si le plus érudit d'entre eux est bien sûr de ne pas se tromper lorsqu'il affirme ou qu'il nie l'existence de telle forme qu'a pu affecter la langue des Goths primitifs de l'Orient, c'est-à-dire l'idiome de ces Goths qui ont vécu dans la Scythie plusieurs générations avant qu'Ulfilas n'ait consigné, dans sa traduction de la Bible, le dialecte de ceux qui avaient passé en Dacie et de là en Mésie. Quant à l'étrange dénomination topographique d'*Ocvi*, nous nous permettrons seulement de rappeler que, précisément dans cette version des saintes Ecritures, le terme gothique *gavi* (substantif neutre, faisant *gaujis*, au génitif, et *gauja*, au datif) répond aux mots, grec et latin, « *terra, regio*, χώρα, περίχωρος », dans leur sens exclusivement topographique : *Evang. Matthæi*, VIII, 28 : « Jah qimandin imma hindar marein in gauja Gairgaisaine.

Aucune inscription, si ce n'est, croyons-nous, celle de l'anneau de Pétrossa, aucun texte ancien, si ce n'est le récit de Jornandès que nous venons de citer, n'ont mentionné cette désignation topographique. Toutefois, le sens que nous avons reconnu au mot *Ocvi* concorde parfaitement avec la description que l'historien latin fait du pays auquel il attache ce nom. Du reste, son affirmation à ce sujet est tellement péremptoire qu'il n'est pas permis de mettre en doute le fait suivant, à savoir que les Goths ont désigné sous le nom d'*Ovim*[1], ou telle autre appellation fort rapprochée de celle-ci par sa consonnance, la vaste et riche contrée qu'ils avaient conquise lorsque, sous la conduite de leur roi Filimer, ils entreprirent, au delà de la Baltique, une expédition vers l'Orient et aboutirent en

— Καὶ ἐλθόντος αὐτοῦ εἰς τὸ πέρας εἰς τὴν χώραν τῶν Γαδατηνῶν. — Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum. — *Luc.* IV, 14 : « Jah meritha urrann and all gavi bisitande bi ina. — Καὶ φήμη ἐξῆλθεν καθ' ὅλης τῆς περιχώρου περὶ αὐτοῦ. — Et fama exiit per universam regionem de illo. » — *Marc.* VI, 55 : « Birinnandans all thata gavi. — Περιέδραμον ὅλην τὴν χώραν ἐκείνην. — Et percurrentes universam regionem illam » — et passim. — C'est l'expression allemande de *Gau* ou *Gegend*, et elles proviennent toutes, selon L. Diefenbach (*Vergl. Wœrterbuch der goth. Sprache*, II, p. 395), d'une forme radicale *gagvi* ou *gaggvi*, en relation avec le verbe *gaggan*, « aller, venir » *gehen*, et non point, comme l'ont pensé d'autres, avec γαῖα, γῆ... Cf. Grimm, *Grammatik der deutschen Sprache*, III, 395; ejusdem *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 496, etc. C'est Grimm qui, le premier, a repoussé cette dérivation.

[1] C'est à titre de simple curiosité que nous mentionnons ici deux ou trois petits monuments runiques sur lesquels on retrouve le mot *ovi*, écrit avec les mêmes trois lettres, ou à peu près, que sur l'anneau de Pétrossa. D'abord c'est une toute petite bague (fig. 152) reproduite par M. G. Stephens (*Old-Northern runic Monuments*, vol. III, p. 215), d'après William Jones (*Finger-Ring-Lore. London*, 1877; p. 421), et qui porte sur son chaton les trois runes ᛟᚦᛁ, *ovi;* puis, ce sont deux bractéates, dont l'une a été trouvée complète, en 1882, à Balbro, et l'autre, réduite à sa moitié, a été découverte en 1860, à Vedby, toutes deux localités de Fionie, en Danemark. Sur les deux bractéates en question on lit cet assemblage étrange de noms propres : OVI ALUT. Si le premier rappelle l'ancien nom gothique de la Scythie, le second est identique à celui de la rivière *Aluta*, aujourd'hui *Olto*, qui partage la Valachie en deux portions inégales. — Voy. G. Stephens, *op. cit.*, vol. II, p. 232, nos 51 et 52. Dans l'*Atlas de l'Archéologie du Nord*, la première des deux bractéates figure sous le nº 218. La deuxième (fig. 153) nous montre, dans l'une des zones concentriques entourant l'effigie et l'inscription, une série de figures barbues posées de face, de même que sur l'encadrement du médaillon de l'empereur Gratien (fig. 82 *c*, p. 191), dont nous avons parlé aux pp. 197 et note, 208 et note. Ajoutons aussi que l'une des riches bractéates découvertes, en 1870, à Næsbjerg, dans le Jutland septentrional (fig. 154), c'est-à-dire celle qui porte à son exergue les mots : DÆITUHÆ LILIAÆIWU, « Daïtuha à Liliaaïva (?) » (selon M. G. Stephens, *op. cit.*, vol. III, p. 248, nº 79), se trouve munie d'une ornementation circulaire en dents de loup, qui ressemble fort à celles de la fibule à cloisonnages et du médaillon de Valens, décrits par nous dans la note de la p. 191, déjà citée, et reproduits par la fig. 92 *b*. Rappelons enfin que ces bijoux romains, auxquels nous comparons les deux bractéates de la Chersonèse cimbrique, sont contemporains de l'occupation de la Dacie par les Goths et qu'ils ont été découverts en Transylvanie. On est presque en droit de se demander si les bractéates de Vedby et de Næsbjerg, qui sont gravées toutes les deux en anciennes runes gothiques, ne datent pas de la même époque et ne proviennent pas elles-mêmes de la Gothie danubienne ? — Voy. aussi Fr. Burg, *Die ælter. nordisch. Runeninschriften*, p. 35.



Fig. 152. — Bague en Or, runique, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*



Fig. 153. Bractéate fragmentée, en Or, de Vedby en Fionie.



Fig. 154. Bractéate en Or, de Næsbjerg, en Jutland.

Scythie, pour y fixer leur séjour. On aurait donc, dans l'inscription de Pétrossa, le nom de cette nouvelle patrie conquise par les Goths, le nom de «la Scythie»; ce qui confirmerait d'une façon irrécusable la donnée géographique fournie à cet égard par Jornandès.

Si nous avons dû recourir à des hypothèses pour distinguer les deux ou trois premiers mots de l'inscription, et surtout pour les expliquer, il n'en est pas de même pour le dernier. En effet, on ne saurait attacher la moindre importance à l'imperfection de forme qui distingue la seconde lettre ᚨ, *a*, surmontée d'une espèce d'accent grave; il se pourrait même que ce troisième trait oblique fût intentionnel, car il arrive parfois que, dans le Futharc gothique, la rune *âs* se présente sous la forme suivante, ᚬ. A part cette imperfection, qui n'en est peut-être pas une, les six caractères composant ce dernier groupe forment clairement le mot ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ, dûment isolé de ce qui le précède. Dans ce mot, on trouve la racine *hail*, et la terminaison *ag*, toutes deux très connues dans les langues germaniques. Bien que l'adjectif *hailag* ou *hailags* ne soit pas employé dans les textes de la Bible gothique, où le terme *weihs* le remplace dans le sens de «saint», «sacré», MM. Zacher et Dietrich n'hésitent pas à voir dans le mot qui clôt l'inscription de Pétrossa une forme gothique parfaite, un adjectif au nominatif singulier, naturellement lié au mot *hails*, qui, dans les écrits d'Ulfilas, correspond à l'adjectif grec ὑγιής et même au salut : Χαῖρε [1]! Voici donc, soit dit en passant, le seul et unique rapport, tout

[1] J. Zacher, *Das goth. Alphabet Vulfilas und das Runenalph.*, p. 47 : «Desto deutlicher und unzweifelhafter aber ist ihr Schluss, *hailag*, eine vollkommen richtige gothische Form (ahd. *heilag*, *heilac*) und ein für die Inschrift eines Votivrings ganz geeignetes Wort.» — M. Fr. Dietrich dit aussi (dans l'opuscule de M. Bock, *Der Schatz des Westgothenkœnigs Athanaric*, p. 119) : «Das Bedenken, dass grade im Ulfila das Wort *hailags* nicht vorkommt, will nicht viel sagen, da auch im Althochdeutschen sich Stæmme scheiden, die nur *heilag*, und andere, die nur *wih*, für «heilig» sagen, und da wenigstens das im Ulfila fehlende Wort *hails*, *salus*, wovon das Adjectiv abgeleitet ist, sich in der lateinischen Anthologie in der Glosse «heils gothicum» erhalten hat. Das Volk besass also mehr Ausdrücke als Ulfila verwandt oder verwandtbar fand.» Voy. pour les diverses formes accessoires du mot *hails* et de ses dérivés, dans tous les dialectes germaniques, L. Diefenbach, *Vergl. Wœrterb. der goth. Sprache*, II. B., pp. 497-499. On y trouve des expressions provenant toutes de la même racine et répondant à toutes les acceptions suivantes : salvus, sanus, integer, totus, prosper, candidus, fidus, sanctus, inviolabilis, salutaris, purissimus, salubris; — successus, fortuna, secunda, salus, omen, augurium faustum; — fascinare, augurari, obsecrare, interrogare, etc. — M. R. Henning explique également l'origine, le sens et l'emploi de ce mot dans ses *Deutsche Runen-Denkm.*, p. 31 :

Dass *Hailag* als das letzte, selbständige Wort der Inschrift abzutrennen ist, wie schon Zacher und fast alle spæteren Interpreten annahmen, kann wohl keinem Zweifel unterliegen und dürfte auch durch den grœsseren ræumlichen Abstand angedeutet sein. Wir erkennen in demselben das Adjectivum 'heilig', welches mit Ausnahme des gothischen in allen germanischen Dialecten belegt und bereits in einer frühen Zeit als Lehnwort aus dem Nordischen ins Lappische gedrungen ist. Diese weite Verbreitung sichert dem Worte ein hohes Alter und macht die im Deutschen Wœrterbuch vorgetragene Ansicht von dem verhæltnissmæssig spæten Ursprung und dem specifisch christlichen Gepræge desselben hœchst unwahrscheinlich. In der That læsst sich aus dem lappischen *ajlegas* 'sanctus', altnordischen *heilags* 'sanctus, sacer' und dem westgermanischen *hailag* ein urgermanisches Adjectivum *hailagas*, sowie ein gothisches *hailags* in derselben Bedeutung mit voller Sicherheit erschliessen. Es wird allerdings nicht, wie man anzunehmen pflegt, von dem Substantivum *Heil* abgeleitet sein und ursprünglich *Heil habend, mit sich führend* bedeuten, sondern es verhælt sich zu dem urgermanischen Adjectivum *hailas*, auf welches goth. *hails* ὑγιής, nord. *heill* «salvus, incolumis, integer», lapp. *ailes* «integer sanctus», althochd. *heil* «salvus, sanus» zurückweisen, wie ahd. *einac* ('unicus'), zu ein ('unus'), oder wie ahd. *gorac* ('exiguus, pauper') zu goth. *gaurs* ('betrübt'), indem es mit gesteigertem Sinne etwas bezeichnet, was seinem Wesen nach, was *dauernd*

à fait fortuit d'ailleurs, qui existe entre la phrase runique qui décore l'anneau de Pétrossa et la traduction en langue grecque : Χαῖρε καὶ πίνε ! dont on l'a si bénévolement gratifiée jadis.

Le mot ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ ou même ᚺᚨᛁᛚᛒᚷ, a donc, sans aucune hésitation et de l'avis de tous, le même sens que le mot *heilig*, qui lui correspond en allemand moderne, c'est-à-dire « saint (sanctus) » et non plus « sain (sanus) » ; par conséquent aussi « sacré » et « consacré ». Tout ce que dit si savamment M. Henning au sujet de cet adjectif vient en aide à notre explication[1].

Cette analyse de l'inscription, que nous avons laborieusement poursuivie, nous a obligé, souvenons-nous-en, de prendre, du moins en ce qui concerne les six premiers caractères de l'épigraphe, des voies divergentes. Aussi nous voyons-nous amené maintenant à proposer, comme conclusions, deux et même trois lectures, et partant, tout autant d'interprétations différentes.

L'une des lectures serait :

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁ ᛟᚲᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTANI OCVI HAILAG

que nous traduisons, sans conviction aucune, par :

A Odin la Scythie consacrée !

La deuxième supposerait la division et l'interprétation suivantes, auxquelles nous n'accordons, à vrai dire, qu'un crédit fort limité :

ᚷᚢᛏ-ᚨᚾᛁ ᛟᚲᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUT-ANI OCVI HAILAG

Le (peuple) Goth n'(a-t-il) pas consacré la Scythie ?

Le sens de cette phrase serait une interrogation de ce genre : « Les Goths, — *Gut* —, en prenant maintenant possession de la Scythie, — *Ocvi* —, ne l'ont-ils pas, — *ani ?* — consacrée, — *hailag* —, comme une nouvelle patrie ? »

heil und *urversehrt*, was *unverletzt* und *unverletzlich* ist. Unverletzlich konnte aber nach altgermanischer Vorstellung nur das von den Gœttern Geschützte sein, und so drückt *heilig* nach altem Sprachgebrauche den Gegensatz zum Profanen aus, indem es Alles umfasst, was unter dem Banne der Gottheit steht oder was eine Zugehörigkeit, einen engeren Bezug zu derselben bekundet. Und wenn das Wort in der gothischen Bibelübersetzung nicht gebraucht wird, so beruht das, wie auch unsere Inschrift erweist, nicht auf seiner Jugend, sondern eher auf seinem heidnischen Sinn, dem der Bischof noch auszuweichen für nœthig fand. In grammatischer Hinsicht kann *hailag* auf gothischer Sprachstufe nur das Nominativ oder Accusativ Singularis des Neutrum sein, zu dem mithin noch ein Substantivum des næmlichen Geschlechts zugehören wenigstens hinzuergænzt, werden muss.

[1] Ajoutons même que le nominatif singulier du neutre dont M. Henning reconnaît la forme normale dans l'adjectif *hailag*, serait en parfait accord avec le nom propre *Ocvi*, si celui-ci, comme il est à présumer, était du même genre que le substantif gothique bien connu *gavi*, — originairement *gagvi* (?), — désignant non pas une contrée spéciale, un pays de marécages comme *Ocvi*, mais toutes les contrées de la terre en général.

Enfin, tout en conservant la forme interrogative, une troisième lecture :

ᚷᚢᛏᚨ ᚾᛁ ᛟᚲᚦᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

GUTA NI OCVI HAILAG

en simplifierait de beaucoup l'explication qui serait :

Pour un Goth la Scythie n'(est-elle) pas sacrée ?

Il manque à l'interprétation française la concision, pour ainsi dire aphoristique de l'épigraphe. Seul le latin nous permettrait de rendre, par une version plus littérale qu'élégante et correcte, tout l'énergique laconisme qui, sauf double erreur de notre part, caractérise ces phrases :

GUTA NI OCVI HAILAG

Gotho-ne Scythia sacra ![1]

Nous reconnaissons, avant tout, qu'une inscription runique, exprimant avec autant de concision des idées d'une portée aussi élevée que celles contenues dans n'importe laquelle de ces trois interprétations, est tout au moins un fait extraordinaire. Que les quelques paroles de cette phrase épigraphique si courte soient la consécration solennelle de tout un pays à la divinité suprême, qu'elles constatent dans un fier défi la prise de possession d'une contrée nouvellement conquise, ou bien qu'elles énoncent sous forme d'apophtegme, les sentiments patriotiques du peuple goth, ce sont là des faits qui assureraient à notre inscription une place tout à fait à part et unique parmi les épigraphes en caractères runiques que nous possédons jusqu'à ce jour. Non pas que les pensées qui s'y révèlent, et même la forme sous laquelle elles s'y présentent, soient étrangères aux conceptions dont témoigne toute la littérature sacrée et héroïque des anciens Germains et des Scandinaves. Au besoin, nous aurons recours à ces preuves pour légitimer nos assertions ; mais toujours est-il que les paroles et les phrases gravées en runes sur les monuments de tous genres, qui composent les archives

[1] Nous nous sommes arrêté, pour la traduction du mot *hailag*, au sens de « sacré, consacré », qui a été le plus généralement adopté par les interprètes antérieurs de l'épigraphe. Toutefois, il ne nous semble pas inutile de rappeler que la racine *hails* (la même que *salus*) contient en elle les idées de *santé*, de *salut*, de *prospérité*, de *bon augure*. Voy. la note de la page 413. C'est dans ce sens que ce mot et ses congénères ont été souvent employés dans les inscriptions runiques. Il serait assez naturel que dans celle de Pétrossa, le mot *hail*, transformé en adjectif par le suffixe *ag*, n'aie pas perdu le sens magique et édifiant qui lui est propre. Dans ce cas, il faudrait compléter par la pensée notre traduction de la façon suivante : « Pour un Goth, ou pour le peuple gothique, la Scythie n'est-elle pas sacrée, comme une terre de salut (*salus*), où la fortune l'a toujours secondé (*fortuna secunda*) ; n'est-elle pas une patrie saine (*salubris*), féconde (*prosper*) et d'heureux augure (*augurium faustum*) ? En moins de mots l'on dirait : « La Scythie n'est-elle pas une terre de salut et de bon augure pour les Goths ! » Cette interprétation est de nature à corroborer parfaitement les récits de Jornandès.

épigraphiques de ces peuples, ne nous ont guère fourni jusqu'à présent que des données d'un caractère beaucoup moins général et moins élevé. Ordinairement l'on trouve, sur les épaves de ce monde à demi-barbare, les noms souvent douteux, des fabricants, des donateurs ou des possesseurs de chacun de ces objets; d'autres fois ce sont des épitaphes donnant plus ou moins de détails sur les personnages ensevelis sous les pierres tumulaires qui les portaient; ce sont aussi des Futharcs ou alignements alphabétiques, destinés à servir de memento aux lettrés ou peut-être d'amulettes aux gens superstitieux; enfin, mais assez rarement, ce sont encore quelques souhaits de bonheur à l'adresse personnelle des

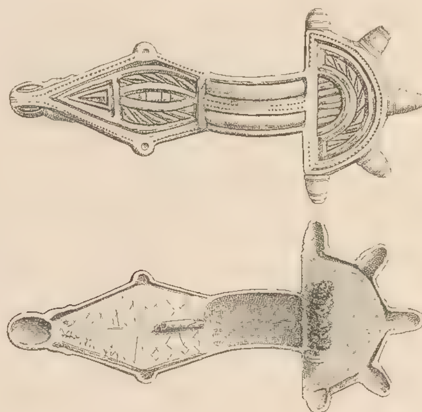


Fig. 155. — Fibule en Argent de Freilaubersheim, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

donataires, ou même, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire soupçonner, quelques sentences morales, quelques souhaits de bon présage ou quelques exhortations belliqueuses.

Dans ces dernières catégories, il faudrait ranger non seulement les cris de guerre que M. G. Stephens a lus sur l'épieu retiré de la tourbière de Kragehul[1]; mais encore quelques autres monuments runiques, parmi lesquels nous choisirons seulement trois fibules en argent, dont les inscriptions ont été déchiffrées et interprétées par des runologues allemands. L'une d'elles, celle que nous citerons en premier, l'a été par M. Rieger de Darmstadt; les deux autres, par M. Fr. Dietrich de Marbourg.

Sur cette première (fig. 155), qui jusqu'en 1873 a fait partie de la toilette

[1] Voy. p. 391, note 1 et fig. 147.

posthume d'une femme, *mundus muliebris*, dans une tombe franque de la nécropole de Freilaubersheim, village de la Hesse rhénane [1], on a lu au dos, sur deux lignes parallèles, ces phrases : BOSO WRAET RUNA. LINDI THEKID ANSNA GOS THU. — Cela voudrait dire : «Boso a écrit ces runes. Puisses-tu aller (partout), protégée par la bienveillance des dieux ! »

Sur une autre fibule (fig. 156), découverte en 1873 à Osthofer, dans la même province d'Allemagne, M. Fr. Dietrich a cru pouvoir lire les mots : GODE FURA DIN DINGO FULLED, qu'il traduit également comme un bon souhait, par : «Que ton chemin soit rempli de bonnes chances ! [2] »

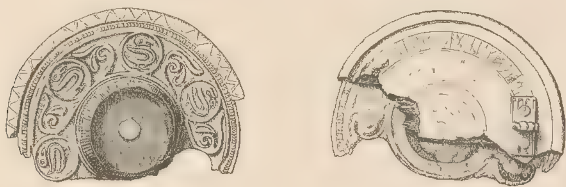


Fig. 156. — Fibule en Argent, d'Osthofer, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

Sur la dernière enfin, provenant de l'antique nécropole de Drusomagus, fibule qui est celle même que nous avons déjà désignée sous le nom de *fibule de Nordendorf* (fig. 142), l'ingénieux professeur de Marbourg a lu : LONA THIORA VODAN VINUTH LONATH, ce qui voudrait dire : « Par de précieuses récompenses Odin paye l'amitié ! »[3].

[1] Fr. Rieger, dans la *Zeitschrift zur deutschen Philologie* de Halle, t. V, 1874. La deuxième phrase de l'inscription y est traduite en latin : « *Lenitate* (s. *favore*) *protectus deorum ambulas* (s. *ambules*) *tu.* » — Cf. L. Lindenschmidt, *Die Alterth. uns. heidn. Vorz.*, 1881 ; B. III, H. 4, Taf. VI, nos 1, *a* und *b;* G. Stephens, *The Old-North. run. Monum.*, vol. III, pp. 109 et sq.

[2] Sur la fibule d'Osthofer, dont il ne reste qu'une partie au Musée de Mayence, voy. L. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit. Mainz*, 1870 ; B, II. H. 2, Taf. VI, nos 3 et 4, et G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. I, p. 585 ; vol. III, p. 159, d'après lequel nous reproduisons ce bijou (fig. 156).

[3] Voy. pp. 388 et 389, note 1 (fig. 141 et 142). Pour compléter ces indications, nous mentionnerons ici quelques-uns des monuments les plus intéressants parmi ceux qui portent des inscriptions runiques. Nous ne parlerons cependant pas, pour le moment, des nombreuses pierres funéraires que les parents des défunts élevaient dans les pays scandinaves et sur lesquels ils conservaient par des runes le souvenir des morts ; nous ne toucherons pas non plus à cette infinité de simples noms propres qui sont gravés sur des bractéates. Nous nous bornerons à citer quelques faits ayant rapport à des vases de style barbare. Sur la première des deux cornes en or, si curieuses, qui ont été trouvées, l'une en 1754, à Gallehus, dans le Jutland (longue d'environ 84 centim.) et l'autre, plus grande encore, découverte, en 1639, à Tondern, et qui toutes deux ont été volées au Musée de Copenhague en 1802, il existait, autour du pavillon, un cercle de runes gravées ; M. Dietrich, entre autres, les a lues et interprétées ainsi : EK HLEVAGASTIM HOLTINGAM HORNA TAVIDO. — « Moi, Hlevagast de Holtin, j'ai fabriqué cette corne » (fig. 157 *a*). M. Stephens (*op. cit.*, vol. I, pp. 321 et sq. ; vol. III, pp. 128 et sq.) lit tout différemment cette inscription ; pour lui, elle dit : ECHLEW ÆGÆSTIA HOLTINGÆA HORNÆ TÆVIDO, c'est-à-dire : « Echlew a fait cette corne pour le redoutable dieu des forêts. » Voy. aussi Fr. Burg, *Ælter. nordisch. Runeninschr.*, pp. 10-22. — Les deux cornes de Gallehus et

M. Dietrich va même plus loin ; il croit pouvoir lire sur un assez grand nombre de bractéates d'or, trouvées dans les pays scandinaves ou dans le nord de l'Allemagne, des souhaits de bonheur, de réussite et de victoire, des formules d'incantation, des maximes et des proverbes, des dédicaces votives et des offrandes



Fig. 157. — Cornes et Gobelet, en Or, Argent et Ivoire.

a) Corne en Or, de Gallehus. — *b*) Reliefs de la Corne en Or, de Tondern. — *c*) Gobelet en Argent et Vermeil, de Bavnehœi. *dd*) Ciselures de ce Gobelet. — *e*) Corne en Ivoire, trouvée à Iaszbereny, an Hongrie, dite : *Corne d'Attila.*

de Tondern (la fig. 157 *b* donne le développement des sujets qui ornaient celle-ci et qui sont encore plus informes que ceux de la corne de Gallehus) présentaient des dessins d'un style tout à fait barbare ; il est curieux de les rapprocher de quelques pièces d'orfèvrerie antique, découvertes dans les pays scandinaves, comme par exemple deux gobelets d'argent doré, de 0m,113 de hauteur et 0m,102 de diamètre à l'orifice, trouvés dans le tumulus de Bavnehœi près de Himlinghœi en Sélande (fig. 157, *c* et *dd*) ; ils étaient au même endroit que la fibule fig. 143, pp. 389, note 1 et 390. Voy. C. Engelhardt, *Trouvailles danoises du commencement de l'âge de fer,* dans les *Mém. de la Soc. Roy. des Antiquaires du Nord,* 1869 ; pp. 267-268 et pl. I, n° 1. — Nous signalerons également une corne à boire, découverte en 1808 à Jaszbereny, en Hongrie (fig. 157 *e*). Celle-ci porte d'étranges figures sculptées sur sa surface ; elles paraissent appartenir à une époque plus récente et dénotent un caractère plus oriental que les figures des cornes danoises ; mais c'est sans doute la même donnée artistique qui a guidé les fabricants de ces différents vases à boire. La corne de Hongrie est connue sous le nom arbitraire de *Coupe à boire d'Attila.* En dehors des publications locales qui en ont parlé, l'historien orientaliste, baron J. Hammer Purgstall décrit cette corne, dont les sculptures ont été souvent reproduites par le dessin. Comme nous avons parlé incidemment de sculptures et de ciselures barbares,

gracieuses. Ces essais offrent beaucoup d'intérêt, en dépit même des réserves qu'impose à des interprétations, souvent trop hardies, la critique plus circonspecte du runologe norvégien, M. Sophus Bugge; dans ses *Remarques sur les inscriptions runiques des bractéates en or*[1], celui-ci cherche à réduire de beaucoup le séduisant système d'exégèse runique inauguré et développé, dans la numismatique du Nord,

trouvées dans la région du moyen Danube et offrant quelques rapports avec des pièces d'orfèvrerie munies d'inscriptions runiques, nous ne pouvons pas nous dispenser de toucher ici même une question fort intéressante et de nature analogue. M. Fr. Dietrich, en traitant des inscriptions qui se distinguent sur la plupart des vases d'or composant la précieuse collection des antiquités trouvées au Grand-Saint-Miklos, dans le comitat de Torontal, et conservées au Cabinet des Antiques de Vienne (voy. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, pp. 8-20, 28-35-39, pl. G, II, VIII, X et Dietrich, *Runeninschr. auf den Wiener Goldgefæssen*, dans la *Germania* de Pfeiffer, t. XI, 1865) lit sur onze de ces vases, aiguières, tasses, gobelets et corne à boire, des noms propres qu'il croit être gothiques; tels sont: GUNDIVAKR; il le retrouve reproduit cinq fois; sur l'un des vases il est accompagné du mot EKAS; sur un autre, de la phrase: AKT*ho* A*i*VI, qu'il traduit par «Aïvi a gravé (ces runes)». Un autre nom est celui d'AKEMB, répété sur deux tasses; un troisième est ARVIK, qui figure sur deux aiguières. Sur une tasse ovale, M. Dietrich lit: ARVIK + VAKAI + VAKON SEL + S*a*TH, qu'il explique par une exhortation chrétienne, comme: «Arvik, veille ta veillée, l'âme satisfaite!» Enfin, sur l'une des aiguières il déchiffre les mots suivants: IK OHSALA HAKTO KES, et les interprète ainsi: «Moi, Ohsala, j'ai gravé (ou entaillé ces runes sur ce) vase.» En général, ces caractères sont négligemment tracés à la pointe, sur le fond des vases. Nous en reproduirons plusieurs dans le chapitre qui suit et qui traitera de l'Aiguière (IV) de Pétrossa. M. Dietrich croit que les objets qui composent la grande trouvaille du Banat ne peuvent pas être postérieurs au V[e] siècle de l'ère chrétienne, et qu'ils sont les œuvres d'un peuple gothique, par exemple des Gépides, qui ont longtemps habité la province de Temesvar. M. G. Stephens (*Old-North. runic Monum.*, vol. I, pp. 367 et sq.) se refuse à reconnaître des runes germaniques dans les traits gravés après coup sur ces vases; cependant, avant ces deux écrivains, le savant archéologue danois Thomsen avait émis, au sujet de ces mêmes inscriptions, l'opinion que: «à son avis, les caractères tracés sur ces vases d'or, tout en n'étant pas des runes nordiques, appartenaient sans doute à une écriture qui leur est apparentée et que celle-ci pouvait bien être la sœur aînée de nos runes *scandinaves*, c'est-à-dire des runes qu'on appelle des runes *anglo-saxonnes*.» En définitive, il se pourrait bien que ce soient les lettres d'un tout autre peuple que les Goths, par exemple de quelque population slave ou plutôt ougrienne. La corne à boire de Jaszbereny semble dénoter une origine tout aussi orientale que les figures qui ornent la plupart des vases d'or trouvés à Nagy-Szent-Miklos. Ce qui résulte des rapprochements que nous faisons entre diverses œuvres d'art, dont les unes ont appartenu aux Goths, qui les avaient sans doute fabriquées eux-mêmes, soit en Orient, soit dans les pays scandinaves, et dont les autres portent incontestablement le cachet des idées, du symbolisme et du travail manuel des Asiatiques du Nord, c'est que nous y trouvons la preuve du contact intime qui s'était établi en Europe, dans les premiers siècles du moyen âge, entre les descendants des Goths de la Scythie et ceux de leurs persécuteurs, les Huns de la haute Asie. Les faits de cette nature qui nous sont relatés dans les légendes littéraires de cette époque reculée, nous semblent être confirmés par des objets d'art, tels que les cornes de Gallehus, de Tondern et celle de Jaszbereny, tels que les aiguières, les tasses et les gobelets du Torontal et ceux de Bavnehœi. Dans ce cas encore, nous constatons des analogies artistiques, pareilles à celles que nous avons déjà cru reconnaître entre la plaque caucasienne de Siverskaya (fig. 116, pp. 293 et 300) et la patère de Pétrossa (V); ce sont des emprunts faits par l'art indécis des Goths, tantôt aux Grecs et aux Romains, tantôt aux peuples de l'Asie, Perses et Touraniens. Les pièces si variées qui nous restent du trésor de Pétrossa sont là pour nous attester cette tendance éclectique de l'industrie primitive des Goths; d'autre part, la présence parmi elles d'une inscription en runes bien caractérisées nous affirme tout autant la provenance purement gothique de cette riche collection de vases et de bijoux.

[1] Dans les *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord*, 1871; pp. 361-385. Il y est dit (p. 376): «Dans aucune de ces inscriptions, je n'ai remarqué le plus léger indice qui nous apprît qu'elle ait rapport aux figures de l'empreinte. On ne saurait donc guère espérer que ces inscriptions puissent être de quelque secours pour l'interprétation des scènes représentées sur les bractéates.» Ce fait est confirmé par M. Worsaae, dans son mémoire déjà cité sur l'*Interprétation des Empreintes des Bractéates en or*. — Il y aurait donc sur presque toutes les bractéates runiques deux éléments décoratifs et commémoratifs, distincts l'un de l'autre: à savoir, une figure ou une scène mythologique grossièrement gravée au centre; et, dans l'exergue, une inscription en caractères runiques. Le plus souvent celle-ci contient les noms des donateurs, donataires ou fabricants; d'autres fois ce sont des formules, des sentences ou des souhaits, tout à fait indépendants des représentations qu'elles entourent.

par M. Dietrich. Toutefois nous n'en céderons pas moins à la tentation de citer ici quelques-unes de ces explications aussi hasardées qu'intéressantes ; mais nous ferons un choix très discret parmi les quelques dizaines de phrases laborieusement reconstruites par le philologue allemand, au moyen des caractères, souvent frustes et confus, qui entourent les effigies informes des bractéates.



Fig. 158.
Bractéate en Or,
de Skodborg.

Telle est, par exemple, la bractéate de Skodborg, en Schleswig (fig. 158), qui porte les runes suivantes à consonances réitérées : VINA USA ALA, VIN SALA VIDA USA ALA, VINA USA ALA, et qu'il explique comme un triple vœu : « Accorde-nous le salut ! Accorde-nous une vaste félicité qui soit notre salut ! Accorde-nous le salut ! » Telle est aussi la bractéate plus grande, de Fionie (fig. 159), qui, par ces mots : LATHU AND SYNTU AND *h*AL UF *h*AL, promet : « Richesse, santé et prospérité sur prospérité ! » Puis celle de Bolbrœ (fig. 160), dans laquelle les nommés VING*OLT* et *I*NGG*i*S signent cet aveu de leur vie aventureuse : HILTE AFTICH US HAÌMA OTHLS, « L'amour de la guerre nous a refusé les douceurs de la propriété au sein de la patrie. » Enfin celle de Tjœrke, près de Carlskrona (fig. 161), qui se désigne elle-même comme l'œuvre du galant « Thurté, l'homme aux runes, qui a voulu graver ces runes pour assurer le bonheur de la dame Cunidrud », THURTE RUNOMAN VILL HACU*an* RUNE HEL*O*AM CUNID*r*UDI*u*[1]. Toutes ces traductions, qui, de l'avis même de leur auteur, sont parfois fort hasardées, ne sauraient nullement satisfaire le runologue anglais, M. G. Stephens, qui se plaît à voir presque partout, sur les bractéates, de simples noms



Fig. 159.
Bractéate en Or,
de Fionie.



Fig. 160.
Bractéate en Or,
de Bolbrœ.



Fig. 161.
Bractéate en Or,
de Tjœrke.

[1] Fr. Dietrich, *Die Runeninschriften der Goldbracteaten*, dans la *Zeitschr. für deut. Altherth.* de Haupt. *N. Folge*, B. I. La bractéate trouvée à Skodborg-Kirchspiel, en Schleswig, en 1863, y est décrite et commentée au § 15, p. 23. Thorsen (*Danske Runemindesm.*, vol. I, p. 324) en a parlé aussi, ainsi que G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. II, p. 560, nº 67 (fig. 158). — Pour la bractéate de Fionie, connue déjà depuis le XVIIᵉ siècle, voy. Dietrich, *op. cit.*, § 16, p. 26; *Atlas de l'Archéol. du Nord*, nº 101; G. Stephens, *op. cit.*, vol. II, p. 538, nº 24, et vol. III, p. 230 (fig. 159). — Pour celle qui a été trouvée en 1862, à Bolbrœ, en Fionie, voy. Dietrich, § 60, p. 61; *Atlas*, nº 232; Stephens, vol. II, p. 553, nº 56 (fig. 160). — Pour celle que l'on découvrit en 1817, à Kœrkœ ou Tjœrke, voy. Dietrich, § 46, p. 51; *Atlas*, nº 152; Stephens, vol. II, p. 538; vol. III, p. 230, nº 25 (fig. 161). Cette dernière bractéate avait été interprétée, en 1855, par feu Rafn, comme portant une dédicace au dieu Thôr. M. Stephens en donne l'explication suivante : « Thur tee (bless) these runes! ÆNWLL (ÆNWULF), the-high-chosen of-the-helts (the Elect of the Heroes, the chosen Leader of the Army). Gives-this-to-the-lady-Cunimundia. » — Il croit voir dans Aenwulf, le nom du chef goth Anaolf, qui en l'an 430, combattit dans les Gaules contre le général romain Aétius ou tout au moins un de ses descendants, sinon un homonyme.

propres plus ou moins compliqués. Pourtant lui-même, tout en divergeant cette fois encore de son collègue de Marbourg, admet, sur une bractéate d'or trouvée en Sélande (fig. 162), la présence d'une évocation belliqueuse, d'un cri de guerre qui, dans les signes runiques suivants : HÆ UIU HÆ HÆITICÆ FÆVÆ UISÆ! GIB. UÆLYÆ (TIU)! dirait : « Engage la bataille! Mets au ban ton ennemi, ô Fava, notre chef! Et toi, dieu Tiu (Tyr), sois-nous propice![1] »


Fig. 162. Bractéate en Or, de Sélande.


Fig. 163. Bractéate en Or, de Lellinge.

Pour clore cette série curieuse de légendes monétaires, et sans plus nous arrêter sur les nombreuses bractéates qui, de l'avis commun, portent simplement des invocations de salut et de félicité, telles que : SALU (fig. 163), SALTH, *h*ALU, *h*ELTHU, ELTIL, etc., nous n'en signalerons plus que deux. M. Dietrich leur donne à chacune un sens qui caractérise bien les penchants originels de la nation germanique pour le chant et la boisson. L'une (fig. 164), tout en produisant une allitération à ses deux moitiés et en répétant trois fois l'assonance *ng*, dit : VEATHL*UM* M*a*NG, CIS*t*UHUM VINS*UM* SANG MENGGETH, c'est-à-dire : « Dans l'assemblée des gens de distinction, les pauvres (chanteurs) mêlent des chants pleins de délices ». L'autre (fig. 165), d'apparence moins sonore et de sens moins poétique et moins généreux, adresse au donataire le souhait d'être toujours « copieusement soûlé de bonne vieille bière! » INSATH M*i*D T*i*L ALET GOMUL. Il est vrai que l'ingénieux interprète, tout en commentant une phrase analogue qui, comme la précédente, se trouve sur une bractéate en or du Hanovre (fig. 166), et où il est dit : SUP GAMAL GISAUG IMU, c'est-à-dire : « Vieille boisson qu'il a absorbée en soi », reconnaît dans ces mots une formule magique qu'il rapproche de certains textes à peu près analogues, fournis par d'antiques poèmes des Germains et par des recettes empiriques du moyen âge[2].


Fig. 164. Bractéate en Or, du Danemark.


Fig. 165. Bractéate en Or, de Danneberg.


Fig. 166. Bractéate en Or, de Danneberg.

[1] G. Stephens, *The Old-North. runic Monum.*, vol. II, p. 554, et vol. III, p. 233, n° 57. L'auteur donne les deux traductions anglaises suivantes, pour l'inscription que porte cette bractéate, trouvée en 1852 en Sélande : « Wage thy-battle, publish thy-war-ban, O-Fœua our-Wisa (Leader, Captain!) — Give weal (success) (O God Tiu!) » Puis encore : « Battles stoutly, ban thy fœ, O-Fœua our Leader! — Give luck (o Tiu). » — Dietrich, *op. cit.*, en parle au § 53, p. 65 ; Fr. Burg, *Aeltest. nord. Runeninschr.*, à la p. 48, 11. Dans l'*Atlas de l'Arch. du Nord* elle occupe le n° 239 (fig. 162).

[2] Dietrich (*op. cit.*) présente dans les §§ 1, 2, 3, 9, 10, 11, 12, etc., des inscriptions composées de simples souhaits de bonheur, de victoire, de richesse et même de bon appétit. Nous n'en avons reproduit qu'une seule,

En glanant au hasard dans le vaste champ des inscriptions runiques, nous croyons avoir fait apprécier suffisamment le caractère des phrases et des formules qu'on y rencontre. Mais si l'on doit ajouter foi à d'autres runologues moins hardis que le professeur de Marbourg, ce ne sont là que de rares exceptions, sujettes elles-mêmes à caution. C'est plutôt en dehors du cercle restreint de l'épigraphie des runes, qu'il nous sera donné de trouver de quoi justifier l'une ou l'autre des interprétations que nous proposons pour l'anneau de Pétrossa. Ainsi, pour rapprocher le sens de la phrase votive qui consacrerait la Scythie au dieu Odin, de quelques faits puisés dans les traditions des peuples gothiques, nous rappellerons ce que le savant islandais Arngrim Jonsson rapportait, il y a plus de deux siècles et demi, au sujet des offrandes solennelles faites autrefois aux dieux des payens.

Cet auteur dit, dans son livre *Crymogea*[1], qu'aux temps anciens, chaque fois

trouvée à Lellinge en Sélande, sur laquelle se trouve répété deux fois le mot SALU! qui n'a même pas besoin d'explication; c'est le § 1, p. 13, dans le mémoire de M. Dietrich, le nº 85 dans l'*Atlas*, le nº 20 chez Stephens (fig. 163). — M. Dietrich traite de l'inscription à allitération que le Musée de Copenhague conserve de vieille date, dans le § 55, p. 69. Dans l'*Atlas*, cette bractéate porte le nº 80; G. Stephens en parle dans le vol. II, p. 529, nº 17 (fig. 164). — Quant aux deux inscriptions qui se trouvent sur des bractéates découvertes en 1859, à Nebenstedt, près de Dannenberg, en Hanovre, et que M. G. Stephens décrit sous les nºs 7 et 8, dans les vol. II, p. 523-524, et vol. III, p. 227, M. Dietrich les commente dans le § 21, p. 32 (fig. 165), et dans le § 22, p. 34 (*op. cit.*) (fig. 166); de plus, il en parle très longuement dans : *Inschriften mit deutschen Runen auf den hannœverschen Goldbracteaten*, etc. (*Germania* de Pfeiffer, t. X), § 1 et 2, pp. 262-272, où il les met en rapport avec les « Runes de la Bière » ou « de l'Ale » *Oelrunar*, dont il est fait mention dans les chants de l'antique Edda. Nous citons ces passages p. 427-29.

[1] Arngrimus Jonas, Islandus *Crymogæa, sive Rerum Islandicarum, libri III. Hamburgi*, 1610. Voici comment cet auteur décrit l'autel des dieux du paganisme scandinave et les sacrifices qu'on y faisait.

Lib. 1, cap. 7, pp. 512 et sq. : « *Ara Deorum.* Ante deorum illud suppedaneum in prædictis fanis situm, ara extructa stabat ferro superne investita; ne ignii, qui ibi perennus esse debuit, læderetur. In ara etiam lebes seu æneum vasculum, repositum erat, quo hostiarum sanguis exciperetur; adjuncta lustrica, et aspergilla, ad victimarum cruorem adstantibus aspergendum. In ara præterea annulus asservabatur argenteus (vel ex orichalco) unciarum xx, quem forensi aliquo munere fungentes, jusjurandum jam præstituri, victimarum illinatum cruore, religiose inter jurandum contrectabant. Ad victimas ut plurimum quadrupedes destinabantur, in sacrificantium epulas convertendæ, quamvis interim (dolendum) comperiam, cæcos Ethnicos, victimis humanis etiam usos loco prædicto *Kialarnes* : ubi pro lavarii foribus, puteus profundissimus, in quem victimæ humanæ demergebantur. Qui puteus e sacrificiis *Blottihelda* dictus est. »

Les écrivains latins et grecs de l'antiquité avaient déjà parlé des sacrifices humains que l'on pratiquait, de leur temps, dans les régions septentrionales de l'Europe. Tacite (*Germania*, 9 et 39; *Annales* I, 61 et XIII, 57) attribuait cet usage aux habitants de la Germanie centrale, Jornandès (86), aux Goths, Procope de Césarée (*Bell. Gothic.*, II, 15) aux Scandinaves de Thulé. Mais un chroniqueur latin du XIe siecle, Adam de Brême, donne au sujet des sacrifices que l'on faisait dans le temple payen d'Upsala, des détails encore plus circonstanciés :

Descriptio insularum Aquilonis, 27 : « Omnibus itaque diis suis attributos habent sacerdotes, qui sacrificia populi offerant. Si pestis et famis imminet, Thor ydolo libatur, si bellum, Wodani, si nuptiæ celebrandæ sunt, Fricconi. Solet quoque post novem annos communis omnium Sueoniæ provintiarum sollempnitas in Ubsola celebrari. Ad quam videlicet sollempnitatem nulli præstatur immunitas. Reges et populi, omnes et singuli sua dona transmittunt ad Ubsolam, et quod omni pœna crudeluis est, illi qui jam induerunt christianitatem, ab illis se redimunt cerimoniis. Sacrificium itaque tale est. Ex omni animante, quod masculinum est, novem capita offeruntur, quorum sanguine deos placari mos est. Corpora autem suspenduntur in lucum, qui proximus est templo. Is enim lucus tam sacer est gentilibus, ut singulæ arbores ejus ex morte vel tabo immolatorum divinæ credantur. Hi etiam canes et equi pendent cum hominibus, quorum corpora mixtim suspensa narravit mihi aliquis christianorum vidisse. Ceterum niniæ, quæ in ejusmodi ritu libationis fieri solent, multiplices et inhonestæ ideoque melius reticendæ. » — Les scholies qui accompagnent ce texte ne font que renchérir sur ces faits : « *Schol.* 134 : Prope illud templum est arbor maxima late ramos extendens, semper viridis in hieme et æstate; cujus illa generis sit, nemo scit. Ibi etiam est fons, ubi sacrificia paganorum solent exerceri et homo vivus immergi. Qui dum non invenitur, ratum erit votum populi. — 135. Catena aurea templum illud circumdat pendens

que, chez les peuples scandinaves, l'on faisait un sacrifice humain, au moment même de consacrer la victime aux divinités, c'est-à-dire à Odin, le dieu suprême, à Thor et surtout à Gaya, la déesse de la terre et de la fécondité, le prêtre prononçait quelques paroles de ce genre: «Je te dévoue à Odin! — Je t'envoie «auprès d'Odin!» ou: «Je te dévoue pour la bonne récolte! — Je te dévoue pour «le retour de la bonne saison!»

«La cérémonie», ajoute Mallet[1], auquel nous empruntons ces formules de consécration, dans la traduction française qu'il en a faite, «se terminait par des festins où l'on déployait toute la magnificence connue de ce temps-là. On buvait immodérément; les rois et les principaux seigneurs portaient les premiers des santés à l'honneur des dieux; chacun buvait ensuite en faisant quelque vœu ou quelque prière au dieu qu'on nommait.»

Du moment où les cérémonies religieuses comportaient des formules votives, adressées à tous les dieux de la Valhalla gothique et relatives, sans doute, à chacune de leurs attributions spéciales, il est très probable aussi que ces mêmes formules étaient inscrites en runes sur toutes sortes de monuments dédiés aux divinités. Arngrim Jonsson a eu soin de nous dire que, parmi les pièces qui composaient et ornaient l'autel pendant l'accomplissement des grands actes de la religion, on voyait figurer, en outre des blocs de la construction et du landier en fer qui supportait le brasier, un bassin d'airain pour recueillir le sang des victimes, un goupillon lustral ou aspersoir, et enfin un anneau en argent ou en vermeil, pesant vingt onces et qui, au besoin, était plongé dans le sang du sacrifice. C'était là le mobilier indispensable de chaque autel et rien ne fait présumer que les croyances des Scandinaves et de leurs ancêtres, les Goths, aient interdit de faire inscrire des runes solennelles sur chacun des instruments de leur culte, ni surtout que ces inscriptions n'aient été des invocations à leurs dieux. Un indice, pouvant presque servir comme preuve du contraire, nous est fourni par le fragment d'une rude inscription en caractères nordiques, trouvé en 1866,

supra domus fastigia, lateque rutilans advenientibus, eo quod ipsum delubrum in planitie situm montes in circuitu habeat positos ad instar theatri. — 136. Nuper autem rex Sueonum christianissimus Anunder, cum sacrificium gentis statutum nollet demonibus offere, depulsus a regno, dicitur a conspectu concilii gaudens abisse, quoniam dignus habebatur pro nomine Jesu Christi contumeliam pati.»

[1] Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark, où l'on traite de la religion, des mœurs et des usages des anciens Danois. Copenhague*, 1755; pp. 85 et sq. N'oublions pas qu'Hérodote (IV, 94) rapporte l'habitude qu'avaient les Gètes de tirer au sort, une fois tous les cinq ans, celui d'entre eux qui devait porter au dieu Zamolxis des nouvelles de leur pays, — ἀποπέμπουσι ἄγγελον παρὰ τὸν Σάλμοξιν. — C'est ainsi qu'ils expédiaient le messager, — πέμπουσιν ὧδε. - Quelques-uns d'entre eux se mettaient sur un rang, tenant chacun trois lances à la main; d'autres saisissaient leur envoyé vers Zamolxis, τοῦ ἀποπεμπομένου παρὰ τὸν Σάλμοξιν, par les mains et par les pieds, le jetaient en l'air au-dessus des lances, et si le malheureux mourait transpercé par les piques acérés, ils en tiraient un bon augure et croyaient que le dieu leur était propice.

à Stenderup, au fond du Jutland. On a lu sur ce morceau de grès, débris d'une construction indéterminée, les mots : I OTHIN THIK I OTHIN ! Quelques runologues ont cru y retrouver une invocation adressée au grand dieu de la Valhalla : « O ! Odin, reçois (l'offrande que nous t'adressons), ô Odin[1] ! »

Si réellement il y a là plus qu'une illusion de linguistique et d'archéologie germaines, les champs de l'hypothèse nous feraient entrevoir, dans le passé, une foule de riches ex-voto, munis de pareilles formules sacramentales et pieusement déposés dans les temples.

Il a déjà été question dans le chapitre précédent[2] des anneaux d'or qui ornaient les anciens sanctuaires scandinaves et germaniques. Les Eddas et les Sagas, aussi bien que les poèmes héroïques des Germains[3], mentionnent fréquemment les anneaux d'or rouge, *hriga raudha,* qu'échangeaient entre eux, en signe d'honneur et d'amitié, les dieux et les héros, et bien que, dans ces poèmes, il ne soit pas fait tout expressément mention des runes qu'on aurait inscrites sur ce genre d'offrandes, tout porte à croire qu'on ne refusait pas aux bijoux consacrés ce surcroît de valeur sacramentelle.

En effet, nous sommes obligés de reconnaître que, dans les temps primitifs, les runes ont eu, chez les peuples d'origine germanique, une très haute impor-

[1] Voy. au sujet de l'inscription de Stenderup, G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. II, pp. 582-584.

[2] Nous nous reportons à tout ce qui a été dit au sujet des anneaux consacrés, dans le chapitre précédent. Voici cependant une note que nous puisons dans l'ouvrage de M. G. Stephens (*Old-North. runic Monum.*, vol. I, p. 572), à l'endroit même où il parle de l'anneau de Pétrossa : « Votive Bracelets, Neck-Rings, Diadems and other jewels and valuables have been offered in temples and churches in all lands and in all times. See my remarks on the Gallehus golden Horn, p. 329. So late as 1244 King Henry III made offering of a rich pall or cloak at the High Altar, and *three Bracelets of gold* at the shrine of St. Alban (see Matt. Paris, 562-574, and *Archæologia. London*, in-4°, vol. XXII, p. 291). We even finds examples in Romance. Thus in the earlier copy of *Sir Amadace*, line 290 and fol. stanza 25. »

[3] *Edda Sæmundar, Gudhrunarkvida* (Récit du chagrin de Gudrun), strophe 25. — Pour les citations que nous aurons à faire dans les *Eddas*, et principalement dans l'ancienne Edda poétique, ou *Edda de Sæmundr*, nous nous servirons des éditions de texte et des traductions suivantes : *Die Edda, eine Sammlung altnordischer Gœttern- und Heldenlieder. Urschrift mit erklærenden Anmerkungen, Glossar und Einleitung, altnordische Mythologie und Grammatik, herausgegeben von* Hermann Lüning. *Zürich*, 1859. — *Die ælterе Edda, übersetzt und erklært. Vorlesungen von* Adolf Holtzmann, *herausgegeben von* Alfred Holder. *Leipzig*, 1875. — *Die Edda, die ælterе und jüngere nebst den mythischen Erzæhlungen den Skalda, übersetzt und mit Erlæuterungen begleitet von* Karl Simrock. *Stuttgart*, 1882; VIII[e] *durchgesehene Aufl.* — *Les Eddas, traduites de l'ancien idiome scandinave*, par M[lle] R. du Puget. *Paris*, 2[e] édit. — *Monuments de la Mythologie et des poésies des Celtes et principalement des anciens Scandinaves, pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'Histoire du Danemark*, par M. Mallet. *Copenhague*, 1756 (ouvrage donnant la traduction française en prose, d'une partie de l'*Edda* de Snorre Sturleson). — *La Saga des Niebelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave, traduction précédée d'une Étude sur la formation des Épopées nationales*, par E. de Laveley. *Paris*, 1866. — A cette liste, bien courte si on la compare à la bibliographie complète des Eddas, peuvent se joindre un certain nombre d'ouvrages que nous avons consultés, et qui contiennent des fragments traduits des Eddas, à savoir : J. J. Ampère, *Littérature, Voyages et Poésies. Paris*, 1850. — A. Ozanam, *Les Germains avant le Christianisme; recherches sur les origines, les traditions, les institutions des peuples germaniques et sur leur établissement dans l'Empire romain. Paris.* — T. G. Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie Paris*, 1853. — E. Beauvois, *Histoire légendaire des Francs. Paris et Copenhague*, 1867, etc.

tance religieuse et fatidique. Tacite nous apprend comment de simples baguettes, jetées au hasard, dictaient aux Germains leur sort, en simulant des runes sur un voile blanc; mais le caractère solennel de ces signes, semble s'être atténué de plus en plus, pendant les siècles où une écriture plus courante leur faisait concurrence. Il faut ajouter que, dans ces mêmes temps, les dogmes de la religion chrétienne s'évertuaient à détruire, parmi ces peuples, les croyances superstitieuses du paganisme.

Pour nous rendre compte des qualités salutaires et universelles que l'on attribuait autrefois aux runes, « à ces bâtons runiques, à ces grands et puissants bâtons runiques, peints par le grand maître de l'éloquence, créés par les divinités suprêmes et gravés par Odin, qui lui-même a tracé les runes des Ases, tandis qu'il en faisait distribuer d'autres aux Alfes, aux Nains, aux Géants, aux Vanes savants et même aux fils des hommes[1] », pour comprendre tous les emplois efficaces qu'on pouvait faire des runes, dans toutes les circonstances de la vie,

[1] *Hâvamâl*, strophes 143 et 144 (*Chant runique*, stro. 5 et 6).

143. « Rûnar munt þû finna
ok râðna stafi,
miök stôra stafi,
miok stinna stafi,
er fâði fimbulþulr
ok görðu ginnregin
ok reist hroptr rögna.

144. « Oðinn með Âsûm
en fyr Âlfum Dâinn,
Dvalin ok Dvergum fyrir,
Âsviðr Jötnum fyrir,
ek reists iálfr sumar. »

Voyez également : Sigrdrîfumâl (le Chant de Sigurdrifa), strophe 18. — Les *Ases*, les *Alfes*, les *Géants*, les *Nains* et les *Vanes* étaient, dans les croyances mythologiques des Germains et des Scandinaves, des catégories différentes d'êtres surnaturels qui, à l'origine, ne représentaient peut-être que des peuples de races différentes. Les *Ases*, « Æsir », venus de l'Orient, où brillait autrefois au soleil leur ville d'Asgard, sont les vrais dieux, doués de toutes les qualités enviables. A leur tête on plaçait toujours Odin, le père des dieux et des hommes, l'ancêtre de toute la race divine et humaine, *Allfader*. Mais les *Géants*, « Jœtnar », êtres difformes d'une grandeur colossale, d'un esprit méchant et d'une force prodigieuse, étaient venus au monde bien avant les Ases; ceux-ci eurent à les combattre. Lorsque, vaincus par la vaillance éclatante des Ases, les Géants se virent forcés de leur céder la domination du monde, ils s'enfouirent dans les profondeurs ténébreuses de la terre; là ils emploient leur astuce et leur vigueur, parfois irrésistibles, à nuire à la race des dieux, qu'ils doivent engloutir un jour dans le chaos de leurs sombres demeures. En revanche, les *Alfes*, « Alfar, Elben », sont des génies lumineux et le plus souvent propices, qui tiennent le milieu entre les dieux Ases, auprès desquels ils séjournent, et les hommes qu'ils secourent parfois avec bienveillance. — Les *Nains*, « Dvergr, Zwerge », hideux comme les Géants, mais aussi petits que ceux-ci sont énormes, habitent également l'intérieur des montagnes, dont ils gardent et exploitent les merveilleux trésors. Ils se distinguent surtout par leur activité industrieuse dont profitent les Ases, auxquels ils sont soumis. Enfin, les *Vanes*, « Vaner », dans lesquels on a cru voir des génies maritimes, semblent représenter, plus clairement encore que tous les autres, une race d'hommes différente de celle qui reconnaissait les Ases pour ses divins ancêtres. Ces Vanes, remarquables par leur sagesse et leur patience, vivaient en assez bonne intelligence avec les Ases, qui se les étaient attachés par des liens de conquête ou de bon voisinage. En somme, les distinctions assez vagues établies entre ces différentes catégories d'êtres, plus ou moins surnaturels, peuvent être interprétées, comme on l'a déjà fait plus d'une fois, par la lutte des forces de la nature; mais, en pesant bien les récits des Eddas, et tout en faisant une part à l'allégorie, nous préférons voir dans cette ethnologie mystique un assemblage assez confus de réminiscences se rattachant aux rapports hostiles ou amicaux que la race germaine a établis avec d'autres peuples antiques de l'Orient et du Nord, dans le courant de ses pérégrinations lointaines et fréquentes, pendant la période fabuleuse qui précède sa véritable histoire. C'est au milieu de ces populations rivales ou amies, au milieu de ces êtres si divers, qu'Odin, le dieu de la lumière, est censé avoir appris et répandu ensuite avec une sage prodigalité la connaissance salutaire des runes.

nous reproduirons ici les strophes du *Chant de la Valkyrie Sigurdrifa*[1], où l'héroïne elle-même, Brunhilde, après avoir présenté un breuvage enchanté à son bien-aimé Sigurd, lui révèle, en les spécifiant, toutes les espèces de runes existantes et toutes les vertus mystiques que chacune d'elles renfermait.

« Sigurdrifa parla :

« Je t'apporte, ô mon pommier des sources, je t'apporte un breuvage mêlé de force et de grande renommée ; il est plein de chants et de dictons propices, d'heureuses incantations et de runes joyeuses.

« Ce sont les *runes de la victoire* — Sig-runar — que tu graveras, si tu veux être vainqueur. Tu les graveras sur la garde de l'épée, sur la bossette et sur le plat du bouclier, et deux fois tu invoqueras le dieu Tyr[2].

[1] *Sigrdrîfumâl* (chant de la Valkyrie Sigurdrifa) :

5: « Biór fœri ek þer,
brynþings apaldr!
magni blandinn
ok megintîri;
fullr er hann lioða
ók lîknstafa,
gôðra galdra
ok gamanrûna.

6: « Sigrûnar þû skalt rîsta,
ef þû vilt sigr hafa,
ok rîsta â hialti hiörs,
sumar â vetrimum,
sumar â valböstum,
ok nefna tysvar Ty.

7: « Oelrûnar skaltu kunna,
ef þû vill annars kræn
vêlit þik î trigð, ef þû trûir;
â horni skal þær rîsta
ok â handar baki,
ok merkja â nagli Nauð.

8: « Full skal signa
ok við fâri sîa
ok verpa lauki î lög;
(þâ ek þat veit,
at þer verðr aldri
meinblandinn miöðr.)

9: « Biargrûnar skaltu kunna,
ef þû biarga vilt,
ok leysa kind frâ konum;
â lôfa þær skal rîsta
ok of liðu spenna,
ok biðja þa dîsir duga

10: « Brimrûnar skaltu rîsta,
ef þû vilt borgit hafa
â sundi seglmörum;
â stafni skal rîsta
ok â stiórnarblaði,
ok leggja eld î âr;
era svâ brattr breki
nê svâ blâr unnir,
þô kemstu heill af hafi.

11: « Limrûnar skaltu kunna,
ef þû vilt læknir vera
ok kunna sâr at sîa;
â berki skal þær rîsta
ok â baðmi viðar,
þeim er lûta austr limar.

12: « Mâlrûnar skaltu kunna,
ef þû vilt at mangi þer
heiptum gialdi harm;
þær um vindr
þær um vefr,
þær um setr allar saman
â þvi þingi,
er þióðir skolu
î fulla dôma fara

13: « Hugrûnar skaltu kunna,
ef þû vilt hvergum vera
geðsvinnari guma;
þær of rêð,
þær of reist,
þær of hugði Hroptr
af þeim legi,
er lekið hafði
or hansi Heiðdraupnis
ok or horni Hoddropnis.

14: « A biargi stoð
með brîmis eggjar,
hafði ser â höfði hiálm;
þâ mælti Mîms hôfuð
frôðlikt ið fyrsta orð,
ok sagði sanna stafi.

15: « A skildi kvað ristnar,
þeim er stendr fyr skînanda goði,
â eyra Arvakrs,
ok â Alsvinns hôfi,
â þvî hveli er snŷsk.
undir reið Rögnis,
â Sleipnis tönnum
ok â sleða fiötrum.

16: « A biarnar hrammi
ok â Braga tungu,
â ùlfs klôm
ok â arnar nefi,
â blóðgum vængjum
ok â brûar sporði,
â lausnar lôfa,
ok â lîknar spori.

17: « A gleri ok â gulli
ok â gumna heillum,
î vînî ok virtri
ok vilisessi
â Gungnis oddi
ok â Grana brióstî,
â Nornar nagli
ok â nefi uglu.

18: « Allar vâru af skafnar
þær er vâru â ristnar,
ok hverfðar við in helga miöð,
ok sendar â vîða vega;
þær 'ro með Âsum,
þær 'ro með Â.fum,
sumar með Vîsum vönum,
sumar hafa menskir menn.

19: « Þat eru Bôkrûnar,
Þat eru Biargrûnar,
ok allar Oelrunar,
ok mætar Meginrûnar,
hveim er þær knâ ôviltar
ok ôspiltar
ser at heillum hafa;
nióttu ef þû namt,
unz ruifask regin. »

[2] Tyr, étant le plus intrépide et le plus vaillant parmi les Ases fils d'Odin, on comprend facilement que la rune qui porte son nom ait eu par elle-même le caractère d'une évocation d'heureux augure dans les batailles. Voy. à ce sujet : J. Grimm, *Deutsche Mythologie. Gœttingen*, 1885 ; pp. 131 et sq. Il rappelle que dans le Futharc nordique cette rune était désignée par le vers :

Tyr er einhender Ase. — Tyr est le dieu manchot.

« Ce sont les *runes du breuvage* — Œl-runar — que tu dois connaître, si tu veux que la femme étrangère ne trahisse pas la foi que tu as mise en elle. Tu les graveras sur la corne à boire et sur le dos de la main, et tu traceras sur l'ongle la rune *Naud* [1].

« Tu béniras la coupe et, pour te prémunir contre le danger, tu jetteras des aulx dans la boisson. Je sais bien qu'alors jamais ton hydromel ne sera mélangé de déboires.

« Ce sont les *runes du secours* — Biarg-runar — que tu dois connaître si tu veux secourir et détacher les enfants des entrailles de la femme. Tu les graveras sur la main ouverte; tu en ceindras les membres de la patiente et tu invoqueras le secours des Disirs.

« Ce sont les *runes de la tempête* — Brim-runar — que tu graveras, si tu veux, sur mer, mettre à l'abri tes coursiers à voiles. Tu les graveras sur l'étambot et sur le gouvernail, et tu les imprimeras avec du feu sur les avirons. Il n'est tempête assez violente ni vagues assez sombres dont tu n'échappes sain et sauf en mer.

« Ce sont les *runes des rameaux* — Lim-runar — que tu dois connaître, si tu veux être guérisseur et t'entendre à soigner les blessures. Tu les graveras sur l'écorce et sur les bourgeons de l'arbre, du côté où les branches sont tendues vers l'Orient.

« Ce sont les *runes de la parole* — Mâl-runar — que tu dois connaître, si tu veux que personne ne te paye l'offense par des actes violents. Tu les enlaceras, tu les remueras et tu les

En effet, ce dieu seul avait eu le courage de sacrifier son bras droit en l'enfonçant dans la gueule du loup Fenris, pendant que les autres Ases enchaînaient cet ennemi de leur race. Le Futharc anglo-saxon dit à son tour :

Tyr byþ tacna sum — a byþ onsœrylde
healdeþ trywa — oser nihta genipu;
wiþ æþelinsag — nœsre swiceþ.

« Tyr est un signe plein d'honneur; il garde la foi aux hommes de noble race. Il est toujours en mouvement, même à travers les sombres nuées de la nuit. Il ne trompe jamais. »

Il s'agit ici évidemment des armes du guerrier et plus particulièrement de la flèche qui part de l'arc aussi bien que de la foudre. En effet, la rune *tir*, ↑, a la forme belliqueuse d'une flèche hissée en l'air. On la trouve gravée sur l'un des épieux de guerre retirés de la tourbière de Nydam-Moss. Voy. fig. 145, p. 391.

[1] La rune N, ✝, dont la forme est celle d'un croisillon oblique, s'exprime par le mot *Naud, Noth,* qui signifie « nécessité, angoisse, ἀνάγκη ». Pour défier ces maux, il faisait bon, croyait-on, de la tracer sur l'ongle; aussi trouve-t-on dans le poème alphabétique en dialecte anglo-saxon, la définition suivante :

Nyd byþ nearn on breostan — to helpe and to hœle gehwœþre
weorþeþ hi þeaþ oft niþa bearnum — gif hi hif hlystaþ æror.

« La nécessité resserre la poitrine des enfants de l'homme, et cependant elle peut leur être secourable à la fois et salutaire, quand ils ont su la prévenir d'avance. »

Plus loin, dans la strophe 17 du *Chant de Sigurdrifa,* l'*ongle de la Norne* est désigné comme l'une des places convenables pour y inscrire les *runes salutaires.* Or les Nornes, comme les Μοῖραι helléniques, filles de la Nécessité, selon Platon, θηγατέρες τῆς Ἀνάγκης (*Rep.* x, p. 617, *c*), étaient, chez les Scandinaves, les divinités fatales qui, en enchevêtrant, — *nairan,* — leurs fils, auprès de la source de vie, veillaient, bienveillantes ou sévères, sur l'existence et sur le sort des humains, dans leur passé, dans leur présent et dans leur avenir. Comme Lachésis, Clotho et Atropos, elles étaient trois : *Urd,* « ce qui fut », *Verdandi,* « ce qui est », et *Skuld,* « ce qui sera ». Les Nornes occupaient une place importante parmi ces nombreux groupes de divinités secondaires du sexe féminin qui assistaient les dieux de la Valhalla dans leurs rapports avec la race humaine et qui portaient à celle-ci un intérêt plus ou moins profitable; telles étaient entre autres les *Valkyries,* les *Fylgies* et les *Dises.* Ces dernières, comme les antiques *Ilithyes* d'Homère (*Iliade,* XI, v. 269 et sq.), à la fois cruelles et secourables,

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ὠδίνουσαν ἔχῃ βέλος ὀξὺ γυναῖκα
δριμύ, τό τε προϊεῖσι μογοστόκοι Εἰλείθυιαι,
Ἥρης θυγατέρες, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι,

ces dernières, disons-nous, paraissent avoir présidé aux enfantements, dont les terribles angoisses étaient plus promptement calmées par l'inscription de *runes secourables* sur les membres endoloris de la patiente et sur la paume des mains qui la touchaient. C'est ce qui ressort de la strophe 9 de ce même chant.

déposeras toutes ensemble dans l'assemblée, où les hommes se réunissent pour rendre les jugements définitifs.

« Ce sont les *runes de l'esprit* — Hug-runar — que tu dois connaître, si tu veux être plus capable que personne. Celles-ci furent enseignées, gravées et imaginées par Hropter, à l'aide de la source qui s'écoulait goutte à goutte du crâne de Heidhdraupnir et de la corne à boire de Hoddropnir [1].

« Il était debout sur la montagne, tenant en l'air la pointe de son épée; il avait son casque sur la tête. Alors le crâne de Mimir prononça sagement la première parole et indiqua les runes véritables :

— « Qu'elles soient gravées, dit-il, sur le bouclier même qui est placé devant le dieu de lumière, sur l'oreille d'Arvaker et sur le sabot d'Alsvin, sur la roue qui tourne sous le char de Rognir, sur les dents de Sleipnir et sur les liens du traîneau;

« Sur la griffe de l'ourse, sur la langue de Bragi et sur les ongles du loup, sur le bec de l'aigle ainsi que sur ses ailes ensanglantées, sur les extrémités du pont, sur la paume de la main de celui qui soulage et sur la trace de celui qui guérit;

« Sur le verre et sur l'or, sur les remèdes des humains, dans le vin et dans la bière, sur le siège préféré, sur la pointe de l'épée, sur le poitrail du coursier, sur l'ongle de la Norne et sur le bec du hibou [2].

« Toutes les runes qui avaient été gravées furent grattées, mêlées à l'hydromel sacré et envoyées par des chemins lointains. Les unes sont chez les Ases, d'autres chez les Alfes; quelques-unes sont chez les Vanes savants, et les enfants des hommes en possèdent aussi.

« Ce sont là les *runes du savoir* — Bok-runar —, ce sont les *runes du secours* — Biarg-runar — et toutes les *runes du breuvage* — Œl-runar — et les merveilleuses *runes de la force* — Megin-runar —, qui toutes préservent de tout mal celui qui sait en user, sans les confondre et sans les altérer. Quand tu les auras apprises, tu les emploieras jusqu'à l'anéantissement des dieux! [3] »

[1] Parmi les qualifications innombrables que le dieu Odin recevait selon les circonstances variées de son existence et ses nombreuses attributions, celle de *Hoptr* n'a rien de particulier, puisqu'elle le désigne simplement comme « le Souverain, le Dominateur ». C'est du géant Mimir (comparez ce nom avec les mots μιμεῖσθαι et *memor*), qu'Odin obtint la science, lorsqu'il eut sacrifié un de ses yeux qu'il laissa en gage à cet omniscient jaloux et avare. Mimir habitait auprès de la fontaine de la science, sous l'une des trois racines de l'arbre Yggdrasil, qui soutient le monde. Avec sa coupe il puisait largement à cette source féconde. Odin alla l'y trouver pour conclure avec lui le marché qui lui fit perdre son œil, resté au fond de la fontaine. Une autre légende dit que Mimir fut décapité par les Vanes, qui renvoyèrent sa tête aux Ases. Odin la conserva saintement. Une source en découla; dès lors chaque goutte est une connaissance nouvelle, brillante et inestimable; aussi Mimir est-il surnommé *Heidhdraupnir*, c'est-à-dire « celui de qui découle la clarté », et *Hoddropnir*, « celui de qui découle un trésor ».

[2] Dans les trois strophes 15, 16 et 17, on voit une énumération des nombreux objets auxquels les runes donnent une consécration et une puissance spéciale, lorsque ces caractères en faisaient mention ou qu'ils se trouvaient gravés à leur surface. Mais ces objets sont de nature très variée et plus de la moitié d'entre eux ne sont que des propriétés ou des attributs divins. Sans prétendre avoir la clef de tout ce symbolisme exubérant, nous croyons que toutes ces dénominations mythiques désignaient, sous des formes capricieuses et poétiques, des objets réels, des phénomènes et des êtres de l'ordre physique et matériel. L'application d'une sentence runique à chacun de ces faits ou de ces objets, soit que cette sentence ou même les caractères initiaux qui la représentaient, fussent simplement rappelés à la mémoire, en temps opportun, soit qu'ils aient été préalablement gravés sur l'objet dont on faisait usage, produisait les effets salutaires qu'on attendait des runes.

En ce qui concerne la désignation des objets réels par des expressions mythologiques, les Eddas nous fournissent plus d'une preuve de l'habitude qu'avaient les Scaldes, de donner de préférence à toute chose humaine le nom de son analogue divin. Ainsi, la strophe 41 du *Chant de Grimner* nous dit que :

« Yggdrazil » (l'arbre qui soutient le monde) est la perfection parmi les frênes (les arbres), « Skiðbladnir » (le vaisseau des Dieux) parmi les navires, « Odin » parmi les Ases, « Sleipnir » (le coursier à huit pieds de ce dieu) parmi les chevaux, « Bilrœst » (l'arc-en-ciel) parmi les ponts, « Bragi » (le dieu de la poésie) parmi les poètes, « Hâbrok » (l'épervier sacré) parmi les oiseaux, et « Garmer » (le lévrier d'Odin) parmi les chiens. »

[3] D'après les données de la mythologie du Nord germanique, les dieux périront aussi à la fin du monde actuel, engloutis dans les ténèbres; ce sera le moment du « Ragnarœkr » ou *crépuscule des dieux*. Nous observons que

Cette intéressante classification des runes et cette non moins curieuse énumération des vertus merveilleuses qu'elles renferment et des objets sur lesquels il convient de les graver, afin d'assurer leur effet tutélaire, se trouvent suivies, dans le poème gnomique de Sigurdrifa, aussi bien que dans le chant solennel de Hâvamâl, d'une série de sentences ou de conseils qui doivent guider l'homme brave et prudent dans le courant de sa vie. Aussi, pour célébrer et confirmer l'efficacité de ces révélations, à la fois morales et pratiques, le chantre sacré termine-t-il son *Chant runique* par cette déclaration péremptoire [1].

« Maintenant les paroles du Très-Haut ont été prononcées dans sa demeure suprême! Elles sont aussi utiles aux fils des hommes qu'inefficaces pour la race des Géants. Béni soit celui qui les a prononcées! Béni, celui qui les connaît! Puissent-elles être profitables à celui qui les a enseignées! Bénis soient ceux qui les ont entendues! »

Il semble tout naturel que ces précieuses écritures qui devaient préserver et guérir de tout mal, fussent inscrites sous une forme plus ou moins développée, et en guise d'amulettes infaillibles, sur chacun des objets désignés par les livres sacrés; aussi trouvons-nous aujourd'hui, malgré la rareté et la valeur relativement médiocre des monuments runiques qui sont arrivés jusqu'à nous, des inscriptions sur des armes, sur des avirons, sur des ustensiles et des bijoux, sur des vases et des coupes, sur des médaillons commémoratifs ou bractéates. Toutes témoignent encore des antiques croyances dans la puissance magique des runes. Ce sont là peut-être des empreintes plus ou moins mystiques dont l'effet présumé était d'assurer la victoire, de défier les tempêtes, de guérir les souffrances,

dans le *Chant runique*, qui est la troisième et dernière partie du *Hâvamâl* ou *Chant du Très-Haut*, on trouve également une énumération des effets salutaires dûs aux incantations runiques. A dix-huit reprises successives (strophes 9 à 26), le scalde divin s'écrie : « Je sais encore un chant de secours »; et il indique les vertus de chacune de ces évocations, ayant toutes pour but de secourir dans les souffrances, dans les soucis et dans les alarmes; l'une accorde à celui qui l'a dite la faculté de guérir; d'autres savent enchaîner les ennemis, émousser leurs lames et détruire les armes aussi bien que les ruses des adversaires; la quatrième brise les chaînes; la cinquième arrête, dans l'air, les flèches menaçantes; la sixième conjure les sortilèges; la septième éteint les incendies et sauve des dangers du feu; la huitième étouffe les haines; la neuvième apaise les tempêtes et sauve les nautoniers; la dixième éloigne les génies malfaisants qui voltigent dans l'air; la onzième, lorsqu'elle est chantée sous le bouclier, appelle la victoire sur les armes des amis; la douzième a la puissance de rappeler à la vie les pendus; la treizième se prononce en répandant l'eau lustrale qui rend invulnérable les jeunes guerriers; la quatorzième apprend à énumérer tous les dieux et à distinguer les Ases des Alfes; la quinzième est le chant qui donne la force aux Ases, le succès aux Alfes, la sagesse au souverain Odin; la seizième sait gagner l'amour de la vierge pudique et l'attire sans réserve vers celui qui lui murmure de douces paroles; la dix-septième raffermit la fidélité dans le cœur des hommes; enfin la dernière est le secret même de la sagesse personnelle au point de vue des anciens Germains : c'est de n'apprendre à personne ce que l'on sait, à moins que ce ne soit à sa femme ou à sa propre sœur.

[1] *Hâvamâl*, strophe 165 :

Nû eru Hâvamâl kveðin
Hâva höllu î,
allþörf ŷta sonum,
ôþörf iötna sonum;

heill sâ er kvað!
heill sâ er kann!
niót, sî [illegible] nam!
heilir þeirs hlŷddu.

de préserver contre les trahisons de l'amour, de dissiper le poison, d'accorder l'éloquence au sein des assemblées publiques ou la subtilité de l'esprit dans les controverses de la science. Nous en avons même quelques-unes qui sont « imprimées avec du feu » sur le bois, et d'autres qui « sont gravées sur l'or », comme dit la savante leçon de la Valkyrie eddique.

Mais combien d'entre elles ont dû disparaître et s'anéantir dans le creuset, alors que l'église chrétienne persécutait et détruisait avec un pieux acharnement toutes les traces du paganisme obstiné des Germains et des Scandinaves[1]! Cer-

[1] L'antagonisme et les persécutions entre les adorateurs des faux dieux germaniques et les chrétiens commencèrent de bonne heure. Il est certain que l'invasion des Goths trouva en Dacie des adeptes du Christ qui éprouvèrent bientôt les effets de l'intolérance des payens. Le Martyrologe chrétien nous en désigne plusieurs, dès le commencement du IVe siècle, en les qualifiant de *martyrs goths*, bien que, selon toute probabilité, ils aient fait partie de la population indigène, daco-romaine ou grecque, qui était restée, attachée au sol de la patrie, alors même que celle-ci avait pris la dénomination nouvelle de Gothie. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, l'Église commémore au 15 avril les supplices des saints Sabas et Sansala, dont le premier fut noyé dans les eaux d'un fleuve de la Dacie, que les *Actes des Saints* désignent sous le nom de *Muzéos*. Il nous semble reconnaître sous cette dénomination géographique, introuvable ailleurs, la rivière qui coule non loin de Pétrossa et que l'on appelle aujourd'hui *Buzéo*. On sait que, dès le moyen âge, les Grecs ont rendu dans leur langue le son du *b* par l'accouplement des lettres μβ; une simple négligence de copiste a pu transformer le *B* de Buzéo en *M*. Ce serait donc tout près de l'endroit où était déposé notre trésor payen qu'Atharid, neveu du roi Athanaric, aurait sacrifié le pieux Sabas aux dieux de la Valhalla (*Acta S. Sabæ*, dans les *Bollandistes*, 12 avril). Un autre chef des Goths, Ithuric, fit brûler, vers la même époque, dans une église chrétienne à Daphné ou Constantiola, sur le bas Danube, vingt-six martyrs, hommes, femmes et enfants, que l'Église vénère le 26 mars. Du reste, les historiens primitifs de la chrétienté (Socrate, l. IV, c. 33; Sozomène, l. VI, c. 37; P. Orose, l. VII, c. 32) nous racontent que le grand *judex* des Visigoths Thervinges, Athanaric, ennemi acharné de la religion du Christ, faisait promener, sur des chars, les idoles de ses dieux, à travers les pays qu'il dominait sur la rive gauche du Danube, et qu'il punissait de mort tous ceux qui refusaient de les adorer. Les chrétiens de l'Empire d'Orient ne furent pas longtemps sans prendre leur revanche sur les Goths de la Dacie. Soit qu'il leur ait imposé leur conversion au christianisme ou seulement l'adoption de l'hérésie d'Arius, l'empereur Valens exigea d'eux ce changement de religion, comme condition absolue, lorsqu'ils implorèrent de lui la faveur de passer le Danube pour échapper à l'invasion menaçante des Huns. Dès ce moment, les représailles suivirent un cours de plus en plus croissant et s'exercèrent surtout avec rigueur dans les pays chrétiens de l'Occident. Au Ve siècle, saint Séverin, l'apôtre du Norique, en imposait déjà aux Ruges payens qui habitaient la rive opposée du moyen Danube. Un demi-siècle plus tard, l'Irlandais saint Colomban, voyageant en propagateur de la foi chrétienne parmi les peuples du sud de la Germanie, renversait impunément les chaudières où se brassait la bière destinée aux libations en l'honneur d'Odin et brisait les idoles de la trinité germanique, Donnar, Woden et Saxnot (*Vita S. Colomb.*, dans les *Monumenta historica german.*, ed. Pertz, p. 233). Dans les Gaules, saint Éloi prêchait avec succès l'abandon des antiques superstitions payennes; entre autres, il défendait qu'on suspendît au cou des hommes et des animaux, aux arbres, dans les carrefours et près des fontaines, des bandelettes et amulettes préparées par des clercs et réputées comme objets sacrés, tandis qu'il les déclarait *œuvres de Satan*. (*S. Eligii Novium. episcop. Notitia histor. a S. Audoeno scripta*, l. II, c. 15: *Quibus monitis exhortans evangelizabat populo*). Vers la fin du VIIe siècle, la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe étaient encore payennes; on y vénérait un chêne gigantesque voué au dieu Thor, et ce fut l'un des actes les plus édifiants du moine Winfrid ou saint Boniface que de détruire par la foudre qu'il évoqua du ciel, ce symbole de l'idolâtrie. C'est de cette époque aussi que date l'*Indiculus superstitionum* ou *Renonciation au Diable*, qui était le formulaire imposé, non sans violence, aux Germains contraints d'embrasser le christianisme. (Willibald, X: *Capitulare Karlomanni de Concilio Liptinensi*, 743.) Sans nous arrêter à d'autres faits qui constatent la lutte acharnée que le paganisme des Germains et des Scandinaves eut à soutenir, pendant tout le moyen âge, contre la propagande plus ou moins insinuante ou oppressive des chrétiens, nous terminerons en rappelant que le dernier temple d'Odin, de Thor et de Freyr, à Upsala, ne devint une église chrétienne qu'en l'année 1161. La religion primitive des Goths avait donc résisté plus de mille ans avant d'être forcée jusque dans ses derniers refuges par la croix triomphante. Assurément, dans cette longue lutte de tous les jours, les monuments runiques, entachés de superstition, ont dû périr par milliers.

tainement les plus considérables, les plus précieux, les plus anciens et les plus vénérés d'entre ces documents tangibles de la superstition antique, ont été sacrifiés de préférence; on a dû en vouloir davantage aux runes des temps anciens, qui étaient sans doute plus significatives et plus explicitement formulées. On a tenu surtout à effacer la trace de ces runes qui, dans le poème allégorique et tardif du *Rig*[1], faisaient la gloire du jeune noble, du

« jeune Koner qui connaissait les runes, les runes d'autrefois, les runes anciennes, de sorte qu'il s'entendait à secourir les hommes, à émousser les épées, à calmer les mers, à comprendre le chant des oiseaux, à éteindre le feu, à apaiser les esprits, à dompter les soucis, et qu'il possédait la force et la puissance de huit hommes réunis. »

C'est dans cette noble catégorie de runes savantes et archaïques, fruits d'une conception plus vaste et d'idées plus élevées, qu'il nous plairait de ranger, comme une épave unique des temps primitifs, la formule solennelle, concise et peut-être même cadencée, qui constitue l'inscription de l'anneau de Pétrossa. Serait-ce trop s'avancer que de rapprocher la courte phrase dont elle se compose, de ces quelques vers que l'on trouve dans le poème eddique de *Grimner*[2]? C'est Odin

Parfois même — tant l'usage des bijoux portés ou gardés en guise d'amulettes sacrées était répandu parmi les peuples payens du Nord, — on a remplacé les talismans runiques par des bagues ou d'autres bijoux de corps, marqués du signe de la croix chrétienne, lesquels vouaient à l'exécration le nom d'Odin « *Cuthan* », en l'assimilant au diable « *Thebal* », ou « *Teufel* ». De même, le souvenir de Thor ou Donnar, le dieu autrefois prodigue, propice aux hommes et fertilisant, se restreignit dans l'image sombre des intempéries et des tempêtes, auxquelles il présidait, surtout dans le but de les calmer ou les déjouer au moyen des runes de la tempête, *Brimrunar*, et son nom devint, chez les Allemands, une imprécation de colère ou un juron familier.

[1] *Rîgsmâl :*

Strophe 40. En Konr ungr
kunni rîmar,
æfinrûnar
ok aldrrûnar;
meir kunni hann
mönnum biarga,
eggjar deyfa,
ægi lægja.
Stro. 41: Klök nam fugla,
kyrra elda,
sæva ok svefja,
sorgir lægja,
afl ok eljun
âtta manna.

Le poème du Rig, que l'on croit d'une époque de beaucoup postérieure aux autres chants de l'*Edda divine* (par opposition à l'*Edda héroïque*), raconte l'origine des différentes classes de la société parmi les Scandinaves. Le jeune Koner représente les qualités et les connaissances que devait posséder le jeune homme issu de noble famille.

[2] *Grimnismál :*

Strophe 2: . . . .
nema einn Agnarr,
er einn skal râða
Geirröðar sonr
Gotna landi.
Stro. 4: Land er heilakt,
er ek liggja sê
Âsum ok Âlfum nær:
en î Þrûðheimi
skal Þôrr vera,
unz um riúfask regin.
Strop. 5: Ydalır heita,
þar er Ullr hefir
ser um görva sali;
. . . .

« Thrudheim » signifie « le pays du Fort »; car en effet le dieu Thor, dont le puissant marteau, « Miœlnir », frappait lourdement les Géants malfaisants, représentait la vigueur et l'énergie patiente. Ses yeux étaient de flammes; sa barbe était rousse; ses reins étaient raffermis par une large ceinture, sa main par un gantelet de fer. Il parcourait la terre dans un char attelé de deux boucs, et en lui les hommes avaient un ami constant, un bienfaiteur inépuisable. Il gouvernait le tonnerre et guidait la foudre. Il protégeait la culture de la terre; c'était le vrai dieu des laboureurs et des paysans. Son palais de « Thrudheim » comptait 540 pièces. — Ullr était son fils d'adoption; c'était un dieu jeune, brave et beau, habile à tirer de l'arc. Il habitait une demeure agreste plantée d'ifs, « Ydalir »; il excellait à courir en patins sur les vastes plaines glacées, pareil à la bise d'hiver. Comme dieu de la froide saison, il était souvent caché dans de sombres réduits souterrains, d'où il sortait pour aider à la fertilité de la terre, et, à ce titre, les promesses qu'il faisait n'étaient jamais déçues. — Voy. K. Simrock, *Handbuch der deutschen*

lui-même qui, sous ce nom d'emprunt, prédit un glorieux avenir au jeune Agnar, lorsque celui-ci l'eût sauvé des tortures auxquelles l'avait soumis le roi Gejrœd :

« Tu règneras seul, ô Agnar, fils de Gejrœd, sur le pays des Goths.

. . . .

« Elle est sainte la contrée que je vois située auprès des Ases et des Alfes.

« Quant au dieu Thor, il habite Thrudheim jusqu'à l'anéantissement des dieux, et c'est la vallée des Ifs que l'on nomme l'endroit où Uller a fait construire sa vaste salle. »

Mais cette contrée sainte, — « land heilakt », — si rapprochée de la demeure des Ases et des Alfes, ce pays des Goths — « Gotna land » — n'est-il pas encore mieux précisé dans une strophe du *Chant de la vengeance de Gudrun,* où cette héroïne germaine jette l'anathème et l'opprobre sur le puissant Atli, c'est-à-dire sur Attila, le trop célèbre roi des Huns[1] ?

« Puisses-tu subir la même trahison, ô Atli, toi qui avais prêté à Gunnar des serments depuis longtemps jurés et renouvelés par le soleil qui incline vers le midi, par la montagne du dieu de la victoire, par la demeure où tu reposes et par l'anneau d'Uller ! »

Encore une fois, quel peut être ce pays si rapproché du soleil méridional, ce pays où Attila avait une demeure dans laquelle il se reposait, ce pays où, « sur une montagne », s'élevait un sanctuaire consacré à Odin, « le dieu de la victoire », où se trouvait enfin un « anneau » dédié à « Uller », divinité des régions souterraines, de la nuit et des frimas, divinité mystique qui, avec son anneau sacramental, resserrait les liens du serment ?

Tous ces souvenirs lointains, et par conséquent un peu vagues, ne ramènent-ils pas la pensée vers ces régions de l'Orient et du Midi, où les Goths, fuyant, sous la conduite de Filimer, l'inclémence d'une contrée froide et stérile, cherchèrent un refuge dans une nouvelle patrie dont ils enviaient les douceurs et les richesses et qu'ils furent tout fiers et heureux de conquérir par les armes ? Cela se passait probablement quelque cent ou deux cents ans avant l'ère chrétienne. Pour arriver de l'île de Scanzia sur le continent, ils avaient traversé la mer, dans la cinquième génération après le règne de leur roi Bérig ; ils avaient occupé sur

Mythologie, mit Einschluss der nordischen. Bonn, 1878 ; 5te Aufl., §§ 78-86 et 90. — Dans l'habitacle de ces divinités agricoles était placée cette « contrée sainte des Goths » — *Gotna-land heilakt* — qu'Odin, en signe de reconnaissance, accorde à son protégé Agnar.

[1] *Atlakvidha,* strophe 30 :

« Svâ gangi þer, Atli!
sem þû við Gunnar âttir
eiða opt um svarða
ok âr of nefnda,

« at sôl inni suðrhöllu
ok at Sigtŷs bergi,
hulkvi hvîlbeðjar,
ok at hringi Ullar. »

Nous rappellerons ici la description de la capitale et du palais d'Attila que donne Priscus dans ses *Excerpta de Legationibus.* — Voy. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs. Paris,* 1874 ; t. I, chap. v.

les bords de la Vistule, le pays des Ulméruges et des Vandales, où, selon toute apparence, ils ont laissé quelques traces de leur passage. Ces traces nous sont révélées, au moins par les fers de lance de Kovel et de Müncheberg qui, à côté de caractères runiques de forme primitive, portent sur leurs deux faces des signes symboliques et des emblêmes sacrés, indices incontestables des croyances professées anciennement par toutes les branches de la race aryenne : telles sont la croix gammée ou *svastika*, le triquêtre ou *triskélé*, le croissant, le porte-foudre, les chevrons, les cercles concentriques, la fourche surmontée d'épis et diverses autres figures composées de lignes serpentantes ou brisées, comme l'on en voit dans la décoration des poteries et des armes préhistoriques de l'Europe entière[1].

[1] Voy. fig. 139 et 140, pp. 386-388, note 1, où les deux fers de lance sont reproduits chacun sur ses deux faces. Presque tous les dessins qui y sont esquissés se retrouvent, en effet, sur toutes sortes d'objets provenant des âges préhistoriques. Faire l'énumération complète des monuments de tous les pays qui présentent des points de ressemblance avec eux, serait aujourd'hui une tâche à peu près impossible; mais comme elle se trouve déjà ébauchée et tout particulièrement détaillée, en ce qui concerne le signe le plus caractéristique, c'est-à-dire la *croix gammée*, dans le grand ouvrage de M. Henri Schliemann (*Ilios, ville et pays des Troyens; résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade, de 1871 à 1882, traduit en français par Mme E. Egger. Paris*, 1885; pp. 508-530), nous nous référerons ici à cette longue exposition, où l'on acquerra la connaissance de toutes les opinions qui ont été émises sur l'origine et la signification de ces signes, parmi lesquels la *croix* gammée ou *svastika* occupe incontestablement la place principale. Nous ne ferons donc que citer quelques-uns des auteurs dont les avis sur l'ornementation préhistorique en général et sur le *svastika* en particulier sont résumés dans la dissertation de M. Schliemann; ainsi il nous semble utile de désigner le mémoire de M. le Dr A. Milchhœfer, *Die Anfænge der Kunst in Griechenland. Leipzig*, 1883. Il n'est pas moins intéressant de comparer les avis divers exprimés sur les vases-cabanes (Hütten-Urnen) à décorations symboliques, qui ont été découverts à Marino, près d'Albano, et à Corneto, et dont la description et l'explication ont été successivement données par MM. Braun (*Bonner Jahrbücher*, XXV), Sir John Lubbock et Dr L. Pigorini (*Londres*, 1869), Dr R. Virchow (*Berlin*, 1883), L. Lindenschmidt (*Alterth. uns. heidn. Vorz.*, B. I, H. x, T. 3), etc. Des vases du même genre trouvés en Allemagne, ont été signalés par M. Chr. Hostmann, *Der Urnenfriedhof bei Darzau. Braunschweig*, 1874, et par d'autres antiquaires allemands. — Quant au signe spécial appelé *svastika*, nous emprunterons quelques détails qui le concernent aux pages citées de l'*Ilios* de M. Schliemann. — D'abord, voici quelques notions fournies par M. Max Müller (pp. 517-18 et 520), qui expliquent l'origine, le sens et la diffusion de ce signe : « *Sv-asti-ka* est dérivé de *su* « bien » et de *as* « être », et s'exprimerait en grec par ἐυεστική... Une objection à l'emploi indistinct du mot *svastika*, c'est que *svastika* en sanscrit ne signifie pas en général la croix avec crochets, *crux ansata*, mais seulement la croix avec crochets tournés à droite 卐, tandis que la croix avec crochets tournés à gauche 卍 est appelée *sauvastika*. La rencontre de pareilles croix dans différentes parties du monde peut indiquer ou ne pas indiquer une origine commune. Mais si on leur applique une fois pour toutes le nom de *svastika*, le *vulgus profanum* en conclura de suite qu'elles viennent toutes de l'Inde, et il faudra du temps pour détruire ce préjugé... Il est vrai que des signes absolument semblables au *svastika* et au *sauvastika* se rencontrent ailleurs que dans l'Inde, c'est-à-dire en Chine, en Asie Mineure, en Étrurie et chez les nations teutoniques. L'archéologie comparative peut signaler ce fait, mais elle doit s'en tenir là pour le moment. En archéologie, l'identité de forme ne prouve pas plus celle d'origine que l'identité de son en étymologie... Nous avons une indication très claire que le *svastika* avec ses crochets tournés à droite (présentant une similitude avec le groupe de lettres *sv* dans l'ancien alphabet indien) était à l'origine un symbole du soleil, peut-être du soleil du printemps, par opposition au soleil d'automne, *le sauvastika*, et par conséquent un symbole naturel de la lumière, de la vie, de la santé et de la richesse. » — M. Émile Burnouf (*La Science des Religions*, p. 206) rapproche le signe cruciforme du *svastika* des mots, latin et grec, *sternere* et σταυρός, en les expliquant par les baguettes posées à plat et croisées qui composent l'instrument avec lequel, primitivement, les Aryens produisaient, par le frottement, le feu, source de la vie et de la production. C'est ainsi que le *svastika*, qui d'ordinaire paraît être l'emblème de la roue incandescente du soleil, devient aussi parfois le symbole de la fécondité; comme tel, il s'étale impudiquement au centre d'un triangle qui simule les parties génitales, dans une idole en plomb, informe Vénus trouvée par

Tout ce symbolisme nous reporte donc à une époque tout à fait primitive, où les superstitions payennes dominaient encore chez les Goths, dans toute leur vigueur.

M. Schliemann à une profondeur de 7 mètres sous le sol actuel de l'antique Troie (*Op. cit.*, p. 406, nº 223). — Enfin, M. R. P. Greg, dans une dissertation lue en 1882 à la Société des Antiquaires de Londres, dit « que les deux signes de croix gammées étaient identiques et d'origine comme d'usage exclusivement aryens, de quelque manière dont on les ait employés dans les temps postérieurs; que jusqu'au VIe siècle avant J.-C., c'était l'emblème et le symbole du dieu suprême des Aryens, Diaus ou Zeus, et plus tard Indra, le dieu de la pluie dans l'Inde; de Thor ou Donnar, chez les anciens Scandinaves et Teutons; et de Perrun ou Perkun, chez les Slaves. Diaus, à l'origine, le dieu du ciel clair, devint, avec le temps, le dieu du ciel nuageux, le contrôleur de la pluie, du vent et de l'éclair, comme Jupiter Tonans et Jupiter Pluvius... Le *svastika* était parfaitement inconnu dans la Babylonie, dans l'Assyrie, dans la Phénicie et dans l'Égypte; par conséquent, ou bien il a pris naissance en Europe et s'est répandu vers l'Est par l'Asie Mineure, ou bien il s'est propagé vers l'Occident, en partant de la première patrie des Hittites (la région aryenne de l'Asie centrale). Cette dernière alternative est la plus probable, mais, qu'il en soit ainsi ou non, l'existence du symbole dans les pays de la mer Égée indique une époque particulière et l'influence d'une culture préphénicienne. » — M. G. de Mortillet traite également ces questions dans son opuscule sur *Le signe de la croix avant le christianisme. Paris*, 1877, et M. Waring dans *The ceramic art in remote ages. London*, 1854. — Ce qui semble ressortir de la multiplicité des figures du *svastika* chez tous les peuples aryens, c'est que c'était pour eux un signe de bon augure; chacun y lisait un souhait de bonheur et de prospérité, que les Grecs auraient pu traduire par les mots εὖ ἔστι. La très grande diffusion de ce signe spécial, isolé ou accompagné d'autres ornements linéaires plus ou moins symboliques, comme le *triquètre* ou *triskélé*, dont traite avec quelques développements M. R. Henning dans son chapitre sur le fer de lance de Müncheberg (*Deutsche Runen-Denkmæler*, pp. 16 et sq.), les cercles concentriques, les chevrons, les croissants, les foudres et même l'image douteuse du fouet, la fréquence, disons-nous, de cette ornementation originale, s'observe surtout dans les monuments préhistoriques des contrées européennes; on les rencontre sur la poterie, vases, fusaïoles, boules et cachets en terre cuite, sur des armes et sur des idoles en métal et en pierre, et il n'est presque pas de région de l'Europe, depuis les Iles Britanniques jusque dans l'île de Chypre, depuis l'Ibérie et l'Italie jusque dans les contrées septentrionales habitées aujourd'hui par les Slaves, les Magyars et les Scandinaves, où l'on n'ait signalé des décorations de ce genre sur des objets de la plus haute antiquité. Toutefois, il faut reconnaître que la plupart de ces figures ont persisté jusque dans les temps historiques des pays européens et qu'elles ont orné, soit avec une intention de symbolisme traditionnel, soit en guise de simples motifs d'ornementation, beaucoup d'objets dont les dates nous sont bien connues. Nous avons trouvé des chevrons et des lignes serpentantes sur un grand nombre de pièces d'architecture ou d'orfèvrerie que nous avons comparées à notre grand plateau de Pétrossa. Les triquètres sont fort usités dans la numismatique des peuples du bassin de la Méditerranée; enfin le *svastika* lui-même nous a apparu sur des plateaux romains en argent, dont nous avons parlé plus haut (p. 135). D'autre part nous avons également reproduit dans notre fig. 82 (p. 191) une belle bractéate scandinave (*b*) sur laquelle on aperçoit dans le champ, autour d'une grosse figure humaine montée sur un quadrupède à cornes, un petit *triskélé* d'une part et un petit *svastika* de l'autre. C'est la bractéate d'or de Lingby en Jutland (voy. p. 200, note 1). Nos figures 153, 158, 161, 163 et 164 contiennent également, sur des bractéates en or, des *svastika* et quelques-unes aussi des *triskélé*. Néanmoins nous voulons fournir ici un nouvel exemple de décoration scandinave, en reproduisant, d'après M. G. Stephens (*Old-North. runic Monum.*, vol. III, p. 464, *Bractéate* nº 96), la plus grande, la plus pesante et la plus richement décorée des bractéates d'or connues jusqu'à présent (fig. 167). Elle a été découverte le 27 novembre 1862 par un laboureur, dans les champs près d'Æsum, dans la province suédoise de Scanie.



Fig. 167. — Bractéate en Or, trouvé à Æsum en Scanie, d'après G. Stephens, *Old-North. runic Monuments*.

Quand même les runes gravées sur les deux fers de lance provenant des régions voisines de la Vistule, ne dénonceraient pas l'ancienneté de ces armes, par la seule nature des formes qu'elles affectent, les emblèmes religieux qui accompagnent cette écriture se chargeraient de témoigner que ces objets n'ont pas pu appartenir aux Varègues, c'est-à-dire à ces tardifs conquérants scandinaves qui occupèrent la Russie pendant le moyen âge.

Il est beaucoup plus probable que l'origine de ces pièces remonte jusqu'à ces guerriers Goths qui, avec leurs familles, avaient accompagné leur roi Filimer dans ses pérégrinations vers le continent oriental. Or, le but de cette primitive émigration au loin ne fut définitivement atteint que, lorsque un peu plus tard, une portion de ce même peuple des Goths, arriva dans la terre d'*Ovi* ou d'*Ocvi*, dans cet « optatum solum », qui s'étendait jusqu'au Pont-Euxin et qui, grâce à sa

Elle pèse 100 gr. 3; son diamètre est de 0m,124. M. Stephens lit dans son inscription runique les mots : SNEIC ÆCÆA FÆHI, c'est-à-dire : « Sneic pour Aca a fait (cette pièce). » D'après les conjectures de M. Worsaae (*Empreintes des Bractéates en or*, pp. 353 et sq.), la grande figure casquée du centre, montée sur un quadrupède barbu et cornu, serait le dieu Thor sur son bouc. La très grande originalité de cette pièce unique consiste aussi dans cette infinité de cercles concentriques, à dispositions variées, qui entourent la scène centrale et qui sont tous coupés au sommet par une sorte de triangle obtus à grènetis, terminé par une tête d'animal et flanqué de chaque côté de deux banderoles flottantes et pointues. Cette pièce représente d'une façon caractéristique le style de l'ornementation scandinave pendant la première moitié du moyen âge. — Nous observerons aussi qu'il existe au Musée de Berlin une bague en or à dix facettes triangulaires (fig. 168) dont l'une porte une *croix gammée* ou *svastika*, la deuxième, un *triskélé* ou plutôt un trèfle à pétales effilés, deux autres, des espèces de monticules terminés en crocs, quatre, des figures d'animaux ou d'oiseau à col ondoyant et à long bec, qui sont même quelquefois doubles, et enfin, le dernier, des runes où l'on peut lire les syllabes superposées : OY et ALU. Cet anneau a été trouvé en 1838 à Cœslin en Poméranie, avec plusieurs bractéates en or, dont l'une porte l'inscription runique VAIGA. On pourrait attribuer à ces objets une ancienneté à peu près égale à celle que l'on suppose aux fers de lance trouvés dans les régions très voisines de Kovel et de Müncheberg, si la bague et la bractéate, si archaïques d'aspect, n'avaient pas été associées, dans leur cachette, à des monnaies d'or des empereurs Théodose-le-Grand et Léon l'Ancien (entre les années 195 et 474). Voy. L. von Ledebur, *Ueber ein kürzlich bei Cœslin in Hinter-Pommern geschehenen Goldfund, als ersten Fall des Anfindens von Goldbracteaten und nordischen Runen auf deutschem Boden*, dans les *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft fur Erdkunde zu Berlin*, 1840; pp. 96-97. — Cf. Fr. Dietrich, dans Haupt's *Zeitschrift für deutsche Alterthüm.*, B. XIII, 1866, pp. 11-12. — G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. II, pp. 600-609 et 541. Bractéate n° 29. — M. R. Henning (*op. cit.*), tout en reconnaissant qu'il n'est guère possible d'arriver à des conclusions chronologiques positives sur la fabrication des fers de lance de Kovel et de Müncheberg, d'après les seuls noms germains que l'on y lit en caractères runiques, penche à attribuer ces armes à une époque beaucoup moins reculée que le dernier siècle de l'ère ancienne. Les signes qui s'y trouvent associés aux inscriptions ne seraient, pour lui, que des emblèmes qui se sont perpétués à travers les temps, chez les Germains et les Scandinaves, aussi bien que chez les peuples plus civilisés de l'Europe méridionale; il conclut son travail si consciencieux sur ces deux armes, par les mots suivants (p. 21) : « Wir erkennen aus diesen Dingen eine nur langsam und allmælig sich vollziehende Umbildung der ælteren Industrie und gewinnen einen Ausblick auf die ruhige Fortentwicklung der Zustænde bei den im alten Heimathlande noch verharrenden Germanen. » — En tout cas, il faut admettre que les hommes qui ont fabriqué et se sont servis d'armes du genre de celles dont nous avons si longuement parlé ici, étaient des Goths encore payens, émigrés vers l'Orient, comme l'étaient aussi ceux qui ont forgé et marqué de runes l'anneau d'or de Pétrossa.

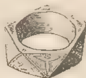




Fig. 168. — Anneau d'Or, trouvé à Cœslin en Poméranie, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

grande fertilité, devint aussitôt chère et sacrée aux envahisseurs. Les historiens de la nation gothique nous parlent du degré de prospérité, de puissance et de grandeur que ce peuple atteignit dans la Scythie méridionale, sous les premiers princes de la dynastie des Amales[1]. De ce temps, les rois puissants de l'Ostrogothie étendaient leur domination sur les contrées voisines et faisaient régner parmi leurs sujets une justice sévère et implacable; aussi faut-il admettre que, selon les principes sanguinaires de la race gothique, la nouvelle patrie ne leur en était que plus chère[2]. Pourquoi donc nous refuser à croire que, à cette époque, bien antérieure à leur passage si agité à travers la vallée du bas Danube, d'où les refoula bientôt l'invasion irrésistible des Huns, les Goths n'aient pu consigner, dans une précieuse amulette runique, déposée dans le Trésor d'un temple, ce noble aphorisme, qu'ils ont exprimé sous la forme d'un fier défi, écrit en *runes de Victoire :*

ᚷᚢᛏᚨᚾᛁᛟᚹᛁ ᚺᚨᛁᛚᚨᚷ

Pour un Goth, la patrie scythique n'est-elle pas sacrée ?

Ce sont à peu près les paroles que Voltaire a mis dans la bouche d'un rejeton de cette même race, bien que celui-ci ait vécu dix siècles environ après la conquête de la terre d'*Ocvi*, par les Goths de la Scanzia. En effet, le prince normand Tancrède exprime, à son tour, dans la tragédie de ce nom, cette belle et noble maxime :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère[3] !

Mais, puisque nous avons été incidemment amené à nommer les derniers successeurs des antiques Goths errants, ceux qui, après mille ans passés, se servaient parfois encore de caractères runiques, terminons ce que nous avions à dire sur ces lettres, déjà plus de dix fois centenaires au Xe siècle de l'ère

[1] Jornandis *De Gothorum origine et reb. gestis*, V : « Tertia vero sede super mare Ponticum jam humaniores et, ut superius diximus, prudentiores effecti, divisi per familias populi, Vesegothæ familiæ Balthorum, Ostrogothæ præclaris Amalis serviebant. » — XVI : « Nam gens ista mirum in modum in ea parte, qua versabatur, id est Ponti in litore Scythiæ soli, enituit, sine dubio tanta spatia tenens terrarum, tot sinos maris, tot fluminum cursus, sub cujus sæpe dextera Vandalus jacuit, stetit sub prætio Marcomannus, Quadorum principes in servitute redacti sunt. » — XXIII : « Nam Gothorum rege Geberich rebus humanis excedente post temporis aliquod Hermanaricus nobilissimus Amalorum in regno successit, qui multas et bellicosissimas arctoi gentes perdomuit suisque parere legibus fecit. Quem merito nonnulli Alexandro Magno comparavere majores. Habebat si quidem quos domuerat Gothescytha Thiudos Inaunxis Vasinabroncas, Merens, Mordens, Imniscaris Rogas, Tadzans, Athaul, Navego, Bubegenas, Coldas;..... tamen tunc omnes Hermanarici imperiis servierunt. Æstorum quoque similiter nationem, qui longissimam ripam Oceani germanici insident, idem ipse prudentia et virtute subegit omnibusque Scythiæ et Germaniæ nationibus ac si propriis lavoribus imperavit. »

[2] Voy. la strophe sur la rune *Ethel*, tirée du Futharc anglo-saxon et citée à la page 408.

[3] Voltaire, *Tancrède*, tragédie, acte III, scène I.

chrétienne, et esquissons rapidement la dernière phase sous laquelle l'écriture runique se présente à nous. C'est avec des *runes nordiques* ou *scandinaves* que sont écrites les nombreuses épigraphes anciennes des régions septentrionales, et le plus souvent elles sont renfermées dans des bandes anguiformes [1], se recourbant et s'enchevêtrant avec les sinuosités compliquées d'un ou de plusieurs serpents. On les compte maintenant par centaines et c'est le plus souvent sur les pierres qui, au moyen âge, ont été dressées dans les cimetières des pays du Nord, que les savants des contrées scandinaves les recueillent [2].

Ces pierres tumulaires, qui étaient presque toujours de grands blocs plantés verticalement dans le sol, et que l'on nomme encore en Danemark des « pierres érigées », — *bautastena* — présentent parfois sur leur surface, terminée en cintre, des sculptures grossières, mais non pas sans intérêt, s'entremêlant avec les bandes d'inscriptions runiques. Bien que l'on ne puisse faire remonter ces étranges représentations ni les écritures qui les accompagnent à une époque plus reculée que le IXe siècle de notre ère, il est curieux de lire sur quelques-unes d'entre elles des invocations aux dieux du paganisme scandinave et plus particulièrement des appels à la protection du dieu Thor, pour qu'il veuille bien bénir les runes qui y sont inscrites et garder la tombe contre les violations des profanateurs. C'est ce que l'on peut constater, entre autres, sur un grand bloc runique découvert à Glavendrup en Fionie, dont trois des côtés sont couverts de nombreuses lignes de runes nordiques superposées, lesquelles semblent dire que, à une date aujourd'hui plusieurs fois séculaire, une certaine « Raknhilte a « posé cette pierre pour Ale, *gôdhi* (ou prêtre) de Saulu (?), vénérable desservant « du temple. Les fils d'Ale ont élevé ce monument à leur père et l'épouse à son « mari, tandis que Suti a tracé ces runes pour son maître. *Que Thor bénisse ces « runes !* — THUR WIKI THAST RUNAR. — Que celui qui renversera cette pierre ou « l'emploiera à une sépulture étrangère, soit hors la loi ! »

[1] L'usage d'inscrire les légendes runiques, même celles qui sont gravées sur pierre, dans des bandes qui affectent la forme de serpents entrelacés, est très caractéristique ; il détermine le style des ornements employés anciennement par les peuples germains et scandinaves. On retrouve avec abondance ce genre de décoration partout où ces peuples ont laissé des traces de leurs goûts artistiques ; les bijoux, les monuments d'architecture, les manuscrits et les inscriptions lapidaires en fournissent d'innombrables exemples. Les uns datent même d'époques fort reculées. Nous en trouverons jusque sur certaines pièces du trésor de Pétrossa, et notamment sur l'*aiguière* dont nous traiterons dans le chapitre suivant.

[2] Dans le seul ouvrage de M. G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, qui est loin de contenir toutes les inscriptions écrites en runes nordiques, nous avons compté, au courant du chapitre réservé aux *Monuments runiques des Scandinaves* (vol. II, pp. 629-826), bien plus de quarante épigraphes tracées sur des bandes qui se replient, s'enroulent, s'enchevêtrent, et dont les extrémités se terminent le plus souvent par des têtes de serpents ou de dragons ; c'est là l'un des motifs favoris de l'ornementation calligraphique dans les manuscrits barbares des premiers temps du moyen âge, auxquels on donne le nom de : *celtiques*, *scandinaves* ou *germaniques*.

Une autre pierre beaucoup plus fruste, déterrée à Virring, dans le nord du Jutland, recommande à la bénédiction du même dieu Thor, — THUR WIKI THISI-KUML — la tombe élevée probablement par un certain Rikmund, à la mémoire de Starker, son défunt père[1].

Les deux pierres tombales que nous venons de citer ne sont précisément pas de celles qui présentent leurs runes entremêlées de figures sculptées, ni disposées en bandes serpentines ; il en est cependant beaucoup d'autres, sur



Fig. 169. — Cippe runique de Habblingbo, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*



Fig. 170. — Cippe runique de Tjængvide, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

lesquelles, en outre, on distingue des sujets gravés, qui sont certainement des scènes funéraires ayant rapport aux croyances payennes de l'antique culte germanique. Ainsi l'on ne saurait mettre en doute que, sur les deux stèles sépulcrales reproduites ici en de fortes réductions, et dont l'une (fig. 169) a été découverte en 1799, à Habblingbo, et l'autre (fig. 170), plus récemment à

[1] Voici la transcription de l'épitaphe de Glavendrup, donnée avec des variantes notables, d'abord par feu Ch. C. Rafn, *Inscription runique du Pirée*, 1857, pp. 193-194, et plus récemment par M. G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. II, pp. 692-701 : RAKNHILTR SATI STAIN THÆNSI AUFT ALA, SAULUA KUTHA, VIA AITHUIARTHAN THIAKN. — ALA SUNIR KARTHU KUBL THAUSI AFT FATHUR SIN, AVK HÆNS KUNA AUFT UAR SIN. IN SUTI RAIST RUNAR THASI AFT TRUTIN SIN. THUR VIKI THASI RUNAR. — AT RATA SA UARTHI IS STAIN THANSI AILTI, ITHA AFT ÆNEN TRAKI. — La traduction que nous avons donnée dans le texte est faite selon les explications fournies par ces deux auteurs. — Quant à la pierre

Tjængvide, dans le Gothland [1], on n'ait sculpté des sujets où la mythologie odinique participe, pour une part capitale, aux rites funéraires.

N'est-ce pas, en effet, Sleipnir, le coursier d'Odin, avec ses huit pieds, que l'on y a voulu représenter ? L'être informe que l'on voit hissé sur cette merveilleuse monture, n'est-il pas le dieu lui-même, tenant sa lance Gungnir en arrêt ? N'est-ce pas un *gôdhi* ou prêtre scandinave qui présente solennellement au divin cavalier la libation commémorative dans une corne à boire ? N'est-ce pas l'un des deux loups dévorants, Geri ou Fréki, que l'on aperçoit accroupi à quelques pas du cheval, à moins que ce ne soit le grand ennemi des Ases, le loup Fenris qu'Allfader, le père universel tient enchaîné jusqu'au déclin fatal du crépuscule des dieux ? N'est-ce pas le divin archer Uller, le maître des ténèbres souterraines, qui glisse en patinant dans le lointain ? Ne sont-ce pas de vagues Valkyries psychopompes des âmes des héros, qui sillonnent dans tous les sens la voûte brumeuse du ciel ? N'est-ce pas le grand vaisseau des dieux, Skidhbladhner, aux voiles éployées, ou plutôt n'est-ce pas la noire embarcation des morts, Naglfar, qui, toute pareille, quant à la forme, aux barques à voiles des Vikings normands, figure dans la portion inférieure de l'une de ces pierres et qui est également reproduite sur l'envers du cippe de Habblingbo ? Enfin, ne pourrait-on pas croire que même ces innombrables entrelacs qui entourent la dalle funéraire de Tjængvide, ne sont rien moins que les anneaux mystiques et sacrés, qui, par séries de huit chaînons, découlent sans cesse de Draupnir, depuis que ce divin bijou a été trempé par Odin dans les flammes d'un bûcher funéraire ?

Nous nous hasarderions peut-être dans des interprétations trop fortement

de Virring, nous en avons parlé, d'après MM. G. Stephens, *op. cit.*, vol. III, pp. 307-308, et Thorsen, *Runemindesmærker*, vol. II, part. 1, pl. 42. — Pour compléter cette série d'invocations runiques au dieu Thor ou Thonar, rappelons, toujours d'après M. G. Stephens, la pierre tumulaire d'Oesberga, en Suède, dont les bandes semi-elliptiques donnent, entre autres, les runes : THONAR ROA VIT. « Thonar accorde (moi) le repos ! » (*op. cit.*, vol. II, pp. 766-767); ainsi que celle de Vesterby dans l'Upland de Suède, sur laquelle on peut aussi lire : AN THUR SEE KENRUNE. « Que Thor garde ces runes de science ou de mémoire ! » (*op. cit.*, vol. III, p. 652). Cf. R. Dybeck's *Svenska Runurkunder*.

[1] Pour la pierre de Habblingbo dans le Gothland, en Suède, voy. G. Stephens, *Old-North. runic Monum.* (vol. II, p. 708, et vol. III, pp. 131 et 308), où elle est reproduite et décrite d'après un dessin du prof. C. Sæve (*Gutniska Urkunder*, nº 148) et d'après la transcription donnée par Liljengreen (*op. cit.*, nº 1578). Elle a 3 pieds 9 pouces anglais de hauteur. M. Stephens y lit ces mots : ALKAIR AUK FRUSTAIN THAI LITHU *raisa staina :* THINNA IFTIR... FATHUR SIN MAN KUTHAN, « Alkaïr et Frustaïn ont dressé cette pierre sur la tombe de... leur père, homme de grande valeur. » — La pierre de Tjængvide, provenant également du Gothland, est aussi reproduite, d'après le professeur C. Sæve, par M. Stephens (*op. cit.*, vol. I, p. 225, et vol. III, p. 343), qui en donne une lecture différente de celle proposée par le prof. S. Bugge; il la lit ainsi : *sikui* RAISTI STAINIO AFTI URULF, BRUTHUR SIN SIKUI FOR TRINK URULFI, « Sikui (?) a dressé cette pierre sur la tombe d'Urulf, son frère. Sikui a servi comme capitaine avec Urulf. » — Nous avons reproduit, en les réduisant, les dessins de plusieurs pierres qui se trouvent dans l'ouvrage cité de M. Stephens. — M. C. Sæve a consacré à l'interprétation mythologique des dessins informes que l'on voit sur certaines pierres runiques, plusieurs mémoires, publiés dans les *Annales des Antiquités historiques du Nord* en 1852 et dans les *Comptes-rendus de l'Académie de Stockholm* de 1869.

controversées, si nous admettions aussi que, dans une stèle du même genre, trouvée à Laïvide (fig. 171), l'on doit voir le char d'un dieu précédé par les corbeaux révélateurs d'Odin, par Hugen et Munir; il en serait probablement de même si, dans celle de Sanda (fig. 172), nous reconnaissions la marche triomphale des trois guerriers «Rothuisl et Farborn et Kunborn», morts en guerre et s'acheminant, les armes à la main, vers la sublime Valhalla où Odin, du haut de son trône, donne l'accolade bienvenue aux braves tombés dans la mêlée[1].



Fig. 171. — Cippe runique de Laïvide, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*



Fig. 172. — Cippe runique de Sanda, d'après M. G. Stephens, *Old-North. runic Monuments.*

De l'avis même des archéologues du Nord, l'adaptation, plus ou moins exacte des sujets sculptés, aux faits remémorés dans les inscriptions runiques qui les enveloppent, n'est admissible que très rarement. A preuve, nous citerons l'une des pierres commémoratives les plus curieuses et les plus développées; c'est la grande dalle de Ramsund, dans le Sœdermanland en Suède, décrite et publiée en 1869 par M. C. Sœve (fig. 173).

Ce bloc énorme en granit figure une scène compliquée, dans laquelle le héros mythique Sigurd Fafnisbané, c'est-à-dire le meurtrier de Fafnis, — sorte d'Avatar poétique du dieu Odin, — est représenté avec son cheval Grané, au pied de l'arbre de la science, où perchent les deux oiseaux prophétiques; d'autres sujets appartenant plus spécialement à sa propre légende complètent la scène. Le héros et ses acolytes s'y trouvent entourés d'un bandeau fort étendu, formé par trois serpents ou dragons, dont l'un porte, en place d'écailles, une longue série de runes. On y a lu une phrase disant tout simplement qu'une femme quelconque

[1] La pierre de Sanda, en Gothland, a été trouvée en octobre 1864, dans la cour de l'église de ce village, par M. Sæve. Elle a 5 pieds 8 pouces anglais en hauteur, 3 pieds 2 pouces en largeur et de 6 à 7 pouces d'épaisseur (Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. I, p. 777, d'après C. Sæve, *Gutniska Urkunder*, nº 9). — La pierre de Laïvide, village de la même province, a été aussi découverte dans la cour de l'église en 1847; elle a 13 1/4 pouces anglais de hauteur, 18 3/4 pouces de largeur et de 3 1/2 à 4 pouces d'épaisseur. G. Stephens, *op. cit.*, vol. II, p. 743, et Sæve, *op. cit.*, nº 136.

«Sigird, mère d'Alrik et fille d'Orm, a construit ce pont pour l'âme de Holmger, son mari, père de Sigird». En effet, il y a tout près de là un pont jeté sur un détroit, au sud du lac Mélar[1]. Rien de commun entre le but dédicatoire de l'inscription et les sujets mythiques qu'elle enserre.

Un fait analogue, c'est-à-dire la complète discordance entre les effigies et les légendes d'un même monument, a été maintes fois constaté sur les bractéates d'or que les Scandinaves ont frappées entre le V[e] et le VIII[e] siècle de notre ère. Là aussi, par exemple, nous croyons voir Sigurd et Grané, ou même Odin sur son cheval Sleipnir, écoutant les rapports de l'un des corbeaux délateurs ; or, dans



Fig. 173. — Dalle runique de Ramsund, d'après M. Worsaae, *Les Empreintes des Bractéates.*

[1] J. J. A. Worsaae, *Les empreintes des bractéates en or*, dans les *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord*. 1870, pp. 334 et sq. :

En 1868, le professeur Sæve terminait l'examen dont nous avons parlé et la description des deux monuments jusqu'alors inexpliqués de Ramsund et de Gœk, dans le Södermanland, sur les rives méridionales du lac Mælar en Suède, monuments qui ont rapport à la tradition sur Sigurd. La description était encore sous presse (voy. *Kongl. Vitterhets Historie och Antiqvitets Akademiens Handlingar*, XXVI, T. VI, de la nouvelle série; l'article est intitulé : *Sigvards-Ristningarne à Ramsunds-Berget och Göks-Stenen. Tvänne Fornsvenska Minnesmärken om Sigurd Fafnerbane. Beskrifna af Carl Säve. Stockholm*, 1869; pp. 321, 364, pl, 1-2. Il a été traduit en allemand par M[lle] Mestorf : *Zur Nibelungen Saga; Siegfriedbilder. Hambourg*, 1870), lorsque le professeur Sæve exposa au congrès international, tenu à Copenhague dans les mois d'août et septembre 1869, un dessin de grandeur naturelle, figurant le plus beau et le plus remarquable de ces monuments, celui de Ramsund, dessin que nous avons reproduit (fig. 173) à échelle beaucoup moindre. Cette sculpture a dans son genre un certain caractère de grandeur; exécutée avec goût et fermeté dans le dessin par un des plus habiles ouvriers de cette époque, elle est gravée sur une dalle de granit ou pan de rocher, situé à Sjövikshagen, dépendant du hameau de Mora, dans la paroisse de Jäder, comté d'Oester-Rekarne, et vis-à-vis du château de Sundbyholm. La scène est circonscrite, en bas, par un grand reptile sculpté et couvert de runes; en haut, par deux serpents entrelacés, mais plus petits et sans runes. Toute la sculpture mesure 5 mètres de longueur sur 1^{m},25 à 1^{m},85 de largeur. Au-dessous du grand serpent, Sigurd à genoux perce de son épée le corps de ce reptile. Au milieu, entre les serpents, le cheval Grané est debout, chargé du trésor de Fafni, et attaché à un arbre, sur les branches duquel on aperçoit deux oiseaux. A gauche, Sigurd assis fait griller sur le feu, au bout d'une broche, le cœur de Fafni, qu'il goûte en portant un doigt à sa bouche. Autour du feu sont déposées des tenailles, une enclume, un soufflet, un marteau; plus loin on voit la tête du forgeron Régin séparée du tronc. Enfin, au-dessus, est sculpté un animal qui a la forme d'un renard et figure vraisemblablement la loutre, pour le meurtre de laquelle fut donné comme rançon le riche trésor, si fatal à Fafni et à tous ceux qui le possédèrent après lui. Chose étonnante, l'inscription runique n'a pas le moindre rapport aux figures de cette scène, pas même à Sigurd Fafnisbané. Elle dit seulement que «Sigrid, mère d'Alrik et fille d'Orm, fit ce pont. (Cette pierre runique se trouve dans le voisinage d'un vieux pont jeté sur un détroit, d'où anciennement est venu à celui-ci le nom de *Bro-Sund*, détroit du pont)» pour l'âme de «Holmger, son mari, père de Sigrid». — Comme le remarque M. Sæve, Sigrid ou Holmer, et peut-être tous les deux, croyaient sans doute, comme plusieurs familles dans le Nord, descendre de Sigurd Fafnisbané, ce héros fameux que la *Vœlsunga-Saga* place avant tous les autres des pays septentrionaux; et ils auraient ainsi voulu rappeler le principal exploit du guerrier par une sculpture capable d'attirer les regards, afin de glorifier ainsi leur propre race. — Cf. Stephens, *Old-North. runic Monuments*, vol. III, p. 330.

l'exergue d'une pièce qui porte ce groupe, on n'a su lire que des souhaits de richesse, de santé et de prospérité (fig. 159). Ailleurs, nous voyons telle scène homicide que la légende de Sigurd explique longuement dans la *Vœlsunga-Saga*, occupant, sur une médaille, le centre d'un cercle, où courent des runes qui paraissent accorder «aux pauvres chanteurs» un rôle «plein de délices, dans l'assemblée des gens de distinction» (fig. 164)[1].

[1] J. J. A. Worsaae, *Les empreintes des bractéates en or.* Nous puiserons dans cet intéressant mémoire plusieurs citations, afin de mieux faire ressortir le désaccord complet qui existe entre les légendes que les runologues ont cru lire sur des bractéates, et les scènes mythologiques que celles-ci représentent:

«Lorsqu'on parle de comparer les sculptures des grands monuments (portails d'église, pierres runiques, etc.), avec les empreintes de tout petits objets comme les bractéates en or, dont le diamètre dépasse rarement quelques pouces, il est tout simple que les figures de celles-ci soient très restreintes. D'ailleurs l'art de frapper les bractéates était au Nord certainement encore dans son enfance, en sorte que, assez souvent, il faudra se contenter de faibles empreintes, incertaines et délusoires, tandis que sur les grands monuments nous avons une série de figures clairement tracées et concordantes. Il est donc doublement important d'avoir des bases quelque peu solides, afin de s'appuyer sur elles dans des questions douteuses. J'ai considéré comme offrant cet avantage le type de deux bractéates [l'une est notre fig. 163], sur lesquelles on voit un guerrier casqué, replié sur lui-même, à genoux ou assis, portant un doigt à sa bouche, tandis que devant lui se trouvent un oiseau qui paraît lui parler, et un animal à crinière, d'exécution barbare, un cheval évidemment, car si l'on se rappelle, comme nous l'avons dit plus haut, que d'autres bractéates figurent quelquefois des héros ou des combats contre des dragons, et si l'on a considéré avec attention les sculptures suédoises ou norvégiennes ayant rapport à Sigurd [fig. 173], on pensera involontairement que ces bractéates [fig. 163] représentent le même héros qui, en faisant griller le cœur de Fafni, porte un doigt à sa bouche, tandis que près de lui sont les oiseaux fatidiques et son coursier Grané. Une autre bractéate, qui ressemble beaucoup aux précédentes, nous montre en outre un animal barbare, dans lequel d'autres archéologues ont voulu voir un dragon. Sur les deux premières bractéates [fig. 163] on trouve bien, comme sur une foule d'autres, quelques runes qui ne sont pas toutes parfaitement expliquées et aussi des signes symboliques, en particulier une croix en forme de double Z croisé [le *svastika* ou le *sauvastika*] et qu'on appelle le *marteau de Thor*, assez arbitrairement, ce semble, puisqu'elle se rencontre assez fréquemment chez différents peuples de l'antiquité. (Cf. *Religiose Symboler of Stierne-, Kors- og Cirkelform hos Oldtidens Kulturfolk*, par L. Müller, dans *Videnskabernes Selskabs Skrifter*, V° sér., sect. d'hist. et de philos., t. III; *Copenhague*, 1864; § 10, pp. 64 et sq.) Mais même en supposant que ces inscriptions et ces signes, probablement mystiques et religieux, fussent déchiffrés, les philologues n'ont pas grand espoir d'en tirer des lumières pour l'interprétation des sujets figurés. De plus les runes des bractéates sont quelquefois simplement la série ou une partie des lettres de l'alphabet runique [fig. 148 et fig. 158 où les trois premières lettres de l'alphabet F.U.TH sont plusieurs fois répétées], de sorte que, jusqu'à plus ample informé, il vaut mieux tenir les inscriptions pour étrangères aux figures, comme c'est le cas pour les pierres runiques de Ramsund [fig. 173] et de Gœk. Les trois bractéates en or que nous venons de citer, trouvées dans trois lieux différents en Sélande et en Scanie, offrent un même sujet tiré de la légende de Sigurd Fafnisbané; et c'est vraisemblablement aussi le même motif qui est figuré sur d'autres bractéates [fig. 158, 165 et 166] qui, étant peut-être d'une époque plus récente, sont par suite aussi plus barbares. Elles représentent un homme accroupi, casqué, portant un doigt ou la main entière à ses lèvres [pp. 339-341].

«Dans la [fig. 164] nous avons reproduit le dessin d'une bractéate, qui du Cabinet des Monnaies passa au Musée des Antiquités de Copenhague (n° 8675). Elle représente un guerrier, qui de la main gauche saisit le bras d'un petit personnage nu, qui semble s'éloigner; sa main droite tient un glaive ou plutôt un objet d'une forme si singulière, selon l'expression de Thomsen, que l'on ne sait ce que c'est au juste. A côté de l'objet on croit distinguer un enfoncement avec des marches d'escalier qui y conduisent (?). D'après la *Vœlsunga-Saga* (ch. 4-8), le roi Siggeir qui avait épousé Signy, fille de Vœlsung, fit tuer son beau-père et les enfants de celui-ci. Un seul fut sauvé par sa sœur Signy : c'était Sigmund, père de Sigurd Fafnisbané. Caché dans une caverne où il préparait sa vengeance contre Siggeir, Sigmund tua successivement tous les fils du roi. Dans ce même refuge, il éleva son fils Sinfiœtlé, qu'il avait eu de sa sœur Signy, laquelle, sous la figure d'une magicienne, était venue secrètement le trouver dans la caverne. Lorsque Sinfiœtlé fut devenu grand et fort, son père et lui faisaient ensemble des courses pour prendre du butin; mais une fois ayant eu la malheureuse idée de se revêtir chacun de la dépouille d'un loup, ils ne purent plus s'en débarrasser. Ainsi métamorphosés, ils agirent en loups et portèrent le ravage dans le royaume de Siggeir; mais lorsqu'enfin ils purent se délivrer du sortilège, ils pensèrent sérieusement à se venger du roi Siggeir. Ils se rendirent donc à son palais; mais ils furent reconnus et condamnés à mourir de faim; on les enferma dans le caveau d'un tertre de pierre et de tourbe, où ils furent séparés l'un de l'autre par une grande dalle. Au moment où on alla recouvrir le tertre, Signy trouva moyen d'introduire près de Sigmund une botte de paille, qui contenait de la viande de porc et un glaive. Sigmund prit celui-ci pour scier la dalle, et il put s'échapper avec Sinfiœtlé. Ils retournèrent au palais pour y mettre le feu, et le roi périt dans les flammes avec tous ses gens. Signy satisfaite d'un événement qui vengeait les siens, embrassa son frère Sigmund et leur fils Sinfiœtlé, et elle se précipita dans les flammes. Relativement à cette tradition il est bon de remarquer que le prétendu glaive, dont nous avons parlé, a une ressemblance frappante avec une botte de paille, en même temps que l'on reconnaît au bas un pommeau d'épée (?), d'où l'on serait tenté d'induire que la bractéate représente précisément la fuite de Sigmund et de Sinfiœtlé, épisode célèbre au Nord et chanté dans un poëme dont quelques vers ont été conservés dans la *Vœlsunga-Saga*, ch. 18 [pp. 349-350].

«Il a été dit plus haut que, sur un assez grand nombre de bractéates portant une tête d'homme casquée, on voit un animal ayant des cornes, et offrant parfois une ressemblance frappante avec un cheval. Souvent même, à moins que l'on ne suppose que ce sont de simples ornements, on croit distinguer sur lui une sangle ou souventrière et un objet ressemblant à une selle [fig. 159].

Nous pourrions étendre les observations de ce genre sur un bien plus grand nombre de bractéates en or et de pierres sculptées; presque partout nous constaterions que les runes qui y ont été inscrites, sont en général beaucoup trop discrètes pour se prêter au commentaire des sujets qui leur ont été associés par les artistes. Il est très rare, comme nous l'avons déjà dit, que, même dans leur propre patrie, les pierres runiques fournissent d'autres données que les noms des défunts qu'elles recouvrent et parfois quelques indices succincts sur les actes les plus méritoires de leur vie.

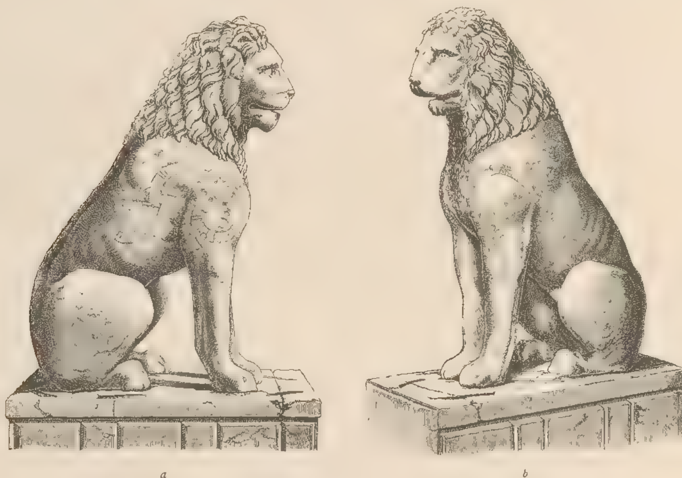
Il existe aussi dans le midi et dans l'orient de l'Europe, un nombre très exigu d'inscriptions tracées, en runes nordiques, dans des bandes anguiformes. Celles-ci

Mais on n'a pas encore suffisamment remarqué ou indiqué que ces bêtes cornues se divisent naturellement en deux classes, selon qu'elles ont ou n'ont pas une barbe de bouc. Lorsqu'on les divise ainsi et qu'on les compare, on ne peut manquer de remarquer que les types à barbe de bouc ne portent en général pas d'inscription runique, ni d'oiseaux, mais comprennent la plus grande série des plus magnifiques bractéates que nous ait léguée l'antiquité; et c'est aussi pour cela qu'il vient aussitôt à la pensée qu'elles doivent représenter quelque être supérieur et même le plus vénéré des dieux du Nord. Je remarquerai, seulement en passant, que la plus grande bractéate connue jusqu'ici, dont les fragments ont été trouvés à diverses époques, et chose extraordinaire, en différents lieux de l'île de Bornholm (le dernier fragment, découvert en 1869, était accompagné de quatre monnaies d'or byzantines, savoir : une de Théodose II, (408-450), et trois de Léon Ier, (457-474), est précisément du type de celles qui portent un animal ayant des cornes et une barbe de bouc nettement figurée sur l'empreinte. Mais je dois mentionner spécialement la très rare bractéate jutlandaise [fig. 82, *f*], au milieu de laquelle sont une tête d'homme casqué et un animal très grand avec des cornes, le tout entouré d'un cercle de têtes d'hommes et d'un autre cercle de trente animaux plus petits que celui du centre, mais également à cornes et portant une barbe de bouc, triangulaire. Tous ces animaux sont munis d'une sangle. Une grande bractéate, trouvée en Scanie, a au centre une empreinte analogue, mais, au lieu des cercles de têtes d'hommes et de boucs, il y a seulement des ornements ordinaires. Près de l'ansette on voit une vingtaine de têtes d'hommes groupées en forme de triangle. Une seule tête ou bien une rangée de têtes d'hommes casqués et barbus font partie de l'ornementation de quelques autres bractéates peu nombreuses [fig. 153] et de plusieurs objets antiques (Bractéate de Suède, publiée par M. O. Montellius, pl. III, fig. 20; boucle de ceinturon, dans *Thorsbjerg Fundet* par C. Engelhardt, pl. II, fig. 47; manteau, dans *Mammenfundet* par J. J. A. Worsaae, *Aarboger*, 1869, p. 208, pl. 4). J'ai déjà ailleurs émis la supposition qu'une ornementation aussi caractéristique pouvait quelquefois avoir été choisie comme marque d'exploits guerriers; mais il me paraît encore plus probable que ces têtes d'hommes, lorsqu'elles sont, comme sur la grande bractéate du Jutland, accompagnées d'une série de boucs, ont une signification particulière. Ne pourrait-on pas, avec quelque fondement, chercher une concordance entre ces ornements des bordures, et la tête principale du centre, et alors supposer qu'on a voulu représenter sur les bractéates non seulement Thor avec un des boucs qui lui sont donnés pour emblèmes, mais encore les sacrifices d'hommes et de boucs qu'on avait coutume d'offrir en l'honneur de ce dieu? Entre plusieurs grandes bractéates d'un type analogue, qui portent au centre une tête d'homme, ornée d'un casque magnifique, semblable à un diadème, quelques-unes trouvées en Scanie [fig. 164], ont, en outre, sur l'un de leurs encadrements deux serpents entrelacés, et sous l'ansette, des têtes de dragons largement ouvertes avec des dents effrayantes. Il est donc assez vraisemblable qu'il s'agit ici du serpent de Mitgard, de même que d'autres bractéates de cette espèce paraissent représenter le loup Fenri [pp. 356-357].

« Quant à l'autre nombreuse classe de bractéates avec un animal ayant des cornes, mais pas de barbe, il est bien plus difficile, on pourrait même dire qu'il a été impossible jusqu'ici de les interpréter. Il peut sembler beaucoup plus simple de supposer qu'autrefois on ne faisait pas minutieusement attention à une poignée de barbe de l'animal figuré, et qu'alors les deux classes de bractéates devraient plutôt être considérées comme n'en formant qu'une seule, surtout quand on considère que plusieurs, et quelquefois de très grandes et très belles bractéates présentent une incuse qui peut s'appliquer à Thor; ainsi une bractéate du Musée de Lund, trouvée près d'Helsingborg, avec deux animaux à cornes, des boucs (?); une autre de Copenhague, trouvée dans l'île de Lolhand, avec le gant de fer et le serpent de Midgard (?); une troisième avec la figure de l'éclair. Mais d'un autre côté, il y a aussi certains attributs qui, d'après ce que nous savons jusqu'ici, ne concordent pas avec ceux qu'on donne à Thor; ainsi, sur une bractéate du Musée des Antiques de Copenhague, trouvée à Slaugerup en Sélande, l'oiseau sous les deux animaux; sur une autre l'oiseau et enfin le dard à la bouche du cavalier [fig. 162]. Un détail qui n'est pas entièrement fortuit, et qui différencie ce groupe de bractéates de celles qui ont des boucs, c'est que souvent les premières ont des oiseaux et des inscriptions runiques comme sur les figures de la bractéate nº 12,370 au Musée des Antiquités de Copenhague, et sur plusieurs autres. Il faut de plus remarquer que de toutes les bractéates connues, avec des animaux cornus et barbus, probablement des boucs, qui doivent même être des bêtes de trait, s'ils sont vraiment les attributs de Thor, aucun n'offre des traces de mains, comme cela a lieu, non seulement sur les bractéates du *type de Sigurd*, avec cheval et oiseau, mais encore sur d'autres; ainsi sur une bractéate déjà citée, portant un animal à cornes, mais sans barbe et sans oiseau; ainsi encore sur la bractéate de Hesselager d'un modèle analogue; enfin sur d'autres bractéates semblables avec oiseaux [fig. 159]. Ces mains indiquent évidemment que l'animal cornu passait pour être employé comme coursier. Les bractéates à animaux cornus, mais sans barbe et sans oiseaux, n'offrent pas non plus trace de ces mains; et ainsi, malgré leur intime ressemblance avec les autres bractéates qui ont un animal cornu, mais non barbu, cette particularité indique qu'il faut établir une distinction entre les types avec oiseaux et les types sans oiseaux [pp. 356-358]. »

sont dues à ces marins audacieux et à ces belliqueux mercenaires de la Scandinavie qui, sous les noms de Vikings (Vikingar) et de Varègues (Vœringar), parcouraient les pays du Levant, soit dans le but de se mettre au service des empereurs de Byzance, soit dans celui d'entreprendre, pour leur propre compte, de pieux pèlerinages ou de hardis coups de main dans des parages aussi lointains[1].

Parmi les inscriptions les plus intéressantes que nous aient léguées ces Scandinaves errants, nous n'en choisirons que deux relativement modernes. Elles



a *b*

Fig. 174. — Lion en Marbre, du Pirée, actuellement à l'Arsenal de Venise. — *a*, Flanc droit. — *b*, Flanc gauche. D'après Chr. C. Rafn, *Le Lion du Pirée.*

n'ont, du reste, avec le sujet qui nous occupe, qu'un rapport assez indirect, consistant dans la mention, plus ou moins explicite, du pays où l'inscription runique de Pétrossa, a été découverte.

[1] Les principaux ouvrages, écrits dans des langues plus généralement répandues et que l'on peut consulter sur les vicissitudes des Varègues et des Vikings, sont les suivants : C. C. Rafn, *Antiquités russes d'après les documents historiques des Islandais et des anciens Scandinaves, éditées par la Société Royale des Antiquaires du Nord. Copenhague*, 2 vol. in-4°, 1850-1852, et 2 vol. in-8°, 1856; Paul Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte, au temps des Croisades. Paris*, 1863 et 1869; J. J. A. Worsaae, *La Colonisation de la Russie et du Nord scandinave et leur plus ancien état de civilisation; essai d'archéologie préhistorique comparative*, dans les *Mémoires de la Société Roy. des Antiq. du Nord*, 1873-74; pp. 1-198, et du même auteur, *La Civilisation danoise à l'époque des Vikings*, dans la même publication périodique, 1878-79; pp. 91-136. — En ce qui concerne les monuments laissés par les Varègues dans les provinces baltiques de la Russie, voy. aussi : C. Grewink, *Ueber heidnische Græber Russisch-Litauens*, etc., dans les *Verhandlungen der Estnischen Gesellschaft zu Dorpat*, VI; puis encore Kruse, *Necrolivonica*, et Bæhr, *Die Græber der Liven*, qui ont déjà été cités dans le chapitre précédent et dont le premier surtout fait de nombreuses citations sur les Varègues, puisées dans les écrivains byzantins.

L'une de ces épigraphes tardives, gravée, comme d'habitude, dans des bandes serpentantes, se trouve, dit-on, sur les flancs d'un antique lion colossal, en marbre, que l'amiral vénitien Morozini a fait transporter, en 1687, du Pirée, dans sa ville natale. On l'y voit encore, placé à la porte de l'ancien Arsenal des doges (fig. 174).

Les caractères de cette inscription sont actuellement si frustes que les antiquaires les plus autorisés de nos jours ont mis en doute leur qualité de runes

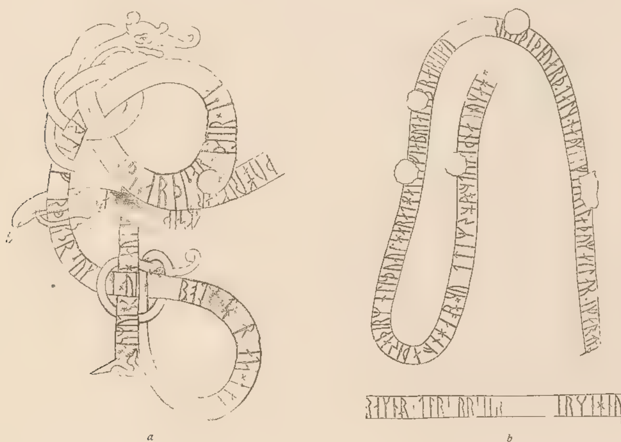


Fig. 175. — Inscriptions runiques du Lion du Pirée, d'après les Restitutions proposées par Chr. C. Rafn.

scandinaves. Ce n'est donc pas sans beaucoup de peine et tout autant d'imagination, à ce que l'on prétend, que l'archéologue danois feu Ch. C. Rafn a cru pouvoir lire sur le flanc gauche du lion (fig. 175 *b*) des mots qu'il a cru même pouvoir restituer de la façon suivante. En les transcrivant ici, nous nous gardons bien de garantir leur authenticité :

« Hákon, vann, their Ulfr ok Asmundr ok Aurn, hafn thessa; their menn lagthu á, ok Haraldr báfi, of fjebóta, uppreistar vegna Grikkjathýthis. Varth Dálkr nauthugr i fjarri landum; Egill var i faru medh Ragnari til Ru*man*iu... ok Armeniu. »

La traduction proposée pour ce texte, qui, nous le répétons, est loin de réunir les suffrages des runologues modernes, est faite par Rafn dans ces termes :

« Hakon, réuni à Ulf, à Asmund et à Oern, conquit ce port. Ces hommes et Harald le grand (de haute taille) imposèrent (aux habitants du pays) des amendes considérables à cause de

l'insurrection du peuple grec. Dalk est resté captif (a été retenu) dans des contrées éloignées; Égil était allé en campagne avec Ragnar dans la Rumanie... et l'Arménie[1]. »

On sait que, dans l'ancienne langue norrique, employée, selon l'interprète, dans cette inscription, *Gardarike* est le nom de la Russie, *Ostrogarde* celui des régions orientales en général, *Miklegarde* désigne la ville de Constantinople; quant à *Grikkland* et *Arménia*, elles n'ont pas besoin d'explication. Reste à savoir quelle serait au juste la portion de l'empire d'Orient que l'inscription infligée par les aventuriers scandinaves à l'antique lion du Pirée, désignerait ici sous le nom quelque peu vague et indécis de *Rumania?* Serait-ce dans une province située en deçà ou au delà de l'Hellespont, de l'Hémus ou du Danube que le viking Egil et son compagnon Ragnar s'en seraient allés en guerre?

Dans tous les cas, la seconde inscription runique, dont nous avons à parler, et qui, sans nul doute, est réelle et due aux vikings du Nord, nous fera connaître le nom que ces chevaliers errants du moyen âge donnaient aux habitants de la Roumanie actuelle. Cette inscription se trouve sur l'une des trois pierres tumulaires que Rothuisl et Rothalf ont élevées à Sjonhem, dans la province de Gotland en Suède, à la mémoire de leurs trois fils[2]. Cette épitaphe s'exprime ainsi :

ROTHUISL AUTH ROTHALF THAU LITU RAISA STAINA EFTIR SUNIR TRIA . . . . THINA EFTIR ROTHFOS. HAN SIKU BLAKUMAN I UTFARU. KUTH HÆLBIN.... SIAL ROTHFOAR. KUTH SUIKI THA AR HAN SUIU.

[1] C. C. Rafn, *Inscription runique du Pirée, interprétée par C. C. R. et publiée par la Société Royale des Antiquaires du Nord*. (Extrait des *Antiquités de l'Orient, monuments runographiques.*) *Copenhague*, 1856. Nous reproduisons ici, dans le but surtout de donner un spécimen des runes nordiques, disposées sur des bandes anguiformes, que les Scandinaves ont tracées même hors de chez eux, les dessins réduits qui figurent dans cet ouvrage. Le côté droit du lion porte également une inscription que nous transcrivons ici, sous toute réserve, en l'accompagnant de la traduction qu'en a donnée M. Rafn: « Asmundr hjó runar thessar, their Asgeir ok Thorleifr, thórthr ok Ivar, at bón Haralds háfa, thóat Grikkjar (of) hugsathu (ok bannathu)». — « Asmundr grava ces runes (et fut en cela secondé par) de réunion avec Asgeir, Thorleif, Thord et Ivar, sur la demande de Harald le Grand, quoique les Grecs, en y réfléchissant, l'interdisaient. ». — Cette lecture aussi bien que l'interprétation proposée par feu Rafn sont, de l'avis de tous les runologues actuels, fortement sujettes à caution. — M. Worsaae dit même à ce sujet, dans une note de son mémoire sur la *Colonisation de la Russie et du Nord scandinave* (p. 196): « Quant à l'inscription runique du lion du Pirée, qui fut transporté d'Athènes à Venise par Morozini, et où l'on a cru trouver un témoignage contemporain sur un exploit de l'un des plus célèbres Vikings, Harald Hardradé, plus tard roi de Norvège, il faut remarquer que si cette inscription est bien scandinave, elle est tellement détériorée et si incomplète qu'elle est à peu près totalement illisible, comme j'ai pu m'en convaincre à la suite d'observations répétées sur les lieux mêmes. » — Ailleurs (*Discours commémoratif sur C. C. Rafn et C. J. Thomsen*, prononcé le 7 novembre 1865 à la *Société Royale des Antiquaires du Nord*; voy. les *Mémoires* de 1866, p. 7), M. Worsaae impute à Rafn un manque total de critique dans ses tentatives trop hardies pour interpréter les inscriptions runiques du lion du Pirée.

[2] Joh. G. Liljegren, *Run-Urkunder. Stockholm*, 1833; p. 180, n° 1592; les n°s 1593 et 1594 contiennent les inscriptions funéraires des deux autres fils. — C. Sæve, *Gutniska Urkunder. Stockholm*, 1859; n° 89. — Cf. G. Stephens, *Old-Northern runic Monuments*, vol. III, pp. 265 et 287.

Le sens de ces paroles est :

Rothuisl et Rothalf ont érigé cette pierre sur le tombeau de leurs trois fils :

. . . .

Celle-ci est sur la tombe de Rothfos, celui que les Valaques (Blakumen) tuèrent dans son expédition en pays étranger. Dieu veuille sauver l'âme de Rothfos ! Dieu veuille punir ceux qui l'ont tué !

Souvenons-nous qu'à une époque très rapprochée probablement du temps où les *Blakumen* tuaient en pays étranger, l'infortuné viking normand Rothfos, le chroniqueur français sire Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne et plus tard « de Romanie », sous l'empereur d'Orient Baudoin de Flandres, appelait des *Blas*, des *Blacs*, des *Blaques*, ces mêmes Valaques qui, associés aux Bulgares et aux Cumans, causèrent la fin malheureuse du premier empereur latin de Constantinople [1].

Mais nous voici imprudemment dévoyé, bien loin du temps où le pays qui a recélé pendant de longs siècles l'anneau runique de Pétrossa, avait changé, au dire de Jornandès et d'autres écrivains de cette époque [2], son nom de *Dacia*, contre celui de *Gotia*; plus loin encore, sinon de la région, du moins de l'époque légendaire où les Goths, après avoir vaillamment pris possession de la belle terre d'*Ocvi*, ont dû, selon nous, consacrer à l'amour de cette nouvelle patrie, les runes solennelles tracées sur notre riche anneau d'or.

En rentrant directement dans notre sujet, il nous faudra avouer que les interprétations dont nous avons pris la défense, offrent, au point de vue historique, de si grandes séductions qu'elles semblent être en état de vaincre bien des scrupules d'antiquaire et de grammairien.

En effet, n'importe laquelle des phrases, votive, patriotique ou inaugurale, que nous avons cru découvrir tour à tour dans ces caractères mystérieux, nous reporte par la pensée aux temps les plus anciens de l'histoire des Goths. Le travail assez grossier de l'orfèvre qui a forgé l'anneau et l'aspect rude et archaïque

[1] Geoffroi de Ville-Hardouin, *Conquête de Constantinople... Texte original accompagné d'une traduction par M. Natalis de Wailly. Paris,* 1874 : « Blas, *s. s. m. valaque,* 202 *d* (Blaque, *a*); — Blac, *s. p.* 406, 515; Blascois, 504 (Brac, 363; Blas, 405; Blaquois, 504, *e*); — Blas, *r. p.* 352. Johannis qui ere rois de Blaquie et de Bougrie. Et cil Johannis si ere uns Blas (Blaque). »

[2] Jornandis *De Gothor. orig.* XII : « Daciam dico antiquam, quam nunc Gepidarum populi possidere noscuntur, quæ patria in conspectu Mœsiæ sita trans Danubium corona montium cingitur, duos tantum habens accessus, unum per Boutas, alterum per Tapas. Hæc *Gotia,* quam Daciam appellavere majores, quæ nunc diximus, Gepidia dicitur. » — Isidori, episc. hispal. *Etymologic.* XV, IV, 3 : « Prima Europæ regio Scythia inferior, quæ a Mæotidis paludibus incipiens, inter Danubium et Oceanum septentrionale usque ad Germaniam porrigitur; quæ terra generaliter propter barbaras gentes quibus inhabitatur, Barbaria dicitur. Hujus pars prima Alania est, quæ ad Mæotidas paludes pertingit. Post hanc Dacia, ubi et *Gotia;* deinde Germania ubi plurimam partem Suevi incoluerunt. » — Pauli Orosii, *Historicar. adversus paganos.* I : « Ab Oriente Alania est, in medio Dacia, ubi et *Gotia.* »

des runes ne vient pas démentir cette origine. A ces différents titres, nous aurions donc, dans l'anneau de Pétrossa, un monument du plus haut prix, une épave presque unique de l'industrie, de l'écriture, des exploits et des croyances, qui étaient en honneur chez les Goths, lors de leur retour vers les régions de l'Orient, vers la patrie originaire des Ases.

Que ces runes, les plus anciennes probablement parmi toutes celles qui sont arrivées jusqu'à nous, ne nous présentent pas un sens bien net, bien clair et que les meilleurs connaisseurs en cette matière restent encore dans le doute sur leur signification, il n'y a là rien qui doive nous surprendre. Même au temps où ce genre d'écriture était d'un usage beaucoup plus familier, n'y avait-il pas des runes troubles, confuses, impénétrables ?

Les chants de l'Edda nous en citent des exemples. Dans un poème grœnlandais sur l'assassinat des frères Niflungs par le féroce Atli, « Kostbéra, qui était une femme prudente, célèbre par sa connaissance des runes, et sachant les lire à la lueur du foyer », Kostbéra fait la remarque suivante en essayant de déchiffrer une missive écrite en runes, par sa belle-sœur Gudrun [1]:

« Il y a là quelque chose qui m'étonne; je ne puis pas comprendre ce qui est arrivé à cette femme si savante, pour qu'elle ait écrit d'une façon aussi confuse.

. . . .

« Elle a sans doute négligé quelques traits; ou bien, d'autres qu'elle les ont brouillés à plaisir. »

Peut-on, en conscience, après deux mille ans passés, nous demander à nous profanes, de voir plus clair dans les runes sacrées des Goths, que Kostbéra elle-même, cette savante *Aliorune* [2], épouse sage et circonspecte de Hogni, le dernier rejeton de la race sainte des *Niebelungen ?*

Et ici, que l'on nous permette de nous arrêter encore un instant pour consigner un fait qui concerne tout spécialement l'histoire des anneaux runiques. Selon une autre donnée légendaire de l'Edda, racontant les mêmes aventures

[1] *Atlamâl,* strophe 6 : « Kostbera, kvæn var hon Högna, kona kapps gâlig... » — Stro. 9 : « Kend var Kostbera, kunni hon skil rûna; innti ordhstafi at eldi liósum... »

Stro. 12: « Eitt ek mêst undrumk,
mâkað ek enn hyggja,
hvat þâ varð vitri,
er skyldi vilt rîsta;
. . . .
vant er stafs vîfi,
eða valda aðrir. »

[2] Jornandis *De Goth. orig.* XXIV : « Reperit in populo suo quasdam *magas mulieres* quas patria sermone *Haliurunnas* (aliorummas, aliuruncas, alirumnas) is ipse cognominat. » J. Grimm (*Deutsche Mythologie. Gættingen,* 1835, p. 227) rapproche ce nom de celui de la prêtresse germaine *Aurinia* (Aliruna) dont parle Tacite (*Germania* VIII) : « Sed et olim Auriniam et complures alias venerati sunt non adulatione nec tanquam facerent deas. » — Ces noms désignent sans doute les prêtresses qui savaient déchiffrer les runes et expliquer leurs oracles.

fatales des deux frères Gunnar et Hogni, de la race de Nifl, ce serait sur un anneau d'or, et nommément sur celui que le nain plein d'astuce Andvaré avait chargé de ses maléfices, que l'imprudente Gudrûn avait tracé les runes qui auraient dû prévenir ses frères de la trahison projetée contre eux par le sauvage Atli, son époux[1]. Telle est même, d'après l'éminent archéologue danois, M. Worsaæ, l'explication qu'il convient de donner aux sculptures dont se trouve orné le dossier d'un fauteuil en bois, dit «le siège de l'épousée», dans l'église de Hiterdal, paroisse du Télémark, en Norvège (fig. 176)[2]. On y voit une femme debout, placée entre deux cavaliers et parlant à l'un d'eux; celui-ci tient dans la main droite un anneau.



Fig. 176. — Sculpture sur Bois, décorant le Dossier d'un Siège, à Hiterdal, en Norvège, d'après Worsaæ, *Les Empreintes des Bractéates.*

Voici, sans doute, des témoignages littéraires et artistiques qui ne sont pas à dédaigner, lorsqu'il s'agit de prouver que, dans l'antiquité la plus reculée, les Goths se servaient d'anneaux d'or pour y inscrire des runes d'une importance capitale. Tel a dû être, assurément, l'anneau d'or du trésor d'Andvaré, que Kostbéra ne sut malheureusement pas déchiffrer; tel est aussi celui du trésor de Pétrossa qui ne manque pas d'embarrasser, avec moins de périls, il est vrai, tous ceux qui, de nos jours, cherchent à l'expliquer.

Aussi, sans insister plus longtemps sur l'interprétation des mots qu'il porte, nous allons nous occuper maintenant de l'usage auquel ce bijou a pu être destiné. En parlant des anneaux plus simples que contenait le trésor découvert sur l'Istritza, nous avons déjà rapporté l'idée émise à ce sujet par feu M. G. Assaki, soit qu'elle lui fut propre, soit qu'elle lui vint de M. Berger de Xivrey; mais, en tout cas, cette explication n'aurait eu sa raison d'être qu'autant que l'inscription eût été reconnue pour une invocation bachique, adressée aux buveurs, au moment où chacun d'eux détachait sa coupe de cette espèce d'anneau collectif[3]. Or, rien n'est moins prouvé que cette assertion illusoire.

[1] *Drâp Niflunga*, 3, où il est dit que «le roi Atli invita Gunnar et Hogni, en leur envoyant Vingi ou Knefrœd. Gudrûn eut connaissance du piège et leur expédia des paroles en runes pour qu'ils ne viennent pas et, pour confirmer son avis, elle envoya à Hogni l'anneau du nain Andvaré, en y entrelaçant des poils de loup». — La légende de l'anneau d'or du nain Andvaré se trouve racontée dans la *Sîgurdharkvida Fafnisbana Œnnur.*

[2] J. J. Worsaæ, *Les Empreintes des Bractéates en or*, pp. 332 et 347, pl. XXII, 1. — Cet auteur rapporte également l'explication différente qui a été donnée sur cette sculpture par M. Nicolaysen (*Norske Fornevninger*) dans les *Rapports de la Société pour la conservation des monuments anciens de la Norvège. Christiania*, 1867, p. 63, et 1868, p. 104.

[3] Voy. plus haut, p. 30, note 2 et p. 352.

De plus, nous pourrions parfaitement appliquer à cette forte *armilla* d'or, ce qui a déjà été dit au sujet des bracelets et autres cercles précieux, dont les anciens avaient l'habitude de se parer le corps, tant de leur vivant qu'en leurs demeures posthumes. Pour quelques-uns de ces peuples, et notamment pour certaines familles nomades de race germanique, les anneaux d'or étaient autrefois la principale, sinon l'unique richesse. Au besoin, on s'en servait comme de la monnaie courante. On raconte qu'un jeune marin du Nord arriva un jour affamé dans les plaines fertiles de la Thuringe ; il implorait une bouchée de pain et offrait en paiement à un indigène tous les somptueux cercles d'or qui brillaient à son cou et à ses bras. Le terrien, pour railler un aussi riche nécessiteux, ne lui accorda en échange qu'une poignée de terre ; mais mal lui en prit, car le rusé pirate ne tarda pas à tirer une terrible vengeance de cette plaisanterie inhospitalière. Revenu la nuit suivante avec ses compagnons les Saxons, armés tous du long couteau tranchant, dit *Sahs*, auquel ils devaient leur nom, ceux-ci semèrent la poussière emportée la veille par leur émissaire, tout à l'entour d'un vaste territoire et s'y installèrent avec assurance. Ils défendirent, les armes à la main, contre les réclamations des Thuringiens, ce sol ainsi acquis et le gardèrent sous prétexte qu'ils l'avaient bien et dûment payé avec leurs bracelets[1]. C'est ainsi que la légende explique la prise de possession du cœur de l'Allemagne par les Saxons, porteurs d'anneaux d'or. Ces bijoux leur ont valu une patrie ; sans

[1] Widukindi *Rerum gestarum Saxonicarum, libri tres,* dans les *Scriptor. Rerum germanic.*, édit. G. Waitz. *Hanoveræ*, 1882 ; lib. I, 5-7 :

« Ea igitur tempestate contigit, adolescentem quendam egredi de navibus oneratum multo auro, torque aurea simulque armillis aureis; cui obvius quidam Thuringorum : 'Quid sibi vult', inquit 'tam ingens, aurum circa tuum famelicum collum ?' 'Emptorem', inquit, 'quæro, ad nihil aliud istud aurum gero; qui enim fame periclitor, quo auro delecter?' At ille qualitatem quantitatemque pretii rogat. 'Nullum', inquit, 'mihi est', Saxo, 'discrimen in pretio; quicquid dabis gratum teneo'. Ille vero subridens adolescentem : 'Quid si', inquit, 'de isto pulvere sinum tibi impleo?' erat enim in presenti loco egesta humus plurima. Saxo nihil cunctatus aperit sinum et accipit humum ilicoque Thuringo tradidit aureum; lætus uterque ad suos repedat. Thuringi Thuringum laudibus ad cælum tollunt, qui nobili fraude Saxonem deceperit, fortunatumque eum inter omnes mortales fuisse, qui vili pretio tam ingens aurum possederit. Cæterum certi de victoria, de Saxonibus jam quasi triumphabant. Interea Saxo privatus aura, oneratus vero multa humo, appropriat navibus. Sociis igitur ei occurentibus et quid ageret admirantibus, alii eum irridere cœperunt amicorum, alii arguere, omnes pariter amentem eum, crediderunt. At ille postulato silentio : 'Sequimini, inquit, me optimi Saxones, et meam vobis amentiam probabitis utilem'. At illi, licet dubii, sequuntur tamen ducem. Ille autem, sumpta humo, per vicinos agros quam potuit subtiliter sparsit et castrorum loca occupavit.

Ut autem viderunt Thuringi castra Saxonum, intolerabilis res eis visa est, et missis legatis conquesti sunt de rupto fœdere ac violato pacto ex parte Saxonum. Saxones respondent, se hactenus fœdus inviolabiliter servasse; terram proprio auro comparatam cum pace velle obtinere aut certe armis defendere. His auditis, incolæ jam maledicebant aurum Saxonicum, et quem paulo ante felicem esse predicabant, auctorem perditionis suæ suæque regionis fatentur. Ira deinde accessi, cæco marte sine ordine et sine consilio irruunt in castra; Saxones vero parati hostes excipiunt sternuntque, et rebus prospere gestis, proxima circumcirca loca jure belli obtinent. Diu itaque crebroque cum ab alterutris pugnatum foret, et Thuringi Saxones sibi superiores fore pensarent, per internuntios postulant, utrosque inermes convenire et de pace iterum tractare condicto loco dieque. Saxones postulatis se obœdire respondent. Erat autem illis diebus saxonibus magnorum cultellorum usus, quibus usque hodie Angli utuntur, morem gentis antiquæ sectantes. Quibus armati Saxones sub sagis suis, procedunt castris occurruntque Thuringi condicto loco. Cumque viderent hostes inermes, et omnes principes Thuringorum adesse, tempus rati totius regionis obtinendæ, cultellis abstractis, super inermes et improvisos irruunt et omnes fundunt, ita ut ne unus quidem ex eis superfuerit. Saxones clari existere et nimium terrorem vicinis gentibus incutere cœperunt. Fuerunt autem et qui hoc facinore nomen illis inditum tradant. Cultelli enim nostra lingua ,sahs' dicuntur, ideoque Saxones nuncupatos, quia cultellis tantam multitudinem fudissen.

contredit, ils ont été bien employés. Mais nous nous demandons par quelle superfétation de vanité, en était-on arrivé, chez les peuples barbares de l'antiquité à renfermer dans la tombe d'une seule femme plusieurs centaines de couronnes, de colliers, de ceintures et de bracelets en divers métaux vils ou précieux et à en surcharger presque entièrement les membres de son cadavre[1] ? Ce luxe d'outre-tombe nous atteste un étrange usage funéraire, sans toutefois nous en faire comprendre la portée.

Enfin nous ne devons pas négliger non plus de rappeler que ces mêmes habitants du Nord, qui appréciaient si fort les anneaux métalliques, autant dans l'habillement et dans les transactions de la vie, que dans la toilette de leurs morts, avaient aussi la coutume d'en décorer les idoles de leurs temples. L'intéressante *Saga de Njâl,* presque contemporaine de la première introduction du christianisme au Xe siècle, dans les régions scandinaves, dit que, dans le temple payen de Throntheim, en Norvège, les trois statues divines de Thor, de

[1] Il est assez fréquent de trouver dans les tombes de femmes des anciens barbares une, deux et même trois douzaines de bracelets. Le cas s'est présenté plusieurs fois dans les anciens cimetières de la Scythie, de la Hongrie, de l'Allemagne et d'ailleurs. Nous recueillons toutefois ici quelques faits qui nous ont été obligeamment remis en mémoire par M. E. Flouest et qui ont tous rapport aux antiquités celtiques de la France: « M. le Dr Mongin a trouvé dans une tombe gauloise à Charais (Marne) des armilles composées de trente cercles en bronze, isolés, pleins, à tige quadrangulaire, ornant l'avant-bras sur une longueur de 0^m,10 (*Matériaux sur l'histoire de l'homme,* 1879, p. 111. — M. Aug. Nicaise a rencontré dans le cimetière gaulois de Plat-Savart (commune de Marson, Marne) un squelette de femme portant à chaque bras quarante bracelets filiformes avec plaquettes disposés par groupes et maintenus par séries (*Le port féminin du Torque,* p. 5). » — Dans l'ouvrage, *Les Sépultures de Saint-Jean de Belleville* (*Savoie*), par le comte Costa de Beauregard (*Grenoble,* 1867), on lit les indications suivantes sur des tombes que l'auteur a exploitées : « 2e tombe. Les bras, très richement parés, étaient ramenés sur le bassin; l'humérus droit portait un bracelet (une armille) dont les extrémités se croisaient sur une assez grande longueur, et l'avant-bras une série de quarante anneaux parfaitement intacts et pareils entre eux. L'humérus gauche portait un bracelet (armille) pareil à celui de l'humérus droit, et l'avant-bras, soixante à soixante-dix anneaux, dont partie, vers le haut, étaient semblables à ceux de l'avant-bras gauche, et le reste, vers le poignet, était filiforme et très fragile » (pp. 9 et 10, pl. III, fig. 6). — « 4e tombe. Elle présentait des traces évidentes de bouleversement intentionnel. Les ossements avaient disparu; seuls, les deux avant-bras étaient encore en place, chargés d'un nombre considérable de bracelets en fort mauvais état » (p. 11, pl. V. fig. 1 et 2). — En parlant des nécropoles de la vallée de Barcelonnette ou de l'Ubaye, M. Ern. Chantre dit dans son volume consacré au *Premier Age du Fer, nécropoles et tumulus* (*Lyon,* 1880) : « *Laus.* Vers 1855 un cultivateur trouva, en enlevant un amas de pierres, sept ou huit squelettes, avec une agrafe, quelques objets en bronze et plus de trois kilogrammes de bracelets » (p. 11). — « *Saint-Poux.* A la Frache, au lieu dit Le Clos, on a trouvé en 1858 quatre-vingts bracelets, quarante à chaque bras, qui allaient en grossissant à partir de la main. — *La Grande-Serenne.* On a trouvé dans le champ du Pommier, situé à l'est de la commune, un corps accompagné d'un grand nombre de bracelets. — En 1822, en enlevant les pierres des champs pour la construction des fours à chaux, on trouva, avec un grand nombre d'objets de diverse nature, au moins quatre cents anneaux. — Vers 1861, on découvrit un corps ayant aux os des bras, cinquante anneaux de deux types différents, tous pleins et de forme conique à l'intérieur. — *Saint-Paul.* En allant à l'Arche, sur la gauche du chemin communal qui descend sur le ruisseau, on a trouvé, entre deux petites murailles, un corps ayant des bracelets aux jambes et cent cinquante bracelets environ, qui, placés à quelque distance les uns des autres, garnissaient complètement les bras » (p. 12). — Ajoutons un dernier exemple à cette liste que l'on pourrait prolonger de beaucoup. M. Comarmond rapporte dans *Le Courrier de Lyon* du 11 juillet 1857 que, dans un ancien tombeau de femme à la Haute-Maurienne, on avait trouvé, en 1848, cent huit bracelets enfilés sur les bras et les avant-bras. Cette abondance de bracelets, déposés même dans les tombes, prouve que l'usage de ces bijoux était extraordinairement répandu chez les peuples barbares de l'Europe, dans les temps anciens.

Thorgherda et d'Irpa étaient ornées de bracelets en or[1]. Le faste du culte septentrional était demeuré tout aussi imposant cent ans et même deux cents ans plus tard, car l'annaliste allemand, Adam de Brême, en décrivant à son tour, l'antique sanctuaire d'Upsala prétend que « tout y était en or » jusqu'aux figures de la vénérable trinité formée, sur un triple autel, par Thor, Wodan et Fricco.[2] Terminons ces exemples en citant l'historien danois Saxo Grammaticus qui, au XII[e] siècle, confirme encore ces faits ; il raconte que la statue du dieu Odin était révérée par les anciens rois scandinaves à tel point que son simulacre doré fut envoyé par eux à Byzance comme un signe de haute considération. Cette statue était elle-même en or et avait les contours des bras fortement resserrés dans de pesantes *armillæ* du même métal[3].

Toutefois, sans tenir compte de toutes les données positives du passé, qui rehaussent fort l'importance de ce genre d'anneaux chez ces peuples, dont quelques-uns ont longtemps séjourné autrefois en Dacie, et ignorant, sans doute, les dimensions de l'anneau de Pétrossa, ainsi que les circonstances tout exceptionnelles de sa découverte, le R. P. Secchi a supposé que celui-ci, avec son inscription prétendue euganéenne, avait été porté dans les forêts de la Valachie, par quelque cerf échappé des bois dépendant d'un temple consacré à Diane, en Italie. Cette bête à l'humeur vagabonde, avait dû traverser le Danube pendant l'hiver, sur la glace. Mais ce ne sont là, il nous semble, chez le savant jésuite, que des réminiscences classiques ayant trait au cerf favori de Silvie, lequel avait coutume d'errer à travers bois.

mensæque assuetus herili
Errabat silvis.

[1] Voy. la citation de la *Njâls Saga*, plus haut, p. 350, à la fin de la note.

[2] Adami Bremensis *Descriptio insularum Aquilonis*, 26, dans les *Scriptor. Rerum Germanic.*, ed. G. H. Pertz. *Hanoveræ*, 1774; p. 174: « Nunc de supersticione Sueonum pauca dicemus. Nobilissimum illa gens templum habet, quod Ubsola dicitur, non longe positum ab Sictona civitate. In hoc templo, quod totum ex auro paratum est, statuas trium deorum veneratur populus, ita ut potentissimus eorum Thor in medio solium habeat triclinio; hinc et inde locum possident Wodan et Fricco. Quorum significationes ejusmodi sunt : 'Thor', inquiunt, 'præsidet in aere, qui tonitrus et fulmina, ventos ymbresque, serena et fruges gubernat. Alter Wodan, id est furor, bella gerit, hominique ministrat virtutem contra inimicos. Tertius est Fricco, pacem voluptatemque largiens mortalibus. Cujus etiam simulacrum fingunt cum ingenti priapo. Wodanem vero sculpunt armatum, sicut nostri Martem solent; Thor autem cum sceptro Jovem simulare videtur. »

[3] Saxonis Grammatici *Historia Danica, recensuit et commentariis illustravit* Dr. P. Er. Müller, vol. I. *Havniæ*, 1839; lib. I, p. 42. — « Ea tempestate cum Othinus quidam Europa tota falso divinitatis titulo censeretur, apud Upsala tamen crebriorem diversandi usum habebat, eamque sive ob incolarum inertiam sive locorum amænitatem singulari quadam habitationis consuetudine dignabatur. Cujus numen septentrionis reges propentiore cultu prorequi cupientes, effigiem ipsius auro complexi simulacro, statuam suæ dignationis indicem maxima cum religionis simulatione Byzantium transmiserunt, cujus etiam brachiorum lineamenta confertissima armillarum pondere perstringebant.

A cette donnée, l'érudit aura ajouté par la pensée une partie des ornements variés, couronnes de fleurs, banderoles, amulettes et colliers d'or et de perles, dont Ovide a décoré le cerf familier du jeune Cyparisse,

Cornua fulgebant auro, demissaque in armos
Pendebant tereti gemmata monilia collo.

Enfin, ses souvenirs littéraires ont pu même se reporter sur l'imitateur du chantre des *Métamorphoses,* sur le poète bucolique Calpurnius qui a pompeusement paré, dans l'une de ses églogues, un beau cerf apprivoisé par le berger Astile :

en aspicis illum
Candida qui medius cubat inter lilia, cervum?
. . . .
Scit frenos, scit ferre jugum, sequiturque vocantem
Credulus et mense non improba porrigit ora.
Adspicis ut fruticat late caput? utque sub ipsis
Cornibus, et tereti lucent redimicula collo?
Adspicis ut niveo frons irredita capistro
Lucet, et, a dorso quæ totam circuit alvum,
Alternat vitreas lateralis cingula bullas?
Cornua subtiles, ramosaque tempora molles
Implicuere rosæ, rutiloque monilia torque
Extrema cervice nutant : ubi pendulus apri
Dens sedet, et nivea distinguit pectora luna[1].

Cependant aucune de ces *bestiæ mansuetæ* de Calpurnius, d'Ovide et de Virgile, pas plus que n'importe quel chien domestique ou sacré, favorisé d'un carcan d'or[2], n'aurait pu porter à son cou un anneau dont le vide intérieur n'a pas plus de $0^{m},13$ de diamètre. Il convient donc de reléguer l'hypothèse du R. P. Secchi, malgré les attraits poétiques que nous ne lui avons pas marchandés, au rang des vains efforts d'imagination érudite, totalement dépourvus de vraisemblance.

Nous croyons bien mieux fondée l'opinion de M. Dietrich, que nous avons déjà signalée en quelques mots, dans ce même chapitre. Elle consiste à attribuer à notre anneau le caractère juridique et sacramental qu'avaient, dans les temples

[1] Virgilii *Aeneid.*, l. VIII, v. 490-491. — Ovidii *Metamorphos.*, l. X, v. 12-13. — Calpurnii *Eclog.*, VI, v. 32-45.

[2] Il est évident que ce n'est pas seulement dans les temps modernes que l'on a imaginé de faire porter des colliers aux chiens domestiques; les monuments de l'antiquité et principalement les vases peints nous présentent très fréquemment des chiens et même des biches dont le cou est entouré d'un cercle. Ici nous ne citerons qu'un seul exemple; c'est celui des deux quadrupèdes ou quadrumanes (?) qui accompagnent la déesse noire dans le beau disque en argent trouvé Lampsaque, dont nous avons parlé plus haut (pp. 250-256, fig. 103). Les anneaux sont bien distinctement tracés en or autour du cou de ces bêtes étranges. Les deux félins que l'on voit dans la portion inférieure du vase sont tenus en laisse au moyen de bricoles qui passent autour du cou, sur le poitrail et sous les aisselles.

des Germains et des Scandinaves payens, certains ornements en métaux précieux, affectant, selon toute apparence, cette même forme[1]. Mais, à ce propos, il n'est pas inutile, pensons-nous, de rappeler que la race gothique ne fut pas la seule parmi les nations de l'antiquité, qui considéra l'anneau en métal comme un attribut consacré, déférant à celui qui en était muni dans certaines circonstances, soit les honneurs exceptionnels de la divinité ou de la royauté, soit l'obligation comminatoire de prêter sur ce bijou un serment solennel.

Les monuments les plus anciens de la Chaldée et de l'Assyrie nous présentent les divinités locales, tenant à la main un anneau, accompagné quelquefois, il est



Fig. 177. — Fragment des Bas-reliefs, sculptés sur les Rochers de Malthaï, en Assyrie, d'après V. Place, *Ninive*.

vrai, d'une courte baguette ou sceptre. Tels sont la plupart des dieux qui, debout sur des quadrupèdes, s'avancent, raides et majestueux, à la suite ou à la

[1] Voy. p. 374 et note 1. — Dans le travail que M. Dietrich a consacré aux inscriptions runiques gravées sur quelques-uns des vases d'or trouvés dans le Banat de Temesvar (*Germania* de Pfeiffer, XI. pp. 176 et sq.), cet auteur a de nouveau soutenu son hypothèse, mais en tâchant d'expliquer par l'existence illusoire de la prétendue inscription χαῖρε καὶ πίνε, le concours des épigraphes grecques et gothiques, réunies sur les vases du Cabinet des Antiques de Vienne. Voici du reste la manière dont il s'exprime à ce sujet, dans deux passages de ce mémoire. P. 179 : « Was nun das Volk betrifft, unter dem die Hauptmasse der Goldgefæsse, natürlich zugleich mit ihren Inschriften, entstand, welche auch auf den goldenen Ringen des walachischen Fundes von Pietraossa doppelter Art sind — der eine Ring sagt ja χαῖρε καὶ πίνε, der andere *Guta niothi hailag* in deutschen Runen — so spricht auch bei dem Banater Funde die doppelte Schriftart wie das gesammte Bildwerk der künstlerischen Ausstattung dafür, dass darin griechische Kunst und zwar die von Byzanz nachgeahmt wurde von einem germanischen Stamm, der nicht gerade im Banat selbst braucht gewohnt zu haben; denn es gibt deutliche Spuren, dass die ersten Inhaber einem christlichen Volk zwischen dem 4. und 6. Jahrhundert angehœrten. » — Plus loin, page 202, M. Dietrich revient sur cet argument, malheureusement très mal fondé : « Wenn man nun von dem Sprachgebrauch des griechischen Historikers Procopius ausgeht, wonach Gothen schlechthin für Ostgothen steht, wie wo er sagt : « Unter den gothischen Vœlkern sind die zahlreichsten und angesehensten *die Gothen*, Wandalen, *Wisigothen* und « Gepæden » (*Bell. Vand.* 1, 2), und wenn man hinzunimmt, dass der mitgefundene Ring χαῖρε καὶ πίνε aussagt, und auch in dem ganzen Kreis der übrigen Goldgeræthe des Fundes von Pietraossa (Arneth, Text S. 85-87 und auf den Tafeln, Anhang V und VI) weder ein Kreuz noch eine sonstige Spur christlicher Art in den Verzierungen ist, wohl aber Nachahmung griechischer Gœtterdarstellung auf der grossen goldenen Schale (Arn. V, 1 und S. 85), so wird einige Wahrscheinlichkeit für die Annahme sein, dass dieser Schatz mit dem Schwurring, dessen Runeninschrift sich dem 5. Jahrhundert fügt, von einem noch heidnischen Zweig der Ostgothen herstammt. »

rencontre les uns des autres, sur les étranges sculptures des rochers abruptes de Malthaï (fig. 177) et de Bavian (fig. 178) [1].

Ne dirait-on pas, d'après la pose de leurs mains, que ces derniers tendent leur anneau, en signe d'alliance ou de réconciliation ? L'un des personnages lève la main droite, comme pour prêter un serment solennel, tandis que l'autre confirme cet acte par un geste impératif, en abaissant son sceptre.

La baguette disparaît dans certains bas-reliefs des ruines de Nimroud ; ainsi on n'y voit que des anneaux simples ou perlés, portés par des divinités femelles ;

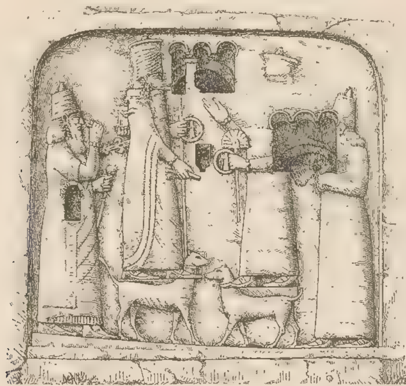


Fig. 178. — Bas-reliefs sculptés sur les Rochers de Bavian, en Assyrie, d'après Layard, *Monuments of Nineveh*, II.

[1] Les bas-reliefs rupestres de Malthaï et de Bavian, sculptés les uns et les autres à de grandes hauteurs, (300 mètres environ), sur les parois escarpées de ravins pittoresques, dans les montagnes qui avoisinent Mossoul, ont été successivement étudiés et en partie dessinés par MM. Layard (*Discoveries* et *Nineveh*) et Place (*Ninive*, t. II, pp. 153-160). Selon ces auteurs, ils ont été exécutés à l'époque de la dynastie des Sargonides, ce qui est indiqué, pour les sculptures de Bavian, par des inscriptions locales qui nomment le roi Sennachérib. A Malthaï (fig. 177), le relief peu proéminent nous présente une longue file composée de trois groupes qui se répètent et où l'on distingue, à part la figure du roi, placé debout en adoration, tant devant que derrière chaque groupe, une série de sept divinités se tenant également debout, mais sur des animaux, chien, lion, taureau ailé, cheval, etc. Presque toutes ont à la main « le sceptre orné d'un anneau qui ne se trouve que dans la main des dieux ». A Bavian, où le cadre du bas-relief que nous reproduisons (fig. 178) a 9m,12 de largeur sur 8m,50 de hauteur et ne contient que quatre personnages sculptés en assez haut relief (0m,20 de profondeur), les deux figures affrontées et montées sur des animaux, sont certainement des divinités. « L'un de ces personnages, dit M. G. Perrot, dans son *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 638, a la main droite levée et la gauche baissée; celui qui lui fait pendant exécute le mouvement contraire ; à cela près, la pose est la même; seulement une des têtes a disparu, de sorte que nous ne pouvons savoir si toutes les deux étaient barbues. Même sceptre de part et d'autre ; il se termine à son sommet par une palmette et vers son milieu il est muni d'un appendice en forme d'anneau... Ces deux personnages ne peuvent être que des dieux... Le sceptre avec l'anneau est celui que porte le dieu Samas, dans le bas-relief de Sippara ». Voy. notre fig. 181. — MM. Layard et Place, ayant trouvé au bas des sculptures de Malthaï et de Bavian, soit des ruines, soit un petit *tel* ou tertre, croient que les rois de l'Assyrie avaient construit, dans ces sites pittoresques, de petits temples ou des pavillons de chasse. Il est à remarquer que la dégradation actuelle des bas-reliefs provient en partie des cellules qu'ont creusées dans le roc, derrière ces sculptures, des anachorètes chrétiens du moyen âge.

les unes sont ailées et debout (fig. 179) ; les autres, assises sur des sièges que des guerriers ont chargé sur leurs épaules pour les transporter en procession, peut-être hors d'une ville conquise[1] (fig. 180).



Fig. 179. — Déesse assyrienne. Musée Britannique, d'après M. G. Perrot, *Chaldée et Assyrie.*

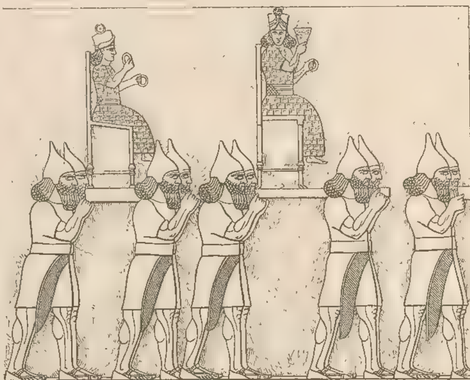


Fig. 180. — Procession de Divinités assyriennes. Musée Britannique, d'après Layard, *Monument of Nineveh*, I.

Mais les deux attributs reparaissent réunis entre les mains du dieu soleil, adoré dans l'antique Sippara, sous le nom de Samas ; assis sur un trône, sous un dais à colonettes, l'anneau et la baguette à la main, il reçoit les hommages du roi Nabou-Abla-Idin qui lui présente deux acolytes ou deux membres de sa famille (fig. 181). La tablette de pierre grise qui porte cette image n'a certainement pas moins de 2700 ans de date[1].

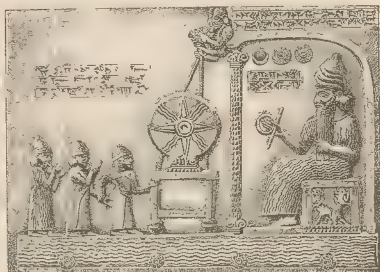


Fig. 181. — Le Dieu Samas, adoré par un Roi de Sippara Tablette de Grès sculpté. Musée Britannique. D'après M. G. Perrot, *Chaldée et Assyrie.*

Ainsi donc, dans cet âge reculé, l'anneau qui, de plus, forme toujours une auréole ambiante autour de tous

[1] Nous empruntons à l'ouvrage de M. Layard, *Monuments of Nineveh*, 1re série, p. 65, la fig. 180, où l'on voit des divinités assyriennes portées sur les épaules de soldats casqués ; ce sont sans doute des déesses assises sur des sièges, comme la seconde divinité dans les séries de Malthaï. Les déesses de Nimroud tiennent à la main des anneaux sans sceptre. — En ce qui concerne notre fig. 175, nous transcrivons ici ce qu'en a dit M. G. Perrot (*Hist. de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 700), auquel nous avons emprunté le dessin de cette figure ; il se trouve, du reste aussi

les *Férouers* ou génies ailés de la religion mazdéenne, était chez les Chaldéens, comme il le fut plus tard chez leurs successeurs de race iranienne, un emblème de la toute-puissance, peut-être aussi de la foi jurée. En effet si, dans sa conception la plus absolue, le pouvoir suprême et illimité doit être sans commencement ni fin, comme le cercle sans solution de continuité d'un anneau parfait, d'autre part les esprits portés au symbolisme aperçurent de prime abord la relation qui existe entre les anneaux dont se compose une chaîne et le serment qui relie entre elles les forces des hommes, lorsque ceux-ci sont unis par le lien moral de la fidélité.

A ce double titre, les dieux et les souverains de l'antiquité asiatique pouvaient montrer avec pompe aux yeux de leurs adorateurs et de leurs sujets, l'emblème deux fois sacré de l'anneau. Cet usage ne semble être tombé en désuétude,

plusieurs fois répété dans les *Monuments of Nineveh* de M. L. Layard (série I, pl. 7) : « On s'est demandé s'il ne fallait pas voir une déesse dans un personnage imberbe, de haute taille, qui se rencontre dans le palais d'Assournazirpal à la place qu'occupent d'ordinaire les divinités, près de la porte des édifices royaux. Ce personnage est ailé; de sa chevelure, ramassée en un paquet qui bouffe sur la nuque, se détache une longue tresse qui pend entre les épaules et presque jusqu'à la chute des reins. La main droite est levée; la gauche, baissée, tient une guirlande. » [A moins que ce ne soit un large bracelet ou anneau, composé de grosses perles ou d'astragales.] « Jusqu'aux pieds tombe une longue robe, par dessus laquelle est jeté un manteau. Sous cette draperie, ni la poitrine, ni les hanches n'ont de saillies qui fassent deviner le sexe; les bijoux que l'on remarque aux bras, au col et aux oreilles se rencontrent d'ailleurs sur plus d'un bas-relief, comme ornements de figures qui sont certainement viriles. A vrai dire, cette figure ne se distingue que par l'arrangement des cheveux, qui est très particulier, et par le caractère du visage, où le sculpteur semble avoir voulu mettre plus de finesse que dans ses autres têtes. »

[1] C'est encore à l'ouvrage si instructif de M. G. Perrot (pp. 209, 214 et 605, et fig. 71) que nous empruntons la stèle du dieu Samas (fig. 181), ainsi que sa description :

« Ce curieux monument, d'une conservation merveilleuse, a été récemment acquis par le Musée Britannique. Il provient d'Abou-Abba, à 16 milles anglais au sud-ouest de Bagdad. C'est là que l'on a reconnu l'emplacement de l'ancienne Sippara, une des plus vieilles villes de la Chaldée. Ses sanctuaires ont toujours gardé une grande importance; on y adorait surtout le soleil, *Samas*. Ce monument, c'est une tablette d'une pierre grise, à grain très serré; elle a 0m,28 de long, 0m,15 de large et au centre 0m,07 d'épaisseur; elle s'amincit en haut et en bas. La tranche est cannelée. En haut de l'une des faces se trouve un bas-relief au-dessous duquel commence une longue inscription, qui se continue et s'achève sur la face postérieure. Des inscriptions plus courtes sont gravées dans le champ même de l'image. Tout le travail, figures, inscriptions, moulures d'encadrement, est d'ailleurs très soigné; il y a, dans l'exécution, un souci du moindre détail et un fini laborieux qui s'expliquent par la destination même de cette petite stèle; on a voulu qu'elle fût digne du dieu à qui elle avait été consacrée, dans un temple qui se dressait au milieu de la ville de Sippara et où l'on adorait une triade composée de Sin, Samas et Istar. Le bas-relief, que nous reproduisons d'après un moulage dû à l'obligeance du docteur Birch, n'occupe pas tout à fait la moitié de la face antérieure. Il représente l'hommage rendu au dieu Soleil par un roi appelé Nabou-Abla-Idin, que l'on place vers l'an 900 (le disque qui figure sur une table servirait, à lui seul, pour nous révéler le nom du personnage divin; mais comme pour rendre toute hésitation impossible, l'artiste a eu soin de graver dans le champ, au-dessus des trois petits personnages, une inscription que MM. Oppert et Ménant traduisent ainsi : « Image du Soleil, le Seigneur grand, qui « demeure dans le temple de Bît-para, lequel est dans Sippara »... La longue inscription qui couvre la moitié de la face antérieure et toute la face postérieure de la stèle, n'est pas autre chose qu'une énumération des dons qui ont été faits au temple par le roi régnant et par ses prédécesseurs... Les monuments de l'âge archaïque sont moins rares; nous en avons déjà cité quelques-uns, par exemple la tablette de Sippara qui représente le dieu Samas, la canéphore qui porte le nom du roi Koudourmapouk et la stèle de Merodach-Idin-Akhi. De ces objets, le plus ancien doit être la canéphore; la tête y est encore entièrement rasée; par l'ensemble de la pose, cette statuette votive rappelle d'ailleurs un des bronzes de Goudéa. Ce qui nous fait attribuer une moindre antiquité, c'est qu'elle date du temps où s'est introduit l'usage de porter la barbe et la chevelure longue; on trouve cette disposition non seulement chez le dieu Samas, assis dans son édicule et chez les deux personnages divins qui soutiennent, avec des cordes, le disque du soleil posé sur une table, mais encore, quoique moins accusée, chez les trois hommes qui s'avancent vers le dieu; le premier paraît un prêtre; il conduit par la main le second, qui, de sa droite levée, fait le geste de l'adoration; même geste chez le troisième des fidèles. Comme détails à remarquer, nous signalerons sous le trône du dieu ces deux génies robustes que les assyriologues appellent Izdubar et Héa-bani, et, dans la main droite de Samas, le bâton auquel tient un large anneau, insigne que nous retrouverons, en dehors même de la Mésopotamie, sur d'autres monuments. Le vêtement du dieu et celui du troisième des adorateurs présentent ces plis sinueux et gaufrés que nous avons observés sur les plus anciens cylindres de la basse Chaldée. L'art est d'ailleurs ici assez avancé. »

dans l'empire des Perses, que dans la période historique pendant laquelle les influences grecques avaient comprimé ou altéré les anciennes croyances locales; aussi le voyons-nous remis en honneur, dès que les adorateurs du feu reprirent le dessus, sous la dynastie des rois sassanides. En effet, les figures royales d'Ardeschir et de ses successeurs paraissent, tenant presque toujours un anneau à la main, sur les rochers et les murs de Tak-i-Bostan, de Bi-Sutoun, de Firouz-Abad, de Chapour, de Chiraz, de Nakch-i-Roustam, de Nakch-i-Redjeb, de Teng-i-Saoulek et ailleurs[1]. Mais, à cette époque de réhabilitation du culte mazdéen, cet attribut

[1] Eug. Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse, exécuté en 1840 et 1841. Paris*, 1843 à 1844; six volumes in-f°, avec deux volumes de texte in-8°, 1851. Les cinq figures, 182-186, reproduisant des monuments persans de l'époque sassanide, sont empruntées à cet ouvrage; mais les personnages qu'elles représentent ne sont pas les seuls dans ce livre qui portent à la main des anneaux, ornés ou non de rubans flottants. Nous pourrions citer encore, comme exemples de cette particularité, les génies ailés qui remplissent les archivoltes du grand arc de Tak-i-Bostan, pl. 7, et ceux de Bi-Sutoun, pl. 19, les bustes qui ornent des chapiteaux à Bi-Sutoun et à Ispahan, pl. 17, 17 *bis* et 27 *bis*, ainsi que des guerriers, des cavaliers et des serviteurs qui figurent sur des bas-reliefs de Firouz-Abad, pl. 44, de Chapour, pl. 52, de Chiraz, pl. 55, et de Nakch-i-Redjeb, pl. 192 et 192 *bis*. Nous nous attacherons cependant, avec plus d'attention, aux cinq bas-reliefs dont nous avons reproduit les dessins. — La fig. 182 porte dans l'ouvrage cité le n° de pl. 224; c'est un énorme bloc de rocher qui se trouve à Tengh-i-Saoulek, dans la province de Chouster. A côté de deux divinités assises, la lance à la main et la tête radiée, l'on voit un roi couché sur son lit de repos, élevant un anneau; un acolyte est à ses côtés et trois figures très frustes occupent le registre inférieur de ce bas-relief. — Les fig. 183 et 185 reproduisent les pl. 14 et 9 de l'atlas de MM. Flandin et Coste. Elles sont sculptées toutes deux sur les rochers de Tak-i-Bostan, mais la première occupe une place plus en vue et elle représente un dieu solaire protégeant de sa large épée l'alliance de deux personnages royaux, rattachés ensemble par un anneau à banderole pendante. On suppose que l'un des personnages royaux est le fameux Sapor Ier, fils d'Ardéschir Ier et vainqueur de l'empereur Valérien; il porte la coiffure traditionnelle de son père et le tablier de cuir qui rappelle les origines de la famille du corroyeur Babek, arrivée au trône de l'Iran. Il est plus difficile de déterminer le personnage important qui partage avec le roi les honneurs de l'anneau royal et qui, comme lui, foule sous ses pieds une quatrième figure, dans laquelle on croit reconnaître le portrait et le costume de l'empereur Valérien, tel qu'on le voit sur d'autres bas-reliefs sassanides. La seconde gravure présente un groupe de trois statues, presque en ronde-bosse, qui occupent le fond cintré d'une grotte artificielle à Tak-i-Bostan; d'après les costumes, révélés par d'autres monuments numismatiques ou sculpturaux, on croit reconnaître dans ces trois figures le grand roi Khosrou-Parviz qui confère l'anneau sacré à son fils Schirouier, tandis qu'à sa droite la belle Schirin répand avec la main gauche des libations d'une aiguière arrondie, et, de l'autre main soulève un anneau moins grand. — Enfin, nous parlerons des deux fig. 184 et 186, portant chez Flandin et Coste les nos des planches 182 et 186. On voit ces sculptures sur les rochers de Nakch-i-Roustam, où la plupart des bas-reliefs sont accompagnés d'inscriptions en caractères grecs et pehlvis. C'est à l'élucidation de ces inscriptions qu'est consacré le fameux mémoire de Sylvestre de Sacy, sur les *Inscriptions et monuments de Nakch-i-Roustam* (*Paris*, 1793). La première de nos figures représente deux rois à cheval, en face l'un de l'autre et se tendant l'anneau d'alliance. Voici de quelle façon Sylvestre de Sacy explique ce bas-relief, après avoir déchiffré l'inscription qui l'accompagne (pp. 66 et sq.):

« Maintenant si l'on compare tous ces bas-reliefs, on sera porté à conjecturer qu'ils ne doivent avoir tous qu'un même objet. Dans tous ceux qui représentent un combat, on retrouve les mêmes personnages. L'un est distingué par le bâton ou l'épée qu'il tient à la main, l'autre par l'esclave qui est derrière lui et qui lui tient un parasol sur la tête. Le premier a la tête couverte d'une tiare, dont le tour a la figure d'une couronne, et le milieu s'élève en forme de globe; l'autre a un bonnet plat et d'une forme très simple. Quoique leur habillement et surtout leur coiffure ne soient pas précisément les mêmes partout, les différences sont légères et de peu de conséquence. Le cavalier que l'on voit sur ce bas-relief tient l'épée de la main gauche et a la tête couverte d'une tiare surmontée d'un globe; c'est encore vraisemblablement le même qui dans les autres bas-reliefs est représenté avec les mêmes attributs. Là il combattait, ici on le voit victorieux de son rival, qui a recours à sa clémence. Si l'histoire nous offrait quelque éclaircissement sur cette espèce de combat ou de joute que l'on voit représentée sur ces bas-reliefs, ce serait un moyen de fixer l'époque à laquelle il faut rapporter les événements qu'ils représentent. Je pense que l'anneau dont les deux combattants paraissent se disputer la possession n'est autre chose que le diadème ou bandeau royal; et ce qui contribue à me confirmer dans cette opinion, ce sont les bandelettes qui pendent de cet anneau et qui sont semblables à celles que l'on voit flotter sur les épaules et derrière la tête des combattants. Les autres personnages représentés sur ces bas-reliefs n'ont point cet ornement; ce qui donne lieu de croire que les combattants sont tous deux rois, ou du moins combattent pour la royauté. En suivant cette indication, il semble que l'inscription : « C'est ici la figure

vénéré de la toute-puissance est, de plus, orné des banderoles sacrées du *kosti* qui s'en déroulent en replis gaufrés. Plus encore que par le passé, l'anneau se révèle alors à nous comme un emblème du pouvoir, soit que l'autorité suprême appartînt à un seul chef (fig. 182), soit qu'elle fût le partage de plusieurs per-



Fig. 182. — Bas-relief sculpté sur un Rocher à Teng-i-Saoulek, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse.*

sonnages à la fois (fig. 183), mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il est presque toujours consacré par la présence tutélaire des dieux.

du serviteur d'Ormusd, du dieu Ardeschir, roi des rois de l'Iran, de la race des dieux; fils du dieu Babec, roi», nous donne l'explication de ces bas-reliefs. On sait en effet qu'Ardeschir n'avait point apporté en naissant un droit à la couronne et au trône de l'empire des Parthes. S'il tirait son origine de l'ancienne maison des souverains de la Perse, ce qui même n'est pas certain, au moins ne peut-on disconvenir que depuis plusieurs siècles cette famille avait perdu tout son lustre et peut-être jusqu'au souvenir de son ancienne splendeur. Quel que soit le motif qui ait inspiré à Ardeschir le projet de s'emparer de la couronne, il ne put exécuter ce projet qu'en prenant les armes contre son souverain, et ce n'est qu'après s'être formé un parti puissant et avoir triomphé trois fois des troupes d'Ardévan, qu'il parvint à se défaire de son rival et à établir sa domination sur les ruines de celle des Arsacides (Dionis Cassii *lib.* LXXX *ex epito.* Xiphilini). La tiare que l'un des deux cavaliers de nos bas-reliefs porte sur sa tête, désigne d'une manière bien précise le vainqueur d'Ardévan. En effet, Agathias et Nicéphore nous apprennent que ce fut Ardeschir qui, le premier, porta la tiare (Agathiæ *lib.* II, p. 64, et Nicephori *Hist. eccles.*, *lib.* I, t. I, p. 55, *edit. Paris*, 1630); et d'un autre côté, il est certain que le bonnet plat et bas qui caractérise dans ces bas-reliefs l'autre combattant, ressemble beaucoup à celui que l'on voit sur le revers de plusieurs médailles des Arsacides. Cette ressemblance est singulièrement très remarquable sur un bas-relief reproduit par Niebuhr, où ce bonnet est fendu au-dessous des oreilles. On en voit de pareils sur le revers de plusieurs médailles des rois Parthes, qui représentent un homme assis tenant un arc bandé. Ces traits me semblent bien propres à faire reconnaître le sujet de ces bas-reliefs. Pourquoi y chercherait-on autre chose qu'un tableau allégorique de l'insurrection d'Ardeschir contre Ardévan, de ses combats, de sa victoire et de la défaite du prince Arsacide? L'objet du combat entre ces deux rivaux est représenté par le diadème que chacun d'eux tâche d'arracher à son adversaire; les combattants sont distingués par des caractères qui indiquent leur origine et qui ne pouvaient manquer d'être facilement saisis par les gens du pays». — Observons de notre côté que l'acolyte qui se tient derrière un des rois de ce bas-relief porte sur son bonnet une feuille bilobée que l'on ne voit portée que par des personnages imberbes, peut-être des eunuques?

L'attribution du dernier bas-relief au roi Bahram ou Vaharane II semble être encore moins contestable, car non seulement on y voit ce roi accompagné de sa femme et de son fils Vaharane III, encore enfant, comme il est représenté sur les monnaies frappées par lui, mais de plus le quatrième personnage qui les accompagne sur le bas-relief porte un bonnet, dont la pointe, en forme de tête d'animal, est également représentée sur les mêmes monnaies (voy. A. de Longpérier, *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sassanide. Paris*, 1840; pl. 4; J. de Bartholomæi, *Collection de monnaies sassanides, représentées d'après les pièces les plus remarquables, publiée par B. Dorn. — Saint Petersbourg*, 1872 et 1875; pl. IV et XXXII, suppl.).

Nous reconnaissons aussi dans l'anneau, — et peut-être même d'une façon encore mieux accentuée, — un signe d'alliance entre deux souverains vainqueurs qui, debout ou à cheval (fig. 184), foulent aux pieds des captifs, tandis que, de leur main droite, tendue en avant, ils touchent tous les deux un cercle d'où s'échappe un voile plissé. Le cavalier qui tient d'une main ferme l'anneau et le voile, porte dans sa paume gauche un sceptre; l'autre, qui ne fait que toucher à l'anneau du *kosti*, lève jusqu'à la bouche, la main gauche dont les doigts sont repliés, sauf l'indicateur. Ne sont-ce pas là des gestes qui expriment soit une loyale promesse de soumission, soit tout simplement la foi jurée avec solennité?



Fig. 183. — Bas-relief sculpté sur les Rochers de Tak-i-Bostan, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.

L'anneau s'offre encore à nous comme un gage de concorde dans une famille souveraine (fig. 185), ou bien encore comme un lien de mariage entre un roi et une reine. Cette union semble être d'autant plus fortement cimentée, par la présence du royal héritier qui, entre ses père et mère, se trouve abrité sous les replis consacrés qui pendent de l'anneau conjugal (fig. 186).



Fig. 184. — Bas relief sculpté sur les Rochers de Nakch-i-Roustam, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.

Que les uns de ces personnages historiques et notamment que ceux des grottes artificielles de Tak-i-Bostan représentent, au fond de la voûte intérieure, le grand roi Khosrou Parviz (591-618) avec son fils Schirouier et la belle Schirin son idole (fig. 185), et que, sur les rochers extérieurs de cette même gorge, on voie son prédécesseur déjà éloigné, Sapor II, fils d'Hormuz, qui régna en 342

(fig. 183); que dans l'un des bas-reliefs de Naksch-i-Roustam (fig. 184), on admette avec Sylvestre de Sacy, que c'est Ardéschir Ier, le fondateur de la dynastie de Sassan et de Babek, qui, en l'an 223, exige de l'Arsacide, son rival vaincu, le serment de soumission, tandis que sur la seconde sculpture de même provenance (fig. 186), on reconnaisse Bahram II (279-296), qui, même sur ses monnaies, faisait figurer à côté de lui sa femme et son fils, il n'en est pas moins vrai que l'anneau, fut-il simple ou orné du *kosti,* joue dans toutes ces scènes un rôle capital.



Fig. 185. — Groupe de Statues, placées au Fond de la Grotte artificielle de Tak-i-Bostan, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse.*

Mais, tout en constatant que ce sont, en général, les images des personnes couronnées ou celles des génies ailés planant dans les airs, qui, sur les monuments sassanides, se présentent avec ces sortes d'anneaux quelquefois très simples, d'autres fois fleuronnés ou perlés, et très souvent aussi ornés de larges rubans flottants, de façon qu'on peut les prendre pour des couronnes ou des colliers ; tout en ne négligeant pas de rappeler que, dans l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides* par Mirkhond [1], nous trouvons une locution qui doit évidemment confirmer un usage local, à savoir la phrase où l'auteur persan dit que « Nouschirvan « refusa de se revêtir du *collier de la royauté* », il nous semble, d'après d'autres indices, que le simulacre de l'alliance au moyen de l'anneau était usité, en pays iranien, même entre les personnes de condition plus humble. Cet avis nous est fourni, entre autres, par le bas-relief sculpté dans les gorges de Serpoul-



Fig. 186. — Bas-relief, sculpté sur les Rochers de Nakch-i-Roustam, d'après Flandin et Coste, *Voyage en Perse.*

[1] *Histoire des rois de la Perse de la dynastie des Sassanides, traduite du persan de Mirkhond,* par A. J. Sylvestre de Sacy, faisant suite aux *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse. Paris,* 1793; p. 359.

Zohab, dont nous avons déjà parlé[1], et où les deux personnages qui échangent entre eux un anneau, sont loin de se présenter à nous dans l'attirail fastueux des rois de l'Iran. On les prendrait plutôt pour des barbares habitant les régions occidentales de l'empire des Perses.

D'après ces données diverses et comme l'a déjà fait, du reste, le savant norvégien M. C. A. Holmbœ, dans une note sur les anneaux du serment, *Om Eeds-Ringe*[2], ne serions-nous pas en droit de voir une corrélation intime entre les anneaux d'alliance des anciens Persans et les anneaux du serment des Goths et des Scandinaves ? Ce ne serait certainement pas l'unique rapport qui, parmi les familles de la race aryenne, rattache plus particulièrement les peuples germaniques à ceux de l'Iran. Dans la science des langues, on en a souvent constaté.

Mais il n'est pas moins vrai que les monuments de la Perse et les traditions orales ou écrites de la Scandinavie et de l'Allemagne ne sont pas les seuls documents anciens que l'on puisse citer à l'appui du rôle sacramental que paraissent avoir joué, dans l'antiquité, les anneaux placés intentionnellement dans les mains de certains personnages, en certaines occasions déterminées.

Nous avons parlé, dans le chapitre précédent, des statères gaulois qui représentent, sur leur revers, un conducteur de char tenant à la main droite un anneau ouvert ; nous y avons aussi mentionné la petite monnaie d'argent, *panno-*

[1] En parlant des *nationes braccatæ* de l'Orient dans la note de la page 258, nous avons reproduit (fig. 105) une scène de l'échange de l'anneau entre deux Barbares; c'est celle qui figure sur le bas-relief de Serpoul-Zohab, et nous avons émis la conjecture que les inscriptions tracées des deux côtés sur cette pierre, pourraient donner l'explication de la scène représentée, ou du moins qu'elles en nommeraient les acteurs. Nous n'avons pas manqué depuis lors de consulter à ce sujet quelques-uns des rares connaisseurs de l'épigraphie iranienne, et c'est l'un de ceux qui se sont livrés avec le plus de soin et de succès à ces études aussi ardues que délicates, M. Ed. Drouin, qui a bien voulu nous assurer, dans une lettre, dont nous extrayons ici le passage suivant, que ces inscriptions ne sauraient être déchiffrées avec quelque sûreté, telles qu'elles ont été transcrites par les voyageurs qui en ont rapporté et publié le dessin :

« Je n'ai pas parlé, nous dit M. Drouin, du bas-relief de Serpoul-Zohab, pas plus que des inscriptions de Bahbehar et d'autres bas-reliefs ou textes qui se trouvent dans le *Voyage en Perse* de Flandin et P. Coste, ou dans *Die achœmenidischen und sassanidischen Denkmæler und Inschriften* de F. C. Andreas (*Berlin*, 1882), parce que les copies sont tellement défectueuses qu'il est impossible de rien déchiffrer et que, du reste, mon travail roulant surtout sur *Les monnaies à légendes en pehlvi et en pehlvi arabe* (publié dans la *Revue archéologique* de Paris, 1885), je ne pouvais pas trop m'appesantir sur les inscriptions monumentales. J'ai cependant essayé un déchiffrement de ces inscriptions secondaires. J'avais cru lire sur le bas-relief de Zohab le nom de Varahrân, mais j'ai reconnu que toute tentative était inutile et même dangereuse, car on s'expose à donner aux caractères une valeur qu'ils n'ont jamais eue à l'époque sassanide. Les deux inscriptions de Zohab, telles que Flandin les a copiées, nous offrent en effet un mélange de signes [illegible] qui n'ont jamais été pehlvis, à côté d'autres comme [illegible] qui sont chaldéo-pehlvis. En somme, les deux textes de Zohab, celui de gauche comme celui de droite, ne sont pas du pehlvi sassanide ; c'est ce qui me ferait croire qu'ils ne seraient pas contemporains du bas-relief, mais y auraient été gravés après coup. La langue est très probablement de l'araméen ou plutôt le chaldéo-pehlvi ; mais je crois qu'il est impossible d'arriver à une lecture sérieuse avec le texte de Flandin ; il faudrait une seconde copie. »

[2] Chr. Holmbœ, *Om Eeds-Ringe*, dans *Særskilt Aftryk af Videnskabs Selskab. forhandl. 1863-1865, Christiania.*

nienne ou *germanique* — selon M. A. de Longpérier — sur laquelle on aperçoit un petit homme bossu portant un torque à la main [1]. Nous ne manquerons pas ici de rapprocher de ces figures informes, un médaillon et une bractéate d'or, sur lesquelles M. Worsaæ a cru voir des anneaux très imparfaitement tracés, entre les mains d'un cavalier (fig. 186, *a*), et entre celles d'une femme (*b*). La bractéate a été trouvée à Trollhætta, en Suède, et l'on peut y lire, en runes très distinctes, les mots TAVON ATHODU. Le médaillon, imitation grossière mais évidente d'une monnaie impériale romaine, vient de Midt-Mjelde, en Norvège. Les légendes runiques qu'on y aperçoit, sont encore moins déchiffrables que l'anneau n'est clairement dessiné dans la main du cavalier, qui occupe le revers de cette médaille [2].



Fig. 186. — *a*. Médaillon scandinave en Or, trouvé à Midt-Mjelde, en Norvège. Musée de Bergen.
b. Bractéate en Or de Trollhætta, en Suède. Musée de Stockholm.
D'après J. J. Worsaæ, *Empreintes des Bractéates.*

Nous voudrions pouvoir joindre à ces indications un peu vagues la confirmation d'un fait, malheureusement très douteux, qui a été énoncé par MM. E. Desor et Favre, dans une note de leur ouvrage sur *Le bel âge du bronze en Suisse* [3]. « Il paraît, disent-ils, qu'il existe au Musée de Hanovre, une ancienne médaille représentant un personnage tenant à la main un anneau, devant lequel est agenouillée une autre figure dans une attitude respectueuse; ce qui fait conjecturer qu'il s'agissait d'une prestation de serment ; de là le nom d'*anneau du serment.* »

[1] Voy. p. 295, note, fig. 117 *g* et *h*, *a* et *b*. — P. 238, note 1. — Nous compléterons cette dernière indication par celle que nous fournit le recueil très intéressant de M. J. B. Waring, intitulé *Stone Monuments, Tumuli and Ornament of Remote Ages. London*, 1870. Plate 55, fig. 12; p. 44 : « Fig. 12 is from a tumulus in North Germany, and shows a warrior with spear and torque. » Ce personnage grotesque, tout nu et pourvu d'une sorte de perruque à catogan, court à toutes jambes, en écartant largement les bras. D'une main il tient un *torque* à bouts arrondis, de l'autre un petit javelot. Sont-ce des dépouilles de guerre ou des dons honorifiques que lui, aussi bien que le personnage bossu, déjà cité, montrent avec ostentation?



[2] J. J. Worsaæ, *Les Empreintes des Bractéates en or*, p. 347, pl. 19, nos 2 et 3 : « Nous avons parlé de la sculpture d'un fauteuil d'épousée, provenant de l'église de Hiterdal, en Norvège (fig. 176) et où l'on reconnait Sigurd, Brynhilde et l'anneau d'Andvaré, ou peut-être, plutôt, Gudrûn, qui remet aux envoyés du roi Atlé, un anneau couvert de runes, destiné à avertir ses frères Gunnar et Hœgné. Or, si on rapproche de cette sculpture les bractéates (fig. 186, *a* et *b*) dont l'une présente un cavalier tenant un anneau en l'air, et l'autre un personnage debout, peut-être une femme, qui tient également un anneau, on est tout naturellement porté à supposer que sur le fauteuil et les bractéates, il s'agit d'une même scène généralement connue autrefois, qu'elle aie rapport à l'anneau d'Andvaré ou à celui de Gudrûn ». — Voy. aussi G. Stephens, *Old-North. runic Monum.*, vol. II, p. 520, Bractéate n° 2, et p. 540, Bractéate n° 27. — Thomsen, *Atlas des Antiq. du Nord*, n° 1.

[3] *Le bel âge du Bronze en Suisse, orné de 5 planches chromolithographiques, de 2 planches lithogr. et de 50 gravures sur bois. Paris* et *Neuchâtel*, 1874; chap. xv, p. 24.

Il ne nous a pas été possible d'aller vérifier personnellement cette assertion et les informations que nous avons demandées au musée de Hanovre ont été négatives. Néanmoins les deux antiquaires suisses qui ont parlé de cette médaille, ainsi que M. Ernest Chantre, dans son grand ouvrage sur l'*Age du Bronze*[1], admettent l'existence d'une catégorie spéciale d'anneaux en bronze qu'ils appellent *anneaux du serment* ou *anneaux réniformes*; ils attribuent ce titre à un genre « d'anneaux fermés, le plus souvent creux, dont on a d'abord signalé l'existence dans les tumulus du nord de l'Allemagne et auxquels M. Desor le

[1] Dans le tome I de son grand ouvrage sur *L'âge du Bronze en France*, M. Ern. Chantre consacre douze pages (165-176) à l'étude des *Bracelets*, qui sont classés par lui parmi les *Ornements et objets de parure;* il les répartit entre divers groupes, qu'il qualifie ainsi : *Bracelets massifs à tige ronde; bracelets massifs à tige semi-circulaire; bracelets massifs à tige plate ou à ruban* et *bracelets creux*. Il termine son étude par les considérations suivantes sur un genre tout spécial d'anneaux (pp. 173-176) :

« Il me reste à mentionner certains anneaux fermés, le plus souvent creux, dont on a d'abord signalé l'existence dans les tumulus du nord de l'Allemagne, où on leur a donné, d'après M. Desor, le nom d'*anneaux de serment* ou *anneaux réniformes*. Le savant explorateur du lac de Neuchâtel décrit ainsi ces sortes de bracelets. [Suit la citation que nous avons également faite dans notre texte.] Le nº 1 de la planche XVIII, dans l'atlas, représente l'un des premiers spécimens de ces anneaux trouvés en France; il fait partie de cette belle série de bracelets découverts à Baume-les-Messieurs (Jura) et se trouve au Musée de Long-le-Saunier. Le Musée archéologique de Toulouse possède trois anneaux analogues dont on ne connaît pas l'origine. L'un d'eux, plus épais et creux, est orné de gravures et les crêtes, placées au nombre de cinq sur la dépression, sont trop rapprochées pour laisser intercaler les doigts, quelque petite que soit la main. Un autre exemplaire, orné de sept arêtes, est moins épais que le premier, mais ces dernières sont encore rapprochées davantage. Ces anneaux sont, de plus, garnis à chacun des côtés de deux bourrelets qui sont indépendants de ceux que l'on remarque dans la dépression. Dans le *Catalogue de l'Exposition universelle de Paris en 1867* on trouve l'indication d'un anneau creux qui peut se rapporter peut-être à un de ces objets. Une partie de la circonférence est déprimée et il est orné de groupes de filets en relief et de cannelures gravées finement au trait. La provenance de cette pièce, appartenant à M. Danjou de la Garenne à Rennes, n'est malheureusement pas indiquée. Il y a quelques années déjà que deux beaux anneaux de cette espèce ont été découverts dans la grande station lacustre de Morges, par M. M. Forel. Voici la description qui en a été donnée, en 1866, dans l'*Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses :* « Le premier est un gros anneau, creux, cylindrique, couvert de dessins fort élégants, composés de « petits cercles concentriques et de lignes striées. La photographie de grandeur naturelle que je vous envoie vous donnera une idée « plus claire de sa forme que je ne pourrai le faire par une description détaillée. » [Notre fig. 187 reproduit cette forme en réduction.] « On remarquera sur la partie concave cinq crêtes ou parties saillantes qui paraissent avoir été destinées à recevoir les doigts de la « main humaine. On remarque aussi sur les côtés de l'anneau deux trous de 11 millimètres 1/3 de diamètre, qui paraissent avoir servi « à soutenir le noyau de la fonte au moment de la fabrication. Le second est un anneau de forme semblable au premier, mais plus « petit, massif et sans autres ornements que quelques renflements affectant la figure de viroles. Cet anneau a été trouvé au même « endroit que le précédent et semble avoir servi à des usages analogues. » La forme de ces anneaux est telle qu'on ne peut y introduire une main de grandeur ordinaire, en sorte qu'il n'est pas possible qu'ils aient été destinés à servir de bracelets. Il est donc probable qu'ils ont dû être employés comme emblèmes et l'on est réduit à supposer qu'ils ont dû servir comme symboles sacrés ou comme signe d'autorité. Les parties saillantes destinées à recevoir les doigts semblent montrer que ces objets devaient être tenus par la main humaine, et quoiqu'il puisse y avoir diverses manières d'y appliquer la main, la manière la plus naturelle est celle qui consiste à y introduire les doigts dans une position analogue à celle qui est représentée dans les anciennes figures égyptiennes pour l'anneau muni d'une croix qui se voit à la main des divinités. Assurément ces anneaux ne peuvent être considérés comme étant du même genre que les anneaux de porte d'église, sur lesquels on prêtait serment au moyen âge. Mais je me demande s'ils ne pouvaient pas avoir quelque analogie avec l'*Armilla sacra*, dont il est question dans les chroniques danoises... — Un autre échantillon que je représente et qui n'est pas moins parfait provient de la palafitte d'Estavayer et fait partie de la collection de M. le notaire Otz; il est creux, sans rivure ni soudure, en sorte qu'il est difficile de se rendre compte du procédé employé par les fondeurs. On peut encore citer des anneaux du même genre trouvés, l'un dans la palafitte d'Estavayer, au lac de Neuchâtel (Musée de Fribourg), les autres dans la Haute-Savoie. La palafitte de Thoron, au lac Léman (collection Carrard, à Lausanne), en a fourni un exemplaire identique à celui de M. Forel; un autre a été trouvé près d'Annecy (Musée d'Annecy). Une figure représente l'un des exemplaires découverts en Allemagne par M. Lindenschmidt, près Grünberg (Hesse), au Musée grand-ducal de Darmstadt. M. Lindenschmidt en a publié deux autres, l'un de Mecklenbourg (Musée de Schwérin), l'autre de Poméranie (Musée de Stettin). Ce dernier présente un caractère assez différent de ceux qui sont signalés en France, en Suisse et à Lindenstruth. Le British Museum possède plusieurs exemplaires de ce genre d'anneaux de provenance diverse. J'ai placé ces anneaux parmi les bracelets; leur forme générale les rapproche en effet de ces derniers; mais leur structure ne permet pas de penser que l'on ait pu les utiliser de la même façon que les bracelets proprement dits. Les dispositions des saillies qui paraissent destinées à recevoir les doigts faisaient présumer que ces anneaux devaient être saisis à pleine main, lorsque l'on a observé sur une médaille du Musée de Hanovre un personnage tenant à la main un anneau de ce genre, devant lequel est prosterné un autre personnage. Cette observation a fait croire à une prestation de serment, et c'est de là que l'on a donné à cet objet le nom d'*anneau de serment*. D'après M. Mortillet (*Matériaux pour l'histoire de l'homme*, IIIe année, p. 247), ces anneaux ont pu servir comme anneaux de suspension ou plus probablement encore comme freins, auxquels on fixait, soit des objets, soit des animaux, soit des hommes, que l'on tenait en laisse par la partie arrondie. »

premier a donné cette qualification. Ce savant explorateur du lac de Neuchâtel décrit ainsi ces sortes de bracelets — dont nous nous sommes réservés de ne parler qu'à présent — : « Ils ont les dimensions des bracelets ordinaires, sont tantôt creux, tantôt massifs, généralement ornés de dessins variés, ce qui indique que ce n'étaient pas des objets vulgaires. Ce qui les caractérise c'est leur forme particulière. Au lieu d'être circulaires, ils sont repliés en dedans sur l'un des côtés et ce côté rentrant présente, en outre, plusieurs saillies séparant des intervalles qui ont l'air de s'adapter aux doigts, lorsqu'on tient le bracelet à la main ».

Nous choisirons parmi tous ceux de cette catégorie, qui ont été découverts en Allemagne, en Suisse ou ailleurs et dont plusieurs affectent des dimensions fort exiguës, avec des dessins assez élégants, une pièce en bronze, d'environ $0^{m},12$ dans son grand diamètre extérieur, qui a été retirée de la station lacustre de Morges et publiée par M. Forel, en 1866[1] (fig. 187). Elle n'est certainement pas faite pour être portée au bras et ses rainures extérieures donnent aisément accès aux doigts de la main qui l'empoigne. Mais est-ce là une raison suffisante pour élever ce bijou, de qualité assez vulgaire en somme, au rang d'un objet sacré?

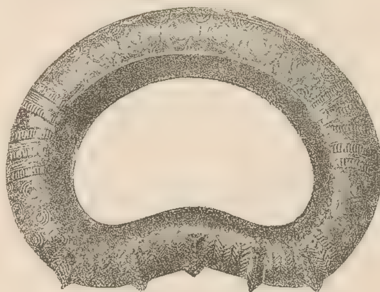


Fig. 187. — Anneau en Bronze, trouvé à Morges. Collection de M. Forel, d'après M. Ern. Chantre, *L'Age du Bronze en France.*

D'autres archéologues ont réclamé le nom d'*anneaux du serment* pour des bijoux plus ou moins arrondis qui, en outre de leur forme peu adaptable aux bras, au cou ou aux jambes, ont souvent aussi une plus grande valeur comme métal; ainsi nous avons vu que feu M. Troyon[2] croyait que l'on pouvait appliquer cette

[1] Voy. l'*Indicateur d'Histoire et d'Antiquités suisses* de l'année 1866, ainsi que l'ouvrage déjà cité de M. Ern. Chantre, t. I, pp. 173-175. M. Lindenschmidt, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, B. II, H. VII, T. 2, n°s 4 *a* und 4 *b* : « Vorder- und Rückseite eines massiven geschlossenen Ringes auf dessen stark eingebogener Vorderseite fünf vorspringende Aufsætze angebracht sind. Das Innere ist glatt, die æussere Rundung ist mit fein gravirten Strichverzierungen und concentrischen Kreisornamenten bedeckt. Aus den Pfahlbauten des Neuenburger See's. — Sammlung des Herrn Præsidenten Forel in Morges.... Der Gebrauch der dargestellten Ringformen hat bis jetzt noch keine genügende Erklærung gefunden. Ihre Verwendung als Armbænder erscheint durch die Einbiegung und die nach innen vorspringenden Schlussknœpfe geradezu unmœglich, und alle anderweitigen Annahmen ihrer Bestimmung zu Schwurringen, ja sogar zu Handwaffen, entbehren jeder sicheren Begründung. »

[2] Voy. p. 261, note. — Cf. Caumont, *Cours d'antiquités monumentales de la France*, t. I, p. 246, pl. X, fig. 1 et 2. — Pococke, *Irish antiquities*, dans l'*Archæologia, or miscellaneous tracts relating to Antiquity*, publiée à Londres; t. I, 1770; p. 40, pl. III.

dénomination à certains demi-cercles en or et quelquefois même en bronze, dont les extrémités sont évasées en forme d'entonnoir, et que l'on a trouvés, tant en Allemagne et dans les pays scandinaves qu'en Suisse, en France et en Irlande, auprès des dolmens ou autels druidiques. M. W. Wilde, dans son excellent catalogue du Musée de Dublin, a infirmé cette hypothèse mal fondée et a désigné ces volumineuses et étranges agrafes, si fréquentes et si riches dans sa patrie, sous le qualificatif moins présomptueux et probablement plus juste de *fibulæ mammillariæ* (fig. 188)[1].



Fig. 188. — Fibule mamillaire en Or, trouvée en Irlande. Musée du Trinity-College, à Dublin, d'après M. Wilde, *Catalogue*.

Entraîné par le désir contraire, c'est-à-dire par celui d'ennoblir jusqu'à la consécration religieuse une épave extraordinairement riche des temps anciens, M. Busching de Breslau, qui a publié, en 1822, les antiquités payennes de la Silésie, a pensé que le titre d'anneau du serment, *nordischer Schwurring*, convenait mieux qu'à tout autre au bracelet d'or qui a été découvert, en 1821, à Vogelgesang, dans la circonscription de Nimptsch. Ce n'est cependant qu'un lourd *torques* à tige cylindrique et ouverte, se terminant, comme tant d'autres grands anneaux de style babylonien, phénicien, grec, romain ou même scythique et barbare, par deux grosses têtes de lions ou de dragons affrontés (fig. 189 *a*). Pour réduire à néant les droits de ce bijou à l'appellation pompeuse d'anneau du serment, nous le

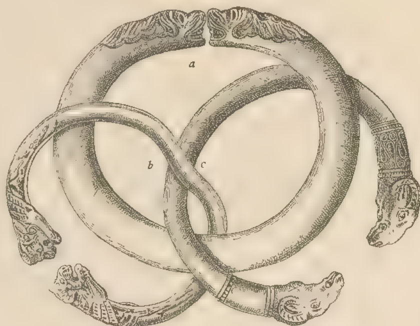


Fig. 189. — Bracelets en Or, provenant de Silésie, de Syrie et de Crimée. Musées de Berlin, du Louvre et d'Oxford.

[1] W. R. Wilde, *A descriptive Catalogue of the Antiquities of Gold in the Museum of the royal Irish Academy, illustrated. Dublin*, 1862; pp. 56 et sq:

« Hundreds of those unclosed hoops, with terminal cups, have been found in Ireland, and specimen of them may be seen in most of our Museums. The celebrated full-sized bas-relief of the Roman standard bearer, not longe since discovered in the vicinity of Mayence, throws much light upon several of our ancient ornaments. The right fore-arm is decorated with unclosed *armillæ;* two penannular *fibulæ*, with enlarged and decorated terminations, are suspended from a strap which passes across the breast, and beneath these there are rows of circular *phaleræ*, like a round gold plate. Both these ornaments are regarded by Lindenschmidt (*Die Alterth. uns. heidn. Vorz.* B. I, H. IV, T. 6) and other German antiquaries as decorations analogous to the medals worn in modern times. Presuming that certain ranks, professions, or grades of society in Ireland wore particular forms of ring or fibula

reproduisons ici en réduction (*a*), en l'associant à deux autres bracelets d'or, de forme et d'aspect à peu près semblables : l'un (*b*), actuellement au Musée du Louvre, vient d'Alep en Syrie et rappelle les antiques bracelets asiatiques dont nous avons parlé, en traitant plus haut de l'anneau simple de Pétrossa; l'autre (*c*), offert au Musée de l'Université d'Oxford, a été apporté de Crimée, où il a été découvert depuis peu, et nous présente une variété de plus dans les bijoux gréco-scythiques qui nous ont également occupé[1].

decoration, we have at once a clue to the varieties and form of ornamentation to be seen even in those gold articles which have been preserved to the present day. — MAMMILLARY FIBULÆ. — For the sake distinction and arrangement, we have applied this term to a class of gold ornaments, of great diversity of size, found in abundance in Ireland..... Various have been the conjectures respecting the use of gold ornaments of this description; but an examination of kindred articles in bronze, preserved in the Museums of Copenhagen and Mayence, sets the question at rest. They were *fibulæ*, or brooches, in the fastening of which a portion of the soft woolen cloak or mantle passed in between the cups or discs, into the space under the handle, and was there fastened by means of a *acus* or pin, temporarily affixed to one side of the handle, where it joins the cup......

« In the Museum of Trinity College there is a magnificent *fibula* of these description, with solid handle and massif cups, which weighs 33 ounces (the heaviest now known to exist), and decorated all over the external surface of the cups with circular indentations surrounding a central indented spot; it has also a very elegantly engaves decoration encircling each collar, where the handle is joined to the cups, the inside lips of which are also beautifully ornamented. It is 8 3/8 inches long. The cups are more bell-shaped than in that belonging to the Academy and are also set on to the handle at a different angle, possibly to adjust it to the part of the shoulder where we know, from some of the roman and frankish statues, the ancients occasionally wore the *fibula*. (See Lindenschmidt, *Die Vaterländische Alterthümer der Fürstlich Hohenzoller'schen Sammlungen zu Sigmaringen. Mainz*, 1860; p. 53, fig. 35). The accompanying illustration [c'est notre fig. 188], one third the size of the original, affords a faithful representation of this most beautiful article, which stands neerly 3 1/2 inches high. »

[1] Nous avons déjà mentionné dans diverses notes de ce volume les trois pièces d'orfèvrerie ancienne qui sont groupées ensemble dans notre fig. 189. Nous revenons toutefois sur chacune d'elles, dans le but de prouver, une fois de plus, que le type des bracelets ouverts et terminés par des têtes d'animaux affrontés a été exécuté depuis la plus haute antiquité, aussi bien en Orient que dans les contrées de l'Europe. Nous tenons aussi à faire comprendre que ce modèle ne renferme en soi rien de ce qui pourrait autoriser à attribuer à l'une des pièces de ce type, — fût-elle même trouvée en pays germain, — le caractère d'*anneau du serment*. Il n'est guère possible de supposer qu'un grand anneau en or, découvert en Silésie, et auquel ressemblent, sous le rapport du motif qui les ornemente, deux bracelets avec grenats cloisonnés, provenant, l'un de la presqu'île de Taman (fig. 13 *a*) et l'autre de Hongrie (fig. 14 *h*), ait eu une destination sacramentale, sans qu'en même temps l'on n'attache une idée de consécration spéciale à tant d'autres bracelets du même genre recueillis en Assyrie, à Chypre et à Rhodes (fig. 94), en Perse et en Scythie (fig. 95 et 96) ou en Syrie et en Crimée (fig. 189 *b*, *c*). Or rien ne fait présumer que, dans tous ces pays, cette espèce de bracelets aie servi à quelque autre usage qu'à la toilette des hommes et des femmes.

Il a déjà été question, dans la note 1 de notre page 262, du grand anneau d'or trouvé à Nimptsch (fig. 189 *a*); mais là nous avons commis l'erreur de désigner cette localité comme étant située dans le grand-duché de Nassau. Nous avons fait confusion avec un autre anneau d'or moins lourd (c'est-à-dire pesant 55 ducats) qui est au Musée de Darmstadt et qui a été trouvé en 1846 dans le domaine de Strousdorf (Walther, *Grossherz. Museum zu Darmstadt*, p. 50). En reproduisant ici en réduction le précieux anneau de Silésie, nous copions ce qu'en dit M. Busching dans son album, intitulé *Die Alterthümer der heidnischen Zeit Schlesiens. Breslau*, 1822; Tafel XI, nº 1. « Es ist dies der hœchst merkwürdige goldene Ring, der bei Vogelgesang vor Nimptsch, 1821, gefunden worden ist, als ein Knecht den Acker des Grafen Pfeil pflügte. Er ist 227 Dukaten schwer, vom reinsten Dukatengolde. S. Majestät der Kœnig kaufte den Ring für die kœnigl. Kunstkammer um den Goldwerth und gab ausserdem 50 Rth. Finderlohn. Lœwen- oder Drachen-Kœpfe zieren die offenen Enden. Nirgend sieht man eine Spur, dass er getragen oder gebraucht worden ist, welches bei der Weiche des Goldes unfehlbar zu sehen sein müsste. Meiner Ansicht nach stimmt er mit den nordischen Schwurringen überein, von denen in Dænemark æhnliche goldene und noch schwerere gefunden worden sind. Ein vergoldeter Abguss findet sich in der Breslauer Sammlung. » La pièce originale se trouve actuellement dans la collection d'antiquités nationales allemandes au château de Monbijou à Berlin (M. L. de Ledebur, *Das kœnigl. Museum vaterlændischer Alterthümer im Schlosse Monbijou zu Berlin*. 1838; p. 50, Taf. IV, II, 314). — En ce qui concerne le bracelet d'or représenté dans notre fig. 189 *b* et qui a été acquis à Alep pour le Musée du Louvre, nous en avons parlé assez longuement dans la note 2, à la p. 224; nous le reproduisons d'après le dessin donné par MM. Perrot et Chipiez. — Enfin la paire de bracelets en or, avec des têtes de béliers affrontés, dont l'un est reproduit dans la fig. 189 *c*, c'est celle dont il a été question dans la note 1 de la

Ces comparaisons, faites dans le but de prouver l'inanité des hypothèses qui distribuent si inconsidérément le nom d'*anneaux du serment* aux *torques* et aux *armillæ* les plus hétéroclytes, nous ont permis d'épuiser, croyons-nous, la matière en ce qui concerne les monuments existants. Il nous reste à présent à examiner quelques-uns des textes anciens et modernes qui établissent et commentent l'antique usage du serment sur l'anneau, pratiqué chez les Scandinaves et très probablement aussi chez les Goths.

M. Dietrich, en rappelant les anciennes pratiques nationales de ces peuples, n'hésite pas à reconnaître dans l'anneau de Pétrossa, un de ces *Baugr* ou anneaux sacrés en métal précieux et d'un poids déterminé, que l'on gardait dans les temples et sur lesquels on prêtait les serments solennels.

A ce propos, il cite l'épisode de l'antique poème eddique Hâvamâl, dans lequel le dieu Odin, désirant obtenir le don de la poésie, fausse le serment qu'il avait fait sur l'anneau sacré, trompe le géant Suttung et, du fond des rochers où celui-ci tenait caché le breuvage enchanté du *miœdhr,* qui renfermait ce don, il le dérobe, aidé par la jeune et belle Gunnlœd, qu'il avait également abusée[1].

« Je me souviens qu'Odin avait prêté serment sur l'anneau solennel. Peut-on encore se fier à lui? Il a trompé Suttung pour obtenir le breuvage sacré et il a délaissé Gunnlœd toute en larmes. »

Du reste nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'anneau sacré du dieu Uller, sur lequel le perfide Atli avait juré amitié à ses beaux-frères, les Niflungs, qu'il fit néanmoins torturer et assassiner dans un guet-apens[2].

Mais ce ne sont pas seulement les légendes poétiques des anciens Scandinaves qui attestent l'usage du serment solennel sur l'anneau sacré, dédié au dieu Uller ou à toute autre divinité. Les chroniques et les législations de ces peuples en font également foi. Il serait trop long d'exposer ici en détail tout ce que l'on a recueilli de données à ce sujet[3]. Nous nous bornerons à emprunter à l'excellent

page 233. Nous avons dit que ces pièces provenaient d'un tumulus helléno-scytique de la Crimée (M. E. A. Gardner, *Ornaments and armour from Kertsch in the new Museum of Oxford,* dans *The Journal of Hellenic studies. London,* 1884; vol. V, pp. 62-73 et XLVII, nº 1.

[1] *Hâvamâl,* strophe 110 :

« Baugeið Ôðinn
hygg ek at unnit hafi,
hvæt skal hans trygðum trûa?

Suttung svikinn
hann lêt sumbli frâ
ok grætta Gunnlöðu. »

[2] Voy. p. 432 et note 1.

[3] Sur l'anneau du serment chez les peuples germaniques, voy. J. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer,* II. Aufl. *Gœttingen,* 1854; p. 895 : « Der Schwœrende muste, indem er die Eidesformel hersagte, einen Gegenstand berühren, der sich auf die dem Meineid folgende Strafe bezog. In Scandinavien fasste er einen im Tempel bewahrten, vom Godi dargebotenen, mit Opferblut gerœtheten Ring, der dem Gott Ullr geweiht war; daher

mémoire que M. A. Geoffroy a publié sur les *Institutions et les mœurs du paganisme scandinave en Islande,* une citation puisée dans les fragments des anciennes lois payennes qu'Ulfliot codifia au X[e] siècle de l'ère chrétienne, pour l'Islande, sa patrie d'adoption. Il y est dit[1] :

« L'anneau sacré, pesant deux onces au moins, devait être placé sur l'autel du dieu principal. Le *godhi* ou prêtre devait le tenir à la main pendant la cérémonie, après l'avoir trempé dans le sang du taureau sacrifié.

« Quiconque avait à plaider une affaire dans le *thing* ou tribunal, devait commencer par prêter serment sur cet anneau, par devant deux ou plusieurs témoins : « Je vous prends comme témoins », devait-il dire, « que, sur l'anneau « sacré, je prête serment, serment conforme à la loi. Que Freyr m'assiste, et « Niœrd et le dieu Ase tout-puissant, comme il est vrai que je soutiendrai cette « cause avec toute la droiture, toute la sincérité et tout le respect des lois « possible, et que j'accomplirai de même tous les actes légaux pendant la session « actuelle de l'Althing. »

On voit ici l'appareil d'une antique procédure, à la fois religieuse et judiciaire,

schwœren *at hrîngi Ullar...»* — Simrock, *Handb. der deutschen Mythologie,* p. 321. — M. Müllenhoff (*Zeitschrift für deutsche Alterthümer,* Neue Folge. V. B. *Berlin,* 1874) ayant trouvé dans un document moderne le nom propre d'*Eidring,* porté par l'un des signataires de cet acte, en conclut que l'usage de l'anneau du serment, *Eidring,* existait chez les Goths et chez les anciens Germains, aussi bien qu'en Scandinavie. Voici, du reste, comment il développe cette hypothèse, à l'appui de laquelle il fournit un texte très curieux dont nous nous sommes déjà servi, p. 333-334, note 1 : « Der Name zeugt also dafür, dass auch in Deutschland einmal der Eidring wie im Norden (Grimm's *R. Alt.,* 895. Maurer, *Bekehrung des norwegischen Stammes,* II, 221, fg.) in Gebrauch gewesen ist, wenn auch sonst die Belege dafür fehlen. Es ist aber wohl bisher übersehen dass, æhnlich wie jeder islændische Gode den Ring an der Hand tragen sollte zu allen gesetzlichen Dingen die er hegen sollte (*Landnamabok,* IV, 7), so auch die heidnischen gothischen Priester im vierten Jahrhundert einhergiengen. In einem zu den Akten des Concils von Aquileja gehœrenden Schreiben des heiligen Ambrosius vom J. 381 (Mansi *Concil.* III, 617) heist es wenigstens von einem christlichen Priester aus der durch Gothen zerstœrten Stadt Pœttovio (Pettau) in Pannonien « qui etiam torquem, ut asseritur, et *brachiales impietate Gothica et profanatos more indutus gentilium* ausus sit in prospectum exercitus prodire Romani. Quod dubio non solum in sacerdote sacrilegium, sed etiam in quocumque christiano et enim abhorret a more Romano, nisi forte *sic solent idolatræ sacerdotes prodire Gothorum.»* Aus Ducange s. v. *Brachiale, brachialis,* sehe ich, dass der Arianerfeind Vigilius von Tapsus im sechsten Jahrhundert diese Stelle gegen den Palladius anwendet. » — Mallet, *Introduction à l'Histoire du Danemark,* p. 80.

[1] A. Geoffroy, *Des Institutions et des Mœurs du paganisme scandinave. L'Islande avant le Christianisme, d'après les Gragas et les Sagas,* dans le tome VI, 1[re] série, II[e] partie des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris,* 1864 ; p. 22. — *Islands Landnamabok, hoc est Liber originum Islandiæ, versione latina, lectionibus, variantibus et rerum, personarum, locorum, nec non vocum rarissimarum, indicibus illustratus. Ex manuscripto Legati Magnæani. Havniæ,* 1774 ; 1 vol. in-4°, Pars IV, cap. VII, p. 299 : « Baugr tvíegringr eda meiri skylldi liggea í hvœreo hœfuthosi á stalla, thann baug skylldi hvor godi hasa á hendi ser til lœgthínga allra theirra er hann skylldi séalfr heya, oc ríódra hann thar adur í rodru nautsblóds thess er hann blótadi thar seálfr. Hvœr sá madr er tharthursti lœgskil af hendi at leysa at dómi, skyldi ádur eid vinna ar theim baugi, oc nesna ser vatta tva sleiri : Nesni ec that vatti, skylldi hann segea, at ec vinn eid alt baugi, lœgeid, heálpi mer sva Freyr oc Niœrdr oc hinn almáttki As, sem ec man sva sok thessa sækea (eda veria, eda vitni bera, kvidu edur dóma) sem ec veit rettast oc sannast, oc hellst at lœgum, oc œll lœgmæt skill uf hendi leysa, than er under mic koma medan ec er á thessu thíngi. » — Voy. également le passage de la *Crymogea* d'Arngrim Jonsson, que nous avons cité p. 422, note 1.

et tout porte à croire que, depuis les temps les plus reculés, bien peu de chose avait dû changer, sous ce rapport, dans les usages des Scandinaves, des Germains et de leurs ancêtres communs, les Goths. En effet, ce qui a été dit des Islandais du moyen âge est également affirmé dans l'histoire des premiers rois du Danemark, écrite au IXe siècle, par Ethelward. Il y est dit : « Eique statuunt jusjurandum in eorum Armilla sacra, quod exterarum regionum fecere nunquam[1] ».

De pareilles formalités dans la procédure du serment n'ont pu être léguées aux Danois que par les générations primitives de leurs ancêtres ; ceux-ci les avaient apportées, selon toute probabilité, des régions orientales, où elles ne semblent pas avoir été plus étrangères aux Iraniens qu'à leurs congénères les Germains, Teutons et Goths.

Or, si ceux-ci avaient conservé l'usage du serment sur l'anneau, ils ont dû, sans nul doute, posséder, dès les temps les plus anciens, comme aussi lors de leur séjour dans la Scythie et la Dacie, les instruments requis pour cette cérémonie judiciaire. Les archéologues modernes, préoccupés de l'importance qu'avaient les anneaux en pareille occasion, ont cherché à déférer cet honneur à tous les anneaux de forme insolite et inexplicable. Il est plus que probable qu'ils se sont trompés, en attribuant tour à tour ce caractère à toutes sortes de cercles, de bagues, de colliers et de bracelets anciens qui ne portent en eux aucun indice, justifiant, quelque peu que ce soit, les présomptions hasardées par les antiquaires de différents pays.

Plus que tout autre, sans doute, parmi ces restes plus ou moins précieux de l'antiquité barbare, l'anneau de Pétrossa répond aux conditions exigées pour les instruments indispensables du *Baugeidr* ou *Serment sur l'anneau.* Le métal pur qui le compose, son poids qui dépasse les deux onces imposées comme minimum par la loi, enfin, plus peut-être que tout autre indice, les paroles sacramentales qui y sont gravées et, parmi celles-ci, le mot *hailag* surtout qui présente à tous le sens indubitable de « sacré » ou « consacré », tout ce concours de circonstances nous semble militer très fortement en faveur de l'hypothèse suggérée et développée par M. Fr. Dietrich.

Notre anneau de Pétrossa paraît donc être l'un de ces anneaux consacrés au serment solennel, *Eidring*, sur lequel on aurait inscrit, pour lui donner une plus

[1] Voy. Ducange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis,* au mot *Armilla*, *Jusjurandum super armillam sacram,* où il cite le même passage de l'histoire *De Danorum regibus,* par Ethelward, lib. IV, cap. 3, en se demandant à tort si le mot *armilla* n'y devrait pas être remplacé par *arma*. Les éditeurs qui ont complété cet ouvrage rappellent le serment sur l'anneau d'Ullr, trempé dans le sang des victimes, et se réfèrent à Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer,* p. 896, ainsi qu'à la chronique de *Saxo Grammaticus,* p. 83.

haute valeur sacramentale, des *runes de victoire,* « Sig-runar. » Ces runes ont dû être tracées dès les temps reculés où la nation gothique s'épanouissait dans toute sa gloire au sein de la Scythie méridionale, dans la bienheureuse terre d'*Ocvi.* C'est là que les Goths acquirent, au contact de leurs nouveaux voisins, les colons grecs de la Chersonèse taurique et les indigènes phrygiens de la côte pontique, plus d'une connaissance précieuse. L'usage pratique de l'écriture et les travaux de l'orfèvrerie semblent avoir pris, à ce moment, parmi eux, un certain essor, sauf à recevoir plus tard des développements beaucoup mieux accentués et plus caractéristiques. L'anneau d'or, avec son fermoir à torsades et ses runes archaïques, nous donne en quelque sorte la mesure de ce que les Goths étaient capables de faire à l'époque où ils commençaient à s'affermir dans cette région méridionale. Quelques centaines d'années plus tard, ils songeaient déjà à se déplacer, à s'étendre sur les contrées environnantes. Dans leurs pérégrinations armées, les émigrants ont dû emporter leur avoir sacré et profane, leurs armes, leurs bijoux, leurs vases, ainsi que tous les ornements voués à leur culte. Alors, l'antique anneau du serment a pu être transporté hors du pays d'*Ocvi* ; il a pu être déposé et conservé sur l'autel d'un temple nouveau. Une portion du peuple gothique, celle qui adopta depuis lors le nom topographique de Visigoths, c'est-à-dire Goths de l'ouest, avait élevé probablement ce sanctuaire en l'honneur de Sig-tyr ou Odin, le dieu de la Victoire, dans une province occidentale, démembrée par eux, de l'Empire romain. Ce pays était sans doute la Dacie, et il n'est pas impossible que le sanctuaire en question ait été situé précisément sur le versant méridional des Carpathes, dans cette montagne d'Istritza, tout près de l'endroit où l'anneau a été retrouvé, avec tant d'autres volumineux bijoux, après quinze ou dix-sept siècles d'enfouissement [1].

[1] Nous avons déjà exprimé notre conviction au sujet de la destination primitive du trésor que l'on a découvert, caché dans la montagne d'Istritza. Nous avons dit (p. 72) que les vases qui en faisaient partie « étaient évidemment employés comme des ustensiles dans les somptueux festins d'une table royale ou dans l'office pompeux d'un autel dressé en l'honneur de quelque divinité » ; de même les bijoux « étaient peut-être des ornements très riches, que l'on étalait les jours de grandes fêtes ou dans les cérémonies mystiques du culte payen... et qu'ils rehaussaient le costume d'apparat d'un chef, roi ou plutôt grand-prêtre ». — D'autre part, nous avons promis (p. 37, note 2) de parler, dans la III[e] partie de notre travail, des fouilles que nous avons faites dans le village de Pétrossa, situé au pied de la montagne, et où nous avons trouvé « les ruines d'un *castellum* romain, avec des débris de poterie, des ossements, du verre, des instruments en métal, des peignes en os, une monnaie, etc. » Celle-ci, qui était de très petit module et extrêmement fruste, portait l'effigie d'un empereur, certainement postérieur aux Flaviens de la seconde série. Néanmoins l'enceinte murée de Pétrossa a pu tout aussi bien être occupée, en dernier lieu et avant sa destruction, par des Goths. En Dacie, ceux-ci ne pouvaient disposer que des produits d'une industrie fort assimilée à celle des indigènes de race daco-romaine. — Nous n'essayerons pas ici de rapprocher le nom du *Caucaland* des Carpathes, dont parle Ammien Marcellin (lib. XXXI, 4), ni celui du peuple des Κχυκοήνσιοι, cités parmi les habitants de la Dacie, par Ptolémée (lib. III, 8), du nom de *Cauca* ou *Coca,* porté par plusieurs villages plus ou moins rapprochés de Pétrossa, et dont l'un, qui lui est contigu, s'appelle aussi *Dara* et *Clondiru-de-Sus* (district

Si toutefois, au souvenir du second anneau à inscription et de tant d'autres cercles en or qui ont disparu du trésor de Pétrossa, l'on voulait fonder une objection contre cette hypothèse, sur le fait que les bijoux de cette catégorie étaient nombreux dans la trouvaille roumaine, nous répondrions tout d'abord qu'il n'est dit nulle part que l'anneau solennel ait été unique dans les temples des Goths. Tout au contraire nous avons maintes preuves de la multiplicité infinie des anneaux d'or, autant dans les trésors divins et sacrés, que dans ceux des riches particuliers habitant les terres germaniques. Nous ne demanderons pour le moment un ou deux exemples qu'aux livres sacrés de l'*Edda poétique*.

N'est-ce pas une des données les plus originales de la légende odinique que l'existence du saint anneau d'or *Draupnir* qui, fabriqué par les Nains industrieux, fut déposé en signe de deuil par le dieu Odin lui-même sur le bûcher de son malheureux fils Balder, et qui, retiré des flammes, y avait acquis le don merveilleux et fécond de faire découler de soi — *driùpa* — chaque neuvième nuit, huit autres anneaux de son propre poids[1] ? Voilà certes une abondance de bijoux, digne du séjour des dieux.

Mais il paraît que chez les Alfes et les Vanes, les anneaux d'or et les joyaux se comptaient aussi par centaines. Prenons pour unique exemple le chef finnois Vœlund et voyons à quels travaux il s'adonnait, en attendant, dans sa demeure

de Buzéo, arrondiss. de Sarata. — Voy. D. Frundzescu, *Dictionaru topographicu si statisticu alu Romaniei. Bucuresci*, 1872; p. 123). Nous exprimerons seulement notre surprise sur le peu de confiance que veut bien accorder M. le professeur Henning à notre *Notice sur la Roumanie* (pp. 400 ou 50 et 402 ou 52), quand il dit, dans sa note à la page 47 de ses *Deutsche Runen-Denkmæler* : « Eine merkwürdige Notiz bringt der Bericht von Odobesco, der mit einer etwas unpræciser Wendung von einem Petrossa benachbarten Orte *Cauca* spricht (plusieurs villages parmi lesquels nous ne citerons que ceux de Pétrossa et de Cauca ou Dara, contigus l'un à l'autre), von dem anderswo nirgend etwas erwæhnt wird. Nur auf der Kiepert'schen Karte der Türkei finde ich in nordœstlicher Richtung von Pietraossa einen Ort *Koka*, der aber schon zu weit abliegt, als dass er gemeint sein kœnnte. » Cette localité, qui est la seule que M. Henning trouve de ce nom en Valachie, est, sans doute, la double commune de *Coca-plină* et de *Coca-sécă*, qui se trouve dans les montagnes à quelque distance au nord-est de Pétrossa et de la *Coca*, nommée également *Clondiru* et *Dara*. Il est à remarquer que toutes ces communes sont groupées dans la même région du Buzéo; ce qui ne ferait que confirmer nos assertions sur la persistance d'un nom antique dans ces parages. M. Kiepert est loin de connaître toutes les dénominations locales et plus ou moins vieillies des villages de la Roumanie; il ne saurait en tenir compte quand il dresse la carte de la Turquie. Quant à nous, ayant visité ces localités avec le plus grand intérêt, nous avons été, cette fois, à même d'en apprendre sur ce point un peu plus que le célèbre géographe allemand.

[1] La légende de l'anneau *Draupnir* est longuement détaillée dans l'Edda en prose de Snorro Sturleson (*Gylfaginning* ou *Voyage de Gylfe*, 49) et dans la Skalda nº 35, qui contient *la Gageure de Loki avec les Nains*. Dans le *Skirnismâl* ou *Chant de Skirner*, l'un des poèmes de l'Edda poétique, on retrouve cette légende résumée dans la strophe suivante :

« Baug ek þer þâ gef,
þann er brendr var
með ungum Oðins syni;
âtta eru ïafnhöfgir,
er af driúpa
ena nîundu hverja nôtt. »

« Je te donne un anneau qui a été brûlé en même temps que le jeune fils d'Odin, il y en a huit autres du même poids qui s'échappent de lui, chaque neuvième nuit. »

solitaire, le retour de la fille de Hlothner, la Valkyrie Alvit, sa belle et inconstante épouse qui l'avait délaissé [1].

« Cependant, Vœlund restait seul dans sa demeure de la vallée du loup ; il forgeait de l'or rouge, y enchâssait des pierres précieuses et enfilait les anneaux tous ensemble sur de la hart. C'est ainsi qu'il prenait patience, en attendant sa brillante épouse et espérant toujours qu'elle reviendrait à lui.

« Alors Nidard, le roi des Niards (de la Suède), apprit que Vœlund était resté tout seul dans la vallée du loup. Aussitôt, ses hommes, dont les cottes de mailles étaient rehaussées de clous, s'acheminèrent vers cet endroit pendant la nuit. Leurs boucliers brillaient sous les pâles rayons de la lune décroissante.

« Ils descendirent de leur selle en face du pignon de la maison et entrèrent sans obstacle jusqu'au fond des salles. Ils y virent, enfilés sur la hart, sept cents anneaux qui tous appartenaient à cet homme.

« Ils prirent d'abord les anneaux, puis ils les attachèrent de nouveau, à l'exception d'un seul, qu'ils gardèrent pour eux. Après cela, Vœlund revint de la chasse, harassé de fatigue, ayant fait de grandes enjambées tout le long du chemin.

« Il alla à la fontaine pour y préparer les chairs de l'ours qu'il voulait rôtir. Les broussailles crépitaient devant lui avec de grandes flammes, où se consumaient les gros troncs des sapins desséchés au vent.

« Il s'assit sur la peau de l'ours et se mit, lui, le roi des Alfes, à compter ses anneaux ; mais comme il en manquait un au nombre, il se réjouit en pensant que c'était la jeune Alvit, la fille de Hlothner, qui était revenue et qui avait pris cet anneau...... »

En voulant tout simplement constater la profusion des anneaux d'or chez les peuples septentrionaux, nous n'avons pas pu résister à la tentation de présenter, à la fin de cette longue et aride étude sur l'une des pièces les plus remarquables du trésor de Pétrossa, ce tableau si frappant et si pittoresque, où sont dépeintes, d'après nature, les mœurs primitives des hommes auxquels nous attribuons le trésor tout entier. Cette poésie naïve et sauvage nous met en quelque sorte au courant de la fabrication même de bijoux en or et en pierres cloisonnées, comme sont précisément ceux dont nous nous occupons ; elle nous fait aussi sentir com-

[1] *Völundarkvidha :*

Strophe 5. — « En einn Völundr
sat î Ulfdölum,
hann slô gull rautt
við gim fastan,
lukði hann alla
lind bauga vel ;
svâ beið hann
sinnar liósar
kvânar, ef hânum
koma gerði.

Stro. 6. — Þat spyrr Niðuðr
Niara drôttinn,
at ein Völundr
sat î Ulfdölum.
Nôttum fôru seggir
negldar vâru brynjur,
skildir bliku þeirra
við enn skarða mâna.

Stro. 7. — Stigu or söðlum
at salar gafli,
gêngu inn þaðan
endlangan sal,
sa þeir â bast
bauga dregna,
siau hundruð allra,
er sâ seggr âtti.

Stro. 8. — Ok þeir af tôku,
ok þeir â lêtu,
fyr einn ûtan,
er þeir af lêtu.
Kom þar af veiði
vegreygr skyti,
Völundr lîðandi
um langan veg.

Stro. 9. — Gêkk brunni
beru hold steikja,
âr brann hrîsi
allþurr fura,
viðr enn vindþurri,
fyr Völundi.

Stro. 10. — Sat â berfialli,
bauga talði
âlfa ligði,
eins sâknaði,
hugði hann at hefði
Hlöðves dôttir,
Alvitr unga,
væri hon aptr komin. »

bien les anneaux d'or, malgré leur abondance dans les demeures des riches, étaient estimés chez les anciens peuples de race germanique et convoités par la coquetterie capricieuse des femmes, aussi bien que par la rapacité des guerriers coureurs d'aventures.

Sachons donc gré au sort de nous avoir conservé quelques-uns de ces précieux bijoux, pour nous permettre de juger de leurs formes et de leur valeur; sachons lui gré surtout lorsqu'il nous livre entre les mains un anneau d'or qui porte sur lui des traces d'une origine gothique et d'une ancienneté, aussi irrécusables que celles des runes tracées sur l'anneau de Pétrossa.

Mais, en revanche, nous ne saurions assez tenir rancune au maître maçon Vérussi dont l'avarice stupide nous a privé à jamais des lumières qu'aurait sans doute fourni l'inscription gravée sur l'anneau détruit par lui. Non moins criminel que ce grossier receleur est, à nos yeux, l'audacieux voleur Pantazesco qui a si brutalement tronqué et mutilé l'anneau resté intact jusqu'en 1875.

Le premier de ces actes coupables a laissé après lui un mystère dont probablement personne ne trouvera la clef; c'est là un desideratum qui, sauf un miracle, ne sera jamais satisfait.

Le second coup porté aux épigraphes runiques de Pétrossa, tout en nous obligeant d'en rabattre sur la satisfaction que nous avions de posséder au Musée de Bucarest une inscription complète en runes archaïques, nous a imposé le devoir, à nous qui avons vu et étudié l'anneau dans son intégrité, de donner à sa description et à son interprétation, des développements excessifs. A ce sujet, nous passons volontiers condamnation et, tout en prenant vivement à partie ceux qui, sans preuves, contestent notre affirmation positive au sujet de l'inscription, nous réclamons, quoique un peu tard, l'indulgence du lecteur fatigué.

En finissant ce chapitre, nous rendons grâce à qui a bien voulu nous suivre avec patience dans nos laborieuses recherches sur les runes de Pétrossa et, en intervertissant les paroles prononcées par le scalde du *Chant runique* [1], nous ajouterons :

[1] Voy. p. 421, note 1, les bénédictions qu'adresse l'auteur du *Hâvamâl* à ceux qui connaissent et apprécient la puissance des runes. — Nous prions le lecteur de vouloir bien nous pardonner cette péroraison dont le ton lyrique pourra le faire sourire. Nous avons cherché à y rendre l'impression étrange que nous ont fait ressentir nos études sur la nature mystique et puissante, attribuée aux runes. En nous rendant bien compte du rôle important que ces caractères si rudes jouaient dans la vie intellectuelle et morale des Goths et des Scandinaves, chez lesquels ils représentaient toute la foi religieuse et toute la science des humains, il nous a semblé tout naturel de replacer dans cet ordre d'idées élevées l'inscription de Pétrossa, gravée elle-même en runes archaïques sur un précieux anneau d'or. Presque tous les savants qui se sont occupés de cette épigraphe, ont constaté qu'elle contenait une idée de consécration, appliquée à la nation gothique ; cela ressort clairement des deux mots *Guta* et *hailag*. Quant à nous, il nous serait difficile de ne pas reconnaître dans le mot *Ocvi* un surcroît d'importance pour la phrase de l'anneau. Expliquée de cette façon, elle nous rappelle, avec la solennité mystérieuse et imposante des runes, un des actes principaux de la vie politique des Goths, leur établissement dans la Scythie méridionale.

Honis soient les ignorants cupides qui, au préjudice de la science, ont détruit ou altéré ces rares épaves du règne d'Odin sur terre ! Honis soient-ils, car, dans la coupe sacrée de Mimir, ils ont troublé pour nous « le précieux breuvage où sont mélangées ces puissantes baguettes runiques qui élargissent et animent l'esprit et le cœur, qui rendent sage, habile, grand et allègre, ces baguettes runiques à tel point édifiantes et profitables qu'une seule de leurs paroles conduit d'une parole à une autre parole, qu'une seule de leurs actions conduit d'une action à une autre action !

Ordh mer af ordhi ordhs leitadhi
Verk mer af verki verks leitadhi ! »



ᚠᚢᚦᚨ(ᚱ)ᚺᚺᚾᛉᚹᛏ ᛒ ᛞᛚᛖ ᛃᛇᛜᛡᛋ

Fig. 100. — Coupe runique en Argent,
trouvée à Tœmmerup,
d'après M. G. Stephens, *Old-Northern runic Monuments.*

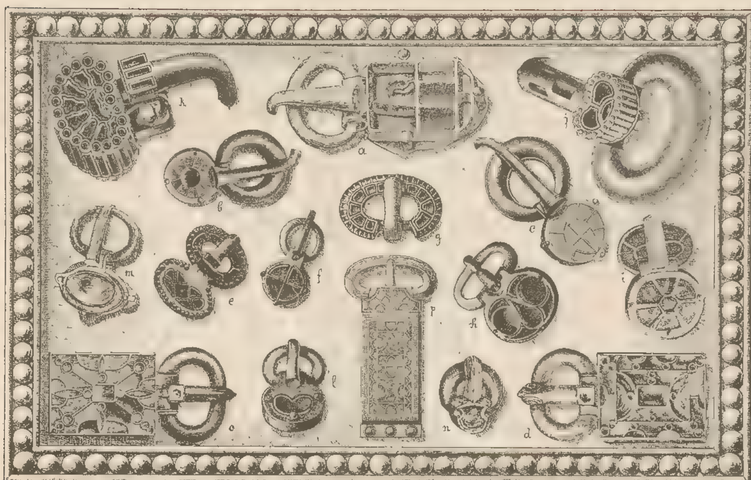


Fig. 191. — Boucles en Or, en Argent et en Bronze doré, cloisonnant des Grenats et de la Verroterie coloriée, d'Origine Gothique, Allamane, Burgonde, Franque et Anglo-Saxonne, découvertes en Hongrie (*a*, *b*, *c*), en Allemagne (*d*, *e*, *f*, *g*), en France (*h*, *i*, *m*, *n*, *o*), en Belgique (*j*, *k*, *l*) et en Angleterre (*p*).

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

I. — BOUCLES EN OR, CLOISONNANT DES CRISTAUX ROUGES

AU MUSÉE NATIONAL DE BUCAREST

(Voyez page 28).

Dans le chapitre que nous avons consacré à l'historique de la découverte faite en 1837 à Pétrossa, après avoir scrupuleusement analysé les dépositions que les inventeurs et les receleurs du trésor firent, avant même qu'une partie de celui-ci ne fut retrouvée par les agents du gouvernement roumain, et après que nous avons bien précisé l'aspect, les dimensions et le nombre des objets qui composaient primitivement la trouvaille, nous nous sommes posé la question suivante (pp. 28-29) : « On peut aussi se demander si le trésor de Pétrossa ne comprenait pas des monnaies, des armes, des boucles, des bagues et d'autres bijoux de petite dimension, comme on en a trouvé dans la plupart des riches dépôts d'antiquités que nous a livrés le hasard? Il est impossible de répondre à cette question avec une entière certitude. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que, dans aucune des dépositions consignées au dossier de l'enquête, il n'est question de pareils objets. Presque toutes, nous avons pu déjà le voir, s'accordent à déterminer le nombre et la nature des pièces trouvées, en 1837, sur les flancs de l'Istritza, de la façon dont nous venons de le faire nous-même dans ce long exposé. Quelque étendu et quelque détaillé qu'il puisse paraître, il n'est pourtant que le résumé très succinct du volumineux dossier relatif au procès intenté aux receleurs du trésor, procès qui se prolongea, sans grands résultats pour la science archéologique, jusqu'en 1842. »

Plus loin, dans nos *Considérations préliminaires* sur les pièces qui constituaient le trésor, nous avons ajouté (pp. 72-73) : «Le premier mode de classification répartit le contenu du trésor en vases de table ou d'autel, et en bijoux servant à parer le corps. Il existait, en effet, dans la découverte de Pétrossa, des objets appartenant à ces deux catégories : ainsi il paraît évident que les deux patères, les deux aiguières, les deux corbeilles ajourées et le grand plateau rond étaient employés comme des ustensiles dans les somptueux festins d'une table royale ou dans l'office pompeux d'un autel dressé en l'honneur de quelque divinité; c'étaient peut-être des ornements très riches, que l'on étalait les jours de grande fête ou dans les cérémonies mystiques du culte payen. D'un autre côté, il n'est pas moins probable, que le hausse-col, la phalère pectorale, les deux paires de fibules d'inégales dimensions, les nombreux bandeaux et bracelets, parmi lesquels on peut compter même les anneaux simples, rehaussaient le costume d'apparat d'un chef, roi ou plutôt grand-prêtre. Dans tous les cas, ce n'étaient ni des objets de toilette féminine, ni l'armure d'un jour de bataille, car il est à remarquer que tous ces bijoux sont trop volumineux pour être portés par une femme, et qu'il n'y avait parmi eux aucune des armes de luxe, inhérentes au faste d'un guerrier.»

Ces deux citations se rapportent l'une et l'autre, aux vingt-deux pièces que l'on avait trouvées, en 1837, dans la montagne d'Istritza, et qui toutes avaient des dimensions considérables. Douze d'entre elles existent encore, plus ou moins mutilées. La part qui n'a pas été retrouvée par les autorités se composait de trois forts anneaux (dont l'un simple, le deuxième muni d'une inscription restée inconnue, et le dernier aplati), d'une grande aiguière, d'une large patère sans figures, d'une fibule aussi grande que la coque d'un œuf d'oie, de deux grands cercles ou bandeaux à pierreries, et de deux bracelets plats à châtons proéminents et à vis (voy. p. 74, note).

Néanmoins, dans la description succincte du trésor, que M. le professeur Henning fournit à la page 28 de ses *Deutsche Runen Denkmæler*, nous avons été tout surpris de trouver, à côté de l'énumération exacte des objets existants et perdus, une allégation vraiment étonnante. Il y est dit que M. Telge a eu tout récemment la bonne fortune de reconnaître comme appartenant au trésor de Pétrossa, une boucle retrouvée dans la maison des derniers voleurs qui s'étaient approprié les bijoux du Musée de Bucarest : «Dagegen glückte es Herrn Felge noch neuerdings, eine, wie sich herausstellte, im Hause der späteren Diebe gefundene, goldene Schnalle als zu den übrigen Stücken zugehörig wieder zu erkennen.» Il y a certainement là une étrange confusion, attendu qu'aucune pièce nouvelle n'a été découverte dans la maison des voleurs de 1875 et M. Telge n'a pu acquérir, ni en 1884, ni après, aucune preuve qui lui permette d'accroître, dans le Musée de Bucarest, le nombre des objets connus depuis 1838.

On a fait, il est vrai, ces dernières années, une petite trouvaille de bijoux gothiques, en Roumanie, et nommément dans le voisinage de la rivière du Câlneu, sur la berge de laquelle Athanase Verussi et son compagnon Constantin Probaca avaient caché en 1838, les pièces du trésor de Pétrossa, si cruellement mutilées par eux. On y a trouvé trois petites boucles en or, cloisonnant de la verroterie rouge, ainsi que deux ou trois fines tiges d'or, d'environ $0^m,16$ toutes ensemble, recourbées en divers sens et tordues dans toute leur longueur. Ce ne sont que des débris sans importance et sans aucune trace de travail significatif. Les boucles ont un caractère plus déterminé. L'une d'elles est un peu plus petite que les deux autres, c'est-à-dire qu'elle a environ $0^m,037$ dans le sens de sa longueur, tandis que les plus grandes ont $0^m,011$ de plus qu'elle. Toutes les trois, du reste (fig. 192), sont d'un modèle que l'on retrouve partout dans les tombes où ont été inhumés, pendant les premiers siècles du moyen âge, des guerriers germains de quelque importance. Les boucles acquises par le Musée de Bucarest ne sont cependant ni des plus riches, ni des plus compliquées. Le petit cercle ovale qui forme leur plaque d'appui, cloisonne trois morceaux de verre rouge, découpés soit en triangle, soit en segment de cercle; il est de plus cantonné de trois clous d'or en saillie. Un anneau et un ardillon, également en or et se mouvant tous deux sur la même charnière, complètent chacune des trois boucles.

Sans contredit, ce sont d'anciens bijoux germaniques ou gothiques. Dans tous les pays de

l'Europe où les peuples de cette race ont passé au temps des invasions barbares, on en a trouvé de pareils, renfermés dans les sépultures de cette époque. Mais tous n'ont ni la même forme rudimentaire, ni la même ornementation qui simule des pierres de couleur et surtout des grenats, quand ce n'en sont pas de réels; tous n'ont pas non plus le même prix comme matière. Les boucles des Germains barbares sont encore plus souvent en fer, en bronze, en argent et en vermeil; elles ont — surtout dans des temps plus rapprochés de nous — des ornements en filigrane, en nielle et en émail, représentant des enchevêtrements de bandes serpentantes ou des êtres plus ou moins fantastiques, hommes et animaux. Leurs plaques, agrandies de beaucoup, affectent des formes variées; les unes sont carrées, d'autres ovales, triangulaires et polygonales, avec des dentelures en forme de tête d'oiseau au bec crochu. Telles étaient les boucles nombreuses qui rattachaient le ceinturon, le baudrier et toute l'armure d'un guerrier germain, ainsi que le harnachement de son cheval. Comme on avait coutume d'enterrer les morts dans leur costume habituel, toutes ces boucles, grandes et petites, simples ou compliquées, accompagnaient dans la tombe les étoffes et les courroies qu'elles attachaient sur le corps du défunt. Mais ces accessoires étant en métal, ont seuls survécu. Ils témoignent d'un antique usage, d'après lequel on reconnaît aujourd'hui encore les tombes des Germains. Ce fait a été observé par les archéologues de pays différents et M. Rigollot d'Amiens l'a très catégoriquement établi, dans ses *Recherches historiques sur les peuples de la race teutonique qui envahirent les Gaules au Ve siècle, et sur le caractère des armes, des boucles et des ornements recueillis dans les tombeaux, principalement en Picardie* (dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1850, t. X, p. 185) : «La ceinture et la boucle qui en dépend, dit-il, à la fois objet de luxe et d'utilité, offrent en archéologie quelque chose de nouveau et de spécial aux races teutoniques. Rien de ce qui les concerne n'est imité des arts romains, comme on a pu le faire pour quelques broches ou fibules, dont l'usage était alors commun aux nations civilisées ou barbares. Tout dans les boucles de ceinturon, la matière et la forme, le style et la nature des ornements, nous reporte vers un monde différent de l'antiquité classique, et, à ce titre, il doit attirer notre attention.» La boucle, composée d'un corps principal ou plaque, plus ou moins développée, d'un piton annulaire, ovale ou même carré et oblong, et enfin d'un ardillon, crochet ou croc, dit *unca* en latin, était une agrafe servant à resserrer et à retenir plus adhérents au corps, les vêtements d'ailleurs assez simples des Germains.



Fig. 192.
Boucles en Or et Cristaux rouges.
Musée de Bucarest.

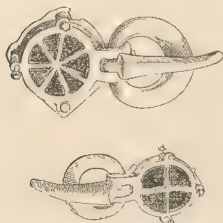


Fig. 193.
Boucles en Or et Cristaux rouges, trouvées à Salzbourg.
Cabinet des Antiques de Vienne.

Tacite (*Germania* VI) qui, dans son laconisme pittoresque, n'a pas trouvé en latin un mot spécial pour désigner la boucle germanique, a décrit succinctement la saie et son attache, chez les Germains primitifs : «Omnibus tegmen est sagum, fibula aut, si desit, spina consertum.» Mais trois ou quatre cents ans après lui, le poète Sidoine Apollinaire (*Panegyricus Majoriano Aug. dictus*, v. 244-46) nous fait voir les hommes de la Germanie portant le même habillement rudimentaire, serré aux membres par des boucles et des baudriers,

Strictius assutæ vestes procera coercent
Membra virum, patet his altato tegmine poples,
Latus et angustam suspendit balteus alvum.

Toujours est-il, comme l'a très bien fait remarquer M. l'abbé Cochet, dans un chapitre de son livre si intéressant sur *Le tombeau de Childéric Ier, restitué à l'aide de l'archéologie*, chapitre consacré *aux Boucles et aux Agrafes* de ce tombeau (pp. 233-276), toujours est-il que la boucle caractérisait autrefois le costume des Germains, de même que l'*armilla* et le *torques* étaient plus particulièrement inhérents à celui des Gaulois et que la *fibule* appartenait plus spécialement à l'habillement des Romains, surtout pendant la période byzantine lorsque, d'épingle à crochet qu'elle était autrefois, elle se compliqua de plus en plus pour devenir ce que l'on désigne aujourd'hui, dans l'art de la joaillerie et dans l'écrin des dames, sous le nom de broche. Cette distinction entre la *fibule* romaine, l'*armilla* celtique et la *boucle* des Germains, peut servir à reconnaître facilement les tombes, dans n'importe quelle contrée de l'Europe. On a trouvé des boucles (Schnallen) — nous le répétons — partout où ont séjourné des Teutons, des Goths, des Allamans, des Lombards, des Burgondes, des Francs, des Anglo-Saxons et plus tard des Scandinaves et des Normands. Nous choisirons quelques-uns de ces bijoux parmi ceux qui offrent le plus de rapports avec nos trois petites boucles du Musée de Bucarest, c'est-à-dire parmi les boucles en or, en argent ou en bronze doré, qui sont ornées de pierres ou de cristaux coloriés, sertis dans des cloisons. C'est sans contredit l'un des procédés d'ornementation les plus anciennement employés dans l'orfèvrerie gothique; on le retrouve jusque dans les régions orientales d'où les Goths sont partis pour leur incursion vers l'Ouest. Ainsi, après avoir remarqué la presque identité qu'il y a entre les trois boucles du Musée de Bucarest, et deux boucles (fig. 193) découvertes par J. Arneth à Salzbourg (*Gold- und Silber-Monum.* p. 45), nous citerons la grande boucle en or et cristaux rouges, trouvée en 1859, à Kolocza dans la puszta de Bakod en Hongrie (fig. 191, *a*), et avec elle deux autres boucles plus petites, qui viennent sans doute du Banat de Temesvar et que l'on conserve également au Musée national de Budapest (*b, c*). L'Allemagne méridionale nous fournira une broche de forme quadrangulaire, en bronze doré, et ornée de verroterie jaune; elle a été découverte dans le cimetière allaman de Langenenslingen et se trouve dans la collection des Princes de Hohenzollern, à Sigmaringen (*d*); puis trois autres boucles en or et grenat, toutes arrondies et plus petites : l'une (*e*) vient d'Oelberge près d'Esslingen et appartient au Musée de Stuttgard; une deuxième (*f*) a été trouvée dans une tombe allamane à Fürst en Bavière et se conserve au Musée national de Munich; la troisième (*g*), découverte à Pfüllingen, fait partie de la collection du château de Lichtenstein. Parmi les boucles du même genre, que M. Baudot a retirées des tombes burgondes de Charnay, près Dijon, nous en avons choisi une seule (*h*) qui se rapproche des trois précédentes par la forme et la matière. Il y en avait une, également en or et grenats, qui rattachait, sans doute, le ceinturon de cuir d'un riche guerrier visigoth, enseveli à Pouan, en Champagne, dans une tombe qui renfermait des armes à poignées et à fourreaux ornés d'or et de grenats (voy. fig. 21, *j* et *k*). La sépulture de Pouan est celle qui, par sa richesse, rappelait le plus le tombeau du roi franc Childéric Ier. Ouvert par l'effet du hasard en 1653, à Tournay, en Belgique (ancien pays des Nerviens), ce tombeau fameux a fourni une magnifique collection d'armes et de bijoux en or et en grenats ou en cristaux rouges. Presque toutes ces pièces ont été volées en 1831, au Cabinet des Médailles de Paris. C'est alors qu'ont disparu, avec une dizaine d'autres plus petites, les deux belles boucles que nous reproduisons (*j* et *k*) d'après d'anciens dessins; on n'a retrouvé, dans la Seine, que l'anneau en or de la pièce *j* et l'une des petites boucles de ce même trésor (*l*).

Les fouilles sépulcrales dans les régions du nord-ouest de la France ont aussi mis au jour des bijoux du genre de cette dernière boucle. M. de Caumont en a trouvé une très jolie (*m*) à Fontenay-le-Marmion, dans le Calvados, et M. l'abbé Cochet, a retiré de la vallée de l'Eaulne, et surtout de la nécropole franque d'Envermeu, en Normandie, de nombreuses boucles, parmi lesquelles compte aussi une petite, qui est en or et grenat (*n*). Enfin, pour en revenir à un modèle un peu différent, nous citerons la boucle en bronze doré, avec cristaux colorés de pourpre, de vert et de jaune trouble, qui, sans indication précise d'origine, se trouve déposée

au Musée du Louvre (*o*). A côté d'elle nous placerons une autre boucle, à plaque en parallélogramme allongé (*p*), retirée à Gilton, en Angleterre, d'une tombe anglo-saxonne; elle est en argent avec de nombreuses dorures et des ornements en filigrane d'or et en grenats.

Toutes ces pièces, représentées en réduction dans notre fig. 191, prouvent que, d'un bout de l'Europe à l'autre, les Goths et leurs congénères ont porté des boucles et se sont fait ensevelir, avec ces pièces indispensables, dans leur costume de guerre. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'on rencontre des bijoux tout pareils en Roumanie, du moment que les ancêtres des envahisseurs postérieurs de la Hongrie, de l'Allemagne, de l'Italie, de la France et de l'Espagne ont d'abord séjourné dans ce pays à peu près deux siècles. Pendant tout cet espace de temps, les Goths de la Dacie y ont certainement porté leur costume habituel et y ont pratiqué leurs coutumes funéraires. Ainsi, toutes les fois que, dans le voisinage de Pétrossa ou dans toute autre localité de la Roumanie, on trouvera des armes et de petits bijoux, portant incontestablement le caractère gothique et tout particulièrement l'ornementation à cloisonnage, ce n'est pas à dire que ces pièces ont dû figurer dans le trésor de Pétrossa. La trouvaille des boucles en or et en verroterie rouge cloisonnée que l'on voit actuellement au Musée de Bucarest n'est, pour nous, qu'une preuve de plus que la localité de Pétrossa et son voisinage ont été habités par des Goths; c'étaient probablement ceux-mêmes auxquels a appartenu le Trésor sacré, enfoui par eux, en un jour de péril, parmi les rochers de l'Istritza. Mais les petits bijoux découverts, depuis peu, près du Câlneu, n'ont jamais fait partie de ce grand trésor, qui se distingue précisément par le volume considérable et la magnificence tout exceptionnelle des vases et des ornements de corps que l'on y avait réunis.

Le trésor de Pétrossa a été, selon toute apparence, l'*apparatus* et l'*ornatus* solennels, *τά ἱερὰ σκέυη*, d'un temple payen et non point — quelque riches qu'il en ait existé, — l'armure et la vaisselle plate d'un chef de guerre. Prétendre que les trois petites fibules gothiques et les fines tiges d'or tordu que l'on a trouvées dernièrement près du Câlneu doivent être restituées au trésor de Pétrossa, c'est prouver à la fois que l'on ignore les circonstances de la découverte de 1837 et même la nature des pièces qui la composaient.

II. — BASSIN EN ARGENT DE LA VÉNUS LACÉDÉMONIENNE

DÉCOUVERT EN 1785, A CAUBIAC, RETROUVÉ AU BRITISH MUSEUM

(Pages 126-129 et page 306, note 1).

Il a été question deux fois déjà dans ce volume de la cuve ou bassin en argent qu'un paysan trouva, avec six autres pièces de vaisselle romaine, dans un champ près de Caubiac, vers la fin du siècle dernier. Ayant eu d'abord connaissance de cette trouvaille par les écrits de M. A. de Longpérier, nous avons cherché à la mieux étudier dans le mémoire que lui a consacré, en 1788, un antiquaire du temps, M. de Montégut. Nous avons même utilisé, en ce qui concerne la cuve, un dessin dans lequel cet écrivain a restitué ce vase d'une façon fort arbitraire; c'est d'après ces données fautives qu'a été exécutée notre fig. 48. Lorsque, pendant l'été de 1886, MM. R. Mowat et Murray eurent retrouvé au British Museum toutes les pièces du trésor de Caubiac, que l'on croyait depuis longtemps disparues dans la tourmente de la Révolution française, et qu'ils les eurent réunies dans une même vitrine et dûment étiquetées, nous nous empressâmes de consigner, quelque peu intempestivement, cette nouvelle en une note intercalée dans la page 306. Là nous avons aussi donné, grâce à l'obligeance de M. A. Smith, du British Museum, qui a bien voulu nous les fournir, quelques indications rectificatives sur la forme de ce vase. Mais, revenant depuis à la charge, nous avons obtenu, par l'intermédiaire officieux de M. Nédéyano, premier secrétaire de la légation roumaine à Londres, une excellente photographie de cette pièce. Ceci nous a permis de présenter ici (fig. 194) tout ce qui reste du bassin de

Caubiac. On voit clairement que M. de Montégut, dans son dessin, s'est dispensé de donner aux godrons de la panse l'ondulation qu'ils ont dans l'original; en revanche, il en a augmenté de beaucoup le nombre. Mais, d'autre part, il se peut parfaitement que les fragments détachés de ce vase aient autorisé cet antiquaire à y ajouter une bordure ondulée avec des pattes à double trou pour rattacher l'anse disparue. Par cela même, le diamètre du vase à l'orifice acquiert plus d'ampleur. En ce qui concerne l'*emblema* du centre, cette fois encore et au moyen de quelques traits de burin en moins, nous avons évité de la présenter dans toute sa crudité [1]. Enfin, nous donnons ici la reproduction de l'inscription au pointillé, avec la note que lui a consacré



Fig. 194. — Bassin en Argent de *Vénus Lacédémonienne*, trouvé en 1785, à Caubiac.
État actuel, au British Museum.

M. R. Mowat dans son *Bulletin épigraphique* (*Paris*, 1886, p. 247) : «La lecture des inscriptions (qui se trouvent sur les vases du trésor de Caubiac), telles qu'elles ont été publiées par Montégut, ne m'a point paru tout à fait exacte; il peut se faire cependant que quelques parties du pointillé, qui est très léger, soient actuellement dissimulées par la couche de sulfure formée à la surface du métal depuis un siècle que cet auteur a eu les objets entre les mains. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'ai vu sur le plat à bords godronnés représenté par la figure C de sa planche I :

EVCRATI P IIII S∴

Eucrati p (ou *do*) *iiii, sextens.*

[1] Corrigeons en passant l'indication du vers de Sidoine Apollinaire, cité à la page 128; c'est : *Carm.* IX, v. 52.

III. — NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LES DÉCOUVERTES DE PLATEAUX ANTIQUES

(Pages 134, note 2; 145, note; 124, note; 130; 145, note; 160; 133 et 135).

A notre très grand regret, nous devons convenir que la partie de ce volume qui a exigé jusqu'à présent et réclame encore le plus d'additions et de rectifications, est précisément celle où, à la suite de M. A. de Longpérier, nous nous sommes présomptueusement imposé de compléter la nomenclature des plateaux antiques encore existants. Ayant rédigé ce texte à un moment où l'état de notre santé aurait dû nous dispenser de tout travail de recherches, nous avons laissé échapper plus d'une indication nécessaire et nous nous sommes abandonné, avec trop de confiance, aux sources insuffisantes qui nous ont fourni nos données premières. Aussi avons-nous déjà fait amende honorable en ce qui concerne le bassin de la *Vénus Lacédémonienne*



Fig. 195. — Centaure en Argent et Vermeil, du Trésor de Falerii (face et profil). Cabinet des Antiques de Vienne.

de Caubiac, et, dans notre chapitre spécial sur les Anneaux, nous n'avons pas manqué de saisir l'occasion d'un détail curieux relatif à cette espèce de bijoux, pour parler longuement du très beau plateau d'argent doré et émaillé, que l'on a trouvé à Lampsaque (fig. 103, pp. 250-256) et qui représente, à notre avis, la *Vénus Mélainis*. En poursuivant ici ce travail de raccords, nous nous proposons de condenser, en peu de pages, quelques faits oubliés par nous et de leur joindre quelques données nouvelles.

Nous avons mentionné, dans une note seulement, à la page 134, la découverte faite en 1811, par un laboureur des Romagnes, dont la charrue buta un jour, en plein champ, à trois milles de Civita-Castellana, l'antique Falerii, contre un trésor d'une richesse tout à fait exceptionnelle. Malheureusement les pièces nombreuses qui le composaient furent dispersées aussitôt et fondues chez les orfèvres de Viterbe, de Pérouse et de Rome. Le docteur Alexandre Visconti, qui, dans l'Académie Romaine d'Archéologie, a parlé, avec d'éloquents regrets, de cette magnifique trouvaille, dit qu'on y voyait un très grand nombre «de ces grands plats d'argent que les anciens Romains appelaient des *Lances*, mêlés avec des tasses, des cratères et des couples de coupes, décorés de lierre, de vrilles et de grappes capricieuses». On y voyait aussi un «admirable centaure, couronné de pampres dorés; son poids était de quatre livres; les veines et les muscles de son corps étaient modelés avec une perfection qui dénotait une très belle époque de l'art

antique ». Cette pièce, ainsi qu'une tasse que nous décrirons dans notre étude sur la patère de Pétrossa, sont les seuls objets du trésor de Falerii, qui aient échappé à la destruction. Le centaure est celui que l'on conserve encore au Cabinet des Antiques de Vienne et dont nous avons fait incidemment mention dans une note, à la p. 145. Nous le reproduisons ici, d'après Arneth, sous deux aspects différents (fig. 195), dans le seul but de le mettre, plus loin, en comparaison avec les centaures en ronde bosse qui servent d'anses à un vase antique en argent, trouvé en Roumanie. Sur l'orle de la coupe de Falerii, dont M. Visconti s'est occupé plus spécialement dans son discours académique, il a lu, gravé au pointillé, le nom d'un *M. Mascianus,* ce qui ne l'empêche pas de supposer que toutes les richesses artistiques de ce dépôt avaient appartenu à cette famille des Hirpii, habitants du territoire des Falisques, qui, au dire de Pline l'Ancien (*Histor. Natur.* l. VII, II, 11), sacrifiaient chaque année à Apollon, sur le mont Soracte, et avaient le privilège merveilleux de passer indemnes à travers les flammes.

Quatorze ans après la regrettable destruction du trésor trouvé à Civita-Castellana, on retirait de quelques chambres souterraines, dans la propriété des Minimes, située au pied du mont Esquilin à Rome, une petite collection d'objets antiques en argent et en vermeil ; ils ne pesaient que 1029 onces et semblaient avoir composé jadis l'écrin d'une dame romaine du IV[e] ou du V[e] siècle de notre ère. Les pièces principales de cette trouvaille étaient un coffret ou *pyxide* en double quadrilatère tronconique et une boîte carrée à colonnettes, dont le couvercle était voûté en dôme. Des reliefs nombreux et variés donnaient un intérêt tout particulier à ces pièces, qui furent décrites par un autre membre de la famille Visconti ; l'illustre archéologue Ennius Quirinus leur a consacré sa *Lettera su di una antica argenteria nuovamente scoperta in Roma* (*Rome,* 1825, réimprimée dans les *Opere varie di E. Q. Visconti,* publiées par E. Labus. *Milan,* 1827 ; t. I et pl. XVII et XVIII). Ce trésor féminin ne comprenait pas de plateaux, mais en le décrivant, l'érudit italien trouva l'occasion de citer plusieurs des grands plats antiques en argent, qu'il connaissait. Ainsi, en dehors des coupes d'Herculanum, reproduites par le comte de Caylus, en dehors de celle de Chiusi, publiée par Dempster, et de celle de Corsini, dont Winckelmann a parlé, il nomme les deux *disci, missorii* ou *clypei votivi* qui sont au Cabinet des Médailles de Paris (les soi-disant *boucliers de Scipion* et *d'Annibal*), et celui de Genève (le plat de *Valentinien III*) ; puis il rappelle le plateau (sottocoppa) des *Ardaburii,* publié par l'abbé Bracci, et celui qui représente *Hercule étouffant le lion de Nemée,* et qui, dit-il, après avoir été dessiné par l'abbé Oderici, dans sa dissertation *De numo Orcitirigis,* a passé du Musée Canonici de Venise en la possession des marquis Trivulzi à Milan. Enfin il nomme aussi le grand plat ou *gabata* du Musée Albani, publié par Fontanini, ainsi qu'un autre, peu différent, du Vatican.

Au sujet de ces trois dernières pièces, dont deux seulement ont été mentionnées ici par nous, — à savoir, le disque en argent trouvé à Pérouse, reproduit par nous (fig. 69), d'après le dessin de Fontanini, et le plat de l'*Hercule Neméen* (fig. 47), que son propriétaire actuel, M. E. Piot a bien voulu nous autoriser à dessiner d'après l'original, — nous aurions dû extraire de la *Dissertazione sopra un clipeo votivo*, de l'abbé Bracci, certaines indications qui eussent complété leur historique, tout en nous procurant la satisfaction d'ajouter à notre nomenclature quelques pièces nouvelles. Bracci nous dit, en effet, que le plateau sur lequel est l'image d'*Hercule jeune étouffant le lion de Nemée*, avait passé de chez le comte Pighini, d'Imola, en la possession du Père jésuite Matteo Luigi Canonici ; que cette pièce pesait dix livres ; qu'elle avait en diamètre une palme romaine, neuf doigts et demi ; qu'elle était une œuvre d'une bonne époque et que probablement elle représentait l'empereur Commode en Hercule.

La dissertation de Bracci étant spécialement consacrée au disque de Pérouse (fig. 69) qui, loin d'être détruit, comme nous l'avons supposé, se trouve probablement encore parmi les curiosités de la villa Albani, près de Rome, nous ne reviendrons pas, pour le moment, sur ce vase, bien que nous conservions l'espoir d'en donner, lorsque nous l'aurons retrouvé, une reproduction plus exacte, prise sur l'original même. Mais, en poursuivant l'exposition des faits cités par son premier éditeur, qui voyait dans ce vase un monument commémoratif de la victoire du pont

Milvius, nous résumerons maintenant ce que ce même auteur dit (p. LXXX) au sujet d'un autre plateau (sottocoppa). C'est celui qui, d'après E. Q. Visconti, est presque pareil au plateau de Pérouse et se trouve au Vatican.

« Ce plateau a été découvert, il y a à peu près quinze ans (ce serait donc vers 1756) au pied du mont Celius, sur la colline de Scaurus, près de la vigne Cornavaglia. Actuellement, grâce à la munificence de l'immortel pontife Benoît XIV, il est au Musée Chrétien de la Bibliothèque Vaticane, Musée que ce Saint-Père a formé et qu'il a enrichi de monuments précieux. Son diamètre est de peu inférieur à deux palmes architectoniques (environ 58 centimètres) et il pèse environ 5 livres. Il a en dessous un cercle de la hauteur de deux doigts, qui lui sert de pied, lorsqu'on veut le poser sur la table. Mais, de plus, il a, également en dessous, un petit bourrelet en argent presque adhérent à l'orle, au moyen duquel on peut le suspendre au mur. Au centre du plateau, il y a une sculpture qui représente un cavalier tuant un sanglier. Feu le commandeur Vettori, fils de l'érudit Pier Vettori, était d'avis que c'était un bouclier votif ayant en même temps servi de plateau; il supposait que la figure à cheval était celle de Dioclétien, que le sanglier représentait Aper et que la scène avait rapport à l'assassinat du préfet du prétoire Aper par l'empereur lui-même. » Bracci s'en réfère, à ce propos, à différents analistes de l'*Histoire Auguste*, à Eutrope (l. IX), à Paul Orose (l. VII, 25), à Sextus Aurélius Victor, et surtout à Flavius Vopiscus qui, dans la biographie de l'empereur Numérien (14 et 15), raconte comment Dioclétien, encore simple soldat en Gaule, avait été prévenu par une druidesse qu'il serait empereur le jour où il aura tué un sanglier, *aper*. Or l'humble militaire eut beau exercer ses prouesses dans les taillis contre maints solitaires, ragots et marcassins, il ne fut proclamé empereur par les légions d'Orient que lorsqu'il immola de sa propre main, le préfet du prétoire Arrius Aper, qui, lui-même avait secrètement assassiné son beau-frère, l'empereur Numérien, à peu près aveugle, pour lui ravir le pouvoir. Bracci termine en faisant de justes réserves sur cette explication des figures gravées sur le plateau de la Bibliothèque Vaticane; il la trouve, à bon droit, ingénieuse, mais trop hasardée. En effet, n'est-il pas plus simple de croire que l'*emblema* du disque antique, trouvé au XVIII[e] siècle sur la colline de Scaurus, était une scène de chasse, pareille à celle que l'on voit sur le disque en argent fourré, du Cabinet des Médailles de Paris (fig. 49 *b*)? Quand il nous sera donné de posséder une reproduction exacte du plateau romain, si entièrement oublié par les antiquaires de notre temps, au milieu des trésors du Vatican, nous essaierons peut-être de mieux élucider cette question.

Nous ne nous engageons pas à en faire autant pour un autre plateau antique en argent qui, d'après ce que Bracci a lu dans la préface — page VII — des *Opere fisico-mediche* d'Antonio Valismeri, publiées à Venise, aurait été trouvé dans des fouilles faites à Massa di Carrara; ce vase a été aussitôt dérobé et l'abbé antiquaire avoue qu'il n'a aucune connaissance de ce qu'il peut être devenu (p. LXXIX). Ce vague renseignement que nous donnons par simple acquit de conscience, nous servira à clore et peut-être même à nous faire pardonner les nombreuses lacunes que nous venons de remplir à bâtons rompus.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à enregistrer dans ce récolement de notre inventaire des anciens plateaux, le produit d'une découverte toute récente, dont M. Héron de Villefosse a rendu compte dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques* pour l'année 1888. Il a bien voulu nous communiquer, avant même que sa notice ait paru, les faits suivants : en février dernier on a découvert, à Chatuzanges, aux environs de Romans, dans le département de la Drôme, un trésor de vaisselle romaine en argent. Les pièces, au nombre de cinq, appartiennent actuellement à M. de Magnerol, à Lyon; ce sont : 1° une patère de $0^m,13$ de diamètre avec son manche qui porte des vrilles et des enroulements avec des têtes de cygnes, des lézards et le grafitte douteux ISILI; 2° une patère également ciselée, mais moins grande; elle pèse 320 grammes; 3° une grande coupe, presqu'en forme de tulipe; 4° une coupe peu profonde et sans pied; et enfin 5° un plateau en argent pur, du poids de 1920 grammes, ayant environ $0^m,4$ de diamètre. Une rangée d'oves et quelques filets garnissent son orle; au

centre on voit une incrustation niellée, figurant un «élément de grecque», assez profondément repoussé pour qu'il paraisse sur le revers. Sous le plateau, on lit au pointillé la marque du poids PVI. La figure, désignée comme un «élément de grecque» par la personne qui a fourni ces indications à M. Héron de Villefosse, ne peut être, à l'avis de ce savant, qu'une croix gammée, comme l'on en a assez souvent rencontré sur les pièces de vaisselle plate des Romains. Deux grands plateaux d'argent nous en ont fourni déjà; ce sont, l'un des grands disques du trésor de Wettingen, actuellement détruit (voy. p. 133) et le plateau moyen de la trouvaille faite à Montcornet (p. 135), plateau dont nous reproduisons ici-même la rosace centrale. On y verra la forme que les Romains donnaient ordinairement, sur leur vaisselle plate, à ce signe cabalistique, réminiscence traditionnelle et probablement même inconsciente du *svastika* des Indiens (voyez pp. 433-435, note).





Fig. 196. — Développement des Bas-reliefs qui décorent le Pourtour de la *Situla* de Concesti.
Musée de l'Ermitage Impérial.

IV. — LE TRÉSOR DE CONCESTI

(Voyez page 139-147).

Le sujet traité au début même de la *Description du Trésor de Pétrossa,* c'est-à-dire notre étude sur le grand plateau (I), nous a naturellement amené à parler assez longuement d'une pièce d'orfèvrerie antique qui nous présente un intérêt double; celui, d'abord, d'être tout à fait inédite, malgré les trois quarts de siècle qu'elle a déjà passé, exposée au public dans un des grands Musées de l'Europe, à l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg, et puis encore, celui plus personnel, d'appartenir à une trouvaille remarquable faite en Roumanie. C'est un grand disque en argent, orné de ciselures plus fines et minutieuses qu'irréprochables au point de vue de la perfection artistique. Il porte en lui les indices d'une déchéance de l'art antique, qui se dénote peut-être tout autant dans les deux pièces d'orfèvrerie de même provenance, qui sont entrées, en même temps que lui, au Musée impérial de Russie. Ces trois pièces n'y ont été déposées, comme le dit la lettre officielle consultée dans les archives même du Musée, qu'en l'année 1814 (et non point en 1808, comme nous l'avons imprimé par erreur à la page 145). Toutefois la découverte avait été faite au nord de la Moldavie, dans l'année 1811 ou 1812, lorsque le commandement des armées russes, occupant les principautés roumaines, était confié à l'amiral Tchitchagoff.

Nous n'ajouterons rien à la description du plateau que nous avons faite avec d'autant plus de minuties, que personne, à notre su, n'a pris avant nous cette charge; nous nous bornerons à présenter en réduction la lutte entre centaures et bêtes fauves, que l'on voit sur la fameuse mosaïque de Marefoschi (fig. 197). Nous avons mis ce tableau pathétique en comparaison avec quelques-unes des scènes analogues qui ornent le marli du plateau. Ce genre de motif, fort

usité chez les sculpteurs et les ciseleurs de l'antiquité, ne l'était pas moins dans les œuvres des peintres et des mosaïstes. Dans le peu qui nous reste du trésor dont il est ici question, les centaures jouent, en œuvre de ciselure, en bas-reliefs, et même en travail en ronde bosse, un rôle particulièrement important.

La note qui occupe une grande partie des pages 145 et 146 a été consacrée par nous à un résumé des notions que nous avions pu recueillir en Roumanie, sur le trésor découvert en 1811 à Concesti (la prononciation locale de ce nom est — nous nous en sommes assuré — *Contchècheti* et non *Contzesti*, comme nous l'avons imprimé jusqu'à présent). Des informations obtenues ultérieurement nous imposent le devoir de revenir sur ce sujet ; du reste, nous nous y étions engagé. Nous chercherons, sans doute, à éviter autant que possible les redites ; mais si même nous parvenons à en éviter un très grand nombre, il n'en sera pas de même des contradictions entre notre texte déjà imprimé et celui que nous présentons ici et qui, bien entendu, aura toujours en pareil cas le dernier mot [1]. En ces conditions, nous allons récapituler l'historique et la description de la trouvaille que l'on a faite, il y a quelque 77 ans, dans ce ravin de la Podriga, qui porte, depuis lors, le nom de *Tombeau royal*, « Mormêntul Crâiesc ». Ces données, contrôlées récemment par M. l'ingénieur Philippesco-Dubêu, qui a déposé à la Société géographique de Bucarest une fort intéressante monographie, encore inédite, sur le district de Dorohoye, sont en majeure partie celles qui ont été recueillies sur place, en 1866, par le colonel Guritzâ, lequel a interrogé les survivants de ces événements mémorables, à savoir le paysan Vasili al Pakitzi et M. Georges Iamandi. En effet, au commencement de ce siècle, la terre de Concesti appartenait aux deux frères Jean ou Ionitzâ et Georges ou Iordaki Iamandi. Le paysan déjà nommé, qui, en 1866, avait de 65 à 66 ans et habitait le hameau de Langa, a déclaré que lorsqu'il n'avait que 12 ou 13 ans, un jour en faisant paître ses brebis dans une vallée qui avoisine le hameau d'Alba et longe le torrent de Podriga ou Hodriga, très près de sa source (et non de son embouchure dans le Pruth), il aperçut un objet rond qui résonnait comme une cymbale métallique ; il la porta dans la ville voisine et obtint en échange d'un juif des figues et des gâteaux ; mais ses parents ayant appris le fait, en avertirent aussitôt les propriétaires, qui reprirent au juif l'objet cédé par l'enfant ; c'était un *plateau rond en argent*.



Fig. 197. — Mosaïque de Marefoschi. — Musée de Berlin.

De son côté, M. G. Iamandi, qui, à la date de l'enquête, était un vieillard de 70 ans, et habitait la ville de Botochani, a dit, qu'ayant appris cet événement extraordinaire, il s'était rendu aussitôt à l'endroit où le petit paysan avait trouvé le plateau et qu'il ne tarda pas lui-même à découvrir quelques pierres rouges et vertes, qui n'étaient rien moins que des *rubis* et des *émeraudes* (?). Le lendemain il retourna sur place avec son frère aîné, Jean Iamandi. On parvint aussi à retrouver dans un ravin nouvellement éboulé d'autres *pierres rouges* et *vertes*, ainsi que des fragments de *baguettes en or*. Cependant, non contents de ces trouvailles faites à fleur de terre,

[1] Les pages de ce volume, consacrées au trésor de Concesti, ont été publiées dans la *Gazette archéologique* de Paris pour l'année 1887, pp. 72-80 : *Plateau antique en argent et sarcophage en pierre, ornés de sujets de chasse, trouvés en Roumanie*, avec deux planches. — En cette même année, nous avons réimprimé, en le refondant et le complétant dans le deuxième volume de nos *Scrieri literare si istorice*, notre rapport sur les *Restes des temps passés dans le district de Dorohoye*, et nous y avons consacré un chapitre à part au *Tesaurul de la Concesti* (pp. 183-208).

les propriétaires firent creuser le terrain; sous les coups de pioche, la berge s'écroula et laissa voir un caveau dans lequel se trouvait, à droite, un *cercueil* en bois pourri, avec des *attaches toutes en or massif.* Le squelette que le cercueil contenait était recouvert d'une tunique de soie, *toute brodée d'or et de pierreries.* Le crâne portait une *couronne en or massif,* surmontée de pointes et ornée de pierres fines. Auprès du cercueil, à droite, il y avait un *plateau en métal doré* contenant un objet qui s'est effondré au contact de l'air. A la gauche de la bière était le squelette d'un cheval dont le harnachement était également pourri, sauf des *boucles* et des *ornements,* lesquels étaient aussi en or massif. Au fond de la crypte était un *grand vase en argent doré,* du contenu d'environ deux *vèdres,* orné de différentes pierres (?) et de nombreuses figures. Son couvercle représentait un homme à cheval (?), tandis que ses anses étaient formées par deux chevaux (centaures) galopant, dont les pieds de derrière reposaient sur la panse du vase, tandis que les pieds de devant étaient hissés du côté de l'orifice. A côté de ce vase on voyait un *plateau* avec *plusieurs coupes en or.* Tout ceci fut trouvé et enlevé dans la seconde journée, et depuis lors on n'a plus découvert, en cet endroit, que quelques *pierres précieuses.*

Il résulterait de ces déclarations que les objets trouvés dans le tombeau de Concesti se réduisaient, en dehors des pierres colorées en rouge et en vert : 1° à un *plateau rond en argent,* 2° aux *attaches en or* du cercueil, 3° aux *broderies en or et en pierres fines* qui couvraient le linceul du mort, 4° à la *couronne* en or massif que celui-ci portait, 5° à un deuxième *plateau métallique* placé à la droite du cercueil, 6° aux *boucles* et *ornements* en or faisant partie du harnachement du cheval, 7° à un *grand vase en argent doré,* avec anses en forme de bêtes chevalines, et enfin, 8° à un troisième *plateau* portant plusieurs *coupes* en or. Si toutefois, à cet inventaire, qui semble être consciencieusement dressé, nous ajoutions les amplifications dont l'imagination ardente de feu le professeur G. Sâulesco l'ont agrémenté, nous serions obligé de transformer la crypte funéraire de Concesti en un petit musée contenant tout ce que l'on a rencontré de plus merveilleux dans les tombes les plus riches de l'antiquité. Ce serait, en plus de ce qui a été énuméré, un *trophée,* portant un *arc,* un *carquois avec des flèches,* une *épée,* un *sceptre,* un *heaume couronné* et *deux longs tubes* ou trompettes recourbées, le tout en argent doré. Par dessus le compte, l'objet qui pour le colonel Guritzâ s'était dissipé au vent sur le deuxième plateau, n'était pour Sâulesco et pour le vieux major Jean Foté, qui de mémoire lui avait fait ces récits merveilleux, rien moins qu'une *Poule aux poussins d'or.* Tout cet étalage confus de réminiscences archéologiques nous semble plus que suspect.

Pour en revenir à l'historique de la trouvaille, le fait est que les frères Iamandi ne purent pas tomber d'accord sur le partage du trésor. Jean eut recours au préfet du district de Dorohoye, M. Vârnav; celui-ci arriva sur place, accompagné d'un officier russe, aide-de-camp du commandant en chef, l'amiral Tchitchagoff. Ces fonctionnaires enlevèrent les ossements et une partie du trésor, qui furent portés à Jassy et de là, à Saint-Petersbourg.

Plus tard, lorsque les armées impériales se retirèrent de la Moldavie, l'un des frères Iamandi, c'est-à-dire Jean, alla s'établir en Bessarabie, où le gouvernement russe le gratifia de deux propriétés. On suppose que c'est pour le récompenser d'avoir cédé les trois pièces en question sur sa part du trésor de Concesti. Georges Iamandi est resté en Moldavie et a retenu pour soi le reste, qu'il s'est empressé de détruire; cependant, il y a quelques années, sa femme possédait encore, dit-on, deux ou trois coupes provenant de cette trouvaille, mais elle les a fait fondre pour en faire des couverts. On croit aussi que deux boucles de harnachement ont passé entre les mains d'un colonel Pisotzky, aujourd'hui décédé.

Il nous reste à compléter la description des deux pièces d'orfèvrerie qui ont accompagné le *plateau* au Musée de l'Ermitage, c'est-à-dire la grande *hydrie,* et la *situla* moins volumineuse, mais toutes les deux rehaussées de bas-reliefs. Il a été dit que, sous le rapport du dessin, les figures du second vase surpassaient de beaucoup celles du premier.

L'ornementation de l'hydrie (fig. 198) est produite au repoussé et l'on ne reconnaît nulle part des soudures dans tout l'agencement assez compliqué de ce vase. Le seul orifice qu'il pré-

sente est au bout du tronçon squamé qui lui sert de goulot. S'il y a jamais eu un cavalier posé sur cet appendice fusiforme, il a dû constituer une pièce à part, une sorte de couvercle s'emboîtant sur le tronc, qui, à sa base, supporte, sur un bourrelet orné de feuilles de chêne, les pieds de devant des centaures formant anses. L'un de ceux-ci porte sur ses épaules, à part la nébride,



Fig. 198. — Hydrie en Argent, découverte en 1811, à Concesti.
Musée de l'Ermitage Impérial.

un vase à panse strigilée, de la forme de l'hydrie elle-même ; l'autre tient à la même place une amphore à base amincie.

En descendant du col au corps du vase, nous le trouvons partagé entre trois sujets différents : sur l'épaulement, où reposent les pieds de derrière des centaures, on voit une double chasse de bêtes fauves. D'un côté, ce sont deux chasseurs en costume antique et trois chiens traquant un sanglier ; de l'autre, deux autres chasseurs, dont l'un porte sur la tête le capuchon

dit *cucullus*, tendant des rets à un cerf et à une biche. Le compartiment de la panse est le plus large des trois : parmi des cyprès, quatre Amazones montant des étalons richement harnachés et se servant de bipennes et de peltes, combattent contre quatre guerriers grecs plus ou moins vêtus, mais armés, soit d'épées, soit de lances ; les uns ont des casques et des cuirasses, d'autres n'ont que leurs chlamydes flottantes et de hautes bottines lacées. Enfin, sur le pied, une bande, comprise entre une rangée de perles au bas, et un cercle de feuilles en haut, laisse distinguer sur sa surface conique trois Néréides couchées sur des monstres marins à têtes de bouc, de panthère et de cheval. Elles voguent nonchalamment en déployant des écharpes et leur quiétude marine contraste avec l'agitation guerrière et cynégétique des scènes placées sur les deux registres supérieurs. Sans contredit, ce vase est, sinon l'un des plus beaux que nous ait laissé l'antiquité, celui où l'on voit le plus d'animation dans les figures dont il est surchargé.



Fig. 160 — Situla en Argent, découverte en 1811, à Concesti. Musée de l'Ermitage Impérial.

Les trois scènes érotiques qui entourent la *situla* (fig. 199 et 196) ne sont pas moins mouvementées, mais elles ont de plus l'avantage d'être plus correctes sous le rapport du dessin et des formes ; elles offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles sont exécutées en champlevé, procédé assez rarement employé dans l'antiquité. Les rinceaux qui les bordent sont aussi fort gracieux ; quant à l'anse mobile qui sert à porter ce seau précieux, elle est formée de perles accolées. Mais une particularité intéressante de ce vase consiste dans l'inscription que l'on distingue, gravée au pointillé, sur le revers du fond. Les sept caractères qui la composent ne sont ni des lettres grecques, ni des caractères latins ; d'après leur aspect irrégulier, on les rapprocherait plutôt des inscriptions négligemment tracées sur les vases d'or trouvés à Nagy-Szent-Miklos, dans le Banat de Temesvar. M. Fr. Dietrich a cru reconnaître dans celles-ci des runes gothiques (voy. p. 419, note). Nous laissant entraîner nous-même dans la voie si hardiment ouverte par le savant runologue de Marbourg, nous avons cru entrevoir dans ces caractères douteux un mot qui serait peut-être *Tibr* (?) *os*. Or, l'expression *Tiber* ou *Ziber*, qui a dans le dialecte anglo-saxon le sens de « victime », de « sacrifice », d'« offrande aux dieux », a été attribuée à l'ancienne langue des Goths par plusieurs philologues allemands (voy. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, *3. Aufl.*, p. 35 ; Ettmüller, *Hallis. Literat. Zeitung*, 1835, n° 244) ; ils ont lu *zibr* et non pas *aibr*, le terme par lequel le mot grec *δῶρον* est traduit par Ulfilas dans l'Évangile de saint Matthieu, v. 23 : « *ἐὰν οὖν προςφέρῃς τὸ δῶρόν σου ἐπὶ τὸ θυσιαστήριον.* — iabai nu bairais aibr (*ou* zibr) thein du hunslastada ». L. Diefenbach, dans son *Vergleich. Wœrterb. der gothisch. Sprache*, rapproche cette expression des mots allemands, *zifer*, *gezifer*, *ungezifer*, qui désignent des « animaux vivants », et de *zauber*, « sorcier ». Mais ce ne sont là que des hypothèses auxquelles nous n'attachons aucun prix, d'autant plus que nous penchons plutôt vers l'idée que les signes inscrits sur la *situla* de Concesti sont aussi peu des runes gothiques que le sont ceux des vases du Torontal. Les uns comme les autres pourraient bien appartenir à un alphabet de provenance plus orientale. Du reste, les inscriptions au poin-

tillé sont assez fréquentes dans les régions de l'antique Scythie. Les habitants anciens de cette contrée les appliquaient à la langue grecque, comme aux dialectes iraniens et touraniens. Nous n'en citerons pour exemple que les épigraphes, assez nombreux sur des vases d'argent de caractère sassanide, trouvés dans le gouvernement de Perm, en Russie, et puis aussi, une curieuse petite coupe en or, d'une forme tout à fait barbare, découverte dans un tombeau, à la station de Migoulinskaya sur le Don. On y lit en lettres grecques, inscrites au pointillé, le nom étrange du fabricant : *Σηβαν ο Κουταϱουλας εποιει*, et l'indication pondérale XPMN (voy. *Drevnosti*, revue périodique publiée en russe par la Société archéologique de Moscou, t. I, 1865, p. 8).

Il est presque incompréhensible comment aucune des relations qui ont rappelé en Roumanie, à diverses époques, la trouvaille de Concesti, n'a fait mention de la *situla*, dont la forme, si commune dans les usages domestiques de notre temps, eût dû attirer l'attention des inventeurs du trésor et se fixer dans leur mémoire. On ne saurait s'expliquer cet oubli qu'en l'attribuant plutôt aux termes assez vagues par lesquels ces vieillards ont désigné confusément les trois *plateaux* trouvés dans le célèbre *Tombeau royal* des bords de la Podriga. La présence d'une *situla*, vase que l'on rencontre souvent dans les sépultures des Barbares d'origine germanique, est d'autant plus curieuse que, à une petite distance de Concesti et trois ans plus tard seulement, c'est-à-dire en 1814, on en a découvert une autre, également en argent et de fabrication romaine,



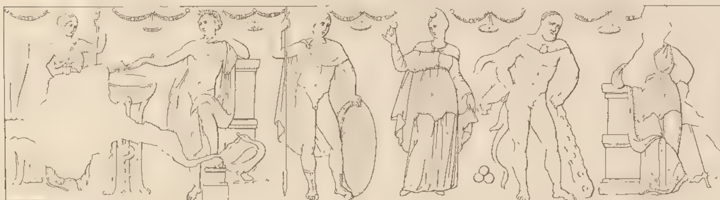


Fig. 200. — Situla romaine, en Argent, découverte en 1814, à Coutchour-maré, en Bucovine.
Forme et Figures du Portour, d'après J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*. — Cabinet des Antiques de Vienne.

dans la commune de Coutchour-maré, en Bucovine; c'était sur la berge de la Corova, petit affluent du Pruth, de même que la Podriga. Cette *situla*, ébréchée et dépourvue de son anse (fig. 200), représente sur sa surface, entre deux bandes de feuilles de laurier, six divinités gréco-romaines debout, groupées deux par deux et séparées par de doubles festons d'où pendent des couronnes. Les reliefs sont d'un travail encore plus correct que les scènes mythologiques de la *situla* de Concesti ; ce sont Mars, portant la lance et un large pavois, avec Vénus, amplement vêtue et coiffée à la phrygienne, et tenant la pomme entre ses doigts; Hercule, la peau du lion au dos, s'appuyant sur sa massue, avec Minerve, dont la tête a disparu dans une fracture du vase, mais dont un bras est posé sur un autel, tandis que l'autre tient un bipenne fixé en terre; enfin Diane, dont on ne voit plus que la tête et le buste avec le bout d'une lance qu'elle a en main; un trépied, où s'enroule un serpent, la sépare d'Apollon qui, lui-même appuyé sur un autel au bas duquel est un cygne, tend une branche de laurier au-dessus de la cuve du trépied. Cette pièce d'orfèvrerie ancienne est actuellement au Cabinet des Antiques de Vienne (voy. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente*, p. 78, n° 90, et Taf. S. VII ; et Dr E. von Sacken et Fr. Kenner, *Die Sammlung des k. k. Münz- und Antik.-Cabinet*, pp. 337 et 83). Les capitales des deux grands empires qui avoisinent la Roumanie se sont partagé ces deux vases trouvés dans le sol

roumain, à si peu de distance l'un de l'autre. Il faut croire cependant que, de même que le seau d'argent de Concesti a passé par les mains de Barbares qui y ont inscrit des lettres encore inconnues, la *situla* de Coutchour-maré n'est parvenue dans nos régions que fort tard, lorsque celles-ci étaient peuplées par des Barbares; en effet, le vase, orné de divinités romaines, porte sur son fond cinq estampilles du fisc byzantin, dont plusieurs ne sont pas antérieures au VIIe siècle de notre ère. L'une et l'autre de ces épaves du monde romain ont donc été en la possession des envahisseurs de l'Empire. Mais faut-il penser que l'une d'elles au moins, a appartenu aux Mongols du XIIe siècle, ainsi que le ferait croire la devise bouddhique, conservée par M. Stourdza comme un reste du tombeau de Concesti? Ce ne serait admissible que dans le cas où il aurait été bien avéré qu'il n'y a pas eu confusion au sujet de la provenance de ce bout de papier noir sur lequel on a tracé en blanc des caractères thibétains. Rien de plus simple, au contraire, que de constater la présence de dépouilles romaines dans des tombes gothiques, retrouvées au nord de la Dacie; ce ne seraient pas les seules d'où l'on aurait extrait de petits seaux; mais ordinairement ils sont en bronze ou seulement en bois, cerclés de bronze et d'argent. Ici cependant, plus près de la source des richesses scythiques, ces pièces du mobilier funéraire d'un chef goth étaient des œuvres d'art romain, fabriquées en métal précieux. Cette supposition mettrait moins de distance entre l'enfouissement du trésor de Pétrossa et le scellement des deux tombes voisines de Concesti et de Coutchour-maré.

V. — DISQUE OU BOUCLIER VOTIF

REPRÉSENTANT LE TRIOMPHE DE CONSTANTIN-LE-GRAND, VU AU XVIIe SIÈCLE A LA COUR DE POLOGNE

(Voyez pages 155-157 et figure 69).

La scène représentée sur le disque en argent, qui a été découvert, au siècle dernier, à Pérouse, et que l'archevêque Juste Fontanini a attribué, dans son opuscule publié en 1727, à l'empereur Constantin-le-Grand, vainqueur de Maxence, nous a fait penser à une petite indication archéologique et artistique, trouvée sur un livre ayant appartenu à un personnage célèbre dans les annales religieuses et littéraires de la Roumanie. C'était également un archevêque lettré; il a porté le nom de Dosithée ou Dosofthey et a passé successivement sur les sièges des évêchés moldaves de Hushi, 1658, et de Roman, 1659, avant de prendre, en 1671, la dignité et les titres d'archevêque métropolitain de la Moldavie et de Sucéava. Cet illustre prélat, l'un des plus anciens coryphées de notre littérature nationale, le traducteur des Psaumes en vers roumains et l'auteur de nombreux livres d'église, nous parle d'un disque (*orbis* ou *clypeus*?), de date certainement plus récente que celui de Pérouse, et sur lequel il a vu une scène de combat entre deux empereurs, l'un à cheval, l'autre terrassé. Cette fois, c'était bien la scène que l'archevêque Fontanini croyait avoir reconnue sur le disque antique décrit par lui. Mais, sans contredit, ni les bas-reliefs bien caractérisés du disque cité par Dosofthey, ni surtout l'inscription qui les accompagnait n'étaient de travail romain; ils devaient l'une et les autres dater de l'époque de la Renaissance, quand l'on associait si volontiers les données de l'histoire chrétienne aux traditions artistiques de l'antiquité. Dosofthey, ayant été exilé deux fois hors de son pays, c'est-à-dire de 1673 à 1675 et de 1686 jusqu'à sa mort, s'était réfugié en Pologne. Il y a visité la cour du roi Jean III Sobieski; c'est là qu'il a vu, dit-il, un bouclier (pavâdza) en or ou en acier doré, sur lequel il a admiré, «tracée au poinçon mieux qu'avec des couleurs et, de plus, incrustée d'or et d'argent sur les armures des guerriers et ailleurs», la bataille qui a été livrée, près d'un pont, par Constantin-le-Grand au tyran Maxence. La scène en était au moment où celui-ci, abattu, tombait à l'eau et s'y noyait, comme Pharaon, laissant la victoire et le triomphe aux chrétiens et à leur empereur, devant lequel apparaissait, au ciel, le *labarum* avec la croix du Christ et la devise prophétique: «Tu vaincras par ce signe.» Sur cette belle pièce d'orfè-

vrerie, Dosofthey a lu aussi, en magnifiques lettres d'or incrustées sur acier, l'inscription suivante que nous transcrivons exactement d'après le manuscrit :

In oraculum sub hoc signo vince
Pro domino Sibella deo et victrix signa
Quærite o Reges signa subite crucis.
Subqua vicerunt veteres fœliciter hostem.
Sub cruce. Qui certas vincere Vince Deo.
Hæc pia militia est et ut est pia Subjicit hostes
Summo grata Trophæa DEO.

La description de cette curiosité est consignée dans une note manuscrite de Dosofthey, placée à la dernière page d'un volume grec qui porte le titre : *Βίβλιον καλούμενον Ἐκλόγιον, τουτεστὶν, οἱ ὡραιότεροι βίοι τῶν Ἁγίων ἐκ τοῦ μεταφραστοῦ Συμαιῶνος. Ἐνετίῃσι, αχξγ.* C'est probablement cet exemplaire des *Vies des Saints, choisies par Syméon le Métaphraste,* et imprimées à Venise en 1663, qui a servi au prélat roumain pour écrire, à son tour, dans la langue de son pays, une collection des *Vies des Saints*, laquelle a paru en deux volumes, de 1679 à 1682, à Sucéava, l'ancienne capitale de la Moldavie. Nous transcrivons ici, d'après l'original, conservé dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, à Bucarest, la note curieuse que le célèbre métropolitain moldave du XVIIe siècle a rédigée d'une façon quelque peu confuse, dans son style archaïque, et avec une orthographe cyrillienne assez indécise, que nous rendons, tant bien que mal, en lettres françaises [sh=ch], c'est-à-dire en caractères dépourvus des signes diacritiques que l'orthographe roumaine a ajoutés aux lettres latines : « Aceste stihuri sînt scrise pre tablâ de aur pre Pavâdza ce s'au aflat în vistiariul Pria-luminatului craiu Ioan III pre cari ia 'i minunat scrisâ pre otzâl shi bâtute scripturile cu aur Marele Constantin împêrat câlare la râzboiu de sê bate cu Maxentie tyranul împêrat Rômului shi l'au înfrânt shi l'au vêrtejit asupra apei Rimui pre pod slab de s'au frânt podul shi s'au necat ca Faraon Maxentie tyranul, shi s'au mântuit creshtinii. Scrisu'i râzboiu mai minunat decât cu sharuri sâpat cu calemul shi 'nplut cu aur shi cu argint zialele shi unde au trebuit, shi 'i shi sfânta cruce pre ceri scrisâ într' aur Hs râstignit, când au vêdzut intramiadzâdzi de stiale shi cu slove de i au dzis cu cruce sâ biruiascâ, caria facênd de aur au pus în sulitzâ naintea oshtii sh' au biruit pre pâgânul tyran shi s'au mântuit creshtinii. »

VI. — LE DISQUE D'ASPAR ET DES ARDABURII

DANS LA GALERIE DEGLI UFFIZI A FLORENCE

(Pages 160-162 avec la note 1 de cette dernière page).

Ayant eu l'occasion tout dernièrement de retourner à Florence, nous n'avons pas manqué de chercher dans la galerie *degli Uffizi* le grand plat d'argent, que nous avions décrit et reproduit (fig. 73) d'après la dissertation et la planche publiées par l'abbé Bracci en 1771. Nous l'y avons trouvé relégué dans une vitrine de l'une des petites salles des *Bronzes,* dont on n'aurait nullement tort de transférer le contenu dans l'intéressant *Musée Archéologique* nouvellement créé. Le disque trouvé à Orbetello, ayant été fêlé des deux côtés, on l'a fixé par des clous sur une armature qui n'empêche pas de reconnaître la double plaque d'argent qui le compose. Sur celle qui se trouve par-dessus et qui est plus fine, on a exhaussé au repoussé les figures. Une excellente reproduction photographique nous a donné l'aspect exact de cette pièce, et nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de présenter ici (fig. 201) une image de ce plat, plus exacte que celle donnée par Bracci. En effet, dans la gravure du dernier siècle, le dessin a une précision qui est loin de rendre cette mollesse, ce laisser-aller des traits qui caractérisent l'art gréco-romain dans sa décadence. Quant aux inexactitudes dans la reproduction des formes, nous n'en avons observé qu'une seule, dans l'ancienne planche : c'est que la draperie qui sépare les deux médaillons,

dans la région supérieure, n'est point formée, dans l'original, par une pièce carrée, comme le *labarum,* ou mieux encore, comme le voile de sainte Véronique, mais par une simple écharpe.

Enfin, pour redresser jusqu'à la dernière les erreurs que nous avons pu commettre en parlant du disque d'Orbetello d'après des données insuffisantes, nous rappellerons, avec E. Q. Visconti (*Lettera su di una antica argenteria,* p. 228, ed. Labus), que ce ne sont pas Rome et Constantinople que l'on a voulu voir dans les figures, auxquelles nous avons attribué le rôle de la *Force* et de l'*Abondance,* mais que : « La sottocoppa d'Ardaburio, nel Museo del Grand Duca di Firenze ci offre in grafito l'effigie di Roma e Ravenna. »



Fig. 201. — Disque en Argent, d'Aspar et des Ardaburii, trouvé à Orbetello, d'après une Photographie exécutée dans la Galerie *degli Uffizi,* à Florence.



Fig. 202. – Développement des Reliefs qui ornent le Col du Rhyton en Argent doré, trouvé à Poroina, en Roumanie.

VII. — LA TÊTE DE BŒUF

EMPLOYÉE COMME ORNEMENT SYMBOLIQUE DANS L'ANTIQUITÉ

(Voyez pages 53, 56, 203, 213 etc.).

A diverses reprises, et notamment aux pp. 203, 294 et 419, nous avons mentionné le grand trésor composé de vingt-sept vases en or, que l'on a découvert en 1799, près du bourg du Grand-Saint-Miklos dans le comitat du Torontal, au nord du Banat de Témesvar. Parmi ces vases d'aspect oriental et affectant les dispositions les plus variées, il y en a trois de forme ovale, qui ont été, sans doute, de petites tasses ou plutôt des salières. L'un fortement gondolé à l'instar d'une conque, est sans pieds; les deux autres sont posés chacun sur trois pattes de félins. Ces vases se terminent d'un côté par d'étranges têtes de bœuf retournées vers l'intérieur du récipient. Dans le premier, qui a $0^m,099$ de hauteur sur $0^m,132$ de longueur, la tête de bœuf a perdu ses cornes; dans la couple des deux autres ($0^m,158$ sur $0,^m105$ de hauteur), les bœufs ont ces excroissances recourbées en avant d'une façon toute particulière (fig. 206). Non moins étrange, quoique toute différente, est la position des cornes dans un bijou qui, en or et en grenats, représente également une tête de bœuf et a été retiré, en 1653, du fameux tombeau de Childéric Ier, à Tournay (fig. 22 *t*); là, les cornes descendent des deux côtés du mufle, en se recourbant vers les naseaux. Mais le bijou mérovingien et les trois vases du Torontal ne sont pas les seuls exemples où la tête de bœuf soit employée dans l'orfèvrerie des peuples anciens. Le caractère religieux que l'antiquité la plus reculée a attribué à ce quadrupède, à la fois puissant et docile, a dû se refléter de bonne heure jusque dans les œuvres de l'art industriel, vases et bijoux; ce n'est pas impunément que l'on a vénéré le taureau comme l'image du soleil fécondant et la vache comme le simulacre de la lune et de la fertilité terrestre. Reproduire leur forme et l'avoir toujours sous les yeux, était donc œuvre pieuse; tout ustensile et tout objet de luxe qui se présentait ainsi, valait autant qu'une amulette. En effet, il est prouvé que, dès les temps les plus anciens, on a fabriqué dans tout l'Orient des têtes de bœuf en métal, destinées à servir de récipient ou de pièces d'apparat. Telles sont, par exemple, les têtes de taureau que l'on voit peintes sur le tombeau de Rekhmara, l'un des intendants de Thoutmès III, parmi les offrandes apportées en Égypte par les Kéfas, c'est-à-dire par les Phéniciens (Wilkinson, *Customs and Manners of ancient Egypt*. T. I, p. 38, pl. 2); telle la tête de vache en bronze que M. Rassam a rapportée de Bagdad au British Museum (G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*. T. II, p. 556, fig. 258); telle encore la magnifique tête en argent avec cornes d'or, que M. Schliemann a retirée de l'un des tombeaux de Mycène (voyez

notre fig. 89). A ces pièces de grandes dimensions nous joindrons un petit bijou en or, excessivement curieux que feu le duc de Luynes a légué au Cabinet des Médailles de Paris; on prétend qu'il est de fabrication égyptienne, mais les deux têtes humaines dont sont ornées les extrémités de deux d'entre les douze pétales qui constituent cette rondelle, ont bien plutôt l'aspect des figures phéniciennes. Quatre autres pétales sont couverts par des mouches en relief; quatre compartiments sont vides et les deux derniers, aboutés, contiennent des têtes de bœuf en ronde bosse, d'un aspect tout-à-fait hiératique (fig. 203). L'association de la mouche avec la tête de bœuf paraît d'autant plus intéressante dans ce bijou, sorte de rosace pareille à celle du grand plateau de Pétrossa, qu'elle vient naturellement à l'esprit, comme un symbole qui doit rappeler à la fois la richesse et les douceurs des champs. Dans les pays agricoles où l'homme est entièrement sous le charme des grandes plaines labourées et fertilisées par les bœufs, et où sa vue ne s'arrête que sur des prairies butinées par les abeilles, ces deux animaux doivent sans cesse occuper l'esprit. Pour ne donner qu'un exemple du rôle important que le bœuf joue dans la vie sociale des peuples agriculteurs, rappelons seulement que, parmi les Scythes du Midi, la classe laborieuse portait, au dire de Lucien (*Scytha*, I), le surnom d'*octapodes*, à cause de la paire de bœufs que chacun y possédait. Il y a plus; cette désignation traditionnelle n'est pas tout-à-fait effacée dans la mémoire des nations voisines du Pont-Euxin, car, jusque dans les tout derniers temps, la constitution agraire en Roumanie, partageait les paysans cultivateurs du sol, en trois catégories : les laboureurs possédant quatre bœufs, ceux qui n'en avaient que deux et les manœuvres n'ayant qu'une vache.

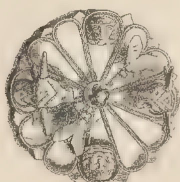


Fig. 203. — Rondelle antique, en Or, de Style oriental.
Cabinet des Médailles de Paris.

Mais, abandonnons cette digression, non sans utilité, je pense, et rentrons plus directement dans notre sujet en constatant que les peuples barbares du temps des invasions avaient gardé dans leur art favori, c'est-à-dire en orfèvrerie, le type du bœuf aussi bien que celui de la mouche à miel. Le tombeau de Childéric Ier, où l'on a découvert la tête de bœuf dont nous avons déjà parlé, contenait également un nombre considérable de petites mouches en or et grenat (fig. 22, *r*). Il est même à remarquer que, en fait de bijoux à cloisonnage, les fouilles faites en Dacie ont fourni une petite bague à tête de bœuf et des fibules en forme d'abeilles (fig. 14, *e* et *g*). Du reste, les Grecs et surtout ceux qui étaient établis en Scythie, semblent avoir employé plus fréquemment que tout autre peuple occidental les figures de ces deux bêtes, pour en faire de petits bijoux fort délicatement travaillés, tels que boucles d'oreilles, bagues, pendeloques, fibules, etc. (voy. les pl. XII, *a*, n° 9; XXXII, n° 12 etc., dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*). On sait même que les bracelets appelés en grec *βουβάλια* portaient une image de bœuf (voy. p. 302, note 1). Mais ce n'est pas seulement en métaux précieux que l'on fabriquait autrefois des ornements portatifs ayant la forme d'une tête de bœuf. Un grand nombre de musées contient des plaques, des boucles et des anneaux en bronze, en fer et en étain où cette figure est modelée avec plus ou moins de perfection (voy. l'abbé Cochet, *Tombeau de Childéric Ier*, pp. 294-297). Le Musée national de Bucarest possède un objet de ce genre, en bronze d'une très

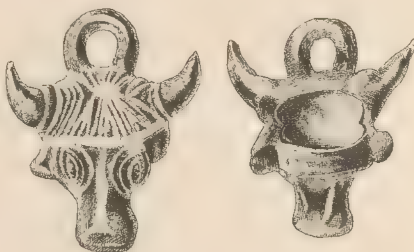


Fig. 204. — Coulant antique, en Bronze (face et revers).
Musée national de Bucarest.

belle patine (fig. 204). Le mufle, les yeux, les oreilles et la touffe de poils qui s'étale largement sur le front entre les cornes, sont d'un dessin conventionnel qui dénote une époque barbare. Cette tête est surmontée d'un large piton et elle présente un évidement circulaire à sa partie postérieure. Grâce à cette disposition, on reconnaît dans cet objet un coulant propre à serrer la martingale, sur le poitrail d'un cheval. La plaque en or du tombeau de Childéric I[er] est également évidée; mais elle présente sur l'envers trois petites portes d'agrafe qui servaient probablement à l'attacher sur une courroie, de façon qu'elle était un *coulant fixe*, tandis que la tête de bœuf en bronze du Musée de Bucarest était un *coulant passant.*

Retournons maintenant aux vases qui affectent la même forme. Athénée, dans ses *Deipnosophistes* (lib. XI, 51), nous dit que primitivement l'on s'est servi de cornes de bœufs pour en faire des vases à boire, et nous savons de plus, par Xénophon (*Anabas.*, lib. VII, 3, 24), qui a décrit longuement le banquet donné par le roi des Thraces, Seuthès, aux dix mille Grecs conduits par ce général, que les cornes à boire, si nombreuses en ce pays, étaient en partie garnies à leur orifice d'une armature en métal. Ce genre de vases semble, en effet, avoir été très usuel chez les peuples du nord de l'Hémus, car, sur des monnaies et des bas-reliefs, on le voit même porté à la main par les dieux nationaux, les Cabires. Les Grecs imitèrent en terre cuite et en métal les cornes naturelles; aussi conservèrent-ils à ce genre de fabrication la dénomination de *cornes, κερατὰ;* ils les façonnaient souvent de manière à représenter, à l'extrémité inférieure, la tête ou l'avant-corps, *προτομή*, d'un animal quelconque, cerf, bouc, chien, cheval, âne, sanglier, bœuf et autres. Parfois ces cornes artificielles étaient en or, et Pindare, cité par Athénée (*loc. cit.*), n'en attribue pas d'autres aux centaures :

Ἀνδροδάμαντα δ'ἐπεὶ φῆρες δάεν ῥιπὰν μελιηδέος οἴνου,
ἐσσυμένως ἀπὸ μὲν λευκον γάλα χερσὶ τραπεζᾶν
ὤθεον, αὐτόματοι δ' ἐξ ἀργυρέων κεράτων
πινοντες ἐπλάζοντο.

Les cornes en argent figuraient en grand nombre dans les trésors des temples de l'Attique (*κέρας ἀργυροῦν* dans le *Corp. Inscrip. græc. ed.* Bœckh, n[os] 138, 139, 142, etc.). Cependant, ces mêmes vases portaient, chez les Grecs, le nom de rhytons, *ῥυτά,* probablement parce que, étant percés au bout, le liquide en découlait (*ῥεέιν* ou *ῥύειν*) lentement, lorsqu'on y buvait, comme le dit Dorothée de Sidon : «... *τα ῥυτὰ κέρασιν ὅμοία εἶναι, διατετδημένα δ'εἶναι ἐξ ὦ, κρουνιζόντων λεπτῶς, κάτωδεν πίνουσιν. Ὠνομάσδαι δὲ ἀπό τῆς ῥύσεως.*» Cette manière de boire, que l'on voit encore représentée sur beaucoup de monuments antiques, s'est conservée dans certaines parties de l'Asie. Elle est particulièrement pratiquée par les Géorgiens, qui, lorsqu'ils veulent fraterniser, élèvent au-dessus de leurs têtes des cornes dites *toura,* ou des poires nommées *koula,* et boivent ensemble le mince filet de liquide qui s'en échappe en gloussant. Il n'y a donc rien d'étonnant que l'on ait retrouvé dans les régions orientales de l'Europe un assez grand nombre de rhytons en argent, en vermeil et même en or, dont la structure et l'ornementation dénote un art plus ou moins étranger à la Grèce. Nous n'énumèrerons pas ici tous ceux que l'on a retirés des tombes scythiques de la Russie méridionale (voy. *Comptes-rendus de la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg,* pour l'année 1877, et al.; *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, passim). Nous en mentionnerons un seul en or et vermeil, qui a la forme d'une tête de jeune taureau et dont le col est recouvert tout alentour de ciselures représentant une scène de meurtre; d'un côté, c'est un homme hérissé, furieux, exalté qui tue un enfant en présence d'une femme; le même homme reparaît sur l'autre côté, tout affaissé, entre deux femmes qui semblent le consoler. On a cru reconnaître dans ces figures l'épisode si touchant du meurtre du jeune Polydore, fils cadet de Priam, qui fut assassiné par son hôte infidèle, Polymnestor, roi des Thraces:

Tum vero ancipiti mentem formidine pressus
Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.

Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandarat alendum
Threïcio regi, quum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrûm, et fortuna recessit,
Res Agamemnonias, victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis,
Aura sacra fames!

(Virgilii *Aen.*, l. III, v. 47 et sq. Cf. Ovidii *Metamorph.*, l. XII, v. 403 et sq.). L'auteur du texte qui décrit ce vase dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (pl. XXXVI) attribue les



Fig. 205. — Rhyton en Argent et Vermeil (face et profil), trouvé à Poroïna, en Roumanie. Musée national de Bucarest.

imperfections du dessin de cette scène à une époque archaïque de l'art grec. Nous serions porté, tout au contraire, à y reconnaître un effet de la décadence, surtout lorsque nous comparons les ciselures du rhyton en argent trouvé à Kertch, avec celles, beaucoup plus barbares encore, qui décorent un vase tout pareil du Musée national de Bucarest (fig. 205 et 202); c'est également un rhyton en argent avec parties dorées; il a été découvert, il y a quelques années, par un paysan du village de Poroïna, non loin de Turno-Sévérin, et a été cédé au Musée en 1883.

La manière dont sont traitées toutes les parties de la tête du bœuf, lèvres, museau, mâchoires, joues, paupières, veines, poils du front et du menton, tous ces détails offrent de grandes analogies dans les deux pièces, et pourtant l'on voit bien que, dans la confection du rhyton de Poroïna, la nature a cédé, plus souvent encore, le pas à la convention. Dans celui-ci, comme dans celui de Kertch, les cornes ont disparu; les oreilles ressortent encore en saillie sur le rhyton cimmérien; il ne reste sur l'autre qu'un tronçon de l'oreille gauche et, de plus, les yeux, tombés des orbites, n'ont laissé que des creux entre les paupières. Les deux vases ont un trou d'environ un millimètre, entre les lèvres du bœuf, pour faciliter l'écoulement du liquide;

quant à l'orifice supérieur, il est bordé, dans l'un comme dans l'autre, par une rangée d'oves dorées. La corne à boire de Bucarest semble n'avoir jamais eu d'anse et l'on sait qu'en l'absence de tout appendice qui facilite leur suspension, les vases de ce genre étaient placés, soit dans une position renversée, *ἐπὶ στόμα*, soit sur un pied spécial qui portait le nom de *περισκελὶς*. La hauteur totale de ce vase est de $0^m,27$; son diamètre à l'orifice est de $0^m,09$; son pourtour à la naissance des cornes est de $0^m,22$. Son poids actuel est de 280 grammes. Les poils sur le front et sous les mâchoires sont dorés, ainsi que les paupières et les veines qui sillonnent le mufle.

Mais en dehors de la tête de bœuf qui constitue la *προτομὴ* de ce vase, ce qui nous frappe surtout en lui, ce sont les quatre personnages qui ressortent tout autour de son col, produits au repoussé en haut relief. Le dessin en est des plus barbares; les figures sont d'une crudité hideuse; leur costume est tout à fait étrange, leurs poses tout à fait disgracieuses. Elles forment, des deux côtés de l'embouchure, deux groupes ne différant l'un de l'autre qu'en ce que la personne debout, qui est à la gauche de l'une des figures assises, tient la main droite en l'air, de même que sa pareille; ce qui fait que c'est le coude de celle-ci, et non pas sa main ouverte, qui se trouve tourné vers la figure assise à sa gauche (fig. 202). De cette façon, les deux figures qui sont sur le devant restent assises et ont les pieds presque posés sur la crinière du taureau, tandis que les deux autres, se tenant debout et un peu plus grandes de taille, se présentent, en arrière, l'une à la suite de l'autre, avec la main droite levée en l'air et la gauche posée à plat sur le ventre. Ces quatre figures ont les pieds et les bras nus, le visage entièrement entouré par un bourrelet de cheveux, qui pend jusque sur les épaules, chez les personnages assis. Ceux-ci se tiennent sur des tabourets à pieds façonnés ; ils sont placés de trois quarts, à côté l'un de l'autre, la figure et la poitrine de face, les jambes croisées; ils portent chacun dans une main un rhyton à tête cornue et à col cannelé, et, dans l'autre, une toute petite écuelle ronde, dont ils montrent, entre le pouce et l'index, la surface intérieure, ornée d'un *umbo* proéminent. Serait-ce une patère qui complèterait leur service de boisson? Cet objet nous paraît bien petit pour un tel usage et la manière de le tenir en main ne serait pas naturelle. Dans tous les cas, c'est encore moins un fruit, bien qu'on puisse le croire d'après la pose de la main. La robe toute droite qui couvre chacun des quatre personnages, depuis le col jusqu'aux chevilles, croise sur la poitrine, sans aucune ceinture; elle est formée de grosses rayures verticales et saillantes, parsemées d'un semis ou d'un pointillé très fin et très dense. Chez les figures assises, l'un des bouts de cette étrange draperie retombe de l'épaule, terminé par un gros gland, tandis que le reste du vêtement forme sur le corps des plis qui s'accentuent davantage sur le genou qui avance. Nulle part, que je sache, l'on n'a rencontré ce mode de traiter les étoffes, si ce n'est peut-être dans les vêtements de quelques-uns des guerriers barbares que l'on voit luttant contre des soldats romains, sur les grossiers bas-reliefs, apportés au Musée de Bucarest, du grand monument en ruines que l'on déblaye actuellement, à Adam-Clissi (voy. p. 258, note). Malgré la rudesse de leurs sculptures, les pierres d'Adam-Clissi, qui sont déjà nombreuses dans ce Musée, feront sans doute de curieuses révélations sur les costumes des Barbares dans la région du bas Danube, et il nous semble que le rhyton de Poroïna viendra corroborer les données nouvelles que l'on est en droit d'attendre d'une étude approfondie et comparative de ces deux épaves curieuses de temps peu connus. Ce que l'on peut prévoir dès à présent, c'est qu'ils caractérisent un art local dépourvu, il est vrai, de toute perfection, mais non pas d'un certain savoir-faire technique, emprunté aux Grecs et aux Romains. En général, la partie purement ornementale, c'est-à-dire les motifs de décoration courante, y était plus soigneusement exécutée que les figures qui exigeaient de la part des artistes barbares une certaine initiative personnelle. Cette disparité se remarque tout autant entre la *προτομὴ* en tête de bœuf et les figures du col sur le rhyton de Poroïna, qu'entre les frises à rinceaux et à palmettes, et les scènes militaires du monument d'Adam-Clissi. Un fait analogue ressort des bijoux et des vases d'or trouvés à Pétrossa, et, à ce titre, il n'est pas inutile, pensons-nous, de faire connaître ici des monuments qui ont très probablement une origine à peu près commune.

Pour compléter la description du rhyton de Poroïna, dont l'original représente deux fois l'effigie d'un vase pareil à lui-même par la forme, nous dirons que les deux cornes à boire tenues à la main par les personnages assis, les tabourets de ceux-ci, ainsi que la chevelure et les robes des quatre figures de sexe indistinct qui complètent la scène, portent encore des traces évidentes de dorure.

Nous ne pouvons terminer cet examen de quelques monuments sur lesquels la tête de bœuf semble avoir à la fois le caractère d'un ornement et d'un symbole, sans revenir, du moins pour un moment, sur les petites coupes en or de la trouvaille du Torontal. Ce qu'elles ont de particulièrement curieux en elles, c'est qu'elles font voir à quel point la convention est venue se substituer, dans les arts, à l'imitation fidèle de la nature, alors que, dans les pays situés vers le couchant de l'Europe, les goûts et les procédés des Asiatiques eurent pris la place de l'industrie artistique des Grecs et des Romains. En effet, sur les tasses ovales de Nagy-Szent-Miklos



Fig. 206. — Coupe en Or (face et profil), du Trésor du Grand-Saint-Miklos. Cabinet des Antiques de Vienne.

(fig. 206), les têtes de bœuf se déforment beaucoup plus que sur le rhyton de Poroïna; leurs muscles s'épaississent et perdent complètement les proportions de la nature; les cornes et les oreilles se contournent et s'étalent d'étrange façon, enfin les crins de la face, du menton et de la nuque, se transforment en des fleurs de lys et d'iris, conventionnellement tracées et symétriquement disposées. Observons que le trésor du Torontal comprend aussi, parmi de nombreux vases en or, une sorte de trompette ou de grand tube évasé, à coude anguleux, qui pourrait bien avoir servi de corne à boire. Si sa destination a été différente, ce serait le seul objet de cette trouvaille qui n'ait pas eu sa place dans un festin; nous croyons que la soi-disant trompette était un rhyton de forme plus barbare que celui de Poroïna et même que ceux de Tondern, de Gallehus et de Jaszbéreny, dont nous avons parlé précédemment (p. 418).

VIII. — LISTE DES DISQUES, PLATEAUX ET COUPES ANTIQUES

EN OR ET EN ARGENT, QUI EXISTENT ACTUELLEMENT

(Voyez pages 173 et 250).

A deux reprises différentes nous avons consigné dans des notes l'énumération de vases anciens qui existent encore et dont nous avons eu l'occasion de parler dans ce volume, soit en les mentionnant et les décrivant, soit en les représentant dans nos figures. Nous voulons fondre ici ces deux listes ensemble, tout en observant, autant que faire se peut, l'ordre des dimensions de ces vases, et, à cet effet, nous commencerons par les plus grands, pour arriver jusqu'à ceux

qui n'ont pas moins de 0^{m},25 de diamètre. Parmi ceux qui n'ont pas la forme ronde, nous n'en avons cité qu'un petit nombre et nous les avons rangés, avec quelques petits vases, à la suite de notre liste, comptant actuellement quarante-deux pièces ; nous avons fait figurer, dans la première comme dans la seconde de ces listes, quelques objets d'orfèvrerie qui ont été détruits (nos 32, 38, IV (?) et VIII). En ce qui concerne les coupes et les patères antiques en métaux précieux qui ont des dimensions égales ou inférieures à la patère de Pétrossa, nous nous réservons d'en faire l'objet d'une étude spéciale dans le chapitre que nous consacrerons à cette pièce de notre trésor. C'est là aussi que nous donnerons plus de détails et de nombreux dessins relatifs aux grandes pièces énumérées dans la présente liste (nos 20, 25, 28, 29, 30, 33, 34, 36, 41, 42), mais qui n'ont pas encore été complètement décrites dans notre texte.

1. Bassin du Tchertamlyk-Kourgane	existe à	Saint-Petersbourg (Ermitage)	Fig.	43	Page	116	Diam.	1^{m},10
2. Disque de *Théodose*, trouvé à Almendralejo	»	Madrid (Académie royale)	»	72	»	158	»	[illegible]
3. Disque africain, dit *le Bouclier d'Annibal*	»	Paris (Cabinet des Médailles)	»	78	»	167	»	0^{m},72
4. Disque iliaque, dit *le Bouclier de Scipion*	»	Idem, idem	»	46	»	[illegible]	»	0^{m},70
5. Disque trouvé à Rome vers 1756 : *Cavalier tuant un sanglier*	»	Rome (Vatican)			»	485	»	0^{m},58
6. Plateau en or, de Pétrossa	»	Bucarest (Musée National)	»	29	»	91		0^{m},56
7. Disque trouvé à Concesti, en Roumanie	»	Saint-Petersbourg (Ermitage)	»	58	»	141		0^{m},56
8. Disque de *Gélamir*	»	Italie (?)	»	28		88	»	0^{m},50
9. Disque de la *Vénus noire*, trouvé à Lampsaque	»	Constantinople (Tchinili-Kiosk)	»	[illegible]		[illegible]		[illegible]
10. Disque du roi scythe *Rhescuporis*	»	Kertch (Musée)	»	[illegible]	»	117	»	0^{m},41
11. Disque d'*Aspar*, trouvé à Orbetello	»	Florence (Galerie degli Uffizi)	»	53 et 201	»	159 et 494	»	[illegible]
12. Disque de l'*Hercule Néméen*	»	Paris (M. E. Piot)	»	47	»	[illegible]		[illegible]
13. Plateau orné d'une *croix gammée*, trouvé à Chatuzange	»	Lyon (M. Magneval)		—		485		0^{m},40
14. Disque attribué à *Constantin-le Grand*, trouvé à Pérouse	»	Rome (Villa Albani ?)	»	»	»	152 et 484	»	[illegible]
15. Bassin de *Vénus Victrix*, trouvé à Caubiac	»	Londres (British Museum)	»	48 et 194	»	127 et 481	»	[illegible]
16. Plateau de Montcornet, orné d'une *rosace pétalée*	»	Paris (M. Feuardent)	»	54	»	136	»	[illegible]
17. Disque de Berthouville	»	Idem (Cabinet des Médailles)	»	49	»	[illegible]	»	0^{m},35
18. Plateau de Montcornet, bordé d'*olives*	»	Idem (M. Feuardent)		—	»	[illegible]		0^{m},336
19. Plateau de Montcornet, orné d'une *croix gammée*	»	Idem, idem	»	—	»	[illegible] et 485	»	0^{m},32
20. Coupe sassanide du roi *Firouz*	»	Idem (Cabinet des Médailles)	»		»	250 nº 1	»	0^{m},31
21. Disque d'Hildesheim	»	Berlin (Musée des Antiquités)	»	52	»	133	»	0^{m},30
22. Coupe orientale, représentant un *bouquetin accroupi*	»	Saint-Petersbourg (Cte Stroganow)	»	[illegible] *a*	»	[illegible] et 250 nº 2	»	0^{m},30
23. Disque éleusinien, trouvé à Aquilée	»	Vienne (Cabinet des Antiques)	»	[illegible]		[illegible]	»	[illegible]
24. Disque de Lyon, orné d'une *rosace pétalée*	»	Lyon (Musée)	»	—	»	136	»	[illegible]
25. Coupe, en or et cristaux, du roi *Chosroès*	»	Paris (Cabinet des Médailles)	»	—	»	250 nº 3	»	0^{m},29
26. Disque de *Venus Genitrix*, trouvé à Fonzazo	»	Italie (?)	»	65	»	151	»	0^{m},287
27. Disque permien, décoré de *cœurs*	»	Saint-Petersbourg (Cte Stroganow)	»	56	»	137	»	0^{m},285
28. Coupe sassanide de Badakchan	»	Écosse (M. Burness)	»	—	»	250 nº 4	»	0^{m},284
29. Coupe orientale, représentant un *chasseur parthe*	»	Saint-Petersbourg (Ermitage)	»	—	»	250 nº [illegible]	»	0^{m},282
30. Coupe bachique, de Badakchan	»	Londres (India Office)	»	207 *a*	»	250 nº 6 et 502	»	[illegible]
31. Disque de *Méléagre et d'Atalante*	»	Saint-Petersbourg (Ermitage)	»	64	»	150	»	[illegible]
32. Disque de Wettingen, orné d'une *croix gammée*	»	(détruit)	»	—		133	»	[illegible]
33. Coupe sassanide, représentant un *roi qui boit*	»	Saint-Petersbourg (Cte Stroganow)	»	—	»	250 nº 7	»	0^{m},27
34. Coupe orientale, représentant un *dragon ailé*	»	Idem (Ermitage)	»	—	»	250 nº 8	»	0^{m},27
35. Patère représentant *Apollon*, trouvée à Notre-Dame d'Alençon	»	Paris (Louvre)	»	59	»	131	»	0^{m},261
36. Coupe sassanide, représentant un *roi chassant des lions*	»	Saint-Petersbourg (Ermitage)	»	—	»	250 nº 9	»	[illegible]
37. Disque de *Valentinien III*, trouvé à Genève	»	Genève (Musée public)	»	68	»	154	»	0^{m},26
38. Disque de Wettingen, portant une dédicace à *Mars*		(détruit)	»	51	»	[illegible]	»	0^{m},26
39. Disque représentant une *Prêtresse et une Ciste mystique*	»	Saint-Petersbourg (Cte Stroganow)	»	61	»	148	»	0^{m},26
40. Disque représentant un *Silène et une Ménade*	»	Idem (Ermitage)	»	62	»	149	»	0^{m},26
41. Coupe représentant un *cheval paissant*	»	Idem (Comte Stroganow)	»	207 *b*	»	250 nº 10 et 502	»	0^{m},26
42. Plat sassanide représentant un *Génie musicien sur un lion*	»	Idem (Ermitage)	»	207 *c*	»	250 nº 11 et 502	»	0^{m},25

Ajoutons ici une seconde liste où sont compris les plats ou coupes circulaires ayant des dimensions moindres que $0^{m},25$ de diamètre, ainsi que les plateaux carrés et ovales que nous avons représentés dans les figures de ce volume :

I-III.	Plats ovales de Bavay, de Saint-Chef et de Limes	existent en France . .	Fig.	40	Page	105
IV.	Plateau carré en argent, découvert dans le Derbyshire	» (perdu)	»	41	»	110
V.	Plateau carré en argent, découvert à Corbridge	» Angleterre (Duc de Northumberland)	»	42	»	111
VI.	Disque en argent fourré, découvert dans le Rhin	» Paris (Cab. des Méd.) .	»	49 *b*	»	130
VII.	Plat en argent, du trésor de Montcornet, représentant *Mercure* . . .	Idem (M. Feuardent). .	»	53	»	135
VIII.	Coupe en argent, trouvée à Rojdenstvenskoyé	(détruite)	»	55	»	136
IX.	Patère en argent, de style sassanide, représentant une chasse, sur le marli	» Saint-Petersbourg (Ermitage)		60	»	145
X.	Coupe en argent, représentant *Le jugement de Minerve*	» Idem (Comte Stroganow)	»	63	»	149
XI.	Coupe en bronze, trouvée à Nimroud	» Londres (British Museum)	»	90	»	214
XII.	Coupe du trésor de Hildesheim, représentant le dieu *Lunus* ou *Mên*.	» Berlin (Musée des Ant.).	»	101	»	248



Fig. 207. — Coupes en Argent d'Origine Asiatique :
a. Le Triomphe de Bacchus, provenant de Badakchan (nº 30). — *b. Génie musicien sur un Lion apprivoisé*, provenant d'Irbit (nº 42).
c. Cheval paissant, provenant de Sludka (nº 41).
Musées de l'India-Office à Londres, de l'Ermitage Impérial et de M. le Comte S. Stroganow, à Saint-Petersbourg.



Fig. 208. — Athéniennes à leur Toilette, sur un Vase peint antique, d'après MM. A. Dumont et Chaplain, *Les Céramiques de la Grèce propre.*

IX. — LES GRANDS ANNEAUX ET LES COURONNES MÉTALLIQUES

EN GRÈCE, EN ORIENT ET DANS LES GAULES

(Voyez pages 288, 303 note et 305).

C'est à peine si, dans notre longue notice sur les bracelets et les colliers nous avons parlé de quelques-uns des bijoux annulaires usités dans la toilette des femmes de la Grèce antique. Nous nous sommes étendu davantage sur le *Mundus muliebris* et sur les *Ornamenta muliebria* des Romains et nous avons même décrit les différents genres de cercles métalliques qui étaient accordés, en guise de décoration, *dona militaria,* aux soldats romains; c'étaient des *torques,* des *armillæ* et des *coronæ.* Il est juste pensons-nous, de réparer en quelques lignes, la négligence dont les élégantes de la Grèce auraient tout droit de se plaindre et, pour mieux grouper ensemble les notions que nous voulons ajouter à la nomenclature déjà faite des bracelets grecs, nous présentons (fig. 208), le dessin, plein de grâce, d'un vase de toilette antique, qui a été publié tout dernièrement par feu M. Albert Dumont et par M. Chaplain, dans *Les Céramiques de la Grèce propre,* (Ire partie, *Paris,* 1887; pl. XXXVIII-XXXIX et pp. 391-392), sous le titre de *Réunion de femmes et d'Éros.* Il y a, en effet, dans cette peinture, trois femmes assises que trois autres femmes et une petite fille, toutes debout, semblent parer, tandis que quatre petits génies ailés voltigent autour d'elles. Les brisures du vase ont fait disparaître une partie des ornements que portaient ces femmes; ainsi l'on distingue encore à peine les couronnes dont elles étaient coiffées; mais l'on voit mieux les bracelets et les colliers qu'elles portent au cou, aux bras et aux poignets, enfin les ceintures qui, chez les unes se croisent en bandoulière sur le sein et qui, chez la petite fille, se rattachent à une étrange brassière ou corset à croisillons. Deux des servantes portent à la main des coffrets de bijoux et des voiles; mais la personne assise au centre semble tresser avec du jonc et entrelacer de banderoles, une corbeille d'üne forme toute particulière; on n'a pas encore trouvé l'explication de cet objet, bien qu'on le voie assez fréquemment parmi les accessoires principaux des scènes de toilette ou de sacrifice, auxquelles participe la déesse Aphrodite ou ses acolytes. (Voy. B. von Stackelberg, *Die Græber der Griechen. Berlin,* 1837; Taf. 29 t 30; magnifique *Œnochœ* représentant Aphrodite qui tient Éros, entourée, dans un jardin, de *Πειθω*. la *Persuasion,* qui orne de rameaux ladite corbeille, d'*Ευδαιμονία*, la *Bénédiction divine*, de *Κλεοπάτρα*, l'*Origine illustre,* d'*Ευνομία*, les *Bonnes mœurs* et de *Παιδία*, la *Plaisanterie.* Cf. Otto Jahn, *Ein Vasenbild der Münchner Sammlung,* dans les *Sitzungsberichte der Kœn. Sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1854; pp. 261-262, note 96; — Panofka, *Description des antiquités du Cabinet Pourtalès-Gorgier,*

pl. 33; où l'on voit des Éros ailés planer sur cette sorte de cage en osier; — L. Stephani, *Comptes-rendus de la Commission impériale d'archéologie,* de Saint-Petersbourg, pour l'année 1860; pl. I : Vase superbe de toilette, trouvé à Kertch et décoré de quinze figures de femmes, d'Éros et de jeunes gens, diversement groupés; — H. Heydemann, *Vasensammlung des Museums zu Palermo,* nº 33, dans l'*Archæologische Zeitung* de Berlin, 1872; p. 53, pl. 45 : Amphore de Géla avec une femme qui vole dans les airs portant l'objet en question par dessus un autel enflammé ; — Otf. Müller und Wieseler, *Denkmæler der Alten Kunst,* t. II, pl. 27, nº 296, D ; enfin, E. Gerhard, *Vase de Danaé;* Millin, *Vases antiques,* I, 29 ; Fischbein, *Antike Vasen*, VI, I ; Ch. Lenormant, *Élite céramographique*, IV, 33; Panofka, *Bilder antik. Leben*. fig. 13, 16; etc.). Presque tous les vases qui représentent cet objet indéterminé, corbeille ou cage, ayant rapport à des occupations féminines ou au culte de Vénus, offrent d'intéressants détails sur la toilette des femmes.

Ici nous nous attacherons surtout aux couronnes, dont l'usage n'a pas été moins fréquent chez les Grecs que chez les Romains. Les peuples de l'Orient les ont connues aussi, et souvent les formes des couronnes orientales ont été adoptées en Europe. En ce qui concerne les couronnes des Grecs et des Romains, M. E. Egger a longuement décrit et classé leurs formes et leurs usages, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de MM. Daremberg et Saglio, I, pp. 1521-1537. Il nous suffira d'énoncer ces diverses catégories, en y ajoutant quelques détails plus particulièrement utiles pour la connaissance des bijoux de ce genre, qui sont plus ou moins contemporains du trésor de Pétrossa. Il est vrai que ce trésor ne contient aucun ornement auquel on puisse attribuer cette destination, bien que c'est dans l'espoir de trouver de précieuses couronnes byzantines que M. le Chanoine Bock est venu en 1862 en Roumanie. On lui avait dit à Milan ou à Monza, où il étudiait la fameuse *Couronne de Fer*, que, au Musée de Bucarest, il trouverait d'anciennes couronnes; probablement des voyageurs inexpérimentés avaient pris pour telles, soit les deux corbeilles ajourées, soit le collier à cloisonnage de notre trésor.

Les noms divers par lesquels les Grecs désignaient les anneaux destinés à ceindre la tête, n'ont pas de spécification très précise; il est vrai seulement que *στέφος* veut dire plutôt une guirlande, *στεφανή*, un couronnement quelconque, et *στέφανος*, un véritable cercle pour la tête; d'autre part, la *σφενδόνη*, semble avoir été un bandeau qui ressortait plus apparent au-dessus du front et enfin la *διάδημα* ne paraît pas avoir changé de sens depuis l'antiquité. Dès les temps primitifs ces ornements, dont on se parait pour donner à la tête un relief de grandeur et d'élégance ou un aspect joyeux, étaient confectionnés soit en fleurs ou en feuilles naturelles, soit en étoffes de diverses couleurs, soit enfin en métaux et en pierreries. L'or a toujours été préféré à tout autre métal et, lorsque l'on ne pouvait pas en avoir de vrai, on en donnait l'apparence à des matières inférieures.

La couronne étant considérée comme un ornement de pompe et de fêtes, il est naturel que l'on en ait porté dans toutes les cérémonies religieuses. Athénée, dans le passage où il traite des couronnes (*Deipnosophist.* l. XV, 16), nous a conservé des vers, où Sapho nous assure qu'on était mieux agréé à l'autel quand on y portait des dons de ce genre :

Καὶ πολλαις ὑποθυμίδαις
πλεκταὶς αντι ἀπαλᾷ δέρα.

Mais les offrandes dont parle la poétesse n'étaient que d'éphémères guirlandes, tressées de fleurs parfumées. Les statues de certaines divinités portaient en permanence des couronnes d'or et de pierres précieuses, imitant les feuilles, les fleurs et les fruits; d'autres, à l'instar des dieux de l'Orient, avaient la tête recouverte de tiares massives, surchargées d'ornements divers. Et ce n'étaient pas seulement les effigies des dieux qui étaient parées ainsi; leurs principaux desservants s'affublaient, dans les temples et les cérémonies, de coiffures analogues. Nous citerons comme un exemple fort intéressant de cet usage asiatique, la belle couronne en or et pierres fines que l'on a trouvée près de Novotcherkask, sur le Don (fig. 11, p. 50); nous croyons

pouvoir l'attribuer à une reine de la Scythie pontique, ayant tout à la fois les prérogatives des grandes prêtresses de la divine Anahid. Joyaux sculptés, pierres fines, quadrupèdes, oiseaux et plantes, tout est réuni dans cette magnifique couronne, que nous avons minutieusement décrite et commentée dans un mémoire en roumain, sur la *Grande Couronne et les Antiquités Scythiques, découvertes à Novotcherkask.* (*Bucarest*, 1879. — Cf. Ch. de Linas, dans la *Revue Archéologique* de Paris, 1880.)

Dans les catacombes de Rome et, plus tard, dans les mosaïques des basiliques primitives du christianisme, on a peint les saints et les martyrs, portant sur la tête des couronnes qui sont de larges bandeaux d'or, dépourvus de décorations animales, mais ornés de pierreries. Ce même genre de couronnes plates servaient également de suspensions ou de lampes, dans les églises chrétiennes. C'étaient des offrandes faites par les fidèles, d'après un usage qui semble avoir été emprunté par les chrétiens, aux temples du paganisme. Nous voyons, en effet, sur plus d'un monument antique, des couronnes suspendues auprès des dieux qui les ont reçues en hommage; on peut même constater ce fait sur la *situla* d'argent, trouvée en Bucovine (fig. 200). Quant aux couronnes suspendues des chrétiens, il s'en est conservé en original de fort importantes, telle que la *Couronne* dite *de Fer,* attribuée à la reine lombarde Théodelinde († 625) et conservée dans la cathédrale de Monza, ainsi que les couronnes (fig. 15 et 16) découvertes à la Fuente de Guarrazar près de Tolède, et portant sur elles les noms des rois visigoths Svintilla († 635) et Receswinthe († 672). D'autres ont été perdues et il nous semble qu'on doit compter avec regret parmi celles-ci deux couronnes en or et pierreries qui, au siècle dernier, sous le règne de l'impératrice Anna Pétrovna, ont été trouvées dans les environs de Kazan. La description et le dessin que nous a conservés F. S. Bayer, dans un mémoire *De duobus diadematibus,* inséré parmi les *Commentarii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ* de 1737 (t. VIII, pp. 378-387), nous font voir combien ces deux bijoux, perdus aujourd'hui, avaient de ressemblance avec la *Couronne de Fer* des Lombards. M. Ferd. de Lasteyrie a réuni, dans sa *Description du Trésor de Guarrazar* (pp. 11-15), les notions les plus intéressantes sur les couronnes chrétiennes servant d'ex-voto.

Hors des temples, les couronnes étaient encore plus répandues. Chez les Grecs et chez les Romains, certains magistrats avaient le droit et le devoir d'en porter dans l'accomplissement de fonctions religieuses et quelquefois même dans des actes civils et politiques. Mais avec le temps, la couronne devint plus spécialement l'apanage des souverains. C'était déjà depuis longtemps un usage consacré en Orient. Quinte-Curce, dans son *Historia Alexandri Magni* (l. VI, 6: « Purpureum diadema, distinctum albo, quale Darius habuerat, capiti circumdedit. » Cf. Justini l. XII, 13), nous dit que son héros fut le premier des Grecs qui adopta cet insigne des Grands-Rois de la Perse. Dans une sphère plus restreinte, nous avons déjà constaté que les dynastes des Scythes Chersonites étaient des *porteurs de couronne, Στεφανηφόροι* (voy. p. 321); enfin l'on sait, surtout d'après les monuments de la numismatique, que Constantin le Grand fut le premier des empereurs de Rome qui adopta définitivement le diadème, comme coiffure d'apparat pour les maîtres de l'Empire.

Nous ne répéterons pas ici ce qui a été déjà dit au sujet des couronnes militaires (p. 309) et, pour ce qui est des couronnes accordées comme prix dans les différents jeux de la Grèce et, plus tard, de l'entier empire romain, il nous suffira d'ajouter que les couronnes primitives, en simples feuilles de verdure, se transformèrent de bonne heure en des imitations de ces mêmes feuilles, au moyen de bractées en métal, et qu'elles devinrent enfin une simple effigie commémorative et honorifique qu'accompagnaient des récompenses beaucoup plus réelles et moins symboliques.

A considérer les couronnes à un point de vue moins vulgaire, nous les retrouverons sur la tête des jeunes mariés pendant les fêtes nuptiales, et, avec le poète bucolique Bion (*1re Idylle*, v. 88) nous nous lamenterons sur la mort prématurée d'Adonis, « dont la couronne nuptiale est brisée » *στέφος ἐξεπέτασσε γαμήλιον.* Sous un aspect moins lugubre, nous verrons tous les convives des banquets et des fêtes de la Grèce et de Rome, se livrant aux plaisirs de la table, de la danse

et même à de calmes entretiens littéraires et philosophiques, la tête couronnée de fleurs odoriférantes ; nous verrons aussi la coquetterie des femmes variant à l'infini leur coiffure sous des tresses de fleurs, sous des bandelettes aux nuances vives ou tendres, sous des diadèmes d'or, de perles et de joyaux.

Mais, comme un dernier hommage, rendu à l'imposante et cruelle solennité de la mort, la couronne a été aussi l'un des apprêts indispensables, au moment où l'on passait dans le séjour des régions funèbres. C'est grâce à cet usage fort répandu en Asie et en Europe, que nous avons retrouvé dans les tombes anciennes, des spécimens de couronnes funéraires, aussi beaux que variés. Parmi d'assez nombreux restes de ce genre, nous n'en citerons ici que trois ; mais ils composent un choix d'élite et représentent dignement les couronnes mortuaires de la Grèce et de l'Italie, celles des tombeaux helléno-scythiques et enfin celles des tumulus de la Sibérie occidentale. Le premier (fig. 209) est, sans contredit, la plus belle pièce d'orfèvrerie grecque qui soit arrivée jusqu'à nous. Elle a été découverte en 1813, dans le village d'Armento, en Basilicate ; c'est l'antique Grumentum de la Lucanie. Elle a appartenu à la comtesse Lipona, la reine de Naples, sœur de Napoléon Ier ; mais aujourd'hui elle se trouve dans l'Antiquarium de Munich (voy. Avellino, dans les *Memorie della reale Academia Ercolanese di Archeologia,* t. I. 1822 ; pages 207-277 ; J. Arneth *Gold- und Silber-Monumente*, pp. 42-43, pl. XIII). Ce chef-d'œuvre, composé de fines lamelles d'or découpées et enroulées en forme de tiges, de feuilles, de pétales, de vrilles et même de papillons, de mouches et d'insectes, n'a pas moins de 0m,36 de hauteur. Six génies ailés s'entremêlent à ce fouillis végétal, dans lequel on distingue même quelques jolies fleurs, liserons et pâquerettes, émaillées en bleu. Le couronnement est formé par la statuette en pied d'une divinité féminine et ailée, se tenant debout sur un piédestal où l'on lit, en lettres grecques fort distinctes, une date qui correspond aux premières années du IVe siècle avant Jésus-Christ et le nom de celui qui a dédié cette couronne : ΚΡΕΙΘΩΝΙΟΣ ΗΘΗΚΗ ΤΟΝ ΣΤΗΦΑΝΟΝ. C'est une œuvre de l'époque la plus florissante des arts dans la Grande-Grèce.



Fig. 209. — Couronne en Feuilles d'Or, de Travail grec, trouvée à Armento, dans la Basilicate. Conservée dans l'*Antiquarium* de Munich.

Nous avons choisi notre second exemple de couronne funéraire parmi les bandeaux en or, assez nombreux, que l'on a trouvés dans les tombes des environs de Kertch. De ces mêmes sépultures on a retiré des couronnes plus artistiquement composées de bractées simulant des feuilles de laurier, d'olivier, de chêne, de myrte et d'ache ; mais celles-là montrent, dans des proportions moindres et avec moins de détails et de perfection, le même genre de travail que la grande couronne d'Armento. Les bandeaux prouvent une fabrication encore plus hâtive. Ce sont

de fines plaques d'or que l'on découpait vivement et sur lesquelles on estampait diverses figures. Ils ne servaient sur terre que le jour de l'exposition du mort, πρόθεσις, et disparaissaient avec lui dans la tombe. Le bandeau que nous présentons (fig. 210), a été exhumé en 1842, par M. Kareischa. Il était posé sur le crâne d'une femme, dans une sépulture qui contenait deux squelettes féminins avec celui d'un homme. Des lignes en zigzags le sillonnent dans toute son étendue ; mais au centre on voit l'empreinte d'une médaille de l'empereur Commode, L. AELIVS AVRELIVS [C]OMMODVS AVG. PIVS FELIX, dont la figure est accouplée à celle de sa favorite Marcia, portant un casque et une pelte d'Amazone. De chaque côté de la médaille on voit deux feuilles d'ache également produites au repoussé ; dans d'autres bandeaux on trouve de pareilles feuilles, appliquées sur la plaque de fond. Le cercle du bandeau mesure $0^m,165$, en son diamètre le plus large. (Voyez *Antiquités du Bosphore Cimmérien,* pl. IV, n° 1. Cf., pour les *Bandeaux,* pl. III, 1, 2, 3, et pour les *Couronnes de feuillage,* pl. IV et V).

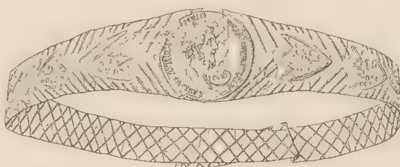


Fig. 210. — Bandeau funéraire en Feuilles d'Or, trouvé dans un Tombeau de Kertch. Musée de l'Ermitage Impérial à Saint-Petersbourg.

Nous terminerons ce rapide aperçu sur les couronnes anciennes, par la figure et la description de l'un des bijoux les plus remarquables de la collection sibérienne du Musée de l'Ermitage impérial (fig. 211). C'est, nous dit Gille dans le Catalogue inédit de cette collection (voy. p. 230-233) un : « Diadème, formé de trois cercles séparés par deux rangées de chatons ronds et en losange, alternativement où étaient serties des turquoises (quelques-unes sont restées). Sur le cercle supérieur sont quatre figures couchées de lions. Ce diadème à charnière se fermait au moyen d'une broche tenue à demeure par une chaînette ; son poids est de 1 verchok, 4 zolotniks ». Nous ajouterons à cette description succincte, les observations que nous avons faites nous-mêmes, en étudiant ce bijou sur l'original. Cette couronne n'a pu être posée que sur une petite tête ; elle n'a que $0^m,15$ de diamètre à l'orle supérieur ; elle est de très peu plus large en bas. Trois tubes ou baguettes arrondies en or, d'environ $0^m,005$ de diamètre, la composent avec le concours de deux rangées de chatons, les uns ronds et les autres en losanges, qui alternent. Les rangées de chatons, à fond d'or, sont intercalés entre les baguettes ; les matières qui les remplissent sont des turquoises et des pâtes décolorées. Quatre lionceaux en ronde bosse sont accroupis sur la partie supérieure, deux de chaque côté, à la suite l'un de l'autre, de façon que les deux qui se présentent par-devant, se trouvent affrontés. Des félins tout pareils garnissent de grands cercles en or et d'autres bijoux plus petits de la même collection ; comme aux lionceaux d'un torques colossal en or (voy. fig. 96 *a*), les longues queues de ces bêtes se terminent par une tête d'oiseau à bec crochu, qui se recourbe en avant. Vers sa partie postérieure, le quintuple cercle est interrompu par deux charnières, dont l'une est mobile ; le pivot qui la fermait est rattaché, par une petite chaîne, à la queue de l'un des derniers lions. M. Ch. de Linas, à qui nous l'avions communiquée, a publié cette pièce dans le tome deuxième de son ouvrage sur *Les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée* (*Paris*, 1878 ; pl. B, 1). Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur ce bijou de style oriental ; nous observerons seulement qu'il



Fig. 211. — Couronne en Or et Pierreries provenant de la Sibérie méridionale. Musée de l'Ermitage Impérial à Saint-Petersbourg.

rappelle, par les animaux qui le couronnent, une catégorie spéciale de diadèmes, dont le modèle le plus compliqué et le plus parfait est la grande couronne du trésor de Novotcherkask ; là cependant les éléments décoratifs des Orientaux se mêlent à des produits de l'art grec. Il est probable que cette couronne surmontée de lionceaux a été recueillie dans une tombe féminine des régions méridionales de la Sibérie.

Pour terminer cette note complémentaire, dont le but principal est de ramener à la mémoire du lecteur quelques-uns des bijoux annulaires ou circulaires les plus parfaits, parmi les œuvres de l'orfèvrerie antique, nous transcrivons un texte grec qui a rapport aux ceintures métalliques des Gaulois. Nous en avons fait mention dans la note 2 de la page 303 ; là nous avons cité, d'après M. A. de Longpérier, le nom de *cartamera*, que portait chez les Gaulois, cet accessoire remarquable de leur toilette ; ici nous laisserons parler l'auteur même qui a conservé cette notion, c'est-à-dire l'écrivain byzantin du VI[e] siècle, Laurentius Lydus. Voici ses propres termes. (Joan. Laurentii Lydi, Philadelphi, *De Magistratibus reipublicæ Romanæ*, edit. J. D. Fuss, præfat. B. Hase ; *Parisiis*, 1812 ; l. II, 13 p. 118) : « *Τὴν δὲ ὅλην κατασκευὴν τοῦ περιζώματος οἱ Γάλλοι καρταμέραν, ἣν τὸ πλῆθος κάρταλαμον ἐξ ἰδιωτείας ὀναμάζει. Ὅτι δὲ οὐ Ῥωμαϊκὰ τουτί τὸ ῥημάτιον, μάρτυς ὁ Ῥωμαῖος Βάρρων ἐν βιβλίῳ πέμπτῳ περὶ Ῥωμαϊκῆς διαλέκτου, ἐν ᾧ διαρθοῦται, ποῖα μέν τὶς λέξις ἐστὶν Αἰολική, ποῖα ἀ Γαλλική.* »

X. — LA PLAQUE EN OR DE SIVERSKAYA

ET LES QUADRUPÈDES ANDROCÉPHALES

(Pages 292-300, note).

Les précieuses trouvailles faites, il y a quelques années, dans la région caucasienne du Kouban, au sujet desquelles M. Germain Bapst a communiqué au public quelques détails intéressants dans la *Gazette archéologique* de Paris, en 1887 (pp. 116-123, 147-149, pl. 16, 21, 22), nous ont amené incidemment à nous étendre, dans une note démesurément longue de notre chapitre consacré à l'*Anneau simple*, sur les figures étranges d'une plaque en or trouvée à la station de Siverskaya. Nous y avons émis quelques avis, tout à fait personnels, sur les quadrupèdes androcéphales que l'on voit figurer parfois sur des monuments anciens provenant des régions septentrionales de l'Asie et que l'on retrouve également, sous des formes peu différentes, dans l'extrême occident de l'Europe. Rapprocher et rattacher les traditions des Accads et des Sumirs à la numismatique primitive du pays armoricain, ce sera sans doute, aux yeux de la plupart de nos lecteurs, une tentative si hardie qu'elle en pourra sembler incohérente. Toutefois, en y réfléchissant sans cesse, nous sommes de moins en moins tenté de renoncer à notre conviction, qui consiste à croire à une influence ethnique exercée par la race touranienne ou mongolique, sur toute la région septentrionale de notre continent. Ce fait a dû se passer à une époque qui n'a pas d'histoire écrite, mais les traces qu'il a laissées se sont manifestées, comme de véritables phénomènes d'atavisme intellectuel ou artistique, jusque dans des temps très rapprochés de nous. Ainsi, pour en revenir à l'exemple même qui a provoqué ces considérations, dans notre présent travail, nous avons constaté la persistance, jusque pendant le moyen âge chrétien, d'une légende qui donnait un rôle important sur terre à un quadrupède, ruminant ou carnassier, portant une tête d'homme, et remplissant le monde de ses instincts belliqueux, de sa force, de son impétuosité, de sa bravoure et de sa gloire. Cet être mythique se fait voir sur la plaque d'or de Siverskaya, que nous avons décrite et commentée (voy. fig. 116) ; il se répète, sous d'autres formes, dans des monnaies gauloises de l'Armorique (voy. fig. 117). Nous le retrouvons associé aux réjouissances bruyantes des fêtes barbares, sur deux des aiguières en or découvertes dans le Torontal (fig. 212 *c*, où nous n'avons présenté que l'une des quatre ou cinq figures du même genre) ; il revient aussi, comme un souvenir pédantesque de tératologie payenne, parmi les sculptures d'une église chrétienne du XII[e] siècle, en France (fig. 212 *b*, représentant le

Manicora ou *Martichoras* de l'église de Sauvigny, dans le Bourbonnais). Mais, à tous ces exemples, nous tenons à joindre une représentation fort curieuse du quadrupède androcéphale, qui se trouve sur un monument religieux du xv[e] siècle, en Roumanie.

Dans la ville de Dorohoye, chef-lieu du district le plus septentrional du royaume de Roumanie, il existe une église qui y a été bâtie par le prince de Moldavie, Étienne le Grand (1457-1504). Comme les chroniques ne font pas mention de cette fondation et que l'église a perdu son inscription votive, murée d'ordinaire au-dessus de la porte d'entrée, on en est réduit à la tradition, qui prétend que cet édifice a été élevé en action de grâce, après la victoire remportée par le héros moldave, en 1472, sur les Polonais, dans la localité assez proche dite Ionachéni et Vêrful Câmpului, sur la rive gauche du Sereth. Ce qui est certain, c'est que, dans l'intérieur de cet édifice religieux, aujourd'hui fort dégradé, on voit le portrait en pied du prince Étienne avec son épouse Maria et ses trois fils Bogdan (Dieudonné), Stefan (Étienne) et Petre (Pierre). (Voy. *La Chronique de Moldavie par Gr. Urechi, texte roumain avec trad. franç., tableaux généalogiques, glossaire et table,* par Émile Picot, p. 221 et 222). A l'extérieur, une partie des murs est restée sans enduit et présente des assises de pierre alternant avec des briques apparentes, dont quelques-unes sont même vernissées. Deux rangées superposées de niches, voûtées en arcades, semblent avoir contenu autrefois des images de saints ; mais ces peintures sont effacées et l'on ne distingue plus à la surface des murs que de nombreuses rondelles ou disques en terre cuite émaillée, d'environ 0[m],16 de diamètre ; la plupart d'entre eux sont encore dans un parfait état de conservation. Ils portent presque tous des figures en relief et l'émail qui les recouvre est de plusieurs couleurs, depuis le jaune pâle, le jaune foncé, nuancé d'ocre jaune, jusqu'aux différents verts, vert pâle, vert de bouteille, vert turquoise ; il y en a aussi où l'émail est de couleur brune. Parmi les emblèmes et les figures que ces disques présentent, nous avons trouvé un quadrupède androcéphale, dont nous devons le dessin (fig. 212 *a*) à M. André Lecomte du Nouy, l'habile architecte français qui a restauré quelques-uns des plus beaux monuments ecclésiastiques de la Roumanie, entre autres l'église de *Curtea d'Argèche*, bâtie en Valachie, par le prince Néagoye Basarabe (1517), et celle des *Trois-Saints* (Tri-ierarchi) de Jassy, élevée en 1614, par le prince Basile Lupu.



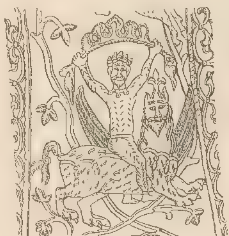




Fig. 212. — Quadrupèdes androcéphales :
a. Rondelle en Terre cuite émaillée à l'Église Saint-Nicolas, à Dorohoye.
b. Bas-relief sur Pierre dans l'Église de Sauvigny, en France.
c. Figures ciselées sur l'une des Aiguières en Or, du Trésor du Torontal, dans le Banat de Temesvar.

Pour en revenir à la rondelle de Dorohoye, nous y voyons le corps puissant d'un carnassier mâle, armé d'une queue qui se redresse et s'épanouit en tête de dragon ; sur ses reins se déploient de larges ailes. Le cou du quadrupède porte fièrement une tête humaine imberbe, surmontée d'une large couronne chevronnée et fleurdelisée. Cet être fantastique ne peut simuler que l'emblème ou l'écusson d'une localité des environs, d'une population avoisinée ou d'une famille nobiliaire de sang royal. La haute Moldavie est une de ces régions où des nations de races diverses ont vécu et dominé tour à tour. Les Tartares y devinrent souvent les maîtres des Roumains et des Ruthènes, qui forment le fond de la population. Nous pensons que le quadrupède androcéphale n'est là qu'une réminiscence de la domination des Asiatiques.

Nous avons fait la même supposition au sujet du léopard à tête humaine qui figure sur la rondelle de Siverskaya; mais nous y avons constaté en même temps la présence de vagues données grecques qui se trahissent dans la manière dont sont traités quelques-uns des personnages de ce relief. Nous nous sommes moins attaché aux motifs de décoration qui agrémentent l'orle de cette pièce; cependant il en est un qui mérite d'être examiné plus attentivement : c'est le groupe des croissants adossés, qui se répète deux fois sur cette partie du bijou. Je ne sais si on l'a rencontré ailleurs que dans la Scythie méridionale; mais assurément, chez les orfèvres de ce pays, il est d'un usage commun. Dans une tombe creusée sous le tumulus du Mont d'Or, près de Kertch, l'anti-

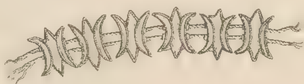


Fig. 213. — Fragment d'une Chaîne en Or, trouvée dans une Tombe du Mont d'Or, en Crimée. Musée de l'Ermitage Impérial.



Fig. 214. — Plat en Argent doré, trouvé à Mariynskaya, près du Kouban, d'après une Photographie fournie par M. G. Bapst.

quaire russe M. Kareischa a découvert, en 1843, sous un bûcher où l'on a également trouvé des vases peints avec des combats d'Amazones et de Griffons, une chaîne composée de neuf bractées ou plaques en or, identiques par la forme aux croissants adossés dont nous parlons; elles sont passées sur le même fil (fig. 213). Il est cependant parmi les bijoux découverts, sinon à la station même de Siverskaya, mais à Mariynskaya, sur la rive opposée du Kouban, une pièce d'orfèvrerie qui rattache fortement la rondelle ou phalère de Siverskaya aux œuvres d'art des Scythes héllénisés de Panticapée et du pays des Gerrhes. C'est une sorte de soucoupe en argent

repoussé dont on a trouvé le fond séparé du marli. En les réunissant (fig. 214), on a formé un petit plat dont la décoration capricieuse offre des rapports surprenants avec plusieurs des pièces d'orfèvrerie que nous avons citées jusqu'ici. Le centre est occupé par la rosace pétalée, qui, des antiques coupes assyriennes a passé jusque sur notre grand plateau de Pétrossa. Le champ de l'assiette est orné de feuilles de chêne, de volutes, d'acanthes et de pétales, du style grec le plus pur, lesquels entourent symétriquement quatre bustes de femmes ailées et coiffées du *calathus,* semblables à celles que nous avons remarquées sous les anses de la grande cuve du Tchertamlyk-Kourgane (p. 116, fig. 43). Enfin, sur le marli, dix-huit creux en forme d'amandes, alternent avec autant de faisceaux, formés par deux croissants, posés dos à dos sur une sorte de navette à double pointe; un bandeau médian rattache ensemble les trois pièces. C'est l'ornement deux fois lunaire qui revient ici, comme une preuve de l'importance qu'on lui accordait dans un pays tout spécialement adonné au culte d'Artémis.



Nous ne pouvons pas terminer nos observations supplémentaires sur la plaque en or de Siverskaya, sans la replacer dans le groupe de bijoux auquel elle appartient, c'est-à-dire parmi les plaques, si nombreuses au Musée de l'Ermitage, auxquelles feu Ph. Gille, dans son Catalogue inédit des *Antiquités sibériennes* de ce Musée (voy. plus haut pp. 230-233, note), a donné la qualification de *Plaques d'ornement des harnais de chevaux* et qu'il a caractérisées dans ces termes : «Toutes ces plaques, les unes fort grandes, d'autres de moyenne et de petite dimension, sont en or fin. La plupart sont coulées; quelques-unes sont travaillées au repoussé. Leur style diffère, comme peut-être leur origine, bien qu'elles appartiennent à l'Asie. Plusieurs sont d'un travail barbare; mais quelques-unes sont d'une exécution très belle, les petites pièces d'ornement surtout; ce qui indique chez le peuple qui les a fabriquées, une grande connaissance de l'art du dessin. La plupart de ces plaques sont munies au revers de petites anses ou anneaux coulés avec la pièce ou bien soudés, pour y passer les minces lanières de cuir qui fixaient ces plaques au harnais, comme le font nos selliers et nos bourreliers. Dans celles qui sont travaillées à jour, ces anneaux n'existent point au revers, car les jours mêmes de la plaque suffisaient pour la fixer.»



Fig. 215. — Plaque en Or et Turquoises, bosselée, de Provenance Sibérienne. Musée de l'Ermitage Impérial.

La première couple d'objets qui est décrite, — un peu confusément, il est vrai, — dans le Catalogue, est précisément formée par deux rondelles dont notre fig. 215 donne le dessin, et

dont le contour ou le profil est présenté au-dessus en diagramme. Voici ce qu'en a dit Gille, qui seul jusqu'à présent a accordé quelque attention aux trésors inestimables de la Collection sibérienne : « Deux plaques rondes coulées, exactement pareilles ; elles offrent chacune une espèce de rosace ou de jeu de fond tout couvert de figures en relief, où l'on distingue une mêlée confuse de quadrupèdes de figure fantastique, les uns dévorant les autres. Au centre est un animal dont on ne peut pas davantage déterminer l'espèce. Toutes ces figures sont semées de turquoises serties dans l'or; quelques-unes sont tombées. Il est probable que ces deux plaques servaient d'ornements à la pièce de poitrail d'un cheval, et comme toutes les autres plaques de ce genre, elles sont au nombre de deux et toujours pareilles ; il y a donc toute raison de croire que c'étaient des ornements de harnais, disposés en *pendants*, l'un de l'autre (poids : 163 gr. 41, chacune)[1]. En examinant toutes ces plaques placées en regard l'une de l'autre, on peut se convaincre qu'elles ne peuvent pas avoir eu une autre destination. En effet, si c'était sur la pièce de poitrail d'un cheval qu'elles étaient disposées, les figures dans l'une des plaques allant *à droite*, et les figures dans l'autre allant *à gauche*, elles se regardent naturellement. Si elles étaient destinées à orner les courroies de côté des harnais, les figures dans leur direction regardaient nécessairement *en avant*, vers la tête du cheval.


Fig. 216 — Plaque en Or, ajourée, de Provenance Mongolique.

« D'ailleurs, ces plaques ont exactement chacune le même poids. Ce sont des *pendants égaux* qui devaient constituer des ornements d'une bien grande magnificence dans des pièces de harnachement de chevaux, qui étaient ceux probablement de quelque souverain des peuplades nomades de l'Asie centrale, mais à une époque qu'il est difficile de déterminer. Nous avons cependant à ce sujet un précieux indice dans une plaque que nous avons placée exprès au milieu de toutes les autres pour qu'on puisse en juger par comparaison. Cette plaque ne provient point de l'ancien dépôt de l'Académie des Sciences (formé sous les règnes de Pierre le Grand et de Catherine II) ; elle a été acquise pour l'Ermitage par M. Charles Warraud. Le Bouriate qui avait consenti à la lui céder, lui déclara que cet objet avait été apporté de la Mongolie par ses ancêtres, lors de leur passage sous la domination de la Russie. Comme cette plaque est d'un or aussi fin et d'un style très semblable à toutes les autres plaques, on peut en conclure qu'elle est de la même origine. Elle est coulée (fig. 216) et représente un animal fantastique à tête de truie,

[1] Nous donnons également la description, plus explicite pensons-nous, que nous avons faite nous-même, ayant ces pièces sous les yeux : Ce sont deux plaques ou rondelles en or, d'un cercle parfait, ayant environ $0^m,13$ de diamètre et se rehaussant en deux étages superposés de bosses concentriques jusqu'à la hauteur d'environ $0^m,04$. Elles sont formées de plaques en or jaune pâle, qui ont à peu près 4 millimètres d'épaisseur. Des figures d'animaux y sont produites au repoussé en des bosses assez saillantes qui ne laissent point de champ plat entre elles ; en de nombreuses places symétriques, on a incrusté des turquoises Par leur style et par les motifs de leur décoration, ces rondelles offrent la plus intime analogie avec quelques-uns des bijoux qui composent le trésor découvert à Novotcherkask ; mais ceux-ci sont cependant plus massifs. Dans les deux pièces que nous décrivons, le centre qui est la partie la plus fortement rehaussée, représente un élan accroupi ou roulé en rond sur lui-même ; il occupe l'entière circonférence de ce plan supérieur. Le corps de l'animal est recouvert de treize turquoises de diverses grosseurs, et presque toutes en forme de palmes ou d'amandes ; on distingue surtout la haute ramure de l'élan, composée de deux larges pétales que remplissent deux plaques de turquoises ; on les prendrait pour la carapace d'un scarabée. Les yeux de l'élan, comme ceux de tous les autres quadrupèdes représentés sur cette plaque, sont formés par de petites topazes très brillantes, dont la plupart ont été arrachées. La portion circulaire du sujet central est occupé, sur un plan inférieur, par trente-deux petites palmettes en turquoises. Ce sont les sabots fourchus de huit animaux qui figurent sur la surface convexe du cercle enveloppant. Là, des groupes de deux quadrupèdes, se répètent symétriquement quatre fois de suite ; on dirait que ces animaux sont des onagres féroces dont l'un saisit entre ses mâchoires les reins de l'autre qui plie sous son ennemi. Ces animaux sont recouverts de turquoises triangulaires ou palmées, qui sont incrustées sur diverses parties du corps, telles que les oreilles, le garot, l'arrière-train, les cuisses et le sabot. Tout autour des quatre groupes, sur le rebord extérieur qui forme un plan biaisé, on voit une rangée de vingt-quatre turquoises coupées en demi-cercle.

avec une crinière se composant de huit têtes d'un oiseau à long cou, semblable à celles d'une autre plaque de la même collection. Cet ornement étrange y est bien déterminé sous cette forme. L'animal a sur le corps des figures symboliques offrant la combinaison d'un aigle, dont la queue énorme paraît comme un très grand bec d'aigle qui a saisi la tête d'un autre animal, celle-ci appliquée sur la cuisse du quadrupède fantastique qu'un chien attaque par devant (poids : 196 gr. 93 ; longueur $0^m,11$). »

En mettant sous les yeux du lecteur la description de deux d'entre les nombreuses plaques en or qui, selon toute probabilité, étaient les phalères dont les Orientaux du Nord ornaient le harnachement de leurs chevaux, nous avons fourni à la fois, pensons-nous, l'explication qui était nécessaire pour comprendre l'usage de la rondelle de Siverskaya, et nous avons fait voir comment l'art asiatique, à deux degrés tout différents de son développement, s'entendait à décorer les produits de l'orfèvrerie. Certainement les rondelles bosselées de Sibérie sont de beaucoup antérieures à la plaque ajourée que le Bouriate a cédée à M. Warraud. Nous pouvons toutefois présenter deux pièces qui paraissent être encore plus anciennes que l'enchevêtrement symétrique des onagres sauvages. Ce sont deux rondelles en argent doré (fig. 217) qui appartiennent à M. le Dr Fenerly de Constantinople. Il a bien voulu nous communiquer la reproduction photographique de l'une de ces pièces et y joindre quelques notes, que nous transcrivons ici ; mais nous sommes obligé de faire nos réserves en ce qui concerne les épigraphes grecques qu'elle porte ; celles-ci doivent avoir été ajoutées après coup — et pas depuis très longtemps, nous le soupçonnons, — sur des produits de l'art asiatique, si semblables comme travail à la phalère de Siverskaya et à plusieurs pièces d'orfèvrerie sassanide : « Ce sont, nous écrit leur propriétaire actuel, deux plaques votives, en argent doré, représentant un groupe d'animaux fantastiques et réels. Le travail est de style asiatique. L'une des plaques est divisée en plusieurs pièces et assez détériorée. Le poids de la plaque dont on a tiré la photographie est de 152 grammes. Le diamètre est de $0^m,155$. La forme est ronde. Au bord on voit une inscription en lettres d'une bonne époque : ΝΑΟΣ ΑΡΤΕΜΙΔ ΕΚ ΤΩΝ ΤΟΥ ΒΑ ΜΙΘΡΑΤ..... Peut-être que la suite des caractères se trouve sous l'oxydation du métal qui nous les cache. D'après mes recherches, ces plaques, ainsi que quelques autres objets en argent, en très mauvais état, doivent avoir appartenu à un temple d'Artémis, situé dans le Pont et très connu dans l'Antiquité. Il y a vingt-cinq ans on y voyait encore quelques ruines, telles que colonnes et autres marbres ; il paraît qu'aujourd'hui il n'en reste plus rien, les marbres et les pierres ayant servi à faire de la chaux pour l'usage des habitants d'une localité voisine. »


Fig. 217. — Plaque en Argent doré, appartenant à M. le Dr Fenerly de Constantinople.

Ce serait donc une trouvaille faite en Asie Mineure, au milieu des ruines de l'un des

temples de l'Anahid pontique, qui aurait fourni ces rondelles ou phalères. Les sujets qu'on voit à leur surface rappellent quelques-uns des animaux fabuleux qui décorent le marli du plat sassanide d'Irbit (fig. 207*b*), d'autres qui sont sur la phalère fortement bombée de Sibérie (fig. 215) et enfin même sur d'autres bijoux de l'Orient. Ce sont des griffons, des onagres ailés, une sorte de pachyderme vorace ou de crocodile, que l'on prendrait, d'après les écailles striées qui le recouvrent, pour un tatou ou un pangolin écourté; ce sont aussi des animaux moins féroces, à savoir un grand lièvre et un chevreau aux longues oreilles, sur lesquels les fauves se précipitent avec fureur; puis enfin, dans un coin, une conque marine et, entre les deux griffons, un mufle de bœuf étrange. A l'exception du groupe central formé par la bête squameuse et le chevreau sa victime, les autres animaux courent en rond à l'encontre ou à la poursuite les uns des autres; ils nous rappellent, par leur disposition en cercle, les fauves et les bêtes domestiques, lion, panthère, ânes et chiens qui entourent, de la même façon, le pied de l'umbo, sur la patère de Pétrossa. On s'en assurera encore mieux quand nous décrirons ce vase dans la suite de notre travail.

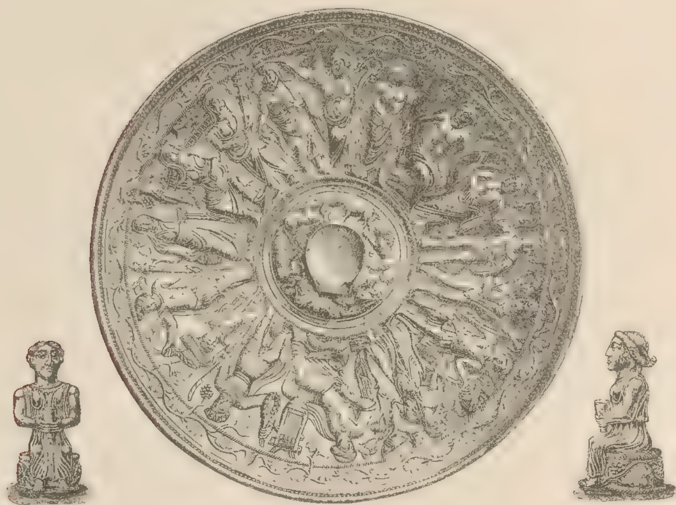


Fig. 218. — La Patère de Pétrossa
et la Statuette assise qui forme son *Umbo* (face et profil).

FIN DU PREMIER VOLUME

A. ODOBESCO

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

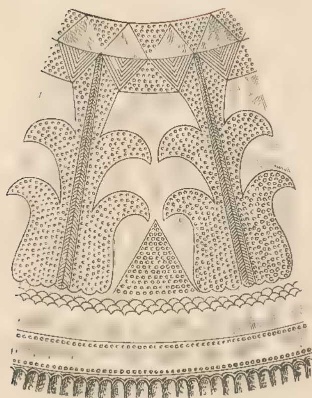
LE

TRÉSOR DE PÉTROSSA

HISTORIQUE — DESCRIPTION

ÉTUDE SUR L'ORFÉVRERIE ANTIQUE

TOME DEUXIÈME



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

—

1896

DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION

DU TRÉSOR DE PÉTROSSA

(SUITE)

LE

TRÉSOR DE PÉTROSSA

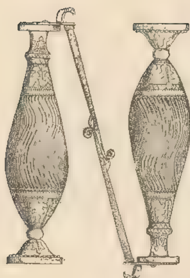
DEUXIÈME PARTIE

OBJETS EN OR SIMPLE

IV

L'AIGUIÈRE

OENOCHOÉ



ous décrirons dorénavant les pièces encore existantes du Trésor de Pétrossa, en transcrivant parfois entre guillemets les descriptions qu'en a données en 1867, M. de Linas et en reproduisant toujours, en note, celles de MM. Soden Smith et François Bock[1]. Nous ajouterons cependant quelques compléments qui peuvent sembler utiles ou intéressants.

En premier lieu nous mentionnerons une aiguière ou vase à une seule anse, de la forme des *œnochoés* antiques, et destinée sans doute à contenir un liquide (fig. 1 et 2). Les parois en ont été aplaties après la découverte, de façon que le galbe (fig. 3) en est presque entièrement déformé;

[1] *Description de M. Soden Smith:* « Tall Ewer to match the salver nº 1; gold, repoussé and tovled. Byzantine-gothic, probably latter part of fifth century. Height, 13 3/4 mch. The body is ornamented with impressed and tooly lines somewhat curved; it is formed of beaten gold, strengthened by a base, neck and handle of considerable solidity. Above the body of the ewer and round the neck is a foliated ornament; perhaps rudely imitating the acanthus filled in with small punch-marks, this is repeated below and round the base; the mode of execution resembles the ornament of gold gorgets found in Ireland, and is also frequent in oriental work. Above the angulat handle is a « purchase » finished with the rude head of a bird; round the base and lip is a beaded pathern produced by small hemispheres



Fig. 1.
L'AIGUIÈRE, avec l'Anse à gauche.



Fig. 2.
L'AIGUIÈRE, avec l'Anse à droite.

le col a été détaché du vase et l'anse, formée d'une tige d'or plate très légèrement recourbée vers le bas, a été cassée à l'extrémité inférieure.

La hauteur de l'aiguière est de 36 centimètres; le diamètre le plus large a dû être de 10 centimètres; son poids est de 1 kil. 7155.

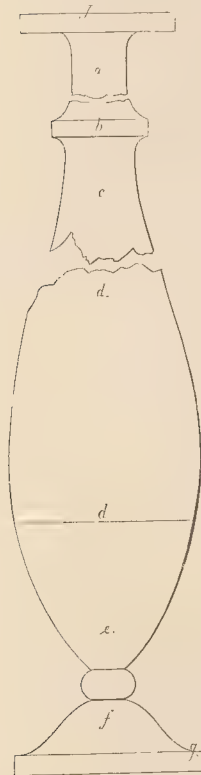


Fig 3.
Diagramme du Galbe de l'Aiguière.

Le bord circulaire du pied et celui du large cercle plat qui entoure l'orifice sont garnis d'une rangée de perles soudées à la feuille métallique dont le vase est formé; le bord de l'orifice est, de plus, presque entièrement entouré d'un feston découpé dans une plaque d'or et rapporté; ce feston est ciselé de menues imbrications


Fig. 4. — L'Orifice de l'Aiguière, vue à plat.

soldered on, corresponding to the ornament round the salver. Much injured, the body of the ewer having been crushed. »

Description de M. Fr. Bock: « I. Eine Giesskanne. Gewicht 3 Pfd. 2¹/₂ Lth. Höhe 1' 1'' 6''' (0m,35). Auf einem kegelförmig ansteigenden Fusse, der von einem plattgedrückten runden Knauf überwagt wird, erhebt sich das stark oval ausgebauchte Wein- oder Wassergefäss. Die eigentliche Bauchung desselben ist in der Mitte mit parallel laufenden wellenförmigen Linien überzogen, welche in getriebener Arbeit ziemlich regelmässig sich fortsetzen; man findet eine ähnliche Ornamentation häufig auf römischen Sarkofagen des II. und III. Jahrhunderts christlicher Zeitrechnung. Der untere und obere Theil des Gefässes, durch mehrere einfache Ringe getrennt, zeigt ein ganz unbeholfen gearbeitetes Ornament, das sich dem Acanthusblatte nähert, welches sich auch nach unten in den Fusstheil und nach oben in den Hals des Gefässes fortsetzt und namentlich oben an seiner äussersten Spitze mehrere Ausläufer, fast sämmtlich in punktirter Arbeit, erkennen lässt. Die Ausläufer dieser punktirten Ornamente erinnern merkwürdiger Weise an die im spätern Mittelalter so beliebt gewordene *francica*. Die Öffnung unseres Gefässes, welches nach oben breit ausladet, ist kreisrund, was für den Gebrauch jedenfalls unpraktisch war, da sich für den Ausguss keine *auricula fusilis* daran befindet. Bedeutend einfacher und steifer als das immerhin schlank und, wenn auch naiv, so doch mannigfaltig verzierte Gefäss selbst, ist der Henkel desselben gearbeitet. Derselbe besteht aus einem viereckigen, nach unten verdünnten Goldstab, welcher sich vermittelst eines cylinderförmigen Ausläufer an die Mitte der Bauchung ansetzt. Der obere Theil zum Ausgiessen schliesst mit einem Deckel ab, welcher nicht genau auf die runde Öffnung passt (?). Auf dem Ende des Deckels erhebt sich in gewundener Stellung der Oberleib einer Vogelsgestalt, welche hohl gearbeitet ist, um den Daumen beim Festhalten und Oeffnen (?) des Gefässes aufzulegen. Ob hier an einen bestimmten Vogel, etwa an den Raben, gedacht worden ist, wie es der unverhältnissmässig starke und gekrümmte Schnabel andeuten könnte, lassen wir dahingestellt sein. »

(fig. 4) qui, tout en formant des enroulements qui suivent des directions divergentes, sont ornées à leurs intersections de petits fleurons en trèfle ou en cœur et, tout en donnant l'impression des flexuosités de plusieurs serpents couverts d'écailles, se terminent de chaque côté par une sorte de tête de bélier à corne, recourbée en hélice[1].







Fig. 5. — Flacons romains en Métal émaillé et en Verre, provenant des Gaules et de la Germanie.

La panse du vase est ornée de linéaments largement ondulés, produits au repoussoir. Cette décoration en forme de *strigiles* se retrouve sur plusieurs vases







Fig. 6. — Sculpteurs de l'Antiquité, exécutant des Pièces striées de Cannelures en Forme de Strigiles. Vase romain en Bronze, orné de la même Façon, et trouvé en Danemark.

en métal, en pierre, en terre cuite et même en verre qui se ressentent tous de l'influence romaine.

[1] Lorsque l'on a restauré cette pièce en 1886, on n'a pas assez tenu compte de la position primitive des festons imbriqués et enroulés qui bordaient l'orifice, et l'on a soudé en sens inverse l'hélice qui formait la corne de bélier. Le véritable aspect de ce détail caractéristique est celui que donne notre fig. 4. Voyez encore des dispositions analogues dans l'ornementation de quelques vases romains, fig. 14.

A l'époque du Moyen-Empire et surtout dans les commencements du Bas-Empire, on a prodigué sans réserve ce motif d'ornementation, que l'on retrouve même en Perse sous le règne des Sassanides (fig. 5 [1] et fig. 6 [2]).

Le col de l'aiguière de Pétrossa, interrompu par un bourrelet à surface plate et ciselée en zigzags (fig. 7), ainsi que le fond de la panse (fig. 8) qui est séparée du pied par un nœud en boule aplatie, présentent des dessins analogues, légèrement gravés au poinçon ; quelques-uns d'entre eux, tels que les perles

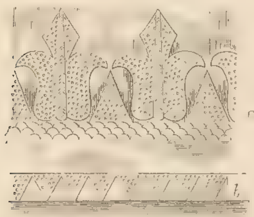


Fig. 7. Décoration gravée sur le Col de l'Aiguière.

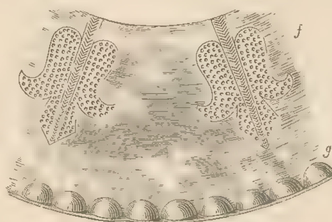


Fig. 8. Décoration gravée sur le Pied de l'Aiguière.

soudées et les chevrons gravés, ne sont pas sans rapport avec ceux que l'on a vus sur le *Disque* (I) décrit plus haut. Cependant ici l'on voit, en plus, de larges feuilles d'acanthe, étalées en sens perpendiculaire, des fleurs de lis héraldiques et des rayures en zigzags, le tout couvert d'un tout petit pointillé et terminé par des imbrications (fig. 9 et 10).

On a dit avec raison que le style des acanthes lancéolées était barbare ; mais on a ajouté qu'il était empreint du caractère sassanide. Toutefois cette impression s'atténue fortement lorsque l'on rapproche cette étrange décoration végétale des chaînons d'or, auxquels sont suspendues quelques-unes des couronnes visigothes

[1] Fig. 5. — *a. Gullus* ou flacon romain en bronze, recouvert d'émaux multicolores, disposés en strigile; découvert dans un sarcophage à Gladbach en Allemagne. Dans L. Lindenschmidt, *Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, B. III, H. I, T. IV, n° 7. — *b.* Flacon en verre blanc, avec cannelures en spirales, provenant d'un tombeau de pierre, découvert en 1748, à Choisi. Dans Comte de Caylus, *Recueil d'antiquités*, vol. I, 1752, p. 198; pl. LXX, fig. 2. — *c* et *d.* Flacons romains en verre blanc, trouvés à Andomatunum (Langres, près d'Arles). Dans *le même*, vol. VII, 1767, pl. LXXXIV, fig. 1 et 4. — *e.* Flacons en verres de couleurs, provenant de tombes gallo-romaines du IVe siècle après Jésus-Christ, découverts à Steinfort en Luxembourg. Dans A. Namur, *Publications de la Société des Monuments du grand-duché de Luxembourg*, T. V. 1850.

[2] Fig. 6. — *a.* Pierre gravée du cabinet des Antiques de Paris, représentant un sculpteur accroupi, creusant des cannelures ondulées sur un vase en pierre. Dans Otto Jahn, *Darstellungen antiker Reliefs, welche sich auf Handwerk- und Handelsverkehr beziehen*, Taf. IX, 4. — *b.* Bas-relief trouvé dans la catacombe chrétienne de *D. Helena* à Rome, et publié par d'Agincourt, *Histoire de l'Art par les Monuments : Sculpture*, VIII, 19; il représente le fils « du saint et pieux Eusèbe » faisant exécuter pour sa propre tombe un sarcophage en pierre orné de linéaments en strigiles, d'après un modèle très fréquent dans les premiers siècles du christianisme. Cf. Otto Jahn, *op. cit.*, Taf. VII, 1. — *c.* Cuve romaine en bronze, haute de 15 centimètres, avec panse strigilée, datant de l'époque du Haut-Empire et trouvée en Danemark. Dans J. J. A. Worsaae, *Nordiske Oldsager :* Jernalderen, I, n° 305.

découvertes à Guarrazar (fig. 11 [1]); elle disparaît presque totalement lorsque l'on compare les feuilles anguleuses, étagées sur le col et la panse de l'aiguière de Pétrossa, à certaines bractées ou plaques légères de métal découpé, qui, munies de figures estampées et d'inscriptions votives romaines, ont été découvertes dans des contrées de l'extrême Occident, telles que les Gaules et la Grande-Bretagne; or,

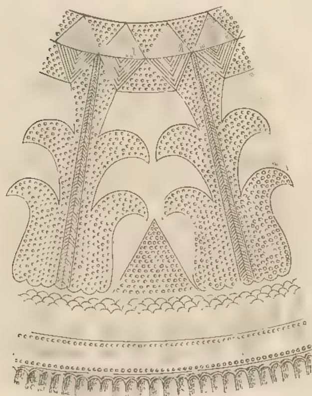


Fig. 9. Décoration gravée sur le Haut de la Panse de l'Aiguière.

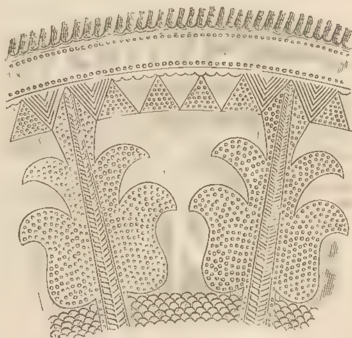


Fig. 10. Décoration gravée sur le Bas de la Panse de l'Aiguière.

dans ces pays, l'influence iranienne n'a pas pu pénétrer aux temps où ils étaient encore barbares (fig. 12 [2]).

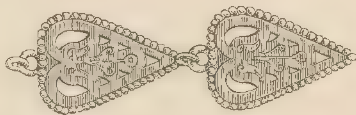


Fig. 11. Chaînons en Or, auxquels est suspendue la Couronne du Roi Visigoth Reccesvinthe. — Trésor de Guarrazar. Musée de Cluny à Paris.

L'extrémité supérieure de l'anse se recourbe pour former une espèce de tête d'oiseau à bec crochu, supportée par des ailes en bosses profondément godronnées. M. de Linas, dans son volume publié en 1864, sur *l'Orfévrerie*

[1] Fig. 11. Fleurons en or ajourés, formant les chaînons de la quadruple chaîne à laquelle est suspendue la couronne votive du roi Reccesvinthe, dans le trésor découvert à Guarrazar. Musée de l'Hôtel de Cluny, à Paris, d'après Ferd. de Lasteyrie, *Description du Trésor de Guarrazar*, p. 4.

[2] Fig. 12. Bractées en argent doré, au British Museum, provenant d'une antique carrière de calcaire à Rooky Wood, dans la paroisse de Barkway (Hertfordshire en Angleterre). Ces feuilles estampées, au nombre de sept, sont des ex-voto adressés au dieu Mars Teutatès et à Vulcain, par des ouvriers romains dont les uns y ont inscrit leur nom : MARTI TOVTATI TI. CLAVDIVS. PRIMVS ATTII LIBER. V. S. L. M. et : D. MARTI ALATORI DVM CENSORINVS GEMELLI. FIL. V. S. L. M. Les caractères épigraphiques dénotent l'époque moyenne de l'Empire, à partir du IIe siècle. Dimension des pièces : de 40 à 16 centimètres. Dans J. Ward, *Philosophical transactions of the Ingeniors*, vol. XLI, part. I, p. 349, 1745. London et *Corp. Inscript. Latin.*, vol. VII, n°s 84, 85, 86. — D'autres bractées en argent de formes diverses ont été trouvées à Notre-Dame d'Alençon, avec toute la vaisselle plate d'un temple romain (voy. plus haut p. 131).

mérovingienne (pag. 83), a rapproché fort ingénieusement cet étrange ornement de certaines fibules franques et burgondes décrites par M. Baudot (fig. 13[1]). Il a cru cependant que cet oiseau avait servi de poucier à un couvercle, tandis qu'il est bien constaté que le vase de Pétrossa n'en a jamais eu ; du reste cette parti-

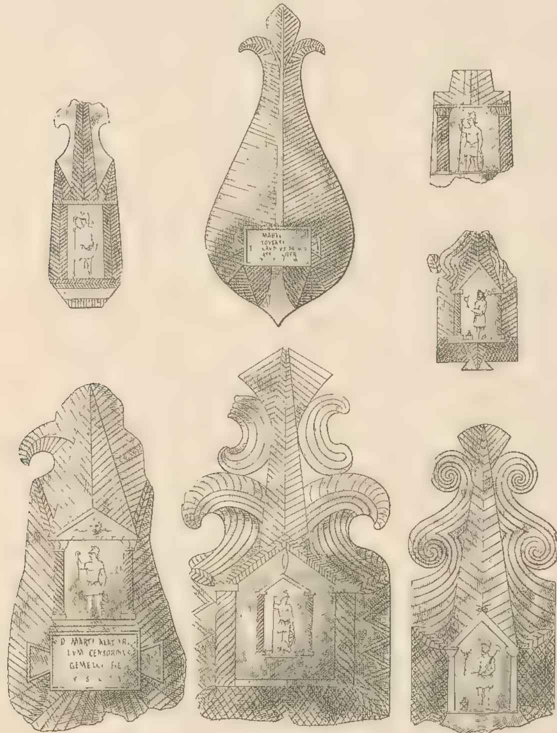


Fig. 12. — Bractées votives romaines ou Feuilles métalliques estampées, découvertes dans une Carrière à Rooky-Wood, dans le Hertfordshire en Angleterre.

cularité se reproduit, sous des formes moins barbares, dans des aiguières métalliques trouvées à Pompéi et en Crimée (fig. 14[2]).

[1] Fig 13. — *a.* Fibule en forme de cygne, découverte dans un tumulus près de Weser. — *b* et *c.* Autre fibule plus petite, en forme d'oiseau au bec crochu, vue de face et de profil ; découverte en Bavière et conservée à l'Antiquarium de Munich. Toutes les deux dans L. Lindenschmidt, *Althertüm. uns. heid. Vorzeit,* B. I, H. IV, T. III, nº 9, 4 et 5. Les fibules de cette forme se retrouvent en plus d'un endroit. Quant aux fibules découvertes, décrites et dessinées par M. Baudot, il en a été donné des exemples plus haut, fig. 13, *b* ; 14 *f* ; 23 *x*.

[2] Fig 14. — *a.* Aiguière en bronze, trouvée à Pompéi. — *b.* Son anse vue de face. Dans le *Museo Borbonico* de Naples, vol. VI, tav. 29. — *c.* Aiguière en argent, provenant d'une tombe antique de Tanaïs, au Musée de l'Ermitage.

L'anse de notre vase, recourbée en anneau par le bas, se rattache à la panse par une pièce d'orfévrerie taillée en fleur de lis ou de lotus (fig. 15 *a*, *b*, *c*), selon un motif qui, avec mille variations, se perpétua dès les temps les plus reculés, dans l'art ornemental et héraldique des peuples de l'Asie et de l'Europe (fig. 16[1]). Dans l'empire byzantin, c'était, au dire de saint Grégoire de Nazianze, le « βασιλικὸν ἄνθος », la *fleur royale*.



Fig. 13. — Fibules en Bronze godronnées en Forme d'Oiseau, trouvées en Allemagne.

Par sa forme générale, l'aiguière de Pétrossa rappelle, quoique le galbe en soit un peu plus effilé, les plus belles

Dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XXXVII, n° 2. — *d* et *e*. Orifices de deux différents vases en bronze, provenant de Pompéi. Dans H. Roux et L. Barré, *Herculanum et Pompéi*, t. VII, pl. 76 et 80.

[1] Fig. 16. — *a*. Anse d'un grand vase en bronze, surmontée d'une fleur de lotus; découvert dans l'île de Chypre et passé au Musée de New-York; d'après G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, n° 557. — *b*. Fragment d'un vase antique de terre cuite, provenant de Mégare, et portant une décoration de chevrons et de fleurs de lis conven-

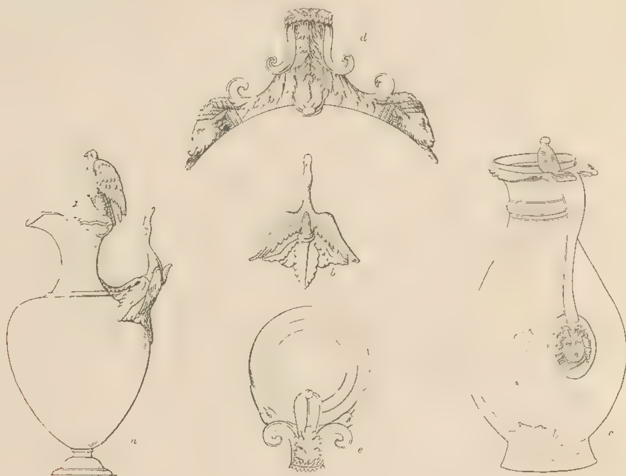


Fig. 14. — Aiguières gréco-romaines, sans Couvercles, mais munies de Pouciers et de Montures, à leur Orifice.

tionnelles; d'après Alb. Dumont et J. Chaplain, *Les Céramiques de la Grèce propre*, pl. XXXIII, 1. — *c*. Peinture murale d'Herculanum, représentant une balustrade couronnée de feuilles d'acanthes et de lis, alternant; dans *Pitture d'Ercolano*, vol. II, tav. 46. — *d*. Entablement des chapiteaux des colonnes qui soutiennent l'arc de la porte sassanide sculptée sur les rochers de Tak-i-Bostan en Perse; on y voit la plante sacrée du *hôm* avec ses feuilles symétriquement étagées par paires, ainsi que des rosaces et des fleurs de lis trilobées; d'après Coste et Flondin, *Voyage en Perse*, t. I, pl 6. Le même ouvrage contient plusieurs monuments persans de différentes époques, où l'on retrouve ce même motif. Cf. pour l'historique (un peu hasardé, il est vrai) de cette question et surtout pour les formes des fleurs de lis et de lotus: Adalbert de Beaumont, *Recherches sur l'origine du Blason et en particulier sur la fleur de lis*, Paris, 1853, et Ruprich-Robert, *Flore ornementale*, chap. II, p. 81.

œnochoés grecques et romaines; quant à sa décoration, il est évident que les artistes ciseleurs de ces deux peuples ont gravé sur des aiguières, *cælata vasa,* en argent, des guirlandes de fleurs, des feuillages, *corymbiata,* des



Fig. 15. — Fleuron qui rattache l'Anse à l'Aiguière. — *a*, vue de trois Quarts; *b*, de Profil; *c*, de Face.

pampres, *pampinata,* (fig. 17 [1]), du lierre, *hederata,* des fougères, *filicata,* des liserons et toute sorte d'ornements végétaux. Néanmoins, en simplifiant de plus en plus les motifs de décoration, on a également appliqué aux aiguières métalliques des dessins linéaires plus ou moins compliqués, tels

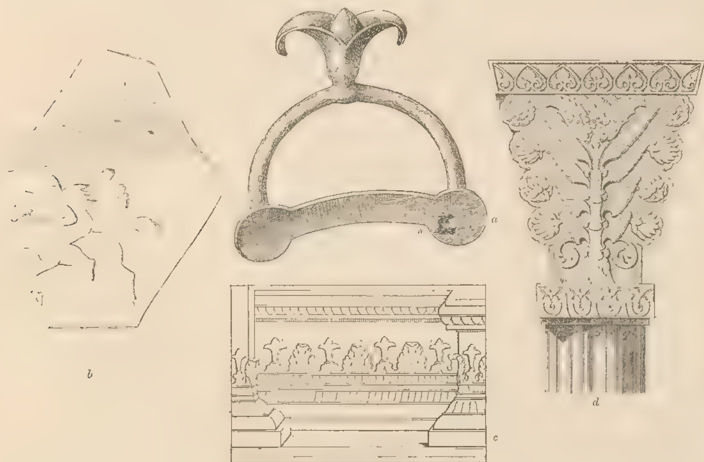


Fig. 16. — Ornements en Fleur de Lis ou de Lotus, employés dans les Styles assyrien, grec, pompéien et sassanide.

que chevrons, pointillés, imbrications etc. C'est dans une catégorie tenant le milieu entre l'ornementation géométrique et celle qui a pour principe une flore et une faune plus ou moins conventionnelles, que l'on pourrait classer

[1] Fig. 17. Petit vase en argent, découvert dans une des tombes greco-scythiques de Kertsch en Crimée. Il y en a deux pareils qui formaient une couple, σύνθεσις, *paria,* d'aiguières. Voy. *Antiquités du Bosphore Cimmérien,* pl. XXXVIII, nº 3.

l'œnochoé en or de Pétrossa; mais ce n'est certainement pas parmi les produits de l'orfévrerie artistique des beaux temps de la Grèce ou de Rome que l'on peut la compter. Elle ressemble bien plus aux vases en argent que, dans les premiers siècles du christianisme, l'on appelait déjà des *amulæ*, des *urceoli*, des *ampullæ* et des *aquamanile* (fig. 18, *a, b, c* et fig. 19, *d, e* 1°, 2°, 3°[1]). On a retrouvé aussi des flacons en verre datant des premiers siècles de notre ère, et affectant des formes et des décorations analogues; enfin l'on possède également un assez grand nombre d'aiguières en métaux précieux qui, ayant été fabriquées anciennement dans les pays de l'Orient, (fig. 20, *a,* 1°, 2°, 3°, *b,* 1°, 2° et fig. 21, *c, d, e,* 1°, 2°, 3°[2]) rappellent sous plus d'un rapport l'œnochoé du Musée de Bucarest.



Fig 17.
Aiguière en Argent, ornée de Pampres; découverte avec sa Paire dans une Tombe gréco-scythique de la Crimée.

[1] Fig. 18. — *a. Amula* ou aiguière en argent, découverte à Venticane, près de l'antique Æclanum, portant sur son col l'inscription niellée: VIVAS IN CHRISTO QUINTO, et munie d'un couvercle (*a,* 1°). Hauteur, 36 centimètres; circonférence, 45 centimètres. Conservée au Cabinet des Antiques de Paris, depuis 1856. Dans Raffaele Garucci, *Storia dell' arte cristiana,* t. VI, tav. 460, n°s 5, 6, et dans Chabouillet, *Catalogue des Camées et Pierres gravées du Cabinet des Médailles et Antiques de Paris,* n° 2884. — *b.* Aiguière en argent, ayant appartenu au cardinal Léon Strozzi et dessinée dans Bottari, *Roma soterranea,* t. I, p. 185, et dans R. Garrucci, *op. cit.,* t. VI, tav. 460, n°s 7 et 8. Le côté que nous reproduisons représente «le Christ confiant les clefs du Paradis à saint Pierre». — *c.* Burette en argent qui, de la collection Albani, a passé au Vatican. Sur la zone médiane, on voit, dans des médaillons: «Jésus-Christ, saint Pierre, saint Paul et deux autres apôtres»; sur la zone supérieure: «une croix et quatre colombes»; sur la zone inférieure: «un agneau et quatre brebis». Dans Bianchini, *Adnotat'on. ad Anastas. Bibliothecar.,* 1725, p. 178-179, et dans R. Garrucci, *op. cit.,* t. VI, tav. 460, n°s 1, 2, 3, 4.

Fig. 19. — *d.* Grande urne chrétienne en argent, sans anse, que l'on connaît seulement d'après le dessin donné par le cardinal Fr. Bianchini, dans l'œuvre citée plus haut, p. 179. Elle représente une scène où «Jésus touche de sa baguette une cuve dans laquelle un serviteur vide une amphore»; c'est probablement «un épisode des noces de Cana». — *e. Ampulla* ou fiole pour le Saint-Chrême, en argent ciselé, portant sur les rondelles qui forment sa panse, d'un côté, le buste du Christ (1°), de l'autre côté la tête plus petite de saint Pierre, entourée de festons fleuris (3°). Les mêmes festons décorent l'espace compris entre les deux rondelles (2°). Le pied et le col s'évasent en sens contraire. Musée du Vatican (VIIe siècle?). D'après des photographies de M. Simelli.

[2] Fig. 20. — *a.* Aiguière en argent, de style sassanide, avec anse, couvercle, poucier fleuronné et bec effilé; elle a 0^m,145 de hauteur. Elle est ciselée partout de feuillages; sur la panse, 1°, deux médaillons contenant chacun un dragon, accroupi sur ses pattes, la queue et les ailes relevées. Ce monstre est également représenté sur une coupe en argent de même style et de même provenance. Cette aiguière (vue de face, 3°, et de dos, 2°) a été découverte en 1878, dans le cercle de Sludka, gouvernement de Perm, en Russie. Elle appartient au comte Serge Strogonow, et a été d'abord publiée par L. Stephani, *Comptes rendus de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg,* 1878-1879, p. 153-154. Nous la reproduisons en phototypie. — *b.* Aiguière en argent, achetée en 1846, par le Cabinet des Médailles de Paris et reproduite en phototypie, de face, 1°, et de côté, 2°. L'anse lui manque. Hauteur: 35 centimètres. Au centre, par devant, on voit la plante sacrée des anciens Perses, le *Hôm,* 1°; de chaque côté, un groupe de deux lions se croisent pour s'élancer en sens contraire, 2°. Voy. Chabouillet, *Catalogue raisonné du Cabinet des Médailles et Antiques,* n° 2280; Ch. Lenormant, *Mélanges d'archéologie,* t. III. p. 124.

Fig. 21. — *c.* Aiguière en argent et vermeil dont la panse seule existe, représentant quatre femmes persanes dansant sous des édicules cintrés (voy. p. 292). Hauteur probable: 0^m,215. Cette pièce incomplète qui provient très probablement du gouvernement de Perm, appartient depuis 1876, au comte Grégoire Strogonow. Dans L. Stephani, *Comptes rendus de la Commission impériale archéologique,* 1878-1879, p. 159-169. — *d.* Aiguière en argent, reproduite d'après un dessin publié dans le *Syw-Kozyn-Syn,* collection japonaise de toutes sortes d'antiquités. Ce vase qui fait partie du trésor de la pagode Hau-Ryo-Zi, située dans la province de Yamato où était Kyanto, l'ancienne capitale du Micado, représente sur sa panse deux Pégases adossés, tandis que le couvercle est formé par une tête de monstre.

Mais ici, il importe encore plus de signaler la découverte qui a été faite en juillet 1889, dans la bourgade d'Apahida, près de Clausembourg en Transylvanie. En même temps que des bijoux en or d'aspect barbare, tels que des fibules à cloisonnages de grenats, un *spinter*, deux bagues chevalières, des pendeloques à chaînettes et divers autres fragments, on y a trouvé une couple de grandes aiguières en argent, hautes de 31 centimètres et décorées sur leurs quatre faces de feuillages et de figures en relief qui, tout en représentant des scènes bachiques habilement ciselées, donnent dans des détails accessoires de structure, une impression de rudesse toute particulière (fig. 22, *a*, *b*[1]). Ce sont précisément

Feu Ad. de Longpérier, dans ses *Observations sur quelques objets antiques*, t. VI, de ses *Œuvres*, p. 3 et fig. 305, reconnaît avec raison dans cette pièce un travail persan de la période sassanide. — *e*. Aiguière en argent, de style asiatique, avec anse, poucier fleuronné, bec effilé, godrons à la base et godrons tors au cou. Sur la panse sont distribués, dans trois médaillons, six femmes nimbées, en costumes étroits; cinq d'entre elles sont des musiciennes jouant d'instruments usités dans l'extrême d'Orient; le *ud*, le *sin*, le *zamer*, le *kinnin* et le *hing-kaou* (1°, 2°, 3°). La sixième femme (2°), tient une aiguière et une coupe. Ce vase, de style mongolique ou indien appartient au baron F. Seillière; il a été imparfaitement reproduit et décrit par A. de Longpérier, *op. cit.*, p. 302-304, fig. 307 *h*. Nous avons complété ces dessins et ces notions dans la *Gazette archéologique* de Paris, 1886, p. 77-80, pl. 10. (*La Coupe de la déesse Nana-Anat*).

[1] Fig. 22. La trouvaille d'Apahida, due au hasard, a été faite, comme celle de Pétrossa, par de pauvres paysans carriers. Toutes les pièces découvertes ont été réunies au Musée provincial de Clausembourg (Clouje, Koloswar), grâce aux soins de M. H. Finaly, professeur d'archéologie à l'Université de cette ville. C'était, sans nul doute, une tombe de la période des Goths, et très probablement la sépulture d'une femme; on a trouvé, parmi des vases en argent et des bijoux en or, les débris d'un cercueil en bois et des ossements humains; mais les autorités compétentes en matière d'archéologie sont arrivées sur place trop tard pour pouvoir compléter les détails sur cette découverte, qui en renouvelait une autre faite, dans le même pays, en 1831, mais complètement perdue pour la science. Dans la nouvelle tombe d'Apahida, les pièces qui ont été sauvées de la destruction sont les suivantes: Nº 1 et 2: les deux aiguières en argent, déjà mentionnées et presqu'en tout pareilles (*a* et *b*); il est difficile de préciser si elles ont été coulées ou martelées; les feuilles d'argent très minces dont elles sont formées sont aujourd'hui fortement oxydées, soit par le feu, soit par leur long séjour sous terre, et de plus elles sont endommagées en maint endroit. La base carrée des deux vases, ayant $0^m,08$ de largeur et $0^m,1$ de hauteur de chaque côté, est grossièrement forgée, ainsi que leur large orifice, qui de même, est de forme carrée. Les anses rappellent par leur rudesse celle de l'aiguière de Pétrossa; comme celle-ci, elles sont formées d'une barre métallique massive et carrée qui, recourbée dans le bas en spirale, se rattache à la panse du vase par un fleuron en fer de lance; par le haut, elle saisit la large embouchure de l'aiguière dans une sorte de tenailles échancrées et surmontées, dans l'un des vases seulement (*a*), d'un poucier recourbé. Les panses sont décorées de reliefs; ceux-ci sont de style grec et même assez finement ciselés; ils représentent, sur les quatre côtés, des feuillages, symétriquement disposés sur l'épaulement, et des danses bachiques, figurées dans chacun des compartiments de la portion renflée du vase; les personnages de chaque groupe sont un Faune et une Bacchante, formant quatre couples sur chaque vase; plusieurs de ces figures portent des thyrses, des *bacculi*, des cymbales. M Finaly, qui a décrit toute la *Trouvaille du tombeau d'Apahida* (*Az Apahidai sirlelet*, dans la revue locale *Az Erdélyi Muzeum-Egylet Kiadvanyai*, 1889), croit que ces vases d'un travail hybride sont des imitations d'œnochoés grecques, exécutées sous l'influence des Goths barbares de la Dacie, au IIIe siècle. — Nos 3 et 4: Rubans ou minces feuilles d'or, placées en double pour pouvoir passer entre elles un gros ruban d'étoffe ou une lanière, et formant un large nœud ou coque; puis aussi quelques bractées en or, diversement découpées, qui ont dû être cousues sur les vêtements disparus du mort. — Nos 5, 6 et 7: Une grande boucle, une moindre et un ornement plus petit encore, le tout en or massif, avec des grenats cloisonnés dans des alvéoles de formes diverses. — Nº 8: Un bracelet ouvert ou *spinter* en or, presqu'en tout pareil à ceux dont il a été question plus haut, aux pages 326 et 327 et surtout dans la note 1, ainsi que dans les figures 125 et 126. — Nº 9: Une grande fibule du modèle romain cruciforme, avec de fines ciselures décoratives des deux côtés; elle rappelle la fibule du même genre qui se trouvait dans le tombeau du roi franc Childéric, à Tournay; du reste les nos 5, 6 et 7 ne manquent pas de présenter des rapports avec les boucles en or et grenats de cette même trouvaille. — Nos 10 et 11: Enfin deux bagues chevalières, en or pur; la première, qui n'a pas trace d'usure, porte sur le petit ovale qui remplace le chaton, cinq petites croix byzantines gravées en creux; la seconde bague, fort usée tout au contraire, et d'un or plus pâle, a été trouvée dans des fouilles



Fig. 18. – *Amulae* et *Aquamanile* en Argent, datant des premiers Siècles du Christianisme.



Fig. 19. — *Ampulla* et *Urceolus* en Argent, datant des premiers Siècles du Christianisme.



Fig. 20. — Aiguières en Argent, travaillées en Perse, dans la Période des Rois sassanides



Fig. 21. — Aiguières anciennes en Argent, d'Origine orientale.

les anses et le poucier dont ces vases sont surmontés, qui ressemblent à ceux de l'aiguière de Pétrossa.

On sait, d'après les relations des inventeurs du trésor roumain, qu'il a existé primitivement dans la trouvaille faite sur l'Istritza une seconde aiguière formant la paire avec celle que nous avons encore ; de même, dans le trésor du temple de Mercure, découvert à Bernay, on a trouvé plusieurs couples, *paria, synthesis,*



Fig. 22. — Les deux Aiguières en Argent, découvertes en 1889 à Apahida en Transylvanie.

d'œnochoés en argent, qui, sous ce rapport, ne sont donc pas elles-mêmes sans

faites un peu au hasard à la suite de la découverte du trésor ; elle présente à la même place le nom OMHARIUS, écrit en relief avec des lettres latines, en dessous d'une petite croix grecque. Est-ce là le nom du personnage qui occupait la tombe explorée, ou plutôt celui d'un autre défunt, son voisin de sépulture ? La réponse reste dans le doute. En tout cas, ces bagues, ainsi que le *spinter,* ramènent à la mémoire le bracelet presque identique et l'anneau où se trouve inscrit le nom de HEVA, deux pièces qui font partie des bijoux contenus dans la tombe visigothe de Pouan, en Champagne. Aussi, en revenant sur tout ce qui a été succinctement dit ici au sujet de la découverte faite en 1889 à Apahida, on peut constater que celle-ci tient à la fois des riches sépultures franques et visigothes, retrouvées dans des pays occidentaux, et du Trésor de Pétrossa que les Goths ont laissé en Dacie. Si l'on possédait sur le contenu de la voûte funéraire de Concesti en Moldavie (voy. plus haut p. 139-147 et 486-492) plus de détails que n'en donnent les magnifiques vases romains qu'on en a gardés à Saint-Pétersbourg (fig. 58, 198 et 199), il est probable que l'on pourrait également établir des comparaisons profitables entre cette sépulture et celle d'Apahida.

analogie avec l'aiguière du Musée de Bucarest (fig. 23 [1]). Du reste, l'usage des *œnochoés* dans les temples anciens nous est attesté autant par les monuments existants que par les écrivains de l'antiquité. Des aiguières de formes très

[1] Fig. 23. — *a*. Les vases d'argent découverts en 1830, à Berthouville, près de Bernay, en Normandie, ont été décrits par A. Le Prevost, en 1832, par Raoul Rochette, en 1838, par M. Chabouillet, *Catalogue du Cabinet des*



Fig. 23. — Aiguières romaines en Argent et en Cuivre niellé provenant, la première (*a*) de Bernay, en France, et la seconde (*b*) d'Alud en Transylvanie.

Médailles, p. 418-457, nos 2801 à 2869 et enfin par M. Babelon, *Le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale*. Ce riche trésor, composé de 68 pièces en argent, a appartenu à un temple gallo-romain consacré au dieu Mercure. On y a trouvé trois statuettes de ce dieu, six paires de canthares bachiques, une trentaine de patères de dimension et de travail différents, puis des tasses, des coupes, des *pocula*, des *simpula*, des *spatules*, des cuillers, un grand disque (fig. 49) et enfin trois *œnochoés* ciselées, dont deux forment une couple. Celle des deux qui est reproduite ici (*a*) représente sur sa panse, deux scènes: *Achille et les Grecs pleurant sur le corps de Patrocle* et le *Rachat du corps d'Hector*. Sur le col on voit l'*Enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède*. Ces sujets comprennent en tout vingt-quatre personnages. L'aiguière qui fait la paire de celle-ci représente sur les deux faces de sa panse, la *Vengeance d'Achille traînant le corps d'Hector*, et pour contre-partie, la *Mort d'Achille blessé au talon*. Sur le col on retrouve *Ulysse questionnant l'espion Dolon*. Ces trois scènes sont rendues par vingt-et-une figures. Tous les reliefs sont habilement produits au repoussé et ensuite très finement ciselés. Ces vases ont 30 centimètres de hauteur, sur 44

variées figurent, tant en réalité qu'en images, parmi les épaves des antiques civilisations égyptienne, babylonienne, assyrienne, phénicienne et cypriote. Chez les Grecs, elles étaient considérées comme des accessoires indispensables dans les sacrifices, dans les processions et dans toutes les cérémonies religieuses qui réclamaient des libations ; les sculptures de la frise du Parthénon, les bas-reliefs votifs, dits *choragiques*, les



Fig. 24. — Aiguières employées dans le Culte chez les Assyriens, les Grecs et les Romains.

centimètres de circonférence. Ils constituent, avec cinq autres belles pièces de ce même trésor, les *ex-voto* offerts à Mercure par G. Domitius Tutus. — *b.* Aiguière en métal, trouvée en 1831 à Aiud ou en Enyed, en Transylvanie, et conservée au Musée de Budapest. Elle est fabriquée en cuivre plaqué d'argent, mais ces métaux ne sont apparents

vases peints surtout, nous en montrent qui sont portées par des officiants du culte et parfois même par des divinités. Il en est de même chez les Romains qui, de plus, ne manquaient jamais de compter l'aiguière ou la burette, *œnochoe* ou *simpulum*, au nombre des emblêmes sacrés, figurant sur les monuments funéraires érigés en mémoire de certains personnages consulaires et sur les monnaies frappées en leur honneur; de même, on voit des aiguières d'un style particulièrement caractéristique pour nous, ornant les écussons de hauts dignitaires de la cour impériale, aux temps du Bas-Empire. D'autre part, les peintures murales des tombes étrusques, celles des habitations de Pompéi, quelques antiques manuscrits enluminés et, cette

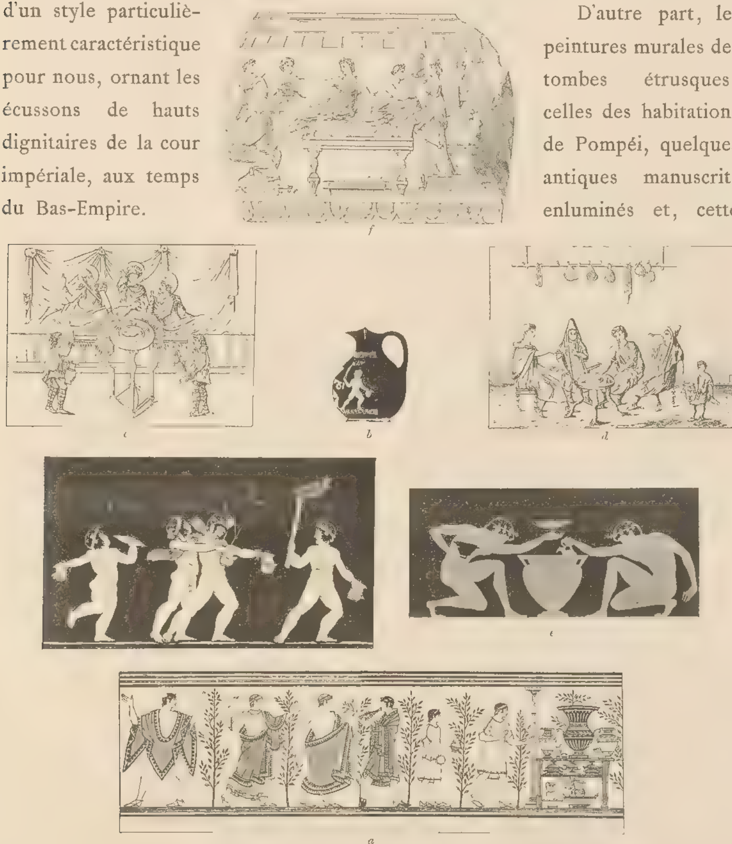


Fig. 25. — Aiguières employées aux Usages domestiques, chez les Grecs et les Romains.

ni l'un ni l'autre, car on a appliqué sur leur surface une couche de couleur brune et l'on y a incrusté des filets d'or qui simulent sur la panse une cérémonie du culte égyptien d'Isis associée aux dieux Thôth, Horus, Typhon et à d'autres divinités secondaires de l'Égypte. Ce sujet est un de ces plagiats qui abondaient à Rome surtout depuis le règne d'Hadrien. Le col et le pied portent des ornements floraux gracieusement tracés, auxquels se mêlent de

fois encore, de très nombreuses peintures sur des vases grecs et italiotes nous font voir des scènes de festins où les aiguières, portées par des échansons des deux sexes, jouent un rôle capital. Ces usages, amplement constatés sur des objets de sculpture et de peinture de l'antiquité, nous sont également attestés par le témoignage des inscriptions et des auteurs grecs et latins. Athénée, entre autres, nous parle de deux *œnochoés* en argent et en or, portées en offrande au temple par les Métapontins et les Byzantins, à Olympie ; de plus, les inscriptions grecques d'Athènes mentionnent des *œnochoés* d'argent parmi les dons qui ornaient le Parthénon[1]. L'antiquité employait, comme notre culte moderne, les vases en métaux précieux, pour le service des autels, et les aiguières de haut prix et de formes diverses (fig. 24[2], *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *j* et



a



b

Fig. 26. — *Prochous* ou Aiguières sacrées portées par des Divinités, dans des Peintures de Vases grecs.

légères feuilles d'argent. La hauteur totale du vase dépasse 27 centimètres. Arneth *Archæologische Analekten*, 1862. Ce vase est un spécimen curieux des procédés d'incrustation, de niellure et d'émaillerie à froid, usités chez les Romains.

[1] Athenæi *Deipnosophistarum* lib XI, 59. — *Corpus Inscription. Græcar.*, édid. H. Bœck, t. I, nº 150, p. 235, § 11, nº 151, p. 239, § 21, 22. — *Corpus Inscript. Atticar.*, édid. Ulr. Kœhler ; Pars. alt. nºs 652, 667, 668, 669. — A. Michaelis, *Der Parthenon*, p. 300-304 ; 312.

[2] Fig. 24. — *a*. Anse ou manche recourbé d'un grand vase en bronze, découvert dans l'île de Chypre et simulant trois couples de lions dressés sur leurs membres postérieurs en face l'un de l'autre et présentant des aiguières, comme dans une cérémonie religieuse. Style assyrien. Dans G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 794. — *b*. Jeunes Athéniennes *hydriaphores* ou porteuses d'aiguières, dans la procession des Panathénées ; bas-relief de la frise du Parthénon. Dans Michaelis, *Der Parthenon*, Taf. 14, III. — *c*. Bas-relief choragique grec, de style archaïsant : la Victoire ailée versant le nectar à Apollon citharède qui triomphe devant l'*omphalos* sacré de Delphes. Dans Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 122, nº 41. — *d*. Bas-relief du Musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, représentant des vases et des ustensiles employés par les Romains dans les sacrifices : l'*aspergillium*, le *simpuvium*, (aiguière ou burette), la *patena* ou patère, le *simpulum* ou puisoir et le *lituus* ou baguette torse des Augures. — *e*. Cippe funéraire d'Amemptus, affranchi de l'impératrice Livie, représentant, posés sur l'*anclabris* ou table du sacrifice, la burette, *œnochoé*, la patène et la *secespita* ou couteau du sacrificateur. Musée du Louvre. Dans Clarac, *op. cit.* pl. 185. — *f* et *g*. Panneaux latéraux de l'autel de Quirinus à Pompéi, représentant également les ustensiles du sacrifice chez

fig. 25, *a, b* [1]) trouvaient leur place parmi les vases sacrés, aussi bien que dans les offices privés des princes et des riches citoyens (fig. 26, *a, b, c, d, e, f* [2] et fig. 27, *a, b* [3]).

La décadence du goût pour les œuvres purement artistiques et l'abondance

les Romains; d'une part le *mantile* ou serviette frangée, le *lituus* et l'*acerra* ou boîte à encens; de l'autre, la *patena*, le *simpulum* et la burette, *œnochoé*. Dans Mazois, *Les ruines de Pompéi*, IVe part. pl. XII à XV. — *h i* et *j*. Revers de monnaies romaines frappées sous la République par des membres des familles consulaires qui ont occupé les charges de *Pontifex Maximus* et plus tard par les Empereurs: *h*. Denier de M. J. Brutus, portant sur le revers l'aiguière et le *lituus* avec le nom de P. COR. LENTULUS. SPINTHER. — *i*. Grand bronze de l'empereur Marc-Aurèle, avec la *secespita*, le *flabellum*, l'aiguière nommée à tort *præfericulum* par les numismates, le *lituus* et le *simpulum*; dans l'exergue l'inscription: PIETAS AUG. — *j*. Denier des Gordiens, avec la même inscription au pluriel; parmi les insignes du pontificat vient s'ajouter la patère. Dans J. Cohen, *Description historique des Médailles romaines consulaires*, pl. IV, famille Antonia, nº 13; idem, *Monnaies et Médailles impériales*, t. II, pl. XV, nº 587; t. IV, pl. IV, nº 73. — *k*. Tessaire

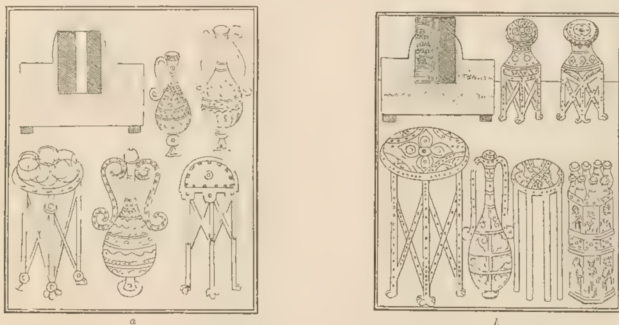


Fig. 27. — Aiguières et autres Meubles byzantins, représentés dans la *Notitia Dignitatum*.

frumentaire en ivoire, portant les emblèmes du culte, distribuée aux indigents comme congiaire par un empereur romain dans son huitième consulat. Dans le *Musée Fol* de Genève, t. II, nº 3777 du catalogue.

[1] Fig. 25 *a*. Iris portant le *Prochous* ou Aiguière sacrée qui contient l'eau du Styx, destinée aux serments des Dieux. Peintures de vases grecs. *a* dans Ch. Lenormant et J. de Witte: *Élite des Monuments céramographiques*, t. I, pl. 72; *b*, dans E. Gerhard, *Auserlesene Vasengemælde*, B. II, Taf. 82.

[2] Fig. 26. *a*. Peinture murale, dans un tombeau étrusque à Corneto: danse auprès d'un buffet chargé de la vaisselle préparée pour un festin. Dans le *Museo Etrusco Gregoriano*, t. I, pl. 104. — *b*. Cruche, dite en grec Χοῦς, dont les peintures représentent de jeunes et joyeux convives qui reviennent en titubant de la fêtes des Anthestéries, portant leurs *chous* de rigueur à la main. Dans E. Gerhard, *Archæologische Zeitung*, 1878, pl. VII. — *c*. « Le repas de Didon avec Enée et Ascagne », servi par d'élégants *pincernæ*, porteurs d'*œnochoés*; vignette d'un manuscrit enluminé de Virgile, à la Bibliothèque du Vatican. Dans P. S. Bartoli, *Picturæ antiquissimi Virgiliani Codicis Bibliothecæ Vaticanæ*, 1782, Tab. XXXIII. — *d*. Repas dans une *caupona* populaire, servi par des *pueri popinarii*, porteurs de *lagenæ*; peinture murale dans la maison de Pompéi, dite le *Lupanar*. Dans le *Real Museo Borbonico*, t. IX, pl. A. — *e*. Peinture d'un vase grec, représentant deux éphèbes *pocillatores*, dont l'un puise, avec *l'œnochoé*, du *cratère*, tandis que l'autre tient dans la main gauche un *cylix* et dans la droite un *cotylos*. Dans Th. Panofka, *Antiques du Cabinet du Comte de Pourtalès-Gorgier*, pl. 34. — *f*. Scènes de banquet antique, sculptées sur la panse d'une urne en albâtre fort endommagée, découverte à Volterra. Dans Jos. Micali, *Monuments antiques*, pl. 38.

[3] Fig. 27. Vases et petits meubles des palais impériaux de Rome et de Byzance, représentés dans la *Notitia Dignitatum et Administrationum in partibus Orientis et Occidentis*, comme figurant sur les écussons des hauts dignitaires: « *Viri spectabiles castrenses sacri imperii* » d'Orient (*a*) et d'Occident (*b*); c'étaient les majordomes des palais impériaux. D'après le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, folio 89. *b*. L'aiguière à une seule anse, qui figure sur le dessin *a*, présente de frappantes analogies de forme et de décoration avec l'aiguière de Pétrossa.

des métaux et des matières précieuses, donna, au temps des empereurs romains et byzantins, un grand essor à l'orfévrerie proprement dite ; des ouvriers, plus ou moins habiles, fabriquèrent d'abord pour les temples païens, puis aussi pour les églises chrétiennes, et tout en conservant avec plus ou moins de fidélité et



Fig. 28. — Les deux Aiguières de Saint-Maurice d'Agaune en Valais, l'une (*a*) en Sardonyx et l'autre (*b*) en Or et Émaux.

d'adresse les traditions de l'art antique, des vases somptueux en or et en argent, enrichis souvent même de pierres précieuses (fig. 28 [1]).

[1] Fig. 28. — *a.* Vase antique sculpté dans un bloc de sardonyx de $0^m,160$ en hauteur, sur $0^m,115$ de diamètre Le sujet représente une scène légendaire de l'antiquité, peut-être Ulysse reconnaissant Achille parmi les filles de Lycomède, malgré la discrétion recommandée par Déidamia à une matrone qui lui apporte une aiguière. L'anse est brisée. Le col et le pied ont reçu dans la période barbare une monture en or, cloisonnant des grenats et des pierres fines. La tradition dit que l'on conserve dans ce vase, déposé dans l'église de Saint-Maurice d'Agaune en Valais (Suisse), le sang des martyrs de la légion Thébéenne, recueilli par saint Martin au IVe siècle. Sa hauteur totale est de $0^m,223$. — *b.* Aiguière en or, décorée d'émaux cloisonnés, d'ornements en filigrane ou ciselés et de pierres fines. La panse est de forme aplatie et les deux rondelles latérales portent des sujets de style oriental (deux lions dressés

C'est indubitablement à cette classe de riches ouvrages de la basse époque, qu'appartiennent les deux aiguières d'or trouvées à Pétrossa ; mais, malgré leurs contours et leurs décors, rappelant à la fois le style grec et celui des arts iraniens, elles présentent certains éléments étrangers à l'un et à l'autre ; c'est précisément dans ces traits distinctifs que l'on sent le contact immédiat des idées religieuses et artistiques, propres aux peuples du Nord.

Certains rapports de ce genre se manifestent sur presque chacune des pièces du trésor roumain ; ils concourent tous à nous démontrer les relations diverses qui ont existé, non seulement entre les Grecs, les Romains et leurs voisins barbares

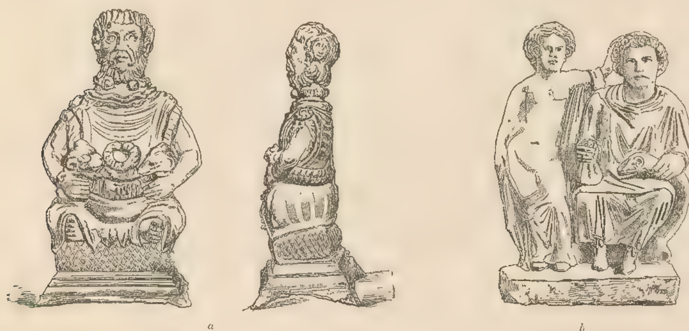


Fig. 29. — Statuettes en Pierre trouvées, la première (*a*) à Autun et la seconde (*b*) à Montluçon en France, représentant toutes les deux des Divinités gauloises tenant des serpents criocéphales.

des régions septentrionales, mais aussi entre ces derniers et les peuples de l'Asie. Pour le moment, nous prendrons à témoin de ce fait un simple détail, choisi dans l'ornementation de l'aiguière : il se trouve à son orifice. Ce sont les serpents à tête de bélier qui se développent de chaque côté de la rondelle supérieure ; ces êtres tératologiques rappellent tout autant les dragons criocéphales qui, chez les Grecs, accompagnaient parfois la déesse de l'Abondance, que les serpents à tête de bélier, compagnons de certaines divinités des Gaulois et que ceux-ci, selon M. Alexandre Bertrand, avaient importés d'Asie, dès les temps préhistoriques, par la voie du Danube (fig. 29, *a*, *b*[1]). Les Goths ont été à

devant la plante sacrée des Persans, le *Hôm*, et deux griffons affrontés) ; le tout est exécuté en émaux translucides et opaques, de couleurs variées. Comme l'orifice du vase précédent, celui de l'aiguière orientale est empâté dans de la cire, pour préserver les reliques qu'elle contient. Ce vase a 0m,303 de hauteur et 0m,1 dans sa plus grande largeur. On prétend que c'est un don fait par Charlemagne. Dans Ed. Aubert, *Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune ;* pl. XVI-XVIII et XIX à XXII.

[1] Fig. 29. Statues en pierre de divinités gauloises, accompagnées de serpents criocéphales : *a*. 1° et 2°, face et profil d'une statuette trouvée à Autun et conservée au Musée de Saint-Germain-en-Laye. « Non seulement le Dieu porte le

même de le faire tout aussi bien et l'on sait que, chez eux, les figures des serpents ne restèrent étrangères ni au culte ni à la décoration artistique.

L'association de croyances et d'arts différents paraît avoir été surtout fréquente dans les premiers siècles de notre ère et, pour n'en plus citer qu'un seul exemple, emprunté cette fois encore à la vallée du Danube, nous mentionnerons les nombreux vases d'or trouvés en 1799 au Grand-Saint-Miklos dans le Banat de Temesvar, et conservés au Cabinet des Antiques de Vienne; ils offrent un mélange hybride de formes, de mythes figurés et d'ornements grecs et orientaux, auxquels viennent se joindre d'étranges caractères runiques (fig. 30, *a*, *b*[1]).

M. de Linas, fasciné par des analogies de ce genre, a voulu, dans son dernier ouvrage sur *Les Origines de l'Orfévrerie cloisonnée* — 1877 à 1888 — voir dans presque toutes les pièces du trésor de Pétrossa, des bijoux et des vases d'origine et de fabrication orientales. Pour lui, l'œnochoé était de ce nombre; cependant les quelques aiguières antiques qui ont été énumérées dans les pages précédentes et dont les provenances sont très variées, ont fourni, pensons-nous, des preuves suffisantes pour démontrer le caractère tout à fait unique et original de celle de Pétrossa. Cette particularité n'aurait fait que se signaler encore davantage si nous avions complété ici la nomenclature des vases de ce genre, connus comme des produits de l'orfévrerie antique, et qui seraient, soit des épaves de l'art classique des Grecs et des Romains, soit des restes des industries artistiques, pratiquées autrefois par les divers peuples de l'Orient, soit enfin des œuvres fabriquées

torques au cou, mais un autre torques dressé sur un coussin que la divinité tient sur ses genoux est offert en adoration à deux monstres ou dragons à écailles ayant *tête de bélier*. Les deux corps de ces serpents forment une sorte de ceinture au Dieu ». — *b*. Autel gallo-romain trouvé à Montluçon; l'une des divinités tient par le cou un serpent criocéphale. Dans A. Bertrand, *L'Autel de Saintes et les Triades gauloises*, p. 9, 10 et 30.

[1] Fig 30. Le trésor découvert en 1799 au Grand-Saint-Miklos (Nagy-Szent-Miklós), dans le comitat de Torontal au N. du Banat de Temesvar, se composait au moins des vingt-trois pièces de vaisselle en or qui se trouvent aujourd'hui dans le Cabinet des Antiques de Vienne; il y a dans le nombre sept aiguières de dimensions différentes; trois d'entre elles sont décorées d'ornements en méandres (fig. 248, *a* et *b*; hauteur 0m,21), comme il a déjà été dit plus haut (p. 203); deux autres présentent diverses scènes de mythologie asiatique, gravées dans des médaillons, entourés d'une étrange ornementation florale (voy. fig. 212, *c*); les deux dernières aiguières sont les plus simples. Aux sept aiguières il faut ajouter sept coupes ou tasses plates, munies de charnières pour être attachées à une courroie de selle: deux d'entre elles portent, dans le pourtour de leur *emblema*, des inscriptions grecques: dans l'une il est fait mention d'un Βουηλα et d'un Βουτασυλ, chefs ou *soupans* de peuples barbares qui ont habité les bords de la Theiss dans les premiers temps de l'Empire byzantin. Le trésor est complété par trois gondoles ou salières (fig. 206), une cassolette, deux gobelets, deux verres à pied et une corne à boire ou une trompette. Un assez grand nombre de ces pièces portent sur leur fond des inscriptions gravées au trait dans des caractères runiques, que M. Fr. Dietrich a essayé d'expliquer en langue germanique; mais elles paraissent plutôt appartenir à un ordre différent de runes, qui méritent d'être étudiées avec attention. Les deux vases de la fig. 248 ont leurs inscriptions représentées en marge. Dans J. A. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, nº 3 et 6; — Ed. von Sacken und Fr. Kenner, *Die Sammlungen des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, p. 341-349. — J. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos, sogenannte «Schatz des Attila»*, fig. 6, 7 et 9.

spécialement pour les chrétiens des premiers siècles, dans les contrées civilisées de l'Europe ancienne. Parmi tant de pièces, plus ou moins précieuses et intéressantes, l'aiguière de Pétrossa n'eut pas manqué de se distinguer comme une œuvre à part. Sa forme, son ornementation extérieure et même sa valeur vénale indiquent une origine différente. Tous ces indices conduisent aux



Fig. 30.
Deux Aiguières en Or, du Trésor du Grand Saint-Miklos dans le Banat de Temesvar, avec les Panses ornées de Méandres.

conclusions suivantes : comme, d'une part, ce vase ne satisfait pas entièrement aux conditions de parfaite harmonie que l'on s'attend à trouver dans un produit de l'industrie gréco-romaine, et que, d'autre part, il n'a pas non plus les caractères distinctifs des pièces de fabrication byzantine ou persane, on est bien obligé de reconnaître en lui une œuvre appartenant à un art à demi-barbare. Or, certaines particularités significatives, nous le répétons, permettent de ranger l'aiguière de Pétrossa parmi les produits de l'orfévrerie primitive des Goths et, à ce titre, l'on

est assez porté à croire que telles devaient être les aiguières divines, — *Skaptker, Hnikars,* — avec lesquelles la Valkyrie Skœgul distribuait l'hydromel dans les cornes à boire de Mimir :

Skœgul at skutlum
Skaptker Hnikars
Mat af midhi
Mìmis hornum[1].

La planche IV ci-jointe représente, en or teinté, l'*Aiguière,* à laquelle on a tâché de rendre son galbe primitif, sans que l'artiste se soit imposé une exactitude rigoureuse dans la reproduction des ornements gravés ou repoussés, qui décorent la surface du vase. Cet essai de restitution est fait dans la proportion de 26/36.

Dans la planche V on peut voir, en des proportions plus réduites encore, les deux côtés de l'Aiguière, reproduisant par l'héliogravure cette pièce dans l'état où elle se trouve actuellement, après les essais de restauration et de consolidation que l'on a tentés en dernier lieu. Il n'a pas été possible de redresser les bosselures faites à la panse, car ce travail eût fait disparaître les plissures symétriques en forme de strigiles.

[1] *Hrafnagaldr Odhins,* str. 19 dans les Eddas poétiques. Cfr. *Grimnismal,* str. 25. Voy. aussi : Diefenbach, *Vergleich. Wörterbuch der gotischen Sprachen,* II, p. 241. N° 76: *Skapjan,* schœppfen, haurire, σκάφη ; p. 330. N° 161 : *Stikls,* Becher, Kelch, ποτήριον. Cf. Adolphe Pictet, *Les origines indo-européennes,* 2e édit., t. II, p. 275; note sur l'emploi du verre : *stikls* et *stechal,* et leur dérivation de la racine *sic,* spargere, rigare.

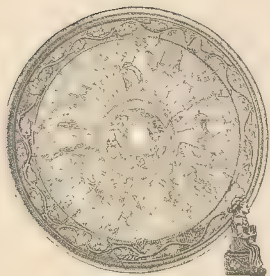


OBJETS EN OR SIMPLE

V

LA PATÈRE

PATERA



UANT à la patère ciselée (fig. 31) nous reproduisons d'abord, et non sans quelques changements, la description qu'en a donnée en 1868 M. de Linas[1].

« Écuelle circulaire (*patina*), montée sur un pied très bas (fig. 32); hauteur totale $0^{m},112$, profondeur $0^{m},075$, diamètre $0^{m},257$.

« Elle est faite de deux lames épaisses appliquées l'une sur l'autre et réunies ensemble par une soudure antique habilement dissimulée ; la lame extérieure, plus forte, est unie ; l'intérieure porte une série de personnages et d'ornements repoussés et

[1] *Description de M. Soden Smith* : « Circular Patera or Bowl ; reddish gold, with seated statuette in the center. Byzantine, probably later part of fifth century. Diameter 10 1/4 inches ; depth, 3 in. Formed of two plates of metal skilfully soldered together, the exterior plain, the interior repoussé and engraved with a series of sixteen figures of debased classic style ; above these figures is a marginal ornement of vine leaves and grapes, in the center is a seated statuette of a female holding a cup ; the circular seat ornamented with a vine wreath, and around it rude representations of a hunter and his dog and various animals. Almost uninjured ». — « Showing the central seated figure ; the seat is without back, has a tordet ornament round it above and below, enclosing a wreath of vine leaves and grapes and has a foot-rest in front ».

Description de M. Fr. Bock : « III. Grosses goldenes Becken. Gewicht 3 Pfund 23 Loth. Dies Becken in einem Durchmesser von 9″11‴ besteht aus zwei aufeinander gelegten und zusammengeschweissten Goldblechen, von denen das stärkere glatte als kräftige Unterlage dient, während das obere und dünnere die vielen getriebenen Figuren und Ornamente enthält, welche die reiche Scenerie im Inneren der Schüssel bilden. Auf diese Weise wurden also einerseits auf der äusseren Seite die vielen unschönen und unbequemen Aushölungen vermieden, welche die getriebene Arbeit verursachte ; andererseits konnte dadurch auch der Künstler ein dünneres Goldblech nehmen, welches sich gefügiger den Formen anschmiegte, die der Hammer ihm einprägte.... In der Mitte unseres Beckens erblickt man ein von mehreren Kreisen und einem gewundenen fransenförmigen Ornamente eingeschlossenes Medaillon, welches eine kreisförmig geordnete Scenerie, bestehend aus einem liegenden Schäfer und

ciselés, style gréco-romain de la basse époque. Ce décor consiste en quatre ceps de vigne entourant le bord du vase, entre un chapelet de perles et une torsade, feuilles et grappes empiétant çà et là sur le champ qu'elles encadrent.

« Au-dessous des ceps apparaît une série de seize figures rangées en cercle, les pieds posés sur une seconde torsade, limite du médaillon central, où l'on trouve un berger couché, puis un


Fig. 33.
Le Berger et son Chien.


Fig. 34.
L'Ane accroupi.


Fig. 35.
Le Lion passant.

chien (fig. 33), un ânon (fig. 34), un lion (fig. 35), deux ânes affrontés (fig. 36 et 37),


Fig. 36.
L'Ane accroupi.



un léopard (fig. 38) ; tous placés bout à bout en diverses attitudes.


Fig. 37.
L'Ane passant.


Fig. 38.
Le Léopard passant.


Fig. 32. — LA PATÈRE. — Vue de Profil avec la Statuette, placée dans l'*Umbo.*

verschiedenen stehenden oder rennenden Thieren umschliesst. Innerhalb dieses kleinen Figurenkreises sitzt, wiederum von einem doppelten gewundenen Kreise, und einer Weinranke umgeben, auf einfacher runder Sella eine weibliche Figur, welche mit beiden Händen einen eigenthümlich gestalteten Becher hält, und deren antike Tracht und Kopfputz für die Entstehungszeit des Kunstwerkes charakteristisch sind. Ob diese Darstellung vielleicht eine Beziehung auf den Zweck des Beckens ausdrücken soll, möge hier unentschieden bleiben. Jedenfalls hatte diese aufrechtsitzende Figur die Bestimmung als Handhabe der Schüssel zu dienen, gleich wie wir noch heutzutage in solcher Weise geformte Schüsseln finden. Eine weit grössere Aufmerksamkeit als diese mittleren Figuren erfordern jene vielen plastischen Darstellungen, welche sechzehn an der Zahl in einem grossen Zirkel die Bauchung der



Fig. 3.. — LA PATÈRE. — Vue de l'intérieur sans la Statuette de l'*Umbo*. Grandeur d'Exécution.

« Au milieu, surgit une statuette de femme assise, haute de 0m,075 (fig. 40). Elle est vêtue d'une longue tunique sans manches, serrée à la taille ; ses cheveux, divisés par une raie qui va du front à l'occiput, s'enroulent en couronne onduleuse et se retroussent en chignon (fig. 41) ; ses traits grossiers manquent d'expression ; son sein est médiocrement indiqué ; elle tient à deux mains un gobelet conique, *calathus*, qu'elle serre contre sa poitrine. Le siège arrondi, sans dossier et à marchepied, *scamnum*, est orné d'un cep de vigne compris entre deux torsades (fig. 42) ».



Fig. 40.
Statuette placée dans l'*Umbo* de la Patère ; vue de Face.
Grandeur d'Exécution.



Fig. 41.
Statuette placée dans l'*Umbo* de la Patère ; vue de Profil.
Grandeur d'Exécution.



Fig. 42.
Statuette placée dans l'*Umbo* de la Patère ; vue de Dos.
Grandeur d'Exécution.

Schüssel ausfüllen und ihr den Hauptschmuck verleihen. Mit den Füssen ruhen sie alle auf der Umkreisung des erwähnten Medaillons, während sich über ihren Häuptern ein gleiches Ornament in zwei Kreisen herumzieht zwischen welchen eine mit Blättern und Früchten prangende Weinrebe sich hinschlängelt..... In bunter Aufeinanderfolge erblicken wir hier weibliche wie männliche erwachsene Gestalten, von denen die letzteren theils unbärtig sind, theils einen ziemlich Vollbartwuchs zeigen, nur ein Kind befindet sich unter ihnen. Sämmtliche Personen tragen, meistens sogar in beiden Händen, die verschiedensten Attribute, die sich nicht immer auf den ersten Blick erklären lassen. Hier erblicken wir in ihren Händen eine Leyer, dort ein Scepter, dort ein Füllhorn der Fruchtbarkeit, dieser trägt eine Schüssel, jener eine Fackel oder eine Keule. Die meisten Figuren sind stehend oder ausschreitend dargestellt ; nur drei derselben sitzen, und zwar sind diese, wohl nicht ohne Absicht des Künstlers, nicht neben oder nahe beieinander, sondern in gleichen Zwischenräumen ertheilt. Eine dieser letzteren, ein vollbärtiger Mann, der einen mit einer Kugel versehenen Schlägel in der Rechten und ein Füllhorn in der Linken trägt, ruht auf einem Krokodil mit wenig geöffnetem Rachen. Die zweite dieser Figuren sitzt auf einer einfachen cathedra, auf deren nach oben sich erbreiternder Rücklehne ein Vogel sich niedergelassen hat ; eine ähnliche Vogelgestalt erblickt man auch noch bei zwei anderen Personen. Die Sitzbank der dritten Figur, die eine Lyra in der Linken und den Schlägel in der Rechten hält, lässt sich nicht deutlich genug erkennen. Die Gewandung anbelangend, so entbehren die Hälfte der Darstellungen ganz oder wenigstens theilweise der Bekleidung ; ein Lendentuch, *semicinctium*, fehlt jedoch nur bei zwei derselben, welche aber gleichsam als Ersatz dafür ihr Kleid auf dem Arme halten. Die Bekleidung besteht theils in einem grossen Mantel, dessen Faltenwurf in antiker Weise dargestellt ist, theils in der *chlamys*, theils endlich, namentlich bei den weiblichen Figuren, in einer *Tunica* mit oder ohne Aermel ; nur wenige Gestalten haben eine Kopfbedeckung, alle aber einen reichen Haarwuchs. »

Nous revenons aux seize figures intermédiaires ; vu leur importance, nous suivrons pas à pas la description qu'en a faite M. de Linas, sans toutefois assumer la responsabilité de toutes les assimilations qu'il a cru devoir proposer. Cette description méthodique commencera à partir du personnage n° 1, qui se trouve à la gauche du berger dormant, ainsi qu'au pied de la statuette. Nous continuerons en allant vers la droite du spectateur. De plus, nous partagerons les seize figures en quatre séries, comprises chacune entre deux des quatre fleurons qui entrecoupent symétriquement les ceps de vigne environnants. Deux de ces fleurons servent comme fleurons centraux (fig. 43), deux autres comme fleurons terminaux. La première et la troisième série contiennent chacune quatre figures ; la deuxième en compte cinq ; la quatrième n'en a que trois.



Fig. 43.
L'un des quatre Fleurons centraux qui réunissent les Ceps de Vigne du Pourtour intérieur de la Patère.

Première Série :



Fig. 44. — Le Dieu *Ægir* ou le Neptune gothique (?).

« 1°. Homme barbu (fig. 44), debout, vêtu d'une courte tunique de fourrures à manches collantes, *chindota,* ajustée à la taille par une ceinture ; il a pour coiffure les dépouilles de la tête d'un animal féroce, *galea pellibus tecta,* et il est chaussé de bottines à basse tige, *perones* (?) ; une chlamyde couvre ses épaules ; il élève de la main droite une écharpe, *strophium,* les deux bouts réunis, — peut-être une fronde, *funda,* — et porte dans la gauche un arc, la corde enroulée autour du bois ; on voit un gros poisson entre ses jambes.

« 2°. Enfant debout (fig. 45), nu, sauf une chlamyde ; il porte sur la tête un coffret échiqueté, *arcula,* et un épi ou une palme dans la main gauche.



Fig. 45. — Le Dieu gothique *Fosite* (?)



Fig. 46. — Le Dieu *Tyr* ou le Mars gothique (?).

« 3°. Jeune homme imberbe (fig. 46), dans l'attitude de la marche ; il est vêtu de la chlamyde et d'une pièce d'étoffe attachée autour des reins, *semicinctium ;* un corbeau est perché sur son épaule droite ; il a une grappe de raisin dans la main droite et un flambeau, *fax*, dans la gauche.



Fig. 47.
La Déesse *Urda*, l'une des trois *Nornes* ou Parques gothiques (?).

« 4° Femme debout (fig. 47), voilée d'une draperie flottante, *amictus,* robe talaire ; dans la main droite, un seau, *situla ;* dans la gauche, une écuelle, *patera* ».

Deuxième Série :



Fig. 48.
La Déesse *Verdandri*, la deuxième Norne (?)

« 5° Femme vêtue comme la précédente (fig. 48), assise sur une chaise, *cathedra*, dont le large dossier sert de perchoir à un corbeau ; sa main droite tient un sceptre court ; dans sa main gauche apparaît un instrument en Y que je serais disposé à prendre pour des ciseaux ouverts, *forfex, forficula ;* son talon droit fait redresser une *patera* sur laquelle repose entièrement le second pied.



Fig. 49.
La Déesse *Skuldra*, la troisième *Norne* (?)

« 6° Femme debout (fig. 49) semblable au n° 4 ; un flambeau dans la main gauche.

« 7° Homme barbu (fig. 50), debout, poitrine nue, le reste du corps enveloppé d'un long manteau ; dans la main droite, un *strophium* tordu en corde ; la gauche est appliquée sur la poitrine.



Fig. 50.
Le Dieu *Sæter* ou le Saturne gothique (?)



Fig. 51.
La Déesse *Freya* ou la *Vénus* gothique (?)

« 8° Femme debout (fig. 51), robe talaire, manteau, *strophium*, à franges, croisé sur la poitrine ; bras et seins nus ; cheveux roulés en couronne, tresses retombant sur les épaules ; sa main droite pose une espèce de *stemma* sur la tête du personnage précédent ; elle tient dans la main gauche une corne d'abondance.

« 9° Homme imberbe (fig. 52), debout, vêtu comme le n° 7 ; *armillæ* aux épaules ; *modius* sur la tête ; une sorte de caducée abaissé dans la main droite ; dans la gauche un grand épi ou une palme ».



Fig. 52.
Le Dieu *Odin* ou le Mercure des Germains selon Tacite (??)

Ne serait-ce pas plutôt une femme, à en juger par sa poitrine, sa coiffure et les bijoux qu'elle porte ? Cette figure a été déjà mentionnée plus haut, page 350.



Fig. 53.
Le Dieu *Thor* ou le Vulcain gothique (?)

Troisième Série :

« 10° Homme barbu (fig. 53), assis sur un crocodile (?), ou plutôt un cheval marin ; *semicinctium* pour tout vêtement ; attribut : un maillet sphérique, *malleus*, dans la main droite ; une *cornu-copiæ* dans la gauche.



Fig. 54.
La Déesse *Héla* ou la Déesse de la Mort (?)

« 11°. Femme debout (fig. 54), le haut du corps nu, le bas enveloppé d'un manteau ; ses cheveux retombant en longues boucles sur les épaules ; au sommet du crâne une touffe, *tutulus*, accostée de deux petites ailes d'oiseau ouvertes : elle tient une *patera* dans la main gauche.



Fig. 55.
L'un des Dieux *Alci*, ou Dioscures germaniques ; Castor (?)

« 12°. Jeune homme imberbe (fig. 55), debout, entièrement nu, sauf une chlamyde rejetée sur le bras gauche ; il est couronné du *stemma ;* sa main droite est armée d'un fouet.



Fig. 56.
Le second des Dieux *Alci* ou Dioscures germaniques ; Pollux (?)

« 13° Figure (fig. 56) semblable au n° 12, un fouet dans chaque main ; un corbeau à droite, à hauteur du visage.

Quatrième Série :

« 14° Jeune homme imberbe (fig. 57) debout, *semicinctium* autour des reins, chlamyde sur le dos ; un bâton dans la main droite, une corbeille de fruits dans la gauche.



Fig. 57.
Le Dieu *Freyr*, ou Dieu de la Paix et de l'Abondance chez les Goths (?)


Fig. 58.
La Déesse *Ostara*, ou Déesse du Printemps chez les Goths (?)

« 15° Femme en marche (fig. 58), robe longue à manches courtes, ceinture plissée ; elle porte un seau dans la main droite, la gauche élève une *patina*.


Fig. 59.
Le Dieu *Balder*, ou l'Apollon gothique (?)

« 16° Jeune homme imberbe (fig. 59), assis, presque nu, drapé à l'antique dans un ample manteau ; il tient de la main gauche une lyre appuyée sur son genou, et, dans la droite, serre le bâton court, *plectrum*, destiné à faire vibrer les cordes de l'instrument; un hyppogriffe est couché à ses pieds. Une tige de citrouilles ou de grenades (fig. 60) serpente à côté de ce personnage.


Fig. 60.
Plant de Grenade ou de Citrouille abritant le Dieu *Balder* (?)

« Je désigne ici sous bénéfice d'inventaire, — dit M. de Linas — les divinités figurées : N° 1, *Aegir*, dieux des eaux, Neptune. — N° 2, *Fosite*, fils de Balder, vénéré dans l'île d'Héligoland ? — N° 3, *Tyr*, dieu de la guerre, Mars. — N°s 4, 5, 6, les trois *Nornes* (Parques): *Urda*, *Verdandri* et *Skuldra*. — N° 7, *Sœter?* Saturne. — N° 8, *Freya*, déesse de l'amour et de la fécondité, Vénus. — N° 9, *Odin* ou *Wodan*, Mercure des Germains, selon Tacite (?). — N° 10, *Thor*, dieu du tonnerre, Hercule ou Vulcain. — N° 11, *Héla*, déesse de la mort. — N°s 12 et 13, les deux *Alci*, Castor et Pollux, dont Tacite rencontra le culte chez les Naharvales. — N° 14, *Freyr*, dieu de la paix et de l'abondance ? — N° 15, *Ostara*, déesse du printemps ? — N° 16, *Balder*, fils d'Odin ou Apollon; les Hyperboréens adoraient le Soleil.

« Les corbeaux (fig. 61) sont ceux qui parcouraient l'univers pour en apporter les secrets à Odin.

« Au centre du plateau domine la vieille *Jordh* ou *Herta* (la Terre, Cybèle), caractérisée par son entourage et le *calathus* qu'elle tient ; les autres dieux, munis la plupart d'attributs pacifiques, semblent environner la déesse pour rendre hommage à sa puissance ».



Fig. 61.
L'un des Corbeaux qui accompagnent trois des Divinités de la Patère.

La petite statue, assise qui occupe l'*umbo*, forme en ce point central une saillie qui dépasse de beaucoup les rebords du vase ; cette particularité donne à la patère de Pétrossa l'aspect de certaines écuelles métalliques, usitées encore de nos jours en Orient ; elles portent dans leur centre une figure d'homme, d'animal ou de plante, produite en ronde bosse. D'autre part, la figurine de notre vase en or offre de surprenantes analogies avec des objets anciens, distribués d'une façon étrange sur la surface du monde ; telles sont par exemple : une statuette en albâtre, découverte dans les ruines de l'antique Babylonie (fig. 62, *a*, 1°, 2°[1]) ; puis aussi de grandes et grossières statues en pierre, connues aujourd'hui sous le nom de *Kamennaya Baby* (vieilles femmes en pierre), qui surmontent quelques-uns des tumulus de la Sibérie et de la Russie méridionale (fig. 62, *b*, *c*[1]) ; enfin d'autres lourdes statues tout aussi informes, que l'on a découvertes en Espagne, près de Yécla, dans l'ancienne Bétique des Carthaginois (fig. 62, *d*, *e*[1]). Toutes ces figures, d'origines probablement très diverses, chaldéenne, mongolique et punique, se présentent à nous comme des images totalement vêtues, quelques-unes assises et de sexe différent ; mais elles tiennent toutes entre leurs mains, serré contre leur giron, un vase à boire.

Quant aux figures en bas-reliefs, qui entourent la statuette centrale et

[1] Fig. 62, *a*. Statuette babylonienne en albâtre (hauteur 0m,192), trouvée près de Bagdad et conservée au Musée du Louvre : vue de face (1°) et de profil (2°). Dans A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. II. — *b*. *Kamennaya Baba*, bloc rudement équarri, représentant un buste de jeune femme, tenant un gobelet ; il se trouve à Tsharrysch. Dans J. R. Aspelin, *Antiquités du Nord finno-ougrien : l'Age du Bronze altaï-ouralien*, n° 33. — *c* et *d*. Deux autres *Kamennaya Baby* ou figures en pierre, dressées sur les *Kourganes* ou tumuli de la Russie méridionale ; *c*, statue colossale à Khonskirasdori près d'Orekhof. — *d*, à Novorossiisk. Dans Fr. Dubois de Montpéreux, *Voyage au Caucase, Atlas*, IVe série, pl. XXXI ; *b*, Jerney Janos, *Keleti utazása*, pl. I et II ; Henzlmann, *L'âge du fer, étude sur l'art gothique*, dans le *Compte rendu du Congrès d'Archéologie préhistorique de Budapest*. — *e* et *f*. Statues en pierre molle, trouvées en 1860, sous une colline près de Yécla (Murcie) en Bétique. Parmi ces quinze statues, il y en a cinq qui tiennent un vase des deux mains ; d'autres portent sur leurs larges coiffures des caractères inconnus, approchant des lettres phéniciennes. Dans *Memoria sobre las notables escavaciones hechas en el cerro de los Santos, publicada per los P. P. Escolapios de Yecla*, 1871 ; E. D. Juan de la Rada y Delgado, *Antiquitades del cerro de los Angeles*, 1875 et 1876 ; E. Cartailhac, *Les âges préhistoriques en Espagne et en Portugal*, 1876, p. 102 ; Léon Heuzey, *Statues espagnoles de style gréco-phénicien*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XV, 1891, p. 608-625, pl. XVII.

composent, sur la zone supérieure de la cuve de Pétrossa, une sorte de cénacle ou de ronde, nous observerons que, sur seize personnages, il en est neuf (Nos 1, 2, 3, 7, 10, 12, 13, 14 et 16), — dont un enfant, (n° 2) — qui sont indubitablement des personnages masculins. Cinq autres (Nos 4, 5, 6, 8 et 15) sont des



Fig. 62. — Statuette en Albâtre (*a*) et Statuettes en Pierre représentant des Personnages porteurs de Gobelets tenus à deux mains, provenant de Babylonie (*a*), de Sibérie (*b*), de Crimée (*c* et *d*) et d'Espagne (*e* et *f*).

femmes, et selon toute apparence, on doit leur joindre les deux figures à demi-vêtues (N° 9 et 11); ce qui porterait à sept le nombre des personnages féminins.

En prenant pour guides les fleurons de la bordure supérieure, nous voyons que, sous les deux ceps de vigne convergents de droite, il y a un nombre de neuf figures : quatre mâles (Nos 1, 2, 3 et 7), en y comprenant l'enfant, et cinq

femmes, si l'on tient pour telle la dernière de ces figures (Nos 4, 5, 6, 8 et 9). Dans ce demi-cercle, composé de la première et de la seconde série, la place d'honneur, c'est-à-dire celle qui se trouve sous le fleuron central de droite, est réservée à l'unique image de femme assise (N° 5) que l'on voie parmi ces bas-reliefs.

Dans le demi-cercle de gauche, formé par la troisième et la quatrième séries, il n'y a que sept personnages, dont la plupart sont des hommes (Nos 10, 12, 13, 14 et 16); deux d'entre eux, posés aux deux extrémités du demi-cercle, sont assis. La place du milieu est occupée par un jeune homme debout (N° 13), armé d'une torche et d'un fouet. Une seule des figures (N° 15) est incontestablement une femme; mais l'avant-dernière (N° 11) en est peut-être une aussi.

Il est à remarquer que les deux personnages qui, de leurs points centraux, dominent les séries de part et d'autre, portent à la droite de leur tête, un corbeau. Serait-ce là une marque de supériorité sur leurs compagnons? Nous n'hésiterions pas à l'affirmer, si l'on ne voyait également un troisième corbeau perché sur l'épaule droite de l'un des personnages mâles (N° 3) de la première série. Néanmoins, il paraît évident que les deux figures posées chacune au centre de l'un des demi-arcs, — à savoir la femme assise et le jeune homme nu, doublement armé, — sont accostés de part et d'autre par un personnage de leur sexe, de façon que les deux groupes, symétriquement opposés dans l'intérieur de la patère, semblent former deux *triades* distinctes, l'une composée de trois divinités féminines, l'autre de trois jeunes dieux mâles.

De chaque côté, entre les deux triades, se groupent cinq personnages. D'une part, ce sont: un vieillard et une femme qui tend son bras au-dessus de lui, puis le dieu barbu assis sur un hippocampe et les deux personnages au sexe douteux. De l'autre part, la série correspondante de cinq figures est formée par une femme unique, par le jeune homme assis qui porte une lyre, par l'homme à barbe, vêtu d'une toison, par l'enfant et enfin par le jeune homme qui tient sur son épaule le troisième corbeau. Il est probable que ce mode de groupement n'est pas arbitraire et tout y fait présumer une classification hiérarchique dans l'ordre et la disposition des acteurs qui prennent part à une scène d'ensemble.

Enfin, si l'on porte plus particulièrement son attention sur les trois personnages assis, on remarquera qu'ils entrecoupent la ronde en trois arcs de cercle à peu près égaux et que les intervalles restés libres entre eux sont remplis par des figures des deux sexes, jeunes ou vieilles, qui toutes contrastent par leurs poses, en général mouvementées, avec les trois personnages assis; il semble

que ceux-ci sont maintenus dans le calme bienveillant et majestueux, convenant aux autorités qui président une fête solennelle.

Ce rapide coup d'œil jeté sur la série des personnages qui couvrent la zone supérieure de la cuve, suffit pour faire reconnaître que l'artiste qui les a ciselés, tout en s'inspirant de l'art grec, a voulu y représenter d'autres dieux que ceux de l'Olympe. Ce sont très probablement les divinités de la Walhalla germanique, qui ont emprunté les formes, les vêtements et même certains attributs des dieux de la Grèce, tout en conservant plus d'un trait caractéristique de la mythologie des Goths; le plus saillant est, sans contredit, la présence des corbeaux prophétiques et révélateurs, inséparables compagnons des divinités germaines. De plus, les poses agitées de la plupart d'entre elles, les torches, les palmes, les corbeilles pleines, les patènes, les cornes d'abondance et tous les ornements et appareils de fête qu'elles portent, et même enfin les pampres et les feuillages qui les encadrent, font croire que l'on a voulu représenter sur ce vase, la célébration d'une fête en l'honneur des puissances fertilisantes de la nature. On dirait une ronde sacramentelle que tous les dieux en chœur formeraient autour de la statuette centrale qui, elle-même par son attitude calme et par le soin qu'elle prend de garder entre ses deux mains un vase, emblème peut-être de l'abondance ou de la joie, semble représenter la déesse de la terre fertile et heureuse. Il paraît même que, grâce à cette fête divine, la sécurité et l'harmonie régnent sur terre, à tel point que le berger et son chien peuvent dormir en paix, tandis qu'autour d'eux les fauves et le bétail vivent en bon accord et circulent librement sans se faire de mal.

En ce qui concerne l'époque à laquelle il faut attribuer la fabrication de ce vase, tous les indices que l'on peut tirer à ce sujet de l'aspect même des ciselures qui le décorent, concourent à nous le désigner comme une œuvre datant tout au plus de quelque deux ou trois cents ans après Jésus-Christ. En effet, l'on peut tirer ces preuves de la parfaite analogie que les figures de la patère, — ronde-bosse et bas-reliefs, — présentent avec les diptyques consulaires (fig. 77 et 121 et fig. 63 [1]) ou chrétiens sculptés sur ivoire et avec les sarcophages en pierre,

[1] Fig. 63. Six personnages sculptés en haut-relief sur des segments d'ivoire d'environ vingt centimètres de hauteur, sur neuf à douze de largeur; ce sont des divinités payennes : 1° et 6°, *Bacchus* (?); 5°, *Vénus* (?); 3°, *Isis* (?); 4°, *Mars* (?); le dernier, 2°, pouvait bien être le saint Georges des Chrétiens, si ce n'est par un Horus à cheval. Le style relâché de ces sculptures, le syncrétisme confus des accessoires, les détails du costume de ces personnages ne laissent aucun doute sur l'époque tardive qu'on doit assigner à ces sculptures. Elles servent actuellement de décorations à la chaire ou *Ambon*, installée au XI[e] siècle par l'empereur Henri II le Pieux dans la Rotonde de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Dans Em. Aus'm Werth, *Kunstdenkmäler des christlichen Mittelalters in den Rheinländern*, T. 33.

travaillés en Italie et dans l'Orient romain (fig. 59) pendant la basse époque de l'Empire (fig. 64[1]). L'on peut aussi constater dans les figures de la patère leurs rapports intimes, comme style et comme exécution, avec certains objets



Fig. 63. — Bas-reliefs sur Ivoire ornant la Chaire de la Rotonde de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Divinités payennes ; Style de la Décadence.

d'art et même avec quelques statuettes de caractère romain, imitées par les Scandinaves, dans leur premier âge de fer (fig. 26). Mais, dans l'un comme

[1] Fig. 64. Face antérieure d'un sarcophage chrétien offrant, dans les haut-reliefs qui la décorent, des analogies frappantes avec les personnages de la patère de Pétrossa. Au Musée de Latran à Rome. Dans R. Garrucci, *Storia del Arte cristiana,* T. V. tav. 359, n° 3.

dans l'autre cas, c'est-à-dire que l'on regarde la patère comme étant l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour les Goths de la Dacie, ou que l'on prétende y voir le travail indigène des Goths, imitateurs des pratiques de l'art gréco-romain, l'époque à laquelle remonterait l'exécution de cette pièce ne changerait pas de date. Elle se maintiendrait dans la limite des deux ou trois siècles, pendant lesquels les Barbares de race germanique, établis sur la rive gauche du Danube, se trouvaient en contact immédiat avec les habitants d'au delà de ce fleuve. De plus, il faudrait restreindre et reculer cet espace de temps à la période où, dans l'Empire romain, le culte des dieux païens n'avait pas encore cédé totalement le pas au christianisme.

Du reste, quelques récits fort peu postérieurs nous mettent au courant



Fig. 64. — Sarcophage sculpté datant des premiers siècles du Christianisme. Musée chrétien de Latran à Rome.

des pratiques usitées chez les Barbares des bords du Danube pour se procurer des vases et des bijoux précieux, fabriqués à leur guise. Telle est, par exemple, l'anecdote racontée par Egippius, dans la *Vie de saint Séverin ;* elle nous dit comment s'y est prise la féroce Geisa, reine des Ruges, pour faire exécuter à huis clos par des orfèvres et des brodeurs romains, capturés dans la ville de Flaviane, des parures royales qu'elle leur a commandées, « quosdam enim aurifices et phrygiones romanos, pro fabricandis regalibus ornamentis clauserat arcta custodia [1] ». Ce qui dans ce cas s'est passé sur le moyen Danube, dans le Norique, au Ve siècle, était probablement un usage déjà ancien parmi les peuples germaniques de la Dacie.

[1] Eugippii *Vita Sancti Severini,* recens. et adnot. H. Sauppe, Berolini, 1877, p. 11, VIII: « Feletheus quoque rex, qui et Feva, memorati filius Flaccithei, paternam secutus industriam sanctum virum cœpit pro regni sui frequentare primordiis. Hunc coniux feralis et noxia, nomine Gisa, semper a clementiæ remediis retrahebat. Hæc ergo inter cetera iniquitatis suæ contagia etiam rebaptizare quosdam est conata catholicos, sed, ob sancti reverentiam Severini non consentiente viro, sacrilega quantocius intentione defecit. Romanos tamen duris condicionibus aggravans quosdam etiam Danuvio iubebat abduci. Nam cum quadam die in proximo a Favianis vico veniens aliquos ad se transferri Danuvio præcepisset, vilissimi scilicet ministerii servitute damnandos, dirigens ad eam vir Dei, ut eos dimitteret, postulabat. Verum illa facibus feminei furoris exaestuans mandata reportari jussit asperrima. « Ora, inquit, tibi, serve Dei, in tua cellula delitescens : liceat nobis de servis nostris ordinari, quod volumus ». Hæc igitur audiens homo Dei : « Confido, inquit, in Domino Jesu Christo, quia necessitate compellitur explere, quod prava voluntate despexit ». Velox itaque secuta correptio prostravit animos arrogantis. Quosdam enim aurifices barbaros

Jamais et nulle part le goût et le souci de faire forger à leur usage de belles pièces d'argenterie et de bijouterie n'ont abandonné les diverses tribus de race gothique et tudesque. On sait, d'après l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours (VI. 2), que vers l'an 580, le roi Chilpéric I[er] se glorifiait de rivaliser sur ce point avec l'empereur byzantin Tibère II, son allié. La cour rustique de Novigentum avait donc ses orfèvres attitrés, et il en avait été assurément de même de toutes les résidences où, dans leurs pérégrinations belliqueuses, les Barbares du Nord avaient établi leurs camps. D'ailleurs, des industriels errants, parmi les Arabes, les Indiens, les Chinois et même parmi les Tziganes, ne font-ils pas aujourd'hui encore un métier pareil, dans tout l'Orient ?

Que les ouvriers, traînés à leur suite par les envahisseurs de l'Empire romain, aient été des captifs pris sur l'ennemi ou des hommes de même race que les conquérants, il n'en est pas moins avéré que les uns et les autres mêlaient le plus souvent dans leurs œuvres les diver séléments artistiques et industriels, que le hasard des voyages leur avait mis sous les yeux.

La patère de Pétrossa, quoi qu'en disent plusieurs savants qui ont essayé de l'interpréter de façon différente, — entre autres M. Fr. Matz, dans une courte notice insérée au volume XXIX (1872) de l'*Archæologische Zeitung* de Berlin, — est peut-être l'un des exemples les plus curieux et les plus probants de cette association hybride des goûts, des croyances et des idées des Barbares avec les pratiques industrielles et artistiques de la civilisation gréco-romaine, déclinée de son antique perfection.

Parmi les exemples assez nombreux de ce fait, l'on peut en citer un autre qui est extrêmement intéressant, bien qu'il nous transporte dans des contrées fort éloignées de la vallée du Danube. C'est une petite écuelle en argent, trouvée dans la région permienne du nord-est de la Russie (fig. 65[1]) et dont l'extérieur, c'est-à-dire la surface convexe, est ornée de reliefs ciselés. Ici, cinq figures

fabricandis regalibus ornamentis clauserat arcta custodia. Ad hos filius memorati regis admodum parvulus nomine Fredericus, eodem die, quo regina servum Dei contempserat, puerili motu concitus introivit. Tunc aurifices infantis pectori gladium imposuere dicentes, quod, si quis ad eos absque iuramenti præsidio ingredi conaretur, parvulum regium primitus transfigentes semetipsos posteu trucidarent, quippe cum sibi nullam spem promitterent, macerati diuturnis ergastulis. His auditis regina crudelis et impia vestibus dolore conscissis, talia clamitabat : « O serve Domini Severine, sic a Deo tuo illatæ vindicabuntur iniuriæ ? Hanc mei contemptus ultionem effusis precibus postulasti, ut in mea viscera vindicares ? » Itaque multiplici contritione ac miserabili lamentatione discurrens fatebatur se pro scelere contemptus, quod in servum Dei commiserat, plagæ præsentis ultione percelli confestimque directis equitibus veniam petitura Romanos, quos eodem die tulerat pro quibus et rogantem contempserat, retransmisit et aurifices accipientes protinus sacramentum ac dimittentes infantulum pariter et ipsi dimissi sunt ».

[1] Fig. 65. Petite coupe hémisphérique en argent, ciselée à l'extérieur ; autour du bord, qui a une petite échancrure demi-circulaire, court une ligne de postes et une rangée de perles ; l'*umbo* est occupé par un masque bestial à large bouche et aux oreilles d'animal. Dans l'intervalle, entre les perles et le masque central, on voit dix figures dans des

d'aspect hellénique se mêlent d'une façon étrange à deux singes musiciens et à trois personnages qui, par leur type, leurs vêtements et leurs poses, ne laissent aucun doute sur leur origine mongolique. Toute la scène semble se rapporter à la célébration d'un festin de mariage et, selon toute probabilité, ce sont d'inhabiles artistes grecs qui, vers les derniers temps du paganisme, ont ciselé ces figures pour les barbares de l'Asie septentrionale, en mêlant les dieux ou les



Fig. 65. — Coupe en argent de style helléno-asiatique, trouvée dans le Gouvernement de Perm et représentant un mariage mongolique. — Collection du Comte Serge Strogonow.

héros de leur mère-patrie aux portraits des chefs touraniens pour lesquels ils travaillaient. La double ligne de postes et de perles qui borde ce vase ne fait que confirmer cette supposition.

Dans le troisième volume de l'ouvrage sur les *Origines de l'orfévrerie cloisonnée*

costumes et des poses différentes; d'une part, ce sont cinq hommes peu vêtus et inégaux de taille. Le principal d'entre eux, un personnage barbu, est nonchalamment assis et cause avec un petit vieillard accroupi : deux autres assomment et dépècent un porc; le dernier porte un second porc chargé sur son dos. Ces cinq personnages, malgré l'incorrection des reliefs qui les représentent, font penser à l'antique mythologie et aux sacrifices des Grecs. L'impression est tout à fait différente, quand on examine les cinq figures de l'autre moitié du vase : là c'est un couple de fiancés, dont les figures, les costumes et les poses nous transportent entièrement dans l'Asie mongolique. Un serviteur qui d'une main tient une couple d'aiguières et de l'autre un gobelet, leur sert à boire; deux singes accroupis leur font de la musique avec la flûte et le tambourin des Chinois. Un oiseau informe plane au-dessus du couple assis

par M. Charles de Linas, volume publié en 1887, après la mort de l'auteur, celui-ci ayant totalement changé d'avis sur le sens et l'origine qu'il reconnaissait en 1867, aux représentations figurées sur la patère de Pétrossa, a développé avec beaucoup de détails une interprétation nouvelle, dont la vague esquisse avait été tracée par M. Matz et, avant lui, par feu Joseph Arneth. Les figures diversement groupées à l'intérieur du vase du Musée de Bucarest n'auraient plus aucun rapport avec la mythologie des Goths. Elles représenteraient le cortège d'un thyase isiaque, entourant la statue de la *Dea Mater* des Asiatiques. Des initiés et de simples comparses y figureraient costumés en dieux ; on y verrait l'enfant *Jacchos* ou *Plutos* (n° 2) et les deux déesses éleusiniennes, *Demeter* avec *Coré* (n°s 5 et 6) ; ce serait la déesse fortune, *Tyché* (n° 8) et l'*Agathodémon* (n° 9) ; puis le dieu égyptien *Phtah* (n° 10) et *Dyonisos Zagreus* (n° 11) ; *Castor*, le dompteur de chevaux (n° 12) sans son jumeau Pollux, mais ayant à côté de lui, *Triptolème* (n° 14), et puis aussi l'*Apollon* des Hyperboréens (n° 16). Parmi tous ces travestissements divins, rassemblés par un étrange syncrétisme, apparaîtraient ci et là des mystes costumés, l'un en pêcheur (n° 1) et d'autres, hommes et femmes, sans costumes déterminés (n°s 3, 4, 7, 13 et 15).

Dans notre projet primitif d'une œuvre très développée sur le Trésor de Pétrossa, nous nous proposions nous-même de combattre de fond en comble ce mode étrange d'expliquer les scènes mythologiques qui décorent le vase d'or du Musée de Bucarest. Tout en modifiant et parfois même en supprimant certaines désignations trop catégoriques par lesquelles M. de Linas s'était hasardé à amplifier en 1867, nos anciennes conjectures, nous nous contenterons de confirmer une fois de plus, les analogies fréquentes qui, sous l'unique rapport des conventions artistiques, existent, à notre avis, entre les divinités d'aspect héllénique qui rehaussent la patère de Pétrossa, et les conceptions religieuses des adorateurs d'Odin et de sa Walhalla. En effet, les monuments des derniers siècles du paganisme et même ceux des premiers temps du Moyen âge, fournissent de nombreux rapprochements à l'appui de cette opinion.

à l'orientale et porte une couronne dans son bec crochu. Tout cet appareil fait penser à la célébration d'un mariage chez un peuple du nord asiatique. Mais, dans la première de ces scènes, on ne saurait nier l'influence des arts gréco-romains, malgré l'inscription en caractères orientaux, mais non encore déchiffrés, qui accompagne l'épisode du porc assommé et dépecé. Il est à remarquer que, dans cette scène, le personnage chargé de cet office porte à la main une sorte de casse-tête, terminé par une grosse boule ; c'est le *malleus* du *popa*, ou de l'assommeur dans les sacrifices romains, qui, dans la main droite du personnage assis (n° 10) de la patère de Pétrossa, remplace très probablement le marteau sacré du dieu Thor, surnommé *Mioellnir* (l'*assommoir*). Le vase helléno-mongolique dont nous avons parlé et qui porte des traces de dorure, a été découvert dans le gouvernement de Perm ; il appartient au comte Serge Strogonow. Dans Er. Gerhard, *Archæologische Zeitung*, 1843, Taf. 10. — Les échancrures du dessin ont été faites pour permettre de présenter à plat toutes les scènes ciselées sur la convexité intérieure du vase.

Pour revenir en terminant, aux conclusions auxquelles, dès l'année 1865, nous nous étions arrêté en ce qui concerne la patère, nous répéterons qu'incontestablement, à cette pièce du trésor se rattachent deux idées. D'abord, celle d'une association de l'art grec, arrivé à sa décadence, avec les besoins d'un culte barbare et étranger à la Grèce ; ensuite, celle de la destination sacrée d'un vase qui, représentant des divinités, ne pouvait servir qu'à des usages religieux. Si, de plus, les doutes sur le caractère barbare de ces représentations mythologiques pouvaient être entièrement dissipés, il serait aussi fort curieux de constater, par

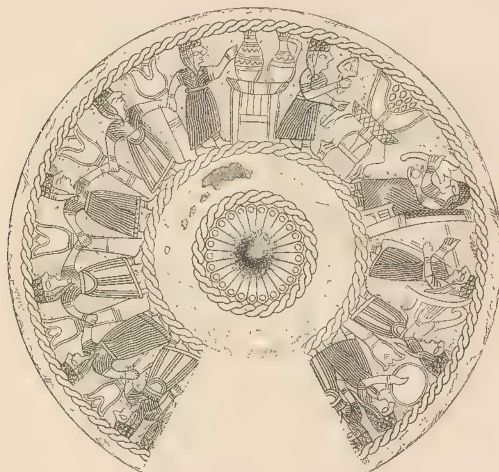


Fig. 66. — Coupe cypriote de Dali en Bronze ciselé et doré, représentant une Cérémonie religieuse du Culte babylonien. Musée de New-York.

cet indice, l'existence d'un culte pacifique et pour ainsi dire agricole, chez cette population belliqueuse des Goths, établie dans la fertile vallée du Danube, où depuis deux siècles déjà, les colons romains pratiquaient la culture des champs.

Parmi les rares patères en métal qui, ayant servi aux cultes de l'Antiquité et à ses usages domestiques, sont parvenues jusqu'à nous, il en est quelques-unes provenant même d'époques fort reculées, qui confirment d'une part, l'usage de placer dans leur centre un *emblema* en relief plus ou moins prononcé (fig. 101) ; et d'autre part, de représenter sur leur face concave des scènes d'un caractère religieux, telles que libations, offrandes, holocaustes, sacrifices, invocations, cortèges, danses et concerts sacrés. Les unes sont des pièces dues à l'art

métallurgique des anciens Assyriens (fig. 90); d'autres ont été imitées, sur des modèles égyptiens ou babyloniens, par les Phéniciens et les Cypriotes, ces contrefacteurs des objets d'art de l'antique Orient (fig. 66[1] et 67[2]). Les orfèvres de la Perse en ont fabriqué également du temps où les dynasties des Arsacides et des Sassanides régnaient sur l'Asie centrale (fig. 68[3]). Enfin l'art grec et romain

[1] Fig. 66. Tasse ou patère profonde en bronze, retirée d'une tombe antique à Dali, l'ancienne Idalie, dans l'île de Chypre. Elle représente à l'intérieur un chœur de femmes, célébrant par des danses, de la musique et des offrandes la déesse phénicienne Astarté. Les offrandes et les vases de libations sont réunis sur un trépied et sur un abaque, devant lesquels siège la déesse ou la prêtresse principale, accompagnée de sa première acolyte. Derrière



Fig. 67. — Patère orientale en Cuivre ciselé dite « Coupe du Varvakeion » représentant des Sujets religieux dans un Style hybride, assyrien et égyptien. — Musée d'Athènes.

elle, trois femmes debout jouent de la double flûte, du psalterium et du tympanum. Le reste de la circonférence du vase est occupé par six autres femmes, qui se tiennent par la main et ont l'air de se mouvoir selon la cadence de la musique. Toutes ces figures portent des robes longues serrées à la taille; leurs cheveux pendent en mèches éparses; leurs têtes sont couvertes de calottes à double rangée de fleurons. Ce sont les prêtresses, les musiciennes et les danseuses d'un temple. Les offrandes de l'autel le prouvent. Cette coupe est d'un travail primitif et fort grossier. Au centre de la patère est gravée une rosace pétalée. Cette pièce se trouve au Musée de New-York. Diamètre: $0^{m},1325$. Dans Cecaldi, *Monuments antiques de Chypre*. — L'échancrure du dessin a été faite pour faciliter le développement des figures gravées dans la concavité de la coupe.

[2] Fig. 67. Coupe ou patère de provenance inconnue, conservée pendant quelque temps au Musée du Varvakeion à Athènes. Elle est en cuivre jaune et porte à l'extérieur une inscription en vieux caractères araméens. Les personnages qui occupent les huit sections alternantes à l'intérieur de ce vase, se ressentent autant de l'influence égyptienne, que de celle des cultes de l'Asie centrale. Ici aussi ce sont des offrandes sacrées, des danses processionnelles et des luttes divines. Diamètre: $0^{m},20$. Dans Eutin, *Punische Steine; Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. XVII, 1872, nº 3.

[3] Fig. 68. Coupe-plate en argent, avec fond doré; $0^{m},25$ de diamètre, représentant, selon toutes probabilités: dans son *umbo*, la déesse asiatique Nana-Anat, assise sur un caméléopard, tandis que huit acolytes, prêtresses et eunuques, forment sur la paroi intérieure une danse circulaire; deux bustes lunaires planent au-dessus des danseurs. Cette pièce, provenant sans doute des régions permiennes, est au Cabinet des Antiques de Paris, depuis 1843. Elle

nous a transmis lui-même quelques remarquables patères coulées et ciselées en or, en vermeil et en argent. Nous nous bornerons ici à citer parmi les divers vases de ce genre qui enrichissent un certain nombre de Musées, deux pièces qui, tout spécialement sous le rapport de leur valeur métallique, peuvent presque



Fig. 68. — Patère en Argent représentant la Déesse asiatique Nana-Anat, au milieu de ses Acolytes. Cabinet des Médailles de Paris.

rivaliser avec la riche et lourde patère de Pétrossa ; c'est d'abord la patère en or, de Rennes (fig. 69[1]) et celle en vermeil, plus belle encore, comme travail, qui a

a été décrite par M. Chabouillet, *Catalogue raisonné*, p. 469, n° 2883. Nous l'avons reproduite et expliquée dans la *Gazette archéologique*, 1885 et 1886. Voy. également M. Ern. Babelon, *Le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale*.

[1] Fig. 69. Grande patère (diamètre $0^m,25$; poids 1 kg. 315 gr. 50 centigr.) en or massif, découverte en 1774, dans la ville de Rennes, en Bretagne, et conservée depuis lors dans le Cabinet des Antiques de Paris. L'*emblema*, d'un diamètre de 14 centimètres, représente dans un relief très finement ciselé, une scène mythologique où huit personnages assistent à un défi entre le dieu Bacchus et le demi-dieu Hercule. Tout autour court une frise circulaire dans laquelle vingt-neuf figures humaines et cinq animaux composent un cortège fort animé à ces mêmes divinités. Le sujet central est entouré d'un marli en or, dans lequel sont encastrées seize *aurei* impériaux d'Hadrien, de Caracalla,

été découverte à Hildesheim (fig. 70[1]). La première est admirée depuis 1774 au Cabinet des Médailles de Paris ; la seconde, depuis 1869, au Musée des Antiquités de Berlin.

En dehors de ces quelques coupes et patères antiques en métaux précieux, qui présentent dans leur portion concave des figures en relief diversement



Fig. 69. — Patère de Rennes en Or, décorée au Centre de deux Scènes de Mythologie grecque, appartenant au Cycle de Bacchus et, sur le Marli, de Médailles impériales romaines. — Cabinet des Médailles de Paris.

de Marc-Aurèle, d'Antonin le Pieux, de Septime Sévère, de Commode, de Faustine et de Julia Domna. Cette patère a été décrite par M. Chabouillet, *Catalogue raisonné*, p. 358, nº 2587 et reproduite par Millin, *Galerie Mythologique*, pl. 126, nº 469, et par M. Ern. Babelon, *Le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale*.

[1] Fig. 70. Cette grande patère (environ $0^m,23$ de diamètre) en argent et vermeil, a été découverte le 25 octobre 1869 à Hildesheim, en Hanovre, dans un trésor de vaisselle plate romaine qui ne comptait pas moins de soixante pièces presque toutes ornementées. Le plateau (fig. 52) et la petite patère (fig. 101) en faisaient partie ; mais la pièce la plus parfaite de cette trouvaille est certainement la grande patère dans *l'umbo* de laquelle se détache, repoussée en relief très proéminent et admirablement ciselée, une belle figure de Minerve assise sur un rocher. Il est à remarquer que cette patère a de chaque côté une petite patte servant d'anse. Trois autres patères plus petites ont également des *emblema* presqu'en ronde-bosse ; ils représentent Hercule enfant étouffant deux serpents, le buste de Cybèle et celui du Dieu Mên ou Lunus. Dans Fr. Wieseler, *Der Hildesheimer Silberfund*, Taf. II et III. Il suppose que ce

disposées et parfois même symétriquement rangées dans des cercles concentriques, on peut citer, parmi les produits de l'industrie artistique de l'Antiquité, les vases du même genre que, de tout temps, l'on a fabriqués avec de la terre glaise moulée et vernissée soit en rouge, soit en noir. L'Italie aussi bien que la

trésor n'est rien autre que *l'argentum escavium et potorium* de Varrus défait et tué à Teutoburg par les Germains. (Voy. la fig. 72 à la page 58.)

Après avoir décrit succinctement, dans plusieurs notes consécutives, quelques-unes seulement des principales *patères* antiques en métaux de prix, qui sont parvenues jusqu'à nous, il convient de faire ici amende honorable de ce que l'engagement que j'ai pris à la page 501 du présent volume n'a pas été rempli et que la liste des *disques, plateaux* et *coupes antiques* dont le diamètre dépasse 25 centimètres n'a pas été complétée par celle des pièces de même forme ayant des dimensions moindres. C'eût été une digression encombrante pour le résumé que nous avons consacré à la description des neuf pièces du trésor de Pétrossa, comme une suite aux trois longues monographies qui ont été réservées au *Plateau* et aux deux *Anneaux*. Nous nous contenterons de remplacer cette liste détaillée par une classification sommaire des principaux genres de patères et de coupes, qui ont été fabriquées dans l'Antiquité, avec des métaux précieux.

Il va sans dire qu'il y en avait de fort nombreuses qui consistaient en une simple cuve d'or, d'argent ou de vermeil sans décoration aucune; on en a trouvé de ce genre qui, en ce moment, enrichissent nos Musées sans grand profit pour l'histoire des beaux-arts. D'autres avaient leurs parois rehaussées en godrons posés verticalement où ondulés en spirale, tout en étant d'ailleurs dépourvus de ciselures. Mais on en possédait aussi dont l'ornementation consistait en de capricieuses combinaisons géométriques et surtout en de gracieuses décorations végétales; c'est dans le nombre de celles-ci qu'il faut compter les *pateræ filicatæ*, dont parlent les auteurs anciens. Un charmant specimen de ce genre de vaisselle nous est donné par une coupe ou patère en vermeil, ornée de feuilles d'acanthe et de feuilles d'eau, parmi lesquelles circulent des ibis et de petits reptiles (fig. 70, *a*); elle a environ 19 centim. de diamètre. On l'a découverte en 1810, près de Civitta Castellana, l'ancienne Falerii, avec tout un trésor d'argenterie disparu (voy. p. 483-484). Comme les *lances*, les *disci*, les *patenæ*, et même les *œnochoës*, les patères étaient parfois *hederaciæ, filicatæ, corymbiatæ* ou *pampinatæ*, selon qu'elles étaient décorées de lierre, de fougères, de vrilles et de pampres; la grande patère d'or de Pétrossa elle-même nous le prouve, puisqu'elle est entourée de ceps de vigne. Il faut ajouter que l'on possède même quelques antiques patènes chrétiennes où la croix est associée aux pampres et aux grappes de raisin; parfois des colombes, des brebis et d'autres symboles chrétiens se joignent à ces emblèmes. Nous avons déjà vu que les ornements végétaux étaient assez souvent combinés avec des figures d'animaux; à cette catégorie de vaisselle antique, on pourrait joindre les coupes et les petits plats d'argent qui portaient sur leur surface des sujets variés, ayant rapport au matériel culinaire; c'est ce que l'on appelle actuellement, en termes d'atelier, des *natures mortes* et ce que les anciens, selon Pline le Naturaliste (XXXIII, 12, 57) nommait des *magiriscia* (70, *d*, 1° et 2°). Tasse en argent, — 7 centimètres de hauteur et 12 de diamètre, — trouvée à Troia, en Portugal; dans Jos. Arneth, *Archæologische Analecten*, Taf. XX; E. Huebner, *Die Antiken Bildwerke in Madrid (in Spanien und in Portugal*, n° 915). Enfin, il convient de rappeler que bon nombre de patères n'ont pour ornements intérieurs ou extérieurs que des oiseaux ou des quadrupèdes; on les trouve soit groupés par séries concentriques, soit confusément enchevêtrés soit même isolés.

De nombreuses coupes plates ou creuses, travaillées par des orfèvres de la Perse ancienne, ont été découvertes dans les régions orientales de la Russie, dans l'antique Bermie ou Permie, qui entretenait autrefois des relations suivies avec le royaume des Sassanides et avec l'empire de Byzance. C'est de là que proviennent la plupart des patères orientales en argent et en vermeil qui représentent soit des animaux isolés (*Cheval paissant*, fig. 207, *c*, p. 250, note 10), groupés ou affrontés (*Béliers devant la plante du Hom sacré*, dans J. R. Aspelin, *Antiquités du Nord Finno-Ougrien*, p. 142, n° 611 et L. Stephani, *Compte rendu de la Commission Impériale Archéologique*, 1878-1879, p. 154; fig. 71) ou d'êtres fantastiques (*Dragon ailé à tête de loup*, identique à celui de la fig. 238, *a* 1°; voy. L. Stephani, *Compte rendu* 1875, pl. IV, fig. 6 et 7; et la p. 250 de ce volume, note 8) soit des sujets de chasse (*Trois jeunes cavaliers en costume parthe, combattant contre deux lions entrecroisés et une lionne*; voy. L. Stephani, *Compte rendu*, 1878-1879, pl. VII, fig. 3 et 4; — *Chasseur en tablier, à pied, jetant le lasso à un daim*; voy. J. R. Aspelin, *Antiquit. du Nord Finno-Ougrien*, p. 143, n° 613; voy. aussi la fig. 60 du présent volume, etc.), soit des portraits équestres de différents rois de la Perse, appartenant surtout à la dynastie des Sassanides. (Fig. 71, *a. Roi à cheval — Firouz —*; voy. p. 250, note 1. — *b. Le Roi Sapor I* (?) *à cheval terrassant de sa lance un lion*; voy. p. 250, note 4. — *c. Roi parthe à cheval*, chassant un lion et un sanglier; voy. p. 250, note 5. — *d. Roi à cheval — Varahram II —* chassant les lions; voy. p. 250, note 9. — *e. Roi Sassanide — Sapor II*, 310-380, — chassant deux sangliers, coupe plate en argent, de 0m,15 de diamètre. Les comtes Serge et Grégoire Strogonow en possèdent chacun un exemplaire; voy.



Fig. 70. — Patères et Coupes en Argent et en Vermeil de Fabrication romaine.
(*a*) Patère décorée de feuillages, trouvée à Civitta-Castellana. — (*b*) *La Source minérale d'Umeri*, Coupe trouvée en Espagne.
(*c*) *La Mort de Cléopatre*, Patère trouvée à Pompéi.
(*d*) Coupe ornée de *Magiriscia*, trouvée à Troia en Portugal. — (*e*) Développement des Reliefs de la Coupe de Troia.



Fig. 71. — Coupes en Argent et en Vermeil, représentant des Rois de Perse, Arsacides et Sassanides, chassant à cheval, et des Symboles Mazdéens.

(*a*) Firouz? au Cabinet des Médailles de Paris. — (*b*) Sapor I? trouvée à Badakehan par M. Lord.
(*c*) Chasseur parthe, au Musée de l'Ermitage. — (*d*) Varahram II? au même Musée. — (*c*) Sapor II, en deux exemplaires, chez les comtes S. et G. Strogonow. — (*f*) Béliers affrontés devant le *Hôm* sacré des Perses.

Grèce et les provinces helléniques de l'Asie nous en ont fourni d'assez nombreux exemples. Ce fut d'abord l'ancienne poterie noire de Cæré en Étrurie, vulgairement appelée *Vasi di buchero nero;* elle fut continuée en Italie par les coupes de même couleur, fabriquées à Calés, φυάλαι μεσόμφαλοι, qui d'ordinaire

L. Stephani, *Schlangenfütterung*, n° 9 et 10. Toute cette riche série de coupes persanes dont nous n'avons cité au complet que celles réservées aux effigies royales, est d'un très grand intérêt pour la connaissance des Arts somptuaires dans l'Asie centrale.

Nous avions entrepris, il y a sept ou huit ans d'en dresser et d'en publier un catalogue illustré qui, y compris les aiguières de mêmes styles et provenances, devait compléter les listes qu'en ont déjà exquissées L. Stephani (*op. cit.*) et Ch. de Linas; mais notre travail sur l'orfèvrerie des Barbares ayant été longtemps entravé, nous n'en avons pas éprouvé moins de plaisir en constatant tout dernièrement que les auteurs de l'édition française des *Antiquités de la Russie méridionale*, Mrs. N. Kondakof, comte J. Tolstoï et Sal. Reinach, avaient déjà réalisé en partie ce projet. (1 vol. in-4° Paris, 1892; les pages 411 à 432 continuent la description succincte de 58 pièces de ce genre. Bien d'autres objets d'orfèvrerie barbare sont représentés et décrits dans cet ouvrage.) Dans ce livre fort curieux et fort intéressant, nous avons eu la satisfaction de voir reproduites avec soin bien des pièces d'orfèvrerie barbare que nous avions tirées de l'oubli en les faisant photographier pour la première fois et en divulgant ces épreuves photographiques. Notre satisfaction en a été si vive qu'il ne nous est guère venu à l'esprit d'en vouloir aux auteurs et traducteurs de cet ouvrage, bien qu'ils aient négligé de citer la provenance des photographies et des dessins qu'ils ont eu le bon esprit et la bonne chance d'utiliser dans une publication de valeur.

Si nous remontions de nouveau vers les temps classiques des Arts en Grèce et à Rome, nous aurions à signaler, parmi les restes les plus remarquables de l'orfèvrerie de cette époque, quelques patères dont les ciselures ont rapport à la vie privée. Il y en a cependant peu qui présentent autant d'intérêt que la coupe en argent trouvée en 1826, à Castro-Urdiales près de Santánder en Espagne (fig. 70, *b*); on y voit, avec le nom d'une source minérale, SALVS VMERITANA, la nymphe qui préside à ses eaux, les souffrants qui en profitent et les moyens que l'on employait pour le transport des eaux salutaires; une inscription gravée au pointillé sur le revers nous donne un nom propre: L. P. CORNELI ANII IIIXI. (voy. E. Huebner dans l'*Archæologische Zeitung* de Berlin, 1873, p. 115, Taf. XI). Toutefois la toreutique des anciens s'attaquait, paraît-il, même à des sujets historiques; nous prendrons à témoin un charmant petit plat rond en argent, sur lequel on a cru retrouver une scène représentant les derniers moments de Cléopâtre, l'infortunée reine de l'Égypte (fig. 70, *c*); c'est une heureuse trouvaille faite dans les ruines des villes vésuviennes (*Antiquità d'Ercolano*, t. V, 1re part. n° 267). Sans chercher d'autres exemples parmi les pièces d'orfèvrerie de l'antiquité, qu'il nous soit permis de croire que l'usage de représenter des faits historiques sur des vases en orfèvrerie n'a pas été moins familier aux Romains que celui de les faire figurer sur de la poterie. A ce sujet nous rappellerons que l'on a découvert à Blain dans l'ancienne Armorique, les fragments d'une écuelle en poterie samienne sur lesquels on a reconnu l'image du roi dace Décébal enchaîné; son nom était inscrit à côté de lui. J'en ai parlé dans une note en langue roumaine publiée en 1872. Il est plus que probable que les orfèvres n'ont pas dédaigné de pareils sujets et tout porte à croire que les potiers n'ont fait ordinairement que reproduire dans la terre glaise, des œuvres dues aux artistes *cœlatores*. Nous terminerons la nomenclature des divers genres d'ornementation appliquée aux vases des anciens, par la simple mention des pièces fort nombreuses et fort variées, auxquelles on donnait pour ornement des divinités et des scènes mythologiques. Sans nul doute, chaque temple devait en posséder dans son trésor et, rien qu'à juger par ce qu'il nous reste de patères et de tasses antiques, en métaux précieux, qui sont décorées de figures ou d'emblème religieux, nous en concluerions que cette catégorie était la plus riche et la plus nombreuse.

En résumé, on pourrait grouper les différentes patères et coupes, plus ou moins concaves, qui figuraient dans le mobilier religieux et dans la vaisselle plate des anciens, tant en Orient que chez les peuples d'Europe, en une douzaine de catégories, se distinguant les unes des autres par la nature des ornements qui les décoraient: ce seraient d'abord, et hors nombre, les pièces *simples*, dépourvues de tout décor; puis les vases *godronnés* et ceux qui portent à leur surface ou à l'intérieur des dessins *géométriques;* viendraient ensuite ceux dont les motifs sont empruntés à la *flore* et, comme un complément aux décorations végétales, on ajouterait les mélanges d'êtres et d'objets inanimés que l'on pourrait assimiler aux *natures mortes* de nos artistes modernes. Il y avait aussi des pièces nombreuses sur lesquelles étaient représentés soit des *animaux* de tout genre, soit des *figures humaines;* celles-ci affectaient l'aspect de *portraits entiers* ou de *bustes;* mais souvent aussi c'était des *scènes de la vie privée*, et même parfois des représentations rappelant des *faits historiques*.

Enfin pour clore dignement cette énumération, nous citerons les vases précieux destinés au *culte*, sur lesquels figuraient des *images divines*, isolées ou groupées dans des *scènes mythologiques*. Ici l'on peut ajouter même tous les

portaient un gros bouton proéminent ou *ombilic* dans leur centre. Puis ce furent les *Vasa arretina*, coupes et patères d'Arretium, dont parle, au IIe siècle après Jésus-Christ, le poète Martial ; il y eut aussi les coupes, datées de Mégare et ornées de reliefs à l'extérieur, et enfin ce fut la poterie, dite de Samos, *Samiolo potorio* et *Vasa Samia*, à belle glaçure rouge que mentionnent aussi bien le poète comique Plaute, au IIe siècle avant Jésus-Christ que le lexicographe Isidore de Séville huit siècles plus tard. Parmi tous ces produits d'une industrie usuelle et populaire, les moulages en terre cuite reproduisant des pièces d'orfévrerie occupaient sans doute une place considérable. On a trouvé d'assez nombreuses patères en poterie moulée, qui portaient au centre de leur cuve des *emblema* ou médaillons en relief, ou des rosaces pétalées ; leur marli est très souvent orné de moulures affectant des formes végétales ; quant aux figures qui décorent la portion concave de ces vases, elles ressortent d'habitude en reliefs plus proéminents que les empreintes distribuées, plus souvent encore sur la surface extérieure des coupes et des aiguières. On rencontre donc, sur des spécimens de poterie grecque ou romaine, le même genre de décoration que sur la patère d'or de Pétrossa et l'on en conclut que l'art modeste de la céramique s'essayait parfois à reproduire et à imiter les œuvres somptueuses de l'orfévrerie.

N'oublions pas à la fin de ce chapitre de rappeler le témoignage du paysan Jon Lemnarul qui, en décrivant de mémoire les vingt-deux pièces en or qu'il avait découvertes en 1837 sur le mont Istritza, parlait « d'une assiette en forme de plat rond, grande comme la coiffe d'un chapeau et sur laquelle *il n'y avait rien*, tandis que sur sa pareille, — c'est-à-dire sur la Patère dont nous venons de parler, — il y avait tout autour à l'intérieur, des figures de guerriers et, dans son centre, une statuette assise sur un siège, entouré de petits chiens, gros comme des haricots ».

La planche VI ci-jointe, représente en or de nuance plus brune que l'original, l'intérieur de la Patère dépourvu de la statuette centrale ; dans ce dessin le

vases sacrés, munis d'*emblèmes* et de *symboles* religieux. — Cette grande variété dans les motifs de décoration prouve à elle seule combien les vases de ce genre étaient abondants et usuellement employés chez les Anciens. Les Barbares qui, avant comme pendant la période des invasions, ont imité sous ce rapport les Romains, les Byzantins et même les Iraniens, ne manquèrent pas de se procurer des vases précieux, destinés à leurs usages domestiques et religieux. Du nombre de ces derniers a été, sans nul doute, la grande et massive patère en or, trouvée à Pétrossa. Par sa riche décoration, où des figures de style gréco-romain nous font entrevoir des scènes de la mythologie germanique, elle appartient à la catégorie des vases consacrés au culte, et de plus elle s'affirme à nos yeux comme une œuvre produite chez un peuple qui était évidemment en relation avec l'Empire grec, sans adorer toutefois les mêmes dieux que les chrétiens ou les païens hellénisants d'au delà du Danube.

diamètre du vase n'est que de $0^{m},22$, tandis qu'il est de $0^{m},257$ dans l'original. La statuette détachée de *l'umbo* est placée à côté de la cuve, pour être mieux vue de face et de profil.

Sur la planche VII on voit également la Patère, reproduite en plus petit par le procédé de l'héliogravure. La statuette centrale y est maintenue à sa place et projette son ombre au devant d'elle.



Fig. 72. — Grande Patère en Argent et Vermeil du Trésor d'Hildesheim, représentant Minerve assise.
Musée des Antiquités de Berlin.



OBJETS EN OR,

DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES



OUTES les pièces, au nombre de sept, qui nous restent à décrire se distinguent des précédentes par les cristaux et les pierres fines dont elles étaient ornées, et qui, en majeure partie, ont disparu aujourd'hui, ne laissant à leur place que des vides. Ces altérations, cependant, tout en déparant ces beaux joyaux, nous offrent un moyen facile de constater les procédés employés par les artistes dans leur fabrication ; aussi peut-on reconnaître très distinctement, sur ces divers objets, trois manières différentes de poser les pierres sur le métal.

En effet, tantôt les pierres se trouvent serties dans un cloisonnage métallique qui repose sur une plaque d'or unie ; tantôt elles sont posées à jour dans un réseau de métal découpé en claire-voie ; tantôt enfin elles sont encaissées dans

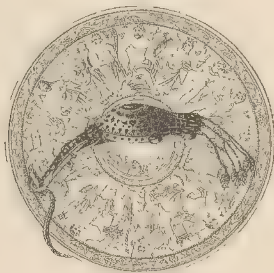
les vides champlevés ou creusés sur une plaque qui se trouve elle-même superposée sur une seconde lame unie, laquelle détermine la forme du bijou.

Ces trois procédés sont quelquefois employés conjointement dans la même pièce. Ce dernier cas est celui de la *Grande Fibule*, en forme d'épervier : les ailes et les cuisses de l'oiseau sont formées par de petits grenats cloisonnés, en disposition imbriquée, le cou tubulaire est percé de cœurs en cristal rouge, posés en claire-voie, enfin la poitrine et la queue étaient autrefois ornées de pierreries diverses, placées dans des chatons contigus qui reposaient sur une plaque de fond unie.

Dans les deux *Fibules moyennes*, affectant la forme de l'ibis, ce dernier procédé est presque toujours employé ; il en est de même dans la *Petite Fibule*, où les grenats qui décorent la rondelle centrale, sont parfois incrustés dans le métal champlevé.

Le *Hausse-col* nous donne l'exemple le mieux caractérisé du procédé qui consiste dans l'association du sertissage à jour, avec une plaque unie qui soutient en dessous cette dentelle d'or et de cristaux.

Enfin, les deux grandes *Corbeilles* nous montrent à la fois le travail en claire-voie dans la structure de leur cuve, le procédé de cloisonnage sur la partie supérieure des larges pattes latérales et, enfin, l'incrustation, employée sur le corps des panthères qui servent d'anses.



OBJETS EN OR,

DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

VI

LE HAUSSE-COL

COLLARE



N entreprenant de dépeindre ces intéressants spécimens d'un art fort peu connu jusqu'à ce jour, nous nous bornerons encore à reproduire le plus souvent les descriptions succinctes, données par M. de Linas; nous placerons en note celles de MM. Soden Smith et Fr. Bock [1], et parfois nous ajouterons à ces résumés descriptifs quelques observations utiles:

« Hausse-col ou Gorgerin (fig. 73). Il consiste en un croissant formé de deux plaques peu épaisses: l'une servant de cuve; l'autre, très

[1] *Description de M. Soden Smith.* « a Gorget; gold, the openwork of the surface plate set with garnets etc. Byzantine-Gothic, probably sixth century. Upper diameter 6 1/4 inches; lower diameter 6 1/4 inches. Somewhat crescent-shaped, formed of a plate of gold turned up at the edges, hinged in two places to admit of its being put on the neck; over this plate is laid another, thin and pierced with an openwork pattern wich has originally been filled in with slices of garnet, green vitreous pastes, and lapis-lazuli fixed in their places with a resinous cement; the hinge-pins are surmounted by carbuncles. Much injured ».

Description de M. Fr. Bock: « VI. Halsstück eines Harnisches. Gewicht 128/11 Lth. Da sich mit Grund annehmen lässt, dass dieses goldene Halsstück, welches einen oberen Durchmesser von 5″9‴ hat, einen Theil eines prachtvollen Schmuckes bildet (?), so ist sehr zu bedauern, dass sich nur dieser Ueberrest davon erhalten hat. Offenbar war dies keine Kriegsrüstung, welche die Hiebe und Geschosse der feindlichen Streiter abhalten sollte, sondern vielmehr für Fest- und Siegestage ein goldschimmernder Schmuck, der den fürstlichen Träger durch seinen hellen Glanz vor allen andern hervorstrahlen liess. Wenn es auch schwierig ist, aus dem vorhandenen Halsstück die Form des übrigen kriegerischen Schmuckes mit Bestimmtheit erkennen zu können, so lässt sich doch von der eigenthümlichen Zusammensetzung und Verzierung desselben ein sicherer Schluss auch auf die Ausstattung der übrigen Waffenkleidung fällen, welche dazu gehörte. Gleich wie das beschriebene Becken, besteht auch diese *collare* aus zwei Goldplatten von verschiedener Dicke, von welchen aber die obere so sehr mit à jour-Durchbrechungen übersät

mince, découpée en cœurs, trèfles, palmettes, cercles et triangles, bordée à l'entour de cases rectangulaires, est superposée à la première (fig. 74). Des

ist, dass sie kaum noch ein Netz bildet. In diese Durchbrechungen, welche am untern und oberen Rande einen schmalen Abschlussstreifen von kleinen Rechtecken, in der Mitte aber Dreiecke, Kreise, Polygone, Herze, u. s. w. bilden, waren ehemals lauter Granaten, Edelsteine und Glasflüssen eingelassen, welche genau die Grösse jener



Fig. 73. — LE HAUSSE-COL avant qu'il ait été restauré. — Grandeur d'Exécution.

Figuren hatten und vermittelst eines harzigen Kittes, womit die untere Schale belegt war, befestigt wurden. Diese untere Goldplatte, welche ziemlich dick und stark ist, zeigt keinerlei Ornament, sondern ist, schon der Bequemlichkeit wegen, ganz flach gehalten. Um diese sogenannte Halsberge anlegen zu können, hat der Künstler an der hinteren Seite einen freien Raum gelassen, der, nachdem dieselbe um den Hals gelegt worden ist, vermittelst eines goldenen Verbindungsstückes geschlossen werden kann. Diese Schliesse zeigt im Aeussern dieselbe Verzierungsweise mit eingelassenen Edelsteinen und Glasfolien, wie der übrige Theil des Waffenstückes. An der inneren Seite befindet sich eine einfache Vorrichtung zum Schliessen, was durch einen beweglichen Krampen bewerkstelligt wird. Dieser letztere bewegt sich zwischen zwei cylinderförmigen durchbohrten Goldstücken, auf deren Spitze je ein rundes Granatknöpfchen angebracht ist ».

grenats orientaux, des lapis-lazuli et une pâte vitreuse vert-clair, taillés *ad-hoc*, étaient rapportés entre les linéaments de l'esquisse et fixés par un mastic résineux qui remplissait la cuve.

« Un carcan va mourir entre les cornes du croissant, auquel il est soudé presque à angle droit. Ce carcan, ornementé à l'extérieur comme le reste de l'objet, s'ouvre par derrière à l'aide d'une pièce mobile à charnières annelées que traversent deux goupilles sommées d'un bouton de grenat (fig. 75).

« On passait le gorgerin au cou en enlevant le dos du carcan.

« Diamètres, $0^m,20$ et $0^m,15$. Avaries majeures, mais n'excluant pas la possibilité d'une restitution », laquelle, il faut le dire, est déjà faite.

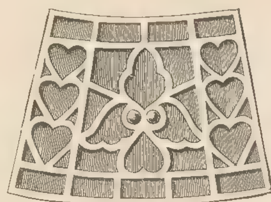


Fig. 74.
Restitution du Réseau en Or, Cristaux de Couleur et Perles qui ornent la Surface du Hausse-Col.

On a cru voir dans cette pièce une couronne affectant la forme de la coiffure russe que l'on nomme *Kakochnik* et que l'on retrouve parmi les bijoux métalliques de l'antique Scandinavie ; mais, comme par sa structure, le large bandeau cerclé de Pétrossa, ne peut pas être porté sur la tête, il est bien préférable d'y reconnaître un collier. D'ailleurs, plusieurs collections d'objets appartenant à l'âge de bronze, possèdent des hausse-cols, quelquefois plus simples, quant à la matière et à l'ornementation, mais presque identiques par la forme.

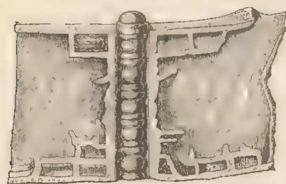


Fig. 75.
Charnière et Goupil du Hausse-Col.

Nous pouvons cependant en citer quelques-uns en or pur qui ont été découverts en Irlande (fig. 76, *a* [1]) ; d'autres en bronze, conservés au Musée royal de Copenhague, ont appartenu aux anciens habitants du Danemark ; l'un de ceux-ci nous présente

[1] Fig. 76. — *a.* Collier composé d'une plaque en or, de forme lunaire; la surface est burinée de dessins à la pointe; il se termine par deux disques; il a été découvert en 1842, à Ardrah, dans le comté de Donegal en Irlande. Diamètre extérieur $0^m,21$; diamètre intérieur $0^m,123$; largeur de la plaque $0^m,072$. Dans *Archæologia,* t. II, pl. 2. R. Pocoke, *Irish antiquities.* — *b.* Collier en bronze, buriné de dessins plus nombreux et plus compliqués, caractérisant l'époque du Bronze, en Danemark, comme dans d'autres contrées de l'Europe; les extrémités de ce large croissant sont alésées et recroquevillées pour contenir un cordon d'attache. Hauteur $0^m,23$; largeur $0^m,24$. Dans J. J. A. Worsaæ, *Nordisk Oldsager det Kong. Museum i Kjœbenhaven Broncealderen,* p. 50, nº 226. — *c.* Collier lunaire en bronze, composé de trois gros boudins tors, n'adhérant l'un à l'autre qu'à leurs extrémités postérieures, où ils se réunissent en deux charnières, sur lesquelles se meut une bande métallique, tout comme dans le hausse-col en or et pierreries de Pétrossa. Hauteur $0^m,183$; largeur $0^m,174$. Dans *le même ouvrage,* nº 225. Les deux hausse-cols

même des fermetures à charnières comme le hausse-col gemmé de Pétrossa (fig. 76, *b*, *c*).

Il existe aussi dans la collection Cimmérienne de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, un objet qui nous rapproche davantage des régions orientales, où l'on a



Fig. 76.
Hausse-cols antiques en Or et en Bronze, provenant d'Irlande (*a*) du Danemark (*b* et *c*) et de la Russie méridionale (*d*).

en bronze *b* et *c*, sont conservés au Musée royal de Copenhague. — *d*. Collier en or, de forme lunaire; entre deux torsades bordées de dents de loup ciselées, on y voit une série de quinze animaux, boucs, béliers, chevreaux, levriers et lapins, qui sont découpés à jour et ciselés dans des poses diverses. Les deux extrémités de ce cercle surbaissé sont ornées de dessins variés et se terminent par des têtes de lion portant dans leur gueule un anneau: c'est là qu'on passait le cordon qui rattachait le collier au cou. Cette pièce a été découverte dans une tombe gréco-scythique, à Kertsch en Crimée; on l'a portée au Musée de l'Ermitage. Dans L. Stephani, *Compte rendu de la Commission impériale archéologique*, 1869, pl. I, fig. 13.

sans doute fabriqué et porté le collier en or et cristaux de Pétrossa ; c'est un bandeau également en or, de forme presque semblable, mais qui en diffère surtout par ses ornements en relief (fig. 76, *d*). De tous ces indices l'on pourrait conclure que les hausse-cols métalliques étaient une parure fort usitée chez les peuples septentrionaux, et que ceux-ci les ont diversement décorés, selon les pays où ils se trouvaient et selon les matériaux dont ils disposaient.

Si toutefois l'on cherchait, dans le monde romain, une parure qui rappelât en quelque sorte le hausse-col gemmé de Pétrossa, à peine trouverait-on les larges et lourds colliers ou collerettes en broderie ou en métal et pierres, qui servent de parements supérieurs aux robes de femmes dans les monuments



a *b*

Fig. 77. — Personnages féminins portant des Hausse-cols ornés de Pierreries. Peintures en Or sur Verre, placées dans l'Umbo d'antiques Vases chrétiens.

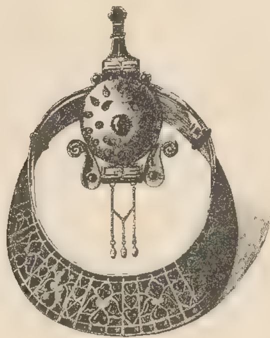
figurés des premiers temps du christianisme ; on en voit dans les peintures murales des Catacombes, dans les mosaïques des Basiliques, dans les figures dorées qui occupent *l'umbo* de certaines patères en verre (fig. 77[1]). Il résulterait de cet emploi tout différent des larges colliers brodés et gemmés, que les seules femmes, chez les Romains du Bas-Empire, s'en servaient comme d'un objet de toilette, tandis qu'au contraire, chez les Barbares du Nord, ce sont les hommes qui portaient de véritables hausse-cols métalliques, très richement ornés parfois. Chez eux, du reste, ces larges colliers n'étaient qu'un développement des anneaux ou torques, dont les guerriers eux-mêmes avaient l'habitude traditionnelle d'orner leur cou.

[1] Fig. 77. — Nous ne donnerons comme exemples de cet ornement que deux fonds de patères chrétiennes en verre, sur lesquelles on voit figurer deux familles, — *a.* celle de *Sirtica* et *Lucifer*, et *b.* celle de *Caritosa* et *Venantius*, avec leurs enfants. Dans ces deux groupes peints en or sur fond transparent, les femmes et la fillette portent au cou des collerettes ou des parements gemmés. Musée du Vatican. Dans Raf. Garruci. *Storia dell' arte cristiana.* Vol. III. tav. 198, nº 3 et tav. 199, nº 1.

Il est possible qu'un second hausse-col en or, beaucoup plus simple, ait existé primitivement dans le trésor de Pétrossa, puisque les dépositions des inventeurs mentionnent un anneau ou « cercle, gros au centre, plus fin à ses extrémités et ayant des crochets recourbés en dedans pour se fermer ».

La planche VIII ci-jointe représente, dans les proportions de 4/5, le Collier, redressé dans sa forme originelle et entièrement restauré, grâce aux pierres et aux verroteries de couleurs rouge, verte et bleue, que l'on a régulièrement replacées dans les alvéoles béants et contigus.

D'autre part, le Hausse-col est reproduit par l'héliogravure dans son état actuel, sur la planche VII. Tous les fragments du réseau à claire-voie, qui existaient encore, ont été ressoudés et l'on a complété les lacunes avec du métal blanc qui contraste à la vue avec les parties anciennes. Toutefois, peu de pièces en cristal, en verre et en pierre ont pu être replacées dans leurs anciennes bâtes, car la plupart d'entre elles ont disparu depuis longtemps.



OBJETS EN OR,
DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

VII

LA GRANDE FIBULE

PHALERAE PECTORALES

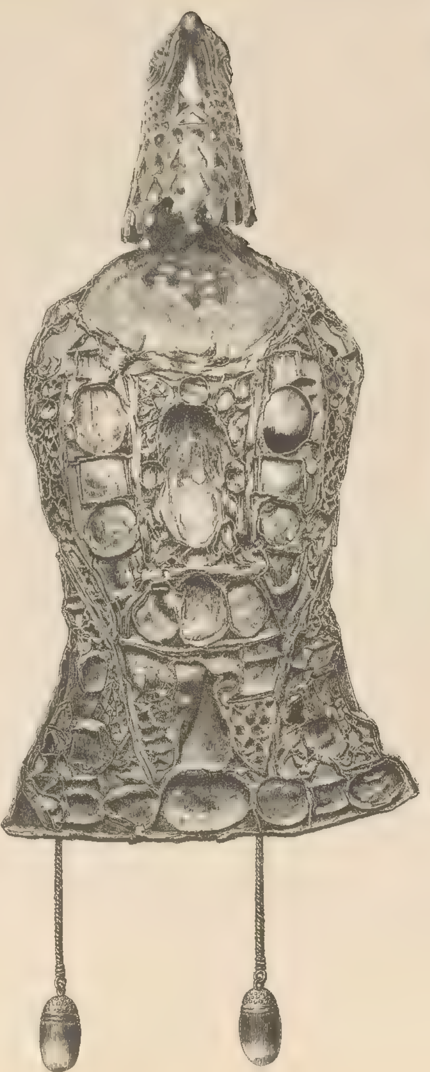


ATONS-NOUS d'arriver à la pièce la plus importante parmi les ornements de corps qui figurent dans le trésor de Pétrossa, celle que la légende populaire a dotée du surnom : *la Poule aux poussins d'or* [1].

C'est une *grande Fibule* (fig. 78) en forme d'épervier, dans laquelle M. de Linas a successivement reconnu l'aspect d'un aigle et de la femelle du coq de bruyère. Cet oiseau tient ses ailes fermées ; sa queue en éventail est baissée. Sa tête est creuse ; elle surmonte un cou tubulaire qui se détache en relief,

[1] *Description de M. Soden Smith.* Fibula or Breast-Ornament ; gold in the form of a bird with hawks head-wings closed. Byzantine-Gothic, probably latter part of fifth century. Length (exclusiv of the pendants) 10 1/2 inches ; breadth 5 1/4 inches. 8 cont : — The body has been set with symmetricaly arranged cabochon carbuncles and glass pastes ; the neck pierced with rows of heart-shaped and circular ornaments wich have held pieces of garnet ; attached to the tail have been pendants, two of wich remain ; these are a corns of rock crystal with gold cups and are suspended by gold chains. At the back, wich is hollow, remain the attachment of the pin for fastening this remarkable object to the wearer's dress. Much injured ».

Description de M. Fr. Bock. « Ein Gefäss in Adlergestalt. Gewicht 1 Pfd. 14 Lth. — Leider ist dieses höchst originelle Gefäss, dessen ursprünglicher Zweck bis zur Stunde noch nicht hinlänglich festgestellt ist, durch die Unkenntniss und die unzarte Behandlung der Finder in einen kläglichen Zustand gerathen, da dasselbe so zu sagen aller seiner zahlreichen Edelsteine und Granate beraubt ist, es muss dies um so mehr bedauert werden, da man noch jetzt ersehen kann, dass gerade dieses Objekt ehemals eine äusserst reiche Ausstattung besass. Dass in Rede stehende Gefäss stellt einen Vogel mit weitgeöffnetem krummem Schnabel, wahrscheinlich einen Adler (?) dar, dessen Flügel eng am Körper anliegen, dessen Schweif sich aber nach Art eines Fächers ausbreitet. Kopf und Hals dieses Vogels zeigen eine Menge von à-jour-Durchbrechungen in Form von Kreisen und Herzen, welche in regelmässig parallelen Linien rund herumlaufen und ohne Zweifel ehemals Granaten einfassten. Der untere Rand des Halses ist







LA GRANDE FIBULE, réduite aux deux Tiers.

Fig. 78. — Vue de Face.

Fig. 79. — Vue de Profil.

Fig. 82. — Vue de Dos.

tandis que le reste du corps et la queue se recourbent en arc dans le sens opposé (fig. 79).

Toute la surface extérieure était revêtue de pierres et de cristaux : le sommet de la tête et le cou étaient ajourés de cercles et de cœurs qui enchâssaient des grenats ; les ailes et les cuisses sont encore marquées par un cloisonnage de verroterie rouge, régulièrement disposé en larmes ou goutelettes (fig. 80). La poitrine bombée du volatile, ainsi que les parties apparentes de sa queue, sont revêtues de cloisons soudées à la carcasse ; toutes ces cloisons, actuellement vides pour la plupart, sertissaient des rangées de grosses pierres précieuses, diversement colorées, grenats orientaux, saphirs, émeraudes, topazes, rubis-balais et autres gemmes perdues. Au centre l'on voit se dessiner un ταβλίον à peu près rectangulaire qui contenait autrefois un grand cabochon ovale, bleu ou violacé, le tout était symétriquement entouré de menues perles et de grenats (fig. 81 et 82).

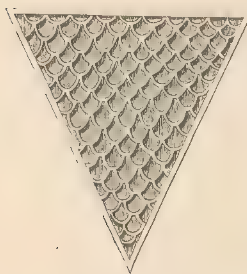


Fig. 8.

Disposition imbriquée des Grenats, sur les Cuisses et les Ailes de l'Oiseau qui forme la Grande Fibule.

Quatre glands en cristal de roche, montés dans des capsules perlées, en or, étaient suspendus à la queue par des chaînes tressées (fig. 83). Il en reste encore deux dont l'extrémité inférieure est ébréchée, comme s'il y manquait un appendice quelconque.

jetzt sehr unregelmässig ausgezackt weil das Verbindungsstück zwischen Hals und Brust abgebrochen worden ist. Der Körper und Schweif unseres Adlers ist in seiner ganzen Ausdehnung mit einer Menge von netzförmig ausgebreiteten Fassungen (cabochons) für Edelsteine und bunte Glasflüsse bedeckt, deren Inhalt jedoch so zu sagen vollständig verschwunden ist. An reguläre Formen ist hier durchaus nicht zu denken (?); indessen lag dies auch gar nicht in der Absicht des Künstlers, da er hierdurch das Gefieder des Adlers andeuten wollte. Man muss gestehen, dass diese Thiergestalt ein äusserst buntes und, je nach der Farbenwahl des Künstlers, ein schönes Aussehen hatte, so lange diese sämmtlichen *locelli* mit Granaten, Edelsteinen, bunten Glasflüssen, Perlmutterstückchen u. s. w. ausgefüllt waren, zwischen denen die aufrecht stehenden Goldplättchen sich wie Adern hindurchschlängelten. Namentlich bemerkt man auf der Brust ein grosses rechteckiges *lectulum*, welches von einem Kranze von kleineren, unregelmässig polygonen Fassungen umgeben ist. Doch von allen diesen eingekapselten Pretiosen haben sich nur einige der kleinsten in dem unteren Theile des Kleinods erhalten; diese sind von rother Farbe und stehen zu beiden Seiten des grossen cabochon in dem Schweife des Vogels. Was nun den Zweck unseres merkwürdigen Geräthes betrifft, so springt dieser, namentlich in Folge der starken Beschädigung, nicht sofort in die Augen, und sind in der That über diesen Punkt mehrere Ansichten möglich. Da sich nähmlich auf der hinteren Seite eine ziemlich beschädigte Vorrichtung befindet, welche allem Anscheine nach zur Befestigung einer grossen Spange diente, so liegt es nahe das Ganze für eine äusserst kostbare Agraffe zu nehmen, welche den prachtvollen Königsmantel des Athanarich zusammenhielt und schmückte. Indessen lässt doch die kolossale Ausdehnung von 10″5‴ sowie die beträchtliche Dicke derselben gerechte Zweifel gegen eine solche Annahme entstehen. Grössere Wahrscheinlichkeit dürfte die Vermuthung für sich haben, dass dieser Adler auf der Mitte des Schildes oder auf der vorderen Seite des Helmes angebracht war, woher es auch kommt, dass sich keine Scheide an demselben vorfindet, in welche die Spange oder der Haken eingriff (?). Endlich aber waren wir auch gar nicht abgeneigt, das besprochene Gefäss für eine Lampe zu halten, welche in ähnlicher Weise wo die vielen vorhandenen antiken Oellampen mit einem Haken an der Wand befestigt werden (?) ».

La pièce a été presque entièrement dépouillée de ses ornements gemmés ; la plupart des cloisons ont été écrasées ; on a déchiré le col qui rejoignait la poitrine ; néanmoins ce qui en reste est d'un grand caractère et l'on est à peu près parvenu à rétablir cet énorme bijou dans ses dispositions primitives.

Dimensions : hauteur, sans les pendeloques, $0^{m},27$; plus grande largeur du corps, $0^{m},15$; largeur de la queue, $0^{m},13$ environ.

Dans la concavité du dos on reconnaît à la naissance des cuisses, les trois mortaises auxquelles tenait l'aiguille qui servait de broche. Au haut du ταβλίον se dresse sur un pivot ouvragé, le tube échancré où s'engageait l'ardillon, quand l'objet était fixé sur une étoffe (fig. 81 et 82).

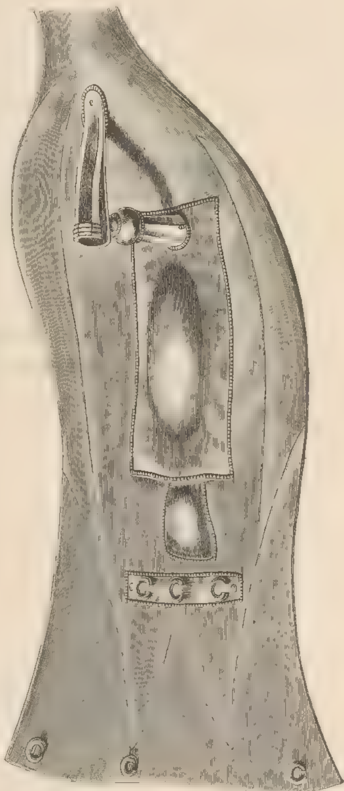


Fig. 81. — Structure intérieure et Mode de Fermeture de la Grande Fibule.
(L'Aiguille ou Ardillon manque.)

Sans contredit, cette pièce a dû être, dans l'origine, d'une richesse extraordinaire, à en juger surtout par les descriptions naïves, mais exactes qu'en ont donné les paysans, premiers receleurs du trésor ; ces descriptions ne sont certainement pas sans intérêt. Rappelons-en quelques-unes :

« Un oiseau de la grosseur d'un merle, sans ailes ni pieds ; la tête était courbée vers la voussure du dos qui était ornée de trois rangées de pierres, rouges, vertes et bleues, les unes grosses comme des noisettes et les autres plus grosses encore. Sur la tête et le cou, les pierres étaient de la grosseur d'un grain de millet et, sur le jabot, se trouvait une pierre bleue ovale de la grosseur de deux noisettes. Cet oiseau était creux à l'intérieur et de toutes les cavités dont les pierres étaient tombées, s'échappait une poussière noire. Aux yeux il avait des pierres rouges de la dimension d'une lentille ».

Une autre déposition que nous avons déjà citée, a été faite dans les termes suivants :

« Il y avait dans le trésor, cinq oiseaux, dont l'un, grand comme un pigeon, portait sur le dos un gros rubis-balai (?) de forme ovale et de la grosseur d'un œuf, tandis que le corps en était recouvert de pierres rouges, bleues, vertes, jaunes et blanches. Quatre pierres blanches, imitant la forme et les dimensions du gland de chêne, étaient suspendues à l'aide de chaînettes, au bas de sa queue. Cet oiseau paraissait être la *Poule* dont les quatre oiseaux, plus petits et également ornés de pierres diverses, étaient les *poussins* ».

En somme, la plus grande des cinq fibules trouvées à Pétrossa ne présente nullement l'aspect d'un gallinacé ; elle semble bien plutôt imiter la forme d'un épervier au bec crochu et au corps trapu et ramassé ; nous serions donc assez tenté de voir en elle la représentation du *haukr* sacré, emblème de la puissance divine d'Odin, le dieu principal de la race germanique. Ce genre d'oiseau est l'un des motifs de décoration que l'on retrouve le plus fréquemment dans les tombes germaniques, sous forme de broches ou d'agrafes en métal ou en pierreries et cristaux cloisonnés ; toute proportion gardée, la grande fibule de Pétrossa ne manque pas d'analogues réduits parmi les bijoux barbares des premiers siècles du christianisme (fig. 23, *x*).



Fig. 83.
L'un des Glands ou Pendeloques en Or et Cristal de Roche, de la Grande Fibule.

Cependant, M. de Linas, dans ses premières recherches sur l'*Orfévrerie mérovingienne* et sur la *Verroterie cloisonnée*, publiées en 1864, a voulu reconnaître les caractères de l'aigle byzantin empreints sur cette grande pièce du trésor de Pétrossa. Il ajoute en parlant d'elle : « L'aigle a la tournure magistrale des magnifiques oiseaux tissés sur des étoffes d'Auxerre et de Brixen (fig. 84, *a*, *b*[1]) ; le cœur est un motif familier aux ornemanistes du Bas-Empire, enfin de longues pendeloques, *clamasterii*, à plusieurs glands, terminent les fibules des images de Rome et de Byzance sculptées sur des diptyques en ivoire ».

[1] Fig. 84. *a.* Aigles tissés dans une étoffe de soie byzantine, très probablement antérieure au X[e] siècle ; retirée d'une châsse de la cathédrale de Brixen en Tyrol. Une étoffe d'un dessin presque identique a été trouvée à Auxerre, en Champagne, dans l'église de Saint-Eusèbe ; elle servait de suaire aux reliques de saint Germain et y avait été déposée, selon la tradition, par l'impératrice Placidie au V[e] siècle. — Dans G. Tinkhausen, *Mittheilungen der K. K. Central-Kommission zur Erforschung und Erhaltung der Denkmäler*, B. VI, 1861, Taf. IV, § 131. — Gaussin, *Portefeuille archéologique de la Champagne*, et Ch. de Linas, *Rapport sur les anciens vêtements sacerdotaux.* — *b.* Étoffe de soie, d'un dessin ressemblant fort aux précédents. Elle provient du tombeau du roi de Danemark Kanut le Grand, mort en 873. Dans J. J. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, p. 152, n° 545. — Nous rapprocherons de ces tissus

D'autre part, il convient de ne pas oublier ici les rapports encore plus frappants qui existent entre la grande fibule bombée de Pétrossa et la magnifique phalère plate, en or et pierreries, qui est, dit-on, de provenance sibérienne, mais en tout cas asiatique, et dont il a déjà été sommairement question dans

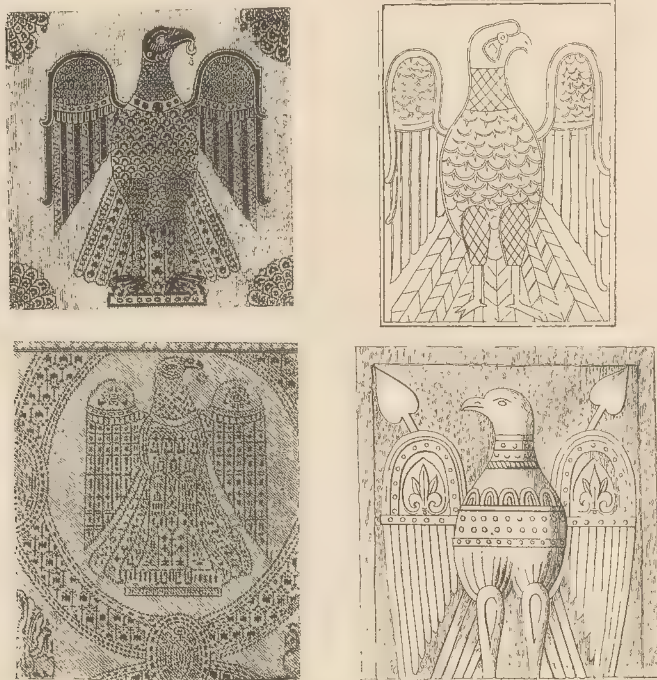


Fig. 84. — Aigles byzantines représentées sur des Étoffes de Soie et des Sculptures anciennes sur Bronze et sur Pierre.

les premières pages de ce volume (pag. 51, fig. 12). Cette ressemblance se manifeste surtout dans la forme tubulaire du cou et de la tête, dans l'étalage de la

byzantins deux monuments de même origine qui, en sculpture sur pierre et en ciselure sur métal, nous présentent des oiseaux d'un aspect analogue. — *c.* Plaque en marbre de 70 centimètres de largeur, sur 60 centimètres de hauteur, qui se trouve encastrée dans le mur extérieur de l'église principale au monastère de Chilindari au Mont Athos. Il existe au même endroit d'autres sculptures sur pierre qui reproduisent des sujets décrits dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. XXV. — *d.* Plaque en bronze damasquiné, deux fois reproduite dans le revêtement métallique de la porte principale à la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs à Rome. Cette porte qui a été détruite dans l'incendie de 1823, avait été fabriquée à Constantinople en l'année 1070. Dans Séroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les Monuments*, t. IV, pl. 16, nº 9. — En ce qui concerne les *cœurs*, comme motif d'ornementation dans l'orfèvrerie de la basse époque de l'Antiquité, voir plus haut page 136 et les figures 14 *i*, 20 *m*, 54, 55, 56, 57 et 72, *d*.

queue en éventail et dans l'association des pierres enchâssées et des cloisonnages imbriqués ; c'est elle qui nous a engagé à appliquer également la dénomination latine de *phalère* au grand épervier du Musée de Bucarest. Il est possible en effet, que l'on se soit servi de cette grande fibule, de même que du grand aigle ou gypaète gemmé du Musée de l'Ermitage, comme d'un large et somptueux ornement étalé et attaché sur l'étoffe qui couvrait la poitrine.

L'aigle de Saint-Pétersbourg, qui porte les ailes à demi-déployées, la queue relevée en éventail et qui étreint une proie dans ses serres, a sans doute un



Fig. 85. — Enseigne d'une Marchande de Volaille à Rome. Bas-relief antique sur Marbre à la Villa Albani.

aspect plus réel, plus vivant que l'épervier de Bucarest, sans ailes, ni queue, ni pattes apparentes, rappelant jusqu'à un certain point les volailles de l'étalage d'une marchande foraine (fig. 85 [1]).

Et cependant, à la vue de cette carcasse voûtée qui représente un oiseau au bec crochu et recourbé en avant, avec les ailes abaissées, les pattes serrées et la queue repliée, d'où pendent des glands mobiles, et qui est munie sur sa face concave de nombreuses mortaises d'attache, on ne peut se défendre de la rapprocher de l'oiseau presque pareil qui surmonte la coiffure de plusieurs

[1] Fig. 85. — Bas-relief sur marbre, conservé à la Villa Albani. Le dessin correct de cette pièce contraste avec la vulgarité du sujet qu'elle représente. C'est l'étalage d'une vendeuse de victuailles, parmi lesquelles, on distingue plusieurs volailles, poulardes et oies, pendues par les pieds et affectant des formes qui rappellent beaucoup le grand épervier ou la grande Fibule de Pétrossa. Une deuxième femme élève le bras avec un geste majestueux pour montrer une inscription, sans doute ironique, où sont reproduits ces vers de Virgile (*Aencid.* I, 607-609) :

dum montibus umbræ
Lustrabunt, convexa polus dum sidera pascet,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt!

Dans Zoëgd, *Bassi-relievi*, I, 27 et dans Otto Jahn, *Darstellungen antiker Reliefs, welche sich auf Handwerk und Handelsverkehr beziehen*, Taf. XIII, nº 2. — La phalère sibérienne a été publiée dans une restitution coloriée, grandeur d'exécution, parmi les planches qui accompagnent notre mémoire en langue roumaine sur « *la Grande couronne de Novo-Tcherkask* », Bucarest 1879.

personnages royaux, appartenant à la dynastie des Sassanides. Sur des monnaies d'or et d'argent, on distingue ce genre de calotte ou de casque, posé sur la tête de la reine et du fils de Baharam II, qui a régné en Perse depuis 276 jusqu'en 293, ainsi que sur celle de Hormuzd II, dont le règne est compris entre les années 303 et 310 après Jésus-Christ (fig. 86[1]).

Cimier de casque ou phalère pectorale, la grande fibule de Pétrossa n'en est pas moins un bijou qui convenait parfaitement aux arts somptuaires et religieux de la nation gothique ; en effet, on sait que chez les Germains l'épervier avait un caractère sacré et, de plus, les procédés employés pour la confection de cette



Fig. 86. — Monnaies d'Or et d'Argent des Rois de Perse Baharam II (*a*, *b*, *c*, *d*) et Hormuzd II (*e*, *f*, *g*).

pièce étaient ceux mêmes qui ont été les plus familiers aux Goths, à partir du moment où ce peuple septentrional s'est trouvé en contact direct avec l'empire byzantin et avec ses voisins de la Perse. L'emploi même de certaines pierres précieuses, telles que les grenats qui, à cette époque, formaient en quelque sorte la base de toute œuvre à cloisonnage ; la fréquence des gemmes *bleues*, *vertes*, *jaunâtres* et *blanches*, c'est-à-dire des saphirs, des émeraudes, des jacinthes, des opales et des perles fines ; tout dans cette réunion bigarrée de pierres que l'on

[1] Fig. 86. Les quatre monnaies d'argent *a*, *b*, *c* et *d*, représentent le roi Baharam II (276-294 avant Jésus-Christ) fils de Baharam I, et père de Baharam III, avec son épouse et son héritier. C'est tantôt la reine et tantôt le prince enfant qui portent une coiffure terminée par une tête d'oiseau. Cette image est beaucoup plus développée dans la couronne royale d'Hormuzd II (303-310), neveu de Baharam III, dont l'effigie se trouve sur les deux monnaies d'argent *e* et *f* et sur celle en or *g*. Ces deux rois régnaient en Perse à l'époque où les Visigoths de la Russie méridionale avaient pris possession de la Dacie trajane. Dans J. de Bartholomei, *Collection de monnaies sassanides*, Pl. IV, 12, 13, 17 ; Pl. VI, 1, 5 ; Pl. sup. 8, 10. — Cf. A. de Longpérier, *Étude sur les monnaies persanes de la dynastie sassanide*.

retrouve sur les couronnes et les croix visigothes de Guarrazar et d'Oviédo, sur l'évangiliaire, les couronnes votives et les croix stationales données à Monza par la reine lombarde Théodelinde et par son fils Agilulph, enfin sur bien d'autres pièces de joaillerie religieuse offertes aux églises chrétiennes par des souverains barbares, nous ramènent sans hésitation dans le cercle bien déterminé des produits d'une industrie spéciale, appartenant aux Goths et aux Germains, dans les premiers siècles du moyen âge.

En suivant les indications que les inventeurs du trésor de Pétrossa ont fourni sur la disposition et la couleur des pierres qui ornaient la grande fibule, ou la *Poule*, et en rétablissant par la pensée les ornements gemmés dans les cloisons vides mais encore apparentes sur la surface, on a essayé, dans la planche IX de figurer en restauration complète cette pièce vue de face et réduite à une hauteur de 20 centimètres, sans les pendeloques, tandis que l'original, dépouillé aujourd'hui de la plupart de ses pierres, a en réalité 27 centimètres de hauteur.

La planche X donne, sous deux aspects différents, cette même pièce reproduite par l'héliogravure, telle qu'elle a été restaurée il y a huit ans. Les cloisons en or ont été redressées autant que possible et quelques grenats encore existants y ont été enchâssés. La lacune que l'oiseau présentait à sa gorge a été refaite en métal blanc, d'une façon un peu arbitraire, car rien n'indique la présence, autour du cou, au-dessous des raies de cœurs, d'une rangée ou d'un collier de gros cabochons, comme on le voit dans cette restauration.



OBJETS EN OR,
DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

VIII & IX

LES DEUX FIBULES MOYENNES

FIBULAE UTRIUSQUE HUMERI



ENTIONNONS encore, parmi les bijoux à motifs ornithologiques du trésor de Pétrossa, « deux fibules en forme d'oiseau au long cou et au bec crochu, plantés sur un corps elliptique, sans ailes ni pieds (fig. 87 [1]). M. de Linas a cru d'abord que c'étaient des paons ; plus tard, la forme de la tête et du bec l'a fait penser à des vautours. Il nous semble que ces parties de l'oiseau rappellent des ibis plutôt que tout autre volatile.

« Le cou bordé de perles ciselées en or, ainsi que la portion inférieure,

[1] *Description de M. Soden Smith* : « Two fibulæ, gold of similar character to nº VII. Byzantine-Gothic, probably latter part of fifth century. Sizes : length 9 1/2 inches and 9 1/4 inches breath, 3/4 inches and 2 3/4 inches. Originally set with oriental carbuncles, some of wich are in position, and probably with other stones and pastes ; the body formed of two plates, the outer pierced and set with stones ; suspendet by chains from the lower portion of one fibula are five a corn pendants of gold inlaid with garnets, some of the latter remain in their settings. Only one pendant remains attached to the other fibula. Much injured ».

Description de M. Fr. Bock : « VIII. Zwei phantastische Vogelsgestalten. Gewicht 2 Pfd. 17/11 Lth. Wenn irgend welche Schatzgegenstände aus dem Fund von Petrossa, so sind es namentlich diese beiden merkwürdigen Utensilien, welche durch ihre äusserst primitive Gestaltung und höchst phantastischen Auffassung der Thierfiguren uns die noch wenig entwickelte Stufe der Kunst und idealeren Anschauung zeigen, auf welcher das Volk stand, dem sie angehören. Denn diese eigenthümlichen Formen, denen man nur den fratzenhaften Kopf zu nehmen brauchte, um sofort keine Spur einer Thierfigur mehr zu erkennen, erinnern auf den ersten Blick an die oft gar seltsam gestalteten und verzerrten Formen von Menschen und Thieren, wie wir die bei allen jugendlichen Völkern finden, wo die wild schweifende Phantasie noch nicht die Zügel einer künstlerischen Ueberlegung und einer von den Gesetzen des

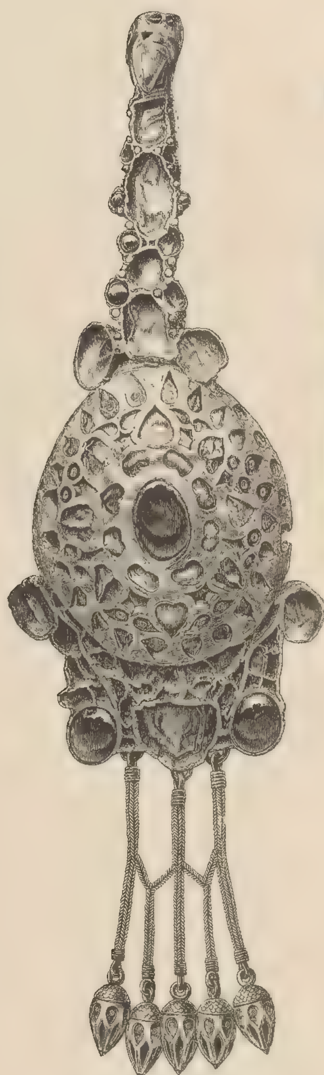


Fig. 87. — LA FIBULE MOYENNE
qui a conservé ses Pendeloques. Vue de Face.
Réduite aux deux Tiers.



Fig. 90. — LA FIBULE MOYENNE
qui a perdu ses Pendeloques. Vue de Profil.
Réduite aux deux Tiers.



Fig. 88. — LA FIBULE MOYENNE
qui a conservé ses Pendeloques. Vue de Dos.
Réduite aux deux Tiers.

formée de palmes adossées à une sorte de tablier, étaient ornés de grenats orientaux, cloisonnés ou enchâssés dans des bâtes profondes rapportées.

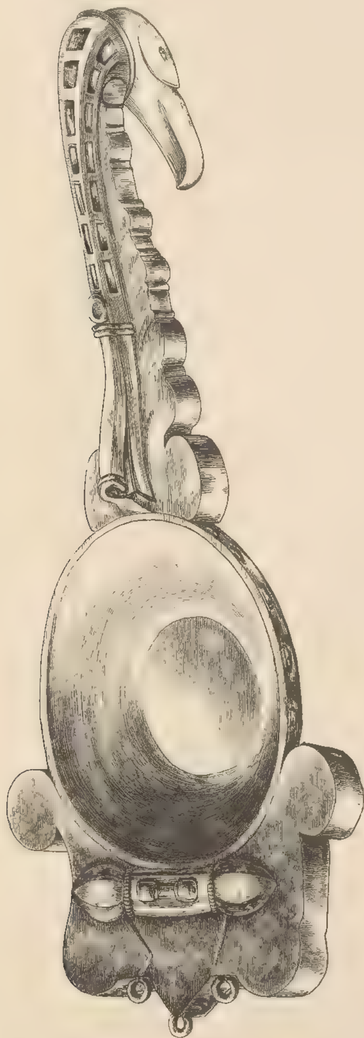


Fig. 89. — Structure intérieure et Mode de Fermeture des deux Fibules moyennes.

Schönen beherrschten Auffassungsweise angelegt hat. Unsere beiden Schatzobjekte, die sich, wenn auch nicht in der Grösse, so doch in der Ausstattung vollständig gleich sind, bestehen aus je einer ovalen Goldkugel, auf welcher sich nach oben ein langer gerader Hals mit einem Vogelskopf erhebt, während nach unten an einem viereckigen platten Aufsatz, fünf Eicheln an ebensovielen gedrehten Kettchen schwebend angebracht sind. Der mittlere Körper nun besteht aus zwei übereinander gelegten Goldplatten, von welchen die äussere mit einer Menge von ausgeschnittenen Palmetten, Herzen, Sternen u. s. w. besät ist, die sich alle in concentrischen Kreisen um einen grossen blauen Granat (?) ordnen. In diese à-jour Durchbrechungen der oberen Platte sind dann schmale Goldrändchen ein gelassen worden, welche, indem sie senkrecht auf das untere dicke Goldblech stehen, keine cabochons bilden, die mit farbigen Glasflüssen mit untergelegter Goldfolie ausgefüllt sind oder vielmehr waren. Dann jetzt haben sich von allen diesen Glasemails sowie auch von den übrigen Füllungen und Granaten kaum einige, und gerade nur die kleinsten erhalten. Der Hals besteht ebenfalls aus zwei übereinander geschlagenen Goldblechen mit dünnerem Zwischenraum und zeigt ausser mehreren farbigen Emails eine grössere Anzahl von glattgeschliffenen Granaten. Oben auf demselben befindet sich ein hässlicher Vogelskopf mit grossem, scharf gebogenem Schnabel, welches überhaupt ein charakteristisches Zeichen aller an den Schatzgegenständen von Petrossa vorkommenden Vogelsgestalten ist. Einige wollen in demselben einen Ibis, andere einen Geier erkennen; es ist sehr fraglich, ob der Künstler überhaupt an einen bestimmten Vogel gedacht habe. Der untere Ansatz des runden Leibes, welcher die Schenkel des Vogels andeuten soll, zeigt eine Menge von rothen Glasflüssen in kleinen cabochons von unregelmässiger Gestalt, deren Goldrändchen sich gleichsam wie Adern hindurchziehen. Zugleich wird derselbe von fünf grossen Granaten in Goldfassung flankirt. An dem unteren Theile dieses Ansatzes sind in kleinen Ringelchen drei zierliche, tressenartig geflochtene Kettchen angebracht; zwischen welchen sich in ihrer Mitte noch ein viertes und fünftes zu beiden Seiten des mittleren ansetzt, welche fünf Kettchen an kleinen Ringlein ebenso viele spitze Eicheln von Gold tragen. Auch diese zeigen mehrere eingelegte Incrustationen von rother Farbe, welche in symmetrischer Reihenfolge, geordnet sind. Fragen wir nach dem Zwecke dieser beiden Vogelgestalten, so lässt sich dieser aus der Form nicht erkennen. Indessen scheint eine auf dem Rücken befindliche Vorrichtung von Charnieren zur Aufnahme eines Hakens oder Krampens, so wie eine Scheide, in welche dieses letztere hineingelegt wurde, auszudeuten, dass dieselben entweder als vertical angeheftete Gewandschliessen oder als Helmzierrathe zu betrachten sind ».

« Le corps bombé se compose de deux plaques superposées : l'une très épaisse sert de fond (fig. 88 et 89) ; l'autre plus mince est ajourée de cœurs, de palmettes, de rognons et de cercles, régulièrement disposés autour d'un gros cabochon central.

On a introduit dans les ouvertures de petites bâtes sertissant des grenats et des verres rouges, où sont gravés des cercles concentriques ; ces bâtes remplissent l'intervalle compris entre les deux plaques ; la verroterie rouge repose sur un paillon d'or.

« L'objet entier détermine un arc (fig. 90). Le cou a pour âme un tube métallique. Les attaches et la gaîne de la broche ont persisté sur la face postérieure.

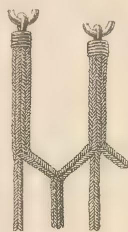


Fig. 91. Tresses de suspension en Or, attachées aux Fibules moyennes.

« Cinq glands attachés à des chaînettes tressées et bifurquées (fig. 91) sont suspendus au tablier qui paraît simuler un rudiment de queue. Ces glands sont ovoïdes et pointus (fig. 92) ; leur tête est imbriquée, leur corps réticulé à jour, est incrusté de lames de grenats. Ces deux fibules ont beaucoup souffert ; l'une d'elles est privée de ses pendeloques, il reste néanmoins sur le corps quelques verroteries incrustées.



Fig. 92. L'un des Glands en Or et Grenats, attachés aux Fibules moyennes.

« Dimensions : hauteur de chacune des deux pièces, sans les pendeloques, 0^{m},25 et 0^{m},235 ; largeur 0^{m},080 et 0^{m},065 ».

D'après les témoignages des premiers receleurs du trésor, confirmé du reste



Fig. 93. Tronçon de la Chaîne en Or, qui rattachait les deux Fibules moyennes, l'une à l'autre.

par deux mortaises que l'on voit encore sur la partie postérieure du cou de chacune de ces fibules, elles étaient rattachées entre elles par une chaîne en or dont il ne reste qu'un fragment (fig. 93).

Ces deux pièces, quelle qu'ait été la place qu'elles occupaient dans la toilette de leurs anciens possesseurs, s'accrochaient aux vêtements moyennant un ardillon caché par derrière. En tout cas, la longue chaîne qui les unissait, prouve qu'elles étaient placées en même temps sur le corps et probablement dans une position symétrique.

Elles ne sont certainement pas sans analogie avec la paire de fibules plates, en bronze, qui cloisonnent de la verroterie rouge et verte, et qui, découvertes

en Aquitaine, se trouvent actuellement au Musée de Cluny à Paris (fig. 94 [1]). Les deux oiseaux qui composent ces fibules portent leur tête de profil et leurs becs crochus sont placés en sens opposé.

La courbure donnée aux deux longues fibules de Pétrossa s'expliquerait assez facilement si l'on admettait que les concavités centrales de ces deux riches bijoux étaient appliquées sur les deux épaules, à la façon des épaulettes. Ils se pourrait qu'en même temps le collier décrit plus haut (VI) ait cerclé le cou du même personnage, en guise de hausse-col. Il faudrait croire alors que ces deux accessoires honorifiques de l'uniforme de nos officiers actuels ont une origine bien ancienne et qu'à travers des siècles nombreux, ils nous ont été légués par les guerriers de l'antique Gothie.

On pourrait ajouter aussi que des fibules et toute sorte de bijoux et d'ornements, affectant la forme plus ou moins complète d'oiseaux à bec crochu, ont été retrouvés presque partout, dans les tombes des envahisseurs barbares de l'empire romain (fig. 95 [2]). Mais on

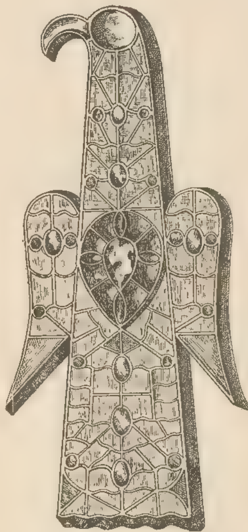


Fig. 94. — Fibule en Bronze doré et en Verroterie de Couleurs, trouvée avec sa Paire à Castel, près de Valence d'Agen, en Aquitaine

[1] Fig. 94. E du Sommerard. *Catalogue des objets exposés au Musée des Thermes et de l'Hôtel Cluny à Paris.* « N° 8036 et 8037. Aigles en bronze cloisonné et rehaussé de pierres en relief et de plaquettes en terre; agrafes ou fibule d'époque carlovingienne (?), trouvées dans les fouilles faites près de Valence d'Agen. Ces fibules d'une forme remarquable et d'une disposition exceptionnelle conservent encore des traces de dorure. Au milieu du corps de l'aigle est un médaillon, en forme de cœur, également cloisonné et orné de pierres et de verroteries. L'aigle n'a pas d'extrémités inférieurs; ses ailes sont reployés le long du corps et la tête est placée de profil. Dans la première de ces fibules, l'aigle porte la tête à sa droite et dans la seconde il la porte à sa gauche, de manière que dans la disposition primitive dont il est difficile de se rendre un compte exact aujourd'hui, les deux bijoux qui sans doute constituaient des insignes d'honneur ou de commandement, étaient placés de manière à former pendants. Hauteur 0^{m},14, largeur 0^{m},65. Ces fibules, ainsi qu'une plaque de ceinturon en bronze doré, ont été trouvées en 1862 dans le petit village de Castel, commune de Valence d'Agen, à une profondeur de 3^{m},50, au-dessous du niveau du sol, par des ouvriers chargés de lever du gravier ». Dans Ch. de Linas, *Orfèvrerie mérovingienne.* Pl. VIII, B. p. 117. « Derrière l'objet deux queues parallèles à mortaise et un crochet indiquant la position de la broche d'attache qui allait de bas en haut. Une troisième queue à mortaise, dressée sous la tête, servait à réunir les deux pièces au moyen d'une clavette passée dans ces mortaises ».

[2] Fig. 95. — *a.* Ferronnière en feuilles d'or, composée de dix châtons qui contenaient des pierres, de trois clochettes servant de pendeloques et de deux têtes d'oiseau à bec crochu; travail barbare; trouvée, croit-on, dans l'île de Czepel, près de Budapest et conservée au Cabinet des Antiques de Vienne. Hauteur 0^{m},086. Dans E. von Sacken und Fr. Kenner, *Die Sammlungen des K. K. Münz- und Antiken-Cabinetes,* p. 345, n° 50. — *b.* Ornement en argent et nielle, placé au bout de la bouterolle du fourreau d'une épée découverte, dans une tombe allamanique, à Pfullingen en

alléguerait en même temps, que les légionnaires de Rome portaient eux-mêmes sur la poitrine et au-dessus des omoplates, des phalères en forme d'aigle et de lions (voy. fig. 120 *a*) ; qu'à l'époque où les arts chrétiens naissaient dans les Catacombes et dans les Basiliques, de larges rondelles en métal ou en broderie couvraient parfois les deux épaules des esclaves barbares, serviteurs ou *ministra-*

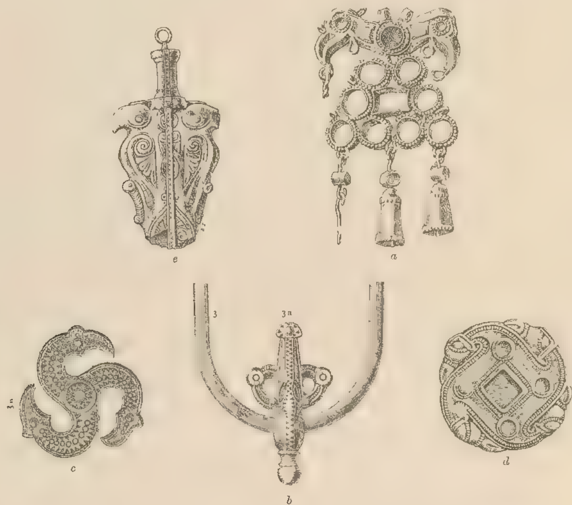


Fig. 95. Bijoux barbares, en Or, Bronze, Fer et Cristal de Roche, ornés d'Oiseaux à Bec crochu, provenant d'Allemagne et d'Italie.

tores dans les festins (fig. 96[1]) et que, plus souvent encore les bijoux des Grecs, des Romains et des Byzantins étaient munis de pendeloques ressemblant fort

Bavière. Longueur 16 1/2 centimètres. Dans L. Lindenschmidt, *Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, B. IV Taf. 18, nº 3 *a*. — *c*. Garniture en bronze doré, fixée sur l'*umbo* proéminent d'un bouclier en fer, retiré d'une tombe longobarde à Monza. Dans le *même ouvrage*, B. IV, Taf. 17, nº 3 *a*. — *d*. Broche ou fibule en argent doré avec incrustations de verres colorés, dont il n'existe plus qu'une perle bleue ; provenant d'une tombe allamanique du cimetière de Beinfeld, près de Fridolfing, en Bavière ; collection privée à Augsbourg. Diamètre 0m,05. Dans le *même ouvrage*, B. III, Taf. VIII, nº *b*. — *e*. Flacon en cristal de roche sculpté, conservé depuis le Xe siècle, comme reliquaire dans la chapelle du château de Quedlinbourg. Dans Fr. Kugler, *Kleine Schriften*, B. I, S. 634. — Voyez aussi plus haut, les figures 20 *n*, 22 *s*, 23 *x* et *u*, 27.

[1] Fig. 96. — *a*. Échanson, vêtu d'une longue tunique ornée de *paragaudia* (parements brodés) et d'épaulettes ; il tient un gobelet à la main ; à côté de lui on voit une cuve réfrigérante contenant deux aiguières. Dans Cassini, *Pitture antiche ritrovate nello scavo aperto di ordine di N. S. Pio Sesto, P. M. in una vigna accanto al V. ospedale di S. Giovanni in Laterano, l'anno 1780*. Voyez p. 96, note 2 et fig. 34. — *b*. « Moïse en berger, sur le mont d'Horeb », pris dans une enluminure du *Codex Vaticanus* de *Cosmas Indicoplevtes*, attribué par B. de Montfaucon au VIIe siècle. Dans R. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, vol. III, tav. 143, nº 1. — *c*. Serviteur en longue tunique, avec épaulettes, éventant un groupe assis, dont les personnages peints en dorure, sont fortement endommagés ; sur le fond d'une patère en verre, du Vatican. Dans le *même ouvrage*, vol. III, tav. 201, nº 1.

à celles des fibules moyennes de Pétrossa (fig. 97[1]). Ces pendeloques sont presque toujours terminées par des glands en forme d'épi plus ou moins renflé, qui



Fig. 96. Serviteurs ou Esclaves, probablement Barbares, portant des Vêtements ornés d'Épaulettes. Peintures antiques datant des premiers Siècles du Christianisme.

pendent à des chaînes tressées; on en trouve cependant qui ont l'aspect de clochettes: telles sont par exemple celles qu'on a découvert dernièrement à Apahida en Transylvanie et auxquelles la rudesse du travail et leurs sommets garnis de grenats cloisonnés donnent un caractère tout-à-fait scythique ou barbare (fig. 98[2]).

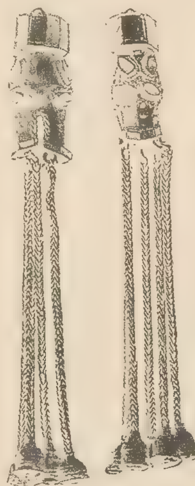


Fig. 98. Deux des Pendeloques à Clochettes, ornée de Grenats, découverts à Apahida en Transylvanie. Musée de Clausembourg.

On arriverait ainsi de déduction en déduction, à conclure que les Goths, et peut-être même ceux de la Dacie, ont été les inventeurs émérites des épaulettes à graine d'épinards, et que les plus anciens modèles de cet ornement militaire se retrouvent dans les fibules jumelles du trésor de Pétrossa, dans les deux grands *Poussins de la Poule d'or*.

La planche XI représente de face l'une de ces deux fibules moyennes, remise dans son état primitif, or et

[1] Fig. 97. *a*. Médaillon à pendeloques en feuilles, en fils et en tresses, trouvé dans le tombeau d'une reine des Scythes, à l'intérieur du tumulus dit Koul-Oba, à Kertch, en Crimée. — *b*. Collier en tresses d'or avec des pendeloques, *monile radiatum*, découvert en 1853, dans un tombeau près de Théodosie en Tauride. Dans les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, Pl. XIX, nº 1 (*a*); Pl. XII *a* nº 4, (*b*). — Voyez également les figures 66, 72, 74, 77, 79, 80, 121 et 124 *a*, ci-dessus.

[2] Fig. 98. Voyez à la page 15 la note 22 qui traite plus amplement de la découverte faite à Apahida. Les pendeloques en question sont au nombre de cinq, différant très peu les unes des autres. Notre dessin 98 présente les deux variétés de modèles. Toutes, du reste, sont ornées de pierres cloisonnées et de pierres serties dans des chatons filigranés. Elles ont de 0m,155 à 0m,156 de largeur.

grenats; mais au lieu d'avoir 24 centimètres de hauteur, sans les pendeloques, elle n'en a que 18, c'est-à-dire que la figure est réduite aux trois quarts de l'original, et paraît rigide, tandis qu'en réalité elle accuse un arc assez vigoureusement recourbé, pour embrasser la chute des épaules et la rehausser par une parure éclatante.

Dans la planche XII on peut voir, en de plus petites proportions, les deux Fibules moyennes, présentées l'une de face, c'est-à-dire sans courbure apparente, tandis que la seconde, étant placée de profil, rend plus apparente la forme de ces deux pièces. Elles sont reproduites par l'héliogravure, telles qu'elles se trouvent aujourd'hui au Musée de Bucarest, après leur réparation dernière. On les a même rattachées entre elles par le tronçon existant de la longue chaîne qui, accrochée par ses deux bouts à des anneaux spéciaux, encore visibles au dos du cou des ibis, rejoignait de part et d'autre ces deux pièces similaires.

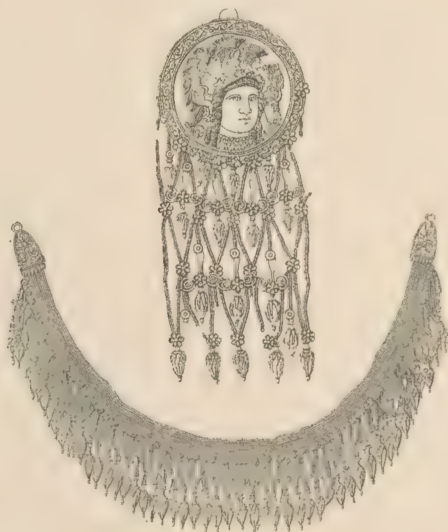


Fig. 97.
Bijoux antiques avec Pendeloques en Or provenant des Tombes gréco-scytiques de la Russie méridionale.

OBJETS EN OR,

DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

X

LA PETITE FIBULE

FIBULA MINOR



ETTE pièce, la moins volumineuse parmi les objets décorés de pierres, est celle que nous appelons relativement, la *petite Fibule* (fig. 99) et dans laquelle on ne peut reconnaître l'imitation d'un oiseau qu'après avoir vu les *Fibules moyennes*. En effet, le corps elliptique de ce bijou est travaillé et décoré comme celui des ibis[1].

[1] *Description de M. Soden Smith :* « Fibula or Breast-Ornament; gold set with crystals and carbuncles. Byzantine-Gothic, probably latter part of fifth century. Length 4 1/2 inches; breadth 2 3/4 inches. Fibula similar in plan to these of N° VIII and IX, but without the birds head; the body set with a central carbuncle and portions of garnet; above and below it are cylinders of rock crystal placed horizontally in gold framework from the lower one hang pearl pendants. The whole is surmounted by a cabochon carbuncle. Almost ininjuried; the fastening pin at the back is lost. »

Description de M. Fr. Bock : « Gewandschliesse in Form eines Vogels. Gewicht 11, 9/11 Loth. Dieses sehr naiv geformte Schatzstück, welches sich durch eine auf der hinteren Seite befindliche Vorrichtung von Charnieren und einen geschnäbelten Kopf erkennen, dass es eigentlich einen Vogel vorstellen soll. Der Hauptheil desselben ist der grosse elliptisch geformte Leib, welcher eine Menge von eingelassenen Glasemails in den verschiedensten Formen enthält. Nach oben und unten zeigt sich ein rechteckiger Ansatz, von denen der untere in vier gleiche Felder getheilt ist, welche je einen grossen Bergkrystall in goldner Fassung tragen. Zwei fransenförmig geflochtene Kettchen sind unten in kleinen Ringlein angebracht und tragen zwei einzelne Goldknöpfchen. Auf dem oberen Ansatz, welcher an den Ecken mit zwei grossen in Gold gefassten Granaten geziert ist, erhebt sich ein der Länge nach in zwei Hälften getheiltes Goldplättchen in Form eines Trapezes, welches seinerseits wiederum von einem kleinen goldenen Viereck überragt wird, dessen Mitte einen schönen, hellen Glasfluss fasst. Als oberste Bekrönung und eigentliche Vollendung des Ganzen hat der Künstler einen Vogelskopf mit stark gekrümmtem Schnabel aufgesetzt (?), der aus einem grossen Granatstück besteht. Dieser Kopf lehnt sich nach hinten auf eine sechseckige Röhre welche an die hintere Seite des Vogels befestigt ist und an welcher sich auch die Einlassscheide der früheren goldenen Nadel befindet. »

« Ce corps porte sur une bâte rectangulaire, divisée en quatre compartiments où sont enchâssés des morceaux de cristal de roche bombés ; deux palmettes contournées en volute se dressent aux extrémités du rectangle ; un bouton de grenat rehausse leur ventre.

« Au haut du coups, même bâte rectangulaire, accotée de deux boutons de



Fig. 100.
LA PETITE FIBULE
Vue de Profil,
sans les Pendeloques.

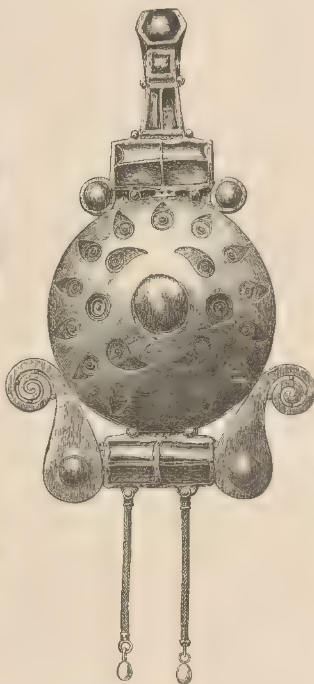


Fig. 99. — LA PETITE FIBULE
Vue de Face, avec ses Pendeloques. Grandeur d'exécution.



Fig. 101.
LA PETITE FIBULE
Vue de Dos, sans les Pendeloques.

grenat ; sur la bâte, un trapèze partagé verticalement en deux cases et sommé d'un carré incrustant un morceau de pâte vert clair ; le tout est couronné par un grenat simulant la tête de l'animal. Ce grenat forme le pavillon d'une corne hexagonale qui prolonge le derrière du col (fig. 100), et contre laquelle s'appuie la gaîne d'une broche dont les attaches subsistent (fig. 101).

Deux chaînettes tressées, munies de pendeloques microscopiques en perles complètent l'ensemble.

« Dimensions : Hauteur $0^{m},175$; largeur $0^{m},055$.

« L'objet est presque intact, il n'y manque qu'un petit nombre de pierres ; grâce à lui la restitution des ibis devient facile ».

Ce n'est en somme que par ces analogies dans la facture des fibules moyennes et de la petite fibule, que l'on peut reconnaître à celle-ci une origine commune avec tous les bijoux et vases de Pétrossa. Du reste, ce genre de fibules à large rondelle centrale, surmontée d'une barre plus étroite et garnie au bas de pendeloques, se retrouve assez fréquemment dans les portraits des grands personnages du Bas Empire (voy. surtout la fig. 74). Ce sont les fibules à coquille, d'un emploi très familier chez les Romains de cette époque ; et pourtant il est curieux de constater, dans la série complète des fibules du trésor de Pétrossa, une sorte de filiation qui fait dériver la forme générale de la petite fibule sans tête caractérisée, de celle qu'affectent les deux fibules moyennes, sommées de tête d'oiseau très apparentes ; d'autre part, ces simulacres ornithologiques tout-à-fait conventionnels se rapprochent eux-mêmes, par leur aspect général et par plusieurs de leurs détails, de la grande Phalère, laquelle cependant imite avec beaucoup plus de fidélité, la structure naturelle d'un oiseau. Ces différents degrés de la convention artistique n'ont pas manqué de frapper l'imagination des hommes simples qui, ayant fait la découverte du trésor, appliquèrent instinctivement, à l'ensemble des cinq fibules, différentes par la taille, mais apparentées par la forme, la dénomination légendaire de *Poule aux Poussins d'or*.

Abstraction faite de cette impression naïve et primesautière, le groupe des fibules dont le merveilleux éclat rehaussait tout le riche trésor de Pétrossa, nous indique sans doute que les anciens possesseurs de ces richesses avaient l'habitude de prodiguer ce genre d'énormes agrafes ornementées dans les costumes d'apparat.

Il est également fort intéressant pour nous de constater encore une fois, par une découverte toute nouvelle, l'usage que l'on a fait, chez les Goths de la Dacie, des grandes fibules à coquille, employées également par les Romains. En 1889, dans le voisinage de Simlau, en Transsylvanie, là-même où, en 1797, on avait découvert les beaux médaillons et la chaîne en or, dont il a été question plus haut, on a trouvé un riche trésor composé de vingt-quatre grandes pièces et de quatre fragments en or et argent, ornés de grenats cloisonnés et d'autres pierres enchâssées. Ce sont des fibules de formes et de grandeurs diverses, des coupes à boire et des bracelets.

Parmi les fibules, la plus remarquable est, sans contredit, celle qui rappelle

par sa forme (fig. 102[1]) notre petite fibule de Pétrossa. Les différences entre ces deux bijoux consistent en ce que celui de Simlau est plus grand et que son corps central et constitué par un beau sardonyx ovale, $0^{m},086$ de hauteur sur $0^{m},069$ de largeur, taillé circulairement en biseau et orné de huit grenats

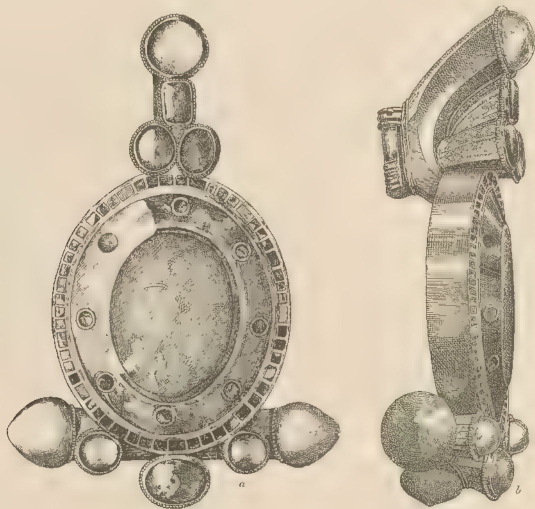


Fig. 102. — Fibule en Sardonyx, Or et Pierreries diverses, découverte en 1889 à Simlau, en Transsylvanie. *a* Vue de Face; *b* Vue de Profil. — Musée de Budapest.

cabochons incrustés dans des bâtes sur sa périphérie ; un cercle d'or cloisonnant également des grenats en table l'entoure et d'autres pierres, cabochons ou taillées, telles que cristal de roche, émeraudes et cornalines remplissent les quatre châtons perlés du haut et les trois du bas de la fibule de Simlau. Le mode de fermeture est tout-à-fait le même que celui de la petite fibule de

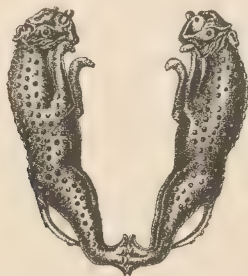
[1] Fig. 102. — Ce trésor, tout nouvellement découvert, se compose des pièces suivantes : sept paires de fibules taillées en fer de lance ; elles sont en or, de différentes dimensions (de 13 à 14 centimètres en longueur), richement ornées de grenats à l'extérieur et doublées d'argent à l'intérieur ; les grenats sont posés dans des châtons filigranés ; — une très élégante fibule en or avec des grenats cloisonnés ; — une paire de fibules en or affectant la forme d'un lion accroupi ; — une paire de fibules rondes et bosselées, dorées d'une série de six petits animaux monstrueux, produits au repoussé ; une grande fibule en sardonyx, or et pierreries diverses, qui est celle même que la figure 101 représente de face et de profil ; elle a $0^{m},165$ en hauteur ; — un large anneau à torsade et à boules, ainsi que deux autres plus grands ; — une paire de tasses rondes en or, avec garniture en grenats au centre et sur les bords ; — enfin quatre autres pièces plus petites, entre autres une tête de lion, contenant également des grenats et ayant sans doute servi à compléter d'autres objets plus grands, vases ou bijoux. Dans Fr. von Pulsky. *Die Goldfunde von Szilagy-Somlio. Denkmäler der Völkerwanderung, 1890.* — On a parlé, dans le présent volume des objets découverts dans la première trouvaille de Simlau aux pages 195 et 196, fig. 67, 74, 82 *b*, 84, 92.

Pétrossa : même corne d'abondance en haut pour soutenir l'étui de l'ardillon ; même support en bas pour celui-ci, mais dans les deux, l'épingle a disparu et, de plus, les pendeloques n'ont laissé que leurs points d'attache dans la fibule de Simlau. Enfin, pour rapprocher encore davantage celle-ci des pièces du trésor de Pétrossa, nous observons que sur les supports des châtons on voit des ciselures rappelant quelques-uns des dessins qui ornent le Plateau et l'Aiguière du Musée de Bucarest, tels que chevrons et pointillage.

Les paysans qui ont découvert sur le mont Istritza le trésor de ce Musée n'ont jamais mentionné la plus petite des fibules existantes, sans parler d'une paire « d'oiseaux ou coquilles plus petites (que les fibules moyennes), ressemblant à la moitié d'un œuf de poule, rondes comme un boulet, sans bec, mais avec des cols droits et moins épais que ceux des précédentes ». De plus, c'étaient, à leur dire, les deux plus petits *Poussins de la Poule d'or*, qui en comptait quatre en tout : les deux fibules moyennes et les deux petites fibules. L'une de celles-ci a été comprise dans le butin perdu.

Sur la planche XI, la *petite Fibule* qui existe encore est figurée de face, en grandeur d'exécution.

De même, on la retrouve, reproduite en héliogravure, sur la planche XII, où elle est vu de face, dans son état actuel, mais de beaucoup réduite.



OBJETS EN OR,

DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

XI et XII

LES DEUX CORBEILLES A HUIT ET A DOUZE PANS

CANTHAROS OCTOGONOS ET DODECAGONOS



EUX grandes coupes, tasses ou corbeilles en or, ajourées de cristaux, complètent la collection des pièces existantes du trésor de Pétrossa[1]. Elles ont assez d'analogie entre elles

[1] *Description de M. Soden Smith:* « Octogonal Two-Handled Vessel; gold, openwork inlaid with garnets and glass pastes, the handles supported by leopards. Byzantine-Gothic, probably latter part of fifth century. Largest diameter 7 1/2 inches, height 4 1/2 inches. Composed of sixteen openwork panels, supported by a formenwork filled in with clear glass paste and slices of garnet, the rime and base set with green vitreous pastes in imitation of emerald; the flat handles widely expanded from the rime, are sustained by figures of leopards; these are of gold, their spots represented by small carbuncles and pearls; they are kept in position by rivets; the upper surface of these flat handles has been inlaid with thin pieces of garnet over gold foil, the cloisons to retain them still remain and portions of foil; pieces of sapphire and inferior emerald have also been used. Very much injured.

Twelwe-Sided Wessel; gold, openwork inlaid with garnets and glass pastes. Byzantine-Gothic, probably latter part of fifth century. Diameter 7 inches; heigth 4 3/4 inches of similar construction to the precedent but unfortunately even more injured, one handle and the supports of both being gone; it has been inlaid in the same manner with clear glass pastes, garnets etc. »

Description de M. Fr. Bock: « IV. Vieleckige Schale mit zwei Henkeln-Gewichte 4 Pfd. 12 Lth. Für die geschichtliche Entwickelung der Form und Verzierungsweise von fürstlichen Tischgeschirren aus den fernliegenden Zeiten der Völkerwanderung ist diese höchst originell gestaltete Tasse von grösstem Interesse. An das regulär octogone Bodenstück, welches jedoch heute fehlt (?), setzen sich nämlich acht viereckige, nach oben sich erbreiternde Paneele unter einem stumpfen Winkel an, welche ehemals an den Seiten stark zusammengenietet waren. Oben auf diesen Quadraten erhebt sich dann unter einem rechten Winkel eine zweite Reihe von acht grösseren quadratischen Feldern, welche mit einem breiten Rande das Ganze nach oben abschliessen. Offenbar erschien es dem in technischer Hinsicht wenig gebildeten Künstler nicht leicht thunlich, die Erbreiterung der Tasse nach oben durch eine gefällige Ausbauchung und geschweifte Rundung zu erzielen; desshalb wählte er diese eckige Form die aber dennoch, weil das Gefäss so viele Kanten hat, sich schon mehr der Rundung nähert und gerade nicht unschön wirkt. Wie dieses Gefäss sich überhaupt in einem ziemlich beschädigten Zustande befindet, so sind namentlich die metallenen Verbindungen und Zusammenlöthungen der durchbrochenen Goldbleche unter sich an den Seiten grössten-

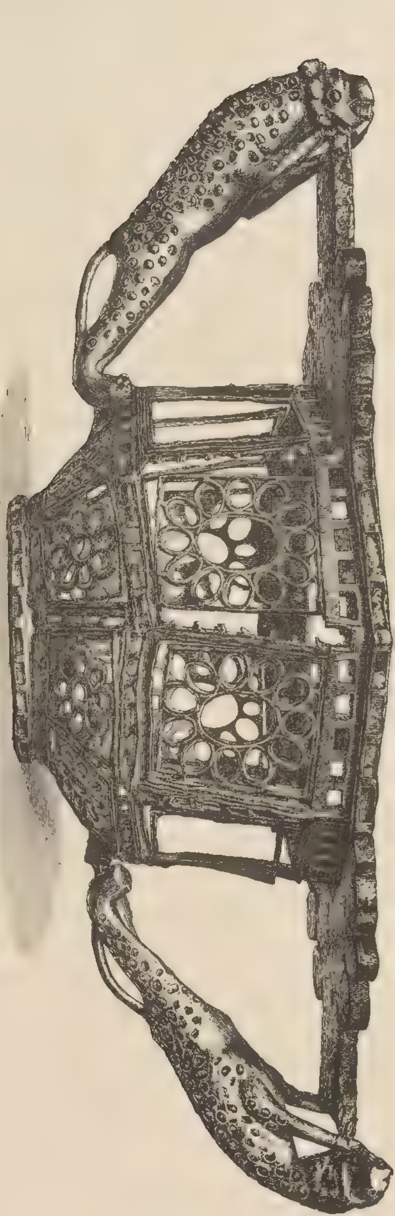


Fig 103. — La Corbeille octogone.
Vue de Côté, avant sa Restauration, reduite aux trois Quarts.

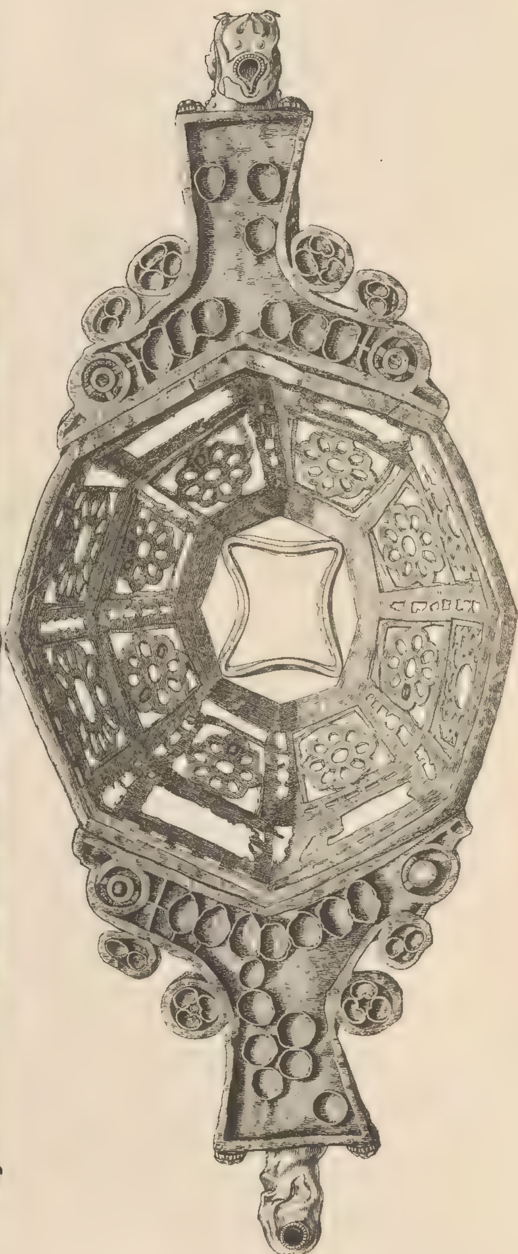


Fig. 104. — La Corbeille octogone.
Vue à l'Intérieur, avant sa Restauration, réduite aux trois Quarts.

pour qu'on en puisse faire la description en même temps, tout en marquant les quelques différences de détails qu'elles présentent.

theils zerstört. Die sechzehn Felder, aus welchen unser Prachtgeschirr besteht, zeigen in der Ausdehnung ihrer ganzen Fläche, je eine rosenförmige Durchbrechung à jour, welche in den oberen Quadraten zwölf, in den unteren dagegen nur acht kleine Plättchen hat, die sich in eine grössere ovale Oeffnung herumlegen. Alle diese Durchbrechungen sind mit kleinen Plättchen von Bergkrystall versehen, welche dem Gefäss ein schönes colorit verleihen.

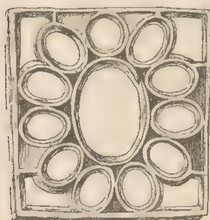


Fig. 104.
Rosace ajourée, à onze Lobes, en Grenats et Cristaux, formant la Paroi supérieure de la Corbeille octogone. Face extérieure.

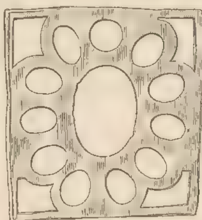


Fig. 105.
Rosace ajourée, à onze Lobes, découpée dans une Plaque en Or. Face intérieure de la fig. 103.

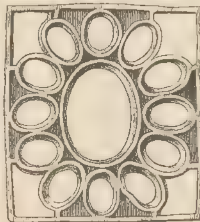


Fig. 106.
Rosace ajourée, à 12 Lobes, alternant avec les Rosaces représentées par les fig. 103 et 104.

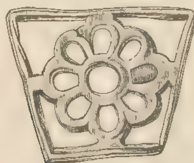


Fig. 107.
Rosace ajourée à huit Lobes, en Grenats et Cristaux, formant la Paroi inférieure de la Corbeille octogone. Face extérieure.

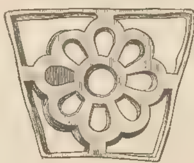


Fig. 108.
Rosace ajourée à huit Lobes, découpés dans une Plaque en Or. Face intérieure de la fig. 106.

Der metallene Bandstreifen, welcher die beiden Reihen der sechzehn Felder verbindet, sowie auch der untere und der ziemlich breite obere Rand waren ehemals mit einer grossen Menge rechteckig geformter Halbedelsteine geziert, unter welchen sich dünne Blättchen von Saphiren, Smaragden und Granaten besonders kenntlich machten; dieselben sind jedoch heute fast sämmtlich verschwunden. Die beiden Henkel unserer Schale bestehen aus zwei breiten gegenübergestellten horizontale Flächen, welche in ihrer Vertiefung mit ähnlichen Email-Surrogaten verziert sind und an welche sich je ein Panther mit seinen Vordertatzen festhält, während die Hinterbeine sich auf den mittleren Verbindungsstreifen aufsetzen. Die Flecken dieser langgestreckten Pantherthiere, von denen jedoch nur eines unversehrt ist, sind durch eine Menge von ziemlich regelmässig eingelassenen Granaten und Perlmutterstückchen hergestellt, so dass diese nicht nur Flecken, sondern auch kleine Erhöhungen bilden, wie man dieses auf dem Rücken der Thierfigur erkennt. Uebrigens setzt die Körperbildung dieser Panther bereits eine ziemliche Uebung in der Wiedergabe und Stellung der Thierunholde voraus, wenn auch der Kopf derselben noch eckige ungelöste Formen zeigt. Das Fussstück und der lädirte Panther zu dieser Tasse haben zusammen ein Gewicht von 20 9/11 Loth.

« V. Noch ein anders Thiergeschirr befindet sich unter den besprochenen Schätzen; dasselbe ist dem vorigen ganz ähnlich gestaltet. Diese Tasse, deren Gewicht 2 Pfund 24 Loth beträgt, ist jedoch zwölfeckig und zeigt in jedem Felde eine Rose in durchbrochener Arbeit, welche sich auch auf dem Boden wiederholt. Jedoch ist dieses Gefäss stark beschädigt; nur einer der beiden horizontalen Henkelansätze ist geblieben, während die ornamentalen Thiergebilde gänzlich verschwunden sind. Auch ersieht man noch viele *lectula* von Edelsteinen oder Glassflüssen, deren Inhalt sich aber nicht mehr vorfindet ».

L'une est une Corbeille, une coupe ou une tasse octogone à deux anses (fig. 103), avec fond plat en retrait, posé sur un pied très bas; chacun des seize

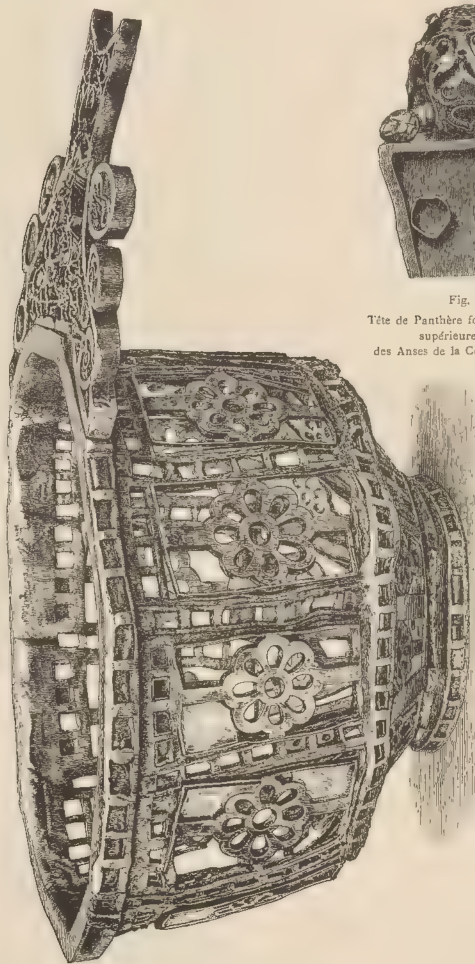


Fig. 110.
Tête de Panthère formant l'Extrémité supérieure de l'une des Anses de la Corbeille octogone.

Fig. 111. — La Corbeille dodécagone.
Vue de Côté avant sa Restauration Réduite aux trois Quarts.

panneaux qui, sur deux régistres différemment inclinés et rattachés par des tringles verticales, composent la coupe, encadre des rosaces ajourées, les unes à onze et douze lobes (fig. 104, 105, 106), les autres à huit (fig. 107, 108); les claires-

voies étaient vitrées en cristal de roche, tandis que dans les lobes, qui sont ronds ou ovales, étaient posés des cristaux rouges et translucides.

Les anses sont formées d'une panthère ou d'un guépard, dont les membres postérieurs et la queue s'arc-boutent à 45 degrés contre la traverse ou bandeau du milieu ; les griffes antérieures et la gueule supportent une patte horizontale en queue d'oiseau, munie de chaque côté de deux oreilles saillantes (fig. 109 et 110). Le moucheté des panthères est obtenu au moyen de petits grenats surians et de parcelles de nacre, ou plutôt de petites perles d'Europe[1]. En tout cas ce ne sont pas de petites turquoises, comme on l'a supposé en restaurant ces pièces. Une pierre bleue, probablement un saphir, jaillissait de chaque gueule de

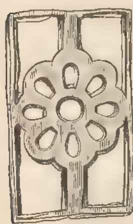


Fig. 112.
Rosace ajourée, à huit Lobes en Grenats et Cristaux, formant la Paroi supérieure de la Corbeile dodécagone. Face extérieure.

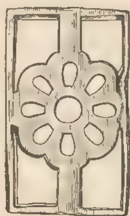


Fig. 113.
Rosace ajourée, à huit Lobes, découpés dans une Plaque en or. Face intérieure de la fig. 111.

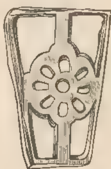


Fig. 114.
Rosace ajourée, à huit Lobes en Grenats et Cristaux, formant la paroi inférieure de la Corbeille dodécagone. Face extérieure.

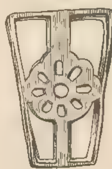


Fig. 115.
Rosace ajourée, à huit Lobes, découpés dans une Plaque en Or. Face intérieure de la fig. 113.

panthère. Un cloisonné de gemmes colorées revêtait l'extra-dos des pattes. Une décoration du même genre, mais composée de cristaux rectangulaires, rouges et verts, régnait sur les deux bandeaux et sur le pied.

La majeure partie des soudures a été brisée par les receleurs de cette belle pièce ; les gemmes ont disparu presqu'en totalité. Le fond et même plusieurs panneaux manquent. Un seul des guépards est resté intact.

Dimensions : profondeur $0^{m},105$; grand diamètre sans les anses $0^{m},185$; petit diamètre $0^{m},165$; diamètre à la base $0^{m},099$ et $0^{m},075$.

La seconde pièce est également une corbeille, coupe ou tasse analogue à la précédente, mais de forme dodécagone (fig. 111). Les deux rangées de panneaux, maintenues par d'épaisses tringles verticales, sont de forme plus allongée. Les rosaces qu'ils contiennent sont rondes, massives et plus petites que celles du vase

[1] Pline l'Ancien (*Histor. Natur.* L. IX, 56, 4) parle des petites perles fines de couleur rougeâtre qui, en Europe, étaient fréquentes surtout dans les mers voisines de la Roumanie : « In nostro mari reperire solebant, crebrius circa Bosporo Thracium, rufi ac parvi in conchis, quas *myas* appellant ».

précédent ; elles occupent le centre des panneaux auxquels elles se trouvent ratta-

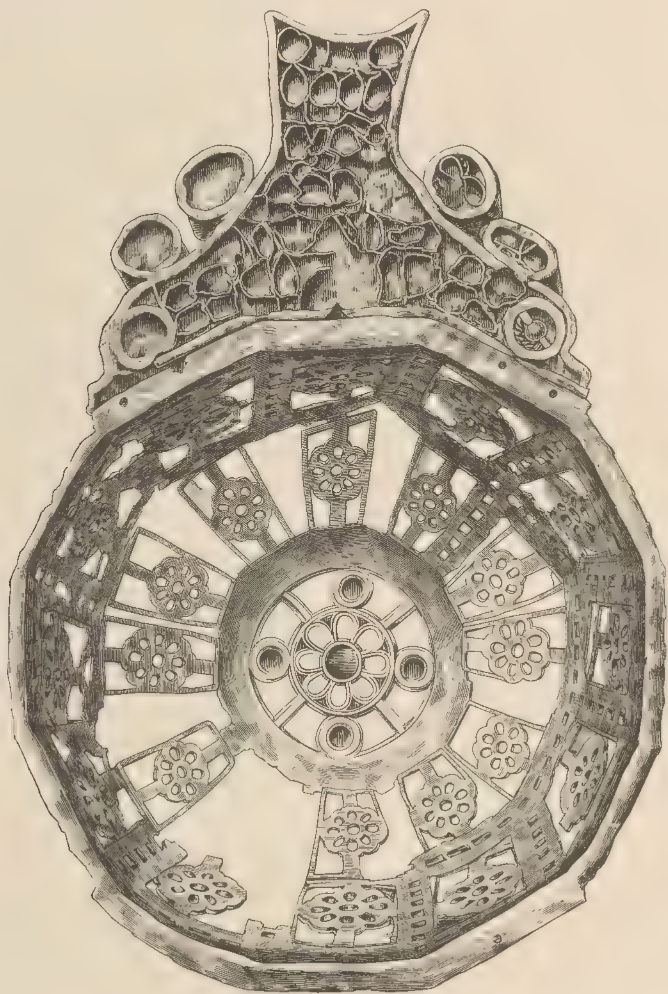


Fig. 116.
La Corbeille dodécagone. — Vue à l'Intérieur, avant sa Restauration.

chées, de plus, par des traverses verticales (fig. 112 et 113, 114 et 115). Les claire-voies sont vitrées de cristal de roche ; les lobes contenaient des cristaux rouges.

Les tringles verticales ainsi que les traverses et le pied cloisonnent des cristaux rectangulaires rouges et verts. Le fond est formé par une rosace à huit lobes, posée au centre d'une rondelle à quatre segments symétriques, remplis par des pièces de cristal de roche ajustés par des grenats ronds (fig. 116).

Les deux panthères qui autrefois s'arc-boutaient pour former anses, ont totalement disparu; une seule des pattes en queue d'aronde subsiste et sur sa face supérieure on reconnaît six registres superposés de cloisonnages de formes différentes (fig. 117).

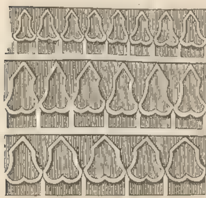


Fig. 117.
Disposition des Grenats cloisonnés qui ornent la Face supérieure des Pattes, aux Anses de la Corbeille dodécagone.

On possède encore deux morceaux du bandeau (fig. 118 et 119) incrustant des tables de grenats découpés en fleur de lotus; leur système de cloisonnage est identique à celui qui caractérise l'épée de Childéric, le plat de Gourdon, les couronnes de Guarrazar et beaucoup d'autres pièces d'orfèvrerie, attribuées aux Francs ou aux Goths (voy. fig. 109 *p*). Il n'y a pas de doute que ces deux fragments ont appartenu à la surface supérieure de la patte qui a disparu.



Fig. 118 et 119.
Fragments en Or et Grenats cloisonnés, ayant fait partie de la Décoration qui ornait l'une des Pattes, aux Anses de la Corbeille dodécagone.

En général, la corbeille dodécagone a été plus mutilée encore que sa pareille à huit pans. Dans l'état où elle nous est parvenue, ses dimensions sont : $0^{m},12$ de profondeur; $0^{m},175$ de diamètre, en dehors de la patte existante.

Nous constaterons d'abord, avec M. de Linas, les rapports de fabrication que les deux corbeilles ajourées de Pétrossa offrent avec le plat en or, en cristal de roche et en rosaces, losanges et triangles de verre rouge et vert, que l'on conserve au Cabinet des Médailles de Paris, et que l'on nomme la *Coupe de Chosroës,* attendu que l'effigie de ce roi sassanide se voit sculptée dans *l'emblema* ou médaillon central (fig. 120[1]). Mais il n'est pas moins vrai que le dessin des rosaces de la corbeille dodécagone et les procédés de facture des deux pièces du trésor roumain sont presqu'en tout identiques

[1] Fig. 120. — Grande coupe de 28 centimètres de diamètre, sur 35 centimètres de profondeur, en comptant le pied circulaire qui la supporte. Elle est composée d'une épaisse armature en or massif, découpée à jour pour faire place à trois cercles concentriques de médaillons en cristal de roche et en verre rouge translucide. Les médaillons diminuent de diamètre dans chacune des trois rangées, en allant de la périphérie au centre. L'*umbo* de la coupe est occupé par un grand médaillon en cristal de roche où se trouve sculpté, en un relief proéminent, la personne du roi Sassanide Chosroës I (531-579 de J.-C.), le célèbre *Khosru Anouchirvam,* assis sur son trône. Les interstices entre les médaillons sont remplis par des losanges et des triangles en verre de couleur verte. Tous les médaillons, les

à ceux du bandeau qui constitue la couronne du roi visigoth Svinthila, découverte à Guarrazar, près de Tolède (fig. 16). La seule différence consiste en ce que, sur la couronne votive d'Espagne, les rosaces sont comprises dans des cercles en or, tandis que, sur les coupes de Roumanie, elles sont inscrites dans des rectangles (fig. 121 [1]).

losanges et les triangles en verre et cristal sont ciselés de fleurons circulaires. Le pourtour de la coupe et celui du médaillon central cloisonnent de petits carrés en verre rouge. Cette coupe a appartenu depuis des temps immémoriaux à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, où on l'appelait la *Tasse de Salomon*; aujourd'hui elle est au Cabinet des



Fig. 120. — Coupe de Chosroës en Or ajouré et Cristaux de Couleur. Conservé au Cabinet des Médailles de Paris.

Médailles de cette capitale. Voy. Chabouillet, *Catalogue raisonné*, nº 2538. Dans Charles de Linas, *Orfevrerie mérovingienne*, Pl. VII, A et B. — Marcel Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, Vᵉ partie, pl. 22. — Ern. Babelon, *Le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale*.

[1] Fig. 121. — En dehors des huit couronnes votives trouvées en 1858 à la Fuente de Guarrazar, près de Tolède et que l'on conserve au Musée de l'hôtel Cluny à Paris (voy. Ferd. de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar*, et E. de Sommerard, *Catalogue du Musée des Thermes*, etc., nᵒˢ 4979 à 4987), il en est une que l'on a retrouvée postérieurement et que l'on a recueillie au Musée royal de Madrid. La plus grande des couronnes de Paris (fig. 15) est celle qui a été consacrée par le roi visigoth Recesvinthus (649 à 672); celle de Madrid (fig. 16) est due à l'un des prédécesseurs de ce roi, c'est-à-dire à Svinthila (621 à 631). Il est à remarquer que le bandeau en or et pierreries qui forme le corps de cette couronne, rappelle autant par le motif ornemental que par les procédés de structure qu'on y voit, les deux corbeilles ajourées de Pétrossa. On peut le constater dans la fig. 120, prise dans D. José Amador de

Du moment que les corbeilles ajourées de Pétrossa présentent sous le double rapport de leur structure et de leur ornementation, tout autant d'analogies avec une coupe en or et cristaux, qui a été incontestablement faite en Perse au VIe siècle qu'avec des couronnes votives fabriquées en Espagne, nommément pour des rois visigoths du VIIe siècle, il n'est guère possible que les canthares à claire-voie, découverts en Roumanie, soient dûs à l'industrie des contrées de l'Asie centrale. On pourrait tout aussi bien prétendre, comme l'ont déjà fait certains archéologues, entre autres, MM. Amador de los Rios et Ch. Labarte, qu'il n'y a rien, pas plus dans les pièces ajourées de Pétrossa, que dans celles de Guarrazar, qui ne puisse être revendiqué par l'art latin ou byzantin. Entre ces deux extrêmes, n'est-il pas préférable de reconnaître que les unes et les autres sont des œuvres fabriquées, à quelques cents ans de distance, par un même

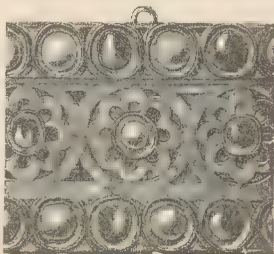


Fig. 121.
Disposition du Bandeau en Or et Pierres précieuses, qui forme la Couronne votive de Svinthila au Musée royal de Madrid.

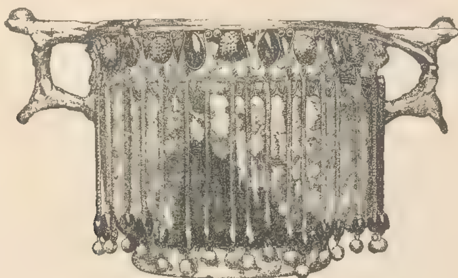


Fig. 122. — Coupe en Verre de Couleur avec Monture d'Or et de Pierres précieuses, ornée de Pendeloques, trouvée à Siverskaya près du Kouban. — Musée de l'Ermitage.

peuple, transplanté d'une extrémité de l'Europe à l'autre, de la Roumanie en Espagne, des bords du Buzéo sur ceux du Tage ?

En ce qui concerne la forme générale de nos deux coupes à anses, il nous semble assez naturel de les rapprocher de quelques vases en verre coloré, avec montures en or et pierreries, qui ont été trouvés en 1881 sur les rives du Kouban,

los Rios, *El arte latino-bizantino en España y las coronas Visigodas de Guarrazar* Lam. V, nº 9. Voyez aussi Ch. de Linas, *Orfévrerie mérovingienne,* Pl. 5, H. — *Museo Español de Antiquidades bajo la direccion del D. J. de Dios de la Rada y Delgado.*

près de la mer d'Azof (fig. 122 [1]). Sur un point tout opposé de l'Europe, à Verpelen, en Danemark, on avait découvert, en 1876, un vase qui, tout en ayant des proportions moindres, rappelle encore davantage la disposition des deux pattes latérales dont sont munies les corbeilles de Pétrossa : c'est une tasse en verre bleu, englobée dans une garniture en argent qui, autour de l'orifice, étale deux pattes en queue d'aronde, tandis qu'elle enserre presque toute la partie convexe



Fig. 123. — Coupe en Verre bleu, avec Monture d'Argent, ajourée; trouvée à Verpelen, en Sélande. Musée de Copenhague.

de la tasse dans une décoration ajourée de postes, de caractères grecs et de feuillages (fig. 123 [2]).

Mentionnons aussi la petite patère ansée que l'on a retirée, en 1863, de la

[1] Fig. 122. — En 1881, des Cosaques ont découvert dans un tumulus près de la Stanitza (ou station de Cosaques) de Siverskaya, sur la rive gauche du Kouban, différents vases et bijoux précieux parmi lesquels se trouvaient aussi des monnaies en or de Pairisades, roi du Bosphore dans le 1er siècle avant Jésus-Christ. L'une de ces pièces est un vase ou *scyphos* en verre taillé, de couleur vert foncé ; il a deux anses, montées en or, ainsi que l'orifice et le pied ; des pendeloques en cornaline et en perles sont suspendues tout autour par des chaînettes en fil d'or. La bordure métallique de l'orifice est formée par des grenats cabochons, sertis dans des châtons et alternant avec des demi-sphères granulées d'or avec des S accotés en filigranes. Dans Germain Bapst : *Les fouilles de Siverskaya; Gazette archéologique* de 1887. Pl. 16, nº 2. Voyez aussi plus haut pp. 292—300, note.

[2] Fig. 123. — « Coupe de verre bleu (hauteur 0m,085 ; diamètre 0m,11), ornée de carreaux en relief, produits par le moule et auxquels correspond dans tous ses détails la belle garniture d'argent travaillée à jour ; cette œuvre classique est du nombre des plus beaux produits du Sud qui aient été trouvés en Danemark (dans le *polyandre* de Verpelen, exploré en 1887, en Sélande, canton de Sterns). Des lettres découpées forment le mot ΕΥΤΥΧΩΣ (vœux de bonheur !) ». Dans C. Engelhardt, *L'ancien âge de fer en Sélande et dans la partie orientale du Danemark. Les sépultures à squelettes. Mémoires des Antiquaires du Nord*, 1878-1879, avec planches en couleurs. — Ce genre de travail d'orfèvrerie ajourée a bien quelque rapport avec les claires-voies d'or remplies de cristaux et de verres colorés, qui forment les corbeilles de Pétrossa et la coupe de Chosroës ; on le nommait chez les Romains l'*opus interrasile* ou travail en réseau. En dehors de la coupe danoise de Verpelen, on en peut signaler un exemple tout aussi remarquable dans le vase à pied, muni de deux fines anses en argent (fig. 124 *a*) σκύφος, qui a été retiré en 1871 d'une tombe antique près de Tiflis en Georgie. Le gobelet intérieur est en verre rouge foncé ; le réseau en argent qui l'enserre représente une chasse dans la forêt (comme sur la grande hydrie de Concesti (voy. p. 489, fig. 198), des ornements végétaux et des cordons perlés. Voir L. Stephani dans les *Comptes rendus de la Commission Archéolo-*

source minérale de Pyrmont en Allemagne ; elle est en bronze recouvert d'émaux verts, bleus et rouges, mais elle n'a qu'un seul manche, ce qui lui donne plutôt l'aspect d'une grande cuiller ou d'une louche à potage (fig. 125 [1]).

gique de Saint-Pétersbourg, 1871, pl. II. — Ce vase à anses est une variété de canthares, offrant peu de différence, sous le rapport de la forme, avec une autre pièce d'orfèvrerie antique fort connue et très estimée ; c'est la



Fig. 124. — Deux Vases gréco-romains : *a* Skyphos en Verre avec Monture d'Argent, ajourée, trouvé près de Tiflis, en 1871, *b* Skyphos en Argent, dit *Vase de Corsini*, découvert en 1761 à Porto d'Anzo, représentant le *Jugement d'Oreste*.

coupe en argent, dite *Vase de Corsini*, qui a été découverte en 1761, à Porto d'Anzo, l'ancien Antium (Fig. 124 *b*). Les reliefs qui décorent la panse de ce vase nous montrent, en deux scènes composées de six personnages, l'acquittement d'Oreste par le vote favorable de la déesse Athena (Voy. Ad. Michaelis, *Das Corsinische Silbergefäss*).

[1] Fig. 125. — Ce vase en bronze orné d'émaux opaques de couleur rouge, bleue et verte, est un des rares spécimens de l'émaillerie antique ; ses dimensions sont : hauteur 0m,073 ; diamètre sans l'anse 0m,009. Il a été trouvé



Fig. 125. — Coupe en bronze doré et émaillé, trouvée à Pyrmont, en Allemagne.

en 1863, dans un bassin souterrain, pendant que l'on remettait en état les sources minérales de Pyrmont en Allemagne. Dans L. Lindenschmidt, *Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, B. III, H. 11, Taf. III. Il est à remarquer que les vases antiques en métal travaillés et décorés d'après les mêmes procédés, ont été tous trouvés dans les contrées de l'Europe centrale ou septentrionale, c'est-à-dire en des pays considérés comme barbares, par rapport à l'Empire romain. Ces pièces sont les suivantes : 1° une cuve ronde à anse droite, trouvée à Bartlow, comté d'Essex, en Angleterre. Voy. *Archæologia*, T. XXVI, p. 300 ; Labarthe, *Histoire des Arts industriels*, album II, pl. C. — 2° Une coupe trouvée en 1867, dans une tombe de Malbœck, près de Malté en Danemark. Voy. C. Engelhardt, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1868, p. 151, pl. IX. — 3° Une gourde trouvée en 1866, à Pinguente en Istrie et conservée au Cabinet des Antiques de Vienne. Voy. Ch. de Linas, dans la *Gazette archéologique* de 1884, fig. 18 et 19. — Comme la coupe de Pyrmont, ces trois autres pièces, de formes différentes, sont en bronze recouvert de dessins variés en fil métallique, cloisonnant des émaux de différentes couleurs, verts, bleus, bruns,

Il existe enfin parmi les antiquités romaines, plus d'une pièce d'argenterie qui rappelle les mêmes formes ; telle est, par exemple, la coupe à deux anses du Musée des Antiques de Vienne que l'on a déterrée, en 1790, à Osztropataka en Hongrie (fig. 126[1]). Les anses qui de chaque côté s'élargissent en pattes, pré-

rouges et blancs. La découverte de ces objets dans la Grande-Bretagne, dans les Gaules, dans la péninsule Cimbrique, dans la Germanie méridionale et dans l'Istrie, nous autorise-t-elle à les considérer comme des produits d'une antique industrie pratiquée par les Barbares, au temps de l'Empire romain? Ce problème n'est pas encore résolu,

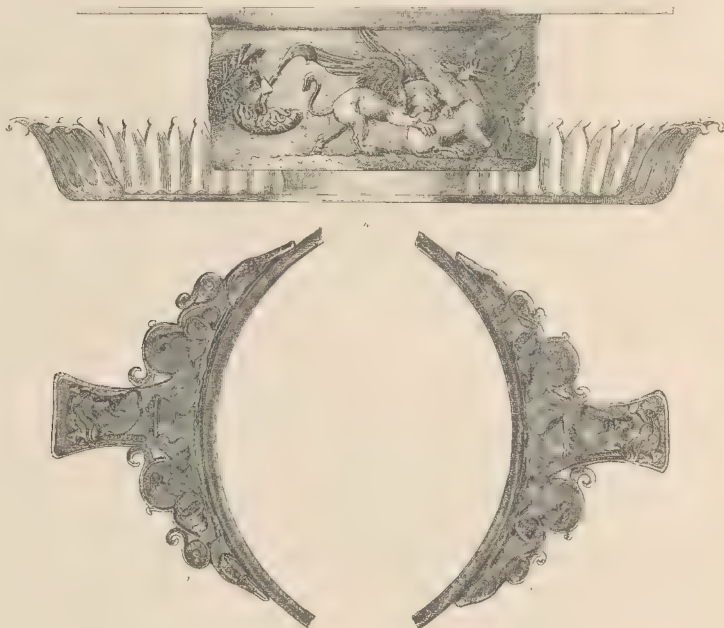


Fig. 126. — Canthare romain, en argent, trouvé à Osztropataka, en Hongrie (*a*), avec les deux Pattes horizontales qui lui servent d'Anses (*b* et *c*). — Cabinet des Antiques de Vienne.

bien que M. Lindenschmidt *(Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit)* se soit déjà très énergiquement prononcé pour l'origine romaine de tous ces intéressants spécimens de l'émaillerie antique. Plus haut, note 2, à la page 11, il a déjà été fait mention d'un petit flacon à parfums, ou *guttus* en bronze émaillé, trouvé dans une tombe romaine à Gladbach en Allemagne (fig. 5 *a*).

[1] Fig. 126. — Vase ou tasse en argent, à deux anses, posé sur un pied circulaire, au milieu d'un plateau bordé de feuilles d'eau (*a*). Le pourtour du vase représente en relief des luttes entre différents animaux et des masques scéniques. Les pattes des anses (*b*, *c*, *d*) sont également décorées d'attributs bachiques. Une partie des figures porte des traces de dorure. Diamètre de la cuve $0^m,14$; hauteur $0^m,08$. Ce vase romain, d'un travail correct et soigné, a été découvert en 1790, à Osztropataka, en Hongrie, comitat de Sars, en même temps que d'autres vases d'argent. Dans J. Arneth, *Gold- und Silber-Monumente des K. K. Münz- und Antiken-Cabinetes,* Taf. S III und S III A, p. 60, nº 4. Ed. von Sacken und Fr. Kenner, *Die Sammlungen des K. K. Münz- und Antiken-Cabinetes,* p. 332, nº 12. Dans le dessin, on a supprimé la bordure du plateau dans sa portion antérieure, afin de laisser voir les reliefs du vase.

sentent quelque analogie avec les motifs qui décorent l'orifice des deux corbeilles et l'aiguière de Pétrossa.

De tous les vases que nous avons cités, les plus volumineux, les plus compliqués et les plus riches en ornement sont sans contredit les deux corbeilles de Pétrossa. En effet, leurs anses sont formées, non seulement par des pattes rigides et gemmées, mais encore par des corps de félins, panthères ou guépards, qui s'arc-boutent au-dessus de ces rebords avancés.

Du reste, l'emploi de pareils animaux pour la décoration des vases anciens n'est pas sans analogues. Plusieurs aiguières et cuves en bronze provenant des

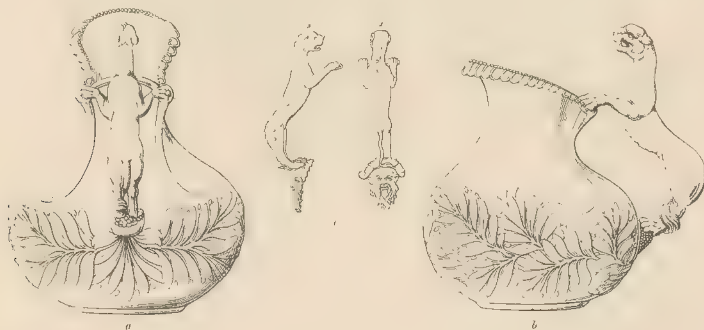


Fig. 127. — Aiguière en Bronze, ayant l'Anse formée par un Corps de Panthère. *a* Vue de Dos; *b* Vue de Profi.; *c* Anse semblable provenant d'un autre Vase en Bronze. Trouvées à Pompéi. — Musée royal de Naples.

ruines de Pompéi (fig. 127[1] voy. aussi fig. 92), ont, comme les corbeilles de Pétrossa, leurs anses formées par des panthères dressées sur leurs pattes.

Dans l'antiquité grecque et romaine les objets de luxe, qui avaient rapport au culte de Bacchus, comptaient d'ordinaire parmi les motifs qui les décoraient, l'image de la panthère, animal asiatique, il est vrai, mais particulièrement cher au dieu de la boisson. Il en est ainsi des *canthares,* ces larges coupes ansées, tout spécialement consacrées au Dionysos des Grecs et au Dieu Liber des Latins. Plusieurs Musées de l'Europe en conservent d'intéressants spécimens en marbre, en terre cuite, en verre, en bronze et même en fine argenterie. Le vase le plus précieux dans ce genre est cependant le petit canthare en sardonyx, du Cabinet des Médailles de Paris, qui porte bien improprement le nom de *Coupe des Ptolé-*

[1] Fig. 127 *a.* — Vase en bronze, découvert à Pompéi en 1835. C'est une fort élégante *œnochoé* dont la panse est ornée de feuilles de laurier, tandis que l'anse est composée d'une panthère dont les pattes s'appuient d'une part contre la panse et d'autre part contre l'orifice du vase. — *b.* C'est également une panthère qui formait l'anse d'un *stamnos* en bronze de même origine. Dans le *Museo Borbonico* de Naples; vol. XII, tav. 59 (*a*); vol. III, tav. 47 (*b*).

mées ou *Mithridate* (fig. 128 [1]). C'est une œuvre délicate de l'ancienne glyptique grecque, qui, grâce seulement à sa forme générale et à sa valeur matérielle,



Fig. 128. — Canthare antique en Sardonyx sculpté, nommé *Coupe des Ptolémées*. — Cabinet des Médailles de Paris.

[1] Fig. 128. — Canthare bachique, dite *Coupe des Ptolémées* ou de *Mithridate,* formé d'un bloc de sardonyx orientale de premier ordre. Hauteur $0^m,12$; diamètre de l'orifice $0^m,13$; circonférence, sans les anses, $0^m,38$. Tous les



Fig. 129. — La Tasse Farnèse, Coupe antique en Sardonyx sculptée; conservée au Musée royal de Naples.
a Sujet intérieur; *b* Sujet extérieur; *c* et *d* Section transversale et Pourtour.

attributs du culte de Bacchus, vases, meubles, masques, plantes, fruits, animaux, etc. sont groupés, avec une élégante profusion, dans les deux bas-reliefs sculptés sur la panse du vase, entre les anses; celles-ci sont formées par des ceps de vigne entrelacés et largement recourbés. Cette coupe a appartenu au trésor de l'abbaye de Saint-Denis, d'ou elle

peut être rapprochée des lourds et somptueux canthares de Pétrossa, travaillés sans doute à une époque plus récente, mais aussi plus barbare.

a passé, en 1790, au Cabinet des Médailles de Paris. Volée en 1804, elle a été dépouillée du pied en or qui la supportait et indiquait aussi qu'elle avait été ainsi montée par ordre de l'un des rois Charles, de la dynastie carlovingienne. Dans B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, T. 1, 2e partie, p. 256, pl. 177. — Chabouillet, *Catalogue raisonné du Cabinet des Antiques*, n° 279. - Clarac, *Musée de Sculpture*, vol. II, pl. 125 - Ern. Babelon, *Le Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale*.

Le nombre des anciens vases, sculptés de figures dans des pierres précieuses, n'est pas assez grand dans nos Musées actuels, pour que nous renoncions à énumérer ici les quelques pièces qui, par le prix de la matière et par la



Fig. 130. — Flacon en Onyx sculpté, dit *Vase de Mantoue* (avec son Développement). Dans la Collection ducale de Brunswick.

perfection des reliefs, rivalisent avec le canthare bachique du Cabinet des Médailles à Paris, et avec la burette antique de Saint-Maurice d'Agaune, dont nous avons parlé plus haut.

En dehors de ces deux pièces, qui, sans contredit, sont les plus grandes et les plus belles, à savoir :

1° Le canthare ou coupe à pied, dite *Coupe des Ptolémées* ou de *Mithridate* ; et

2° L'aiguière en sardonyx de l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune (voy. note 18, fig. 246) ; on en compte encore six autres, qui, sauf les deux premières (3e et 4e) sont d'importance moindre ; ces pièces sont les suivantes :

3° La *patère* de sardonyx, dite la *Tasse Farnèse* (fig. 129) représentant à l'extérieur une grande tête de Méduse, et à l'intérieur, une scène allégorique, probablement relative à l'Égypte, puisque, en dehors du Sphinx, on reconnaît parmi les six figures qui la composent, la déesse Isis et le Nil personnifié. On l'a retirée, dit-on, au XVIe siècle, du Mausolée d'Adrien à Rome. La famille Farnèse, par son alliance avec les anciens souverains des deux Siciles, l'a portée au Musée Bourbon de Naples. Sa surface plane a 18 centimètres de diamètre ; mais ses bords, très légèrement évasés, ne s'élèvent pas plus de 5 centimètres (Millingen, *Ancients unedited Monuments*, 1826, II, 17 ; Quaranta, dans le T. XII, pl. XLVII, p. 1-34 du *Real Museo Borbonico*). Un trou percé au fond de la tasse prouve qu'elle a dû être montée sur un pied.

4° Le flacon d'onyx ou *Alabastron de Mantoue* (fig. 130) qui a été pris dans cette ville, par des pillards saxons au siège de 1629 et qui depuis lors est revenu par l'héritage à la famille ducale de Brunswick. Les sculptures qui le recouvrent ont rapport aux cultes de Cérès et de Bacchus ; sur la panse, on voit la déesse et Triptolème avec leur

Nous revenons donc à dire que dans les deux corbeilles de Pétrossa, comme dans toutes les autres pièces qui constituent ce trésor, nous trouvons,

attelage de serpents et avec leur cortège mystique, porteurs de torches et de victimes préparées comme pour un sacrifice; en tout douze personnages. Le col du vase est cannelé, sa base est sculptée d'attributs bachiques. Sa hauteur est de 15 centimètres, son plus grand diamètre n'est que de 5 centimètres (J. H. Eggeling, *Mysteria Cereris et Bacchi*, 1682; B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, t. II, 1re part. p. 182, pl. LXXVIII; Bucher und Gnauth, *Das Kunsthandwerk*, Stuttgart, 1874, pl. 83 et 84).

5° Un flacon ou *alabastron* en onyx à quatre couches, connu sous le nom de son ancien propriétaire, feu M. Beuth (fig. 131); il se trouve actuellement au Musée de Berlin. Sur son pourtour on voit sculptés en très haut relief, six personnages; ils sont distribués en deux groupes que séparent à peine un trophée d'un côté, et une roche de l'autre (le Capitole et la roche Trapéienne?) L'un des groupes est formé par une déesse (Vénus?) assise et portant un large bouclier; au pied de celle-ci est accroupie une prisonnière (la Germanie?) Le second groupe est formé de trois femmes qui donnent tous leurs soins à un nouveau né. On a expliqué ces sujets par la naissance d'un empereur romain, Auguste ou plutôt Commode. Le vase est, comme le précédent, sans anses, sans pied et sans rebords à son orifice; il est fait pour recevoir une monture en métal, qui le complète. Il a 9 centimètres de hauteur et son plus grand diamètre ne dépasse pas 3 1/2 centimètres (Fr. Thiersch, *Ueber das Onyxgefäss in d. K. preussisch. Samml. geschnit. Steine*, dans les *Mémoires de l'Académ. roy. de Bavière*, t. II, 1837, p. 61-106; Krause, *Angéiologie*, p. 18-21, lequel, en 1854, n'a pas eu connaissance du mémoire de Thiersch.



Fig. 131.
Flacon en Onyx sculpté, dit *Alabastron de Beuth* (avec son Développement). — Cabinet des Antiques de Berlin.

6° Un petit vase en agate à trois couches (fig. 132), sorte de petit aryballos à deux anses aujourd'hui cassées, dont l'une a totalement disparu avec une portion du col. Ce vase a fait partie de la collection du comte de Caylus (*Recueil d'antiquités*, t. II, pl. LXXXVI, pp. 302-306); il est maintenant au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Sa périphérie est toute parsemée de menues sculptures en relief; on y remarque surtout deux groupes où figurent Apollon, Psyché, Cupidon et des Amours qui courent après des papillons. La hauteur du vase est d'environ 7 1/2 centimètres; son diamètre, à la partie renflée, est de 5 centimètres.

7° Enfin, le Cabinet des Antiques de Vienne possède aussi deux petits vases sculptés dans des pierres fines: l'un est un gentil *alabastron* en onyx-agate (fig. 133) monté sur un petit socle et n'ayant plus qu'une seule anse, attendu que la seconde a été brisée. Sur l'une des faces du vase on voit une tête de Bacchante, au-dessous de laquelle se trouve une ciste mystique d'où débordent des fruits et d'autres attributs bachiques. On a inscrit, après coup, sur le côté opposé, ces vers anacréontiques, dédicace à l'adresse d'une courtisane, à laquelle ce joli petit vase, haut d'environ 8 centimètres, a été probablement offert. « Ζήσαις ἐν ἀγαθοῖς φίλη γαρ εἶ Γένοις ἐάσον δέ μ διψῶντα πιεῖν » J. Arneth, *Die Antiken Cameen des K. K. Münz- und Antiken-Cabinets*, 1849, p. 42, pl. XXII, fig. 4).

8° Le second vase de Vienne a plus encore que celui du Musée de l'Ermitage, la forme d'un *aryballos* (fig. 134); ses deux petites anses sont coupées à angle droit; il est aussi en onyx-agate. Le travail du sculpteur y est de très médiocre valeur; les sujets sont compliqués et assez mal distribués. Une tête barbue et cornue soutient chacune des anses. Sur l'une des faces on voit deux profils impériaux, probablement Septime Sévère et Julia Domna; plus loin un monstre marin qui se replie sous les traits que lui décoche, de l'intérieur d'une coquille, un petit Amour. La face opposée est occupée par un hippocampe, sur le flanc duquel est gravé un tout petit Amour tirant de l'arc. La hauteur du vase est d'environ 6 centimètres (J. Arneth, *op. cit.*, p. 401, pl. XXII, fig. 7).

Si l'on compare aux vases de *Saint-Martin* et de *Mantoue*, les quatre flacons qui se trouvent à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Vienne (exclusion faite de la *Coupe des Ptolémées* de Paris et de la *Tasse Farnèse* de Naples, qui ont des formes toutes différentes), on voit que les deux premiers de ces six vases tubulaires dépassent de beaucoup les autres par leurs dimensions; leur hauteur et surtout la burette de Saint-Maurice permettent de considérer cette dernière comme une véritable petite aiguière consacrée au culte, un *prochous* ou un *simpuvium* d'autel, tandis que chacune des autres fioles, grandes ou petites, fût-elle de la forme allongée d'un *alabastron*, ou arrondie comme un

réunis à des motifs de décoration usités chez les Grecs et les Romains, des éléments artistiques et des procédés de fabrication, propres aux peuples de

aryballos, semble n'être qu'un riche flacon à parfum, « nardi parvus onyx », selon l'expression très appropriée d'Horace. L'aiguière de Saint-Maurice d'Agaune, en onyx, nous fait plutôt penser à ce « *vas vinarium* ex una gemma pergrandi, trulla excavata » dont parle Cicéron dans ses plaidoiries contre Verrès (*Oratio* II, lib. IV, c. XXVII, 62).

En établissant une échelle pour les dimensions de ces huit récipients somptuaires que l'Antiquité gréco-romaine nous a legués, nous devons accorder la prééminence, comme étendue de la pierre, à la *Tasse Farnèse*, qui a 18 centi-



Fig. 132. — Flacon en Agate sculptée, dit *Aryballos de Caylus* (avec son Développement et ses quatre Faces). Musée de l'Ermitage.

mètres de diamètre, tout en observant que son épaisseur ne dépasse pas 5 centimètres. Le *Vase de Saint-Martin* (2) vient aussitôt après ; il n'a que 16 centimètres de hauteur, mais de plus, son diamètre est de 11 ¹/₂ centimètres. Le *Flacon de Mantoue* (4) est, il est vrai, de 15 centimètres en hauteur, mais il a à peine 5 centimètres de diamètre. Le bloc beaucoup plus arrondi dont on a tiré la *Coupe des Ptolémées* (1) a permis à celle-ci de se développer dans une hauteur de 12 centimètres et dans une largeur de 13 centimètres, y compris les anses. L'*alabastron de Beuth* (5) est

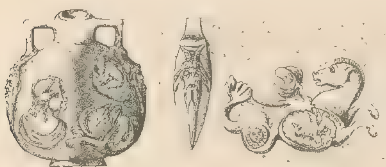


Fig. 134. — Petit *Aryballos* en Onyx-Agathe sculptée avec les têtes de Septime-Sévère et de Julia Domna, ainsi que divers Attributs (avec leur Développement). — Au Cabinet des Antiques de Vienne.



Fig. 133. Petit Flacon en Onyx-Agate, sculpté d'Attributs bachiques et portant une Dédicace érotique. Au Cabinet des Antiques de Vienne.

haut de 9 centimètres ; celui du *Cabinet de Vienne* (7) de 8 centimètres, tandis que l'*Aryballos de Caylus* (6) a 7 ¹/₂ centimètres de hauteur et enfin celui du *Cabinet Impérial et Royal d'Autriche* (8) 6 centimètres.

A cette liste des vases antiques, sculptés dans des pierres précieuses, nous nous abstiendrons d'ajouter tous ceux qui n'ont pas d'ornements en relief et dont le nombre est certainement plus considérable dans les Musées et surtout dans les sacristies. Une nomenclature complète de toutes les pièces d'argenterie antique qui affectent la forme du *Canthare*, serait bien plus fournie encore ; elle ne ferait cependant que répéter les conclusions qui ont été tirées, relativement aux grands canthares de Pétrossa, de la comparaison de ceux-ci avec le petit nombre de vases antiques choisis à cet effet, dans les pages qui précèdent.

Si nous nous sommes permis de consacrer une note aussi étendue aux quelques vases antiques qui sont sculptés dans des pierres de haut prix, c'est en grande partie pour constater qu'à l'époque des invasions barbares, époque à laquelle nous rattachons tous les vases d'or trouvés à Pétrossa, on reproduisait avec une certaine rudesse et dans des proportions beaucoup plus grandes, toutes les formes de vases, les plus appréciées par les artistes grecs et

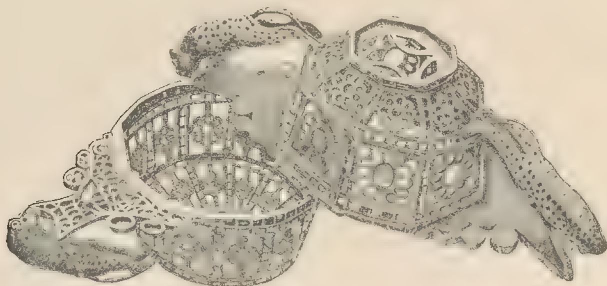
l'Orient. Ajoutons, cependant, comme un fait non moins avéré, que dans chacun des vases et des bijoux du trésor de Pétrossa, nous sommes obligés de reconnaître des pratiques et des goûts d'une nature toute spéciale : ce sont ceux que l'on a surtout constaté chez les Barbares qui, partis du Nord et de l'Orient, se sont répandus en envahisseurs, au IV[e] et V[e] siècles, sur toute la surface de l'Europe.

La structure des deux Corbeilles ajourées a été soigneusement étudiée, en vue de leur restitution, sur les deux planches XIII et XV. La première représente, dans la proportion de 8/11, la Corbeille octogone, vue de profil ; la seconde et dans les mêmes dimensions, une vue prise à l'intérieur de la Corbeille dodécagone.

La planche XIV, en héliogravure, reproduit sous deux aspects différents la Corbeille octogone, telle qu'elle a été restaurée et complétée par des parties en métal blanc. On l'y voit de profil et à plat, du côté de l'orifice. Il en est de même de la Corbeille dodécagone, dans la planche XVI ; mais dans celle-ci les restitutions sont encore plus nombreuses que dans la précédente, puisque l'une des pattes horizontales et les deux anses en forme de panthère sont entièrement refaites à neuf. En réparant les deux Corbeilles on n'a pu combler de cristaux et de grenats qu'un très petit nombre de claires-voies, attendu que presque toutes les pièces vitreuses n'existent plus.

La vignette qui orne la fin de ce chapitre représente également les deux Corbeilles, groupées ensemble ; elles y sont dans leur état actuel, c'est-à-dire complétées par des parties en métal blanc.

romains. C'est ainsi qu'aux grandes aiguières en or du trésor dont nous parlons correspondent la burette en sardonyx de Saint-Maurice et les flacons en onyx de Mantoue, de Beuth et même les petites fioles de Caylus et du Cabinet de Vienne ; à la patère ciselée, correspond la tasse Farnèse ; aux deux Corbeilles ansées et ajourées de cristaux, le beau canthare en sardonyx nommé « *La Coupe des Ptolémées* ou de *Mithridate* ».





CONCLUSIONS



ÉNOPHON est parmi les écrivains grecs celui qui nous parle du luxe déployé, dans leur *aurum* et *argentum potoria*, bien avant l'ère chrétienne, par les Thraces riverains du Danube. Trajan, à son tour, trouva chez les Daces, en deçà de ce fleuve, des vases somptueux et des coupes en métal assez belles pour être offertes en actions de grâces à Jupiter Cassius dans le grand temple de Séleucie[1]. Ce n'était donc ni chose rare, ni chose nouvelle dans les pays avoisinant l'Ister, qu'un trésor de riche vaisselle et de bijoux magnifiques, formé et amassé par les habitants barbares qui, dans le cours des siècles, occupèrent soit les gorges et les plaines de l'Hémus, soit les deux versants des Carpathes. Ces régions n'étaient-elles pas, de plus, voisines des bords du Pont-Euxin et du Palus-Méotides, où les dynastes Scythes portaient jusque dans leurs tombes des vêtements et des mobiliers d'une richesse sans pareille? N'est-ce pas dans ces mêmes parages que l'infatigable héros barbare qui tint si longtemps en échec la puissance des Romains, le roi Mithridate-le-Grand, employait les armistices de

[1] Xenophontis *Anabas.* lib. VII, 3, 24; (Cf. plus haut p. 497) Dioni Cassii *Histor.* lib. LXVIII, 30.

ses batailles pour collectionner des chefs-d'œuvre et des curiosités de joaillerie et d'orfèvrerie ? De tout temps, partout aux alentours du Pont-Euxin et même sur le Danube, on rechercha avec avidité, sinon les objets d'art d'une finesse classique, mais du moins des ornements somptueux pour la table et pour la toilette. Aussi, lorsque de nos jours, une découverte de ce genre est faite par hasard dans l'un de ces pays, le point important est surtout de déterminer, par l'étude des éléments qui composent cette trouvaille, l'époque à laquelle le trésor a été réuni et de reconnaître la nation qui a contribué à la fabrication de son contenu. C'est ce qui a été essayé, — d'une façon fort inégale, nous en convenons — au courant des pages qui précèdent.

Comme le trésor, trouvé en 1837 dans la commune de Pétrossa en Roumanie, était composé de vases et d'ornements du corps, l'étude présente a porté successivement, dans cette deuxième partie, sur des pièces de vaisselle plate et sur des bijoux. On y a examiné, tour à tour, parmi les vases :

les *Disques* ou grands plateaux pour le service de la table et pour les offrandes aux dieux, étude qui a été amplement développée au commencement de notre deuxième partie ;

les *Patères* ou plats, écuelles et assiettes de dimensions moindres;

les *Œnochoés* ou aiguières et burettes, servant aux libations de l'autel et aussi à celles des festins, et enfin

les *Canthares* ou grandes coupes à boire, en forme de corbeilles à anses.

Parmi les bijoux, en l'absence des bracelets gemmés qui ont disparu dans les premiers temps de la découverte, l'attention a été portée sur :

les *Torques* et les *Armillœ,* grands cercles métalliques destinés à entourer le cou et les bras, objets sur lesquels nous nous sommes étendu avec d'aussi grands détails que sur les disques ;

les *Collare* ou hausse-cols, ornements d'un caractère étrange et inconnu dans le monde gréco-romain ; enfin sur

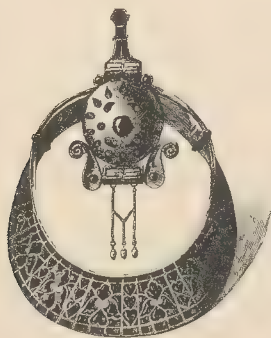
les *Fibules* et les *Phalères*, qui servaient en même temps à décorer le corps et à y fixer les vêtements.

Les comparaisons qui ont été faites, avec d'amples développements sur trois des pièces de ce trésor, le *Disque,* le *Torques* et l'*Armillœ,* et celles tout aussi nombreuses qui, à notre très grand regret, n'ont pu être qu'esquissées ici sur chacune des neuf autres pièces, nous ont amené invariablement aux mêmes conclusions, regardant l'époque et l'origine de l'entière collection. Partout, dans les objets découverts à Pétrossa, nous avons constaté de fortes analogies avec les

œuvres décoratives de l'Antiquité, soit que celles-ci aient appartenu aux pays civilisés de l'Occident, soit qu'elles nous soient parvenues des contrées orientales; mais au milieu de ces rapports confus et souvent contradictoires, l'on ne saurait contester à aucune des pièces restées au Musée de Bucarest une originalité frappante, un caractère propre, qui les marque toutes au coin de l'industrie nationale des anciens Goths.

Et pourquoi se refuser à croire qu'une pareille industrie somptuaire ait existé en Dacie aux IVe et Ve siècles de notre ère, lorsque l'on est bien forcé d'admettre que les Daces dépouillés de leurs richesses par Trajan, et les Thraces qui ont fêté avec des coupes d'or Xénophon et ses Dix-mille, fabriquaient chez eux des vases et des bijoux dignes d'admiration? Ce que ceux-ci faisaient dans des temps beaucoup plus reculés, pourquoi le considérerait-on comme une impossibilité chez les Goths qui, n'étant ni plus ni moins barbares que les Thraces et les Daces, vers les premiers siècles du christianisme, s'étaient répandus en conquérants dans la Sindice caucasique, dans la Tauride cimmérienne et enfin dans la Dacie de Trajan?

Les sept pièces du trésor de Pétrossa, qui étaient ornées de pierres et de cristaux, nous ont servi pour faire suffisamment apprécier, pensons-nous, les divers procédés d'orfèvrerie et de joaillerie que les Goths avaient empruntés, tant à leurs voisins de l'Occident qu'à ceux de l'Orient, aux temps où ils occupaient en vainqueurs toute la région du Pont-Euxin, de l'Ister et des Carpathes.



A. ODOBESCO

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

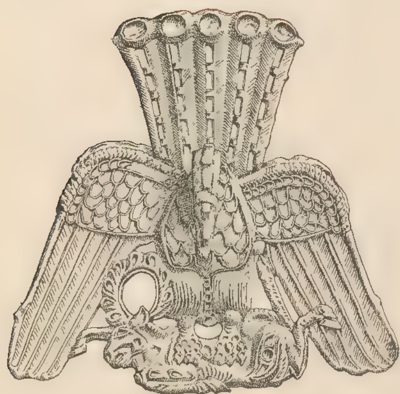
LE

TRÉSOR DE PÉTROSSA

HISTORIQUE — DESCRIPTION

ÉTUDE SUR L'ORFÈVRERIE ANTIQUE

TOME TROISIÈME



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1900

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

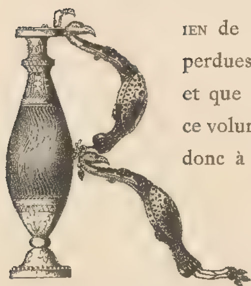
LE
TRÉSOR DE PÉTROSSA

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

I

L'ART CHEZ LES GOTHS DE LA DACIE



IEN de précis ne saurait nous arrêter davantage aux pièces perdues, qui faisaient autrefois partie du Trésor de Pétrossa et que nous avons énumérées dans la première partie de ce volume (pages 20 à 22 et 75 à 76); nous nous bornerons donc à constater, avec M. de Linas, que « tous les objets qui composent encore ce trésor sont en métal très pur. L'or rouge oriental forme la matière des deux *Corbeilles* et de la *Patère* illustrée de figures; le reste est en or jaune byzantin ».

L'or provenait-il, du moins en partie, des mines de la Transylvanie, déjà exploitées par les Romains? ou bien était-ce le produit du butin et des riches offrandes que les empereurs de Byzance envoyaient souvent aux Goths de la Dacie? Cette question mériterait d'être étudiée, aussi bien que la provenance des gemmes, dont la plupart étaient apportées d'Orient, mais dont quelques-unes, grenats, hyacinthes, améthystes, perles, opales (?) etc. pouvaient bien être aussi recueillies en Europe, dans la Hongrie, la Thrace et ailleurs.

Si, dans les descriptions que l'on vient de lire, nous avons plus spécialement insisté sur quelques-uns des objets, parmi ceux qu'on observe encore au Musée de Bucarest, c'est qu'il nous semble retrouver plus particulièrement en eux des indices qui pourront nous éclairer sur le caractère artistique et sur l'importance archéologique et historique de la trouvaille. En effet, de l'examen attentif du Trésor de Pétrossa, nous croyons pouvoir tirer les trois conclusions suivantes, relativement à l'âge, à la provenance et à la destination des pièces qui le composent. Ces conclusions, bien qu'elles soient basées sur des hypothèses, n'en offrent pas moins toutes les apparences de la certitude. Voici ces trois points :

1° Les pièces qui constituent le trésor trouvé à Pétrossa proviennent d'un peuple germanique, professant le paganisme, et très probablement des Goths qui habitèrent la Dacie du III[e] au V[e] siècle de l'ère chrétienne.

2° Elles semblent ne pas dater toutes de la même époque, mais, en tout cas, elles dénotent l'existence d'un art indigène, particulier aux Goths de la Dacie.

3° La totalité des pièces découvertes à Pétrossa appartenait au trésor d'un ancien temple païen, trésor composé exclusivement de vases sacrés et d'ornements sacerdotaux.

La première de ces assertions est, nous semble-t-il, suffisamment démontrée par trois indices d'une grande valeur; d'abord, par l'existence, sur l'*Armilla*, d'une inscription en caractères runiques, et l'on a déjà plus d'une raison pour croire que les runes archaïques que l'on y distingue ont été employées primitivement par les Goths de la Scythie méridionale et de la Dacie. De plus, le sens des paroles inscrites sur cet anneau nous reporte indubitablement vers le culte des anciens Germains, et sa destination même ne semble pas être étrangère aux usages traditionnels de leur religion; en effet, on y trouve sans nul doute le nom ethnique de *Gut*, ᚷᚢᛏ, que les Goths se donnaient à eux-mêmes, et, selon quelque probabilité, celui d'*Ocvi*, ᛟᚲᚹᛁ, qu'ils appliquaient à leur nouvelle patrie, la Scythie.

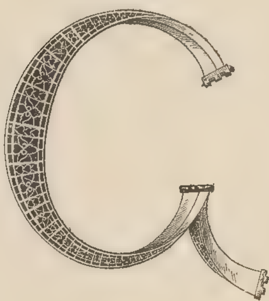
Walhalla ou Olympe? Telle est la deuxième question qui se pose devant nous en présence du Trésor de Pétrossa. Comme preuves suffisantes en faveur de l'attribution du contenu de cette trouvaille au culte de la religion gothique, viennent s'offrir les représentations figurées sur la Patère; nous y avons constaté plus d'un indice révélant l'intention d'y reproduire la série des habitants de la Walhalla, avec certains de leurs attributs déjà connus; ainsi, par exemple, le *malleus* ou marteau de Thor, la tunique velue d'Aegir, et principalement les corbeaux dénonciateurs qui, perchés sur les épaules de leurs maîtres, sont

spécialement rattachés au type du dieu Odin et de ses divins compagnons. Citons encore, à ce sujet, M. de Linas qui, dans le volume où, en 1867, il a résumé les appréciations antérieures sur le Trésor de Pétrossa, expose cette hypothèse ainsi qu'il suit :

« Les liens de parenté qui unissaient entre eux les Scythes ou Gètes, les Goths dont je ne suivrai pas les pérégrinations, les Germains, les Scandinaves et les autres peuples venus de l'Asie en Europe par la route du nord-est, ont été suffisamment démontrés. De l'identité de race résultait pour ces diverses tribus la communauté de religion ; aussi est-ce au culte et à la mythologie scandinaves qu'il faut demander l'explication du Trésor de Pétrossa. Mais le contact des Barbares avec la civilisation européenne dénatura tant soit peu leurs traditions religieuses : quelques-uns de leurs anciens dieux s'identifièrent avec les divinités grecques et plusieurs habitants de l'Olympe envahirent la Walhalla. Or, les Gètes ou Daces orientaux entretinrent, de temps immémorial, des relations avec les comptoirs grecs échelonnés sur la côte nord du Pont-Euxin ; plus tard, au III[e] siècle, les Goths à leur tour occupèrent la Dacie, où ils finirent par réduire les anciens colons, parmi lesquels se trouvaient sans doute des Grecs et des Asiatiques. Des monuments, où le culte d'Odin apparaît sous les formes grecques de la basse époque, ne peuvent donc être attribués qu'aux Goths, surtout avec la condition de découverte sur un territoire habité par ce peuple, aux temps mêmes où les objets furent fabriqués. »

Enfin, dans la collection des pièces portant des cristaux, des grenats et des pierreries posés dans des cloisonnages métalliques, il est impossible de ne pas reconnaître des analogies frappantes, autant par les procédés de travail que par le style des ornements, avec la plupart des bijoux que nous ont laissés les peuples de race germanique qui occupèrent les différents pays de l'Europe dans les huit premiers siècles de notre ère. Il serait trop long de signaler en détail tous les points de contact, que présentent les objets de Pétrossa avec les bijoux mérovingiens qui nous restent du tombeau de Childéric découvert à Tournay, avec les vases trouvés à Gourdon, avec les précieuses reliques lombardes conservées à Monza, avec le trésor visigoth découvert à Guarrazar, près de Tolède, avec les nombreux bijoux que l'on a déterrés en Transylvanie, à Simlau, et en Hongrie, à Kolocza, dans la steppe de Bakod, avec les belles épées et les bijoux en or trouvés à Pouan, en Champagne, et conservés au Musée de Troyes, et enfin avec certaines fibules, anneaux et autres menues pièces à cloisonnage métallique et grenats ou pierres fines, que nous ont fournis les tombes de Charnay, en Bour-

gogne, et celles de la Normandie, ainsi que les fouilles nombreuses exécutées dans les tumulus des anciens habitants de l'Allemagne, de l'Angleterre et des pays scandinaves. Partout le même travail; presque partout les mêmes dessins pour l'ornementation, les mêmes modèles pour la taille des grenats ou de la verroterie rouge, qui, sur une trame d'or, forme comme le tissu compact des surfaces cloisonnées [1].



RÂCE aux rapprochements que nous avons faits, nous pouvons maintenant rechercher les preuves de la seconde de nos assertions, relative à l'existence d'un art indigène, pratiqué par les Goths de la Dacie. Mais constatons d'abord qu'en examinant l'ensemble des pièces qui composent aujourd'hui le trésor de Pétrossa, une des premières idées qui se présentent, avec tous les dehors de l'évidence, c'est que des objets, si divers par leurs formes et par leur fabrication, ne peuvent pas appartenir à une seule et même époque et, par conséquent, ne proviennent pas d'un même atelier ou plutôt d'une même génération d'artisans. Comme nous l'avons dit, les *Armillæ* d'or dénotent une époque bien primitive de l'orfèvrerie et de l'épigraphie des Goths, le grand *Disque,* l'*Œnochoé* et surtout la *Patère* ont, au contraire, des formes relativement bien correctes, des représentations figurées et des ornements empruntés, sans nul doute, à la plastique grecque ou byzantine, et leur fabrication dénote une certaine habileté, qui est encore plus marquante dans les objets ornés de cloisonnages et de cristaux sertis et posés sur paillons. En effet, les deux *Corbeilles* à parois transparentes, le *Hausse-col* et les *Fibules* en forme d'oiseau, tout en offrant de frappants rapports avec les principaux joyaux germaniques et mérovingiens, n'en révèlent pas moins des ornements de caractère et de forme grecque ou asiatique, ainsi que des procédés industriels que nous retrouvons chez les peuples cultivés de l'Empire romain et de l'Orient.

Quelles que soient cependant ces analogies, il est bien difficile de croire que les divers objets réunis dans le trésor de Pétrossa n'aient été que des pièces fournies par les hasards du pillage, et qu'elles proviendraient par conséquent de sources étrangères au peuple germanique. Si l'on admettait une pareille hypothèse, il faudrait croire que c'est chez les habitants de race diverse qui peuplaient

[1] Voir la note relative à l'*Orfèvrerie cloisonnée,* dans ce même volume aux pages 50 à 59, où elle est accompagnée des figures 11 à 23.

l'empire byzantin que les Goths auraient fait un pareil butin, et comment expliquerait-on alors, chez des peuples dont les arts affectaient des caractères précis qui nous sont parfaitement connus aujourd'hui, la présence de certaines formes, de certaines représentations figurées qui sont toutes spéciales aux nations germaniques et que revêtent exclusivement les objets qui leur ont indubitablement appartenu ? Il nous semble beaucoup plus rationnel de se rattacher à l'opinion contraire, qui avait été adoptée par M. de Linas en 1867 :

« Bien antérieurement au IVe siècle, dit-il, il existait en Scandinavie des ouvriers habiles dans le travail des métaux, et l'on admettrait difficilement que les Goths eussent dégénéré au point de rompre avec toutes les traditions artistiques de leurs ancêtres. Loin de là, un contact séculaire avec la Grèce et Rome aurait dû affermir plutôt qu'éteindre le sentiment de l'art chez les barbares venus du Nord. »

Zélés comme ils l'étaient pour s'approprier tout ce qu'ils convoitaient à leurs voisins immédiats, les Grecs, les Romains et les Iraniens, personne, en effet, ne se trouvait mieux que les Goths de la Scythie et de la Dacie, en position de développer leurs industries et leurs arts traditionnels, par des rapports fréquents avec les centres de la civilisation, avec Byzance et avec l'empire persan. Il est donc fort probable que, sous ce rapport, ils ont largement profité de leur long séjour au milieu des populations civilisées de la Russie méridionale, où ils étaient en contact, d'une part, avec les colonies industrieuses des Grecs, et, d'autre part, avec les peuplades iraniennes non moins riches et luxueuses qui fréquentaient les rives orientales du Pont-Euxin et de la mer Caspienne.

Lorsque les Goths franchirent les limites de la Dacie et se répandirent aux pieds des Carpathes, cette tendance à profiter des arts étrangers et à les adapter à leurs goûts et à leurs traditions ne s'arrêta guère; aussi rien ne nous empêche de croire qu'ils firent alors, dans le domaine des arts et des métiers, comme dans celui des idées religieuses, de nombreux emprunts à leurs voisins d'au delà du Danube. De même qu'Ulphilas allait apprendre dans l'Empire les préceptes du christianisme, leurs ouvriers allaient souvent aussi se perfectionner dans les ateliers de Constantinople. Enfin, les Goths firent même venir, très probablement de cette capitale, des maîtres habiles pour confectionner, selon leurs usages traditionnels, des vases et des bijoux, où leurs goûts et leurs procédés artistiques se trouvaient étrangement confondus avec les modèles, les ornements et les pratiques des Byzantins et des Orientaux.

De là donc, cette association hybride de formes et de représentations, tantôt

germaniques, tantôt grecques, tantôt asiatiques, dans les pièces qui composent le trésor du Musée de Bucarest; de là, ces rapports surprenants que nous constatons entre les corbeilles transparentes de Pétrossa et la coupe sassanide de Chosroës; de là, ce demi-travestissement des dieux scandinaves en habitants de l'Olympe sur la Patère ciselée; de là, ces dessins étranges d'oiseaux et de feuilles héraldiques sur l'Œnochoé à panse grecque; de là, ces léopards orientaux formant les anses des coupes à rebords cloisonnés; de là enfin, ces dessins classiques donnés aux grenats sertis dans des cloisonnages mérovingiens, ces cordons perlés à la byzantine sur plusieurs bijoux, ces oves et ces méandres sur le grand Disque; enfin, tout cet assemblage hétérogène qui transporte l'imagination du soleil brûlant de la Perse et des rives du Bosphore aux brumes boréales de la Scandinavie.

Il nous paraît important d'ajouter que cet art indigène et activement pratiqué par les Goths de la Dacie ne s'éteignit pas après leur disparition de ce pays et, lorsque leur dispersion dans l'Europe occidentale porta leurs hordes, sous diverses dénominations, en Italie, en France et en Espagne, ils n'y négligèrent pas leur industrie, développée sous les influences orientales; aussi les rois des Ostrogoths, des Lombards, des Burgondes, des Francs et des Visigoths firent-ils fabriquer, dans ces divers pays, de nombreuses pièces d'orfèvrerie; quelques-unes seulement d'entre elles subsistent encore, pour nous prouver la filiation de l'art antique des Germains, de cet art qui, des pays scandinaves, est allé se perfectionner dans la Scythie méridionale et la Dacie, au contact des civilisations byzantine et iranienne, pour se répandre ensuite, avec le flot envahisseur des Barbares, dans toute l'Europe occidentale[1].

[1] Dans notre mémoire en langue roumaine sur *La Grande couronne du trésor de Novo-Tcherkask et sur différents bijoux scythiques du Musée de l'Ermitage,* 1879, nous sommes revenu avec plus de développements encore sur la théorie qui attribue une origine scythique à l'art et aux procédés de l'orfèvrerie cloisonnée. Nous résumons ici dans la traduction française de M. de Linas (*Revue archéologique* de 1880), les conclusions de ce travail; elles peuvent servir comme une nouvelle confirmation ajoutée au tableau historique où, dans les pages 49 à 59 du présent volume, les traits généraux de cet art hybride et à demi barbare ont été rapidement esquissés :

« La population de l'antique Scythie était sans doute composée d'éléments divers; c'étaient des peuplades touraniennes et ouralo-altaïques, vers le Nord, tandis que des Ariens, apparentés aux Persans, aux Phrygiens et aux Thraces, occupaient le pourtour du Pont-Euxin. Ce fait explique la singulière hétérogénéité des détails, qui règne dans le trésor de Novo-Tcherkask... Celui-ci renferme les prémices de l'art industriel qui produisit les merveilleux bijoux de Pétrossa, les ornements de Childéric, les couronnes de Guarrazar, enfin cette innombrable multitude de pièces cloisonnées ou gemmées, dont regorgent les collections de l'Europe, et dont le chiffre est journellement accru par de nouvelles découvertes.

« Les Scythes ont exercé avec quelque succès l'art de l'orfèvrerie, auquel ils attachaient un très grand prix; à la pratique de cet art, ils appliquaient, selon les localités, les idées esthétiques et les procédés industriels de la Grèce et de la Perse, pays avec lesquels ils se trouvaient en contact aux deux extrémités de la vaste région qu'ils occupaient. Selon toute probabilité, l'orfèvrerie cloisonnée naquit en Scythie, ou du moins elle y prit une consistance effective et un développement considérable. Les peuples gothiques des premiers siècles chrétiens s'approprièrent



AUTE d'indications précises, il nous reste à chercher quelle pouvait être la destination des pièces trouvées à Pétrossa. L'absence totale d'armes parmi les articles de cette trouvaille et les grandes dimensions des objets destinés à être portés sur le corps, — et qui, tous, par conséquent, ne peuvent convenir qu'au sexe masculin; — le caractère particulièrement sacramentel de l'Anneau à inscriptions et de la Patère ciselée; l'existence primitive de la plupart des vases (Œnochoé, Patère, Corbeilles) en double, comme dans tous les temples païens de l'antiquité, sont de puissantes raisons pour nous faire croire que nous avons là le trésor d'un autel des anciens Goths. La richesse même de ces pièces confirme la haute estime que le culte des Germains portait à l'or. Ce luxe dans les objets destinés à la religion donnerait aussi une idée de la splendeur qui entourait les temples scandinaves, splendeur dont parle Adam de Brême dans la description d'un temple consacré à Thor, à Odin et à Freyr, que ce chroniqueur vit encore existant à Upsala, au XI[e] siècle de notre ère.

Il est donc presque certain qu'un si riche trésor, amassé probablement dans un long espace de temps, ne peut avoir appartenu qu'à un temple ou à une famille de chefs gothiques. Du reste, n'est-il pas bien connu que tous les chefs scandinaves et germains portaient le titre de *protecteurs de l'autel* et exerçaient une sorte de pontificat? Ce sont eux qui, présidant aux fonctions sacrées, immolaient de leurs mains les victimes sur l'autel, et on ne peut douter qu'en pareil cas ils devaient se revêtir et s'entourer de leurs plus riches ornements. Ces ornements de fête, qu'une génération de chefs léguait à la suivante, avec les prérogatives et les devoirs sacerdotaux, devaient certainement être adaptés aux usages traditionnels et aux règles sacramentales du culte odinique. Là, nous trouvons encore une preuve pour démontrer que les objets que nous possédons n'ont pas pu être pris au hasard dans le butin de la conquête. Si, comme il est

bien vite un genre décoratif qui leur plaisait, et ils le colportèrent aux quatre coins de l'Europe, de Novo-Tcherkask en Russie, à Pétrossa en Roumanie, de là à Kolocza en Hongrie, à Saint-Maurice en Suisse, à Monza en Lombardie à Ravenne dans les Romagnes, à Charnay en Bourgogne, à Pouan en Champagne, à Tournay en Belgique, à Envermeu en Normandie, à Kent en Angleterre, à Gourdon en Aquitaine, à Guarrazar et à Oviédo en Espagne et en d'innombrables localités de l'Allemagne et des pays scandinaves.

« De cette façon l'orfèvrerie cloisonnée, l'art préféré des Germains, qui, dès l'aube de l'ère moderne, a été la première et la plus puissante manifestation esthétique des peuples venus du Nord de l'Europe, a dû tirer son origine, non pas de la décadence du goût et de la décrépitude de l'art classique chez les Grecs et les Romains; non pas davantage d'inexplicables emprunts faits directement aux civilisations orientales des Perses, des Indous et de l'Égypte, mais surtout de l'adoption et de la transformation par les Goths d'un genre décoratif tout spécial, pratiqué et développé pendant de longs siècles dans l'Antiquité, parmi les Barbares qui peuplaient alors le territoire si vaste, si riche et si varié de la mystérieuse Scythie. »

permis de le croire, les pièces du trésor de Pétrossa avaient la destination que nous leur reconnaissons, il faut bien admettre aussi qu'elles ont été fabriquées par les Goths eux-mêmes de la Dacie, pour les usages spéciaux de leur culte.

Il est de plus à remarquer que leur valeur métallique était dans les temps reculés auxquels elles appartiennent, bien au-dessus de ce qu'elle représente aujourd'hui, et ceci nous confirme aussi dans l'idée qu'un pareil trésor n'a pu être amassé qu'en un long cours de temps, et qu'il n'a pu appartenir qu'à une famille riche et puissante, à une famille de ces chefs gothiques, civils et religieux, auxquels les auteurs latins de l'époque donnent le titre de *judices*.

M. de Linas, qui a eu le mérite de résumer avec beaucoup de clarté toutes les observations que j'avais faites sur la trouvaille de Pétrossa, exprime également l'opinion que ce trésor « comprend *probablement* l'ensemble des *regalia* et des *pontificalia* d'un souverain, car chez les Goths et chez les Scandinaves les trois pouvoirs, religieux, guerrier et judiciaire, se concentraient dans une seule personne. L'Anneau à inscriptions est l'*anneau de serment*, que l'on trempait dans le sang des victimes et sur lequel les plaideurs juraient le « *baugeidr* », ou serment sur l'anneau, en invoquant le nom d'Odin et de Thor. Le grand Plat servait aux offrandes pendant les sacrifices, l'Aiguière aux libations. La Patère est cette coupe de mémoire *Minne*, qu'aux trois fêtes annuelles on vidait en l'honneur des dieux, des héros et des ancêtres. Les Tasses en cristal de roche circulaient pendant les festins solennels ; quant aux Fibules et au Gorgerin, ces objets appartenaient aux insignes royaux ». L'aigle ou épervier, tout étincelant de pierres précieuses, a pu être posé sur la poitrine, en guise de *pectorale*, tandis que les deux autres Fibules en forme d'oiseaux, rattachées entre elles par une longue chaîne, sont construites de façon à s'appliquer parfaitement sur les deux épaules, en laissant flotter leurs pendeloques sur les bras ; ce serait peut-être là un souvenir des oiseaux sacrés qui parlaient à l'oreille des dieux !

L'imagination peut se représenter, sous ces riches ornements de paix, les chefs de la religion des Goths présidant aux cérémonies de leur culte, dans leurs temples ornés de vases sacrés en or massif et en gemmes chatoyantes. On peut presque compléter ainsi, par des monuments, les descriptions merveilleuses où Adam de Brême et les Sagas scandinaves parlent du luxe prodigué par les Goths sur leurs autels, dans leurs armes et dans leurs festins.

On ne peut cependant pas admettre que l'emploi fréquent d'un attirail aussi complet, aussi riche, aussi original n'ait pas fait naître, au sein même de la nation qui s'en servait, une industrie artistique *sui generis*. Ce fait semble se

confirmer davantage lorsque, en dépassant les limites de la vallée du bas Danube, l'on constate que la pratique d'un genre d'orfèvrerie toute pareille a été transportée en tous lieux par les Goths, lors de leurs pérégrinations ultérieures. D'ailleurs, le long séjour que ce peuple a fait dans la Dacie, tant au delà qu'en deçà des Carpathes, explique parfaitement le grand nombre de trésors d'orfèvrerie barbare que l'on a successivement découverts en Roumanie, en Transylvanie, en Bucovine, dans le Banat de Temesvar, ainsi que dans la basse Hongrie, partout enfin où les Goths ont étendu leur domination pendant le II[e] et le III[e] siècles de notre ère.

En effet, le riche dépôt de bijoux et de vases religieux, conservé jusqu'en 1837 par les rochers de l'Istritza, n'est pas sans avoir, dans ces mêmes régions orientales de l'Europe, maints autres dignes compagnons. L'on n'a qu'à se souvenir des deux magnifiques trouvailles faites, l'une en 1797, et l'autre en 1889, à Simlâu, en Transylvanie, la première, composée principalement de grands médaillons impériaux en or, offerts sans doute par les successeurs de Valens à leurs redoutables voisins d'outre-Danube ; la seconde, consistant en d'énormes fibules et de curieuses coupes en or, tout émaillées de grenats sertis et cloisonnés. N'a-t-on pas à citer encore la tombe tout dernièrement ouverte à Apahida, en 1889, tombe où le chrétien *Omharius,* dont le nom n'est certainement pas romain, et peut-être son épouse, également chrétienne, ont été enterrés avec une couple d'étranges aiguières en argent et des bijoux pareils à ceux des sépultures visigothe et franque de Pouan et de Tournay ? N'est-ce pas aussi toute une somptueuse vaisselle d'or, de style parfaitement étranger aux arts de l'antiquité classique, qu'a fournie la découverte faite, en 1799, au Grand-Saint-Miclos ? Enfin, ne sont-ce pas les bijoux de quelques riches guerriers barbares et de leurs épouses que l'on a retirés des cachettes souterraines d'Osztropataka, à deux fois explorées, en 1790 et en 1865, et de celle de Kolocza, révélée en 1859 par le hasard ?

En retraçant cette rapide nomenclature, l'on n'a mentionné ici que les plus remarquables parmi les très nombreux débris de la bijouterie et de l'orfèvrerie des Barbares, trouvés depuis un siècle sur la rive gauche de l'Ister.

Sans nul doute, ce sont là les épaves d'une industrie artistique toute spéciale qui, après avoir fleuri, il y a dix-sept ou quinze cents ans, dans ces régions occupées alors par des populations gothiques, a laissé, comme intentionnellement, les traces indéniables de son existence, plusieurs fois séculaire, dans tous les recoins du sol de l'antique Dacie.



Fig. 1. — Carte de la Région orientale de la Roumanie depuis les Berges du Pruth « *a superciliis Gerasi fluminis* », jusqu'aux Montagnes boisées de l'Istritza et du Ciolanu, « *ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et Montium* » ?

II

HYPOTHÈSES HISTORIQUES SUR LA PROVENANCE DU TRÉSOR DE PÉTROSSA



VAINEMENT l'on chercherait à ne voir dans le curieux assemblage de bijoux et de vases aux formes étranges, qui caractérise le trésor de Pétrossa, que des objets de luxe appartenant à l'industrie byzantine ou orientale. Les indices de leur origine gothique apparaissent fortement marqués dans la plupart des pièces qui composent ce trésor; aussi tâcherons-nous, avant de quitter ce sujet, de rappeler quelques faits historiques qui pourront jeter une certaine lumière sur la provenance des antiquités de Pétrossa et sur les motifs de leur abandon dans les rochers qui les gardèrent intacts pendant de longs siècles. C'est à M. R. Neumeister que reviendrait, en grande partie, l'honneur des rapprochements d'auteurs que nous allons exposer succinctement, si toutefois son hypothèse avait le bonheur de paraître suffisamment fondée.

Ammien Marcellin[1] nous dit que lors de l'invasion des Huns en Europe, les Goths, qui habitaient déjà depuis plus de deux siècles les provinces du bas Danube, se partagèrent en deux camps ; les uns, ayant embrassé la religion chrétienne, d'après les conseils d'Ulphilas, traversèrent le Danube et cherchèrent un refuge dans l'Empire byzantin ; d'autres, restés fidèles au culte des dieux germaniques, tâchèrent, sous le commandement d'Athanaric, chef des Thervinges, de résister à l'irruption des Huns. Surpris une première fois et repoussés par l'ennemi en deçà du Danastre ou Dniester, ils élevèrent en toute hâte un retranchement de défense, à partir des rives escarpées du Gerasus ou Pruth, — *a superciliis Gerasi fluminis*[2] — le long du territoire des Taïfales, et crurent ainsi se mettre à l'abri, dans ce coin de terre compris entre les bords du Thiaranthus ou Seret, ceux du Danube et les marécages des bouches du Pruth.

Ce retranchement ou vallum, qui existe encore sous le nom de *Vallul lui*

[1] Ammiani Marcellini, *Rerum gestarum*, lib. XXXI, 3 : « Igitur Hunni pervasis Alanorum regionibus, quos Greuthungis confines Tanaitas consuetudo nominavit, interfectisque multis et spoliatis, relique sibi concordandi fide pacta junxerant : eisque adjunctis, confidentius Ermanrichi late patentes et uberes pagos repentino impetu perruperunt, bellicosissimi regis, et per multa variaque fortiter facta vicinis nationibus formidati. Qui vi subitæ procellæ perculsus, quamvis manere fundatus et stabilis diu conatus est, impendentium tamen diritatem augente vulgatius fama, magnorum discriminum metum voluntaria morte sedavit. Cujus post obitum rex Vithimiris creatus restitit aliquantisper Alanis, Hunnis aliis fretus, quos mercede sociaverat partibus suis. Verum post multas, quas pertulit clades, animam effudit in proelio, vi superatus armorum. Cujus parvi filii Viderichi nomine curam susceptam Alatheus tuebatur et Saphrax, duces exerciti et firmitate pectorum noti : qui cum tempore arcto præventi adjecissent fiduciam repugnandi, cautius discedentes ad amnem Danastum pervenerunt, inter Histrum et Borysthenem per camporum ample spatia diffluentem. Hæc ita præpter spem accidisse doctus Athanaricus Thervingorum judex (in quem, ut ante relatum est, ob auxilia missa Procopio dudum Valens commoverat signa) stare gradu fixo tentabant, surrectirrus in vires, si ipse quoque lacesseretur, ut cœteri. Castris denique prope Danasti margines ac Greuthungorum vallem longius opportune metatis, Munderichum ducem postea limitis per Arabiam (ne serait-ce pas plutôt l'Arrubium des bouches du Danube qui figure dans la Table de Peutinger, dans l'*Itinéraire d'Antonin* et dans la *Notitia Dignitatum :* Oriens, dux Scythiæ ?), cum Lagarimano et optimatibus aliis adusque vicesimum lapidem misit, hostium speculaturos adventum, ipse aciem nullo turbante iterim struens. Verum longe aliter, quam rebatur, evenit. Hunni enim, ut sunt in conjectura sagaces, multitudinem esse longius aliquam suspicati, prætermissis quos viderant, in quietem tanquam nullo obstante compositis, rumpante noctis tenebras luna vado fluminis penetrato, id quot erat potissimum elegerunt : et veriti, ne præcursorius index procul agentes absterreat, Athanaricum ipsum ictu petivere veloci. Eumque stupentem ad impetum primum, amissis quibusdam suorum, coegerunt ad effugia properare montium præruptorum. Qua rei novitate majoreque venturi pavore constrictus, a superciliis Gerasi fluminis adusque Danubium Taifalorum terras præstringens, muros altius erigebat : hac lorica diligentia celeri consummata, in tuto iocandam securitatem suam existimans et salutem. Dumque efficax opera suscitatur, Hunni passibus cum citis urgebant ; et jam oppresserant adventantes, ni graviti prædarum onere destitissent. Fama tamen late serpente per Gothorum reliquas gentes, quodinusitatum antehac hominum genus modo ruens ut turbo montibus celsis, ex abdito sinu cootum adposita quæque convellit, et corrumpit ; populi pars major, quæ Athanaricum attenuata necessariorum penuria deseruerat, quæritabat domicilium remotum ab omni notitia barbarorum, deinque deliberans, quas eligeret sedes, cogitavit Thraciæ receptaculum gemina ratione sibi convenientius, quod et cœspitis est ferocissimi, et amplitudine fluentorum Histri distinguitur a barbaris, patentibus jam peregrini fulminibus Martis : hoc quoque idem residui velut mente cogitavere communi. »

[2] On a voulu traduire le mot *supercilia* par *courbures*, et placer la localité dont il est ici question au nord de la Moldavie, là où le Pruth forme en effet un coude ; il semble cependant tout naturel que ce mot indiquât les collines qui bordent la rive droite du Prut et vont s'aplanir devant le lac Bratèche. La langue roumaine emploie également le mot *sprincéana,* sourcil, pour désigner une chaîne de collines. C'est de l'extrémité de ces collines que part le *vallum* dont nous parlons.

Trajan, donné par le peuple roumain à toute grande construction antique, se développe sur une étendue d'environ 30,000 mètres; il part de l'extrémité supérieure du lac Bratèche, s'avançant vers le sud-ouest; puis il forme un coude vers le midi pour rejoindre les rives du Seret, non loin du village de Sêrbesti. Dans le carré de terres qu'il enserre, se trouve la ville de Galatzi, non loin de laquelle est une localité placée presque à l'embouchure du Seret; riche en ruines antiques, on la nomme aujourd'hui Gherghina et Tziglina, c'est-à-dire la *Tuilerie*, et elle fait partie de la commune de Barbochi. En 1710, on y avait découvert une inscription latine, qui portait le nom de l'empereur Trajan, et dont parla le prince Démètre Cantémir, dans sa *Description de la Moldavie* [1].

Une trouvaille, non sans quelque intérêt pour notre sujet, fut faite en 1837, précisément à l'époque où les antiquités d'or qui nous occupent, furent découvertes à Pétrossa; de nouvelles fouilles exécutées à Tziglina procurèrent une seconde inscription latine et quelques autres précieux débris des temps romains, qui ont été décrits dans la revue française et roumaine de Jassy, intitulée le *Glaneur* de l'année 1841. Il restait à retrouver le nom asiatique de cet établissement, qui semblait dater au moins depuis l'occupation de la Dacie par les Romains. Fallait-il y voir la Δινογέτεια de Ptolémée, que l'on retrouve sous le nom de *Diniguttia* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, et sous celui de *Dinigothia* dans la *Notice de l'Empire?* ou bien fallait-il s'aventurer à y placer la forteresse de Καπούδβοες, située quelque part sur les bords du Danube et que l'empereur Justinien fit réparer, d'après ce que dit Procope de Césarée, dans son livre sur *les Édifices?* [2].

Sans chercher à résoudre cette question controversée, nous constaterons l'existence d'une ville ancienne aux bouches du Séret, sur la rive gauche, et si cette ville, sous le nom de *Dinigothia* ou toute autre appellation, a appartenu aux Goths, maîtres de la Dacie, c'est probablement dans ses murs et dans les

[1] « Haud procul inde (Galacz), in orientali Sireti ostia, conspiciuntur ruinæ vetustissimæ urbis quæ hodie ab incolis *Giergina* vocatur. Hanc Trajani temporibus fuisse conditam, argumento fuerunt eruta ex ipsius ruinis nostris temporibus numismata, nec non marmor, hac cum inscriptione : IMP. CÆSARI. DIV. FILIO. NERVÆ. TRAIANO. AUGUSTO. GERM. DACICO. PONT. MAX. FEL. B. DICT. XVI. IMP. VI. CONS. VII. P. P. CALPVRNIO. PVBLIO. MARCO. C. AVRELIO. RVFO. — Demetrii Cantemiri, princ. Moldav. *Descriptio antiqui et hodierni Status Moldaviæ*. Bucuresci, 1873, p. 13.

[2] « Δινογέτεια » dans Ptolemæi *Geograph*. III, 8, 10; « Diniguttia (al. Dinigutia, Dimiguttia, Dimiguthia, Dangutia) » dans *Itinerarii Antonini*, not. 2; « Dinigothia (al. Divigothia) » dans la *Notitia Dignitatum et administrationum omnium tam civilium quam militarium in partibus Orientis;* (cap. XXXVI) : « Sub dispositione viri spectabilis ducis Scythiæ : Auxiliares milites Dinigothia » — « Καπούδβοες » dans Procopii Cæsar : *de Edificiis*, lib. IV, 6 : μέτα δέ Καπούδβοες (Caput bovis) ὠνομασταί, τοῦ Ρωμαίων αὐτοκράτορος ἔργον Τραϊανοῦ, καὶ πολίχνιον ἐφεξῆς παλαιὸν Ζάνες ὄνομα ». Mais cette dernière localité étant désignée dans la *Notitia Dignitatum*, comme dépendante du duc de la *Dacia ripensis*, sous le nom de *Burgum Zonum*, il n'y a pas de doute que Caput bovis était situé à l'extrémité opposée de la Roumanie, entre Drobeta et Transdiernis. Voy. dans le *Glaneur moldo-valaque* de Jassi, 1841, janvier et février, p. 46 à 52, l'article *Archéologie*, par G. Assaky.

plaines qui l'avoisinaient qu'Athanarik établit son camp, après qu'il se fut retiré derrière le vallum qu'il avait construit.

Dans cette position, le chef des Thervinges se faisait illusion sur l'efficacité de ses moyens de défense. Les Huns qui avaient déjà trouvé un passage à travers le Pruth, vinrent le relancer derrière son retranchement. L'armée d'Athanarik était déjà fort dispersée; la plus grande partie de ses soldats avaient passé le Danube pour rejoindre leurs compatriotes dans la Thrace. Athanarik, réduit à un petit nombre de fidèles et s'obstinant néanmoins, par orgueil, à ne pas toucher du pied le territoire impérial, se vit obligé de gagner au plus vite et avant que l'ennemi n'ait pu passer la rivière du Séret, une localité montagneuse et boisée, qu'Ammien Marcellin appelle *Caucaland,* et dont la troupe des Goths eut à expulser les Sarmates (an 376 ap. J. C.), «*ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium, cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis* »[1].

Kükültæ, dans les montagnes de la Transylvanie, pays situé aux sources de la rivière dite *Kohel*, est la localité que plusieurs géographes de la Dacie ancienne — et parmi eux Schaffarik, dans ses *Slavische Alterthümer*[2], — ont proposé, en se guidant surtout par l'analogie un peu lointaine des noms modernes, pour être identifiée à la haute région boisée et montagneuse de Caucaland. Mais il faut convenir que la route d'Athanarik eût été bien longue pour arriver des bouches du Séret aux montagnes du Kohel; et, du reste, il n'aurait eu, dans ce cas, que la ressource peu pratique de traverser les hordes des Huns, répandues entre le Pruth et le Séret, pour arriver à ces montagnes lointaines, situées vers le nord-ouest, sur le versant opposé des Carpathes, tout au centre de la Transylvanie.

En examinant la configuration géographique du pays qui avoisine les embouchures des deux derniers affluents du Danube, le Séret et le Pruth, on verra qu'à dix ou douze lieues de distance des ruines de Tziglina, vers le S. O., les monts Carpathes forment un coude avancé, à partir duquel une chaîne de montagnes

[1] Ammiani Marcellini, *Rerum gestarum,* lib. XXXI, 4: « Per hos dies interea etiam Vithericus Greuthungorum rex cum Alatheo et Saphrace, quorum arbitrio regebatur, itemque Farnobio, proprinquans Histri marginibus, ut simili susceperetur humanitate obsecravit Imperatorem legatis propere missis. Quibus, ut communi rei conducere videbatur, repudiatis, et quid capesserent anxiis: Athanaricus paria pertimescens abcessit, memor, Valentem dudum cum fœderaretur concordia despexisse, adfirmantem se religione devinctum, ne calceret solum aliquando Romanum, hocque causatione Principem firmare pacem in medio flumine coegisse: quam simultatem veritus ut adhuc durantem, ad caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium, cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis »

[2] I. Band, S. 395. — Cf. pour tous les détails de ces guerres entre les Goths et les Huns, Lebeau, *Histoire du Bas-Empire,* édit. de St-Martin, t. IV; Dr Reinhold Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderung*, 1. Buch, 4. Absch.; Amédée Thierry, *Histoire d'Attila,* chap. I; E. von Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung,* bearbeitet von F. Dahn, 1. Band, etc.

remonte au Nord vers la Gallicie, tandis que l'autre avance vers l'Ouest, en une ligne parallèle au Danube.

Dans ce promontoire même, formé par la chaîne des Carpathes, se trouve la montagne d'Istritza; à ses pieds s'étend une plaine immense qui va, sans grandes variations de terrains, jusqu'au Danube. De l'endroit où la découverte du trésor a été faite, on voit serpenter sur cette vaste plaine les rivières du Buzéo et de la Sarata; on a là, devant soi, l'aspect d'un immense champ de bataille, où ont dû se rencontrer bien souvent de nombreuses hordes de Barbares, débouchant des steppes de la Scythie.

Grâce à la grande quantité de pierres que l'on en extrait depuis des siècles, et qui la dénude chaque jour de ses bois séculaires, la montagne d'Istritza a, sans nul doute, perdu l'aspect sauvage et ardu qu'elle devait présenter autrefois. Cependant, elle est encore la localité montueuse et boisée la plus rapprochée du vallum construit par Athanarik.

Pour se rendre de l'un à l'autre, après qu'on a traversé le Séret, on n'a qu'à remonter le cours de cette rivière et celui du Buzéo, qui est son premier affluent sur la rive droite. En faisant cette marche, facile dans un pays de plaines, la troupe d'Athanarik évitait nécessairement toute rencontre avec les Huns, qui, au dire d'Ammien, avançaient lentement, à cause de leur butin, et qui, par conséquent, occupaient encore la rive gauche du Séret, lorsque le chef des Goths parvint à faire sa retraite dans le Caucaland. Il est de plus à noter qu'en maint endroit, et plus particulièrement à Soutzesti, cette vallée du Buzéo présente les restes d'antiques retranchements militaires.

La montagne d'Istritza elle-même, disposée en amphithéâtre tout en face de la plaine, s'élève, avec ses rochers brisés et ses arbres centenaires, au-dessus d'une petite plate-forme, qui est maintenant occupée par plusieurs villages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux de *Pétrossa* et de *Coca* ou de *Dara*, contigus l'un à l'autre. Dans le premier on retrouve, parmi les habitations des paysans les traces d'une construction ancienne. C'est un carré ayant à peu près 180 mètres de façade, sur 250 mètres de côté (fig. 2)[1]; on ne le distingue plus que par un

[1] Étendue de la muraille du N. O. au N. E. . . . . . 124 mètres.
» » » S. O. au S. E. . . . . . 154 »
Épaisseur des murs . . . . 2 »
N° 1 à 11. Maisons et enclos de paysans.
» 12. Magasins à maïs.
» 13. Entrée principale, dite *Grande Porte*.
» 14. Entrées secondaires.
» 15. *a. a. b. c. d.* Fouilles exécutées en 1866.

talus en terre qui recouvre les fondements, construits en blocs de pierre plus ou moins régulièrement taillés et rattachés par du ciment. Les murs ont 60 centimètres d'épaisseur, et aux quatre coins de la construction on remarque des tertres assez élevés, formés probablement par la destruction de quatre tours qui occupaient les angles. Du reste, les murailles anciennes sont entièrement remblayées

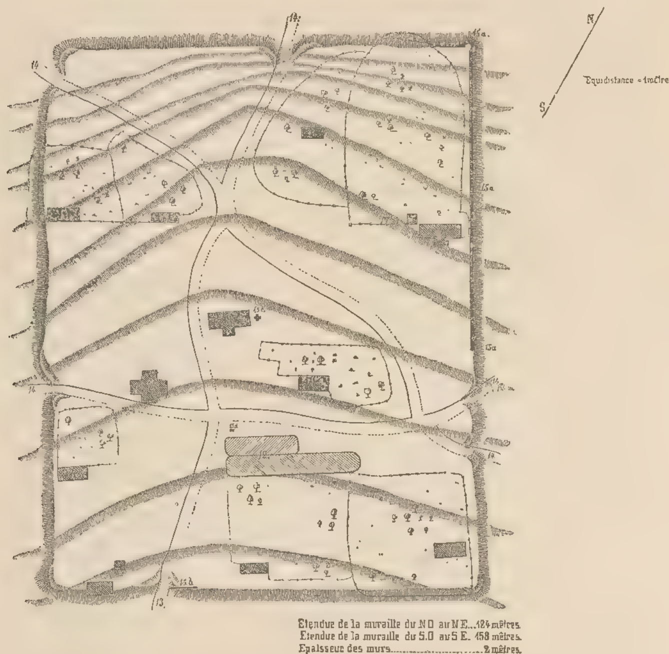


Fig. 2. — Plan des Fondations d'un *Castellum* antique retrouvé dans le village de Pétrossa.

avec des pierres, des cendres et de la terre d'alluvion apportée par les eaux de la montagne. C'est à $1^{m},50$ sous la surface actuelle que l'on retrouve le sol de l'antique castellum qu'entouraient ces murailles. Quelques fouilles entreprises en 1866, sur plusieurs points de l'enceinte, ont fourni, mêlés à beaucoup de cendres, des pierres de construction, des briques, des vases en poterie grossière, des fragments de fioles en verre, de vases, d'armes et de mors en métal, deux petits peignes et un poinçon en os, plusieurs meules en pierre, beaucoup d'ossements d'animaux domestiques, quelques débris de bois pourri et même enfin une toute

petite monnaie en bronze à l'effigie impériale; mais celle-ci était tellement altérée qu'il a été jusqu'à présent impossible d'en déterminer le type et d'en déchiffrer la légende, bien qu'elle présente indubitablement l'aspect des monnaies romaines de l'époque post-Constantinienne. Nul doute que ce fût là une petite forteresse, un poste avancé, un *castellum*, d'où l'on pouvait surveiller les mouvements de l'ennemi dans la plaine.

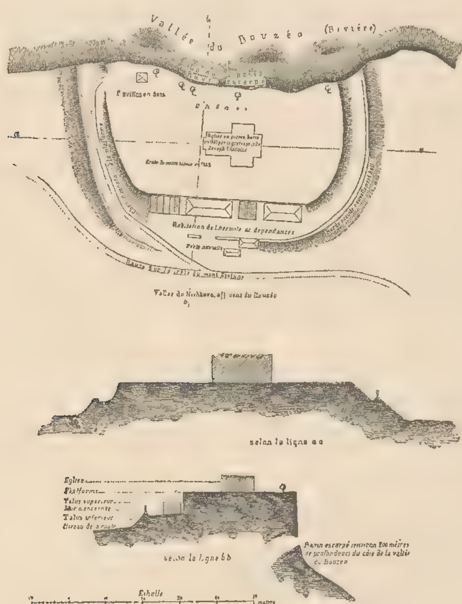


Fig. 3. — Plan et Coupes de la Terrasse ou Plateforme, dite *Citadelle des Géants*, située au sommet du Mont Ciolanu en Roumanie (district de Buzéo).

Y a-t-il rien de surprenant à ce que ce château, dont les débris attestent une destruction violente, ait passé successivement des Romains aux Goths, et qu'il ait appartenu, dans ces moments d'agitation, à une bande aventureuse de Sarmates, qu'Athanarik aura dû chasser pour pouvoir s'établir dans cette retraite, adossée aux montagnes ?

Nous ne devons pas plus négliger de dire que la localité environnante, c'est-à-dire les cours d'eau du Niscove et du Buzéo, qui sont séparés de Pétrossa par deux séries parallèles de montagnes, ainsi que les sommets de ces mêmes

montagnes, offrent encore plusieurs points fortifiés qui semblent constituer tout un système de défense; le centre culminant de cet ensemble stratégique est la petite terrasse, élevée sur double talus, qui se dresse au sommet du mont Ciolanu (prononcez *Tcholanou*) et qui domine les trois vallées environnantes. On y trouve encore de grossiers débris de l'antiquité et les gens du pays l'appellent la *Citadelle des Géants* (Cetatea Uriasilor) (fig. 3)[1].

Nous avons essayé jusqu'ici de démontrer, par des preuves prises dans la configuration topographique des lieux, que le Caucaland d'Ammien Marcellin ne pouvait pas être aussi loin du Danube que l'ont cru certains géographes, et nous avons laissé entrevoir qu'il était bien plus naturel de chercher ce pays inconnu, là où Athanarik aurait pu trouver un refuge plus ou moins sûr et d'un accès facile. Nous avons enfin signalé la montagne d'Istritza, près de laquelle on retrouve encore les noms de Coca et de Pétrossa, comme étant le point qui, mieux que tout autre, répond à cette condition.

Si cependant il nous fallait combattre les arguments étymologiques qu'on invoque pour placer le Caucaland bien loin du Pruth et du Danube, et fournir à cet effet d'autres arguments du même genre, c'est-à-dire des analogies de noms géographiques et ethnographiques, nous citerions tout d'abord la tribu des Καυκοήνσιοι que Ptolémée (*lib.* VIII, XII, 4) compte parmi les peuples de la Dacie, et que les géographes modernes placent à peu près sur la frontière des deux anciennes principautés roumaines, entre le Buzéo et le Séret; nous nommerions aussi la montagne Κωλαιώνον qui, d'après Strabon, était révérée comme un lieu sacré par les Gètes, habitant le versant méridional des Carpathes[2].

Joseph Grimm, dans sa *Geschichte der deutschen Sprache*[3], fait des rapprochements ingénieux entre ces noms, mentionnés par les géographes grecs et celui de la montagne citée par Ammien Marcellin. Il ne voit dans celle-ci qu'une des anciennes localités de la Dacie, dont le nom aurait été germanisé par la termi-

[1] Cette localité porte, en langue roumaine, le nom de *Cetatea Uriasilor* (prononcez *Tchĕtatea Ouriachilor*); on l'appelle également *Cetatea Jidovilor* (terme qui indique aux yeux du peuple roumain une haute antiquité). — Dans les deux coupes, les lettres indiquent: *a*, l'église; *b*, la plate-forme; *c*, le talus supérieur; *d*, le mur d'enceinte; *e*, le fossé; *f*, le talus inférieur; *g*, le niveau de la route.

[2] Strabonis *Geogr.* lib. VII, III, S: « Λέγεται γὰρ τινα τῶν Γετῶν ὄνομα Ζάμολξιν δουλεῦσαι Πυθαγόρα καὶ τινα τῶν οὐρανίων παρ' ἐκέινου μαθεῖν... καὶ καταλαβόντα ἀντρῶδές χωρίον ἄβατον τοῖς ἄλλοις ἐνταῦθα διαιτᾶσθαι, σπάνιον ἐντυγχάνοντα τοῖς ἐκτὸς πλὴν τοῦ βασιλέως καὶ τῶν θεραπόντων... καὶ το ὄρος ὑπενόηθη ἱερόν, καὶ προσαγορεύουσιν οὕτως· ὄνομα δ' αὐτῷ Κωγαίονον ὁμώνυμον τῷ παραρρέοντι ποταμῷ. »

[3] 1. Band, S. 200. Voyez au sujet des *Cauci*, l'ouvrage de C. Zeuss, *Die Deutschen und ihre Nachbarstämme.* — En fait d'étymologies, il n'est cependant pas possible de négliger ici le rapport frappant qui existe entre le nom de la localité montagneuse du *Caucaland* et celui du mont Caucause (ὁ Καύκασος, τὰ Καυκάσια ὄρη, *Caucasus*, *Caucasii Montes*) qui date de bien loin dans la géographie des Anciens, puisque Hérodote (I, 104; III, 97) et Eschyle (*Prometheus Vinctus*, 719) le citent, et qui semble s'y appliquer à plus d'une montagne des régions orientales de l'Europe.

naison *land* (pays), *Cauca-land* pays de Cauca, et l'on sait d'après les historiens latins, que les Cauci ou Chauci étaient une des tribus germaines les plus renommées. Habitant à un moment entre l'Ems et l'Elbe, cette même tribu n'a-t-elle pas pu, dans ses migrations, occuper aussi, ainsi que ses anciens voisins immédiats les Longobardi, ce point des Carpathes, où elle aurait laissé son nom à plusieurs villages et cours d'eaux ? Ils le portent actuellement encore, et la dénomination de *Coca,* se retrouve aussi bien sur le versant de l'Istritza que sur les bords assez voisins du Slanik : Coca-plina, Coca-séca.

On pourrait étendre ces rapports entre les dénominations géographiques encore plus loin, et reconnaître que les noms de villes *Patridava* et *Pétrodava*, que leur terminaison dacique *dava* désigne pour de fort anciens établissements, ainsi que celui de *Patruissa,* toutes trois placées par Ptolémée dans la Dacie, offrent un rapport frappant avec le nom de *Pétrossa.* Il ne serait donc pas impossible que l'une de ces dénominations s'appliquât au château fortifié qui défendait la montagne du Caucaland, où Athanarik alla se réfugier.

Mais quel qu'ait été le nom de sa retraite, le chef ostrogoth ne réussit pas à s'y maintenir longtemps. Soit qu'il y fut incessamment inquiété par les envahisseurs, soit, qu'isolé en ce lieu, il y manquât de toutes les ressources et finît par indisposer ses plus proches ; soit qu'enfin il en ait été expulsé par d'autres chefs goths, dont il s'était fait des ennemis, il parvint à s'échapper de l'asile peu sûr où il s'était réfugié avec tant d'empressement après son désastre, et son orgueil étant enfin dompté par l'adversité, il céda aux incitations de l'empereur Théodose, dont il était devenu l'allié, et gagna, en 381, Constantinople ; peu de temps après, il y mourut, regretté et pompeusement inhumé par ordre de l'empereur.

N'est-il pas probable que, dans sa fuite précipitée, il craignit pour divers motifs, de s'embarrasser de ses trésors et qu'il les enfouit sous terre, dans un endroit isolé et agreste, où personne ne pouvait soupçonner leur existence ? Peut-être se proposait-il de les envoyer chercher ou de les exhumer lui-même dans des temps meilleurs ; mais la mort le surprit avant de réaliser ce dessein, et du reste, les richesses qu'il vit à Byzance et les faveurs dont Théodose le combla lui firent peut-être oublier ce qui dans sa rude patrie était regardé comme les marques de la plus grande splendeur.

L'absence totale d'indices chrétiens et les traces évidentes de culte germanique et de déférence accordée aux anciennes traditions nationales des Goths, sont des faits qui caractérisent puissamment les objets découverts à Pétrossa. De plus, ils concordent d'une façon remarquable avec les dispositions d'esprit attribuées par

les historiens au roi Athanarik, que l'on nous dépeint comme animé, avant ses derniers désastres, d'une haute fierté nationale et d'une haine implacable contre le christianisme[1].

Bien que le nom de ce chef ostrogoth ne nous soit révélé par aucune donnée positive, recueillie sur les pièces mêmes du trésor de Pétrossa, il paraît toutefois assez naturel, en l'absence d'autre indication contradictoire, d'attribuer à ce prince, obstiné et resté seul fidèle à la religion de ses ancêtres, une collection de bijoux et de vases barbares qui semblent tous se rattacher à un culte payen.

Sozomène nous parle des idoles qu'Athanarik faisait promener en grande pompe dans des chars à voiles, à travers les villes et les villages de la Dacie[2].

[1] Jornandis, *de Gothorum origine et rebus gestis, XXVIII:* « Ubi vero post haec Theodosius convoluit Imperator, reperitque Gratianum cum Gothis et Romanis pepegisse fœdus, quod ipse optaverat; admodum grato animo fertus, et ipse in hac pace concessit, Athanaricumque regem, qui tunc Fritigerno successerat, datis sibi muneribus sociavit moribusque suis benignissimis ad se eum in Constantinopolim accedere invitavit. Qui omnino libenter acquiescens, regidus urbens ingressus est, miransque: — « En, inquit, cerno quod sæpe incredulus audiebam, famam videlicet tantæ urbis! — et huc illuc occulos volvens, nunc situm urbis commeatumque novium, nunc moenia clara prospectans miratur, populosque diversarum gentium quasi fonte in uno e diversis partibus scaturiente unda, sic quoque militem ordinatum aspiciens: — « Deus, inquit, sine dubio terrenus est Imperator, et quisquis adversus eum manum moverit, ipse sui sanguinis reus exsistit. » In tali ergo admiratione majore a principe honore suffultus, paucis mensibus interjectis ab hac luce migravit. Quem princeps affectionis gratia pœne plus mortuum quam vivum honorans, dignæ tradidit sepulturæ, ipse quoque in exsequiis feretro ejus præiens. »

[2] Herm. Sozomeni, *Historiæ Ecclesiast.*, lib. VI, 37: « Λέγεται γὰρ ὡς τι ξόανον ἐφ' ἁρμαμάξης ἑστὼς οἷ γε τοῦτο ποιεῖν ὑπό 'Αθαναρίχου προσετάχθησαν, καθ' ἑκάστην σκευὴν περιάγοντες τῶν χριστιανίζειν καταλγελλομένων, ἐκέλευον τοῦτο προσκυνεῖν καί θύειν. Τῶν δέ παραιτουμένων, σὺν αὐτοῖς ἀνθρώποις τὰς σκεύας ἐνεπίμπτων περιπαθέστερον δε τότε καὶ ἕτερον συμβῆναι πάθους ἐπυθόμειν ἀπειρηκότες γὰρ πολλοὶ τῇ Βία τῶν θύειν ἀναγκαζόντων, ἄνδρες τέ καί γυναῖκες, ὧν αἳ μέν παιδάρια ἐπιγοντει αἳ τέ ἀρτιτοκα Βρέγη ὑπὸ....... μαγους ἔτρεγον, ἐπὶ τήν σκεὶην τῆς ἐνδάθε ἐκκλησίαν κατέφυγον προσαψήντων δή πῦρ τῶν ἑλληνιστῶν, ἅπαντες διεφθάρησαν. » Cf. Socratis Scholatisci Ecclesiast. histor., lib. IV, 33.

L'usage des Suèves de promener les images des dieux dans des chars couverts est confirmé par le passage où Tacite, dans sa *Germania*, XL, dit: « Reudigni deinde, et Aviones, et Angli, et Varini, et Eudoses, et Suardones, et Nuithones, fluminibus aut silvis muniuntur, nec quidquam notabile in singulis, nisi quod in commune Hertham, id est Terram Matrem, colunt eamque intervenire rebus hominum, invehi populis arbitrantur. Est in insula Oceani castum nemus, dedicatumque in eo vehiculum, veste contectum: attingere uni sacerdoti concessum. Is adesse penetrali deam intelligit, vectumque bobus feminis multa cum veneratione prosequitur. Læti tunc dies, festa loca, quæcumque adventu hospitisque dignatur. Non bella ineunt, non arma sumunt, clausum omne ferrum; pax et quies tunc tantum nota, tunc tantum amata, donec idem sacerdos satiatam conversatione mortalium deam templo reddat: mox vehiculum et vestes, et, si credere velis, numen ipsum secreto lacu abluitur. Servi ministrant, quod statim idem lacus haurit. Arcanus hinc terror, sanctaque ignorantia, quid sid illud quod tantum perituri vident. Et hæc quidem pars Suevorum in secretiora Germaniæ porrigitur. » — Pour rentrer dans le récit des persécutions religieuses exercées par Athanaric, contre les chrétiens de la Dacie, nous citerons encore: S. Isidori Hispal. Episcop. *Histor. de regib. Gothorum:* « Aera CDVII, anno V imperii Valentis, primus Gothorum gentis administrationem suscepit Athanaricus, regnans annos XIII, qui persecutione crudelissima adversus fidem commota, voluit se exercere contra Gothos, qui in gente sua Christiam habebantur, ex quibus plurimos qui idolis immolare non acquiverunt, ut martyres fecit. » — Les *Acta Sanctorum* citent plusieurs des martyrs chrétiens, victimes des persécutions d'Athanaric; les plus connus sont saint Nicétas, saint Sansala et saint Sabbas, lequel a été noyé dans les eaux du Muzéos ou plutôt du Buzéo (voy. plus haut p. 430, note).

Il est curieux de voir figurer les ξόανα ou *imagines* des dieux adorés par les Goths du Danube, parmi les bas-reliefs qui ornaient la colonne érigée à Constantinople, en l'année 404, par Arcadius, pour honorer les victoires et les triomphes remportés par Théodose, son père, sur les Barbares du Nord. Ce monument, qui avait 140 pieds de haut et imitait dans ses sculptures la disposition en spirale des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle à Rome, a été si fortement endommagé par les tremblements de terre et les incendies, que le gouvernement turc l'a fait démolir en

Sous peine de mort, il obligeait les chrétiens de les adorer. Il est probable que, pour célébrer ces mêmes idoles, le fanatique *judex* s'entourait de toutes les

1695 et n'en a laissé subsister que le piédestal sur la place dite *Asret-Bazar* (marché aux femmes). L'aspect des bas-reliefs nous a été cependant conservé dans des dessins, malheureusement plus élégants que fidèles, exécutés au XVe siècle par le peintre vénitien Gentile Bellini, avec l'autorisation du sultan Mahomet II. Ces dessins ont été publiés, sur dix-huit planches, par Anselme Bandieri dans les différentes éditions des commentaires à son *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, Paris, 1711 et Venise, 1729. Parmi les riches dépouilles et les nombreux prisonniers de tout rang qui accompagnent les empereurs Gratien et Théodose dans leur rentrée triomphale à Constantinople, on voit figurer (tabl. X) hissés sur trois chameaux richement caparaçonnés, trois images des dieux barbares, sous la forme de troncs emmaillotés et drapés, sans jambes ni bras, mais surmontés chacun d'une tête barbue et nue (fig. 137); c'est probablement la triade teutonique ou scandinave, citée par les écrivains latins: Mercure, c'est-à-dire *Odin*, *Wodan* ou *Gûtan*, Hercule, c'est-à-dire *Donar* ou *Thor*, et Mars, c'est-à-dire *Zio*, *Tyr* ou *Saxnot*. Du



Fig. 137. — Divinités des Barbares, transportées à dos de Chameaux, dans le Triomphe de Gratien et de Théodose; Fragments de Dessins de Gentile Bellini, d'après les Sculptures de la Colonne Théodosienne, érigée à Constantinople, en 404, et détruite en 1695.

reste, les documents ne manquent pas, dans les premiers siècles du moyen âge, qui prouvent que les payens de la Germanie ont adoré dans leurs temples une association de trois divinités figurées par des statues métalliques; nous ne citerons pour exemple qu'un seul passage pris dans la *Vita Sancti Galli* de Walafrid, où l'on parle des idoles que saint Colomban trouva, en 612, à Bregenz sur le lac de Constance: « Tres imagines aereas et dauratas superstitiosa gentilitas ibi colebat, quibus magis quam creatori mundi vota reddenda credebat. » (Voy. Jac. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 73 à 84; ainsi que les pages 451 et 452, avec leurs notes dans le présent volume.)

L'étude des bas-reliefs de la colonne Théodosienne présente sous différents rapports un intérêt tout particulier pour les antiquités des pays roumains. Ces scènes nous offrent, dans l'existence des populations danubiennes, un échelon plus rapproché de nous, que les représentations de la colonne Trajane. S'il s'agissait, par exemple, d'établir une comparaison minutieuse, d'une part, entre les sculptures historiques qui décoraient le curieux monument circulaire déblayé pendant ces dernières années par M. Greg. Tocilesco, à Adam-Clissi dans la Dobroudja (voy. p. 258 et 259, note, et fig. 106), et d'autre part, les bas-reliefs qui enveloppent les colonnes triomphales successivement érigées dans les deux capitales de l'Empire romain en l'honneur des empereurs Trajan, Marc-Aurèle et Théodose Ier, c'est encore, pensons-nous, dans la dernière d'entre elles que l'on trouverait le plus grand nombre de points de contact avec les œuvres de sculpture rude et barbare, plaquées autrefois sur la rotonde funéraire ou simplement commémorative, des *castra stativa* de l'antique Tropéa. Tel est du moins le nom que l'on peut attribuer, prétend-on, à la localité où s'élève la ruine énigmatique d'Adam-Clissi. Dans ces rapprochements il faut cependant bien tenir compte du style conventionnel et tant soit peu maniéré dans lequel le peintre italien de la Renaissance a interprété des formes qui sans doute, au Ve siècle, s'acheminaient déjà vers la gracilité des sculptures byzantines.

splendeurs de son trésor, mais quand il se vit obligé de se réfugier en pays chrétien, il crut peut-être plus sûr de ne pas emporter les ornements qui décoraient les temples des faux dieux, et qui auraient réveillé contre lui l'indignation et la juste vengeance des chrétiens dont il se voyait obligé maintenant d'apaiser la colère et de flatter les caprices.

On peut aussi croire que, dans sa fuite précipitée à Constantinople, Athanarik emporta ses armes, dont il pouvait avoir besoin pour sa défense personnelle, ainsi que les plus petits de ses joyaux ; ce qui ferait comprendre l'absence d'armes et de menue bijouterie parmi les antiquités trouvées à Pétrossa.

Ainsi s'expliquerait, pensons-nous, d'une façon assez plausible le problème historique, suscité par cette merveilleuse trouvaille. Enfin, pour conclure brièvement, nous constaterons que, d'une part, la découverte d'un si riche trésor d'objets dûs aux différentes époques de l'industrie artistique des Goths et particulièrement aux temps où la religion chrétienne leur était étrangère, et d'autre part, la situation du lieu de cette découverte, par trop éloignée des ruines antiques qui sont placées au pied de la montagne boisée la plus rapprochée du dernier champ de bataille d'Athanarik, ces deux considérations réunies nous amènent assez naturellement à grouper autour du précieux trésor de Pétrossa les faits historiques rapportés plus haut, et à désigner les dernières années du quatrième siècle de notre ère, comme l'époque probable à laquelle ce trésor a été déposé dans l'agreste cachette dont il ne devait sortir que quatorze siècles plus tard.



IMPRIMERIE ALSACIENNE ANC. G. FISCHBACH, STRASBOURG



